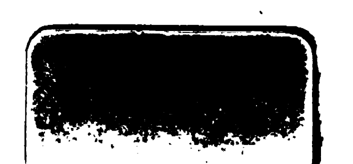




COLLECTION

D'HISTORIENS ARMÉNIENS.

TRADUITS PAR

M. BROSSET,

MEMBRE DE L'ACADÉMIE IMPÉRIALE DES SCIENCES.



T. II.

S.-PÉTERSBOURG,

IMPRIMERIE DE L'ACADÉMIE IMPÉRIALE DES SCIENCES.

(Vass.-Ostrof, 9 l., № 12.)

1876.

Imprimé par ordre de l'Académie Impériale des sciences.

Juillet 1876. C. Vessélovsky, Secrétaire perpétuel.

AVIS PRÉLIMINAIRE.

Le présent volume renferme les ouvrages de cinq auteurs, sur lesquels je donnerai des Notices, forcément très succinctes.

1) Zakaria le diacre, descendant à la 8[e] génération d'otages géorgiens venus en Arménie au commencement du XVI[e] s., était natif de Kanaker, bourg peu distant d'Érivan, vers le N. Entré, vers 1639, âgé de 13 a., au couvent de Iohannou-Vank, à Carbi, il ne s'éleva pas au-dessus du diaconat, et mourut en 1699, âgé de 73 ans. Cet auteur manque, il est vrai, de critique, mais il était instruit, curieux, friand d'anecdotes et exact dans le récit des faits dont il avait été témoin. Les détails ne manquent pas chez lui sur les Géorgiens des XIII[e] et XVII[e] s. J'ai parlé de sa personne et de ses écrits avec beaucoup de développement dans le 3[e] Rapport sur mon Voyage archéologique, p. 36, et dans les Mélanges asiatiques de l'Académie, t. VII p. 93, auxquels je suis obligé de me référer.

2) J'ai dit à la p. 193 de ce volume tout ce que j'ai pu savoir sur l'auteur de l'Histoire d'Aghovanie, fort intéressante pour celle de la Géorgie, au commencement du XVIII[e] s.

3) Il en est de même sur l'Histoire de David-Beg, auquel j'ai consacré, p. 224 sqq. une longue Notice préliminaire.

4) Le Ch. 1[er] de l'Histoire de Nadir-Chah, par le catholicos arménien Abraham de Crète, contient tous les renseignements nécessaires sur l'auteur et sur son livre, digne de toute confiance, puisque ce vénérable personnage assistait aux cérémonies de l'avènement de Nadir-Chah, le 20 février 1736.

J'ai eu le regret de ne pouvoir obtenir la traduction de certains passages en langue turque, transcrits en arménien, mais qui, d'après ce que m'a assuré une personne compétente, ne contiennent rien de particulièrement intéressant.

5) L'ouvrage de Samouel d'Ani est composé de deux parties: l'abrégé de la chronologie des temps qui ont précédé l'ère chrétienne, d'après le 1[er] livre du grand ouvrage d'Eusèbe-Pamphile, plus l'addition d'un VII[e] chapitre, relatif à l'Arménie; puis les Tables chronologiques, année par année, jurqu'en 1179,

avec une continuation jusqu'en 1348. La traduction complète des deux parties, en latin, par le P. Zohrab et le savant cardinal A. Maïo, a été imprimée à Milan, en 1818, in-f°, puis à Rome, en 1839, édition que je n'ai jamais vue, et dont parle le P. Garégin, dans le 1er vol. de son Hist. de la littér. arménienne, p. 550.

Je n'ai pas cru devoir retraduire la 1re Partie de ladite Chronique, qui est trop conjecturale et n'apprend rien de nouveau après Eusèbe. Quant à la 2e, que j'ai reproduite, je l'ai critiquée par tous les moyens en mon pouvoir, et je crois avoir souvent amélioré l'ancienne traduction; V. sur Samouel d'Ani, ma notice détaillée, dans le Bull. de l'Acad. Imp. des sciences, t. XVIII, p. 402—442; et Mélanges asiatiques, t. VI.

6) Quant aux souvenirs d'un officier russe, c'est un hors-d'œuvre, qui, je l'espère, intéressera vivement le lecteur; V. l'Avis, p. 487 sqq.

En somme, les deux volumes de ma Collection d'historiens arméniens renferment l'histoire continue de 136 ans, 1600—1736, outre l'œuvre de Th. Ardzrouni, Xe s., les Tables chronologiques de Samouel d'Ani, XIIe s., et les Souvenirs, appartenant à notre époque.

L'Éditeur.

TABLE DES MATIÈRES.

MÉMOIRES HISTORIQUES SUR LES SOFIS,

PAR LE DIACRE ZAKARIA.

Ire PARTIE.

Ch. I. Histoire et série des rois de Perse.

Je voudrais ici mettre en lumière l'histoire, la série et les époques des rois de Perse, mais je ne connais point leur véritable origine. Cependant Agathange le Latin — le Grec — digne secrétaire de Trdat, et le grand Moïse de Khoren commencent leur histoire à Archac-le-Parthe et la conduisent jusqu'à Artévan — Artaban [1]) — exposant les choses magistralement, dans un style et d'une manière charmante; pour moi, je puiserai dans leurs compositions et, ayant égard à votre intelligence ainsi qu'à vos connaissances variées, je traiterai ici le sujet en peu de mots, comme il suit. Après la mort d'Alexandre le Macédonien, fils de Nectanébo [2]), la souveraineté du monde étant échue à ses quatre frères de lait, nommés Antiochus [3]), Séleucus, dit Nicanor, régna sur les Perses, les Mars — Mèdes — et les Arméniens, durant 31 ans; après lui, ce fut Antiochus-le-Dieu. En la 61e année d'Alexandre) [4], Archac-le-Brave, issu de Kéthoura) [5], à Bahl — Balkh — pays des Parthes, sortit avec de nombreuses troupes et chassa Antio-

1) Artévan ou Artaban, le dernier des Arsacides de Perse, fut détrôné par Ardéchir Babécan, le premier des monarques Sassanides, en 228 de l'ère chrétienne.

2) Imprimé: d'Ectaniph; c'est une tradition tirée de la Vie d'Alexandre, en arménien, d'après Jul. Valérius et le Grec Ésope, imprimée à Venise en 1842. Là il est dit que le roi de Macédoine était né du commerce de l'Égyptien Nectanébo avec Olympiade.

3) Il doit y avoir ici une lacune de trois noms.

4) Il faudrait dire: de l'ère des Séleucides; car Alexandre étant mort en 324 av. J.-C., ces 61 ans donneraient l'an 263 av. l'ère chrétienne; au lieu que l'ère des Séleucides, 311 av. J.-C., donne 250, à-peu-près exacte pour l'avénement d'Archac-le-Parthe, en l'an 3 de la 132e ol., 245 a. av. J.-C., suivant Eusèbe.

5) Kéthoura, seconde femme d'Abraham; c'est une tradition qui se voit déjà chez Moïse de Khoren, II, I, que Vardan et d'autres historiens arméniens admettent. Qu'Ab-

ochus, si même il ne le tua pas, comme le disent quelques-uns. Il se rendit maître de tout l'orient, habité par les Aryens, et les soumit à sa domination, pendant un règne de 30 ans. Après lui ses fils se succédèrent, durant de nombreuses années, jusqu'à Artévan, sous lequel fut anéantie la dynastie des Arsacides de Perse, ainsi que nous le dirons en son lieu. Archac mourut après 31 a. de règne; Artachèz régna 26 a.; Archac . . . ; Archacan, 30 a.; Archèz, 20 a.; Archavir, 46 a.; Artachèz, 33 a.; Dareh, 30 a.; Archac, 19 a.; Artachèz, 20 a.; Péroz, 33 a.; Vagharch, 50 a.; Artavan, 31 a., après quoi sa dynastie disparut de la Perse. Quant à nous, laissons ce récit pour un autre lieu, et exposons la série des rois d'Arménie jusqu'à Khosro. [1])

Ch. II. Rois d'Arménie.

Ainsi que nous l'avons dit, Archac (II), dit le Grand, régna sur le pays des Aryens, et ayant conféré la royauté à son frère Vagharchac [2]), l'envoya avec de nombreuses troupes en Arménie, en le faisant son second, pour tenir tête aux ennemis. Étant venu avec des forces considérables, celui-ci s'empara de l'Arménie et exerça la royauté 22 a.; Archac, 13 a.; Artachèz, 27 a.; Tigrane, 33 a.; Artavazd, . . .; Archam, 20 a.; Abgar, 36 a.; Anan, . . . ; Sanatrouc, 20 a.; Erovand, 20 a.; Artachèz, 42 a.; Artavazd, . . . ; Tiran, 21 a.; Vagharchac, 20 a.; Khosro . . . ; ici la royauté arsacide s'éclipsa aussi momentanément, en Arménie, et disparut complètement en Perse. Artavan régnait en effet dans ce dernier pays, quand un certain Artachir, fils de Sassan, d'Istakhar, s'étant entendu avec tous les Pahlavides [3]), réunit des troupes nombreuses, marcha contre Artavan, le tua et devint roi de la Perse entière. A cette nouvelle Khosro, roi d'Arménie, enflammé de courroux, résolut de venger le sang d'Artavan, son parent, se porta avec ses troupes contre Artachir, qu'il chassa jusque dans l'Inde, dévasta, ruina, dépeupla la Perse, en réduisit les habitants en captivité. Il en agit ainsi onze ans durant, jusqu'à ce qu'il fut tué par Anac, comme le raconte Agathange: alors Artachir fut maître de l'Arménie, jnsqu'à l'avénement de Trdat. Disons quelle fut la succession des rois arméniens, jusqu'à

---

raham ait eu une seconde femme et des concubines, c'est ce que dit la Genèse ch. xxx; qu'il en ait eu une nombreuse postérité, on le voit là même, v. 2 — 5; mais que les Parthes de la Bactriane soient descendus du patriarche biblique, c'est ce qui n'est nullement démontré.

1) Les 343 a. des règnes alignés par notre auteur donnent un déficit de 135 a. sur les 487 (250 av. J.-C., 228 après), qu'a duré la dynastie arsacide de Perse. Ce n'est pas ici le lieu de traiter à fond la question, qui se réduit à de notables variantes; v. Oukhtanès, tr. fr. p. 249, n. 3. D'ailleurs la présente liste est incomplète et les chiffres, en grande partie, faux; v. Mkhithar d'Aïrivank, tr. fr. p. 17.

2) En la 4e a. de la 154e olymp. = 149 a. av. J.-C.

3) Les princes et le peuple de Bahl ou Balkh.

leur anéantissement complet. Trdat, fils de Khosro, succéda à son père et régna 56 a.; Khosro, 9 a.; Tiran, 16 a.; Archac, 34 a.; Pap, 7 a.; Varazdat, 4 a.; Archac, 5 a.; Vagharchac, . . . ; Khosro, 5 a.; Chapouh, 4 a.; Artachir, 6 a.; puis la royauté arménienne s'éteignit jusqu'à ce jour.[1])

Ch. III. Règne d'Artachir.

Artachir régna sur la Perse entière, puis son fils Chapouh, Iazkerd, Péroz, Ormizd, Khosro, Cavat, Artachir, Khoré[2]), Khosro, Born, Zarmandoukht, Iazkerd. Nous avons trouvé la série des rois jusqu'ici; plus loin, non; car leurs règnes se confondent et tombent à l'aventure, sans succession du père au fils, quelques-uns en aventuriers, comme Charoïagtchi,[3]) d'autres par voie de conquête, comme Timour-le-Boiteux, d'autres en s'emparant du pouvoir par la ruse. N'ayant donc pu vérifier les séries, nous n'avons point enregistré leurs noms, bien que cela nous fût possible. Mais ayant trouvé que le règne de Djihan-Chah fut suivi de celui de ses fils, jusqu'à nos jours, nous les avons notés, ainsi que celles de leurs actions qui nous ont été racontées, ou qui sont mentionnées dans les Mémoires, et que nous rapporterons, sans hésiter. Je donnerai aussi les dates, si non celles de l'origine de leur domination, du moins celles que j'ai trouvées. Pour vous, ne me maltraitez pas, c'est tout ce que j'ai pu faire. Par votre science et bienveillance[4]) complétez les lacunes; épargnez à Zaké[5]) les reproches, et que l'Esprit de Dieu vous garde en santé; amen.

Ch. IV. Règne de Djihan-Chah.

Maître de l'Aderbidjan, Djihan-Chah régna sur toute la Perse, et sa monarchie prospéra plus que celles d'aucun des princes ses prédécesseurs. Persans

---

1) Le dernier roi, Artachir, fut détrôné en 428 ou 429. Il y a également bien des variantes sur la durée de la dynastie arsacide arménienne. S.-Martin, Hist. du Bas.-Emp. t. VI, p. 29, se croit en droit d'affirmer que cette famille a régné 580 a., 149 av. J.-C. — et 429 après; v. les variantes assez nombreuses, Mél. asiat. tirés du Bull. de l'Ac. Imp. des sciences, t. IV, p. 694 suiv.

2) La liste de Zakaria est si incomplète et si peu conforme à l'ordre de succession des rois sassanides, qu'on ne sait si Khoré ne serait pas le général Khorem, successeur momentané de Cobad II, fils de Khosro Anouchirwan:; v. nos notes sur Th. Ardzrouni et les Planches des monnaies Sassanides du général Bartholomæi.

3) ոմն Չարոյեագչի: Ce mot, avec une lettre capitale initiale, ne représente rien de connu, seulement l'attribut d'aventurier invite à lire Qaraïazitchi et rappelle ce fameux révolté du temps de Sultan-Ahmed I[er], dont parle longuement Arakel, ch. VI.

4) Նեքաւոլ, mot forgé, inconnu.

5) Abrégé de *Zakaria*; cf. II[e] P[ie], ch. LXVIII, le Mémento, et les vers acrostiches, à la fin de la table du l. I[er].

et Mars — Mèdes, Kourdes — lui obéissaient tous, toutes les contrées tremblaient devant lui. Toutefois j'ignore l'année de son avénement. Cependant l'historien Arakel raconte que Djihan-Chah[1]) prit la citadelle de Samchwildé en 878 (sam. 4 déc.) = 1428, qu'il prit et dépeupla Akhal-Tzikhé en 893 (dim. 1 déc.) = 1443, qu'il prit Ezenca en 901 (lun. 29 nov.) = 1451: c'est ce que j'ai ouï dire à Arakel. Suivant d'autres historiens, en 910 (merc. 26 nov.) = 1460, il entra avec une grosse armée dans le pays d'Iraq, saccagea et dévasta la maison de Perse, fit un carnage universel et s'avança jusqu'à Téghiapolis[2]), qui est Ispahan, dont les habitants lui firent résistance. Il prit la ville de force, saccagea, ruina, renversa tous les édifices, arrêta l'eau de la rivière Qantar[3]) et fit crouler, par l'inondation, les maisons, qui étaient construites en terre. Ayant ainsi subjugué tout l'Iraq et son nom s'étant répandu dans les diverses contrées, il partit et marcha contre la ville de Hrhé[4]), dans le Khorasan, et revint dans sa capitale, Tauriz du Chahastan, après avoir soumis toute la Perse. Ter Zakaria, catholicos d'Aghthamar, étant venu à sa rencontre[5]), avec des présents, le prince, qui aimait les chrétiens, le reçut avec bonté et lui conféra par un rescrit[6]) le catholicat d'Edchmiadzin. Bégoum-Khatboun, épouse de Djihan-Chah, aimait Zakaria comme son propre père[7]). Comme le prince de Baghech faisait résistance au monarque, celui-ci envoya contre Khlath quatre généraux, avec 12000 hommes, qui ravagèrent entièrement la contrée, assiégèrent la place et étaient sur le point de la prendre ainsi que Baghech, Mouch, Khouth, Sasoun et tous les environs. A cette nouvelle Zakaria se présenta au maître du monde et à son épouse Bé-

---

1) Sur Djihan-Chah, prince de la dynastie turcomane du Mouton-Noir, et sur Ouzoun-Hasan, du Mouton-Blanc, v. Addit. et éclairciss. à l'Histoire de Gé., p. 398—404; Deguignes, Hist. des Huns, t. 1, P[le] 1[re], p. 263, 301—304; Hammer, Hist. de l'emp. ott. trad. fr., t. III, p. 95, 151 suiv. Il avait succédé en 1437 à son frère Iskender, 2[e] prince du Mouton-Noir; pour les faits ici indiqués, v. les Dates d'Arakel.

2) Ou Déghapolis; je n'ai nulle part rencontré ce nom. Dchey et Iéhoudéh, la ville des Juifs, tels sont les noms anciens d'Ispahan et d'un de ses quartiers; Barbier de Meynard.

3) Le Zandar ou Zérend-Roud, comme on dit vulgairement, mieux, le Zendeh-Roud, la seule rivière qui arrose Ispahan, et qui, après s'être perdue dans les sables du désert, en ressort, pour aller se jeter dans le golfe Persique; Barbier de Meynard, Dict. géogr. de la Perse.

4) Parfois, lorsque notre auteur nomme cette ville, on hésite entre Rey ou Mohammédiah et Hérath, Hérah ou Héri, qui est réellement située dans le Khorasan: ici pas de doute, c'est Hérath.

5) Arakel, ch. XXX.

6) զաբալային; ar. قبالة. Zakaria reçut l'investiture d'Edchmiadzin en 1460, resta là an an, puis se retira, emportant le bras droit du l'Illuminateur.

7) Je lis հայր, au lieu de այր.

goum-Khathoun, interposa sa médiation et établit la paix entre les deux parties. Pour lui, il retourna dans son siége splendide du S. Edchmiadzin. Comme mon récit est consacré, non au catholicos, mais à Djihan-Chah, et que j'avais promis de commencer par-là, n'ayant pu jusqu'à présent rien trouver sur son compte, ce que j'apprendrai par la suite, je le conduirai jusqu'à notre époque.

Ch. V. Règne de Iaqoub[1]), sa mort.

De son vivant Djihan-Chah avait un fils, nommé Hassan-Ali, homme orgueilleux et intraitable, cynique et méchant, voleur et pillard, haï de son père pour ses mauvaises qualités, et qui courait de côté et d'autre, au gré de son caprice, dans la contrée de l'Ararat. Ayant su que son père était parti pour Chiraz et Kirman, Hassan-Ali forma le projet d'enlever le catholicos, qui en eut vent et s'enfuit dans l'île d'Aghthamar, comme le raconte Arakel[2]). De retour à Tauriz et ayant appris les mauvais agissements du prince, Djihan-Chah dit: „Il est trop orgueilleux, pour pouvoir régner." Il manda son petit-fils Iaqoub[3]) et lui dit: „Ton père, mon cher fils, a perdu par son insolence le droit de régner, dont tu t'es rendu digne. Sois donc un bon et brave prince, pour le bien de l'humanité, prépare-toi *à dompter les insoumis*[4]). Du reste, ne laisse pas ton père voir le soleil, tiens-le sous bonne garde jusqu'à sa mort, et toi exerce le pouvoir suprême, ta vie durant. Tant que je vivrai, défends-moi; mort, enterre-moi. Quant à ta grand'mère Bégoum-Khathoun, respecte-la, traite-la comme ta mère." À ces mots, ôtant de sa tête la couronne royale, il la plaça sur la tête de son fils et lui rendit hommage. Hassan-Ali, ayant appris les dispositions du prince, à l'égard de son fils, disparut, sans que l'on sache ce qu'il est devenu. Le bruit courut qu'il était passé chez les Osmanlis et s'était associé avec les aventuriers Dchalalis[4]). Pour Iaqoub, fidèle à l'ordre de son aïeul, il regna tranquillement et en paix sur toute la Perse. Il avait une soeur, qui épousa Cheïkh-Haïdar, fils de Cheïkh-Sofi, d'Ardébil. Cependant le mari et la femme songèrent à se défaire

---

1) Le cheïkh Djounéid, père d'Haïdar-Sofi, avait épousé Khatidja-Khâthoun, la soeur utérine d'Ouzoun-Hasan, et d'autre part Iaqoub, fils d'Ouzoun, donna sa soeur en mariage à Haïdar, son cousin-germain; Chéref-Nameh, tr. fr. II, 507,8.

2) Ch. xxx.

3) Iaqoub n'était pas fils d'Hassan-Ali, mais d'Ouzoun-Hassan, de la dynastie du Mouton-Blanc, ennemie acharnée de celle du Mouton-Noir. La suite va prouver que notre auteur a commis ici une grave erreur. Quant aux deux mots que l'on voit ici soulignés, ի զրկելոյ զհնազանդեալս, qui ne donnent grammaticalement pas de sens, je lis զանհնազանդեալս.

4. Les révoltés, qu'Arakel nomme Dchalalis, n'ont paru qu'à la fin du XVIe siècle, cent ans plus tard.



du roi Iaqoub, qui n'avait ni fils ni fille, pouvant hériter du trône, et à prendre l'autorité suprême. Un jour donc ils convièrent le monarque à un banquet amical et lui servirent des mets empoisonnés; quand il en eut mangé, il leur en servit et força sa soeur et son beau-frère à en manger eux-mêmes, de sorte que tous les trois moururent et finirent en même temps. Je n'ai trouvé la date ni du règne ni de la mort de Iaqoub.[1])

Ch. VI. Règne d'Ismaïl.

Iaqoub mourut empoisonné; ainsi que nous l'avons dit[2]), mais tandis qu'il respirait encore, il ordonna d'exterminer toute la parenté d'Haïdar, ce qui fut fait réellement; pourtant Haïdar avait un fils, né de la soeur de Iaqoub, nommé Ismaïl, qui fut emporté dans l'île d'Aghthamar. Il s'ensuivit une guerre et des combats acharnés entre les Persans, pour la conquête du rang suprême. Alors donc un certain Alvand, non de race royale, mais d'une autre famille, voyant le pays en proie à l'anarchie, sut gagner quelques princes et se fit reconnaître roi. Les princes, devenus mécontents, envoyèrent des gens à Aghthamar, et ayant fait venir Ismaïl[3]), déclarèrent aux troupes qu'il était petit-fils de Djihan-Chah, fils de la soeur de Iaqoub, digne de la royauté. Tous y consentirent et le déclarèrent roi. Comme c'était un homme brave, énergique, plein de vigueur belliqueuse, il ne fut pas plus tôt souverain qu'il chassa Alvand et soumit la multitude; en 950 (lun. 16 nov.) = 1500[4]), il arriva à la royauté. En 963 (dim. 15 nov.) = 1513, un certain Salichma[5]), devenu aventurier, se révolta et tomba à la dérobée sur les troupes du chah, dont il fit un grand carnage. Le

---

1. Djihan-Chah † en 1465: Hassan-Ali, en 1468: en lui s'éteignit la dynastie du Mouton-Noir; Ouzoun-Hassan, du Mouton-Blanc, † en 1478; Iaqoub, son fils, quelques années plus tard, empoisonné par sa soeur et par son beau-frère, suivant les autorités arméniennes; Addit. et écl. à l'Hist. de Gé. p. 403—404. Quant à la parenté d'Ouzoun-Hassan à l'égard de Iaqoub, celui-ci est-il son fils, son petit-fils ou même son neveu? à celle de la femme de Cheïkh-Haïdar, était-elle fille ou soeur de Iaqoub? ces deux questions sont si diversement résolues par les auteurs, que je les laisse en l'état. Suivant le Chéref-Nameh, tr. fr. II, 500, 508, le père de Cheikh-Haïdar aurait épousé une soeur d'Ouzoun-Hasan, et serait mort en 1488; pour Iaqoub, il serait mort de maladie en 1490. V. là même les successeurs de Iaqoub.

2) Arak. ch. LII.

3) Hammer, VI, 91: Ismaïl était caché chez le prince de Gilan. Il était fils d'une fille d'Ouzoun-Hassan, mariée à son père Haïdar, et n'avait aucune parenté avec Djihan-Chah.

4) A cette date, en effet, Chah-Ismaïl s'était installé à Tauriz.

5) V. Les Dates d'Arakel; il paraît là que c'était un certain Sélim, prince de Trébizonde.

chah envoya contre lui une armée, qui le chassa, lui et les siens. Voici ce que l'on raconte d'Ismaïl. Il faisait creuser en terre un trou, dans lequel on enfouissait un bélier, jusqu'aux cornes; lui, prenant du champ, descendait du haut de sa monture, dèsqu'il arrivait en face du bélier, le saisissait par les cornes et, l'attirant hors de la fosse, le faisait pirouetter trois fois autour de sa tête, puis le lançait en avant, si bien que le cheval n'arrivait pas à temps[1]), ce qui le fit nommer Qotchqaphan, i. e. jambe de bélier ou plutôt „qui lève un bélier"[2]). — Quand on eut raconté à Sélim[3]) les exploits du chah, il lui fit porter un appel à combattre l'un contre l'autre. La chose fut convenue et le rendez-vous de guerre assigné dans la plaine de Tchildir.[4])

Cependant le chah avait trouvé un certain Ismaïl, son homonyme, qu'il habilla en roi et créa gouverneur, avec cette recommandation: „S'il arrive que je sois tué et disparaisse, toi, tu me survivras et seras le monarque de la nation des Aryens." Le nommé Chah-Ismaïl, ayant reçu cette recommandation en présence de tous les grands, resta soumis au véritable chah. La guerre s'étant allumée en 964 (lun. 13 nov.) = 1514, les troupes persanes prirent la fuite devant les Osmanlis, supérieurs en nombre; 80000 janissaires se lancèrent, dit-on, aux trousses du chah, qui fuyait avec peu de monde et trouva moyen de se cacher dans un certain lieu. Cependant les ennemis mirent la main sur le nommé Ismaïl-Chah, pensant que c'était le chah véritable, dont il portait l'insigne, et le conduisirent devant Sélim, leur maître, qui lui demanda: „Es-tu Chah-Ismaïl, le petit-fils de Cheïk-Sofi, fils de Cheïkh-Haïdar?" Je suis indigne du titre de chah, répondit-il, et l'humble serviteur du chah; quoique homonyme de celui-ci, je n'en suis pas plus grand, mais l'humble esclave de mon maître, le chah Ismaïl. Mandis ton peuple, dit Sélim, et je te relâcherai. Maudits soient, reprit Ismaïl, ceux qui maudissent mon peuple. Maudit et anathème sois-tu, toi qui es un Mède, sans religion, sans foi ni croyance." A ces paroles insultantes pour sa nation[5]), le sultan ordonna de le lapider. Lui, ne cessait de maudire et d'injurier les Osmanlis, et de dire: „Dites au maître dont je porte le nom: „Ton esclave homonyme a été martyrisé par amour pour toi; ne laisse pas mon sang sur les Kourdes, adorateurs des Iezd[6]), ni le papillon se poser sur le toit de ma demeure.[7])" Il fut

1) Pour le recevoir avant qu'il fût à terre; sur les exploits cynégétiques d'Ismail' cf. Chéref-Nameh, tr. fr. II, 520.

2) C'est le sens exact du mot arménien ղոչղափան; T. ar. قوج قفان, ou قفن, cou de bélier.

3) Ici, sans aucun doute, il s'agit de Sultan-Sélim Ier.

4) Lisez: de Tchaldiran; v. les Dates d'Arakel, en 1514.

5) Les Osmanlis ne sont d'origine ni médique ni kourde, mais turque.

6) Եազդի, Iézidi.

7) J'ignore le sens caché de cet apophthegme.

lapidé et mourut; les autres captifs qui se trouvaient là eurent leur liberté en payant rançon et racontèrent la chose au chah. Les poètes firent des chants sur lui. Pour le chah, apprenant la mort et la recommandation d'Ismaïl, il envoya des ordres pressants dans tout son empire. Il accourut et se rassembla des multitudes, non-seulement de militaires, mais aussi de paysans et d'agriculteurs, jusqu'à des femmes; le chah ouvrit ses trésors, distribua à tous de bons gages et fit proclamer que l'on marchât contre les Osmanlis. Des espions en ayant informé Sélim, il se gonfla d'arrogance et dit: „Quoi! cet homme a supporté tout de ma part, et il ose marcher contre moi!" Ayant rassemblé ses troupes, il marcha contre Damas, qui est la Syrie, tandis que le chah, avec ses gens, entrait au pays des Osmanlis, saccageait, pillait, dépeuplait mainte contrée. Ayant aussi mis la main sur un musulman, du nom de Sélim, il le fit lapider en représaille d'Ismaïl, et rentra avec son butin à Tauriz. Peu de jours après, il mourut, en 975 (ven. 10 nov.) = 1525, ayant régné 25 a.[1])

Ch. VII. Règne de Thahmaz.

Chah-Thahmaz, qui régna après son père Ismaïl, en 975=1325, était un homme pieux, conservateur, aimant les chrétiens, sans avarice, modéré dans le boire, dans le manger et le vêtement, sans coquetterie, s'habillant comme le commun des hommes. Il avait tant de générosité, qu'il accorda une exemption générale d'impôts pour 15 années; il fit aussi disparaître les voleurs et bandits et supprima entièrement de ses états les femmes débauchées et sans honte, qui, assises dans les rues, dans les hôtelleries, exerçaient la prostitution ostensiblement, en payant une redevance au souverain. Il abolit aussi les taxes des routes, construisit des hôtelleries à toutes les stations et fit creuser des puits sur tous les grands chemins. De son temps il n'y eut, pour ainsi dire, pas de lieu inhabité; il était également justicier et redresseur de torts: c'est ainsi que, durant toute sa vie, il gouverna ses états.

En 990 (sam. 6 nov.) = 1540, les Ibériens se livrèrent à leur méchanceté, en pillant et bâtonnant les Persans qui venaient à Tiflis; ce qu'apprenant le chah, il marcha contre eux avec une armée[2]) et ne rentra dans sa résidence

---

1) Chah-Ismaïl ou Ismael Ier, car notre auteur donne les deux leçons, mourut en 1524, après 24 a. de règne, le lundi 9 mai; Biogr. univ.; Hist. mod. de la Gé., I, 24, 337. La date de l'année étant fournie par les Tables généalogiques de Hammer, et le 9 mai ayant été réellement un lundi, je regarde cette indication comme plus exacte que celle de Zakaria.

Quant à Sultan-Sélim, il était mort en 1520, et avait eu pour successeur son fils Souleïman.

2) Hist. mod. de la Gé., I, 447, première incursion de Thahmaz en Géorgie, en 947 H. = 8 mai 1540. L'année arm. 991 commença le dim. 6 nov. 1541.

de Tauriz qu'après avoir dépeuplé Tiflis et tout le pays. Il réforma toutes les institutions civiles, les modi, les capidji[1]), les balances, les métiers, les boutiques, les hôtelleries, tout ce qui tient aux échanges, aux achats et au commerce, et punit impitoyablement de mort les coupables. Nul ne pouvait prévariquer, sans danger pour sa vie. Houma[2]), souverain de l'Inde, ayant entendu parler de ses vertus, se présenta à lui avec de gracieux présents, et, après un séjour de quelque temps, rentra dans ses états. Le chah avait un frère, nommé Alkhas, qui, lors de son avénement, craignant pour ses jours, s'était déclaré contre lui et réfugié auprès du grand-seigneur, qui lui donna des troupes[3]), avec lesquelles il marcha contre son frère, en 997 (sam. 5 nov.) = 1547, commit beaucoup de dégâts et dévasta plusieurs contrées. Le roi Thahmaz, de son côté, entra dans les terres des Osmanlis, dévasta Khnous, Basen, Erzroum, Derdjan, Kéghi, Baberd, Ezenca, Sper et bien d'autres lieux, après quoi il revint à Tauriz. La guerre s'étant déclarée entre deux fils du souverain des Osmanlis, ceux-ci en vinrent aux mains, à Iconion, qui est Khoniah, en 1008 (merc. 2 nov.) = 1558. Sélim triompha de Baïazid, qui s'enfuit à Erzroum et de là, avec 30000 hommes et ses quatre fils, passa auprès du chah; ce prince l'accueillit, lui, ses fils et son monde, et l'envoya à Khaziran ou Qazouïn[4]). De son temps il y avait en Ibérie un roi nommé Simen, qui, à la nouvelle de la venue de Baïazid[5]) auprès du chah, comprit qu'il lui était absolument impossible de résister, et se rendit volontairement auprès de Thahmaz, en 1025 (sam. 29 oct.) = 1575; cependant Alexandre, roi de Cakheth, lui envoya comme ôtage, son fils Constantin, qui resta là, en même temps que Simon[6]). Le chah avait plusieurs fils, dont l'aîné, Ismaïl, était d'un très méchant caractère et avait été mis dans une forteresse, pour y rester jusqu'à sa mort. Thahmaz vint à mourir en 1022 (merc. 29 oct.) = 1572, naturellement, suivant le dire de quelques-uns, étouffé dans un bain, en 1027 (lun. 28 oct.) = 1577, suivant une autre tradition. Dieu, qui sait tout, est seul à connaître la vérité à ce sujet.[7])

---

1) Les boisseaux et les mesures des liquides.

2) V. Dates d'Arakel, en 1540; Houmaïoum était monté sur le trône en 1530.

3) Hist. mod. de la Gé., I, 448, en 953 H. = 15 mars 1546; l'année arm. 998 comm. le dim. 4 nov. 1548; ibid. p. 217, il est réellement question d'une expédition de Chah-Thahmaz, qui s'empara même de Tiflis, en 1548.

4) Arakel, Dates; Hist. mod. de la Gè., I, 452, résumé des expéditions de Thahmaz.

5) Ce malheureux prince fut étranglé en Perse, en 1559.

6) Toutes les autorités géorgiennes s'accordent pour placer en 1568 et, au plus tard, en 1569, la bataille de Phartzkis, où Simon Ier fut battu par son frère Daouth-Khan, aidé des Persans. Il fut fait prisonnier, vécut quelque temps en Perse, sans être inquiété, puis fut envoyé tenir prison à Alamout, en 1573; Hist. mod. I, 33, 354; Dates de Wakhoucht.

7) Chah-Thahmaz Ier mourut au mois de mai 1576, suivant la majorité des auto-

Ch. VIII. Règne d'Ismaïl.

Les récits concernant Ismaïl sont sujets à doute. En effet l'historien Arakel nomme trois Ismaïl: l'un fils d'Haïdar, qui fut père de Chah-Thahmaz et † en 975 (ven. 10 nov.) = 1525; un second Ismaïl est mentionné par lui en 1023 (jeu. 29 nov.) = 1573, régna 2 a. et † en 1025 (sam. 29 oct.) = 1575; puis Ismaïl-le-Petit fut tiré d'une forteresse et placé sur le trône: tel est le récit d'Arakel [1]). Voilà ce que j'ai appris de vive voix. D'abord Chah-Ismaïl mourut, laissant enceinte sa femme, qui donna le jour à un fils, que l'on nomma Ismaïl, comme son père, et fut reçu par Chah-Thahmaz, à cause de leur mère commune. Celui-ci régna après Thahmaz, au commencement de l'année 923 (mar. 23 nov.) = 1573, et mourut avant l'année achevée. Pour le 3e Ismaïl, fils de Chah-Thahmaz, qui l'avait enfermé dans une forteresse, aussitôt qu'il apprit la mort d'Ismaïl, il sortit du fort et vint prendre la couronne, en 1024 (ven. 29 nov.) = 1574. C'est de lui que le vartabied *Jean* de Dzar dit qu'il fit périr ses sept frères [2]), puis se mit à massacrer les princes, soit ouvertement, soit en secret, car il voulait se débarrasser des grands. Les troupes eurent vent de la chose et en informèrent Amir-Khan, prince de Tauriz, et Thokhma-Khan Mahmoud, commandant du pays de l'Ararat. Ceux-ci le tuèrent si secrètement, que personne n'en eut connaissance. Pour empêcher toute enquête, on supposa qu'il était en course d'exploration et reviendrait dans l'année, puis on apprit sa mort: il avait régné 3 a. [3])

---

rités recueillies, Hist. mod. de la Gé., I, 34, 367; Biogr. univ.; Arakel dit en 1573, Tchamitch en 1575; Oléarius, le 11 mai 1576; Chron. gé., le 15 mai; Annales, un mardi; ces deux derniers témoignages concordent pour l'année et pour le jour; Chéréf-Nameh, tr. fr. II. 637, le mardi 16 du mois de safer 984 H. = 15 mai 1576; mais déjà en 981 H. = 1573, 4, Thahmaz avait été en grand danger de mort; circonstance qui a pu causer une erreur.

1) Ch. LII; Je n'essaierai pas de débrouiller définitivement cette histoire des successeurs immédiats de Chah-Thahmaz Ier, et je renvois le lecteur à l'Hist. mod. de Gé. I, 34, 356, 368. Suivant la Biogr. univers. Haïdar, fils du prince défunt, fut d'abord reconnu, puis tué par son frère Ismaïl, qui fut acclamé un mardi 22 mai 1576, et périt luimême bientôt.

2) Arak. p. 554, Hist. mod. de Gé. I, 34, 455.

3) D'après les sources que j'ai pu consulter, Chah-Ismaïl mourut le 23 ou le 24 novembre 1577; Hist. mod. I, 34, 368, 389: en 1578, ibid. 359. Son frère Khouda-Bandah fut acclamé le 31 décembre; Chron. gé., p. 15. Le Chéréf-Nameh, trad. fr. II, 636 — 643, porte que Chah-Thamaz eut pour successeur immédiat Haïdar-Mirza, fils d'une esclave géorgienne, qui fut tué aussitôt par les adhérents de la princesse Phéri-Khan, née du chamkhal tcherkesse; puis Moustapha-Mirza, de même origine, fut mis en avant, sans succès; en 3e lieu Ismaïl-Mirza, frère utérin de Phéri-Khan, ayant

Ch. IX. Règne de Khouda-Bandah.

Khouda-Bandah, fils de Chah-Thahmaz et frère d'Ismaïl, avait été envoyé dans le Khorasan par son père, qui lui avait confié toute la contrée: il partit donc pour le gouverner. C'était un homme nul, à qui la vue manquait, mais l'armée, voyant qu'il n'y avait pas d'héritier de la couronne, vint le prendre pour le faire roi, tout faible qu'il fût et inhabile aux choses de la guerre. C'était en 1027 (lun. 28 oct.) = 1577. En sa 2e année arriva Lala-Pacha, qui s'empara d'Érivan, fit captifs 60000 chrétiens et musulmans. Après Lala, ce fut Pharad-Pacha, qui construisit la citadelle d'Erivan, marcha contre Gantzac d'Aghovanie — Gandjah, Elisavethpol — et la prit[1]). Les Osmanlis s'emparèrent encore de Tauriz, de Chamakhi, de Démour-Qaphi, qui est la Porte ou la maison des Alains[2], et tout le pays jusqu'à Khoudaphrin. Cependant Khouda-Bandah, souverain de la Perse, ayant réuni des troupes, marcha sur Gantzac et était sur le point de la prendre, quand la maudite nation persane commit une impiété. Il avait un fils, nommé Amir-Hamza, dont il pensait faire son successeur; les Persans se jetèrent sur lui et le tuèrent, ce qui fut pour le chah une seconde perte de la vue. Renonçant aux opérations militaires, il s'enfuit dans le Khorasan, auprès d'Abas, son second fils, et mourut là, après un règne de 3 a., de 9, suivant d'autres[3]). Quant à sa mort, on raconte qu'étant allé au bain, il se fit raser la tête, mais qu'arrivé au bas du menton, on lui coupa la gorge, avec le rasoir. Comme il était sans énergie, les chanteurs persans débitaient contre lui des chants injurieux, entre autres celui-ci: „Tu as ruiné Tauriz et fienté à Maraud.“ On y ajoutait encore ce conte: „Roi, disait-on, voilà que les Osmanlis ont pris telle ville, pourquoi restes-tu assis?“ Lui se fâchait contre les gens et disait: „Écontez, vous autres: il y a noces de chats,“ et sur ce, il affublait des chats d'habits de soie, leur pendait au cou des grelots et ordonnait des fanfares de trompettes, auxquelles il applau-

---

été tiré du fort du Qahqah, régna jusqu'au 16 de ramazan 985 H. = 28 novembre 1577: il avait fait étrangler la plupart de ses frères, aveugler les autres, et notamment Mohammed Khouda-Bandah, qui lui succéda.

1) Pour les campagne des Osmanlis en Géorgie, sous Sultan-Mourad III, v. Hist. mod. I, 35, 37, 223.

2. Lis. des Albains.

3) Ce qu'il y a de certain, c'est que Khouda-Bandah, après les défaites et les pertes que lui avaient fait éprouver les Osmanlis, s'était retiré dans le Khorasan. L'année de sa mort, celle où son fils Hamza-Mirza fut tué, ne sont pas connues précisément, Hist. mod. I, 39. On sait d'ailleurs que Chah-Abas Ier jouit du pouvoir suprême du vivant de son père, soit en 1585, soit en juin 1587, et ne fut généralement reconnu qu'en 1589; ibid. p. 368, 418; Chron. gé. p. 26; Bull. hist.-philol. II, 226, 231.

dissait et s'ébaudissait. Ce conte fait voir sa faiblesse et imbécilité et signifie que, comme le chat garde de logis, lui, tel qu'un chat, restait à la maison, sans s'inquiéter des affaires du pays. Il circulait encore une autre anecdote, au sujet de sa cécité: quand il montait à cheval, pour sortir. et se promenait dans quelque pays plat, les gens de sa suite, par moquerie et pour le ridiculiser, lui disaient: „Sire, il y a des bosquets et des fourrés, baissez la tête, pour ne pas heurter contre des arbres;" lui tenait alors la tête basse, durant des heures. Ce fut ainsi qu'il passa sa vie, méprisé jusqu'au dernier jour.

Ch. X. Règne d'Abas Ier, dit le Grand.

En 1029 (mer. 28 oct.) = 1579, la souveraineté échut à Abas[1]), homme brave, belliqueux, beau parleur, plein d'habileté et de ressources, profond au calcul, orateur éloquent, ingénieux en tout, constamment heureux, sans peur, sans apparence de faiblesse: le succès fut pour lui, dès son avénement. En effet le pays de Dchodchaneth, qui est le Gilan, s'étant révolté sous le règne de son père, lui se présenta et le soumit à son autorité. Il alla ensuite à Ardébil, pour faire du bien aux habitants. Cependant le peuple des Pahlavides, qui sont les Ouzbeks, étant sorti de Bahl et de Boukhara, et s'étant emparé de la ville persane de Hrhé, Chah-Abas, à la tête de ses troupes, marcha contre eux, les chassa, en fit un grand carnage, et ayant pris le fils de leur souverain, l'amena à Khaziran ou Qazouïn. Toutes ses actions sont racontées par le menu chez l'historien Arakel: si vous voulez vous renseigner exactement, lisez son ouvrage. Pour moi, j'écrirai tout ce que j'ai appris au sujet d'Abas, le faux et le fabuleux, comme le vrai et le positif; que ce soient des invectives et des injures, ou des éloges et des panégyriques, le fait en est à ceux qui me l'ont raconté; car les témoins oculaires m'ont dit vrai, ceux auriculaires ont brodé à l'envi l'un de l'autre, mais moi, mensonge ou vérité, je dirai ce que j'ai entendu.

---

1) Aucune de nos autorités ne donne cette date d'avénement officiel de Chah-Abas, ce doit être celle où il commença à régner, du temps de son père: tout au plus fut-il proclamé, son père vivant, en 1586. Le Chéréf-Nameh, trad. fr. t. II, p. 658, en 1582, et p. 678, en 1586, mentionne deux tentatives faites par un certain Ali-Qouli-Khan, la dernière couronnée de succès, pour faire proclamer roi Abas-Mirza, i. e. Chah-Abas Ier; en outre, le même ouvrage, p. 675 et suiv., raconte que Hamza — frère aîné d'Abas, ayant fatigué les seigneurs persans par ses exigences, ceux-ci lui suscitèrent deux ennemis dans la personne de ses frères Thahmasp et Abou-Thaleb, et se défirent de lui en 993 H. = 1585,6, ce fut alors que Abas fut reconnu roi, du vivant de son père. Hamza-Mirza, associé au trône par Khouda-Bandah, périt la même année, de la main de son barbier; de son père, il n'en est plus question.



Ch. XI. Le chah va à Goulphikan.

Le chah avait l'habitude d'aller de temps en temps se promener, parfois à cheval, avec un domestique à pied. Il allait au gré de sa fantaisie, parfois seul, parfois déguisé en porteur de nouvelles; allant de la sorte chez les grands ou dans le bas peuple, il questionnait et s'informait de tout: du chah, du pays, des impôts, de toute sorte de choses. Un jour donc, étant venu avec son armée dans le territoire de Goulphikan, il laissa ses gens, monta à cheval et se mit à flâner. C'était environ l'époque du jeûne de S. George. Une pluie battante l'ayant trempé, lui et son planton, ils arrivèrent au bourg de Goulphikan, à la tombée de la nuit. Ayant aperçu une grande enceinte, avec une porte à deux battants, il se dirigea vers la porte et pénétra dans l'enceinte, avec son cheval. Là il vit un personnage assis sur son siége, à l'intérieur d'un *aïvan*[1]) ou galerie couverte, le salua et dit: „Pour l'amour du chah, recevez-moi, car je suis tout gelé. Puisque tu as nommé le chah, dit l'homme, descends de cheval;" puis il appela un domestique, auquel il dit: „Tu auras soin du cheval et du coureur." Pour lui, il emmena le chah, le fit entrer dans une chambre bien meublée et le dépouilla de son vêtement, qu'il fit porter dans une autre pièce, en disant: „Séchez-le." S'étant fait donner un grand manteau, garni de zibeline, il le mit sur le chah et dit en riant: „Ceci n'est pas mauvais? C'est bon, dit le visiteur; pourquoi serait-ce mal, mon drôle[1])?" Puis: „Si j'allumais le brasier, ce ne serait pas mal?" L'hôte: „Oui, ce serait bien." L'homme: „vraiment? Vraiment, mon drôle, ce serait bien," et il ordonna de chauffer la cheminée. Puis il dit: „Si je faisais faire du rôti, ce serait bien?" L'hôte: „Oui, bien." L'homme: „Vraiment à propos, mon drôle." Les demandes de l'homme et les réponses du chah se suivant, de la sorte, comme il l'avait dit l'homme prépara les mets, apporta du vin, et ils s'assirent, pour manger et pour boire. Ils causaient du pays, du chah; l'homme ne parlait jamais de ce dernier qu'avec éloge. L'entretien s'étant prolongé jusqu'au milieu de la nuit, l'homme fit apporter de bons matelas, pour le chah et pour son coureur et, après avoir donné l'ordre de fermer la porte à l'intérieur, dit: „Ne vous inquiétez pas de votre cheval." La chose alla ainsi jusqu'au matin. A la pointe du jour le chah dit à l'homme: „Dis ce que tu as dépensé à

---

1) կաւատ բոզի, ou comme on le verra ailleurs, simplement կաւատ, cf. IIe P^{ie}. ch. LX; ar. قواد, proxénète, M.... eau. Un Arménien m'a dit que dans sa langue ce mot à le même sens. Quant à բոզի, il signifie courtisane. Qouroumsagh ղուրու մսաղ est mis en italique, dans le texte, comme équivalent de կաւատ; je ne l'ai pas encore pu identifier. En tout cas, il est évident que c'est ici, non une injure, mais un mot amical à force de trivialité. Le même Arménien m'a dit que c'est une gentillesse, que l'on s'adresse l'un à l'autre, dans la conversation.

notre occasion, nous le paierons. Dieu préserve, dit l'homme, de recevoir le prix du moindre morceau de pain demandé au nom du chah et mangé par un hôte envoyé de Dieu! je perdrais ma récompense." Sur ce, il le congédia. Le chah ayant demandé à un serviteur le nom de son maître; il s'appelle Allah-Verdi," fut-il répondu. Pour lors il partit. Aussitôt rentré chez lui, il envoya trois hommes à Goulphikan, en leur disant: „Allez à telle maison, demandez le propriétaire et dites-lui: „Le chah ordonne que tu viennes près de lui. S'il demande, Comment le chah me connaît-il? dites, Il t'a vu en rêve, et c'est pour cela qu'il te demande." Les gens partent, trouvent l'homme, le saluent et lui demandent: „Es-tu Allah-Verdi? Oui, dit-il, c'est moi," et ils lui transmettent le message du chah. Après bien des paroles, il les fit servir, endossa une robe de soie, se ceignit la taille d'une belle ceinture en laine fine[1]) et mit sur le tout un pardessus garni de zibeline. Ayant pris une épée à lame d'acier, mis sur sa tête un turban[2]) brodé d'or, chaussé de solides pantoufles et pris son fusil en bandoulière, il monta sur un cheval jaune-pâle et, précédé d'un coureur à pied, partit en compagnie des porteurs d'invitation. Sur la route il demande aux gens: „Que me veut le chah? sans doute il veut me tuer, car ces jours passés il est venu au village un militaire qui a fait une sottise, et que j'ai bâtonné; lui, sans doute, est allé se plaindre au chah, qui me mande pour me faire mourir. Moi donc je pendrai mon sabre à mon cou, et je me jetterai à ses pieds, pour qu'il fasse de moi ce qu'il voudra." Les gens l'ayant précédé auprès du chah et lui ayant tout raconté, l'ordre fut donné de l'amener. Entré dans l'intérieur et ayant fait son salut, il reconnut l'hôte hébergé par lui. „Sois le bien-venu, drôle, dit le chah. Si je te revêtais d'une belle robe, serait-ce bien? Ce serait bien dit l'homme. Si je te donnais un cheval, avec la selle, serait-ce bien? Ce serait bien, dit l'homme. Oui, ce serait bien, drôle, et si je joignais à cela une tente avec une cuisine, serait-ce bien? Bien, dit l'autre. Oui, ce serait bien, drôle, ajouta le chah; mais si je te conférais le khanat de la ville de Sisé, qui est Chiraz, qu'en dis-tu? Cela vaudrait mieux que tout," dit l'autre. Là-dessus le chah lui fit délivrer tout ce qu'il avait dit et fit écrire un acte, lui conférant le khanat de Chiraz. C'est de cet Allah-Verdi que parle Arakel[3]), au sujet des combats d'Ardzké et de Van, et le tout est vrai, comme il a été raconté par celui-ci. Nous tenons la chose d'un certain Mourad-Khan et en partie de notre propre mère. En effet, lorsque Chah-Abas vint pour la seconde fois ravager le pays et en emmena les habitants en Perse, ma mère, avec ses père et mère, se rendit à Goulphikan; plus tard David, mélik de Kanaker, commandant du canton de Cotaïk, les emmena et les fit demeurer dans son village d'Ardzni. Comme donc ma grand'mère Khosro était soeur de

1) *մանդիլ*, ar. منديل, l'éditeur donne ce mot pour synonyme de *Թաշկինակ*.
2) Ch. VI, p. 70.

la femme de David, que l'on appelait Mélik Thourkdja-Bilmaq, ma mère Khan-Agha fut donnée par lui en mariage, à son secrétaire Mertitch; je suis leur fils, et je tiens de ma mère ce que j'ai raconté.

Ch. XII. Prospérités du règne de Chah-Abas.

Quand Chah-Abas fut devenu roi, grâce à son habileté et à son esprit de ressources, ses affaires prospérèrent. Toutes les contrées enlevées à la Perse, soit du temps de son père, soit à d'autres époques, il les recouvra par des prodiges d'énergie: à savoir, le Dchodchaneth ou Gilan, Qandahar, Hourmouz, Hrhé et autres. En outre il triompha des Osmanlis. Ainsi, contre ces aventuriers ou rebelles, dits Dchalalis, dont l'historien Arakel rapporte qu'ils s'étaient multipliés de Constantinople à Érivan, il réunit ses troupes et leur arracha tous les pays pris aux Persans par les Osmanlis, notamment ceux dont nous avons enregistré les noms: Tauriz, Nakhtchovan[1]), Érivan[2]), Tiflis, Gori, le Cakheth, Gantzac, Chamakhi, Bagdad et bien d'autres, qui leur appartenaient. Cependant les Osmanlis reprirent coeur et s'entendirent pour envoyer contre lui le serdar Sinan-Pacha Dchqal-Oghli[3]), dont Arakel raconte la défaite, sur laquelle nous ne nous étendrons pas, puisque c'est de lui que nous l'avons apprise. Avant l'arrivée de Dchqal-Oghli, Chah-Abas avait ruiné le pays et fait émigrer en Perse bas peuple et paysans. Nous avons donc cru devoir énumérer ici les pays dévastés en cette occasion, soit après, soit avant. Figurez-vous donc, à partir de Nakhtchovan, Eghéga-Tzor, Gégham, Lori, Hamza-Tchiman, Nig, Charap-Khanah, Chirac, Zarichat, les villages de Qars, la vallée de Gaghzovan, Alachkert, Macou, Aghbac, Salamast, Khoï, Ourmi, le territoire de Tauriz, la plaine d'Ararat, la ville d'Érivan, le canton de Cotek, Dzaghcnots Tzor, Garhnou-Tzor, Ourhna-Tzor, le territoire de Carin et de Basen, Khnous, Manazkert, Ardzké, Ardjech, Bercri, tout le pays de Van et bien d'autres lieux, furent dépeuplés, dévastés, incendiés, les habitations livrées aux flammes, en sorte qu'il ne resta pas une seule maison. Tout ce que nous avons écrit étant dévasté, les populations furent emmenées partout en Perse, et domiciliées à Ardébil, à Apahr, à Qazouïn, à Hamadan, à Chiraz, à Goulphikan, à Krman, à Ispahan, à Khounsar, à Sitakhor, à Pharia, à Phouavar, à Gétouman, à Lendchan, à Alindjan, à Khoïcan, à Chekhchaban et en d'autres provinces de Perse, dont les noms m'échappent: elles y demeurent encore aujourd'hui. Avant cela les populations du Cakketh et du Karthli avaient

1) Arak. ch. III, p. 280, 284, tr. fr. en 1603.

2) En 1054 (1055) = 1605.

3) Sinan-Pacha Cicala ou Djgal-Oghli était un renégat génois. Toute cette histoire est racontée en détail par Arakel, ch. VI, vers la fin.

été transportées à Pharabad, à Achraph, à Kouchan, et domiciliées au pays d'Iraq, avec profit d'autant pour la Perse. Le vartabied Arakel a raconté tous les actes de Chah-Abas.[1])

Ch. XIII. Chah-Abas va chez le prêtre David.

Déguisé,[2]) suivant son habitude, et ayant pris les dehors d'un marchand ou khouda-phritch[3]), Chah-Abas allait et venait chez le bas peuple, questionnait et s'informait. En allant et venant, il entra dans le village de Lendjan et vint dans la maisoon d'un prêtre veuf, nommé David, qui était écrivain et copiait des Aïsmavourk — Ménologes. Ayant pénétré dans la maison, il dit: „Faisons-nous un petit commerce[4])? As-tu des taille-plumes? dit le prêtre. Oui, dit le marchand, j'ai un beau et bon canif. Montre-le, que je le voie," dit le prêtre. L'autre développa sa marchandise et lui présenta un petit canif, dont il demanda 13 phouls[5]). Il s'ensuivit une longue discussion, après laquelle le faux marchand dit: „Père prêtre[6]), es-tu content du chah, ou bien as-tu à te plaindre de lui?" Pour le moment,, dit le prêtre, nous ne savons du chah ni bien ni mal[7]), et comme c'est un monarque, il vaut mieux ne pas dire de mal de lui." La conversation s'étant prolongée, „Quel livre copies-tu? dit le marchand. C'est un livre qu'en notre langue on appelle Aïsmavourk, et dans la vôtre Chéhid-Kitab. Pour Dieu, dit le chah, et si tu aimes le chah, raconte-moi comment ces martyrs sont devenus tels." Le prêtre ouvrit le livre et tomba sur l'histoire de S. Jacques le Martyr[8]), la lut et raconta en turk, détail par détail, comment le saint avait été déchiqueté membre à membre. Le chah, qui écoutait avec beaucoup de sérieux, gravait la chose dans son esprit „Quel était, dit il, le souverain de l'époque, qui a fait cela? Il se nommait Iazkerd — Iezdédjerd — et était pyrolâtre, non pas musulman. Il y a encore des pyrolâtres à Ispahan, dit Chah-Abas, on les nomme *gaour* — *guèbre*. Oui, dit le prêtre, tel était leur roi dans ce temps-là. Après un long entretien, le chah partit en lui disant: „Toua eïla, Priez pour moi[9]," et il s'en-

1) Ch. V, VI, en 1604,5.

2) Թալապիշ սուրաթ; ar. تلپیش صورت, une apparence fausse.

3) P. T. خورده فروش, Petit vendeur; ხურდა ფული, petite monnaie.

4) خوده

5) Le phoul vaut ½ kopek arg.

6) P. كشيش بابا

7) Probablement cela se passait au commencement du règne.

8) S. Jacques-l'Intercis, martyrisé le samedi 27 nov. en 732 (— 311) = 421 de J.-C., 2e année de Vahram V, et non sous Iezdédjerd II, son prédécesseur; Lamy, Actes du concile de Séleucie, Louvain 1868, syr.-latin, p. 12.

9) AT. دعا ايلا

alla chez lui, tout en roulant dans sa tête le récit fait par le prêtre. Un jour il manda les chefs de sa religion, qu'on appelle sadr et novab,[1]) ehtimal-dolvath[2]) ou visir, c'étaient Sarouthâqi l'eunuque et autres des principaux. „Cette nuit, leur dit-il, j'ai fait un rêve merveilleux, dont mon coeur tremble encore. Raconte-le, dirent-ils, afin que le novab — le chef — te l'explique. Il ne peut s'expliquer, dit le chah, mais doit se réaliser.“ Alors tout ce qu'avait raconté le prêtre, il le mit sur son propre compte, comme s'il en était l'auteur, et ajouta: „Quand mon ordre eut été exécuté, une effrayante clarté descendit du ciel sur lui[3]) et était tellement intense que la lumière du soleil en était interceptée. C'est moi qui vous le dis, inscrivez cette règle dans vos livres, et prescrivez sévèrement de l'observer, Que si des chrétiens, après s'être faits musulmans, retournent ensuite à leur croyance, il ne faut ni les empêcher, ni les tourmenter, mais laissez-les revenir à leur religion. Si vous leur ôtiez la vie, peut-être une lumière descendrait du ciel, et les musulmans qui la verraient seraient ébranlés dans leur foi, au grand détriment de notre nation. Lors donc que les chrétiens viennent à vous, donnez-leur permission écrite de garder leur croyance: alors ils se feront apostats et vous paieront impôt.“ Cet ordre est encore aujourd'hui en vigueur. Si, pour une cause quelconque, un individu s'est fait musulman[4]), on lui donne un diplome royal, au moyen duquel il pratique hardiment sa religion, sans qu'aucun musulman lui dise rien.

Étant donc venu à Qazouïn, en 1124 (dim. 4 oct.) = 1674, pour les affaires du couvent, nous prîmes un diplome de Chah-Souleïman, pour cinq individus de Carbi, qui s'étaient faits musulmans, et qui maintenant adorent le Christ et pratiquent le christianisme comme tous les autres.

Ch. XIV. Des ornements de cheval.

J'ai à vous parler du même roi Chah-Abas, combien il était homme de ressources, très adroit à gagner les coeurs, et comme il agissait en vue de plaire à chacun. Il arriva qu'il fit faire pour son cheval un équipement à boutons d'or[5]); selle, mors, garde-ventre[6]), ambartz[7]), poitrail: tout le harnais était en or. Ses habits, à lui, étaient également beaux et recherchés, comme il convient à un

1) A. نواب وصدر, chef, satrape.

2) وزر غماد الدوله appui du pouvoir.

3) i. e. sur le martyr mentionné.

4) Il manque ici, pour complément: «et revient au christianisme.»

5) սարօք avec têtière?

6) կշտապանական; P. كشت côté du ventre.

7) ամբարձ «élevoir,» peut-être un bridon qui force le cheval à dresser la tête.

monarque. Allait-il à la chasse ou en partie de divertissement, sa tenue était telle. Or il s'aperçut que chacun, dans ses vêtements et dans le harnachement des chevaux, se modelait sur lui et finissait par avoir des airs de chah. Voyant donc que tout le monde prenait modèle sur lui, il dit à l'ehtimal-dolvath: „Lala, — Père — j'ai à te parler. J'aperçois que tous mes gens portent des habits plus beaux que les miens, mettent sur leurs chevaux des ornements plus riches que les miens; en quoi donc, maintenant, serai-je plus grand qu'eux? Si quelque étranger se mêle à ma suite, comment reconnaîtra-t-il que je suis le chah, puisque tous semblent des chahs et ne me le cèdent en rien? Moi, j'ai le titre de chah, tous en ont l'apparence. Si je leur dis, Pourquoi vous habillez-vous comme moi, ils me répondent rudement, Ce n'est pas lui qui nous donne ces robes, c'est nous qui les avons de nous-mêmes, et encore il se fâche que nous soyons ainsi habillés. Je t'ordonne, lala, de mander les crieurs, et de leur faire parcourir la ville d'Ispahan en disant et criant: Par ordre du chah, quiconque ne portera pas des habits d'or et ne mettra pas à son cheval des harnais d'or, nous lui couperons la tête. Tel est le commandement rigoureux du chah, ayez-le tous pour entendu.“ La chose proclamée, possible ou non, l'ordre du chah fut exécuté incontinent. Pour le chah, il harnacha son cheval de cuir écru et s'habilla comme le commun des mortels. De cette manière il se concilia les esprits et gagna les coeurs de la multitude.

Ch. XV. Le chah vient au logis d'Atha.

Je voudrais raconter ce qui se faisait du temps de Chah-Abas, mais je ne le puis, parce que peu de témoins contemporains disent les choses exactement: ce que j'ai entendu dire, je l'écrirai cependant. Chah-Abas étant allé dans l'Ibérie et l'ayant soumise[1]), traversa au retour Caïana-Tzor, aujourd'hui Qraqi-Tzor, et y passa l'hiver. Comme, suivant son habitude, il avait là des habits de rechange, il chaussa des pantoufles de cuir, dites trekh ou tcharouk[2]), et déguisé en colporteur — khouda phritch[3]) — se mit à courir les villages de Miaphor; c'était en automne, il entra dans une maison, où il vit une femme qui avait allumé le feu de son brasero et, assise là, faisait des chaussettes: auprès d'elle était une petite fille, d'environ 5 ans. Il entra et dit: „Faisons-nous un petit commerce? As-tu des perles? dit la femme. J'en ai de grosses et de petites, dit le chah. Apporte, que je voie,“ dit la femme. L'autre ouvre son

---

1) En 1612.

2) T. چاروخ soulier de paysan, en cuir écru; P. درق bouclier.

3) Cf. ch. XIII.

coffre, en tire les perles et les montre. „Combien celles-ci? dit la femme. Ce que tu voudras, ce sera bien, dit le faux marchand. Au reste, j'ai grand faim, donne-moi du pain, en échange des perles. Quoi! dit la femme, je donnerais du pain à un homme, et le ferais payer, ce serait perdre mon mérite.“ Sur ce, elle sortit, apporta trois oeufs et les mit sur le feu, dans une petite marmite. Quand ils furent cuits, elle les servit; elle apporta également du lait caillé, du beurre frais et du pain de farine de millet. Le chah mangea, non sans faire beaucoup de questions. Enfin il dit: „Bonne mère, as-tu un mari? J'en ai un, dit la femme, qui est berger et conducteur de moutons. Les moutons sont-ils à toi, ou à d'autres? A nous, dit la femme, et à d'autres aussi, car il y a trois associés, qui travaillent en commun: ils vont, ils viennent, car le pacage n'est pas loin. Comment s'appelle ton mari? dit le chah Il se nomme Atha, dit la femme.“ Ouvrant alors son coffre, il passa plusieurs rangs de perles au cou de la petite fille, et à la femme un bracelet jaune. „Dieu, ajouta-t-il, conserve ta maison et la fasse prospérer! Dis ce que cela vaut, reprit la femme, je le paierai. Comment, dit le colporteur, tu ne vends pas ton mérite, et je vendrais le mien!“ Puis, ayant dit, il partit. Rentré chez lui, il fit proclamer partout cette sévère injonction: „Tout Persan qui prendra de force quelque chose aux paysans, je lui ôte la tête. Si l'on prend, que l'on paie;“ car la femme s'était plainte. Deux jours après, il envoya un militaire au village de Miaphor, et lui dit: „Va chez le berger Atha, et dis-lui ainsi qu'à sa femme, Le chah vous mande. S'ils disent, D'où le chah nous connaît-il, dis Que le chah a entendu parler de vous et désire vous voir.“

Le militaire ayant trouvé la maison où était Atha, pour le moment, fit connaître le message du chah. Aussitôt dit et entendu, ils se préparèrent à partir. En partant, Atha prit de son troupeau un magnifique bélier à cornes, et il se mit en route, dans ses habits de berger, chassant le bélier devant lui. Arrivés le lendemain chez le chah, ils se jetèrent la face contre terre, sur l'indication de l'officier, et adorèrent le monarque; puis étant entrés dans une tente, le chah leur dit: „Sois la bien-venue, mère. Prospérité à votre âme et à votre personne! dit la femme. Me connais-tu? lui dit le chah. Oui, dit-elle, c'est toi qui as fait cadeau de ces perles à ma fille.“ Le chah, souriant et battant des mains: „Voilà! tantôt j'étais un marchand de perles, et maintenant je suis devenu chah.“ Il la fit asseoir et causa avec eux de choses et d'autres, et entendit beaucoup de paroles sages, convenables et dignes de confiance. Tantôt il parlait à l'homme, tantôt à la femme, et à chaque fois c'étaient de bonnes réponses, pleines de sens. Après deux jours, il fit donner à l'homme, à la femme et à leur jeune fille des khalaths complets, de la tête aux pieds. Par son ordre un secrétaire écrivit un diplome ou lettre de grâce, pour un titre de mélik, chef de province, acte qui les constituait méliks de telle contrée, de père en fils. Il voulut que le militaire susnommé conduisît le mélik en tournée, dans le pays, et proclamât l'ordre suprême. C'est encore maintenant le mélik de Caïana-Tzor, ou Qraqi-Tzor.

En 1086 (jeu. 13 oct.) = 1636, accompagnant mon frère Khatchatour, nous allâmes au village de Miaphor et prîmes quartier chez le mélik Atha, où j'appris le tout, en faisant mon métier d'orfèvre. Il s'appelait Mélik-Atha, comme son aïeul, le premier de ce nom, mais il ne lui restait qu'une bouchée de pain, de son ancienne grandeur.

Ch. XVI. Mort violente de Qartchqaï-khan.

Nous ne devons pas nous taire au sujet des événements passés, mais les redire comme nous le pouvons, d'après les renseignements oraux. Suivant l'historien Arakel, ce fut le morov [1]) — moouraw — géorgien, qui vint en Perse et amena Chah-Abas dans la Géorgie, d'où s'ensuivit la désolation et le ravage complet de ce pays et du Cakheth. Thamraz, roi de cette dernière contrée, s'enfuit dans le fond de l'Ibérie. Lavarsaph [2]), roi de Tiflis, fut pris et mené en Perse, Qartchqa-Khan laissé dans le pays avec de nombreux cavaliers, et près de lui le moouraw. „Quand tu auras achevé la soumission de l'Ibérie, fut-il dit au khan, mène le moouraw à Tiflis et déclare-le roi.“ C'était un engagement pris envers le moouraw. Chah-Abas étant retourné en Perse, Qartchqaï-Khan, resté sur les lieux, cherchait le moyen d'effectuer la soumissien de l'Ibérie. Cependant Chah-Abas, fécond en ressources, et dont le coeur était plein de méchanceté, voulait détruire à fond le christianisme. Il pensa dans sa cervelle: „Si le moouraw reste vivant, s'il devient roi de l'Ibérie, il sera un obstacle, un adversaire de mon autorité.“ Il conçut donc avec ses conseillers le projet de tuer le moouraw et écrivit à Qartchqaï-Khan une lettre de la teneur suivante: „Manifeste [3]) de Chah-Abas, à toi Qartchqai-Khan. Quand tu auras réduit à l'obéissance le pays d'Ibérie, tâche de te défaire du moouraw, de quelque façon que ce soit, afin qu'il ne nous fasse pas opposition, et que notre pouvoir royal n'en soit pas amoindri.“ La lettre, écrite et scellée, fut remise aux mains d'un courrier, avec injonction de ne la livrer à nul autre que Qartchqaï-khan. Le valet donc endossa le vêtement d'un piéton, lia des guêtres à ses pieds, prit la lettre et partit. Toutefois il y eut un obstacle au projet du chah, et il se montra un adversaire, ainsi qu'il est écrit: „Ils recevront ce qu'ils ont comploté;“ ou, suivant le mot de Salomon: „Qui creuse une fosse pour son prochain, la remplira de sa personne;“ ce qui eut lieu en effet. Le piéton qui était parti arriva au campement des troupes, où le moouraw avait planté sa tente, à la lisière de la route. Comme le messager approchait, le moouraw entendit le bruit des clochettes et sortit de sa tente. „Qui es-tu, dit-il, d'où viens-tu, à qui vas-tû? Je suis un courrier, dit-il; je

---

1) Ch. XI. Morov, en gé. Moouraw, inspecteur, chef suprême d'un district.
2) Imp. Chavarsaph.
3) ar. معلوم.

viens de la part du chah, et j'ai affaire à Qartchqaï-khan, auquel je porte une lettre du chah. C'est moi, dit le moouraw," et il fit entrer l'homme dans sa tente, sans que personne eût connaissance du courrier. Ayant reçu de lui la lettre, il ordonna à ses pages de retenir le courrier à l'écart, ouvrit la lettre et la fit lire. Quand il eut compris la chose, il donna l'ordre de se défaire du courrier et, le même jour, manda l'un après l'autre les princes géorgiens, à l'insu des Persans. Leur ayant dévoilé les bottes secrètes du chah, il tint conseil avec eux et leur dit: „Quel mal lui ai-je fait, pour qu'il veuille me tuer? C'est ainsi qu'il me récompense d'avoir désolé la Géorgie et expulsé ses rois; que devient sa promesse de me faire roi de l'Ibérie? Vous êtes mes compatriotes et amis, soyons braves et bandons-nous à les exterminer, cette nuit même." Il répartit les troupes persanes entre les Géorgiens et les gens placés sous son commandement et fixa cet ordre du jour: „A telle heure convenue, tombez à la fois chacun sur son groupe, et massacrez sans pitié." Les Persans, qui ne savaient rien, dormaient en leur place et furent emportés comme par une inondation d'eau bouillante[1]). Qartchqaï-Khan, Iousouf-Khan, Qara-Khan[2]), furent tués, ainsi que d'autres grands personnages. Ceux qui entendirent le bruit s'enfuirent, robe flottante, sans couvre-chef, pieds nus, laissant là biens et trésors et ne songeant qu'à sauver leurs personnes. Pas un seul Persan ne resta après cette nuit. Quant aux Géorgiens, ils se jetèrent sur leurs trésors, qu'il mirent au pillage; ils en agirent de même dans les contrées où ils se portèrent. Voyaient-ils un musulman, ils le passaient sans pitié par le sabre et faisaient les femmes captives. Voilà le mal que firent les Géorgiens, pillant même les richesses des chrétiens, n'épargnant que les hommes: c'est ce que m'a raconté le moine Pétros, d'Aghtchots-Vank, demeurant à Iohanna-Vank, qui avait été dévalisé lui-même par les Géorgiens, en 1074 (sam. 16 oct.) =.1624.[3])

---

1) Arakel, Dates, en 1624,5.

2) Arak.: Qazak-Khan.

3) Cette date n'est pas tout-à-fait conforme à celle donnée par les autorités géorgiennes qui placent le massacre des Persans en 1623; Hist. mod. I, 54, 393, 490 (en 1034 Hég. = 1624,5). Cependant la Chron. gé. p. 71 du texte, donne la date 314=1626, la nuit de l'Annonciation, du 24 au 25 mars, et Pharsadan Giorgidjanidzé, p. 330 de mon Mit., paraît aussi admettre une date postérieure à 1623. La correction du chiffre fixé par Zakaria, soit simplement 1074 = 1624,5, tiendrait un milieu à-peu-près exact. En effet l'année 1034 Hég. commença le 14 oct. 1624 et se prolongea jusque vers la fin de 1625; or l'Hist. de l'emp. Ott. IX, 58, place la défaite et la mort de Qartchkaï-Khan en 1034 H. = 1625; le 24 juin 1624 (1034 H.), Hist. mod. I, 55; le lundi 25 de ramazan = 1034 H., ib. p. 498, d'après Iskender Mounchi. Cette dernière indication est plus voisine de la vérité, puisque le mois de ramazan de l'année de l'Hégyre tomba réellement en juin 1625.

Il faut bien distinguer deux faits entièrement différents: la mort de Qartchqaï-Khan, qui paraît être arrivée en effet du 24 au 25 mars 1625: deux autres mois après, la défaite des Persans, dans une bataille contre les Géorgiens; puis les Géorgiens furent

Ch. XVII. Guerre des Persans contre les Ibériens.

Après le massacre des Persans et la dévastation de l'Ibérie, le moouraw savait bien que le chah ne manquerait pas d'être informé du fait: il envoya donc à Erzroum sa femme, ses fils, ses bagages, et réunissant les Ibériens, les engagea à se préparer, en attendant que l'on vît ce qui arriverait. Cependant les Persans échappés au moouraw étant allés informer le chah, celui-ci, à l'ouïe de telles nouvelles, rugit, mugit, souffla, cria comme un lion à qui on a enlevé ses petits. Par ses ordres un seigneur, du titre de qortchi-bachi [1]), dut réunir ses troupes et, à leur tête, marcher contre les Ibériens. De son côté le moouraw, avec les troupes ibériennes, se porta à la rencontre des Persans, et les deux armées se rapprochèrent l'une de l'autre, snr la rivière d'Algeth. Chez les Ibériens il y avait un géant vigoureux, large d'encarrure, d'une tête volumineuse, valeureux guerrier, nommé Aga-Thangi — Agathange. Cet homme se tenait à l'avant-garde et disait que toute l'armée persane était son lot, qu'il ne craignait que le sanglier roux [2]), indiquant par-là qu'il se méfiait d'Amir-Gouna-Khan. En ce même lieu d'Algeth les deux parties se livrèrent un rude et sanglant combat, comme des forgerons qui battent le fer, comme des ouvriers en cuivre qui martellent leur métal. Le combat se prolongea de la sorte tout un jour, au bruit de la fusillade, au sifflement des arcs, aux hennissements des chevaux. Toutes les bêtes de somme des Persans, chameaux, chevaux, mulets, ânes, tous affolés s'enfuirent, chacun de son côté. On dit que des chameaux arrivèrent dans la nuit à Chiraz, ce qui est exact; car sur leur passage ils écrasaient tout ce qu'ils rencontraient, et regagnèrent de la sorte le lieu d'où ils étaient venus. Dans cette même bataille Aghathangi et Amir-Gouna-Khan s'étant rencontrés, „Eh, masse de pierre, où t'enfuis-tu?" dit celui-ci, et là-dessus, au même clin-d'oeil ils se portèrent l'un à l'autre un coup d'épée; celle d'Aghathangi atteignit la première et blessa à gauche Amir-Gouna. Le khan, de son côté, frappa son adversaire géorgien à l'épaule gauche, qui se détacha et tomba à terre: pour lui, il resta suspendu sur son cheval, ses serviteurs l'emportèrent chez lui, où il mourut. Amir-Gouna blessé fut recueilli par son fils Tahmaz-Beg, là présent, qui le défendit et l'envoya à Érivan, où il resta, au milieu

---

battus à Marabda, très peu de temps après leur victoire; cf. Dates d'Arakel, en 1624. Dans cette hypothèse, l'année 1034 Hég. = 1624, 1625, et les deux dates données par Hammer ne se rapporteraient qu'à la défaite en bataille des Persans, quelque temps après le meurtre de Qartchqaī.

1) Imprimé, Chourtchi-Bachi; or on sait que les qourtchi خورچی étaient une milice formée de soldats étrangers, au service de la Perse, remarquables par leur bravoure et par leurs intrigues, qui faisaient d'eux une sorte de prétoriens.

2) շեղ, lis. շեկ.

des troupes persanes. Dans le combat périrent Chah-Bandah-Khan, Sélim-Sultan et d'autres Persans notables, mais malgré ce déchet, les Ibériens furent perdus et anéantis. Pour le moouraw, il s'enfuit au pays des Osmanlis, et les Persans triomphants furent jusqu'à ce jour maîtres de l'Ibérie[1]).

Ch. XVIII. Révolte de David-Khan.

Puisque j'ai entrepris de raconter les agissements des Persans, disons encore, qu'après avoir pris Gandjah[2]), le chah y avait mis comme gouverneur Daouth-Khan, homme fourbe et indocile, fier et présomptueux, qui jamais ne pliait devant personne. Lorsque le chah laissa Qartchqaï-Khan au pays des Ibériens, pour le soumettre, il laissa aussi là Daouth-Khan, en lui disant: „Sois en bonne *intelligence*[3]) avec Qartchqaï-Khan et obéis-lui.“ Daouth resta là en effet, mais sans fréquenter Qartchqaï-Khan, sans que celui-ci le mandât près de lui. Cependant Daouth-Khan voyait fréquemment le moouraw, et se lia tellement avec lui, qu'il ne cessait d'injurier et de dénigrer Qartchqaï-Khan. „Si je devenais le maître, disait-il, et son supérieur, non-seulement je le tuerais avec l'épée, mais encore je le mettrais en pièces. Lors donc que le moouraw eut pris le courrier porteur de la lettre, il manda Daouth-Khan et la lui montra. Celui-ci lui conseilla de faire ce qu'il fit réellement et s'enfuit de sa personne à Gandjah. Ayant envoyé le qortchi-bachi contre le moouraw, le chah fit ordonner à Daouth-Khan de se joindre au qortchi-bachi, mais au lieu de se rendre à l'appel, il prétexta „qu'il avait une plaie, qui ne lui permettait pas de partir.“ Cependant, après la conclusion de la bataille et la fuite du moouraw, au pays des Osmanlis, il sentit et comprit qu'il était en révolte contre le chah, s'enfuit, lui septième, et alla chez les Osmanlis, rejoindre le moouraw: il y resta et y trouva sa perte.

Ch. XIX. Le chah vient à Em-Khanal.

Les faits que j'apprends, je les transcris; ce qui précède, et ce qui suit, et les dates, je n'en sais rien. Lecteurs, ne m'accusez point; si mes récits vous plai-

---

1) V. Hist. mod. de la Gé., I, 53, au sujet de la seconde bataille, livrée sur les bords de l'Algeth, à Marabda. La première avait lieu en juin 1624 (1034 Hég.) suivant les autorités géorgiennes; le 25 de ramazan, suivant les Persans. Cette dernière date est plus exacte, quisque le 25 de ramazan tombait réellement le 22 juin 1625. Quant au combat de Marabda, il eut lieu peu de temps après le précédent, et le moouraw y fut défait, ainsi que je l'ai déjà dit dans une note.

2) En 1605 Arak. ch. VIII.

3) Le mot [Armenian], qui semble être l'instrumental pluriel de [Armenian], ne donne pas un sens entièrement satisfaisant.

sent, Dieu soit loué; si non, portez-vous bien. Quant à ce que je vais dire, de qui je le tiens, vous allez le savoir. Il y avait au village de Vagharchabad — Edchmiadzin — un vieillard très âgé, nommé Eranos, qui m'a dit: „Quand le chah vint ravager notre pays, j'avais 20 ans et devins qatrdji, i. e. conducteur des mulets du chah. Comme il venait de Tauriz, passant par Qazouïn, il entra au bourg d'Em-Khanaï, en avant du mont Qaphlan-Thou, du côté de Tauriz et, suivant son habitude immorale, ordonna de réunir dans un certain lieu toutes les jeunes femmes et filles, qu'il fit asseoir en rond, sans qu'il y eût, en fait d'hommes, autre chose que de très jeunes garçons, et tout le reste, femmes. On dressa les tables, pour manger, boire et danser. Lui-même, tenant une coupe d'or, l'offrait aux convives; si l'une lui plaisait, il en buvait la moitié et lui présentait l'autre. Parmi l'assistance il se trouvait une belle jeune fille, qui ne mangeait ni ne buvait, qui gardait le silence et ne levait pas les yeux. Le chah s'approche d'elle, la prend par le menton et lui dit: „Jeune fille, pourquoi ne lèves-tu pas les yeux?“ Elle promena son regard de divers côtés, ouvrit la bouche et dit: „Toi qui es le padichah, regarde en haut.“ Deux fois elle répéta cette phrase, que le chah grava dans sa mémoire. Le divertissement terminé, il ordonna de mettre sur la tête de chaque femme un couve-visage ou rhophac[1]) et un fez aux petit garçons, puis il les congédia. Étant rentré chez lui, il fit venir la jeune fille, qui lui avait parlé, la baisa et lui dit: „C'est toi, ma fille; que signifie le mot que tu m'as dit? Mon royal père, dit-elle, je suis ta servante. Voilà deux ans que je suis fiancée à un jeune homme; je n'ai ni regardé un homme en face, ni échangé avec lui une parole, ni ne suis sortie de mon logis jusqu'à ce jour, où le voile qui couvre mon visage a été déchiré. Je devais entrer en terre plus tôt que de regarder le visage d'un homme. Bien des gens, dit le chah, désirent voir la face du souverain, et toi, qui l'as vue, tu réfléchis. S'il est honteux de voir la face d'un paysan, dit-elle, n'est-ce pas une honte bien plus grande de voir celle d'un grand monarque?“ Alors le chah pourvut à la toilette de la jeune fille et ordonna de célébrer ses noces. Il lui donna même, par diplome royal, une ville pour domaine héréditaire, devant passer à ses fils, à perpétuité, de telle manière que la maison appartient à la fille aînée, et qu'à l'exception de celle-ci, nul n'a d'autorité sur le bourg: aussi l'appelle-t-on Ghez-Chahri, la ville des jeunes filles, qui est notre Mianah.

Ch. XX. D'une femme nommée Gozal; ses actions.

Quand le chah vint ravager notre pays et emmener les habitants en Perse[2]), il fit subir le même sort au village d'Astabad. Or il y avait en ce lieu une femme belle, au front large, aux sourcils bien accentués, à la chevelure abondante,

1) ռոհփակ, Hébr.-armén. רוח փակ, ce qui ferme le visage.

2) Arak., ch. XIII, XIV, en 1619.

joueuse et de doux langage; son mari étant mort, elle ne s'associa point à un autre homme et resta dans la ville d'Ispahan. Comme le chah se promenait du côté de Djoulfa, toutes les femmes sortirent librement de leurs maisons, pour le voir et se divertir; la femme en question, nommée Gozal, sortit aussi. En regardant de côté et d'autre, le chah lorgna les femmes et, parmi elles, ayant aperçu Gozal, s'arrêta sur place, et envoya un eunuque s'informer de sa personne et de sa patrie. L'eunuque s'étant informé de tout et ayant fait son rapport, le chah le renvoya auprès des chefs de la localité, avec cet ordre: „Remettez à cet eunuque telle femme.“ Les eunuques partent et, moitié de gré, moitié de force, empoignent et amènent au chah la femme susdite. A sa vue le chah resta comme ébahi et se passionna tellement pour elle qu'il l'emmenait partout où il allait. Quand il se divertissait entre amis, il la faisait asseoir sur ses genoux, la baisottait, l'embrassait. S'avançait-elle pour danser, pour chanter des chansons de plaisir, remuait-elle les hanches, frétillait-elle, le chah était gai et content de la voir. La chose dura longtemps, sans qu'elle chancelât dans sa foi, sans que le chah lui eût dit un mot de religion. Elle resta donc fidèle chrétienne, allait parfois prier dans les églises, sans que personne lui dît un seul mot. Quand le chah partit pour prendre Bagdad [1]), il arriva qu'il n'emmena point Gozal, et la laissa à Ispahan. Au bout de quelques jours, celle-ci se ressouvint des redoutables jugements de Dieu; réfléchissant à ses péchés, elle endossa l'habit monastique et prit place parmi les femmes vertueuses, entra dans un couvent de vierges et fit pénitence de ses crimes, en versant d'abondantes larmes, d'expiation et de regret. Cependant le chah, ayant pris Bagdad [2]), revint à Ispahan. Un jour donc, étant sorti à cheval et traversant la ville avec deux valets, il aperçut tout d'un coup Gozal, habillée de noir, la reconnut et lui dit: „Eh, la garce [3]), n'est-tu pas Gozal. Je la suis, dit-elle, moi ta servante, pécheresse au visage noir. Quel vêtement as-tu endossé là? dit-il. Au souvenir des jugements de Dieu, dit-elle, à la pensée de mes fautes, je me suis habillée de ce noir, afin d'obtenir, si possible, le pardon de mes transgressions.“ S'étant tu un instant, le chah leva les bras au ciel et dit: „Seigneur Dieu, rends-moi digne de la foi,“ et sur ce il partit. A un jet de pierre de là il s'arrêta et manda Gozal: „Où demeures-tu? dit-il. A Djoulfa, dit-elle, il y a beaucoup de femmes vêtues de noir; c'est là, au milieu d'elles que je vis. De quoi vous nourissez-vous? dit le chah. Grâce à votre majesté, nous sommes contentes de ce que Dieu nous donne.“ Sur ce, il lui donna un de ses gens et lui dit: „Suis-moi à petits pas.“ Pour lui, il s'en-alla avec un seul valet. Gozal marchait, pleurant et se lamentant, car elle croyait qu'il la faisait venir dans une méchante intention. Tout en marchant, réfléchissant, elle

1) En 1623.

2) 28 nov. 1623.

3) L'auteur se sert d'un mot plus énergique.

arriva au palais et trouva le chah assis sur son trône, s'approcha et lui baisa les pieds. „Je te donnerai, dit le chah, une lettre de franchise, afin que personne ne puisse te nuire, en quoi que ce soit," et faisant venir un secrétaire, il lui dicta ce qui soit; „Moi Chah-Abas, j'ai donné à la femme Gozal une lettre de franchise, afin que partout où elle sera elle puisse pratiquer la religion chrétienne, et que nul ne lui fasse obstacle, en ce qui concerne la foi. Si un musulman la traite de musulmane, lui-même ne l'est pas, et les chrétiens qui la traiteront de musulmane deviendront musulmans eux-mêmes." Ceci écrit et scellé de son sceau, il le lui donna, en disant: „Voilà pour payer tes frais d'habillement." A ses administrateurs il dit: „Envoyez-lui 10 litras de riz, 5 litras d'huile, 3 charges de froment, partout où elle sera," et l'ordre fut ponctuellement exécuté. Tant que vécut Chah-Abas, Gozal vécut à Ispahan; lors de l'avénement de Chah-Séfi, elle vint à Astabad. Un jour elle fut rencontrée par le vartabied Zakaria, de Vagharchabad, celui qui devint supérieur de Iohanna-Vank, une de ses anciennes connaissances, qui lui dit en langue persane: „Mère, comment vas-tu et que fais-tu? Grâce à Dieu, dit-elle, je vais bien, seulement les prêtres ne me donnent pas la communion. Pourquoi? dit le vartabied. Ils disent que je suis une courtisane [1])." Le vartabied se fâcha et, le lendemain, il ordonna à un petit moine, nommé Iacob, supérieur du couvent d'Astabad, de célébrer la messe. Ayant fait venir Gozal à l'ambon, il tint un discours à la fin de la messe, au sujet des convertis. Son texte était ceci: „Si le pécheur renonce à son péché, qu'il vive de vie," et il lui donna la communion. Ayant vécu dans la foi du Christ, faisant pénitence de ses fautes, la courtisane convertie se reposa dans la mort, et fut portée au cimetière, grâce au Christ, béni dans les éternités; amen.

Ch. XXI. Monnaie fabriquée de peau.

Que je vous dise une invention du chah et son application au bien public. Comme il était sous Bagdad [2]), où il resta du temps, car il eut de la peine à la prendre, l'argent manqua dans le camp, et les soldats ne purent faire de commerce, faute de monnaie pour acheter et vendre, et pour se procurer leurs nécessités. Ils vinrent donc se plaindre au chah et lui dirent: „Ou paie la solde aux troupes, ou renonce à la guerre et laisse-nous aller chez nous, où nous vivrons de notre travail." Le chah se trouva fort embarrassé, puis voilà ce qu'il imagina. Il manda des peaussiers et leur dit d'apprêter quantité de peau blanche. Ensuite il manda des cordonniers, pour débiter les peaux en rondelles, grandes comme

1) Tout ce dialogue est en persan, excepté le mot հաղորդ, communion, et traduit au bas de la page en arménien.

2) V. Arakel, ch. XIX, XXV, les diverses expéditions de Chah-Abas contre Bagdad, et les Dates du même, 1623, 1629. Ce dont parle notre Zakaria, c'est le siège en 1623.

des monnaies de cuivre[1]). Par ses ordres on fabriqua deux matrices en fer, l'une portant le nom du chah, l'autre celui de Bagdad. L'une des deux fut assujétie sur un bloc de bois, et par-dessus on mettait la rondelle de peau; enfin on plaçait l'autre sceau sur la rondelle, et l'on frappait dessus avec un maillet: de cette façon les deux sceaux s'imprimaient sur le cuir. On tira par milliers de mille des exemplaires de ces monnaies, nommées dang en persan, dian[2]) en arménien, loma en hébreu. Ayant convoqué les chefs de l'armée, les chiliarques et les centurions, il leur donna ces lomas, en disant: „Distribuez-les aux soldats, tant que nous serons ici, afin qu'ils achètent et vendent. Quand nous irons à Ispahan, vous ramasserez et me donnerez par nombres les monnaies de peau, et recevrez de moi autant de phouls en cuivre. La chose se fit ainsi, et les troupes furent dans l'abondance jusqu'à la prise de Bagdad. En 1073 (vend. 17 oct.) = 1623, il revint à Ispahan et fit lui-même ce qu'il avait dit.

Ch. XXII. Divertissements du chah avec ses femmes.

Apprenez encore que les Persans, lascifs comme ils sont, et pleins de concupiscence libertine, forniquent sans retenue, avec qui ils peuvent; mais si quelqu'un regarde leurs femmes, ils disent que c'est un péché, une honte, un affront pour eux. Quand un de leurs grands va quelque part avec sa femme, il fait tenir bonne garde sur les routes, avec défense[3]) que nul ne se montre, jusqu'à ce que sa femme soit passée. C'est ainsi qu'agissait Chah-Abas. Voulait-il se promener avec ses femmes et concubines, il faisait proclamer défense aux hommes de se montrer; il voulait que les rues de la ville, les places, les boutiques fussent décorées sur son passage, et que sur son chemin la joie se manifestât. Il en était de même pour les vignes et pour les champs qu'il devait visiter. Un jour qu'il allait de la ville à la campagne, avec toutes ses femmes, pour se divertir, il arriva qu'un prêtre veuf, de Djoulfa, nommé Tchik Ter Stéphannos, qui allait parfois tout seul psalmodier dans les champs, hors de la ville, que ce prêtre, en se promenant, aperçut dans le lointain une grosse compagnie, s'avançant tout belle-

1) La disette d'argent était si grande en 1639, dit Ducange dans son glossaire, qu'on fut obligé de recourir à un moyen déjà employé au XIIe s.; on fabriquait de la monnaie en cuir, au centre de laquelle était un petit clou d'or ou d'argent; Nord, dimanche, 7 avril 1872. Les monnaies en peau, dites «de nécessité,» se trouvent assez souvent dans les cabinets numismatiques, et notamment dans celui de l'Ermitage Impérial., v. le bel ouvrage de M. Mailliet, consacré à ce genre de monnaies, qui se publie à Bruxelles.

2) Dian, դիան existe peut-être dans la langue vulgaire, ce serait une altération de dang ou de denar; l'origine hébraïque de louma, n'est-rien moins que démontrée, en tout cas il s'agit d'une petite monnaie de cuivre: Avger, sur les poids et mesures, en arm. Venise, 1821.

3) ղաատաղա, ყადაღა; ar. قرغ

ment. S'étant un peu rapproché, il vit une quantité de femmes et comprit bientôt que c'était le chah. Saisi de crainte et tout tremblant, il se résigna à mourir; toutefois il ne savait que faire, bien que sa mort fût certaine. Ayant relevé sa robe sur sa tête, il se jeta à terre et se mit à trembler. Le chah s'approche, se dresse près de lui et dit: „Qui es-tu? avance." L'autre était hors d'état de parler. „Es-tu Arménien ou Turk? reprend le chah. Avance. Arménien je suis, et prêtre, dit-il; c'est pourquoi je n'ose me relever. N'aie pas peur, dit le chah, on ne te fera pas de mal." Le prêtre s'avança en tremblant et se traînant sur ses genoux, et baisa les pieds du chah. „Que fais-tu? dit le prince. Je suis prêtre et veuf, dit l'autre; je flâne, en récitant des prières pour la vie et longévité du chah. Puisque tu es veuf, dit le prince, choisis parmi ces femmes celle qui te plaira. Celles-ci, dit le prêtre, sont ma mère, mes soeurs, mes filles. A ta mère, à tes soeurs, à tes filles, dit le chah, je fais ceci et cela." Puis il ordonna de lui servir du vin dans une grande jatte, nommée en persan . . . . . [1]); l'ayant remplie, il la présenta au prêtre, en disant: „Bois cela. C'est trop, dit le prêtre, tout tremblant; je ne saurais le boire. Bois-le tout d'une haleine, dit le chah, qui voulait l'éprouver et savoir s'il s'en tiendrait, ou non, à son premier mot. „Prends une de ces femmes, réitéra le chah, je te la donne bien volontiers." Le prêtre ayant renouvelé sa réponse, le chah s'entretint longtemps avec lui, le questionna et, à ses réponses, voyant que c'était un homme intelligent, „Dieu soit loué, prêtre[2]), dit-il," et lui donnant un rescrit scellé, „Tiens-le dans ta main, ajouta-t-il, afin que les eunuques qui viendront plus tard ne disent rien. Prie pour moi, prêtre[3]), ajouta-t-il." Pour lui, il alla plus loin, et ceux qui virent le rescrit eurent bouche close. Un jour que le chah rappelait aux anciens de la ville de Djoulfa l'adroite conduite du prêtre, ceux-ci certifièrent que les choses s'étaient réellement passées „comme vous l'avez ordonné[4])."

Ch. XXIII. Il tue son fils.

Chah-Abas était un monarque fourbe, rancuneux et fort dissimulé, très porté à se venger de quiconque parlait mal de lui ou de la soumission due à son autorité: fût-ce même un grand, il le tuait sans pitié, comme il arriva à son propre fils. Un jour donc les grands, s'étant réunis quelque part avec Séfi-Mirza, fils du chah, se mirent à parler du monarque. „Jusques à quand, dirent-ils, dans le cours de la conversation, obéirons-nous à cet âne noir? Allons, tuons-le et mettons en sa place Séfi-Mirza, son fils." Le mot ayant été rapporté au fils, celui-ci l'approuva. Le chef du complot était Dchani-Khan, et le jour de l'exécu-

1) Lacune.
2) Barac-I-allah kéchich.
3) Doua Ellah kechich; p. 16.
4) I. e. comme votre majesté l'a dit.

tion fut fixé. Or des amis du chah, là présents, l'en ayant informé, il frissonna; tremblant de colère, il ne put articuler un mot, et se tut quelques moments. Ce même personnage qui lui avait rapporté l'affaire de l'assassinat, il l'envoya et lui dit: „Fais venir ici sans bruit Safi-Mirza.“ Quand le jeune prince arriva près de son père, tout joyeux, „Où étais-tu aujourd'hui, lui dit le chah, pourquoi n'être pas venu près de moi? Je ne suis allé nulle part, dit le prince. N'étais-je donc pas là, dit le chah, quand Dchani-Khan et les autres t'ont nommé roi, et que tu y as prêté la main?“ Le prince se tut et ne put rien dire. Comme il y avait là des exécuteurs, ils eurent ordre de lui couper la tête et de la mettre sur un plat; quant au corps, de le jeter au fumier. Le même homme fut mandé à petit bruit, pour appeler Dchani-Khan. Quand il fut arrivé, „Qu'était-ce, dit le chah, que votre réunion dans tel local, de quoi aviez-vous à deviser? Nous n'avons rien dit de mal, répondit le khan. Vous avez, dit le chah, nommé Safi-Mirza votre roi.“ Le khan se taisant, il fit apporter la tête de son fils et dit: „Voilà ton roi, regarde-le et sois content;“ puis il lui fit couper la tête. Tous ceux qui avaient comploté la mort du chah subirent le même sort; plus de 15 personnes périrent ce jour-là, sans que personne en sût rien, et les mauvais projets des ennemis du chah s'en-allèrent en fumée.

Ch. XXIV. Mort du roi Chah-Abas.

Possédant maintes villes et contrées, le roi Chah-Abas aimait de préférence Pharabad et la ville d'Achraph [1]). Était-il libre de guerre, c'est à Achraph qu'il allait respirer et demeurer. Après la prise de Bagdad, il vint à Ispahan et, n'y restant que peu temps, passa à Phahrabad [1]), dans la ville susdite. Là il fut atteint d'une grave maladie et se sentit si faible, qu'il prévit qu'il n'en relèverait pas et mourrait. Il manda donc son petit-fils, né de Safi-Mirza, nommé Safi, ainsi que l'ehtimal-douleh Saroutaqi et Safi-Khan, commandant de Bagdad, qui était alors venu pour voir le chah et se trouvait à Achraph. Ayant fait venir son fils devant eux, il lui dit: „Cher fils, j'aimais ton père et voulais qu'il me succédât comme roi, mais il a voulu me faire périr par l'épée; lui donc il est mort de la même manière, et tu es devenu héritier de mon trône. Écoute bien ce que je te dis; sois-moi soumis, tant que je vivrai. Va ensuite à Ispahan et sois monarque. Quant aux commandants que j'ai investis de l'autorité, défais-toi d'eux, afin qu'ils n'agissent pas contre tes intérêts. Envoie Safi-Khan tenir son emploi à Bagdad; Saroutaqi sera ton instituteur et moniteur, ce qu'il te dira, écoute-le.“ Ayant dit cela, il mourut, au bout de quelques jours, en 1078 (mer. 15 oct.) = 1628 [2]), ayant régné 50 ans.

1) Ville du Mazandéran, à peu de distance de Phahrabad et d'un beau palais de Chah-Abas, situé au bord de la mer Caspienne.

2) Le 7 janvier 1629; Zacharia compte son avénement en 1579.

Ch. XXV. Règne de Chah-Safi.

Cf. Arak. ch. XXIV, p. 419.

Il est temps de parler du roi Chah-Safi. Quarante jours après la mort de Chah-Abas, Chah-Safi, son petit-fils, se rendit à Ispahan, avec l'ehtimal-dolvath Sarontaqi et Safi-Khan, et y prit le pouvoir royal. Trois jours durant le crieur proclama: „Voilà que Chah-Safi est devenu roi, écoutez-le tous et soyez soumis.“ Chah-Safi était âgé de 13 ans, quand il arriva à la royauté; quoique jeune, il était parfaitement instruit, doué d'intelligence, et parlait si agréablement que chacun goûtait ses paroles et les approuvait dans son for intérieur, car on ne trouvait rien à y opposer: ainsi chacun l'aimait, à cause de son intelligence. Un jour qu'il s'était fait accompagner au jardin par Safi-Khan, il se rappela les avis de son aïeul Chah-Abas, et regardant un djantar ou tchinar — platane — il dit: „Ces arbres sont trop grands, il faut les couper et les remplacer par du plant nouveau.“ Safi-Khan comprit l'apologue et la résolution du chah, de suivre la recommandation de son père. „Roi, dit-il, ce que tu as dit est juste, exécute-le.“ Tombant donc à genoux, il tendit le cou, en disant: „Je suis ton esclave, frappe-moi le premier. Tu n'es pas un arbre à couper, dit le chah; va à tes affaires.“ Puis tirant son sabre, il l'agita trois fois sur le cou de Safi-Khan, sans le toucher, et dit: „Suppose que je te l'ai tranché;“ après quoi il remit l'arme dans le fourreau. Safi-Khan se retira, non sans avoir baisé les pieds du chah. Cependant il manda les grands, les uns après les autres, fit périr les principaux, ainsi que les chefs d'emplois, jusqu'aux balayeurs, aux enleveurs de fumier et aux gardes de basse-cour. Tous les princes furent donc mis à mort, d'abord le qortchi-bachi, puis les autres, ainsi que nous l'avons dit.

Il avait une tante paternelle, fille de Chah-Abas, mère de deux fils, qui murmurèrent contre le chah, en disant: „Que fait cet insensé, qui a exterminé les plus braves du peuple aryen? Quand les Osmanlis l'apprendront, ils viendront abîmer notre pays, et qui pourra leur tenir tête, quand ce chah sans cervelle a fait périr tous nos gens de guerre?“ On en fit rapport au chah, qui, à l'insu de leur mère, fit couper et cacher les têtes des deux princes, après quoi il manda près de lui la mère, avec défense de lui parler de ses fils. Elle venue et assise sur un coffre, „Tante[1]), dit-il, j'ai deux ennemis, que faut-il leur faire? Que tes ennemis soient exterminés, dit la soeur de son père, comme les autres l'ont été. Les voilà devant toi,“ dit le chah, et il fit apporter les têtes sur un plat, qui fut mis devant leur mère: „Voilà mes ennemis,“ ajouta-t-il. A la vue des têtes de ses enfants, elle poussa un cri de rage, puis, en partant, elle frappa violemment les lèvres du chah, où elle fit une plaie. Sous l'impulsion du senti-

1) ჯიჯი; P. ججى, qui garde, qui surveille; duègne?



ment maternel, elle criait, se lamentait et disait: „Que le sang sorte de ta bouche! En quoi ceux-ci étaient-ils tes ennemis, pour que tu aies mangé une pareille ordure[1])?“ Le chah entra dans une telle colère, qu'il ordonna de la dépouiller comme en sortant du sein de sa mère et de la jeter, la tête en bas, dans le trou aux ordures. La frayeur fut universelle, et les rhapsodes persans chantèrent leurs myriologies sur le massacre des princes. Pour le chah, il nomma d'autres fonctionnaires, et régna au moyen de la terreur sur tout le pays des Aryens.

Ch. XXVI. Hostilités des fils de Chah-Abas.

Chah-Abas, le grand monarque des Persans, avait quantité de fils, de différentes femmes, qui furent confiés en divers lieux à des nourrices, avec défense de leur faire savoir qu'ils étaient de race royale. Toutefois, sous le règne de Chah-Safi, l'un d'eux fut connu sous le nom de Baba, que, soit par gentillesse, soit pour plus d'exactitude, on nommait Chah-Baba. Ayant rassemblé quelques troupes, il envoya ce message à Chah-Safi: „Soumets-toi de bon gré à la justice. Je suis le fils de Chah-Abas, et toi son petit-fils. Ton père étant mort avant le mien, la loi défend de donner l'héritage paternel à celui qui n'y a pas droit[2]). Or tu as saisi le pouvoir par violence et contre la loi, rends-moi donc la royauté et va te cacher quelque part; si non, il arrivera malheur au peuple de Perse. Je t'ai parlé suivant la droiture, avise à tes vrais intérêts.“ Le chah renvoya le messager, en disant: „Je ne suis ni fils, ni petit-fils de Chah-Abas, ni aucunement de la famille de Cheïkh-Oghlou; c'est par ma force que j'ai conquis la royauté, et que je la conserve. Si tu es chah-zadeh, toi, viens et assieds-toi à la place de ton père; si tu es un étranger, cesse de dire de loin des puérilités, et reçois ce qu'on te fait entendre.“ Cependant Baba, se confiant à sa petite armée, crut qu'avec elle il pourrait faire ce qu'il voudrait. Il envoya dans les villages quelques hommes, qui pillèrent le bétail des paysans, puis il expédia un nouveau message au chah: „Tu vois, disait-il, que j'ai fait dévaster ton pays par mes gens, j'en ferai autant du lieu de ta résidence, objet de ton fol espoir.“ Lorsque revinrent les éclaireurs expédiés par le chah, „Ils sont moins de 200, dirent-ils; ce ne sont point Qizil-Bach, mais Osmanlis, Gilak — Gilaniens, et Vlath[3]).

1) լափնեցեր; les Géorgiens ont le mot თავ-ლაფიანი, qui semble dérivé de la même racine, et qui en réalité signifie «un homme qui a la tête souillée de boue, un misérable. Il mange de l'ordure,» c'est un mot qui revient souvent dans les entretiens des Persans, pour indiquer le mépris que l'on fait de quelqu'un.

2) դատամահրում, P. داد محروم, privé de droit.

3) Վլաթք; ce mot, qui paraît devoir être un nom propre, est la reproduction exacte de l'Ar. ولثة, menteur; on le trouvera plus bas, comme nom de pays.

Maintenant ils se tiennent au voisinage de Takhti-Roustam." Le chah irrité commanda à un seignenr de prendre un millier d'hommes et d'aller combattre l'ennemi. „Si tu rencontres le chah-zadeh, prends-le et l'amène ici." La troupe du chah-zadeh n'eut pas plus tôt vu celle du chah,qu'elle prit la fuite, non sans être poursuivie. Arrivé à l'endroit où le chah-zadeh se tenait dans sa tente, sans faire aucun préparatif, on se jeta sur lui, on le lia et on l'amena au chah, qui lui fit mettre des chaînes aux pieds et ordonna de le conduire à Anouch-Berd — le château de l'oubli — ou, comme on l'appelle, Qakha-Qalah. C'est ainsi que finit la chose.

Ch. XXVII. Courte notice.

Ce que nous avons réuni de courtes notices, depuis Djihan-Chah jusqu'à Chah-Safi, c'est tout ce que nous avons trouvé et tiré au clair. Parlons maintenant des événements et rencontres du pays d'Ararat, depuis Chah-Safi jusqu'au roi Chah-Housein; des maîtres de notre maison d'Érivan, à partir d'Amir-Gouna jusqu'à Pharzali-Khan. Pour l'instruction de la postérité, je coucherai ici par écrit les choses arrivées de leur temps; si j'apprends quelque chose des pays étrangers, je le relaterai également et défilerai ce que j'aurai entendu ou vu. Je vous prie donc de ne pas faire les difficiles et d'écrire ce que vous savez personnellement. Je vous livre mon encre; rédigez tout de la bonne façon, car moi je ne puis mieux.

Ch. XXVIII. D'Amir-Gouna-Khan.

Quand il eut pris Érivan[1]), Chah-Abas, roi de Perse, y mit pour gouverneur Amir-Gouna-Khan, homme brave, au coeur ferme, énergique dans le combat, inaccessible à la crainte, constructeur, ami des chrétiens. Durant son commandement ils s'occupa de construire, d'augmenter la population. Il se mit à bâtir la citadelle, puis des villas, des vignes, des jardins, des vergers, à creuser des canaux, à augmenter la quantité d'eau. En certains lieux il allégea les contributions et déchargea les paysans du poids qui les écrasait. D'autre part, construisant beaucoup, comme nous l'avons dit, il dut augmenter les soukhras[2]) ou corvées gratuites. A ce sujet on prétendait que, la femme étant enceinte, le mari faisait la corvée, et on ne lui permettait pas de rentrer chez lui. La femme étaitelle accouchée et nourrissait-elle, on l'envoyait à la corvée, et le mari rentrait

---

1) Érivan fut pris, après 9 mois de siége, en l'année 1012 H. (comm. le 11 juin) = 1603, donc en 1604; Hist. mod. de la Gé., I, 43, 392, 424. Arak. Dates, en 1053 arm. (sam. 22 oct.) = 1603, en juillet 1604.

2) P. سخره



au logis. Cela se disait à cause de la multitude des corvées. Toutefois, malgré l'excès de ce travail, le khan donnait du pain aux ouvriers. Comme il avait bon coeur, il faisait cuire force pain, en chargeait des chevaux, et lui-même parcourait la campagne, le distribuait aux travailleurs de la plaine: aussi dans leurs chansons les poètes[1]) louaient-ils sa générosité. C'est ainsi que toute sa vie se passa à couvrir le pays d'édifices; en outre il se signala par ses exploits contre les Osmanlis. Deux fois il alla au pays de Carin, qu'il dévasta et dépeupla; il alla jusqu'à la porte d'Erzroum et frappa de sa massue celle de la citadelle. Quant aux prisonniers, il les transporta et domicilia dans les terres d'Érivan. Étant aussi allé du côté de Van et de Mouch, il en enleva la population et l'établit dans la plaine dépendant de la ville. En effet, ce fut dans les villages entre Érivan et Edchmiadzin, à Kalar, à Gocgoumbet, à Cavakert, à Pharakar et autres, qu'il installa les captifs tirés des terres des Osmanlis: ils y demeurent encore. Telle était sa bravoure, son application à la prospérité du pays d'Ararat. Aimant les Arméniens, il entrait dans les maisons des chrétiens, mangeait et buvait avec eux. Il nomma des commandants ou méliks; un certain Daouth, du village de Kanakerh, fut institué mélik de Coteïk et d'Anberd, ayant pour collègue et conseiller un certain Giozal-Beg, de Carbi. Le khan lui-même ne faisait rien sans le consulter. Dans ses réunions d'intimes, Daouth et Giozal-Beg étaient assis à sa droite et à sa gauche, et il leur disait: „Vous êtes mon père, je suis votre fils.“ Ce qu'il faisait, c'était pour se populariser et pour exciter chacun à travailler au bien public. Sa vie tout entière, jusqu'à sa mort, fut sagement réglée de la sorte.

Ch. XXIX. Malheureux événements de l'époque.

La fin du monde est proche, car les prôneurs de l'Antéchrist se montrent en divers lieux et annoncent sa venue: c'est ce que fait voir ce qui arriva en ce temps-là. Il y avait un homme, de la ville de Gantzac, au pays des Aghovans, l'Outi de nos jours, qui vint au saint asile de Gantzasar, chef-lieu du catholicat d'Aghovanie, et s'attacha au catholicos Iohannès. Ayant appris les Psaumes et l'Écriture, il fut fait diacre en chef, reçut la tunique et le capuce[2]). Il était doué d'une éloquence cynique, pour les sujets scabreux et malséants. Envoyé par le catholicos, pour les nécessités des monastères, il partit, se fit passer pour vartabied et se mit à prêcher à tort et à travers toute sorte de blasphêmes et de mauvais propos. Il débita partout tant de faussetés et de sottises, qu'on vint se plaindre au catholicos, qui, dans son courroux, le fit amener au couvent et non-seulement lui ôta la tunique et le capuce, mais lui dit encore: „Outre que

1) աշղերին; ar. عشق

2) վեղար, velarium, sorte de voile attaché au couvre-chef et pendant sur le dos.

tu perds ton diaconat, tu seras ici en qualité de mercenaire [1]), et tu serviras les moines. Puisque tu me dégrades, dit l'autre, rase-moi la barbe et les boucles, afin que ce me soit une honte, et que je ne sorte pas du couvent. La hideur de ton visage suffit pour ta honte," dit le catholicos. En effet cet homme était d'un aspect repoussant; il avait un nez long, courbé et pointu, un visage grêlé et... [2]), une barbe très rousse et clair-semée, des dents longues et affilées, une petite taille, une tête en cône, pleine de toute sorte de vilenies; il parlait vite, avec faconde; était hardi à la médisance, prompt à la malice: dès qu'on l'apercevait, son extérieur dégoûtant excitait le rire et la plaisanterie. Plus furieux que Satan, lors qu'il se vit maltraité, il voulut jouer un mauvais tour au catholicos, qui avait parlé de lui raser les cheveux et la barbe, toutefois sans en venir à l'exécution. Lui donc, qui était un réceptacle de malice, et sa cervelle un trésor de perversité, sortit en secret du couvent et vint dans la ville de Gantzac, où il rasa son visage et sa tête. S'étant rendu auprès du commandant Daouth-Khan, celui que j'ai dit plus haut [3]), qui s'était révolté et avait passé, lui septième, chez les Osmanlis, il lui fit cette plainte: „Comme je proclamais, dit-il, que Mahomet est un vrai prophète, le catholicos m'a fait l'affront de me dégrader." Le khan, irrité, fit amener le catholicos et, après l'avoir torturé de mille manières: „Rends à cet homme son grade, dit-il, et la permission de prêcher." Par crainte du khan, le catholicos fit ce qu'il demandait; en outre, l'Aghovan eut l'autorisation de prêcher, et s'y employa au rebours. Devenu l'ennemi des moines, dès qu'il en apercevait un, il le faisait dépouiller et bâtonner. „Quiconque, disait-il au peuple, fait un présent à un moine, descendra lui-même en enfer." Par de telles menteries il pervertit le pays des Aghovans, au point que plus de 500 personnes s'attachèrent à lui, non-seulement du vulgaire et des paysans, mais encore des prêtres sans science, des gens considérés et de haute famille. Parmi ceux-ci il en avait choisi douze, hommes de coeur et de tête, auxquels il remit des massues et ceignit l'épée, il les nomma apôtres, et leur prescrivit d'exécuter toutes ses volontés; par eux il bâtonnait, privait de la liberté et faisait tout. En apparence, il ne recevait rien de personne, en fait il prenait par l'entremise de ces douze et distribuait aux cinq cents, en disant: „Les disciples du Christ ne doivent posséder ni or ni argent, ni endosser de riches habits; il ne peuvent se vêtir que de crin et de laine." Pour lui, il ne portait que des habits de crin, ayant à la place du coeur deux clous de fer, adroitement agencés, qu'il montrait à tous, en disant: „C'est ainsi que doivent s'habiller les moines." De cette manière le nom de l'imposteur circula parmi les musulmans et les chrétiens, en

---

1) *մուզդուր*, P. مزد, მიზდი.

2) *պեպենոտ* mot inconnu.

3) Ch. XVIII.

sorte que les premiers le nommaient „Mékhlou-Baba, le grand-père aux clous[1]),“ et les Arméniens „Le vartabied aux clous.“

En sortant de l'Aghovanie, il passa avec son monde dans le canton de Gégham; ayant arrêté cinq moines, dont un du village de Kanakerh, il fit dans le Géghakouni la rencontre du prêtre Iohannès, du bourg de Carbi, qui l'accompagna jusque dans le canton de Cotek — Cotaïk — et de qui je tiens ce récit. Arrivé au village de Pork, en face de la citadelle d'Érivan, Mékhlou étendit les bras et les agita comme un oiseau. „Que fais-tu là, vartabied? lui dit le prêtre. Je vais voler jusqu'à la citadelle.“ Le prêtre lui prit les bras et dit: „Tu veux faire du scandale, comme l'Antechrist; comment pourrais-tu voler, n'étant qu'un homme? Cesse tes agissements de sorcellerie et lâche les moines; il se pourrait que le khan fût informé et te fît souffrir la male mort.“ Sur ces paroles du prêtre, il lâcha les moines et se rendit à la citadelle. Cependant Amir-Gouna-Khan, qui sortait de là pour une inspection, ayant aperçu une masse d'hommes, s'effraya et dit: „Qu'est-ce que ce rassemblement? C'est le père Mékhlou, dont on a parlé, lui dit-on.“ Il rentra dans la citadelle, et Mékhlou l'y suivit, avec son monde. Quand il arriva en présence du khan, il y trouva le catholicos Avétik[2]) et deux évêques.

„Quel homme es-tu? dit le khan à Mékhlou; d'où viens-tu, où vas-tu? Cette tête noire, dit Mékhlou, prie pour ta santé. C'est assez de celui-là, dit le khan, en étendant la main du côté du catholicos, pour prier pour moi. Toi, va prier pour Daouth-Khan. Pourquoi voiler ton visage? ajouta-t-il, car sa face était couverte par l'extrémité du véghar. Je ne mérite pas de regarder le ciel, dit l'autre.“ Lors le khan, du bout d'un bâton qu'il tenait à la main, souleva le voile et, apercevant sa hideuse face: „Maudite soit ta figure[3]), dit-il, c'est ta laideur que tu caches, afin que personne ne voie ton visage dégoûtant[4]). et par-là tu rends service à la terre. Qu'est-ce que cette armée? ajouta-t-il, vas-tu donc en guerre, à Van ou à Erzroum? Je ne vais nulle part, dit Mékhlou, mais comme je prêche la vérité, ces gens m'accompagnent. Fais à ces gens ici présents un sermon, dit le khan.“ Comme il avait un sermonnaire, où il puisait ce qu'il avait à dire, il prit ce livre et dit: „Ceci est écrit pour les têtes noires: ne possédez ni or ni argent, etc.“

Or il y avait un homme de Garhni, nommé Zakar-Beg, ayant renoncé à l'état religieux pour se faire soldat. „Traduis-nous, dit le khan, les paroles de

1) Մեխլու բաբայ, P. میخ بابا

2) Ce nom de catholicos ne se trouvant dans aucune liste de l'époque, pas même dans celle des catholicos d'Aghovanie dressée par le P. Chahkhathounof, Descr. d'Edchm. II, 335, ne faut-il pas lire Iohannès, comme au commencement de ce chapitre?

3) En T. Nallath (لعنة) souroukouna sourathana.

4) Նակբաթ; ar. نقبة, trou, gale, rouille.

cet individu.“ Zakar-Beg ayant redit le discours de Mékhlou, le khan dit au catholicos: „Toi aussi, dis ton mot.“ Lors le catholicos, prenant un Évangile, de ceux qu'on appelle „cuirassés[1]),“ l'ouvrit à ce passage: „Il s'élèvera de faux Christ et de faux prophètes;“ et encore celui-ci: „Surveillez ceux qui viennent à vous en habits de moutons, et qui intérieurement sont des loups ravisseurs.“ Zakar-Beg ayant encore traduit ceci: „Voilà qui est vrai, dit le khan, tu n'es qu'un bâtard — haramzadeh; c'est pour tromper les chrétiens que tu as pris un pareil habit.“ Il ordonna de le jeter au bassin[2]) et de l'étouffer dans l'eau. Quand il sortait la tête, les serviteurs du khan l'y replongeaient. Par l'ordre du khan, les douze suivants de Mékhlou furent mis nus comme à leur naissance; deux de ses cavaliers musulmans et un Arménien furent aussi dépouillés. Pour lui, sur la prière du catholicos, il fut retiré de l'eau, et des soldats eurent commission de l'éloigner d'Érivan. On l'enleva donc de la citadelle, et on le conduisit à Kanakerh, dont la populace ignorante, apprenant son arrivée, accourut en masse à sa rencontre, si bien que les jeunes filles, que l'on tient à la maison, voulaient voir le charlatan et venaient se frotter le visage avec le bas de sa robe. On lui fit un accueil enthousiaste.

Il y avait une vieille femme veuve, dite la femme d'Eghia, qui nourrissait un jeune veau et le menait partout; cet animal s'étant joint à la foule allant au-devant du sorcier, la vieille accompagna son nourrisson, dressant la queue et bêlant derrière elle. A cette vue les pages du sorcier se saisirent du veau et dirent: „Il est venu une offrande pour le vartabied.“ La vieille eut beau pleurer: „C'est mon veau, ce n'est pas une offrande; laissez-le,“ on le tua, on le dépeça par morceaux; la peau même et les fientes furent distribués comme objets bénits. Quant au sorcier, on le mena à Kanakerh, et on le fit entrer dans l'église. Comme la place manquait, il sortit, monta sur une table, et là, jouant des jambes, les remuant dans la direction d'un moine, il dit: „Qui tue un moine n'a plus à répondre de ses péchés, et va droit au paradis de Dieu.“

Un homme du même village de Kanakerh, nommé Iacob Thouthakents, étant venu se confesser à lui et demander l'absolution: „Va, lui dit-il, tuer un moine et apporte-moi sa chair, que je la mange, son sang, que je le boive; j'en ferai une offrande, et je ressusciterai un mort de 40 ans. Toi, tu obtiendras l'absolution de tes péchés.“ L'imbécile le crut et alla, la nuit même, se poster à la porte du couvent, attendant le moine Mikhael, dont j'ai parlé précédemment, qui se distinguait par sa petite taille. Tout d'un coup il voit venir l'évêque Philip-

1) Nos éditions de la Vulgate sont ordinairement munies du prologue dit «Galeatus,» casqué, de S. Jérome, où est établie l'authenticité des Écritures. Je pense que notre auteur a en vue un exemplaire des Évangiles fourni de cet appendice, car le mot զրեհաւոր manque dans le grand Dictionnaire.

2) հաւուզ, աւազան; ar. حوض, canal; T. هاوروز, fosse d'aisance.

pos, se jette sur lui et le frappe sur la tête, avec une cognée. „Es-tu enragé, Iacob? dit l'évêque. J'ai péché contre vous, Ter Philippos, dit-il, je vous ai pris pour Mirah;" c'était le premier nom de Mikhael. Puis il lui raconta toute l'histoire. Alors l'évêque le raisonna et lui dit: „Cet homme ne célèbre pas la messe et ne ressuscite pas les morts; tout ce qu'il peut, c'est faire de toi un homicide, chargé d'une dette de sang." Iacob se retira en gémissant et en faisant sur lui-même des oh et des ah!

Le catholicos était là, à Kanakerh, avec des soldats du khan, qui, informé de ces faits, le mena battant jusqu'au canton de Nig et de là à Erzroum. „Je m'en-vais, disait-il, à Jérusalem." A Erzroum se trouvait le vartabied Poghos, de Kéghi, auquel on avait écrit d'ici au sujet des mauvaises actions de Mékhlou. Poghos le fit arrêter, lui enleva la tunique et le capuce et engagea les pélerins de Jérusalem à ne pas l'accueillir au milieu d'eux. Ce fut ainsi qu'il périt et disparut de la terre, voué à l'éternelle damnation. Quand il se fut éclipsé, ses pages répandirent le bruit qu'Amir-Gouna ayant renversé le vartabied à coups d'oreillers [1]) son visage s'était déformé, et ses mains avaient perdu leur vigueur. C'est ce que l'on dit jusqu'à présent.

Ch. XXX. Histoire abrégée du catholicos Mosès. [2])

L'historien Arakel donne des détails sur le catholicos Mosès, depuis sa naissance jusqu'à sa mort; moi, je ferai connaître ici ce que j'ai appris à son sujet, de la bouche du catholicos Iacob. Au dire de l'historien Arakel, le catholicos Melkiseth détestait le vartabied Mosès et lui aurait dit: „Quitte ce pays et va-t'en où tu voudras." Lui donc s'en-alla au village de Khnkélo-Tzor, aujourd'hui Tzora-Gegh, près de la citadelle d'Érivan, où il prêchait le Christ, le Verbe divin, jusqu'à ce qu'il eut trouvé des compagnons, avec lesquels il passa en Grèce. En lui se réalisa la parole du Sauveur: „Le cierge brillant ne se cache pas, le lumignon flambant ne s'éteint pas;" c'est ce qu'il arriva du saint vartabied Mosès, dans les circonstances suivantes. Il y avait dans la ville d'Érivan un certain Iohannès, marié à Adjaph-Khan, dont la soeur Housmi-Khan était mariée à Amir-Gouna-Khan. Entre Adjaph-Khan et son époux Iohannès il régnait une haine, comme de joli à laid, d'aristocrate à qui n'est rien. C'étaient donc des querelles et des reproches sans fin et déni de commerce avec son mari; elle n'écoutait point les avis des prêtres, et lorsque le khan s'en mêla, elle ne l'écouta pas davantage. Un jour, étant allée à Tzora-Gegh, pour entendre prêcher le vartabied, celui-ci, dans le cours de son sermon, dit: „La femme qui aban-

1) Ճիպղոտաւ եղարկ: P. چپقه oreiller?

2) Cf. Arak. ch. XIX, XX, XXIV.

donne son mari fornique.“ En s'exprimant ainsi, le saint vartabied s'adressait à la communauté, cependant, après l'avoir entendu, Adjaph-Khan se frappa la tête de ses deux mains, en disant: „Malheur à moi, qui suis traitée de chien![1])“ et tant que dura le sermon, elle ne fit que méditer cette parole. Le sermon fini et l'assemblée congédiée, Adjaph-Khan dit au prêtre, qui lui tendait la main; „J'ai à parler au vartabied, et te prie de rester ici, pour que je t'entretienne de bouche à oreille.“ Le vartabied étant sorti, elle se prosterna, lui baisa les pieds et lui raconta ses fautes avec larmes. Le bienheureux vartabied lui ayant suggéré les divins conseils, le lendemain au matin il fit venir son mari et les engagea l'un et l'autre à vivre dans la crainte de Dieu et dans la sagesse. Amir-Gouna le sut et dit: „J'ai bien des fois averti ma belle-soeur, sans rien gagner; comment à-présent sont-ils réconciliés?“ Quand on lui eut dit que c'était grâce aux avis du vartabied Mosès, il dit: „Faites-le venir, que je voie quel homme est l'auteur de cet heureux événement.“ Quand il l'eut vu, il l'aima avec passion: ce fut le commencement de ses rapports avec le chah, qui le menèrent au catholicat. Quant à Iohannès et à Adjaph-Khan, après avoir demeuré quelque temps ensemble, ils se séparèrent amicalement, de l'avis du catholicos; Iohannès passa dans l'île de Sévan, où il se fit moine; pour Adjaph-Khan, elle entra avec sa fille Louca dans un couvent de femmes, où elle prit place parmi les âmes pieuses, sous le nom d'Anastasia.

Ch. XXXI. D'une réunion d'enfants.

J'ai oublié un fait que j'avais trouvé, se rapportant aux moeurs de Chah-Abas; l'ayant retrouvé plus tard, je le place ici. Le roi Abas était grand amateur d'histoires, de discussions, de plaisanteries et de farces, de disputes religieuses et de conversations. Un jour que les grands étaient réunis près de lui et s'entretenaient de religion, de la douceur et de l'importance relative des idiomes, au sujet de la première des langues, donnée à Adam, les uns dirent que c'était l'hébraïque, d'autres l'éthiopienne, les uns celle-ci, d'autres celle-là. Le chah ne tomba d'accord pour aucune et donna cet ordre au prince Lala-Beg: „Sache combien de langues sont en usage dans la ville d'Ispahan, et réunis de toutes les langues des enfants à la mamelle, un garçon et une fille n'ayant pas encore prononcé un seul mot; remplis-en une chambre grande et vaste, tu y allumeras une lampe pour la nuit, et, s'il fait froid, du feu. Les mères seront engagées à ne pas dire ni marmoter la moindre parole, à emmailloter, nettoyer, habiller, laver les enfants en silence, à ne pas les mettre dans des ber-

1) La fornication s'exprime par un mot qui signifie «chienner,» ce qui rappelle le mot de Virgile: obscenaeque canes.



ceaux ni sur des balançoires[1]), mais bien sur des matelas, à terre. Mères et enfants, toute la dépense se fera aux frais du trésor royal. La nuit, les mères dormiront auprès des enfants, le jour, elles se tiendront dans une autre pièce, gardées par deux eunuques, pour que si quelque enfant vient à pleurer, ils en avertissent les mères, sans parler, et que celles-ci viennent soigner les petits. On verra en quelle langue ils s'exprimeront, et ce sera celle qui provient d'Adam. En conformité à cet ordre, Lala-Beg prépara une maison isolée de tout autre édifice, où les chansons et les sons des musiciens ne pouvaient parvenir. Là il réunit des enfants de 20 nations, que l'on trouva dans Ispahan, dont 7 chrétiennes, et 13 autres. En premier lieu les chrétiens étaient Arméniens, Grecs, Latins, Syriens, Ibériens, Aghovans et Bohémiens-Bocha. Des autres, 10[2]) étaient Arabes, Persans, Vlath[3]), Guèbres, Mars, Lors, Laczis, Ouzbegs, Djaghataïs, Gilaks, Hébreux, Indiens, Ethiopiens. De ces diverses nations il réunit un grand nombre d'enfants, garçons et filles, dont il remplit la maison; si l'un d'eux mourait, on le remplaçait par un autre. Au bout d'un an, ils articulaient des sons, mais pas un langage, rien que de confus, de brisé; quelques-uns ne criaient pas, mais on ne comprenait rien à ce qu'ils bredouillaient: seulement ils piaillaient, batifolaient, riaient et pleuraient. Leurs mères entraient-elles, ils accouraient effarés, en marmotant. Le chah étant venu et ayant vu ce baragouin, ordonna de les disperser; ils se jetèrent sur lui, en se plaignant et poussant des cris, dans lesquels on ne discernait aucun idiome. „Tuez-moi tout ce monde, dit le chah, et que ce baragouin ne se propage pas." Toutefois Lala-Beg ne permit pas ce massacre et les rendit à leurs mères, en disant: „Quand ils seront partis, ils apprendront à parler comme leurs mères." Par le fait, ils eurent bientôt appris l'idiome paternel. C'est ce que je tiens du vartabied Marcos, de Djoulfa, supérieur d'Havouts-Thar, qui me disait: „L'un des enfants de cette réunion était fils de mon frère."

Ch. XXXII. Des loups à hommes.[4])

L'historien Arakel ayant écrit que Chah-Abas, pour faire du pays d'Ararat un lieu hors frontière, l'ayant dévasté et emmené la population en Perse, le pays

---

2) ծոծ; lis. ծօծ.

2) lis. les 13 autres.

3) Cf. ch. XXVI.

4) Cf. Arak., ch. VII vers la fin; ce titre ambigu devrait signifier que la population humaine avait été remplacée, en Arménie, par les loups, après la grande émigration ordonnée par Chah-Abas; mais je crois que la composition du mot մարդագայլ se prête à faire comprendre que les loups se nourrissaient d'hommes. Notre auteur, de son côté, semble faire entendre que les loups avaient supplanté les hommes.

resta vide et sans habitants. Les bêtes donc s'y multiplièrent et s'en firent des tanières, où elles produisirent des petits. Ces bêtes étaient des léopards, des ours, des hyènes, des loups, des renards, des fouines, des hérissons, et autres pareilles, grosses et petites. Comme il n'y avait pas d'hommes pour les chasser, elles vivaient et circulaient hardiment et sans crainte. Les loups, notamment, les surpassaient toutes en hardiesse. Les restes de la population, vieillards et vieilles femmes, sans force et hors d'état de suivre les masses, étaient demeurés au logis: venaient les loups, qui les déchiraient et dévoraient. Ayant pris l'habitude de manger les faibles, ils contractaient celle de s'attaquer aux bien portants, qu'ils rencontraient: aussi les apellait-on loups à hommes. Il m'a paru nécessaire de dire quelques mots de leurs ravages. Un vieillard, tout blanc, du village d'Arhindj, qui était venu à Kanakerh, s'en retournait chez lui avec un sac de sel. Arrivé à l'entrée des moulins, deux loups descendent du plateau de Darabas et saisissent le vieux, qui crie du côté des moulins; avant l'arrivée des gens, il était tué, une main et son visage dévorés. Une femme du village de Nork, assise devant sa porte, tenait une petite fille dans ses bras; un loup la voit de loin, se précipite et s'accroche aux vêtements de l'enfant, qu'il s'efforce d'entraîner. La mère pousse des cris et ne lâche pas sa fille. Des gens accourent, chassent la bête et délivrent l'enfant: c'était un cadavre. Un nommé Mkhic, du village de Kanakerh, préposé aux eaux, allait suivant son habitude rassembler l'eau; arrivé au village ruiné de Méhout, canton de Cotaïk, il voit cinq loups galopant à sa rencontre. Mon Mkhic se détourne et monte sur la terrasse de l'église; les loups pénètrent dans l'enceinte et tâchent de gravir sur la terrasse, lui défait sa ceinture et la laisse pendre le long de la muraille. Les loups s'écartent et s'assoient, sans perdre de vue Mkhic. Au lever du soleil, voilà qu'il passe trois hommes avec un cheval de charge. Mkhic les attire par ses cris, ils chassent les loups, et Mkhic tout tremblant revient avec eux à son village. Mon frère, qui portait dans un seau du lait caillé à son parrain, à Érivan, étant arrivé au lieu dit Handaker, se voit cerné par six loups, qui se préparaient à le déchirer, quand grâce à Dieu un certain Iohannès, de Kanakerh, passa à cheval et les chassa. Ayant pris Khathchatour en croupes il l'amena à Érivan. Les loups ont causé bien d'autres dégâts, dont je me tais, pour ne pas fatiguer les lecteurs.

Ch. XXXII. Combat d'une femme contre un loup.

Lorsque Chah-Abas eut pris Érivan[1]), il y plaça comme gouverneur Amir-Gouna-Khan, avec injonction de restaurer la citadelle, de planter des vignes et d'activer les constructions. Chacun se mit donc à bâtir et à planter des vignes. Il y eut même un musulman qui, pour une telle plantation, fit venir de Cotaïk

1) En 1605, ch. XXVIII.

un certain Sargis, avec sa femme et un enfant à la mamelle, auquel il en confia la garde. Cet homme planta au milieu des ceps, des concombres, des melons, des pastèques et autres légumes. Le jour il allait travailler à la citadelle, tandis que sa femme soignait la villa et le verger; le soir, au moyen d'une échelle de bois, ils montaient sur la terrasse du pressoir, de peur des loups, non sans retirer l'échelle en haut. Un jour que Sargis était allé à l'ouvrage, suivant sa coutume, sa femme descendit le berceau de l'enfant dans le pressoir, dont elle ne ferma pas la porte, et alla soigner le verger. Un loup, qui s'en aperçut, poussa la porte et entra, la porte retomba d'elle-même. Le loup donc prit l'enfant par ses liens et allait le déchirer, quand la femme, qui avait entendu le frottement de la porte, pensa que peut-être quelqu'un était entré pour voler. Elle vient, voit le loup, pousse un cri et saisit la bête par les deux oreilles, pour l'écarter de l'enfant; le loup abandonne les ligaments, et la femme le traîne jusqu'à la porte, l'ouvre avec le pied et appelle les femmes qui étaient dehors. Deux d'entre elles accourent à sa voix et la trouvent rudement empêchée; l'une s'arme d'un couperet, l'autre d'un grand bâton: elles frappent le loup et le tuent. La mère alors découvre le visage de son enfant, qui se mit à jaboter joyeusement: la mère perdit connaissance et ne revint qu'à grand'peine. C'est ce que j'ai appris du vartabied Zakaria, qui l'avait lui-même entendu de Sargis, à l'Ermitage d'Érivan, en 1080 (ven. 15 oct.) = 1630.

Ch. XXXIV. Incursions des Kourdes dans la plaine de Charour.

Nous avons dit[1]) qu'Amir-Gouna, blessé dans la bataille contre le moouraw, avait été amené à Érivan chez le qortchi-bachi où il attendit Thahmaz-Beg[2]), son fils. A cette nouvelle les Mars ou Kourdes vivant de l'autre côté du mont Masis se réunirent et résolurent d'entrer dans la plaine de Charour, pour faire du butin. La nouvelle en étant parvenue à Amir-Gouna-Khan, il expédia des messages énergiques à son fils: „Les jours d'inquiétude, le jour de la souffrance sont arrivés pour nous; en qui espères-tu, que tu restes là?“ A ce message de son père Thahmaz fut profondément blessé et, sans informer le qortchi-bachi, il réunit sa troupe le jour même, et alla dans le canton de Gégham, le lendemain dans le Vaïo-Tzor, le 3e jour dans la plaine de Véthi. Voyant que les ennemis couvraient la plaine, il cria bien fort: „Sus, Persans, poussez[3]); sus, poussez.“ Un Persan, non des aristocrates, mais infime et sans valeur, répondit d'un ton

1) Ch. XVII.

2) C'est le Thahmaz-Qouli-Khan ou Qouli-Beg d'Arakel, ch. XIX.

3) Հաւ դուր ղզլբաշ; suivant l'éditeur du texte, le premier de ces mots est le cri des Persans, quand ils chargent; le second, persan aussi, دور signifie «au loin.»

de mépris: „Avec cinq batmans[1]) de millet on n'a pas un coq,“ mots dont le vrai sens est que, le blé manquant, cet homme avait reçu sa provision en millet: aussi ce jour-là levait-il le nez insolemment. L'apologue en est resté jusqu'à nos jours dans le pays. Là-dessus les Persans faiblirent et refusèrent d'aller en avant. Thahmaz-Beg donc, avec une poignée d'hommes, pénétra dans le camp des Kourdes et se mit à tuer; ce que voyant les autres, ils reprirent courage et, s'avançant contre les Kourdes, les vainquirent, les menèrent battant jusqu'au lieu dit Aïazlou-Saraï, où ils dressèrent l'étendard blanc ou baïraq des Kourdes. Ceux-ci, reconnaissant leur drapeau, crurent qu'il était là pour de bon et se dirigèrent de ce côté. Alors les Persans leur tombèrent sus, les prirent, les tuèrent, pillèrent leurs effets, et les autres, sans demander leur reste, se hâtèrent de gagner leurs demeures.

Pendant qu'ils étaient à Aïazlou-Saraï, ils reçurent encore une mauvaise nouvelle: un corps d'Osmanlis, sorti de Cars, s'était avancé jusqu'à Cavach et à Vjan, au pied de l'Aragadz, et paraissait se diriger sur Carbi. A cette nouvelle Thahmaz, rassemblant ses prisonniers, les têtes coupées et le butin, expédia le tout à son père Amir-Gouna-Khan; pour lui, au lieu de suivre, il se mit avec ses troupes, le soir même, en marche vers le village de Noragavith, où il fit manger les chevaux; au chant du coq il décampa et traversa le Hourastan ou Zangaï. Étant entré dans une localité rocailleuse et sans route frayée, ils arrivèrent au-dessus d'Ochacan, franchirent la rivière Kasagh et, par les vignes d'en-bas, dites la plaine de Carbi, qu'ils traversèrent, gagnèrent le champ de Vjan. Ayant trouvé là les Osmanlis, il fit sonner les trompettes de guerre, et la mêlée commença entre les Osmanlis et les Persans. Le chevaux des Osmanlis, non habitués aux trompettes persanes, s'enfuirent dès les premiers sons, et les Persans se lancèrent à leur poursuite. Cependant Thahmaz-Beg s'étant égaré et se trouvant seul, loin de ses troupes, fut aperçu de loin, par trois Osmanlis, qui le reconnurent pour un Persan, sans savoir qui il était, et se précipitèrent de son côté. Comme il avait un cheval vigoureux, presque doué de raison, nommé Qazi-Géher, il prit chasse devant les Osmanlis. Tout-à-coup il se rencontre un fossé large, dit-on, de 23 coudées, d'une profondeur et d'une longueur sans fin. Il fouette sa bête, s'affermit sur les étriers, s'élance; arrivé à l'autre bord, droit sur ses pieds, il descend, et baise son cheval et retrouve ses gens, dont il ne manquait que six: ils avaient fait cinq prisonniers et coupé trois têtes, avec lesquelles il se rendit auprès du khan, à Érivan. Le récit des deux engagements fut mis par écrit et confié à un courrier rapide, qui le porta au chah.

---

1) Suivant l'éditeur, le batman ou litra vaut 12 livres, de 113 dragmes et $^1/_5$ l'une; le mot հաւ, ici arménien, signifie un coq. La phrase entière est, en turk: Bich batman darounoun na har olour.



Ch. XXXV. Mort d'Amir-Gouna-Khan.

Thahmaz-Beg avait fait son expédition à l'insu du qortchi-bachi, qui fut mortellement blessé de ce qu'il regardait comme un affront personnel. Il écrivit donc une plainte contre Thahmaz-Beg et l'expédia au chah par un courrier rapide. Il se trouva ainsi deux courriers: celui du qortchi-bachi et celui de Thahmaz-Beg, qui arrivèrent le même jour auprès du chah. En lisant la lettre, le monarque comprit que le qortchi-bachi l'avait écrite sous la pression du mécontentement et n'accueillit pas son exposé, au contraire il approuva et loua celui de Thahmaz-Beg. Par ce même courrier il transmit à celui-ci un rescrit de cette teneur: „Ordre de ma majesté à toi Thahmaz-Beg. Si ton père meurt, enterre-le; s'il survit, qu'il ne reste pas là-bas, mais qu'il vienne près de moi, ou se tienne tranquille. Pour toi, prends le khanat.“ Au reçu da la lettre, Thahmaz se défit aussitôt de son père; les uns disent qu'il l'étrangla avec un cordon; d'autres, qu'il lui mit un coussin sur la bouche et le fit périr par suppression de respiration; d'autres enfin, qu'il mourut naturellement, des suites de sa grave blessure, que les médecins ne purent guérir, car à chaque drogue qu'on y appliquait, le mal empirait: ainsi il succomba à la douleur. Qu'il ait perdu la vie d'une manière ou de l'autre, Amir-Gouna était un brave distingué, un lion fauve. Son fils Thahmaz-Beg siégea comme khan et fit sentir le poids de son pouvoir. Je suis en doute à son sujet. Au dire de l'historien Arakel, Thahmaz-Beg était auprès du chah, lorsque son père Amir-Gouna-Khan fut blessé et, sur la nouvelle de sa blessure, le chah le fit partir pour veiller à la sûreté du pays. D'après les bruits courants, au contraire, la chose se passa comme je l'ai dit et crois exact. J'étais alors un enfant, et l'on disait, Thahmaz revient de l'Ibérie et de chez les Kourdes, on l'a pris, enchaîné et ramené à Kanakerh[1]), sous bonne garde. Nous avions nous-même pour garde un certain Lkilki, sachant l'arménien, qui nous a raconté l'histoire du combat.

Ch. XXXVI. Venue des Osmanlis, marchant contre Bagdad.

Mourad, monarque des Osmanlis, ayant appris la mort de Chah-Abas et l'avénement de Chah-Safi, son petit-fils, enfant sans vigueur, rassembla une armée, qu'il confia au vizir Khosro-Pacha, avec ordre d'aller prendre Bagdad. Celui-ci vint et resta bien des jours sous la ville, sans pouvoir rien prendre. S'étant rabattu sur Ecbatane, qui est Kirman-Chah, et sur Hamadan, il n'eut

1) Qui aurait été pris? Amir-Gouna, ou Thahmaz? ceci n'est pas clair; v. ch. XVII.

pas plus de succès et revint au pays des Osmanlis, dans l'intention d'hiverner à Thokhath. Sur ce, le roi Mourad se fâcha et envoya Mourthouza-Pacha, qui prit la tête et occupa la place de Khosro-Pacha [1]).

Ch. XXXVII. Roustam-Khan marche sur Van.

Ayant appris les agissements de Sultan-Mourad, Chah-Safi, roi de Perse, résolut d'en agir de même. Il ordonna de lever des troupes, qu'il mit sous les ordres de Roustam-Khan, commandant de Tauriz, et de marcher sur Van. Ayant pris possession de son emploi, Roustam eut l'insolence d'envoyer à Thahmaz-Khan, à Érivan, l'ordre de le rejoindre, afin de marcher ensemble contre Van. Thahmaz lui fit cette rude réponse: „Je ne puis partir, n'ayant pas d'ordre du chah; d'ailleurs, me trouvant à Érivan avec trois ennemis, les Ibériens, les Kourdes et les Osmanlis, comment laisser le pays sans chef et devenir esclave moi-même?" Il ne partit donc pas et ne fit aucune gratification aux envoyés, qui s'en-allèrent avec leur courte honte. Atteint par-là d'une blessure incurable, Roustam ne savait à quoi se résoudre. Outre que son plan ne s'était pas réalisé, il se voyait méprisé par Thahmaz. Pourtant il emmena ses gens à Chamiramakert, qu'il bloqua durant bien des jours, puis, ayant employé bien du temps en attaques de vive force, il vit qu'il ne prendrait pas la place. Résolu à se retirer, il ordonna à ses gens de s'égailler dans le pays et de piller tout ce qu'ils pourraient, durant trois jours, après quoi ils reviendraient le rejoindre. Ses troupes se dispersèrent, butinèrent tout ce qui se trouva et revinrent. Lui, il convoqua secrètement les chiliarques et leur dit: „Réunissez à petit bruit les chefs de cent, ceux-ci les chefs de cinquante, les derniers ceux de dix." Tous enjoignirent à leurs hommes de se tenir prêts à s'enfuir telle nuit, à l'insu des Osmanlis, afin qu'ils ne fissent pas de sortie et ne pussent leur causer de dommage, en se lançant à leur poursuite. La chose s'exécuta de la sorte. Laissant leurs feux allumés, pour tromper l'ennemi, ils s'enfuirent tous à la même heure. Le lendemain les Osmanlis eurent vent de la retraite des Persans, les poursuivirent sans les atteindre et revinrent à leur campement, où ils ne trouvèrent pas un fétu, si ce n'est les fanaux. Pour Roustam, étant rentré à Tauriz, il envoya une plainte contre Thahmaz, à laquelle le chah ne fit nulle attention, et fit chasser à coup de bâton le porteur. Jusqu'à sa mort Roustam fut en état de suspicion auprès du chah.

Ch. XXXVIII. Les préposés à la capitation.

Amir-Gouna-Khan vivait encore, quand un certain Mourad-Beg, de race

1) V. Dates d'Arakel, 1079 = 1629, 30; Hammer, IX, 151: Khosro arrive sous Baggad 12 safar 1040 H. = 20 sept. 1630; livre l'assaut le 3 rébi-oul-akhir 1040 = 9 nov. 1630, se retire cinq jours après,



Osmanlie, s'enfuit pour éviter la mort, par suite d'un vol, et vint auprès du khan, qui lui fit grand accueil, l'éleva un jour en charge au-dessus des Persans, et l'employa contre les Osmanlis. Le khan le chérissait, à cause de sa bravoure. Il avait un frère, Aslan-Agha, qui, apprenant qu'il était en faveur auprès du khan, se révolta également, accourut avec tout ce qu'il avait d'amis chez son frère, et par lui fut présenté au gouverneur. Tous les deux vivaient là en bonne intelligence. Thahmaz-Qouli-Beg, successeur d'Amir-Gouna-Khan, leur témoigna aussi de l'affection, fit de Mourad-Beg son second et d'Aslan-Agha le préposé aux impôts. Envoyé dans le pays, pour inscrire les habitants par tête, et chaque propriété, Aslan-Agha commença par Kanakerh, où il vint aux jours de la froidure et enjoignit aux paysans de venir se montrer. Le premier fut Mélik-David, qui amena et montra ses huit enfants, et un de ses fils sa fille. Chacun venait avec ses enfants et se présentait à l'inscription. Mon père Mertitch nous mit dans un sac, moi Zakaria et mon frère Khatchatour, et nous présenta en personne. Quand Aslan-Agha me vit, chétif, boiteux tors-jambe, il se fâcha et dit: „Tu as réservé tes enfants sains et amènes ces déhanchés." Sur son ordre, on le jeta face en terre, on lui arrosa d'eau tout le corps, des pieds à la tête, on le noya d'eau. Uu homme s'assit sur sa tête, un autre sur ses pieds, et quatre soldats, deux de chaque côté, eurent ordre de le battre, ce qu'ils firent si cruellement que sa peau se détachait de son corps, et qu'il tomba en pâmoison. Le croyant mort, on le tira de là, et on l'enterra sous un escalier. Un nommé Barsegh et un nommé Ghazar eurent, pour leur part, les ongles arrachés. Un autre, nommé Marougé, d'Érivan, fut pendu par une main et frappé jusqu'à ce que toutes les jointures de son corps furent désarticulées: de cette façon, la terreur inspirée par la cruauté de cet homme fut universelle. Il n'y eut pas un enfant à la mamelle qui n'eût été exhibé. Un vieux venait-il, ils lui ordonnaient de faire devant eux quelques pas, en avant, en arrière, et remarquaient s'il courbait la tête, s'il mettait les mains sur son dos: on ne l'inscrivait pas. Tenait-il la tête droite et les mains en avant, il était inscrit. Nul ne savait cela. S'il venait un jeune homme, Aslan-Agha prenait une ficelle, la tortillait autour du cou de l'enfant et en mettait les deux bouts dans sa bouche, lui ordonnant de les mordre à belles dents, faisant une boucle, il la tirait pardessus la tête; si la tête y passait, il renvoyait l'individu; si non, il l'inscrivait. Ce fut ainsi qu'il enregistra tout absolument: hommes, vaches, chevaux, mulets, ânes, moulins, pressoirs à huile, métiers, rizières, vignes et vergers. Tout ce qu'il trouva fut inscrit et soumis à l'impôt, et toutes les écritures furent portées au divan royal.

Ch. XXXIX. Du fonctionnaire Chah-Qouli-Beg.

Chah-Abas, roi de Perse, aimait beaucoup les partis de plaisir et celles consacrées à boire du vin. Un jour, avec quelques seigneurs, il alla dans un

jardin fleuriste, pour boire en compagnie de ses intimes. S'étant assis sur l'herbe, sous un pêcher, il regarda l'arbre et dit: „Combien cet arbre porte-t-il de fruits?" Les uns dirent tant, les autres tant. Là se trouvait un certain Chah-Qouli-Beg, serviteur du conseil, qui dit: „Sire, soyez en santé! il y a tant de litras de pêches sur cet arbre. Ordonnez de les cueillir et compter, et s'il y a un mitsqal de plus ou de moins, arrachez-moi les yeux." Ému par cette proposition, le chah ordonna à deux hommes de monter sur l'arbre et d'y faire rafle complète, sans rien laisser ni perdre. Ayant ramassé tout, les hommes descendirent et partirent; le poids se trouva juste, comme l'avait dit Chah-Qouli-Beg, sans un grain de plus ni de moins. „Ta science se borne-t-elle là, dit le chah, ou s'étend-elle à tout? Non-seulement à cela, dit l'homme, mais généralement à tout; car ton serviteur étant attaché à la chambre du conseil royal, rien de ce qui entre et sort n'échappe à la mesure et à la balance. Les choses sont telles que je les déclare." Le chah ordonna d'apporter du froment par sacs, et dit: „Combien de litras y a-t-il là? Tant de litras, dit l'homme," et c'était juste. Le chah donna l'ordre de l'expulser du pays, en disant: „Il a le mauvais oeil, qui fend les rochers, tarit les sources, dessèche la verdure." On le mit dehors, lui, sa maisonnée et tous ses effets. Étant venu à Érivan, il se fit connaître d'Amir-Gouna-Khan. Comme leur liaison était ancienne, Amir-Gouna le chargea de l'inspection des champs, avec le titre d'hazartchi — inspecteur, chef de mille — comme disent les Persans, qui apprécia la quantité du quint. Il allait donc dans les champs, faire son métier, et du premier coup-d'oeil disait: „Il y a tant de froment." S'agissait-il d'une meule: „Il y a tant de gerbes d'un . . .[1]);" „il y a tant de litras;" d'un troupeau de gros ou de menu bétail," il y a tant de têtes[2]) de moutons," et c'était juste, sans erreur. On le nommait l'amaldar Chah-Qouli-Beg[3]), il était préposé aux champs et au compte des moutons. Du temps d'Amir-Gouna-Khan il fut chef de mille et sanaqtchi[4]), i. e. inspecteur et exécuteur. Après lui ce fut le khan Thahmaz-Qouli: trois hommes s'entendirent pour le tuer en secret, à l'insu de tout le monde. Son corps fut trouvé nu, dans un champ, et c'est ainsi que le méchant disparut de la terre.

Ch. XL. Ce qu'était Thahmaz-Qouli-Khan.

Ce que nous avons écrit jusqu'à présent, depuis le commencement de cette histoire, provenait de récits et de nouvelles orales, ou d'histoires écrites et de

---

1) սեղլի

2) T. دوار, طوار, bestiaux.

3) Chah-Qouli-Beg, le maître fonctionnaire.

4) Lis. nasaqtchi? l'exécuteur.

mémentos. Désormais, témoin par moi-même, oculaire ou auriculaire, je n'écrirai que des choses certaines. Et d'abord quel homme était ce Thahmaz-(Qouli)Khan? Il était beau de visage, grand, vigoureux, large de poitrine et d'épaules, avait petite bouche, dents menues, doux parler et manières plaisantes. Il aimait la justice, les décisions équitables et la vérité, était sans malice et affectionnait les chrétiens, dont il fréquentait les maisons, mangeant et buvant avec eux, sans les incommoder pour leur viande de boucherie ni pour la cuisine. Suivant son dire, „les musulmans, tout en mangeant la chair et buvant le sang des chrétiens, disent qu'il ne faut pas manger leur viande de boucherie, parce que c'est un péché." Quand il vint à la noce de Grigor, fils de Mélik-Daouth, il n'amena pas une grosse suite de musulmans, de peur de causer à la maison du mélik de grandes dépenses; il ne prit avec lui que Mourad-Beg, Aslan-Agha, Masoum le kalanthar[1]) — syndic — et quelques serviteurs. Dans les réunions intimes il faisait asseoir à sa droite le mélik Daouth, à sa gauche, Giozal-Beg, de Carbi. Se levait-il, ceux-là aussi se levaient; voulait il dormir, „Que tous dorment, disait-il, et que personne ne reste à veiller." Telle était son habitude. Il arriva qu'à cette noce du mélik, il avait passé la soirée et la nuit à manger et à boire, aux sons de la musique et des chansons, ballant et se réjouissant de toutes les manières. Quand il eut son compte de vin, il se leva pour dormir et dit: „Allez dormir tous, que nul ne reste à veiller." Pour lui, il s'en-alla dormir et fit un bon somme. A son réveil il fit allumer une lampe, qu'il mit dans la main de la fille du mélik, nommée Varda-Khathoun, et se mit à chercher si quelqu'un ne veillait pas. Arrivé dans une çave écartée, il aperçut un banc[2]) placé sur une couche de thoudéri[3]), et une table sur le banc, chargée de pain et de victuailles, ainsi qu'une cruche à vin et une coupe. Aslan-Agha, les jambes étendues sous le banc, les mains l'une sur l'autre et la tête posée sur les mains, dormait sur le banc. A cette vue le khan rebroussa chemin et dit à la jeune fille: „Pas un mot à qui que ce soit!" puis retourna à son matelas et s'y endormit. Or deux serviteurs de la noce, Sahrad et Tarkhan, qui étaient éveillés et avaient tout vu, allèrent éveiller Aslan-Agha et lui raconter le tout. A ce récit le frisson de la peur le prend. „Je suis sûr qu'il me tuera, dit-il; toutefois, s'il me questionne, je lui dirai la vérité." Sur ce, il se leva et alla chez lui. Le lendemain le khan fit venir tous les musulmans et leur dit: „Après mon départ d'ici, qui de vous a prolongé la veillée? Moi, dit Aslan, je suis allé dans une cave écartée, et voyant que les serviteurs s'amusaient en l'honneur de votre grandeur, j'ai pris place moi-même au bas du banc et me suis fort diverti. Le sommeil m'a pris et, ne

1) كالانتر, syndic.

2) քուրսի: Ar. كرسن

3) P. تودری, plante qui donne une teinture rouge.

pouvant me lever, je me suis endormi sur la table. Si tu n'avais pas avoué la vérité, dit le khan, je t'aurais fait sauter la tête.“ C'est ainsi qu'il se faisait craindre des musulmans et aimait les chrétiens.

Ch. XLI. Incursions du khan au pays des Osmanlis.

La discorde régnait chez les Osmanlis occupant la ville de Qars, où les deux grands barons Sagh-Agha et Sol-Agha[1]), c'est-à-dire les seigneurs de droite et de gauche étaient en guerre l'un contre l'autre, au sujet de l'autorité, et s'étaient rendus à Erzroum, chez le principal commandant ou grand pacha, pour qu'il décidât entre eux: Qars resta donc sans surveillance. Informé de cela, le khan réunit ses troupes, sous le commandement du kalanthar Masoum et les expédia au pays de Qars, avec ordre, s'il faisait des prisonniers chrétiens, de les traiter doucement; si des musulmans, de tuer les hommes et d'emmener les femmes; de brûler et détruire les édifices. Ayant donné ces instructions, lui, avec le reste des troupes, il alla du côté de Gaghzovan, qu'il pilla et dépeupla. Arrivé à l'antique ville de Bagrévand, aujourd'hui Zaraph-Khanah, sur le bord de l'Araxe, il prit les habitants, détruisit les habitations, ruine qui se prolonge jusqu'à-présent, et expédia les prisonniers à Vagharchabad. Sur sa route il atteignit le pays de Carin, d'où il enleva tout ce qu'il trouva d'habitants. Revenant par le Basen et par Partiza-Tzor, il arriva aux portes de Qars, d'où il enleva tout ce que Masoum avait laissé d'habitants, car les Osmanlis étaient hors d'état de résister. Les rebelles ou djalalis s'étaient multipliés dans la petite Coghonia arménienne, qui est Chaplarasar ou Chapin-Qara-hissar. Cependant par l'ordre de Mourad, monarque des Osmanlis, le pacha de Carin avait marché contre eux, et le pays était resté sans maître. C'est pour cela que les Persans avaient pris le dessus et fait ce qui a été dit.

Ch. XLII. Supplice de Mohammed Cheïkh-el-Islam.

Il avait à Kanakerh un évêque nommé Mikhael[2]), ce même moine dont j'ai parlé dans l'histoire de Mékhlou, homme de longue taille et de petit esprit, ignorant, sans lecture, disert en fait de choses mondaines. Il avait pour ennemi un Persan, qui disait: „Je suis ton parent, tout ce qui est à toi doit me revenir, comme musulman; ainsi le veut notre loi.“ Plus d'une fois il insulta l'évêque, le traitant de païen, d'homme sans foi, de drogue.“ Entre eux ce n'était que guerre et querelle. Ils allèrent au tribunal du qadi. Le Persan, se vantant d'être mu-

1) T. صاغ droite; سول et صول gauche; cf. ch. XLVII.

2) Sup. ch. XXIX.

sulman, était sûr de l'emporter. Eux venus près du cheïkh: „Mirza, dit le Persan, je suis parent de ce scélérat et musulman; je lui demande, suivant la loi, un lopin, qu'il me refuse. Est-il vraiment ton parent? dit le cheïkh à l'évêque. Je ne sais ni ne connais rien de lui, dit celui-ci. S'il est mon parent, qu'il amène des témoins et prouve devant vous sa parenté, tout mon avoir sera pour lui. As-tu des témoins de ta parenté avec lui? dit le cheïkh au Persan. Ma foi, dit le musulman, voilà mon témoin. Beaucoup de gens, dit le cheïkh, sont de cette religion et ne prouvent rien. Si tu as des témoins, amène-les; si non, ne tourmente pas les gens, car sans témoins tu ne gagneras rien.“ Le Persan sortit et s'en-alla chercher des témoins, à Kanakerh; il n'en trouva pas, et l'on se moqua de lui. Cependant le qadi écrivit un acte, qu'il donna à l'évêque, attesté et scellé par beaucoup de musulmans, qui donnaient tort à son adversaire. L'évêque s'en-alla avec son qadilama ou décision du qadi.

Un mois après, le Persan se présenta de nouveau au cheïkh et lui dit: „Comment, pour un *fainéant* de tête noire, m'as-tu fait affront et donné tort? je te paierai tant, et tu décideras en ma faveur.“ Le qadi l'écouta, car un cadeau obscurcit les yeux des juges, prit le cadeau et donna l'écrit qui le faisait parent de l'évêque. Muni de l'acte, le musulman s'installa dans la vigne de Mikhael. Celui-ci se présenta au cheïkh et lui dit: „Qu'est cela? Sur de nombreux témoignages tu m'as donné un cheïkhlami ilami, et voilà que cet homme s'est installé dans ma vigne. Je ne m'étais pas bien rendu compte des faits, dit le cheïkh; maintenant j'ai reconnu que cet homme est vraiment ton parent et, suivant notre loi, tout ton avoir lui revient Avant qu'il t'eût fait un cadeau, tu n'avais pas admis sa parenté, dit l'évêque; maintenant que tu en as reçu un, tu l'as déclaré mon cousin.“ Le qadi irrité le fit mettre dehors par ses serviteurs, qui l'expulsèrent de la chambre, avec renfoncements. Il s'en-alla écrire une plainte contre le cheïkh, y joignit le qazilamé et transmit le tout au khan, par l'entremise de Mélik-Davouth. En ayant pris lecture, le khan manda l'évêque par-devant lui, se convainquit du fait et, dans sa colère, envoya des exécuteurs, gens décidés, chercher le qadi, à pied et au pas de course. On l'amène, on le présente au khan, qui lui exhibe le décret en faveur de l'évêque: „Est-ce toi, dit-il, qui as écrit cela? Oui, dit le qadi;“ et lui montrant la requête de l'évêque, „Qu'est-ceci? dit-il. On m'avait mal renseigné, dit l'autre; plus tard, j'ai compris le droit. C'est un cadeau, dit le khan, qui t'a renseigné sur le droit et t'a fait révoquer ta sentence.“ Comme ceux qui avaient scellé le décret se trouvaient là, ils dirent: „Cet acte a été écrit en notre présence, après minutieuse information. Qu'as-tu à répondre à cela? dit le khan.“ Le cheïkh se tut, et son visage blémit. Le khan, dans sa colère, ayant ordonné de lui passer le thakhtou-koula [1]), i. e. le bonnet de planche, on apporta un ais solide, où l'on perça un trou, que l'on

1) تخت کوله

passa au cou du cheïkh. À cette planche on attacha des amulettes, des grelots, des anses de marmites, des queues de renard, de chiens, des chats morts, des crânes nus d'animaux, des guenilles de caleçons de femmes, le tout retenu à son cou par des cordes, et conduit par une vieille musulmane, on le tira par la tête, en présence du khan. À coups de fouets et de baguettes, les serviteurs du khan le forçaient à crier à haute voix: „Quiconque rend des arrêts payés, voilà comme on le punit.“ Il criait bien fort, en langue turque: „Har kim divanda rehovad alour. Dchoghasi bondour dée;“ l'évêque fut surnommé Qazi-Qran, i. e. destructeur du qadi. Pour le cheïkh, on le promena de la sorte, au son des tambours, et des tambourins, et, destitué de son emploi de cheïkh, il passa sa vie dans le mépris, du vivant de Thahmaz-Khan: nous parlerons[1]) de sa mise à mort en temps et lieu. Par ordre du catholicos Philippos, l'évêque devint supérieur du couvent de Sourb-Sargis, à Iouch, puis il se démit et passa à Ioanna-Vank. C'est lui qui m'a raconté ces choses, dont j'ai d'ailleurs été témoin.

Ch. XLIII. Des évêques distingués.

Il y avait en ce temps-là de vieux évêques, distingués par leurs vertus, pieux, aimant les saints: c'étaient Philippos, Iohannès et Mkhithar, dont je veux parler successivement. Commençons par Philippos, de Kanakerh, issu de la grande famille des Nougzarents, et qui s'appelait, de son nom de naissance, Nougzar. Pieux dès l'enfance, religieux dans ses discours, pratiquant le jeûne et l'abstinence, assidu à la prière, dédaignant les jeux enfantins, il se tenait sans cesse à la porte du couvent, respectueux envers les moines, écoutant et gravant dans son coeur les discours spirituels. Lui voyant de telles dispositions, ses parents le mirent au couvent, pour y être instruit. Comme il avait l'esprit vif et de l'application, il apprit bientôt le Psautier, l'Hymnaire et le chant liturgique, sans faute. Le catholicos Arakel[2]) étant venu au couvent de Kanakerh, où il fut témoin de sa sainte vie, l'ordonna prêtre régulier, à l'âge de 16 ans, et le nomma Philippos, ce qui signifie „Parole de flambeau“ et „Bouche des mains[3]).“ C'est avec cette piété et vertu agissante, qu'il offrait le sacrifice du Christ. Il resta dans le couvent, sans en sortir jamais, jusqu'à l'apparition du second Illuminateur, le vartabied Mosès, de Tathev[4]). Philippos vint s'attacher à lui, le suivit partout où il allait, sans le quitter jusqu'à ce que, devenu catholicos, il le sacra évêque et l'envoya gouverner le couvent de Bdchni. Pour lui faire honneur, il

---

1) Partie II, ch. VIII.

2) 1584—86.

3) Je n'ai pu encore découvrir en quelle langue le nom de Philippos a une pareille signification.

4) Catholicos en 1629.

lui assigna Kanakerh, par un écrit portant que ce lieu lui appartiendrait sa vie durant, et qu'après sa mort il dépendrait de son monastère: il en est encore ainsi. Quand il vint dans ce couvent, il en rassembla les moines, au nombre de plus de six, régla leurs exercices spirituels, le temps des prières et la vie matérielle. Il restaura également les combles ruinés de l'église, construisit un porche en bois à la porte de l'occident, un économat, des cellules, des moulins à huile, d'autres moulins, des étables pour les animaux, des écuries, des bergeries, augmenta le gros bétail, les moutons, pourvut à bien d'autres parties des revenus. Assidu à la prière, il disparaissait par intervalles et s'enfonçait dans la profondeur des bois, où, dans un recueillement imperturbable, il s'unissait à Dieu par l'oraison, pendant un ou deux jours, après quoi il revenait au couvent. Telle était sa manière d'agir habituelle. Une fois il disparut de la sorte, et l'on crut qu'il retournerait le même jour, mais il ne revint que trois jours après, apportant un Bourvar et un Machtots[1]). Comme on lui demandait: „D'où viens-tu, qu'est-ce que cela?“ il ne dit point ce qu'il avait fait. Or il y avait au couvent un vieux moine, nommé Stéphannos, de Constantinople, qui dit: „Il a enterré plusieurs ermites, et je sais que c'est pour cela qu'il était parti; c'est de là qu'il tient le Bourvar et le Machtots.“ Comme on insistait fortement, „Il est mort, dit-il, une étranger, à l'entrée des terres du couvent, et je suis allé l'enterrer.“ Comme nous le suppliions de nouveau de nous dire son nom, de nous montrer la place, „Il s'appelait Minas, dit-il, c'est en tel endroit.“ Nous y allâmes, nous trouvâmes et baisâmes la tombe du vénérable anachorète, puis nous revînmes au couvent et demandâmes à l'évêque: „Depuis combien d'années avait-il vécu là? Sept ans, répondit-il. Tous les vendredis je lui portais deux pains, avec lesquels il se sustentait jusqu'au vendredi suivant. L'hiver, il vivait près du couvent, en tel endroit, où je lui donnais le pain; cet été je suis allé le visiter.“ Tout cela fut dit par suite de nos sollicitations.

Ayant passé de la sorte plusieurs années, dans le monastère, il se rendit auprès du catholicos et lui demanda le vartabied Mosès, du village de Tadjar-Abad, canton de Coté — Cotaïk, qu'il emmena et établit supérieur du couvent. Pour lui, il s'éloigna et alla de couvents en hermitages, vaquant à la prière. Jacob de Djoulfa, qui succéda au catholicos Philippos, emmena au saint Edchmiadzin l'évêque son homonyme et l'établit confesseur de tous les moines. Étant demeuré quelque temps au saint siége, il s'affaiblit quelque peu et demanda d'être ramené à son couvent de Bdchni, pour y mourir. Quand il fut arrivé à son village natal de Kanakerh, il mourut deux jours après et fut enterré à la porte de l'église de S.-Jacques. Cette nuit même un renégat, nommé Thadéos, revenant du moulin, ne fut pas plus tôt arrivé à l'église, qu'il dit: „J'irai baiser la tombe du Baron-Ter,“ i. e. du seigneur évêque. Étant venu au voisinage, il vit trois torches

1) Deux livres de prières: l'Encensoir et le rituel de Midi.

allumées sur sa tombe et crut que c'étaient des feux matériels; quand il fut tout auprès, les trois torches n'en firent qu'une, qui s'éleva jusqu'aux fenêtres de l'église. Le renégat Thadéos versa d'abondantes larmes sur la tombe de l'évêque, se repentit de son crime et s'en-alla dans l'île de Sévan, où il se fit moine, et mourut ayant fait pénitence. L'évêque Philippos, ayant accompli sur la terre sa sainte vie, passa vers le Christ, dans sa grâce. Gloire à lui dans l'éternité![1])

Ch. XLIV. Oeuvres et histoire de l'évêque Iohannès.

Ce Iohannès était du bourg de Carbi, de la grande famille des Thmorents, les Sahakiank d'aujourd'hui, teinturier de profession, mais pieux, aimant les saints et le bien. Recevait-il un salaire pour son oeuvre, il ne regardait pas si c'était beaucoup ou une petite bagatelle. Aimant la prière et ayant sa demeure auprès de l'église, il s'y rendait à l'heure de l'office et n'en sortait pas avant la fin. Il aimait aussi les moines et hermites, et quand il lui arrivait d'en voir un, il s'informait de sa patrie, de sa résidence, de l'ordre du service, et désirait vivre comme lui. Le vartabied Mosès Tathévasti ayant paru dans ce temps-là, et enseignant la divine parole, il se rendit auprès de lui et apprit en entier, du commencement à la fin, les divines écritures, anciennes et nouvelles, ainsi que les livres historiques, et s'instruisit généralement de tout ce qui lui fut abordable. Il se rendit, par l'ordre du vartabied, à l'Hermitage de Lim, s'y fit moine régulier et observa la plus rigoureuse abstinence; or celui qui est méchant depuis le commencement et ennemi de la vérité fut jaloux de ses oeuvres et résolut, en perdant son âme, de tromper également ses sens. Prenant donc la forme d'un ange, il lui apparut et osa lui dire: „Je suis l'ange du Seigneur, envoyé de Dieu pour m'entretenir avec toi, te consoler et te soulager dans tes excessives mortifications et être incessamment près de toi. Je te révélerai tout ce qui s'est fait sur la terre, depuis le commencement du monde jusqu'à ce jour. Cependant Iohannès, bien que connaissant les commandements du Seigneur, était si peu au fait des ruses de Satan, qu'il le crut, sans perdre néanmoins sa confiance en Dieu. Cela dura 7 ans. Le démon venait causer avec lui et lui révéler les choses passées. Ce que savait Iohannès, il l'apprenait par les livres; ce qu'il ignorait le démon le lui enseigna, en sorte que nul ne le surpassait en science. Les moines de l'Hermitage ne se doutaient pas de cela, et il n'en fit part qu'à deux, dont l'un, Melkiseth, du village de Vjan, et le pélerin Mertitch, de la ville de Van, auxquels il révéla la chose. Ce que le démon apprenait à Iohannès, celui-ci le redisait à Melkiseth, qui l'inscrivait dans un livre. Le démon lui avait dit: „Tu descends de l'Illuminateur, c'est-à-dire, tu es Arsacide, de la seule famille d'où doivent sortir les catholicos et les rois, après quoi ce sera la fin du

1) Comme Iacob de Djoulfa devint catholicos en 1655, l'évêque, son homonyme, doit être mort quelque temps, soit un an ou deux, après.

monde. Je te porterai au-dessus de la mer, comme du continent, et te ferai voir l'immensité." Après un long temps, les habitants de l'Hermitage, ayant eu connaissance de la chose, l'injurièrent et le battirent comme il faut, en disant: „Comment prends-tu l'apparition du démon pour celle d'un ange?" Lui, tint bon, répéta les paroles du diable et proclama que c'était un ange de Dieu. „Le jour de l'Ascension, dit-il, il viendra beaucoup d'anges, qui me porteront au-dessus de la mer; vous me verrez venir, et vous croirez que c'est un ange de Dieu qui s'entretient avec moi." A ces mots, les moines se jettent sur lui, l'attachent, le mettent dans une cellule, enchaîné par les pieds, et ferment la porte pour que personne ne puisse entrer; ils chargent, en outre, un d'entre eux, de lui apporter de la nourriture, de la mettre devant lui et de s'en-aller. Durant le long-temps qu'il resta là, le démon venait chaque jour causer avec lui et lui révéler les choses cachées. Après la septième année de ses entrevues diaboliques, un mercredi de la 6e semaine de la cinquantaine pascale, le démon vint auprès de Iohannès et lui dit: „Prépare-toi pour demain, à l'heure de l'Ascension du Seigneur, nous viendrons, briserons les portes, ferons disparaître les chaînes de tes pieds et, t'ayant tiré d'ici, nous te porterons au-dessus de la mer et donnerons l'impulsion à tous les moines, pour qu'ils viennent être témoins de ta gloire." Pendant que Iohannès réfléchissait à ce qu'il ferait. Son serviteur arrive, lui apportant la nourriture, composée de deux mets. Par un effet de la miséricorde divine, il lui vint une inspiration; prenant les deux mets, il les mélange ensemble et dit au démon: „Si tu es réellement un ange de Dieu, et si tu veux que j'aie foi complète en toi, sépare ces deux mets." Aussitôt le méchant Satan se redresse en pieds, frappe ses mains l'une sur l'autre et dit en riant: „Chabach, Chabach[1])! Je suis le démon qui a trompé Adam et l'a fait sortir du paradis. Vaux-tu mieux que lui, pour échapper à mes artifices?" Sur ce, il disparut. Iohannès, rentrant en lui-même; „Malheur à moi! je suis devenu l'approbre et le plastron du monde. De quel oeil pourrai-je regarder les hommes, converser avec eux. Hélas, infortuné, fou et captif!" Se tournant vers l'orient, il pleurait et disait: „Que tes oeuvres sont grandes, Seigneur! tu m'as sauvé de la mort, tu as opéré des merveilles dans le monde." Lui, la face en terre, à leurs pieds, poussait des cris perçants. En parlant ainsi, il gémissait et versait des larmes et, par ses cris, attirait l'attention des frères. Ayant entendu sa voix, les moines vinrent, ouvirent les portes et aperçurent le changement opéré dans sa personne. Il disait: „J'ai péché contre le ciel et devant vous." Il leur racontait, sans interrompre ses sanglots, les supercheries du méchant. Alors on enleva les chaînes de ses pieds, qu'on arrosa d'eau chaude, ainsi que ses mains et sa tête, et l'on mit sa cheve-

1) Cri de joie, en persan شاباش, en géorgien შაბაშ. Un lexicographe arménien prétend qu'à l'origine on disait *շատ ող* «très bien;» *ող* est une exclamation de plaisir. En russe le mot шабашъ signifie, repos, interruption du travail.

lure en ordre. Comme la nuit approchait, les moines s'habillèrent et firent apporter une chape, qu'il endossa, avec des lampes allumées, et marchant en avant, disaient: „Qu'ils deviennent comme des fétus, emportées par le vent, que leurs routes soient ténébreuses.“ L'ayant amené à la porte de l'église, ils disaient: „Seigneur, ouvre-nous la porte de la miséricorde, à nous qui gémissons et crions vers toi.“ Ils l'introduisirent ainsi dans l'église et firent, en récitant des Psaumes, un office de veillée jusqu'au matin. Le lendemain, jour de l'Ascension du Seigneur, il lui firent célébrer le sacrifice du Christ et reçurent tous de lui la communion. Après qu'il fut resté encore quelques années à l'Hermitage de Lim, le catholicos Philippos le tira de là et l'attacha à sa personne, pour instruire les moines. C'est ce que j'ai appris par une Histoire détaillée, écrite par Melkiseth et plus considérable que le Psautier. Cet ouvrage, qui se trouvait dans la bibliothèque de Iohanna-Vank, ayant été réclamé par ses disciples, ceux-ci l'emportèrent, et je ne sais ce qu'ils en ont fait. Nous raconterons dans un autre lieu [1]) le reste de la vie de Iohannès, sa barbe arrachée et sa mort.

Ch. XLV. Histoire et oeuvres de l'évêque Mkhithar.

Ce Mkhithar, homme pieux, de famille chrétienne, agréable à Dieu et aimé du Christ, était du village de Dal-Ghartach, canton de Dzmac, dans le Gégham. Dès son enfance il craignit le Seigneur, aima le bien et, observant les commandements divins, avait constamment désiré être moine. Ayant appris les cérémonies de l'église, lisant le Psautier et l'Hymnaire, il était très porté à la prière et voulait être religieux. Comme il n'y avait pas de prêtre dans son village, les paysans pressaient ses parents de le marier, pour qu'il reçût la prêtrise et fût attaché à leur paroisse. Lui, ne voulait pas d'hyménée, mais pour céder aux prières des paysans et aux instances de ses parents, il suivit la carrière mondaine, en remplissant ses devoirs religieux. Il vécut dans le saint état de mariage, suivant le mot de Paul „Sur une couche pure,“ avec la chasteté de la colombe, la justice de la cigogne. Quand les époux eurent passé quelque temps ensemble, unis comme des agneaux, on l'ordonna prêtre, suivant le bon plaisir de Dieu, et il exerça ses fonctions sans aucune malice, ne regardant ni à la richesse, ni aux présents de la communauté, exempt de cupidité, ne molestant personne. Il passa de la sorte quelque temps, marié, exerçant la prêtrise, puis sa femme mourut. Resté seul, Ter Mkhithar eut l'idée de se retirer dans un hermitage, mais il en fut empêché par les paysans, qui ne le laissaient pas partir; car ils l'aimaient, à cause de sa sainte vie et de ses bonnes oeuvres. Il conseillait et consolait les bons, reprenait et corrigeait les insubordonnés.

---

1) V. P ie. II, ch. XXIX.

Or il y eut au village un chef de district, nommé Mélik-Pharsadan, homme cupide et spoliateur, hautain et arrogant, que le prêtre Mkhithar engageait à se défaire de ces mauvaises habitudes, à ne pas pressurer et dépouiller le pauvre peuple. Lui, au lieu de se repentir et de renoncer à ses méchantes pratiques, se prit d'une haine, chaque jour croissante, contre le respectable prêtre Ter Mkhithar, dont il était envieux et jaloux, et qu'il résolut de soumettre à la tentation. Cependant Mkhithar cherchait, sans la trouver, une occasion de quitter son village et de se retirer dans un pieux asile. Un jour qu'il avait attelé trois paires de boeufs et s'occupait à fouler le blé dans l'aire, le mélik lui fit dire par ses serviteurs: „Donne-moi tes boeufs, pour fouler mon grain, car il va pleuvoir, et je crains que l'aire ne soit mouillée. Si la pluie gâte ton aire, elle gâtera aussi la mienne, dit le prêtre. Vous voyez que je foule moi-même, et que je profite de la sécheresse de l'aire pour enlever mon grain; je ne donnerai pas mes boeufs.“ Les serviteurs ayant porté cette réponse à leur maître, celui-ci lui fit dire derechef: „Si tu les donnes de bonne volonté, bien; si non, sache qu'il t'en arrivera malheur. Je ne les donnerai pas de bonne volonté, dit Mkhithar. Quant à les prendre de force, il en a le pouvoir; veut-il me tuer? qu'il me tue; il est mélik et commande en chef.“ Le serviteur ayant rapporté cette réponse, le mélik devint noir, d'orgueil et de colère, tel qu'une ourse qui a perdu ses oursons. Dans un transport de rage, il envoya trois conducteurs de chariot à dépiquer, en disant: „Prenez et amenez les boeufs, tout attelés, avec le chariot à dépiquer et tout ce qu'il y aura dessus.“ Les serviteurs partirent et firent ce qui leur était commandé. Incapable de rancune, Ter Mkhithar ne se révolta pas, ne résista pas, ne dit aucune parole de mécontentemment. Imitateur de Paul, il dit: „Dites au mélik, Je te remercie de m'avoir délivré des soucis terrestres; que ma maison et mon fils t'appartiennent, pour prix du bien que tu m'as fait.“ Ayant ainsi parlé, au lieu de rentrer dans sa maison, il alla à la porte de l'église, qu'il baisa, prit sa chaussure à courroies, couvrit sa tête d'un bonnet, et ayant roulé dans son manteau son kdzaph[1]) et ses pantoufles, il se mit en route, se dirigeant vers Sévan. Personne ne l'avait vu, ne savait où il était, ne l'avait rencontré en chemin. Arrivé au port de Sévan, il héla le radeau, qui le transporta au couvent, et supplia les moines de ne rien dire de lui à personne. Cependant les paysans dirent au mélik: „N'as-tu pas fait périr notre prêtre? c'est à toi que nous redemanderons son sang.“ Le mélik dépêcha dans les villages voisins des exprès, qui revinrent à vide. Au bout de dix jours il vint des hommes du couvent, qui déclarèrent que Mkhithar était à Sévan, où le mélik envoya quelques hommes du village, qui, prenant sur eux toute la faute, le supplièrent de revenir. „Il fut inexorable et resta là, adressant au Seigneur l'incessante prière d'un coeur pur.

1) քծափ. Cf. l. II, § XLIV.

Informé de sa sainte conduite, le catholicos Philippos le manda au S. Edchmiadzin, le sacra évêque et le renvoya à Sévan, pour gouverner les moines. Il s'y rendit et, après avoir administré saintement le couvent, passa dans la vie de l'immortalité. Il y fut enterré en 1111 (lu. 7 oct.) = 1661. Gloire au Christ divin!

Ch. XLVI. Des os de Djafar-Pacha.[1])

Quand Thahmaz-Qouli-Khan eut défait les Kourdes dans la plaine de Vjan[1]), il se saisit de quelques grands personnages, qu'il fit raser et envoya à Chah-Abas-le-Grand, qui ordonna de les dépouiller de leurs habits et, pour l'amusement de ses gens, d'exposer aux lions trois de ces captifs. Ayant demandé „Ce qu'était devenu le cadavre de Djafar-Pacha, on lui répondit qu'il était à Tauriz." Il envoya le chercher et le lui apporter, le fit hacher en morceaux, triturer avec de l'orge. On en fit une pâte, qui fut cuite comme pain et jetée aux chiens, qui s'en repurent. Telle était sa haine envers les Osmanlis.

Ch. XLVII. Venue des Osmanlis dans la contrée d'Ararat.

Les commandants Sagh et Sol-Agha de Cars, en revenant d'Erzroum[2]), reprochaient à Chahidjan-Pacha de n'avoir pas combattu contre Thahmaz-Qouli-Khan, lorsqu'il avait pénétré dans ses domaines: „Vous étiez absents, répondit Chahidjan, et mes troupes disséminées; comment aurais-je pu faire tête aux Persans? Tenez-vous prêts, maintenant, afin que nous marchions contre eux." En effet, Amir-Gouna était mort, et son fils Thahmaz-Khan était allé en Ibérie[3]), guerroyer contre Thamraz. Les Osmanlis se réunirent donc et allèrent dans les cantons de Chirac et de Nig, pénétrèrent au N. du mont Ara, dans le canton de Cotaïk, où ils pillèrent tout ce qui s'y trouva. Arrivés au village d'Eghovard, ils en cernèrent la citadelle. Les gens du pays se défendirent à coups de pierres, mais les Osmanlis persévérèrent jusqu'à ce que toutes leurs pierres furent épuisées, après quoi ils en eurent aisément raison, et tuèrent une trentaine d'hommes et d'animaux. Dans le nombre se trouvait un nommé Dzatour, auquel on lia les mains sur le dos, et comme c'était le principal du village, on le pressa de faire connaître son avoir. Lui, il rompit les liens de son filet et, par la lucarne, réussit à pénétrer dans une maison, dont il atteignit le plafond. Là, des pieds et des mains, il saisit une poutre, où il resta suspendu. Les Osmanlis entrent dans la maison, cherchent et ne trouvent rien, sortent et s'enfuient, car ils venaient d'apprendre que Thahmaz était de retour d'Ibérie et approchait. Les Osmanlis donc se hâtèrent de traverser le pont d'Achtarac et, par Thalin, rentrèrent chez eux, à Qars.

---

1) Sup. ch. XXXIV.
2) V. ch. XLI.
3) V. ch. XXXV.

Ch. XLVIII. Le khan marche contre les Osmanlis.

A son retour d'Ibérie le khan apprit le mal causé par les Osmanlis au pays d'Ararat, en eut le coeur serré par l'angoisse et rugissait comme un lion. Il commanda de lever parmi les Arméniens des fusiliers, dont il se trouva plus de soixante, d'Eghivard, de Kanakerh, d'Érivan, de Noragavith, d'Edchmiadzin, d'Ochacan, d'Achtarac, de Carbi, de Iohanna-Vank, tous hommes de choix et braves à manier l'arme à feu. Avec eux et ses gens il se dirigea au N. de l'Aragadz — l'Alagez, où il s'arrêta et, ayant confié le commandement des troupes à Mourad-Beg, ci-dessus mentionné[1]), il lui ordonna de marcher contre les Osmanlis réunis au pays de Chirac, au bord de l'Arpa-Tchaï. Les uns dormaient, d'autres se baignaient ou pansaient les chevaux, tous étaient au dépourvu. Mourad-Beg monta donc sur une éminence, d'où il fit entendre sa voix aux Osmanlis, qui se hâtèrent de monter à cheval et, d'un autre côté du plateau, tombèrent sur les Persans. Ceux-ci, à cette vue, prirent la fuite et se portèrent vers le khan, qui, en compagnie d'une douzaine d'hommes, était assis et buvait du vin, entouré de fusiliers arméniens. Apprenant la fuite de Mourad-Beg, ceux-ci se jetèrent aussitôt de ce côté. Or le khan portait une cuirasse de fer, dite *géim*[2]), avait un casque sur la tête, le dos protégé par une armure. Il était bien défendu de partout. Il avait en outre toute sorte d'armes: un carquois et des flèches, un sabre, dit zoulfiqar[3]), une massuc, une lance, un bouclier d'argent sur le dos; son cheval, nommé Gazi-Géher, était également bien pourvu de défenses au poitrail et au coeur: aucune partie de son corps n'était à découvert. C'était ainsi armé qu'il marchait contre l'ennemi. Mourad-Beg, dans sa fuite, arriva près du khan, qui, dans sa colère, lui dit: „Ane noir, ton coeur pense donc encore à ton peuple!" et le frappant de sa lance, „Tourne, que nous allions en avant." Là-dessus, ils marchent aux Osmanlis. Ces derniers avaient pour chef un certain Qblali — Qalb-Ali, qui, se mettant en avant, dit: „Le khan veut un khan, le baron un baron, l'esclave un esclave; que le khan avance donc et se fasse voir. C'est moi le khan, dit Thahmaz; si tu as quelque chose à dire, dis-le." Alors Qalbali le regardant et voyant que pas une place n'était à découvert, hormis la bouche, de la lance qu'il tenait à la main, le frappa sur la bouche et lui fendit la lèvre supérieure. Le khan, de son côté, fouetta son cheval et, de son sabre zoulfiqar, le frappa à l'épaule gauche, qu'il fendit jusqu'au sein et atteignit le côté droit; la tête et une moitié du corps restèrent pendants d'un côté, la partie gauche de l'autre. Les Osmanlis, voyant leur chef massacré, prirent la

1) Ch. XXXVIII.

2) T. كيم

3) Sup. ch. XXXIV.

fuite; les Persans embouchèrent leurs trompettes de guerre, dont le son inaccoutumé fit hennir les chevaux des ennemis, qui s'enfuirent, poursuivis par les Persans, jusqu'aux portes de Qars. Le soleil étant déjà couché, ils passèrent là la nuit. Le lendemain ils se répandirent dans la campagne, firent prisonniers tout ce qu'ils trouvèrent, et revinrent à Érivan, avec de nombreux captifs osmanlis. Je tiens ces faits du pèlerin Qarib, d'Edchmiadzin, qui disait: „Moi aussi, j'étais fusilier.“ Quant à l'histoire qui précède, elle m'a été contée par le moine Iacob, de Saghmosa-Vank, qui était du bourg d'Eghivard et était tombé captif chez les Osmanlis.

IIE PARTIE.

PRÉFACE.

En écrivant jusqu'ici l'histoire des rois persans, dit Cheïkh-Oghli, depuis le roi Djihan-Chah, en 1378 [1]), jusqu'à Chah-Safi, en 1083 (lun. 14 oct.) = 1633, je vous ai appris, vrai ou faux, ce que j'ai entendu dire. Désormais j'écrirai et transmettrai à la postérité ce que j'ai vu de mes yeux ou entendu mille fois de mes oreilles [2]), de personnages éminents, du temps présent. Je redirai la venue de Mourad, souverain des Osmanlis, au pays d'Ararat, la conquête d'Érivan, suivie de l'arrivée de Chah-Safi et de la reprise de la même ville, ainsi que les angoisses par lesquelles nous avons passé, afin que vous puissiez vous en faire idée, et qu'en voyant votre propre destinée vous preniez pitié de la nôtre. Soyez, du reste, bien portants.

---

1) պիէ, lis. ջժե, 915 (lun. 25 nov.) = 1465; cf. sup. Ire Partie, ch. IV; encore s'il s'agit de la mort du personnage, cette date est juste; mais s'il est question du premier acte qui lui est attribué, il faudrait 878 (sam. 4 déc.) = 1428.

2) Cf. sup. ch. XXVII.

Ch. II. Du tanouter[1]) Amirdjan.

Il y avait un certain Amirdjan, homme hautain et arrogant, présomptueux et railleur, qui, à chaque tanouter élu par les gens de Kanakerh, pour leur village, faisait des plaisanteries et des gorges chaudes, en disant: „C'est un pillard, la ruine du pays.“ Les villageois donc, s'étant entendus, dirent: „Allons, nommons-le tanouter, peut-être calmerons-nous sa vanité.“ Ils agirent ainsi et le firent tanouter de leur village; or un certain Mcrtitch, beau et adroit parleur, sachant les langues persanes, ayant lu et retenu le Psautier, lui fut adjoint comme secrétaire, afin que toutes les transactions du pays lui passassent par les mains, qu'il inscrivît tout, et que rien ne se perdît. Le tanouter Amirdjan et son secrétaire Mcrtitch passèrent ainsi trois années en bonne intelligence; tout ce que Mcrtitch dépensait, il le notait par année et par quantième mensuel. Un jour que les principaux du lieu s'étaient réunis et devisaient de leurs intérêts, Mcrtitch ayant dit quelque chose pour le bien commun, le tanouter, cordialement orgueilleux et rude dans ses manières, se fâcha contre lui et dit: „Qui t'a permis de déclamer en plein air? Qu'ai-je dit de mal? répondit Mcrtitch, pour que tu te fâches.“ Amirdjan ayant levé sur lui un gourdin et injurié sa femme, qu'il traita de garce, il se tut et partit, sans souffler mot, beaucoup de gens lui faisant compagnie; il alla chez Agham, le mari de sa belle-soeur, homme honorable et pacifique, et se plaignit à lui que sa femme eût été traitée de garce. Agham lui conseilla de patienter deux jours „que peut-être Amirdjan aurait du regret et le ferait venir.“ Ayant patienté trois jours, sans qu'Amirdjan le fît venir et lui dît une parole amicale, celui-ci lui envoya un message furieux et menaçant, de cette teneur: „Envoie-moi le livre des recettes et dépenses.“ Mcrtitch réexpédia le messager avec mépris, en disant: „Ce n'est pas par son ordre que j'ai tenu mes écritures, mais par celui des principaux du village.“ Sur ce, il sortit et se rendit chez Agham, qui lui dit: „Tu sais ce que tu dois faire; fais comme tu l'entendras.“ Lui donc se rendit chez ses adhérents, qui étaient trois des principaux du lieu, nommés: Barsegh, dit Bitsnoph, Sargis, dit Nodzac, Ghazar, dit Phalantouz, qui s'entendirent avec d'autres personnages considérés et convinrent de se réunir dans un certain lieu. Ceux-ci envoyèrent dire au tanouter: „Nous nous sommes réunis à ton sujet, rends-nous compte de ta gestion.“ Amirdjan se tut et ne souffla mot. S'adressant alors à Mcrtitch, ils dirent: „Lis le registre des recettes et dépenses.“ Quand il eut lu la liste qui avait été confiée au tanouter, où tout était noté, jusqu'à un oeuf, et fait l'addition de 340 toumans, montant de l'impôt durant 3 ans, ils en demandèrent compte à Amirdjan, qui, sous la pression du diable, se mit à les injurier:

1) Chef de maison commandant d'un village; en géorgien, მამასახლისი.



„Qui êtes-vous, pour que, sur votre injonction, je vous rende des comptes? Allez et faites venir un ostican, de la part du khan, c'est devant lui que je m'expliquerai.“ Puis se tournant vers Mertitch, il baragouina longtemps et dit: „Ces 340 toumans que tu m'as donnés, sont le prix de ta femme Vard.“ Les villageois irrités dépêchèrent au khan le même Mertitch, qui lui exposa tout, de bouche à oreille, comme une ancienne connaissance, parce qu'il savait la langue persane. Mertitch prit avec lui un ostican, nommé Goul-Nazar, Persan de race, mais ignorant la langue arabe, auquel le khan avait enjoint de recevoir le compte-rendu du tanouter et, s'il y avait un reliquat, de le faire pendre[1]) et bâtonner, et de remettre l'argent aux villageois. Goul-Nazar vient, mande le tanouter au tribunal du lieu et lui dit: „Rends compte des 340 toumans.“ Les villageois se tinrent pour satisfaits de ses déclarations. Il restait cependant 60 toumans, dont il ne savait ce qu'il avait fait „Donne ces 60 toumans,“ lui dit Goul-Nazar. L'autre se tut, on apporta une cangue, qu'on lui mit au cou, et on le suspendit haut et court, le long d'un mur, où deux hommes se mirent à le frapper en disant: „Paie les 60 toumans.“ Ses parents ayant prié les villageois de faire quelque remise, ceux-ci se relâchèrent de 30 toumans et exigèrent les 30 autres: il fut donc encore suspendu et battu cruellement: „J'ai quatre fils, disait-il, et une jolie fille, que le khan les prenne et me relâche.“ Goul-Nazar, l'ayant fait dépendre et donné en garde au prêtre Arakel, son frère, lui dit: „Surveille-le, qu'il ne s'enfuie pas, pendant que j'irai chez le khan.“ Il alla en conséquence exposer au khan la proposition d'Amirdjan. „Est-ce donc mes deniers qu'il a perdus, dit le khan, furieux, pour que je prenne ses fils et sa fille? Qu'il les donne pour sa rançon à ceux de Kanakerh, fais ce que j'ai dit.“ L'ostican revint, le fit suspendre, et on lui frappa les pieds avec tant de violence que ses dix ongles tombèrent, et que l'enflure monta plus haut que le genou. Il fut ainsi cruellement berné durant six jours, c'était un mercredi de la cinquantaine pascale. Le 7e jour de son supplice, à midi, il se forma sous le soleil un nuage, qui couvrit le monde d'une obscurité pareille à la nuit. Du nuage il sortait, en grondant, des clartés et des éclairs, des coups de foudre et une pluie diluvienne, des grêlons gros comme des oeufs de poule. Tout ce qui était là présent ayant pris la fuite, Amirdjan resta suspendu sous la grêle. Il vint alors une femme, nommée Khan-Soltan, fille de l'oncle paternel de Mertitch, qui défit les liens de ses pieds et lui passa des pantoufles, en disant: „Va et t'enfuis.“ Lui donc se rendit à Crounk, lieu où se fait le partage des eaux; il y rencontra un certain Arakel, qui scia la cangue, s'enfuit à Aghstev et fut sauvé.[2])

---

1) I. e. attacher à la traverse, pour être bâtoumé.

2) Cette aventure d'Amirdjan paraît avoir eu lieu un ou deux ans avant la prise d'Érivan, qui va être racontée au ch. suivant: donc en 1633 ou 1634.

Ch. III. Le roi Mourad vient à Érivan.

J'ai donné la première place à l'histoire d'Amirdjan, parce qu'elle fut la cause de la venue du grand-seigneur à Érivan. En effet, en 1083 (lu. 14 oct.) = 1633 [1]), il vint des marchands de Grèce, qui dirent au khan „Que les Osmanlis s'étaient mobilisés pour aller, suivant les uns, à Bagdad, suivant d'autres, à Érivan ou à Ilof — Lemberg; nous ne savons quel est le vrai. Cherchez, dit le khan, aux principaux du pays, un homme à envoyer en éclaireur au pays des Osmanlis.“ Le tanouter Amirdjan, répondirent-ils, est un homme intelligent, connaissant bien cette contrée. Allez et amenez-le donc, dit le khan.“ On lui envoya un message et on le mena au khan, qui le pourvut d'argent pour le voyage, et d'un cheval, et lui dit: „Va à Stambol, sache où le grand-seigneur veut aller et apporte-nous les renseignements.“ Amirdjan, au sortir de l'audience du khan, se mit en route. Cependant Mourad-Beg le fit venir, à l'insu du khan, et lui remit quatre lettres, pour le grand-seigneur, pour le vizir, pour le gazi-asker, et pour le grand éfendi, de la teneur suivante: „J'ai appris ton mouvement et ton intention d'aller en guerre. N'allez nulle part ailleurs, mais venez à Érivan, qui est en mon pouvoir. Le jour même de votre arrivée, je le mettrai entre vos mains.“ Étant parti d'Érivan au commencement de décembre (1634), Amirdjan arriva à Byzance le 21 mars (1635), le jour même où les Osmanlis voulaient marcher contre Ilof. Les lettres ayant été remises, il fut aussitôt enjoint aux crieurs de proclamer hautement: „Quiconque entendra notre voix, qu'il se prépare à marcher contre Érivan, endéans trois jours.“ A ce commandement précis chacun se tint prêt; le 29 mars, on sortit de C.-P., le 6 août ils arrivèrent au pays d'Ararat, en compagnie d'Amirdjan. Quand ils furent au pays de Chirac, Amirdjan leur dit: „J'irai en avant, j'informerai le khan de votre venue.“ Étant entré dans la citadelle, il se présenta au khan, qui lui fit servir du vin, puis: „Quelles nouvelles apportes-tu? dit-il. J'ai amené le grand-seigneur dans le Chirac, répondit-il, pour ouvrir la conversation. Nous t'avions envoyé, dit Mourad-Beg, pour chercher des renseignements, et toi, tu nous as amené le grand-seigneur. Ce n'est pas moi qui l'ai amené, dit Amirdjan, mais tes quatre missives. Quelles missives? dit le khan.“ Quand il eut tout raconté par le menu, le khan furieux frappa du pied Mourad-Beg à la tête et lui dit: „Ane noir, je ne connaissais ni ta *chiennerie*, ni tes méchantes oeuvres.“ Sur ce, il sortit et s'en-alla. Pour Mourad-Beg, il sortit aussi, tua Amirdjan et le jeta dans le trou aux ordures. Trois jours après, arriva le grand-seigneur, qui cerna la citadelle, la prit et s'en rendit maitre, le 10e jour [2]). „Que ceux qui nous aiment restent, dit-il aux

---

1) Arak. Dates, en 1084 = 1634, 5.

2) Arak. Dates, en 1084 = 1634, 5, et ch. XXV, LI. il y a des variantes re-

Persans, que les autres s'en-aillent où ils voudront." Six[1]) Persans sortirent et se dirigèrent vers Gandjah. Arrivés dans la plaine de Kanakerh, au lieu dit Avana-Phol, et ayant trouvé des soldats osmanlis, descendus là, ils tombèrent sur eux, les massacrèrent et prirent leurs effets. Le monarque en eut vent et expédia contre eux des troupes, qui les poursuivirent jusqu'en vue de Gandjah. Pour lui, il mit à Érivan Mourthouza-Pacha, mari de sa soeur, avec 10,000 hommes, et marcha contre Tauriz; puis, ayant reçu de sa mère une lettre, avec l'avis que les Latins avaient pris sa capitale[2]), il se rendit de Tauriz par Van, à Constantinople.

Ch. IV. Mort violente de Mourad-Beg.[3])

La citadelle prise, le grand-seigneur fit venir Thahmaz-Qouli, qu'il nomma Iousouf-Pacha, et Mourad-Beg Mourad-Pacha, et les envoya à Stambol, en attendant son retour. Ils partirent avec tous leurs biens, serviteurs et servantes, accompagnés par Masoum-Beg et Aslan-Agha, ainsi que par d'autres personnages du commun. Quand ils arrivèrent aux frontières des Osmanlis, les gens du pays sortaient pour les voir, les bafouaient et injuriaient et leur donnaient des surnoms ridicules. Thahmaz-Qouli, prenant pour lui ces signes de mépris et comparant sa grandeur passée avec les affronts qui frappaient ses yeux et ses oreilles, gémissait, sentait les larmes lui venir; réduit à l'impuissance, il s'asseyait et restait bouche close. A force d'aller, ils vinrent à un gîte nommé Aladja-Khan, où ils firent station. Personne n'était d'accord avec Mourad-Beg, ni son frère Aslan-Agha, ni aucun autre. Tous, au contraire, étaient pour Thahmaz-Qouli et partageaient son pain et ses sentiments. Mourad-Beg restait à part, avec ses serviteurs, et ne quittait pas sa tente. Un jour le khan lui dépêcha Aslan-Agha, auquel il dit: „Appelle ici l'âne noir, ton frère, et dis que j'ai à lui parler." Aslan-Agha vint et dit: „Le khan t'appelle. Suis-je son valet? dit Mourad-Beg, pour aller auprès de lui; il est pacha, je suis aussi pacha et n'irai point." Aslan vint faire rapport au khan, qui dit: „Va de nouveau l'appeler." L'autre étant allé renouveler son appel, Mourad-Beg furieux dit: „Phoucht", celui qui m'appelle[4]), pour y aller, je n'ai rien à lui dire., S'il veut me parler, qu'il vienne

---

lativement à la date de la prise d'Érivan, Hist. mod. de la Gé. I, 68, dont la plus forte est celle donnée par Pharsadan Giorgidjanidz, p. 357 de mon Mit. «en 325 géorg. = 1637.»

1) Sic., lisez 600 ou plus?

2) On ne sait à quoi Zakaria fait allusion ici.

3) Ce Mourad-Beg, qui, suivant Zakaria, attira les Osmanlis à Érivan, doit être celui dont notre auteur a parlé 1re Partie, ch. XXXVIII, avec son frère Aslan-Agha, tous deux réfugiés osmanlis.

4) P. پوشت, garçon à tout faire.

chez moi. Ceins ton sabre, dit le khan à Aslan-Agha, et fais ce que je te dirai.“ Eux arrivés à la tente de Mourad-Beg, celui-ci eut une insolente fantaisie, qui causa sa perte: il ne se leva pas et resta assis, gonflé qu'il était d'une vaine assurance. „Ane noir, lui dit le khan, c'est toi qui as amené contre moi les Osmanlis, toi qui as désolé mon pays, toi qui as livré ma citadelle, toi qui as causé ma captivité et celle du pays des Iezdis[1]). J'entends autour de moi les noms d'Adjam[2]) par-ci, infidèle, kiafir, hérétique[3]) par-là, et tout cela à cause d'un chien tel que toi; tu es même tellement grandi que tu m'appelles *poucht*. Va à ce chien, dit-il à Aslan-Agha, dégaîne, et déchiquette-le en petits morceaux.“ Ainsi périt-il, pour la gloire de Satan, et on l'enterra sur la place, non sans dresser sur lui une colonne en plâtre. Ses conducteurs ayant rapporté la chose au grand-seigneur, il dit: „Le khan a bien fait, en tuant son esclave.“ Pour lui, arrivé à Stambol, il fit venir le khan et lui dit: „Le pays est devant toi, fais ta demeure où il te plaira.“ Il se porta du côté de Chalcédoine, dans la ville de Scoutari, où il se bâtit une demeure dans le goût persan, et y résida jusqu'à sa mort, dont nous parlerons en temps et lieu.[4])

Ch. V. Spoliation des gens de Carbi.

Informé que les Osmanlis approchaient du pays d'Ararat, Thahmaz-Qouli donna l'ordre que tous les gens de la contrée d'Érivan se dispersassent et allassent où ils voudraient, afin que l'Osmanli ne vît qu'un désert. Il ne donna point de guides aux émigrants et dit: „Que chacun s'en-aille où il voudra.“ Quittant donc leurs demeures, les habitants se dispersèrent, les uns en Ibérie, en Aghovanie, à Vacam, d'autres à Gandjah, dans le Khatchen, à Varand, là où chacun pouvait. Quant à ceux de Carbi, le samedi du carnicapium de la Transfiguration[5]), ils se portèrent en masse au pays de Kachthagh, et arrivèrent au village d'Hotchès. Les Kourdes, couvrant la contrée de leurs tentes noires, ne les eurent pas plus tôt vus, qu'ils dirent: „Ce sont des fuyards, allons les tuer et piller leurs biens.“ Ceux de Carbi, comprenant leurs intentions, prirent aussi leurs armes et se préparèrent à combattre. Les Kourdes, ayant fait une attaque vigoureuse contre les gens de Carbi, leur tuèrent cinq hommes: Ter Mkhithar,

---

1) Les Kourdes, adorateurs du diable.

2) Persan.

3) Ar. رافضی, non sunite.

4) Infra, ch. XXVI.

5) En 1635, Pâques le 29 mars, la Pentecôte le 27 mai, le 7[e] dim. après la Pentecôte, précédé d'une semaine de jeûne, soit le 5 juillet: ainsi le dimanche précédent, le 28 juin, et le samedi, 27 juin.

Tathlou-Bab, David, Gilarher et Aïvan; ceux de Carbi leur tuèrent aussi du monde, mais finirent par être vaincus, parce qu'ils avaient affaire à des gens frais et reposés: ils furent donc dévalisés, leurs femmes mises à nu, eux-mêmes réduits à la dernière extrémité, et trois jeunes hommes faits captifs. Ainsi complètement dépouillés, les villageois se livrèrent aux Kourdes, car ils craignaient d'être maltraités à leur occasion. Or il y avait un homme de Carbi, Mirza-Jantents, se trouvant alors à Tauriz pour son commerce, qui apprit avec grand chagrin le pillage de son village, et sachant que le chah s'apprêtait à venir à Tauriz, lui adressa une plainte écrite contre les Kourdes, de la teneur suivante: „Les malheureux villageois de Carbi, poussière des pieds du chah, lui font savoir ceci. Ayant su que l'Osmanli allait venir dans notre pays, nous, suivant la coulume persane, nous avons fui en masse de nos villages, afin de ne pas devenir esclaves de l'ennemi, et pour vivre sous vos pieds, nous sommes venus vers les territoires de votre domination. Arrivés au village d'Hotchès, les Kourdes qui demeurent là nous ont dévalisés Non contents de massacrer plusieurs des nôtres, ils ont dépouillé et profané nos femmes, fait nos enfants captifs et enlevé tous nos effets. Le reste de nos femmes et enfants est réduit à la plus lamentable nudité. N'ayant pas d'autre recours que Dieu et vous, que votre majesté prenne en pitié vos esclaves, la poussière foulée par le chah. Portez-vous bien.“ Chargé de cet écrit, le mirza vint le présenter au chah, qui grâce à Dieu fut ému de pitié et, ayant lu la requête et compris la vérité, envoya des troupes contre les Kourdes, avec ordre „d'être sans pitié; pour un veau pris aux Arméniens, de leur prendre un chameau; pour une poule, de faire donner un cheval; pour chaque mort, dix toumans; pour chaque femme profanée, d'en profaner un pareil nombre aux ennemis: faites, sans diminution, tout ce qui est ordonné.“ Comme les Kourdes en question étaient coréligionaires des Osmanlis, c'était la haine qui avait dicté au chah ces cruelles dispositions. Ayant reçu leurs instructions, les chefs se rendirent d'abord chez les gens de Carbi, qui se jetèrent à leurs pieds, et poussant des cris et des sanglots, leur montrèrent leur dénuement. Les généraux prirent note de tout le mal causé aux chrétiens, après quoi ils passèrent chez les Kourdes. Voyez maintenant et apprenez que, s'il n'est sorte de mal qu'ils eussent épargné à ceux de Carbi, il n'est non plus sorte de représailles que les généraux n'aient exercées en surcroît à l'égard des Kourdes. On prit les hommes, on leur attacha les mains sur le dos, on les hua sans pitié; leurs femmes furent souillées, profanées, leurs biens et effets livrés au pillage: ils restèrent les mains vides. Puis on convoqua les gens de Carbi, et on leur distribua les richesses des Kourdes, on leur rendit leurs enfants; quant au prix du sang des morts, les Persans le gardèrent pour eux, et firent hommage au chah de quelques filles prises aux Kourdes, celles qui étaient belles. Telle fut la fin de l'affaire, jusqu'à la prise d'Érivan par le chah, après quoi ceux de Carbi partirent et rentrèrent dans leurs demeures.

Ch. VI. Le chah vient à Érivan.

Lorsque ce fut notre année 1085 (mer. 14 oct.) = 1635, Chah-Safi, roi de Perse, mit en campagne quasiment 100,000 hommes, plutôt artisans et commerçants que gens de guerre, avec lesquels il marcha contre Érivan. La citadelle fut investie par eux le mercredi du jeûne de S. Jacques [1]), et il restèrent là trois mois, sans que grâce à Dieu il tombât une parcelle de neige. Partout on trouvait les vivres et les choses nécessaires aux troupes: aussi nulle inquiétude ne troublait leur tranquillité. Cependant le souverain des Turks, Sultan-Mourad, apprenant que l'affaire traînait en longueur, et que la citadelle n'était pas prise, envoya à son secours, avec une bonne armée, un pacha dit Kor-Khazinadar [2]). A-peine celui-ci eut-il atteint Erzroum, qu'il tomba tout-à-coup une neige si abondante que les Osmanlis ne pouvaient bouger. Le Kor-Khazinadar fit organiser une soukhra — corvée, pour creuser la neige et ouvrir le chemin aux troupes, mais la tranchée ouverte pendant le jour était comblée la nuit, par le chasse-neige. On eut beau se donner de la peine, ce fut sans profit. „Dieu est pour les Qizilbach, dit le Kor-Khazinadar, l'homme ne peut rien contre lui,“ et le travail fut suspendu. La citadelle fut prise le mardi au milieu du grand carême [3]). En effet Mourthaza-Pacha, commandant de la place, se voyant hors d'état de tenir tête aux Persans, s'empoisonna [4]) et mourut; ceux qui tenaient la citadelle se rendirent. Les Persans l'occupèrent. Le chah ayant donné congé aux Osmanlis, de se rendre où ils voudraient, ils prirent le corps de Mourthaza et s'en-allèrent. Arrivés à une demi-journée de route, les perfides Persans les poursuivirent, les massacrèrent et s'emparèrent de leurs effets. Ceux qui survécurent s'enfuirent à Erzroum, emportant le corps de Mourthaza. Pour le chah, il confia Érivan à Qalb-Ali-Khan et s'en-alla à Ispahan, emmenant Chkhidjan-Pacha, Maïmoun-Pacha et Ibréhim-Pacha, qu'il expédia à Anouch-Berd, ou, comme ils disent, Qakha-Qalah, où ils restèrent et moururent.

---

1) Le dimanche précédant le jeûne de S. Jacques de Nisibe varie du 6 au 12 décembre, le jeûne occupe les 5 jours qui suivent ce dimanche, jusqu'au 19 du même mois inclusivement. En 1635, Pâques 29 mars, 8ᵉ lettre terminale; dimanche avant le jeûne, le 6 décembre; mercredi 9, jour indiqué par l'auteur, pour l'investissement d'Érivan.

2) Hammer, Hist. de l'emp. Ott. IX, 266, 7, ne mentionne pas le caissier-aveugle, کور, parmi les militaires envoyés au secours de la place: ne serait-ce pas le «caissier *en second?*»

3) Pâques tombant le 17 avril, en 1636, le mardi 22 mars est le plus voisin de la mi-carême; Hammer, ibid. 287, dit, le 1er avril N. St., ce qui est exact à un jour près. Mourad avait pris Érivan le 8 août 1635.

4) Hammer, l. c.: il mourut de ses blessures.

Ch. VII. Histoire de la maison d'un idolâtre.

Étant à Érivan, le chah avait ordonné de détruire la citadelle de Macou, d'en transférer les habitants dans le canton de Cotek — Cotaïk, en Ararat, et de les installer au village de Gamrez, ce qui fut fait. Or à Macou vivait un homme pieux, un humble chrétien, Kiracos, qui vint à Kanakerh avec ses deux fils Iohannès et Safar, et se fit goûter dans la maison de mon père: il demeurait chez nous. De temps en temps il partait pour faire du commerce: c'était un homme très intelligent et parlant bien. Un jour que ceux du village étaient réunis dans notre maison et devisaient au sujet de la disette de blé, Kiracos raconta la petite histoire que voici. „A une époque où le blé manquait dans notre village de Macou, et qu'on n'en trouvait pas dans nos environs, on nous dit: „Le blé abonde au pays de Khoï.“ Je partis, moi quatrième, avec des bêtes de charge et de l'argent, et nous nous rendîmes dans un village où l'on répondit à nos questions, que dans telle maison il y avait du blé. Nous allons, nous trouvons l'endroit et saluons, mais on ne nous rend pas la politesse. Nous demandons au tanouter: „N'avez-vous pas du grain à vendre? Nous en avons, dit cet homme. Donnez-nous-en pour notre argent,“ dîmes-nous. Nous donnons l'argent, l'homme le reçoit, remplit nos sacs et les corde lui-même, puis il met du pain devant nous. Nous disons: „Bénissons Dieu!“ Lui se fâche tout rouge, enlève le pain et dit: „Qui voulez-vous bénir? Celui qui ne fait du bien à personne!“ [1]) et vidant le blé de nos sacs, il nous rend les sacs et l'argent: „Sortez, dit-il, et disparaissez de ma porte.“ Persuadés que tous les gens du village étaient de la même farine, nous partîmes sans mot dire. Quelques jours après, la disette ayant reparu, nous souffrîmes de la faim et dîmes: „Allons dans ce village, chez cet homme, nous ne saluerons pas; s'il nous donne du pain, nous le mangerons sans rien dire, sans faire appel au nom de Dieu, et ayant reçu le blé, nous partirons.“ Un de mes précédents compagnons et deux autres avec moi, nous prîmes la route du village et cherchâmes la maison en question. Voilà un grand éboulis, d'une profondeur et d'une largeur effroyables. Frappés d'étonnement et ne sachant ce que c'est, nous questionnons une femme: „Ohé, la mère! Il y avait dans ce village un marchand de blé, ayant une grande maison; où est sa maison? La voilà, répondit la femme, en montrant du doigt l'éboulis. Cet homme n'adorait pas notre Dieu; il en avait un en cuivre, auquel il rendait hommage. Possédant d'énormes richesses, tant mobilières qu'immobilières, comme il payait au commandant de gros impôts, nul n'osait lui rien dire. Il ne parlait à personne, n'allait point aux assemblées, ne faisait avec nous aucune transaction, ne donnait l'aumône à personne, nous injuriait et blasphémait contre notre Dieu, qui s'est fâché contre le sien et envers lui, au point qu'une

1) Les Kourdes Iézidis adorent le diable, auteur du mal.

belle nuit, après un léger tremblement, qui n'a fait de tort à personne et n'a pas tué un seul coq, le lendemain sa maison était écroulée, sans qu'il y restât un seul coq vivant.“ Entendant cela, nous rendîmes gloire à Dieu, le juste juge, en disant: „Oui, tu as été juste en tes paroles, et tes arrêts ont triomphé!“

Ch. VIII. Mise à mort du cheïkh-islam.

Ainsi que nous l'avons dit précédemment [1]), l'évêque Mikhael fit infliger au cheïkh-islam le bonnet de planche et enlever son emploi, en sorte qu'il resta disgracié. Quand donc le grand-seigneur eut pris Érivan et donné congé aux troupes persanes d'aller où elles voudraient, le cheïkh Mahmad ne partit pas avec elles et resta en ville. S'étant rendu auprès du commandant osmanli, il reçut de lui le titre de cheïkh. Le chah, après avoir repris Érivan, y installa Qalb-Ali-Khan, et le cheïkh resta en fonction. Deux Turks qui étaient en procès étant venus réclamer justice, il reçut des cadeaux de l'une et de l'autre main, et faussa le droit. Les Turks s'entendirent, attirèrent plusieurs Persans à leur parti et, armés de pierres et de bâtons, se jetèrent sur le cheïkh et le tuèrent. Ses parents étant allés crier auprès du khan, celui-ci voulait faire un mauvais parti aux meurtriers, mais ils dirent: „Le cheïkh était sounite et faisait des prières pour Omar et pour Osman; c'est pour cela que nous l'avons tué.“ Le khan donc les laissa aller et ne fit rien. C'est ainsi que cet homme disparut.

Ch. IX. Prise de Maghas-Berd.[2])

L'empereur grec Maurice, Arménien de nation, du village d'Ochacan, province d'Ararat, eut la chance de devenir roi à Constantinople durant 42 ans[3]). Il envoya dans sa patrie un Arménien, nommé Maghas, pour construire en Arménie une ville portant son nom. Ayant trouvé un lieu convenable dans le canton de Chirac, près et au S. d'Ani, sur la rive de l'Akhourian, sur une pente entre deux montagnes, dont trois côtés étaient des rochers escarpés, celui de l'O. offrant un petit espace en pente et d'accès plus facile, satisfait de l'emplacement, Maghas l'enceignit de murs, y attacha une porte et nomma le lieu Maghas-Berd, qui resta aux mains des chrétiens, tant qu'ils eurent la force de leur côté. Or, de notre temps un Turk, un rusé Osmanli, s'étant déguisé en tête-rouge et ayant endossé un sayon de peau, se donna pour un ascète, i. e. pour un avdal[4]) ou un derviche, et allait tantôt à Carbi, tantôt à Maghas-Berd; par-là

1) V. Partie I, ch. XLII.

2) V. Hist. mod. de la Gé., I, 499, un extrait d'Iskender-Mounchi, relatif à cette affaire.

3) 20 a. 3 mois; couronné le 13 août 582, il mourut le 27 nov. 602 Hég.

4) Abdal «transporté de l'amour de Dieu,» espèce de fou, d'enthousiaste; Dherbelot.

il se fit connaître du sultan du cette place, au point que celui-ci lui en confiait les clefs. Un jour le sultan, qui était de race Boztchalou[1]), se rendant à Érivan, laissa là son fils. Le derviche, qui était dans la citadelle, envoya ce message au pacha de Qars: „Telle nuit présentez-vous à la porte du fort, je le mettrai entre vos mains.“ Sur ce, les Osmanlis, bien contents, choisissent 200 hommes, prennent leurs armes au terme fixé et accourent au galop de leurs chevaux, à l'entrée du ravin. Là ils descendent, attachent leurs chevaux, sans bruit. Le maudit avdal, monté sur le rempart, guettait les soldats osmanlis, et, comme il avait les clefs, il ouvrit la porte et les fit entrer. Le fils du sultan fut saisi et tous ses gens faits captifs. Voyant la citadelle prise, la femme du sultan se couvrit le visage d'un voile, se précipita du haut en bas des murs et se tua. Ce fut ainsi que le fort tomba entre les mains des Osmanlis, jusqu'à présent. A cette nouvelle, le khan d'Érivan se saisit du sultan, et l'ayant fait écorcher et empailler, envoya sa peau au chah; puis il fit partir des troupes pour le Kourdistan, où il ramassa un riche butin et 140 captifs, en 1087 (ven. 13 oct.) = 1637.

Ch. X. Les Thathars viennent à Érivan.

Quand ceux de Qars eurent occupé Maghas-Berd, ils informèrent leur sultan Mourad, qui commanda de donner la citadelle à celui qui l'avait prise, de père en fils: cela fut fait. On les appela Khathoun-Oghli. Pour Sultan-Mourad, à la tête de plus de 80,000 hommes, se portant contre Bagdad[2]), il envoya 500 Thathars de Kafa à Kanan, pacha d'Erzroum, avec ordre à lui de rassembler les pachas du voisinage, avec leurs troupes, et de les expédier en Perse, pour y faire du butin et des prisonniers. Celui-ci réunit, ainsi qu'il lui était prescrit, les pachas de Colonia, de Chablazar, de Darounk ou Hasan-Qala[3]), de Qars, et Safer-Pacha d'Akhal-Tzikhé, tous au nombre de plus de 40, qui marchèrent du côté de l'Ararat et poussèrent jusqu'au canton de Cotek, pillant et prenant tout ce qu'ils rencontraient. A cette nouvelle le khan d'Érivan réunit ses forces, très peu considérables, et se porta vers les rochers en face de Kanakerh, d'où, par des routes non frayées, il se porta contre l'armée ismaélite. Arrivé à Get-Rou, il traversa le Hourastan ou Zangui. Comme ses chevaux étaient exténués de soif, ils burent et se chargèrent d'eau, puis ils allèrent au village ruiné de Paghoun, où l'on en vint aux mains. Les Ismaélites poussèrent un cri vigoureux et tombèrent sur les Persans; quelques-uns s'attachèrent à la personne du khan et le frappèrent de leurs masses ou topouz. Le khan s'enfuit, et tous ses gens. Comme durant la fuite son cheval épuisé refusait d'aller, le

1) Je suppose qu'il faut lire Boqtchalou, ou mieux Bortchalou.
2) En 1638.
3) Un peu au N d'Erzroum.

Persan Bkhoulath-Beg mit pied à terre et plaça sur son propre cheval le khan, qui poussa en avant. Pour lui, prenant par la bride le cheval du khan, il alla quelque part, où il se cacha et fut sauvé. Le khan, avec ses deux chathirs — valets, atteignit au plus vite la citadelle. Les Agarians chassèrent les Têtes-Rouges, tuèrent ou prirent les uns, laissèrent les autres à-demi morts et, n'ayant plus aucun danger à craindre, se dispersèrent sur la face du pays.

Ch. XI. Enlèvement d'Elkhaz-Khan.

Il y avait un certain Elkhaz-Khan, homme vigoureux, richement membré, au front large, aux bras robustes, archer puissant, qui ayant vu le khan s'enfuir, mit pied à terre et, vidant son carquois ou *kech*, se mit à tirer sur les Osmanlis et leur causa du déchet, durant leur poursuite. Pas une de ses flèches ne tomba à terre, chacune d'elles atteignait un homme ou un cheval. Quand il eut épuisé sa provision, il cria: „Prenez mon carquois.“ Au même moment la corde de son arc s'étant rompue, il le jeta à terre, en disant: „Kalb-Ali-Khan, que le sel et le pain te prennent les yeux!“ Sur ce, mettant ses mains sur son coeur, il dit: „Faites de moi ce que vous voudrez.“ Un inconnu s'approcha et le prit; un chef voulut le lui arracher, et il s'éleva entre eux une dispute. Ils allèrent au pacha, qui demanda à Elkhaz: „Quel est celui qui t'a pris? C'est ce brave inconnu,“ dit-il. Le pacha le lui ayant livré, on l'envoya chez le grand-seigneur, et il resta là, sans que l'on sache ce qu'il devint.

Ch. XII. Fuite des Thathars.

Après la fuite des Persans, les Osmanlis se répandirent à travers le pays, le pacha alla jusqu'au village de Nork, d'où il observait la citadelle, tout en s'amusant. Il choisit 500 Thathars et 300 Osmanlis, qu'il envoya sous deux commandants, dans la province d'Ararat, avec ces instructions: „Aujourd'hui et demain ravagez le pays, et demain au soir allez au lieu nommé Tach-Késan, qui est Qara-Hank. Nous nous y rendrons également, et nous arrêterons à Satara et à Véthi, dans la plaine de Charour, et parcourrons durant un mois le pays d'Ararat.“ Ces gens partirent, suivant l'ordre du pacha, et Kanan-Pacha lui-même, avec le reste des troupes, couvrit le pays dans tous les sens. Étant tombé sur les émigrés de Kanakerh, à l'entrée du territoire de la citadelle dite Caverne de Sourb-Sargis, il y saisit le prêtre Sargis, ainsi que deux hommes, Vardan et Sahac. Les ennemis étaient sans inquiétude, mais la divine Providence ne leur permit pas de désoler jusqu'au bout le pays.

Il y avait en effet chez les Agarians un Persan de religion, nommé Masoum-Agha, le même kalanthar d'Érivan, de la suite de Thahmaz-Qouli, fait prisonnier avec lui et emmené à Stambol: maintenant il était avec Kénan-Pacha. La vue de sa patrie ravagée le faisait soupirer, mais il ne savait à quoi se ré-

soudre. Tout-à-coup, Dieu aidant, il se saisit d'un chrétien du pays de Cotek, et sa joie lui mit à la bouche les paroles suivantes: „Je vais te conduire au pacha, dis-lui que Roustem-Khan est aux portes de la citadelle, avec 12,000 hommes, qui vont tomber sur lui. Parle ainsi et ne crains rien.“ Il prit l'homme et le conduisit au pacha, auquel il embuqua la leçon de Masoum-Agha. Aussitôt le pacha ayant ordonné à ses gens „de sauver leurs têtes,“ tous, laissant là butin et objets volés, s'enfuirent chacun dans son pays, comme ils purent. Alors Masoum écrivit une lettre de cette teneur: „O khan, écoute ce que te dira cet Arménien.“ Il scella la lettre et la remit au porteur, à qui il fit connaître son nom et dit de vive voix: „Ce soir même, à la brune, 500 Thathars viendront à Tach-Késan. Voilà ta proie, diras-tu au khan. Agissez sans crainte, car ces gens sont sans valeur,“ et il l'expédia, en disant: „Fais diligence, remets la lettre et répète tout ce que je t'ai recommandé.“ Ayant reçu la lettre, l'homme prit sa course, et arriva à la citatelle vers le coucher du soleil. Ayant remis au khan persan l'écrit de Masoum, et transmis ses instructions, ainsi que la nouvelle de la retraite des Osmanlis, sur cela le khan ordonna à ses crieurs de proclamer que „Quiconque entendra ma voix endosse ses habits et armes de guerre, monte à cheval et se porte à Qara-Hank, parce que ce soir il y aura grande bataille avec les Thathars. Qui ne partira pas aura la tête coupée.“ Le cri ayant été fait dans la citadelle et à la porte, ceux qui l'avaient entendu sortirent par la porte de l'E. et, s'étant réunis en un corps, marchèrent sur Qara-Hank. Il faisait sombre, on *ne* se voyait *pas* [1]), seulement on se devinait les uns les autres. Les soldats thathars, aussi rassemblés, crurent, quand les autres furent arrivés auprès d'eux, que c'étaient des Osmanlis, les prirent par la main et les invitèrent de vive voix à s'approcher. Il y avait alors, parmi les gens du khan, un homme natif de Qars, nommé Ouzoun-Ali, qui n'eut pas plus tôt vu les Thathars, qu'il dit: „Allez et tombez sur eux, c'est notre gibier. Peut-être sont-ils en nombre, dit le khan, et ne pourrons-nous avoir le dessus. N'es-tu donc que de nom khan d'Érivan?“ dit l'homme, d'un ton de colère. Il s'avança, prit deux Thathars, et les amenant au khan, „Voilà ce qu'il en est de la bravoure des Thathars,“ dit-il. Le khan donc s'enhardit et ordonna d'emboucher les trompettes de guerre. On tomba sur les Thathars, qui furent massacrés, pris, forcés de s'enfuir. Deux commandants furent faits prisonniers. Ainsi se termina l'affaire. Je crois que des 500 à-peine une centaine se sauva par la fuite.

Ch. XIII. Trait de bravoure d'un homme.

Les Osmanlis s'étant enfuis par suite de la fausse nouvelle, trois d'entre eux ne s'en aperçurent pas, parce qu'ils étaient allés dans les vignes du village

1) La négation est ajoutée par l'éditeur du texte, par une conjecture fort admissible.

d'Arhindch, où ils firent une cueillette de fruits. Comme ils n'avaient point de butin, ayant vu un homme qui allait tout seul du côté du village de Tzagha-Vank, ils sortirent des vignes et se lancèrent après lui. L'homme, voyant cela, prit la fuite; comme les Turks qui le poursuivaient étaient à cheval, il n'eut pas d'autre ressource que de se glisser sous le moulin à eau de Tsravon. Les Turks viennent et, furetant avec leurs lances, cherchent à le blesser, pour le forcer par la crainte à sortir. Les lances ne l'ayant pas atteint, il ne sortit pas. Eux s'approchent et lâchent l'eau, pour que le danger le fasse partir. Ce moyen n'ayant pas mieux réussi, ils retiennent l'eau et l'un des trois se glisse sous le moulin, pour le tirer de là. L'Arménien, de son côté, prend courage, se jete sur lui, l'enlève, et l'ayant foulé en pleine eau, s'assied sur lui, pour l'étouffer. Après quoi, parlant en turk, il dit: „Camarades, que l'un de vous descende, car il est plus fort que moi, et je ne puis venir à bout de lui.“ Aussitôt, un des Turks s'étant avancé, il le saisit à son tour, l'étouffe dans l'eau et lui met une pierre sur la poitrine, puis prenant une des ailes de la roue du moulin, il sort de sa cachette et, avec la planche, frappe à la tête le troisième Turk, gardien des chevaux, et le fait tomber étourdi. Enfin le chrétien, émule de David, tire le sabre du mort et lui coupe la tête. Venant à Tsraon, il tira les cadavres de l'eau, leur coupa aussi la tête, après quoi il les dépouilla et les mit en un monceau. Avec les têtes et les chevaux, il se présenta au khan, qui lui abandonna tous les effets des Turks et le déclara exempt d'impôts, tant que lui serait khan.

Ch. XIV. Trait de bravoure d'un autre.

Je dirai encore un autre acte de bravoure. Comme les Thathars avaient fui, ceux qui, par crainte des Osmanlis, s'étaient réunis à la porte de la citadelle, rentrèrent dans leurs maisons. Parmi eux était un habitant du village de Pharakar, qui dit à ses compagnons: „Avancez doucement, moi j'irai plus vite, car ayant laissé les portes ouvertes, il se pourrait que quelqu'un entrât et fît sa main.“ Il va, entre dans une maison et entend des chuchotements. Il a beau chercher, il ne voit rien; puis, levant la couverture du brasero, il aperçoit deux Osmanlis. Ayant lâché sa ceinture, il leur lia les mains sur le dos, en plein fourneau, les en tira et leur dit: „Où sont vos chevaux? Ils étaient fourbus et n'ont pu venir, dirent-ils; nous les avons laissés quelque part.“ Cependant l'homme les chasse devant lui et va à la citadelle, au moment où le khan en sortait et suivait la descente du pont[1]). Là il rencontre notre homme et demande aux gens: „D'où êtes-vous? De Qars,“ dirent-ils. Ayant appris qu'ils étaient de ce pays, il ordonna de les mettre à mort. J'ai vu de mes yeux leur couper la tête.

1) En effet, au sortir de la citadelle d'Érivan, une pente rapide conduit au pont de la rivière Zangui.



Ch. XV. Martyre de deux jeunes gens.

Avant de s'enfuir à cause de la fausse nouvelle, les Osmanlis avaient enlevé deux jeunes garçons, du canton de Cotek, auxquels, lors de leur fuite, ils lièrent les mains sur le dos et les poussèrent devant eux. Arrivés au village d'Ardzni, au sommet d'un haut rocher, dit Djovaradem, les deux jeunes gens dirent à leurs conducteurs: „Déliez nos mains et cessez de nous tourmenter, car la fuite nous est rendue impossible, d'un côté par la roche à pic, de l'autre par votre présence.“ On leur délia donc les mains. D'un même mouvement les deux jeunes gens arrivèrent au bord du précipice, et ayant invoqué le nom de Dieu, se lancèrent sur les pierres, où ils périrent. Deux raisons les avaient portés à affronter cette mort douloureuse: premièrement, afin de se préserver d'une infâme souillure; secondement, afin de mourir chrétiens, plutôt que de vivre renégats. Aussi, loin de juger légèrement leur mort, les regardé-je comme participant à la couronne de l'évêque Vilon (?), qui tomba d'en-haut et se tua en pareille circonstance, et des mille vierges [1]) qui, pour le Christ, se jetèrent dans un fleuve et y moururent: eux aussi subirent une mort digne de respect. Or il y avait des hommes qui s'étaient cachés dans la vallée, et qui, témoins de la chute des jeunes gens, y étant restés jusqu'au matin du lendemain, vinrent enlever leurs corps, qu'ils portèrent et ensevelirent au village d'Ardzni.

Ch. XVI. Martyre d'une femme, nommée Qzlar.

Quand les Thathars prirent la fuite devant les Persans, deux d'entre eux arrivèrent en fuyant au village de Noragavith. C'était à la brune. La femme Qzlar allait au voisinage chercher de quoi éclairer sa maison. Elle rencontre deux Thathars, qui mettent pied à terre, la lient et la posent sur un cheval. Elle tombe, ils la chargent de nouveau; elle retombe encore, ils la rechargent sur le cheval, et la sainte femme tombe une troisième fois. Ennuyés de cela et craignant les Persans, ils frappèrent à coups d'épées la vénérable Qzlar, la laissèrent pour morte et partirent. Les Persans qui les rencontrèrent en tuèrent l'un et emmenèrent l'autre captif. Pour la femme, elle survécut cinq jours: des prêtres vinrent lui donner la communion, et deux jours après, elle reposait dans le Christ. Elle était mariée à Siar-Zakaria, du même village de Noragavith, qui, en revenant d'une tournée de commerce, fut tué par des voleurs, avec deux compagnons, au village de Mouch-Aghbiour.

---

1) 7000, 5000 ou 2000 jeunes chrétiennes, que Khosro Anouchirvan envoyait au roi des Huns Hephthalites, se jetèrent volontairement dans un fleuve, le Kour ou Étel-Volga, vers l'an 573 de J.-C.; v. Mkhith. d'Aïrivank, tr. fr. p. 74.

Ch. XVII. Venue d'un cheval.

Les Osmanlis, à l'époque où ils pillaient le pays sans être inquiétés, avaient occupé entre autres le village d'Ardzni; les hommes avaient émigré, mais tous les animaux furent pris, pas un biquet n'échappa. Or le village avait pour tanouter un nommé David, possédant un cheval de race, à robe azurée, haute taille, sabot large, cou long, tête petite, allure rapide. Dressé à la parole, ce cheval, nommé Qr-At[1]) comprenait chaque parole de David. Il fut emmené et tomba entre les mains d'un habitant de Qars, dont la maison était en dehors de la place, et qui chaque jour le montait pour aller voir le pays: sa vîtesse lui faisait plaisir. Un jour, après avoir fait sa course habituelle, pour son agrément, il revint chez lui et rentra dans son enclos. En mettant pied à terre, il laissa la bride sur la selle, et quand il fut entré dans la maison, il dit à un serviteur: „Va desseller le cheval.“ Le serviteur s'en-va, il voit l'animal sorti et marchant au petit pas, va pour le prendre, mais il s'enfuit droit à l'E. L'homme enfourche un autre cheval et court après, mais celui-ci redouble de vîtesse, et l'on ne peut l'atteindre. Le serviteur retourne donc. L'intelligent animal ayant franchi cette nuit-là l'espace de six journées, arriva au village d'Ardzni et entra dans son enclos. Sortie en pleine nuit, pour aller prier à l'église, la mère de David fut apercue par le cheval, qui hennit et plia la jambe à terre. En revenant, elle raconta la chose à son fils. David sort, le cheval, comme un être intelligent, pose le cou sur son épaule et fait entendre une suite de hennissements. Au point du jour tous les villageois se réunirent et dirent à David: „Donne ton cheval au khan et dis-lui son histoire.“ Il conduisit donc son cheval et le fit voir au khan, en déduisant ses motifs „Ton acquet légitime, dit le khan, est rentré en ta possession, prends-le et va.“ Ne riez pas de nous pour vous avoir fait ce récit; les animaux aiment qui les nourrit, et leur maître, l'homme, comme il est arrivé de notre temps à des moines, ne connaît pas son bienfaiteur. Le cheval donc s'est enfui après deux mois de captivité, et est revenu chez son maître; nous, au contraire, nous ne gardons pas deux jours le souvenir des bienfaits des nôtres. Or quelque temps après, le Turk qui avait emmené le cheval étant venu à Ardzni, vit la bête et apprit qu'elle était arrivée au village la nuit même de son départ. Depuis lors David et le Turk devinrent amis.

Ch. XVIII. Les deux monarques font la paix.[2])

Sultan-Mourad, monarque des Turks, vint et conquit Bagdad sur les

---

1) ղռաթ; P. قر singe, ات cheval.

2) 14 déc. 1638. Dates.

Persans. Pendant qu'il était là, il envoya à Chah-Safi, roi de Perse, l'inviter à faire la paix entre eux. Le chah, de son côté, ayant expédie au grand-seigneur un ambassadeur, nommé Dchaghata-Kothouk Mahmad-Khan, ils conclurent un traité d'alliance et de paix pour 30 ans. Cependant les deux souverains étant morts, Sultan-Mourad eut pour successeur son frère Ibréhim, celui-ci son fils Mahmad, celui-ci son fils Khram (? probablement, ajoute l'éditeur, Souléîman II *ou*[1]) Ahmed II; celui-ci son frère Moustafa, tenant aujourd'hui les rênes du pouvoir. A Chah-Safi succéda son fils Abas, à celui-ci Safi, puis Souléîman, puis Houséin, princes dont nous dirons l'histoire. Durant ces divers règnes la paix se prolongea entre les Persans et les Turks, depuis 1088 (sam. 13 oct.) = 1638 jusqu'en 1147 (ma. 29 sept.) = 1667, l'année actuelle. Les effets de cette alliance pacifique sont tels que, de Constantinople à Ispahan, on va et vient sans danger ni crainte.

Ch. XIX. Merveilles opérées par le catholicos Philippos.

La vie et les actes du catholicos Philippos ont été racontés en entier par l'historien Arakel[2]); toutefois, étant allé à Carno-Kaghak, des témoins oculaires nous ont redit à son sujet des choses merveilleuses, que nous croyons convenable de relater ici. Mosès, le grand et vertueux catholicos, le second Illuminateur, avait remis à Philippos le bâton de vartabied, l'avait sacré évêque et l'envoya en Grèce comme collecteur. Il alla donc à Théodosiopolis ou Erzroum. Il y avait dans cette ville un vartabied Minas, extrêmement habile dans l'art de la musiquo, non moins fier et hautain, hardi et vaniteux, ne pliant devant personne. Un soir que l'on chantait l'office, le verset „Magnifiez" étant achevé, Minas entona la dernière strophe de l'hymne „La grande bénédiction." Ne chantez pas ceci, dit Philippos, cela ne convient pas;" Minas fit la sourde oreille et suivant son instinct, fit ce quil voulait. La prière finie, Philippos commença un sermon convenable à la circonstance, depuis „Seigneur, si des lèvres," jusqu'à „Glorifiez," commentant chaque chose avec modération. Il ajouta quelques mots sur l'hymne „Glorifiez," et reprocha à Minas d'avoir méconnu le mystère du jour, pour en faire à sa tête. Pour Minas, quoiqu'il fût dehors, il ne perdit rien de ce que disait le catholicos, et s'en tint pour offensé. Sous l'impression d'une maupaise haine, il alla calomnier Philippos auprès du commandant. „Il est venu de Perse, dit-il, un moine qui collige dans notre pays de grosses aumônes, qu'il emporte et livre aux Persans, pour qu'ils viennent ravager notre pays; en outre, il maudit et anathématise ton peuple et dit anathème

---

1) Au lieu du mot souligné lis. *puis*: Souleîman et Ahmed étaient fils d'Ibréhim; Moustafa, successeur d'Ahmed II, était fils de Mahmad ou Mohammed IV, et règna 1695 — 1703.

2) Ch. XXV.

sur Omar et Osman." Le pacha donc, dans sa colère, envoya trois janissaires, avec ordre „de traîner sur sa face et d'amener le moine en question." Ces hommes s'en-vont, et voyant quantité de marchands et d'habitants autour du moine, dirent: „Où est le Persan, venu de chez les Qizil-Bach? qu'il paraisse et vienne, le pacha le demande." Le saint vartabied s'étant levé, tous ceux qui étaient là en firent autant. „Allez dehors," dit le vartabied. Pour lui, ouvrant une niche, il en tira deux bougies de cire blanche, qui n'avaient pas encore été allumées, et dont la mèche était intacte à l'extrémité; il les prit, les cacha sous son manteau et partit; la foule l'accompagnant. Arrivé chez le pacha, il le salua humblement. „C'est toi, dit le pacha, qui es venu dans mon pays, recueillir de l'argent, qui l'envoies au chah, pour qu'au moyen de ces sommes, il lève des troupes et nous fasse la guerre!" Le vénérable vartabied, qui ne s'exprimait pas aisément en turk, répondit par interpète: „Je suis marchand d'huile; qui en achète, me paie; qui n'en achète pas, n'a rien à me donner. Si tu es marchand, dit le pacha, pourquoi nous injurier et nous maudire? Ce n'est pas mon affaire," répondit à ce propos le vartabied, et tirant de dessous son manteau les deux bougies, il les offrit au pacha. Au moment où celui-ci étendait la main pour les prendre, elles s'allumèrent entre ses doigts. Étonné, ému, il dit au vartabied: „Pars et va chez toi." Le vénérable personnage s'inclina profondément et partit. „Quelle merveille est-ce là? dit le pacha à ses gens; cet homme est un juste et un saint, qui opère bien des miracles," répondirent-ils. Le pacha ayant ordonné de le rappeler, „Père, dit-il, tu vois quil y a sécheresse et manque de pluie, tout est desséché. Si tu le peux, donne-nous de la pluie. La miséricorde de Dieu est grande, dit le vartabied, mais les Turks ne me laissent pas prier Dieu suivant ma religion. Je te donnerai une escorte, dit le pacha, et quiconque te contrariera sera mis à mort. Toi, prie suivant ta religion." Il lui assigna dix soldats, ayant ordre de tuer quiconque le contrarierait." Ayant quitté l'audience du pacha, il se rendit à l'église dite La Vierge des accords, et enjoignit à tous les clercs d'endosser leurs ornements. Lui-même s'habilla comme pour la messe, s'enveloppa de l'hémiphore[1]), mit la couronne sur sa tête[2]), prit la croix en main et sortit de l'église, avec la croix et l'Évangile, les grelots et les clochettes. On commença à chanter l'hymne „Saint Dieu, Père sans commencement." Les habitants se portèrent en masse au N. de la ville, au lieu dit la Colline du saint-signe. Pendant le défilé, au son de l'hymne, l'air parut s'assombrir sous les nuages. Quand on arriva au lieu indiqué, il y eut des gouttes; dès qu'on lut l'Évangile „Comme un éclair," le nuage gronda trois fois; quand la procession se

1) L'hémiphore, mieux omophore, est une sorte d'étole, semée de croix, qui se roule autour du cou, de façon à en laisser pendre les bouts l'un par-devant, l'autre sur le dos.

2) La mitre grecque est un bonnet, en forme de couronne.



mit en marche, les cataractes du ciel s'ouvrirent et laissèrent tomber une pluie abondante; enfin, lorsque la procession se termina, la plaine n'était qu'une mer. Ils revinrent à l'église, en disant: „Que le Seigneur règne dans les éternités!“ En y entrant il dit: „Interrogeons l'aïeul; Conservé [1]).“ Ayant vu ces deux prodiges, le pacha se saisit du calomniateur Minas, lui fit payer 1000 martchils[2]) et lui dit: „Que cela te serve de leçon et t'apprenne à ne pas mal parler.“ C'est ce que m'a raconté le vartabied Iohannès, de Carin, disciple de ce Minas.

Ch. XX. Martyre du prêtre Galoust.

Les allées et venus de Dchaghata Kothouc-Mahmad-Khan[3]) ayant amené la bonne intelligence entre les monarques turk et persan, le roi Chah-Safi lui conféra le khanat d'Érivan, car Kalb-Ali-Khan était mort en 1088 (sam. 13 oct.) = 1638. Dans la 2[e] année de son administration il vint de Basen un homme et sa femme, qui s'établirent au village d'Arakhous, canton de Cotek. La femme donna le jour à un fils, que ses parents firent baptiser par le prêtre Galoust; celui-ci le baptisa comme fils de chrétien, sans rien exiger, tant ils étaient pauvres, et même il leur donna 12 litras de blé pour se faire du pain. Quelques jours après, le père, ainsi que le frère de la femme, se présentent chez son mari et lui disent: „Après avoir ravi notre jeune fille, tu t'es enfui et venu ici; en outre, pourquoi as-tu volé nos effets précieux[4]) et les as-tu emportés avec toi?“ Ceux-ci nièrent, et dirent: „Nous ne savons de quoi vous parlez.“ A force de dire, d'éprouver des refus, ces gens se fatiguèrent et adressèrent au khan une plainte écrite, contre leur gendre et leur fille. Le khan les fit appeler et dit: „Rendez à ces personnes leurs effets.“ Eux, qui étaient ruinés et hors d'état de restituer, non contents de se faire turks, le mari et la femme, attirèrent toute sorte de mal au prêtre Galoust. „Nous voulions depuis longtemps, dirent-ils, nous faire turks, et c'est le prêtre Galoust qui nous en a empêchés; c'est lui qui a baptisé notre fils, qui nous a fait un présent de blé, en disant. „Je vous entretiendrai, ne soyez pas musulmans, au détriment de votre âme.“ Le khan envoya des hommes sans pitié, qui amenèrent de force en sa présence le prêtre innocent. „Pourquoi, dit le khan, as-tu baptisé l'enfant d'un Turk? Je ne savais pas qu'ils fussent Turks, dit le prêtre. Ce que j'ai fait, suivant le voeu de ma religion, c'est parce qu'ils m'en ont prié. Bien des chrétiens se font musulmans, comme ceux-ci; en quoi suis-je coupable? Pourqui, dit le khan, leur as-tu donné des

1) Ce sont des premiers mots d'antiennes.

2) Le martchil ou dahécan, dit l'éditeur, vaut actuellement $6\frac{1}{2}$ kop. arg., soit 26 cent.; 1000 martchils sont donc 65 r. a. = 260 fr.

3) V. ch. XVIII.

4) ռզակն; ar. ارزاق, richesses.

cadeaux et du blé? Faire l'aumône, est-ce donner un cadeau? dit le prêtre; faire l'aumône, c'est l'usage des chrétiens et le commandement de notre Évangile. En répondant ainsi, dit le khan, tu prétends m'échapper, il n'en sera pas ainsi: sois musulman, ou je te ferai mourir dans les supplices. Dieu me préserve, dit le prêtre, d'abjurer ma foi! Si tu veux me tuer, bien qu'innocent, je suis prêt à mourir. Quelle faute plus grande y a-t-il, dit le khan, que celle d'avoir fait chrétienne la progéniture d'un musulman? Je te l'ai dit, reprit le prêtre, j'ignorais qu'il fût musulman. Si j'avais su qu'il le fût, quand il est venu dans notre village, je ne l'y aurais pas admis, pour que ce malheurenx égarât nos fidèles." Le khan irrité ordonna de le livrer à la risée publique et de le mener en prison. Puis il chargea deux monqris — lecteurs du Qoran, de lui donner une leçon et d'essayer de le convertir. Ces gens s'entretinrent avec lui d'intérêts tout matériels; mais le vénérable prêtre Galoust, qui n'avait pas l'instruction d'un lettré, leur opposa des considérations mondaines. „Votre chef, dit-il, est en enfer, avec ses adhérents et avec Satan, comment exigez-vous que j'aille le rejoindre?" Dans leur colère les mollas lui donnèrent des coups de pieds et vinrent faire leur rapport au khan, qui envoya des soldats lui lier les mains sur le dos, le conduire à la porte occidentale et le lapider. Les farouches soldats le tirèrent donc de prison, et le poussèrent en avant, vers le lieu du supplice, tantôt traîné, tantôt marchant sous les coups. Les uns lui donnaient des bourrades ou le bafouaient, d'autres le pinçaient, lui tiraient la barbe ou les cheveux, lui crachaient à la face; d'autres l'injuriaient, l'insultaient ou lui donnaient de mauvais conseils, si bien que le saint prêtre, exaspéré, se mit à insulter aussi leur chef[1]), en disant: „Maudit soit-il, lui et ceux qui le reconnaissent! personne ne doit le tenir pour prophète." L'ordre ayant donc été donné, d'amener des chrétiens pour le lapider, et tous les chrétiens s'étant enfuis, ils prirent un Bocha — Bohêmien, et lui dirent: „Jette-lui des pierres, jusqu'à ce qu'il soit mort." Celui-ci ayant refusé de le frapper, on lui mit en main le bout d'une corde, et on lui dit: „Traine-le." Le Bocha ayant refusé de tenir la corde, on le battit au point qu'il fut laissé à moitié mort. Enfin les loups homicides se jetèrent sur le vénérable Ter Galoust et le lapidèrent. Il mourut dans la sainte confession du Christ. C'était le soir, on le laissa au milieu des pierres, et l'on partit. Les musulmans qui gardaient les remparts de la citadelle virent sur le corps du saint comme des éclats de feu et pensèrent que quelques fourbes (sic) musulmans brûlaient le cadavre. Ils appelèrent les garde-boutiques, qui leur dirent: „Qu'est ce que vous faites? C'est une lumière céleste, et non du feu." Au point du jour, les gardiens de la citadelle allèrent faire rapport au khan, qui dit: „C'est malgré moi que j'ai envoyé ce prêtre dans le divin paradis." Il ordonna aux prêtres chrétiens de le prendre et de l'enterrer

1) L'auteur a écrit: leurs chefs.

suivant leur rite. Il vint donc quantité de prêtres et de peuple, qui enlevèrent le cadavre, les pierres et la terre imprégnée de sang, et le déposèrent dans l'Hermitage d'Érivan, auprès de l'apôtre Anania. Le saint prêtre Galoust périt en 1088 (sam. 13 oct.) = 1638, durant le jeûne quadragésimal, au temps du catholicos Philippos.

Ch. XXI. Querelle de la bénédiction des eaux.[1])

Chah-Abas le Grand et le premier, roi des Persans, a expulsé les Arméniens et les a emmenés et établis en Perse; toutefois il cherchait à complaire aux chrétiens, construisait en tous lieux des églises et avait décidé que chaque année la bénédiction des eaux se ferait en sa présence. Tous les khans, à son exemple, là où il y avait des chrétiens, les admettaient à bénir l'eau par-devant eux. Suivant le même principe Kothouc-Khan ordonna au catholicos Philippos de faire solennellement, en sa présence, la bénédiction de l'eau. En conséquence de la lettre du patriarche, les supérieurs et les moines de tous les couvents, ainsi que les prêtres des villages, se réunirent, afin d'accomplir, avec toute la solennité possible, l'ordre du commandant. Suivant l'injonction du grand catholicos, la réunion se fit au village de Khnkélo-Tzor, aujourd'hui Tzora-Gegh, où ils vinrent célébrer la messe. Le khan avait dressé sa tente au bas du pont et attendait le cortége de la bénédiction de l'eau. Cependant les Persans, à moeurs sauvages, dits Thathars, avaient préparé une cérémonie à l'instar de celle des chrétiens; ils se tenaient prêts, à l'intérieur de la citadelle, et avaient posté pardehors des guetteurs, devant, aussitôt que les Arméniens seraient près de sortir de l'église, leur en donner avis, afin qu'eux-mêmes sortissent de leur côté. Leur chef était un évêque renégat, nommé Djadjin. La messe achevée, les Arméniens sortirent, pour se rendre à l'endroit désigné, en bas du pont. Monté sur un mulet, le vartabied Zakaria, supérieur du couvent de Iohanna-Vank, s'avançait, précédé de deux coureurs. Les guetteurs, l'ayant vu, prévinrent les Thathars, qui sortirent en se dandinant, marmotant, tapotant, donnant de la zourna, criaillant, battant des mains, le renégat Djadjin allant en tête. Ce qu'ayant vu le vartabied Zakaria, il s'arrêta et prescrivit à tous ceux qui étaient en habits ecclésiastiques de passer à l'arrière. Pour lui, descendant de son mulet, il ordonna aux valets de pied de saisir le renégat Djadjin et de le terrasser; lui, il lui prit la tête et avec les clous de sa pantoufle, lui porta de tels coups que le malheureux fut tout souillé de sang. L'infâme renégat criait: „Est-ce que la religion musulmane est disparue de la terre, qu'un Arménien peut m'assassiner?“ A ce cri les Thathars se jetèrent sur Zakaria, pour le tuer; mais quelques grands

1) Cf. Arak ch. XIX, XXIII.

personnages musulmans tirèrent l'épée sur eux et leur dirent: „Voulez-vous donc nous faire écharper tous? Ce que ces gens ont fait, c'est par l'ordre du chah, pour notre agrément. Le khan est là, qui les attend, et vous agissez en opposition au chah et au khan.“ Ces paroles les calmèrent. Informé que les bénisseurs d'eau s'étaient retirés, le khan chargea plusieurs personnes de s'entremettre, et ce ne fut pas sans peine qu'on décida les Arméniens à accomplir la bénédiction. Par son ordre deux belles robes furent portées, l'une au catholicos, l'autre à Zakaria, et 30 des Thatars qui avaient fait une démonstration hostile furent arrêtés, condamnés à 300 toumans d'amende. Pour l'infâme renégat Djadjin, il le chassa de sa présence et l'expulsa de la forteresse: il vécut donc avec son visage noir[1]), de par Dieu.

Ch. XXII. Règne et actes de Chah-Abas le Petit.

Chah-Safi, roi de Perse, étant mort en 1091 (mardi 14 oct.) = 1641, la royauté passa à son fils Abas, doué d'intelligence et d'instruction, dont le règne fut ferme et prospère. Les Indiens ayant occupé Qandahar[2]), pendant que son père Chah-Safi était à Érivan, Chah-Abas marcha contre eux, avec une puissante armée, reprit la place, non sans de grands efforts, et revint à Ispahan. Son projet était d'aller à Bagdad et de la reprendre aussi[3]), mais les princes et les grands le retinrent, en disant: „Ton père a fait un accord, sous serment et sous peine de malédiction, et l'on s'est engagé à garder la paix durant 30 ans. Quand il y a à peine cinq ou six ans que la parole est donnée, voudrais-tu manquer à ta promesse, te parjurer et tomber sous le coup de la malédiction?“ A ces paroles le sage prince renonça à son projet, et se tint tranquille. Aimant les chrétiens, aux réunions intimes de ses grands et princes il invitait les principaux de Djoulfa, tels que Khodja-Safraz et Khodja-Ptoumn. Il fréquentait aussi les maisons des chrétiens, leurs noces et cérémonies; il était juste, sans acception de personnes: tel il fut toute sa vie. Il frappa aussi des monnaies plus grandes que celles des rois ses prédécesseurs, sous le nom de Sahib-Qran.

---

1) Expression qui se rencontre assez souvent chez les Arméniens et les Géorgiens, pour indiquer le chagrin et la honte.

2) Dates d'Arakel, en 1651; Chron. gé. dans Mém. de l'Acad. des sc. VI[e] sér. t. V, p. 124, 125: là, par une faute de copiste, il est dit que c'était *Chah-Thamas* qui allait guerroyer contre Qandahar.

3) Chah-Séfi était mort le 3 mai 1642; c'est lorsqu'il était sous Érivan, que le Grand-Mogol Akbar réussit à reprendre Qandahar, grâce à la trahison d'Ali Merdan-Khan, que le roi de Perse avait mal traité, et qui l'occupait par droit d'héritage, cette ville s'étant autrefois mise sous la suzeraineté de Chah-Abbas 1[er]. Abas II l'assiégea dès le commencement de son règne et la reprit seulement en 1650 ou 51; Hist. des révol. de Perse, Paris, 1742, t. I, p. 132—139.

Ch. XXIII. Construction de l'église d'Ardébil.

J'ai dit et redit que Chah-Abas le Grand et le premier avait dépeuplé l'Arménie et emmené les habitants en Perse; il en avait aussi établi quelques-uns à Ardébil, où ils construisirent par ses ordres, près de la mosquée de Cheïkh-Sofi, une petite église en bois, proportionnée à leur nombre[1]). Peu-à-peu ce nombre augmenta, au point que l'édifice, trop petit, ne pouvait contenir la communauté chrétienne, qui en était fort chagrine. Ils pensèrent donc à abattre la muraille occidentale et à augmenter la capacité de l'édifice en proportion du besoin. Les mouqris et mollahs, en ayant eu vent, se réunirent en masse et s'entendirent pour détruire l'église de fond en comble. Les chrétiens poussèrent des cris à la porte du commandant, qui ne pouvait rien empêcher et dit: „Ces gens ont agi à leur tête, sans rien écouter; j'écrirai à l'ehtimal-dauleh, présentez-vous à lui. S'il le permet, vous donnerez requête au chah, qui peut-être aura des égards pour vous,“ et il écrivit une lettre tout en leur faveur. Or il y avait dans la ville un prêtre, beau et habile parleur, que l'on décida à faire le voyage. On fit une collecte, qu'on lui remit, et il partit avec la lettre du khan. Arrivé à Ispahan, il alla d'abord chez Khodja-Safraz, le premier personnage de Djoulfa, qui le conduisit chez l'ehtimal-dauleh, nommé Sarouthaqi, et il lui montrèrent la lettre du khan. Quand il l'eut lue, „Prêtre, dit-il, écris une requête, comme tu l'entendras, et remets-la au khodja, avec la lettre du khan. Lorsque nous irons chez le roi, il me les remettra, et je les soumettrai au chah.“ Ayant rédigé une requête d'un ton lamentable, le prêtre la remit au khodja, qui la transmit à l'ehtimal-dauleh, au jour convenu, et celui-ci donna au chah les deux écrits. Voyez la miséricorde de Dieu! Comme le coeur d'Artachès s'adoucit en faveur de Mardochée, ainsi celui de Chah-Abas à l'égard du prêtre. „Que l'on m'amène le souscripteur de la requête,“ dit-il. On appelle le prêtre, il arrive, se prosterne face en terre, s'avance à genoux et baise les pieds du roi, puis se relève. „C'est toi, dit le chah, qui as écrit cette requête? C'est moi, sire, dit le prêtre, qui en suis le souscripteur. Redis-moi les choses de vive voix, que je les comprenne.“ A mesure qu'il racontait, le chah prêtait une oreille attentive, puis il appela un secrétaire et dit: „Écris au khan et aux mollahs d'Ardébil. En démolissant la maison de prière des chrétiens, vous avez effacé le souvenir de mon aïeul, et causé à moi-même un grand préjudice, qui vous rend dignes de mort. Toutefois je vous épargne pour le moment, en qualité de serviteurs de Chah-Sofi. Ma majesté vous ordonne de rétablir, de vous-mêmes, à vos frais, avec vos artisans et serviteurs, sous l'inspection des Arméniens, leur église, de la façon qu'ils voudront la bâtir, grande ou petite, afin que le souvenir de ma famille ne se perde point, et que l'on prie là pour la dynastie de Cheïkh-Oghlou.“ Cette

1) Թուականին; lis. Թուին.

lettre scellée, il la remit au prêtre, en disant: „Pars, va-t'en.“ Le prêtre s'en-alla à reculons. Quand il se fut un peu éloigné, le chah le rappela et dit: „Je sais que tu n'as pas ce qu'il faut pour payer ton pain, en route,“ et appelant un trésorier: „Compte-lui 12,000 tians pour sa provision de pain, en route, et toi, hâte-toi de partir.“ 1)

Le prêtre s'en-alla. Arrivé à Ardébil, quand il exhiba au khan le raqam royal, celui-ci voyant en quels termes sévères il était conçu, manda les cheïkhs et mouqris, leur lut le raqam, leur montra le rescrit du chah, où il était dit: „En faisant cela, vous avez agi en ennemis de la dynastie de Cheïkh-Oghlou.“ Ces paroles causèrent une frayeur universelle, on s'écria: „Nous sommes sous le coup du commandement royal.“ Aussitôt on choisit les maîtres, on trace un plan, on pourvoit aux briques, on ordonne aux Arméniens de mesurer les lieux, et l'on commence par déposer dans les fondations de gros blocs de pierres non taillées, et, par dessus, des briques. Les ouvriers étaient si nombreux, que la construction en briques fut promptement terminée, splendide et charmante. L'église une fois constituée, avec trois prêtres, on établit un bedeau adroit qui, chaque nuit, allait frapper à la porte et aux lucarnes des maisons des chrétiens, pour qu'ils se rendissent à la prière.

Or un vendredi au soir, le mollah monté sur la terrasse de la mosquée ayant entonné son chant 2), les chiens de la ville aboyèrent après lui; dès qu'il se taisait, les chiens se taisaient également; quand il reprenait, les chiens d'a-boyer. Entendant ces hurlements, le bedeau se dit à lui-même: „Voilà que les chiens hurlent au mollah, si je hurlais aussi, quel mal y aurait-il?“ Il se mit donc à crier à haute voix: „Dieu est béni, bénissez Dieu!“ Entendant sa voix, le mollah se tut, non sans chagrin Quand les fidèles arrivèrent, ils dirent: „Pourquoi as-tu suspendu ton appel? Notre foi est perdue, dit le mouqri. Pourquoi? dirent les musulmans. Parce que, répondit le mollah, le crieur arménien a tant élevé la voix, qu'il a dominé la mienne.“ Ces gens, en compagnie du mollah 3), se portèrent chez le khan et firent du bruit. Ayant fait appeler les trois prêtres, le khan leur dit: „Vous avez eu l'impudence de faire bâtir votre église par les musulmans, maintenant qui vous a permis de crier? Nous ne sommes pas bedeaux, répondirent-ils, et nous avons un serviteur, qui est peut-être l'auteur du fait.“ Sur l'ordre du commandant, cet homme ayant été amené, „C'est toi, dit-il, qui appelles les habitants à la prière? Oui, dit l'autre. Je te

---

1) *տիան*; P. ده dix., دهان des dixaines. Ce nom de monnaie — a déjà paru, 1re Partie ch. XXI, p. 27. Ce qu'il y a de sûr, c'est que Tian doit être une très petite monnaie. Si, ce qui est bien possible, Tian ou Dian est l'abrégé du mot dinar, denier, les 12,000 pièces ne vaudraient qu'un touman et un cinquième, soit, pour l'époque, 54 francs = 13 r. 50 k.

2) *սալայ*; P. صلا chant, prière du matin.

3) Ce mot, en ar. مولى, est presque toujours transcrit ici *մոլնայ*, molna.

ferai jeter aux chiens, qui te mangeront à belles dents. Pourquoi? dit le bedeau. Qui t'a autorisé à crier et à couvrir la voix de nos mollahs? Écoute, prince, dit le sonneur. J'ai vu, lorsque le mollah donnait de la voix, que les chiens de la ville hurlaient sur lui, et que les mêmes chiens hurlaient à l'appel du mouqri; je me suis dit, que les chiens hurlants ne subissent ni châtiment ni amende; moi, qui suis un chien, je vais hurler. Si les chiens sont châtiés et mis à l'amende, il en sera de même de moi." A ces mots les musulmans éclatèrent de rire, en disant: „Ainsi tu consens à faire de toi un chien?" Depuis lors jusqu'à présent, le bedeau crie à pleine voix, et quand son cri va jusqu'à la mosquée de Chah-Sofi, ils disent: „Ce sont chiens arméniens qui hurlent." Ne vous figurez pas que nous prenions cela pour injure ou affront; bien au contraire, c'est notre honneur et gloire; car S. Paul dit: „Le Christ se prêche, soit par occasion, soit avec vérité." [1])

Ch. XXIV. Venue de Khosro-Khan.

Dchaghata Kothouc-Mahmad-Khan était excessivement cupide, chiche et spoliateur; au lieu de délivrer la paie aux troupes, il avait l'habitude de la retenir. Il avait supprimé les chefs militaires, ne laissait rien faire à aucun d'eux, n'en chargeait aucun du recouvrement des impôts et ne confiait ce soin qu'à ceux qui étaient venus avec lui. Fatiguées de ce régime, les multitudes s'entendirent pour le secouer, et rédigèrent une lettre, qu'elles firent tenir au catholicos Philippos et envoyèrent au chah. Le prince, à cette nouvelle, expédia un nommé Khosro, Géorgien de nation, qu'il chargea de gouverner Érivan et de lui envoyer Mahmad. Khosro vint à Érivan, avec le titre de khan, et fit partir Mahmad pour Ispahan. Khosro était bon, vertueux, ami des chrétiens; il allait dans les monastères, leur faisait des largesses, était accessible à la pitié, généreux, revêtait d'une robe celui qui lui offrait un œuf, allégea les impôts pesant sur les chrétiens, supprima la taxe levée sur les voyageurs. L'abondance et le confort reparurent, la cherté générale des choses ne se fit plus sentir. Aimant la musique et le chant, il composait et exécutait lui-même des mélodies. Allait-il dans les couvents, il faisait venir les enfants des lecteurs et leur faisait chanter des characans et des hymnes. Quand il s'asseyait pour boire et manger, il invitait les principaux Arméniens à s'asseoir avec lui, rendait des jugements équitables. C'est ainsi qu'il se comporta à Érivan. Je parlerai plus loin [2]) de son départ.

Ch. XXV. Fin misérable de Qara-Qoubath.

Ce Qara-Qoubath, de race persane, était de la famille des méliks Salahents. Pendant que Chah-Safi assiégeait Érivan, il fréquentait la porte des chefs et

1) Philipp., I, 18: sive per occasionem, sive per veritatem, Christus annunciatur.
2) Ch. XXV.

obtint à force de présents le kalantharat de la contrée dite en persan Chahriar[1]): j'ignore la dénomination arménienne. Quelle qu'elle soit, il en fut établi administrateur. Voici comme il se conduisait. De tous les impôts payables aux khans, il donnait la liste aux chefs de cantons, ceux-ci aux chefs de villages; la perception se faisait par les osticans, qui la remettaient au khan. Cependant le kalanthar Qara-Qoubath fournissait aux chefs de canton la liste des petites redevances; pour les grandes, il donnait des états faux et contraires à la réalité. Pour Edchmiadzin il inscrivait légumes[2]); pour Abaran, chicorée; pour Kanakerh, solives; pour Dzaghcouniats-Tzor, verjus: de cette manière, il inquiétait le pauvre peuple.

Le catholicos Philippos avait beau lui faire souvent résistance, il ne l'écoutait pas. Il avait un serviteur, nommé Isa-Ahmed[3]), qui fut envoyé par lui au village de Francanots et tourmenta les paysans; ceux-ci vinrent auprès du catholicos, se plaindre de Mahmad. Le catholicos lui ayant écrit une lettre affectueuse, le sale Mahmad cracha dessus et la déchira, non sans vomir des injures contre lui; ce qu'ayant su le kalanthar, il ne fit qu'en rire. Quand on en informa le catholicos, il en fut mortellement affligé et envoya des exprès, qui réunirent les chefs de cantons et les tanouters, et ayant tous ensemble examiné l'affaire des impôts, dûs aux commandants, ramassèrent une foule immense de griefs contre lui. Voyant ce qui s'amassait sur sa tête, et que son compte devenait menaçant, il eut recours aux supplications et pria le catholicos de lui servir de médiateur pour un arrangement. Celui-ci ayant refusé, il perdit tout espoir devant l'exigence sévère d'un compte-rendu. Il rédigea donc de sa propre main une cédule de cette teneur: „Nous aspirons au kalantharat, moi Qoubath ou quelqu'un de ma parenté; si nous réussissons dans cette affaire, nous paierons 7000 toumans au trésor royal, dût notre tête y passer.“ Cette lettre envoyée au catholicos, il osa venir au S. Edchmiadzin; mais il fut exilé et devint un simple paysan.

Après cela de mauvais propos contre Khosro-Khan étant venus à l'oreille du monarque, Chah-Abas envoya comme commandant à Érivan un nommé Mahmad, avec ordre de lui expédier Khosro; celui-ci fut envoyé à Ispahan, et Mahmad occupa le poste. Qara-Qoubath et un seigneur chargé par le souverain du recouvrement des impôts, s'étant entendus avec Mahmad, le menèrent dans la maison de Khosro-Khan et lui firent voir ses femmes. Mahmad, dit-on, fit violence à la principale femme du khan, qui devint enceinte de ses œuvres. Le khan se hâta de revenir à Érivan. Mahmad, ayant appris son arrivée, eut peur et le prévint, en prenant la fuite. Le khan vient, entre dans la citadelle, on lui

1) Cf. Th. Ardzrouni, l. I, ch. III, Chahri.
2) ածուղ; lis. ածու, ածուք.
3) Mahmad?, cf. plus bas.

raconte ce qu'ont fait Qoubath et le seigneur en question. Il entre en fureur, ordonne de l'arrêter, de lui mettre la cangue au cou et des chaînes aux pieds, de le plonger dans un cachot sombre, et ténébreux et puant, où il périt par les poux, par la saleté, par la quantité de vermine, par les plaies de sa longue chevelure. Quant à son complice, il fut arrêté par un esclave royal, pendu avec un chien et périt sous les coups. Sa femme même ne fut pas épargnée, elle endura la bastonnade et les tortures de la flagellation. Le fils du frère de sa femme avait écrit à son aïeul, père de la femme du khan, et l'avait informé par un coureur agile des angoisses éprouvées par sa fille. Comme c'était un grand personnage de la cour, préposé, en qualité de souphradji-bachi, à la table du chah, il avait fait connaître indirectement l'affaire au monarque, qui, informé du meurtre de son serviteur, se fâcha et envoya le Mahmad susdit gouverner Érivan et exiler Khosro. Quand celui-ci arriva, au lieu de se présenter au chah, il prit l'habit d'un avdal et s'enfuit dans l'Inde, où il mourut.[1])

Ch. XXVI. Thahmaz-Qouli-Khan meurt de mort violente.

Nous avons raconté[2]) la captivité de Thahmaz-Qouli-Khan, emmené à Stambol du temps de Mourad, roi des Osmanlis. A Mourad succéda son frère Ibrahim, à Chah-Safi, son fils Abas. Du temps de ce prince, Thahmaz écrivit à l'ehtimal-dauleh, pour le prier de parler de lui au chah, afin qu'il le demandât au grand-seigneur, et qu'il pût rentrer et mourir dans sa patrie. L'ehtimal-dauleh en ayant parlé au chah, celui-ci fit redemander Thamaz au grand-seigneur, par son ambassadeur. Le monarque donna l'ordre de le congédier. Rostam-Khan, gouverneur de Tauriz et ennemi de Thahmaz, qui ne savait rien de cela, fut mortellement blessé, quand il l'apprit, car il ne voulait rien moins que le voir revenir. En effet, Thahmaz étant le premier entre les khans, sa position vis-à-vis de lui serait inférieure et non sans danger. Il écrivit donc au vizir des Osmanlis: „Par quelle combinaison laissez-vous celui-ci partir? Le jour où il *mettra*[3]) le pied en Perse, comptez que Stambol échappera de vos mains; car maintenant il connaît votre pays et il a tout examiné.“ Au reçu de la lettre de Rostam, Thahmaz était déjà parti de Constantinople depuis trois jours. Le vizir envoya après lui des cavaliers, qui l'atteignirent à Nicomédie, aujourd'hui Iznimoud — Izmid, le tuèrent et l'enterrèrent là. On lui dressa un monument. Les gens de sa suite ayant informé le chah que Thahmaz avait été tué par Rostam, le prince, dans son courroux, le fit mettre en pièces, membre, à membre, et livrer aux chiens. Ainsi mourut-il, mesuré à la même mesure employée par lui contre son prochain, et payé de réciprocité.

1) V. sup. p. 68.
2) Sup. ch. IV.
3) [illegible], il est entré; je lis le futur.

Ch. XXVII. Éclipse de soleil.

En l'année arm. 1103 (dim. 9 oct.) = 1653, le mercredi 3 août[1]) (1654), avant le carnicapium de l'Assomption, comme j'étais à Tauriz, métropole persane, le soleil s'éclipsa, à la 7e heure du jour. Ce fut comme une nuit assombrie par les nuages; l'obscurité couvrit le monde, et les étoiles montrèrent leurs clartés à contre-temps. Les artisans, les marchands bouclèrent les portes de leurs ateliers et boutiques, tant les voleurs étaient nombreux en ce moment. Les oiseaux vivant dans la ville furent inquiets; l'effroi, la terreur, s'emparèrent de tous les hommes. Les ténèbres ayant duré une demi-heure, la lumière reparut ensuite.

Cependant le commandant Béjan-Beg ayant réuni les savants persans, pour examiner les causes de la défaillance du soleil, les uns dirent: „Le roi meurt," ou „Il se livre une sanglante bataille;" d'autres, ceci, cela. Lui, se méfiant de leurs assertions, envoya à l'église arménienne, consulter les prêtres: parmi ceux-ci se trouvait un vartabied Zakaria, du village d'Astabad, et nous auprès de lui.

Ayant consulté le calendrier, suivant les règles, nous trouvâmes que la lune n'achève pas son cours en 30 jours, mais qu'elle marche 29½ jours, et qu'à cette demie restante, elle devient nouvelle. Cela a lieu, quand le comput marque un kisac — une demie; 29½ étant soustraits de 30, il reste une demie, qui est le kisac mensuel.

Or, à l'époque de cette éclipse, la lune ayant achevé 29 de son cours, et étant devenue nouvelle, sur ce demi-jour au-dessus de 29, dans le même nœud où se trouvait le soleil, elle y resta en conjonction avec l'astre et l'éclipsa. Comme l'obscurité se prolongea une demi-heure, cette demie, manquant à 30 et à la lunaison précédente, était le commencement de la nouvelle lune. C'est comme lorsque le soleil s'inclinant vers le soir, le jour finit, et la nuit commence; de même, quand la lune prend commencement à cette demie, elle achève 30 et non 29, par le moyen de cette demie. „La demi-heure et le demi-jour, „additionnés, donnent 2; en ajoutant 3, c'est 13 de la lune. Or l'éclipse eut „lieu le 13, au commencement de la nouvelle lune."

Nous dîmes ces choses aux serviteurs du khan, l'assurant que l'éclipse du soleil ne causerait aucun dommage, mais que la lune avait obscurci l'astre, en se trouvant au-dessous de lui. Ces gens ayant rapporté au khan ce qu'ils avaient appris de nous, lui fut bien forcé de nous donner raison et tort à ses mollahs, qu'il méprisa. Il nous envoya quantité de fruits et de raisins secs.[2])

1) Cf. Arakel, Dates; le mercr. 2 août 1654.

2) Arak., Dates, en 1653, 4 «Le mercredi 2 du mois d'août (1654), le 30 de la lune, le soleil étant dans le signe du lion, à midi passé, le tiers du soleil fut éclipsé.»



Ch. XXVIII. Mahmad-Khan et ses actes.

Mahmad-Qouli-Khan était fils d'un grand personnage, nommé Lars-Beg, haut placé du temps de Chah-Abas le Grand et le premier. Chah-Abas le Petit avait conféré le khanat à son fils Mahmad et l'avait envoyé comme gouverneur à Érivan, où il entra avec grande pompe et appareil. Comme il était hautain, vaniteux et cupide, il prit possession de notre pays fièrement et la menace à la bouche. Son premier soin fut d'annuler toutes les bonnes choses établies par Khosro-Khan, d'alourdir les impôts, de prendre une taxe sur les voyageurs, de vendre cher tout ce qu'il put, blé et autres objets. Chaque année il envoyait des inspecteurs, prendre le revenu des champs et augmenter annuellement le quint. Il en était de même des compteurs de brebis, des mesureurs de vignes, des préposés à la capitation: tout fut soumis à l'impôt. Ce que Khosro avait allégé, il l'apésantit et le renchérit. Adversaire et ennemi de notre nation, il vint, sous prétexte de divertissement, au S. Edchmiadzin, et la vue de ses beautés et de sa splendeur excitant ses mauvais instincts, il dit: „Je défends, tant que je serai ici, de sonner les cloches, de frapper les appels, de crier aucunement.“ Or

---

```
 1103 : 7 = 4 dim. = 1 navasard.                      1654
 1103 : 4 = 275        557                           —   2
+ 550                 — 275                          1652 : 19
 1653                   282 j. = 9 oct. 1653.         152
 1654 : 4                                             132
  413                                                 114
    1                                                  18
 2068 : 7 = 3  1 mars.                               —  1
            4                                          17
            5                                        × 11
            5                                          17
           17 : 7 = 3 mercredi 2 août 1654;            17
                  avant le Carnicapium.              + 15
                                                      202 : 30    30
                                                       22 + 5 = 27
                                                                  8 août N. L.
```

Suivant l'Art de vérif. les dates. En 1654, 10 août, à $10^{h}\,^1/_2$, du matin, heure de Paris eut lieu une éclipse de soleil, centrale en Asie. Ispahan est plus oriental que Paris, de $3^{h}\,^1/_2$; l'heure indiquée doit être 7^{h} du matin, pour Tauriz.

En 1654, Pâques 26 M.
l'Assomption 13 août
dim. du Carnicapium 6 »

Ces raisonnements de Zakaria sont justes, excepté l'hebdomaire et l'heure, jusqu'à la partie de l'avant-dernier §, mise entre guillemets, qui reste d'autant plus inintelligible, que là il est dit que l'éclipse eut lieu «le 13 de la lune,» au lieu du 30, donné par le calcul et par l'ensemble du fait.

C'est ce que je tiens de l'obligeance de mon savant collègue M. Savitch.

cette nuit-là un homme de Djoulfa vint frapper à la porte du rempart, pour entrer et faire ses prières. „N'ai-je pas défendu de frapper? dit le vilain khan, et voilà que vous frappez, à donner le cauchemar.“ On prit le coupable, et on lui tira 3 toumans d'amende. Le lendemain, en se promenant dans les cuisines du monastère, en compagnie du vartabied Zakaria, qui lui détaillait l'énormité des dépenses et la modicité des revenus, il aperçut dans un moment de loisir une grande marmite, qui se logea dans sa pensée, et résolut de la prendre. Toutefois il n'en témoigna rien pour le moment. De retour à Érivan, il envoya des gens au S. Edchmiadzin, qui enlevèrent la chaudière, et s'en servirent pour chauffer l'eau des bains de la ville. Le vartabied Zakaria étant dans son logis à Iohanna-Vank, on l'informa de la soustraction; il partit aussitôt, se rendit à la citadelle et se mit à crier bien haut, à la porte du khan: „Après avoir pillé la contrée d'Ararat, tu portes maintenant la main sur les monastères, et tu veux les dépouiller. Eh bien, je prendrai tous les moines, et nous irons en masse aux pieds du chah. Si tu nous tues, il y a encore 200 Zakaria, que tu ne peux massacrer.“ Tout cela était crié bien haut. Entendant ce vacarme, „Voilà, dit le khan, qu'on nous fait de la misère; donnez-leur le prix du cuivre.“ On enveloppa 6 toumans, dans un linge, qu'on alla donner au vartabied. Toutefois il lui garda rancune en son cœur et ne cherchait qu'un prétexte pour le démolir, sans succès cependant, parce que les principaux des musulmans lui voulaient du bien, même Rostam, khan de Tiflis, le traitait en frère, et lui envoyait souvent ses compliments et écrivait au khan: „Je te recommande mon frère.“ Le khan ne pouvait donc rien contre lui. Enfin il résolut de lui tendre un piége de sa façon.

Le catholicos Philippos construisait le clocher d'Edchmiadzin, et le vartabied Zakaria restaurait l'église de Iohanna-Vank. Tantôt le vilain khan envoyait des messages pour dire: „De quelle permission construisez-vous une église?“ Tantôt il détournait les ouvriers pour ses propres travaux, et pensait par-là mettre notre maître dans l'embarras: ce fut lui qui tomba dans la fosse. Un certain seigneur Mirza-Ibrahim, qui avait été chargé par le chah de la perception des impôts, vint et exigea du khan les revenus du trésor, que celui-ci retenait au lieu de les livrer, et il y avait entre eux des contestations sans fin. Un jour qu'ils en étaient à l'attaque et à la riposte, le khan irrité ordonna à ses gens de jeter Mirza-Ibrahim dans une cuve pleine d'eau et de l'y plonger vigoureusement. Quand on l'eut tiré de là, il le bannit du pays d'Ararat. Celui-ci se rendit près du chah, se plaignit du khan et raconta ses sévices à Érivan, comme quoi il avait arraché la barbe à l'évêque Iohannès, ainsi que je le dirai bientôt [1]). Il termina ensuite, par ses propres mauvais traitements. A ce récit le chah irrité ordonna à ce même Mirza-Ibrahim d'aller se saisir du khan,

1) Infrà, ch. XXIX.

de lui mettre les fers aux pieds, la cangue au cou, de livrer ses biens au pillage et de l'expédier à Anouch-Berd ou, comme ils disent, à Qakha-Qala. Ayant reçu cet ordre, Mirza-Ibrahim, avec des gens de confiance, vint en hâte à Érivan, entra dans la citadelle et ferma les portes de la ville. Le khan était alors dans son tribunal; Mirza-Ibrahim y pénètre avec ses gens, saisit le pan de sa robe, l'arrache de son siége, le jette à terre, et le foulant aux pieds, le frappant, disait: „Arracheur de barbes, tu as ton tour.“ On lui mit des chaînes aux pieds, la cangue au cou, que l'on enleva au bout de 3 jours, et on le tint dans une maison isolée, où personne n'avait permission d'approcher de lui, excepté un jeune enfant, qui lui portait du pain. On ne lui permit pas non plus de se raser la tête. Quand ses cheveux eurent poussé, on vit qu'ils avaient blanchi. Quelque temps après, on l'expédia au lieu désigné d'Anouch-Berd, où il vécut et mourut.

Ch. XXIX. Derniers actes de l'évêque Iohannès.

Puisque nous avons promis l'histoire de l'évêque Iohannès [1], écrivons-la en détail. Après ses luttes contre les démons et ses triomphes, dans l'hermitage de Lim, étant venu au S. Edchmiadzin, le catholicos Philippos le sacra évêque et l'envoya, comme supérieur, au S. asile de Iohanna-Vank, où il demeura deux ans. Lorsque Mourad, roi des Osmanlis, vint et prit la citadelle d'Érivan [2], la population se dispersa et chacun s'enfuit où il put. L'évêque Iohannès, de Iohanna-Vank, avec ses novices, passa au couvent de Darnaker, dans le pays des Aghovans. Durant l'hiver de la même année, Chah-Safi, roi de Perse, étant venu et ayant repris la citadelle d'Érivan, chacun rentra dans sa demeure et l'évêque Iohannès dans sa retraite de Iohanna-Vank, qu'il trouva complètement vide. Il réunit plusieurs moines, rétablit la discipline du couvent, et y ayant installé un supérieur, partit avec quatre de ses disciples et passa dans le canton de Dzaghcouna-Tzor, afin d'y recueillir du blé pour le couvent. Il avait recommandé à ses disciples de ne pas dire qui il était. Or il y avait près de lui un hermite, Iacob de Carbi, de faible intelligence, que tout le monde connaissait pour tel, et dont, pour cette raison, on se moquait, on faisait un plastron, on l'appelait Gij-Iacob. [3] Tout ce que récoltait l'évêque, Gij-Iacob le chargeait sur un âne, et revenait après l'avoir porté au couvent; partout où allait l'évêque, il l'accompagnait. Gij-Iacob étant allé au couvent, comme à l'ordinaire, l'évêque, dans sa tournée, arriva au village de Nakhamark, où il y avait deux prêtres, l'un de Kétcharous, l'autre dudit village de Nakhamark: tous deux nommés

1) V. Partie I, ch. XLIV, à la fin.
2) En 1636.
3) Iacob-le-Sot; գիժ, ტიყო; P. کیج, tors, de travers.

Sahac. L'évêque, à son arrivée, leur ayant donné le bon jour, ceux-ci, voyant un homme en habits misérables, à-pied et boiteux, ne lui rendirent pas le salut, ne le firent pas asseoir sur la fourrure et se mirent à raconter, d'après les livres, des choses étranges et fausses. L'évêque leur dit seulement: „Ce n'est pas comme vous le dites.“ Eux l'injurièrent et dirent: „Toi qui n'es qu'un moine et un mendiant, comment oses-tu ne pas croire ce que nous disons? Tais-toi.“ Lui n'ajouta pas un traître mot. Pendant qu'ils bavardaient, Gij-Iacob arrive et entre; les prêtres le voient, lui donnent le bon jour et, pour plaisanter, lui disent: „Sois le bien-venu, pèlerin.“ Lui les regarde et, voyant l'évêque si mal traité, dit aux prêtres, dans son langage: „Oh, oh! Savez-vous qui est celui-ci?“ L'évêque cependant le retenait de parler: „Quel est cet homme? dirent les prêtres, d'un ton de plaisanterie; nous ne le connaissons pas. C'est le baron Ter Iohannès, de Carbi, dit Iacob. C'est-lui qui, 7 ans durant. a livré bataille aux démons, dans l'hermitage de Lim.“ Les prêtres, qui avaient entendu parler de cela, furent couverts de honte et de confusion, et se jetant à ses pieds, lui demandèrent pardon et le traitèrent avec tous les honneurs convenables. Le lendemain ils se firent ses guides et récoltèrent beaucoup de blé, qu'ils envoyèrent au couvent, sur leurs propres bêtes de charge.

Deux ans après, il renonça de lui-même à son couvent et se rendit à l'hermitage de Saghmosa-Vank, qu'il restaura et en amenda la discipline. Il s'y réunit plus de 40 moines. Le catholicos Iacob lui conféra le titre d'abbé de Saghmosa-Vank et la direction de l'hermitage et du monastère, qui avait sous sa dépendance le canton de Nig, gouverné par un prêtre, que l'on nommait Mélik-Ter Ioasaph. L'évêque Iohannès lui donnait cet avis: „Tu es vieux, tu as bien assez fait comme chef temporel; laisse ce soin à ton fils. Pour toi, renonce au monde et retire-toi dans un hermitage, où tu ne t'occuperas que de ton âme.“ Cet insensé, au lieu de se soumettre et de faire ce qu'on lui disait, eut la méchanceté de mettre le comble à sa malice. Il alla le dénoncer au khan, en disant: „Cette tête noire me maudit et t'injurie toi-même, en disant: Pourquoi t'a-t-il fait mélik? et encore d'autres mauvais propos.“ Le gouverneur se fâcha et envoya des soldats, qui amenèrent l'évêque en sa présence.“ C'est toi, dit-il, qui es l'évêque Iohannès? Oui, c'est moi. Quel mal, dit le khan, t'a fait le mélik, pour que tu le maudisses, que tu lui désobéisses et m'injuries? Je ne suis pas autorisé du Seigneur, dit l'évêque, à maudire ni injurier qui que ce soit; mais je donne des avis, d'après ma religion, à qui se conduit mal. Si celui-là m'écoute, bien; si non, son sang retombera sur sa tête. C'est ainsi que j'ai averti le mélik. S'il refuse de m'écouter, il est coupable vis-à-vis de lui-même: mon devoir était de parler. Et tu l'as averti, dit le khan, et il ne t'a pas écouté; mais moi, qu'ai-je fait de mal, pour que tu m'injuries? Je n'ai pas l'habitude, dit l'évêque, d'injurier qui que ce soit; car moi aussi je suis un grand pécheur. En te représentant comme un innocent, dit le khan, tu voudrais m'échapper,“ et il or-

donna à deux hommes de lui tirailler la barbe, les parties délicates[1]) les cils et les moustaches[2]), ce qui fut fait; de lui mettre sur la tête des tripes de moutons et de le promener ainsi par la ville, mais cela ne fut pas exécuté, et on le laissa retourner en son logis, à Saghmosa-Vank. Cependant ils ne tardèrent pas à recevoir de la colère divine la rétribution de leur iniquité. En cette même année le prêtre fut atteint d'une affreuse maladie; son corps décomposé fourmillait de vers, il ne faisait que crier: „Baron-Ter, Baron-Ter!" Ses quatre fils allèrent trouver le Baron-Ter — le seigneur catholicos[3]), et le conjurèrent avec larmes de pardonner à leur père. Le Baron-Ter lui adressa un écrit, portant: „Si Dieu te remet ton péché, tu seras absous de tes iniquités." Ayant pris l'écrit, ils le portèrent à leur père, le lurent et le déposèrent sur ses yeux: au même moment il mourut. Quant à la punition du khan, elle lui fut imposée par le chah, dans le courant de l'année. Pour l'évêque Iohannès, il transmit volontairement le titre d'abbé de Iohanna-Vank au vartabied Gabriel, fils de son frère, qui revenait d'une collecte pour le saint Edchmiadzin et resta quelques jours dans un hermitage. Cependant des pèlerins, de l'hermitage de Chasic, canton d'Eghéga-Tzor, vinrent crier auprès de lui: „Nous ne connaissons point les règles et la discipline de l'hermitage, viens nous diriger." Il s'y rendit, par égard pour leurs plaintes, introduisit chez eux les bonnes règles et la sainte tenue monastique. Irrité de ses bonnes œuvres, Satan suscita donc une épreuve contre l'homme de Dieu. Un moine de Chamakhi, nommé Sahac, ayant fabriqué un poison mortel, le mêla dans ses mets. Lui, après avoir mangé un morceau, comprit l'artifice du mauvais et dit à son serviteur: „Prends ce mets, jette-le dehors." Les corbeaux qui en mangèrent moururent incontinent. Sans en rien dire à personne, le bienheureux partit secrètement avec ses moines, et se rendit au S. siège d'Edchmiadzin. Par l'ordre du catholicos Iacob[4]) il envoya ses moines au monastère de Saghmosa-Vank et s'y fixa lui-même durant quelques jours, pour donner le ton aux religieux. Nous lûmes la sainte Écriture, depuis le premier mot jusqu'à la fin des Machabées, après quoi il partit et alla dans un hermitage, où il acheva ses jours. Son neveu fit transporter son corps à Saghmosa-Vank, où il le déposa dans l'église de Notre-Dame, du côté du N. Il faut savoir qu'il eut à supporter trois épreuves: premièrement, la lutte contre les démons, dans l'hermitage de Lim; puis l'arrachement de la barbe, enfin le poison mortel. Toutefois sa mort arriva en 1190 (merc. 17 sept.) = 1740.[5])

1) մաւզ, ar. عورة.
2) ունս, lis. ունչս? les moustaches.
3) Ou l'évêque Iohannès.
4) Philippos?
5) Évidemment cette date ռճղ 1190 est fausse; 1090, également ne nous amènerait qu'à 1640, date qui ne coïncide pas avec celles du catholicos Iacob, 1655—1680.

Ch. XXX. De l'homme au cœur brisé.

Étant allé faire visite à ma sœur, à Khnkélo-Tzor, aujourd'hui Tzoro-Gegh, pendant que nous causions, il arriva tout-à coup un jeune homme, qui s'assit près de nous. Ma sœur me dit tout bas: „Regarde le visage de cet homme." Je regarde, il devient noir comme un Indien; un peu après, je le regarde, il était blanc comme neige; un peu après, rouge comme une fournaise: en une heure, il avait changé de couleur dix fois. Étonné, stupéfait, je dis à cet homme: „Frère, d'où es-tu? Du pays de Siounie, dit-il. Qu'est cela, dis-je, que ton visage passe d'une couleur à l'autre? Dieu me connaît, dit-il. Allons, parle, dis-je. Le nom de mon village, dit-il, m'est sorti de la mémoire. Il y avait dans un village une jeune fille, belle et distinguée. Nous nous aimions mutuellement et demandâmes à nos parents de nous unir, ils refusèrent, parce qu'il y avait inimitié entre eux. Voyant que notre vœu ne serait pas accompli, nous nous entendîmes ensemble pour un enlèvement, et nous étant munis de pain, de graines et d'un manteau, nous nous éloignâmes du village. Étant entrés dans une vallée, nous vîmes une caverne, où nous pénétrâmes et accomplîmes notre mauvaise action. Après y avoir passé la nuit, nous voulions rester là jusqu'au soir, afin de repartir la nuit suivante pour Érivan. Comme nous étions fatigués, nous dormîmes là la nuit, car le jour approchait, et restâmes encore une demi-journée jusqu'au soir: comme j'étais plongé dans le sommeil, les cris de la jeune fille m'éveillèrent. Je vois un énorme dragon, qui lui liait les deux pieds, les tenait dans sa gueule et les dévorait. „Frappe-lui la tête à coups de hache, disait-elle, et tue-le." Moi, j'étais comme hébété et ne pouvais me lever. „Donne-moi la hache, que je le tue, disait-elle. C'est toi qui réponds de mon sang, puisque tu m'as tirée de la maison paternelle. Peux-tu bien me laisser mourir d'une telle mort?" Elle gémissait et criait d'une façon si lamentable, que j'en étais fou et hors de moi, et ne pouvais faire un mouvement. Le dragon la dévora jusqu'aux aisselles. La jeune fille avait dégagé ses bras, dans l'espoir qu'il ne les mangerait pas; mais le dragon allongea ses griffes, ouvrit démesurément sa gueule, attira le corps, broya les flancs de sa victime et, l'ayant avalée, se retira dans sa tanière. Resté sur place, comme mort et sans mouvement, après une veille, je vis le serpent reparaître et me fixer. Mon cœur alors se brisa, je rendis beaucoup de sang par la bouche, et tous mes sens furent paralysés. La vue seule me resta. Ayant aperçu le dragon rentrant dans son trou, je revins à moi et, mes jambes refusant de me porter dehors, je sortis en rampant jusqu'à l'entrée de la caverne, avant le retour de la lumière. Je restai là et n'en partis qu'au point du jour. Par crainte du père de la jeune fille, je ne retournai pas

---

Je ne sais où doit être faite la correction, ou dans le nom du catholicos mentionné quelques lignes plus haut, ou dans la date: lis. 1106 (merc. 8 oct.) = 1656?

au village, mais ayant trouvé ailleurs un homme de connaissance, et lui ayant raconté le tout, j'allai auprès du père spirituel Philippos, à qui je me confessai. Voilà pour quelle raison mon visage change de couleur." J'ai entendu cela de sa bouche et rendu gloire à Dieu.

Ch. XXXI. Histoire d'un autre dragon.

On m'a raconté qu'au canton d'Aghster, au milieu d'une forêt paisible, il y a une caverne, située à deux hauteurs d'homme au-dessus du sol, où nichait un dragon épouvantable, qui vers le milieu du jour se pendait hors de sa tanière et regardait deçà et delà. Apercevait-il quelque animal, il descendait et se jetait dessus, le dévorait, s'il pouvait, si non, il rentrait dans son trou, dont l'élévation ne permettait pas de le tuer. Un prêtre y réussit pourtant par adresse. Ayant fabriqué un crochet à trois dents, et recourbé en anneau le bout du manche, dans cet anneau il passa une corde. Ayant tué un chevreau, il fit de sa peau une outre, où il mit son crochet, la remplit de foin et y rattacha adroitement la tête et les pieds de la bête. A la nuit, s'étant approché de la caverne, il dressa là son outre, et tenant le bout de la corde, il monta sur un arbre, à bonne distance, en compagnie d'un autre homme. Au milieu du jour le dragon s'allongea hors de la caverne; ayant vu le chevreau, il descendit, le dévora et voulut retourner à son trou, mais le prêtre tira la corde et fit entrer le crochet dans sa peau. Le dragon soufflait, enfonçait ses griffes dans le foin et dans l'herbe, sans rien attraper. Le prêtre tirait la corde, le dragon allait à la caverne, soufflait violemment, se roulait, jetait les griffes à droite et à gauche, et se démena tant qu'à la fin il mourut. Le prêtre l'écorcha, en manière d'outre, mit du sel dessus et porta la peau au commandant; elle avait 11 coudées de long, 3 de large. Bourrée de brindilles, on l'envoya au chah, avec l'histoire par écrit de la mort de l'animal. Le prince déclara le prêtre exempt d'impôts royaux et le nomma chef de son village.

Ch. XXXII. D'un homme piqué par un serpent.

La terre d'Ararat étant grasse et abondante en toute sorte de produits, à bon marché, on vient de tous les côtés à Érivan et, après avoir acheté ce qu'on veut, on retourne chez soi. Il y arriva donc, de Tauriz, de nombreuses caravanes, qui achetèrent du riz, du coton, de l'huile. du fromage, de la cire, des olives, du cuir, des peaux et tout ce qu'elles voulaient, et partirent. Ayant marché la nuit, en vue de la fraîcheur, elles s'arrêtèrent jusqu'au soir, à cause de la chaleur du jour. Un soir, qu'elles voulaient lever bagage, un homme de la troupe descendit à l'eau et découvrit ses pieds, pour les laver, lorsqu'un serpent s'élança sur lui et le mordit au pied même. Au cri de leur compagnon les gens accoururent, virent la bête et la tuèrent. Comme la caravane s'apprêtait à par-

tir, le mordu criait et se lamentait, parce qu'il ne pouvait aller à-pied, et qu'il n'y avait pas d'animal sans charge, sur lequel on pût le placer. „Reste et attends, dirent ses compagnons, nous irons débarrasser quelque bête de sa charge et la ramènerons, pour te porter au village: peut-être te guérira-t-on.“ En attendant, ils lui firent une ligature au-dessous du genou, lui mirent une pierre sous le pied, placèrent le pied dessus, pour que le fourmillement du sang descendît dans la jambe et ne remontât pas dans le corps. Il se jeta sur le dos, ayant le visage couvert d'un linge, et s'endormit. Cependant des guêpes se jetèrent sur son pied et le piquèrent au point que tout le venin du serpent s'en-alla avec l'enflure, et il fut guéri, mais les guêpes qui l'avaient piqué moururent. Se couvrant alors de sa serviette, comme d'un *couts* [1]), et se chaussant d'une bonne pantoufle, il se leva et se dirigea sur les traces de la caravane, comme s'il n'eût éprouvé aucun accident. Quand il eut fait la moitié du chemin, il vit venir à cheval un de ses compagnons, et ils se rejoignirent tous deux. L'homme mordu par le serpent raconta sa merveilleuse aventure, et ayant rattrapé le reste de la caravane, montra les guêpes prises dans son couvre-chef. Sur ce, ils rendirent gloire a Dieu, qui par un moyen si minime avait guéri un malade. Ainsi la thériaque est souveraine en cas de serpents et sauve de leur morsure, comme le miel de plomb est le remède des chevaux, et la tête [2]) de renard soulage les maux d'oreille. Honte à ceux qui disent: „Pourquoi ont été créés ces vils animaux!“

Ch. XXXIII. D'un démon ayant la forme d'une femme.

L'histoire raconte qu'après le déluge Noé eut un fils, Maniton, et une fille. Astghic, qui eut commerce avec les démons et devint mère de ceux qu'on nomme Iaverjaharsounk — les toujours noceurs [1]). D'aucuns traitent la chose de fables, de fausseté, moi, je crois que cela est exact et vrai, parce qu'en beaucoup de livres il est parlé de leur commerce avec les hommes. En effet on lit dans les écrits des pères que les démons descendaient de la montagne et venaient en

1) կուց, mot non arménien, que je n'ai pas réussi à identifier.

2) իրան, mot arménien, qui signifie proprement «le buste, le haut du corps;» peut-être est-ce le T. ایران, espèce de petit-lait?

3) En grec, ἐγρήγοροι, les éveillés, dont il est souvent question dans les premières pages de l'Histoire de Syncelle, d'après Jules Africain et la Petite-Genèse. C'étaient des descendants de Seth, fils d'Adam, qui après être restés longtemps au sein de certaines montagnes, en vue du Paradis, sans communication avec la postérité de Caïn, les quittèrent, pour s'allier avec les filles de cette portion maudite de l'humanité, et devinrent, dit-on, les pères des géants. C'est l'origine de la légende des amours des anges.

Mkhithar d'Aïrivank, Vardan, S. Méthode, parlent du 4ᵉ fils de Noé et de sa fille. sans mentionner les détails donnés par Zakaria, sur la postérité de celle-ci.

ville, sous l'apparence d'un solitaire, et forniquaient avec les femmes, puis retournaient dans les montagnes. Le vartabied Kiracos, dans son Histoire[1]), dit aussi qu'au canton de Gogthn un démon, sous forme féminine, avait commerce avec un homme. La même chose a eu lieu de nos jours. Un musulman, de la fraction Baïath, de la tribu des Elizamarlou, nommé Apagh[2]), qui n'était pas impudent et blasphémateur comme ses pareils, mais bon et tenant sa langue, traversait un jour, à cheval, la plaine de Vagharchabad. Arrivé aux sources de la Médzamor, le Siav-Dehour d'aujourd'hui, il vit une femme assise près de la source, parée de vêtements et atours distingués, et passa sans lui adresser la parole. S'étant un peu éloigné, il vit quelqu'un assis derrière lui, sur son cheval, et dit: „Qui es-tu? Je suis, dit le div, la femme assise tantôt près de la source; tu m'as vue et ne m'as pas parlé. Que désires-tu de moi? dit Apagh. Je veux devenir ta femme. J'ai une femme, dit Apagh, qui, si elle te voit, te tuera et moi aussi. Mais je ne me montrerai ni à ta femme, dit le div, ni à nul autre que toi. On entendra ma voix, on ne me verra pas. Où tu voudras m'envoyer, j'irai et te rapporterai les nouvelles; je garderai intactes tes étables, tes champs, tes haras d'étalons, tellement que ni voleurs ni bêtes ne pourront en approcher, ni leur causer aucun préjudice; enfin, je t'informerai de tout ce qui se passera dans le monde.“ Par ces propos et par mille autres, le div rendit fou cet homme, qui consentit à le prendre dans sa maison, où il fut toujours près de lui, forniquant avec lui sans cesse et gardant son haras. Un jour que les chevaux paissaient, un poulain s'étant détaché du troupeau, deux loups se jetèrent sur lui et allaient le mettre en pièces, quand, à son hennissement, les divs accoururent, se saisirent d'eux et les entraînèrent au milieu des étalons, qui se précipitèrent sur eux, et des pieds, des dents, les meurtrirent, les déchirèrent et les tuèrent. Un autre jour, en l'absence d'Apagh, des voleurs ayant détourné quelques animaux, la femme en fut informée et dit: „Ces gens ne peuvent faire de mal à nos chevaux; car si la femme d'Apagh vient à le savoir, elle ira les reprendre.“ Deux jours après, les chevaux revinrent et, au milieu d'eux, une bête magnifique. Tels étaient ses rapports avec le div. Il arriva qu'Apagh fut arrêté et envoyé en Perse, enchaîné. Pendant qu'il était là, le div venait le voir et lui apportait des nouvelles de sa maison. Lorsqu'il y rentra, à son retour de Perse, sa femme étant couchée, malade, on la mena au saint asile de Iohanna-Vank où elle recouvra la santé et raconta à son mari les merveilles du S. Précurseur. Apagh, ayant ainsi fait connaissance avec le couvent, entra en bons rapports, par de fréquentes visites. C'est de lui que nous avons obtenu, par nos questions, le récit authentique de tous les faits.

1) Ch. L.
2) Cf. ch. XLII.

Ch. XXXIV. Le gouverneur Nadjaph-Khan.

Ainsi que nous l'avons dit[1]), Mahmad-Khan, fils de Lala-Beg, ayant été arrêté et conduit enchaîné à Ispahan, le chah envoya, pour lui succéder à Érivan, Nadjaph, un de ses intimes serviteurs, qui gouverna avec grande puissance la maison d'Ararat, en qualité de favori du roi Chah-Abas. D'un naturel dur et redouté des troupes, il écrivit une lettre de plainte contre ses grands et la transmit au chah: „Si tu as des soupçons contre quelqu'un, répondit le prince, arrête-le." Muni de cette permission, il se hâta d'envoyer des gens de guerre, qui arrêtèrent 17 des plus grands personnages, et les jeta en prison, la cangue au cou. Je ne sais pas les noms de tous, mais seulement de sept, à savoir: trois frères, Dalou-Nabi, Dalou-Zohrab, Dalou-Souleïman, Apagh ci-dessus mentionné, Thalghah, Edil, Mourad et dix autres. Quelque temps après, il les expédia en Perse, dans la ville de Mor[2]), où ils restèrent, tant que Nadjaph fut à Érivan. Ce dernier était en bons rapports avec le vartabied Zakaria, parce qu'il parlait persan; c'était sous le catholicos d'Edchmiadzin, notre respectable seigneur Iacob de Djoulfa. Tous deux allaient ensemble chez le khan et séjournaient là. Le vartabied Zakaria étant mort en 1108 (ven. 8 oct.) = 1658, le khan envoya l'ordre, à Iohanna-Vank et au S. Edchmiadzin, de sceller la porte des caves et des chambres, jusqu'à l'arrivée du catholicos, alors en tournée dans le canton de Goghthn; mais ayant appris que sa vie durant Zakaria avait établi un supérieur en sa place, et que cette maison n'était pas sans maître, il donna l'ordre de lever les scellés apposés sur les chambres. Ce khan était couard et méticuleux. Allant, en été, dans le canton de Cotek, à Qirkh-Boulakh, i. e. les Qarante-Sources, où se trouvent en effet des sources nombreuses, on lui fit l'éloge des sources de la Qasagh et de la beauté du canton de Nig, et il ordonna d'y porter son campement, pour y passer l'été. Ayant séjourné là quelques jours, il apprit que les Osmanlis de Qars faisaient un rassemblement pour tomber sur lui à l'improviste. A cette nouvelle, qu'il prit pour vraie, il prit peur et ordonna un sauve-qui-peut. Pour lui, il monta à cheval et s'enfuit à Carbi. La foule, laissant là ses magazins et effets, le suivit. Cependant les cuisiniers, qui avaient leurs marmites au feu, pour cuire les mets du khan, voyant qu'il avait pris la fuite, renversèrent leurs ragoûts à moitié cuits, prirent leurs marmites et se sauvèrent. A cette nouvelle les Osmanlis en belle humeur l'appelèrent Plav-Thokhian-Khan[3]), nom qui lui reste encore. Or voici en quoi consistait leur rassemblement. Ayant su que le khan était venu près de leurs frontières, ils

---

1) Sup. ch. XXV. Cf. Arak. tr. fr. p. 352, 434.

2) մուր, Merv?

3) P. T. پلاو طوق rassasié de pilau.

craignaient que ce séjour ne cachât un piége; qu'il ne fit à l'improviste irruption sur leurs terres et ne les dévastât. Eux soupçonnaient cela, lui, il prit peur d'eux, s'enfuit et devint le sujet d'une plaisanterie proverbiale. Le chah, qui en fut informé, voulait le punir, mais il l'épargna, en qualité de son esclave, et dit: „Érivan est trop près du pays des Osmanlis, Nadjaph-khan a donc craint d'être pris par eux. Je l'enverrai maintenant en pays méditerranéen, où il n'aura pas à craindre de pouvoir devenir captif des Osmanlis.“ L'ayant fait sortir d'Érivan et venir à Chamakhi, avec ses richesses, Nadjaph-Khan dut partir, mais il soupirait au souvenir des délices du pays d'Ararat, de ce pays réellement plantureux en arbres et en végétation, en fruits et en grains, en fleurs et en verdure, en montagnes et en plaines, en volatiles et en quadrupèdes, en fauves et animaux de chasse, riche et abondant en tous biens. Nadjaph-khan pensait à tout cela: ces lieux de plaisir, il se les rappelait et les vantait à chaque moment. Aussi ses flatteurs éclataient en élégies sur son éloignement d'Érivan, sur son exil en terre lointaine, sur son séjour dans un pauvre et méchant pays.

Ch. XXXV. Du catholicos Iacob.[1])

Notre vénérable père et respectable pontife Iacob était d'Ispahan, du bourg de Djoulfa, fils d'un homme pieux et disciple du vartabied Khatchatour, de Césarée, supérieur spirituel de Djoulfa. Ayant appris de lui toutes les pratiques vertueuses et la science entière des divines écritures, il devint prêtre régulier — non marié. Étant venu au saint siége d'Edchmiadzin, après la mort dudit vartabied, le catholicos Philippos lui conféra le titre de vartabied et l'envoya en Grèce, en qualité de collecteur. A son retour, étant allé au S. Edchmiadzin, le catholicos l'institua vicaire du siége et administrateur, fonction qu'il exerça longtemps, comme un sage organisateur, au point de vue des affaires spirituelles et temporelles. Après être resté longtemps au S. Edchmiadzin, il passa au couvent du S.-Protomartyr, du village de Chambi-Tzor, dont il démolit l'église, ancienne et délabrée, la reconstruisit joliment, rebâtit en entier les murs, la cuisine et les cellules. Le catholicos Philippos étant mort à Edchmiadzin[2]), durant son séjour au couvent du S.-Protomartyr, en 1104 (lun. 9 oct.) = 1654, on dépêcha un courrier, qui le ramena, et on le sacra catholicos[3]) le dimanche de Pâques-fleuries (1655). Là commença la série de ses bonnes oeuvres. Il multiplia les moines du saint siége, termina la construction du clocher, parcourut les monastères et, s'il y trouvait quelque manquement, au point de vue spirituel ou matériel, il y pourvoyait. Il décida qu'annuellement il serait fourni par chaque monastère dix litras d'huiles pour l'éclai-

1) 1655 — 1680.

2) Philippos † le 25 mars 1655, 5e dim. du carême; Arak. ch. XXV, XXXI.

3) En 1655, Pâques le 15 A., Pâques-fleuries, Dzaghcazard, le 8.

rage de l'église, 20 litras de vin pour les allants et venants. Enfin il se rendit à Ispahan, pour être présenté à Chah-Abas le Petit, et pour recevoir de lui l'investiture du catholicat. Il visita d'abord le seigneur des seigneurs, l'ehtimal-daoulath, auquel il communiqua son désir, et qui lui dit: „Le jour que je te ferai savoir, viens.“ Il s'en-alla préparer la requête convenable et 300 pièces d'or, imposées aux précédents catholicos, et écrivit sa supplique, après quoi il attendit patiemment, avec grande confiance, que Dieu accordât le succès à ses prières. Un mercredi, un officier vint l'appeler à l'audience royale. Arrivé en présence du monarque, il offrit sa requête. L'ayant lue, le prince dit: „Es-tu musulman ou idolâtre? Dieu préserve, dit-il, que je sois idolâtre! du moins je ne suis pas musulman non plus. Qu'es-tu donc? dit le chah. Je suis chrétien, dit-il. Qu'est-ce que le Christ, suivant vous? dit le chah. Ce que disent de lui les prophètes, nous nous y tenons, répondit-il. Il récompense les hommes vertueux et punit le méchant. Le Christ est-il Dieu, d'après vous? dit le chah. Oui,“ dit le catholicos. Les musulmans pensaient qu'il allait être mis en pièces. Or Salomon l'a dit, „Les coeurs des monarques sont dans la main de Dieu.“ Tournant sa face vers les grands, le chah leur dit, en langue persane: „Si nous disions qu'il est Dieu, quel mal y aurait-il?“ Puis, s'adressant au catholicos: „Khalife“[1]), assieds-toi.“ Comme il connaissait le persan, il fut excessivement réjoui de cette parole. „Expose-nous, reprit le chah, les témoignages des prophètes au sujet du Christ.“ Le catholicos prit alors la parole et se mit à expliquer le sujet en détail, depuis Moïse jusqu'au Christ, les seigneurs écoutant ce qu'il disait. Quand il eut fini: „Eh bien, dit le chah, cet homme a allégué les témoignages des prophètes, qu'avez-vous à répondre?“ Pas un seul des gens assis là sur des coussins n'ayant ouvert la bouche, „Que désires-tu? dit le chah, dresse ta requête et j'accomplirai ton voeu.“ Le catholicos se prosterna devant le roi et se retira. La lettre qu'il écrivit portait: „La poussière des pieds du grand et puissant monarque expose, vous lui avez ordonné de faire connaître par écrit son désir. Votre esclave ne désire rien pour lui-même, il demande à votre domination un souvenir éternel, pour votre vie et pour celle de vos fils, de génération en génération, à savoir, la concession au couvent d'Edchmiadzin de la dîme du village ainsi nommé; car cette dîme, qui lui appartenait anciennement, lui a été enlevée, grâce à la faiblesse de nos abbés et supérieurs, par les khans, qui en jouissent à l'insu des monarques.“ Ayant lu cet écrit, le roi ordonna des recherches dans le registre; examen fait, on ne trouva rien, et l'on fit rapport au chah, qui ordonna d'écrire et de délivrer au catholicos un acte royal ou raqam portant que, „N'y eût-il à Edchmiadzin qu'une vieille aveugle, elle en fût maîtresse, et que nul des commandants n'osât l'opprimer, ni porter la main sur les dîmes en question. Qui s'y oppose est ennemi de la dynastie de Cheïkh-Sofi.“ Ce raqam, en faveur du catholicat, ayant été

1) Titre que le chah et le sultan donnent toujours aux catholicos arméniens.



écrit et scellé, fut délivré au pontife, qui l'emporta au saint siége d'Edchmiadzin, et entreprit le cours de ses bonnes oeuvres. Il commença par la dîme des villages de Kazakhoun, canton de Nig, de Teghnik, de Sant, de Sévaver, de Nork, de Noragiough, de Badchindj, de Biouracan et de plusieurs autres lieux, qui sont maintenant sous la dépendance du S. Edchmiadzin. En outre, il fit un canal souterrain, pour amener, d'endroits éloignés d'Edchmiadzin, l'eau nécessaire aux vergers et à l'arrosement des champs; l'autre, celle destinée au village même, pour abreuver les bêtes en hiver. Sur ce canal il construisit un moulin et des aires, pour le battage du riz. Il creusa encore une mer, qu'il remplit de poisson et fit sur les bords de nombreuses plantations et des semis de grains. Il ne se borna pas à cela. Que dire de ses oeuvres spirituelles, de la multiplication des religieux et de mille bonnes actions, que nous omettons de raconter, pour ne pas vous fatiguer? Le reste de ses actes et sa mort seront écrits en leur lieu. [1])

Ch. XXXVI. Il descend du ciel une lumière. [2])

J'aurais dû faire le présent récit en 1098 (mar. 10 oct.) = 1648, c'est par suite d'un oubli, qu'on le lira ici. Dans ma jeunesse, me trouvant dans notre maison, à Kanakerh, le jour de l'Exaltation de la croix[3]), nous étions allés avec notre père dans notre vigne de Carmir-Berd, sur le bord du Hourastan et en aval du pont. Au coucher du soleil, mon père faisait sa prière du soir; il ne faisait pas encore nuit, mais il restait encore un filet de jour. Tout-à-coup l'azur du ciel se déchira du côté de l'E., et il en sortit une lumière éclatante, éblouissante, longue et large, qui s'approcha du sol. La clarté, plus vive que celle du soleil se répandit sur le monde. Dès l'abord la lumiére bondit comme une roue, se dirigeant au N., doucement et insensiblement, en lançant un rayonnement rouge et blanc; en avant, à la distance d'une coudée, se projetait une sorte d'astre, de la grandeur de l'étoile de Vénus. Mon père interrompit la prière de l'heure actuelle et entonna tristement l'hymne 63 en 3e ton mineur: „Lumière unie à celle de la divinité,“ après quoi elle s'éloigna et disparut. Nous avons appris que cette divine et merveilleuse clarté avait été visible jusqu'à Akhal-Tzikhé.

Ch. XXXVII. Meurtre du vartabied Iohannès.

Ce vartabied Iohannès était fils d'Edgar, dit Khthrech, disciple du vartabied Khatchatour Késaratsi, supérieur de Djoulfa. Par l'ordre dudit vartabied, Io-

---

1) Inf, ch. XLVI.
2) Cf. ch. XXVII.
3) En 1649, Pâques 25 mars, 4[e] lettre terminale; la fête de la croix, dimanche 16 septembre; 4 + 2 = 6; 10 + 6 = 16 septembre; telle est la formule.

hannès alla dans le Frangistan, à Livourne, et y apprit l'art du typographe. De retour à Ispahan, il y ouvrit, à Djoulfa, une imprimerie [1]), de concert avec le vartabied Khatchatour, et édita plusieurs livres, après quoi il se rendit au S. Edchmiadzin. Le catholicos Philippos lui ayant conféré l'épiscopat et l'ayant envoyé au Vieux-Djoulfa, comme supérieur du couvent, il y alla et administra ses ouailles. Or il y avait dans ce village un homme, débiteur d'un musulman, de la tribu Kangerlou, qui vint demander son dû au chrétien. Celui-ci ne pouvant le satisfaire, le musulman entra en colère et lui arracha sa fille, qu'il emmena dans son logis, en disant au père: „Si tel jour tu ne me paies pas mon argent, je ne te rendrai pas ta fille.“ Ne sachant que faire, ce malheureux vint trouver le vartabied et lui dit: „Pour Dieu, ne laisse pas se perdre l'âme de ma fille, tire-la des mains de l'infidèle; mon fils, en sa place, sera à ton service. Emu de ses prières, le vartabied donna l'argent demandé, qui fut remis au musulman. Le père retira sa fille et, avec joie, livra son fils au vartabied. „Celui-ci, dit-il, restera près de toi jusqu'à ce que, peu-à-peu, je t'aie rendu la somme.“ La chose ainsi faite, le maudit musulman, ayant su que le vartabied était la cause de la délivrance de la jeune fille, se prit de haine contre lui, et ne cherchait que l'occasion de la faire paraître. Comme il était connu du vartabied, il alla un jour faire une visite amicale au monastère et, cachant au fond de son coeur ses sentiments haineux, s'informa des êtres du couvent et du nombre des moines. Puis ayant fait accord avec quatre scélérats, pires que lui, ils prirent leur temps pour venir au convent, par une voie détournée, frappèrent à la porte et demandèrent qu'on ouvrît. La table était dressée à la porte de l'église, et l'on allait dîner. Quand on sut que c'était une connaissance, on ouvrit, mais à la vue des gens armés les moines allèrent se cacher dans le couvent. Le vartabied entra dans l'église, en verrouilla la porte, qu'il renforça, en y appuyant le bahut aux livres. De son poste, en arrière du bahut, il parlementait; les musulmans tiraient par-dehors des coups de fusil, une balle traversa la porte, le bahut, et atteignit au coeur le vartabied, qui fut comme cloué à la porte de l'ambon. Tout ce qu'il y avait dans le couvent fut tué, l'enfant qui remplaçait sa soeur se sauva et se cacha dans les décombres, où il fut trouvé et expédié. Le couvent, l'église, les choses saintes et profanes, jusqu'à la pelle en fer pour enfourner le pain, furent mises à sac. Après cela les musulmans sortirent, non sans trouver moyen de fermer la porte d'entrée, s'enfuirent et, par une autre route, rentrèrent chez eux. Deux jours après, les villageois, voyant qu'aucun religieux ne venait au village, se mirent à dire: „Est-ce que les moines ont quelque chose contre

1) C'est là, entre autres, que furent imprimées les «Oeuvres des pères,» par Khatchatour, vers 1650. Je n'ai pas vu ce livre, mais un Arménien bibliophile, M. Miansarof, m'a dit en avoir eu connaissance. Les éditions de Djoulfa avaient un faux air de manuscrits, comme j'ai pu m'en convaincre, en examinant un recueil petit in 8°, contenant divers ouvrages, qui ressemblait, à s'y méprendre, à un livre écrit à la main.

nous, qu'ils ne paraissent pas?" Le principal prêtre et deux hommes préparèrent des vivres et du vin et s'en-allèrent les porter au couvent, frappèrent à la porte du mur et, n'entendant aucun bruit, regardèrent par en-haut. Voyant les corbeaux qui allaient et venaient, ils dirent: „Voilà qui est surprenant." Montant à la cime de hauts rochers qui commandaient le couvent, ils virent une table de bois, dressée à la porte de l'église et chargée de pain et de victuailles, une cruche de vin et une coupe, ainsi que deux hommes couchés par terre; ayant compris qu'ils avaient été assassinés, ils en donnèrent avis au village, où les hommes se rassemblèrent et accoururent, apportant des échelles, qu'on attacha, deux ou trois ensemble. Arrivé au faîte du mur, quelqu'un descendit dans l'intérieur, ouvrit la porte, et l'on entra. Tous les habitants du couvent étaient assassinés et les effets complètement pillés. Le commandant de Nakhdchovan, qui en fut informé, ordonna d'enterrer les morts, fit chercher et découvrit les voleurs, mais vu le nombre de leurs partisans, on ne put rien leur faire. La moindre partie des effets fut rendue à l'église, le reste fut perdu. Ainsi mourut le vartabied Iohannès, dont je dis que la mort est un véritable martyre, puisqu'elle fut la suite du rachat de la jeune fille.

Ch. XXXVIII. Méchanceté d'Onofrios.

Si je racontais toutes les méchancetés d'Onofrios, il y en a tant, que les auditeurs en seraient fatigués: je me contenterai d'en dire une sur dix, en quelques mots. Il était d'Érivan. Dans son enfance il fut conduit par son père Khatchic et mis à l'école au saint siége d'Edchmiadzin. En grandissant, son caractère rusé se montrait par une humilité qui trompa tout le monde, au point que le catholicos Philippos le fit moine et l'envoya dans l'île de Sévan, comme abbé de l'Hermitage. Après y être resté quelque temps, il revint au siége du S Edchmiadzin. Son hypocrisie se montra sous un tel jour d'être parfait, que le catholicos Iacob y fut pris, lui conféra le degré de vartabied et l'envoya comme collecteur dans la ville de Tigranakert — Amid. — Y étant allé, il déploya tant de vertu et piété, qu'il surprit tous les coeurs et les engagea à le réclamer comme supérieur spirituel. Ledit collecteur réunit donc les prêtres et quelques hommes considérables, qui se rendirent au saint siége d'Edchmiadzin, où ils présentèrent une lettre de ceux d'Amid, contenant l'expression de leur désir. Le grand catholicos Iacob, quoique connaissant son incapacité, y accéda et fit honneur à leur demande, en lui conférant l'épiscopat et la grande crosse, et le fit partir avec les requérants, muni d'un diplome. Arrivé à Amid, il demanda aux habitants d'obtenir le rescrit royal, qu'ils allèrent chercher et obtinrent. Dès-lors il manifesta sa méchanceté, suivant la parole: „Le serpent ne peut se défaire de son venin ni l'Éthiopien de sa noirceur, ni le scorpion de son aiguillon." Il en fut de même de la méchanceté cachée dans son mauvais coeur, il en vomit la bile dégoûtante. Il écrivit nombre de lettres, qu'il réunit en paquets et

adressa au saint siége d'Edchmiadzin, au catholicos Iacob, aux moines du siége, à tous les couvents et à leurs abbés, lettres pleines d'injures, de propos inconvenants, de sottises et de déclamations fausses et sans vérité, de sauvages aboiements, pareils à ceux d'un chien enragé contre son maître. Il terminait ces aboiements, en disant: „J'ai traité de nos affaires dans telle lettre, et j'y ai laissé de la place, pour que vous y ajoutiez, en m'écrivant sur la même feuille ce que vous voudrez, *à mon sujet*[1]);" puis il expédia le tout au S. Edchmiadzin. Quand on eut lu la lettre, qu'on eut entendu ces aboiements, on la déposa dans la bibliothèque, pour y être conservée, comme témoignage autographe contre lui-même. Lui se mit à aboyer contre les gens de la ville, à leur faire des méchantés, injuriant les uns, maudissant les autres, lançant des propos, suscitant des querelles par des rapports, enfin, par ses agissements vils et méprisables, il sut blesser et envenimer la ville entière, si bien qu'on eut l'idée de le livrer au commandant. Il eut vent du malheur qui le menaçait et s'enfuit une belle nuit, monté sur un mulet, non sans avoir mis son fait[2]) en bonnes mains. Il prit donc l'avance et arriva au S. Edchmiadzin. C'était aux jours de la cinquantaine pascale. Par orgueil il ne se présenta pas au catholicos, et ayant attendu jusqu'au soir, il voulait s'échapper de nuit et se rendre à Érivan. Les religieux, en ayant eu connaissance, informèrent le catholicos, qui envoya des gens après lui. Atteint au village de Cavakert, il voulut leur échapper, mais son mulet, en passant sur la terrasse d'une maison, l'effondra, et ils tombèrent ensemble par l'ouverture. On le saisit, on le lia, on le plaça sur son mulet, et on l'amena au S. Edchmiadzin, où il fut mis en prison. Le catholicos ayant écrit à tous les abbés des monastères, de venir pour juger Onofrios, ils accoururent, avec les personnages de distinction. Là se trouvaient, outre le catholicos des Aghovans, Ter Pétros, les sommités de Djoulfa. Au bout de trois jours on tira de sa prison le méchant homme, enchaîné, et on le mit au milieu de l'assemblée. On lui présenta son abominable lettre, écrite d'Amid, que l'on fit lire en entier par un vartabied, pour que personne n'en ignorât. Commencée au lever du soleil et prolongée jusqu'à la 3e heure, la lecture de cette horreur n'était pas encore achevée, quand le catholicos Pétros dit: „Qu'est-il besoin de lire et d'entendre ces sales et dégoûtants propos? Vous avez tous entendu, prononcez l'arrêt que bon vous semble." Le vartabied Khatchatour, du canton de Goghthn, dit: „Être impudent et insensé, as-tu jamais vu qui que ce soit, parmi les moines, faire ce qui est sorti de ta bouche[1]) puante?" Là se trouvait un homme de Djoulfa, un peu hérétique, nommé Siav-Pétros. „Quand, dit-il, le catholicos Philippos est venu à Ispahan, celui-ci, diacre alors, est venu avec lui. Un jour que le tailleur Thoumic allait par la ville, lui marchait à quelques pas en arrière et l'injuriait.

---

1) *յինէն*; cf. ch. XLI, *գանգատեսցէ յինէն* «il se plaindra de moi.»
2) *ճամբար իւր եղեալ յաւանդ*; P. جان بار . . . .

Moi, je le suivais et lui dis; „Avec qui causes-tu, diacre? Quel est celui qui marche devant nous? dit-il. C'est, dis-je le maître ouvrier Thoumic. L'hérétique Thoumic? dit-il. Oui, dis-je. Je vois, reprit-il, un ange qui marche dans l'air, au-dessus de sa tête, et deux divs perchés sur ses épaules, avec qui il converse.“ Puis, se tournant vers lui, „Toi qui as vu ce jour-là des anges et des divs, comment n'as-tu pas vu le malheur qui menace ta propre tête?“ A ces mots chacun se prit à rire. „Que dis-tu, qu'as-tu à répondre? dit le catholicos Pétros. Je dis, répondit Onofrios, que je suis à tes pieds, que j'ai péché. Que signifie ce J'ai péché? dit le vartabied Khatchatour. Pourquoi, le jour même de ton arrivée ici, n'as-tu pas salué le catholicos, t'es-tu enfui nuitamment, as-tu effondré la maison d'un malheureux chrétien? et maintenant, par des paroles artificieuses, tu veux te soustraire au châtiment. Le méchant est pourchassé et périt par l'effet de sa malice.“ S'armant de ciseaux, le catholicos coupa ses boucles de cheveux et lui dit: „Cette main que j'ai posée sur toi, c'est elle qui te punira; cette bouche qui s'est ouverte pour toi, qu'elle te maudisse et t'anathématise.“ Cela fait, on le congédia, on le mit dans une tour infecte et sombre, un serviteur fut chargé de lui porter du pain: il n'eut plus, dans son trou, qu'à prier pour ses péchés. Ayant séjourné là quelques jours, et l'infection de sa prison l'ayant rendu malade, on en informa le catholicos, qui ordonna de le tirer de là, et de le placer en-haut, dans une chambre sèche. On envoya chercher à Erivan sa soeur Mouzoum, avec un petit jeune homme, pour le soigner et le servir. Elle resta là, jusqu'à ce qu'il se fût rétabli. Quelqu'un venait-il le visiter, il se cachait sous son matelas et hurlait; dès qu'on sortait, il se mettait à boire et à manger. Un jour il envoya sa soeur à Érivan et lui dit: „Envoie mon mulet tel jour, dans telle maison du village d'Edchmiadzin, sous la conduite d'un tel,“ car il avait au saint siége des amis, gagnés à sa cause par ses supplications. Or une certaine nuit, à l'heure du calme général, on le descendit le long du mur, avec son petit jeune homme; son mulet étant prêt, il l'enfourcha et, cette nuit même, vint à Érivan. Cependant la frayeur l'ayant empêché d'aller plus loin, il loua des gens, qui le menèrent à Nakhdchovan, puis à Tauriz, à Qazmin et jusqu'à Ispahan. Il alla dans la maison de Khodja-Vardan, et grâce à l'intercession de plusieurs personnes, se réconcilia avec le catholicos. Etant revenu au saint siége, il ne fit que courir de côté et d'autre, pensant à la malice.[1])

Ch. XXXIX. Gouvernement d'Abas-Khan.

Chah-Abas le Petit[2]), roi de Perse, ayant ordonné à Nadjaph-Khan, gouverneur d'Érivan, de passer à Chamakhi, envoya à sa place Abas-Khan, fils

1) La suite, ch. XLIV.
2) V. sup. ch. XXXIV.

d'Amir-Gouna-Khan, vieillard privé de la vue, qui se mit en bons rapports avec le catholicos Iacob. Il n'était pas trop cupide, mais modéré. Il fit présent au catholicos d'une vigne, plantée par son père à Edchmiadzin, au voisinage de S^e-Rhipsime. Il venait fréquemment à Edchmiadzin, par manière de récréation. A l'heure de la prière, il allait dans l'église, où, assis sur un trône, il laissait les prêtres chanter et écoutait attentivement. Par ses ordres, les militaires devaient pourvoir eux-mêmes à leur nourriture, sans causer de dommage à qui que ce fût. Juste dans ses jugements, il aima toute sa vie la vérité. Or, de son temps, Onofrios courait les monastères, tripotant des malices et fidèle à ses méchantes habitudes; tel qu'un feu sous un couvercle, ou une vipère dans les plis d'un linge, il ne laissait voir sa méchanceté qu'à ceux qui, comme lui, étaient sans droiture, et opposés au catholicos. S'étant entendu avec ces gens, ils écrivirent au vartabied Eghiazar[1]), patriarche de Jérusalem, une lettre pleine d'injures contre le catholicos: „Viens au saint siége, disaient-ils, nous te ferons donner le catholicat par diplome royal. Voilà que nous avons expédié le vartabied Onofrios, pour te convoyer honorablement au saint siége[2]).“ La lettre écrite et remise à des gens sûrs fut envoyée à l'avance, et Onofrios partit plus tard. Cependant il arriva que le catholicos, ayant conféré l'épiscopat au vartabied Isahac, de Macou, son disciple et sa créature, le nomma vicaire et lieutenant du siége, et partit de sa personne pour Jérusalem[3]). Ceux qui étaient d'intelligence avec Onofrios s'étant mis à intriguer contre Sahac et au préjudice du saint siége, la nouvelle en parvint au catholicos, dans la ville d'Evdokia ou Thokhath, et il se hâta de retourner au saint Edchmiadzin. Ceux qui voulaient le mal du saint siége pressèrent Onofrios et envoyèrent un courrier à Eghiazar, qui s'avança jusqu'à Carin, mais ayant appris le retour du catholicos, il se crut perdu d'honneur et se sentit profondément blessé. Ayant donc réuni tous les évêques de la contrée à Bérée, qui est Alep, il se fit sacrer catholicos indépendant. Onofrios, à cette nouvelle, accourut plein de joie auprès de lui; ils s'entendirent, pour aller ensemble à Stambol, et obtinrent un diplome royal „défendant aux têtes noires de Perse de passer sur les terres des Osmanlis.“ Pour eux, ils s'engagèrent par écrit à fournir annuellement au trésor royal 200 martchils[4]). Ce fut ainsi qu'ils eurent le plaisir de conduire à bonne fin leur œuvre méchante.

---

1) Il siégea en 1664, un an; en 1666, un an; en 1670 — 1682 12 ans.

2) Suivant le P. Chahkhathounof, cette intrigue aurait eu lieu en 1658.

3) En 1665, v. ch. XLI, n. 1.

4) Suivant une note, fin du ch. XIX, le martchil ou dahécan vaut $6^1/_2$ kopeks, soit 26 cent.; 200 martchils, s'il n'y a pas erreur de chiffre, donnent la somme insignifiante de 12 r. 1 k. a. Oui, pour le moment actuel; mais au XVIIe s. toutes les monnaies avaient une bien plus haute valeur. Le touman, p. ex., représentait alors 10 r. a. = 40 ou même 45 fr., le martchil au moins 1 r. ou 4 fr.: ainsi les 200 martchils égalaient 700 ou 800 fr., somme bien supérieure alors à ce qu'elle est aujourd'hui.

Ch. XL. Le catholicos va à Stambol.

Lorsqu'Eghiazar devint catholicos [1], le vartabied Martiros, de Cafa, alors patriarche de Constantinople, bien disposé pour Edchmiadzin, parce qu'il avait été sacré évêque par Iacob, se rendit chez des marchands du pays persan, dont deux, Mirza et Khosro, du village de Djabouc, territoire de Nakhdchovan. C'étaient des gens distingués, de haut nom, opposés à Eghiazar; celui-ci, de son côté, avait pour ami un certain Abro et, comme il était lui-même beau parleur, faiseur de phrases, versé dans la littérature, heureux en affaires, ferme et ayant de l'aplomb, il avait su par sa faconde gagner tous les cœurs; ceux des chétiens, par des discours trompeurs, des musulmans, par des cadeaux, car il était riche et généreux: par-là il avait tourné les têtes et attiré les cœurs à lui. Les amis d'Edchmiadzin, ne voulant rien faire sans le catholicos, s'entendirent pour lui envoyer ledit Martiros et l'engager à venir. Martiros étant arrivé au S. Edchmiadzin, lors du jeûne de l'Épiphanie, il se fit un rassemblement d'abbés, d'évêques, de vartabieds, de pères, d'hermites distingués, qui convoyèrent en grande pompe le catholicos à Stambol; là se réunirent à lui ses amis, de Perse et du pays des Osmanlis, qui le firent passer à Andrinople ou Adrana. Sultan-Mahmad régnait alors [2]. Le catholicos était accompagné de Khosro et de Mirza. Or il y avait un grand personnage, Qaïmakh-Khan [3], ami de Khosro, particulièrement en faveur auprès du monarque et mangeant à sa table. Khosro, qui le voyait souvent, lui apportait et lui vendait du coumach — étoffe de soie — des vêtements, dont il recevait le prix en entier. Ayant la confiance du qaïmakh-khan, il s'en faisait écouter, et ses paroles étaient prises au sérieux. Khosro lui rendit compte de l'affaire du catholicos, le lui amena et le lui fit connaître. Celui-ci lui déroula et détailla toute la chose, depuis l'origine. Il lui montra, en outre, un rescrit du monarque Mahmad, adressé au catholicos Philippos. Ayant connu et compris le tout, le kaïmakan dit à son secrétaire: „Tout ce que te dira le baba — prêtre — dresses-en une requête [4]). Tel jour, le grand monarque ira prier, vers midi, à la grande mosquée; toi, avec tes adhérents, en habits de cérémonie, avec le hatti-chérif, tiens-toi à l'entrée de la rue. Lorsque le monarque te verra et me parlera de toi, nous lui donnerons réponse. S'il ne s'informe pas, vous, approchez peu-à-peu et dites, Bienheureux padichah, soyez favorable à ma requête. Alors il arrivera ce que Dieu voudra“ [5]). Ainsi parla le

---

1) C'est en 1112=1662, 3, que Eghiazar réussit à se faire reconnaître catholicos des Arméniens de Turquie et en même temps patriarche de Jérusalem; Tch. III, 698.

2) Mahomet IV, fils d'Ibrahim, 1648 = 1687.

3) Lieutenant du grand-vizir; ar. قايم مقام, locum tenens, vulgairement kaïmakan.

4) ارزو حال, désir présent.

5) La phrase est en turk, traduite par l'éditeur.

qaïmakh-khan, lui ordonnant de s'en-aller chez lui et de se préparer avec grande attention à faire ce qui lui serait commandé. A midi du jour indiqué, un vendredi, ils se rendirent à l'entrée de la rue principale, rue toute droite, du commencement à la fin, et se tinrent debout, à l'unisson. Tout-à-coup le monarque s'avançe avec une suite nombreuse, entre dans la rue, et son regard étant tombé sur un groupe noir, il dit au kaïmakan: „Lala, qui sont ces gens noirs? J'ai ouï-dire, répondit le kaïmakan, qu'un père est venu de l'Adjem et désire te baiser les pieds,“ et il expédia un coureur, pour qu'ils s'approchassent. Le catholicos tenait dans sa main droite le hatti-chérif du catholicos Philippos, et dans la gauche une requête. Élevant les mains, il se mit à gémir et à se lamenter, d'une manière pitoyable. Le monarque ayant ordonné de prendre l'écrit, il inclina la tête, en disant: „J'ai fait vœu de baiser les pieds du monarque, et de lui remettre un écrit, de ma propre main.“ Le prince, ayant appelé le catholicos et vu qu'il pleurait, lui dit: „Vieux, ne pleure pas,“ et il prit les écrits[1]. Pour le catholicos, il saisit son pied et s'en frotta le visage. Le monarque, s'inclinant, lui prit la barbe et le releva, en disant: „Baba, ne pleure pas, j'accomplirai ton désir.“ Puis, dépliant le hatti-chérif: „C'est moi qui t'ai donné cela, qui y fait opposition?“ Il déplia ensuite la requête et l'ayant lue, dit: „Dans quel pays est Outch-Kilisa? Du côté de la Perse, dit le kaïmakan. Pourquoi, dit le monarque, ne demande-t-il pas justice au roi de Perse? Parce qu'il a un ennemi dans notre pays, dit le kaïmakan. Comment peut il exercer un commandement en Perse, s'il est dans nos terres? dit le monarque. Écoute, bienheureux[2], dit le kaïmakan, les Arméniens ont deux lieux de prière, l'un dans ton empire, à Jérusalem, du côté de l'Arabie. Chaque année il vient des pèlerins, en troupes innombrables, des contrées de la Perse, payant sur les routes de grosses taxes; ils apportent beaucoup d'argent à Jérusalem, au grand profit du trésor royal. Une fois en trois ans on envoie, de Jérusalem en Perse, ramasser des quantités d'or, d'argent, des étoffes de soie, qui s'apportent à Jérusalem, ce qui donne de gros profits, à notre peuple. De notre côté, au contraire, peu de personnes vont à Edchmiadzin, et s'ils y vont, ils donnent à-peine le prix de ce qu'ils mangent et boivent. Tous les trois ans une fois ils envoient chez nous un collecteur, qui ne lève que peu de chose, pas tant qu'ils nous donnent, en sorte que dix de nos maisons ne produisent pas autant qu'une seule des leurs. Or cet Eghiazar ne veut pas qu'ils donnent même cela. Le chah, qui en est informé, défend sévèrement à ses gens de venir à Jérusalem; on arrête même le collecteur, ce qui est un grand déchet pour notre empire et peut devenir un cas de guerre entre les deux monarchies.“ Sur ce, le grand-seigneur Mahmad se fâcha furieusement et dit au kaïmakan: „Il t'est prescrit de prendre soin de

---

1) էհթիար.
2) սաադթլու; ar. T. سعد تلو.

l'affaire de cet homme, et qu'on m'apporte au plus vîte la tête de son ennemi.“ Ayant dit ces mots, il entra dans le lieu de prière. Pour le kaïmakan, il exécuta de point en point l'ordre suprême. Il enleva du divan 100 martchils de taxe et fit rendre un hatti-chérif, qu'il donna au catholicos, avec ordre d'expulser de sa porte quiconque lui ferait opposition. Eghiazar étant venu près de lui, ils se réconcilièrent. Le catholicos alla à Jérusalem, après quoi il revint glorieusement au S. Edchmiadzin et gouverna le catholicat, faisant chaque chose comme il convient. [1])

Ch. XLII. Retour du catholicos à Edchmiadzin, son arrestation.

Pendant que le catholicos était à Constantinople, l'autre[2]) Abas-Khan était à Érivan, et Safi-Khan Laczi de nation — Lezgui, vint le remplacer. Les premiers jours de son arrivée il se montra bien pour tous, et plus tard méchant. Étant sorti un jour pour se divertir, il vint du côté de la mer[3]), ouvrage du catholicos, la trouva charmante, ainsi que la vigne et la localité, et voulant en être maître, envoya les demander à Matthéos, vicaire du siége. Celui-ci répondit qu'il ne pouvait les donner, le propriétaire étant alors en Arménie; que quand il reviendrait, lui, il serait blâmé, vilipendé et bafoué.“ Sur ce, le khan se sentit profondément blessé, piqué au cœur, comme d'une aiguille. Le catholicos Iacob, étant revenu à son siége, au S. Edchmiadzin, se présenta au khan et lui rendit hommage, comme il convenait. Ils causèrent du pays des Osmanlis, de la guerre et d'une foule de choses. Puis le khan étant allé à Edchmiadzin, ils examinèrent la mer, et le khan la demanda: „Comment te donnerais-je, dit le catholicos, ce qui est notre vie, notre ressource, le réservoir de nos semences, le lieu de repos de nos moines? Échange-la avec moi, dit le khan, pour une vigne, ou vends-la moi. Nous en avons fait un vakouf[4]) d'Edchmiadzin, dit le catholicos, en sorte qu'on ne peut la lui enlever.“ Derechef le khan fut blessé, et se sentant pour la seconde fois amoindri, il résolut de faire tomber le siége dans son filet. Donc, quelques jours après le catholicos vint et dit: „Je veux aller auprès du chah et prendre ses ordres à mon sujet. N'y va pas, dit le khan; d'ici même on s'occupera de ton affaire. Je suis grevé de dettes, dit le catholicos, j'irai faire là-bas une collecte, et je m'acquitterai. Ici, dit le khan,

1) Voici, suivant le P. Chahkhathoumof, les dates du voyage de Iacob. En 1665, il va à Smyrne et de là à Jérusalem, puis à Constantinople; en 1667, il revient à Edchmiadzin, d'où les persécutions de Safi-Khan, d'Érivan, le forcent à s'enfuir, ainsi qu'on va le voir.

2) Quel autre? lisez: de son côté.

3) Un réservoir d'eau, creusé par le catholicos, du genre sans doute de celui que le catholicos Nersès faisait ouvrir en 1848, et que j'ai vu: il était entouré d'une plantation très étendue, d'arbres de diverses essences.

4) Arm. vaghm, vaqm; ar. وقف, bien de donation pieuse.

nous prendrons chez les marchands de quoi t'acquitter. Si nous prenons aux marchands, dit le catholicos, d'où les paierons-nous? D'ailleurs, j'ai à la cour des affaires, auxquelles je dois aller pourvoir.“ Sur ce, il sortit, partit au bout de quelques jours et atteignit Astabad. Cependant le commandant se mit à penser: „Je l'ai fort maltraité en paroles, est-ce qu'il n'irait pas, comme tant d'autres, se plaindre de moi au chah? Ma tête serait en danger. Sur le champ il expédia des gens d'armes à ses trousses, avec ordre de le découvrir, où qu'il fût, et de le lui amener.“ Ces gens allèrent à Astabad, l'empoignèrent, le conduisirent à Érivan et firent rapport au commandant, qui se fit amener le prisonnier. „Je t'avais dit de ne pas partir, dit-il, et que d'ici même on pourvoirait à ton affaire. Va maintenant demeurer à l'Hermitage d'Érivan, je paierai tes dettes.“ Il le tint de la sorte en arrestation, sous la garde d'un musulman, nommé Abas [1]), chargé de le surveiller sévèrement, afin qu'il ne pût s'enfuir. Cependant le catholicos lui envoya ce rude message: „J'allais, dit-il, aux pieds du chah, et tu me détiens comme un condamné à mort. Si je l'ai mérité, tue-moi, si non, pourquoi me mettre en prison? Je ne te tuerai pas, fit répondre le commandant, et ne te relâcherai pas. Reste ici jusqu'à ton dernier jour.“ Pour lui, ayant réuni les hommes opulents et considérés, il leva sur eux 1300 toumans „sous couleur de payer les dettes du siége, disant qu'ils seraient remboursés par les gens d'Edchmiadzin.“ Il les trompa tous; car il goba les sommes et ne paya pas un traître liard. Ce fut ainsi qu'il traita le catholicos prisonnier, et que lui-même se nourrit de fausses espérances.

Ch. XLII. Fuite du catholicos, perte du khan.

En agissant comme il l'avait fait contre le catholicos, Safi-Khan ne pensait pas qu'il travaillait contre lui-même. En effet les capitalistes auxquels il avait extorqué à l'un 10 toumans, à l'autre 20, ainsi qu'il a été dit, accoururent chez lui, redemandant leur argent. Ils allaient, et pas moyen de le recouvrer. „Tâche de sortir d'ici, dirent-ils au catholicos, et nous demanderons justice au chah contre le khan: par-là nous retirerons de lui notre argent, avec bénéfice.“

Quoique le catholicos fût aux arrêts, il allait et venait chaque jour, suivant sa fantaisie. Il arriva qu'une caravane de marchands vint de Grèce au pays d'Ararat. „Or ça, dit le catholicos à Apagh, son gardien, allons au-devant de la caravane. J'ai affaires, dit celui-ci, et ne puis y aller; toi, vas-y.“ C'était le jour de l'Ascension du Seigneur. Le pontife, qui avait depuis huit jours envoyé ses bagages à Ardébil, expédia ce jour-là deux charges de ses effets personnels au village d'Eghivard, avec ordre „de s'arrêter au bord d'un ruisseau et de l'attendre.“ Pour lui, sur le midi, il enfourcha son mulet et, ayant expédié en

1) Infrà, Apagh.

avant le coureur Vardan, invoqué le nom du Christ et l'intercession de la fête, il se mit en route, par Noragiough, en suivant un chemin rocailleux. Le soleil allait se coucher, quand il arriva à Eghivard. De là, avec deux hommes déterminés, intrépides, armés de fusils, il se dirigea vers le village de Tzorobéran, aujourd'hui Goulavti, canton de Nig, puis, sous la conduite d'un homme pieux, nommé Hingauri — ou Éauri —, passa dans le Tachir et vint au village de Dsegh, pays de Lori. Là de nouveau, avec trois hommes augmentant sa suite, il passa à Bargouchath, en Aghovanie, sur la frontière persane, et atteignit Ardébil. Ayant pris là les bagages envoyés à l'avance, il partit et gagna Ispahan, où il demeura, ayant recouvré sa liberté. Cependant son gardien musulman, étant venu à l'Hermitage et ne l'y trouvant pas, se rendit au caravansérail de la caravane, où il ne le rencontra pas davantage; de là à Edchmiadzin, où ses informations eurent le même résultat, puis derechef à l'Hermitage d'Érivan, où il n'était pas non plus. Il trouva là le moine Iacob, de Djoulfa, surnommé Beham, qui lui dit: „Puisqu'il s'est enfui, fuyons également, pour n'être pas inquiétés. Toi, tu es seul, lui dit Apagh [1]), tu peux t'enfuir. Comment le ferais-je, moi qui ai une maison, qui sera mise au pillage? J'irai informer le khan.“ Celui-ci était dans le canton de Cotaïk, aux sources de Qirkh-Boulakh, où il prenait ses ébats. Apagh ne l'eut pas plustôt informé, qu'il comprit que c'était sa perte. Furieux contre Apagh, il lui tira 30 toumans d'amende, et laissant là ses femmes, monta à cheval et se rendit avec ses troupes à Érivan. Il envoya fouiller tous les couvents, hermitages, villages, se fit donner de chacun l'engagement écrit que quiconque verrait le catholicos le lui amènerait enchaîné. On eut beau fureter partout, on revint à vide. Il dépêcha également de toutes parts des courriers rapides, en Ibéric, à Gandjah, à Tauriz, à Nakhdchovan, à Khoï, à Qars, à Akhal-Tzikhé et ailleurs, ces gens allèrent et ne virent pas celui qu'ils cherchaient; l'eussent-ils vu, ils l'auraient poussé à fuir. Après cela le khan réunit à Érivan les abbés des monastères, les tanouters des villages, les chefs de cantons, tous les grands personnages, et ayant écrit une foule de calomnies, chargeant le catholicos de méchantes œuvres, faites par lui-même, il expédia d'urgence au chah un exprès, auquel il défendit de voir l'ehtimal-daouleh, son ennemi, disait-il. L'exprès ayant fait parvenir la lettre au chah par une autre voie, pendant que le prince lisait, l'ehtimal-daouleh entra et lui remit un écrit, dont-il n'eut pas lu la moitié, qu'il dit: „Safi-Qouli-Khan ruine le pays et rejette ses torts sur la tête noire;“ puis il déchira la lettre et la jeta dans un feu de brindilles, servant à allumer le tabac. Or le catholicos, en arrivant à Ispahan, s'était présenté à l'ehtimal-daouleh et lui avait exposé tout ce qu'il souffrait de la part du khan, ainsi que les événements de Grèce. „Dresse une requête, lui avait dit l'ehtimal-daouleh, où tu exposeras ce que tu

---

1) Est-ce le même qui est mentionné au ch. XXXIII? V. plus bas.

désires, et moi je la remettrai au chah.“ Lui donc s'en-alla et prépara avant tout 50 pièces d'or, que les précédents catholicos devaient offrir au chah pour leur lettre de grâce; puis, *pour*[1]) son audience auprès d'un nouveau monarque, un flambeau en ambre[2]), une figure d'homme en corail, valant 10 pièces d'or, dix montres en or et quelques autres bonnes pièces. Sa plainte contre le khan était de cette teneur: „En quelque lieu que se trouve le peuple arménien, au pays des Osmanlis ou des Francs, dans l'Inde ou en Moscovie, tous sont soumis à Edchmiadzin, qui obéit à vos lois. D'après nos usages, ils paient l'impôt aux autorités d'Edchmiadzin, qui acquittent les redevances royales. De notre temps cet usage a été supprimé au pays des Osmanlis; les Arméniens refusaient de payer, mais ils y ont été forcés par ordre suprême. Pour nous, pleins de confiance dans la dynastie de Cheïkh-Safi, nous sommes allés près du grand-seigneur, et au prix de grands efforts et souffrances, munis d'un hatti-chérif, à-peine avons-nous pu les faire rentrer sous tes lois. De retour chez nous, nous avons fait au khan toutes les politesses désirables et avons obtenu la permission de baiser la poussière de tes pieds. Déjà nous avions marché six jours, lorsque le khan envoya sur nos traces, nous fit retourner et nous jeta en prison. A cause de moi, il a frappé d'amendes tous les personnages considérables, et chacun a été chercher au pays des Osmanlis un asile contre sa cupidité. Nous avons réussi à nous échapper, et nous sommes enfin à vos pieds. Si j'ai mérité la mort, que les chiens se nourrissent de mon sang.“ Tout cela et maint autre dommage causé par le khan était détaillé dans l'écrit qu'il remit avec le hatti-chérif, aux mains de l'ehtimal-daouleh, Ali-Khan, pour être transmis au chah. Ayant vu le hatti-chérif, „Si le grand-seigneur nous aime à ce point, dit le prince, pourquoi ne l'aimerions-nous pas, bien que Safi-Khan le charge de mille méfaits?“ On lui rappela encore d'autres plaintes formulées contre Safi-Khan. Là se trouvait un autre khan lesgui, qui dit: „Safi-Khan a envoyé dans sa maison tant de trésors, que moi j'en ai tiré 300 toumans de taxes, sans compter les charges.“ Sur ce le chah ordonna d'écrire à mirza Ibréhim, de Tauriz, vulgairement nommé Hadrbédjan-Vaghri[3]) — le chargé d'affaires de l'Aderbidjan, de mettre aux fers Safi-Khan et son fils Mehoub-Ali, de saccager sa maison, d'enlever jusqu'aux bas de ses femmes et de les envoyer enchaînés, lui et son fils, dans la forteresse de Qala-ï-Goulab, qui est celle de Varda-Dchri — de l'eau de rose. Le khan fut arrêté, confié à Baïath-Apagh, l'homme au div succube, ci-dessus mentionné[4]). Un certain Sarou-Khan fut envoyé par le chah, pour

1) սաղաւաթ; l'éditeur n'a pas traduit ni expliqué ce mot.

2) P. کهربار, ambre; մոմտուն, je traduis ce mot d'après sa composition: մոմ cire, տուն maison.

3) Ar. وقر.

4) Ch. XXXIII.

tenir provisoirement la place du futur khan. Au reçu de l'ordre du chah, Mirza-Ibréhim, prenant avec lui sept hommes, se rendit dans la plaine de Charour, où il apprit que le khan était dans le canton de Cotaïk, en un lieu abondant en sources. Ayant aussitôt passé en-haut de Garni, il se trouva sur un petit plateau, d'où il distingua une tente. L'ayant bien signalée, les sept hommes y pénétrèrent et n'y trouvèrent personne autre qu'un jeune enfant, jouant avec le khan, son père. Les huit individus levèrent leur masse d'armes ou toponz et la brandirent sur sa tête, en disant: „Tu es prisonnier du chah, ne bouge pas. Bien, dit-il, montre-moi l'ordre du chah.“ Ceux-ci l'ayant tiré et remis, il le baisa et le mit sur sa tête, en disant: „Liez.“ „Ils s'approchèrent, enlevèrent, ses vêtements, lui lièrent les mains et lui enchaînèrent les pieds. Comme le jeune enfant pleurait, „Ne crie pas,“ lui dirent-ils. Un d'entre eux resta là, les sept autres passèrent dans la tente des femmes, qu'ils poussèrent au-dehors, en sifflant, soufflant, jabotant, heurtant, injuriant, criant. Cependant les Turks les dépouillèrent de leurs robes, qu'ils remplacèrent par d'autres et, les ayant placées sur des chameaux, les envoyèrent à Érivan. Deux musulmans coururent à la citadelle, dont la porte fut fermée, et inventorièrent au profit du trésor les effets du khan. Le tout arriva, ainsi que nous l'avons dit. [1])

Ch. XLIII. Règne de Chah-Souleïman.

Au roi Chah-Abas succéda son fils Chah-Safi, un an; à celui-ci, son frère Chah-Souleïman, en 1117 (dim. 6 oct.) = 1667; toutefois on dit que celui-ci est Chah-Safi [2]), mais qu'il avait un autre nom. Lors de son avènement, on le nomma Chah-Safi, comme son aïeul, mais alors étant tombé malade, il dit: „Ce nom ne m'a pas réussi,“ et il le remplaça par celui de Chah-Souleïman [3]). D'autres disent qu'il est Chah-Safi, mais qu'étant devenu chah, il se livra à de sales débauches, faisait prendre de force les femmes des grands seigneurs et abusait d'elles. Un jour donc il usa de violence à l'égard de la femme d'un grand, qui se refusait, et s'étant munie d'un petit couteau, le mit dans son sein avant de partir. Lorsque le chah fut tout près de cette femme, celle-ci agit comme Judith envers un autre Holoferne, lui enfonça son couteau dans la gorge et l'extermina. Pour elle, elle sortit, en disant à l'eunuque du harem: „Main-

---

1) En 1668.

2) Tchamitch: Chah-Séfi II ou Chah-Souleïman, 28 a. 5 m. 1665 — 1694.

3) Chardin, témoin oculaire des faits, dit que Chah-Abbas II mourut le 26 de rébi second de l'an 1077 de l'Hégyre = 25 septembre 1666. En comparant cette date mensuelle avec celle donnée par les Tables de Wüstenfeld, on voit qu'il faut lire ou rébi 1er, ou le 25 octobre. Huit jours après, Chah-Séfi II, fils d'Abas II, fut couronné et proclamé, et dès le lendemain on frappa des sahib-qran ou abassi à son nom; Chardin, Couronnement de Soliman; c'est le nom que prit le même Sofi II, en se faisant couronner pour la seconde fois, en 1668.

tenant j'ai traité votre chah avec les honneurs qu'il méritait," et cela dit, elle s'en-alla avec un air intrépide. Les eunuques, en entrant, virent le cadavre roulé dans le sang et le firent secrètement disparaître, puis ayant amené Souleïman, frère du défunt, ils le firent roi. Or, que ceci soit faux ou authentique, c'est ce que j'ai ouï dire et écrit[1]). C'est le chah Souleïman qui destitua Safi-Khan et honora le catholicos Iacob; c'est près de lui que se rendit Héracl, petit-fils de Thamraz, de qui nous parlerons plus bas.

Chah-Souleïman avait un fils, brave et fort, très habile archer, qu'il ménageait pour le trône, qu'il emmenait partout où il allait, ceint de l'épée, chargé de son carquois à flèches et de son arc. Un jour le chah entra dans un verger, précédé de son fils, qui, tirant une flèche de son carquois, en frappa un arbre, un platane, que la flèche traversa de part en part. A cette vue le père prit son fils en aversion et résolut de se défaire de lui, non ostensiblement. Il dit en secret au chef des eunuques: „Quand mon fils viendra chez ses femmes, profite de son sommeil pour le tuer et le faire disparaître à petit bruit." Sa mère en fut informée; elle se rendit auprès de sa belle-mère, mère du chah, et lui dit: „Ton fils veut faire périr le mien; au nom de Dieu et de sa propre longévité, je t'en conjure, ne m'atteins pas au cœur, en lui arrachant la vie, mais éloignez-le, qu'il aille mourir naturellement." La mère alla prier son fils de ne pas verser de sang, ce qui serait pour eux une cause de chagrin. „J'agirai sur le chah, dit-elle, suivant ton désir;" Et à son fils; „Va à Phahrabad et demeures-y jusqu'à ce que je te rappelle." Cependant le chah avait donné l'ordre à ceux qui le conduisaient, „En arrivant au lieu désigné, de le tuer et de lui envoyer sa tête." Eux partis, un jour que le chah allait voir les femmes, sa mère, sa sœur de mère et une autre des femmes de son père vinrent à sa rencontre. Lui, ne reconnaissant pas sa sœur, lui jeta le linge, comme pour qu'elle vint faire le péché avec lui. „C'est ta sœur, lui dit sa *mère*." Lui se fâcha, tira son épée et tua sa sœur, ainsi que sa *mère*[2]), puis il s'en-alla. Bientôt on lui apporta la nouvelle du meurtre de son fils, et il se repentit de ce triple massacre; le remords lui troubla l'intelligence et lui fit tenir des propos étranges. Il découvrait ses parties viriles, les frottait contre la muraille, tombait et se roulait par terre. Averti par le chef des eunuques, l'ehtimal-dolvath et lui se défirent secrètement du chah, qui avait régné 25[3]) ans, et Houséin un autre de ses fils, fut mis sur le trône en 1143 (ven. 29 sept.) = 1693.

---

1) Chardin parle aussi, sans y croire, de l'empoisonnement de Chah-Abas II et des bruits qui couraient relativement à son successeur.

2) մայրաթիւն; ce mot, qui manque dans les dictionnaires, paraît, d'après sa composition, signifier «une mère putative,» une demi-mère, une des femmes du père.

3) Un peu plus de 27 ans.

Ch. XLIV. Perte d'Onofrios.[1]

Nous avons dit qu'Eghiazar étant devenu catholicos[2]), Onofrios se joignit à lui et fut d'accord avec lui en toutes choses, qu'il employait son éloquence à le prôner et le nommait un second saint Illuminateur. Lui-même, à cause de sa faconde, de la rapidité avec laquelle il débitait et déclamait, fut surnommé Carcout — Grêle. Onofrios partageait les idées d'Eghiazar. Quand le grand catholicos Iacob vint à Constantinople, beaucoup de gens s'adjoignirent à lui[3]), et Onofrios, sachant qu'on ne peut tenir tête au soleil, feignit de se repentir. Étant venu auprès du catholicos, il se jeta à ses pieds, en disant: „J'ai reconnu mon iniquité et ta vertu; oublie mes crimes.“ Croyant à ses fausses et vaines assurances, le grand pontife lui donna un rescrit, avec lequel il l'envoya, comme vicaire, au saint siége d'Edchmiadzin, où il résida, gonflé d'orgueil. Or le feu ne peut perdre son calorique, ni le vent sa fraîcheur et l'homme impie sa méchanceté. Arrivé donc au saint siége d'Edchmiadzin, il se mit à faire le mal. Il produisit un faux acte ou lettre de change, contre le vartabied Zakaria, soi-disant son débiteur pour 300 toumans; puis un autre acte faux, portant: „Moi Zakaria, je possède 1000 toumans à Iohanna-Vank, tant en monnaie, qu'en autres effets, et je donne le tout à mon fils spirituel, le vartabied Onofrios. Si quelqu'un y fait opposition, j'abandonne tous mes biens au trésor royal.“ Ayant montré ces deux écrits, il exigea hautement les 300 toumans. Cependant le vartabied Iohannnès, qui résidait à Iohanna-Vank, comme abbé, en remplacement de Zakaria, fut fort inquiet et embarrassé de ce qu'il avait à faire, car il n'avait pas une langue à parler en public: ce fut donc la miséricorde du Seigneur qui vint à son secours. Il arriva d'Ispahan un homme de Djoulfa, nommé Aghamal, ami du vartabied Zakaria, fort affectionné pour Iohanna-Vank et porteur d'un acte de plusieurs marchands, qui l'avaient chargé de la gestion de leurs affaires, afin que leurs débiteurs, où qu'ils fussent, s'acquittassent entre les mains d'Aghamal. Or il y avait à Djoulfa un gros bonnet, un certain Safraz, chef de la localité, et un frère d'Onofrios, nommé Poghos. Celui-ci devait à Khodja-Safraz 500 toumans, dont écrit, de sa main. Aghamal arrive; il demande les 500 toumans, apprend l'histoire du faux acte concernant Iohanna-Vank, arrête Poghos et, la cangue au cou, le fait suspendre à la porte de la citadelle, et bâtonner aux pieds jusqu'à ce qu'ayant pris le faux acte on l'eut mis en morceaux. Toutefois il y eut perte de...[4]) toumans, sur les 500 dûs par Poghos.

---

1) V. ch. XXXIX.
2) En 1662, 3.
3) En 1667.
4) Le manuscrit, à-peine déchiffrable ici, laisse hésiter entre ծ 50, et խ 40 toumans. Edit.

Après le départ d'Aghamal, il machina encore une autre méchanceté, en exigeant 300 toumans de Iohanna-Vank. „Vous avez pris mon acte de force, dit-il, donnez-moi donc mes 300 toumans,“ et il les exigeait mordicus, Dans le même temps le catholicos arriva de Grèce et se fâcha si fort qu'il le fit taire. Pourtant je dirai en peu de mots un trait de sa méchanceté. Étant en arrestation, le catholicos l'avait nommé collecteur du canton de Gégham. Le catholicos s'étant enfui, il cacha sa collecte et vint rechercher les bonnes grâces du khan. Tous deux ne songeaient qu'à nuire au catholicos, et chaque jour ils faisaient courir la nouvelle qu'Onofrios allait reçevoir un diplome royal de catholicos. Mais après la chute du khan, Carcout-Onofrios conçut de telles inquiétudes qu'il s'en-alla lui-même en Perse, pour tenter de se réconcilier avec le catholicos. Arrivé au village de Nigb, il vit venir des envoyés du conseil suprême, qui le saisirent, lui passèrent la cangue au cou et le conduisirent ainsi jusqu'à la ville de Zangan, où ils le mirent en surveillance et s'en-allèrent eux-mêmes à Qazouïn. Quand ils en informérent le catholicos, celui-ci se fâcha et dit: „De quel ordre avez-vous fait cela?“ Il ordonna de le relâcher et de le lui amener. Quand il arriva, le catholicos lui fit amitié et le chargea de la surveillance de sa maison; il était dans la meilleure intelligence avec lui, ce qui ne l'empêchait pas de se livrer incessamment à des actes d'impudence. En effet, à l'insu du catholicos, il contracta beaucoup de dettes et machina l'intrigue que je raconterai plus tard. Cependant le catholicos, ayant préparé sur nouveaux frais ses cadeaux de bienvenue, et rédigé une requête, alla présenter les uns et l'autre au chah, qui dit: „J'ai précédemment donné un ordre à cet homme, et le voilà de nouveau ici. Il n'a pas de rescrit royal, répondirent les grands, c'est ce qui l'empêche de partir.“ Le chah ordonna de lui donner un rescrit et le qalath ordinaire, à savoir, une belle robe brodée d'or, une ceinture honorable, un surtout de zibeline; pour couvre-chef, un kdzaph [1] ou mantil, et un cheval vigoureux. Pour lui faire honneur, il nomma gouverneur Safi-Khan, fils de Rostam-Khan, de Tauriz, qu'il envoya à Érivan, en lui confiant le catholicos. Nous quittâmes [2] donc Qazouïn avec Carcout et des ambassadeurs francs et allâmes à Tauriz. Le catholicos se rendit à Ardébil, puis à Tauriz, et quelques jours après à Érivan. Carcout y vint aussi. Deux jours plus tard, le khan partit. Onofrios vint à Érivan, la veille de l'Épiphanie; le catholicos, y arriva le lendemain. Carcout était tout habillé pour célébrer la bénédiction de l'eau en présence du khan, mais on le déshabilla, et le catholicos, revêtu de ses ornements, accomplit en grande pompe la cérémonie devant le khan. Le jour suivant, il eut la permission du khan, de se rendre à Edchmiadzin et de faire de Carcout ce qu'il lui plairait. On partit.

1) քձափ, genre de coiffure inconnu d'ailleurs; est-il en rapport avec l'ar. كثاف épais? le mantil, منديل est un bonnet ou turban. Cf. l. I, § XLV.

2) Il paraît donc que notre auteur Zakaria était dans la suite du pontife.

En chemin, Carcout fut instruit de ce qui le menaçait, son visage prit la couleur du charbon, il en était à l'impuissance. Quand on fut entré dans le S. Edchmiadzin, au milieu de l'église, le catholicos prit des ciseaux et lui abattit les cheveux et la barbe: „Je te supplie, disait Carcout, au nom de Dieu, rase-moi la tête, mais épargne la barbe. Homme détesté de Dieu, dit le catholicos, tu disais, Je couperai la tête au catholicos, je la ficherai sur le lieu de la descente, et sur elle je célébrerai la messe. Ta barbe est-elle plus grande que ma tête? reçois ta rétribution.“ Tout le poil de Carcout fut rasé; on le reconduisit, enchaîné, dans son précédent cachot, et l'on se mit à chercher ses biens. On trouva tout une charge d'habits de femmes, de pantoufles, de bas de soie et autres pareils objets de toilette féminine. „Où avez-vous caché, lui dit-on, les rescrits royaux, les titres de propriété? Non, je n'en sais rien, disait-il.“ Mais quand on lui eut mis les ceps aux pieds, et qu'on l'eut solidement bâtonné dans sa prison, il envoya à Érivan le fils de sa sœur, qui dut apporter le tout. Parmi les rescrits royaux il y en avait un, lui conférant le catholicat; un second, qui lui donnait la haute main sur toutes les églises; un troisième, qui conférait le mélikat à sa famille. On l'envoya donc à l'île de Sévan, avec ordre de le tenir en cellule, sans le laisser approcher de personne. Après y avoir vécu quelque temps, il trépassa douloureusement, puisqu'il n'eut pas les honneurs d'une mort naturelle.

Ch. XLV. Gouvernement d'un autre Safi.[1])

Après la disgrâce de Safi-Khan, le Laczi — Lesgui, un certain Sarou-Khan-Beg fut envoyé comme lieutenant à Érivan et y resta 2 années, puis Safi-Qouli-Khan, fils de Rostam, khan de Tauriz, vint résider à Érivan, où il fit le mal sur nouveaux frais. Il envoya à Tauriz des gens, qui en ramenèrent des filles de joie; quoiqu'il ne fût pas d'usage dans notre pays d'entretenir de telles dames, lui, il l'introduisit. Il défendit encore que les chrétiens sortissent de leurs maisons aux jours de pluie, disant que l'odeur fétide qu'ils produisaient souillait les musulmans. Enfin il institua des agents tellement sévères qu'il ne permettait pas d'ensevelir sans son ordre les grands, même étrangers, qui mouraient, chrétiens ou musulmans. Cependant les bandits de grandes routes et les voleurs domestiques se multiplièrent tellement qu'on ne pouvait voyager, sous peine d'être détroussé. Des voleurs entrèrent dans une quantité d'églises, qu'ils dévalisèrent. Le pays se trouva tellement en danger que les musulmans se réunirent et, ayant tenu conseil, se donnèrent un chef nommé Phath-Ali, qu'ils instituèrent leur Qara-Pacha — Pacha-Noir. La perte du khan fut résolue. „Il a, disait-on, fait venir des filles de joie, auxquelles tout le mond va, et les

1) V. ch. XLI.

femmes honnêtes sont méprisées. Il dit, que les chrétiens ne sortent pas les jours de pluie; nous qui sommes voisins des chrétiens, nous vivons pêle-mêle avec eux, faisons un commerce d'échange, qui nous donne beaucoup de profit, et il veut nous priver de ces avantages. Puis il ne veut pas que les musulmans entrent dans le lieu de prière des chrétiens; or les églises guérissent nos malades désespérés et nous servent de but de divertissement. Veut-il donc tirer impôt des morts, lui qui ne laisse enterrer qui que ce soit sans sa permission? Non-seulement il ne châtie pas les voleurs, mais il les relâche après les avoir mis à l'amende, et ces gens reprennent leurs voleries.“ Tout cela et bien d'autres crimes ayant été relaté dans un écrit, qu'ils envoyèrent au chah, par l'entremise d'un esclave royal, pour eux, ils se jetèrent sur le khan, et l'enfermèrent dans une maison, sans lui permettre de sortir. Toutes les portes des magazins furent scellées; on lui fournit une nourriture suffisante, et on le garda de la sorte, jusqu'à l'arrivée d'un nouveau khan, après quoi on le chassa, et il partit pour Ispahan: le pays jouit alors de la paix.

Ch. XLVI. Mort du catholicos Iacob.

Le grand pontife Iacob étant retourné de Qazouïn à son siége du S. Edchmiadzin, et le khan à Érivan, à la lecture de son diplome on vit qu'il lui était prescrit „de ne rien faire sans l'avis du catholicos,“ ce qui lui parut dur. Aussi jouait-il de l'oeil. D'ailleurs, les créanciers qui avaient prêté de l'argent à Carcout et pris des billets[1]) au nom du S. Edchmiadzin accouraient pour réclamer leur dû. Ennuyé de cette multitude de créanciers, le catholicos partit, à l'insu du khan[2]), et se rendit à Tiflis, en Ibérie, dans l'espoir d'y recueillir de l'argent, pour être soulagé de ses dettes. Le khan, informé de son départ, craignit qu'il n'allât auprès du chah et ne se plaignît contre lui. Il lui expédia un messager amical, Hatham-Beg, qui alla à Tiflis et le supplia avec instance de revenir. „J'ai beaucoup de dettes, répliquait le catholicos, et c'est dans l'espoir de les acquitter que je suis venu ici. Toi, retourne et salue le khan de ma part.“ Au bout de quelques jours, ayant payé une portion, il se rendit au bord de la mer, s'embarqua, vint à Constantinople, où il paya encore quelque chose, après quoi il tomba malade et passa dans le Seigneur, en cette même année 1129 (ven. 30 oct.) = 1679, le 2 août (1680). On le porta au cimetière commun de la ville de Galata, au lieu dit Begoghli. On dressa un monument à trois degrés sur sa tombe, qui opère quantité de guérisons miraculeuses, dont je raconterai une seule, comme témoin oculaire.

Le jour où il fut déposé dans le cercueil étant un lundi, les prêtres de Galata

1) Թազկիրեակ, peut être l'ar. تذکره, lettre de change. Edit.
2) En 1679.

célèbrent la messe chaque lundi et se rendent au tombeau du pontife, où la communauté se rassemble: on bénit la tombe, et l'on baise la croix. J'y allai aussi et fis dire une messe, après quoi, en compagnie d'un prêtre, mon disciple, nommé Iacob, j'allai au tombeau de S. Iacob, et priai les prêtres de faire le service. Or en face de la tombe, il y avait une tente, dont l'entrée était ouverte. Un pauvre homme, parlant turk, portait la chappe, l'Évangile, l'encensoir; je crus que c'était un Latin, un Syrien ou même un Arménien, ignorant sa langue. Après la bénédiction de la tombe, je donnai de l'argent au prêtre Iacob, pour qu'il le partageât aux autres, et il donna quelques deniers au pauvre homme, qui les dépensa en brandevin, bu par les prêtres. Comme j'allais le questionner sur sa personnalité et sa patrie, il vint un Turk de distinction, avec trois femmes, qui apportèrent au pauvre des olives, du vin aigre, du pain à l'huile, dit sémeth[1]), des fèves bouillies, des pois chiches, du fromage, une sebile de bière ou boza, qu'il déposa dans la tente; pour lui, il alluma plusieurs cierges sur la tombe, et ils tournèrent autour, en poussant des cris. Sur ma demande au prêtre Iacob „Qui sont ces gens? Ce sont des Turks, répondit-il. Ce beau jeune homme est le fils du pauvre, une des femmes était aussi la sienne; une seconde, encore à lui, est celle du fils; la troisième est sa fille (et il me les montrait du doigt). Tombé malade tout-à-coup, il a perdu l'usage de ses membres: ses pieds sont retournés sous le siége, et bien des médecins appelés n'ont pu le guérir. Sa maison est au bord de la mer, tout près de Stambol. Ayant vu un jour beaucoup d'hommes et de femmes qui s'embarquaient pour aller à l'autre bord, il demanda: „Où va tout ce monde? Un père venu de l'Adjam, lui dit-on, est mort ici, et ces gens vont prier sur sa tombe. Eh bien, dit celui-ci, cela est une disposition du ciel; portez-moi à cette tombe; j'espère que Dieu, grâce aux prières de ce père, me rendra la santé, et je ne m'éloignerai jamais de sa tombe.“ Cédant à ses instances, son fils le plaça dans un canot et lui fit traverser l'eau; puis il le mit dans un coffre à porteur, qui l'amena ici. Durant la route il ne faisait que gémir et prier Dieu. Quand on le descendit, et qu'on l'eut placé près de la tombe, il disait en pleurant: „Père Iacob, je suis venu à toi avec foi et confiance, ou donne-moi la mort ou guéris-moi; accorde-moi l'une de ces deux faveurs.“ Tout en disant cela d'un ton suppliant, il tournait sur son siége, autour de la tombe. Tout d'un coup, par la miséricorde divine, ses jambes se délièrent, et se tenant sur ses genoux, il fit le tour du monument. Bientôt il se dressa sur ses jambes, en continuant de prier et de gémir, puis, se tenant à la pierre, qui couvrait la tombe, il en fit le tour sur ses pieds. Enfin toutes ses jointures se dégagèrent, et il marcha droit, comme au temps jadis. Entrant dans l'intérieur de l'édifice, il se frappa tellement le front contre les pierres, qu'il en fut gonflé par-dessus le crâne. Depuis lors jusqu'à-présent, il ne quitte plus la place, il reste là jour et nuit, c'est lui

---

1) սիմիթ, i. e. սիմինդր, fleur de farine, σεμίδαλις, სემინდი.

qui a établi cette tente et qui y demeure: il ne mange pas de viande, il ne boit rien, il ne se nourrit que de ce que vous voyez. Informé de son histoire, le monarque lui a fait dire: „Pourquoi te faire l'esclave de la tombe d'un chrétien, toi musulman [1])? Il m'a guéri, répondit-il, et c'est pour cela que je le sers, tout en conservant ma foi. On le laissa „Qu'il fasse comme il veut et ne perde pas sa croyance.“ Telle est son histoire, que j'ai entendue et vue. Quand je retournais dans mon pays, j'ai appris que la tombe en question a été frappée d'un impôt, et les ambassadeurs francs venus depuis lors ont fait des représentations au monarque, en disant: „Vous tirez impôt d'un mort,“ propos qui a mis fin à l'avanie. Telle et telle a été la fin du catholicos Iacob.

Ch. XLVII. Histoire de l'Ibérie.

Disons quelques mots de l'histoire d'Ibérie. Chah-Abas le premier et le Grand avait ruiné et ravagé le pays de Cakheth, et emmené en Perse Thamraz, fils du roi Alexandre, qu'il garda quelque temps, après quoi il lui rendit le pouvoir et l'envoya dans le Cakheth [1]), sa patrie, pour la gouverner, sous l'autorité du chah. Il y demeura, soumis à ce prince. A Chah-Abas succéda son petit-fils, Chah-Safi; à celui-ci, son fils Chah-Abas. De son temps le prince de Tiflis était Rostam [2]), de la famille Bagratide, ennemi de Thamraz, voulant le dépouiller de ses états et le soumettre à son autorité. Thamraz ne voulant ni obéir à Rostam, ni laisser ses domaines tomber en son pouvoir, Rostam lui chercha querelle à main armée. Or Thamraz avait eu de Phéri [3]), sa femme, fille de Gorgi, roi de Tiflis, et soeur de Lovasaph, un fils nommé David, qui, par considération pour son vieux père, ne le laissa pas combattre, et endossa lui-même les vêtements et armes de guerre. Les troupes de Tiflis étaient à Alaverd, mais un détachement persan avait été envoyé à Milanal-Kémi [4]). La mêlée s'étant engagée, et David s'étant jeté bravement au milieu des combattants de Rostam, les Persans de Kémi, entendant les fanfares des trompettes de guerre, se jetèrent d'un autre côté sur les troupes du Cakheth, cernèrent les gens de l'Ibérie et tuèrent David. Ses gens, le voyant mort, lâchèrent pied et s'enfui-

---

1) Après la mort d'Alexandre II, roi de Cakheth, en 1605, Chah-Abas renvoya en effet dans ce pays son petit-fils Théimouraz Ier, qu'il retenait depuis plusieurs années en ôtage.

2) Rostom-Khan, prince Bagratide musulman, fut en effet reconnu roi de Karthli et vint à Tiflis en 1632; il eut souvent maille à partir avec Théimouraz, qui s'était installé dans le pays, après la mort de Simon II, en 1628.

3) La seconde femme de Théimouraz, fille de Giorgi X et soeur de Louarsab II, se nommait Khorachan; sa soeur Phéri avait été donnée à Chah-Abas. Le prince David était fils de Khorachan; v. Arakel, p. 325.

4) Ce nom ne se trouve dans aucune des sources géorgiennes, traitant de la bataille où périt le prince David, en 1648; Hist. mod. de Gé., I, 71, 171, 528.

rent, poursuivis par les Persans jusqu'aux frontières du Cakheth. Pour Thamraz, accablé de chagrins et d'inquiétude, et se voyant hors d'état de résister, il se résolut à aller auprès du chah, pensant: „Si le chah m'ôte la vie, ce sera mieux que par le fait d'un collègue en servitude.“ Il se leva et partit. Chah-Abas[1]) le reçut amicalement et le retint quelque temps, puis il lui donna par un rescrit le commandement dans ses états. Par une lettre sévère il enjoignit à Rostam de ne pas exiger la soumission de Thamraz et laissa ce dernier retourner chez lui. Thamraz quitta la cour et partit, mais il n'atteignit pas son pays et mourut en route. Héracl[2]), son petit-fils, né de son fils David, ayant appris la mort de son aïeul, eut peur de rester dans le Cakheth, partit et s'en vint à Moscou, où il demeura. Chah-Abas l'ayant à plusieurs reprises appelé auprès de lui, il refusa, de peur d'être mis à mort. Chah-Souleïman, fils et successeur de Chah-Abas, lui dépêcha Grigor de Djoulfa, porteur d'une lettre et de ses serments, qui le décida à venir dans la ville de Qaziran ou Qazouïn, où se trouvait le chah, 1124 (dim. 4 oct.) = 1674, le 23 avril (1675). Là était également le grand catholicos Iacob, et nous, qui le servions.

Ch. XLVIII. Combat de deux hommes.

Rostam-Khan, de qui nous avons parlé, était de la famille bagratide. En effet, après la chute de leur dynastie et la ruine d'Ani, les Bagratides survivants étaient passés en Ibérie. Le royaume d'Ibérie étant abattu, le pays resta au pouvoir des Persans[3]), qui remirent aux Bagratides l'autorité sur tous les territoires ibériens, et ils se continuèrent de père en fils jusqu'à Rostam. Celui-ci eut de sa femme Mariam un fils, nommé Lavasaph[4]) auquel il réservait l'héritage

---

1) IIᵉ du nom. L'auteur arménien abrége trop son récit, qui finit par être inexact; car Théimouraz se retira d'abord en Iméreth, passa en Russie, et ne rentra en Géorgie qu'en 1659, sans pouvoir y reprendre l'autorité. Il mourut en 1662, à Astrabad, fort mal traité du roi de Perse.

2) Nicoloz, plus tard Eréclé Iᵉʳ, après avoir fait diverses tentatives pour reconquérir ses états, et avoir à deux reprises vécu plusieurs années en Russie, reparut dans les montagnes en 1674, et fut reconnu roi de Cakheth et de Karthli, sous le nom musulman de Nazar-Ali-Khan; Hist. mod. de Géorgie, t. I, Cakheth.

3) Les Bagratides géorgiens sont, il est vrai, d'origine arménienne, mais au XIᵉ s., époque de la ruine d'Ani, ils étaient déjà complètement séparés de la branche royale d'Arménie, sans que les Persans eussent rien à y voir. L'antagonisme existait seulement à l'égard des Seldjoucides et des khalifes.

4) Le roi Rostom-Khan n'eut pas de fils, que l'on sache, de sa femme Mariam. Louarsab, dont parle Zakaria, était fils de Wakhtang, fils de Simon Iᵉʳ, de Karthli, ou, suivant une autre autorité, d'un oncle de Rostom, en tout cas, fils adoptif de ce dernier, qui le destinait à lui succéder; v. Hist. mod. de la Gé., t. I, et les Tables généalogiques.

du pouvoir en Ibérie. Un jour, avec son fils et une suite nombreuse, il alla à la chasse des bêtes fauves au pays de Qaraïaz[1]) — le noir printemps; là il arriva qu'au moment de la poursuite, chacun s'empressant d'abattre du gibier, un des mille coups de fusil tirés atteignit et tua Lavasaph, fils du roi. Effrayé pour lui-même, le roi s'enfuit et revint à Tiflis. Il eut beau chercher quels étaient les meurtriers de son fils, on ne put rien découvrir. Cependant deux hommes furent accusés: l'un, Baïandour, Arménien de la branche Maniconiane dite Toumanétsi[2]), l'autre, nommé Chichouch[3]), Ibérien, Barathétsi. On les accusait, étant près du prince quand il fut frappé à mort, de savoir qui l'avait tué, ou d'être eux-mêmes les meurtriers. Comme le bruit prenait consistance, les Arméniens disaient: „Le meurtrier est un Ibérien," et les Ibériens „C'est un fils de l'Arménie." On se décida pour une ordalie[4]), c'est-à-dire pour un duel judiciaire: le vaincu serait reconnu meurtrier du fils du roi. Il fut réglé entre eux, que les adversaires se battraient seuls. Ils se préparèrent donc, endossèrent leurs vêtements de guerre et leurs armures, et ayant baisé le genou du roi, traversèrent le fleuve Kour, à l'E. de la ville. Toutefois la perfide nation des Ibériens leur donna ostensiblement à tous les deux cet avis: „Quand vous serez entrés dans l'hippodrome, ne vous battez pas face à face, mais lancez vos chevaux à droite et à gauche, peut-être le roi, touché de pitié, ne vous laissera-t-il pas combattre." Baïandour prit l'avis au sérieux. Or les Ibériens, émules de Caïn, avaient dressé secrètement Chichouch: „Étant de petite taille, tandis que Baïandour est fort et membré en triomphateur, tu ne saurais lui résister. Quand il s'avancera sur son coursier, tâche de le percer de ta lance, tu réussiras peut-être à le démonter." Les deux adversaires entrèrent dans la lice. Or le khan leur avait donné trois musulmans[5]), avec cette instruction: „Si l'un deux est désarçonné, précipitez-vous et ne le laissez pas tuer par l'autre." Baïandour ayant prévenu Chichouch, celui-ci, dès qu'il fut par le travers de la selle, lui enfonça sa lance dans le ventre, au-dessus du nombril, et elle ressortit en passant entre cuir et chair. Baïandour, tout empêtré qu'il était, fit échapper la lance de la main de son adversaire et la plaça sur l'arçon[6]) de sa selle, puis, d'un coup de massue, il en brisa la hampe, qui tomba à terre, mais il lui en resta un tronçon dans le ventre. Chioch ayant pris la fuite, Baïandour fouette son cheval, l'atteint au galop, le frappe au cou, de sa massue, et le renverse sur son coursier. Il voulait le frapper une seconde fois, mais comme le manche de l'arme était souillé de

1) En Gé. ყარაია.
2) Thoumanichwili.
3) Chioch (Siyavouch), de la famille Baratha-Chwili.
4) սամամարթելի, სამართალი, justice, épreuve judiciaire.
5) Six en tout: donc à chacun trois; Hist. mod. I, 538; Chron. Gé. p. 128.
6) ղաշ; T. قاش.

sang, elle lui échappa de la main. Il tire alors le sabre et veut lui en porter un coup, mais Chichouch étourdi est tombé à terre. Baïandour lève son sabre, frappa et coupe en deux le boulet[1]) du cheval; alors les musulmans se jettent sur Chichouch et ne le laissent pas tuer. Arméniens et musulmans accourent pêle-mêle, *poussent des cris*[2]); enlèvent Baïandour et l'amènent au prince, qui ordonna aux médecins de le soigner et lui témoigna une affection extrême. Quant à Chichouch, il commanda le lendemain de le tailler en pièces et de le jeter aux chiens. Or il avait un frère, moine sous le nom de Christophe, confesseur de la reine, qui vint la supplier de sauver la vie de son frère; celle-ci s'adressa à son mari. Chichouch sauva sa tête, toutefois tout ce qui lui appartenait, serviteurs, servantes, villages, vignes, bestiaux, en un mot toute sa fortune, il fut commandé de l'abandonner par écrit à Baïandour, et la chose fut faite suivant l'ordre du roi. De ce moment, l'arrogance des Ibériens baissa, les Arméniens en firent des chansons injurieuses, en leur langue, dont chaque couplet se terminait par le refrain: Chichouch tsadi, Baïndour moouda[3]), i. e. „Fuis, Chioch, Baïndour arrive." Quand les enfants arméniens chantaient cela, les Ibériens rougissaient. Le roi Sani-Abas — Abas II, en ayant entendu parler, manda Baïandour et lui conféra le commandement suprême de Tiflis, en 1099 (mer. 10 oct.) = 1649[4]).

Ch. XLIX. Révolte de Gorgi-Khan.

Voyant que son fils était mort et n'ayant en vue personne autre qui pût hériter de sa royauté, Rostam manda un certain Vakhtang, Bagratide, qu'il adopta, et lui dit: „Moi mort, tu seras roi à ma place." Il mourut peu après[5]). Vakh-

---

1) *զձէթ ձիոյն եհատ ի բնէ*., «il sépare l'olive du cheval de son attache.» Le mot technique ձէթ ne se trouve expliqué nulle part. Peut être est-ce le *boulet*, jointure au-dessus du paturon et de la couronne, dans la jambe du cheval.

2) Il y a ici, dans le M^{it}, un trou, provenant de grattage.

3) შიშუშ წადი. ბაინდურ მოვიდა.

4) Il existe trois relations du combat entre Baïndour et Chioch: Chron. gé. tr. fr. p. 291, 2, dans Matériaux pour servir à l'hist. de la Gé., tirage à part, p. 128, 9; 87, 88 du texte; celle de Pharsadan Gorgidjanidzé, Hist. mod. de la Gé., I, 537, 8, et celle-ci, de Zakaria, qui est la plus détaillée. Quant à la date, Wakhoucht place la mort du prince Louarsab en 736 = 1648, 9; la Chron. Gé. la raconte *in globo* sous 1650; Pharsadan se tait à cet égard.

J'ai eu entre les mains une charte de Mtzkhétha, jeudi 29 mai 339 = 1651, signée «quand le roi Rostom partait pour la chasse» qui précéda celle où périt le jeune prince. En combinant ceci avec les paroles de Pharsadan, Hist. mod. p. 532, et note, on peut conclure que le mariage de Louarsab avait eu lieu en 1650, et qu'au printemps suivant, en 1651, s'était faite la première chasse. Quant à la seconde, elle se serait accomplie en 1653, après la prise de Qandahar par Chah-Abas II; ib. p. 537, note.

Ainsi la date donnée par Zakaria, 1649. 50, me paraît très sujette à contestation.

5) En 1658. V. un curieux document sur les suites de cette mort, extrait d'un

tang, avec une suite nombreuse d'enfants nobles, se rendit auprès d'Abas II ou Abas le Petit, roi de Perse, reçut de lui l'investiture et le titre de Chah-Nafas, i. e. le souffle[1]) du roi. Il garda sa place longtemps. Souleïman ayant succédé au roi Abas, son père, on desservit près de lui Chah-Nafas, qui, de son plein gré, partit pour se rendre à la cour et faire preuve de loyauté. Ayant plusieurs fils: Nazar-Ali[2]), Gorgi, Patara, Béjo, Léon[3]), il prit, en partant, le second d'entre eux. En approchant d'Ispahan, on lui dit „qu'aussitôt que le chah le verrait, il le jetterait aux lions;" il prit donc du poison et mourut. Son fils Gorgi ayant été amené au roi, on dit „Qu'il est là en ôtage;" d'autres „Que son père l'avait amené;" quelques-uns „Qu'il est venu seulement après la mort de son père Chah-Nafas." Quoi qu'il en soit, le roi Souleïman le vit et lui donna le rang de son père et le renvoya à Tiflis, en grande pompe. Il a longtemps gouverné l'Ibérie. Houseïn ayant succédé sur le trône à son père Souleïman, Gorgi s'est révolté, de son temps. En effet, on dit qu'il avait une fille jolie et charmante, d'une distinction incomparable. Comme il avait envoyé au roi plusieurs jeunes filles d'Ibérie, celles-ci vantèrent sa fille devant le roi, qui la fit demander[4]). Non-seulement Gorgi la refusa, mais il s'exprima sur le ton de l'injure: „Vous autres Persans, vous avez exterminé mon peuple, tantôt par violence ou par fourberie, tantôt par des démonstrations hypocrites. Mon père est mort à cause de vous, réduit à renoncer à sa foi; mon frère est en arrestation là-bas, et vous exigez ma fille. Quel mal vous avons-nous fait souffrir, pour que vous nous inquiétiez de la sorte?" Il ajouta bien d'autres propos, qu'il savait injurieux et grandement déshonorants pour le chah; car il s'était dit bien des choses mauvaises sur son sujet. Il fit pis encore, en se déclarant ouvertement hostile, fit passer secrètement ses trésors au fond de l'Ibérie, et lui-même, avec ses partisans et ses intimes, s'enfuit où il put, se cacha dans les forêts. Informé de sa fuite, le chah fit venir du pays de Khomsar[5]) „i. e. la tête de

manuscrit de la grande Bibliothèque de Paris; Mél. asiat. t. VI, p. 243; Bullet. de l'Acad. des sc., t. XV, p. 45.

1) Նաֆաս, ar. نفس âme. En géorgien on écrit ნავაზ nawaz, répondant au P. نواز, caresse, bienveillance. Ce serait donc Le chah de bienveillance, de faveur; nom qui a été porté par Wakhtang V, par Giorgi XI et par Bakar, qui sont Chah-Nawaz I, II et III.

2) Chah-Nazar ou Artchil, qui fut successivement roi de Cakheth et d'Imérеth; Giorgi XI, roi de Karthli, puis lieutenant du chah à Qandahar; Paata et Béjan (inconnus d'ailleurs), Léwan, père de Wakhtang VI.

3) Aucune source géorgienne ne porte que le roi Wakhtang V se soit empoisonné; quant à sa mort, elle est généralement affirmée en 1675. Son fils Giorgi, dès-lors apte à lui succéder, ne fut pas, paraît-il, confirmé tout de suite par le chah: c'est ce qui fait que les chartes varient entre 1676 et 1679 pour la première année de son règne, de *droit* ou de *fait*: Hist. mod. I, 81, n. 1; II, 10, n. 3 et les chartes.

4) L'histoire n'en dit rien.

5) Je suppose qu'il faut lire Khoundzakh, car le prince Ereclé se trouvait alors

sang,“ Héracl, petit-fils de Thamraz, l'institua khan de Tiflis, sous le titre de Vali-Khan, et le fit partir en grande pompe pour son gouvernement. Il ordonna cependant de réunir contre Gorgi des troupes nombreuses, de divers lieux, d'Érivan et de Nakhdchovan, de Gandja, de Tiflis et d'autres contrées, qui marchèrent contre lui, tandis qu'il se cachait dans les bois. Quand les Persans venaient, les Ibériens entraient dans leurs abris, tombaient sur eux nuitamment, les tuaient, les dépouillaient de leurs biens; les musulmans se relevaient-ils, eux rentraient dans le fourré. Habitués à ce genre de guerre, les Ibériens faisaient beaucoup de mal aux musulmans, qui n'y entendaient rien, et cela arriva, non pas une ou deux fois, mais bien souvent. Chaque fois que l'Ibérie fut attaquée par les Persans, les Ibériens, à travers le crépuscule et la nuit, se glissaient vers eux et les traitaient comme je l'ai écrit. Toutefois l'Ibérie fut saccagée, car les Persans ne faisaient que piller partout où ils se présentaient, enlevaient les richesses, brûlaient les édifices, et disaient: „Allez porter au roi Giorgi-Khan la nouvelle que tout son pays sera traité de cette manière.“ Les Ibériens, de leur côté, pillaient aussi et disaient: „Dites à Vali-Khan, voilà ce que nous avons fait de ton pays.“ Par ces allées et venues des deux armées, Moukhran et Gorki — Gori — furent mises à sac. Quand des envoyés persans se présentaient à Gorgi, il se donnait des airs de loyauté et disait: „Je ne suis pas l'ennemi, mais le serviteur et l'esclave du chah, la poussière de ses pieds. Quoique je sois venu ici par esprit d'opposition, c'est pour éviter la mort.“ Il répéta si souvent ces propos, que le chah y crut, et grâce à l'intercession d'Abas, khan de Gandja et ami de Gorgi, il y eut entre eux réconciliation. Le chah lui adressa une lettre d'engagements amicaux et lui fit remettre, avec un qalath complet, des pieds à la tête, un cheval vigoureux, l'encourageant à venir sans crainte ni inquiétude. Par suite de ces encouragements il se mit en route et vint jusqu'à Érivan, où il resta jusqu'à ce que le khan de Gandja lui eût envoyé des hommes pour l'escorter. Le khan d'Érivan lui ayant donné des conducteurs et l'ayant fait partir honorablement, il atteignit Ispahan, et son arrivée fut annoncée au chah, qui envoya des gens à sa rencontre et le fit descendre dans une belle villa royale, après quoi il l'invita à se présenter à lui. Gorgi donc attacha à son cou un ruban, qu'il laissa pendre sur ses épaules, et son sabre sur sa poitrine, et se présenta de la sorte devant le chah [1]), qui lui dit: „Qu'est ceci, Gorgi-Khan? Je suis digne de mort, répondit Gorgi, et je me suis trouvé coupable envers toi. Pends-moi donc avec cette corde et tue-moi avec ce sabre. Non, dit le chah, je ne te tuerai pas avec le sabre et ne te pendrai pas avec le cordon; tu seras avec moi et me conseilleras.“ Il le traita honorablement et l'aima de telle sorte que

dans les montagnes de ce pays. Au reste Khoun-Sar signifie en effet colline de sang, P. خون سار.

1) Giorgi arriva à Ispahan, en 1696, dans l'état décrit par Zakaria; Hist. mod. de la Gé, I, 96 et note; II, 15.

Gorgi était sans cesse auprès de lui. Il y est encore en cette année 1147 (mardi 28 oct.) = 1697.

Cependant dès son arrivée à Tiflis Vali-Khan commença à mal agir; il lança l'ordre de ne pas sonner les cloches, de ne pas frapper l'appel à l'office, de ne point porter la croix devant les chrétiens morts. Les chrétiens arméniens et ibériens s'entendirent et, réunis ensemble, se rendirent à sa porte; poussant des cris, murmurant, se moquant, ils disaient: „Tu as renoncé à la foi paternelle, tu as abjuré le Christ, et tu veux nous rendre apostats de nos croyances. Mets fin à tes vains projets, ou nous te lapiderons.“ Là-dessus il eut peur qu'ils ne se révoltassent et ne prissent le parti de Gorgi, ou bien qu'ils ne se jetassent sur lui et ne le tuassent. Il suspendit donc sa mauvaise manœuvre. Tel étant l'état présent des choses, Dieu connaît l'avenir.

Ch. L. Gouvernement de Zal.

Toutes les troupes d'Érivan se levèrent, ainsi que nous l'avons dit, contre le second Safi-Khan[1]), l'acculèrent dans un coin et ne le laissèrent pas sortir. Pour eux, ils adresssèrent au chah une série de plaintes, comme nous l'avons rapporté. Le prince donc ayant mandé Mirza-Ibréhim, titré vizir d'Aderbidjan, lui adjoignit Vali-Khan, Ibérien de nation et gendre d'Abas-Khan, gouverneur d'Érivan. Zal l'accompagna en cette ville. C'était lui qui dirigeait toutes les affaires. Intelligent et au fait des choses du pays, il connaissait tout le monde et notamment ceux qui, en quelque manière, étaient dangereux et spoliateurs. En arrivant à la limite du pays, ils ne prévinrent personne de leur venue, afin d'éviter qu'on ne vînt à leur rencontre, faire le *rhadath*[2]), suivant la coutume des khans. Au lieu d'agir de cette manière, Zal entra incognito dans la citadelle et ayant mandé le douks ou cheïkh-islam, avec quelques-uns des grands, fit lire devant eux l'ordre suprême. Ceux qui se trouvaient là lui baisèrent le genou, et le héraut sortit, en criant: „Zal-Khan est devenu maître d'Érivan, puisse-t-il vivre longtemps![3])“ Aussitôt il fit appréhender un certain Himath-Beg Qadjar, de race kourde, ainsi que ses quatre fils: Isa-Khan, Zaman-Khan, Sala-Khan et Qasim-Khan, tous personnages dangereux pour le pays. Les ayant appréhendés, il leur mit la cangue au cou et les jeta en prison, et quelques jours après les expédia au chah. Quoique rendus à la liberté, ces gens ne purent se tenir tranquilles. Après cela il se saisit d'un Aïroumlou, nommé Tach-Timour, qui s'était révolté contre les khans précédents, et l'ayant arrêté par une manœuvre quelconque, il le fit suspendre par les pieds et bâtonner de

1) Ch. XLV; c'était Sarou-Khan-Beg, *l'émule* de Safi-Khan.

2) P. راه دان, ou طلان, fantaisie, caprice; ou P. راه داد, don de route; cf. Arak. p. 472.

3) Cette phrase est en turk, avec traduction arménienne.

telle façon qu'il était à-demi mort, le poussa en prison, et après avoir tiré de lui de fortes amendes il le relâcha. Cet homme alla dans sa famille, au canton de Chirac, et y mourut, par suite des coups. Cependant je n'ai rien de mauvais à dire de ce khan; car, fils de chrétiens, il les ménageait. En sa 1re année[1]) le pays d'Ararat ayant éprouvé un horrible tremblement de terre, que je raconterai plus tard, Zal ordonna de rebâtir toutes les églises ruinées, dont plusieurs furent en effet restaurées, en divers lieux. Dans ce temps-là il vint jouir des montagnes du canton de Cotek, et se trouvant au village de Kanakerh, il ne put voir sans gémir les ruines de la contrée. S'étant retourné et ayant aperçu d'un certain côté une église, il demanda: „Qu'est ceci? C'était une église, lui répondit-on. Pourquoi n'est-elle pas reconstruite? dit le khan. C'est que les moyens nous manquent, dirent les villageois. Si vous n'avez pas les moyens de faire un édifice de bois et de pisé[2]), où vos vieilles femmes fassent leurs prières, je vous remets dix toumans sur vos impôts; construisez une église.“ Le même jour ils se mirent à élever un mur en terre, qu'ils crépirent, suivant l'indication du khan. C'est ainsi qu'il se conduisit affectueusement envers les chrétiens, tant qu'il fut à Érivan.

Ch. LI. Horrible tremblement de terre à Érivan.

En 1128 (jeudi 30 oct.) = 1678, le 4 juin (1679), la redoutable colère de Dieu se fit sentir au pays d'Ararat, car Dieu avait jeté un regard de courroux sur ses créatures. Le *mardi* après l'Ascension, à la 7e heure du jour[3]), la terre gronda comme les nuages; au grondement succédèrent des secousses épouvantables, la terre d'Ararat tout entière oscilla en frémissant, suivant la parole: „Qui regarde la terre et la fait s'agiter[4]),“ et encore: „Les fondements de la terre étaient secoués.“ Ce tremblement, qui venait du côté de Garni, renversa tous les édifices et les charmantes habitations, couvents et églises; il fit trembler les églises d'Aghdchots-Vank, d'Aïri-Vank, d'Havouts-Thar, de Trdakert, de Khor-Virap, de Dchrvez, de Tzaga-Vank; trois églises, à Érivan, celles de Noragavith, de Noragiough, de Tzora-Giough, de Nouk, de Gamrez; la citadelle d'Érivan s'affaissa sur ses fondements, ainsi que la mosquée et les minarets. En plusieurs lieux il jaillit des sources, et d'autres se séchèrent. Des rochers, en s'effondrant, comblèrent les ruisseaux et en arrêtèrent le cours. Plusieurs villages furent abîmés; il ne resta pas de quoi loger un coq, dans celui de Kana-

1) En 1679, ch. LI.

2) Հալուղայ; P. الوده.

3) En 1679, Pâques le 20 avril, l'Ascension le 29 mai, six jours après, le 4 juin fut un *mercredi* et non un mardi: il faut donc faire la correction ou de l'hebdomadaire ou du quantième.

4) Ps. 103, v. 32.

kerh. Ce qu'il y eut de merveilleux, au même village, les quatre murailles d'une maison ayant cédé, la terrasse resta seule, comme suspendue en l'air, sans dommage, sur les quatre piliers. La secousse se fit sentir jusqu'au village de Carbi, où trois hommes périrent; au S. couvent de Iohanna-Vank, les belles habitations s'écroulèrent toutes, et l'église fut abattue, à-peine pûmes-nous échapper à la mort. Quant aux habitants du sous-sol, on en tira ceux que l'on put; aux autres, leurs propres demeures servirent de tombeau, et il y eut plus de morts que de vivants. Il ne m'a pas été réellement possible de connaître le nombre total des victimes; mais dans mon village natal de Kanakerh on en compta 1228; il n'y resta ni chien, ni chat, ni coq. Les secousses durèrent jusqu'au mois d'octobre (1679). Chaque jour le sol grondait, cela se prolongeait 3, 4 et 5 jours, après quoi venait une secousse: la plus fâcheuse fut celle du premier jour. Les survivants demeuraient sous de misérables tentes, dans les vignes, dans des vergers, dans des lieux sauvages. Dès le premier jour il arriva des convois d'Erzroum, qui furent témoins de l'évènement. Le khan, ce jour-là même, expédia au chah des messages, pour l'informer de la catastrophe, et ne laissa point partir les envoyés osmanlis jusqu'au retour des exprès du chah, qui, arrivés en toute hâte, au bout de quinze jours, apportèrent l'ordre de reconstruire la citadelle et les églises. Le crieur proclama le commandement du chah, que les chrétiens relevassent les ruines de leurs églises; c'est pour cela que, de son temps comme après, tant d'églises furent bâties. Les envoyés furent ensuite expédiés, puis le grand prince Mirza-Ibréhim, titré vizir d'Aderbidjan, étant venu à Érivan, convoqua les khans de Nakhdchovan, de Barda, de Zagam, de Lori, et les sultans de Macou, d'Acouri, d'Outarac — d'Achtarac? — et de Dzar. La citadelle fut rebâtie, avec triple enceinte, plus forte que précédemment; le pont au-dessous de la citadelle, sur le Hourastan ou Zangi, fut rétabli, plus solide; les canaux encombrés furent réparés et amenèrent l'eau dans la ville d'Érivan. Enfin, tant qu'il fut gouverneur, la ville fut installée confortablement, au point de vue matériel.

Ch. LII. Arrivée du catholicos Eghiazar.

Quand le grand pontife Iacob mourut à Constantinople [1]), le vartabied Martiros, de Cafa, son ami, patriarche de Constantinople, écrivit une lettre de condoléance au S. Edchmiadzin et donna avis à ceux de delà „qu'ils ne choisissent pas un catholicos sans consulter ceux des autres contrées. Bien au contraire, consultez par écrit, de votre main, Eghiazar, qui a été catholicos indépendant.“ Pour lors, celui-ci vivait obscurément à Béria ou Alep. Là-dessus il se fit au S. Edchmiadzin un rassemblement d'abbés conventuels, d'évêques, de vartabieds, de personnages de haute distinction, qui lui adressèrent un écrit, portant entre

1) Le 2 août 1680; ch. XXXV, XLVI.



autres: „Comme votre sainteté est originaire de Hromcla [1]), vous êtes digne d'entrer dans la série des anciens.“ Choisi par eux, le vartabied Pétros, évêque de Goghthn, homme disert et lettré, fut envoyé à Eghiazar et l'amena au S. Edchmiadzin en 1131 (dim. 2 oct.) = 1681; le... [2]) du Trépas de la Vierge, le 14 août (1682), il s'assit sur le trône du saint siége d'Edchmiadzin. C'était un grand et éloquent pasteur, heureux et ferme dans ses entreprises, dissertant bien en public. Dès qu'il fut installé, on accourut, de toute part, se soumettre à lui. Le catholicos d'Aghthamar vint recevoir sa bénédiction et partit ensuite. Il fit des constructions à Se-Rhipsime, consistant en beaux bâtiments, en pyramides [3]), bergeries, et y *établit* des moines. Il enceignit également de murailles Se-Gaïane et y construisit des chapelles extérieures, du côté de l'O. Il y prépara sa tombe, du côté du N., bâtit un économat et des cellules, où il établit des religieux, pour y célébrer habituellement les offices et la messe. Il érigea en outre un dôme en marbre, sur le lieu de la descente, avec un autel, pour célébrer la messe; puis, aux deux côtés de l'église, il éleva, au-dessus du sol, deux ambons, avec autel, pour la messe, ainsi qu'une muraille, au milieu de l'église, de la porte du S. à celle du N., près de laquelle on se tiendrait pour prier, au lieu de se placer devant le maître-autel; enfin en trois endroits, sur la terrasse de l'église, il établit des dômes — clochetons.

Sa conduite ne fut pas moins sage: le siége était endetté, et les créanciers étant venus réclamer leur dû, il dit: „Je ne suis pas venu pour payer des dettes, mais pour faire des constructions. Si vous me pressez de m'acquitter, je m'en-irai au lieu d'où je suis venu.“ Par-là il annula toutes les dettes du siége. S'étant ainsi montré sévère et craint de tous, il mourut en 1139 (lundi 30 sept.) = 1689, le 14 [4]) du mois d'août (1690), anniversaire de sa venue à Edch-

---

1) Le P. Chahkhathounof le qualifie Anthabtsi, natif d'Anthab, près d'Alep. Quant au titre de Hromclaïetsi, il lui est attribué, suivant Tchamitch, III, 69, parce qu'il avait bâti une église à Rhamla, non loin de Béthléhem, d'où le vulgaire a formé par altération, le faux ethnique dont il s'agit.

2) La lacune indiquée, dans le texte, ne permet ni de supposer que le catholicos arriva à Edchmiadzin le jour même de l'Assomption, ni de préciser l'hebdomadaire venant après le jour de la fête où la chose eut lieu. Toutefois comme en 1682 l'Assomption tombait le dimanche 13 août, et que le catholicos arriva le 14 de ce mois, il s'ensuit rigoureusement que ce fut le lundi. En 1682, Pâques le 16 avril, 26e lettre terminale; or 26 + 4 = 30; 30 : 7 = 2 + 11 = 13 août, dimanche, ce qui est exact. Tchamitch, III, 720, dit qu'il arriva et fut installé le 22 août 1682, n. st.; lis. le 24 n. st.

3) Հուրաննդաններ, proprement des phares. Or il n'y a rien de semblable à Se-Rhipsime. Je crois qu'il faut lire: au S. Edchmiadzin, où le catholicos Eghiazar a construit non des phares ni des pyramides, mais les trois clochetons de l'E., du S. et du N.; Chahkhath., Desc. d'Edchm., I, 29. Quant à Se-Gaïane, v. Ibid., p. 261.

4) Chahkhath. dit «le 8 août 1690, après 9 ans de pontificat;» Tcham. III, 723, le 8 août 1140 = 1691 sic.» Puisque l'avènement d'Eghiazar remonte au 14 août

miadzin, ayant exercé 8 ans le catholicat. Après lui, Nahapiet d'Édesse, disciple formé par lui, devint catholicos et l'est encore. Du temps de ces deux pontifes, il fut bâti et restauré une foule de couvents et d'églises, travaux pour lesquels on obtint l'autorisation des gouverneurs. Toutefois les anciens rites et règlements des catholicos furent altérés, au saint siége et dans tous les couvents, par suite du relâchement de l'autorité. Les aradchnords agissaient à leur fantaisie, sans qu'il en fût tenu compte par les catholicos, gouvernant alors eux-mêmes, comme ils avaient précédemment gouverné leurs territoires. Cependant, si les moines et prêtres commettaient quelque manquement, ils leur rasaient les cheveux et la barbe et les bâtonnaient à mort. C'est ainsi qu'allèrent les choses, leur vie durant.

Ch. LIII. Signes célestes.

Le tremblement — d'Érivan[1]) — avait été précédé par un signe dans le ciel: on avait vu durant la nuit, dans l'air, des lances bleues, longues et larges, du S. au N., dont les deux extrémités, affilées comme des fers de javelines, étaient tournées à l'E. et à l'O. et, après une durée de 20 jours, avaient disparu. Ensuite il se montra, du côté de la terre, un astre d'une grandeur effrayante, plus considérable que les autres, de couleur jaune, avec une longue chevelure blanche comme la neige, précisément dans la direction de l'O. Cette chevelure brillante semblait un foudre, prêt à tomber sur la terre et terrible à voir. Cela dura un mois. Durant deux jours on l'aperçut jusqu'au matin, tantôt au milieu de la nuit, tantôt le matin même; tantôt l'astre restait immobile en sa place, puis il disparaissait. Après cela on vit à l'E. un astre globuleux, rouge comme la cochenille, ayant trois chevelures, une blanche, une plus lumineuse, comme les étoiles, l'autre blonde. De la hauteur où il se trouvait, sa chevelure pendait vers la terre et restait immobile ou s'agitait par intervalles. Il persista durant six jours, après quoi sa chevelure se dissipa, lui-même ayant continué durant nombre de jours; puis il se perdit, sans laisser de traces.

Ch. LIV. Autres signes célestes.

Dans ma jeunesse, lorsqu'avec d'autres camarades de même âge, nous conversions dans mon village natal de Kanakerh, entre autres sujets d'entretien, on disait que le serpent vit mille ans, après quoi, devenu dragon, les anges de Dieu le traînent à travers les cieux et le laissent sur d'énormes rochers, où il meurt. C'est un conte puéril, mais que je crois fondé; car aux jours de ma vieillesse, étant à Iohanna-Vank, un jour, à la 7e heure, les hauteurs du ciel

---

1682, il ne siégea réellement que 8 ans pleins: nos auteurs lui comptent donc un an depuis la mort de Iacob. Quant à la date du 8 août, je ne sais d'où elle est tirée.

1) Ch. LI.



s'embrasèrent comme du feu, et il en sortait des éclairs formant parfois des zigzags, parfois s'apaisant. Le feu pendait par en-bas, vers la terre, comme une corde, à laquelle était attaché une sorte de dragon, azuré comme un nuage, ayant une tête et de vraies griffes de dragon, se remuant deçà et delà. Entre elles, la tête se déroulait, s'élevait peu-à-peu au-dessus de la terre et s'avançait jusqu'à l'empyrée, où elle resta quelque temps, puis le feu éclata, forma une sorte de dragon, noir comme charbon, et tomba tout-à-coup sur le sol, nous ne sûmes en quel endroit. Pourtant ce que nous racontons a été vu de plusieurs témoins.

Ch. LV. Guerre des Osmanlis contre les Francs.

En l'année 1131 (dim. 2 oct.) = 1681, Sultan-Mahmad[1]), monarque des Osmanlis, ayant mis sur pied de guerre tous ses sujets, marcha contre la ville forte de Pecht — Pesth, appartenant aux Francs. Cette ville était sous la domination du César dit éfratol — empereur, et vraiment imprenable, entourée de trois côtés par des vallées et munie d'une haute et forte enceinte de remparts, entre les deux murs de laquelle courait une rue, terminée de chaque côté par deux portes. La première, celle du mur intérieur de la ville proprement dite, l'autre, celle du mur extérieur. Les quatre portes, se faisant face, n'étaient pas posées sur le sol, mais suspendues de haut en bas, par des mécaniques qui se levaient. D'un côté de la ville, où étaient les portes, s'étendait une plaine abordable; c'est là que les musulmans livraient les plus puissantes attaques, auxquelles les Francs répondaient vigoureusement. Ces derniers trompèrent l'ennemi. Ils ont, au moment du combat, une croix avec flamme[2])..., qu'ils dressent en l'air, tant que la victoire leur reste; les ennemis ont-ils le dessus, ils baissent la croix avec flamme. Or dans ce combat, ils employèrent la ruse. Ayant fermé la porte intérieure, ils ouvrirent celle de la rue, levèrent et laissèrent ouvertes les portes extérieures et abaissèrent la flamme de la croix. Ce que voyant les Agariens, ils crurent à la sincérité du signal et, embouchant leurs trompes de guerre, crièrent „Achdek qalaï, Nous avons pris la place,“ et remplirent la rue d'un bout à l'autre. Abaissant alors les deux portes de la rue, les Latins enfermèrent dans l'intervalle plus de la moitié des fils d'Ismael. Les chrétiens élevèrent la flamme de la croix, embouchèrent les trompettes et dirent: „Viva, viva, soyons gais, soyons gais.“ Voyant la croix dressée, les Osmanlis se prirent à fuir, les Francs se ruèrent sur eux, poursuivant, massacrant sans pitié les fuyards, jusqu'à leur ville de Boudau — Bude. Ceux qui restèrent dans la rue furent faits prisonniers. Onze pachas, avec toutes leurs troupes, passèrent aux Francs, et non contents de se faire chrétiens, attirèrent

1) Mahomet IV.
2) Ici il y avait quelques lettres effacées. Édit.

peu-à-peu les autres à leur parti..... [1]) Boudan fut prise par les Francs, et les musulmans rendus tributaires; Belgrade eut le même sort. Après l'avoir occupée trois ans, les Francs la ruinèrent entièrement et, en ayant fait un désert, retournèrent chez eux. C'est ce que m'a raconté un chamelier musulman, d'Evdokia, qui avait fui du champ de bataille. Maintenant il y-a guerre, qui finira Dieu sait comment. [2])

Ch. LVI. Fléaux à Smyrne.

Pendant que j'étais à Smyrne, en 1130 (sam. 2 oct.) = 1680, à la 5ᵉ heure du jour, la sauterelle se montra du côté de l'orient, en masse considérable, telle qu'une pluie de grêle. Suivant le mot de Salomon [3]), la sauterelle n'a pas de roi, et ne prend d'ordre que de chaque individu. Il y en avait une telle quantité, qu'elle faisait ombre sur la terre et interceptait les rayons du soleil, au point que le jour se changea en nuit. Les habitants furent saisis de crainte, les artisans suspendirent leurs travaux, fermèrent leurs ateliers et leurs maisons; les oiseaux mêmes qui étaient dans la ville, faute de pouvoir bouger, restèrent en place et cessèrent leur ramage. Ayant passé de la 5ᵉ heure à la 8ᵉ, les sauterelles allèrent tomber dans la mer, où leurs cadavres putréfiés inquiétèrent la ville par leur puanteur. Il fallut creuser le sable, les y déposer et les recouvrir, ce qui arrêta l'infection. Quelques jours après, la sauterelle reparut, non plus en si grande quantité que la première fois, mais en petit nombre et pour une demi-heure. Au bout de trois ans, une cruelle famine se déclara dans la Lycie [4]), et spécialement à Smyrne, car les Francs interceptaient la voie de mer, et comme le blé n'arrivait plus à Constantinople, il y eut disette. Informé que le blé arrivait à Smyrne par terre, le monarque défendit rigoureusement de le porter ailleurs qu'à Stambol. En conséquence une affreuse famine se fit sentir à Smyrne; on y mangea tout ce qui a vie, puis, à défaut d'animaux, on rassembla la fiente de cheval, que l'on moulut, et l'on en fit du pain. On ramassait aussi les os, qu'on pulvérisait, dans une marmite, on les moudait aussi, pour en faire du pain. Tout chaud, celui-ci se laissait manger; rassis, il fallait le broyer de nouveau, avant de le porter à sa bouche. On faisait encore sécher le bois pourri et les feuilles, on les amalgamait, on en faisait une nourriture plus nuisible qu'utile

---

1) Lacune de plusieurs mots illisibles. Édit.

2) Pas de trace dans l'histoire ottomane, en 1681, du fait ici raconté. Pesth appartenait aux Turks depuis bien des années, et ils ne la quittèrent qu'en 1686, ainsi que Bude ou Ofen. Ce sont les Allemands, soutenus par les principaux officiers de la chrétienté, qui en 1686 assiégèrent Pesth et la prirent, après plusieurs sanglants assauts; Hammer, Hist. de l'emp. ott. XII, 206. Cette ville avait été 145 ans sous la domination ottomane.

3) Prov. XXX, 27.

4) Lis. Syrie.

aux malheureux. Plusieurs chrétiens vendirent à bas prix aux musulmans leurs fils et filles, pour se substanter eux-mêmes; plusieurs conduisaient leurs jeunes enfants aux portes des musulmans, et s'enfuyaient. Les musulmans les prenaient chez eux et les convertissaient à leur religion. Affection, sympathie disparaissaient entre les amis; charité, commerce de bons rapports cessaient; amis, amants, devenaient étrangers l'un à l'autre. Telles étaient les souffrances générales, durant cette famine d'une année.

Deux ans après, le courroux divin s'apésantit de nouveau sur Smyrne. Dieu ayant jeté sur ses créatures un regard de colère, il y eut un tremblement horrible, épouvantable, qui fit crouler les charmants édifices, les églises et caravansérails, les mosquées et minarets. La mer, bouillonnant comme une chaudière, lançait les vaisseaux les uns sur les autres, les brisait, et ceux qui les montaient périssaient dans les eaux; plusieurs restèrent engravés dans les sables, d'où on ne put les tirer. Les maisons, suivant le mot du prophète, furent le tombeau de leurs habitants. Le même jour ils furent frappés d'un second fléau céleste: un incendie dévora, par un double châtiment, ce qui avait échappé au tremblement de terre. Ainsi s'accomplit sur eux la parole: „Le reste de la grêle sera dévoré par les sauterelles.“ C'est là, en effet, ce qui arriva à Smyrne: d'abord la sauterelle, puis la famine, ensuite le tremblement et le feu. Toutefois les églises endommagées par le tremblememt furent reconstruites, sur le rapport des marchands orientaux au monarque des Osmanlis. Parmi les auteurs du rapport[1]) se trouvaient non-seulement des Arméniens, mais des Grecs, des Francs et de tous les chrétiens, établis à Smyrne.

Ch. LVIII. Imprudence des Juifs.

La ville de Thessalonique, aujourd'hui Sélanic, renferme une nombreuse population de Juifs, qui, dit-on, ont en reserve de jeunes vierges, pour la venue de leur Messie. Puissamment riches, ayant de grandes et opulentes maisons, ils sont devenus orgueilleux, puis indigents; car ils avaient formé un projet qui ne leur réussit pas. S'étant réunis en un certain lieu, ils mandèrent le chef de leur religion, nommé khakam[2]) ou pontife et lui dirent: „Choisissons un roi, en qui tu aies confiance.“ Celui-là désigna un certain Solon, homme intelligent et adroit, connaissant bien leurs lois, du reste homme de belle apparence, de haute taille, qu'ils sacrèrent roi, sous le nom de Malékim-Solon ou Salomon, le revêtirent d'une belle robe blanche, lui mirent sur la tête une couronne à trois aigrettes, rouge et verte, le firent asseoir à une place élevée et

1) Il me paraît manquer ici un mot, qui donnerait le sens: «Ces gens furent la cause *du salut*, non-seulement des Arméniens, mais.....»

2) חָכָם.

lui mirent en main un sceptre doré. L'ayant ceint d'un sabre à fourreau d'or, ils se prosternèrent pour lui rendre hommage. Douze juges furent choisis, pour les 12 tribus, ainsi que des myriarques, des chiliarques, des centurions, des chefs de cinquante, des généraux et des troupes nombreuses. Ils écrivirent par tout l'univers, là où il y a des Juifs, une lettre de cette teneur: „Ecoutez, vous tous peuple juif, sectateur de la loi de Moïse, voici que, grâce à Dieu, nous avons ici un roi et voulons rendre tributaires musulmans et chrétiens, les Arméniens pour dix pièces d'or, les Grecs pour huit. Tenez-vous prêts pour la grande fête que les musulmans nomment Qasoum-Gouni[1]); lorsqu'ils accourront, durant la nuit, à leur liturgie, dans la mosquée, vous, prenez vos armes, jetez-vous sur eux et massacrez-les, faites captifs les enfants et les femmes. Cela fait par nous, nous ne formerons qu'un seul tout, réuni par la concorde; les loups et les brebis paîtront ensemble, alors le Messie viendra habiter parmi nous.“ Cet écrit ayant été porté partout, et jusqu'à Ispahan, par des coureurs, le roi partagea entre les grands les villes des Osmanlis. Se réservant pour lui-même Byzance, il donna Prousa — Broussa à un certain Osé, Andrinople ou Andrana à un autre commandant. Ici se manifesta leur méchanceté. Cet Osé, à qui était donnée Broussa, dit: „Je suis né et élevé à Andrian, donne-moi donc ma ville natale. Toi, dit le roi, prends ce que je t'ai attribué, tu n'as pas d'autorité sur une autre ville. Je ne cède à personne ma patrie, dit Osé.“ Là-dessus tapage et querelle. Le roi fit étendre Osé par terre, et on le bâtonna, on le frappa jusqu'à le rendre à moitié mort, puis on le tira dehors. C'était le soir d'un vendredi. Tous les musulmans se rendant à la mosquée, le pacha lui-même allait faire sa prière. Lui, il arriva tant bien que mal à la porte. Au jour vinrent les mollahs, qui voyant le Juif, lui dirent: „Sors et va-t'en; voilà venir le pacha. J'ai, reprit-il, à parler au pacha, pour le plus grand profit de votre nation.“ On le laissa donc attendre le pacha à prier; on lui amena le Juif, qui lui baisa les pieds et, s'asseyant auprès de lui, lui raconta tout par le menu, non sans quelque exagération. Sur ce, le pacha, intérieurement agité „Depuis combien de temps ce projet a-t-il été formé? dit-il. Chaque soir sans faute, dit le Juif, les douze se réunissent, ils boivent et mangent jusqu'au soir suivant, et traitent de l'affaire. Ceux-là partis, il en vient d'autres, qui font de même. Ce soir il en viendra beaucoup, parce que demain est le sabat, et ils ne sortiront pas; ce qu'ils ont de mal à dire, ils le diront demain.“ Ayant donc mandé quelques

1) Ou Cassim-Gouni; c'est ainsi que s'appelle chez les Turks le jour répondant au 26 octobre, fête de S. Dimitri Salounski, où doivent se terminer annuellement les expéditions militaires, dont le commencement répond à la S.-George, en turk Kydyrlez, 23 avril. A cette dernière époque les soldats appelés sous le drapeau doivent se présenter, sous peine d'amende et de radiation; Cantémir, Hist. de l'emp. ott. trad. fr. par de Jonquières, t. II, p. 32, 33; mais aussi ils ont droit de se retirer le jour de Cassoum-Gouni قاسم كون, جونه, soleil, jour de Qassim.

grands personnages, le pacha leur dit: „Faites vos préparatifs, pour aller demain, au point du jour, appréhender les Juifs.“ De bon matin, ayant pris le Juif avec eux, ils se rendirent au lieu de la réunion, chez le roi, pénétrèrent dans la maison et virent le roi assis à une place élevée: „Juif, descends vite, dit le chef des musulmans, le pacha t'appelle[1]).“ Celui qui prétendait être roi et massacrer les musulmans se mit à trembler, à soupirer, à prier d'une voix éteinte, et voulait se dépouiller de ses habits, mais on ne le laissa pas faire et, après leur avoir lié les mains sur le dos, on conduisit ces gens au pacha, qui les interrogea, et s'étant renseigné exactement sur tout, ordonna de les exterminer. Par son ordre, on coupa la langue, le nez, les lèvres, les oreilles, les doigts des pieds et des mains, ainsi que les testicules du khakam, et les crieurs durent faire à haute voix la proclamation suivante: „Vous tous qui entendez ce cri, chrétiens et musulmans, tombez sur la race des Juifs, massacrez les grands, faites captifs les jeunes, violez et souillez les femmes, mettez à sac leurs biens, ravagez tout, sans pitié. Ce que chacun aura enlevé sera sa propriété, n'épargnez pas même leur vie. Entendez-le, tous: c'est le commandement du grand pacha.“ Comme c'était le sabat, les Juifs se trouvaient tous dans leurs maisons, et chacun, ayant entendu le crieur, agit en conséquence. Ce jour-là les trois quarts des Juifs furent massacrés; en trois jours, tout fut dit. Quelques-uns d'entre eux se firent musulmans, d'autres se mêlèrent parmi les chrétiens, beaucoup sortirent de la ville et s'enfuirent. Quelques-uns confièrent leurs biens aux chrétiens ou se cachèrent dans leurs maisons, ces derniers n'en finirent pas moins misérablement, et plusieurs s'enrichirent, s'engraissèrent de leurs dépouilles. Quant aux vierges, réservées pour le Messie, au nombre de douze, on les mena de force chez le pacha, où elles furent déshonorées en plein public. Le pacha prit pour lui la maison du roi, avec d'immenses quantités d'or et d'argent, et rédigea pour la forme un rapport, qu'il expédia au grand-seigneur. Le prince, de son côté, envoya à tous ses sujets l'ordre que, partout où il se trouverait des Juifs, dans l'étendue de son empire, on les écrasât d'impôts, on les apauvrit, on leur rabattît le caquet. La juiverie fut donc mise en coupe réglée par des milliers de vexations. J'avais appris d'abord ces faits, non de bonne source, mais quand j'allai par mer de Smyrne à Constantinople[2]), cela me fut raconté par Iéni ou Jean, un diacre grec, qui était lui-même de la ville de Salénic.

Ch. LVIII. Meurtre du tanouter Avag.

Cet Avag, du village d'Eghavard, au pied du mont Ara, canton de Cotek, province d'Ararat, était tanouter de son village. Adroit, parlant bien des af-

1) Phrase en turk, traduite par l'auteur même.
2) Vers 1681, v. ch. LVI.

faires, doué de fermeté, il était respecté des grands, pour sa loyauté, et les gens du village ne faisaient rien sans son avis. Comme le pays manquait d'eau, et qu'il n'y en avait pas suffisamment pour entretenir les plantations, on monta vers le N. et on y trouva des filets d'eau, dont ces gens, à grand'peine, avec beaucoup de dépense, firent un canal qui, traversant les jardins du village de Qara-Ioran ou Siav-Aver, allait rejoindre leur propre ruisseau. Or le village de Qara-Ioran avait pour maître un musulman Qadjar, insolent jusqu'à l'impudeur, vomissant l'injure et la saleté, audacieux et insubordonné, méchant et libertin, plein d'amour-propre et d'infatuation, en un mot serviteur soumis et complaisant de Satan. Voyant que le nouveau canal se joignait au ruisseau d'Eghavard, cet homme, dévoré d'une envie diabolique et brûlant d'iniquité, envoya des paysans pour gâter le canal et pour en dériver les eaux vers leur village de Siav-Aver. Cet abominable Hapouch-Qasim, propriétaire du village, établit donc des vergers, des jardins fleuristes, sema des *aravet*[1]), qu'il arrosa avec l'eau en question, ne la laissant pas couler sur Eghavard. Les gens de ce pays avaient beau le prier, au lieu de les écouter, il les bâtonnait, les injuriait, les congédiait avec force humiliations. Ils en furent si outrés, si fort blessés, qu'ils s'en-allèrent rédiger une plainte et l'envoyèrent au commandant: „Dix maisons du village de Qara-Ioran, disaient-ils, ne donnent pas autant d'impôts qu'une seule d'Eghavard, et Hapouch-Qasim est si mal avisé, qu'il prétend détruire ce village, l'emportant en valeur et en revenus sur tous ceux d'Érivan." En conséquence le khan écrivit à ce misérable: „Tu n'as aucun droit sur cette eau, laisse-la aller où elle doit, à Eghavard." Eux donc prirent l'ordre et le portèrent à ce chien, qui ne l'eut pas plus tôt lu, qu'il le déchira et leur en donna les morceaux, en disant: „Prenez et mettez sur *la honte* de vos femmes;" puis se levant, il les battit avec un bout de bois et insulta même la bouche[2]) du khan. Chassés à coups de bâton, ces gens s'en-allèrent rédiger une autre requête, dans laquelle ils mirent les morceaux de l'écrit, et présentèrent le tout au khan. Apprenant la lacération de son écrit et le peu de cas fait de sa personne, le khan ressentit une violente colère; il dit à ses gens: „Allez prendre le chien, tuez-le rondement et massacrez ses adhérents, quels qu'ils soient, musulmans ou chrétiens. Ruinez le village, occupez-en les jardins et payez l'impôt." Cet ordre cruel leur fut remis, rédigé par écrit, accompagné d'instructions verbales. Ayant reçu un tel commandement, ils se le transmirent l'un à l'autre, avec l'engagement, que celui qui ne l'exécuterait pas paierait, en outre, une amende de dix ans au khan. S'étant réunis en une seule troupe, ils couvrirent un enfant de leurs habits, lui mirent un balai sur la tête et, l'ayant placé sur un âne, ils le

---

1) Ce mot, bien qu'ayant la physionomie arménienne. ne se trouve nulle part.

2) Il mange de la m. . . .; telle est l'expression méprisante dont les Persans font un trop fréquent usage.

nommèrent „roi à l'âne, avec un balai sur la tête," puis ils s'avancèrent à grand bruit, au son de la zourna et du dahoul[1]), les hommes et même les femmes, battant des mains, dansant, trépignant de joie, chantant des chansons. Quand ils approchèrent du village de Qara-Ioran, le tanouter Avag leur donna le conseil „d'éviter de verser du sang et de commettre un acte criminel. Bâtonnez-le, disait-il, laissez-le pour mort, cela lui suffira et comptera comme tel." Voyant arriver cette cohue, les gens de Qara-Ioran comprirent qu'elle venait à leur dam; pour le maudit Hapouch-Qasim, il était assis sur un siége, donnant des ordres à ceux qui arrosaient le verger. Quand on lui parla de la multitude qui s'avançait contre lui, il n'en tint compte et dit: „Je sais qu'ils viennent me prier, et je les renverrai bafoués et confus." Voilà que la foule approche, que l'homme au balai sur la tête dit: „Frappez, tuez le chien." Alors il est saisi, jeté en travers contre terre, frappé sans pitié, des pieds, des poings, avec bois, avec pierres; on lui passe une corde aux jambes, on le traîne. Le maudit, comprenant qu'on le battrait à mort, perdait courage et ne savait par quel moyen se sauver. Il se jeta aux pieds d'Avag, se glissa entre ses genoux, le saisissant, le baisant aux testicules: „Je suis ton chien, dit-il, je lècherai ta m. . ., ne me laisse pas tuer, et je serai ton chien." Avag eut pitié de lui et, le couvrant de son corps, dit: „Tuez-moi en sa place, laissez-le." On cessa donc de le frapper. Cependant les femmes du maudit, à l'ouïe de la triste nouvelle, sortirent de leurs tentes, en gémissant, criant, hurlant: „L'une disait: „J'ai perdu mon fruit;" L'autre: „Ils ont tué mon enfant;" une troisième criait: „Ils m'ont prise et salie;" mais rien ne servait, et l'homme au balai sur la tête, les touchant doucement, d'une fine baguette, leur disait: „Disparaissez d'ici." Eux donc allèrent à leurs chameaux et s'enfuirent dessus. Quant au misérable, il ne put les suivre, à cause des coups qu'il avait reçus. Pourtant, au bout de trois jours, il se remit et décampa. Iohan, le prêtre du village, s'enfuit dans une vallée, où il entra dans la tanière d'un renard et fut sauvé. Des villageois, ses adhérent, plusieurs furent pris, maltraités et blessés, leurs maisons ruinées et leurs biens mis au pillage. Pour le maudit Hapouch, après avoir rôdé en cachette jusqu'à l'automne, il s'adjoignit trois musulmans et un faux chrétien, et vint de nuit, avec eux, à Eghavard. Les musulmans restèrent à la lisière du village, le faux chrétien fut dépêché à Avag, pour lui dire: „Un musulman ami, qui est ici, en dehors du village, se rend en hâte dans le canton de Nig, par l'ordre du khan; il te demande, ainsi que ton fils Sarou-Beg, car il a quelque chose à te communiquer." Or Avag était en ce moment dans une maison, avec deux collecteurs d'impôts, musulmans, et son fils se trouvait là, pour les servir. Quand le faux chrétien entra et dit ce dont il était chargé, Avag, entendant le nom d'un ami, se leva sur-le-champ et, accompagné de son fils, suivit l'Arménien.

1) T. زرنا, سرنا clarinette, T. داول, tambour.

Aussitôt qu'ils le virent, ils l'empoignèrent: „C'est moi, criait le misérable, qui suis Hapouch-Qasim, qu'Avag n'a pas tué, et qui vais le tuer.“ Toute fois son fils se sauva, mais pendant qu'il alla donner l'alarme au village, son père était mort; les gens disparurent. Le cadavre fut enlevé, apporté à Eghavard. Le khan, informé de la chose, le lendemain, ordonna de trouver le coupable, qu'on ne trouva pas, parce qu'il était allé à Ardébil. Là il prit un billet d'amnistie et revint secrétement à Érivan. Étant mort l'hiver suivant, on le porta à *la fosse;* la même nuit, trois musulmans l'en tirèrent, déchirèrent son linceul, qu'ils lui mirent autour du cou et, ayant aiguisé un long pieu, bien solide, le lui enfoncèrent dans le derrière et le plantèrent sur la fosse, après quoi ils s'enfuirent, lui ayant, au préalable, coupé le *membre*, qu'ils lui mirent en pleine *bouche*. Quand on vit cela, le lendemain, on en informa le khan, qui dit: „Lorsque ce chien vivait, sa bouche gardait ce qui était dedans — son *dépôt;* depuis qu'il est mort, cela lui sort de la bouche.“ Il ne permit pas de l'enterrer et le laissa manger par les chiens et par les corbeaux. Avag, martyrisé pour la communauté, fut couronné par le Christ. [1])

Ch. LIX. Martyre du jeune Baghdasar.

Le jeune Baghdasar était de la ville d'Evdokia, aujourd'hui Thokhat, de race arménienne et fils de parents chrétiens, ayant pour voisin un musulman artisan en pantoufles, chez lequel ils le mirent en apprentissage. Le musulman le prit avec lui et l'emmena à Smyrne, où ils travaillèrent de leur profession. Un jour que la maître était sorti pour quelque affaire, et tardait à rentrer, les collecteurs de l'impôt sur les étrangers, dit kharatch, se présentèrent et dirent à Baghdasar: „Paie le kharatch. Attendez, répondit-il, que mon maître vienne, il vous donnera ce que vous demandez.“ Ceux-ci furent sans pitié et le traînèrent chez le collecteur en chef, qui lui dit: „Pourquoi ne paies-tu pas le kharatch? J'ai demandé sursis, dit le bienheureux jeune homme, jusqu'à l'arrivée de mon maître, qui paiera. Allons, dit le collecteur en chef, fais-toi musulman, et nous te ferons remise du kharatch; en outre, nous te donnerons beaucoup d'argent. Je ne renoncerai pas à ma foi, dit Baghdasar, pour 5 martchils.“ Alors les infidèles se saisirent de l'innocent jeune homme, le jetèrent à terre et le circoncirent de force, puis ils le livrèrent à des porteurs de brancard, qui l'emmenèrent à sa boutique. Le maître, en arrivant, trouve son apprenti tout saignant, et, furieux, se rend chez le collecteur de kharatch, qu'il apostrophe en l'inju-

---

1) Ce court récit renferme plusieurs mots inconnus, dont j'ai souligné la traduction: գոռ, գոռեցին, fosse, ils le mirent à la fosse; ռեխ, que je lis ռեհ, route, rue; cf. ռխ, ch. XXXVIII, روح, bouche? ամաներ, P. انزر dépôt.

2) 32 k. a., v. ch. XX.

riant et disant: „Est-ce que c'est d'une manière illégale que l'on force les gens à apostasier?“ Le collecteur le fit jeter dehors. Étant revenu à sa boutique, il vit que l'enfant pleurait chaque jour et se livrait au chagrin. „Mon fils Baltasar, dit le maître à son apprenti, je vois par ton cas que tu ne peux rester chrétien ici. Allons, va chez tes parents, et là fais ce qui te conviendra. Il lui donna quelque argent et le confia au chef d'une caravane. Arrivé chez ses parents, il leur raconta la chose avec larmes. Ils lui dirent: „Cher fils, tout le monde ici connaît ton histoire, tu ne peux professer ta foi en secret. Va donc en Arménie, au S. Edchmiadzin, ou dans quelque autre monastère, où tu pourras hardiment conserver ta religion: ici l'on te prendrait, on te tourmenterait.“ Tel qu'une bonne terre, le jeune homme reçut la semence de joie et porta mille fruits pour un. Muni de la bénédiction de ses parents et des provisions nécessaires pour la route, il partit dans la direction du pays d'Ararat et, moitié joie, moitié larmes, atteignit le S. Edchmiadzin. Il alla de couvent en couvent, comme Vahan de Goghthn[1]), et finit par trouver un vartabied Zakaria, duquel il se fit le disciple. Il apprit le Psautier et le sut par cœur. Le vartabied étant mort, il se rendit à Érivan et s'attacha à un chrétien, son confrère en industrie, avec lequel il vécut en bon accord. Cependant le méchant Satan suscita contre lui un musulman, qui, s'approchant, lui dit: „Je suis de Thokhat; tes parents m'ont bien prié, pour l'amour de Dieu, quand je serais à Érivan, d'aller voir leur garçon, où que je le trouve, et de le leur ramener. J'ai couru tous les monastères et t'ai enfin rencontré; allons, partons.“ Le jeune Balthasar était trop simple pour comprendre sa ruse. D'ailleurs, l'affection pour ses parents agissait sur lui: il se prépara donc à partir. „Si tu as de l'argent, dit le musulman, change-le, afin que je paie ma taxe, et nous irons à Erzroum, où j'achèterai de la soie et te rendrai ton cuivre.“ L'innocent jeune homme tira bonnement ce qu'il avait et, étant parti avec une caravane, arriva à Erzroum. Là il fut vu par un musulman, du voisinage de son père et de même profession que lui. Tous deux furent très contents de se revoir. „Je voulais, dit le musulman, me rendre à Erivan, précisément pour toi, à la demande de tes parents, mais puisque te voilà venu, nous travaillerons ensemble; allons.“ Ils vivaient et exerçaient leur professien. Cependant le maudit musulman, qui l'avait trompé et amené à Erzroum, voyant qu'il s'y fixait et ne voulait plus aller avec lui, se fâcha. A cause de l'argent emprunté par lui, il cherchait un moyen de le renier. Un jour, sachant que le compagnon était allé dans un village, chercher des objets nécessaires pour eux, il se présenta au pacha et dénonça le bienheureux jeune homme Baghdasar. „Un enfant musulman de Thokath, dit-il, pratiquait l'arménisme à Érivan, d'où je l'ai amené ici, mais il pratique la même religion.“ Le pacha lui donna deux miliciens et dit:

1) Jeune prince arménien, qui fut martyrisé en 737 ou 38; Mkhith. d'Aïrivank, trad, fr., p. 80; Kiracos, tr. fr., p. 35, n.

„Allez, amenez-le moi.“ Le maudit allait en avant, suivi des deux miliciens, et, quand ils approchèrent de la demeure du jeune homme, lui se tint à l'écart, se contentant d'indiquer du doigt l'échoppe et de dire: „Voilà la maison,“ car le coquin redoutait le compagnon de Baghdasar. „C'est toi qui es Baghdasar, de Thôkhath? dirent les miliciens. Oui, c'est moi, répondit-il. Allons, dirent-ils, le pacha te demande.“ Le pieux jeune homme comprit que le misérable l'avait trahi, à cause de l'argent, et remit en sortant la clef de son échoppe au gardien d'une autre, en disant: „Quand mon compagnon viendra, donne-lui cette clef.“ Pour lui, il partit gaîment avec les miliciens et entra chez le pacha, auquel il donna le bonjour. „C'est toi, dit le pacha, qui étant devenu musulman dans notre pays, es retourné au christianisme en Perse? Reviens maintenant à l'islamisme, et je te ferai chef de troupe. Je suis fils de chrétiens, reprit le jeune homme, et nourri dans la foi chrétienne; je ne sais absolument rien de l'islam. Ce que tu dis est faux, dit le pacha; n'espère pas être protégé par qui que ce soit, mais reviens à notre religion, sans quoi tu subiras une mort cruelle. Je n'abandonnerai pas ma foi, dit Balthasar, fais de moi ce que tu as en vue.“ Le commandant ordonna de le mener en prison et de lui mettre les ceps aux pieds; après quoi son compagnon étant arrivé et ayant su qu'on l'avait conduit au pacha, comprit qu'il s'agissait de la religion. Il y alla lui-même et supplia le pacha de rendre la liberté au jeune homme. „Laisse-le aller en enfer, s'il veut, dit-il; quel bien nous fait sa croyance à l'islam?“ Il disait cela, dans l'espoir de le sauver et de le faire enfuir à Érivan, mais on ne l'écouta pas, et on le secoua, comme un homme de rien. Il se rendit à la prison, se jeta au cou du jeune homme, en pleurant: „Cher fils, disait-il, il eût mieux valu ne pas te voir, que de te voir dans une telle misère. Maître, je t'en prie, dit le bienheureux Balthazar, au nom de Dieu et par le sang de ton fils, amène-moi un prêtre, qui me donne la communion. Je sais qu'on ne me laissera pas vivre.“ Le Turk sortit et trouva un prêtre, nommé Iacob, autrefois préposé aux taxes, qui vint lui donner la communion et le conforter à l'encontre de la mort. Le lendemain on le tira de prison et on le présenta au gouverneur, qui lui demanda: „Es-tu dans ton bon sens, ou bien as-tu perdu la tête? Je suis en plein bon sens, répondit Balthasar, et je l'aurais perdu, si je t'écoutais. Tu n'as pas accueilli mes paroles, dit le pacha; je voulais te procurer une haute position, et tu l'as dédaignée. Je te l'ai déjà dit, reprit le jeune homme, fais ce qui est en ton pouvoir, car je suis prêt.“ Le pacha irrité ordonna de le pousser hors de la ville et de le tner. On l'emmena donc. Chemin faisant, on le maltraitait à coups de peings, on crachait sur lui; lui s'en-allait, récitant des Psaumes et disant: „Heureux ceux qui craignent le Seigneur et marchent dans sa voie!“ On le conduisit à une petite colline, dite Sourb-Nichan, et là on coupa la tête au saint. Avec la permission du gouverneur, les chrétiens recueillirent son vénérable corps, sa tête, la terre imprégnée de son sang, et l'on déposa le saint dans le cimetière commun, au S. de l'église, en bas de la muraille. C'était la 8e heure, le soleil

resplendissait. Tout d'un coup un globe de feu déchira la nue, frappa l'église et éclata au-dessus de la sainte tombe. Plusieurs Turks, qui en furent témoins, chancelèrent dans leur foi. Pour moi, bien que j'aie demeuré un an entier dans la ville, je n'assistais pas au martyre du saint, et n'en fus informé que le jour suivant, par le Turk, son compagnon. C'est de lui que je tiens les détails de sa naissance et de son martyre, que j'ai écrit comme je l'ai entendu. Saint Baghdasar mourut en 1113 (merc. 7 oct.) = 1663, le jour des saintes Rhipsimiennes[1]). Trois ans plus tard, arriva le martyre du bourgmestre Iacob, qui fut enterré auprès de Baghdasar.

Ch. LX. Martyre de Chnorhavor — la Gracieuse.

La femme Chnorhavor était du pays des Mars — Kourdes, de race arménienne, chrétienne de religion. Veuve, n'ayant ni fils ni fille, elle demeurait dans la même maison que son frère et se soutenait en travaillant de ses mains. Il arriva que, par l'impulsion de Satan, un Kourde éprouva le méchant désir de jouir d'elle et lui envoya une entremetteuse, pour l'amener à son méchant projet de la faire forniquer avec lui, proposition qui fut rejetée par la pieuse femme. Or un jour le Kourde vint en personne et lui tint des propos déshonnêtes et criminels. „Kourde, lui dit la pieuse et sainte femme, va-t-en d'ici, de peur que mon frère ne revienne et, te voyant deviser avec moi, ne t'arrache violemment la vie.“ Pendant qu'elle parlait, il entra quelques personnes, et le Kourde s'éclipsa. Un autre jour, Chnorhavor allant à son ouvrage, le chien de Kourde la rencontra, et portant la main au col de sa robe de soie, se mit à l'attirer, à la tourmenter pour l'embrasser. La pieuse femme écartait son visage, l'égratignait, le conspuait, enfin son frère l'ayant vue de loin en proie à la violence, accourut vers elle et dit: „*Mauvais sujet*[2]) quelle m. . . . manges-tu? Cette femme est-elle sans répondant?“ et tirant son khandjar, il frappa le Kourde au cou et le tua; lui-même s'enfuît du pays. Témoins de cela, d'autres Kourdes allèrent en informer leur seigneur, qui se fit amener Chnorhavor et lui dit: „Où est ton frère, qui a tué le Kourde? Ce n'est pas mon frère, dit-elle, qui l'a tuè, c'est moi; comme il voulait faire le mal, je l'ai mis à mort. Puisque tu es l'auteur du meurtre, dit le chef; fais-toi musulmane, afin que ton crime te soit pardonné. Dieu préserve, dit Chnorhavor; j'ai tué, je mérite de mourir, mais en reniant le Christ, je renierais Dieu et mériterais sa haine. Si nous la laissons vivre, dit le Kourde irrité, nous serons l'objet de la risée universelle, et s'adressant aux autres:

---

1) En 1664, Pâques 10 avril, Pentecôte 29 mai; octave, dim. 5 juin; SS^{es} Rhipsiennes, 6, 7 juin: le martyre de Baltazar eut lieu 6 juin 1664.

1) ամլղուն; ar. ملق. L'éditeur croit que c'est un autre mot, մէկլուն, maudit, cette explication me paraît moins admissible; plus bas le même mot reparaît, et est souligné.

„Frappez cette *trompeuse*, jusqu'à ce que mort s'ensuive.“ Ils se jetèrent sur elle, comme des fauves sur un ruminant, et du bâton, du khandjar, ils firent mourir la respectable femme, la bonne chrétienne Chnorhavor. Les chrétiens vinrent relever et ensevelirent honorablement son corps, pour la gloire du Christ, en 1133 (mar. 2 oct.) = 1683; en arrivant à Scoudar — Scutari, j'ai trouvé ceci dans le Ménologe et l'ai transcrit exactement.

Ch. LXI. Martyre de la femme Patovacan — l'Honorable.

Cette Patovacan était du village d'Abba, canton du Vaïo-Tzor [1]), fille de Khatchic, fiancée à un jeune homme appelé Mirman. Un jour elle céda à ce jeune homme. Devenue enceinte, elle mit au monde un fils. Mourad-Khan-Sultan, commandant de Nakhdchovan, ayant voulu arrêter le jeune homme, celui-ci en eut vent et s'enfuit au village de Noragavith, canton d'Ararat; il se fit amener la femme Aziz, car tel était son nom, qui signifie Honorable, et lui dit: „Pourquoi as-tu forniqué et mis au monde un fils de ta prostitution? J'ai cédé à mon mari, dit-elle, et mon fruit est de lui. Si le mariage est un crime, vous êtes tous mariés. Nos mariages sont conformes à la religion, dit-il, tandis que toi, tu as forniqué. La religion ne permet qu'une femme, dit-elle; comme vous en prenez plusieurs, vous êtes tous en état de fornication. Oh la prostituée, dit le chef avec colère; veux-tu batailler contre moi? Cela m'est indifférent. Fais-toi musulmane, ou je te ferai mourir misérablement. C'est assez, dit la femme, du reproche de fornication; en renonçant à ma foi, j'y joindrais l'apostasie. Dans l'état des choses, dit le prince, tu n'as pas d'autre voie de salut, que d'embrasser notre religion. La religion que je professe, dit Aziz, est la bonne, et je n'en connais pas d'autre. Passez à cette femme une corde au milieu du corps, dit le prince aux bourreaux, pendez-la au minaret et menacez-la; si elle persiste dans son refus, coupez la corde, qu'elle tombe en bas et meure.“ Ils la prirent, la menèrent, avec force coups et bourrades, et la firent monter en-haut du minaret, hors de la ville. L'ayant suspendue, ils la touchèrent du bout du sabre, en disant: „Fais la salutation, la prière de Mahomet, ou tu vas mourir. Je dois mourir un jour, dit-elle; il vaut mieux que ce soit tôt et pour ma foi, qu'avec le mauvais renom d'apostasie, ayant abandonné ma croyance pour une autre.“ Voyant sa fermeté, les bourreaux coupèrent la corde, l'honorable femme Patovacan tomba et mourut. Les principaux chrétiens de Nakhdchovan se réunirent et allèrent demander au sultan l'autorisation d'enterrer la malheureuse, ils la prirent et la portèrent au cimetière commun, où elle fut déposée avec honneur, en 1118 (lundi 9 oct.) = 1668.

---

1) Dans la Siounie.

Ch. LXII. Martyre de la vierge Catarial — la Parfaite.

Cette vierge, nommée Thamam, i. e. parfaite, comblée, était du village de Chaghkert, canton de Goghthn, fille d'un homme sans délicatesse, nommé Malkhas, tanouter de son village. Les paysans lui ayant dit: „Allons, rends compte de ton tanoutérat," il rendit compte et resta chargé de grosses sommes, qu'on exigea comptant[1]). Lui, il les trompa, en disant: „Accordez-moi quelques jours, et je trouverai;" mais il s'enfuit et alla à Ispahan, chez le prince de Nakhdchovan, Mahmad-Agha-Khan, auquel il dit: „Je donnerai ma fille à ton fils, sauve-moi des gens du village." Accédant à son désir, le commandant écrivit aux paysans de Chaghkert: „J'ai reçu son compte, il m'a tout donné, et vous n'avez rien à lui demander." Or son fils Mourthouza-Qouli était à Érivan, comme lieutenant, après Zal[2]). Il lui écrivit: „Envoie à Chaghkert et fais venir pour toi la fille du tanouter Malkhas." Sur l'ordre de son père, il envoya des gens à Chaghkert, avec une femme musulmane, pour amener la jeune Thamam. Les exprès ayant apporté la fatale nouvelle, dont jusque-là la demoiselle et sa mère n'avaient pas le moindre soupçon, elles ne l'eurent pas plus tôt entendue, qu'elles poussèrent des cris, se déchirèrent le visage, s'arrachèrent les cheveux, en pleurant, en se lamentant. Cependant les musulmans prirent la respectable Catarial et, moitié traînée, moitié marchant, la firent entrer dans la litière[3]). De son côté, le misérable Malkhas avait écrit à Mourthouza: „Ne parle pas à ma fille, tant que je n'aurai pas célébré la noce." Cependant on l'amena à Érivan, où on la montra à Mourthouza, qui ayant vu sa beauté, la couvrit d'or, d'argent et de soie, lui prodigua toute espèce d'ornements, en attendant que son père accomplit les cérémonies. La bonne jeune fille, au lieu de se réjouir, ne mangeait ni ne buvait, ne faisait que penser aux moyens d'échapper à son sort. Assise au fond d'une vallée, considérant le sommet des rochers, elle cherchait un endroit assez peu profond pour lui permettre de descendre et de fuir. Non, elle ne trouvait pas de passage commode. Une nuit donc il lui vint à l'esprit qu'en se jetant du haut du rocher, il valait mieux mourir volontairement pour la foi du Christ, que de rester vivante en reniant sa foi. Ayant fait sur son visage le signe de la croix, elle se précipita du haut en-bas et perdit un moment connaissance, puis elle se releva, regarda le pont situé sur le Hourastan, le traversa et prit la route de Carbi. Tout-à-coup elle rencontra un musulman, auquel elle demanda, en lui faisant cadeau d'un abaz, de lui indiquer la route de ce village.

1) Նաղդ, ჯინსი; ar. جنس; ordinairement on dit nagdi djinsi.
2) V. ch. L.
3) Ժամապար ou Ժամոր, coche, chariot; cf. ch. LXVI.

L'autre la renseigna et lui dit: „Fais le tour du vignoble, entre dans Noragiough, et là on te dira le reste.“ Elle partit donc, traversa le village et suivit une route pierreuse, sans savoir où elle allait. En regardant, elle vit venir une foule de musulmans, hommes et femmes, avec des bêtes de charge, allant droit au mont Araï, pour s'y établir. Elle se hâta de les rejoindre, pensant qu'ils allaient dans quelque lieu habité. Ces gens ne lui demandèrent pas Qui es-tu, où vas-tu?, ni elle ne leur fit aucune question, mais elle les suivit et accompagna sans rien dire. Arrivés en face du village d'Eghavard, elle questionna les musulmans, qui lui dirent: „C'est le village arménien d'Eghavard;“ elle les quitta donc et s'y rendit en droite ligne. Étant entrée dans la maison d'un chrétien, elle lui raconta par le menu tout ce qui la concernait, et le pria de faire venir un prêtre pour lui donner la communion, „Car je sais, disait-elle, qu'ils me tueront.“ L'homme partit et ramena un prêtre veuf, nommé Mertitch, auquel elle se confessa et raconta toutes ses actions, depuis sa naissance jusqu'au jour actuel. Celui-ci la fit communier au corps et au sang du Sauveur. Cependant Ougharlou, seigneur du village, ordonna de la renvoyer, qu'elle allât où elle voudrait. Mais un misérable, nommé Sahac, tanouter du village d'Eghavard, dit: „Je crains que le prince ne m'inquiète à cause de celle-ci,“ et il alla faire son rapport audit prince, qui dit: „Je m'occupais d'elle, mais puisqu'il en est ainsi, dépouillez-la et la faites disparaître.“ Deux hommes, qu'il adjoignit au misérable Sahac, s'emparèrent de la vénérable, la menèrent hors du village et l'ayant dépouillée de ses ornements, ainsi que des bas couvrant ses jambes, nommés tchachourpaghi [1]), les donnèrent à Sahac, et ce fut lui qui étrangla la sainte vierge Thamam, parfaite par sa bonne mort et par sa vraie foi, pure d'esprit, pleine d'un sincère amour du Christ. Ayant amassé des pierres sur son corps, ils la laissèrent et s'en allèrent. Le misérable père de la sainte, étant arrivé le lendemain, se présenta au khan et lui dit: „Fais-moi voir ma fille. Ta fille, répondit-il, t'a transmis sa vie,“ et il lui raconta le tout.“ Si tu ne pouvais garder une femme, dit le père, pourquoi la tuer? Donne-moi son corps.“ Le khan l'ayant fait accompagner du même Sahac, à eux deux ils tirèrent le corps de dessous les pierres et le portèrent à Eghavard, où il s'assembla une foule de prêtres et de monde, qui l'enterrèrent dans l'enceinte et au S. de l'église. Au coucher du soleil ils se rendirent à l'église, pour célébrer l'office du soir. Quand ce fut fini, plusieurs vinrent baiser la tombe et virent au-dessus comme une petite langue de feu. Le bruit s'en répandit, et la multitude fut témoin de cette clarté; ils restèrent là jusqu'à son entière disparition. Moi-même j'en ai entendu parler, et je tiens le récit authentique du père Mertitch. J'ai écrit sur la tombe le nom et l'année 1140 (mardi 30 sept.) = 1690.

---

1) T. چاقشیر, چخشیر caleçon, pantalon.

Ch. LXIII. Histoire du baron Aïvaz et de sa famille.

Au bourg de Carbi, province d'Ararat, vivait un certain Iacobdchan, de race arménienne, opulent et de grande famille, qui avait trois fils: Dolvath-Beg, Mser-Khan et Aghlou-Bab, et choisit une femme pour Dolvath, son aîné. Quant à lui, il partit, pour faire du commerce au pays des Osmanlis, et mourut dans la ville de Brousa ou Boursa. Son fils Dolvath maria ses frères, qui lui étaient soumis, et s'occupa de bonnes œuvres. Avant tout il pourvut sa maison de toutes choses utiles, multiplia le bétail, les vignes, les moulins, les ustensiles nécessaires et autres articles. Ensuite il s'occupa du spirituel; car il aimait les prêtres, les moines, les couvents, les hermitages, et fournissait à leurs besoins, en habits et en livres, en cire et en huile, et suppléait à tout ce qui manquait; quant aux vêtements des moines, au drap, aux étoffes de poil, aux pantoufles, aux mets de carême, il y pourvoyait amplement. Il eut plusieurs fils: Aïvaz, Stéphannos, Malkhos, Oscan, Agha-Bab et Mcrtitch. Mser-Khan eut pour fils Iacobdchan et Poghos; Aghlou-Bab engendra Érémias et Nicolaïos. Cependant Dolvath-Beg, étant allé à Gantzac d'Aghovanie, ou Gandja, pour acheter de la soie, y mourut; son corps fut apporté dans son village de Carbi et fut enterré près l'église de Sourb-Kiracos, dans un tombeau acheté par lui-même, en 1125 (lundi 4 oct.) = 1675, le 5 janvier (1676). Pour Mser-Khan, il mourut à Smyrne ou Izmir, et y fut enterré; Aghlou-Bab mourut dans le Dchodchaneth ou Gilan et fut enterré à Ardébil: que leur repos et royauté soit avec le Christ! amen. Les autres, au nombre de plus de 30 hommes et femmes, vivent en bonne intelligence, dans une même maison. Le baron Aïvaz, fils aîné de Dolvath-Beg, était chef de la famille et l'emportait en bonnes œuvres sur son père. Il commença par régler sa maison: il établit entre tous ses proches la concorde, l'union des volontés, des pensées, des cœurs. On eût dit une même vie, une seule âme; nul ne se prétendait chef, grand, supérieur. Les mâles obéissaient au baron Aïvaz; les femmes se montraient souples, dociles, obéissantes, humbles et pleines d'égards, envers leur pieuse et religieuse mère Mariam. Aïvaz s'occupa, comme ses pères, de la prospérité et de la richesse de la famille. Il en augmenta les biens et les créations, les bestiaux, les moutons, les chevaux, les demi-ânes, planta des vignes et des jardins fleuristes, creusa une grande mer au lieu dit Carbou-Dacht — la pleine de Carbi, qu'il remplissait en automne avec l'eau des ravins, afin qu'en été elle suffit pour abreuver les animaux du village. Il fit encore bien d'autres belles œuvres matérielles, pour le profit de sa famille, auxquelles il me reste à ajouter les bonnes œuvres spirituelles. En effet, il aimait les moines, les hermites, fournissait à leurs besoins, tant spirituels que temporels. A cet effet, il envoyait ses frères commercer, l'un en Perse, l'autre en Grèce, où ils achetaient et vendaient, et de leurs profits pourvoyait les églises d'encens, de cire, d'huile, d'habits et d'ustensiles ecclésiastiques, fournissait

aussi les nécessités matérielles, en vêtements, pantoufles, poivre, drogues chaudes — épices, et papiers. Il donnait encore aux couvents du lait de brebis, pour la confection du fromage, ne refusait point le vin qu'ils demandaient; en outre, il était bon, charitable envers les pauvres et complaisant à l'égard de ses amis. Aussi sa parole était généralement écoutée, oui était oui, non non; il était également respectueux envers les supérieurs Le catholicos Nahapiet l'avait en affection particulière; ce que disait Aïvaz, il l'accueillait avec bienveillance et ne le faisait pas répéter. Aussi, spirituellememt et matériellement il avait toutes les bonnes qualités; ce qui mit le comble à ses bonnes œuvres, ce fut la construction dans le village, d'une église grande et magnifique, en pierres de taille, portée sur quatre piliers, avec une noble coupole, abondamment fournie de vases et d'ornements, ayant une enceinte en pierres brutes. Il fit encore venir de l'eau du village d'Ordic, par des canaux[1]) et dans une conduite en terre cuite, aboutissant à l'église, afin que durant l'hiver l'eau ne manquât pas dans le village. Ayant accompli tout ce bien, il conçut encore un projet merveilleux: il rassembla beaucoup de trésors, à l'intention de la sainte Jérusalem, et s'y rendit en l'année 1148 (merc. 28 sept.) = 1698. Dieu daigne l'accompagner dans son voyage, afin qu'il aille en paix et revienne de même! Que Dieu le préserve de toute atteinte, tant qu'il vit dans la chair, et qu'ensuite il daigne l'admettre dans le royaume céleste, à sa couronne impérissable, suivant la bienheureuse parole! amen. Sa famille jouit maintenant de la prospérité que j'ai décrite.

Ch. LXIV. Commandants successeurs de Zal.[2])

Après Zal-Khan Chah-Houseïn, roi de Perse, envoya, avec le titre de lieutenant, un certain Mourthouza-Qouli-Khan, fils de Mahmad-Agha-Khan, de Nakhdchovan. Celui-ci siégea à Érivan avec grande assurance, ayant en vue d'y rester et de devenir commandant en chef: il soulagea le pays et allégea les impôts. Il adressait au monarque des requêtes, et des présents aux seigneurs de sa cour, afin d'obtenir qu'Érivan lui fût donné. Comme ses désirs étaient sans résultat, il se mit à pressurer le pays et imagina pour prétexte que la volonté royale était que le vin ne se montrât pas au pays d'Érivan. Il expédia donc dans tous les cantons des gens chargés de sceller tous les vases et récipients[3]) à vin, qui, dans leurs tournées, mettaient partout les scellés, qui allèrent même dans les montagnes, où le vin manque complètement, et scellèrent les terrines au lait et à la soupe. Le pays fut tellement inquiété, que les chefs de cantons et ta-

---

1) փողրակաւ.

2) V. ch. L.

3) P. کوب jarre.

nouters se réunirent et, par des requêtes, appuyées de fortes sommes, ils obtinrent la permission d'avoir du vin; ils écrivaient aux villages, levaient de l'argent et le lui donnaient. Puis venaient les gens apposant le sceau sur les marmites et sur les vases, qui tiraient et levaient les scellés. Quand cela eut duré deux ans et demi, le monarque envoya un esclave royal, Mahmad-Qouli-Khan, avec le titre de commandant d'Érivan. Celui-ci, d'abord ostican de la ville, chargé des impôts royaux, dits chah-mali, connaissait toutes les extorsions et exigences du fisc et, à proprement parler, les moyens de piller et d'augmenter les revenus. Toutefois il se montra généralement bon, pratiquant la justice et bienveillant pour le paysan imposable. En beaucoup de lieux il diminua les réquisitions, les taxes manuelles, celles sur les routes, et fit disparaître voleurs et bandits. Il permettait la construction des églises et rendait la justice sans cadeaux. Au lieu d'envoyer des collecteurs, qui auraient vexé les paysans, il laissait ces derniers réunir peu-à-peu les sommes et venir s'acquitter eux-mêmes. Telle fut sa douceur, tant qu'il resta à Érivan [1]). Plus tard il eut ordre du prince de faire la guerre à Gorgi, khan d'Ibérie, guerre qui l'occupa un an, après quoi il revint à son poste et administra avec la même bonté. Ensuite il fut mandé par le monarque et mis à la tête des troupes, avec le titre de toufankdji-bachi, qu'il occupa trois ans et demi. Quel malheur, qu'il ne soit pas resté ici plus longtemps! Le monarque lui avait donné pour successeur, dans le commandement d'Érivan, un certain Farz-Ali, l'un des petits-fils d'Amir-Gouna-Khan, homme cupide et chiche, pillard et spoliateur, concussionnaire, injuste dans ses jugements; venait-on porter plainte contre quelqu'un, lui, sans autre examen, imposait une amende, et là où un phoul [2]) suffisait, il en tirait vingt: concevez tout sur ce pied. Les voleurs et bandits pullulèrent dans les pays habités, sur les routes et dans les jardins; les bandits pénétraient audacieusement dans les parcs à moutons, en chassaient et emmenaient les bêtes; les voleurs entraient dans les étables et en faisaient sortir le bétail, sans aucune crainte. Saisissait-on les voleurs, et les conduisait-on au commandant, il tirait d'eux une amende et les relâchait, sans autre punition, de sorte qu'ils s'en-allaient et recommençaient à voler: c'était une vraie calamité pour le pays d'Ararat. Les choses que nous écrivons se passent en 1148 (mercr. 28 sept.) = 1698. Dieu sait l'avenir.

Ch. LXV. Le vartabied Stéphannos meurt dans les souffrances.

Le catholicos Nahapiet faisait son devoir au S. Edchmiadzin, augmentant les bâtiments du saint siége et des couvents; toutefois il était trop sévère à

1) Ch. XLIX, L.
2) Monnaie de cuivre, $^1/_2$ k. a.

l'égard des transgresseurs. Pour un manquement qu'il apercevait, il faisait arrêter et pendre publiquement ou bâtonner, et livrait au bras séculier, pour les amendes; il rasait la barbe et les cheveux, jetait en prison, mettait aux fers et par-là inspirait l'épouvante aux clercs et aux prêtres. Quelques têtes noires de notre pays en furent tellement blessées, qu'ils s'entendirent avec les évêques de Nakhdchovan et de Goghthn, pour écrire au vartabied Stéphannos, supérieur d'Ispahan et de Djoulfa, une lettre, où il était dit: „Le catholicos a bouleversé toutes nos lois et usages et prétend gouverner sans les canons, sans se conformer aux lois écrites." Après bien d'autres imputations il disaient: „Viens, sois notre catholicos, nous te serons soumis; qu'au moins nos rites et notre religion soient réformés." Cela écrit et scellé, ils le remirent à un vartabied Matthéos, de Carbi, surnommé Badrag[1]), qui s'en-alla avec la lettre à Ispahan et la remit à Stéphannos. Celui-ci, l'ayant lue et bien comprise, pensa que c'était exact et vrai, mais il perdit de vue la fin et ce qui est dit par le prophète: „Si une maison n'est pas construite par le Seigneur." Trompé par les paroles artificieuses de ces gens, l'austère Stéphannos courut après un rêve, dépensa beaucoup à la cour et, à force d'intermédiaires, obtint le diplome royal ou raqam, pour aller, comme catholicos, au S. Edchmiadzin. Au préalable il avait envoyé le vartabied Aghéksandros, son disciple, avec ordre de faire passer Nahapiet au couvent de Tathev, et de siéger lui-même, comme vicaire, jusqu'à son arrivée. Étant sorti d'Edchmiadzin, Nahapiet, au lieu d'aller à Tathev, se rendit à la chambre royale, dite Chahi-Odjaqi, où, quelque criminel que soit celui qui y pénètre, nul n'a rien à lui dire. Stéphannos s'étant présenté à Farz-Ali-Khan, ils entrèrent ensemble à Érivan. Nahapiet les suivit, et resta à Khnkélo-Tzor-Giough, ou Tzora-Giough. Stéphannos fut sacré catholicos, mais ne put exercer ses fonctions, parce que les nombreux partisans de Nahapiet, soit dans notre pays, soit à Ispahan, ne voulaient pas de lui. Il y avait entre autres un Avétis de Djoulfa, autrefois kalanthar ou commandant de cette localité, qui, forcé par le roi, avait renié le Christ et fait hommage au prince de ses deux filles. Devenu grand seigneur et supérieur à bien d'autres, en outre ami de Nahapiet, il pénétra auprès de Chah-Houseïn et tout doucement lui fit connaître que chez les Arméniens, tant qu'un catholicos est vivant, la loi ne veut pas qu'il y en ait d'autre. S'il vient à mourir, ou se démet volontairement, un autre catholicos est installé par le choix de la nation: „Or, dit-il, ce Stéphannos usurpateur n'a pas été élu, et l'ancien catholicos est vivant." En entendant cela le chah fut très mécontent et écrivit à Farz-Ali-Khan, gouverneur d'Érivan, de faire payer à Stéphannos 1000 toumans et de le mettre en prison, lui et ses complices: ce qui fut fait. Ses complices: Pétros, de Vaïo-Tzor, qui est vicaire du S. Edchmiadzin; le vartabied Grigor, du couvent de Moughni; le vartabied Iohannès,

1) P. بلرقه, le guide.

de Dzagheounots-Tzor, qui fut comme lui mis en prison, eurent leur liberté, après avoir payé amende. Pour Stéphannos, on le tira de sa prison commode, pour le plonger dans un cachet obscur et infect, les jambes serrées jusqu'aux genoux dans les ceps, dits tomrouq [1]), avec une pierre plate sous le dos; mais la mauvaise odeur, la croissance de ses cheveux, la multiplication de la vermine, tous ces maux mirent fin à ses jours. Conformément à son testament, on le porta et on l'ensevelit à Khor-Virap, en 1147 (mardi 28 sept.) = 1697, le 4 janvier 1698. [2])

Ch. LXVI. Enlèvement des jeunes filles.

Il existe en Perse une tribu, celle des Gilaks, chez laquelle se trouvait une belle et aimable jeune fille, dont on parla avec éloges à Chah-Houseïn. Ce prince ayant ordonné de la lui amener et ayant vu son joli visage, sa chevelure plantureuse, sa taille charmante, le vermillon de ses joues, ses grands yeux, ses gracieux sourcils, sa petite bouche, ses dents menues, la largeur de sa face, fut frappé d'admiration et dit: „Amenez-moi encore dix personnes de cette tribu.“ Les eunuques des concubines coururent donc dans le pays, à cet effet. La nouvelle se répandit dans l'empire de Perse, que 7000 Ouzbeks ou Parthes étaient venus et avaient embrassé la religion persane, sans connaître la langue du pays, et l'on se mit à ramasser 7000 jeunes filles, destinées à autant d'Ouzbeks, qui devaient leur apprendre la langue des musulmans. A l'occasion de ce faux bruit, quiconque avait une fille de dix ans et au-dessus, chrétien ou d'autres nationalités, la maria. Les demoiselles se mirent en campagne, et dès qu'elles voyaient un jeune homme, elles le tiraient par son habit, pour ne pas tomber en captivité. Les khans profitèrent de l'occasion pour se pousser à la porte du chah, en ordonnant dans les terres de leur dépendance de rassembler les demoiselles restantes, chétives et sans beauté, soi-disant par l'ordre du chah. Ils recevaient des sommes de leurs parents, et les renvoyaient. Farz-Ali, khan d'Érivan, en agit de même et, ayant réuni plus de 500 demoiselles, qu'il fit examiner par des matrones, sur leur refus, se fit payer par leurs parents, après quoi il les relâcha. Pourtant il en resta 40, dont les parents étaient hors d'état de payer. Quelques-unes, remarquablement belles, du village de Kanakerh, étaient, l'une nommée Mardjan, fille du prêtre Iohannès, l'autre de Carbi, fille du prêtre Sargis, demeurant à Kanakerh, chez sa sœur Begzada, plus belle encore que la précédente; une troisième, fille d'Astovadzatour, surnommé Boulboul, chrétien pieux et craignant Dieu. Cette fille avait nom Chah-Zaman,

1) T. طومرق.

2) Le P. Chahkhathounof, qui connaissait bien cette date, dit que Stéphannos mourut le 16 février 1696; Tcham. III, 725, dit, de son côté, qu'après avoir siégé 10 mois Stéphannos mourut en 1145 = 1696 (lis. 1697). Je manque de matériaux pour contrôler ces assertions.

elle était pieuse, modeste, réservée, pudique dans son langage, comme sa mère Ioustiné, qui, au temps de Chah-Abas le Petit et de Nadjaf-Khan, avait été enlevée de la nême manière, mais malgré tout ce qu'on lui fit souffrir, elle n'était pas partie. J'ai inséré sa vie dans le Ménologe du pays. Sa fille fut enlevée, à cause de l'affaire de sa mère. Comme en montant dans la litière ou kadjava[1]), on la poussait sans pitié, elle se démit l'épaule et fut mise de force dans l'équipage, mais on les emmena, et on les présenta au chah, qui les dédaigna et les donna pour femmes à ses esclaves. Des deux filles de prêtres, je n'ai rien appris. Quant à la fille de Boulboul, on raconte que son mari est mort, et qu'elle est sans ami ni maître[2]). Cette fille est en dépôt dans la maison d'un chrétien de la ville de Khaziran ou Qazouïn. Son père est allé pour la retirer. Pour la fin de mon discours et de la phrase, gloire au Christ dans les éternités!

Ce jour d'hui, comme je termine ma narration, en l'an 1148 (mercr. 28 sept.) = 1698, le 30 mai (1699), il tombe une grêle grosse comme l'œuf d'une poule, qui a exterminé toute végétation.

Ch. LXVII. Demandes et réponses faites par moi.

1°. Un homme avait 8 litras d'huile. Deux hommes vinrent pour l'acheter, ayant, l'un un vase de 3 litras, l'autre un vase de 5 litras: maintenant, divisez par moitié les 8 litras, de façon que chacun ait 4 litras.

Solution. Je remplis d'abord le vase aux 3 litras, et le verse dans celui de 5; je remplis de nouveau le vase aux 3 litras, d'où il sort 2 litras, *versés dans le vase de 5 litras*[3]); il reste 1 litra dans celui de 3 litras: il y a donc *cinq*[4]) litras dans le vase de 5, que je verse dans le vase primitif. Le litra du vase de 3 litras, je le verse dans celui de 5, puis je verse 3 litras dans le vase de 3, et de là dans le vase de 5, sur le litra précédent, ce qui en fait 4, et il reste la place de 4 litras *dans le vase de 8*.

⑧	③	⑤
5	0	3
2	1	5
7	0	1
4	3	1
4	0	4

Ces chiffres représentent la marche de l'opération, qui peut encore se faire de la manière suivante.

⑧	③	⑤
0	3	5
3	0	5
3	3	2
6	0	2
6	2	0
1	2	5
1	3	4
4	0	4

1) քաճաւա; P. کجابه (cf. ch. LXII, ժանուար), litière à dos de chameau.

2) პატრონი, en géorgien, comme տէր en arménien, signifie le maître légal, i. e. le père, l'époux, le frère aîné, le parent ayant charge civile d'une femme.

3) Les mots soulignés sont ajoutés par moi.

4) L'imprimé porte *quatre*.

2e Question. Un loup, une brebis, une botte d'herbe; faire passer une rivière à tous les trois, sans que le loup mange la brebis, la brebis l'herbe.

Solution. Je passe d'abord la brebis, puis j'apporte l'herbe et reprends la brebis; j'amène le loup, puis au retour j'amène *la brebis*. 1)

3e Question. Ter Pétros, Ter Poghos et Ter Andréas ont récité 3 canons de Psaumes, puis ils ont vu que chacun avait récité deux canons: comment cela?

Solution. Ter Pétros et Ter Poghos ont d'abord récité 1 canon; puis Ter Poghos et Ter Andréas; *puis Ter Andréas* et Ter Pétros; ce qui fait pour chacun également deux canons. 2)

Ter Pétros 1. Ter Poghos 2. Ter Andréas 3.

1	avec	2
1	„	3
+ 2	„	1
2	„	3
+ 3	„	1
+ 3	„	2

Les trois personnes ne donnent que six combinaisons, deux par deux, dont trois sont des répétitions: je les ai marquées d'un astérisque. L'auteur en a oublié une. Chacun des personnages a donc chanté 2 fois.

Le Psautier, dans les Bibles géorgienne et arménienne, est divisé en canons, renfermant chacun un certain nombre de Psaumes.

4e Question. Attachez 30 chevaux à 9 piquets, sans qu'il y ait ni plus ni moins.

Solution. J'attache à chaque piquet *trois* 3) chevaux, ce qui fait 27 chevaux: il en reste 3; à la tête de chaque cheval je passe 3 licous, ce qui fait *neuf* 4) licous; j'attache chaque licou à un piquet: compte égal.

5e Question. Kiracos, Sargis et Marcos ont marché 3 jours avec 1 cheval, puis ils se sont aperçus qu'ils ont été à cheval 2 jours chacun: comment cela se fait-il?

Solution. Kiracos et Sargis ont d'abord monté à cheval, puis Kiracos et Marcos, puis Marcos et Sargis: ce qui fait pour chacun 2 jours.

6e Question. Trois frères ayant 30 brebis, dont dix ont fait chacune 3 petits, 10 en ont fait 2, 10 en ont fait 1: maintenant partager le tout entre les trois frères également, sans séparer les petits de leurs mères.

Solution. Je donne à un frère 5 brebis à 3 et 5 brebis à 1 petit; au

---

1) L'imprimé porte *l'herbe*.

V. dans mon Voyage archéologique, 7e Rapport, p. 67, un problème analogue, où il s'agit de faire passer trois couples d'époux, de façon à ce qu'aucun des trois maris ne se trouve seul avec une autre femme que la sienne, le bateau qui sert au passage ne pouvant tenir que deux personnes, outre le conducteur.

2) Les mots soulignés sont ajoutés.

3) L'imprimé porte *neuf*.

4) L'imprimé porte *trois*.

second, 5 brebis à 3 et 5 brebis à 1 petit; au dernier, les 10 à 2 petits: ce qui fait à chacun 10 brebis et 20 moutons.

Brebis à 3.	Brebis à 2.	Brebis à 1.	Moutons.
5		5 = 10	15 + 5 = 20
5		5 = 10	15 + 5 = 20
	10		10 = 20

7° Question. Un khodja a donné 100 phouls[1]) à son serviteur pour qu'il lui apportât 100 volailles; celui-ci a payé *cinq* canards 5 phouls[2]), 5 moineaux 1 phoul; *une* (sic) poule à 1 phoul chaque[3]): maintenant dites combien de canards, combien de poules, combien de moineaux?

Solution: Un canard 5 phouls; 5 moineaux 1 phoul; ceci fait six volailles, 6 phouls; 94 poules 94 phouls; ce qui fait 100 phouls. Trouvez mieux.[4])

8° Question. Une troupe de poules était perchée sur un arbre; il vint une poule seule, qui dit: „Bonjour, les 100 poules.“ Nous ne sommes pas cent, répondent-elles; car toutes ensemble nous formons un certain nombre, la moitié donne un autre nombre, et la moitié de la moitié un autre. Tu es une, ce qui fait 100 de nous toutes. Combien de poules dans la troupe?

Solution. Il y avait 36 poules; car 2 fois 36 font 72; la moitié de 36 est 18, ce qui fait 90; la moitié de 18 est 9, ce qui fait 99; 1 est à part: c'est 100.

9° Question. Un certain nombre de poules se tiennent dans un endroit; il vient un certain nombre de poules, qui disent: „Qu'une d'entre vous se joigne à nous, et nous serons avec vous le même compte. Non, répondent les autres, qu'une de vous vienne à nous, et nous serons 2, vous 1:“ maintenant, combien y en a-t-il?

Solution. D'abord 7, puis 5; si une des premières se joint aux autres, il y en a 6 des unes et des autres. Si l'une des dernières se joint aux premières, il y aura 8 d'un côté, 4 de l'autre. Imaginez mieux.

10° Question. Un meunier et sa servante, un prêtre et sa femme, 3 pains azymes: donne à chacun un entier, sans rupture.

Solution. La servante du meunier est la femme du prêtre: ce sont 3 personnes. Donne à chacun un azyme, telle est la solution.

11° Question. Un philosophe a envoyé ses disciples pêcher du poisson, ils sont allés et reviennent à vide. „Avez-vous pris quelque chose?“ dit le maître. „Ce que nous avons pris nous l'avons laissé, disent-ils; ce que nous n'avons pas pris nous l'apportons.“ Comment cela?

---

1) Le phoul = $\frac{1}{2}$ k. a.
2) Lis. *un* canard.
3) Lis. des poules.
4) Fiat lux.

Solution. Ils sont allés et n'ont rien pris. S'étant assis, ils se sont épouillés et, au lieu de tuer les poux qu'ils prenaient, ils les ont jetés à terre. Ce qui restait dans leur vêtement ils l'ont rapporté. Pour n'avoir pas compris cela, le philosophe s'est étranglé. C'était là sa solution.

Ch. LXVIII. Notice avec mémorial.

Lors de la consommation des temps, à la fin du siècle, notre nation arménienne étant en décadence et la nation persane, en voie de prospérité, nous faisant souffrir mille vexations et avanies diverses, en l'année de notre comput 1000 plus 100, plus 4 dixaines et 2 quatuors; sous le règne de Chah-Houséin en Perse; sous le commandement de Farz-Ali-Khan, au pays d'Ararat; sous le catholicos Ter Nahapiet, d'Édesse, siégeant au S. Edchmiadzin;

Cette Histoire[1]) a été terminée, au pays d'Ararat, canton d'Anberd, au sublime couvent et saint asile de Soughi-Vank, aujourd'hui Iohanna-Vank, près du gros bourg de Carbi, au pied du mont Aragadz et vis-à-vis de l'Ara; situé au sommet de hauts rochers, dominant la rivière de Kasagh, au doux murmure, au cours gracieux;

Par les efforts de moi Zakéos[2]), couvert de plaies et d'ordure, employé au service dudit couvent de Iohannès, à la prière de gens studieux et de ma pleine volonté.

Or, ainsi que nous l'avons dit précédemment, nous ne sommes que le rédacteur des nouvelles qui nous sont parvenues; qu'elles soient vraies ou fausses, l'éloge ou le blâme, exprimés mal à propos, c'est l'affaire des autres. Nous avons fait ce qui nous était ordonné; vous, agissez comme bon vous semblera. Vous donc, engendrés à la lumière et devenus dans la piscine du baptême fils adoptifs du Père céleste, grâce au très douloureux martyre du S. Illuminateur, vous les descendants de la race d'Askanaz, je vous supplie de ne point dédaigner le travail de votre humble serviteur, qui s'incline sous vos pieds. Accueillez-le, au contraire, comme une goutte de l'océan, comme un grain des riches grappes de vos histoires; accueillez-le, tout faible qu'il est. N'exigez pas seulement l'excellent, compensez ce qui est défectueux ou mauvais, comme le pot de terre se range près du vase d'or, et le noir dans un dessin. Gloire au Christ dans les éternités! Amen.

---

1) En effet l'ouvrage de Zakaria a été publié sous le nom d'Histoire, c'est moi qui ai modifié ce titre.

2) Abrégé de Zakaria.

TABLE DES CHAPITRES.

Acrostiche sur mon nom.

NB. Acrostiche, de 16 vers, formant de haut en bas et en alternant, dans les nombres impairs, 1, 3, 5 ..., le mot renversé ՅԱԻՐԱՔԱԶ; puis de bas en haut, aussi en alternant dans les nombres pairs, 16, 14, 12 . . . le même nom — lisez à rebours ZAKARIAÏ

„Veux-tu savoir ce qu'il y a en moi?
„Je me présente sous trois aspects.
„D'abord je suis composé de quatre lettres (զաքէ Zakhé);
„Puis je me résous en deux fois quatre lettres (զաքարիայ Zakariaï);
„Le second quatrain est une diphthongue (րիայ *riaï* = ré),
„se résolvant en quatre lettres.
„En prenant gaîment les initiales,
„vous arriverez au but par renversement.
„Une lettre (ա) se trouve dans trois syllabes,
„accompagnée de plusieurs autres (զքրի).
„Les quatre lettres se prononcent
„et brillent tout en luttant.
„Les trois *a* (ա) mis ensemble
„et un *é* (է) ajouté
„donnent Zakaré, avec un *i*;
„ï achève l'ensemble.“ 1)

---

1) V. dans le 3e Rapport sur mon Voyage, p. 56, une autre énigme de Zakaria, sur son propre nom.

CARTULAIRE DE IOHANNOU-VANK.

CARTULAIRE DU S. ASILE DE IOHANNOU-VANK[1]),

PAR LE DIACRE ZAKARIA.

Chapitre Ier.

Les historiens anciens ont écrit des registres et récits, par époques et par siècles, suivant ce qu'ils savaient; lisant le passé, relatant le présent, plongeant dans l'avenir, ils ont publié leurs méditations sur ces trois sujets, les uns avec développement, d'autres en abrégé, sous forme de considérations ou de chronologie, comme on le voit par leurs ouvrages, chacun d'après son point de vue: les uns comme philosophes et rhéteurs, les autres comme savants théologiens, ceux-ci avec une science parfaite, ceux-là sous une forme vulgaire. De quelque manière que ce soit, ils nous ont fait connaître le passé, pour que nous comprenions le présent et puissions démontrer l'avenir. Moi aussi, Zakaria, le dernier fils de l'église, serviteur du Christ, enfouissant son talent, originaire du bourg opulent de Kanakerh, étant venu résider durant 47 ans[2]) au splendide monastère de Iohannou-Vank, habitacle de la divinité; à la porte du grand Jean-le-Précurseur, fils de la femme stérile; aux pieds du trois fois heureux l'excellent rabounapiet[3]) Zakaria, et de son successeur le vartabied Iohannès, je reçus le degré de l'archidiaconat[4]). Chaque jour je m'informais pourquoi il n'y avait pas de

---

1) Ou Iohanna-Vank; cette dernière variante est fréquente. Ce couvent est situé à un quart-d'heure du bourg de Carbi, sur un plateau dominant la vallée rocheuse de la rivière Kasagh, coulant à Edchmiadzin, au N. de cette dernière localité; Chahkhath., Descr. d'Edchm. II, 95.

2) Au ch. XVI, on verra., 50 ans.

3) Le maître des maîtres.

4) i. e. Le diaconat en titre; le mot *արշիդիակոն* se trouve ici écrit avec la lettre *շ* qui a tout-à-fait le son du ch français.

condac[1]) authentique du couvent, renfermant toutes les inscriptions qui s'y voient: c'était l'objet constant de ma sollicitude. Je pensais à faire la chose, mais deux raisons m'empêchaient de l'entreprendre: d'abord, j'étais subordonné à des maîtres, puis livré à des occupations matérielles. Toutefois, après la mort de mes supérieurs susdits, l'abbé actuel, le vartabied Sargis, me l'ayant enjoint, je recourus à l'assistance de l'Esprit-Saint, de la très pure vierge Marie, à la médiation du saint Précurseur, tourterelle au sens droit, colombe sans péchés, et mis la main à l'œuvre, aux jours de ma vieillesse, étant âgé de 60 a., en 1136 (ve. 1 oct.) = 1686[2]). Si l'Esprit-Saint m'en donne la force, assisté de vos prières, j'exposerai ce que sais. Au moyen des histoires, des mémentos, des inscriptions, des renseignements fournis par les savants et par les vieillards instruits, je signalerai tout avec certitude, afin que la lecture en profite à ceux qui viendront après nous. C'est ce que dit Moïse: „Interrogez vos pères, les vieillards vous raconteront, et vous apprendrez tout ce que vous désirez.„ Toi donc, lecteur mon frère, ne prends pas la chose en mal, c'est tout ce que j'ai pu faire. Porte-toi bien à tous égards.

Ch. II. Des églises, en quel temps elles ont été construites, quels en furent les constructeurs.

Quelque nombreuses qu'aient été les églises construites en tous lieux, en Arménie, j'indiquerai cependant quand et par qui ces églises ont été fondées, et j'exposerai ce que j'ai appris par les livres. Après donc l'Ascension de J.-C. le monde fut tiré au sort par les apôtres, et notre Arménie échut à Thaddée[3]), qui se rendit auprès d'Abgar, roî d'Arménie et de Syrie, et le guérit, ainsi que le raconte élégamment Moïse de Khoren. Le roi et tout son monde ayant cru, la première église fut bâtie là par Thadéos, parce que la nation arménienne fut aussi la première à croire. Après la fondation de cette première église, il s'en construisit plusieurs en d'autres lieux. Secondement, après la conversion du puissant roi Trdat, couronné du Christ, beaucoup d'églises furent bâties par le saint Illuminateur et par le brave monarque: d'abord la splendide cathédrale de la ville de Vagharchabad, le S. Edchmiadzin, Choghacath, S^e^-Gaïane et S^e^-Hripsime[4]), ainsi que le raconte l'excellent secrétaire

1) Condac, du mot κονδακιον, rouleau, signifie proprement, dans le sens arménien, «un diplome, une bulle;» par extension, le recueil des bulles d'un monastère.

2) 1686, époque du livre, 60 a. de l'auteur.

3) Les Géorgiens croient aussi que leur pays échut à la S^e^-Vierge, lors du tirage au sort opéré dans le cénacle, après la Pentecôte.

4) On dit ordinairement: «les trois églises» d'Edchmiadzin, mais en réalité il y en a cinq: Edchmiadzin, S^e^-Gaïane, S^e^-Rhipsime, S.-Georges-du-Rocher, enfin Choghacath; v. mon Voyage Archéol. 3e. Rapp. p. 82, 3.

Agathange, de race latine. En troisième lieu, le grand Nersès, arrière-petit-fils de l'Illuminateur, multiplia les églises, suivant le dire de Bouzand [1]); puis les interprètes Sahac et Mesrob, au dire des historiens, en bâtirent un grand nombre. Cinquièmement Nersès, dit le Bâtisseur, à cause des églises fondées par lui, ce que chacun sait. Ensuite Zakaria [2]), généralissime de la Grande-Arménie et de l'Ibérie, devenu maître de beaucoup de contrées, comme le raconte Kiracos, et comme nous le dirons en son lieu, multiplia les couvents et les églises dans les villages de ses domaines. Nous avons donc dit et écrit tout ce que nous savons sur ce sujet.

Ch. III. Du couvent de Iohannou-Vank.

Tout ce que j'ai écrit relativement au couvent en question se borne à ce que je vais exposer; car tout en ayant lu bien des historiens, je n'y ai pu apprendre par qui il a été fondé. Quand je rencontrais quelque savant vartabied, et que je le questionnais à ce sujet: „Nous savons par les archéologues, disaient-ils, que Sourb-Carapiet [3]) a été bâti par l'Illuminateur;“ parmi eux se trouvait le vartabied Arakel, de Tauris, connaissant tous les historiens et auteur d'une Histoire de la ruine du pays d'Ararat par Chah-Abas, qui raconte qu'après la conversion de notre pays [4]) le S. Illuminateur et le pieux roi Trdat, ayant construit Sourb-Carapiet, y déposèrent une portion des reliques du saint, et qu'eux-mêmes venaient s'y reposer durant la saison d'été. Un témoin vous a dit que cette église a quatre portes, suivant l'usage grec, dont trois au S., couvertes d'un porche en bois, pour le vulgaire venant prier; une à l'O., par où entraient les prêtres. A ce que nous avons appris du vartabied Arakel, se joint un autre témoignage: des pèlerins, venus de Constantinople, après avoir baisé toutes les choses saintes, demandèrent: „Où est la croix de l'Illuminateur?“ Nous leur montrâmes une croix fixée dans le porche occidental, et leur dîmes: „Voilà ce que nous appelons la croix de l'Illuminateur.“ L'un d'entre eux ayant alors tiré de sa poche une cordelette, en mesura la longueur et la largeur de la croix. Quand nous lui en demandâmes la raison „Étant allés à Thordan [5]), dirent-ils, on nous y a montré une croix, en disant qu'elle avait été faite par l'Illuminateur d'après sa taille, et plantée par lui, et qu'il y en avait une pareille au saint asile de Iohannou-Vank. Ayant

---

1) Faust de Byzance; c'est ainsi qu'il est nommé en arménien.

2) De la famille Mkhargrdzel, XIII[e] s.

3) Le Saint-Précurseur; c'est le nom arménien de S. Jean-Baptiste, et des localités placées sous son vocable.

4) Arakel, p. 308, 439, parle du couvent dont il s'agit, mais ne dit pas ce que lui fait dire notre Zakaria.

5) C'est le village où fut porté le corps de S. Grégoire-l'Illuminateur, quand il eut été découvert, après sa mort, par des bergers, dans une caverne du mont Sépouh.

mésuré l'une et l'autre, nous savons qu'elles sont identiques, de proportions et d'aspect.“ Ce renseignement nous donne la certitude qu'elle est l'œuvre du S. Illuminateur et de Trdat-le-Grand. Voilà ce que nous avons appris par ouï-dire.

Ch. IV. Témoignages tirés des livres.

Quoique des renseignements certains nous apprennent que ce couvent est vraiment l'œuvre du S. Illuminateur, les livres nous fournissent cependant quelques notices que je transcrirai brièvement. Ainsi, dans le condac de Tathev il est écrit: „Le grand catholicos Mouché est venu et a baisé la porte de l'église de Tathev. Ayant séjourné ici, il a dépêché à Éritsac [1]) le fils d'une veuve [2]) de Iohannou-Vank, couvent au pied de l'Aragadz, qui était son secrétaire et chef de chancellerie [3]).“ Or ce Mouché était le 16e [4]) catholicos depuis l'Illuminateur, avant l'institution de notre comput: ce qui prouve que Iohannou-Vank à été bâti par le S. Illuminateur. J'ai encore trouvé d'autres témoignages écrits. Il y a au couvent un livre des Rois et des Paralipomènes, où est inscrit ce mémento: „Ici s'achève et prend fin le texte de la divine écriture, dictée par un ange, qui raconte les évènements des temps passés, de l'histoire du peuple élu d'Israël, la série des rois, la vocation des saints prophètes depuis le sein de leur mère, et qu'on appelle Livre de la royauté, auquel se joignent les Paralipomènes et leurs Paralipomènes. Un prêtre élu de Dieu, nommé Achot, qui désirait très vivement le posséder, le chercha comme une pierre précieuse et le fit transcrire aux dépens de sa bourse légitime. Cet homme respectable, originaire quant à son corps de la fameuse métropole de Dovin, avait été marié durant quelques années, puis était devenu veuf sans enfants de son corps, s'était retiré dans un hermitage, n'ayant pour enfant que la sainte Écriture, qu'il avait acquise du pauvre et misérable Géorg, dit Mankic, venu aux jours de sa jeunesse, de la métropole d'Ani, prendre résidence à la porte de Sourb-Carapiet. L'œuvre avait été entreprise l'année même où le très merveilleux Sourb-Carapiet fut restauré à nouveau, en belles pierres, tandis que précédemment la coupole en était couverte en bois. Ce même Achot, s'était voué au pénible travail de transmettre en haut la chaux, avec une demi-pelle [5]), et de la charger sur les épaules des frères; or, sous la protection de ce Saint-Carapiet a été transcrite cette histoire délectable, au milieu de la nom-

---

1) L'année 542, où siégea et mourut Éritsac, métropolitain de Siounie, ne concorde pas avec l'époque du catholicos Mouché; Hist. de Siounie, tr. fr. p. 45, 61.

2) Mouché Cath. 502—510 de J.-C.

3) L'éditeur met un? après ce renseignement, qui lui paraît suspect.

4) Cf. Hist. de Siounie, p. 275; le P. Chahkhathounnof compte différemment.

5) Il est à penser que c'était par truellées, comme disent nos maçons, ou par demi-truellées, que le prêtre Achot opérait.

breuse communauté des frères, et elle à été donnée à la sainte confrérie, en mémoire de son âme. Par la suite, Achot devint[1]) supérieur de ce couvent, en la 2[e] année depuis la nouvelle institution du comput arménien[2]), au temps de Ter Mosès, catholicos de Vagharchabad. Gloire dans les éternités au Dieu qui départit tous les biens! Amen. N'oubliez pas non plus Géorg Mankic dans vos prières.“ Voilà tout ce que fournissent les livres sur la fondation de Sourb-Carapiet par le S. Illuminateur.

Ch. V. Pourquoi ce couvent a un double nom.

Comme j'ai souvent questionné le vartabied Arakel et me suis instruit par ses réponses, je lui ai posé la question, que les Martyrologes, Djarentirs et autres livres nomment ce couvent Sioughi-Vank et même Sovi-Vank, tandis que le Condac[3]) de Tathev, Kiracos, Thouma[4]), les Haïsmavourk et autres disent Iohannou-Vank. Le vartabied me répondit en ces termes: „Quand l'Illuminateur eut fondé ce monastère, il lui donna pour chef un certain Sioughos, d'après lequel il fut nommé Sioughi-Vank. Au temps des interprètes Lazar de Pharbe[5]), qui en était abbé, a écrit son Histoire; puis un certain Iohan ayant été établi surveillant[6]), on l'appela Iohannou-Vank. Au temps de Nersès-le-Grand, les lépreux et galeux, tourmentés par la faim, s'y étant rassemblés, on l'appela Sovi-Vank.“ Telles sont les explications du double nom, que nous a données le vartabiod Arakel[7]). Quant à Sovi-Vank[8]), peu de livres le mentionnent.

Ch. VI. Canton et juridiction du couvent.

Étant entré avec zèle et bonne volonté dans la carrière de mon sujet, afin d'expliquer et de démontrer avec certitude ce qui s'y rapporte, j'ai fait connaître, du moins en partie, le constructeur et les noms de ce couvent. Je veux mainte-

---

1) Ici le mot եղև doit se traduire «devint» et non «fut,» car c'est l'énonciation d'un fait précis, et non d'un état permanent, déjà indiqué par le mot «par la suite.»

2) 2[e] a. du comput arménien; 2 arm. (vendredi 11 juill.) = 553. La plus ancienne date arm. connue par un document; cf. Ruines d'Ani, p. 69, où il est question d'une croix datée 21 arm. (mercr. 6 juill.) = 572; il y a encore une inscription de l'année 83 arm. (mar. 21 juin) = 634,5, au couvent de Sourb-Iohannès, à Diadin. Ce sont les plus anciennes dates que j'aie rencontrées.

3) Le cartulaire.

4) Thomas de Médzop, auteur contemporain d'une Histoire de Timour.

5) Au V[e] s. de l'ère chrétienne.

6) i. e. Abbé.

7) Arakel ne dit rien de semblable dans son Histoire.

8) սիւղաս peut se transcrire Sylos, soit Sylas; quant à սովի վանք, couvent de la faim, ce doit être une altération vulgaire, et une étymologie forcée.

nant, pour que mon travail ne laisse pas de doutes, traiter de ses canton et juridiction, dire en abrégé ce qui se trouve dans les livres d'histoire, dans les inscriptions, ce qui se répète traditionnellement. Et d'abord ce que le vartabied Arakel racontait sur ouï-dire. Après la construction de Sourb-Carapiet, disait-il, le S. Illuminateur écrivit un Condac, régulièrement sanctionné, portant que le pays depuis Eraskha-Tzor[1]) jusqu'à la rivière Hourastan, composerait la juridiction, serait le canton départi au couvent. En outre, un vieil évêque, nommé Iohannès Carbétsi[2]) et surnommé Gaïl — le Loup — qui y résidait, qui en avait été supérieur pendant quelque temps et était un habile computiste, disait exister au couvent un grand Condac, contenant les noms et actes de tous les abbés, depuis les saints interprètes jusqu'à nous; tous les souvenirs donnés de leur temps s'y trouvaient inscrits, et une demi-feuille restait blanche, pour que les abbés postérieurs y inscrivissent leurs noms et actes. „Ce Condac, ajoutait-il, s'étant conservé jusqu'à nous, a disparu lors du pillage par les Djalalis[3]). Nous n'en savons ni la date ni les autres détails, quelqu'il soit, il a disparu, mais il portait que les canton et juridiction de Sourb-Carapiet s'étendaient de la rivière Kasagh jusqu'à l'Akhourian.“ Ainsi parlait Gaïl.

Un prêtre régulier, nommé Vardan, du village de Vardaplour, canton de Nig, tailleur de pierre de son métier, disait: „Quand j'étudiais à Iohanna-Vank, j'allais souvent à Chiracavan[4]), et en rapportais ma récolte en fait de revenus et de droits.“ Ce Vardan m'a donné en arménien, et j'ai écrit sous sa dictée tous les noms des villages d'Aparan.

Galoust, un homme pieux, du village de Vardenk, canton d'Aparank, a déposé: „Comme j'étais homme de peine de Iohanna-Vank, j'allais avec le vartabied Grigor, abbé du couvent, à Chiracavan, ramasser les fruits et le denier sacré, l'huile, le fromage et tous les revenus du monastère, en chariot jusqu'à Ordcan, dit Sélakhram, d'où nons les amenions à dos de bêtes de somme.“

Un certain Margaré, du village d'Abna-Giough, canton de Nig, disait: „Nous habitions au village de Djardjakis, où mon père est mort, et nous avons porté à Iohanna-Vank, comme péage de son âme, un flambeau et cinq aktchi[1]), que nous avons remis au vartabied Grigor. Cet objet se trouve encore là, et nous le conservons comme un témoignage.“

Un certain Thoros, du village de Khotavit, canton de Nig, homme fort instruit et parlant bien, a raconté bien des fois: „Nous demeurions au village de

1) L'Eraskha-Tzor, vallée de l'Araxe, ou Archarounik, s'étend entre le Zangi ou Hourastan et l'Akhourian, la rivière sur laquelle était la ville royale d'Ani.

2) Le 24e abbé, au commencement du XVIIe s.; v. ch. XVIII.

3) Arak. ch. VII, XXVI, p. 308, 439.

4) Le canton de Chirac, ayant pour chef-lieu la ville d'Ani.

5) ակչի sic; T. آقچه, une aspre ou blanc, dont 100 font une piastre, qui, au XVIIe s., valait encore 3 francs = 75 k. a.

Djardjakis, et moi j'étais un des petits collecteurs de taxes sur la Kasagh. Quand le vartabied Grigor ou quelqu'un des moines allaient à Chiracavan, percevoir les revenus et les amener au monastère, on nous apportait le vin et les fruits, mais nous ne percevions pas les taxes“ — en argent.

Ter Kiracos, fils de Thoros, qui fut plus tard évêque et abbé de Tégher, nous a transmis par écrit tout ce qu'il tenait de son père au sujet de Iohanna-Vank: en voici la teneur exacte. Un certain Iohannès, du même village de Khotavit, disait: „Quand le catholicos Philippos[1]) vint à l'Aragadz, pour réunir à la Kasagh tous les filets d'eau de la localité, nous étions avec lui, le mélik Ter Iosaph, d'Aparan, et moi. A la juridiction de quel couvent ressortit ce pays? demanda le catholicos au mélik. Du village de Kasagh, répondit le mélik, jusqu'à Qphtchaq[2]), c'était le territoire de Sourb-Carapiet; Chiracavan, dépendant de Marmarachen[3]), appartenait à la fois aux deux couvents de Sourb-Carapiet et de Marmarachen.“

Tels et bien d'autres encore sont les témoignages oraux, que nous n'avons pas relatés, pour cause de longueur. Maintenant nous écrirons ce qui se trouve dans les livres.

Ch. VII. Témoignages écrits concernant le territoire du couvent.

M'étant chargé d'éclaircir ce qui concerne le saint couvent, je ferai connaître sans hésiter ce que j'ai appris par les livres au sujet de son territoire. Comme j'étais allé au saint asile de Sanahin, pour quelques affaires, au temps du supérieur l'évêque Ter Sargis, d'extraction noble, homme sage et éloquent; parlant avec lui de livres, voilà ce qu'il me dit, entre autres: „Nous avons un livre ancien où il est souvent question de Iohanna-Vank.“ Sur ma prière, il fit apporter ce volume, qui était ancien, dégradé et pourri, de grand format, non lisible partout. Je me mis à déchiffrer du commencement à la fin ce qui était en bon état, je transcrivis le tout, et voilà ce que j'en tirai. Le supérieur de Mamarachen étant mort, son successeur fut l'admirable père, l'homme de Dieu Erémia[4]), opérant des merveilles, pieux et saint, savant, orné de toutes les vertus, tout à la fois intérieur et extérieur[5]), et qui faisait des miracles, dont je redirai un entre plusieurs.

1) 1632—1655.
2) i. e. Jusqu'au couvent de Qiptchakh ou Haridja.
3) Lis. Marmachen, le même que Khanlidja, comme on le voit dans une belle inscription de ce couvent; Ruines d'Ani, p. 63, 148.
4) Erémia était abbé de Marmachen en 437 (sam. 24 mars) = 988 et mourut simple moine, à Iohanna-Vank, en 482 (mar. 13 mars) = 1033; Chahkhath. II, 273, 6.
5) Saint au-dedans, et agréable dans ses rapports avec les autres hommes; կրկին մարդով, ներքինօք և արտաքնօք: ce passage explique celui resté indécis dans le ch. XXXII de Kiracos, trad. franç., et ne laisse aucun doute.

Au voisinage du couvent il y avait un petit amas d'eau, formant une sorte de lac, au bord duquel ce saint s'était mis en prières. Un de ses disciples, venu par l'autre côté du lac, lui ayant crié quelque chose, le père ne put l'entendre, à cause du coassement de nombreuses grenouilles. „Taisez-vous,“ leur dit d'un ton de colère l'admirable homme de Dieu Erémia; elles se turent aussitôt et, jusqu'à présent elles restent silencieuses [1]). Il y avait bien d'autres choses écrites, mais j'ai pensé que cela est suffisant. Beaucoup plus loin, on lisait: „En ce temps-là l'admirable homme Erémia, supérieur de Marmarachen, ayant quitté sa maison, la confia à son disciple et élève Sosthènes, et se rendit de sa personne au saint et merveilleux monastère et hermitage de Iohannou-Vank, auprès de Mkhithar, l'admirable supérieur de cet hermitage; il y vécut dans l'austérité, y mourut et y fut enseveli. Lors de sa mort, son disciple Sosthènes et le vartabied Grigor étant venus à Scaïordi — Sioughi-Vank — l'ensevelirent, de concert avec le père Mkhithar. Ils firent aussi avec lui un accord pour que la paix régnât entre eux, et pour que les territoires des deux couvents ne donnassent pas lieu à contestations réciproques, fussent réunis, et que des bords de la rivière Kasagh jusqu'à la porte de Cars et de Dzaghcots [2]), le supérieur de Iohannou-Vank eût l'autorité sur celui de Marmarachen. Le Condac de Iohannou-Vank ayant été écrit, les vartabieds Sosthènes et Grigor scellèrent ce que nous avons transcrit; le prince Vaghthanc, les nobles d'Aroudj et de Thalin, et autres là présents *firent de même*. On dressa une croix, on traça une inscription sur la tombe d'Erémia, puis chacun s'en retourna chez soi. Voilà ce qui était écrit sur la tombe: „En 482 (mar. 13 mars) = 933, moi le père Erémia, supérieur du saint asile de Marmarachen, préférant la vie solitaire, je confiai le couvent à mon *disciple* [3]) aîné Sosthènes et vins demeurer dans cet hermitage, où la mort m'a surpris; maintenant souvenez-vous de moi auprès du Christ.“

Ch. VIII. Du généralissime Zakaria.

Comme j'ai promis de parler du général Zakaré, de dire d'où et qui il était, Kiracos parle de lui en peu de mots: au pays de Babylone existait un chrétien, Zakaré, que les Mars avaient institué leur prince, puis à la suite de désagréments de leur part, ne pouvant plus vivre là, il avait saisi un moment favorable pour réunir tous ses adhérents, serviteurs et servantes, avec son bagage et attirail, s'était retiré du pays de Babylone et était entré sur le territoire persan. De là, insensiblement il avait pénétré dans les territoires de l'Arménie et était venu en Ibérie, dont les rois lui avait conféré un commandement et l'avaient fort ho-

1) Cf. Hist. de Siounie, p. 28, un fait analogue.
2) L'une des portes d'Ani.
3) Le texte dit seulement «à mon aîné.»

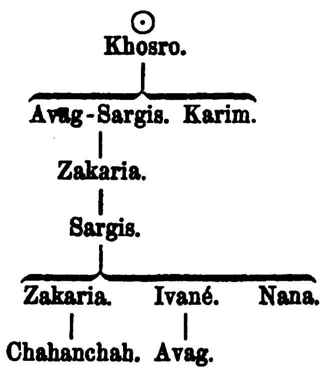
noré[1]). Après lui ce fut son fils Vahram, puis Sargis, fils de celui-ci, qui devint un grand prince. Ce dernier eut deux fils, l'aîné, Zakaré et Ivané le cadet, qui furent fort bien vus de Thamar, reine d'Ibérie, fille de Giorgi-le-Brave, fils de Démétré. Thamar, qui les aimait, créa Ivané athabeg et Zakaré général, généralissime de la Grande-Arménie et de l'Ibérie, et lui confia son armée. Lui, devint très puissant, conquit plusieurs villes sur les musulmans et sur les Persans, soumit à la domination du souverain de l'Ibérie les pays de Baghech à Artavel, et rendit même tributaire le sultan de Qars. Dans les terres conquises par lui, notamment au pays d'Aragadz, il construisit beaucoup d'églises: d'abord à Iohannou-Vank, puis à Harhidjou-Vank[2]), à Téghérou-Vank, à Iouchvo-Vank, à Saghmosa-Vank[3]) et en beaucoup d'autres couvents et villages. Après quoi Zakaré passa par la mort dans le royaume sans fin et fut enterré à Sanahin, son fils Chahanchah occupa sa place.

Ch. IX. Construction de Iohannou-Vank.

Puisque nous avons raconté la venue du premier Zakaria, avec tous ses ser-

---

1) Khosro, le personnage le plus ancien de cette famille que l'on connaisse, était venu en Ibérie au commencement du XII[e] s., sous le roi David-le Réparateur. Je crois avoir démontré que la généalogie tracée par Vardan et répétée par Zakaria est fautive; v. Kiracos, tr. fr. p. 76, 81, 2, et doit être ainsi rectifiée:



D'autre part moi-même, trad. de Kirakos, p. 81, j'ai mal-à-propos confondu Khalah, au S. de Ninive, avec Hillah, qui doit être la Babirakan-Khalah de Kirakos. Il n'est pas besoin de répéter qu'il s'agit ici des Mkhargrdzélidzé, les Longs-Bras, de Géorgie, se prétendant issus d'Artaxerce Longue-Main, souche des Arghoutinski-Dolgorouki russes.

2) Harhidja-Vank; voyez la description de ce monastère dans Ruines d'Ani, p. 68., traduction de l'ouvrage du P. Abel Mkhithar.

3) Sur Saghmosa-Vank v. Chahkhath., Descr. d'Edchm. II, 120; Ouch est à une bonne demi-heure à l'O. de Carbi, dans un pli de l'Aragadz ou Alagez; ibid. 118. Tégher n'est mentionné nulle part, que je sache.

viteurs, il s'en trouvait dans le nombre un nommé Sargis, dit Vatchoutants[1]), descendant d'Ajdahac[2]). Ce Sargis, qui vécut jusqu'au dernier Zakaria, eut un fils, Vatché, aimé de Zakaré, qui, en récompense de son dévouement à sa maison, le créa prince des princes et lui confia le commandement de tout l'Aragadzotn, de Chirac, de Nig, d'Anberd, avec leurs limites jusqu'à l'Eraskha-Tzor, et lui ordonna de construire les églises et couvents ci-dessus mentionnés, d'abord et avant tout le splendide monastère de Iohannou-Vank, auprès de l'ancienne église, sous le vocable de Sourb-Carapiet. Le grand Vatché détruisit donc le porche en bois, du côté du S., boucha deux portes et n'en laissa qu'une. Après quoi il se mit à construire en bonnes et longues pierres de taille, rouges et noires; puis quatre piliers formant un carré, sur lesquels posaient quatre arches noires et longues,...[3]), et dessus, des arches noires et rouges; du côté du S., deux ambons[4]), d'un joli travail. Au chevet de l'autel principal, un rang de pierres rouges et un rang de noires, et au centre de l'autel une sorte d'étoile sculptée; au bras occidental et au plafond, une assise noire et une rouge, avec facettes[5]) à relief, d'un joli travail; quatre fenêtres au S., dont trois rondes et une longue; une pour l'autel principal; trois à l'O., dont une ronde et deux longues; quatre à la coupole; deux chapelles, à droite et à gauche de la principale, où l'on arrive par un escalier; deux autres, plus bas; deux à l'O., à droite et à gauche de la porte; deux autres au-dessus de celles-ci, auxquelles on accède par des escaliers en pierre, d'onze marches; une vasque baptismale, au N., comme il convient; une porte à l'O., une au milieu de l'ancienne église, côté du N.; dans chaque chapelle une seule fenêtre, et une table fixée à la place où s'offre le sacrifice; par dehors deux petits degrés[6]), sculptés élégamment, au S.; deux également du côté de l'E.; dans le bras oriental, des assises de pierres rouges et noires, ayant l'apparence de briques; plus bas, une sorte de balance dont le traversin et les bassins sont d'égale grandeur; au S., une croix au-dessus de la fenêtre; à l'O., également, des croix formées de pierres plates[7]), fouillées et ciselées sur les quatre branches et sur les rebords[8]), ainsi que dans le bonnet[9]) qui la termine; tous étaient plats; le cou de la coupole comptait

---

1) I. e. descendant de Vatchout, fondateur de la famille.

2) Ou Astyage.

3) Il y a ici une lacune dans le texte.

4) *գրաբեմք*; l'ambon est le lieu où se lisent l'Évangile et l'Épitre. Il s'y trouve donc des pupitres pour poser le livre, et de là le nom même dont il s'agit, signifiant «ambon à livre.»

5) *կոճակ*.

6) *ղարսղեղ*, ხარისხი; base, degré.

7) *սալաթուք*.

8) *փուզէք*; P. فوز, فوزه, contours de la bouche.

9) *գտակ*, bonnet. Je crois que l'auteur veut indiquer le trefle, ou autre ornement terminant le bras supérieur de la croix.

onze colonnes, et le bonnet onze rangs de dalles; sur un support, orné de quatre figures d'animaux, reposait la croix, instrument du salut de nos âmes, qui a reçu un Dieu.

Elle fut achevée en 666 (jeudi 26 janvier) = 1217, bénie et nommée Sourb-Catholiké, belle à frapper d'admiration les spectateurs, temple servant de résidence à la gloire du fils de Dieu, où le Christ, l'agneau divin, est offert en sacrifice. Après sa mort le prince Vatché fut déposé dans l'église, devant le pupitre de l'ambon, à la porte de la chapelle, du côté du S. Daigne le Christ, béni dans les éternités, lui donner le repos du paradis! Amen. Son fils Kourd le remplaça, par l'ordre de Chahanchah.

Ch. X. Construction du porche.

La nation des archers, dite Thathar [1]), étant sortie en ce temps-là du pays des Huns, conquit l'Arménie et l'Ibérie; le royaume ibérien était en décadence, dans la main d'une femme, Rouzoukan, fille de Thamar, ci-dessus mentionnée, et *sœur* de Lacha [2]), petit-fils du roi d'Ibérie Giourgi. Celle-ci se voyant hors d'état de leur résister, confia le pays à Chahanchah [3]) et s'enfuit chez les Aphkhaz. Pour Chahanchah, bon gré mal gré, il se soumit aux archers et leur fut agréable Il ordonna à son serviteur Kourt, installé prince par lui en la place de son père, de construire un porche attenant [4]) à l'église, œuvre de son père Vatché. Ayant reçu cet ordre, le prince Kourt rassembla aussitôt tous les tailleurs de pierre et se mit en 699 (mardi 18 janv.) = 1250, à compléter Cathoughiké — la cathédrale — par un porche du côté de l'O., luxueux et splendide [5]), orné de neuf têtes en saillie et reposant sur quatre piliers, d'aspect varié, en pierre noire; percé d'admirables fenêtres en forme de croix. Sur la terrasse sont 12 colonnes, sur celles-ci pose un bonnet [6]), avec..... ronds; au faîte du bonnet, un piédestal pour la croix, qui est en fer et de la grandeur d'un homme; au milieu des colonnes, une cloche de réveil est suspendue. Ayant terminé le tout en 700 (merc. 18 janv.) = 1251, le prince Kourt renonça à la gloire mondaine, et rechercha celle qui ne passe pas. Étant allé dans l'île de Sévan, il y endossa l'habit monacal, se fit religieux et mourut, pour revivre en Jésus-Christ. On l'enterra dans le porche de l'église de Sourb-Carapiet, afin qu'il ressuscite dans la gloire et soit couronné par le Christ. Sa mémoire soit bénie! Son fils Hasan le remplaça.

---

1) En 1122 les Mongols arrivaient à Gaudja; Hist. de Gé. p. 494.
2) Il est écrit *եղբօր* frère.
3) Fils de Zakaria; v. ch. VIII.
4) *Ի վերայ*.
5) *Հոյակ* lis. *խոյակ*.
6) *գոնք*, v. sup. Ce doit être une espèce d'ornement exécuté ici en relief.

Ch. XI. Propriétés et souvenirs.

Ce splendide et sublime monastère de Iohannou-Vank a été orné par les grands princes Vatché et Kourt de tout le nécessaire, spirituellement et matériellement: service, messes, chant des psaumes, toute espèce de choses utiles. Chacun donc souhaitait y aller, en voir l'ordonnance et la nombreuse compagnie des frères. La vue de ces beaux établissements inspirait à chacun le désir de lui donner effets, propriétés, choses ouvragées: qui une vigne, qui une terre, un village, qui un animal ou de l'argent, qui sa personne, son fils, des vases d'église ou autres objets matériels. C'est ainsi que s'enrichit et devint merveilleusement opulent le saint asile de Iohannou-Vank. Ceux qui donnaient des effets l'inscrivaient sur les murs de l'église, dans les mémentos des livres, en sorte que les murailles, avec leurs inscriptions, conservent encore aujourd'hui le souvenir des donations. Moi, j'ai levé et transcrit dans le Condac, soit les inscriptions murales, soit les mémoriaux extraits des livres. Là où la date était en tête de l'inscription, je l'ai mise, également en tête; le commencement, le milieu, la fin, ont été copiés dans leur ordre. Là où la date manquait, je n'en ai pas donné, afin qu'en lisant inscriptions et Condac on ne se dispute pas, on ne me plaisante pas, on ne me traite pas de menteur. De ceux qui ont fait des donations, je n'ai pas tenu registre, parce que ceux-là sont dans le livre de vie. Ce que nous avons copié est dans l'ordre chronologique, afin que les années ne se devancent pas, mais forment série régulière, soit dans l'église, soit dans le porche; nous les avons rangées méthodiquement. J'ai également indiqué la place où chaque chose est écrite, soit sur le porche, soit dans l'église, afin qu'en lisant le Condac on trouve aisément et sans se tromper l'endroit de la muraille; même lorsque les caractères étaient tracés très vulgairement et sans régularité, je les ai transcrits de la sorte, sans altérer l'écriture, afin de ne point m'attirer les reproches des lecteurs, qui auraient fait peu de cas de mon travail. J'ai donc écrit comme cela était, et comme on va le voir.

1. Au sommet de la sacristie de l'église.

„En 665 (mercr. 27 janv.) = 1216, par la grâce du Dieu bienfaisant, moi Vahram, fils d'Eghbaïric, et ma compagne Thaïc, lorsque l'on commençait la construction de ce temple, nous avons donné toutes nos propriétés et la vigne de Dpravank, pour subvenir aux frais. Les supérieurs de ce saint asile nous ont assigné, dans le cours de chaque année, 3 jours où le Christ sera offert pour nous dans les nouvelles églises, aux fêtes[1] de *l'Épiphanie*, de la Pâque et de la

1) Ճրագալոյս; propr. l'illumination, qui se fait la veille des trois grandes fêtes ici indiquées; mais par extraordinaire l'inscription omet l'Épiphanie, spécialement la fête des lumières, que j'ai restituée.

venue de l'Esprit-Saint, un jour pour moi, un pour Thaïc, un pour toute ma famille. Ceux qui l'accomplissent soient bénis du Christ; ceux qui s'y opposent *dans les neuf*[1]) églises seront jugés de Dieu et par tous les saints. Amen."

2. Sur l'église, côté du N.

„En 666 (jeudi 26 janv.) = 1217, lors du lever des grâces divines, quand les églises de la province d'Ararat furent fondées et décorées par les deux frères germains Zakaré et Ivané, et par leurs fils légitimes Chahanchah et Avag, moi le prince des princes Vatché, fils de Sargis Vatchoutants, aimé et comblé d'honneurs par eux, à cause de mes loyaux services, ayant été appelé au commandement de cette province, je me suis affilié, avec ma compagne Mama-Khathoun, à ce saint asile de Iohannou-Vank, et nous avons contribué par beaucoup de dons et offrandes à la construction de ce splendide nouvel édifice. Les supérieurs du saint asile nous ont assigné chaque année l'oblation du S. sacrifice, à la fête du Lazare[2]), en mon nom, dans toutes les églises, ancienne et nouvelle; l'oblation du Christ pour Mama-Kathoun, le jour de l'Invention de la croix, sans interruption, jusqu'à la venue du fils de Dieu. Ceux qui ne l'observent pas soient jugés du Christ!"

3. Sur la porte occidentale, en dehors de l'église.

„Par la grâce du Dieu bienfaisant, moi Ter Costandin[3]), catholicos d'Arménie, en 690 (dim. 20 janv.) 1241, sous la principauté de Chahanchah, fils de Zazaré, et de Kourd, fils de Vatché, dans notre canton, m'étant affilié à l'asile de Sourb-Iohan j'ai assigné à Sourb-Carapiet, comme juridiction particulière, le pays d'Anberd, depuis Aparank, traversé par la rivière Kasagh, jusqu'à Achnac. Les ministres du lieu, l'évêque Mertitch et les frères, m'ont promis de célébrer en mémoire de moi, après mon trépas, deux quarantaines, successivement dans les neuf chapelles de la cathédrale, et de faire le sacrifice du Christ chaque année, à la fête de la Présentation. Si quelque noble ou prince tente d'enlever ledit domaine au S. Carapiet, ils recevront la malédiction de Dieu, des trois saints conciles[4]) et du bras droit du S. Illuminateur, ainsi que de moi. Amen."

4. Sur le porche, côté du N.

„En 699 (mardi 19 janv.) = 1250, sous le commandement de Chahanchah, fils du grand Zakaré, moi Kourd, fils de Vatché, et ma femme Khorhichah,

---

1) Au ch. VIII, notre auteur énumère en effet neuf chapelles et neuf autels dans la cathédrale du couvent.

2) Le samedi avant le dimanche des Rameaux.

3) Constantin I, 1220—1267.

4) A partir du concile de Chalcédoine, les Arméniens ne reconnaissent plus les conciles dits écuméniques.

fille de Marzpan et de Mamkan, ayant grâce à Dieu obtenu la bienveillance des guerriers étrangers, les archers, je me suis dévoué pour les églises d'Arménie. Par amour pour Dieu, nous avons renouvelé notre affiliation à Sourb-Carapiet et avons commencé à construire ce magnifique édifice, dont l'achèvement a demandé de grosses dépenses. Les ministres du saint lieu nous ont fixé 20 jours par an, 10 pour moi Kourd, 10 pour Khorhichah; tant que nous serons en vie, dix pour Vatché et 10 pour Mama-Khathoun; pour nous, après notre trépas! On commencera au dimanche Nouveau[1]), et l'on continuera sans fin. Qui s'y oppose, est responsable de nos péchés; qui l'observe, soit béni de Dieu! Amen.«

5. En dehors du porche, en haut de la porte.

„En l'année 707 (mercr. 16 janv.) = 1258, par la volonté du Dieu fort, ceci est mon commandement et la colonne[2]) — décret — de Chahanchah, chef des adjudants, fils de Zakaria, amir-spasalar de la Grande-Arménie et de l'Ibérie, inscrite sur l'oratoire construit par moi; j'ai donné à Sourb-Carapiet le village de Chalava-Chen, en mémoire de mon âme et de celle de Khochak[3]), et pour la longévité de nos fils, et j'ai de nouveau confirmé le commandement écrit de mon père, qui avait donné à cet oratoire le village d'Ordcan et celui de Tadjcamard, affranchis l'un et l'autre de tout impôt. J'ai décidé que tout moine incendiaire ou causant du trouble n'aurait pas la permission de faire la veillée de nuit[4]), et ses propriétés seraient confisquées au profit du fisc. Si quelque roi ou prince tente d'enlever ces donations, qu'il réponde de mes péchés. Amen.«

6. Sur le porche, côté S.

„En 728 (mercr. 11 janv.) = 1279, par la grâce du Dieu bienfaisant et du commandant Hasan[5]), nous le vartabied Vardan et Mkhitharitch, serviteurs du Christ, avons fait de grandes dépenses, pour le salut de notre âme, et avons donné à cette église Contéghout, qui était un patrimoine de Sourb-Carapiet. Nous avons construit à grands frais des pressoirs, et fait un kchots[6]) en argent, monté en or. Les ministres du lieu, Ter Hamazasp et les autres

1) Dimanche après Pâques.

2) Столбъ-законъ.

3) Var. Khorhichah. La femme de Chahanchah, fils de Zakaré, n'est pas encore connue précisément, malgré de nombreuses recherches critiques, et paraît avoir été une certaine «Anna, fille de l'atabek ou émir Grigor;» Mél. asiat. t. V, p. 619. Quant à Khorhichah, c'est le second nom d'une des filles de Zakaria I, sœur de Chahanchah. S'il faut lire Khochak, ce doit être l'épouse d'Ivané, frère de Zakaria I, et tante de Chahanchah. Notre inscription, au contraire, semble faire entendre que Khochak ou Khorhichah serait l'épouse de Chahanchah.

4) գիշերօթ; ma traduction est exacte.

5) Fils de Kourd.

6) Instrument à sonnettes, que l'on agite à certains moments de l'office.

frères nous ont promis annuellement 12 messes, à la fête de l'apôtre André[1]), 6 pour moi le vartabied, 6 pour Mkhitharitch. Si quelqu'un des abbés ou des seigneurs tente d'enlever notre donation à l'église, que cet homme soit maudit de Dieu et des trois saints conciles et réponde de nos péchés et de ceux de toute notre famille, pour l'effroi de la population. Que ceux qui observeront cet écrit soient bénis de Dieu; qui s'y oppose sera jugé par le Seigneur."

7. Sur l'église, muraille du S.

„En 732 (dim. 10 janv.) = 1283, par la volonté du Dieu bienfaisant, le prince Hasan, fils de Kourd, prince des princes, et de Khorhichah, de la famille Mamiconienne, petit-fils du grand Vatché, et ma pieuse épouse Arouz-Khathoun, de la famille des Oukanants, ayant quitté ce monde par une mort précoce, et rendu nos âmes à la moitié de nos jours, nous avons laissé tous nos domaines et nos enfants à notre frère germain le pieux David; par amour pour Dieu et pour le salut de nos âmes, moi et mon frère David nous avons donné à Sourb-Carapiet le village de Vahrama-Giough, acheté de nos deniers, ainsi que celui de Jamazants, avec toutes leurs terres et eaux, et avec tous les habitants indigènes; Carbi acheté par nous et la vigne que nous y avons plantée, le ravin de Karkents; Ordcan, qui était un domaine particulier de l'église, sorti du couvent dans des jours calamiteux, nous l'avons rendu au saint asile, au prix de fortes dépenses; nous avons offert encore un reliquaire, orné d'or et d'argent. Le supérieur du saint asile, Ter Hamazasp et les frères ont décidé de célébrer notre mémoire par une quarantaine de messes en notre nom, 20 pour Hasan, 20 pour Arouz-Khathoun. Maintenant, si quelqu'un des rois ou des princes, des nôtres ou des étrangers, pour quelque motif que ce soit, tente, au détriment de notre mémoire, d'enlever tout ce que dessus à Sourb-Carapiet, que cet homme soit maudit de la très sainte Trinité, par les trois saints conciles et par tous les saints."

8. Dans l'église, sur le baptistère.

„En 749 (mercr. 6 janv.) = 1300, par la grâce du Dieu bienfaisant, moi Hédjoub David, fils de Hona et petit-fils d'Alovétsi, avec mon épouse Nana, nous avons derechef confirmé l'affiliation de nos pères à ce Sourb-Carapiet. Pour le salut de notre âme nous avons donné Avétis, surnommé Conkic, paysan du village de Tzoro-Giough, et avons fait encore d'autres dépenses. Le supérieur du couvent, Ter Hamazasp et les autres frères, ont promis d'offrir en notre nom six messes par an, à la fête du roi Constantin[2]), 4 pour Hédjoub, 2 pour Nana; nous vivants, ce sera pour nos pères Khona et Géli; après notre départ de ce monde, on les célébrera en notre, sans opposition. Ceux qui

1) 30 novembre.
2) 21 mai.

accomplissent cet écrit sont bénis de Dieu, ceux qui s'y opposent sont jugés par le Christ. Amen."

9. Sur le porche, muraille du N.

„En 974 (jeudi 10 nov.) = 1524, par la volonté de Dieu, moi Zakaria, fils de Gamrékel [1]), *et* fils du baron Aziz-Beg, j'ai acheté de mes deniers légitimes le village de Moghni. Les revenus de Sourb-Géorg appartenaient à Sourb-Carapiet, auquel j'ai donné mon péage [2]), en mémoire de moi et de mes auteurs. Qui tente de s'y opposer devient responsable de mes péchés."

10. Sur l'église, mur de la chapelle principale.

„En 976 (sam. 10 nov.) = 1526, par la grâce du Dieu bienfaisant, moi l'inutile vartabied Simon, j'ai offert à Sourb-Carapiet, pour le salut de mon âme et pour l'expiation de mes transgressions un Haïsmavourk nouvellement *achevé* [3]); tant que durera ce livre, on le lira assidûment dans l'assemblée, en se souvenant de moi dans les prières devant le Christ, mon espoir."

11. Sur le porche, muraille du S.

„En 1033 (dim. 27 oct.) = 1683, moi Dolvath-Beg, fils de Malkhouth, ayant acheté de mes deniers légitimes la terre d'Oscor, je l'ai donnée à la porte de Sourb-Carapiet, en souvenir de moi. Les serviteurs m'ont promis une messe annuelle, le jour du dimanche Rouge." [4])

12. Sur l'église, muraille de l'O.

„En 1088 (sam. 13 oct.) = 1638, par la puissance du S.-Esprit, moi Avag d'Érivan, fils d'Aghabab, et mon épouse Dastagoul, nous nous sommes affiliés et avons acheté une *propriété* à Pharbi, que nous avons donnée à la porte de Sourb-Carapiet, en mémoire de nos âmes et pour le rachat de nos transgressions, ainsi que pour la longévité de nos enfants. Le supérieur, vartabied Zakaria, avec 60 moines, ont promis d'offrir pour nous le sacrifice du Christ, annuellement à la fête du grand Miracle [5]). Maintenant quiconque, des nôtres ou des étrangers, de nos fils ou filles, tentera d'enlever la dîme donnée par nous, sera jugé de Dieu et par tous ses élus. Qui s'y oppose, paiera une amende de 100 pièces d'or; qui l'observe est béni du Seigneur. Amen."

---

1) Je pense que la copule doit être supprimée.

2) *բաժին* la douane de mon âme; ψυχομορίον, ce que l'on paie pour le rachat de son âme.

3) *նորընծայ*; je suppose qu'il s'agit d'un livre nouvellement imprimé, sans pouvoir certifier le fait.

4) Nom vulgaire et seul usité aujourd'hui, du 4e dimanche de la cinquantaine; toutefois une autorité, citée dans le grand dictionnaire, dit que c'est un autre nom du dimanche de Quasimodo.

5) Pâques?

13. Mémento, sur un Évangile.[1]

„Nous gens d'Hana-Vank, moi Chahvel, moi Zakaré, moi Mirzé, moi Amroum, moi Kéchi, moi Mirzé, fils de Zakaré, moi Avétis, moi Hanès, fils de Hourou, moi Qotchi, moi Mcrtitch, nous étant affiliés, nous avons donné en souvenir à Sourb-Carapiet la vigne de Dilandjou-Amroum. Quiconque se mêle de ceci et par des propos à tort et à travers détruit *notre donation*, Sourb-Carapiet détruira sa mémoire. Nous les serviteurs avons promis deux messes annuelles, à la fête de la Transfiguration et de la sainte croix. Qui accomplit les demandes ici inscrites est béni de Dieu et de tous les saints, dans les siècles des siècles. Amen. Notre Père. En 1058 (jeudi 20 oct.) = 1608."

Inscriptions sans date.

Nous avons transcrit mot à mot et littéralement les inscriptions avec date; voici maintenant celles qui n'en ont pas, copiées exactement lettre pour lettre, avec indication des lieux. Comme je ne sais point lesquelles sont antérieures ou postérieures, soyez indulgents.

14. Sur le porche, muraille du N.

„Par la grâce de Dieu, sous le commandement de la dame reine Thamar, du roi, son fils, le grand *Melkisédech* Géorgi[2]), moi Amsadjan, fils de Grigor, et mon épouse Béoudj: des envahisseurs ayant paru, qui ont enlevé le pays à nos maîtres, nous n'avons pas manqué à notre devoir de sujets; puis Dieu ayant donné la victoire et rendu le pays à nos maîtres, ils nous donnèrent la propriété d'Ohana-Vank. La maison commune était en ruines, la terre des vignes réduite en lieu de passage[3]); nous avons remis le *tout* au Saint-Carapiet et restitué légalement la terre des vignes, en vue de la longévité de nos maîtres, et pour l'âme du seigneur atabeg Chahanchah et de Chirvanchah[4]), et avons à ce sujet tracé une inscription à perpétuité, que j'ai dressée et confirmée, par l'ordre de mes maîtres. Quiconque tente de s'y opposer devient responsable des péchés de mes maîtres et des miens, sera jugé de Dieu; il aura la part de Judas et de Caïn et sera maudit par les trois saints conciles. Les serviteurs du saint asile nous ont promis 12 messes annuelles, à la fête de la Venue du S.-Esprit, 3 pour

---

1) En langue très vulgaire.

2) 1184—1212. On ne sait vraiment pourquoi ce titre de Melchisédech est appliqué au roi Giorgi-Lacha.

3) *շարաստ*, représente exactement le géorgien შარაზე «en grande route,» ar. شراع: i. e. le vignoble était dévasté; quant à l'autre mot souligné dans le texte, *շարիեատ*, je crois qu'il est en relation avec l'ar. شريعة, loi, bien qu'il y manque une lettre, pour la parfaite assimilation.

4) Personnage inconnu.

Chahanchah, 3 pour Chirvanchah, 2 pour Djani, 2 pour Amsadjan, 2 pour Béoudj[1]). Ceux qui accomplissent cet écrit sont bénis de Dieu. Amen."

15. Sur la croix de la chapelle.

„Moi Nana, fille du grand chiliarque Sargis, fils de Zakaré, fils d'Avag-Sargis[2]), j'ai construit cette chapelle, habitacle de la divinité, et dressé cette croix du Seigneur sur cette nouvelle construction du vartabied Margaré, adopté par moi comme un fils, plus qu'un fils de mes entrailles, dès le commencement de son noviciat, et qui a pris soin de mon âme. Témoin de son dévouement, j'ai commencé à construire la muraille, sous sa direction. Pendant que cette bonne œuvre s'accomplissait, sous son inspection, il fut surpris par la mort et descendit dans la terre, à la fleur de ses années, son trépas me causant une inconsolable affliction. Moi Nana, je n'ai trouvé d'autre moyen de calmer l'angoisse de mon cœur, qu'en dressant sur sa tombe ce léger monument, destiné à perpétuer à tout jamais sa mémoire devant Dieu, et à consacrer le souvenir de son adoption. Vous donc, enfants de Sion, rappelez avec une cordiale affection celui qu'une mort précoce a enlevé, Margaré, comblé de grâces, afin qu'il se présente devant le Christ, avec un visage resplendissant d'allégresse, et que mon affiliation à Sourb-Carapiet soit à jamais consolidée, jusque dans la vie future, devant Dieu. Amen."

16. Sur l'église, muraille du S.

„Par la volonté de Dieu, Père, fils et S.-Esprit, moi Théodos, surnommé Tchrkin, prince des princes, fils du prince des princes Kourd, d'Anberd, fils de Thaïr, *petit-fils* de Kourd le Grand, *fils*[3]) du brave et excellent Vatché, j'ai tracé cette inscription invariable, et donné à la sainte cathédrale de Sourb-Carapiet la propriété du champ[4]) Serkévéli, achetée des deniers légitimes de mes aïeux, où se trouvait la tombe du seigneur mon père, *de la famille* Amatouni, ainsi que Khor-Caïdzac, et la tête de Gouthanav, Satchni[5]), situé sur la route du lac de Serkévéli[6]), et Cavanots, qui est la propriété de Sourb-Carapiet. Et moi, Khovand-Khathoun, femme de Kourd d'Anberd, mère de Tchrkin, et de Thaïc, j'ai de nouveau confirmé ce que dessus. Les frères m'ont promis de célébrer une quarantaine annuelle. Maintenant qui que ce soit des miens ou des

---

1) Plus haut, Béoudj.

2) V. ch. VIII; Avag-Sargis n'est pas mentionné là. Nana, sœur de Zakaré et d'Ivané, était mariée à Abas II Corikian.

3) Ces deux mots soulignés sont au nominatif, comme s'ils se rapportaient à Théodos: lisez, au génitif, pour indiquer la série des générations.

4) *հանդէն*; lis. *անդէն*.

5) Chahkhath., II, 108, a lu *ուչնայե*. Je ne réponds ni du texte ni de la traduction de ces indications de propriétés.

6) Village à un quart-d'heure au N. de Iohannou-Vank.

étrangers qui tentera d'enlever à Sourb-Carapiet ma donation, cet homme sera maudit de Dieu et des trois saints-conciles, il aura sa part avec Judas et Caïn, et deviendra responsable de mes péchés; ceux qui l'accomplissent sont bénis de Dieu et des saints.“

17. Sur le porche, muraille orientale.

„Par la miséricorde divine, moi Zakaria, fils de Vakhtanc et frère de Dchalal, avec mon épouse Khorhichah, fille de Vasac, nous étant affiliés au saint asile. nous avons acheté *le village de* Nork, d'Achtarac, et l'avons donné aux saints, qui nous ont promis six jours de messe, à la fête de l'empereur Théodose [1]). Qui s'y oppose est jugé de Dieu.“

18. Sur le porche, muraille occidentale.

„Au nom de Dieu, moi Ter Iousic, d'Érivan, avec ma femme Soltan-Khanoum, nous avons donné à Sourb-Carapiet une vigne patrimoniale, achetée de nos deniers légitimes. Les serviteurs nous ont promis quatre messes annuelles, 2 pour moi, 2 pour ma compagne. Qui s'y oppose aura la part de Caïn. Amen.“

19. Sur l'église, en haut de la sacristie.

„Moi Thaïc, j'ai donné aux saints ma vigne sise à Atharkents, ils m'ont promis 8 jours de messes annuellles, à la fête de S. Basile, 2 pour moi, 2 pour Kimath, 2 pour Mkhithar, 2 pour Atharcan. Qui ne le fait pas sera jugé par le Christ.“

20. Sur l'église, muraille du N.

„Par l'assistance de Dieu, moi le prêtre Mkhithar, disciple du grand Roufin, prêtre, j'ai donné au saint asile ma vigne sise à Tantzout, et ses serviteurs m'ont assigné 4 jours de messes annuelles, à la fête de S. Jacques, une pour moi, une pour Khatchic, une pour Rhastinc, une pour Ginévard; qui ne le fait pas sera maudit par les 318 pères.“

21. Sur l'église, muraille du S.

„Avec confiance dans le Dieu immortel, moi Djan-Khathoun, fille du baron Avag et de Thakan-Khathoun, m'étant affiliée à Sourb-Carapiet, je lui ai donné la moitié de ma vigne, achetée de Khouthoukhth, en échange d'Ousphants. Ter Hamazasp et les frères m'ont promis 4 jours de messes annuelles, à la fête de S^e^ Théela [1]); moi vivante, ce sera pour ma mère, pour moi après mon décès. Qui s'y oppose est jugé du Seigneur.“

22. Sur l'église, muraille du S.

„Par la volonté du Dieu immortel, nous les prêtres Mkhithar et Pétros,

---

1) 23 septembre.

nous étant affiliés au saint asile, nous lui avons donné pour notre part Corencan et autres valeurs, pour la construction de cette église. On nous a assigné 3 jours de messe, 2 pour moi, une pour la santé du diacre Ioannès, à la fête *des saints* David et Jacques. Qui ne le fait pas est maudit du Christ“

23. Sur un caveau funéraire, muraille du S.

„Moi Achot, fils d'Ercath, étant sorti de la vie avant le temps et ayant donné ma vigne à Sourb-Carapiet, on m'a promis 4 messes annuelles, deux pour moi, une pour mon père, une pour ma mère. Moi Rhouzoukan, mère d'Achot, j'ai donné à Sourb-Carapiet mes domaines et effets, pour après ma mort. Ceux qui l'accomplissent sont bénis de Dieu.“

24. Hors de l'église, côté du S.

„Par la grâce du Christ, moi Aghaïdon, prêtre régulier de Iaréni, fils de Mndar, m'étant affilié au saint asile, j'ai acheté la vigne de Khorhabélants, que j'ai donnée aux saints; les ministres de céans m'ont assigné 3 messes annuelles, à la fête *de saint* Cyrille. Qui ne le fait pas sera maudit du Christ.“[1])

25. Sur l'église d'Ochacan, muraille du N.

„En 737 (vendr. 9 janv.) = 1288, sous le supérieur Ter Hamazasp, sous le principat de Sahmandin et de son fils Amir-Beg Hazar-Beg, moi Gechmard, étant émir, et le fonctionnaire[2]) Havic, nous avons renoncé à la redevance des vignes de Sourb-Carapiet, dûe à l'émir et au fonctionnaire d'Ochacan, tel qu'elle se comportait, pour le salut de nos âmes et pour la longévité des seigneurs. Quiconque par la suite tenterait de s'y opposer serait maudit par les 318 pontifes et aurait la part de Caïn, la terre de bénédiction ne le couvrirait pas. Ceux qui accomplissent cet écrit sont bénis de Dieu. Amen.“

Souvenirs non écrits.

Après avoir transcrit ce que nous avons trouvé dans les inscriptions murales des églises et dans les mémentos des manuscrits, je redirai maintenant ce qui n'est écrit nulle part, et ferai connaître les noms des villages, des vignes, des vergers, des terres, et le nombre des journels; j'indiquerai encore ceux qui sont portés dans les inscriptions, afin que ce soit un double témoignage. D'abord, à Carbi, la vigne de Ter Mkhithar, celle de Ter Ghazar, celle de Tantzout, le verger de Ter Iousic, Dzovi-Khothark; la terre de Conthéghout, 3 journels; de Nagharatchi, un journel; Dzov, deux journels; Gilépat, un journel; la terre des barons de Iovit, 3 journels.

---

1) Comme il y a plusieurs S. Cyrille dans le calendrier, je n'essaie pas de déterminer la date.

2) Ձեռնաւոր, maire d'un village.



A Iohannou-Vank.

La vigne de Dilandjonts, celle de Khoutikents, le verger[1]) de Gaphar, celui de Théinents, vis-à-vis de Vanki-Taki, Gétaphan-Sagh; Medzarovitanots, 4 journels; la terre de Tzakhmakents, 5 journels; Phchoutn ou Djapharents, un journel; Ourhitac ou Cavanots, 3 journels; Khodjents, 2 journels; la terre de Théinents, 2 journels; Encouzots, 1 journel; Ghrher, 3 journels, et une quantité de petites *propriétés;* à Serkévili, Vasacomout, 7 journels, et Anapat, avec ses vignes et territoires; à Iouchi, Sermacoroust, 2 journels; à Ovs, la terre de Karents, 2 journels; un verger avec des noyers, à Carbi; le verger de Tharaqoulou, avec pressoir et aire, et une grande vigne, sur la route allant à Carbi; la terre de Djanbarents, 1 journel; Khoban inférieur ou Thorosents, 3 journels; un moulin à riz(?); 2 moulins à Pharbi, 1 *moulin* à huile à Carbi; près de Caler, un *moulin* à huile[2]); 1 moulin à Iohana-Vank, un pressoir à huile, et 2 aires; 2......[3]); un moulin dit Khrkhndjan, à Abaran, sur la rivière Kasagh; six *propriétés* à Ordcan, 2 à Iohana-Vank.

Ch. XII. Quels étaient les abbés du couvent.

Mes recherches, pour connaître tous les abbés de Iohannou-Vank, n'ont pas toujours été heureuses, aussi n'ai-je inscrit et signalé que ceux dont j'ai connu les noms et l'origine, soit par ouï-dire, soit chez les historiens. Quant à leur vie et à leurs œuvres, je donnerai les dates immédiatement auprès de leurs noms, en sorte que l'on voie qu'en telle année vivait tel père. Lorsque l'année me manque, je l'omettrai, me contentant du nom et passant sous silence la date et la durée, afin que celle-ci soit suppléée par ceux qui la trouveront. Si leur origine m'est connue, je dirai que tel père venait de tel endroit.

Quand l'origine m'échappera, je me tairai, laissant à qui la trouvera le soin de l'inscrire; pour les dates que j'ai inscrites, ce sont non celles de leur inauguration comme abbés, mais celles des années où je les ai rencontrées. Voici donc la série des abbés ou pères.

1. D'abord S. Grégoire-l'Illuminateur, fondateur de Sourb-Carapiet, qui y a déposé une portion des reliques du saint; lui-même y vécut sous sa protection et institua père et surveillant un de ses disciples, nommé Sulios[4]):

1) պարտէզ.

2) ձիթաղաց.

3) դր.քառն.

4) Sylvius; le son de l'υ grec répond exactement à la diphthongue arménienne իւ iou, iu, ü; ce que nous transcrivons Siounie, les Arméniens le prononcent Sünie, et les Grecs le transcrivaient Συνη. Quant au ղ c'est une *l* grasseyée *gh*, employée, quelque fois ainsi ղ', dans la transcription des noms étrangers: Agheksandr, Poghos, et ici Süghos, Süghios, pour Sylvios ou Sylas.

de là le nom de Suli-Vank, qui se rencontre jusqu'à présent dans le Martyrologe-Djarhentir. [1])

3. Ghazar de Pharbi, qui devint père, par l'ordre de Sahac et de Mesrob, était chef des écrivains et interprète, et a écrit une Histoire. Sa vie durant, il institua père et surveillant un certain Iohan, de qui vient le nom de Iohannou-Vank, employé jusqu'à ce jour. C'est ce que nous apprend, ainsi que je l'ai dit, le vartabied Arakel.

4. Tout ceci eut lieu avant le comput, dont nous donnerons désormais les dates.

5. En 2 (vendr. 11 juill.) = 553, Achot, de Dovin, devint [2]) abbé. De son temps la coupole de Sourb-Carapiet, précédemment en bois, fut construite en pierre, comme en font foi les livres de souvenirs.

6. En 152 (lundi 4 juin) = 703, le père Iohan était abbé. De son temps eut lieu le martyre de Vahan, seigneur de Goghthn; le Martyrologe-Djarhentir et l'Haïsmavourk nous apprennent que c'est notre Iohan qui lui donna l'habit monacal, lors de son retour.

7. En 482 (mardi 13 mars) = 1033, Mkhithar était abbé. Venu de son temps, le P. Érémia, de Marmarachen, se fit moine, et établit l'accord entre Iohannou-Vank et Marmarachen; il mourut là, et sa tombe y est encore. Nous avons raconté plus haut les œuvres de cet homme admirable, telles que nous les avons apprises d'un historien du saint asile de Sanahin. [3])

8. En 620 (dim. 7 févr.) = 1171, Khatchic était abbé; il nous est connu par une croix du cimmetière commun.

9. En 692 (mardi 20 janv.) = 1243, Mcrtitch était abbé; de son temps vivait le catholicos Costandin, et le porche fut construit, comme nous l'apprennent les inscriptions. Le catholicos lui envoya ses compliments.

10. En 728 (merc. 11 janv.) = 1279, Hamazasp était abbé. Cet Hamazasp fit beaucoup de travaux, augmenta le nombre des livres saints, qui s'y trouvent encore. Il était contemporain du prince, fils de Kourd, et administrait comme prince temporel. Lui-même était de la famille maniconienne, se plaisait dans le faste, et sa vue commandait la crainte. C'est ce que nous apprennent les livres de souvenirs et les inscriptions de plusieurs localités.

11. En 760 (dim. 3 janv.) = 1311, Vasil était abbé; c'est ce que nous

---

1) Notre auteur ne fait qu'un seul nom de ces deux mots, dont le premier est transcrit du grec, et l'autre signifie proprement Recueil, Сборникъ.

2) եղև. Au lieu du mot abbé, notre auteur se sert partout du mot père. Je pense qu'il est plus exact de traduire «fut» ou «était» au lieu de «devint» abbé; car les Mémentos ne mentionnent pas, à l'ordinaire, l'année d'installation (cf. № 12). Chahkhath., Descript. d'Edchm. II, 110, insiste aussi sur ce point, que les dates ci-jointes ne sont pas celles d'installation, mais celles où les abbés sont mentionnées dans les documents.

3) Supr. ch. VII.

apprennent les inscriptions d'une croix, où il est écrit: „Vasil, père de Iohannou-Vank, supérieur de Chirac et de tout l'Anberd; souvenez-vous de lui auprès du Christ; en 760."

12. En 767 (dim. 1 jan.) = 1318, Nersès, parent d'Hamazasp, était abbé; c'est ce que nous apprennent les souvenirs des livres qu'il a fait copier, et dont plusieurs sont encore en notre possession.

13. En 801 (sam. 24 déc.) = 1351, Abraham était abbé; de son temps, comme nous l'apprennent les inscriptions, tous les biens devinrent communs, et nul — des religieux — ne posséda rien en propre.

14. En 890 (jeudi 1 déc.) = 1440, Carapiet était abbé; de son temps eut lieu la restauration du S. Edchmiadzin, et Kiracos le jeûneur, de Virap, s'étant assis au trône des catholicos, il fut décidé que l'abbé de Iohannou-Vank serait vicaire du saint siége, et que la dîme de tout serait donnée audit couvent, ainsi que nous l'apprennent l'historien Thouma et le vartabied Arakel, que nous avons aidé à transcrire au net et à lire les manuscrits, lors de la composition de son Histoire. Nous le questionnions, et il nous répondait, et c'est lui qui nous a instruits au sujet de la dîme en faveur de Iohannou-Vank.

15. En 892 (sam. 1 déc.) = 1442, Gabriel de Vagharchabad était abbé, ainsi que le vartabied Iohan. Étant vicaires du S. Edchmiadzin, ils se montrèrent[1]) si inhumains envers les allants et venants, que par suite du mécontentement à ce sujet, on réunit une assemblée qui chassa le saint catholicos Kiracos, et mit en sa place l'évêque Grigor de Macou, ainsi que nous l'apprend l'historien Thouma. Gabriel, qui était calligraphe, a copié beaucoup de livres, Haïsmavourk, Djachots, Gantzaran, Characnots, ce qui se voit dans un grand nombre de ses copies.

16. En . . . . Grigor fut abbé de Iohannou-Vank et de Bedchni, car il était de ce village et abbé des deux monastères. Il a fait copier nombre de livres, qui nous fournissent ces renseignements.

17. En . . . , Khatchatour, surnommé Althi-Qoladj, fut abbé. Il construisit un moulin et un pressoir à huile, dans une maison de son village de Kasagh, et le donna comme souvenir à Sourb-Carapiet. Ce moulin, qui subsiste encore, s'appelle Khrkhndjan, ainsi que nous l'a appris l'évêque Gaïl[2]) mentionné plus haut.

18. En . . . , Nahapiet de Nig était abbé, il gouvernait Iohannou-Vank, Saghmosavank et Iouchvo-Vank. Le même Gaïl nous a appris qu'il avait ajouté beaucoup de livres à ceux de Saghmosavank.

---

1) Ou plutôt: «on se montra,» *on*, c'est-à-dire sans doute le catholicos. Tcham. III, 487, ne mentionne d'autre motif de la déposition de Kiracos, que les intrigues d'un certain évêque Marcos, et se réfère presque uniquement à l'autorité de Thomas de Médzop, historien contemporain, † en 897 (jeu. 30 nov.) = 1447, dont je ne connais pas d'autre ouvrage que son Hist. de Lang-Thimour. Celui sur la restauration d'Edchmiadzin n'est cité que par Tch. I, Introd., et ne m'est pas tombé entre le mains.

2) Le 24e abbé; v. plus bas.

19. En . . . , Mikhael était abbé; nous l'avons trouvé dans un livre d'excommunications, mais sans indication de date.

20. En 1029 (merc. 25 oct.) = 1579, le vardabied Grigor de Kars était abbé. C'est de lui que nous avons parlé précédemment. Nous devons ce renseignement à un chrétien pieux, nommé Galoust, mentionné plus haut, à propos de Grigor, et, ayant examiné la date, nous l'avons trouvée juste.

21. En 1042 (mar. 24 oct.) = 1592, Matthéos, homme prudent et craignant *Dieu* étant devenu abbé, érigea une croix sur le porche, ainsi que nous l'apprend le Mémento d'un Évangile.

22. En 1048 (lun. 23 oct.) = 1598, Loucas, qui devint abbé de Iohannou-Vank, de Tégher et de Vjan [1]), a écrit un Évangile, déposé par lui en souvenir à la porte de Iohannou-Vank, et qui est maintenant au village de Pharbi, comme nous l'apprend le même Évangile.

23. En 1065 (jeudi 19 oct.) = 1515, Ioasaph, natif d'un village du couvent, que l'on nomme maintenant Séthenk, était abbé. Il a fait faire un Djachots, où nous avons appris la date. Ce livre subsiste encore.

24. En 1078 (merc. 15 oct.) = 1628, Iohannès de Carbi, dit Gaïl, dont nous avons parlé plusieurs fois, a était abbé. Il était fort versé dans le comput. De son temps le saint asile fut pris par les aventuriers, dits Djalalis, dont Arakel [2]) a fait l'histoire. C'est ce que nous savons de ce Gaïl.

25. En 1080 (ven. 15 oct.) = 1630, Loucas, très habile vartabied, était abbé et secrétaire en chef, par l'ordre du catholicos Mosès. C'est ce que nous avons su par ses disciples.

26. En 1083 (lun. 14 oct.) = 1633, Ter Iohannès, évêque de Carbi, jeûneur et saint, connaissant à fond l'Ancien et le Nouveau Testament et les histoires, était abbé; c'est ce même Jean qui lutta 7 ans contre les démons et en triompha dans l'hermitage de Lim. Après sa sortie de là il fut abbé de Iohannou-Vank durant 2 ans et . . . . . . [3]) dans le bourg de Carbi, homme sage et doux, par l'ordre de Zakaria [4]), qui régla tout sur un bon pied. Je redirai plus tard ses circonstances.

---

1) Sur Vjan, village et couvent dans les environs de Thalin, à l'O. de Iohannou-Vank, v. Chahkbath., Descr. d'Edchm. II, 65.

2) Arak. ch. VII.

3) Il manquait ici quelques folios à l'original, que nous n'avons su comment suppléer, car il n'existe pas d'autre copie. Édit.

Au moyen de quelques indications fournies par le chapitre suivant, nous pouvons restituer ici les noms de l'abbé Zakaria, No. 28, en 1636, et de Iohannès, No. 29, en 1645, mais nous ne savons rien du No. 27, i. e. de l'abbé qui succéda immédiatement à Iohannès de Carbi No. 26.

4) V. l'histoire de ce personnage dans les Mém. hist. de notre Zakaria, P[ie] I[re], ch. XLIV; II, V, XIX.

Zakarie 28 }
Iohannès 29 } v. p. 181, 3, plus bas.

30. En 1128 (jeudi 3 oct.) = 1678, le vartabied Sargis, aussi du bourg de Carbi, devint abbé, par l'ordre du vartabied Iohannès, et l'est encore; je parlerai de lui plus tard. Il exerce ses fonctions selon les exigences du temps; Dieu l'assiste et le protége et soit lui-même béni en tout temps!

Ch. XIII. Histoire et oeuvres du vartabied Zakaria.

Il était né dans la ville de Vagharchabad et fils du prêtre Ioannès. Encore à la mamelle et sur le sein de sa mère, lorsque le roi de Perse Chah-Abas I[er] dépeupla entièrement le pays d'Ararat et en emmena les habitants en Perse; Ter Ioannès partit avec eux, lui et toute sa parenté. Quand son fils Zakaria fut élevé et devint grand, on le mit chez les gens de Dchougha, pour apprendre les lettres. Comme il était d'esprit alerte, plus appliqué qu'aucun de ses compagnons d'éude, il eut bientôt appris le Psautier, le Characan, puis les livres apostoliques et prophétiques et toute la sainte Écriture, il apprit aussi l'écriture ronde et cursive. Il savait les cinq langues arménienne et arabe, persane, française et indienne, était éloquent et disert, grand déclamateur et érudit, adroit et heureux en tout, bon conseiller et ferme caractère. Quand le catholicos David vint à Ispahan [1]), Zakaria s'attacha à lui et devint son secrétaire. Après être resté quelque temps avec lui, il reçut, quoique jeune d'âge, l'ordre de prêtrise et offrit avec une pureté virginale le sacrifice du Christ. Les choses restèrent ainsi quelque temps, jusqu'à l'arrivée du vartabied Mosès de Tathev, second Illuminateur, dont il connut la bonne renommée, alla près de lui et se fit son disciple. Il l'accompagna partout, et fut son excellent secrétaire jusqu'à ce qu'il eut reçu les pouvoirs du catholicat (1629). Lorsque Mosès se rendit au S. Edchmiadzin, Zakaria l'accompagna, reçut de lui le degré de vartabied et fut à son service. Mosès étant mort après 4 ans et 3 mois d'exercice (1632), Ter Philippos d'Aghbac, qui devint catholicos, sacra Zakaria évêque, lui donna la crosse et l'envoya comme collecteur au pays des Grecs.

De retour à Edchmiadzin, il devint, sur l'insistance du catholicos, supérieur de Iohannou-Vank, en 1086 (jeudi 13 oct.) = 1636, et la dîme fut de nouveau assignée à ce monastère, sur le pied du règlement des anciens catholicos. Arrivé au couvent, il s'occupa de constructions, bâtit dans l'ancienne enceinte une muraille, au côté S. de l'église, la maison d'économat, le réfectoire, les cellules et de magnifiques pavillons [2]), construits en briques. Il forma une grande réunion d'animaux, de chevaux, de mulets, des troupeaux d'étalons, de bœufs, de buffles, de moutons; il eut des terres, des vignes, six *propriétés* [3]) de Iohana-

1) Arakel, ch. XVIII, XIX.

2) Հրուանդանք pavillons; v. la note sur ce mot, Zakaria, Mém. hist. II, ch. LII.

3) Մուլք; il n'est pas douteux que ce mot ne soit la transcription et la traduction de l'arabe ملك; mais quelle en est la signification technique, puis qu'est-ce qu'un demi-moulk? voilà ce que nous ne pouvons préciser.

Vank, six à Ordcan, une et demie à Serkévil, une à Pharbi et un moulin à riz (?). Il expédia une lettre de bénédiction aux principaux de Dchougha, qui avaient obtenu un rescrit de Chah-Abas le Petit, affranchissant d'impôt les vignes, terres et toutes appartenances du couvent. „Tout ce que nous faisons et ensemençons, nous le récoltons exempt de quint, de dixième, nous en jouissons sans être inquiétés, disait-il.“ Il rassembla également de nombreux manuscrits, et forma quantité de disciples, parmi lesquels moi, le méprisable Zakaria. Il établit encore des écoles et chargea mon humilité de l'enseignement des enfants. Il manda le vartabied Simion de Dchougha, qui nous instruisit dans les sciences profanes, ainsi que le vartabied Nicolaïos, d'Ilof, qui nous apprit la musique. Il introduisit encore d'autres excellents règlements, tels que la communauté des biens et l'abstention de tout particularisme. Ayant établi l'ordre partout, dans les prières et dans les messes, il rendit florissant le saint asile de Iohannou-Vank au double point de vue, spirituel et matériel, pour la gloire de l'auteur de tous biens. Tout réussissait à Zakaria. Devant les princes temporels pas une de ses paroles ne tombait à terre, oui était oui, non était non. En outre, il était si généreux qu'il défendit aux cuisiniers de renvoyer aucun pauvre sans leur donner une portion de ce qui se cuisait. Ce fut ainsi qu'il administra la sainte maison vertueusement à tous égards.

En 1095 (sam. 11 oct.) = 1645, il amena son élève et disciple le vartabied Iohannès de Carbi, le fit sacrer évêque et, l'ayant mis en sa place, se rendit de sa personne à Ispahan, en Perse, chez les gens de Dchongha. Y étant resté deux ans et y ayant fait une bonne collecte d'argent, il revint en 1097[1]) (lun. 11 oct.) = 1647 et entreprit en 1100 (jeudi 10 oct.) = 1650 la restauration des églises. Ayant loué quantité de tailleurs de pierre, il acheva les quatre églises en six mois. Après quoi ayant de nouveau mis en sa place le vartabied Iohannès, il s'éloigna et fit diverses excursions. Puis en 1105 (mar. 9 oct.) = 1655 il se rendit à Jérusalem. A son retour tous les religieux du S. Edchmiadzin allèrent le prier de venir au saint siége, qui réclamait ses bons services, et l'y retinrent, pour qu'il gagnât les allants et venants et fit taire les mauvaises langues: il y vécut comme un père, comme l'instituteur de la communauté. Il fit creuser sa tombe devant le clocher et maçonner l'intérieur; le jour même où fut achevé ce travail, il tomba en faiblesse et passa vers le Christ, l'espoir de tous, en 1108 (ven. 8 oct.) = 1658, le 30 juin (1659), dimanche de la Transfiguration, et fut déposé dans la tombe creusée par lui. Mort ici, il est vivant auprès du Christ, à qui gloire dans les éternités! Amen[2]).

---

1) Impr. 1037.

2) En 1659, Pâques le 3 avril, la Pentecôte 22 mai; comme la Transfiguration, fête mobile chez les Arméniens, se célèbre le 7[e] dim. après la Pentecôte, ce 7[e] dimanche tombait en l'année indiquée le 20 juillet, et non le 30 juin, qui, dans l'ancien style, était un jeudi, et dans le nouveau un lundi: où est l'erreur? très probablement

Le vartabied Iohannès, du bourg de Carbi, son successeur, homme modeste, soumis, prudent et bon administrateur, sensible et hospitalier, sans rancune, aimé de tous, attirait chacun à lui par sa bonté, et renvoyait consolés ceux qui le consultaient. Sa vie entière se passa à faire de bonnes œuvres. Il construisit un hermitage, dans la vallée de Serkévil, sur la rivière Kasagh, avec enceinte, économat, réfectoire, cellules et oratoire en bois; il planta plusieurs vignes et beaucoup d'arbres portant des fruits savoureux et parfumés. Il augmenta le nombre des moines, occupés sans cesse du service divin et glorifiant le Dieu très haut dans sa splendeur. Il construisit aussi un moulin à huile au village de Carbi, près de Calern[1]), en outre un charmant pavillon dans sa vigne patrimoniale, dite la vigne de Ter Mkhithar. Il porta à plus de quarante le nombre des religieux, tous dociles et de bon accord. Il éleva en outre un porche en pierres de taille sur sa tombe, auprès du grand porche, du côté du N. Avant de l'achever, il avait désigné pour le remplacer le vartabied Sargis, son élève et disciple, en 1128 (jeudi 3 oct.) = 1678, et étant mort lui-même le 14 novembre (1679), jour de la fête de S. Chrysostome[2]), fut déposé dans le porche construit par lui. Mort ici bas, il revécut près du Christ, laissant un nom respecté.

Cependant le vartabied Sargis était également du bourg de Carbi, fils d'un homme considérable, pieux et craignant Dieu, nommé Carapiet, de la famille Msrétsi[3]), qui le mit dans son enfance au saint asile de Iohannou-Vank. Modeste et de mœurs pieuses, il s'habitua aux bonnes œuvres et aux règles spirituelles, si bien que le vartabied Iohannès, témoin de sa sainte vie, lui conféra, jeune encore, l'ordre de prêtre non marié et le chargea de l'administration de l'église. Quand il eut rempli quelque temps avec piété ces fonctions, il l'éleva au degré de vartabied, en 1128 (jeu. 3 oct.) = 1678, et l'ayant trouvé serviteur loyal et dévoué, le fit supérieur de la sainte maison, âgé alors de 28 ans. Pour le vartabied Iohannès, il se retira et fit diverses excursions, jusqu'à l'arrivée du catholicos Eliazar[4]), qu'il voulait prier de le sacrer évêque, après quoi il mourut, ainsi que nous l'avons dit, avant la venue du catholicos. Le vicaire du saint siége d'Edchmiadzin était le vartabied Stéphannos, d'Ilof, qui assista, avec beaucoup de vartabieds et d'évêques à ses funérailles. Cependant le méchant depuis le commencement suscita Satan contre le vartabied Sargis, comme Jéro-

---

la Transfiguration est le point capital, l'hebdomadaire aussi est exact; la personne qui a calculé le quantième mensuel aura fait un faux calcul.

1) Ce mot arménien, à terminaison tatare, signifie «les aires.»

2) Dans les calendriers russes et dans la plupart des arméniens, cette fête est marquée au 13; est-ce par erreur ou par suite de quelque règle particulière, qu'on lit le 14, dans le Cal. arm.-catholique pour 1872, Cal. du Caucase, 1872? le 11, en 1869, ibid.

3) Égyptien?

4) En 1680; Zak. Mém. hist. II, LII.

boam contre Salomon. Comme il avait beaucoup d'envieux et d'ennemis, des gens venus de loin se levèrent contre lui et, à force de présents, gagnèrent quelques adhérents. Toutefois les choses ne marchèrent pas à leur fantaisie, car le bas peuple de Carbi chassa les envieux et réinstalla de nouveau Sargis. Les mécontents se conduisirent comme autrefois ceux d'Acragand[1]) et, ayant mis une femme en avant, le livrèrent aux juges séculiers, sans toutefois arriver encore à leurs fins; car le peuple de Carbi, qui connaissait sa sainteté et vertu, se jeta sur le bdechkh[2]), le lui arracha des mains et le ramena en sa place. C'étaient des gens méchants, qui se livrèrent l'un l'autre au bdechkh. Suivant le mot de Salomon „le juste échappe à ceux qui lui donnent la chasse, et l'impie est livré en son lieu;“ ayant donc creusé une fosse pour leur prochain, ils y tombèrent eux-mêmes, furent jetés en prison, enchaînés, liés, suppliciés. Témoin de leurs tourments, le vartabied Sargis se souvint de la sainte parole . . . .[3]), évêque le vartabied Sargis, en 1131 (dim. 2 oct.) = 1681, et lui remit un condac, avec lequel il l'envoya au sublime asile de Iohannou-Vank; il gouverne à présent sa communauté et exerce l'autorité en se conformant aux circonstances et aux convenances du temps. Le seigneur soit son maître, aujourd'hui corporel, dans l'avenir, suivant l'esprit; gloire à lui dans les éternités! Amen.

Ayant jusqu'ici donné les inscriptions et la série des abbés, nous laissons un folio vide pour les évêques postérieurs, dont vous inscrirez les actes, en manière de souvenir.

Ch. XIV. De saint Georges le Général.

J'écrirai encore au sujet de S. Georges, d'où il est venu en Arménie, et comment il est passé en Ibérie; comme je questionnais souvent le vartabied Arakel, qui me donnait des renseignements, je lui parlai également de S. Georges, et il me dit: „Lorsque S. Georges fut martyrisé en Cappadoce, son corps s'y conserva jusqu'au temps de Nersès-le-Grand[4]), qui le fit transporter à Iohannou-Vank. Par suite, il s'y rassembla des quantités de lépreux et de galeux, durant un long temps, jusqu'à l'abaissement de la royauté en Arménie, qui passa au pouvoir de différentes nations. Cependant le pays de Chirac et le canton de Carbi étaient entre les mains des rois d'Ibérie. En ce temps-là le fils du roi ibérien étant atteint d'une gale pernicieuse, sans qu'on réussît à le guérir, on lui dit que, dans un monastère de ses domaines, dit Iohanna-Vank, canton de Carbi, se trouvait le corps de S. Georges, auprès duquel se réunissaient lépreux et galeux, y obtenant leur guérison; „Envoie-s-y ton fils, il sera guéri.“ A ces mots le

1) A quoi est-il fait allusion?

2) Le gouverneur.

3) Ici il manquait deux folios à l'original, et le cours du récit était interrompu. Je laisse à d'autres le soin de l'éclaircir, s'ils réussissent à trouver un autre original complet: ainsi s'exprime l'éditeur.

4) Catholicos en 364—383 de J.-C.

roi, fort content, fit de grands préparatifs pour envoyer là son fils. Toutefois la reine, son épouse, n'était pas consentante: „D'abord, disait-elle, c'est un fils de roi, son départ causera du mouvement dans le pays; puis, c'est mon fils unique et, si la mort venait à le surprendre, moi je me consumerais de chagrin.“ Le roi, très embarrassé, ne savait à quoi se décider, quand l'idée lui vint de faire apporter les reliques de S. Georges. Il choisit des hommes intelligents et de riches cadeaux, qu'il accompagna d'une lettre mêlée de supplication et de menaces, qu'il expédia à l'évêque de Iohannou-Vank et aux princes de Cárbi, parce que le catholicos n'était pas à Edchmiadzin. A leur arrivée au saint asile, les messagers ayant montré l'ordre royal, les princes de Carbi ayant refusé d'en tenir compte, ils furent fort embarassés et expédièrent au roi des messagers rapides, pour l'informer de tout. Le roi donc réunit bon nombre d'enfants nobles, qu'il fit partir comme otages: à ce sujet les uns disent 40, d'autres 30, d'autres tant et tant. mais il est certain qu'il y en avait 12, qui arrivèrent à la porte de Iohannou-Vank, où il furent retenus; une partie des saintes reliques, à savoir les dents et le sang furent laissées, et le corps entier dut être expédié, avec deux moines, trois hiéromonaques et huit laïcs, porteurs d'une lettre amicale et suppliante; quant aux reliques elles étaient envoyées à terme. Lorsqu'ils arrivèrent à Tiflis, ils apprirent que le fils du roi, nommé Béjo, était mort: son père se nommait Datho[2]). Comme les envoyés voulaient ramener le saint, la *grossière*[1]) nation géorgienne ne voulut pas le lâcher avant d'avoir informé le roi, alors à Cadzareth, et ayant construit une église, y déposèrent les reliques. Le roi, à son retour, ne permit pas de les emporter et se mit à reprocher aux serviteurs d'avoir tué son fils. „C'est à cause de lui, disait-il, que mon fils est mort.“ Il les renvoya bernés, et fit transporter les reliques au pays de Cadzareth, aujourd'hui Tchkhar, où elles se trouvent encore présentement. Quand les serviteurs revinrent à vide et racontèrent ce qui s'était passé, les otages géorgiens, traités jusqu'alors honorablement, furent mis en prison, enchaînés, maltraités, dans l'espoir que leurs parents élèveraient leurs plaintes pour les ravoir en restituant les reliques.

---

1) *տոպռ*; mot manquaut au grand Dictionnaire, mais qui répond au persan کلندره, dans celui de Douz-Oghlou.

2) Les époques connues de la vie de notre Zakaria et la combinaison des détails donnés par lui font remonter ce récit au commencement du XVI[e] s., époque où régnait en Géorgie David VIII, soit 1505 — 1525; toutefois on ne lui connaît pas de fils nommé Béjo ou Béjan: conséquemment il n'est pas question de sa maladie, de sa mort, ni du vol des reliques, ce qui n'empêche pas d'admettre l'authenticité du fait, puisque notre Zakaria se donne pour descendant de l'un des otages géorgiens, comme on le verra plus bas, ch. XVI. Quant aux reliques de S. Georges, on ne connaît pas le lieu nommé Cadzareth, où elles furent momentanément déposées; cependant, comme il y a en Iméreth un endroit nommé Tchkhar, comme le dit Zakaria, où est déposé un bras de S. Georges (Géogr. de la Géorgie, p. 367), il paraît évident que notre auteur était bien renseigné; cf. 3[e] Rapport sur mon Voyage archéol. p. 72, 76.

Il n'en fut rien. Ce fut ainsi qu'elles restèrent au pays d'Ibérie, et les fils de nobles en Arménie, jusquà la présente époque."

Ch. XV. Des restes des reliques du saint.

Cependant les reliques du saint restèrent à Iohannou-Vank jusqu'à la destruction de la domination des Ibériens par les musulmans ou Osmanlis. Quand les pèlerins venaient pour la fête, en troupes considérables, il arrivait que des enfants tombaient du haut des rochers, et que les seigneurs du lieu arrêtaient et mettaient à l'amende les religieux, qui, par suite de ce désagrément, apportaient le saint à Carbi, le jour de la fête: il y avait une telle affluence, que les pèlerins ne trouvaient pas de place. Ceux de Carbi imaginèrent de construire une petite chapelle, près du village de Moghni, le long de la route, avec un abri en bois, où l'on portait les reliques le jour de la fête, et, le pèlerinage terminé, on les rapportait à Iohannou-Vank. Plus tard, ennuyés de les porter et rapporter, on eut l'idée de les laisser là, avec un moine du couvent en permanence, pour faire le service, et d'envoyer la recette à Iohannou-Vank: cela dura de longues années. Plus tard encore le lieu étant devenu un couvent, les galeux quittèrent Iohannou-Vank, pour s'y rendre, et les recettes se partagèrent par moitié, et comme un des religieux de Iohannou-Vank y restait en permanence toute l'année, il se faisait deux parts, pour les deux monastères. Cependant les allants et venants des monastères mangeaient et buvaient, sans que Iohannou-Vank y contribuât, ce qui était une grande charge pour le couvent de Moghni, qui s'en plaignait fortement. Après en avoir délibéré, les gros bonnets de Carbi résolurent que des pèlerins qui viendraient pour la fête d'automne la moitié du produit, en argent et effets, serait donnée à Iohannou-Vank, à l'exclusion de la recette annuelle, sans qu'il fût de moitié dans la dépense dudit pèlerinage, et qu'on ne donnerait que la moitié des produits du pèlerinage tombant en automne, sans les frais: règlement qui dure encore. En effet les religieux de Iohannou-Vank viennent le jeudi, restent jusqu'au lundi, et perçoivent la moitié du total au profit de leur monastère[1]). J'y suis allé bien des fois, et j'ai agi de la manière qui vient d'être dite. De notre temps un évêque Martiros démolit la chapelle et le porche et construisit une magnifique église en pierre brute, environnée d'une enceinte; puis le vartabied Iohannès, fils de son frère, démolit celle-ci et en construisit une admirable, en pierres de taille, avec un clocher à la porte occidentale, et mourut avant l'achèvement des

---

1) Les Grecs font la Saint-Georges le 23 avril, les Arméniens également: c'est la fête du printemps. Ces derniers ont, en outre, une autre fête du même saint, le samedi de la semaine qui suit l'Exaltation de la croix, et qui précède le dimanche de la croix de Varag; mais comme l'Exaltation se célèbre toujours un dimanche, du 11 au 17 septembre, la S.-Georges varie également du 24 au 30 septembre, toutefois cette dernière fête n'est pas mentionnée dans le Calendrier perpétuel.



combles; ce fut le vartabied David, fils de son frère, qui termina l'œuvre. L'église, véritablement splendide, a maintenant pour supérieur le vartabied David.

Ch. XVI. Que devinrent les fils de nobles ibériens?

Ayant demandé au vartabied Arakel ce qu'étaient devenus les fils de nobles ibériens, il me dit: „Je sais qu'ils sont restés en ce pays, mais j'ignore leur sort.“ Toutefois, mon père Zaké Mcrtitch était issu de ces fils d'Ibériens, éloquent et parleur disert; il connaissait les langues persane et guèbre, avait lu et savait par cœur le Psautier, et possédait un livre anciennement écrit, contenant bien des choses, où se trouvait relaté de père en fils, jusqu'à mon aïeul Khatchatour, ce qui concerne les fils des Ibériens. Mon père y avait inscrit son père, ses frères et moi. Ce livre, qui était chez moi, disparut lors du grand tremblement[1]). La série des fils d'Ibériens y était inscrite, et je l'ai lue, telle qu'elle suit.

„Quant aux fils d'Ibériens, restés à Iohannou-Vank, au bout de deux ans, ayant eu congé d'aller où ils voudraient, deux allèrent dans leur pays, un mourut à Iohannou-Vank; un autre se mit au service d'un Ibérien, pour aller en Grèce; un s'était échappé de la prison où ils étaient détenus, et s'était enfui; sept ne rentrèrent pas chez eux, parce que, disaient-ils, „Si nous allons dans notre patrie on nous livrera en otages aux Persans, qui nous feront renoncer à notre foi. Il vaut mieux pour nous rester dans ce beau et bon pays.“ Ils furent donc dispersés. Un, nommé Théin, qui resta à Iohannou-Vank, est l'auteur des Théinents actuels; l'autre, nommé Azipé, alla à Eghévard et fonda les Azibékents; un troisième, Moutsa, vint à Kanakerh, de lui les Modzakents; Khatcho, un quatrième, alla à Moghni, de lui proviennent les Khatchikents; Stéphannos, un cinquième, étant allé à Biouracan, fut père de Babadjan, d'où les Babadjenk; Chalové, à Ghazaravan, eut un fils nommé Baba, d'où les Babenk; enfin Ghapo, avec sa sœur Aghouta, vint à Kanakerh, d'où les Ghaponk. Or sa sœur ne lui était rien, ni de père ni de mère. Leur mère Mariam étant morte en Ibérie, leur père Galic s'en était allé et avait pris pour femme Thitho, qui avait une fille, nommée Aghouta. Quand Ghapo fut envoyé en otage, sa sœur putative le suivit et se maria à Kanakerh, de là les Aghoutenk, surnommés Boucank. Pour Ghapo, il s'était attaché au chef d'un village, qui le maria avec sa servante Boursa, et fut père de Galic et de Mosès; celui-ci était brave, énergique et tellement vigoureux qu'il y a sur lui des légendes. Le maître du village lui ayant ordonné d'atteler deux buffles et d'aller à un champ nommé Avanaphos et d'y prendre des gerbes, fit ce qui lui était prescrit. Ayant levé les gerbes, il revenait, quand, par l'effet du méchant, un des buffles se cassa la

1) Je suppose qu'il s'agit du tremblement de l'année 1679, relaté par Zakaria, Mém. hist. II, LI.



jambe. Mosès détacha le blessé, s'attela lui-même avec l'autre et vint décharger les gerbes dans la grange. Après quoi il repartit, chargea le buffle sur ses épaules et l'apporta au village. Ayant été rencontré par des envoyés ibériens, allant en Perse, ceux-ci ne l'eurent pas plus tôt vu qu'ils l'habillèrent de pied en cap[1]) et s'en-allèrent, racontant partout ce dont ils avaient été témoins. Au temps du carême, il mit sur ses épaules du pain et une marmite de vivres pour plus de 20 personnes, qu'il porta aux gens qui bêchaient une vigne pour son maître, dans la vallée dite aujourd'hui Amir-Dadents-Tzor, sur la rive du Hourastan. Arrivé au sommet d'un rocher élevé........[2]) en mariage. Sa sœur Khatidja-Soulthan. Mosès fut père de Soukias, celui-ci d'un autre Mosès, celui-ci d'un autre Soukias, de Galic, de Mirza, de Khatchatour et d'une fille qui fut nommée, comme son aïeule, Khatidja-Soulthan." Moi Zakaria j'ai vu ce Mirza. Telle était la teneur du livre, que j'ai lu, et l'histoire des jeunes Ibériens. Quant à ce qui concerne mon aïeul, voilà ce qu'avait écrit mon père Mcrtitch: „Khatchatour fut père de Zakaria, de Margaré, d'une fille, Oglan-Pacha, et de moi Mcrtitch. Margaré fut mis pour s'instruire au couvent de Kanakerh; quand il fut élevé, on le fit moine, à 12 ans. Le jour du vendredi-saint on lui ordonna de dire la messe, ce qu'il fit, sans connaître le mystère du jour. Entendant cela, le catholicos Arakel[3]) l'en ayant réprimandé, il se jeta à ses pieds, en disant: „Je l'ai fait par l'ordre de l'évêque." Le catholicos le renvoya, en disant: „Ne reste pas à Kanakerh et va à Iohannou-Vank." Il y alla, y resta, y mourut et y fut enterré. Il avait 19 ans, lorsqu'il mourut. Avant son mariage, Zakaria gardait une vigne, sur le bord du Hourastan, en bas du pont, vigne qui nous appartient jusqu'à ce jour, et qu'on appelle Ghaponts-Tzor. Il avait un fort chien, nommé Ourakh — Joyeux — avec lequel il gardait la vigne. Une nuit, il arriva six voleurs de Qizil-Qala, qui voulurent d'abord se défaire de Zakaria; le chien les ayant sentis venir, Zakaria se porta de leur côté avec l'animal, et les découvrit. Eux voulurent s'enfuir, mais il les poursuivit, les frappa d'une massue en fer et en tua un; le chien en tint un autre sous lui et le déchira à belles dents. Un autre, qui voulut s'échapper, tomba du haut des rochers et se tua; un quatrième, ayant essayé de traverser la rivière, s'empétra les jambes dans les roseaux et tomba à la renverse dans le courant, où il périt. Un autre, qui rencontra son camarade, le prit pour Zakaria, lui porta un coup de hache qui le tua, et s'enfuit seul. Le lendemain, le pacha des Osmanlis, ayant été informé de l'aventure, manda Zakaria, auquel il fit des compliments, et lui donna le village de Kanakerh. Lorsque les Dchalalis se furent multipliés dans le pays d'Érivan, Zakaria s'étant assis dans une maison, avec six hommes, pour boire du vin, les Dchalalis en eurent connaissance, et vingt

1) I. e. se moquèrent de lui.
2) Ici lacune d'un feuillet.
3) Siégeait 1584 — 1586.

d'entre eux firent sentinelle à la porte; Zakaria s'élança bravement au-dehors, en tua deux, fut cerné et massacré avec ses compagnons. A cette nouvelle, son père Khatchatour mourut, étouffé par l'angoisse de son cœur. Mertitch, resté avec sa mère Chahnapativ et sa sœur Oghlan-Pacha, fut mandé par Davoud, chef du canton de Cotéik, qui l'institua, en considération de son habileté, surveillant de sa maison, dont l'administration entière lui fut confiée, avec le titre de secrétaire; qui l'envoya en Perse, au canton de Goulphékan, d'où il ramena Khosro [1]), belle-sœur de Daoud, avec le mari de celle-ci et sa fille, et les établit dans leur village d'Ardzni. La fille, nommée Khan-Agha, fut mariée par lui à Mertitch, et devint mère de Khatchatour et de moi, Zakaria. Khatchatour se maria et fut père de Kiouregh; pour moi Zakaria, ayant appris que nous étions otages de Sourb-Carapiet, et que mon oncle paternel y était mort, j'allai y demeurer durant *50* ans [2]), menant une vie déplorable, et composai le présent Condac. Voilà comment, et c'est tout. Gloire dans les éternités au Dieu créateur, qui a fait l'univers! Amen."

Enfants lumineux de la sainte vasque baptismale, devenus par le douloureux martyre du S. Illuminateur, fils adoptifs du Père céleste, mes coréligionaires, mes frères en croyance, issus de la souche d'Askanaz, je vous conjure de ne pas traiter avec dédain l'œuvre de votre serviteur, rampant à terre et souillé de poussière; aux biens nombreux dont vous jouissez, ajoutez ce rien venant de moi. Il y a des riches qui donnent des richesses à d'autres riches, moi petit, je n'offre aux petits que de petites choses; comme l'on met des ombres aux couleurs d'un tableau, j'ai ajouté des minuties à ce qui est grand. Ainsi recevez mon vase de terre, pour seconder par accessoire des vases plus précieux, et pour empêcher que le meilleur ne soit amoindri à l'heure du besoin. Prospérez en tout et toujours.

En l'année $400 + 400$ $100 + 100$ $50 + 50$ $10 + 10$ $5 + 5$ $3 + 3$ $= 1136$ (vendr. 1 oct.) 1686.

(Écrit par le très pécheur Grigor d'Érivan.)

---

1) Quoique Khosro soit un nom d'homme, le texte imprimé ne permet pas de traduire autrement; quand j'avais le manuscrit entre les mains j'avais lu: «Khosro *et sa femme* belle-sœur du Mélik, et leur fille..;» 3e Rapp. p. 75.

2) Sup. ch. I, *47 a*. Sur l'époque de l'entrée de Zakaria au couvent et sur le temps de son séjour dans ce lieu v. 3e Rapp. p. 75.

TABLE DES CHAPITRES DU CARTULAIRE.

HISTOIRE D'AGHOVANIE.

HISTOIRE D'AGHOVANIE,

PAR LE CATHOLICOS

Ésaï Hasan-Dchalaliants.

NB. Ésaï Hasan-Dchalaliants, auteur de l'intéressante Histoire que l'on va lire, est qualifié, par le P. Chahkhatounof, Descript. d'Edchmiadzin, en arm. II. 346,7, Gantzasartsi et Koulataghétsi, du lieu de son origine, Gantzasar, Koulatagh (j'ignore la raison de la seconde appellation). Il fut le 92e catholicos d'Aghovanie. Installé en 1151 (sam. 27 septembre) = 1701,2, à l'insu de Nahapiet, catholicos d'Arménie, il fut admonesté par celui-ci, qui cependant lui adressa une bulle d'investiture. Après s'être occupé activement à réparer les églises et monastères de sa juridiction, il mourut en 1177 (jeudi 21 septembre) = 1727,8, deux ans plus tôt, d'après le catholicos arménien Siméon d'Érivan, qui siégeait 20 avril 1763 —26 juillet 1780; ce dernier avait organisé la nouvelle typographie d'Edchmiadzin, où il fit imprimer plusieurs bons livres. Quant à l'ouvrage trop court d'Esaï, il forme un in-18, de XI—69 pages, dont la traduction va suivre.

Histoire ou mémorial, écrit en abrégé,

de quelques événements arrivés au pays d'Aghovanie, par Ter Ésaï Hasan-Dchalaliants, catholicos des Aghovans, en l'année arménienne 1160 (lundi 25 sept.) = 1711 (1710) de notre Sauveur et Seigneur J.-C.

Et imprimé sous le pontificat de Ter-Ter Iohan, catholicos de toute l'Arménie, élu d'en-haut, décoré; [1])

---

1) Jean VIII fut élu catholicos d'Arménie le 16 mars 1831.

Dans la typographie du très saint métropolite Baghdasar, décoré; à Chouchi[1]), en 1288 (merc. 24 août) = 1839 (1838).

Nous avons ordonné d'imprimer ceci à nos frais particuliers, nous, archevêque décoré, le métropolite Baghdasar Hasan-Dchalaliants, supérieur diocésain du Qarabagh, le 7 juin 1839.[2])

PRÉFACE.

Quelques anciens, nos prédécesseurs, en assez grand nombre, penseurs intelligents et énergiques, disons plus, de saints hommes, ont laissé à la postérité, pour son instruction et en souvenir de leurs personnes, des histoires, composées par eux, des événements religieux et profanes. Connaissant les noms de plusieurs d'entre eux, nous les avons relatés ici, pour deux raisons: d'abord, parce que notre intention étant de raconter le temps où nous vivons, et ayant profité des anciens livres et compositions, nous ne voulons pas être ingrats, en passant sous silence les noms de ceux à qui nons devons de la reconnaissance. Secondement, bien que plusieurs de ces auteurs soient des juifs, des païens, des chrétiens étrangers, à savoir, des Grecs, des Syriens, des Latins, quelques-uns des Arméniens, nos compatriotes, les paroles de leurs récits ne sont pas dépourvues des

---

1) Chouchi, alors chef-lieu du Qarabagh, l'ancienne Siounie.

2) Comme les années arménienne et chrétienne sont marquées par l'auteur même, je me suis contenté d'indiquer en deux endroits, entre parenthèse, la rectification de la seconde. Quant au dernier §, contenant le permis d'imprimer, la date chrétienne, seule mentionnée, est juste, puisque l'année arm. 1288, omise ici, avait commencé le 24 août précédent.

En ce qui concerne les titres ecclésiastiques de l'auteur, *catholicos*, et de l'éditeur, *archevêque-métropolite*, le P. Chahkhathounof nous apprend que Ter Sargis II, 97e et dernier catholicos d'Aghovanie, qui avait été reconnu tel de 1794 à 1815, fut en dernier lieu, par décision du saint siége d'Edchmiadzin, approuvée de l'administration civile, titré simplement archevêque-métropolite, et mourut en 1828. Je suppose que Baghdasar, ici nommé, fut son successeur. En tout cas le couvent de Gantzasar, cessa d'être la résidence d'un catholicos d'Aghovanie, et est nommé à tort sur certaines cartes Akh-Vank (lis. Aghvank).

3) Ter Ésaï fut porté au siége pontifical d'Aghovanie en 1151 (sam. 27 sept.) = 1701 — suivant Chahkhathounof, 1702 — sans l'approbation de Nahapiet, catholicos d'Arménie, et mourut en 1177 (jeu. 21 sept.) = 1727, deux ans plus tôt, d'après le témoignage de Siméon d'Érivan, allégué par le P. Chahkhathounof; Descr. d'Edchm. II, 347. Quant à l'année à laquelle se rapporte l'indication de la Pentecôte, si cette Préface fut rédigée après l'achèvement du livre, comme le dernier événement rapporté dans celui-ci est de l'année 1723, ce serait au moins après le 2 juin.

grâces de l'Esprit-Saint, dont nous célébrons aujourd'hui la fête, au commencement du jubilé de la Pentecôte. J'espère donc recevoir comme eux une parcelle des dons de ce généreux distributeur, qui ne méprise ni Juifs, ni païens, qui n'écarte pas les Éthiopiens, qui ne repousse nul de ses adhérents, dignes ou indignes.

Puisque je l'ai promis précédemment, voici les noms de nos prédécesseurs: d'abord l'Africain, Iéso, Hexippe, Josèphe, Juifs; puis le moine Nonos, Sébios, Zosime, Faust Bouzand, Zénob, Grecs; Socrate, Théodoret, Jean d'Asie, Cora le savant, Jacques d'Ourha, Denys le diacre; Ignace, évêque d'Antioche; le hiéromonaque Slivia, Jean de Kesni; Denys, fils de Salib; Mikael, patriarche de Syrie; puis, de notre nation arménienne, le solide Agathange; l'homme de Dieu, Moïse de Khoren; le saint vartabied Eghiché, Lazar de Pharbi, le vartabied Thoma Ardzrouni, Chapouh le Bagratide; Iohannès, catholicos d'Arménie; Mosé Caghancatovatsi, l'historien des Aghovans; Oukhtanès, évêque d'Ourha; le vartabied Stéphannos Asoghnic; le vartabied Aristakès, de Lastiverd; Matthieu, le hiéromonaque, d'Ourha; le prêtre Samouel, du catholicat d'Ani; le vartabied Vanacan, de Taouch; les vartabieds Kiracos et Vardan, ses disciples; enfin le dernier dans les temps modernes, le vartabied Arakel, de Tauriz, qui traite l'histoire d'environ 65 ans, depuis 1050 (merc. 22 oct.) = 1600, jusqu'en 1115 (vendr. 6 oct.) = 1665, où il s'arrête[1]). S'il y a chez nous ou chez les étrangers d'autres

1) Une liste du genre de celle-ci, mais moins considérable, qui se trouve en tête de la Chronique de Mikael-Asori, a été déjà publiée deux fois: par M. Dulaurier, dans le No. de novembre 1848, du Journ asiatique, et dans la traduction de la Chronique de Michael-le-Grand par M. Langlois, Venise, 1868, 4°. Chez ces deux auteurs, notamment chez le dernier, on trouve de courtes notices sur les historiens mentionnés. 1) Jules-l'Africain, IIIe s., est connu: c'était un païen converti, non un Juif. 2) De Iéso ou Jésus, on n'a aucune notice. 3) Hexhippe, Hégésippe, chez Michel-le-Syrien; Juif converti, historien ecclésiastique, au IIe s., vers l'an 177; 4) Josèphe. Ces quatre ne sont point nommés dans le travail de M. Dulaurier. 5) Nonos, lis. Anianus, Enanos d'Alexandrie, hist. du Ve s.; 6) Sébios, lis. Eusèbe Pamphile; 7) Zosime, lis. Sozomène; 8) Fauste de Byzance; 9) Zénob de Glac, Syrien et non Grec; 10) Socrate, 11) Théodoret: les quatre derniers manquent chez M. Dulaurier, les NN. 8 et 9 chez M. Langlois. 12) Jean d'Asie, d'Antioche, chez M .Langlois, d'Alexandrie, dans les variantes et chez M. Dulaurier, vivait au commencement du VIIe s.; 13) Cora, ou Goria, Syrien, au milieu du VIe s.; 14) Jacques d'Ourha, VIIe s.; 15) Denys le diacre, Syrien, VIIIe s.; 16) Ignace, «évêque de Mélitène,» † en 1195: M Dulaurier et M. Langlois le disent contemporain de Michel-le-Syrien, d'après Assemani, Bibl. or. II, 212, et placent l'un et l'autre sa mort en 1094, et même 5 a. avant Michel-le-Syrien, qui † en 1199: il y a donc là une erreur typographique; lis. 1195. 17) Slivia, historien inconnu d'ailleurs. 18) Jean de Késoun, première moitié du XIIe s.; 19) Denys, d'Alexandrie; les notices sur ce personnage et la citation du Chron. can. lib. poster p. 391, éd. Zohrab, chez Dulaurier, No. 33, sont inexactes; lis. «4e a. de Philippe, 248 de J.-C.» 20) Michel-le-Syrien † en 1199, auteur de la Chronique où se trouvent nommés la plupart de ces historiens. Quant aux écrivains arméniens cités, je remarquerai seule-

historiens, nous nous en rapportons à la science des autres, et n'avons mentionné que ceux trouvés par nous dans les livres.

Parmi ceux que nous avons mentionnés, certains, plus instruits, commencent à la création et avec Adam, le premier homme, franchissent avec talent les siècles et les époques et finissent avec leur temps. D'autres consacrent leurs écrits aux époques remarquables, aux monarques puissants, aux hommes distingués, et par ainsi aux événements grands et petits qui ont eu lieu; ou bien aux conquérants, aux dominateurs farouches, aux ennemis de la foi du Christ, aux adversaires de l'église, aux hérétiques impies et aux circonstances calamiteuses; ou encore aux rois et princes pacifiques et pieux, faisant prospérer les peuples, pourvoyant à la bonne tenue des églises et aux victoires qu'il remportent sur leurs ennemis. Ces historiens en ont fait des récits variés, excitant l'admiration des auditeurs, atteignant leur époque, pour l'instruction, pour le profit et l'avertissement de la postérité.

C'est ainsi que les émules des hommes vertueux méritent d'être loués, que les méchants méprisés, comme leurs modèles, sont blâmés et rejetés. Toutefois, frères chéris dans le Seigneur, comme ils ont vécu sous des monarques chrétiens, sous des princes pieux ou même sous des maîtres étrangers, ennemis, il est vrai, de notre foi, mais désireux de la prospérité publique et de la multiplication du populaire, du moins pour leur profit personnel, ils ont retracé dans leurs écrits, comme chaque homme intelligent le sait parmi vous, non sans douleur, les maux, l'affliction, les tourments, les plaintes et délations ayant cours alors. Or à quel point et dans quelle mesure ne devons-nous pas gémir, nous lamenter, nous plaindre de notre sort, frapper des deux mains nos têtes, exhaler nos douleurs au sujet de notre ruine, privés que nous sommes non-seulement de nos rois, mais même des maîtres étrangers et des tyrans farouches sous lesquels, bien à contre-cœur, nous avions pris la longue habitude de vivre dans la soumission! car, bien qu'ennemis de notre église et religion, pourtant ils ne voulaient pas notre perte totale. S'ils nous écorchaient, arrachaient notre substance, du moins ils défendaient notre repos et tranquillité contre les ennemis étrangers et ravageurs du dehors. Le Seigneur les a enlevés de sa face et de la nôtre, soit en punition de nos péchés, impondérables, incommensurables, innombrables, méritant pis que nous ne souffrons; soit parce qu'eux-mêmes avaient comblé, dépassé la mesure de la nature et de leur propre loi, par le pillage, par le vol, en recevant des présents illicites, en commettant des infamies, enfin par toute sorte de crimes, Dieu les a jugés dignes de rétribution, Lui qui connaît les actes des êtres non existants, pour qui seul le néant est comme ce qui est, et qui peut payer chacun suivant son mérite.

Vous donc choisissez ce qui vous convient. Pour moi, j'ai subi, en moi s'est accomplie la parole de notre maître et Sauveur, parlant de lui-même: „Je

---

ment que le nombre d'années traitées dans l'Histoire d'Arakel, s'entend de son Registre chronologique, combiné assez arbitrairement avec les premiers faits racontés.



frapperai le pasteur, et les brebis se disperseront.“ C'est là ce qui nous est arrivé. Privés depuis longtemps de pasteurs amis, nos coréligionnaires, nous sommes devenus le partage de maîtres ayant une autre croyance, une autre religion, nous avons éprouvé un tel naufrage: agitant au hazard les pieds et les mains, au milieu des vagues tumultueuses, nous n'avons eu d'appui nulle part. Je sais quelles plaintives élégies, quelles sinistres prophéties ont écrites les saints hommes d'autrefois et des temps modernes, au sujet de l'époque actuelle, à notre sujet, et non en ce qui les concernait eux-mêmes: c'est pourquoi je ne puis me taire. J'ai beau apercevoir et mesurer la faiblesse de mon individu, voir combien je suis débile, ignorant, plus inutile qu'aucun enfant, qu'aucun serviteur de l'église, que mes condisciples ou contemporains, considérez ma vie chargée, embarrassée, alourdie par le péché; toutefois, voyant de plus solides et plus savants que moi ne pas trouver à-propos de se taire, malgré tout cela, ne pas résister à l'impulsion de leur cœur dans ces intolérables afflictions; se confier au bras tout-puissant du Seigneur, à l'Esprit-Saint, libéral dans ses dons, qui fait entendre le sourd, parler l'homme incapable; grâce aux bonnes prières de la vierge-reine, du saint Précurseur, de notre bienheureux père le grand Grégoire-l'Illuminateur, de tous les saints pères et frères voués à la vertu, j'ai pris sur moi et sur mon âme d'entreprendre ce travail, disproportionné à mes forces, par amour pour la piété et pour votre douce fraternité.

En conséquence je vous prie instamment et humblement d'être condescendants, comme disciples du Seigneur, de m'assister surtout de vos prières, de ne point me dédaigner ni mépriser, de m'aider de votre force, suivant le vœu de notre commune nature; car d'après maint passage de la sainte-écriture, la charité traite les choses basses avec plus de respect et plus de louanges que les plus relevées et les plus grandes. Pour le Tabernacle de l'alliance les donateurs offraient jusqu'à des peaux de chèvres, et le Seigneur appréciait la chétive monnaie de la veuve. C'est ainsi que je vous supplie d'accueillir mon offrande; car dans la nuit épaisse de ces temps nébuleux, c'est tout ce que je puis offrir à mes lecteurs futurs, pour la gloire du Père, du Fils et du Saint-Esprit, et pour le profit de mes auditeurs.

L'humble serviteur de Dieu, le catholicos d'Aghovanie,
Ter Ésaï Hasan-Dchalaliants.

Ch. I. Récit abrégé des temps passés, compilé par un chercheur.

Au temps de sa domination, la race persane, musulmane de religion, commandait par droit de conquête, depuis le mont Caucase, depuis le rivage de la mer Caspienne, ce qu'on appelle la Porte-de-Fer, jusqu'au Mazandéran et à Astérabad; puis le long de la frontière des Ouzbecs, limite du Khorasan; de là

atteignait la forteresse de Qandahar, puis touchait le rivage de la mer de l'Inde, la ville de Bandar, Chiraz, le pays compris dans cette circonférence jusqu'à Babylone, qui est Bagdad; de là ses frontières atteignaient Hamadan et la mer de Van, puis, le long du pays des Mars, arrivaient à Khoï, à Salmast et à Nakhdchovan; par-delà l'Araxe, passaient par Sahath, Gaghzovan et Coghb, atteignaient la rivière Akhourian ou Arpatchaï, passaient à la contrée de Qaïqouli, pénétraient en Ibérie, renfermaient Tiflis, le Cakheth, avec tout ses districts et touman [1]), après quoi elles étaient limitées par le mont Caucase, puis par le même Hounarakert, qui est Derbend, par le pays des montagnards, dit Chamkhal, dont la résidence est appelée Tarkhou. C'est dans l'enceinte de ce tracé de la terre d'orient, touchant aux parties méridionale et septentrionale [2]) de l'Europe, que régnait la race des Persans, dits Qizilbâch, ayant pour capitale et pour résidence royale la merveilleuse métropole de Choch ou Ispahan; c'est de là que les monarques gouvernent et administrent leurs sujets, en atteignant à droite et à gauche les extrémités de leur empire.

Ici nous éprouvons un certain embarras, au sujet des auteurs de leur dynastie royale, du point d'où elle est partie. D'après l'affirmation de notre saint père Moïse-le-Grammairien, le Parthe Archac-le-Brave [3]), ayant triomphé des Macédoniens, ses tuteurs, fils d'Alexandre, qui occupaient depuis 60 ans la monarchie persane, les expulsa, confisqua la Perse à son profit, et envoya, à titre de second après lui, son frère Vagharchac en Arménie: c'est ainsi que vécurent les rois parthes des deux races jusqu'au temps d'Artachir le Sassanide, qui fit périr Artavan, roi arsacide de Perse et, par la destruction [4]) de cette monarchie et de ses peuples, fut maître du pays jusqu'à l'apparition de Mohammed: ces gens, en 30 ans, plus au moins, ayant soumis la contrée, tuèrent le roi de Perse Azkert [5]) et s'emparèrent de ses états.

Depuis lors l'autorité passa à un certain Mahmoud, maître du pays depuis Balkh jusqu'au Khorasan, et l'un de ses successeurs s'empara de Hrhé [6]).

---

1) Ce mot qui reparaîtra encore une fois au § VI, signifie proprement *dix-mille* dans les langues tatares; puis, par extension, le pays assigné à un chef d'autant de guerriers, un district d'une certaine étendue.

2) En ce sens que le Caucase est au S. la limite des pays du N. de l'Europe.

3) Archac-le-Brave, qui secoua le joug des Macédoniens vers l'an 250 av. J.-C., était non le frère, mais l'aïeul d'Archac-le-Grand, qui s'établit définitivement dans la Perse centrale, plus tard, et de Vagharchac, envoyé par celui-ci en Arménie, en 149 av. J.-C.

4) En 228 de l'ère vulgaire.

5) Ordinairement les Arméniens écrivent Iazgerd ou Iazkert, abrégé du nom Iezdédjerd. Ce prince, le dernier du nom, fut battu en 645, puis assassiné misérablement dans le Chirwan, par des alliés qu'il avait appelés à son aide; v. Th. Ardzrouni, l. II. § IV, tr. fr. p. 92.

6) A force de brièveté, notre auteur laisse, sans en rien dire, un intervalle de quatre siècles entre la conquête de la Perse par les musulmans et le règne de Mahmoud-le-Gaznévide, fils de Sebektékin, qui ayant rendu de grands services aux kha-

Makhsoud, fils de Mahmoud. s'avança de Hré à Nichabour, à Qazouïn, à Ispahan, conquit tout l'Iraq et le Kourdistan, au dire du saint vartabied Vardan, qui ajoute que, de père en fils, ils résidèrent longtemps à Qazouïn [1]). Voici leurs noms [2]): Abou-Ali, Daouth, Tchaghr-Bek, Abouthalib, Thoghril-Bek, qui, favorisé par le khalife, reçut de lui le titre et le rang de sultan. Celui-ci étendit ses domaines hors du Khorasan et occupa toute la Perse. Il eut pour successeur Alpaslan. fils de son frère, père de Mélik-Chah; puis Mahmoud-Sultan, puis Barkiaroukh, qui fut battu par un fils de Mahmoud-Sultan, devenu sultan lui-même. A celui-ci succéda son fils Mahmoud, qui fut tué par Sandjar-Sultan. Le pouvoir passa à son fils Daouth, puis à Thoghril, à Makhsoud, à un autre Thoghril, à Alpaslan, qui prit Ani et le pays jusqu'à l'Ibérie, et jouit de la faveur du khalife [3]). A Alpaslan succéda un autre Thoghril, puis Chah-Armen, Eldigouz, puis ses fils Pahlavan et Khizil-Aslan [4]), qui gouvernèrent ensemble le pays. Cela nous amène à l'année 626 (sam. 5 févr.) = 1177. Suit un intervalle dont je n'ai pas trouvé l'histoire, mais d'après le même vartabied — Vardan — les Thathars vinrent en 674 (vendr. 24 janv.) = 1225 et chassèrent du Khorasan les fils du Khorazm-Chah.

---

lifes abbassides orientaux, fut reconnu par eux chah du Kharizm, en 389 H. = 998. 9 de J.-C. La ville de Hri, Hérath, Hrhé de notre auteur, lui appartint aussi, et son fils Mas'oud, non Makhsoud, continua son système de conquêtes dans le NO. de la Perse; v. Dherbelot, Bibl. or.; Vardan, Всеобщ. ист., trad. r. p. 118. D'autre part, les deux éditeurs du texte de Vardan écrivant Ռէ au lieu de Հռէ, on pourrait croire qu'il s'agit ici de la ville de Raï, l'ancienne Rhagès, la Mohammédiyah du temps du khalifat, si notre auteur ne faisait marcher Mas'oud de Ré à Nichabour, i. e. de l'E. à l'O. Il n'est pas permis de ne pas indiquer ici un mal-entendu échappé au très habile traducteur russe de Vardan, qui trouvant dans son manuscrit իսրաւ, lis. ի Սրաւ «à Srav», ville située entre Ardébil et Tauriz, dans l'Aderbidjan, en fait un nom propre d'homme «Israv,» auquel il attribue des paroles prononcées réellement par Rostom Madjeddaulah, dernier prince Bouveihide de l'Iraq.

1) Lis. à Ghazna; les deux éditions du texte de Vardan portent en effet la fausse lecture ղազվին ou խազվին; Ven. une seule fois ղազին, qui est presque exact: Ghazin pour Ghazni.

2) Ce ne sont pas les noms des successeurs de Mahmoud-le-Gaznevide (v. Dherbelot, Gaznaviah); ce seraient plutôt ceux des premiers Seldjoukides, encore sont-ils donnés sans ordre ni liaison. Par ex.: Toghroul-Bek se nommait en langage musulman Rocn-ed-Din Abou-Thaleb (Dherbelot, Selgiukian Iran).

3) Il n'y a pas moyen de suivre la véritable succession des sultans seldjoukides de Perse, à travers la série fantastique donnée par notre auteur, qui se termine par l'anachronisme considérable attribuant le onzième rang dans la suite des Seldjoukides à Alpaslan, le vainqueur d'Ani, 16 août 1064, tandis qu'il devrait être tout au plus le second ou le troisième des ancêtres de la dynastie.

4) Chah-Armen Sokman était un Ortokide, Eldigouz un Qiptchakh au service des sultans seldjoukides: ces deux personnages eurent, il est vrai, une grande position en Perse, mais n'en étaient pas les souverains.

Quant à la venue des Thathars, qui après avoir fait fuir du Khorasan Djélal-ed-Din Sultan, se dirigèrent vers nous, s'emparèrent de tout le pays, tirèrent au sort et conquirent diverses contrées, exercèrent leur méchanceté à l'égard de tous les peuples, à l'orient et à l'occident, au N. et au S., tout cela est raconté en détail par les vartabieds-historiens Vanacan, Kiracos, et par le même Vardan, qui exposent les conquêtes de ces gens jusqu'en 715 (jeudi 14 janv.) = 1266. Depuis lors nous n'avons plus trouvé les dates de leur histoire, la manière dont ils ont disparu, les noms de ceux qui les ont chassés ou fait disparaître de notre pays, de ceux qui ont conquis et dominé la Perse, jusqu'au moment où est racontée, en 835 (ven. 15 déc.) = 1385, la venue de Timour-Lanc. Tel qu'une bête féroce, celui-ci dévorait, broyait, foulait sous ses pieds les restes de ses ennemis, comme dans la vision [1]), et tirait impôt de tout l'univers, depuis Samarkand jusqu'à Samarie et à l'Égypte. Dix-huit ans durant il passa au fil du glaive tous les âges, ruina les églises, partout où atteignit son pied. Les détails de ses forfaits sont racontés par le vartabied Thoma Arzrouni. [2])

Venu après lui en 855 (jeudi 10 déc.) = 1405, le mauvais Qara-Iousouf [3]) imita sa méchanceté; il fut suivi, en 870 (vendr. 6 oct.) = 1420, de Chah-Rokh, pire que lui, puis du Dchagataï et de Djihan-Chah, Turk de nation, qui soumit toute la Perse, en 888 (mardi 2 déc.) = 1438, et eut pour successeur son fils Iaqoub-Padichah [4]), en 932 (vendr. 21 nov.) = 1482. Ce dernier souverain, qui résidait à Tauriz du Chahastan, avait marié sa sœur à Haïdar, fils de Cheïkh-Sofi, résidant dans la ville d'Ardébil; de ce fondateur des cheïkhs futurs, de sa nationalité, de ses circonstances, rien ne nous a appris qui il était, d'où il sortait, de quelle race proviennent les cheïkhs installés dans ce lieu. Quant à Cheïkh-Haïdar, il eut un fils, nommé Ismaïel. Comme Iaqoub n'avait pas de fils, Haïdar et sa femme formèrent le projet de le tuer, de quelque façon, afin que l'héritage du pouvoir leur échût, à eux et à leurs enfants. Pour ce faire, l'ayant invité, comme par respect, ils lui servirent un mets empoisonné; lui s'en aperçut, dès qu'il l'eut goûté, et les obligea eux-mêmes à en manger, si bien que le monarque, sa sœur et le cheïkh moururent en même temps. Dans le trouble qui s'ensuivit, on fit échapper dans l'île d'Aghthamar le jeune Ismaïel:

1) Du prophète Daniel, ch. VII, 23.

2) Lis. Th. de Médzop; c'est l'auteur, contemporain, de l'intéressante Histoire de Tamerlan, qui a fourni à M. F. Nève, de Louvain, deux belles et savantes monographies, imprimées dans le J. asiat. en 1855, et à Bruxelles, en 1860.

3) Premier prince de la dynastie du Mouton-Noir.

4) Nouveau mélange de dynasties: Chah-Rokh était le 4e fils et le successeur immédiat de Timour; le Dchagatéen n'est autre que Miran-Chah, frère du précédent; Djihan-Chah était le fils et second successeur de Qara-Iousouf: quant à Iaqoub, il était fils d'Ouzoun-Hasan, prince de la dynastie du Mouton-Blanc; v. les Mém. hist. du diacre Zakaria, I, IV, V, sqq.

c'est ce que raconte dans son Histoire le vartabied Arakel[1]). Après cela chacun ayant mis en avant ses prétentions au pouvoir, un certain Soukhour s'en empara et s'établit dans la ville d'Ispahan, en 948 (sam. 17 nov.) = 1498. Après lui ce fut Alvand, pour peu de temps, n'ayant duré que jusqu'en 950 (lundi 16 nov.) = 1500.[2])

Comme, aux premières lignes de ce traité, j'ai scrupuleusement évité de reproduire et de retracer intégralement la série généalogique et l'ordre dans lequel la monarchie passa du père au fils, c'est là tout ce que j'ai trouvé à compiler, jusqu'à ce moment, dans les anciennes histoires, en fait de noms d'hommes célèbres et marquants, de personnages farouches et impies, pour l'agrément de mes frères bien-aimés. Gloire donc au Christ, dans les éternités! Amen.

Ch. II. Commencement de la monarchie persane, de ceux qu'on appelle les Têtes-Rouges — Qizil-Bach — décadence de leur autorité.

J'ai raconté précédemment la mort violente du roi Iaqoub, celle de Cheïkh-Haïdar, l'évasion du jeune Ismaïel dans l'île d'Aghthamar; quelques années après, l'enfant ayant grandi, la maison de Perse fut extrêmement agitée, et les chefs militaires s'entendirent pour tirer Ismaïel de son île et pour le reconnaître en qualité de roi. „Car, disaient-ils, étant héritier de deux races royales, par le cheïkh et par sa mère, sœur de Iaqoub, il a droit à la royauté.“ Ils se soumirent donc et lui rendirent hommage.

Sorti en 950 (lundi 16 nov.) = 1500, Ismael commença par expulser le susdit Alvand et s'empara du pouvoir. Ensuite il fit la guerre à droite et à gauche, durant 25 a., et ayant étendu les limites de sa puissance, mourut en 975 (vendr. 10 nov.) = 1525.

Son fils Chah-Thamaz lui succéda, la même année. Brave et énergique, il soumit plusieurs contrées, força à l'obéissance l'Aderbidjan et la maison d'Ibérie, s'étendit également du côté du Khorasan, et introduisit l'ordre dans son empire, en allégeant, dit-on, les impôts.

Quand il mourut, en 1024 (vendr. 23 nov.) = 1574[3]), on mit en sa place son fils Ismael, qui voulut faire disparaître certains chefs militaires, insoumis ou perfides; mais ceux-ci le prévinrent et le privèrent, dit-on, de la vie, par quelque artifice.

Après lui on fit venir du Khorasan son frère Khouda-Banda, homme sans énergie et fort myope, qui mourut au bout de peu d'années, après avoir conduit les affaires avec aigreur et cruauté.

---

1) Ch. LII, et Dates.
2) Cf. Dates d'Arakel.
3) Impr. ճիդ 124, lis. Ռիդ.

En 1029 (mercr. 28 oct.) = 1579, son fils Abas, dit le Grand, proclamé à Méchhed, soumit en peu de temps ses ennemis à la ronde, et se rendit maître par la force de tous ses états héréditaires[1]), du Khorasan à l'Araxe et à Bagdad, l'Aderbidjan non compris; car il avait pour adversaire le terrible sultan Mourad, grand-seigneur, régnant à Constantinople, qui avait mis sur pied une armée destinée à marcher vers cette province et à s'en emparer. Ces gens étaient venus prendre Érivan, Nakhdchovan, Tauriz, Gandja, jusqu'à la frontière de l'Ibérie, Tiflis et l'Ibérie entière. Et encore, au-delà du Kour, les Osmanlis avaient soumis Chaki, le Chirvan, Chamakhi et Derbend. La guerre étant terminée de ce côté-là, Chah-Abas, après avoir vécu en paix quelques années, dans sa capitale d'Ispahan, tourna ses regards vers la conquête de l'Aderbidjan, marcha contre Tauriz, à la tête d'une armée considérable, et eut le bonheur de réussir à prendre dans une année Tauriz, Érivan, Nakhdchovan[2]). L'année suivante il s'empara de Gandja, de tout le Qarabagh, de Chamakhi, de Derbend et des contrées environnantes, arracha aux Osmanlis Tiflis et tout le pays d'Ibérie, après quoi il fit la paix avec le monarque osmanli et fixa les limites et domaines des deux empires, de Perse et de Grèce. Ce fut ainsi que ce brave et énergique souverain mourut en 1078 (mercr. 15 oct.) = 1628.[3])

La même année on lui donna pour successeur, à Ispahan, son petit-fils Chah-Séfi, qui, après avoir gouverné paisiblement et d'une main vigoureuse, trépassa, laissant la royauté à son fils.

Chah-Abas le Petit, en 1091 (mercr. 12 oct.) = 1641. Celui-ci ne fit que consolider la position des Persans, calmer le pays et mettre son peuple à l'abri de toute atteinte de ses ennemis. De son temps furent relevées les ruines des villages, des villes et de toutes les contrées d'Arménie et de Perse; car il aimait les chrétiens et s'occupait de la prospérité générale. Aussi les églises, les couvents et les hermitages furent-ils restaurés, et entre autres les saints siéges d'Edchmiadzin et de Gantzasar, d'Aghovanie, sous le saint pontife Philippos, et sous Pétros, catholicos des Aghovans. Après un règne glorieux, il mourut en 1100 (jeudi 10 oct.) = 1650.[4])

La même année, la royauté passa à son fils Chah-Souleïman, sous lequel la paix générale se maintint, les ruines continuèrent à se relever, la population augmenta; la droiture, la justice dans les jugements, l'allégement des impôts, le bon ordre en toutes choses, se firent sentir. Ayant ainsi gouverné son pays et ses sujets, il mourut en 1139 (lundi 30 sept.) = 1689.

Après lui régna son fils Chah-Soulthan-Houséin, notre contemporain, jeune d'âge, en 1140 (mardi 30 sept.) = 1690.

---

1) V. Mém. hist. de Zakaria, I, IX, et Dates d'Arakel.
2) En 1602.
3) Le 7 janv. 1629.
4) Lis. en 1666; cf. Zakaria, l. II, ch. XLIII.

Or nous avons recueilli les événements précédents dans les anciennes histoires et notamment chez l'élégant vartabied Arakel, à qui Dieu fasse miséricorde! Pour ce qui concerne le temps présent, nous avons l'intention de le retracer ici. Gloire au Christ dans les éternités!

Ch. III. Agitation et décadence de la monarchie persane.

En la 10e année de son règne, Chah-Soulthan dit Houséin donna l'ordre de faire le dénombrement, hommes et terres, de la nation arménienne et de tous les peuples soumis à ses lois. Des fonctionnaires estimés, dévoués à sa maison, des écrivains, des secrétaires [1]), durent aller inscrire, sans erreur ni déguisement, tous les âges depuis 15 a. et au-dessus, en vertu d'une instruction formelle, ainsi conçue: „Quiconque découvrira un individu se cachant, s'esquivant, et le fera connaître au roi, la tête de l'individu caché appartient au roi, ses richesses sont la propriété du dénicheur.“ Il fut ainsi fait, à force de recherches et d'investigations, par ruses et par menaces. Dans un village donné le tanouter, les prêtres, le gzir [2]) ou maître d'une hôtellerie étaient détenus dans une maison, séparés l'un de l'autre, sommés de donner les noms des gens du village, qui étaient aussitôt inscrits; puis on confrontait leurs dires, on les contrôlait, l'un par l'autre; y avait-il du plus ou du moins dans les indications, que l'on couchait par écrit, ce qui s'appelle *moutchalca* [3]), afin de châtier les donneurs de notices trouvées fausses, on attachait à la poutre, et l'on bâtonnait les gens susdits, condamnés à être punis. Joignez à cela nombre de cadeaux, des dixièmes, des indemnités sans mesures prélevées par les gens de guerre, ainsi que le doublement des indications. Après cela on inventoria les couvents, les ermitages, les églises des villages, les évêques, les moines, les prêtres; on se mit à en prendre note, car tout s'inscrivait, et en fin de compte, les marchands, les voyageurs, ainsi que les plus minces bagatelles vendues ou achetées, leur appartenant. Tout ayant été porté dans l'inventaire, on en fit rapport au monarque. Alors on fixa un impôt de capitation, triple de celui précédemment assigné; les fonctionnaires, ecclésiastiques mêmes, qui jamais n'avaient été taxés, furent chargés dix fois plus que les laïcs. Ce dénombrement s'acheva à-peine en trois ans: commencé en 1148 (mercr. 28 sept.) = 1698, il fut ordonné en 1151 (sam. 27 sept.) = 1701 de prélever trois ans de la capitation nouvellement imposée, pesant même uniformément sur les ecclésiastiques et sur les réguliers. Sorti à la tête de 1100 hommes, le grand-vizir Mirza-Thahir, résidant à Tauriz, se rendit dans le Qarabagh et vint à Gandja, où il se fit donner bien plus qu'il n'était porté. Ses

---

1) Kartoular.
2) P. گزیر, préposé d'un village, percepteur.
3) Ar. مچال, Pouvoir, force?

gens se dispersèrent dans le pays, dans les villages inscrits au rôle; comme la charge était énorme, impossible à supporter, les habitants étaient tourmentés, écorchés, forcés de livrer chacun ce qu'il pouvait, les riches plus, le petits moins. Tel village donnait 150, 100, 50 toumans; les très petits, 30 ou même 20 toumans, pas moins. Les commerçants, les artisans n'étaient pas épargnés: c'est ainsi que les têtes étaient comptées et l'impôt levé rigoureusement, chaque année.

Après cela on imagina une autre sorte de taxe, nommée *abicouran*[1]), puis une nouvelle, sous le nom de „chahzadeh akhradchath," à laquelle s'ajouta une troisième, dite *chech dinar*[2]), qui fut triplée[3]). Un nouvel ordre fut donné, d'aller inscrire les limites des villages, des champs, la terre, l'eau, les vignes, champs, arbres, plantations: tout ce qui sert à l'homme fut inscrit généralement, tant chez les Arméniens que chez les étrangers et chez ceux qui vivent sous la tente, ainsi que chez les peuples pasteurs, dits Tharakama, dont on inventoria les troupeaux, de gros et de menu bétail. Toute espèce de réunion et de bandes[4]) de quadrupèdes fut prise en compte et dut payer une taxe double de celle des années précédentes. Tous ces fléaux, de nouvelle invention, ajoutés aux charges anciennes, pesaient lourdement sur le peuple, qui, au lieu d'allégement, éprouvait un surcroît d'aggravation. Et encore, à la manière du gouvernement persan, il fut institué dans toutes les villes et pays des chefs et commandants militaires: khans, sultans, qoulbegs, vizirs, darogas, thavildars. Autrefois, ceux à qui ces emplois étaient conférés n'étaient ni changés ni destitués légèrement, mais seulement pour cause de crimes, de dommages patents, pour spoliation ou cupidité, par suite de plaintes ou d'accusations adressées à la porte royale, où l'on allait signaler les méfaits. Encore se décidait-on avec peine à priver l'homme de son emploi. Maintenant, sous le règne actuel, les choses ne se passaient pas ainsi: monarque et seigneurs se succédaient sans interruption, pour exiger des présents; la même ville, la même province voyaient dans une année défiler plusieurs princes et gouverneurs, qui, ayant obtenu le pouvoir à force de cadeaux, prétendaient se récupérer en accablant et pressurant le peuple de mille manières, en écorchant, spoliant, leurs administrés. Les gardiens des lois, secrétaires, juges, cheïkh-al-islam, cheïkhs, qadis, suivaient leur exemple.

A tous ces maux il s'en joignit encore un autre; une fois établis maîtres des villages et des champs, les officiers et soldats mercenaires, détachés moyennant tonlouq[5]), prenaient la dîme de l'argent que l'on avait donné et la mettaient au

1) Ar. ابی کوران, père des troupeaux.

2) Ar. اخرا جات, dépenses du Chah-Zadeh.

3) P. ar. شش دینار, six dinars.

4) L'auteur emploie ici cinq termes différents: les troupeaux de gros bétail, de moutons, de chèvres, et deux termes généraux, sans signification particulière.

5) Proprement, caleçon, habillement; impôt pour le fourniment des militaires.

compte du roi; mais au lieu de la tirer de leur poche, ils l'ajoutaient en surplus à leurs administrés, sur lesquels ils la prélevaient. Non contents de ces exigences, ils enlevaient les garçons et les filles, forçaient hommes et femmes à apostasier, les dépouillaient de leurs biens, qu'ils donnaient aux renégats. C'est ce qui est arrivé sous nos yeux, à Dchougha et à Érivan, à plusieurs puissants personnages, réduits par-là à l'indigence et aux dernières extrémités, et en les questionnant nous avons appris que la cause de leurs malheurs était la confiscation subie par eux au profit des apostats. C'est ainsi que la richesse du pays a été amoindrie, sans que nous en retracions le détail par le menu, et que la religion persane a été imposée. Ces gens avaient fait opposition aux règlements concernant l'impôt de capitation et aux ordres qu'ils devaient accomplir. C'est pourquoi les justes châtiments de Dieu les ont atteints, chez eux et en Arménie, comme je me propose de le dire. De leur cruauté et impiété, de leurs extorsions et brigandages je n'ai donné qu'une légère esquisse; leur irréligion, leur conduite criminelle, leur grossièreté [1]), leur folie, ainsi que leurs discordes, leur opposition à Dieu et aux commandements des saints livres, je vous les ferai connaître, Dieu aidant; telle a été la cause de leur décadence. Daigne Jésus nous en débarrasser; gloire à lui dans les éternités! Amen.

Ch. IV. Oppositions et hostilités se soulevant en divers lieux, contre la domination persane.

Ici se réalisent les pressentiments du prophète Daniel, les temps de sa vision s'accomplissent, comme l'ont supposé plusieurs sages hommes, réfléchissant aux dix cornes du bélier [2]), emblême de dix rois, se dressant au sein de la race persane, car le compte s'en est retrouvé. Ou bien telle était la volonté de la Providence divine, tenant en ses mains la coupe qu'elle fait boire, comme juste rétribution; car elle dispose en maître de la domination du monde et la départit à qui elle veut. C'est ce que l'on peut voir désormais. En effet, à l'époque de Sultan-Houséin, il y avait du côté du Khorasan et de Qandahar une nation nommée Aghovans, indigène, dit-on, des montagnes du Caucase et du pays des Alains [3]), et conservant encore son ancien nom. Autrefois chrétiens, le conquérant

1) ասպռութիւն, dérivé de ասպռ, épithète d'origine et de sens inconnu, que je n'ai vue appliquée qu'aux Ibériens dans deux ou trois passages d'auteurs arméniens; ce doivent être des termes excessivement flétrissants, dont la vraie signification m'échappe. Toutefois, dans le Dict. Persan-Arménien de Douz-Oghlou, j'ai trouvé le mot persan کلزدر expliqué par ասպռ, անտաշ «grossier, non dégrossi.»

2) Dan. VII, 23.

3) C'est une des étymologies et des origines qu'on a supposées au nom et à la race des Afghans, peuple dont l'ethnogénie reste encore à déterminer; v. entre autres Th. Chr. Tychsen de Afganorum origine et historia, dans les Mém. de la Société de Göttingue, pour 1803. Certaines personnes les croient descendants d'Abraham, par sa

Lang-Timour, qui a soumis une partie de l'univers, comme l'atteste l'histoire, fit émigrer de son pays cette nation, au nombre de 25,000 familles, et les installa dans leur demeure actuelle. Depuis cette époque, dis-je, ils ont passé à la religion de Mahomet, se sont propagés et multipliés, sont devenus princes, chefs, chacun de son domaine, et maîtres souverains, jusqu'à l'époque de Chah-Abbas le Grand, qui, par la conquête de Qandahar, devenu lui-même possesseur du pays, les soumit à son autorité. La chose se continua sous *ses fils*[1]) et ses petits-fils, jusqu'à l'année 1150 (vendr. 27 sept.) = 1700, où la contrée commença à s'agiter. Il en fut de même d'une autre nation, celle des Bouloudj et de celle du pays de Sovoukh-Boulaq, habité par les Turkomans, dont le chef, un certain Souléman-Baba, se disant issu de la lignée des anciens rois Djihan-Chah et Iaqoub, résidant à Tauriz du Chahastan, se mit à parcourir le pays d'Astarabad, dont le chef était un certain Adinaqourd. Cependant les montagnards du Caucase, les peuples des Lecs ou Lazkis[2]), habitant au sein des neiges, les Huns de l'histoire, éternels ennemis de l'Aderbidjan, de notre nation arménienne et de notre religion, s'unirent tous avec les Aghovans susdits et, tournant le dos aux Persans, se soulevèrent contre leur monarque. Chacune de ces nations se mit à ravager les pays de son voisinage, à y faire des prisonniers, à y exercer des massacres, et cela non dans une seule année, mais dans une longue suite de temps Les révoltes s'étant succédé durant l'intervalle de quelques années, le monarque rassembla des troupes, qu'il confia à des capitaines, à des généraux, qui, malgré les trésors dépensés, éprouvèrent des défaites. Quelques-uns, il est vrai, réussirent à grand'peine à apaiser le mouvement, mais leurs triomphes ne furent pas assez signalés pour amener une soumission complète, et *l'agitation*[3]) des contrées de Qandahar et des Caucasiens se prolongea longtemps. J'en parlerai en son lieu, si c'est la volonté de Dieu. Gloire à Lui, dans les éternités!

Ch. V. Ce que firent les Huns et en même temps la contrée entière des Aghovans — Afghans.

Il est connu de chacun que dans une maison ou édifice grand ou petit, prêts à crouler de vétusté, d'abord les murailles et les fondations se désunissent et se

---

2e femme Kéthoura. Il est inutile de dire qu'entre les Alains, les Albains ou Aghovans du Caucase et les Afghans, il n'existe aucun lien historique ni philologique.

1) Même en lisant «son fils,» cette indication est fausse historiquement.

2) Les peuples que nous appelons Lesguis, sont appelés Lecs par les Géorgiens, Laczi par certains auteurs russes et arméniens, comme le diacre Zakaria et le catholicos Abraham, dans son Histoire de Nadir-chah, et ici-même par notre historien Lazki ou Lazǵi. Dans leur langue, *leh* signifie «un homme;» c'est l'origine des diverses variantes du nom que les Européens leur attribuent, en général, car chaque peuplade de ces montagnards à son nom particulier.

3) գավկ.

fendent, puis le plafond de la terrasse s'affaisse, et la terrasse elle-même s'effondre: c'est ce qui arriva à la monarchie persane. Les Lazkis du Caucase, demeurant en-deçà de la montagne, dans les pays de Gakh, de Djar, de Thala et d'autres villages, avaient pour chef Ali-Soultan, précédemment investi de ce titre par le chah. Celui-ci et plusieurs chefs indépendants, de concert avec lui, se révoltèrent contre le monarque en 1161 (mardi 25 sept.) = 1711. Ayant déjà ravagé et pillé le pays d'Enisel[1]), les villages de Chakoua, de Barsndjaq, de Moumbarak, de Tcharkathal, et y ayant fait des prisonniers, ils s'avancèrent jusqu'aux villages de Kandak, qu'ils ruinèrent complètement. S'enhardissant d'année en année, ils étendirent leurs incursions en-deçà et au-delà du Kour, dans les contrées de Chaki, de Qabala, de Qazan, et jusqu'au voisinage de Chamakhi, désolèrent entièrement et dépeuplèrent les pays de Qazakh ou Akhsdev, d'Amir-Chamchadinlou ou de Zakam, les quatre vallées de Gandja-Basan ou Chamkor, de Gandja-Basan, d'Oscanabadou-Tzor, de Kourak-Basan et bien d'autres. Les restes de la population s'enfuirent dans les montagnes, dans les cavernes de l'Artsakh, se sauvèrent et se mirent à l'abri dans leurs lieux forts.

En 1170 (jeudi 22 sept.) = 1720, Ali-Soultan en personne, ayant rassemblé une troupe d'au moins 8000 Lazkis, marcha contre la ville de Gandja et s'avança jusqu'à la grande route ou koutchan[2]), du côté du village de Southocoulan, sans toutefois attaquer la ville. Quand ils y eurent pénétré, les habitants occupèrent les passages environnant leur position et leur tuèrent environ 1220 hommes, en sorte qu'ils ne purent rien faire et rentrèrent honteusement chez eux. Ce que nous venons d'écrire s'accomplit chez nous dans l'intervalle de huit ou neuf ans, à partir de 1160 (lundi 25 sept.) = 1710. Le monarque eut beau commander aux troupes persanes, c'est-à-dire à celles établies à Chamakhi, à Gandja et dans les environs, de marcher contre les montagnards, les khans[3]) installés dans ces contrées eurent beau faire diligence, loin de leur tenir tête, ils furent constamment battus et détruits: tel fut le sort d'Hasan-Ali, khan de Chamakhi, qui s'étant avancé jusqu'à leurs terres avec 15,000 hommes, fut attaqué par eux, un matin, inopinément. La majeure partie de ses troupes furent exterminées, lui-même périt, et le reste prit la fuite. Lors d'une incursion à Chamkhor, Oghourlou-Khan, de Gandja, sortit à leur rencontre, tourna le dos et revint en fugitif dans la ville. Et encore un certain Kitchi-Khan, commandant de Chaki, fut tué après avoir fait tête quelque temps. Cette race de bandits s'enhardit et fit plus encore: elle eut l'audace de s'en prendre aux pays de Cakheth et d'Ibérie, qui autrefois leur avaient livré mainte bataille, où le sang

---

1) Énisel ou Éliséni et Chaki sont des lieux connus: quant aux autres, j'en ignore la situation.

2) کوچه, ქუჩა, rue.

3) խանան; lis. խանքն.

avait coulé à flots, des deux côtés. Deux ou trois fois, ils défirent en bataille rangée Imam-Qouli-Khan et s'emparèrent de tous ses effets et bagages[1]). Allant ainsi en avant chaque année, ils avaient tellement ravagé tout son pays, jusqu'au centre du royaume, qu'abandonnant leurs antiques résidences royales et épiscopales, ces gens s'enfuirent dans les lieux forts des montagnes des Thouches. Tels sont les faits qui inspiraient aux Lazkis l'audace d'entreprendre ce que j'ai à raconter.

Dans la contrée de Qabala, au pays de Chirvan, il existe une principauté de méliks musulmans, au lieu dit Qara-Sou, village de Qourd-Qach. On sait que c'était la résidence d'un certain Mélik-Mohammed, homme habile, heureux dans ses entreprises, mais plus cupide que Judas, plus insatiable qu'une sangsue, qui avait arraché, à force de réquisitions, tout le pays de Qabala au khan de Chamakhi. C'était un canton fertile, populeux, prospère, habité soit par des Arméniens, accourus ici en masse, du Qarabagh, et plus nombreux que les indigènes, soit par d'autres races, aborigènes du lieu. Le mélik en question avait eu l'adresse d'amasser de grands trésors, des masses d'or et d'argent, et de mettre la main sur tout. Le mécontentement public était devenu tel, que les Arméniens de Bozer se réunirent à la porte du khan et informèrent le monarque. Il y avait un certain prêtre Barsegh, natif du canton de Khatchen, dans le Qarabagh[2]), et de la famille des méliks, dont les parents, lors de l'émigration des Arméniens de sa communauté, étaient venus avec leur famille se fixer au village, nouvellement construit, de Socouthlou. Comme il était le seul restant de sa race dans tous les villages, on l'avait pris et envoyé à la porte royale, à Ispahan, pour qu'il obtînt le titre de mélik des Arméniens du pays, comme descendant des anciens méliks. Il était parti, suivant le vœu de ses compatriotes, et était revenu avec l'autorisation suprême. Toutefois, son adversaire était tellement fort qu'il ne put lui tenir tête; celui-ci ayant, par des présents, aveuglé le commandant de Chamakhi, on ne tint pas compte des paroles du prêtre. Non contents de crier avec lui, les principaux de Chamakhi se soulevèrent contre le khan et, s'étant rendus à la porte royale, le firent destituer: quant au mélik, ils se plaignirent au monarque, en disant: „Que le mélik avait amassé des sommes énormes et songeait à se révolter.“ Le prince ordonna d'inventorier ses biens, meubles et immeubles quelconques, de les prendre au profit du fisc et de le mettre lui-même et les siens en prison: ce qui fut fait. Les exécuteurs royaux inscrivirent et scellèrent[3]) la maison et les biens du mélik et, enchaîné, ainsi que son frère Ahmed, l'amenèrent à Chamakhi, où il fut mis en prison. Au bout de quelques mois il fut relâché et reprit son emploi. On dit que ses biens et

1) V. Hist. mod. de la Gé., I, Cakheth, et dans l'Addition, t. II, p. 407, les lettres du roi Imam-Qouli-Khan ou David, fils d'Éréclé 1er.

2) Entre le Qarabagh et la Siounie septentrionale.

3) Ի գիր և պատ կնքեցին.

propriétés confisquées se montaient, en or et en argent, à 70,000 toumans, sans compter les effets et menus bagages, les animaux et les domaines, qui étaient sans nombre; car il avait, assure-t-on, 500 moulins à eau, 500 *tinc*[1]) pour nettoyer le riz, 500 *bouj*[2]) et machines à dévider la soie, quantité de ruisseaux et de canaux, dits *arkh*, de ceux qui servent dans la culture des terres: imaginez, en somme, l'opulence du personnage.

Quand il se fut écoulé quelques années, un khan de Chamakhi, nommé Houséin, se saisit de nouveau des deux frères, auxquels on coupa la tête, par ordre du chah. Il mit ensuite la main sur ses trois fils, Peïkar, Ibrahim et Qasoum, et à force de tourments et de tortures, leur enleva leurs dernières richesses, se montant, dit-on, à 25,000 toumans: après les en avoir dépouillés, on les laissa en paix. Peïkar vint auprès du chah, obtint le titre de mélik et revint chez lui, où il se comporta comme son père. Au bout de quatre ans, un autre Houséin-Khan, de Chamakhi, lui fit couper la tête dans sa propre maison; quant à sa femme, à ses fils et à sa fortune, le tout ayant été conduit à Chamakhi, on en fit l'inventaire et on le confisqua au profit du roi: on dit aussi qu'il y en avait pour plus de 20,000 toumans. Ses frères Ibrahim et Qasoum se réfugièrent auprès d'Ali-Sultan[3]), ci-dessus mentionné, et de là passèrent au-delà de la montagne, chez les principaux de ces tribus des Lazkis, qui appartiennent, dit-on, à deux sectes musulmanes, les chiites, Persans ou Qizilbach, les sounites, Osmanlis. Comme ces montagnards et les Afghans de Qandahar, les Ouzbeks, les Boukhars, les Arabes et autres, en grand nombre, suivent cette dernière religion, les deux fugitifs passèrent chez les Lazkis, leurs coréligionaires. On dit qu'ils y allèrent de porte en porte, nu-pieds, la tête découverte, à cause des affronts qu'ils avaient eus à supporter de la part des chiites; car telles sont les mœurs locales. Durant leurs pérégrinations le ressentiment développa chez ces peuples une rage furieuse; les Lazkis, honteux d'un tel état de choses, s'appelèrent l'un autre, s'entendirent, s'exaltèrent et formèrent des rassemblements de myriades de myriades, de milliers de mille. En effet on n'entendit plus parler que d'incursions de Lazkis vivant de ce côté des montagnes, celles que j'ai racontées, et les tribus ne songèrent plus qu'à se joindre aux tribus. Ainsi, l'année précédente[4]), Sourkhaï, l'un de leurs chefs, entra en Ibérie, passa au S. du Cakheth et de Tiflis, et ravagea les cantons de Somkheth et de Doumanis.

Maintenant, pour la raison susdite, en 1171 (vendr. 22 sept.) = 1721,

---

1) *տինկ* P. تنك, moulin à riz.
2) P. بوز mâchoires.
3) V. § V.
4) Soit en 1719.

le 10 août [1]), les Lazkis, accourant en masse, sous la conduite de leurs principaux chefs, à savoir, le chamkal Sourkhaï sus-nommé, Hadji-Daoud ismin — ousmeï — et Ali-Sultan, marchèrent contre la ville de Chamakhi, qu'ils attaquèrent furieusement durant huit jours, sans pouvoir la prendre, et ayant reçu la nouvelle que sur leurs derrières, certains individus avaient soulevé leur pays, battirent subitement en retraite, durant la nuit, pour retourner chez eux. Les habitants se mirent donc à fortifier leur ville par des retranchements profonds et à l'enceindre de murailles. En outre, il leur vint des renforts de divers côtés, de Gandja, du Qarabagh et de Moughan, et un nouveau khan, nommé Houséin, d'Agoulis, arriva par ordre du chah. Ils se tinrent sur la défensive jusqu'au mois d'août de l'année suivante. [2])

Cependant les montagnards susdits revinrent en troupes plus nombreuses, et ayant livré durant douze jours de sérieuses attaques, prirent la ville, en 1170 (jeudi 22 sept.) = 1720, le mercredi du jeûne de la S^e Vierge, août 1721 [3]). La ville fut donc prise, de cette manière: on a précédemment indiqué, que les musulmans sont divisés en religions, chiites et sounites, auxquelles les habitants appartenaient par moitié; comme les Sounites formaient le plus grand nombre, les habitants du quartier Sa... [4]) thorphaq ouvrirent nuitamment, de leur côté, et firent entrer les troupes ennemies, auxquelles ils se joignirent au point du jour, et leur livrèrent la ville. Les Lazkis passèrent au fil de l'épée les musulmans Qizilbach. Que vous dire des malheurs de la ville, des ruisseaux de sang coulant dans les rues? Huit cent des principaux et des personnages les plus considérables, qui s'étaient enfuis et retirés dans leur asyle, au milieu de la ville, furent massacrés à la fois, comme des animaux, en poussant des cris de douleur. Beaucoup des soldats persans et de leurs chefs s'enfuirent où ils voulurent, et leurs biens, leurs maisons, leurs familles et leurs enfants, furent livrés au pillage, emmenés captifs. Pour le khan Houséin, pris et gardé durant quelques jours, il fut remis entre les mains d'Ibrahim-Agha, frère du mélik Peïkar sus-mentionné, qui le tua, en représailles de son père et de son frère. Quant aux chrétiens arméniens habitant la ville et les villages, le massacre en fut moins considérable: il n'y eut que peu de victimes, parce que la miséricorde

1) Lis. en 1169 (mercr. 23 sept.) = 1719, le 10 août (1720).

2) Soit 1170 (jeudi 22 sept.) = 1720, mercredi 9 août 1721.

3) En 1721, Pâques 9 avril, 19e lettre + 4 = 23 : 7 = 2 + 11 = dim. 13 août l'Assomption: mercredi précédent 9 août. Toutes les autorités que j'ai pu réunir s'accordent à fixer la prise de Chamakhi en 1721; Krusinski, Hist. mod. de la Gé. t. I, p. 115; Hanwai, ibid. p. 116, au mois de septembre, t. II, p. 34; le P. Bachoud, 15 août; ibid., p. 419, une autre indication. Ainsi il me paraît d'autant plus probable que la date donnée par notre auteur, au commencement du précédent § «Maintenant..» doit être rectifiée; qu'après avoir fixé la première expédition des Lesguis en 1171 = 1721,2, il revient ici à l'année 1170 = 1720,1, pour des faits évidemment antérieurs.

4) Il manque quelques lettres dans notre exemplaire de l'imprimé.

du Christ veilla sur eux. Toutefois une bonne partie de leurs biens furent mis au pillage, mais leurs fils et leurs familles échappèrent à la captivité.

Il faut savoir quelle était l'opulence de la ville de Chamakhi. Depuis l'année 1055 (lundi 21 oct.) = 1605, qu'elle fut enlevée aux Osmanlis par Chah-Abas, jusqu'en 1170 (jeudi 22 sept.) = 1720, pas un fétu ne s'en était égaré. Servant de port à la mer Caspienne, de résidence et de bazar aux marchands de tous les pays, de rendez-vous aux Grecs, aux Indiens, aux gens de Dchougha, aux Russes et à toute la terre, elle regorgeait de richesses et de trésors. Aussi le peuple cupide et insatiable des Lazkis, une vraie troupe d'ânes, se donnèrent-ils à cœur joie de la dépouiller, comme font les brigands sans foi d'un homme tombé entre leurs mains, et ayant amassé des quantités d'effets, des masses d'or et d'argent, ils les emportèrent au-dehors en détruisirent une partie, se les partagèrent et les prirent avec eux, dans leurs demeures. Ces malpropres, ces malappris donnaient de l'or pour une bouchée de pain, pour un melon. Telle fut la prise de l'opulente Chamakhi.

Quand la ville eut été enlevée, les commandants de Gandja et d'Érivan en informèrent avec un cri de douleur le monarque et se portèrent en masse à Barda, d'Aghovanie, sur le bord du Kour: c'était le khan d'Érivan avec tous ses fonctionnaires, puis le khan de Gandja et tous les principaux personnages du pays, ainsi qu'une énorme quantité de troupes, se montant à 30,000 hommes. Cependant du côté du monarque il n'y eut et ne leur arriva aucun renfort, parce qu'il était lui-même très inquiété et occupé de combattre ses ennemis de Qandahar. Il dut se contenter de leur enjoindre, de vive voix et par écrit, de faire ce qu'ils pourraient; mais ces bêtes fauves, habitués à traquer des hommes, ayant la bravoure du chasseur et exercés à faire le mal, ne connaissaient pas la crainte: leur nom seul et le son de leur voix faisaient trembler d'effroi les environs. Doucement et sans tumulte, sans pousser un cri, ils franchirent le grand fleuve, durant la nuit, et tandis que la race molle et efféminée des Persans s'étaient livrée toute la nuit, suivant son habitude, à l'ivresse des banquets, et vers le matin étaient profondément endormis, comme des chiens. Quand il fit jour, et que le soleil se montra, les Persans coururent aux armes, et pendant qu'ils se préparaient mollement, les Lazkis vainqueurs les poursuivirent, l'épée dans les reins, vers le pied des montagnes de l'Artsakh, vers la rivière Drdovacan [1]), coulant dans la vallée de Khatchen. Ce fut ainsi qu'une sanglante défaite anéantit les projets des Persans, et que le rassemblement de Khazars, après les avoir battus à fond, rentra joyeusement dans ses demeures. Cela eut lieu en automne, en l'année 1170 (jeudi 22 sept.) = 1720. [2])

Quand l'hiver eut cessé de durcir la terre, et que la douce brise du prin-

---

1) La Tharthar.

2) D'après les autorités citées dans l'Hist. mod. de la Géorgie, ce n'est pas après,

temps[1]) se fit sentir, ce fut pour nous un affreux malheur. Au mois de mars, aux environs de la grande Pâque du Seigneur, les Lazkis, sous l'inspiration d'un nouvel attentat, se réunirent en masses doubles et triples et formèrent des bataillons nombreux comme les sauterelles. Des myriades de myriades, des milliers de mille, sortis par la Porte-de-Fer, arrivèrent à Chamakhi, se fixèrent au point de jonction des fleuves Kour et Araxe, en face de la fertile plaine de Moughan. Cependant Tcharkhatchi, général persan, qui se trouvait avec des troupes nombreuses au canton de Barcouchat, sur le bord dudit fleuxe Araxe, n'eut pas plutôt appris cette nouvelle, que l'impie, se chassant lui-même, vida la place sans avoir rien fait. Pour les Huns, gens braves et avides de sang, ils traversèrent la rivière et vinrent au canton de Dizac, dans le Barcouchat. Ayant cerné la montagne et la plaine, d'après un plan régulier, ils se jetèrent sur les habitants, avec toute la métode de vendangeurs intelligents. Comme le pays était plein de chrétiens et de musulmans, ils les attaquèrent, le jour du grand samedi[2]), et trois jours durant ravagèrent la contrée, la vidèrent d'hommes et d'animaux, par le massacre et l'enlèvement des captifs. De là ils allèrent faire la même chose dans le canton de Varand; toutefois le mélik Baqir, ayant bientôt expédié contre eux quelques hommes de ses subordonnés, leur enleva la moitié des prisonniers et débarrassa d'eux la localité. Le Lazkis passèrent ensuite dans le canton de Khatchen, où ils se montrèrent d'autant plus hardis et intrépides que personne n'y vint au-devant d'eux, comme ami ni comme ennemi. Tout le monde leur ayant présenté le dos, au lieu de la face, ils n'éprouvèrent aucune difficulté pour entrer et y firent ce qu'ils voulurent: je ne saurais dire le tout. En un jour cette razzia s'étendit tout à la fois dans les montagne et dans les plaines, de la rivière de Carcar, à celle dite Drdovacan et au canton de Tcharaberd. Ayant d'abord incendié les maisons en bois et les toits des édifices des villages, ils se mirent à faire des captifs, amenés du sommet des montagnes, tirés des coins des rochers, des forêts sombres et hérissées de buissons. Ayant rassemblé les biens et effets de ces gens, pêle-mêle avec leurs troupeaux de toute espèce d'animaux, moutons et gros bétail, il les poussèrent indistinctement à travers la rivière de Khatchen. Prisonniers et animaux allaient confusément, comme un torrent affolé, comme une armée immense. C'est ce que j'ai vu de mes yeux, car dans ma fuite j'avais gagné, sans être atteint par eux, l'extrémité de la montagne dominant le saint siége de Gantzasar, et de là j'apercevais tout ce qui se passait. L'événement eut lieu en 1171 (vendr. 22 sept.) = 1721, le20 avril (1722), dimanche d'Achkharhamatran[3]). Quel spectacle que celui des souffrances

---

mais avant la prise de Chamakhi, que les Persans furent battus sur les bords du Kour: toutefois la date ici donnée peut être exacte, puisque 1170 arm. = 1720,21.

1) Evidemment en 1722, Pâques le 25 mars, 4 avr.

2) Soit le 24 mars.

3) Il doit y avoir ici une erreur capitale. Disons d'abord que le dimanche Achkha-

des survivants, du chagrin des gens ruinés, emmenés en exil, des douleurs des mères, de l'affliction des enfants captifs, des lamentations de ceux qui restaient orphelins, des plaintes sur les biens enlevés, des cris de désolation, se mêlant aux accents plaintifs des hommes fendus par le milieu du corps! Oui, les montagnes, les rocs auraient changé en sympathie leur nature insensible. Cependant les troupes ennemies, encombrées de butin et de prisonniers, amenèrent tout cela à leur campement. Ils partent, s'arrêtent à Ternakert, sur la rivière Drdan, nommée aujourd'hui Tharthar, en langue persane, qu'ils franchissent sur le pont de Qari-Kopri. Ne s'étant pas arrêtés là, ils ne purent faire au pays de Tcharaberd et de Barda autant de mal qu'au nôtre, parce que les habitants, prévenus à l'avance, s'étaient fortifiés dans leurs positions, même quelques jeunes gens osèrent leur faire tête et en tuèrent un certain nombre. Aussi se hâtèrent-ils d'expédier vers leurs montagues, de l'autre côté du grand fleuve Kour, butin et captifs. Pour eux, ils se portèrent en hâte vers la ville de Gandja. [1])

En ce temps-là le grand baron Kalb-Ali-Beg, seigneur de Tcharaberd et de Qaïnaq et petit-fils de Dargah Qouli-Sultan, éprouva de leur part les plus grands désagréments. S'étant enfui du pays de Dzar et se trouvant sans ressources, il était venu auprès d'eux, puis, au bout de quelques jours, leur laissant son jeune fils en ôtage, il était retourné chez lui. Pour eux, ils poussèrent du côté de Gandja et y restèrent une douzaine de jours, sans pouvoir la prendre, parce que les habitants faisaient bonne résistance. Notamment les grands personnages de la ville, informés de leur marche, s'étaient portés à Tiflis, auprès de Vakhtang, roi d'Ibérie, qui avait promis de venir. Cependant les courriers commençaient à paraître, et les messagers arrivaient l'un après l'autre auprès du roi, marchant contre les Lazkis avec 40,000 hommes. Quand il eut atteint le canton de Chamkor, ces gens s'écoulèrent du côté du Kour et, en trois jours, l'un après

---

rhamatran, des calendriers arméniens, საქვეყნო ეკლესიათა «des églises universelles,» chez les Arméniens-géorgiens, est le second après Pâques, ou le 3[e] de la cinquantaine. Or en 1722 Pâques tombant le 25 mars, le 2[e] dimanche après cette fête tombait le 8 avril; d'ailleurs, en 1722 le 20 avril était un vendredi, en 1723 ce serait un samedi, en 1724 un lundi: ainsi le 20 avril, dimanche, est impossible. D'autre part, en 1722, Pâques 25 mars, le second dimanche après celui de Pâques, serait le 8 avril. La série des événements nous ayant amené à l'année 1722, et l'expédition des Lesguis ayant eu lieu, suivant notre auteur, «au mois de mars, aux environs de la grande fête de Pâques,» qui tombait le 25 mars, je me crois en droit de dire que le «grand samedi» était le 24 de ce mois et «la fête des églises universelles» ou le dimanche 8 avril, ou simplement dans un des jours de la semaine qui le suit, mais certainement en 1722; cf. Arakel, ch. XXII, en 1658, Pâques le 11 avril, la fête des basiliques le dim. 25 avril.

1) La plupart des localités et des rivières mentionnées dans ce § se retrouvent soit sur la carte arménienne du P. Léon Alichan, Grande-Arménie, 8[0], soit sur celle de l'Arménie par Kiepert, en deux feuilles: elles font partie de l'ancienne Siounie et des trois provinces arméniennes d'Artsakh, d'Outi et de Phaïtacaran; c'est le Qarabagh des Persans.

l'autre, disparurent si bien vers leur pays, qu'il n'y en avait plus un seul. Pour le roi Vakhtang, avec sa troupe, se montant à plus de 40,000 hommes, il campa au S. de la ville qu'il venait secourir, avec l'assistance du Christ divin[1]), à qui gloire dans les éternités! Amen.

Ch. VI. Seconde venue de Vakhtang, roi d'Ibérie, à Gandja.

J'ai raconté comment Vakthang vint une première fois au secours de Gandja, menacée par la nation pillarde des Lazkis, qu'il força à la retraite, sans livrer combat. Cependant les habitants se prirent de paroles avec lui: „Si, dirent-ils, les nations de notre voisinage ne s'étaient pas entendues et mises d'accord avec les Lazkis, ils ne seraient pas venus chez nous et dans notre pays. C'est à leur instigation, comme coréligionnaires et de même croyance que les sounites, qu'ils sont venus. Si donc tu es ami et adhérent loyal de l'auguste chah, et bien intentionné pour nous, tu dois aller les piller, razzier[2]) et faire captifs." Ces propos, de leur part, avaient encore une autre cause. Les Gandjiens avaient obtenu le secours de Vakthang par la promesse de grosses sommes, qu'ils ne payèrent pas, et par suite tombèrent entre ses mains.

C'étaient les jours du printemps, l'année 1171 (vendr. 22 sept.) = 1721, le mois de mai (1722); les tribus des nomades et pasteurs Tarakamas s'étaient, suivant leur vieille habitude, portées dans les pâturages herbus des montagnes et avaient pris la fuite par crainte des Lazkis. Maintenant, en punition de la mauvaise foi des Gandjiens, dont le chef était Djavad-Khan, Vakhtang ordonna à ses gens de faire le ravage chez ceux dont ils s'étaient plaints. En conséquence la folle nation des Ibériens déchaîna ses bataillons, plus impitoyables que les Caucasiens, qui se répandirent dans les montagnes, dans les vallons et dans les vastes plaines de Zagam, de Chamkor, de Gandja-Basan, d'Oscnabat, de Kourak-Tchaï, de Barda, jusqu'au village de Goulistan et à la rivière Drdan. Bien qu'ils y aient commis moins de massacres et d'enlèvements d'hommes, cependant tout ce que leurs yeux voyaient, en fait d'animaux, les poules mêmes, les chats et les chiens, et en fait d'êtres inanimés, on ne peut nombrer les objets en bois, en laine, en terre, qu'ils ont dérobés. S'il en est ainsi, que dire des objets utiles ou précieux, en or, en argent, et autres effets et ustensiles? Et comme, à cause de l'abondance du butin, il y avait trop de cuivre, de fer, d'étoffes, d'habillements, les bêtes de charge manquant, ils les emportaient à leur campement, près de Gandja, dans la plaine de Tcholac, sur des chars, dont

---

1) Cf. Hist. mod. de la Gé. I, 115, 401, 577; II, 37, 413—428.

2) Ce mot et celui de razzia, qui sont maintenant passés des journaux français de l'Algérie dans ceux de France, dérivent de l'arabe غازى ghazi, prononcez razi, à la manière africaine; razzia signifie victoire, incursion heureuse.

ils s'étaient munis. Cela, ils ne le faisaient pas seulement dans les villages musulmans; non, ils étendaient leurs déprédations de meubles et d'immeubles jusque dans les cantons arméniens sus-mentionnés. S'il arrivait qu'un bataillon géorgien rencontrât un village chrétien, dont les prêtres et la population venait au-devant d'eux, avec croix, chapes, sonnettes et cierges, comme pour des chrétiens, les Ibériens tombaient sur eux, prenaient et pillaient habillements, églises, livres, ustensiles, hommes, femmes, mettaient à nu le village, comme l'enfant qui sort du sein de sa mère, et ne s'en-allaient qu'après l'avoir dévalisé Ce fut ainsi qu'ils ravagèrent et vidèrent complètement le territoire de Gandja, au profit de leurs campements. Qui pourrait nombrer les têtes de menu et de gros bétail? Leur usage étant de donner à leur chefs la dîme du butin, on dit que cette part se monta à 25,000 têtes de moutons et à 9,000 bêtes à cornes: figurez-vous le reste. Tel fut le secours qu'ils nous apportèrent par leur présence; ce qui restait de l'insolente nation des Lecs, les Ibériens cupides, insatiables, impitoyables, le grapillèrent. Or il faut savoir que le roi Vakhtang était un homme bienveillant, craignant Dieu, aimant les chrétiens, dépourvu de rancune. Il ordonnait souvent avec menace à ses soldats de ne pas agir ainsi, de ne pas tuer ni enlever des hommes; mais les Ibériens, natures brutes et grossières, ne se soumettaient pas aux ordres de leur maître. S'étant conduits de la sorte, ils rentrèrent chez eux, et dans notre pays, resté sans maître, sans chef, chacun se mit à agir suivant sa fantaisie. Voyant cela et comprenant qu'il n'y avait pas d'espoir d'une conclusion pacifique, comme je me trouvais dans le camp de Vakhtang, je partis avec lui et me rendis au pays des Ibériens.

Ce fut en 1171 (vendr. 22 sept.) = 1721, que je partis de Gandja, et nous arrivâmes à Tiflis le 28 mai (1722). J'y restai quatre mois. L'automne venu, au mois de septembre, Vakhtang se prit à revenir à Gandja, pour la raison que voici. Après l'abaissement et la décadence de la nation persane, dont nous redirons les circonstances, ses ennemis s'élevèrent d'autant: c'étaient principalement les grands empereurs autocrates, Pierre, souverain de Moscou, et celui de Grèce, maître des Ismaélites de Constantinople, qui l'un et l'autre s'occupèrent de rassembler des forces contre la Perse. Le Russe prétendait secourir le monarque persan, le Grec s'emparer de ses états: „Puisque d'autres, disait celui-ci, veulent se rendre maîtres de ces pays, j'ai le droit d'y prendre ma part, car l'Aderbidjan m'a autrefois appartenu.“ Des deux côtés on envoya des messages à Vakhtang, roi d'Ibérie: „Mets-toi de mon côté, disait l'un, et sois mon sujet. Tu es mon coréligionaire, disait l'autre, et comme tel, tu dois corder et venir avec moi.“ Le monarque Pierre avait donc assigné un terme à Vakhtang et s'était engagé à venir en personne à Chamakhi, en automne, au commencement d'octobre: il devait l'y trouver prêt. Cette fois le roi de Perse, sur le point de tomber des hauteurs du trône, se hâta d'expédier à Vakhtang un rescrit, portant: „Je te donne toute puissance sur le pays de Gandja, sur l'Aderbidjan, et t'ai nommé chef et généralissime de tous les commandants de ces régions.

Hâte-toi donc d'assembler tes troupes, d'aller à Gandja et de défendre ces provinces contre mes ennemis[1])." Au reçu de cet ordre Vakhtang se prit à réfléchir dans son for intérieur: „Pressé que je suis par deux souverains, se dit-il, je dois me soumettre à l'un des deux. Or le Grec, étranger à moi et à ma religion, veut s'emparer par la force de mon pays. D'autre part, si le roi de Perse est mon maître naturel, l'empereur russe est chrétien, mon coréligionaire et doué de puissance. Je me rendrai à leur ordre et accomplirai les commandements de celui qui triomphera." Il donna donc l'ordre de rassembler son armée, réunit un corps considérable d'Ibériens et d'Arméniens, sans laisser personne en arrière, et me prit même avec lui; car depuis mon arrivée en Géorgie, jusqu'à sa seconde expédition, il m'avait traité avec bienveillance et ordonné de fournir à mon entretien.

Vakhtang partit de Tiflis avec une telle multitude qu'on n'en sait pas le nombre, et que je ne puis le dire, et nous arrivâmes au pont d'Anq-Kopri[2]), le jour de la sainte croix[3]). Ici il me manda en sa présence et m'ordonna de le devancer dans mon pays de Qarabagh. Quant aux troupes arméniennes, que les méliks y avaient réunies, il leur donna pour chefs quatre jeunes hommes: Avan, Chrovan, Chahni et Sarou-Khan, avec les titres de chiliarques et de centurions. Ceux-ci, avec les méliks de Qarabagh, lors de la première retraite de Vakhtang et de l'ébranlement de la monarchie persane, avaient attiré à eux toute la brave et énergique jeunesse de la maison d'Aghovanie et en avaient formé un corps dépassant 12,000 hommes. Retranchés dans les lieux forts de l'Artsakh, ils accomplirent au profit de notre pays de nombreux exploits, dont vous trouverez plus loin la mention fréquente[4]). Le roi donc, renseigné à ce sujet, me chargea de les lui amener avec leurs hommes. Pour lui obéir, je partis et fis organiser convenablement les troupes des princes, car ils étaient inexpérimentés en ce qui concerne le service militaire. C'était un ensemble de 10,000 hommes d'élite sous les armes, accompagnés des ordres du clergé et de nos serviteurs, qui furent reçus avec joie, en grand appareil, et que l'on croyait propres à restaurer la principauté d'Arménie. Après être descendus au lieu dit Tcholac, dans le territoire de Gandja, on y resta trois jours; car le roi Vakhtang se trouvait au-delà de cette ville, sur la rivière de Qotch-Qari ou Qara-Arkh, puis il les

1) Le diplome de cette nomination se trouve au Musée asiatique de l'Académie, en original géorgien; v. Hist. mod. de la Gé. II, 428. Il est au nom d'Houséin-Qouli-Khan — Vakhtang, alors musulman pour la forme — daté du 5ᵉ mois de l'année tatare du singe, et délivré par le Khanzadeh-Thahmasp, fils de Sultan-Houséin, alors assiégé dans Ispahan.

2) Le Pont-Brisé, sur la Khram.

3) En 1722, le dimanche 16 septembre.

4) Non-seulement dans les dernières pages d'Esaï, mais surtout dans le récit particulier d'un vartabied anonyme, faisant suite à celui-ci, on trouvera les exploits des Arméniens, soulevés contre l'autorité musulmane, à partir de l'année 1722.

anda auprès de lui. Nous partons, nous approchons du camp; le roi ordonne à es troupes de venir à notre rencontre, comme pour nous souhaiter la bienvenue. étant rejointes dans ce bel appareil, les deux armées se rangèrent, comme our le combat, front contre front, et nos braves, galopant en avant sur leurs hevaux, en ordre de bataille, paradèrent sous leurs cuirasses devant la ligne. a tonnerre de l'artillerie ébranlait la terre; la poussière, se mêlant à la fumée, ormait comme un nuage gros de la foudre, qui interceptait le soleil et nous ermettait à-peine de nous voir. Nous descendîmes enthousiasmés auprès du amp, et Vakhtang, à la vue de cette rencontre de nos gens, ressentit une joie ntérieure, visible en sa personne. Il envoya aussitôt nous inviter à venir, ainsi que les braves capitaines et les méliks, nous adressa des paroles d'encouragement et, pour nous fortifier, „Soyez braves désormais, dit-il, comme les héros; ne craignez rien ni personne, car le temps est venu du salut des chrétiens.“ Puis il m'adressa directement la parole et me fit de grands remercîments, et le lendemain il gratifia tous les capitaines de khalaths. Nous restâmes auprès de lui environ 25 jours.

Son motif pour nous traiter avec tant de bienveillance était d'abord son affection innée pour la nation arménienne et une certaine méfiance à l'égard de ses Géorgiens, nation toujours trompeuse et perfide: c'est pourquoi il voulait s'attacher les troupes arméniennes, comme les enfants de Tiflis. Puis s'étant assuré positivement de la venue de Pierre, le grand empereur des Russes, il désirait aller au-devant de lui, en toute solennité, à la tête des troupes des deux nations. Or, après une longue préoccupation, dans l'attente de la nouvelle de son arrivée, nos péchés l'emportèrent. Arrivé à la Porte-de-fer, qui est Derbend, les habitants livrèrent spontanément la place à l'empereur; mais je ne sais quel accident eut lieu, sont-ce les maladies ou d'autres malheurs survenus aux troupes, la perte des chevaux, qui ne purent supporter l'air et le climat, ou un naufrage, qui fit perdre les munitions et l'artillerie, ainsi que les vivres de l'armée; on allégua mainte autre cause. Quoi qu'il en soit, il se retira, laissant de nombreuses troupes et s'engageant à revenir l'année suivante. Pour lui, il rentra dans son pays.

À cette nouvelle Vaktang dut battre aussi en retraite, car on apprit cette fois, de la porte royale de Perse, que la ville d'Ispahan allait être prise, et que le chah et ses gens étaient bloqués dans l'intérieur[1]). En outre il arriva de là des courriers, disant: „Tes antiques ennemis se préparent à fondre sur la ville et ta famille; hâte-toi d'y accourir.“ Il s'empressa donc de battre en retraite et, après de légères escarmouches, au pays de Qazakh, pour d'anciennes offenses, il atteignit la ville de Tiflis; nous, restés sans espoir, nous rentrâmes chez nous et nous retranchâmes dans les montagnes, de difficile accès.

---

[1] Ispahan fut pris par les Afghans le 23 octobre 1722; cf. Дневникъ осады Испагани, dans Уч. зап. Ак. Н. ч. XVII, Прилож. 3.

Quant à ce qui concerne Vakhtang, nous n'avons plus que peu à dire. Après sa retraite, les maîtres de Gandja, du Cakheth, d'Érivan, de Bortchalou, de Qazakh [1]), restés encore chez eux, se déclarèrent ses ennemis, notamment le renégat Mahmad-Qouli-Khan, de Cakheth, autrefois nommé Costand [2]), descendant de Thamraz, et Oghourlou, khan de Gandja, tous deux ennemis, de race et personnellement, de la famille de Vakhtang, s'entendirent dès-lors pour l'accuser de rébellion auprès du nouveau monarque Chah-Thahmaz. En effet ce Chah-Thahmaz, l'un des fils de Chah-Soultan-Houséin, soustrait d'Ispahan à Qazouïn, avait été proclamé chah. C'est à lui qu'ils écrivirent: „Vakhtang songe à se détacher de toi, et s'entend avec les peuples d'Arménie et de Géorgie. Il envoie des exprès au monarque russe, pour qu'il vienne s'emparer de ton pays. Maintenant ordonne de faire ce qu'il te plaira.“ Ce blanc-bec sans cervelle, dressa donc un tel rescrit: „J'ai donné à Mahmad-Qouli-Khan le pays de Cakheth et de Karthal, i. e. Tiflis, ainsi que tout le touman de Géorgie; les capitaines et troupes de Gandja, d'Érivan et autres, des pays ci-dessus, l'appuieront. J'exige que tu me livres le roi Vakhtang, ou que tu m'envoies au plustôt sa tête.“

Aussitôt, ayant rassemblé des troupes de tous les côtés, Mahmad-Qouli-Khan pénétra nuitamment dans la citadelle — de Tiflis — à l'insu de Vakhtang, et, dès le matin, lança des boulets sur sa demeure. „Par ordre du chah, disait-il, sors d'içi et va-t'en.“ Lui, échappa avec peine aux Persans, qui l'ayant mandé près d'eux précédemment, sous la foi du serment, l'avaient gardé trois ans en exil, au fond de la Perse, lui avaient ensuite conféré pendant deux ans le généralat en chef de leurs troupes et, en lui rendant ses états héréditaires, lui avaient permis de rentrer chez lui. En conséquence Vakhtang, à son retour, tout en conservant les apparences, avait laissé percer aux yeux de tous son mécontentement secret, car il en était venu à haïr les Persans, tandis que ceux-ci étaient ses ennemis. Aussi, quand ils lui eurent déclaré la guerre, il se mit à ramasser des troupes, surtout parmi les gens de la ville, les braves Arméniens, disposés à sacrifier pour lui leurs âmes et leurs fils, leurs richesses et leurs personnes. La guerre s'engagea le premier du mois de décembre et dura jusqu'à la fête de Pâques (1723) [3]) entre Vakhtang, avec les troupes géorgiennes et arméniennes, et Mahmad-Qouli-Khan, avec les Persans. Que dire du pillage, des enlèvements d'hommes, des meurtres commis dans le pays? Dès l'abord, le résultat de l'affaire fut une défaite des troupes persanes, massacrées et forcées de fuir. Quant à Mahmad-Qouli-Khan, trouvé séparé de ses gens, il fut pourchassé et, sur le point d'être atteint, dirigea son cheval vers le Kour, au-dessous de Tiflis. Sa-

1) Ces deux derniers pays sont des cantons, au S. du Somkheth, entre la Gérgie et le Qarabagh, habités par des Thathars nomades.

2) Costantiné, fils d'Éréclé 1er, devenu musulman.

3) En 1723, Pâques le 14 avril.

tant donc jeté avec sa monture dans le fleuve, il le traversa à la nage et se porta dans le Cakheth, son pays. Toutefois, au lieu de se décourager et de mettre fin à ses méchants projets, à l'ambition ardente qui le dévorait, cet autre Judas se revêtit de son père Satan. Il se rendit donc de nouveau chez ses partisans, les Lazkis, s'entendit avec les montagnards caucasiens, car il n'espérait plus rien des Persans, et contracta avec eux cet engagement: „Aidez-moi et appuyez-moi; quand, avec votre secours et assistance, j'aurai pris la ville de Tiflis, je vous abandonnerai tout ce que vous y trouverez d'or et d'argent, de soie, de toile, de laine, de cuivre et de fer, sans exception, ainsi que tous les prisonniers faits par vous. Par-dessus le marché, je vous donnerai, de ma poche, trois toumans par homme; que je puisse seulement satisfaire ma vengeance et ambition!“

Entendant cela et électrisés par ces promesses de leur chef, la satanique légion des bandits fieffés, exercés au mal, accueillit avec joie de telles promesses et s'engagea à l'exécution de ses volontés. Aussitôt et sans différer, il se rassembla une masse de tribus sauvages, de barbares montagnards, sous le commandement de l'ismi — ousmeï — Ali-Soultan et de quelques autres. Partagés au sort en trois divisions, ils marchèrent contre la très opulente ville de Tiflis, objet de leurs longues convoitises, qu'ils cernèrent subitement. Pour Vakhtang, ses troupes étaient dispersées, et lui-même ne s'attendait à rien moins. Après avoir tenu quelques jours, il se vit sans espoir d'assistance et abandonné de plusieurs chefs et seigneurs géorgiens, tels que Giorgi, éristhav de Qarakhalkhan, et les Qaplanians, qui quittèrent la ville. Convaincu qu'à persévérer il ne sauverait ni la ville ni sa personne, il partit avec les siens et, d'un endroit quelconque, ordonna à ses capitaines de sortir eux-mêmes, d'aller de bon gré au devant de Mahmad-Qouli-Khan et de recevoir ses gens à l'intérieur, afin d'éviter, s'il était possible, un pillage général, la captivité ou la mort pour eux; car il songeait à ménager la ville, héritage de ses pères. Pour lui, il alla se mettre à couvert au fond de la Géorgie et de là expédia, l'un après l'autre, courriers et messagers au monarque russe, demandant un prompt envoi de troupes auxiliaires. Ces gens ne l'atteignirent pas. Mahmad-Qouli-Khan entré dans la ville, ses nombreux Lazkis se mirent à fouiller maison par maison, porte par porte, les étages supérieurs et inférieurs des églises.

Or depuis un long temps la très opulente et délicieuse ville de Tiflis était habitée, comme chacun le sait, par de laborieux commerçants, renfermait des femmes, des jeunes garçons et des jeunes filles, doucement élevés et remarquables par leur beauté, jouissant d'un état de vie incomparable, des agréments de la richesse et du luxe, pourvus abondamment de meubles et d'effets. Depuis l'époque de la domination arménienne (sic) les ustensiles domestiques, la vaisselle de table en argent, avaient pour la plupart remplacé ceux en cuivre; la toilette, les habits étaient enrichis de pierres précieuses, les étoffes de soie rehaussées de l'éclat des perles: que votre imagination s'évertue sur les détails. Que dire de la splendeur dont brillaient les églises, fournies qu'elles étaient

d'objets en or, en argent, en soie, de toutes sortes d'ustensiles, approvisionnées de vases et d'effets. Tout ce que j'ai mentionné tomba aux mains de sauvages, de brutes cupides, de barbares insatiables, d'une race ayant la nature des sangsues. Après avoir pillé à fond pour eux-mêmes, ils firent captifs qui il leur plut, en fait de jeunes hommes et d'enfants, de femmes et de jeunes filles. Qui peut redire le nombre des profanations, relater par écrit la masse du butin? Quant aux massacres, à l'enlèvement des captifs, ils ne furent pas très considérables, parce que le khan, non toujours obéi cependant, ne les autorisait pas. Ces gens ayant demandé ce qui leur avait été promis, il fallut charger les habitants d'une contribution de plus de 40,000 toumans, que le khan leur distribua, puis il les renvoya chez eux.

TABLE DES CHAPITRES.

DAVITH-BEG.

DAVITH-BEG.

Histoire choîsie[1]) de Davith-Beg, des combats des Arméniens de Khaphan[2]) contre les Turks, ayant eu lieu de notre temps, c'est-à-dire en l'année du Seigneur 1722 et de l'ère arménienne 1171[3]);

Écrite par l'ordre de gens ayant participé à la résistance, durant toute la guerre, du commencement à la fin, et été témoins oculaires des événements: à savoir du vartabied Stéphannos, de la famille Chahoumian, de la bourgade d'Ectastan, canton de la Petite-Siounie[4]), et en outre de quelques autres,

Par le vartabied . . . . . . sic;

Publiée et éditée avec additions, par Abgar, fils de Stéphannos Goulamiriants, en 1320[5]) = 1871 à l'imprimerie du saint catholicat d'Edchmiadzin; Vagharchabad;

Par l'ordre de Ter-Ter Géorg IV, suprême et très saint catholicos de toute l'Arménie.

---

1) Ce mot répond aux deux sens «abrégée, intéressaute.»

2) Au ch. I, § 11, on verra que par le nom de Khapan, à la rigueur il faudrait écrire Capan, de կապան «défilé, lieu où il s'en trouve beaucoup,» par ce nom, dis je, il entend la Siounie entière.

3) Cette année arm. ayant commencée le vendredi 22 septembre 1721, enjambait plus que par moitié sur l'année chrétienne 1722.

4) Ou Artsakh, l'une des 15 provinces de la Gr.-Arménie; chef-lieu Gantzac ou Gandja, auj. Elisavetpol.

5) L'année 1320 arm. a commencé dim. 16 août 1870.

NOTICE PRÉLIMINAIRE.

L'éditeur de l'histoire de David-Beg, libraire et homme de lettres, commence sa publication par une petite pièce de vers, où il déplore la mort, *la disparition*, comme 'il s'exprime, de son père, laissant une veuve inconsolable, avec cinq enfants. Dans une Préface de quelques pages, il s'apitoie sur la triste condition de son pays, où à-peine 50 sur 1000 savent lire et écrire; il nous apprend qu'il a déjà publié, en 1866, à Moscou, une petite collection de chants arméniens, de 58 pages, et fait connaître les noms des principaux personnages qui l'ont encouragé par leur souscription.

Il complète son livre, fort convenablement édité, avec encadrements à chaque page, par quatre Additions, dont la 1re renferme un extrait de la Chronique de Froissard, relatif à la mort de Léon VI, roi de Cilicie, en 1393, enterré aux Célestins de Paris, extrait mentionné dans la correspondance de voyage de Karamzin, imprimée à Moscou en 1801. La seconde, qui devait être consacrée aux „cinq désastres de Tiflis,“ n'a pu être imprimée, à ce qu'il parait, par suite d'un malentendu entre l'auteur et le professeur Sérobé Patcanian. En troisième lieu vient une élégie du prince G. M. Zoubof, sur les maux de l'Arménie; enfin une notice de 26 pages sur l'état de l'Arménie et une exhortation aux Arméniens d'entrer dans la voie du progrès. Comme ces divers sujets dont le second seul aurait pu avoir quelque intérêt historique, ne se rapportent guère à l'histoire de David-Beg, je me contente de les indiquer. Le drame historique du soulèvement des Arméniens contre les Thathars et les Turks, de 1722 à 1728, se passa dans le Qarabagh, comprenant quatre des anciennes provinces de la Grande-Arménie: le premier acte, esquissé en peu de lignes, avait pour théâtre les environs de Gantzac, Gandja, Elisavethpol; le second, dont David-Beg fut le principal héros, s'accomplit d'abord dans le canton de Sisacan, puis dans la partie méridionale de l'antique Siounie.

Pour nous, philologue et historien, les personnages étant donnés, il est intéressant de fixer exactement les dates des faits et de déterminer la position précise des lieux qui en ont été le théâtre. S'il s'agissait de faits anciens, l'Histoire de la Siounie, par Stéphannos Orbélian, est assez explicite pour que, dans la majorité des cas, il ne reste pas de donte sérieux; mais depuis l'année 1297, époque où fut rédigé l'ouvrage du savant métropolitain, les Mongols, les tribus thathares amenées par Timour, les Persans, les Osmanlis et les Russes, sont devenus successivement maîtres de la contrée, qui a vu disparaître bon nombre d'établissements anciens, d'autres villages, villes et forteresses s'élever et des noms nonveaux remplacer les antiques dénominatious.

De sources à consulter, outre le Dictionnaire arménien de Mkhithar, publié au dernier siècle, et le petit ouvrage contenant avec „l'Histoire des restes de la nation ibérienne,“..... 1775, Madras, éditée par Chamir, deux ouvrages qui me

manquent, outre ces deux sources je n'ai à ma disposition que l'Histoire du P. Tchamitch, simple abréviateur de celle de David-Beg, et l'Ancienne Arménie par le P. Lucas Indjidjian, ainsi que le Voyage descriptif du P. Dchalaliants, la Grande-Arménie du P. Léon Alichan et les savants Mémoires sur l'Arménie par S.-Martin: tout cela est pourtant insuffisant pour éclaircir une histoire microscopique, telle que celle-ci, et pour permettre de suivre les mouvements de petits corps volants sur un terrain relativement assez étendu, dont chaque position a été témoin d'une rencontre. Il faudrait posséder les cartes topographiques les plus minutieuses, car les belles cartes de l'État-Major de Tiflis, dues au colonel Stebnitzki, quoiqu'à grand point, sont trop clair-semées de noms et surtout trop modernes, pour qu'on y trouve des localités existant il y a un siècle et demi, et dont la physionomio a plusieurs fois changé.

Quoi qu'il en soit, c'est avec ces moyens que j'entreprends la détermination des localités mentionnées dans l'Histoire de David-Beg. Je les prendrai une à une et essaierai d'atteindre mon but par la comparaison des textes et par le rapprochement des données.

Le ch. XLI de l'histoire de Nadir-Chah, par le catholicos Abraham, donne un itinéraire, qui fait connaître plusieurs des positions dont il s'agit dans la liste alphabétique suivante.

Adchbedch, I, 33[1]), paraît être aux environs du fort de Zeïva; v. ce mot.

Agoulis, ville ou gros bourg, au voisinage et au N. d'Ordoubad.

Alankez, montagues au S. de celles de Khazangöl, entre Ordoubad et Méghri, atteignant jusqu'à l'Araxe, dans l'ancien canton de Goghthn; Alichan, § 7, 155; cf. S.-Martin, Mémoires sur l'Arménie, I, 47; là il est dit que ces montagnes vont jusqu'à la ville d'Ourtovar, la même qu'Ordoubad des cartes russes.

Anabad ou Harants-Anapat, hermitage au N. de Tathev, à l'embouchure d'un petit affluent droit de la Barcouchat, sur lequel est situé ce couvent; III, 10; Hist de Siounie, tr. fr. p. 64.

Aphkis, paraît être du côté de Méghri; II, 44.

Artzana-Kar, II, 13.

Barcouchat, riv. et canton, à la limite orientale du canton de Khapan; unie à l'Hakar, elle forme la Bazar-Tchaï, un peu avant de tomber dans l'Araxe, par le N.

Bekh, vill.; III, 33.

Bougha-Kar „le rocher de Bougha,“ dans les monts Alangez; II, 35.

Boukhourouth, montagne aux environs de laquelle est le fort de Zeïva; II, 30; III, 20.

Caler ou Kalar (c. de Kiepert), lieu du canton de Gourham, vers les sources

---

1) C'est ainsi que je citerai, par chap. et §, l'Histoire de David-Beg.

de la rivière de Basout; I, 6; II, 39, 43; canton où se trouvait un vill. nommé Vank. Il existe un autre Caler, celui-là réellement dans la Petite-Siounie, non loin du célèbre couvent d'Amaras, au S. O. de Gantzasar; Dchalaliants, Voyage dans la Gr.-Arm., II, 334.

Cardjvan, plaine entre Ordouvar et Méghri; III, 24, 40.

Carmir-Vank ou Erits-Vanic; II, 23, 61. — Ou Sourb-Carapiet, couvent au voisinage d'Orotn, fondé au XIVe s.; autre, au S. et sur la Djaghri, rivière de Nakhîdchévan; Alichan, § 152, 172.

Caspel, mont, II, 60; cf. Khatchpol.

Chenhaîr, Chenher, Chnher, Шнгеръ, Шингеръ, vill. près et au N. de Tathev, sur la gauche de la Barcouchath. — Ou Haïrachen, citadelle au même lieu; I, 14; H. de Sioun., p. 64.

Dacht, bourg entre Méghri et Agoulis: III, 43.

Dachtoun, id. vill. II, 35, 36.

Darbask, lieu entre Nakhidchévan et Ordoubad; I, 36; autre, au NO. de Tathev, sur un petit affluent droit de la Barcouchat.

Dizmar, canton sur la droite de l'Araxe, vis-à-vis d'Ordoubad et de Méghri.

Douzak-Kourdachian, au-delà de l'Araxe, vis-à-vis d'Ordoubad; III, 23.

Ecdaştan, vill., patrie de Stéphannos Chahoumian; *paraît* être aux environs de Caler; II, 43. Cependant, comme on le voit dans l'intitulé de cette histoire, l'éditeur dit que le vartabied Stéphannos était „d'Ecdastan, dans la Petite-Siounie;" or ce dernier nom est synonyme d'Artsakh; Indjidj, Arm. anc. p. 301 sqq.

Eothna-Berd „les 7 citadelles," lieu du canton de Khapan; I, 4, 5; III, 3.

Erek-Gaghathian, ou Outch-Thépé, plaine du canton de Sisacan; I, 12, 14, 16; montagnes à l'O. du lac Goghtcha, et de l'Akh-Mangan; Alichan, § 143. Le savant mékhithariste me paraît dans l'erreur en déterminant la position de ce lieu. „à l'O." de l'Akh-Mangan; car au ch. I, 14 de l'Hist. de David-Beg on voit que ce chef, après avoir chassé les Turks Qara-Tchorlon d'Outch-Théphé, alla camper à Haïrachen (ou Chenher), qui en est fort loin, à l'E.; or les Thathars dont il s'agit campaient aux environs de Tathev; I, 7, 14. Cependant les expéditions mentionnées, I, 33, 35, 37, paraissent bien avoir eu lieu au N. de Nakhidchévan, en tout cas, dans le N. de la Siounie. S.-Martin, I, 142, 150, place le canton de Sisacan dans l'Artsakh, et le P. Alichan, § 35, dit: Sisacan-Ostan = Khatchen, Zeïva, ce qui me semble plus près de la vérité.

Gats, vill. appartenant à Safi-Qouli; II, 7.

Ghampel, défilé, du côté d'Hali-Tzor; III, 8.

Gourham, au NE. de Méghri; — et Kénaouz, ancien canton Cousacan, de Siounie, au NE. de Méghri; II, 40, 43, 44, 51; Alichan, § 171.

Hali-Tzor, citad. au NE. de Tathev. Геледзуръ; II, 16; sur la rivière d'Orotn; Hist. de Sioun. p. 64.

Iechkit, vill. II, 37.

Izkid, dans le canton de Tchavndour; II, 5.

Kazangöl, Ghazancoul, mont. à l'O. de Tathev, près d'une rivière qui tombe dans la Barcouchat; Kiepert; Hist. de Siounie, 33; — et Khatchpol, montagnes à l'E. de Nakhidchévan, couvrant la plus grande partie de l'Haband ou de Khapan; S.-Martin, Mém. I, 47, d'après Chamir.

Kémants, plaine du pays de Tchavndour; II, 37.

Kénavouz et Gourham, canton au voisinage de Méghri, à l'E. des monts Alangez; II, 4, 39.

Khapan, autrefois Haband, au X[e] s. Capan, Pers. قپان Le plus méridional des cantons de la Siounie; S.-Martin, I, 142; I, 4, 6, 11; II, 49, 61. S.-Martin, I, 149, Artsakh, Mivs-Haband, Phokhr-Siounik = Petite-Siounie, vulg. Khaban, Dzara, Tchavndour, assimilations qui manquent d'exactitude, du moins pour Khapan et Tchavudour, situés au S. et non dans l'Artsakh.

Khatchpol, mont.; II, 35, 37; on les traverse en allant d'Ordonvar à Tchavndour; cf. Caspel.

Khndzoresk, grande citadelle, dans le district de Zangiazor, entre Choucha et le fort de Gourousou, sur l'un des affluents de la Barcouchat supérieure; Kiepert, Gurusu; Chanzurask; III, 64, 65.

Khor-Tzor, dans le cant. de Tchavndour; II, 1.

Khotanan, vill. du côté de Carmir-Vank, sur un des affluents N. de la riv. Basout; II, 62, 65.

Kis et Gats, vill. II, 8, 9.

Kourthlar, vill.; I. 18.

Lévaz, vallée, II, 7, 17, 33, 50, 56; III, 23. Легвазъ, Lehvaz? au N. et à peu de distance de Méghri; il y avait un khan. — et Mouroum; — Vahravan.

Lezkin, vill. II, 32.

Lourìké, Mosoch; III, 1.

Manlev, cant. vill. II, 7, 8; III, 35. Pap réunit les gens, de Vank à Caler, de Caler à Manlev et à Kis; II, 34.

Marad, plaine, du côté d'Agoulis; III, 49.

Mazran . . , du côté de Méghri? II, 44. Sur les cartes russes je trouvê le grand et le petit Mazra, à peu de distance, au SE. du lac Goghtcha; le Grand est sur une riv. de même nom, tombant dans le lac; ce n'est pas la localité mentionnée par l'historien.

Méghri; ce canton renferme les anciens cantons de Baghri, nommé plus tard Adjanan, Cadchounik, Cocasan ou Cousacan (Gourham et Kénaouz); Tzork ou Khapan; Qazan-Göl et les montagnes de ce nom, d'où sort la Tchavndour; — ville au bord d'une petite rivière à qui elle donne son nom, et au voisinage de l'Araxe, à l'E. des monts Alangez et d'Ordoubad; Alichan, § 171; S.-Martin, I, 142.

Montagne Noire, I, 25; II, 41; III, 7, nom d'un quartier de Méghri.

Okouziarath, mont., du côté de Tathev; II, 34; cf. Okouz-Spat, vill. très voisin à l'E., de Tathev.

Ordouvar ou Ordoubad, ville, chef-lieu de canton, à la pointe orientale du territoire de Nakhidchévan, à l'O. de Méghri.

Orotn, citadelle, sur un petit affluent gauche de la Barcouchat, au NE. de Tathev, I, 34; Hist. de Sioun., p. 64.

Outch-Thépé, v. Erek-Gagathian.

Ouzoun-Bend, défilé près de Méghri, conduisant à l'Araxe.

Phisian (Sisian?) dans le canton de Khapan; III, 7.

Qara-Tchiman, lieu sur la g. de la riv. de Basout, à peu de distance de sa jonctian par le N. avec l'Araxe.

Saïpoun, canton; II, 15.

Sisacan, canton de la Siounie septentrionale; I, 6; plus particulièrement, I, 12, cette partie de la Siounie, à l'O. du lac Goghtcha, où se trouve la colline Erek-Gaghathian, Ouch-Thépé; mais en définitive, semble être situé au N. des sources de la Barcouchat; I, 14, 33, 35, 37.

Tathev, couvent principal de la Siounie, sur un petit affluent droit de la Barcouchat moyenne; I, 15; Hist. de la Siounie, p. 112 et suiv., description complète.

Tchapin, vill. sur un petit affluent N. de la riv. de Basout, au SE. de Khothanan.

Thaghamer, bourg; II, 14, 16. Dans la vallée de Lévaz?

Tharthar, riv., I, 3; coulant à travers l'Artsakh et l'Outi, Hist. de Sioun. p. 168, et se jette dans le Kour par le S., un peu plus loin que l'antique Berda.

S.-Thomas, couvent, à Agoulis; III, 44.

Vank, paraît être un village aux environs de Caler, probablement dans la Siounie du S.

Zev, Zeïva, citadelle, dans le mont Boukhourouth, sur la rivière Zémi-Tchaï, un des affluents droits de la Barcouchat; I, 30, 31.

Zovar, bourg; II, 18.

Chapitre premier.

Pourquoi et comment David-Beg est venu dans le canton de Khapan; comment toute la population s'est jointe à lui et s'est tournée contre les Turks.

---

1. A l'époque où les Turks-Afghans[1]), devenus puissants au pays de Qandahar, firent une irruption à main armée en Perse, qui les amena à

1) L'auteur écrit Aghovans.



assiéger et à prendre la ville d'Ispahan, à faire périr Chah-Housséin, roi de Perse, ce qui eut lieu en l'an du Seigneur 1721, arm. 1170[1]);

2. A cette époque les Thathars Lakzis[2]), ayant fait une incursion dans le N. de l'Arménie et dans l'Aghovanie, ravagèrent les villages de Gandja et de Chamakhi, et tuèrent le commandant de cette derniere ville, qui était de la famille Mousabégian, d'Agoulis; ils massacrèrent jusqu'au dernier de leurs plus redoutables adversaires et emmenèrent captifs les habitants, enfants et femmes: ce n'est pas le lieu de raconter le tout par le menu.

3. Je ne dirai pas non plus qu'à la vue de ces maux les Arméniens de Gougark[3]) et des pays voisins endossèrent leurs armures et se préparèrent à fondre ensemble sur les pillards, désolant la contrée, qu'ils attaquèrent au bord de la rivière Tharthar[4]): d'où elle a pris le nom, conservé jusqu'à-présent, de Grand-Sighnakh;[5])

4. Ni comment leur valeur triompha des Lakzis, des Persans, des Osmanlis. Je me propose seulement de raconter le rassemblement des Arméniens à Eothnaberd[6]), canton de Khaphan.

5. En l'année arm. 1171 = 1721, 2[7]), les habitants d'Eothnaberd, Arméniens et Persans ensemble, ayant appris l'invasion de Khapan, la ruine de Gandja et de Chamakhi, s'émurent et, sous la pression de l'effroi, de l'inquiétude, des méfiances mutuelles, passèrent deux ou trois mois à aller et venir les uns chez les autres, car ils se trouvaient personnellement privés des soins affectueux de leurs familles. Les villes, les familles, les princes étaient en proie aux soupçons, à l'inquiétude d'inimitiés réciproques, en même temps qu'à des souffrances que chacun éprouvait.

6. Ce fut dans ces jours de désolation et d'épouvante qu'un certain Stéphannos, notre compatriote, de Vank, du côté de Caler, se résolut à passer dans le canton de Sisacan, d'aller à Mtskheth, en Ibérie, demander à Chah-Navaz[8]),

---

1) Ni la date chrétienne ni l'année arménienne ne sont justes. Le fait est que les Afghans arrivèrent sous Ispahan en mars 1722, la ville fut prise par eux le 10 oct. suivant, et Chah-Housséin détrôné le 23 du même mois.

2) Les Lesguis; on a vu dans l'Hist. d'Aghovanie par le catholicos Ésaï, § V, que les incursions des Lesguis furent incessantes, de 1710 à 1721.

3) L'ancienne province de Gougark renfermait les districts modernes de Bortchalou, de Qazakh et de Chamchadil.

4) La rivière Terter, se jetant dans le Kour à Barda, coule à travers le Qarabagh septentrional, dans l'ancienne province arménienne d'Outi.

5) Sighnakh صغناق, صغنق est un mot turk, signifiant «un refuge, un lieu fort.» Il y a une ville de ce nom dans le Cakheth méridional. Que le théâtre des exploits de David-Beg se soit ainsi nommé plus tard, il n'y a là rien qui doive surprendre.

6) Les sept forts,..... cf. II, 3.

7) L'auteur n'indique pas l'année chrétienne, mais Tchamitch donne les mêmes dates arménienne et vulgaire ici inscrites.

8) En 1721, 2, le roi de Géorgie était Wakhtang VI, en persan Ouseïn Qouli-

prince des princes, de donner au pays de Khapan un chef militaire, avec ordre de faire une levée d'hommes, pour le défendre contre ses ennemis.

7. En effet un simple particulier n'osait faire rien de pareil, ou, s'il l'eût entrepris, aurait paru en révolte contre l'autorité et isolé de la population, tandis que le prince géorgien, supérieur en position, avait le droit de désigner un tel chef dans ce pays.

8. Toutefois, afin de se donner plus de poids vis-à-vis du prince des princes, il résolut de dresser un acte au nom de 50 tanouters de Khapan, de faire graver autant de sceaux semblables aux leurs et de les apposer, comme garantie, au bas de l'acte.

9. Telle était la teneur de la requête en question: „Donne-nous un général, afin que notre affaire soit régularisée par ton commandement; nous pourvoirons à la levée des troupes, qui nous mettront en état de défendre et d'assurer la tranquillité de notre pays.“

10. Stéphannos part, arrive à Mtskheth, se présente au prince ibérien et, l'ayant informé du pillage des villes mentionnées, lui raconte les dangers, les troubles, la terreur auxquels est en proie le peuple de Khapan, puis il lui présente l'écrit dressé par lui, au nom des tanouters.

11. A la vue de leurs noms le prince accueillit la requête et ayant mandé David-Beg, Siounétsi [1]), de la race d'Haïc, l'autorisa à se rendre dans la Siounie, sa patrie, le Khapan de nos jours, pour lever des troupes et défendre le pays arménien.

12. Ayant pris congé du prince ibérien, David se rendit dans la Siounie, en 1722, arm. 1171 [2]), et se fixa dans une belle plaine, du canton de Sisacan, près de la colline d'Érek-Gagathian, l'Outch-Théphé — les trois collines — des musulmans.

13. De sa personne David était un gentleman pieux, d'une droiture franche, doué d'instruction, d'un cœur énergique, persévérant dans ses résolutions, fort en actions comme en paroles, voué, lui et ses adhérents, à la défense de notre patrie, contre les ennemis. Quand il eut quitté l'Ibérie, tous les Arméniens de quelque valeur, environ 400 hommes, de divers pays, se groupèrent autour de lui, prêts à lui obéir. C'étaient des gens réduits au désespoir par la douleur du joug étranger, ayant dévoué leurs têtes pour s'en affranchir, dont un triomphait de cent, et deux de mille ennemis.

Khan, dont le grand-père Wakhtang V, l'oncle Giorgi XI et le fils Bakar sont connus dans l'histoire et dans les documents sous le titre de Chah-Nawaz; mais il n'est pas improbable que les Arméniens aient cru que Wakhtang VI s'appelait de même. En tout cas on ne peut hésiter ici qu'entre ce prince et son fils Bakar.

1) I. e. appartenant à la famille princière de Siounie, issue de Sisac, petit-fils d'Haïc.

2) L'année arm. 1171 ayant commencé le 22 sept 1721, c'est à la fin de 1722 que David entra en possession de son commandement.

14. Pour commencer, David-Beg chassa d'Outch-Théphé les Turks Qatchorlou et s'en-alla camper dans la citadelle d'Haïrachen ou Chinouhaïr.[1]).

15. Ayant mandé l'abbé de Tathev, il lui exposa l'affaire et les plans pour l'exécution desquels il était venu. „J'exterminerai entièrement, dit-il, les étrangers de ce pays." Puis, avec les hommes qu'il réunit à Haïrachen, il envahit les villages turks et en confisqua les propriétés.

16. A cette vue, les gens de la tribu turque des Otouz-Iki[2]), dits Djivanchirs, se donnèrent un rendez-vous général et, formés en bataillons, marchèrent contre David-Beg. Lui, s'avança à leur rencontre à Outch-Théphé, et vit de loin qu'ils formaient une masse d'au moins 16,000 hommes, mais avec ses 400 héros, invoquant le nom de Dieu et son assistance, il se jeta sur l'ennemi, en massacrant tout, à droite et à gauche.

17. Cependant le combat ne fut pas bientôt terminé et dura deux ou trois jours; enfin, la troisième journée, la victoire lui resta, ainsi que les armures, les épées, les chevaux et tout ce qui appartenait à l'ennemi.

18. Il envoya ensuite Mkhithar, un de ses officiers, au village de Kourthlar, qui fut pris et saccagé complètement.

19. Quand les populations de Khapan et de Tchavndour[3]) surent que David-Beg était venu prêter main-forte aux Arméniens, elles accoururent de tous côtés, avec grande ardeur, se joindre à lui.

20. Ce fut d'abord Thoros, du canton de Tchavndour, qui se présenta, avec quelques hommes, et, chargé du commandement des troupes, s'en-retourna chez lui, se faisant accompagner de Baïndour, officier de David.

21. Arrivèrent ensuite, avec leurs gens armés, les fils de Magha-Mélik[4]), de Dchougha, l'ancien canton de Goghthn, puis les fils de celui qui était surnommé Dilentchi[5]); réunis aux soldats de David, ils en portèrent le nombre à 2000 hommes.

22. Au même temps un mélik apostat, de Tathev, précédemment nommé David, et qui, après avoir apostasié avec toute sa famille, avait pris le nom de Baghri, et son fils, celui de Chah-Qouli; cet homme, dis-je, apprenant la venue de David, s'était mis à rassembler les gens de Tathev et à élever des fortifications, résolu qu'il était à lui tenir tête.

23. David-Beg donc, ayant réuni son monde et formé ses bataillons, mar-

---

1) Au voisinage du couvent de Tathev.

2) Tath. اوتوزیکی, trente-deux: c'est moi qui ai rétabli ce nom propre, simplement traduit par l'auteur.

3) Une rivière de ce nom tombe dans l'Araxe entre celles de Barcouchat et de Basout, dans le canton de Khapan, et non dans l'Artsakh, comme le dit le P. Tchamitch, t. III, p. 786.

4) Au ch. III, à la fin, on trouvera: «les fils de Maghadchough.»

5) T.... دلنجی, mendiant.

cha contre lui, investit ses forts, qu'il prit de vive force, au bout de deux jours, et s'étant saisi de lui et de tout ce qui lui appartenait, l'amena à Chenhaïr. Là, durant douze jours, en pleine église, devant la communauté, il le força à proclamer à haute voix cette formule, adressée à la populace: „La foi de l'Illuminateur est lumière; malheur au renégat!" Après quoi lui ayant coupé la tête, il se rendit de sa personne à Tathev.

24. Il expédia ensuite des messagers à Ter Avétis, à Hali-Tzor, et à son[1]) beau-père Mélik-Pharsadan: „Venez vous entendre avec moi, disait-il, afin que nous expulsions tous les Turks du milieu de nous." Ceux-ci refusèrent de venir.

25. La seconde année de l'entrée de David dans Khapan, lors de la fête du S. Illuminateur[2]), durant le carême, le sultan de Khapan, Bathali, sultan de Barcouchat, ainsi que le khan de la montagne Noire, marchèrent contre le pays de Tchavndour, avec 18,000 hommes.

26. Cependant les guerriers arméniens, qui avaient préparé une embuscade, le jour de la sainte résurrection du Christ[3]), ayant invoqué le secours du Seigneur, durant la nuit, se jetèrent tout-à-coup sur l'ennemi, en poussant de grands cris, en tuèrent un grand nombre et forcèrent le reste à s'enfuir.

27. Après cela Mélik-Pharsadan et Ter Avétis étant venus saluer David, celui-ci leur dit, du ton de la colère: „Pourquoi n'être pas venus à mon secours, quand je vous ai appelés?" et les fit conduire en prison, dans le fort de Chenher, où ils restèrent 15 jours.

28. Or dans ces jours-là Iohannès, chef de la province de Gougark, étant arrivé avec 56,000[4]) guerriers arméniens, assiégea l'inaccessible citadelle d'Orotn et, n'ayant pu l'enlever aux Turks, se rendit au fort de Chenher, où il trouva Ter Avétis et son beau-père en prison, les délivra et les envoya à David-Beg, à Hali-Tzor. Pour lui, il alla à Tathev, où ayant trouvé le trésor de David, il s'en saisit et revint chez lui.[5])

29. David-Beg accueillit Mélik-Pharsadan, qu'il fit son lieutenant, à la tête de 260 hommes, et Ter Avétis de 440 hommes.

30. Ayant ensuite appris qu'Aslamaz-Qouli formait un rassemblement au fort de Zev[6]), du côté du mont Boukhourouth[7]), il se hâta de réunir son monde

1) D'Avétis; Tcham. III, 786.

2) En 1722, 3. Ce doit être la fête de la descente de S. Grégoire l'Illuminateur dans son cachot, 28 février; Cal. perpétuel, Venise 1782.

3) En 1723, Pâques le 14 avril.

4) En toutes lettres.

5) Tcham. ne parle pas des 56,000 soldats arméniens, nombre évidemment exagéré, ni des prisonniers délivrés et renvoyés à David par Iohannès, mais il dit que la défaite des chefs musulmans eut lieu le jour de Pâques 1723, donc le 14 avril.

6) Zeïva.

7) Phoukhsaratch, chez Tchamitch, qui se tait sur la plupart des détails de l'évènement.

et de s'en-aller au village de Qara-Tchimen [1]), d'où il manda par des messages les chefs militaires de Tchavndour, de Caler, de Kénavouz et de Méghri, qui accoururent aussitôt, se réunir à lui.

31. Le commandant Thoros s'étant mis en opposition avec lui (avec David), des médiateurs réussirent à les réconcilier. Il rassembla des gens de guerre, marcha contre Aslamaz-Qouli et s'approcha pour assiéger le fort de Zev, qui était par sa haute position à-peu près imprenable. L'entreprise était donc difficile; mais après deux jours de combat, le général Mkhithar et Avétis donnèrent l'assaut, et furent repoussés par les défenseurs, du haut du rempart.

32. Toutefois Ter Avétis y étant entré par surprise et ayant mis la main sur les principaux chefs, toute la masse de l'armée assiégeante franchit les murailles de la place, et fit tomber la garnison sous le fer. Il y eut ce jour-là 4000 Turks massacrés, les Arméniens ne perdirent que quelques hommes.

33. De là ils se portèrent à Adchbedch, dont ils massacrèrent aussi les habitants turks, puis dans le canton de Sisacan, où les notables turks furent mis à mort.

34. La 3e année de sa venue à Khapan (1723, 4), David-Beg étant allé investir la grande et imprenable citadelle d'Orotn, le jour de la Transfiguration [2]), le 4e depuis l'ouverture du siége, il tômba, ô merveille! une pluie abondante, dont la violence fit écrouler un côté du rempart. A cette vue les assiégeants poussent un cri, se précipitent avec élan et pénètrent dans la place. Les étrangers furent tous massacrés, et la citadelle prise.

35. En ce temps-là il arriva que David ayant envoyé contre les Turks de Barcouchat la masse de ses troupes et étant resté seul, avec une poignée de gens, dans le canton de Sisacan,

36. Le khan de Nachidchévan marcha contre eux avec 14,000 hommes. A cette nouvelle David se hâta de rassembler les gens de Darbask et de la maison de Sisacan, en forma un corps et marcha vers la rivière de Nakhidchévan. Là, dans un engagement entre les deux parties, les troupes du khan prirent la fuite, poursuivies par leurs adversaires, de la 18e heure du jour à la 20e [3]), débandées et laissant beaucoup de blessés et de morts sur le terrain. (21) [4])

37. Cependant à la 22e heure les fuyards se groupèrent et se retournèrent contre les Arméniens, qui, voyant cette reprise de confiance, perdirent courage eux-mêmes et tournèrent les talons jusqu'au bord de la rivière, où plusieurs se noyèrent, en s'y jetant à l'envi, d'autres tombèrent sous le fer; car d'un côté

---

1) Qara-Tchiman, sur la rivière de Basout, à l'O. de la Barcouchat, dans le district de Méghri.

2) La Transfiguration se célèbre le 7e dim. après la Pentecôte, du 28 juin au 1er août. En 1724, Pâques le 5 avril, la Pentecôte le 24 mai, la Transfiguration le 12 juillet.

3) Tcham.: de la 6e heure du jour à la 9e du soir.

4) Ce № se trouve ainsi placé dans l'imprimé.

ils étaient cernés par l'ennemi, de l'autre, un cours d'eau profond ne leur laissait pas d'issue. Plus de 1000 d'entre eux restèrent sur la place, avant la tombée de la nuit, le reste des fuyards se cachèrent, qui dans les rochers, qui dans les cavernes. David arriva à Sisacan à la 2e veille de la nuit, et les débris de sa troupe se réunirent autour de lui.

Ch. II. Ce que fit le général Thoros, quels combats furent livrés du côté de Tchavndour et de Méghri.

.1. En ce temps-là Thoros[1]), informé à Khor-Tzor, canton de Tchavndour, que David-Beg était venu avec beaucoup de monde à Sisacan, réunit une trentaine d'hommes et se rendit auprès de lui. Nommé par lui général, il partit aussitôt pour Tchavndour, dont il rassembla les hommes, qu'il forma en bataillons, commandés par des chefs de cent et de cinquante.

2. Précisément à cette époque un troupeau de moutons du sultan, se montant à 2000 têtes, sous la conduite de douze bergers, étant venus paître dans Tchavndour, Thoros, à cette nouvelle, envoya des gens tuer les bergers et lui amener les animaux: ce qui fut exécuté.

3. La chose eut lieu sous les yeux de Bathali[2]), sultan de Barcouchat, et de son frère Aghasi-Khan, qui adressa sur-le-champ une lettre de cette teneur à Safi-Qouli Manitchar-Oghli:

4. „Ayant été informé et sachant par moi-même que les Arméniens de Tchavndour sont en révolte contre nous et ont levé le fer contre les Turks, je marcherai tel jour, avec 12,000 hommes, contre les habitants de Tchavndour. Pars donc, avec tous les guerriers turks de Kénavouz. Toi d'un côté, moi de l'autre, nous fondrons sur eux et les exterminerons.“ Mais Safi-Qouli ne se chargea pas de l'exécution.

5. Bathali-Sultan s'étant avancé avec 12,000 hommes, ceux de Tchavndour, à cette nouvelle, dépêchèrent 150 hommes armés, d'Izkid[3]), pour s'emparer des passages, qui sont extrêmement boisés, et s'y tenir en embuscade.

6. A-peine les Turks s'y furent-ils engagés, les gens de l'embuscade tirèrent des coups de fusil, tandis que d'autres Arméniens les attaquaient de front

1) Tcham. t. III, p. 787, Thoros était maître du pays de Tchavndour.

2) Tchamitch écrit Phath-Ali.

Tcham. p. 786, dit: Phath-Ali, sultan de Barcachat, «province de Phaïtacaran;» en effet, sur sa petite carte d'Arménie on trouve Barcachat à l'angle de la jonction du Kour et de l'Araxe, au lieu que ce canton est réellement sur la rivière du même nom, au SE. de la Siounie.

3) Cette indication manque chez Tchamitch, p. 788; l'historien ajoute, qu'à la suite de la défaite de Phath-Ali Thoros alla à Manlev et nomma chef du pays de Kénavouz Pap, fils de Srapion, de Caler.



et en couchèrent un bon nombre sur le carreau; le reste s'enfuit du côté de Barcouchat. Les ennemis eurent ce jour-là environ 4000 morts.

7. Les jours suivants, le perfide Safi-Qouli Lévazian[1]) vint, avec 300 soldats, camper à Tchaphnis, d'où il écrivit aux chefs du village de Gats de venir, eux aussi, dans l'intention de prendre et de saccager Manlev et tous les villages arméniens de ces contrées. Toutefois le prince Mirza-Saïl n'accueillit pas son plan.

8. Informés de cela, les gens de Manlev envoyèrent dire à Thoros, à Tchavndour: „Safi-Qouli est entré en compagne, avec telle et telle intention.“ Sur ce, le général Thoros, ayant fait à la hâte ses préparatifs, se mit en marche, durant la nuit, à la tête de 500 hommes de guerre, et arriva le matin, à la 13e heure[2]), à Tchaphnis. Safi-Qouli, dès qu'il s'en aperçut, prit la fuite, poursuivi par Thoros, qui lui tua 80 hommes.

9. Au même temps trois villages turks furent passés par le fer, leurs biens enlevés, et les Arméniens rentrèrent à Manlev.

10. Le bruit de cette affaire s'étant répandu à Kis et à Gats, toute la population mâle s'entendit, se réunit pour enlever les femmes et les enfants, et pour les mettre en sûreté sur une crête élevée, située en face de leur village; pour eux, ils prirent les armes et marchèrent contre Manlev.

11. Thoros sortit à leur rencontre, à l'entrée de ce village, les attaqua, en tua un bon nombre et poursuivit le reste jusqu'à Kis, après quoi il ordonna à ses gens de s'arrêter, d'aller brûler leurs maisons et de revenir après les avoir mises au pillage. La chose faite, ils retournèrent à Manlev.

12. Ici Thoros ayant demeuré trois jours nomma Pap Calertsi, fils de Srapion, chef militaire et administrateur du pays de Kénavouz et revint de sa personne à Tchavndour. Le capitaine Pap alla camper avec ses gens au bourg de Caler.

13. Cependant Safi-Qouli fit marcher à Ordouvar les villages turks de la vallée de Lévaz. Comme il restait seulement quatre villages turks du côté d'Artzanakar,[3])

14. Pap ayant ordonné de les détruire, trois d'entre ceux-ci furent pris et leurs biens saccagés. Quant au bourg de Thaghamer, où il y avait 60 maisons turques, les gens vinrent en pleurant supplier les guerriers arméniens, en disant: „Nous vous obéirons absolument, en tout,“ et on les épargna.

15. Environ un ou deux mois après, Safi-Qouli, à la tête de 500 hommes d'Ordouvar, tomba durant une nuit sur deux villages arméniens de Saïpoun, dont il massacra les hommes, et emmena captifs à Ordouvar les femmes et les enfants.

---

1) Khan de Lévaz.

2) 1 heure après midi.

3) Les expéditions racontées ici, § 13 — 22, sont passées sous silence par le P. Tchamitch.

16. A cette nouvelle David-Beg, ayant mandé son général Mkhithar, lui ordonna d'aller détruire les 60 maisons susdites, à Thaghamor; pour lui, il s'occupa d'achever les fortifications de la citadelle d'Hali-Tzor.

17. Il commanda également au général Pap d'aller dans la vallée de Lévaz, de détruire tout ce qu'il y trouverait encore sur pied de bâtiments turks, car il en restait quelques-uns, et les habitants avaient fui à Ordouvar.

18. Pap, à force de recherches, trouva encore quelque butin, qu'il envoya au bourg de Zovar; y ayant mis des gardiens, il marcha de sa personne du côté de Vahravar, où ayant trouvé trois maisons de gens qui avaient renié le Christ, il en fit un massacre général, prit leurs biens et revint chez lui avec un riche butin.

19. Ce fut ainsi que les soldats de David-Beg parcoururent tout le pays de Khapan, cherchant, s'informant, passant par le fer ce qu'ils trouvaient de Turks, en sorte que toute cette race fut exterminée dans le pays.

20. En ce temps-là David, informé des préparatifs d'Aslamaz-Qouli, du côté de la montagne de Boukhourouth, s'y porta rapidement, attaqua et massacra tous les ennemis.

21. Lorsqu'il allait à Qara-Tchimen, ainsi qu'il a été dit précédemment [1]), Thoros s'avança contre lui, pour le combattre, mais des médiateurs ayant réussi à les réconcilier, ils se séparèrent. David se rendit à Hali-Tzor, Thoros à Tchavndour et Pap à Kénavouz.

22. La troisième année de la venue de David à Khapan (1724, 5), le général Thoros passa en revue ses gens à Tchavndour et réunit tous ses hommes valides, pour attaquer la ville d'Ordouvar.

23. Cependant le mélik Francoul [2]), du bourg d'Érits-Vanic, aussi nommé Carmir-Vank, du côté de Barcouchat, lui écrivit la lettre suivante:

24. „Bathali-Sultan, informé que tu t'apprêtes à marcher contre Ordouvar, se dispose également à entrer en campagne et à t'exterminer, dès que tu mettras le pied hors de ton pays. Tu feras donc très bien de venir d'abord à Barcouchat, dont nous les habitants arméniens sommes prêts à te donner assistance.“

25. Or tout cela était écrit dans une intention perfide, pour le faire tomber dans les filets de l'ennemi, pour faire preuve d'attachement au sultan et n'être pas destitué de ses fonctions, comme partisan de David et de ses gens. Du reste, il se souciait peu d'être déloyal, trompeur, ennemi de son Dieu, comme le feront voir plus tard ses actes méchants et hostiles.

26. Ajoutant foi à ses paroles, Thoros se dirigea, en conséquence, du côté d'Éghévard, aux confins de Barcouchat, où il campa avec tout son monde; Francoul vint et se posta à côté de lui, avec 2000 hommes.

---

1) Sup. I, § 30.

2) Fracoul, chez Tchamitch.

27. Bathali-Sultan et son frère Aghasi-Khan y vinrent aussi à la tête d'une troupe plus nombreuse du double et du triple que celle de Thoros, car son armée se montait à 18,000 hommes. Quand les deux parties en vinrent aux mains, les gens du sultan prirent la fuite, poursuivis par ceux de Thoros.

28. Pendant qu'on les suivait l'épée dans les reins, l'impie Francoul envoya dire au sultan: „Que faites-vous, pourquoi fuir? faites face, je suis avec vous. Vous en avant, moi par-derrière, nous les exterminerons.“ La chose s'exécuta. Cernés en avant et en arrière, le carnage des Arméniens commença[1]; Thoros fut tué[2]), 1400 hommes purent se sauver à Tchavndour, le reste tomba sur place.

29. Non content de cette horrible crime, commis en vue de plaire au sultan, Francoul fit plus: afin de prouver son dévouement, il renonça même à la foi.

30. Les choses s'étant passées de la sorte, Bathali-Sultan forma le projet d'entrer dans Tchavndour, et d'y massacrer et exterminer la population; mais le général Noubar, qui avait remplacé Thoros,

31. ayant deviné son plan, David transmit aussitôt au général Pap l'ordre suivant[3]): „Tu sais personnellement que nos troupes viennent d'être détruites, et que Bathali-Sultan s'avance contre nous. Venez à mon secours.“ Celui-ci expédia incontinent 2000 hommes de Tchavndour, pour appuyer Noubar, et Bathali, instruit du renfort reçu de Kénavouz, s'en-retourna chez lui.

32. Cependant deux des officiers de Pap, venus à Tchavndour, s'étant révoltés contre lui, par suite d'une querelle survenue entre eux, allèrent au bourg de Lezkin, où ils levèrent des hommes, dans l'intention de s'emparer de Pap: „Nous gouvernerons le pays nous-mêmes,“ disaient-ils; mais Pap leur échappa par la fuite.

33. A cette nouvelle David-Beg expédia, avec 200 hommes, le commandant Gorgi, qui les réconcilia et les ramena à la soumission envers Pap, et partagea entre eux le butin fait précédemment à Lévaz. [4])

34. Un ou deux mois après, Pap ayant reçu d'Ordouvar l'inquiétante nouvelle que les Turks allaient entrer en campagne pour saccager Khapan, les principaux de Kénavouz se réunirent et décidèrent qu'il serait ordonné de rassembler les hommes de tous les villages sur deux points, de Vank à Caler, et de Caler à Manlev et à Kis[5]). La chose fut résolue et exécutée.

35. Au bout de quelques jours, Safi-Qouli, d'Ordouvar, fils de Qazi, et le fils de Chah-Islam, à la tête de 8000 hommes, ayant franchi à Bougha-Kar les

---

1) 3000 Arméniens périrent, suivant Tchamitch.

2) Le général Baïndour lui donna pour successeur Noubar, parent du défunt et prince de Tchavndour.

3) Tcham.: Noubar envoya à Pap, maître de Kénaouz, l'ordre de venir le rejoindre.

4) Tcham. ne parle pas de l'expédition à Lévaz.

5) Impr. Akis.

montagnes d'Alankez[1]), Pap n'en fut pas plus tôt informée qu'avec 2000 hommes il s'avança à leur rencontre; mais quand il eut compté la masse des ennemis, il battit en retraite. En conséquence les Turks poussèrent hardiment en avant et arrivèrent au bourg de Dachtoun, pillant et ravageant tous les villages dont la population réunie, ainsi qu'il a été dit plus haut, passa, par les monts Khatchpol, au pays de Tchavndour.

36. Aussi irrité qu'inquiet de ces nouvelles, David-Beg prit avec lui 2800 hommes et se porta incontinent à Dachtoun, et les Turks, prévenant son arrivée, s'enfuirent à Ordouvar. David entra à Dachtoun et, se fâchant contre Pap: „N'est-ce pas assez, dit-il, d'avoir évité par la fuite de combattre? Pourquoi ne pas venir à moi?"[2])

37. De là il se rendit à Caler, d'où il emmena Pap, et ayant franchi les montagnes de Khatchpol, dès qu'il approcha de Iechkit, il lui coupa la tête et confisqua ses biens, car chacun disait du mal de lui. Trois jours après il partit de Iechkit et passa dans la plaine de Kémants.[3])

38. Quand on sut à Ordouvar que David était dans Tchavndour, Safi-Qouli, fils de Qazi, et le fils de Chah-Islam se préparèrent à entrer en campagne; à la tête d'une masse de 12,000 hommes, ils se portèrent à Kénavouz, à travers les montagnes d'Alankez, et en incendièrent tous les villages.

39. Ces tristes nouvelles ayant été portées à David, il réunit 4000 hommes et vint camper à Caler; à la veillée du matin, il se jeta sur les coureurs turks, qu'il trouva établis sur la rivière de Méghri, et qui ayant aperçu les gens de David, occupèrent en force le rivage, de façon à ne pas le laisser passer. On se battit d'un côté à l'autre, depuis le matin jusqu'au soir, moment où David lâcha pied et se retira sur Hali-Tzor.

40. Le lendemain, de bonne heure, ces Turks, sachant la retraite de David et n'ayant plus rien à craindre d'aucun côté, se portèrent hardiment du côté de Gourham, se mirent à massacrer les gens, et poussèrent leurs incursions à travers les lieux habités, jusqu'à venir assiéger Méghri.

41. Les populations turques des environs, ayant eu connaissance des événements, se réunirent par masses; il en vint de Tauriz et des montagnes Noires, qui se réunirent aux autres, et il s'en forma un corps de 18,000 hommes, qui vinrent assiéger le bourg fortifié de Méghri.

42. Cependant tous les habitants en état de porter les armes s'étant réunis dans trois quartiers pour leur tenir tête, le 5[e] jour de l'investissement les mu-

---

1) Ces montagnns séparent les provinces de Goghthen, où est Nakhdchévan, de la Siounie.

2) Tcham. p. 789: Pap n'était pas venu au-devant de David, qui se rendit à Caler, résidence de Pap, et le fit mettre à mort, dans le pays où se trouve le mont Khatchpol, à l'E. de Qazancoul ou Qazangol.

3) Dans Tchavndour.



sulmans donnèrent un assaut, qui les rendit maîtres du Petit-Quartier. Les soldats arméniens de l'intérieur se hâtèrent d'aller occuper les ponts de la rivière et en garnirent les abords de gens ayant des armes à feu, afin que l'ennemi ne pût aller plus loin et fût forcé de rester dans le Petit-Quartier.

43. En ce moment ceux de Méghri expédièrent des messagers à Caler, dans le canton de Gourham: „Les Turks, disaient-ils, sont arrivés et ont enlevé notre Petit-Quartier [1]). Si avant deux jours vous ne venez pas à notre aide, nous sommes hors d'état de résister à leur multitude.“ Aussitôt le messager venu, Stéphannos, fils de Vardan [2]), de la famille Chahoumian, du bourg d'Ecdastan, lieutenant lui-même et remplaçant de Pap, partit en hâte pour Tchavndour, où il rejoignit le commandant Baïndour et lui fit connaître la position, ainsi que l'état critique de Méghri.

44. A ce récit Baïndour ayant envoyé un appel [3]) aux gens armés de Tchavndour, pour se réunir incontinent, il se forma un rassemblement de 2000 braves combattants, de Tchavndour et de Gourham, accourus près de lui, avec lesquels le général alla camper, cette nuit même, au bourg de Mazran, Stéphannos étant avec eux. Vers la veillée du matin ils s'armèrent et, passant du côté d'Aphkhis, arrivèrent à Méghri.

45. Cependant les guerriers turks, voyant de leur camp le grand nombre des Arméniens, ne croyaient pas que ce fussent des renforts venus d'ailleurs; ils disaient que les gens de Méghri avaient mis à leurs femmes des habits d'hommes, des équipements et fournitures militaires, et leur avaient donné, pour les effrayer eux-mêmes, quantité de faux drapeaux.

46. Or avant même leur arrivée, les braves et énergiques habitants de Méghri avaient accompli durant la nuit l'exploit suivant. Ayant traversé la rivière, ils s'étaient jetés brusquement sur le camp ennemi, y avaient fait un grand carnage et forcé de s'enfuir jusqu'à la ville d'Ordouvar le fils de Chah-Islam et ses 2000 hommes [4]). Trop peu nombreux, ils n'avaient pu les exterminer complètement ni s'opposer à leur retraite, et étaient rentrés chez eux.

47. Arrivés à Méghri, les auxiliaires arméniens se reposèrent dans le Grand-Quartier, où les habitants leur avaient promptement préparé des vivres. Baïndour, commandant en chef de l'expédition, s'y opposa, en disant: „Dieu nous préserve de manger une seule bouchée avant qu'avec l'assistance de Dieu nous ayons expulsé nos ennemis!“

---

1) C'est une partie ainsi nommée de la ville de Méghri.

2) Tcham. 789, 90, dit «fils de Vrthanès et ami particulier de David.» C'est le personnage nommé dans le titre de l'ouvrage, comme ayant insisté pour que le récit des campagnes de David-Beg fût rédigé. Il était prince de Kénavouz.

3) Par le moyen de crieurs; cette manière de réunir des gens de guerre est indiquée dans la Chron. géorg. en 1610, lors de l'invasion du Thathar-Khan.

4) Sup. 12,000, § 38.

48. Car son plan était de finir d'abord activement l'œuvre de la guerre; les chefs de différentes tribus turques demeurant au-delà de l'Araxe, ayant reçu quelques jours auparavant l'invitation écrite de venir à la rescousse, faisaient en effet leurs préparatifs dans cette intention. Aussi Baïndour, après avoir passé la revue de tous les combattants venus avec lui et de ceux qui occupaient la citadelle, les rangea et disposa en trois corps, composés chacun de 860 hommes bien armés.

49. Le premier, allant en avant, attaqua de front l'ennemi, les deux autres, poussant ensemble un cri formidable, se jetèrent sur les ailes droite et gauche des Turks, les enveloppèrent depuis la 16e jusqu'à la 23e heure[1]) du jour, et tenant enfermés les nombreux bataillons des infidèles, en massacrèrent, ce jour-là, plus de 11,000; les autres s'enfuirent à Ordouvar, et Hadji-Chafin, personnage de haute distinction, fut fait prisonnier.

50. Tous leurs bagages et effets, armures, épées et engins de guerre, ainsi que le butin fait par l'ennemi, tomba aux mains des Arméniens. La population de Khapan se livra à la joie. Dans la bataille nous avions perdu Mouroum, kalanthar de Lévaz, le fils de son oncle paternel et bon nombre d'autres. Pour Hadji-Chafin, Baïndour voulait l'amener à David-Beg, mais les principaux de Méghri ayant insisté pour le garder, il le leur abandonna. On le détint captif dans la maison de Ter Nersès, et les guerriers se dispersèrent chacun de son côté.

51. Cependant les habitants de Gourham, que la crainte avait fait passer dans Tchavndour, ainsi que nous l'avons dit, revinrent et rentrèrent dans leurs logis.

52. Environ un an après[2]), le khan d'Érivan, dont le frère était bloqué par les Osmanlis[3]), leva des troupes et marcha à son secours; lui arrivé à Ordouvar, avec une armée nombreuse, tous les musulmans de la ville sortirent à sa rencontre et déblatérèrent contre les Arméniens de Méghri: „Fais justice de ces gens, disaient-ils; ils ont tué et exterminé tous les hommes de cette ville.“ Lui donc il expédia quelques-uns de ses serviteurs à Méghri, dont il manda plusieurs des principaux, pour l'informer des causes de ce soulèvement.

53. A cette nouvelle les chefs en question furent saisis d'inquiétude et de méfiance et délibérèrent entre eux: „Que faire? Partir est fort dangereux, ne pas aller est tout aussi compromettant, pour nous, comme pour la communauté.“ Enfin quelques-uns, résolus à affronter personnellement la mort, pour le bien commun, se décidèrent à suivre les serviteurs du khan.

54. Ils partent avec ceux-ci, arrivent à Ordouvar, dont les habitants se jetèrent sur eux, pour leur faire un mauvais parti, et ne furent retenus que par

1) Tcham.: de la 4e à la 11e heure.
2) En 1725. «Dans ces jours-là», dit Tchamitch, en 1724.
3) Tcham. l. VI, ch. 47, § 4.

les serviteurs du khan, qui les amenèrent en présence de leur maître, suivis qu'ils étaient par la population. Quand ils furent devant le khan, ces gens poussèrent de nouveau le cri: „Fais-nous justice et à ceux de Méghri, qui nous ont malmenés et exterminés.“

55. Aux interrogations du khan: „Nous, dirent les hommes de Méghri, nous n'avons rien à nous reprocher envers ces gens; nous n'avons ni inquiété ni tué personne à la légère; mais comme ils avaient ramassé une grosse armée, nous avaient attaqués, passés par le fer et saccagé quantité de nos villages, enlevé des captifs, et qu'ils étaient ensuite venus sans raison nous assiéger de vive force, avec l'intention de nous prendre, nous sommes sortis, pour notre défense, et les avons battus.“

56. „Qui vous a ordonné, dit alors le khan à ceux d'Ordouvar, d'aller les attaquer, en vue du pillage et de leur destruction?“ Eux eurent la bouche close et ne purent rien répondre. „Quel a été, reprit le khan, l'instigateur, le boutefeu de votre expédition contre ces gens? Safi-Qouli, de Lévaz[1]), dirent-ils, le fils de Manitchar, le fils de Qazi, d'Ordouvar, et celui de Chah-Islam.“

57. Le khan, ayant fait arrêter Safi-Qouli, lui donna une rude bastonnade et lui imposa une amende. Pour les gens de Méghri, il les renvoya en paix et continua sa route.

58. Depuis lors ceux d'Ordouvar, réconciliés avec les habitants de Méghri, sollicitèrent la libération d'Hadji-Chafin; les Arméniens ayant aussi demandé les captifs enlevés dans leurs villages, ce qui leur fut accordé, ceux de Méghri écrivirent au commandant militaire d'Agoulis, de recevoir des gens d'Ordouvar 70 captifs arméniens, pris par eux, et de les informer de leur remise, afin qu'eux-mêmes rendissent Hadji-Chafin[2]). Cela s'étant fait, Hadji-Chafin fut rendu et la bonne intelligence rétablie entre les deux parties.

59. Pendant que ces événements se passaient, David-Beg envoya ses milices contre les Turkomans du mont Qazancoul[3]); arrivées de nuit, celles-ci tombèrent sur les habitants de la montagne, les frappèrent, les massacrèrent et dépouillèrent de leurs biens. Comme ils s'occupaient à les poursuivre, le général Mkhithar, arrivé seul en présence de l'ennemi, fut atteint d'une pierre et fait prisonnier: „A moi, cria-t-il, je suis tombé aux mains des Turks,“ et aussitôt Ter Avétis courut l'arracher aux ennemis; chargés du butin enlevé à ces derniers, les Arméniens revinrent auprès de David, à Hali-Tzor, avec 6300 moutons et 430 autres pièces de bétail: spectacle qui le combla de joie.

---

1) Tchamitch omet cette indication et les suivantes, hormis le nom de «fils de Manoutchar.»

2) La circonstance des prisonniers rendus est omise par Tchamitch, p. 791.

3) A l'O. du couvent de Tathev.

60. Dix jours après, il les envoya de nouveau contre les Turkomans du mont Caspel, qu'ils battirent, et dont ils prirent les biens, consistant en 900 têtes d'animaux, après quoi ils revinrent.

61. A la même époque une tribu turque de Barcouchat, vivant sous des tentes, dans la montagne de Khapan, y avait dressé, comme à l'ordinaire, ses habitations d'été, à cause de l'excessive chaleur de son pays. David-Beg, qui en fut informé, envoya aussitôt contre eux le commandant Mkhithar, avec 1800 soldats, qui se mit à leurs trousses et les découvrit au-dessus du bourg de Carmir-Vank. Il les attaqua, à la veillée du matin, et revint après les avoir dépouillés de tous leurs biens et bétail.

62. Cependant le khan de Barcouchat, ayant organisé une sortie contre ces gens, du côté de Khotanan[1]), avec une grosse troupe, les Arméniens, dès qu'ils l'aperçurent, l'attaquèrent si furieusement, qu'ils forcèrent l'ennemi à reculer et firent main-basse sur ses blessés.

63. Mais comme le commandant Mkhithar était en mauvaise intelligence avec David, son supérieur, quand il le vit en train de vaincre et de disperser les ennemis, il ordonna à ses officiers de cesser le combat, ce qu'ils firent en effet. Les soldats de l'avant-garde, se voyant abandonnés par-derrière, crurent que leurs gens prenaient la fuite et peu-à-peu se débandèrent également. Profitant de ce malentendu, les ennemis firent face à leur tour, fondirent sur eux et les attaquèrent si furieusement qu'ils en couchèrent trois ou quatre cents sur le carreau, en prirent quelques-uns tout vivants et les amenèrent à force de coups à Barcouchat: parmi ceux-ci se trouvait Stéphannos Chahoumian.

64. A cette nouvelle David fut si mécontent contre Mkhithar, que dans sa colère il ordonna de lui trancher la tête, et que les grands s'entremirent et eurent bien de la peine à lui persuader d'épargner sa vie. Toutefois il lui resta le chagrin au sujet de Stéphannos et d'un tel massacre sans cause sérieuse. Stéphannos fut conduit à Barcouchat, dans la maison du khan, par un Turk bienveillant, qui, par pitié, le fit enfuir, et la nouvelle de sa délivrance adoucit l'affliction de David.

65. L'une des victimes du massacre, le commandant Pali, fils du mélik Pharsadan, le cou à moitié coupé, avait été jeté à l'écart, près de Khotanan, où ayant bientôt repris connaissance et soutenant sa tête dans ses mains, il s'était traîné et caché sous les buissons, jusqu'à la tombée du jour. La nuit venue, il s'était remis en marche et avait gagné Hali-Tzor, en trois jours[2]). Qu'il ne fût pas mort, ceux qui le virent en furent stupéfaits. Il vit encore aujourd'hui, et Hali-Tzor l'a pour mélik.

---

1) Stéphannos Chahoumian, prince de Kénavouz, et Pap faisaient partie de cette expédition; Tcham. 791.

2) Tcham. «le 3e jour.»

§. III. Les Osmanlis viennent et pénètrent dans Khapan; combien de combats leur sont livrés par David et par ses braves guerriers, quelles grandes victoires en sont la suite.

1. En l'an du Seigneur 1724 [1]), arm. 1173, Ahmed, sultan des Osmanlis, maître des pays depuis le golfe Persique, dans l'Océan, jusqu'à l'Égypte, depuis la Lybie jusqu'à Lourikê [2]), et de tout le pourtour de la mer Noire, ainsi que d'une grande partie de l'Arménie et d'autres royaumes, principautés et contrées en dépendant, ayant appris que le roi de Perse était déchu de son trône héréditaire, forma le projet de s'emparer de ce pays, sous quelque prétexte que ce fût.

2. En conséquence il donna l'ordre au commandant de son armée de faire une levée générale de troupes, d'entrer en Perse et d'en occuper les villes. Celui-ci, en exécution de son commandement, se dirigea à la tête d'une armée formidable vers les contrées de la Grande-Arménie soumises aux Persans. Partout où il arrivait, c'était un carnage général de tout ce qui faisait résistance, et les Osmanlis, chargés de leur butin, revenaient, chaque année, dans leurs villes et villages, riches d'opulentes dépouilles, encombrés de captifs, de l'Arménie et de la Perse. Qui peut redire les souffrances des mères et des enfants tombés aux mains des infidèles, l'affreux massacre de leurs pères et frères! [3])

3. Leur puissance s'étant affermie dans ces régions, la métropole d'Érivan fut prise par eux, à la suite d'un long siége, et la population détruite par le fer. Donc en l'an du Seigneur 1726, arm. 1175 (lis. 1176, comm. mercredi 21 sept.), ils pénétrèrent par masses innombrables dans le pays de Siounie et soumirent toute la région dépendant de David, à savoir Eothnaberd [4]), canton de Khapan.

4. La population entière se souleva, s'agita, abandonna David et passa sous le joug des Osmanlis; David resta seul, avec 17 hommes [5]) d'armes, dans l'her-

---

1) Lis. 1174 (lundi 22 sept.) = 1724, 5.

2) Mosé Caghantcatovatsi, le seul, à ma connaissance, qui ait fait usage de ce nom géographique, sous la forme Ghouria, Ghouricatsi, dans le l. I, ch. II de son Hist. des Aghovans (v. la trad. russe), dit que c'est Mosok, la Meskhie.

3) Suivant le P. Tchamitch, Hist. d'Arm. III, 784, les Osmanlis envahirent d'abord les trois provinces arméniennes d'Outi, d'Artsakh et de Phaïtacaran, sur la droite et au S. du Kour, d'où le prince arménien Iohannès réussit à les chasser. Puis vinrent les Lesguis, et le désordre qui se mit dans ces contrées fut la cause du soulèvement national, qui va être décrit. Tchamitch dit que le pays qui fut le théâtre de l'invasion des Osmanlis se nomme le Grand-Sighnakh, mais il ne mentionne ni Eothnaberd ni Khapan, qui sont certainement plus au S. dans l'ancienne Siounie.

4) Est-ce un district ou une localité distincte? Cf. § I, 4.

5) Tcham. 792, avec 18 hommes.

mitage d'Hali-Tzor [1]), où il avait construit une bonne forteresse; à lui se joignirent encore trois évêques de Tathev, douze prêtres, suivis de Ter Avétis et du mélik Pharsadan, avec une poignée de gens [2]), car toutes ses troupes s'étaient dispersées.

5. Pour David, il ne s'abandonnait nullement à cause de tout cela; sans perdre la tête ni le cœur devant la multitude des barbares, sans interrompre le cours de ses exploits, sans renoncer à sa confiance en la bonté divine, il mit sa citadelle sur un pied respectable de défense, remplit ses magasins, réunit ses guerriers, en augmenta le nombre et invoqua l'assistance du Dieu tout-puissant.

6. Le 9e mois donc après l'entrée des Osmanlis dans Khapan (1727), la 5e année de la venue de David, Sultan-Ahmed y envoya Békir-Pacha et Arab Ali-Pacha, à la tête de troupes nombreuses, augmentées de Bathali, khan de Barcouchat.

7. Après cela, ordre ayant été donné en tous lieux, aux milices arméniennes, et turques, d'aller se réunir dans la localité indiquée, il se fit un concours de Turks, venus de divers côtés, renforcés des milices arméniennes du canton de Goghthn, de la ville d'Agoulis, d'Ordouvar, de Phisian [3]), de Barcouchat, de Tchavndour, de Méghri et de Khapan, et même des Turks dits Qaratchorlou; les habitants aussi du mont Siav prirent part au rassemblement, se montant à 60 ou 70 mille hommes, et même à beaucoup plus, tant cavaliers que fantassins; il était si considérable, que les plaines et les montagnes ne pouvaient le contenir.

8. Les troupes passées en revue, organisées, préparées, on marcha contre David-Beg, et l'on vint camper vis-à-vis d'Hali-Tzor, sur l'autre bord de la rivière [4]), le 13e jour du jeûne quadragésimal. A la vue de cette énorme multitude, les gens de David eurent peur, beaucoup se rendirent auprès du pacha et se livrèrent volontairement. Pour les hommes braves et énergiques, ils se roidissaient et se préparaient à combattre. [5]).

9. Descendant de sa forteresse dans le village, David vint camper vis-à-vis des ennemis, en-deçà de la rivière, et envoya une avant-garde de 170 hommes en occuper les passages; ce qui fut exécuté, en sorte que deux jours durant les Turks ne purent la franchir; mais le 3e jour des fusiliers arméniens, faisant partie de l'armée osmanlie, passèrent quelque autre part et, ayant occupé un côté du village, coupèrent l'armée de David.

10. Celui-ci, avec les siens, au nombre de 350 hommes [6]), s'étant mis en

---

1) La localité qui, au § 10, sera nommée Anapat.

2) Tcham.: en tout 453 hommes se réunirent auprès de David.

3) Lis. Sisian, Sisacan.

4) Tcham. 793: auprès du défilé de Ghampel.

5) Pâques tombant, en 1726, le 10 avr., le carême commençait le lundi 21 févr., et le 13e jour du jeûne était le samedi 4 mars.

6) Tcham. 793: 160 hommes.

défense dans le fort d'Anapat, toute l'armée osmanlie, qui avait passé, contre et surveilla la place, dressa des cavaliers, d'où elle faisait pleuvoir dans l'intérieur balles et boulets; mais la garnison leur rendait la pareille. La petite guerre ayant duré six jours, les ennemis perdaient journellement 100,200, et parfois 3 ou 400 hommes, contre à-peine un ou deux tués[1]) de la garnison, à cause de la forte position du lieu.

11. Enfin le 7e jour, au crépuscule du matin, les assiégeants qui bloquaient la place ayant fait leurs préparatifs, et résolu de s'approcher du rempart, en comme la veille et le jour précédent, apportèrent de grands engins, au nombre de 26, en forme d'énormes échelles, les appuyèrent au rempart; une multitude de misérables, divisée en trois corps, donnèrent l'assaut en trois endroits, et se servirent des engins susdits pour arriver en haut.

12. Cependant les défenseurs les frappaient de haut en bas, ébranlaient les engins, les faisaient tomber pêle-mêle, comme des figues mûres, détachées par une grêle violente, s'entassant au bas des échelles; mais comme si de rien n'eût été, les ennemis s'acharnèrent, depuis le matin jusqu'à la 8e heure du jour, à escalader le rempart, en poussant de grands cris et se bousculant.

13. C'est un affreux spectacle que celui des soldats exaspérés, s'agitant et hurlant; aussitôt les échelles dressées, centeniers, chiliarques, porte-drapeaux marchaient en avant, puis venaient les soldats, ondoyant comme les vagues houleuses d'un fleuve, qui roule en mugissant, comme les flots sans limite de la mer, soulevés par la violence des vents, se suivant par files, emboîtant le pas, apportant les engins au long des remparts. Des deux côtés les sons des trompettes, les roulements des tambours, les cris des hommes, se mêlaient au sifflement des balles; aux éclats assourdissants et déchirants de l'artillerie.

14. Pour les défenseurs, quand ils aperçurent du haut de leur asyle cette terrible scène, les nombreux bataillons des étrangers, les drapeaux déployés, les guidons flottants, les éclairs des armes brillantes, ils firent parler les cloches, et déposant sur un coussin les reliques de S. Minas, agenouillés devant la sainte table, ils invoquèrent le Seigneur. Évêques, prêtres, toute la communauté, les vierges, car il y en avait 40 ou 50, résidant là dans un monastère, tous avaient la mort devant les yeux.

15. A la 9e heure du jour, voyant qu'il n'y avait nul espoir de salut, le commandant Mkhithar et Ter Avétis s'élancèrent en poussant un cri de bravoure. Tout ce qu'il y avait de gens d'armes, à l'exception des défenseurs des remparts, forma une seule masse, et, couverts de leurs armures, se jetèrent avec rage sur les ennemis.

16. En effet Mkhithar et Ter Avétis, s'adressant à eux: „Courage, disaient-ils, suivez-nous sans peur. Si notre dernière heure est venue, mourons

---

1) Tcham. 794: huit tués.

bravement; il vaut mieux périr en dehors de nos remparts que de voir ici même massacrer nos familles et amis et de nous exposer à d'autres douleurs.“ Ils dirent et, prenant la tête, se hâtèrent de sortir par une poterne, suivis de 300 hommes d'armes.

17. Ô merveille, ô miséricorde infinie du Seigneur! à la 8e heure du jour les 300 hommes d'armes, poussant un cri de bravoure terrible, s'élancèrent ensemble sur les 70,000 ennemis, se jetèrent d'abord sur leur flanc droit, semant la mort à droite et à gauche.

18. Les Turks, témoins de ce furieux élan, éprouvèrent un trouble général, et criant „Les chrétiens sont venus nous massacrer,“ se précipitèrent sur leurs seconde et troisième ligne[1]). A ce cri, entendu de tous, l'étonnement et la stupeur s'emparèrent d'eux, troublèrent leur raison. Découragés, ils se débandèrent, en proie à la terreur de Dieu; au lieu de la grande victoire qu'ils rêvaient et de l'espoir de prendre la place de vive force, ils se virent frappés subitement et impitoyablement.

19. Dans cette panique universelle chacun disait à son voisin: „Qui veut sauver sa tête, que celui-là songe à la fuite;“ car plusieurs d'entre eux avaient en mainte rencontre éprouvé la valeur de David et de ses gens. La frayeur, les cris, le carnage redoublaient d'intensité de moment en moment, et s'accrurent au point que chacun, trop démoralisé pour leur faire tête, ne pensa plus qu'à faire volte-face: leur trouble, leur empressement à fuir, étaient au comble.

20. Les gens de la sortie et ceux restés à l'intérieur, s'élançant pour les atteindre, en couchèrent là-même un bon nombre sur le carreau, repoussèrent les autres, en les couvrant de blessures, n'en laissèrent pas deux ensemble; 12,000 guerriers[2]) osmanlis étaient tombés, et seulement quelques Arméniens.

21. C'était la droite du Tout-puissant qui les protégeait et soutenait dans leurs combats, qui les sauvait et faisait vivre, qui jetait les ennemis sous leurs coups, comme il parut en cette rencontre et en bien d'autres. Ce jour-là ils enlevèrent 148 drapeaux et mirent au pillage les richesses du camp ennemi.

22. Voyant que Dieu l'assistait dans toutes ses entreprises, David résolut de déclarer la guerre aux Osmanlis et de les expulser entièrement de Khapan. Pour cela il pensait à marcher d'abord sur le bourg fortifié de Méghri: mais comme il s'y trouvait un pacha osmanli, il n'osa le tenter pour le moment.

23. En ce temps-là, durant le jeûne quadragésimal, il envoya le général Mkhithar et Ter Avétis, avec 66 hommes, au khan commandant l'armée de Chah-Thahmaz[3]) et lui fit dire: „Allons, entendons-nous pour faire la guerre aux

---

1) C'est ce moment de l'assaut qui est représenté sur une gravure, grossière, mais leine de mouvement, à la première page du livre.

2) Tcham. 795: 13,000.

3) Tcham. p. 795: Les musulmans ayant réuni à Méghri jusqu'à 22,000 hommes,

Osmanlis.“ On le trouva au bourg de Douzaq-Kourdachian, au-delà de l'Araxe, vis-à-vis d'Ordouvar; car Thahmaz était pour lors à Tauriz, et le commandant de ses troupes du côté de l'Araxe, en face des Osmanlis. Entendant les propositions de David, le khan craignit de faire ce qu'il demandait, quoique son frère, khan de Lévaz, l'engageât fortement à s'entendre avec David.

24. Pendant qu'ils hésitaient, 20 étendards des troupes osmanlies étant venus inonder la plaine de Cardjévan, Mkhithar et Avétis dirent au khan: „Allons du moins attaquer ces gens,“ mais le khan refusa de partir avec ses troupes.

25. Toutefois les deux chefs, avec leurs 66 hommes, s'avancèrent et, ayant eu bientôt un léger engagement avec les Osmanlis, leur échappèrent, tandis que ceux-ci se portèrent à Méghri, où ils s'adjoignirent les gens du pacha, ce qui forma un total de 22,000 hommes.

26. Sur le soir Mkhithar et Ter Avétis firent dire aux khans persans: „Cette nuit nous tomberons sur Méghri, venez nous soutenir.“ On leur envoya seulement 50 hommes. Ils formèrent donc leurs gens, les organisèrent et leur dirent qu'à la pointe du jour ils se portassent sur Méghri.

27. Pour eux deux, avec une poignée de monde, ils allèrent dans les vignes de Méghri, convoquèrent tout ce qu'il y avait de réfugiés de la contrée, qui, pour échapper aux vexations des Osmanlis et s'affranchir d'un dur esclavage, erraient à l'aventure, ils les réunirent, les organisèrent et placèrent en embuscade à l'entrée de Méghri, où eux-mêmes, avec peu de monde, se glissèrent nuitamment, en cachant leurs armes.

28. Quand il fit jour, leurs troupes n'étant pas encore arrivées, les Osmanlis, informés qu'un rassemblement arménien était en dehors, prirent les armes, montèrent à cheval et se préparèrent à combattre.

29. Alors le commandant Mkhithar, Ter Avétis et leurs gens, l'épée à la main, se jettent dans la place, sur les percepteurs osmanlis, les massacrent et se font amener en toute hâte les autres étrangers. Dès que le pacha eut été poussé dans le Petit-Quartier, les gens de l'embuscade, à l'entrée de Méghri, arrivèrent également et forcèrent les soldats osmanlis à s'enfuir.

30. Mkhithar donc, Ter Avétis et leurs gens, voyant les Osmanlis aux prises avec ceux de l'embuscade, les laissèrent et se hâtèrent d'aller occuper l'étroit passage situé sur la direction de leur route, conduisant à l'Araxe, nommé aujourd'hui par les étrangers Ouzoun-Bend [1]), et long d'environ une heure ou deux de marche, bordé d'un côté par des rochers à pic, de l'autre, par les flots profonds du fleuve. [2])

David envoya les personnages ici nommés, avec 66 hommes, reclamer l'assistance «de gens bien intentionnés» pour lui.

1) Le long défilé.

2) Tchamitch ne donne que la moindre partie des détails de l'affaire de Méghri, mais il raconte le bon tour joué aux Osmanlis par David, qui détacha sur leur camp

31. Quand les fuyards arrivèrent au défilé, ils se mirent en avant pour les combattre, ce que voyant les ennemis, leur embarras fut extrême, parce qu'ils étaient cernés de toute part, et que traverser l'Araxe était leur seule ressource. Cependant les Arméniens se jettent sur eux, couvrent la terre de leurs cadavres: beaucoup se noient dans le fleuve.

32. De là nos gens revinrent à Méghri, où ils trouvèrent quantité de têtes de Turks, leurs chevaux et mulets sans nombre et des richesses infinies, évaluées à 400 talents [1]). Ayant ouvert les caisses des percepteurs, ils y saisirent 32,000 feuilles d'impositions, qu'ils livrèrent aux flammes. Un certain Nerwil, de Dacht, qui avait renié le Christ, fut découvert et eut la tête coupée.

33. Quelque temps après cela un pacha osmanli étant venu camper, à la tête d'une troupe nombreuse, au village de Bekh, fit, durant une semaine entière, des tentatives pour relancer et surprendre les milices de David; tout fut sans succès, tandis que ceux-ci tombèrent nuitamment sur ses troupes, en tuèrent beaucoup et le forcèrent lui-même à s'enfuir.

34. Plus tard, un bataillon de 800 Osmanlis venus à Barcouchat, ayant formé le projet d'aller à Tathev, les Arméniens, qui en eurent vent, passèrent de nuit dans la montagne Okouziarath, dont ils occupèrent les passages. Quand les ennemis s'y présentèrent, le matin, ils se jetèrent sur eux, en tuèrent 36, firent 7 prisonniers et revinrent à Hali-Tzor, chargés de leurs dépouilles.

35. Une autre troupe d'Osmanlis étant encore venue camper dans un village de Turks, au voisinage de Manlev, fut également attaquée de nuit, passée par le fer, et deux seulement amenés vivants à Hali-Tzor.

36. En 1727, la 5e année [2]) depuis son arrivée à Khapan, David-Beg, voyant que la divine Providence lui avait permis de disperser et de faire périr ses ennemis, de tous les côtés, envoya à Chah-Thahmaz quatre charges de têtes des Osmanlis tombés sous ses coups.

37. A cette vue le prince, fort satisfait de la destruction de ses ennemis, ne put s'empêcher d'admirer la bravoure de David et de ses milices, et lui envoya des présents, accompagnés d'un rescrit, de cette teneur:

38. „Chah-Thahmaz, roi de Perse, à toi le brave David-Beg et aux officiers arméniens qui t'entourent: salut. Informé déjà plusieurs fois par diverses personnes de vos actes de bravoure, maintenant, ayant vu de mes yeux la preuve de votre brillante valeur, à l'encontre de nos ennemis, je te nomme dès ce jour

---

une soixantaine de chevaux entiers, lesquelles mirent en révolution toute la cavalerie et le camp ennemi.

1) Le mot, peu usité, de talent, paraît ici signifier une bourse, de 500 piastres, qui, à cette époque, valaient chacune approximativement, 1500 fr., soit en tout 600,000 francs.

2) Je pense qu'il faut lire «la 6e année,» d'abord parce que la 5e a. a déjà été mentionnée ci-dessus, § 6, et secondement parce que le 1re a. de la carrière militaire de David est de la fin de 1722, v. ch. I, § 12.

prince et chef de tous les princes de ces contrées. Le pays de Khapan, conquis par ton bras, t'appartient. Va donc, rassemble près de toi toutes les troupes et les khans de ces régions et expulse les Osmanlis de tes domaines."

39. Il lui fit remettre un étendard à croix et un étalon de prix, l'autorisa à frapper monnaie et envoya une veste à chacun de ses commandants. Tous les princes et gouverneurs turks (sic) vinrent se mettre sous ses ordres.

40. David transporta ensuite sa résidence d'Hali-Tzor à Méghri, et ayant rassemblé autour de lui les milices de ce pays et de Tchavndour, alla camper au bourg de Crdjivan[1]), où il en passa la revue générale et, sous de braves officiers, les envoya contre la ville d'Ordouvar.

41. Étant arrivés de nuit, ils pénétrèrent dans la ville, sans que l'on s'en doutât, et tuèrent 300 Osmanlis, les autres prirent la fuite et allèrent camper dans un lieu convenable, en dehors de la place.

42. Les Arméniens, après le pillage, avaient dressé les tables pour manger, boire et se livrer à la joie, quand David survint et, trouvant les chefs attablés, leur dit d'un ton de colère: „Vos ennemis sont allés camper hors de la ville, et vous voilà assis, pour manger et boire!" Aussitôt, laissant les plats, ils montent à cheval, se mettent en rang et se jettent sur les Osmalis, qui, les prenant pour des Persans, s'avancent pour les combattre: mais dès la première tentative, ayant reconnu les gens de David-Beg, ils prirent la fuite.

43. Ceux-ci leur enlevèrent de nombreux groupes de chevaux et de mulets, qu'ils envoyèrent à David, et se portèrent eux-mêmes au bourg de Dacht. Quand la population les eut aperçus de loin, pensant que c'étaient des gens de guerre étrangers, ils s'enfuirent à Agoulis.

44. De là le commandant Mkhithar et Ter Avétis s'étant portés vers la ville d'Agoulis, à la tête de leurs gens, quand ils arrivèrent à la grande porte de la ville, les gardiens tournèrent les talons, dès qu'ils les virent; pour eux, ils entrèrent hardiment, allèrent au marché, pour s'informer au sujet des Osmanlis, et trouvèrent que le percepteur musulman s'était échappé: ils allèrent camper au monastère de l'apôtre S.-Thomas.

45. Pendant qu'ils étaient là, ayant entendu un grand bruit au-dehors, deux d'entre eux montèrent à cheval et sortirent. Apprenant qu'un Turk avait enlevé et emmené un prisonnier, ils coururent après lui et lui firent lâcher sa victime; lui, il tourna le dos.

46. Après être restés là quelque temps, ils virent de leur poste d'observation David-Beg entrer dans la ville et se portèrent à sa rencontre. Celui-ci revêtit chacun de ses officiers d'une veste, et ils revinrent de nouveau camper en-dehors, à S.-Thomas. Pour les habitants, suivant leur usage, ils accoururent baiser la main de David.

---

1) Cardjévan, au voisinage de Méghri.

47. Mélik-Mousi, gouverneur de la ville, s'étant présenté, David ordonna à ses gens „de lui couper la tête, la nuit suivante, comme à un fourbe, à un imposteur qu'il était," mais Mélik-Pharsadan intercéda pour lui et empêcha l'exécution de la sentence.

48. Durant dix jours, qu'il resta là, les Osmanlis firent trois attaques, qui furent autant de fois repoussées avec perte, par les braves troupes de David; ensuite le roi de Perse envoya au secours de David trois khans, qui taillèrent en pièces les Osmanlis, lors d'une nouvelle aggression de leur part. Tout cela [1]) arrivait par le fait de l'accord secret des principaux d'Agoulis avec les Osmanlis, dont les Arméniens n'avaient pas connaissance. [2])

49. Deux jours après, il vint une masse d'Osmanlis, remplissant la plaine de Marad, et David partagea ses troupes en trois corps: le premier, commandé par les khans persans; le second, formé d'Arméniens; Ter Avétis, avec le troisième, se dirigea du côté de l'Araxe. Les rangs étant formés pour combattre, les khans persans prirent la fuite devant les Osmanlis, dont un bon nombre tomba sous les coups des Arméniens, tandis que les autres s'enfuirent.

50. Alors ils se mirent à la poursuite des Persans, se dirigeant vers Tauriz, les atteignirent et forcèrent toute leur troupe à revenir à Agoulis. Pour les khans, qui continuèrent de fuir, leurs maisons furent mises au pillage, leurs femmes, et 18 servantes, avec quatre eunuques, faits captifs et amenés à Hali-Tzor.

51. Deux jours s'étant écoulés, l'hostilité et la perfidie des gens d'Agoulis et de Mélik-Mousi se manifestèrent, par une attaque de la ville contre les troupes de David, qui étaient en-dehors, au couvent de S.-Thomas: on fit contre elles des décharges d'artillerie.

52. Les Arméniens, par pitié pour des compatriotes, ne voulaient pas verser le sang de tant de chrétiens, car il y avait bien là mille familles arméniennes. Mélik-Pharsadan s'avança donc et dit aux habitants: „Mes frères, tenez-vous en repos, faites taire l'artillerie et laissez notre chef se retirer, nous ne vous ferons aucun tort." Eux, au lieu de l'écouter, n'en devinrent que plus acharnés à leur mauvais propos, et tuèrent non-seulement celui qui s'employait à ménager une réconciliation, mais encore avait sauvé de la mort Mélik-Mousi, leur maître.

53. Ce qu'ayant vu les gens de la compagnie de David, ils comprirent que c'était un mauvais conp prémédité et, ayant percé un côté du mur de S.-Thomas, s'en-allèrent à un village turk, où ils trouvèrent beaucoup de valeurs, appartenant à Agoulis, des chevaux, des mulets, 1300 moutons, destinés à la boucherie, qu'ils enlevèrent, avec bien d'autres choses, et se rendirent à Méghri.

54. Deux jours après, les milices de David, ayant fait une nouvelle incur-

---

1) I. e. les attaques des Osmanlis.

2) Suivant Tchamitch, p. 797, c'était Mousi qui avait excité les musulmans à venir attaquer Méghri, et à la troisième affaire les gens de David furent battus.

sion sur Agoulis, se saisirent de tout ce qui était hors de la ville et mirent le feu de deux côtés, pour forcer les gens à sortir et à combattre, car ils ne pouvaient plus supporter de leur part tant de crimes et de perfidies. Comme ces gens ne venaient pas à eux, ils enlevèrent du butin et s'en-allèrent à Méghri, d'où ils revinrent prendre gîte à Hali-Tzor.

55. Dans ces jours-là David-Beg dépêcha Ter Avétis aux chefs militaires se trouvant à Tchavndour, qui, maudissant David, n'accueillirent pas ses propositions; pour lui, il revint, avec la nouvelle de leur insubordination et de leur soumission à un ostican osmanli, établi par eux.

56. Aussitôt David donna l'ordre à 14 de ses officiers d'aller les arrêter et de les lui amener enchainés. Ceux-ci partent, s'arment, font leurs préparatifs, montent à cheval. Arrivés à Tchavndour, ils surprennent les récalcitrants, enchainent les commandants et l'ostican des Osmanlis, qu'ils amènent à Hali-Tzor, en présence de David.

57. Aussitôt venus devant lui, il se lamentent, font des serments, prennent des engagements et disent: „Désormais nous te serons soumis jusqu'à la mort." David les crut et leur rendit la liberté, mais il en retint deux près de lui et livra les autres à Avétis, dont ils devaient être les subordonnés. Celui-ci les ramena à Tchavndour et les renvoya dans leurs maisons.

58. Après cela, durant une nuit, Bathali-Khan et les troupes osmanlies, ayant surpris trois villages arméniens, en emmenèrent les trois commandants à Barcouchat. A cette nouvelle Ter Avétis réunit promptement les milices et, deux jours après, fit une incursion au pays de Barcouchat; il attaqua la nuit, causa de grands dommages, s'empara même de deux officiers turks et fit porter à Tchavndour le butin fait dans le pays.

59. Il arriva en ce temps-là que David tomba malade et mourut dans sa maison d'Hali-Tzor, en l'an du Seigneur 1728, arm. 1177 (comm. jeudi 21 sept. 1727), ayant exercé l'autorité à Khapan durant 6 années.

60. David mort, les officiers, d'un commun accord, choisirent pour leur chef et supérieur son général Mkhithar.

61. Plus tard la discorde et la mésintelligence, destructive de toute société, s'étant mises entre eux, les Osmanlis reprirent leur supériorité et vinrent, au bout d'un an [1]), assiéger avec une armée nombreuse la citadelle de David-Beg. Les chefs qui s'y trouvaient, s'étant fortement querellés, envoyèrent Ter Avétis et deux autres au pacha osmanli, pour traiter de paix. Ils arrivent, leurs propositions sont accueillies, on proteste des meilleures intentions à leur égard, Ter Avétis seul est retenu. Les autres se font fort d'ouvrir le lendemain les portes de la place; durant la nuit Mkhithar s'échappe, le long du rempart.

62. Au matin la porte est ouverte; les infidéles osmanlis, au mépris de la

---

1) En 1729.

foi jurée et des engagements du pacha, pénètrent dans l'intérieur, massacrent les hommes, font captifs les femmes et les enfants, entrent dans un couvent de vierges, qu'ils privent de la liberté, démolissent et rasent complètement les murailles du monastère. Ayant mis la main sur la femme et les fils de Mkhithar et pillé ses richesses, ils partirent.

63. Toutefois le pacha laissa Ter Avétis à Hali-Tzor. Les Osmanlis partis, il en vint d'autres, qui voulaient l'arrêter et le tuer, mais il leur échappa et se réfugia auprès du pacha, qui lui permit d'emmener sa famille et d'aller à Jéusalem. Après une longue pénitence, il reçut l'absolution du saint patriarche arménien, avec la permission et sous le bon plaisir du très saint Abraham, catholicos de toute l'Arménie. [1])

64. Mkhithar, après sa fuite de chez les Osmanlis, ayant fait un nouveau rassemblement, se vengea des Osmanlis, en les massacrant et en leur prenant des villes. Il alla ensuite assiéger Ordouvar et, après s'en être emparé, passa la population au fil de l'épée. Le butin qu'il en tira formait 160 charges de chameau. Après cela il se rendit pour un temps dans la grande citadelle de Khndzoresk, où il campa.

65. Là il fut tué par les siens d'un coup de fusil, en l'an du Seigneur 1730, après avoir commandé deux ans; car depuis le jour où il s'était fixé à Khndzoresk [2]), les Arméniens du lieu ne cessaient de lui dire: „Pars d'ici et va dans ta citadelle," et lui n'était pas de leur avis.

66. Un jour donc ils lui tirèrent le coup mortel et, lui ayant coupé la tête, la portèrent au pacha osmanli, à Tauriz; ce que voyant celui-ci, il fut frappé d'étonnement, d'une telle perversité: „Infidèles, impies, dit-il, comment avez-vous osé tuer votre maître, un homme si brave, sous de futiles prétextes?" et il fit couper la tête à tous ceux qui avaient apporté celle de Mkhithar: digne rétribution de leur forfait.

67. Ils s'étaient rendus coupables d'un si grand crime, sans doute dans

---

1) Chose étonnante, le P. Mikael Tchamtchian, vartabied, renseigné on ne sait d'où, ni d'après quelle autorité, affirme dans un récit de sa façon (l. III. ch. XLIX, p. 500), l'existence d'une coutume, nouvelle chez notre nation, et raconte que Ter Avétis, s'étant rendu avec sa famille en Galatie, passa en occident et reçut l'absolution du pontife de Rome, pour avoir participé, quoique prêtre, à tant de combats, l'usage étant chez nous de recourir au siége de Rome, pour les cas extraordinaires. . . . etc.

Jusqu'à-présent, aucun historien, national ou étranger, excepté le P. Mik. Tchamtchian, n'a parlé dans ses ouvrages d'une telle habitude de notre nation. Bien au contraire, c'est un pieux usage et une tradition nationale constante chez nous, de recourir dans les cas sérieux, non certes à Rome, mais aux évêques diocésains et, par leur entremise, au catholicos suprême de toute l'Arménie, résidant au saint Edchmiadzin, ou au saint patriarche de Jérusalem, en cas de transgression graves, comme celle de Ter Avétis. N. de l'Éditeur.

2) Tch. p. 800: Khndzorezk.

l'intention de ne pas s'exposer, de la part des Osmanlis, en retenant chez eux Mkhithar, aux mêmes désagréments qu'avait éprouvés Hali-Tzor. Les milices se dispersèrent; quelques-uns passèrent auprès de Iohannès, commandant de Gougark, d'autres ailleurs.[1])

Pour terminer ce récit nous disons que la mésintelligence, la recherche égoïste de l'intérêt individuel préférablement au bien général, est réellement le fléau, la perte des sociétés; que toute société, soit maison, ville ou peuple, atteinte de ces vices, est promptement détruite, dissoute, réduite à néant, fût-ce même un grand royaume. Quoi de plus majestueux que les empires des Macédoniens et des Romains! pourquoi ont-ils succombé, croulé? parce que la concorde, l'amour du bien public, sources de leur puissance, en avaient disparu . . .[2]). De même que la concorde est l'âme et la vie de toute société, de même la discorde en est le ver rongeur et la ruine.

Dieu, en suscitant David-Beg et les autres hommes puissants qui surent vaincre et abattre les destructeurs de leur patrie, s'était véritablement montré miséricordieux envers la maison de Sisac et des fils de Gégham, à une époque douloureuse, où les habitants de l'Arménie entière étaient incessamment en proie à la crainte du sabre, de la faim, de la captivité, de l'oppression. Combien ils montrèrent de bravoure contre de grands monarques, comme ils leur échappèrent et, grâce à la divine Providence, restèrent invincibles, tant qu'ils furent d'accord entre eux! Mais aussitôt qu'ils furent atteints du mal rongeur de la mésintelligence, la ruine, la dissolution, la division, les réduisirent à rien. David mourut, ce brave qui faisait trembler les tyrans, confiants en eux-mêmes; il eut pour successeur Mkhithar, le dernier „consolateur[3])“ de l'Arménie, le lionceau dont les montagnes de Siounie répétaient le rugissement, qui, dans leurs tanières, inspirait la terreur aux bêtes féroces; qui n'apparaissait que pour leur enlever leur proie; qui frappait et brisait les cornes des orgueilleux, infligeait aux ennemis une septuple rétribution, couvrait de honte les plus superbes des gentils, les dépouillait de leur prestige, pour la consolation et le salut de la race arménienne.

Il se trouva pourtant des impies dans la communauté, attaqués de la rouille funeste de la discorde, qui formèrent sans motifs un plan pervers, qui pour des

---

1) Suivant Tchamitch, p. 800, ce Iohannès était grand prince d'Outik et de Gougark; après avoir vigoureusement combattu les musulmans, il leur livra sa ville et se rendit par la mer Caspienne à Astrakhan, dont le maître lui fit un très honorable accueil. C'est tout ce que l'on sait de ce personnage. Or à cette époque Astrakhan appartenait à la Russie.

2) Lacune, indiquée dans l'imprimé.

3) C'est le sens du nom de Mkhithar.

raisons futiles eurent le courage de faire périr leur supérieur; de repousser loin de leur peuple les dons de la miséricorde divine; de se faire, comme précédemment, ce qu'ils sont encore, les esclaves des étrangers [1]); s'ils eussent patienté un moment, jusqu'à ce que la tyrannie des Osmanlis fût passée, Dieu les assistant dans toutes leurs batailles, les lieux forts et imprenables ne leur manquaient pas.

Noms des généraux et soldats de David, en divers lieux.

Voici quels furent les officiers et généraux de David-Beg, durant son séjour à Chenher.

A Chenher:

Mkhithar.

Bandour.

Le prince Zakaria.

Gorgi le Grand, Ibérien.

Iohannès.

Baïndour, prince ibérien (on les qualifie maintenant Ibériens, parce qu'ils le sont de naissance, non de race); car David et tous ses officiers étaient de la nation de l'Illuminateur arménien.

Awthandil.

Gorgi le Petit.

Dzatour.

Qaragioz.

Thadéos.

Eghiazar.

Harouthioun et autres, avec *tant* de troupes.

Les braves habitants de Chenher, officiers de David, sont les suivants:

Le général Baïndour.

„ „ Pali.

Minas.

Stéphannos [2]); avec 550 hommes.

Les gens de Tathev:

Qidji.

Aïtief.

Esaï.

---

1) L'imprimé indique ici une seconde lacune, ou plutôt une simple interruption, d'effusions sentimentales.

2) De Vank, au pays de Caler, ch. I, 6.

Tiratsou.
Siméon; avec eux 400 hommes.
Le mélik Pharsadan, du pays d'Hali-Tzor; 250 hommes.
Ter Avétis, du même Hali-Tzor, avec 468 hommes. Il accomplit de grands exploits, comme on le voit dans l'histoire . . . . . C'était un brave, un cœur intrépide, un guerrier résolu, joignant l'action à la parole. Aussi, quand il se fut éloigné de sa patrie, pour habiter Jérusalem, plusieurs compatriotes l'engagèrent-ils à revenir près d'eux, pour défendre le sol natal; mais par respect pour son titre de prêtre, il s'y refusa.

Officiers du canton de Tchavndour:
Thoros.
Baïndour.
Noubar.
Vardan.
Pharsadan.
Thomas.
Thourindch.
Iohannès; avec 2000 hommes.

De Caler, le commandant Pap, avec 700 hommes.
Stéphannos, fils de Vardanès, de la famille Chahoumian, lieutenant et général de Pap, était bien vu de David, pour sa bravoure et son noble caractère: aussi lui donna-t-il par la suite le titre et les possessions de trois méliks.

De Méghri:
Costandin.
Iohannès.
Sari.
Arakel; avec 400 hommes, qui firent tête à 18,000 ennemis, dans le bourg fortifié de Méghrî et, s'étant nuitamment jetés, malgré leur petit nombre, sur les 18,000, leur infligèrent un rude échec.
Après eux, les fils de Maghadchough, et de celui qui était surnommé Dilendji, avec 400 hommes.
Le commandant de Sisacan, avec 500 hommes.
Le mélik Qoutchoun, avec 200 hommes.
Le prêtre Avchar, dit Ter Gaspar, avec 250 hommes.
Adam, commandant de Baghaberd, 150 hommes.
Ghazar, „ „ Coulberd, 110 hommes.
Sargis, „ „ Chivanou-Tzor, 250 hommes.

(En tout 6628 hommes).

TABLE DES CHAPITRES.

Pages.

HISTOIRE DE NADIR-CHAH.

MON HISTOIRE ET CELLE DE NADIR, CHAH DE PERSE,

PAR ABRAHAM DE CRÈTE, CATHOLICOS.[1])

1319 = 1870 (1869).

Typographie du S. Edchmiadzin; Vagharchabad.

Chapitre I.

La Providence divine, les saints livres l'attestent, ne se trompe pas, car „Ce que veut le Seigneur, il le fait. et qui est son conseiller?" Et encore: „Le Seigneur abaisse, le Seigneur élève et agrandit, le Seigneur apauvrit . . " etc. Pour notre humble nature, elle est faible, nos connaissances confuses, et c'est même avec peine, selon la parole sacrée, que nous comprenons les choses de la terre: aussi tel commence bien, qui finit mal; tel commence mal, qui devient bon; mais ceux-là méritent mille fois le titre de bienheureux, qui, commençant bien, finissent de même. Dieu, qui est parfaitement bon et la source de toute bonté, a toujours inspiré à notre nature de bonnes pensées; quoique quelques-uns se détournent vers le mal, s'ils poursuivent réellement le bien, il les aide dans leurs bonnes œuvres, suivant la parole de l'apôtre.

L'affection donc que, depuis l'enfance, j'ai nourrie pour les saints siéges, pour les couvents et lieux de pélerinage de l'Arménie, je la dois à l'inspiration divine, accordée à mon indigne personne. Ce fut d'abord à l'égard de la sainte Salim — Jérusalem — en 1168 (sam. 23 sept.) = 1718, où je demeurai deux ans, lors de la Restauration[2]) du temple de la Résurrection, où s'assemble

---

1) Abraham III, de Crète, supérieur spirituel de Thékirtagh (Rhodosto, sur la mer Noire), intronisé le 24 nov. 1734, † 17 avr. 1737, après 2 a. 5 m. de Pontificat.

2) C'est-à-dire, Abraham arriva à Jérusalem pour la fête de la Restauration de l'église de la Résurrection, fête qui s'appelle en géorgien l'Enkéni, du grec Ἐγκαίνια

l'univers, et de tous les saints lieux de l'incarnation; en la 10e année de mo[n] administration de la cité de Thrakia[1]); sous le patriarcat, en la sainte ville d[e] Jérusalem, du saint vartabied Grigor, aussi doux, qu'austère dans sa vie; sou[s] la direction, à Constantinople, de l'énergique et docte théologien, le vartabie[d] Iohannès, tous deux disciples du vartabied Vardan, de Baghech, du couven[t] d'Amradoli[2]). Or en 1183 (mercr. 19 sept.) = 1733, le 27 avril (1734) me rendant de Thrakia au S. Edchmiadzin, j'allai dans le Taron, au saint couvent de Glac, sous le vocable de Sourb-Carapict, construit par S. Grégoire notr[e] Illuminateur. En cent jours j'arrivai au saint temple d'Edchmiadzin, refuge d[u] monde, le samedi 3 août, à la 3e heure.[3])

Ch. II. Les miens[4]), après avoir séjourné quelques jours à l'église du S. Edchmiadzin, sont dirigés vers Sourb-Carapict.

Lorsqu'après mon arrivée au saint siége, j'eus baisé les colonnes du saint temple, adoré le saint lieu de la Descente et les autres saintes chapelles ayant reçu Dieu, on m'amena incontinent au pontife suprême le saint catholicos Abraham[5]), alors assis dans le verger, sous la grande galerie[5]). A ma vue il éprouva une joie, une allégresse indicibles, parce que l'affection qui s'était développée dans mon cœur depuis 20 ans se manifestait comme une flamme brillante. Après des questions sur ma personne, sur l'état du patriarche, mon frère[6]), sur la grande ville de Constantinople et les églises, sur les princes et les prêtres, la 3e heure ayant été frappée, il me donna congé de me rendre à mon logis. On me conduisit à l'hôtellerie du catholicos Alexandre, située dans l'intérieur du catholicat. Aussitôt on sonna la messe, à laquelle j'assistai, puis j'allai au réfectoire. Depuis

---

donnant au mois de septembre le nom d'Enkénis-Thoué «mois de la Restauration.» Les Arméniens célèbrent cette fête la veille de l'Exaltation, qui tombe toujours un dimanche, du 11 au 17, suivant la Pâque; comme celle ci, en 1719, tombait le 29 mars, l'Exaltation était le dim. 13, et la Restauration le samedi 12 (lettre terminale $8 + 2 = 10 : 7 = 3$; $10 + 3 = 13$).

1) Thrakia, Thrace, dont le chef-lieu est Rhodosto, port sur la mer Noire, dont Abraham était arhadchnord, supérieur ecclésiastique, depuis l'année 1708.

2) Lis. Amlordi, «fils de la femme stérile,» i. e. S. Jean-Baptiste: c'est le nom d'un couvent à Baghech ou Bitlis, sur la côte occidentale du lac de Van

3) Soit, à partir du coucher ou du lever du soleil; cf. ch. VI, «la 3e ou 4e h. de la nuit.» Les Arméniens d'aujourd'hui commencent le jour au coucher de l'astre, comme autrefois les Juifs, et comptent soit 12 heures de jour et autant de nuit, soit 24 heures, comme les astronomes. L'histoire de David-Beg et les variantes données par Tchamitch, sup. p. 233, 240, offrent des traces de ces deux supputations.

4) J'ajoute ces deux mots.

5) Abraham III, de Khochab, siégea 4 a. et environ 9 m., et † le 14 nov. 1734.

6) A Jérusalem siégeait le patriarche Grigor, de Chirvan, et à Constantinople Iohannès de Baghech, que rien ne fait connaître comme ayant été frères charnels de notre Abraham.

lors je passais mes jours près de lui, dans l'intimité de sa maison, le renseignant, prenant continuellement part aux conseils, durant vingt jours. Quand je demandai congé de me rendre à Sourb-Carapiet, il s'y refusa, en disant: „Dieu, témoin de mes angoisses, t'a envoyé vers moi, et je ne te laisserai sans doute point aller durant toute cette année. Reste donc dans le sein de ta mère lumineuse, le S. Edchmiadzin. Sois mon conseiller, sympathise à mes douleurs. Il y a longtemps que je connais ta franchise; le cœur me dit que tu m'es sincèrement attaché et dévoué, comme si tu étais l'un des miens; c'est ce que j'ai appris de longue date, ici même, au saint siége.“ J'eus beau prier et supplier, rien ne fit, il ne me congédia pas et me dit: „Si telle est la volonté du Seigneur, je me propose d'aller l'année prochaine dans le Taron, Dieu m'accordant bonne réussite. Reste ici, près de moi, nous irons ensemble; ton vœu accompli, je te renverrai dans ton diocèse.“ Je lui demandai de nouveau de permettre aux personnes venues avec moi de se rendre à Sourb-Carapiet et de là dans leurs foyers. C'étaient le vartabied Harouthioun[1]); Ter Iohannès, prêtre principal de Thékir-Dagh; Ter Ioran, Ter Poghos; Ter Gaspar, de Boghaz-Hisar, ainsi que d'autres personnes de Constantinople, plus d'une vingtaine, que je confiai à Dieu et au vartabied Iohannès, supérieur de Gaghzovan, en qualité de chef. Celui-ci les conduisit par Gaghzovan, le samedi[2]) 23 août (1734); pour moi, je promis de rester jusqu'à la vendange, après quoi je partirais. Sur ce, le bienheureux sourit et dit: „Bien, qu'il en soit ainsi.“

Ch. III. Je vais avec sa sainteté dans les couvents voisins du saint siége; je consacre l'autel nouvellement construit à Sourb-Carapiet de Iohanna-Vank.

Les enfants (sic) ayant été expédiés, il ordonna aux serviteurs, le lundi suivant[3]), 25 août, de voir à faire les préparatifs d'un voyage aux couvents: „Car, disait-il, mon cœur est oppressé, je n'ai pas fait de sortie depuis longtemps.“ Il me prit avec lui, en compagnie d'une dixaine et plus de vartabieds, et nous partîmes avec joie. Nous allâmes d'abord à Iohanna-Vank[4]), dont l'abbé, le vartabied Iacob, était venu inviter le pontife suprême à bénir une chapelle et un autel restaurés, au N. de la grande église, construite par Grégoire, notre Illuminateur, qui y avait déposé une portion des reliques du saint fils de la femme

---

1) Le յ initial, se prononce comme une *h* muette au commencement des mots, C'est la règle posée par Schröder comme par Cirbied et par une foule de grammairiens; mais il est évident que dans les noms propres étrangers, dont l'étymologie est bien connue, ainsi que Iohannès, Iazkerd, Iézid, il faut laisser à cette lettre sa valeur de i faible. Quant à Harouthioun je le transcris, comme purement arménien.

2) Lis. vendredi; le samedi, en commençant la veille, au soir.

3) Le soir du dimanche.

4) A Carbi; ce lieu sera encore mentionné plus loin.

stérile. Nous procédâmes ensemble, en grande cérémonie. à cette bénédiction, puis, après deux ou trois jours passés dans une grande satisfaction spirituelle et matérielle, nous allâmes à Saghmosavank, à l'Hermitage de l'Illuminateur, à un autre petit hermitage, puis au monastère de Sourb-Sargis, à Houchi. Pendant que nous y étions, Iacob-Djan, mélik d'Érivan, qui avait été mandé par le suprême pontife, y vint de son côté. Le même jour il arriva un saï[1]) de Tiflis, porteur d'une lettre et de la nouvelle qu'Isac-Pacha avait ordonné sans motif d'étrangler le mélik de la ville, Arménien de race, après l'avoir fait battre devant sa porte, jusqu'à ce qu'il eut payé 50,000 piastres, puis il avait permis de l'enterrer. Le lendemain, sur ma demande, on alla à Pharbi, puis nous revînmes à Carbi, chez le baron Khatchatour et chez le baron Ghazar, où nous restâmes une nuit; de là au couvent de S.-George, de Moughni, en compagnie de mélik Iacob-Djan, indisposé: nous y passâmes la nuit. Au jour, après la sainte messe et le déjeûner, nous descendîmes à Ochacan, et le mélik se rendit à Érivan, par Eghivard. Ayant passé la nuit à Ochacan, nous partîmes au point du jour et revînmes au S. Edchmiadzin.

Ch. IV. Je vais de nouveau, tout seul, à l'Hermitage.

Comme le catholicos me portait une affection extrême, il m'emmena, et nous allâmes, par manière de distraction, aux couvents et hermitages; mais sa grande préoccupation des affaires du saint siége ne nous permit pas de nous arrêter au saint asyle. Étant plus de trente personnes, sans compter les animaux, plus nombreux, le pontife craignait d'être à charge à nos hôtes et, avec sa pénétration, sa bienveillance pour tous, ne voulait incommoder personne. Il se hâtait d'antant plus de retourner au saint siége, qu'il y avait du trouble dans l'air, et qu'il avait eu des avis de la venue de Thahmaz-Khan[2]), alors en marche avec les troupes persanes. Il revint donc vivement au saint siége, pour s'occuper du bien commun. Toutefois il est inné et habituel, chez notre peuple, de ne songer à rien, de ne s'inquiéter ni prendre soin de rien, de ne pourvoir qu'à son propre repos, de s'y asseoir et de se livrer seulement à ses fantaisies, en rejetant par-derrière sa tête tous ses chagrins. Tant que vit un supérieur. juste ou injuste, l'Arménien se montre sympathique pour lui, seulement, suivant moi, en vue de son intérêt et bien-être; mort, il ne se souvient plus de lui, il ne sympathise plus, et, au lieu de pleurer, de le plaindre, il le bafoue, il le rabaisse: tel est le naturel de notre nation, dont j'ignore les causes. Est-ce ignorance ou ingratitude? Je reçus ensuite du pontife la permission d'aller à l'Hermitage de l'Illuminateur et d'y rester en retraite, tout une semaine, après quoi je reviendrais.

---

1) سای, palefrenier.
2) Plus tard, Nadir-Chah.

Quand j'eus la permission, arriva le vartabied Iohan, supérieur de l'Hermitage, qui m'invita à partir, comme de la part du pontife, et m'emmena. Après être resté là une semaine, je revins au saint siége.

Ch. V. Je vais en pélerinage aux couvents éloignés.

Quelques jours après, j'eus un nouvel ordre du pontife, d'aller aux couvents éloignés, de l'Ararat; cet ordre lui coûtait, parce que lui-même désirait voir ces lieux de pélerinage, qu'il n'avait pas visités depuis son pontificat. Quoiqu'il eût au fond de l'âme des raisons respectables pour cela, les malheurs du temps et bien d'autres choses l'en avaient empêché: de guerre lasse il m'en donna l'ordre. Bien qu'indisposé, je partis du saint siége, dans la conviction que ma cruelle fièvre en serait soulagée. J'allai d'abord à Érivan, le 16 octobre (1734), et y passai la nuit; le lendemain au S.-Virap[1]), puis à Acorhi, à la source de S.-Jacques, sur le Masis; là, pour accomplir mon vœu, je célébrai la messe, puis nous revînmes au village d'Acorhi, où m'étant un peu reposé et ayant dîné, je revins à Virap. Là je descendis au fond du cachot, avec tout ce qu'il me fallait pour la messe, que je célébrai; étant remonté, je passai la nuit en ce lieu. Le matin, guidé par un moine, je me rendis au couvent d'Aménaphrkith, à Havouts-Thar, où je passai deux nuits; de là à Aghdchots-Vank, puis au S.-Géghard, où je passai deux nuits; de là à Garhni, une nuit, puis à Nork, de même, enfin à Érivan, également. M'étant rendu à Gétargel, là me parvinrent des courriers du pontife, qui m'avait expédié deux et trois fois des hommes, avec des lettres, me demandant de revenir en hâte, d'accourir vîte auprès de lui, d'abord pour des raisons urgentes, connues du saint homme, puis à cause de la venue du vartabied Alexandre, collecteur de Thokhath, et du vartabied Sargis, disciple du patriarche[2]), qui fut plus tard surveillant[3]) de Césarée. Enfin il lui était survenu une maladie, car la saison était mauvaise et l'air tellement gâté que la totalité des religieux du saint siége et le village lui-même en étaient affectés. Beaucoup étaient morts, entre autres le vartabied Sargis, de Thékir-Dagh; le vartabied Zakaria, de Baghech; le maître spirituel Avétis, le pélerin[4]). Plusieurs des autres pélerins et gens du village eurent peine à recouvrer la santé, jusqu'à Pâques (1735). Après avoir vu les messagers et les messages, je me hâtai de retourner en arrière sur Érivan, et j'atteignis Edchmiadzin le 4 novembre[5]).

1) A Khor-Virap, où est le cachot de S.-Grégoire.

2) De Constantinople.

3) Le mot դէտ ne s'emploie pas ordinairement pour les évêques, on se sert de վերատեսուչ, traduction du grec ἐπισκόπος; mais je dois faire remarquer que le style d'Abraham n'est pas très pur.

4) L'imprimé donne cette leçon: «le pélerin du seigneur spirituel »

5) C'était en 1184 (jeudi 19 sept.) = 1734.

J'aurais voulu aller à Bedchni, à Carénis et à d'autres monastères, mais j'y renonçai, à l'appel du pontife, et fis diligence pour aller rejoindre sa sainteté au saint siége.

Ch. VI. J'arrive au saint siége, je trouve le seigneur spirituel alité; sa mort, ses funérailles

En arrivant au S. Edchmiadzin, le lundi 3[1]) novembre, je trouvai le pontife malade, couché sur le flanc, déjà depuis deux jours. M'étant approché, je le questionnai sur sa maladie, sur ses souffrances; à quel membre, de quel côté était sa plus forte douleur. „Je souffre partout, me dit le bienheureux, sans en savoir la cause ni l'origine.“ Moi, malgré l'inquiétude et le chagrin, je me mis à le réconforter, consoler et soulager, une partie de la nuit, si bien, qu'il me dit trois ou quatre fois: „Va te reposer, le voyage t'a fatiqué, et tu as besoin de calme.“ Moi, craignant de l'incommoder et désobliger, en restant, j'allai chez moi. Nous fûmes ainsi dans le chagrin et dans l'incertitude du matin au soir, jusqu'au dimanche. Nous passâmes ce jour-là assis autour de son lit, plongés dans nos pensées et nous regardant l'un l'autre, en silence, le visage bouleversé et livrés à l'incertitude. La nuit, vers la 4e ou 5e heure[2]), m'étant approché du malade, quelqu'un des inférieurs me dit: „Va chez toi et laisse-le reposer un peu, car tes mouvements lui causent de l'agitation.“ Je sortis donc et allai à mon logement, laissant là mon fils, le vartabied Iohannès, avec Ter Iacob, qui vint après minuit et me dit: „Viens, le seigneur spirituel a changé de figure, et ses gens sont dans les angoisses.“ Je partis aussitôt et m'approchai du malade, et m'étant aperçu que ses aspirations et respirations dénotaient l'agonie, je le priai de nous donner à tous sa bénédiction, l'absolution verbale aux personnes présentes, ses instructions pour le saint siége et pour les religieux, ainsi que ses commissions pour les siens. Le bienheureux répondait à nos demandes, soit à voix basse, soit par des signes de tête. Ce fut ainsi que, sa main droite entre nos mains, calme et tranquille, il rendit son âme pure entre celles du bon ange, absolument comme celui qui tirerait une pêche de son sein et la donnerait à son ami ou à sa bien-aimée, à la 9e ou 10e heure de la nuit, le *premier*[3]) novembre, à l'aurore du lundi. Dès le point du jour nous informâmes le baron Iacob-Djan, *mélik* d'Érivan, qui était defterdar — chancelier. Ali-Pacha, malade et couché, lorsqu'on voulut obtenir la permission d'enterrer, mourut lui-même dans la matinée, à l'heure du dejeûner. Le seigneur spirituel étant décédé durant la nuit, le pacha mourut le matin suivant, à Érivan. Ce fut donc le kiahia qui donna le permis, et le lendemain Hadji-Houséin, de Dérendé, faisant fonction de mafagha[4]) — gardien

1) Lis. 4.
2) Après le coucher du soleil; cf. sup. ch. I.
3) Lis. le 11 novembre 1734; cf. Tcham. III, 806, et Chahkhathounof. En 1734, le 11 nov. julien tombait en effet un lundi.
4) موف آغا Agha-libre; cf. ch. XVII, maf.

à Érivan, fut mis à la place du pacha. Mélik Iacob-Djan étant venu à Edchmiadzin avec un tchouqadar[1]) du pacha, moi indigne, je célébrai la messe, et je fis l'onction, le mardi, et on alla enterrer le défunt à S^{e}-Gaïane[2]). La faiblesse que me causait l'excés de chaleur de la fièvre, qni me prenait au milieu du jour, m'empêcha d'y allor et me força de me coucher. Mais le lendemain, avec tous les gens du saint siége, je me rendis à S^{e}-Gaïane, où nous célébrâmes l'office du matin, après quoi nous revînmes au couvent. Le même jour, quoi qu'il m'en coûtât, je fus conduit à Érivan[3]) par cinq au six vartabieds. Sur la route, ayant passé l'église Hangoutsial[4]), et rencontré une foule d'hommes et de femmes, Arméniens, habitants d'Érivan, qui s'enfuyaient, nous fûmes frappés d'étonnement et de frayeur, à la vue de leurs angoisses, et songeâmes à retourner nous-mêmes au couvent, de peur que les troupes persanes, en survenant, ne nous surprissent dans la citadelle d'Érivan. Ce fut ainsi qu'avec force prières au mélik et au tchouqadar, commissaire[5]), chargé de nous, nous atteignîmes Pharakar[6]). Après avoir pris haleine pendant quelque temps, au bord d'une canal, je tirai et lui mis en main cinq pièces d'or, et, non sans beaucoup d'insistance, nous réussîmes à nous tirer de ses mains et à revenir au couvent.

Ch. VII. Le moubachir revient, m'emmène de force à Érivan et me jette dans un grand embarras.

Le jour suivant, qui était un jeudi, on vint de bonne heure me prendre, avec cinq ou six vartabieds, et m'entraîner bon gré mal gré à Érivan. C'était mon jour de fièvre, dont je fus débarrassé pour cette fois. Étant parti de bon matin, le jeudi, je versai d'abondantes larmes, pour bien des raisons. Arrivé à Érivan, je fus conduit à la porte du gouverneur, et d'abord chez le raïs[7]) ou kiahia, qui, avec une extrême insistance, me dit: „Le khalifa — catholicos — étant mort, toi qui étais connu et chéri de lui, tous te demandent unanimement. J'en informerai le pacha, afin qu'il te mette en la place de défunt.“ Moi, je refusai et me pris à dire: „Je n'ai pas ce qu'il faut pour un tel emploi, je manque absolument de capacité. Je suis un pauvre étranger, venu ici pour accomplir un vœu, porteur en outre d'un ordre suprême et d'un écrit du qizlar-agha et du

1) T. چوقه دار laquais.

2) Une des trois églises de la plaine d'Edchmiadzin.

3) A quatre bonnes lieues d'Edchmiadzin.

4) Il n'y pas, que je sache, d'église de ce nom sur la route d'Érivan; mais comme le mot signifie «reposant, défunt,» je suppose que l'auteur a en vue S^{e}-Gaïane où était enterré le défunt, le catholicos.

5) Ar. مباشير.

6) Lieu dont la position précise m'est inconnue.

7) Ar. ريس , chef, chancellier; kiahia, abrégé de khethkouda, lieutenant.

qapidji-bachi Qoul-Ahmed-Agha, pour que, mon devoir accompli vous me laissiez rentrer dans mon diocèse.“ J’eus beau parler, supplier, ce qui serait long à dire par le menu, je ne pus échapper; insistances, gros mots, menaces, jusqu’à celle de la mort, il mit tout en œuvre pour m’effrayer. Comme j’étais inquiet et indécis, il se leva tout-à-coup, se rendit auprès du pacha et revint, en disant: „Conduisez-le au pacha,“ tout en ajoutant: „Pas de refus, ou le pacha te fera mourir.“ Quand je fus en sa présence, le pacha se mit à m’apostropher d’un ton sévère, à quoi je répondis: „Suivant nos anciennes coutumes, un *acte*[1]) est adressé par les deux villes d’Ispahan et de Stambol, dont les habitants s’entendent pour choisir et installer un personnage, sans quoi le saint siége et le catholicos qui l’occuperait en éprouveraient un grand tort. La chose est ainsi réglée par beaucoup d’écrits et de sceaux et sanctionnée par des excommunications.“ J’ajoutai bien d’autres paroles et renseignements. J’eus beau gémir et me lamenter, rien ne fit, et il me dit, du ton de la colère: „Avec les allées et venues à Ispahan et à Stambol et les correspondances en vue d’une élection, en une année rien ne s’achèvera; les armées viendront des deux côtés, il y aura des batailles, et comme Edchmiadzin est sur la ronte, il sera certainement détruit avant cela; les religieux se trouvant sans chef, pas un seul ne restera, tous se disperseront: après cela, à quoi bon ton élection? Va, je le veux, résigne-toi, que l’on procède à ton élection suivant vos usages, et administre ton monastère[2]), qui n’est pas autant ta chose que celle de mon maître, puisque nous y recevons l’hospitalité et en tirons profit. J’expédierai un homme avec les papiers, la requête et la décision[3]), chargé de retirer l’ordre suprême à ton sujet.“ Là-dessus on me mit dehors. On rédigea un bouïrouldi[4]) de cette teneur: „Vous, religieux d’Edchmiadzin, comme vous avez désiré et élu celui-ci pour votre chef, je lui ai commandé d’occuper le siége du khalifat. Faites toutes les cérémonies, suivant vos usages et procédés, et obéissez-lui comme à ses prédécesseurs. Je me charge du reste, en ce qui dépend de l’autorité suprême; ne vous inquiétez de rien.“ On me prit, on me conduisit chez le mélik Iacob-Djan, chez qui je restai trois jours, après quoi les khetkhoudas de Kanakerh, d’Érivan et d’autres localités, s’étant réunis à Edchmiadzin, avec un certain nombre d’abbés, on écrivit de là à Carbi, à Achtarac et ailleurs, des invitations aux princes et khetkhoudas, qui se rassemblèrent au S. Edchmiadzin. Ceux-ci et les autres abbés conférèrent à mon indignité l’onction du catholicat, le (2e) dimanche de la cinquantaine, 24 novembre, m’imposèrent le joug du service du S. Edchmiadzin, du siége du grand S. Grégoire, notre Illuminateur: c’était en notre année 1183 (mercr. 19 sept.) = 1733.[5])

1) Ar. Mahsar.

2) Thekké, T. تكّه.

3) Arz; ilam, ar. اعلام avis, rapport.

4) T. ordre.

5) Lis. 1184 (jeudi 19 sept.) = 1734. Quant à la daté du sacre d’Abraham, le

Ch. VIII. Je gouverne les moines, et sers le saint siége; Gendjé, i. e. Gantzac, est assiégé par les Persans et par Thahmaz-Khan; venue d'Abdallah-Pacha Kiouprouli-Oghlou, qui hiverne à Qars, avec ses troupes.

Après cela je commençai à me recueillir et à employer toutes mes forces à l'administration du grand saint siége. Ne connaissant ni le pays ni les hommes, ni les moines, ni les dépenses et ressources, l'argent faisant complètement défaut, car les frais du couvent étaient en nombre infini, j'étais fort inquiet et embarrassé. Toutefois, la miséricorde de Dieu me protégea et soutint, tantôt par des ventes des produits de la terre, tantôt par les aumônes de visiteurs venant à mon secours, tantôt par des emprunts, en sorte que jusqu'à ce jour *j'éteignis*[1]) bon nombre de dettes. Ce fut au milieu de ces tourments et angoisses que j'administrai le saint siége. En ce temps-là la ville de Gendjé étant assiégée par les Persans, Kiouprouli-Oghlou vint d'Amid à Baïazid avec une armée considérable, et hiverna à Qars. Il exigea de Thémir-Pacha 10,000 charges de blé, qu'il fit parvenir à Tiflis, après quoi il s'en-retourna à Qars. Ici également il ramassa de grandes quantités de blé, d'orge et d'autres objets, ainsi que des engins de guerre, qui furent expédiés à Érivan.

Ch. IX. Thahmaz-Khan arrive de Lori et de Qazakh et marche contre Qars.

Lorsque les rigueurs de l'hiver eurent pris fin, et que la température se fut un peu adoucie, l'année 1184 (jeudi 19 sept.) = 1734 étant commencée[2]), Thahmaz-Khan se mit en marche, par Qazakh et Lori, contre Qars, au mois d'avril (1735), la neige n'ayant pas encore disparu de ces contrées. En effet, nous avons appris des Persans et de personnes approchant le khan, que voulant passer par un certain ravin et atteindre Qars par un circuit, ils avaient, pour se frayer une route, écarté la neige avec leurs sabres; cependant la nuit suivante la

---

terme technique de *cinquantaine*, qui s'emploie même pour des jeûnes de cinq jours, précédant certaines fêtes, se rapporte ici à la fête de Noël. On sait que les Arméniens grégoriens célèbrent la Nativité et l'Épiphanie invariablement le même jour, 6 janvier: donc ces 50 jours commencent le 15 novembre et comportent plusieurs sous-divisions. Mais la 1[re] semaine de la cinquantaine de jeûnes dont il s'agit va, suivant la date de Pâques, du lundi 16 nov. au dimanche 22 nov. inclus, après un dimanche numéroté le 1[er], v. Calendrier perpét. p. 120. En 1734, Pâques le 14 avril, ce jeûne s'ouvrait le 18 nov., ainsi le dimanche de la cinquantaine, 2[e] d'après la manière de compter arménienne, était le 24. C'est donc bien le 24 nov. de cette année que le sacre eut lieu d'après les témoignages concordants des PP. Tchamitch et Chahkhathounof; on sait d'ailleurs (ch. I), qu'Abraham était arrivé à Edchmiadzin le samedi 3 août 1734.

1) *արարի*: le sens voudrait un autre mot, que j'ai suppléé et souligné.

2) Évidemment l'auteur a en vue le printemps de l'année 1735, et paraît se figurer que l'année arménienne répond exactement à celle de l'ère vulgaire.

neige tomba de nouveau et combla le chemin qu'ils avaint ouvert en deux jours. Pour lors ils trouvèrent une autre route et arrivèrent à grand'peine aux confins de Qars. Les deux armées s'étant rencontrées, il y eut une bataille, durant tout un jour, où des deux côtés il y eut environ 700 tant tués que blessés. Cependant les Agariens eurent le dessous et s'enfuirent; pour le khan, il regagna son campement, au lieu dit Iakhni-Théphé; mais comme les provisions [1]) manquaient, pour les hommes et pour les animaux, l'habile émule d'Alexandre se retira dans l'Ararat et, par Bach-Abaran, vint à Érivan et à Edchmiadzin.

Ch. X. Le khan étant venu au pays d'Ararat, je vais à sa rencontre.

Lors donc que le grand khan, revenant de Qars et arrivé à grand'peine au pays d'Ararat, eut atteint Chira-Qala, au canton d'Abaran [2]), ses troupes s'étant dispersées à Carbi et à Achtarac, ceux de nos princes qui étaient dans son camp et Mélik-Djan le kalanthar, m'insinuèrent que je devais me présenter au khan, avec des présents et en cérémonie. Je partis donc avec cinq ou six vartabieds et des offrandes proportionnées à mes facultés, le mardi 27 mai, troisième jour après la Descente du S.-Esprit [3]). Arrivé ce jour-là à Iohanna-Vank, nous allâmes le mercredi à Abaran, au voisinage du lieu dit Chira-Qala; le khan, informé de ma venue, ordonna à son nasaqtchi-bachi [4]) Abdel-Hasan-Bek, d'être mon qounaq [5]), et je passai la nuit près de lui. A l'aurore du jeudi, comme il voulait partir de très bonne heure, on m'introduisit, avec mes présents; je le saluai et le complimentai sur sa venue. Lui même me dit (en turk): „Sois le bien venu, khalifa; comment te portes-tu? Monte à cheval et allons plus loin.“ Puis aussitôt il monta à cheval et partit avec ses troupes. Il me donna aussi quelques-uns de ses officiers et serviteurs, qui m'emmenèrent à sa suite.

Ch. XI. Le khan vient au S. Edchmiadzin.

Arrivé au lieu du campement et descendu dans sa tente, il s'informa de moi, et des émissaires empressés se succédèrent rapidement, car c'est leur habi-

1) P. خورا.

2) Dans les environs de Nakhdchévan.

3) En 1735, Pâques 6 avril, la Pentecôte 25 mai. Ceci prouve de nouveau, avec la dernière évidence, la justesse de notre correction, à la fin du ch. VII, et de celle qui est indiquée pour la correspondance des années arméniennes et chrétiennes, depuis 770 = 1320; car si 1184 répondait à 1735, comme l'année arménienne commencerait, dans ce système, au 19 sept. 1735, la Pâque suivante serait celle de 1736, qui tombe le 25 avril, et la Pentecôte serait le 13 juin.

4) T. نسق; chef des officiers de la garderobe.

5) T. قونقچی, officiers attaché à la personne d'un homme distingué; vulg. kornac.

ende de tout faire avec un empressement et une hâte servile. Ces gens se pressèrent de me conduire à la tente du khan, qui m'invita à sa table pour le dîner. Je fus ainsi retenu trois jours au camp, jusqu'à ce que nous arrivâmes au village de Dogh, où il me donna l'ordre de me rendre à Edchmiadzin, et moi, à mon tour, je m'enhardis à l'engager d'y venir faire une visite de plaisir[1]): il me le promit. Le samedi 31 mai, il vint camper près de Kancan[2]), à la lisière du village de Hanan[3]). Les chevaux mangèrent copieusement le blé et l'orge; car c'était l'époque de la moisson, non encore faite, et foulèrent le reste, en sorte que la plaine fut entièrement rasée. Moi qui attendais des nouvelles du khan, je n'allai pas le dimanche à l'armée, mais le lundi j'expédiai le vartabied-vicaire Alexandre, pour s'informer de leurs intentions. Celui-ci revint près de moi, le visage bouleversé, le cœur succombant sous les ennuis, comme à-demi mort. Je remarquai son abattement et appris que la cause en était la colère du khan, „parce que je ne m'étais pas présenté à lui, lorsqu'il vint à la couchée, et ne l'avais pas conduit à Edchmiadzin.“ J'ignorais, et les autres, par manque d'intelligence, ne m'avaient pas fait connaître les usages persans. Frappé de terreur, je désespérai de ma vie et commençai à faire les derniers adieux, en demandant à chacun de me pardonner et de prier pour moi. Étant entré dans le saint temple, je me prosternai sur le lieu de la Descente, gémissant, sanglottant et recommandant mon âme à Dieu, après quoi, abîmé de frayeur et le cœur défaillant, j'allai au camp, à-demi mort. Pendant que je ne songeais que mort et tourments, le khan me demanda (en turk): „Khalifa, pourquoi n'es-tu pas resté en même temps que moi?“ Je lui répondis (en turk) avec tremblement, des pleurs dans la voix; „Seigneur, vous savez que je viens de Grèce, et ne connais ni ce pays ni ses usages; la faute n'en est pas à un autre que moi; tuez-moi, tuez-moi.“ Pourquoi, dit-il en colère à Mirza-Mehti — le grand maître de la cour, n'avoir pas instruit le khalifa, qui est étranger, des choses qu'il ne sait pas?“ Aussitôt le Dieu clément tourna son cœur à la douceur, et apaisé par ma soumission, il dit: „La parole du khalifa est juste.“ Comme c'était la première fois que je me présentais, il me donna le gracieux diplome de catholicos, avec trois autres, dont l'un concernant les dépôts que le chah avait apportés lors de sa venue, qu'il avait pris et apportés lui-même et donnés en garde au saint Edchmiadzin et à d'autres couvents et villages[4]); mais plus tard, pour qu'ils ne fussent pas réclamés, les Osmanlis, qui en eurent vent, les avaient pillés. Le *second*, pour que ceux qui forcent à se faire turks soient privés de leurs propriétés; le 3e, pour que personne, sans ordre du khan, ne vienne inquiéter les monastères.

---

1) Ar. تماشا, زيارة.

2) Nom d'un canal dérivé de l'Araxe, pour les besoins du saint siége, et allant se jeter dans un grand lac, après avoir traversé Vagharchabad! Éd.

3) Lieu inconnu.

4) Ce fait n'est mentionné nulle autre part.

Aussitôt il ordonna d'apporter le qalath et de m'en revêtir. C'était une veste en étoffe d'or[1]), avec un collet en zibeline. Je fus donc gratifié du qalath au moment même où je craignais la mort. Qui n'en serait étonné! Gloire à Dieu, qui opère des merveilles! Tes œuvres sont grandes, Seigneur, tes vues sont infiniment profondes. J'eus donc la hardiesse de dire: „Si tu le permets, khan, j'irai et t'amènerai les religieux du couvent, en grande tenue[2]); ils se prosterneront devant toi et emporteront tes ordres chez eux. C'est bien, dit-il, faites ainsi.“ Aussitôt je retournai au couvent, où ceux qui s'attendaient à me voir dans un cercueil me virent vivant et revêtu d'un qalath. Ce fut un étonnement, une stupeur; la communauté rendit gloire à Dieu, et l'on fit une belle fête. J'endossai aussitôt mes vêtements, les moines prirent la chape, les jeunes gens la tunique, avec l'étendard orné de la croix, avec les torchères à huile, et tout l'appareil d'une procession, on se rendit auprès du khan, on l'amena au saint siége, en grand appareil. Arrivé dans l'intérieur du temple, devant le lieu de la Descente, il se dressa et dit: „Quel est ce lieu, qu'est-ce que cette coupole?“ Il s'enquit également au sujet des images de la cathédrale, de sa fondation, de ses constructeurs. Quand nous eûmes donné les réponses convenables, ayant fait placer en face du maître autel un siége et un tapis, je le priai de s'asseoir, ce qu'il fit aussitôt, et ordonna de dire l'office. On chanta vêpres, car c'était le lundi, fête des saintes Hripsimiennes[3]). Le khan était assis et prenait plaisir à regarder. Les plus anciens religieux m'ayant engagé à me tenir debout, en costume, à la place du catholicos, lorsque j'eus fait l'office du soir, ils m'engagèrent de nouveau à prendre la parole, pour remercier le khan et le bénir, ce que je fis, et comme c'était dans la langue des musulmans que le khan m'adressait des questions auxquelles je répondis de même, il fut satisfait. Après la mission[4]), sortant de l'église, il me fit donner par son mirza une aumône de 300 florins[5]); je le suivis jusqu'à la porte du milieu, où il me congédia et s'en-alla à son camp.

Ch. XII. Le khan envoie ses gens au monastère, et de sa personne va à Pkarakar et à Éghévard.

La nuit suivante, avant même qu'il fit jour, le khan expédia ausssi ses ouhi[6]) qui vinrent à leur tour visiter le saint lieu de la Descente. Lui même

---

1) Kéthibi zarbaf, samour.

2) Ar. زينه.

3) La fête en question tombe en effet les lundi et mardi après le dimanche de l'octave de la Pentecôte, et change de quantième mensuel, comme la Pâque, qui était cette année le 6 avril, la Pentecôte le 25 mai: donc les lundi et mardi 2 et 3 juin,

4) L'ite, missa est.

5) 450 r. arg.

6) ուհիք, cf. ch. XIII, XXVII.

vint une seconde fois, au point du jour, et satisfait, en pleine église, réjouit les siens, en leur redisant ce qu'il avait appris. Après avoir goûté les sorbets, les viandes fumées [1]), l'eau de rose, les diverses douceurs préparées pour lui et le reste, il sortit du couvent par le grand pavillon, vis-à-vis du cimetière, et m'ayant fait rappeler en sa présence, m'adressa avec bienveillance ces gracieuses paroles: „Ne t'inquiète, ne te trouble pas; ne crains rien, cette maison est la mienne [2]); bon vieillard, ta maison sera *avadan* [3]) — comme qui dirait, elle prospérera — vis en paix. Si j'ai nourri mes chevaux et mes troupes aux dépens de tes champs, je saurai bien t'en dédommager.“ Sur ce, il cingla son cheval et partit paisiblement, avec des sentiments d'affection, et se dirigea sur Pharakar, où il campa. Moi, le même jour, je le rejoignis dans ce campement, avec quelques présents, et par de bonnes paroles il me donna congé de retourner au monastère. Pour lui, il se porta à Érivan, en passant par Éghévard. Les Osmanlis, sortis de la citadelle d'Érivan, y revinrent après une légère rencontre avec lui, ayant perdu sept hommes et deux prisonniers, qui furent emmenés vivants; il campa près d'Éghévard, sur une petite colline, le jeudi 5 juin. Comme il était à Pharakar, on lui apporta, la nuit même, un écrit de cette teneur: „Abdoullah-Pacha, séraskier des Osmanlis, ayant traversé la rivière Akhourian, à la tête d'une grosse armée, s'avance sur tes derrières; prépare-toi donc à combattre, car la chose ne se terminera pas en paroles et par une retraite.“ Le khan, doué d'une haute intelligence, fit donner un qalath au porteur et dit: „Dieu soit loué, car moi aussi il y a bien longtemps que j'appelais ceci de mes vœux.“

Ch. XIII. Le khan expédie ses prisonniers et bagages à Tauriz, le long de la mer de Gégham.

Le khan commença dès lors à organiser ses préparatifs pour la bataille, en se débarrassant des bagages les plus lourds, tels que grandes tentes, prisonniers et autres choses inutiles pour ce but, et fit partir ses ouhis, en les acheminant à Tauriz le long de la mer de Gégham. Pour lui, il resta à la tête de 18,000 braves combattants et choisit pour son camp, ainsi que pour sa tente, une haute colline, autrefois nommée Akhi-Thépési — la colline blanche. Sa tente dressée là, il fortifia la circonférence de la colline d'une enceinte de pierres, semblable à un cavalier en demi-lune, haut de six coudées, que les musulmans nomment mathariz [4]), afin qu'en cas d'attaque subite des Osmanlis, on pût se défendre là au moyen de l'artillerie et d'autres engins de guerre. Quand il eut construit

---

1) J'ai moi-même goûté avec plaisir une oie fumée, dont les RR. PP. m'avaient fait présent au moment où je quittais Edchmiadzin, en février 1848.

2) Mon odjaq.

3) P. اوادان, ابادان, lieu habité agréable.

4) مترز fossé; mieux, ar. مترس bastion.

trois ou quatre de ces enceintes circulaires, Kiouprouli-Oghli arriva le samedi, avec son monde et, par le côté d'en-haut d'Abaran, descendit vis-à-vis d'Éghévard, au bas du mont Araï. Les tcharkatchi [1]) eurent entre eux un léger engagement, où il périt peu de monde des deux côtés, après quoi ils se séparèrent. Toutefois les Persans eurent à souffrir la nuit suivante, à cause du manque d'eau; ils tuèrent tout ce qu'ils avaient de moutons et de chèvres, et de leurs peaux firent des outres, qu'ils remplirent, ainsi que tous les vases propres au même usage, se trouvant dans le camp, situé en arrière, à deux courses de cheval de la rivière Zangi; les Turks étaient en avant. [2])

Ch. XIV. Combat qui eut lieu dans la plaine d'Éghévard; affreux carnage des Persans et des Osmanlis.

Grandes sont les œuvres de Dieu, très profonds les desseins du Tout-Puissant, quel est le mortel qui peut les sonder et les comprendre? Je les admire aujourd'hui, et mon esprit est frappé d'étonnement. Merveilles du Seigneur, justes décrets du créateur! A la même époque et au même lieu où, quinze ans en çà, trois généraux, avec 300 hommes, ont massacré 12,000 Persans, et couvert de cadavres la terre inondée de sang, laissant les hommes en proie aux bêtes féroces et aux oiseaux, là-même le Tout-Puissant leur a donné une revanche, puisque le dimanche après le samedi, le 8 juin, à la 2e heure du jour, la bataille commença [3]). Avant l'engagement, le grand khan, le brave Thahmaz ne montra que peu de troupes, environ trois régiments, un millier d'hommes, en sorte que les Osmanlis, méprisant la faible armée persane, mirent en mouvement tous leurs bagages, suivis des janissaires à pied et de leurs canons, dont ils avaient, dit-on, une soixantaine: moi, j'en ai vu quarante. Derrière les canons venait la cavalerie, au centre de laquelle se tenait le séraskier Abdoullah-Pacha, avec Sarou Moustafa-Pacha, Thémour, Pholad et Kor-Tchavouch. Il s'imaginait que cette nuit même il aurait raison des Persans. „Mes cavaliers, disait-il, les écraseront sous leurs pieds.“ Or, quand la mêlée s'engagea, comme le petit nombre des Persans avait fait illusion aux Osmanlis, ils s'éloignèrent du pied

1) T. چارقچی tirailleurs, vélites.

2) En jetant un coup-d'œil sur la carte, au N. d'Érivan, on aperçoit la Zanga descendant au S. vers cette ville: Éghivard, à quelque distance vers l'ouest, sur la même ligne que Carbi, situé sur la rivière d'Abaran; plus haut, sur un affluent droit du même cours d'eau, Chara-Kala; enfin, plus haut vers le N., Bach-Abaran. Quant à la colline sur laquelle était le campement de Thahmaz-Khan, la carte ne l'indique pas, mais on voit que la bataille a dû être livrée dans la plaine où est Éghivard; sur les faits, v. Hist. mod. de la Géorgie, I, 131; II, 48.

3) Je ne sais pas bien à quelle défaite des Persans, vers l'année 1720, fait allusion notre auteur. Cf. Hist. mod. de la Géorgie, I, 116, note.

du mont Araï[1]) et marchèrent droit à l'ennemi, qui lâcha pied peu-à-peu, en s'écartant de la montagne, et les mena jusque dans la plaine d'Éghévard. Là les troupes persanes sortirent des vallées du côté d'Érivan[2]), au nombre, dit-on, de 18,000 hommes; mais quoiqu'ils fussent en nombre et massés par régiments, ils se contentaient de se montrer dans le lointain, sans en venir aux mains, parce que tel était l'ordre du khan. Seulement trois régiments, un millier d'hommes, engagèrent le combat. Le khan, suivant sa louable habitude, rangeait, dirigeait, instruisait, excitait ses gens, et disposait à droite, à gauche, au centre, ceux qui avaient des armes à feu. Ses fauconneaux — zambouracs — qui sont de très grands fusils, portés chacun par un chameau, étaient ainsi placés sur des bâts, au nombre de 700. Il ordonna d'abord de faire feu des gros canons, puis des fauconneaux, puis les armées se précipitèrent front contre front, puis les fantassins en vinrent aux coups de fusil, des deux côtés, le dimanche 8 juin. La mousquetade se prolongea, de la 3e heure du jour à la 5e. Les Osmanlis ne purent tirer que deux ou trois coups de canon; pour les Persans, ils en tirèrent 300 et plus, outre leurs zambouracs et une mousquetade bien nourrie. Le khan se jeta soudain sur l'artillerie des Osmanlis, dont il s'empara; ceux-ci, voyant et apprenant que les ennemis étaient maîtres de leurs pièces, se prirent à fuir, poursuivis par les Persans, qui en firent un massacre, un carnage, et les menèrent battant une de leurs ailes, jusqu'au côté supérieur du mont Araï, en face de Saghmosa-Vank[3]), et l'autre aile du côté d'Achtarac. Quant au centre, il fut poussé vers la rivière de Karsah, en face de Iohanna-Vank, de Carbi et de Moghni. On croit qu'il en périt plus dans les précipices du ravin de la Karsah, que par le fer. Leur général Kiouprouli fut tellement serré qu'en voulant descendre à cheval à travers les rochers, par un chemin sabreux et difficile, il ne put se tenir et, en tombant, se fit une grave blessure à la tête. Comme il était à-moitié mort, un Persan infime lui coupa la tête, qu'il apporta au khan. Lorsque celui-ci se fût assuré, par le témoignage des Osmanlis, que c'était bien la tête d'Abdoullah-Pacha, il donna un qalath au porteur et lui en promit d'autres, s'il représentait le cadavre. Le soldat partit aussitôt, et l'on retrouva le mort, qui fut apporté à Carbi. Là on le para et, déposé dans un cercueil, on le conduisit à Qars, où il fut enterré. Damath Moustafa-Pacha, mort aussi dans la bataille, fut également retrouvé par ordre du khan, paré, puis expédié à Érivan, où on l'ensevelit dans la grande mosquée neuve. Deux autres pachas à deux queues, l'un Arnaoute, l'autre Bosniaque, étaient morts aussi ce jour-là, d'après ce que l'on m'a raconté. Ce fut ainsi qu'une des ailes

1) Cette montagne, fort élevée, est située entre l'Aragadz, ou Alagez et l'Échek-Meïdan, non loin de Carbi.

2) I. e. par le sud.

3) Saghmosa-Vank est au N., et Achtarac à égale distance au S. de Carbi: ce qui donne exactement la position du mont Araï.

fut menée par en-haut, l'épée dans les reins, jusqu'à l'Akhourian ou Arpa-Tchaï; l'autre par en-bas, le long des pentes de l'Aragadz, jusqu'à la même rivière. Le massacre terminé, le khan triomphant fit dresser un état des morts, dont il se trouva 40,000 Osmanlis: des Persans, il ne manquait que 15 ou 20 hommes. Les Osmanlis avaient été frappés de stupeur et comme enchaînés, au point de ne pas pouvoir lever les mains en face de leurs ennemis: ils semblaient liés devant leurs meurtriers. Cela eut lieu en 1184 (jeudi 19 sept.) = 1734, 8 juin (1735).[1])

Ch. XV. Je vais auprès du grand khan, en passant à travers les cadavres.

Trois jours après, le mardi, moi le misérable Abraham, le seigneur spirituel, étant allé pour voir le khan, du côté d'Éghévard, près de la colline de Mourad-Thépési, je trouvai des cadavres en nombre infini sur la route, à partir d'Achtarac jusqu'à à Éghévard. Quelques malheureux vivant encore, les Persans en faisaient la recherche et les achevaient, comme je l'ai vu de mes propres yeux, durant mon excursion. J'ai même rencontré un Arménien à moitié mort, qu'ils voulaient tuer, et que je tirai de leurs mains. Je chargeai mon valet[2]) Poghos de le mettre sur un cheval et de le conduire à Achtarac, où on le déposa dans une cellule dépendant de l'église, et j'engageai les prêtres à avoir soin de lui. Il recouvra en effet la santé et devint catépan, i. e. gardien des vignes, et s'établit là. Il vint également à Edchmiadzin, le lendemain de la bataille, nombre de blessés échappés du champ de bataille, Turks, Persans, Arméniens, Grecs, à qui je fis distribuer des médicaments, et nuitamment nous expédiions les musulmans à Érivan. Des autres, nos nationaux ou Grecs, quelques-uns moururent, les autres recouvrèrent la santé et s'en-allèrent où ils voulurent.

---

1) Hammer, Hist. de l'empire ottoman, tr. fr., XIV, 337; l'histoire ottomane ne fait pas mention de l'anéantissement de l'armée turque; toutefois le savant allemand raconte qu'Abdallah-Kouprouli avait sous ses ordres 80,000 hommes et Thamas 71,000 (le Persan Mehdi dit 15,000, comme notre auteur). Les Ottomans se rangèrent près de Baghaward باغاوارد, au pied d'une montagne, et les Persans à deux parasanges — 14 vertes — de l'ennemi. Une large plaine séparait les deux armées. La bataille fut livrée le 14 juin 1735 = 22 moharrem 1148 H. Les têtes d'Abdallah et de Sari-Moustafa, gouverneur de Diarbékir, furent déposées devant le vainqueur. Cette bataille est dite de l'Arpa-Tchaï. Une relation, écrite de Derbend, en date du 22 juin, parle de la victoire remportée «le 8 juin par le généralissime persan Thahmaz Kouli-Khan.» Le 8, le 10, le 14 juin ont leurs autorités: Hammer tient pour la dernière date, qui est appuyée d'une lettre italienne, du P. Nicolo, de Girgenti, capucin, préfet de la Géorgie, datée d'Akhal-Tzikhé, le 20 juin. Notre Abraham, qui était sur les lieux, me paraît mériter la plus grande confiance, et les variantes ne reposent même pas sur les différences entre les styles ancien et nouveau.

2) Chatir.

Ch. XVI. Le khan s'avance par la crête des montagnes, des territoires de Sourb-Géghard — Aïrivank — et de Gorataraï; au bout de deux mois il quitte la montagne et marche contre Qars.

Après cela le khan dirigea sa route par les crêtes des montagnes, du côté de Qirkh-Boulakh, au voisinage de Géghard et de Gorataraï, son campement s'étendant jusqu'à la vallée de Dzaghcounik et à la mer de Gégham. Étant resté là en repos jusqu'à la fin de juillet et au commencement d'août (1735), il descendit par où il était venu et se rapprocha du théâtre de la bataille, dit „la colline Moubarak-Thépési“ — la colline bénie — précédemment Akhi-Thépési, dont le nom, qui se conserve encore aujourd'hui, avait été changé par suite de sa victoire. Lorsque le khan magnifique arriva auprès de la colline, j'étais avec lui, car il m'avait mandé. Au matin, comme il voulait partir, il monta sur la colline et me fit appeler, avec les grands, avec les khans et les mirzas, avec les kalanthars et les méliks, sur le lieu même où était dressée sa tente, le jour de son glorieux combat, et s'entretint fort longtemps avec nous, d'abord au sujet de la coupole sur le modèle de sa tente, qu'il avait ordonné d'ériger en souvenir, pour la postérité. Puis il nous invita à être sur le qui-vive et à nous méfier de la fourberie des Agarians, dont nous touchions les frontières. Il causa ainsi durant une heure avec nous, tantôt avec les khans, tantôt avec moi. Quand nous fûmes descendus de la colline dans la plaine, il nous ordonna de rester à cheval à sa suite, et s'arrêta pour la nuit à Bach-Abaran. Il m'invita à sa table, pour le repas du soir. Le lendemain au matin il envoya à leurs postes Baba-Khan, Sardar-Khan et les khans d'Érivan et de Nakhdchovan. Comme dans l'intervalle il avait tenu Érivan bloqué, les quatre khans susdits le surveillaient des quatre côtés, de façon à ce que rien ne pût entrer ni sortir. Pour moi, il me prit à sa suite, jusqu'au lieu dit Djinligol, et m'invita de nouveau à sa table. Comme c'était alors le carême de l'Assomption de la sainte Mère de Dieu, „Voici, mon khan, pris-je la liberté de lui dire, six fois que tu m'invites à ta table, à des jours de jeûne, et je me suis abstenu des douceurs de ton repas qui sont pour moi comme la manne descendant du ciel: je supplie donc ta majesté de permettre à celui *qui prie* pour toi d'emporter sa portion en son logis. Khalifa, me dit-il, en souriant de bon cœur, tu la mangeras demain. Non, repris-je. C'est bien, dit-il avec bienveillance; viens chez moi demain; je t'invite de nouveau à ma table, car j'ai aussi mangé plus d'une fois ton pain.“ Puis il me laissa partir pour Outch-Kilisé[1]). Je revins donc près de lui le jour suivant, et m'ayant invité derechef à son repas, il ordonna de remplir un vase de pilau servi devant lui, de le garder à part et de le porter dans ma tente: ce qui fut exécuté. Quand nous eûmes mangé, eux leurs mets habituels, moi le miel et autres douceurs, ils

1) Edchmiadzin, les Trois-Églises.

se lavèrent les mains, moi également; nous nous levâmes et lui rendîmes grâces. „Khalifa, me dit-il, je t'ai fait mon compliment; retourne gaîement à ton monastère et prie pour moi.“ Comme je le suppliais de me permettre de le suivre jusqu'à l'Arpa-Tchaï, le nouvel Alexandre refusa de m'y autoriser.“ Tu as des scrupules de conscience, me dit-il, tu souffres[1]); va, retourne chez toi et prie pour moi.“

Ch. XVII. Je retourne à Edchmiadzin, après avoir escorté le khan; la citadelle de Qars est assiégée, l'eau de la rivière détournée; les Turks promettent de rendre Érivan; le khan s'en-va à Tiflis, où il me mande.

Le lendemain, de très bonne heure, nous retournâmes à Edchmiadzin: c'était le samedi[2]), veille de l'Assomption, et durant la nuit nous arrivâmes au saint siége. Le matin, après avoir offert la messe, nous nous régalâmes des mets gracieusement accordés par le khan et bûmes à sa santé. Je m'empressai ensuite d'exécuter le pavillon commandé par le khan sur l'emplacement de sa tente, et dont il m'avait chargé avec le mélik Mcrtoum, voulant que la dépense en fût faite sous notre contrôle, ou que j'en chargeasse un homme habile, qui surveillerait les maîtres et les maçons. Eu outre deux mouthémids ou serkiars, — gens de confiance, chefs — comme ils les appellent, devaient inscrire les sommes, aider les surveillants, ordonner dans les villages le transport des pierres et de la chaux. De mon côté, je désignai le vartabied Stéphannos Qalaïdji-Oghlou, d'Erzroum, qui se tint sur la colline avec le mélik Mcrtoum, surveillant les maçons, et y resta 40 jours, jusqu'à l'entier achèvement. L'édifice terminé ressemblait à une tente, avec coupole; en-dessous il y avait une excavation où les eaux se réunissaient, quand il pleuvait au haut de la colline; celles-ci y étaient amenées par un conduit et s'y rassemblaient, comme dans une glacière, dominée par l'édifice. L'excavation était-elle remplie, le surplus s'écoulait par une sorte de canal et s'épanchait dans la vallée. Or il y avait au bas de la colline un village désert depuis longtemps, on dit cent années, et ruiné complètement. Après l'avoir fait examiner, le khan dressa une liste de paysans, auxquels il donna une lettre de grâce, qui les constituait maf — libres[3]) — avec 800 somars — charges — de semences, mises à leur disposition. Ils devaient payer un bahra ou ochour[4]). Ces gens eurent bientôt construit un village, où ils demeurent présentement.

Pour le khan, il se porta du côté de Qars, qu'il assiégea un mois durant.

---

1) Cette phrase est traduite par à-peu-près.

2) Donc le samedi 16 août, Pâques étant le 6 avril, l'Assomption le 17 août; $16 + 4 = 20 : 7 = 6$; $11 + 6 = 17$.

3) Ar. موف, libre, exempt; cf. ch. VI, mafagha.

4) P. نهره portion; عشور dixme.



Ayant intercepté la rivière qui traverse la ville, et sert à la boisson, coupé le canal qui par en-haut conduit l'eau à la citadelle, il serra la ville de tous les côtés, l'assiégea, la bloqua sur toutes les faces. Cependant il avait formé deux corps d'invasion, prenant Qars à droite et à gauche [1]), l'un venant de Baïazid, l'autre de Gaghzovan, et lui au centre. Ces gens dévastèrent le pays, incendièrent les maisons, s'emparèrent des hommes et des animaux et ne revinrent à leur camp principal, sous Qars, que chargés de butin. De là il lança de nouveau ses coureurs, qui allèrent jusque dans le voisinage de Théodoupolis — Erzroum — dépeuplèrent le canton de Nariman, le Djavakheth, le Tchildir, le Qaïqoul, tous peuplés d'Arméniens, enlevèrent les hommes et les femmes, les vieillards et les enfants, qu'ils conduisirent dans le Khorasan, au nombre de 6000 têtes, suivant ce que j'ai entendu dire. Tombant du haut de leur morgue et insolence, les fils d'Agar envoyèrent en députation quelques hommes distingués au khan, déjà posté sous Qars, et, d'accord avec les grands de cette ville, lui offrirent des présents, accompagnés de la prière de ne pas ruiner impitoyablement le pays, et promirent de livrer Érivan. Très satisfait de cela, le khan les traita honorablement et leur donna des qalaths. Leur ayant adjoint un khan nommé..... [2]) et quelques cavaliers, il les expédia à Érivan Quand ils se présentèrent à Baba-Khan, posté à Kalaré, chez qui se trouvaient le khan d'Érivan et Sardar-Khan, celui-ci leur adjoignit un personnage porteur d'un ordre, et ils entrèrent dans la place, pour décider la garnison à se soumettre et à rendre Érivan au khan. Au bout de trois ou quatre jours, on apprit qu'ils rendraient la citadelle, à condition que les engins de guerre, c'est-à-dire l'artillerie et les armes à feu seraient partagés par moitié, dont ils prendraient l'une et laisseraient l'autre dans la place. La paix étant conclue de cette manière, ils demandèrent, pour enlever leurs effets, des chariots, dont on leur donna cent... [3]), prirent leurs effets et bagages, et sortirent de la citadelle le 22 septembre (1735), lundi du jeûne de la sainte croix de Varag [4]). On les convoya jusqu'au bord de l'Akhourian ou Arpa-Tchaï, pour de là se rendre à Qars. Pour les conducteurs, ils retournèrent chez eux, avec leurs chariots. Le khan voulait se rendre de Qars à Tiflis, mais au moment de partir il envoya cet ordre au khan d'Érivan: „Prends

---

1) Il est intéressant de comparer le siége de Qars par Thamaz-Khan, avec les opérations du comte Paskévitch, qui eurent pour résultat la prise de cette ville au bout de trois jours, le 23 juin 1828; Ист. военн. дѣйствій въ азіатс. Турціи. 1828, 9; Varsovie, 1843, t. I. ch. vi, vii.

2) Le nom manque dans l'original.

3) Au Impr. սայլ երկրաւ.

4) La fête de l'Apparition de la croix de Varag (25 sept. — 1 oct.) se célèbre le 3e dimanche après l'Exaltation de la S^{e} Croix, qui est aussi mobile et toujours un dimanche. En 1735 l'Exaltation 14 sept., commencement du jeûne de la croix de Varag, le 22, la fête le 28; v. le Calendrier perpétuel, p. 108. Dans la Table des mat. cette fête est indiquée encore au 26 février «d'après les Ménologes arméniens.»

avec toi le khalifa, le kalanthar, le mélik et les aghas d'Érivan, ainsi que les khetkhoudas, et venez me rejoindre au bord de l'Akhourian.“ Pour nous, ayant tardé à partir et le khan se hâtant d'aller à Tiflis, nous ne l'atteignîmes pas sur la route et dûmes le suivre en cette ville, où nous arrivâmes un jour après lui. Partis d'Edchmiadzin pour Érivan le 1er octobre, nous arrivâmes à Tiflis le 27.[1])

Ch. XVIII. Je me présente au khan, à Tiflis; il me console et me recommande, ainsi que le S. Edchmiadzin, au khan d'Érivan, et m'accorde les lettres de grâce nécessaires.

Quand je me présentai au khan, il se montra fort satisfait, m'adressa des paroles consolantes et, outre plusieurs profitables recommandations et invitations, des directions et des règles pour la conduite des affaires, qui furent entendues de tous. Il s'étendit principalement en injonctions formelles, par lesquelles il recommanda au khan d'Érivan et ma personne et le saint siége. Il dit aux grands: „Dieu préserve que vous inquiétiez ou chagriniez le khalifa, qui prie et intercède pour nous. Ne faites pas non plus de tort à ce monastère d'Outch-Kilisa, ne vous permettez pas, à temps ou à contre-temps, de tuer pour vous ses moutons ou ses poules, mais contentez-vous de ce qui se trouvera prêt. Il s'est montré affectueux et bien disposé pour notre nation, c'est un esclave dévoué, qui emploie toutes ses forces et sa personne à notre service en toute rencontre. Dieu préserve que vous inquiétiez la nation arménienne ou lui fassiez du tort, car je châtierais ceux qui s'en rendraient coupables. A part le djizié[2]), les impôts royaux de toute nature seront payés par parts égales, une moitié par les Arméniens, une moitié par les Persans.“ Il nous adressa encore bien d'autres paroles, utiles et profitables, et conclut en disant: „Allez, présentez-moi des suppliques pour tout ce que vous désirez, et prenez ce que j'ordonnerai.“ Étant partis, nous délibérâmes en conseil et demandâmes les lettres de grâces que nous jugions nécessaires; il nous en fut accordé plus de quinze. Ainsi satisfaits, le khan nous renvoya à Érivan, dans l'Ararat.

Ch. XIX. Je me rends auprès du khan d'Érivan et séjourne à Tiflis, où je travaille à l'affranchissement de mes nationaux en ce pays, ainsi que de la communauté d'Ararat; grâces à Dieu, ceux de Tiflis furent affranchis.

Après le départ du khan, je restai trois jours à Tiflis. En effet, le redoutable seigneur avait ordonné de tirer de cette ville, comme il l'avait déjà prescrit pour l'Ararat, 300 familles, et de les faire passer dans le Khorasan. Déjà le khan d'Érivan, le kalanthar et le mélik avaient l'ordre d'inscrire ces 300 fa-

---

1) En l'année arm. 1185 (ven. 18 sept.) = 1735.

2) Ar. جزيه, capitation.

milles, de les arracher bon gré mal gré de leurs habitations et de les faire émigrer. De Tiflis également un pareil nombre de familles étaient inscrites. Les gens se rassemblèrent dans une église et, comme plusieurs avaient appris le départ et l'arrestation des leurs, on accourut à celle où j'étais hébergé. Il s'éleva une rumeur, des plaintes, des cris montant vers le ciel; c'étaient des pleurs, des gémissements, des lamentations; ils se roulaient à terre, me conjuraient de demander au khan de les affranchir, de ne pas les emmener en terre étrangère. Affligé du spectacle des douleurs de mon peuple, tant hommes que femmes, le cœur serré, brûlé, répandant des larmes de sang, je me mis à battre les portes des grands, à prier, conjurer, supplier avec instances de les sauver d'un tel malheur. Grâces à Dieu, certains raisons adoucirent le cœur du khan, qui leur fit grâce, sauf 3000 thoumans et 3000 charges de blé, qu'ils colligèrent, et furent tenus quittes. Quant aux 300 familles de l'Ararat, quoiqu'il m'en coûtât de rudes tourments et fatigues, rien ne fit. Il ordonna de fournir aux frais du fisc deux buffles par chaque maison, pour transporter ce qu'ils voudraient; chacun des restants dut donner 3 bœufs, 3 vaches, trois litras d'objets en cuivre, 3 pièces d'étoffes, 3 lheps (?) de farine et de froment et un touman d'argent, au profit de chaque maison d'émigrant.

Ch. XX. Je demande l'ouverture d'un hôtel des monnaies, pour frapper, en cas de défaut d'argent, des pièces de cuivre, d'argent, s'il y en avait. Sept villages moulk; mélik et kalanthar faisant une réquisition, à mon insu; événements à Sanahin, à Haghartzin et à Haghbat.

Après cela, préoccupé et inquiet au sujet de l'affranchissement du pays, où l'argent était fort rare et presque complètement disparu, par suite de l'exportation, je demandai au redoutable khan d'ordonner l'ouverture à Érivan d'un hôtel des monnaies, et lui adressai une requête concernant le mélik Iacob-Djan, requête qui fut si bien accueillie, qu'il l'accorda sur-le-champ. Il en fit l'éloge en ces termes (en turk): „Nous avons vu le khalifa, bon vieillard, bon et très brave et honnête homme, cherchant la paix, et qui rendra d'utiles services à l'empire. . . .“

La chose fut aussi faite et accordée incontinent. Quant au kalanthar et au mélik, je demandai que nulle réquisition à imposer au pays, au profit du trésor, ne pût être décidée ou perçue à mon insu. En outre, à l'égard de 7 villages, à savoir ceux d'Edchmiadzin et Mastara, de Phrancanots et Iouchacan, de Kirazloun et Ipakloun, ainsi que de Tchélébi-Qichlaq, autrefois appartenant au saint siége, à titre de moulk — domaine, j'obtins un raqam du redoutable khan, et le titre de moulk fut confirmé, sur l'ancien pied. Je demandai également un raqam, portant que nul n'inquiéterait les paysans, et qu'à mon insu les khethkhoudas des villages ne feraient point de réquisition au préjudice des pauvres; car ils avaient la mauvaise habitude d'exiger des pauvres gens, à tour de rôle,

le transport de leurs denrées: cela me fut aussi accordé. Enfin le nombre des raqams demandés et obtenus par moi se montait à plus de 35. Je partis enfin de Tiflis pour les merveilleux couvents de Sanahin et d'Haghbat, pour celui d'Aqrdzin — Haghardzin — et arrivai à Edchmiadzin. Sur l'invitation du grand khan, moi et le khan d'Érivan nous écrivîmes à Qars, à Erzroum et autres lieux, moi à mes nationaux, le khan spécialement au pacha de Qars: „Le grand khan nous a ordonné de notifier au pays et de faire savoir à votre altesse, que la paix étant conclue, les marchands et tous autres peuvent venir sans crainte, faire le commerce et trafiquer comme bon leur semblera.“ Je notifiai ces choses par un bref à Qars, à Erzroum, à Thokhath, à Baïazid, à Van et à Baghech.

Ch. XXI. Je vais à Edchmiadzin, remercier le khan; le redoutable khan m'invite à me rendre dans la plaine de Moughan.

Étant ensuite allé à Érivan, pour féliciter le khan sur son installation dans ses fonctions, celui-ci reçut de nouveau du redoutable khan l'ordre de partir d'Érivan et du pays d'Ararat, *le soir* [1]) de la nouvelle lune, avec invitation inscrite dans le raqam de prendre avec lui le khalifa, les aghas, les kalanthars, les méliks et quelques khethkhoudas, et de se rendre incontinent dans la plaine de Moughan-Tchol [2]). „J'ai à m'entretenir avec vous, était-il dit, de choses importantes.“ Je me préparai donc à partir au bout de quatre ou cinq jours, dans l'espoir que le divin Jésus ferait tourner la chose à bien et me ramènerait en bonne santé au saint siége et à ma *mine.* [3]) Dieu et vos prières, qui sont mon refuge, fassent aboutir à bien les volontés du grand khan! Je suis frappé d'étonnement et ne sais le motif de cette invitation, qui n'est connu que de Dieu. Certains conjecturent qu'il a replacé le chah sur son trône; d'autres, qu'il va s'y asseoir lui-même: le pourquoi, personne ne le sait pour sûr. Prions Dieu qu'il fasse réussir le meilleur, et que son bon plaisir s'accomplisse. Amen.

Ch. XXII. J'arrive à Moughan, avec le khan d'Érivan.

Quand ce fut le moment de partir pour Moughan, je me rendis de nouveau à Érivan, pour certaines affaires, et me présentai au khan Méhmet-Qouli, ori-

1) Le texte porte: «de partir tous les trois, ou *à trois*, երեքին, lors de la nouvelle lune;» je lis երեկոյն le soir. Si le sens n'est pas satisfaisant, il est du moins préférable à un non-sens. On peut lire encore երեկին «la veille» de la nouvelle lune. Or, d'après le calcul, la néoménie devait tomber le 7 décembre; la veille, le 6. Par le fait, le catholicos partit le 3, comme il va le dire, au chapitre suivant.

2) P. چول désert; la steppe de Moughan.

3) Au lieu de մետաղս, je voudrais lire quelque chose comme *métoque*, mot dont le sens technique est bien connu, quoique le similaire manque en arménien; cf. ch. XXIV.



ginaire du canton de Goghthn, de la famille Mousabékents, dont l'aïeul avait apostasié au temps de Chah-Abas le Grand. Ce Méhmet-Qoulī, petit-fils du renégat, était devenu khan. D'après ce que j'entends dire, il ne reste que deux ou trois khans de ceux nommés par Chah-Thahmaz, les autres ayant été destitués par le redoutable khan: celui dont je parle est un des survivants. Il me fit grand honneur et m'invita à partager son dîner. Le repas achevé et les compliments, pendant qu'il fumait le qalioun et que je buvais le thé, „Mon khan, dis-je (en turk), quand pouvons-nous partir pour la steppe de Moughan? car nous devons faire nos dispositions. Khalifa, répondit-il, tu pourras partir dans quelques jours. Puis qu'il en est ainsi, repris-je, je partirai de quelques jours en avant, allant à ma volonté, car ma faiblesse demande des ménagements; je séjournerai un peu à Astabad, et à Agoulis, pendant que tu seras en route, et nous arriverons ensemble à Moughan.“ Satisfait de ces propositions, le khan me dit: „C'est bien, agis de la sorte, mais prends beaucoup de provisions[1]), d'hommes et d'animaux, car l'endroit est pauvre.“ Je me hâtai donc de revenir au couvent, et m'occupai des préparatifs du voyage. Je pris avec moi dix chameaux, dix mulets et seize chevaux, et, pour m'accompagner, le vartabied Stéphannos Qalaïdji-Zadé, vicaire du siége; le vartabied Barsegh, porte-crosse; l'imlakhor[2]) du couvent de Hntzouts, vartabied Eghia, du Kourdistan; le mehmandar de Tathev, vartabied Mertitch; le vartabied Khatchatour, d'Ispahan, étaktchi[3]); le vartabied Sargis, de Césarée, aumônier et surveillant des magasins[4]); deux diacres, Loucas et Khatchatour; l'écrivain Iohannès; en outre, trois chatirs — valets — Mertoum, Poghos et Malakié; trois conducteurs de chameaux[5]), trois écuyers, trois garde-mulets; Ter Thouma, principal prêtre d'Agoulis; Kievkha, achtchi et bachtchi[6]): en tout 25 personnes.

Le 3 décembre (1735) je quittai le S. Edchmiadzin et ayant marché 5 jours, par Noragavith, Khorvirap, Charour, j'arrivai à Astabad le 8 décembre, le lundi du jeûne de S. Jacques[7]). Y ayant passé deux nuits, j'allai à Vank, où je passai également deux nuits; de là au couvent de Sourb-Carapiet, d'Erendchac; après une nuit à Tsghin, j'arrivai le 11 décembre à Agoulis, où je restai trois jours; Méhmet-Qouli-Khan étant arrivé, nous franchîmes l'Araxe et, par Qaradagh, nous allâmes à Moughan, que nous atteignîmes le samedi du jeûne

1) Thochac.
2) A. P. علاخور chef de l'écurie.
3) Surveillant des relais.
4) Ambardar.
5) P. سروان.
6) Un...; un cuisinier; un apprêteur de têtes et pieds de moutons.
7) Pâques 6 avril, le jeûne de S. Jacques de Nisibe commençait en effet le lundi 8 décembre.

de la Nativité [1]), au lieu où l'Araxe se réunit au Kour. Partis d'Edchmiadzin le 3 décembre, nous arrivions au camp persan de Moughan le 3 janvier.

Ch. XXIII. Célébration de la Nativité et de la Bénédiction des eaux dans le camp, au bord de l'Araxe, après l'ouverture de l'année 1185 (ven. 19 sept.) = 1735 [2]), 6.

Le nasaghtchi-bachi Abdoul-Hasan-Beg, lieutenant du khan suprême et chargé de la police du camp, nous assigna, un peu à l'écart, des huttes en roseaux, dont il avait été préparé plus de 500 pour les khans attendus; la nôtre était sur le bord de l'Araxe, vers le côté supérieur du campement. Étant sortis la veille de la fête, nous prîmes plaisir à contempler la localité où l'Araxe se réunit au Kour. Là se trouvaient deux ponts, l'un sur l'Araxe, avant son confluent, l'autre sur le Kour, après sa jonction. Un fortin en bois était construit sur de petits bateaux en *troncs* [3]) creusés, placés et rangés près à près, dans la largeur du fleuve, et fortement reliés des deux côtés: par en haut avec des chaînes, en bas par des câbles: c'était une sorte de galion en fer, fortement amaré [4]). Sur les *troncs* s'étendait un tablier solide, en planches assujetties par des clous, sur lesquels passaient les allants et venants Le pont du Kour avait deux têtes, deux châteaux ou tours, en forme de citadelle, garnis d'artillerie à l'intérieur, pour que les ennemis ne vinssent pas attaquer à l'improviste et gâter les ponts. En outre, il y avait des sentinelles faisant bonne garde, le jour et la nuit. Comme c'était la route de Chamakhi, du Lagzistan, de Derbend ou Démir-Qapou, d'Astrakhan, de Moscov — la Russie, du pays des Huns ou Thathars, nul n'y passait sans ordre. Quant au pont sur l'Araxe, conduisant dans le Qarabagh, dans le Douzakh [5]), dans le Gandjé-Basan, à Gandjé, à Gantzasar, à Qaphan, dans Sisian — la Siounie, on ne s'occupait de le garder qu'à l'encontre des prisonniers, cherchant à s'enfuir, et des gardiens étaient préposés, pour les empêcher de s'échapper. Après avoir vu tout cela, nous revînmes à notre *logis* [6]), situé à une heure environ du lieu où l'Araxe et le Kour se réunis-

---

1) La Nativité et l'Épiphanie, le mardi 6 janvier 1736; le samedi précédent était le 3.

2) Au 6 janv. 1736, il y avait déjà trois mois et 18 jours de l'année arménienne 1185. On voit donc, qu'outre le défaut de concordance entre les années arménienne et vulgaire, notre auteur croit que l'année de son calendrier national s'ouvre en même temps que l'année chrétienne, au 1er janvier.

3) *ղռեխներ* mot inconnu.

4) *փալամար*.

5) Douzakh «l'enfer,» nom d'un pays, situé, d'après la carte de l'ouvrage sur les opérations militaires du comte Paskévitch, à l'E. de la Barcouchat: là il est nommé «district de Dizakh.»

6) Le mot *մետաղ*, qui a déjà paru au ch. XXI; ne peut signifier que ce que je lui fais dire ici.

sent, car le pont sur l'Araxe était à l'intérieur, et celui sur le Kour en aval du camp.

Le lendemain mardi[1]), nous dressâmes la grande tente que nous avions apportée d'Edchmiadzin, et qui était comme une église sans coupole, de couleurs variées, ornée de croix et de fleurs. Là, le jour de la brillante veille[2]), j'ordonnai de convoquer le peuple de notre Illuminateur, venu au camp pour ses affaires, afin que le lendemain on se rendit dans la tente. Tous étant accourus près de moi, pour la fête de la Nativité, nous célébrâmes la naissance du Christ, notre Dieu, sans office ni messe, sans démonstration de joie spirituelle; gémissant amèrement et pleurant, comme l'antique Israël, nous nous contentâmes de suspendre nos Testaments au milieu des branches, après quoi, la tristesse sur le visage, le cœur défaillant, mes gens me revêtirent bon gré mal gré des pauvres vêtements que le manque d'ustensiles sacrés, destinés aux processions, laissait en notre pouvoir, et nous sortîmes du côté de l'Araxe, avec le clergé régulier, avec les diacres et les lecteurs, la chape au dos, les cierges allumés, avec la croix, l'Évangile et le saint myron. Là nous célébrâmes le rite de la bénédiction de l'eau, en y versant le myron. On voyait dans l'assemblée Mélik-Djan, kalanthar d'Érivan, Mélik Iacob-Djan, Mélik-Mcrtoum, puis Mélik-Éken, de Douzakh, que je chargeai de retirer la croix de l'eau. C'étaient aussi les khethkhoudas d'Érivan, les Arméniens domiciliés, les aghas et aïans de la ville, le cheïkh-islam, le qadi, les centeniers du khan, en tout, plus de 300 personnes, tant Arméniens que Turks. Ce qu'il y eut d'étonnant, c'est que les Persans puisaient de l'eau ayant reçu le myron et s'en frottaient le visage. Ayant ensuite congédié la réunion, je rentrai dans ma tente, en compagnie de quelques personnages distingués, invités à dîner.

Ch. XXIV. Je vais du côté de Douzakh et reviens en hâte, pour l'arrivée du Véli-Nameth.

Inquiet d'avoir vu la neige tomber la nuit du jour de la Nativité, je fis mes diligences, le lendemain du jour de la Bénédiction de l'eau, pour passer le pont et aller à Douzakh. M'étant présenté au khan d'Érivan, dans une hutte en roseaux, à l'endroit même où j'étais précédemment descendu, je lui dis: „Le khan redoutable étant absent et le jour de son arrivée incertain, je désire aller à Douzakh, car ici nous mourons de froid, moi et mes bêtes. Aussitôt que je serai informé de la venue du khan, je reviendrai en toute hâte.“ Le khan, de peur de rester seul, n'était pas disposé à me laisser partir, mais je tins bon et

1) Lundi au soir, commencement du mardi.

2) La veille des trois grandes fêtes, la Nativité, Pâques et la Pentecôte, les églises arméniennes sont brillamment illuminées: c'est ce qu'on appelle Djragaloïs «Illumination, veille de fête.»

allai me présenter à Abdoul-Hasan-Beg, inspecteur du camp, auquel je fis connaître mon désir. Celui-ci monta à cheval et, étant venu en mon logis, soi-disant pour s'assurer si les huttes en roseaux étaient convenables, ou s'il fallait en construire d'autres, il rencontra le khan d'Érivan. Dans le cours de la conversation il lui dit: „L'époque de l'arrivée du maître étant incertaine, que comptes-tu faire, toi qui es malade? Qu'ai-je à faire? dit le khan. Je crains, si je m'absente, que le maître n'arrive et que, me jugeant coupable, il ne trouve là un motif de prendre ma tête. Le khalifa m'a demandé de partir, et je le lui ai refusé. Ne le retiens pas, reprit Abdoul-Hasan-Beg, faible et vieux comme il est, laisse-le aller à Douzakh; il accourra, si le maître arrive, et comme il est aimé de lui, rien ne lui sera fait.“ Sur ce, il monta à cheval, pour s'en retourner, et, m'ayant rencontré sur la route, il s'avança et me dit: „Khalifa, je suis venu à ton intention, voir le khan, qui m'a parlé à ton sujet; va où tu veux, car il ne peut te retenir. Dès que tu apprendras l'arrivée du maître, hâte-toi d'accourir. Je te ferai construire un grand abri en roseaux, où tu seras plus au large et à l'aisé, à ton retour.“ Je bénis donc le redoutable khan, et je dis: „C'est bien, je partirai; à la première nouvelle de sa venue je serai bientôt de retour. Quant aux abris, ne t'en inquiète pas; c'est bien assez de ceux que tu as construits, et il est inutile d'en construire d'autres.“ Je partis donc, au milieu d'une pluie de neige, et traversai le pont de l'Araxe, par une boue affreuse, me dépêchant d'aller à Douzakh. Le kalanthar et le mélik n'allèrent pas au-delà du pont, parce que les Ordoundjis [1]) étaient logés en deçà du fleuve. Ils restèrent donc auprès des mirzas, qui étaient préposés [2]) pour le miri [3]) d'Érivan, et qui avaient des affaires et des comptes avec eux. Le *lendemain* matin, comme ils voulaient venir se joindre à moi, ayant appris que le khan viendrait sous cinq ou six jours, ils m'expédièrent un piéton pour m'en informer. A cette nouvelle je rebroussai chemin, car j'étais parti depuis deux jours, et je rentrai au camp le lundi de l'octave de la Nativité [4]); le second Alexandre était arrivé la veille, durant la nuit du dimanche au lundi, et moi j'atteignis, le soir du lundi, la rive de l'Araxe, près du ponceau où se trouvaient, dans leurs tentes, le kalanthar, le mélik et les mirzas. J'y passai la nuit.

Ch. XXV. Admis près du grand khan, je lui offre mes présents; je m'entretiens avec lui, et il ranime ma confiance.

Le mardi, de très grand matin, ayant inspecté mes effets, je me hâtai de franchir le pont et de me diriger vers la partie du camp où était la résidence du

---

1) Les gens de la horde, de l'entourage.

2) Ar. ضابت.

3) P. میری fisc.

4) Le 12 janvier 1736.

khan suprême. Quand je partis, en compagnie des mirzas, du kalanthar et des méliks, les aghas d'Érivan, le cheïkh-islam, les autres aïans et nos kheth-khoudas, se réunirent et m'introduisirent de la sorte auprès du redoutable khan. Je fus l'objet d'une distinction particulière: mes présents furent offerts les premiers. C'étaient des chevaux, des mulets et autres objets, que j'avais sous la main. Très satisfait et de fort bonne humeur à mon égard, le khan dit (en turk): „Comment vas-tu, khalifa; te portes-tu bien? Tu as eu du désagrément en route, à cause du froid de l'hiver, car tu es un vieillard....“ A cela je répondis: „Dieu te prête longue vie, Seigneur! Après avoir vu le visage majestueux de ta bénie fille Leïla-en-Nahar, l'automne est devenu pour moi le printemps; grâces au Dieu bienfaisant, j'ai vu la majesté de Sélim-Chah et d'Ourouchan;“ cette réponse ayant attiré le sourire du contentement sur ses lèvres, il dit: „Abdoul-Hasan-Bek, donne-lui une bonne tente et de bons gardiens; c'est un brave vieillard.“ Après cela furent mis en avant les présents du kalanthar, des méliks et des aghas, qu'il remercia.... Nous inclinâmes humblement nos têtes, en guise de selamlamich et retournâmes dans notre précédente habitation. Le soir du même jour, un des serviteurs du redoutable khan vint me demander de sa part, et m'ayant emmené avec le kalanthar à sa demeure, l'informa de mon arrivée. Je fus aussitôt appelé et me présentai à lui, en compagnie du kalanthar. Le khan se prit à m'interroger, au sujet des pays d'Érivan et de Qars et du passage des caravanes, ainsi qu'à l'égard des pays de Baïazid et du Kourdistan. Quand je lui eus fait les réponses convenables, il me remercia, et je lui fis mes compliments: „Grâce à ta prospérité, à ta puissance et à l'assistance divine, nous jouissons d'une paix universelle. Conformément à tes ordres et injonctions envoyées de Tiflis, que moi et le khan nous écrivissions pour engager les gens à venir, nous l'avons fait; le pacha de Qars et le séraskier d'Erzroum Ahmed-Pacha, ont reçu nos requêtes, concernant les marchands, tant de notre nation qu'osmanlis, qui commencent à se montrer. De grandes caravanes arriveront ces jours-ci.“ Il me demanda encore: „Comment va le khan d'Érivan, administre-t-il bien, se conduit-il bien envers toi?... Tout va bien, répondis-je avec reconnaissance; paroles et service sont bien montés.“ Au sujet de Baïazid, du Kourdistan et de Qars, son cœur fut satisfait. Enfin, quand il me questionna sur le labour et sur les semailles, je poussai un gémissement, en disant: „Il y a insuffisance; les bœufs manquant, on ne laboure pas; mais votre majesté aidant, il viendra des bœufs de Baïazid et de Qars; on en aura, avec de l'argent ou à crédit, et le labour et les semailles marcheront, au moyen de l'arrosage, toutefois, le travail se fait mieux au printemps.“ A cause de cette parole il expédia secrètement un certain Kalbali-Beg, qui parcourut la province d'Ararat, examinant labour et semailles, bœufs et semences de chaque village; qui vint même à Edchmiadzin et rendit un arrêté concernant nos villlages *moulk*[1]), de cette teneur: „Nous leur

1) Cf. sup. p. 181.

donnons pour les semailles, les grains qui se trouvent au couvent; si non le béglik en donnera, et les moulks lui reviendront.“ Agit-il de la sorte pour m'éprouver et pour s'assurer de la vérité ou de la fausseré de mes paroles, ou bien par intérêt pour le pays et pour les raïas [1]), c'est ce que je ne sais pas. Après quoi il me dit ces mots rassurants: „Tu as ton congé, va prier chez toi.“ Je me rendis durant la nuit à mon domicile.

Ch. XXVI. Je vais à la tente de ceux de Nakhdchovan, c'est-à-dire des barons Astovadzatour, Kharisimos, el Stéphan; nous délibérons d'affaires importantes.

Comme je me rendais, le lendemain, environ midi, à la tente de ceux de Nakhdchovan, située en lieu sûr, au milieu du camp, sur le bord de l'Araxe, je rencontrai sur ma route deux de ces serviteurs du redoutable khan, que l'on appelle pharach, valet de chambre [2]), portant chacun un mouton dans ses bras. A ma vue ils se tinrent en arrêt et, quand je me fus approché, ils se placèrent devant moi en pleine route; moi je les saluai et leur demandai ce qu'ils voulaient. Eux me saluèrent aussi, en disant: „Le khan Skander-Nchan — l'émule d'Alexandre — t'envoie ce mouton de Tourfan, pour que tu en fasses ton dîner et le bénisses. Et l'autre, dis-je, à qui le portez-vous? Celui-ci, répondirent-ils, est envoyé au khan d'Érivan.“ Je fis mon remercîment et, de dessus mon cheval, j'élevai les mains, en signe de bénédiction pour le khan; puis, donnant une pièce d'or aux porteurs, je m'éloignai. Deux jours plus tard, le 18 janvier, le redoutable khan me manda, pour m'assigner un taïn — rente journalière — et distribua à ceux qui étaient venus un litra de Tauriz de froment, pour trois hommes, ce qui fait deux okas [3]) et cent dragmes. Le dimanche 18 janvier, le baron Astovadzatour, d'Astabad, me fit l'honneur de m'inviter dans sa tente; pendant que j'y étais atablé, j'appris que l'on avait apporté de Qazbin, et que l'on dressait une grande tente. Étant resté là jusqu'à la 2ᵉ veille de la nuit, je gagnai ma demeure. Dieu! quelle vigoureuse administration, sous l'autorité du second Alexandre! Dans ce camp immense, plein d'une multitude mêlée, on eût dit un seul homme, retenant son haleine, tant il y avait de modestie et de crainte; nul ne s'échappait en paroles contre son voisin, fût-ce un homme du peuple, et notamment envers nous et notre nation; nul ne disait: „Fais ceci ou cela;“ chacun, bridé par le respect, ne s'occupait sérieusement que de son œuvre.

Le 20 janvier, Gendj Ali-Pacha, natif de Gandja, étant arrivé comme ambassadeur, on le casa sur le rivage, au-delà de l'Araxe, à l'endroit où il se

1) Ar. راعيه cultivateur.

2) Ar. فراش valet de chambre.

3) T. اوقه poids de 400 drachmes, = $2^1/_2$ livres françaises.

réunit au Kour. Le 22 janvier arriva Ibrahim, khan de Mechhed, frère de père et de mère du khan redoutable, homme de haute taille, de robuste encolure, comme son frère. Le même jour le khan, nommé Alexandre [1]), m'envoya un qalath, composé de deux omophores précieux, dont un valant 50 toumans, brodé à l'aiguille d'une extrémité à l'autre, tout en fil d'or [2]), tels que jamais le saint Edchmiadzin n'en avait possédé de pareil. Douze figures s'y succédaient, comme on n'en brode plus. C'étaient 6 figures du Christ; son tombeau, la manifestation de sa résurrection à quatre personnes, d'après les quatre Évangélistes [3]); la venue des parfumeuses, celle des deux disciples, d'après S. Luc; Pierre seul, ayant remarqué le linceul et s'en-allant, étonné de l'événement; avec l'autre, suivant S. Jean; Pierre venu au tombeau, avec un autre disciple, et tous deux allant de compagnie. Des 6 autres figures, la 1re était l'image du Christ, dans un cercle, faisant des deux mains le signe de la croix; autour de lui, dans huit ronds, autant de figures plus petites, dont quatre représentant les emblèmes des quatre évangélistes: l'homme, le lion, le bœuf et l'aigle. Dans un rond, au-dessus de la tête du Christ, le S.-Esprit; en bas, dans un 6e rond, le séraphin à six ailes; dans un rond, à droite, la Vierge Marie; à gauche, S. Jean-Baptiste; dans un 8e, à l'une des extrémités de l'omophore, Jésus imposant ses mains sur la tête des apôtres, pour les bénir, sur le mont des oliviers, le jour de l'Ascension; la 9e figure représentait, d'après S. Jean, l'apport à Jésus d'un morceau de poisson et d'un rayon de miel, dont il mangea; la 10e, le Sauveur entrant, les portes fermées, Thomas le palpant et insérant le doigt dans son côté; la 11e, d'après S. Jean, le lac de Tibériade, la pêche de S. Pierre, étant dans un bateau avec Nathanaël et avec les fils de Zébédée, ainsi que deux autres disciples. Sur la parole de Jésus, il lance son filet, à droite de la barque, et en tire quantité de poisson, dont il fait rôtir un à terre, avec force étincelles. On voit le poisson rôti et du pain. La 12e, à l'autre extrémité de l'omophore, représentait l'investiture, donnée à l'apôtre Pierre, de la suprématie et des clés. Telles étaient les figures représentées sur le superbe omophore, en damas [4]) noir, de la valeur de (lacune), brodé à l'aiguille, avec 7 croix en fil d'or et en perles, croix d'un travail précieux, en broderie, à l'aiguille, que j'ai omis de décrire en détail, de peur de longueur. Il y avait encore un konker [5]), du genre des nôtres, représentant le Christ faisant la croix, et, dans les coins, les quatre évangélistes. Je gratifiai les porteurs d'un qalath et de ce que je pus; car les deux serviteurs

1) Je suppose qu'ici l'auteur a en vue Nadir lui-même «le second Alexandre;» cf. sup. p. 276.

2) P. T. سرمها, سرمه.

3) Matth., ch. XXVIII; Marc., XVI; Luc., XXIV; Ioann., XX.

4) P. کمخا.

5) Espèce de sac, en carré long, que portent, pendu du côté droit, seulement le catholicos et son représentant.

particuliers du khan avaient ordre de lui de me les apporter à bras tendus en-haut et de les placer ainsi devant moi, en me félicitant longuement, au nom du khan redoutable, en s'informant de mes nouvelles, avec effusion de bienveillance. Quoiqu'ils ne voulussent pas, par crainte du maître, accepter ma gratification. mes instances et l'assurance que je n'en sonnerais mot, pourvu qu'eux-mêmes fussent discrets envers leurs amis, les décidèrent, non toutefois sans de grands efforts d'éloquence, à la recevoir. Telle est en effet la coutume du redoutable khan, lorsqu'il envoie quelque chose, si les porteurs exigent ou prennent un cadeau, il les fait mourir sans pitié. Ils partirent donc, pour aller faire leur service. Pour le khan d'Érivan et son monde, logés près de mon quartier, ayant appris la nouvelle et vu les présents, ils furent émerveillés, grandement ébahis d'une telle bienveillance, de tant de douceur à mon égard. On venait chaque jour voir de ses yeux et me complimenter; c'était un divertissement, on s'en-allait après avoir admiré. Gloire à Dieu, béni soit celui qui opère des merveilles!

Ch. XXVII. On apporte une tente de Qazbin; sa description; j'ai l'ordre de venir chaque jour saluer le grand khan, chaque jour on prépare les siéges où prennent place les personnes venues à l'audience.

Nous eûmes ensuite un ordre du grand khan, moi, le khan d'Érivan et notre monde, d'avoir à venir chaque jour, au lever du soleil, nous présenter pour le saluer. Auprès de son quartier et résidence, se dressaient des abris en roseaux, en forme de soundourmaï[1]), ou, comme l'on dit ici d'aïvan — galerie couverte — longs de 10, de 15 ou de 20 coudées, sur deux de profondeur, pour l'usage des gens de chaque ville et contrée, qui s'y asseyaient par groupes. avec leurs compatriotes. Nous y venions de très bon matin, et chacun s'asseyait au lieu désigné, indiqué clairement, et que tous connaissaient. A la 3e heure le redoutable khan sortait de son divan-khaneh — cabinet — et les tchaouch ayant fait la prière, tous se présentaient à lui à tour de rôle, inclinaient la tête sans sonner mot et passaient. La résidence du khan était construite en bois, et les terrasses recouvertes de planches, mais l'enceinte en roseaux, le poste des *ouhi*[2]), la muraille et les appartements, de même. Il y avait quantité de tentes à l'intérieur, ainsi qu'au-dehors de la résidence du khan. Pour notre quartier, situé à une demi-heure à l'écart du camp, sur le bord et en amont du fleuve, c'était une des huttes en roseaux, au nombre de plus de 500, destinées à abriter certains khans, venus d'autres pays; toutefois, comme l'emplacement en

---

1) T. سوندرمه, saillie d'une maison, auvent.

2) Cf. ch. XII, XIII, ուհի, ar. وعا, vu'â, bourse, coffre. Est-ce bien là le sens du mot non arménien ուհիք? Au ch. XIII cette détermination est admissible, mais au ch. XII et ici elle n'est pas satisfaisante. L'auteur a-t-il en vue les gardiens des coffres, les მოლარე, comme on dirait en géorgien?

était éloigné de l'appartement du khan, on ne les y laissait pas descendre, et on les hébergeait au voisinage du maître. Au bout de deux ou trois jours, le grand khan m'ordonna, ainsi qu'à tous ceux d'Érivan, de dresser des tentes[1]) et de nous divertir, en sorte qu'à cause de moi il se forma un rassemblement de gens curieux de voir notre joyeux spectacle, dans un pavillon immense, élevé dans l'enceinte de roseaux, du côté du harem, à l'ouest de la résidence du khan, pavillon que l'on avait imaginé de faire venir de Qazbin, long de 110 coudées d'Halep et haut de 18, en forme d'un vaisseau long. Il y avait 12 piliers, surmontés de *pommes*[2]) en argent, en forme de pastèque de moyenne grosseur, ayant cette apparence ψ. Par-dehors la tente était couleur de sang, l'enceinte d'étoffe double, l'une d'un gris-foncé, l'autre, d'un paravent sculpté[3]); le milieu, d'un tissu rose-vif[4]), de Gilan. Notre divertissement achevé, nous nous rendîmes chacun en son logis, louant Dieu.

Ch. XXVIII. De ceux qui arrivèrent, jour par jour, des contrées lointaines, en nombre considérable; indication détaillée des personnages.

Dès-lors commencèrent à affluer de divers côtés les invités des contrées lointaines. D'abord Pir-Ahmad, khan de Hérath, qui fut nommé khan de Moughan et d'Érivan, et béglarbeg; mais le grand khan le garde encore auprès de lui; il a envoyé, de Moughan, un mouslim[5]) ou, en langue persane, un naïb — lieutenant — Mahmad-Riza, qui jusqu'à-présent remplace Pir-Mahmad-Khan dans le gouvernement d'Érivan.

Thaham-Khan, vékil de Khorasan, sardar et séraskier de tout l'Iran.

Les mirzas, vizir, vékil, mir-sophi ou bach-defterdar, — chef des écrivains — et le bach-mouhésibé[6]) et mancvath de Mazandéran, qui restent pour le moment où ils étaient.

Les mirzas, vizir, vékil et mir-sophi de Nichabour.

Ibrahim, khan de Méchhed, propre frère du khan, aujourd'hui spasalar ou séraskier d'Aderbidjan.

---

1) T. چادر.

2) Le mot կողակ signifie proprement « traverse, » mais l'explication de l'auteur force de lui donner un autre sens.

3) Mahadchar qavas oïma.

4) Qanaved qoumach. Ar. قانی rose pourpre.

5) Mouslim, naïb, vékil, vali, kiahia; ces mots indiquent différentes sortes de lieutenant, suivant le degré d'importance hiérarchique de la personne qu'ils représentent; vali et surtout djanisin sont des vice-rois ou rois ayant un suzerain féodal.

6) Ar. محسب, honoré, chef comptable; منكوحت, signifie proprement «une femme légitime.»

Les mirzas, vizir, vékil et mir-sophi de Souzavar — Sebzévar.
Ghadjar[1]) Méhmet-Houséin, khan d'Astarabad.
Méhmet et Iriza-Khan, de Qazbin.
Qasoum-Khan, de Qoum.
Les mirzas de Kachan.
Maïar-Bachi-Khan, d'Ispahan.
Loutf-Ali-Khan, de Théhéran.
Les principaux de Smran, où Chah-Thahmaz était prisonnier, avec son fils Chah-Abas, dans un lieu du voisinage.
Ahmed, khan de Chiraz.
Ali-Qouli, khan de Lar.
Abdoulla, khan de Bender.
Agha-Baqir, soursatchi-bachi — chef des fournisseurs — de Kirman.
Baqir-Khan, selpouromaq de Kézran.
Les vékil, vizir et mir-sophi de Iezd.
Ali-Merdan, khan de Dovraq.
Le vali ou grand khan de Hoza — Houzou.
Abas-Qouli, khan de Chouchtar.
Ismaël-Khan, de Behban.
Baba-Khan, de Khourmabath.
Abdou-Razaq, khan de Tauriz.
Méhmet-Qouli, khan de Savouch-Boulakh.
Méhmet-Isa, khan d'Orm*iah*.
Imam-Qouli, khan d'Artavel.
Riza, khan de Nakhdchovan.
Méhmet-Qouli, khan d'Érivan.
Ougourlou, khan de Gendjé.
Ali-Mirza-Khan, fils d'Imam-Qouli-Khan, vali de Tiflis.
Sphahan-Verdi Kiakhoum-Beg, khan de Qazaq.
Qrath, bégler-beg de Chamakhi.
Kelb-Houséin, khan de Lori.
Mourad-Qouli, khan de Tchors.[2])
Le sultan de Macou.
Les mirzas de Cakheth.
Mousa-Khan Thalich, de Derbend ou Démir-Qapou.

Et d'autres contrées reculées, du Khorasan, de Bakou, au S.; de Kanan, à l'E.; des pays de l'Inde et de différentes villes, les khans, les sultans, mirzas, mir-sophis, vékils, vizirs, cheïkh-islam, cheikhs, molla-bachis, mollas, kalan-

1) i. e. Khadjar.
2) District persan, au S. de l'Araxe, entre Nakhdchévan et Djoulfa.

thars, méliks, chefs de cantons, gouverneurs de provinces et de frontières, aïans, khethkhoudas, khosats-ters, dolvathors, se rassemblaient, se réunissaient, formaient des groupes, allaient et venaient. C'était une affluence de gens se préparant, dans l'attente de leur baïram. Chaque jour tous venaient en ordre, à tour de rôle, saluer le grand khan, dans son divan. Des villes du Khorasan jusqu'à l'Aderbidjan et au pays d'Ararat, c'était un défilé de grands personnages, avec les gens de leur cité; après le salut, ils restaient une heure, puis se dispersaient dans leurs quartiers respectifs.

Ch. XXIX. Description de la plaine de Moughan et de l'Araxe; d'où sort ce fleuve, où il se rend.

Quand les grands et les personnages distingués de tout le pays de Perse se furent réunis, ainsi que je l'ai dit, des diverses provinces et villes, il se forma de tous ces arrivants des groupes particuliers, dans leurs abris en roseaux. C'était la saison d'hiver et des pluies. Or la plaine de Moughan est d'une longueur et d'une largeur immenses, effrayantes; à-peine si en 30 journées un bon cavalier peut en faire le tour. Basse et inclinée, elle se relève à l'O. et s'abaisse vers l'E.; l'Araxe y coule de l'orient à l'occident (sic), prenant sa source dans les montagnes de Carin, qui est Erzroum, traverse Gaghzovan, atteint dans l'Ararat, Artachat[1]) et Virap; près de ce monastère il coule tranquillement et, par Charour[2]), atteint Astabad; du bord où est situé ce village, passant devant le monastère, il arrive à des défilés de montagnes et de rochers, gagne Tarachamb[3]) et, et tout près de là, reçoit la rivière de Thghmout, dont la rive a été le théâtre du grand combat et du martyre des Vardanians[4]); Tarachamb est au-delà d'Araz[5]), du côté de l'E. et de Tauriz. A travers les montagnes de Tarachamb, l'Araxe gagne le Vieux-Djoulfa, où se trouve un grand et merveilleux pont, à la hauteur effrayante de trois étages, qui, après avoir été détruit par Chah-Abaz, lors de l'émigration de Djoulfa, est resté ruiné, tellement que les voyageurs allant à Tauriz traversent le fleuve en bateau. Au sortir de Djoulfa, l'Araxe entre dans une petite plaine, de 5 ou 6 heures d'étendue, arrive aux villages de Dacht et d'Ordouvar[6]), puis il entre de nouveau dans les montagnes d'abord difficile, dans les localités très abruptes de Karsah, passe à Méghrou-Tzor, au canton de Tchavndour, et sort dans la plaine de Moughan, au S. de laquelle sont le Qaradagh, au N. Khapan, le Qarabagh, les contrées de

1) Au SE. d'Edchmiadzin, sur le bord d'un rivière qui se jette là dans l'Araxe.
2) Plaine et localité au NO. de Nakdchévan.
3) Localité sur un affluent droit de l'Araxe, entre Nakhdchévan et Djoulfa.
4) V. Th. Ardzrouni, p. 57.
5) Lis. de l'Araxe? mais fort loin de Tauriz, qui est cependant à l'E.
6) Ordoubad.

Douzakh et de Gendjé-Basan, de Vérendé-Khatchen, de Gantzasar et des Aghovans. Étant entré dans la plaine de Moughan, il rejoint le Kour, auquel il se mêle, après une course paisible de 4 ou 5 journées de route: c'est là que se faisait l'assemblée générale de la Perse, dont je donne le récit. Réunis ensemble, les deux fleuves, à travers le Gilan, vont se jeter dans la mer Caspienne. Ladite plaine de Moughan est située au SE. Si l'on y posait une pêche sur le sol, on pourrait l'apercevoir de très loin, car il n'y a absolument pas une pierre, pas vestige de pierre dans son immense étendue. Les roseaux et l'herbe y abondent; elle fourmille de bêtes sauvages et de sangliers, qui y vont par troupeaux, comme ceux des moutons; toutefois l'eau y manque, si ce n'est lors de la fonte des neiges. Dans la Cinquantain et à l'Ascension l'Araxe, sortant de ses bords, couvre la plus grande partie de la plaine et arrose de vastes terrains. En hiver, la pluie et la neige y sont incessantes, j'en parle *de visu*; mais la neige n'y reste pas plus d'un jour, tant le lieu est chaud, l'air humide et excessivement mou. Tout y pousse rapidement. En décembre et en janvier, les moutons et autres animaux y trouvent de l'herbe verte en suffisance, les agneaux sont déjà nés et pas mal grands, comme à Khtréleq (?), au pays de Rom. Parfois, mais pour fort peu de temps, le froid se fait sentir et est rigoureux. Sur le bord de l'Araxe on trouve des lieux ombragés et des fourrés, et le bois à brûler ne manque pas.

Ch. XXX. Établissement des abris pour les personnes venant au camp; ordre du divan; comment se tiennent les fils, les neveux, les khans; organisation des gens d'armes, qui dressent leurs drapeaux lors de la tenue du divan; nombre, tenue du divan; nombre, tenue des fusiliers-gardes[1]) et leurs armes à feu.

Tous les arrivants, classés, distribués par groupes, se réunissaient au point du jour dans les tentes, dans les abris en roseaux, aux abords de la demeure du grand-khan, qui sortait à la 2° ou à la 3° heure et prenait place dans la chambre du divan. Les huissiers, au nombre de trente, faisaient chaque jour un appel à haute voix, et, se tenant en présence du khan, accomplissaient la prière, après quoi les djazaïrtchis[1]) ou fusiliers-gardes du khan, au nombre de 3,000, avec leurs chiliarques, entraient dans l'enceinte en roseaux, l'environnaient d'un double, d'un triple rang, tenant en main, le canon haut et droit, leur arme à feu, qui était un très gros fusil, pesant 15 oques ou plus, et s'appuyant dessus, comme sur une canne; une moitié avaient des poires à poudre[2]) en argent, l'autre en or. Leur tête était couverte d'un bonnet de feutre dit kéchi[3])-qal-

1) T. جزایرجی
2) T. بلسقه
3) T. قیش hiver?

paq, au deux côtés duquel pendait un erthmadch[1]) à longue queue, et sur lequel on lisait le mot *alah*[2]), écrit avec trois variantes pour les 3,000 fusiliers. A les voir debout, serrés l'un à l'autre, on se sentait trembler.

Auprès du khan se tenaient debout: son frère Ibrahim-Khan, puis Riza Qouli-Khan, fils aîné du khan redoutable; puis le fils de son frère, le jeune Mourthouza Qouli-Khan, et le fils cadet du grand-khan, le jeune enfant Méhmet Qouli-Khan[3]); enfin, les autres khans, chacun à la place convenable à sa position. Deux autres rangées[4]) d'assistants étaient formées, l'une de tchandaouls), ayant sur la tête une aigrette en queues de coqs, dite le *thébour* des coqs; l'autre de nasaqtchis, dont le chef porte une triple aigrette sur le front, à son bonnet; aux bords et au centre de l'aigrette il y a des thébours.

Quant aux nombreux gens d'armes, ils ont une sorte de *masse* en cuivre argentée ou dorée, en forme de flèche, avec deux ou trois barbelures; cette sorte de flèche est munie d'un masse aiguisée en hache, longue d'une coudée; ils ont toujours à la main un marteau d'armes, en fer de Damas, avec monture en argent.

Les *zedentavouldjis* sont chargés de la garde des routes, des défilés, des vallées, comme le font les bostandji-bachis; ce sont eux encore qui, la nuit, surveillent le camp; s'agit-il d'exécutions, on leur livre le condamné, qu'ils mettent à mort, suivant l'ordre.

Dans les batailles l'emploi des nasaqdjis[5]) consiste à porter les ordres aux troupes, à faire exécuter les défenses et ordonnances, à maintenir par-derrière les combattants, à tuer ceux qui tourneraient le dos; ce sont eux que le khan envoie, s'il veut mander quelqu'un, eux aussi qu'il expédie au loin, comme exécuteurs impitoyables, pour faire accomplir promptement ses ordres, eux qui gardent le camp jour et nuit, qui ont plein pouvoir sur les voleurs, auxquels s'adressent les propriétaires d'objets dérobés dans le camp, pour en obtenir la restitution.

Il y a encore les djartchis — crieurs — qui proclament à haute voix dans le camp, même durant les batailles, les ordres émanés du maître. Il y a aussi 6,000 kéchictchis[5]), dont la coiffure est enveloppée de *saroukhs* blancs, enroulés sur eux-mêmes, la cachant entièrement, de façon à ce qu'elle ne soit pas visible. Ils sont armés de fusils ordinaires et chargés à tour de rôle[6]) de la garde de la

1) T. يرتق déchirement?

2) الاى troupe?

3) Cf. ch. XXXIII.

4) T. جنر troupe, soldats?

5) Ar. نسق, ordre, arrangement.

6) Gardes du seuil كشكجى

demeure de khan. Deux mille d'entre eux sont en fonction durant trois jours, après quoi un autre groupe prend le même service.

Les tchandaouls sont au nombre de 300, les nasaqtchis de même, les éli-aghadjlis, chefs de tribus, également. Ces derniers, fils ou frères de khans, sont perpétuellement attachés au maître; si, dans sa colère, le khan ordonne de bâtonner quelqu'un, ce sont eux qui l'exécutent, en étendant le patient face en terre; cinq ou six d'entre eux debout le frappent sans pitié, jusqu'à ce qu'il soit dit: „Assez, lâchez-le."

Ch. XXXI. On dresse de nouveau la grande tente; audience de l'arifa [1]) — veille de fête.

Comme le jour du Ramazan-Baïram [2]) approchait, il fut ordonné de dresser de nouveau la grande tente, qui avait été repliée et mise en dépôt trois jours après la première solennité [3]). Pour l'arifa, on la remit sur pied, à l'E. de la résidence du maître. Quand j'arrivai à l'audience, le khan redoutable, doué d'une haute sagesse et intelligence, sortit de bonne heure du côté de l'E., de l'enceinte en roseaux de sa résidence, une demi-heure après le lever du soleil. Debout, face au N., il avait à gauche son frère Ibrahim-Khan et, plus bas, son fils aîné Riza [4]) Qouli-Khan; plus bas, Mourthouza Qouli-Khan, fils de son frère et plus jeune que le fils aîné; plus bas que le fils du frère, Méhmet Qouli Khan, fils cadet, qui était plus jeune d'âge. Les autres khans se tenaient debout, dans l'ordre de leur rang [5]). Les fusiliers, au nombre de 3,000, debout avec leurs grands fusils, formaient aussi une enceinte particulière et isolée, tandis que le corps des kéchictchis, armés de fusils ordinaires, se tenaient du côté opposé aux fusiliers, les tchaouch placés en avant, puis les tchandavouls, ayant devant eux les nasaqtchis. Auprès d'eux étaient les éli-aghadjlis, fils et quelques-uns frères de khans. Par ordre du khan, l'on amena des chameaux, que l'on fit se battre devant lui; derrière eux, les pahlévans ou lutteurs, qui se livrèrent à leurs exercices. Après quoi il fut ordonné à tous ceux qui étaient là rangés de défiler par ordre, en donnant le salut, comme hier et le jour précédent. Ce fut ainsi que les groupes de députations des villes s'avançaient, en inclinant la tête, et que nous passâmes devant lui, sans prononcer un seul mot. Le défilé terminé, nous retournâmes chacun chez soi.

---

1) A. عرفه.

2) رمضان بيرام fête qui se célèbre à fin du mois de ramazan; le Qourban-Baïram قربان بيرام se célèbre 70 jours plus tard. Le mois de ramazan, 9e de l'année musulmane, est consacré au jeûne; en 1736 il commençait le dimanche 4 janvier, v. st.

3) V. ch. XXVII.

4) Impr. Razi.

5) Cf. ch. XXXIII.

Ch. XXXII. Préparatifs préliminaires et règlement des cérémonies, et d'abord comment on arriverait à la grande tente, au voisinage du khan.

Le lendemain[1]), qui était le grand Baïram des Persans, nous nous rendîmes de bonne heure à la résidence du khan, chacun dans l'abri qui lui était assigné pour se reposer, et là, dans notre pavillon en roseaux, nous passâmes tranquillement la journée. La veille, jour je l'arifa, j'avais, sur la chemin de ma demeure, demandé au kalanthar et au mélik: „Est-ce demain le Baïram, à quelle heure devons-nous aller à l'audience, et faut-il y aller ou non? Oui, m'avaient-ils répondu, cela se doit, il faudra y aller demain, à la même heure que chaque jour. Il n'en est pas ainsi chez les Turks, repliquai-je; en Grèce et à Constantinople, l'audience du Baïram a lieu de bonne heure. Dès avant le point du jour les grands personnages se rendent à l'audience impériale et au namaz[2]), — à la prière, après quoi ils s'en-vont et se font compliment l'un à l'autre, pour le Baïram, puis se dispersent, pour rentrer chez eux. Nous devons donc nous rendre de bonne heure à nos postes, une heure avant le lever du soleil, car il pourrait se faire que l'audience de salut soit exigible ici. Bien, répondirent-ils, approuvant mon observation; agissons de la sorte.“ En conséquence, nous étions arrivés aux postes à nous assignés, de bonne heure, avant le lever du soleil. Les nasaqtchis nous firent un excellent accueil et nous engagèrent avec déférence à nous asseoir. Peu après arriva l'ambassadeur moscovite, qui fut reçu et prit place à part. En un court espace de temps il se ressembla une multitude de personnes, khans, sultans, mirzas, mir-sofis, kalanthars, méliks, mola-bachis, mollas, khethkhoudas, dolvathavors, chefs de mille et de cent, de cinquante et de dix, fusiliers, corps des kéchiks, tchandavouls, nasaqtchis, fils de khan, éliaghadjis et une foule si considérable que l'espace suffisait à-peine pour la contenir. Trois mille fusiliers, sur deux rangs, depuis l'enceinte en roseaux du khan, jusqu'à un jet de flèche, formaient ce que les Osmanlis appellent un alaï — troupe. Tous avaient au bras un gros fusil. Au milieu d'eux passa l'ambassadeur Gendj Ali-Pacha, qui fut conduit avant tous à la grande tente; l'ambassadeur des Russes fut introduit de même après lui. A chacun des invités on assigna une place et un coussin, dans un très longue salle, justement préparée par l'ordre du grand khan, où ils étaient appelés à s'asseoir à l'heure désignée. Les noms des invités étaient inscrits sur un grand papier, dans l'ordre et de la manière prescrite par le khan, doué d'un grand tact. Tout était donc tracé sur cette feuille, suivant le désir du khan, et chaque personnage distingué avait son poste déterminé, dans l'abri en roseaux, où on le faisait asseoir. Chacun était

1) Le mardi 3 février 1736, v. st.

2) نمز, nom des 5 prières diurnes.

itérativement invité à connaître sa place, telle personne par en haut, telle autre, par en bas, afin qu'il n'y eût ni trouble ni confusion. En venant dans la tente, faire son salut et occuper son coussin en présence du grand khan, chacun devait se tenir modestement et avec dignité, s'avançant gravement, s'asseoir et se lever sans précipitation, prendre place sur son coussin et passer avec importance et modestie. Après qu'on eut achevé l'appel des invités mentionnés sur la feuille, nous restâmes assis une demi-heure, tous khans, sans aucun autre, moi au milieu d'eux, chacun ayant bien connu sa place et les instructions ci-dessus; il s'établit un silence parfait, en attendant dans la tente les ordres du khan.

Ch. XXXIII. Audience du jour du Baïram, occupations et cérémonies; invitation du grand khan aux khans présents et ambassadeurs, ainsi qu'à moi, à prendre des sorbets doux, l'eau de rose et les parfums.

Par suite d'un ordre émané de l'illustre khan, les fils de khan ou éli-aghadjlis étant venus m'engager à aller dans la tente et m'ayant expliqué successivement ce qui s'y fait, je partis et franchis l'enceinte de roseaux. En arrivant à la tente, je quittai mes chaussures au-dehors et y pénétrai avec crainte et tremblement, Debout au milieu, la tête humblement inclinée, je saluai le khan et le complimentai à l'occasion du Baïram; puis on s'assit sur les genoux, dans un profond silence, le regard immobile, des deux côtés de la pièce, qui était fort longue. Le khan était sur son coussin, à la tête de la tente, dans un petit retrait. En effet, il y avait là trois espèces de cousinières, comme trois petites tentes avec rideau, fermées d'une portière. Occupant celle du milieu, dont la portière était levée, le khan nous regardait en face. A sa droite, en dehors des petites niches mentionnées, se tenait l'ambassadeur osmanli Gendj Ali-Pacha, et plus bas, sept ou huit khans; immédiatement[1] au-dessus de moi le vali de Tiflis[2], le seul, dit-on, qui avec le khan ait le droit de porter une aigrette sur la tête, comme étant le second après le chah. Ce vali est supérieur aux autres khans et vali de Tiflis et du Cakheth; après lui venait ma petitesse; plus bas que moi étaient assis 45 khans, d'après ce que m'a dit le kalanthar, ainsi que le mélik d'Érivan, Méhmet Qouli-Khan, qui les avait comptés; car pour moi, j'étais trop ébahi et troublé, pour qu'il me vînt à l'esprit de m'occuper de pareille chose. A gauche également, vis-à-vis de nous, était assis d'abord Ibrahim-Khan, frère du maître; puis le fils aîné de celui-ci, Riza Kouli-Khan; après lui, Ali Qouli-Beg, fils de son frère, puis son fils cadet Mirza Qouli-Mirza[3], ensuite l'ambassadeur russe et les khans, dans le même ordre que de notre côté; enfin, à part des khans, des

1) *աներձագն*; ce mot manque dans les dictionnaires arméniens.

2) Théimouraz II.

3) V. ch. XXX et XXXI, d'autres noms donnés aux fils d'Ibrahim et de Nadir-Chah.

ambassadeurs et des mirzas, quelques-uns de ceux qu'on nomme les zabiths (aides) des khans, les osticans, — les gouverneurs, toutefois aucun de ceux-là n'avait de coussin. Retenu par une crainte respectueuse, je n'ai pas compté l'assistance, mais je crois que la réunion se composait de 1,000 personnes assises, plus ou moins, tandis que le reste des grands, leurs chefs de 1,000, de 100, de 10, et les mirzas, se tenaient debout, derrière nous, assis. En effet, on avait ménagé des quatre côtés, dans l'intérieur de la tente, un espace libre, d'une demi-coudée d'Alep, formé par un mouhadjar — paravent — les Osmanlis disent barmaqliq, en toile, haut de deux coudées. C'était une sorte de rue, tendue en tapis, où se tenaient les gens debout: nous étions assis à l'intérieur, en avant de ces derniers. Entre les piliers de la tente, de chaque côté, s'étendaient deux belles et longues serviettes, sur lesquelles, à droite, de notre côté, trois grands vases[1]) en or, comme ceux pour les sorbets, qui se voient à Stambol et dans tous le pays grec, placés sur des serviettes de ce genre. Il y avait encore trois thoungs ou sourahi[2]) — vases — un peu aplatis, contenant chacun cinq ou six okas d'eau; puis trois assiettes d'or, d'une coudée et demie, contenant chacune sept coupes en or, ayant la forme de coupes de calices, placées dans des moulures au répoussé, en or, faisant corps avec l'assiette. Les tasses d'or posaient dans ces moulures, hautes d'une palme, y compris le pied. Il y avait encore deux très grands brûloirs d'or, à parfums, pesant à vue d'œil mille dragmes et de plus munis de courtes chaînes et de quatre zendjils[3]) sans grelots. Les chaînes n'avaient en longueur, comme pour un *parkhadj* ou lanterne[4]), que la moitié de celles de nos encensoirs; elles se rattachaient, deux d'un côté au chapeau, pareillement un même nombre de l'autre, à gauche du brûloir, et étaient en argent.[5])

Les grandes coupes étaient pleines de sorbets sucrés, parsemés de grains de *réhan*; et encore on voyait à droite quatre séni — tables — larges d'une coudée et demie d'Alep; à gauche autant de tables en argent, sur lesquelles étaient rangés des pains de sucre, petits comme ceux de Venise.

Pour faire honneur aux invités, on se mit à distribuer à tous, des deux côtés, avec ordre, de la part du redoutable khan, d'abord l'eau de rose, au moyen de puisoirs en or, puis également des deux côtés, avec des puisoirs en argent. Ensuite, avec les brûloirs en or, l'on vint les parfumer d'aromates délicieux, non pas comme chez nous en envoyant la fumée au visage, mais en la portant de

---

1) Badia, P. بادیه vin: vase à vin?

2) Nom d'nne mesure pour le vin; P. صراحی vase à vin.

3) زنجیل chaînette.

4) Parkhadj; P. فنار.

5) Ai-je bien traduit ces détails techniques, où il se trouve des obscurités et des répétitions?

droite à gauche, et en faisant sur les quatre faces le tour de la personne; après deux brûloirs en or, l'un à l'E. l'autre au S., venaient ceux en argent, l'un au N., l'autre à l'O. Pendant que ces gens circulaient dans la tente, en parfumant les assistants, d'autres serviteurs distribuaient les sorbets dans les coupes d'or placées dans les moulures saillantes des plateaux. Ayant rempli les coupes et tenant de la main gauche le plateau ils offraient la boisson de la main droite à chacune des personnes assises sur les coussins; tout le contenu des tasses étant achevé, on les remplissait de nouveau avec les grands thoungs ou tasses; quand le sorbet de celles-ci était épuisé, on les remplissait à nouveau au moyen des vases déposés sur le plateau, jusqu'à ce que toute l'assistance sur les coussins, au milieu de la tente, eut sa part de sorbets. Après cela vint le tour des grands personnages debout, en arrière et même en dehors, des généraux et des mirzas, et d'une foule de gouverneurs et de hauts fonctionnaires, qui furent servis dans des coupes d'argent.

Alors parurent des musiciens, grands et petits, des jeunes gens à la voix harmonieuse, portant au cou des étoles du genre de celles usitées dans nos églises, mais enroulées à leur bras, d'où leurs extrémités pendaient de deux palmes. Ils avaient des grelots aux jambes et dansaient ainsi devant le khan et devant l'assistance. Il y en avait vingt-deux, et outre cela des trompettes, des tambours, des flûtes, des *kanons*[1]) et autres divertissements, ainsi que des joueurs de divers instruments, assis à part, devant le khan: tous agissaient, soufflaient, dialoguaient entre eux, suivant l'esprit de la fête et de leur art. Quant aux danseurs, ils se trémoussaient uniformément, et les assistants chantaient, chacun à sa guise. Lorsqu'ils eurent chanté à satiété et dansé durant une heure, les parfums ne cessant de circuler, l'assemblée fut congédiée, et chacun retourna en son logis. Pour moi, Agha, kalanthar de Tiflis et mélik de ladite contrée, fils d'Achkhal-Beg, m'emmena, pour me faire honneur, dans sa tente, avec notre kalanthar[2]) et mélik[2]), avec les princes et khethkhoudas d'Érivan, d'Astabad, de Nakhdchovan et de Goghthn. A deux jets de pierre, en avant de la tente où nous avions pris notre repas, un acrobate[3]) dansait sur la corde. En partant de là, vers le soir, nous allâmes à la tente des mirzas d'Érivan, que nous complimentâmes à l'occasion du Baïram, après quoi je me rendis à mon logement, émerveillé et rendant grâces à Dieu, qui tient dans ses mains le cœur des monarques, qui fait grâce ou montre sa sévérité à qui il veut.

---

1) Santhour, tamboura, kémané, kanon (?).

2) L'auteur s'exprime comme si les deux dignités étaient réunies dans la même personne. Le kalanthar P. کلانتر «le plus grand,» est le maire, le chef de la police d'une ville; le mélik est le chef d'une contrée de quelque étendue: ces deux attributions peuvent donc convenir en même temps à un seul et même individu.

3) Djambaz, P. جانباز

Ch. XXXIV. Le second jour du Baïram on nous conduit dans la plaine hors du camp, on nous engage à délibérer, à choisir un homme capable d'administrer les contrées de la Perse et de devenir supérieur à tous.

Le second jour du Baïram, étant allés de nouveau à l'audience, on nous convoqua dans un certain endroit de la plaine, à une course de cheval de la résidence du grand khan, et l'on ordonna que chaque khan se mît à délibérer avec les gens de son pays. On s'assit donc par groupes de 60, de 100, plus ou moins, et l'on commença à raisonner ensemble, à se demander: „Pourquoi cette convocation, pourquoi ces réunions, que veut-on réclamer de nous?“ Aussitôt il arriva de la part du grand khan sept personnes: d'abord, les mirzas Zaki et Méhmed, puis le khan que l'on appelait le vékil Thahmaz, le maïar-bachi ou sahabaïar[1]) d'Ispahan, Abdoul-Qadim-Mirza, de Kéchan; Ali-Akbar-Mirza, de Khorasan, et le soundoukhdar[2]) du grand khan. Debout dans la plaine, il ordonnèrent aux crieurs et nasaqtchis de convoquer en leur présence les gens de tous les pays par groupes, les khans, kalanthars, méliks, les khethkhoudas, mirzas, zabiths, chacun avec son clan, et au fur et à mesure on les plaça dans une enceinte formée par les autres nasaqtchis, crieurs et serviteurs. On introduisait les arrivans dans cette enceinte, on présentait aux sept personnages susdits les principaux des villes, et aussitôt présentés on leur adressait cette allocution: „L'ordre du grand khan est que vous vous réunissiez et discutiez entre vous qui vous souhaitez pour gouverner le pays, pour y maintenir la paix et sauvegarder votre tranquillité. Vieux lui-même, fatigué des longs travaux de la guerre, il a, grâce à la Providence divine, délivré la Perse de ses ennemis, chassés par lui et éloignés de ses frontières; en sorte que ce pays étant pacifié, il veut s'en aller dans le Khorasan, se reposer dans sa forteresse et prier pour lui et pour vous. Délibérez donc entre vous, jusqu'à la 9e heure du jour, puis revenez ici même, déclarer vos résolutions et volontés, groupe par groupe, et répondre au khan.“

Ch. XXXV. On s'assemble, on délibère, moi y prenant part; nous venons de bonne heure, au même lieu, et prions le khan de prendre le gouvernement de la Perse: il pose trois conditions.

Nous partîmes et délibérâmes jusqu'à la 9e heure, puis l'inquiétude fit revenir en hâte au même lieu, avec une heure d'avance, les personnes ci-dessus-mentionnées. Les sept personnages se tenaient là, dans le même ordre que le matin et, nous ayant questionnés, trouvèrent que tous étaient d'accord et una-

1) P. مايار باشى, chef des marchands de grains; صاحبعيار chef de la monnaie.

2) P. صندوخدار garde-coffres.

nimes dans leurs sentiments. L'interrogatoire, commencé à la 8e heure, se termina[1]) à-peine au coucher du soleil. Le lendemain, 3e jour du Baïram, jeudi 5 février[2]), nous vînmes de grand matin et nous assîmes aux places précédemment occupées par nous. Après la 3e heure on nous conduisit dans la plaine, il nous fut ordonné de nous grouper chacun auprès de son khan, avec les grands et les khethkhoudas de son pays, et, nous étant séparés suivant l'indication, nous prîmes place par groupes, sur l'herbe nue. Là on se mit à discourir, à écouter, à examiner. Dans notre cercle on choisit quelques Persans, chargés seuls de répondre aux questions qui seraient soulevées; des Arméniens, moi, le kalanthar et le mélik, nous fûmes seuls invités à porter la parole dans la réunion. La chose ainsi réglée, chaque groupe choisit dans son sein les personnes à qui incombaient les réponses. L'Aderbidjan, l'Ibérie et les autres désignèrent les gens devant parler aux sept personnages, en cas de demandes et d'ordres. Ensuite il se forma un grand cercle, pareil à celui de la veille et de l'avant-veille, les sept personnages occupant le centre. Le vékil Thahmaz prît la parole et dit: „Écoutez, khans, sultans, begs, aghas, éminent khalifa des Arméniens, khethkhoudas, aïans et vous tous qui êtes venus des contrées lointaines, voici l'ordre du grand-khan, sa parole: „Comme vous avez persisté dans votre résolution de ne pas me laisser aller chercher le repos, que vous avez dirigé vos mains vers mes étendards, voici trois conditions que je vous pose[3]). La première, c'est qu'à l'avenir, s'il se découvre ou se montre un fils de chah, vous ne vous entendiez pas avec lui, vous ne m'abandonniez pas[4]) et le mettiez en prison. La seconde, que vous ne prononciez ni malédiction ni blasphème contre Omar, que vous ne disiez rien désormais contre Osman; qu'au lieu de déchirer votre visage, lors du Naurouz-Baïram, et de vous ensanglanter pour Hasan et pour Houséin, vous observiez fidèlement votre engagement et promesse; car ces blasphèmes ont fait couler des flots de sang, sous prétexte du Koran, entre nos deux nations et les deux empires d'Iran et de Touran, et causé la captivité de plusieurs[5]). Désormais il n'y aura plus entre nous ni guerre ni querelle, puisque nous et eux

---

1) Imp. խայլսեցան, mot qui manque dans les dictionnaires.

2) En 1736, l'Arifa et le 1er jour de fête du Baïram tombaient le mardi 3 février v. st.; le 3e jour de la fête, le jeudi 5.

3) Il y a sur ceci de notables variantes de rédaction dans le Bref du catholicos, à la fin de cette histoire.

4) T. قومق abandonner.

5) Chacun sait que les sounites musulmans regardent comme légale la succession de Mahomet, passée à Aboubekr, à Omar et à Osman, tandis que les chiites, qui sont presque les Persans seuls, regardent ces trois khalifes comme usurpateurs et Ali, qui vint après eux, comme seul légitime. Enfin les Persans célèbrent chaque année lors du naurouz ou de l'équinoxe vernal, avec des circonstances dramatiques, le meurtre des deux fils d'Ali, nommés par notre historien, opéré par les sectateurs des khalifes illégitimes à leurs yeux,

nous avons un même prophète, un seul et même Koran et namaz. Si les Osmanlis accomplissent ce dernier, la main sur leur cœur, nous les bras pendants et allongés, que les choses restent telles; que ces gens agissent à leur manière, nous à la nôtre, sans nous insulter réciproquement. En outre, quand ils sortiront de Perse pour aller à la Caba, il ne faut ni les inquiéter, ni exiger d'eux au-delà du juste, mais les traiter comme nos propres pélerins, les embrasser en frères, et comme il leur est permis chez eux de prier dans les quatre directions vers la Caba, vous aussi, vous prierez de la sorte sans distinction de côté, sans vous permettre aucune infraction à cette loi de la bonne intelligence. En troisième lieu, puisque vous avez voulu que je régnasse, ne faites pas de trahison à ma famille et à mon fils; mais soyez-leur soumis à jamais. Ayant sanctionné ces trois articles par des malédictions, donnez-les-moi par écrit, scellées de votre sceau. Que dites-vous; acceptez-vous, ou non?" Tous, d'une voix unanime, s'écrièrent: „Oui, nous le ferons, nous vous serons soumis." Après quoi on lut le fetva — décision, et nous fûmes congédiés.

Ch. XXXVI. Ayant appelé les khans près de lui, il renonce au pouvoir royal; les khans le supplient de ne pas les abandonner, non plus que le pays.

Étant venus à l'audience le vendredi, de bon matin, on nous introduisit à la 5e heure en présence du khan; entrés successivement, nous inclinâmes nos têtes et passâmes, après avoir fait notre compliment. L'audience finie, les fusiliers se dispersèrent, pour inviter les khans à partager le repas du maître. Dans un long entretien, il allégua maintes raisons pour repousser les honneurs de la royauté: „Choisissez un autre parmi vous, disait-il, choisissez quelqu'un qui soit capable de vous gouverner, ainsi que le pays; laissez-moi la liberté de me retirer dans la solitude de ma forteresse du Khorasan, incapable que je suis désormais de prendre part aux combats," et en effet il résista longtemps. Pressé, supplié, sollicité par les khans, il se laissa enfin persuader de ne pas les abandonner, non plus que le pays. „Puisque vous me parlez de la sorte, reprit le véli-namath[1]), doué d'une haute intelligence, je sais que plusieurs, non sans raison, éprouvent de l'aversion à mon sujet; car j'ai détruit plus d'un palais et enlevé la vie à plusieurs; j'en ai ruiné d'autres, et les ai dépouillés de leur or et argent et réduits à la pauvreté. C'est assez de cela, laissez le monde respirer à la suite de telles épreuves. Ce que vous dites est juste, reprirent les khans, mais l'autorité et l'honneur militaire l'exigeaient. Si vous ne vous étiez pas montré énergique en toute rencontre, auriez-vous pu accomplir de tels exploits? Nous ne demandons pas mieux que de recommencer. Puisque Dieu t'a octroyé la supériorité du commandement, le devoir de tous est d'obéir à ta parole, et qui

1) Ar. ولی نعمة bienfaiteur.

l'oublie mérite condamnation et châtiment, tandis que l'homme soumis à ton ordre, faisant bravement son devoir, est digne d'être honoré et d'endosser un qalath: autrement le monde ne serait pas gouverné." Là-dessus il céda et ne refusa plus de régner; le fetva fut lu de nouveau, moi, je récitai tout bas la prière „Père, j'ai péché," et nous eûmes congé de retourner chez nous.

Ch. XXXVII. Le khan fait sceller la demande d'acceptation de la royauté; les trois conditions qu'il fait certifier par écrit; je suis confié au khan d'Érivan.

On dressa ensuite un rouleau long et large de deux coudées, dont il fut fait deux copies au net, et quand tout fut en règle, on le fit sceller par les députés de chaque ville, par les khans et sultans, par les mirzas et mir-sofis, par les chiliarques et centurions, par les kalanthars et méliks, par les aghas et aïans, par le cheïkh-islam et les qadis, par les Persans et Arméniens. L'opération du scel se fit en commençant par les gens venus du Khorasan, de Hérath, de Méchhed, du Mazandêran, et dans cet ordre on arriva à l'Aderbidjan. Puis on invita ceux de l'Ararat à sceller le rouleau. La besogne fut à-peine achevée en trois jours, et l'écrit se trouva scellé de tous, spécialement de ceux que j'ai nommés précédemment, des 35 groupes, des sept personnages qui avaient posé les questions et de ceux qui avaient répondu. Le tout fini, nous commençâmes à venir chaque jour, à la 3ᵉ heure, à saluer le khan, comme la première fois. Enfin le 10 février, quand nous vînmes le complimenter, il m'adressa la parole: „Khalifa, khalifa", dit il. Je répondis: „Me voici, véli-namath;" car les Persans, au lieu de *Bouïour*, disent *Béli*[1]). Puis le très puissant véli-namath dit: „ . . . . ;" je lui répondis: „Seigneur, bénie soit votre volonté!"

Aussitôt Pir-Méhmet, khan de Hérath, s'avança, en mettant la main sur son cœur et le véli-namath dit: „Écoutez; ce Pir-Mahmat, khan de Hérath, est un homme bon, et qui suit la bonne voie; vous aussi marchez dans la voie droite."

(Ici la page 56 du texte contient une série de petits discours adressés par le véli-namath à Pir-Méhmet, et aux méliks arméniens Mertoum et Iacobdjan; dont la transcription exacte de l'arménien en turk et la traduction offrent de telles difficultés que nous jugeons plus à propos de les supprimer).

Nous prîmes alors congé, en remerciant le véli-namath et, pleins de joie et de fierté, nous revînmes à notre logis, en louant Dieu.

1) T. ordonnez; T. بلی certes, c'est bien.



Ch. XXXVIII. Distribution de khalaths, d'abord aux khans les plus considérés du maître, ensuite aux autres, par l'entremise des sandoukhdars; un khalath m'est envoyé dans mon logis.

Après cela il commença à distribuer des khilas ou khalaths: d'abord à son frère, qu'il nomma gouverneur, sardar ou séraskier de tout l'Atrpatacan, l'Aderbédjan, des Persans. Il lui confia également Nakhdchovan, Érivan, tout le pays d'Ararat et l'Ibérie, avec le titre de béglar-beg, commandant suprême, supérieur à tous les khans. Puis il donna un khalath à Baba-Khan, qu'il chargea d'aller dans le Khorasan, à Hérath, au lieu de Pir Mahmad-Khan; celui-ci reçut Érivan avec un khalath; les autres khans, suivant l'ordre de leur rang et mérites, furent congédiés après avoir reçu des khalaths et des instructions. Ensuite furent gratifiés les autres grands personnages. Aux khans il faisait délivrer en sa présence le khalath, qui est un veston en brocart d'or, avec bordure en zibéline; une robe en même étoffe et une ceinture *tcharkhazi*[1]) précieuse, valant 3, 4, 5 toumans; puis une pièce d'étoffe[2]), qui s'enroule autour de la coiffure, dont la forme avait été réglée nouvellement par le khan. C'était un couvre-chef en croix, à quatre coins, nommé thahmazi, uniforme pour tous, qu'il avait distribuée à chacun, suivant son rang et mérite; le grand-chef[3]) Hadji-Houséin, qui était (lacune), reçevait l'ordre de distribution, et avait procédé de la sorte. Il le donna d'abord aux députés des villes assistant à la cérémonie, qui avaient scellé la convention. Le khan faisait inscrire et proclamer leur nom, puis il disait: „Nous avons donné un khalath[4]) de tant de toumans à un tel; à tel autre, de tant de toumans, suivant son bon plaisir. Un *siahi*[5]) ou registre était dressé, d'après lequel le sandoukhdar ou grand-chef faisait la distribution. En commençant par l'extrême Khorasan et par les pays orientaux, il donna les présents et khalaths aux députés envoyés par les villes: aux khans, un veston,

---

1) *չարքազի, չարկեզի*; cette qualification des ceintures persanes, qui reparaîtra plusieurs fois dans la suite du livre doit provenir de deux mots *չար* pour چهار quatre, *խազ*, soit خاز étoffe de lin, soit خزّ laine d'une espèce de mouton, qui s'emploie dans les étoffes fines: ainsi une ceinture tcharkhazi, tcharkézi, tcherkézi, serait celle qui est faite de quatre bandes de laine de cette espèce.

2) Ar. منديل.

3) P. بزرکیان.

4) Ar. خلعت, don, robe d'honneur; habit d'honneur complet. Notre auteur paraît employer indifféremment, avec le même sens les mots *khilaï* et *khalath;* le premier est la forme arménienne de l'autre.

5) P. سیاهی, სია; defter.

une robe, une ceinture et une étoffe pour la coiffure; aux mirzas et autres grands commandants et fonctionnaires, une robe d'or, une ceinture tcherkézi, une étoffe d'or pour la coiffure; aux gens venus des contrées lointaines de l'orient, à chacun un captif, dont il avait 700,000, Ibériens et Arméniens mêlés; aux uns il donna une femme, à d'autres une jeune fille, à ceux-là un garçon; à chaque kheth-khouda et agha, un touman pour ses provisions. Arrivé à l'Aderbidjan, il procéda de la même manière ci-dessus mentionnée. Quant à ceux d'Érivan et de l'Ararat, il les traita de même, sauf le don des captifs. Le samedi 14 février, il octroya des khalaths à ceux d'Érivan et de Nakhdchévan. Et d'abord, il me fit porter par les préposés un khalath dans ma demeure, située à une demi-heure de chemin de la résidence du véli-namath; il en envoya un également, après moi, au kalanthar. Le mien consistait en un veston de brocart d'or, en une robe d'étoffe d'or, une ceinture tcharkhazi précieuse, une pièce de belle étoffe noire, pour le couvre-chef, bordée d'un bout à l'autre de *clapitan*[1]) blanc, d'un doigt de large, ayant aux deux extrémités un ouvrage indien, long d'une palme, merveilleux à voir. L'étoffe en question étant roulée sur le vélar, — bonnet à voile — comme une bande, le zar[2]), d'un demi elfaz[3]), suivant la mode persane, se tenait droit, du côté gauche, comme une fleur. Le kalanthar eut deux robes, une ceinture tcherkézi, une étoffe très fine et précieuse pour le couvre-chef.

Ch. XXXIX. Les gens endossent le khalath, viennent saluer le khan, le remercier, le complimenter; on fait la prière, le khan m'appelle près de lui et s'entretient avec moi.

Le lendemain, dimanche, nous nous rendîmes au Kéchik-Khaneh, salle des gardes, qui est une sorte de tente pour la nuit[4]), non qu'il y ait une garnison, mais les khans principaux s'y réunissent, y fument le qalioun, s'entretiennent de joyeux propos, ayant soin, suivant l'ordre du khan suprême, d'y être revêtus du khalath, prêts à se rendre au moindre appel. Il s'y trouvait environ 100 personnes. A l'heure de l'audience, quand nous eûmes occupé la place habituelle où nous nous inclinions chaque jour pour le saluer, il parut un mirza de Tauriz, de race persane, de la descendance de Djihanchah-Padichah, vizir de l'Aderbidjan. Les Persans et notamment Nadir-Qouli, véli-namath, ont en effet la coutume d'établir trois par trois, dans chaque ville, des inspecteurs des re-

1) կլապիտան.

2) T. زار, rideau, étoffe transparente.

3) P. فازه verge? L'extrémité de l'écharpe, terminée par une dentelle d'or et par une broderie ou tissu indien, pendait sur le côté gauche, de la longueur d'une demi-verge.

4) Leïlik tchadir.

venus du fisc royal. Le premier, titré merdé-vékil, est un zabith-miri — commandant du trésor — chefs des tenanciers mensuellement payés [1]). Supérieur aux deux autres, il est chargé, comme grand-defterdar, de prendre et de donner, non toutefois à leur insu, mais de leur assentiment. Le second, titré vizir, occupe le rang moyen et tient le registre de la contrée, tous les revenus et dépenses. Le troisième, dit mir-sofi ou defter-émi(ni), tient et établit tous les registres royaux; les beglics et moulks existant dans chaque lieu et village ressortissent à lui. Donc, ainsi que je l'ai dit plus haut, le vizir d'Aderbidjan, de la famille de Djihanchah, poète, et écrivain en vers et musicien, se mit à réciter une pièce qu'il avait écrite sur un papier, de cette teneur: .... (ici dix vers en langue persane). Quand il eut achevé ce morceau, il cria à haute voix Phatheh [2]) — victoire! et chacun, remua les lèvres, les mains levées, comme s'il récitait tout bas le Phatheh: le faisaient-ils réellement ou non, je l'ignore. Pour moi, les mains également étendues, je dis „Notre père qui êtes aux cieux.“ A la fin les Persans se couvrirent le visage de leurs mains et se caressèrent la barbe, tandis que moi, grâce au Christ, je fis ouvertement le signe de la croix. Eux s'enfuirent, je restai seul, debout, à ma place, les yeux fixés sur le véli-namath. Lui, me regardant: „Khalifa, viens à l'ordre,“ dit-il [3]). M'étant approché avec assurance: „Bon jour, bon jour,“ dit-il de nouveau. Je m'approchai encore du lieu où il était assis, sur un trône élevé, et il me dit: ...; sur quoi il sourit de satisfaction et me dit, d'un accent de bonne humeur: .... et encore: .... Alors un des éli-aghadjlis, fils de khans, toujours présents devant le maître, et qui ont à la main un bàton ouvragé [4]), accourut à moi et m'emmena chez le mirza-mouméni, demeurant auprès de la résidence du véli-namath, auquel il redit les paroles du maître. Celui-ci répondit: .... En effet le mirza-moumin était chargé depuis peu de la rédaction des lettres de grâce, car auparavant c'était Mirza-Mehti qui les écrivait, et lui Mirza-Moumin tenait le sceau et la charge de mouhrdar — porte-sceau; mais Mirza-Mehti, homme sage et modeste, intelligent, de mœurs douces et porté à la condescendance, ayant été destitué pour certaine raison, Mirza-Moumin, n'était pas encore au fait de la rédaction des raqams, et de plus était fort craintif. Toutefois, comme les deux mirzas demeurent ensemble, Mirza-Mehti, par amitié pour moi, rédigea, comme il convenait, les raqams me concernant.

---

1) T. یلق paye mensuelle.

2) Ar. فاتح.

3) Gial bouria.

4) T. چوماق; ar. نقش.

Ch. XL. Les raqams[1]) que je sollicitais sont rédigés, je suis de nouveau invité à me présenter; les ordres détaillés sont donnés, et moi recommandé de nouveau aux zabiths d'Érivan.

Le lendemain au matin, j'envoyai le vartabied Stéphannos Qalaïdji-Oghlou, que j'avais institué mon vicaire, durant le voyage, et qui m'avait accompagné au camp de Moughan. Il alla prendre les raqams, au nombre de sept, qu'il eut le bonheur de m'apporter. Le même jour, étant allés à l'audience, nous fûmes de nouveau invités, après la réception, „Vous devez, nous dit-on, vous présenter ce soir au véli-namath, qui vous confiera à vos zabouth — supérieurs — puis vous congédiera." Nous partîmes et revînmes chacun chez soi, jusqu'au soir. A la 9e heure, on se rassembla à la porte du véli-namath: c'étaient les kalanthars, Mélikdjan et Mélik Iacob-Djan, ainsi que celui des musulmans, Ali-Qouli, et d'autres khethkhoudas et méliks arméniens. Comme en effet Érivan comporte neuf mahals — arrondissements, il y a autant de méliks, soumis cependant au kalanthar et tremblant devant lui, comme des noukars — serviteurs. Les méliks d'Érivan, d'abord Mélik Iabcob-Djan et mélik Mcrtoum; puis ceux de Carbi, de Qirkh-Boulakh, de Choracal, d'Iétir, de Garni, de Dzaghcna-Tzor, de Gégharkouni; d'Abaran et de Chiracvan. En outre le cheïkh-islam d'Érivan, les aghas et mirzas me prirent en amitié, en présence du véli-namath. La prince entama une série de conseils et d'instructions, relatifs aux affaires de l'état, à la prospérité du pays, à la sûreté des routes, aux gens de guerre, dits noukars, servant pour le donlouq[2]), et entretint les mirzas au sujet de leur paye. Puis il parla du talim[3]), de l'exercice du cheval et des manœuvres militaires, de la nécessité d'entretenir les chevaux en bon état, ainsi que de l'entretien des armes de guerre, cuirasse, épée, canons, couteau de ceinture, bouclier, *térékech*[4]), qui est l'arc à lancer des flèches, et autres instruments; du besoin que ces objets soient de bonne qualité; enfin il traita de quantité de choses utiles au bien du pays et d'autres sujets. Il termina son discours en disant aux mirzas: „Je vous confie le khalifa. Ce qu'il voudra, soit village, terre ou autre chose à sa convenance ou des siens, donnez-le-lui, de telle sorte que le miri — le fisc, n'en souffre pas, et que lui n'en ait pas de désagrément. Ce qu'il ne désire pas, donnez-le à d'autres, et sachez que j'ai des égards pour

---

1) Ar. رقم, vraie orthographe de ce mot, qui signifie «un acte écrit;» c'est par abus que l'on trouve رخم *rakham.*»

2) Litt. pour *le pantalon*, i. e. pour l'entretien.

3) L'instruction.

4) P. ترکش.

lui. Comme c'est un homme[1]) bon, vous devez le traiter avec déférence et vous arranger de manière qu'il n'écrive rien contre vous. Khalifa, me dit-il ensuite, comme tu t'éloigneras bientôt, de façon à ne pouvoir atteindre jusqu'à moi, je t'ai recommandé à tes zabiths, c'est-à-dire à tes mirzas. Ce que tu désireras, dis-le-leur, ils le feront. S'ils sont sourds à tes prières, présente requête à Ibrahim-Khan, mon frère, résidant à Tauriz, comme khan et général, il m'informera. Si non, prends toi-même tes renseignements, c'est à ta volonté. Prie aussi pour nous.“ Là-dessus, moi, les yeux pleins de larmes, je me pris à le louer et bénir: „Mon bienfaiteur[2]), dis je, comme tu vas t'éloigner de nous, je sais bien que nous resterons orphelins, et qu'il n'y aura personne pour prendre soin de nous comme toi. Que le Dieu tout-puissant t'accompagne dans ta marche et te fasse prospérer, qu'il te donne toujours la victoire sur tes ennemis. Je supplie ta majesté de ne pas retirer de ma personne et de notre béni couvent ta faveur et précieuse bienveillance.“ Il me rassura de nouveau, en disant:.... Le cheïkh-islam ayant alors osé réciter une prière en persan littéral, de la longueur de deux versets d'un psaume, puis le Phatheh, moi je dis un „J'ai péché, mon père.“ Nous le remerciâmes, il nous congédia, et nous rentrâmes chez nous.

Ch. XLI. Je vais auprès d'Ibrahim-Khan et de Pir Méhmet-Khan; les députés venus d'Érivan s'en-vont, et je reste seul.

Au matin, tous les gens venus d'Érivan, Arméniens et Persans, commencèrent à pourvoir aux préparatifs de leur départ. Nous[3]) allâmes ensemble à la résidence d'Ibrahim-Khan, qui nous adressa ces paroles rassurantes: „Quand vous aurez quelque affaire, quelque désagrément imprévu, informez-m'en à Tauriz, j'y pourvoirai; car le véli-namath vous a recommandé à moi. Soyez désormais sans inquiétude. Dieu aidant, nous tiendrons la main à la prospérité du pays.“ Nous allâmes ensuite à la résidence de Pir Mahmad, khan d'Érivan, qui enchérit encore et augmenta notre confiance, par de bonnes paroles. „Allez, dit-il, en paix et prospérité, soyez saus inquiétude; car le véli-namath vous a recommandé à nous, et vous aimant et protégeant, comme il le fait, nous a donné à votre sujet ses instructions. Avec l'assistance de Dieu, nous veillerons à ce que toute affaire qui vous surviendra se termine à vos souhaits. Quant à moi, il a assigné le taïn[4]) d'un naïb, qui vous accompagnera à Érivan. Attachez-vous à lui jusqu'à ce que je vienne de ma personne.“ De là je me rendis à mon logis, où je trouvai achevés les préparatifs des gens d'Érivan, qui dès le lendemain au matin se mi-

1) P. كشى homme.

2) T. شفكتلو.

3) Malgré le pluriel, je crois qu'il ne s'agit que du catholicos.

4) Ar. تعين argent pour la dépense journalière.

rent en route. C'étaient le cheïkh-islam, les aghas, les kalanthars, les méliks et khethkhoudas, avec le naïb du khan, sorte de moutésélim [1]): ils partirent avec les mirzas.

Ch. XLII. Je reste seul dans la plaine, au milieu des fureteurs de roseaux et des prisonniers; j'expédie ceux-ci, par compagnies, de divers côtés.

Eux partis, je restai seul, avec mes religieux, inquiet et misérable par mon isolement, au milieu de la plaine, parmi une foule d'aventuriers, tel que le hibou dans une ruine et la corneille nocturne, solitaire dans une maison. Je délivrai cependant plusieurs prisonniers des Persans khorasaniens, les uns à prix d'argent, les autres de gré à gré, les autres enfin m'étaient amenés pour que je les rapatriasse. Il y avait dans le nombre des femmes enceintes, devenues grosses chez elles, des œuvres de leurs maris, car leur captivité durait depuis sept mois; quelques-unes étaient accouchées à Moughan. J'ordonnai à Ter Thouma, prêtre principal d'Agoulis, qui était auprès de moi, de baptiser les enfants dans l'Euphrate (sic), et de leur donner le nom de Moughan. L'une d'entre elles ayant été délivrée à Méghri, son fils fut nommé Méghric. Lorsqu'on menait les prisonniers à Agoulis et à Astabad, il s'y trouvait des jeunes filles, des jeunes gens et des enfants, de six, huit et dix ans, d'autres plus âgés, de 15 et de 20 ans, plus ou moins. Ayant appris que, grâce à Dieu, un certain nombre avaient réussi à s'enfuir et à s'échapper, j'expédiai à trois reprises mes religieux, qui, avec des mulets et des chameaux, leur servirent de protecteurs, à tour de rôle, d'abord, lorsque les muletiers reconduisaient à Edchmiadzin leurs bêtes, dont je n'avais que faire, ce fut le premier convoi. Puis j'en envoyai d'autres à Agoulis, parce que le pain commençait à manquer à Moughan. Les mulets les conduisirent à Douzakh, et j'écrivis l'ordre de les mener à Agoulis et à Astabad, où se trouvait Nersès, catholicos aghovan, de Gantzasar: mes intentions furent aussitôt accomplies. Là mes bêtes de somme chargèrent de la farine et de l'orge, ainsi que d'autres provisions nécessaires, puis revinrent près de moi, car on ne trouvait au camp ni pain ni blé. Le taïn qui nous avait été assigné était d'ailleurs supprimé, depuis que nous avions notre congé. Ce n'était pas seulement à Moughan que le pain manquait, mais par tout le pays de Tauriz, et de même à Douzakh, à Gendjé, à Qazakh, à Lori, en Ibérie, sur les bords de la mer de Géghain, à Dzaghcnou-Tzor, à Qapan, à Nakhdchovan et à Érivan. Dans tous ces lieux l'okha osmanlie de blé se vendait un chahié [2]), encore n'en trouvait-on pas, et nous-même, faute de pain, nous dûmes, tout une semaine et plus, faire cuire et manger grillés la farine et le blé apportés d'Edchmiadzin. Pour ce motif on avait partagé et délivré les captifs, que j'expédiai en trois groupes. Le premier fut

1) Lieutenant.
2) 5 k. a.

expédié avec mes chameaux, sous la conduite du valet de pied Malakia et de deux palefreniers d'Edchmiadzin. Je fis partir la seconde bande sous la surveillance du vartabied Sargis, chef des magazins d'Astabad, et du vartabied Eghia, du couvent d'Hentzouts, qui fut conduit par mes mulets à Douzakh. En même temps j'écrivis au catholicos de Gantzasar de faire le possible pour les transférer à Agoulis, par l'entremise des paysans, à dos d'ânes ou de bœufs; que mes mulets, avec leur charge de provisions, me seraient retournés par le vartabied Eghia, le vartabied Sargis accompagnant les captifs. Dans l'intervalle de leur voyage à Douzakh eut lieu la distribution des qalaths, et l'ordre nous fut donné d'aller à Érivan. Il y a cinq journées de route entre Douzakh [1]) et Moughan. D'ailleurs j'avais expédié une partie de mes mulets à Chamakhi, sous la conduite du vartabied Mcrtitch Qapantsi, de Tathev, pour apporter des provisions pour moi et pour mes bêtes. Les jours suivants, le blé et l'orge avaient beaucoup monté à Moughan. A Tauriz le litra — 9 livres — se vendait un zolatha [2]) et dix thimi [3]), ce qui fait 900 drams. Le vartabied Mcrtitch arriva le 21 février, avec quatre mulets chargés de farine, de pain cuit, d'orge et de vin, accompagné du vartabied Israël, de Mésarou-Vank, de deux prêtres et de cinq ou six personnages de distinction, ayant deux réclamations à faire: la première au sujet du djizié — capitation, qui était fort lourde, car l'on exigeait, sur l'ancien pied, trois *qach* et demi, puis au sujet du lieu d'habitation: le véli-namath avait ruiné de fond en comble Chamakhi, lorsqu'il l'avait prise, avant d'aller à Gandja; il avait aussi construit un fort en terre, à huit heures de Chamakhi, et ordonné d'y transporter le reste de la population. Or l'air y était mal-sain, la terre aride et l'eau peu abondante; les musulmans, à savoir les Lakzis sounites y inquiétaient notre peuple. Comme ils avaient plusieurs fois demandé d'habiter la ruine de Chamakhi, le khan irrité avait achevé la démolition de la ville. Ils m'adressèrent donc leurs supplications. Moi, le cœur serré, dans une requête au grand véli-namath, je le priai d'ordonner que les Arméniens de Chamakhi établissent leur demeure à une heure du nouveau fort, dans un lieu charmant, désigné par eux; qu'on leur donnât suffisamment de terre pour planter des vignes, dont ils récolteraient les fruits, ainsi qu'un canal pris sur la rivière coulant au voisinage, pour arroser le bourg et les vignes; enfin, qu'ils pussent construire une église, sans laquelle il est impossible aux Arméniens de se fixer en aucun lieu, fût-ce même le paradis; quant à la capitation, que les musulmans ne les inquiétassent point. Grâce à Dieu, le cœur du monarque s'adoucit bientôt, et il acquiesça à ma prière. Il fit même expédier des raqams détaillés et un bouïourouldi — ordre — plus favorable que je ne le demandais, qui fut accueilli avec

1) Douzakh ou Touzakh, district à 5 jours de marche de Moughan, au-delà de l'Araxe.

2) T. زلوته, izelotte, 30 paras.

3) T. طمن ancienne pièce de monnaie.

joie et reconnaissance, en bénissant Dieu. Cependant le vartabied Eghia, qui était allé à Douzakh, arriva le dimanche 22 février. La nuit suivante, mon cheval Qoula fut volé, à mon grand chagrin. C'était une bête fort douce, ayant le pas régulier, tout-à-fait à mon goût. Je délivrai de nouveau autant de captifs qu'il me fut possible, que j'en eus le moyen, et que j'en trouvai; j'empruntai même quelque argent pour payer leur rançon. Toutefois cette nouvelle épreuve fut très sensible, car ils ne pouvaient aller à pied, et les bêtes de somme manquaient.

Ch. XLIII. Je vais à Douzakh et auprès de Gendj Ali-Pacha, l'ambassadeur osmanli; Riza Qouli-Khan, fils du véli-namath, va dans le Khorasan.

Le lundi 23 février, je partis de Moughan pour Douzakh, et après avoir franchi le pont de l'Araxe, j'arrivai en six jours au village de Togh, où m'attendait Nersès, catholicos de Gantzasar. En partant j'avais laissé à Moughan Ter Thouma, prêtre principal d'Agoulis, à cause des rakhams, très nécessaires, que j'avais en vue. Or comme le djoulous [1]) — l'avénement n'était pas déclaré, ni le véli-namath reconnu monarque, quoique tout fût préparé, l'avénement restait en suspens, pour deux raisons: d'abord le sceau n'était pas gravé ni les matrices monétaires terminées; puis les astrologues, occupés de combinaisons, disaient: „L'avénement doit avoir lieu, pour bien faire, le 25 de la lune, qui est un jour heureux.“ Telles étaient les causes du retard. Je ne pouvais attendre le jour de l'inauguration, d'abord parce que j'étais fatigué de vivre à Moughan; d'ailleurs, étant congédié par le véli-namath, il ne me convenait pas d'y rester, ce qui aurait paru contraire à ses ordres. Les bêtes de somme, mulets et chevaux étant arrivés, je me mis en route. Comme j'allais passer le pont, je vois venir du quartier du véli-namath l'ambassadeur osmanli Gendj Ali-Pacha, avec sa troupe, couvert, suivant l'usage persan, de son khalath, dont la robe [2]) était de tabis précieux, ornée de magnifique zibeline, avec de beaux grands *pendants*, à la manière persane. Il monta sur le pont, moi après lui, et nous atteignîmes l'autre rive, l'autre entrée, où je m'arrêtai, attendant le défilé de la compagnie de l'ambassadeur. Après deux heures de marche, nous fîmes halte dans une plaine ouverte et herbue, où la végétation était comme celle des pays grecs, au mois d'avril. Le lendemain, mardi 24 février, l'ambassadeur partit de Moughan et, par les cantons de Gandja, de Lori, de Qazakh, alla à Qars et atteignit Théodoupolis, accompagné par Abdel-Baqi-Khan, ambassadeur de la part du véli-namath, porteur de présents pour Sultan Mahmoud, et en qualité de mehmandar, par Qazim-Beg, connu de moi et bien disposé en ma faveur.

---

1) Ar. جلوس.

2) Balapouch, cf. Arakel, p. 393, n. 1. Suivant le Dictionnaire de Douzoghlou, c'est une robe ou pardessus.

Le jeudi de la même semaine, 26 février, 25 de la lune, eut lieu l'inauguration[1]). Ter Thouma, prêtre principal d'Agoulis, qui avait vu la chose de ses yeux, et l'avait écrite, d'après mon invitation, m'a tout raconté. Il était dans la tente de Mirza-Mehti, le protocolliste des rakhams, et du mouménin, demeurant tout auprès de l'appartement du véli-namath, qui suivait de l'œil tous leurs mouvements et m'en a fait le récit. C'était le jeudi, à la 5[e] heure. La veille de ce jour, le khan avait expédié, avec le titre de khan de Khorasan, son fils aîné, Riza Qouli-Khan, pour veiller à la conservation de cette contrée, et d'autres personnages en divers lieux; pour lui, le lendemain, jeudi, il prit le titre suprême.

Ch. XLIV. Le véli-namath accède à la royauté; cérémonies; on l'assied sur le trône, on lui met la couronne sur la tête; sa toilette ce jour-là.

Le jour de l'inauguration étant arrivé, le jeudi 26 février, 25 de la lune, à la 5[e] heure, les khans restés à Moughan se réunirent à la résidence du véli-namath et lui mirent sur la tête une couronne d'or, en forme de casque, sertie de pierreries précieuses et de perles de grande valeur, une œuvre admirable. La prenant dans ses mains, Mirza Zaqi la déposa sur sa tête. Tous étaient à genoux, priant; un seul se tenait debout, le mouqri ou molla-bachi Mirza Asker, de Qazbin, qui lisait l'oraison, et tant que celle-ci dura, c'est-à-dire le temps d'un de nos Miserere, les khans agenouillés tenaient les bras en haut: après quoi, durant la récitation du Phatheh, ils se posternèrent face en terre, s'assirent chacun à la place convenable à son rang et à sa dignité, et l'on commença à faire les honneurs aux assistants. On offrit d'abord l'eau de rose, dans des vases d'or, dont deux d'or simple, l'autre d'or, avec garniture de pierreries. Après l'eau de rose ce furent les brûle-parfums en or, que, dans leur religion, on appelle boukhourdan, décrits au chapitre XXXIII, et qui avaient servi la veille du Baïram. Ce jour-là ce fut la même chose et mieux encore, puisqu'il parut trois brûloirs en or et trois en argent. Puis on servit les sorbets sucrés dans des vases d'or, de la manière suivante. Ce fut d'abord une grande table en or, large d'une coudée et demie d'Alep, sur laquelle était un vase (badia) de grandeur proportionnée, tout plein de sorbet, saupoudré de graines de *rahan*[2]), dans lequel plongeait un thoung d'or, serti de pierreries magnifiques, merveilleuses à voir et

---

1) En effet, en 1736, suivant la manière de compter russe, le fondement était 28; mais avec le nombre d'or julien, l'épacte était 25. Hanway fixe l'avénement de Nadir au 11 mars (n. st.), le lendemain du naurouz persan; plus exactes, les Dates de Wakhoucht disent «le 9 mars» (n. st.), ce qui répond précisément au 26 février (v. st.). Pour concilier les variantes indiquées, il suffit de dire que Nadir fut reconnu roi le 25 février (8 mars) et proclamé à Ispahan le jour du naurouz ou de l'équinoxe vernal, comme le dit le frère Bazin, i. e. le 9 mars 1736.

2) ريحان, basilic, cf. sup. p. 297.

introuvables, valant, dit-on, 500 toumans, soit 200 bourses, dont j'ai décrit la forme au chapitre XXXIII. En outre il y avait six autres thoungs d'or, deux vases à eau de rose, sertis de perles; dix assiettes d'or, contenant chacune sept tasses, comme je l'ai dit au même lieu; autant d'ustensiles en or, autant en argent. Ainsi l'on servit d'abord à chacun l'eau de rose dans les vases d'or, puis vinrent les brûle-parfums en or, répandant une suave ordeur; puis la table en or, avec les vases de même métal, où l'on puise avec le thoung en or, enrichi de pierreries; ensuite d'autres thoungs en or et en argent; avec les premiers, on remplissait les tasses à pied, en or, qui furent distribuées aux khans assis; avec les autres, à ceux qui étaient debout. Les brûle-parfums ne cessèrent de circuler, jusqu'à ce que tous en eurent bu. Alors seconde prosternation devant le roi élu, et chacun se retira chez soi. Les khans partis, il vint des chanteurs et de tout jeunes musiciens des deux sexes, qui se mirent à chanter et à exécuter divers exercices rhythmés, à danser, durant une demi-heure. Le monarque avait alors auprès de lui son frère Ibréhim-Khan, Ali Qouli-Beg, fils de celui-ci, son jeune fils, Mourtaza-Mirza, Mirza Zaki, Thamaz vékil-khan, le maïar-bachi ou sahabaïar, contrôleur des monnaies, et autres parents, tous debout. Après une demi-heure, la fête, la musique, les danses, les divertissements prirent fin, et l'on de dispersa chacun chez soi. A bout de deux heures, ayant déposé sa couronne, il se couvrit du turban dit thahmazi, carré, en forme de croix, recouvert d'une étoffe de lainé blanche extrêmement fine, terminée par deux pièces brodées et par des pendants. Les deux bouts, longs de quatre doigts, tombaient sur les oreilles: c'est sa coiffure ordinaire.

Ch. XLV. Distribution de la monnaie nouvellement frappée; nouvelle donation de khalaths à quelques-uns; du mehter-khana, ce que c'est.

Le jour même de son inauguration il nomma mouhrdar — garde du sceau, son vékil-khardj [1]) Agha-Zaman, Géorgien de nation, qui s'était fait turk; il établit Mirza-Moumin chef des protocollistes de rakham et des écrivains calligraphes, une sorte de reiz [2]). Pour consoler Mirza-Mehti, l'ancien rédacteur des rakhams, qu'il avait éloigné des affaires pour quelque motif, il le fit historiographe, chargé d'écrire le récit des événements de son règne. Il conféra de nouveau le titre de maïar-bachi ou sahabaïar à l'ancien titulaire, qui lui apporta et déposa devant lui deux bourses de monnaie d'or, de nouvelle frappe, qui fut distribuée aux khans présents; le mouhrdar et le maïar-bachi reçurent en outre des khalaths. Après cela on s'occupa de faire jöuer la partie musicale, en persan mehtar-khana, composée des nakaras — tambours analogues aux zournas des Osmanlis, non

1) Son chargé de la dépense.

2) Ar. رييس chef.

sans quelques différences, et des dablbaz — cymbales ou sadénakaras, qui vont par paires. Il y a en outre les kiaranas ou bourouzan — trompettes, non recourbées comme celles des Osmanlis, et ne rendant pas le même son, mais droites et longues de 3 ou 4 coudées d'Alep. Une des extrémités est étroite et munie d'une embouchure, l'autre, large d'un empan et plus, comme les *borou* dont on fait usage sur les vaisseaux des Latins et au moyen desquels on se parle de loin, en mer. Trois jours et trois nuits, sans interruption, furent employées bruyamment par le mehter-khana, et tout fut dit. Tout ceci et l'inauguration eut lieu après le départ de Gendj Ali-Pacha. Je m'étais mis en marche le lundi, Gendj Ali-Pacha le mardi; Riza Qouli-Khan, fils aîné du véli-namath, partit pour le Khorasan le mercredi, l'inauguration eut lieu le jeudi: ainsi se termina la prise de possession du pouvoir suprême et de l'autocratie, correspondant, suivant l'usage persan, à la cérémonie de la bénédiction et de l'onction royale. Dieu daigne le conserver en paix et longévité, entretenir toujours en lui l'intelligence et les sentiments d'affection pour le monde, et notamment pour notre malheureuse nation arménienne! Amen.

Ch. XLVI. De la prière dite par les tchaouch, quand le véli-namath va au divan, ou qu'il monte à cheval; de la quantité des troupes.

Telle est l'organisation et l'ordre des troupes, ainsi que la manière d'agir des serviteurs: quand le redoutable véli-namath se rend de l'intérieur au divan, les tchaouch, au nombre de trente, debout face en tête, à la distance d'un jet de pierre, crient à haute voix: „Au nom de Dieu clément et miséricordieux, de Dieu, de Dieu,....“ Quand il va monter à cheval, ils disent: ...ou bien encore.... (suivent de courtes formules de prières en langue turque). Les tchaouch ont un bonnet verd, enroulé d'une étoffe noire, et un *thépour* sur le front; sous le thépour, au-dessus du *saroukh*, une boule d'argent, semblable à une grosse pêche, et à la main une verge d'argent, comme chez les Osmanlis.

Le corps des kéchics, gardes perpétuels de jour et de nuit, compte 6000 hommes, dont 2000 font un jour de garde, et, quand ils sont congédiés, 2000 autres les remplacent, qui font le service un jour et une nuit [1]), puis viennent 2000 autres. De cette manière ils viennent une fois en trois jours garder la personne du véli-namath, en dehors de sa résidence, à un jet de pierre de l'enceinte. Dix d'entre eux, avec le dixainier, font une chambrée, dont cinq se reposent, cinq sont debout et circulent autour de la chambre. Il arrive souvent que le maître sort tout-à-coup et, s'il trouve les dix endormis, les fait arrêter et mettre à mort, en sorte que l'excès de la crainte et de l'inquiétude les force à être constamment sur leurs gardes.

1) Cf. ch. XXX.

Il y a encore 300 tchandaouls, 300 nasaqtchis et 300 éliaghadjlis; 1000 hommes ont leurs centurions et dixainiers, recevant, le chiliarque mille toumans d'appointements annuels, le centurien 36 toumans, le dixainier 15 toumans, leurs gens 12 toumans par homme. Ils gardent le véli-namath pendant la nuit.

Les cavaliers, tous tant qu'ils sont, reçoivent un cheval du véli-namath; si le cheval meurt, on relève le tamgha frappé sur sa cuisse, et la queue, servant de signes pour les kiatib ou inspecteurs des chevaux, qui prennent note des animaux morts et de ceux donnés en remplacement; ceux-ci délivrent un theskéré, écrit et scellé, au moyen duquel on obtient un nouveau cheval, à la place du mort. Si, d'aventure, un homme a fait périr sa bête, on lui en donne une autre, sans gronder; mais il est de fait que les chevaux sont traités sans pitié, qu'on leur fait exécuter des 20 et 25 heures de marche, et que cavaliers et piétons sont incessamment en exercice.

Il y a encore beaucoup de soldats cuirassés, portant des cuirasses en tissus; quelques-uns ont une plaque sur la poitrine et une autre sur le dos, d'autres en ont quatre, dont deux à droite et à gauche, sous les aisselles, et de grands fusils, dont il a été parlé plus haut[1]); en outre, de très grands vezna — poudrières, contenant une okha et plus de poudre: chacun en porte deux, pendues à la ceinture. En cas d'urgence, ils peuvent cheminer un jour entier, à travers plaines et vallées, monter, descendre rochers et montagnes, allant comme perdrix, sans rechigner ni gronder. Se présente-t-il un lieu rocailleux, un défilé étroit, ils taillent les rochers, fouillent la terre, déblaient même la neige, sans se lasser nullement; faut-il livrer bataille à l'ennemi, ils se battent bravement et triomphent. Quoique les troupes soldées se montent à 60,000 hommes, le khan peut, s'il veut, en réunir, Dieu aidant, deux et trois fois autant, en quelques jours.

Ch. XLVII. Par quelle route je me rendis au saint siége; par où je passai, pour visiter les couvents, vœu que je fis, en les inspectant; notes et remarques sur le pays et sur l'état de la communauté.

Parti de Moughan le 23 février, j'allai au village de Togh, canton de Douzakh, où se trouvait Nersès, catholicos des Aghovans, homme sage, de mœurs douces, qui attendait mon arrivée. Quoique en bons rapports réciproques, nous ne nous connaissions pas encore personnellement. Sur sa demande cependant, j'avais, durant mon séjour à Moughan, présenté une requête au véli-namath: „J'ai, y était-il dit, installé un vicaire, titré khalifa, à Gandja et Gantzasar, pays aghovans, à Chamakhi et dans le Chirvan, chargé d'administrer, avec le concours de la communauté, les couvents et églises; car ces contrées lointaines ne sont pas sous ma main, et les brebis ne peuvent rester sans pasteur. Les

1) Ch. XXX.

khans et zabiths de Gandja, par leurs continuelles avanies, les écorchent, les pillent, ne les laissent pas respirer. On demande donc à votre majesté que désormais ni khan, ni sultan, ni zabouth n'aient affaire à ces gens, puisqu'il y a un vékil et un naïb. Toutefois, s'ils ont à dire quelque chose et à se renseigner, qu'ils s'adressent à moi.“ Le raqam m'ayant été octroyé, je le remis à Nersès-Catholicos, et comblés de joie, nous fîmes ensemble une bonne réjouissance, à Togh et à Hatrouth.

Le premier lundi de carême[1]), je partis du village d'Hatrouth; car bien que les méliks de Khatchen, de Vérend et d'Avétaranots, fussent venus me voir et m'offrir des présents, et m'excédassent de leurs demandes, pour que j'allasse dans leurs cantons, je refusai, parce que le pain et l'orge manquaient partout, et que j'avais une grosse suite d'hommes et d'animaux. D'ailleurs, j'éprouvais un vif désir de rentrer au plus tôt et d'aller me reposer chez moi; j'étais fatigué de courses sans fin, du froid et surtout de ce que j'avais perdu l'odorat et l'usage des oreilles. Donc, l'inquiétude me poussant, j'arrivai au village de Tzor-Giough, de là à celui de Pnadzor, à l'oba ou village thathar de Qortchi-Beg Phisiantsi[2]), à Khntzorec, situé au milieu de grandes montagnes pierreuses, fort élevées, et nous descendîmes par un étroit sentier dans une vallée, où nous vîmes un merveilleux spectacle. Nous avions passé, par crainte des Osmanlis et des Kourdes, Qaratchorlou, un village situé dans la vallée à droite et à gauche de laquelle, à des hauteurs vertigineuses, étaient creusées dans le roc vif des *mazaras* ou grottes, habitées par des familles, qui s'y étaient casées. Ce qu'il y avait d'étonnant, c'est qu'ils montaient et descendaient au moyen de courroies en cuir; les femmes tenaient leurs enfants attachés sur leur dos, il en était de même des vases à eau et des autres choses nécessaires. Pour remonter au faîte des rochers c'était la même méthode: on tirait la courroie en haut, avec un câble, en sorte que nul étranger n'avait accès chez eux. Leurs maisons ayant été détruites par les Osmanlis, ainsi que par les voleurs et brigands kourdes et Qaratchorlous, de 500 familles formant le village de Khntzorek, un bon nombre avaient alors péri sous le fer des Turks; car les pachas avaient fait contre eux plus d'une expédition, sans pouvoir pénétrer chez eux et, après mainte bataille, avaient eu la honte de se retirer. Toutefois, d'un seul côté, où ils n'avaient pas rencontré de cavernes, se défendant l'une l'autre, ils avaient pu faire du butin, passer au fil de l'épée des femmes, des enfants et des hommes, après quoi ils étaient partis. De ceux qui restaient, une moitié ou plutôt un tiers, échappés à l'ennemi, occupaient des grottes situées en vis-à-vis, d'où à coups de fusile il se protégeaient réciproquement contre les agresseurs. Autrefois dans ce village il se faisait des tapis grands et petits, de quelque valeur, mais alors à-peine s'y trouvait-il quelques vieilles ouvrières. Les gens du pays nous conduisirent à travers des

1) Pâques tombant le 25 avril, le premier lundi du carême était le 8 mars.
2) Cf. L'Histoire de David-Beg, p. 228.

neiges épaisses et, sous la protection de leurs fusils, nous amenèrent à l'hermitage de Tathev. Sur la route nous avions rencontré le village de Qarahandch, excommunié par les supérieurs de Tathev, qui me pria de l'absoudre, et je profitai de l'occasion pour absoudre ces gens et les bénir. Il y avait une belle église en pierres de taille. Je restai quatre jours à l'Hermitage. Durant mon séjour, pendant la nuit du mardi 16 mars, à la 7e veille, l'air était pur et la lune dans son plein; or il était tombé de la neige durant 24 heures avant mon arrivée, puis le temps s'était rasséréné. La nuit donc, étant sorti de ma cellule, à l'insu de tous, pour aller à la porte de l'église, je vis la lune tout-à-fait éclipsée: elle fut entièrement cachée et obscurcie, jusqu'au moment de son coucher. [1])

Ch. XLVIII. Je vais en pèlerinage d'abord au grand hermitage d'Harants, au-dessous du couvent et hermitage de Tanahati.

Le même jour, la lumière ayant reparu, après l'éclipse de lune, j'allai en pélerinage, en compagnie de quelqnes vartabieds et religieux, à l'antique grand hermitage d'Harants, le père de tous les hermitages de notre nation, en orient et en occident, et à la chapelle où reposent les reliques vénérables des saints vartabieds Poghos et Sargis, d'Aristakès et du moine Barsegh, dont parle l'historien Arakel, dans son chapitre XXV [1]). J'accomplis mon vœu et examinai l'hermitage, ainsi que l'éboulement de la haute montagne, dont un fragment s'était détaché, et le sol, en glissant avait entraîné le cimetière avec la rapidité d'une flèche, après quoi il s'était arrêté [2]). Je visitai également la chapelle où étaient précédemment enterrés les saints corps sus-mentionnés, et j'y célébrai l'office du soir. De là, traversant à cheval la rivière d'Orotn, qui coule entre la chapelle et Chenher, hermitage de filles, auquel je montai, je le trouvai ruiné et vide; des 150 vierges et plus, qui le peuplaient autrefois, il n'y restait que 12 pénitentes, misérables, inquiètes, découragées. J'y récitai la prière „pacifique," et, comme le soir était venu, j'y passai la nuit. Au jour, après l'office du matin, je consolai les pénitentes et pourvus aux nécessités de la pauvre église, au moyen d'un rideau, avec sa tringle en fer, de livres, de quelques ornements, avec or et croix. Le haut du Cathaghouni [1]) — tribune, où se tiennent les hommes qui viennent à l'hermitage, étant ruiné et découvert, je fis aussitôt chercher

1) L'Art de vérif. les dates constate en effet une éclipse lune, presque centrale, le 26 mars 1736, à la 12e h. de nuit, et suivant le comput, la lune dut être dans son plein le 16 (27) mars.

2) Ch. XXI — XXIII.

3) Le 25 avril 1658; Arak. ch. XXII.

4) Çe mot, non arménien, désigne évidemment un lieu analogue à ce que porte ma traduction.



une étoffe, du bois, des planches et, ayant laissé de l'argent pour le charpentier, j'ordonnai d'y travailler incontinent, après quoi je partis. Par le village d'Halou-Tzor, je descendis de nouveau à l'hermitage de Tathev et, le 18 de mars, j'atteignis le couvent, où j'attendis 7 jours que la neige se fût affaissée et me permît de me mettre en route. Je m'occupai aussi des besoins de l'hermitage des filles et rassemblai au village de Tathev tout ce qu'il me fut possible d'ustensiles ecclésiastiques, que j'expédiai. N'ayant pas de pain en provision, je fis préparer pour ces malheureuses une petite quantité de froment. En quittant le couvent, je passai par le village abandonné de Tandzaver, j'arrivai à celui d'Eritsavanic, de là à Parc, puis j'atteignis, en me hâtant, celui de Goulméché ou Mélik-Chirvéni-Giough; de là au lieu dit Amarath, où vint à ma rencontre le baron Iohan Chah-Vékil; avec lui, par un chemin difficile, j'arrivai au village de Malev [1]), puis le baron Iohan me conduisit à celui de Caler; en deux jours, par le même chemin, nous revînmes à Malev, où je célébrai l'office de midi et, après une courte halte, nous arrivâmes au village de Carhav, puis à celui de Méghri, où il y avait un petit couvent, joli et bien tenu. J'y restai trois jours, pour leur être agréable; de là, par le village de Cardjévan j'atteignis Ordouvar et le grand village de Dacht, le 6 avril. Le 7, fête de l'Annonciation de la S[e] Vierge [2]), ayant été invité à dire la messe, je condescendis à cette prière et offris le saint sacrifice. Le lendemain, les principaux de Goghthn vinrent, en compagnie de leur supérieur, m'inviter à me rendre à Agoulis, où ils me conduisirent en grande cérémonie, et j'y passai la Pâque [3]) jusqu'au dimanche Nouveau, parce que le couvent, admirablement beau, est sous l'invocation de l'apôtre S. Thomas. Ce qui me fit prolonger mon séjour, c'est que mon fils, le vartabied-abbé Iohannès, homme pieux, aussi modeste qu'éloquent, m'était depuis longtemps connu, et que la fête du couvent tombant le dimanche Nouveau, je ne pus résiter aux supplications de la communauté. Comme ce pays possède quatre églises, on me pria, ce que je fis, d'y célébrer la messe les dimanches et les autres jours convenables, et de donner ma bénédiction. Ainsi, le jour du dimanche Rouge [4]), ayant dit la sainte messe, je sacrai évêque Ter Thouma, principal prêtre d'Agoulis et religieux du saint Edchmiadzin. Le lundi du dimanche Nouveau [5]) je me mis en route et allai au monastère de Tsghna-Miouzkioun; de là au vieux Djoulfa, à Tarachamb, où je passai l'Araxe en bateau, à son confluent avec la Tghmout, puis j'arrivai à l'élégant, à l'admirable et merveilleux monastère de Sourb-Stéphannos, le 7 mai. Y ayant demeuré

1) Le Manlev de l'histoire de David-Beg, sup. p. 227.

2) Suivant l'ancien rite chretien qui s'est perpétué en Arménie; la Nativité ou Noël est célébrée le 6 janvier.

3) En 1736, Paques le 25 avril, le dim. Nouveau, 2 mai.

4) Le 4[e] dim. depuis et y compris la Pâque, 16 mai.

5) Le 2[e] dim. depuis et y compris la Pâque. On voit que l'auteur a interverti les dates.

neuf jours, je me dérigeai vers Saint-Carapiet d'Erindchac, où j'étais déjà passé, en allant à Moughan. Deux jours plus tard j'étais à Gagh et à Chorot, où se trouve un couvent et un hermitage. Sur l'invitation de mon fils et ancienne connaissance, le baron Alexandre, j'allai dans la maison du feu baron Aghadjan. Le soir je fis une seconde visite au couvent du Saint-Illuminateur. Le lendemain au matin j'allai à Pharaca et descendis au couvent; de là au village de Tìvi, où il y avait un couvent ruiné et désert, ainsi qu'un hermitage de filles pénitentes, au nombre de sept. Je les visitai, elles et leur asyle et, sans m'arrêter, j'allaî au grand village de Poust, où se trouve une belle grande église. Y ayant fait ma prière, au couvent, semblable à un colombier, rival de l'Éden, situé dans un lieu élevé et charmant, arrosé abondamment, comme le paradis, dans un terrain fertile, jouissant d'un air pur et salubre, si bien que, dans la joie de mon cœur, j'oubliai la fatigue du voyage, le vartabied-abbé Pétros, homme sage et de sainte vie, les religieux, affectueux et soumis, me firent rester là deux jours. De là je partîs pour le grand village de Qazantch, non sans traverser quelques bourgades; j'y restai trois jours et, sur la prière qui m'en fut faite, j'y offris le saint sacrifice.

Ayant quitté ce lieu, j'allai au village de Norachénic, puis de nouveau à Sourb-Carapiet d'Erindchac, de là à Nakhdchévan, où je passai doux jours, puis au gros bourg béni et au beau couvent d'Astabad, élegamment construit; car c'étaient partout des monastères plus beaux, plus admirables l'un que l'autre. Hélas, quelle triste époque pour notre nation, issue d'Aram! Mes entrailles sont bouleversées à la vue de monastères et de saints asyles sans pareils, qui n'ont ni territoire suffisant, ni juridiction, ou, s'ils en ont, sont ruinés et déserts; ceux qui s'y trouvent manquent de moyens pour subvenir aux besoins de la communauté; eux-mêmes, dans leurs demeures, sont privés du nécessaire. Cependant, après avoir célébré le saint mystère à Astabad, le jour du très admirable dimanche[1]), je sacrai 3 évêques: le vartabied Géorg, d'Ispahan, demandé par l'abbé-vartabied du lieu, Astovadzatour, et par les princes; un autre, pour le couvent du saint apôtre Bartholomée, à Ourmi, demandé par le pays et par le diocèse qui en dépend; un troisième, le vartabied Melkom, de Capha, religieux du saint Edchmiadzin, où je me rendis heureusement au sortir d'Astabad, le 12 juin: ce fut une grande joie ponr les religieux et pour tout le pays d'Ararat, qui rendirent gloire au Dieu tout-puissant, dont la Providence m'avait préservé de tout accident. En me prosternant sur le saint lieu de la Descente, au centre de la grande cathédrale universelle, j'offris de nouveau ma personne à Dieu, non sans une émotion profonde et des sanglots partis du cœur, en adressant mes prières à notre saint père Grégoire-l'Illuminateur.

1) Ce pourrait être le jour de la Pentecôte; mais cette fête tombait le 13 juin, et l'on va voir que le cathoiicos arriva à Edchmiadzin le 12: ainsi ce doit être ici, le dim. avant la Pentecôte.



Ch. XLIX. Les zabiths du pays d'Ararat, les iouzbachis, les aghas, kalanthars et méliks vont à Tauriz, complimenter le spasalar Ibrahim-khan et lui rendre compte des revenus du divan royal.

Après cela, en arrivant à Tauriz avec le titre de spasalar et comme second du monarque, Ibrahim-khan, frère du véli-namath, entra en fonction. Quand il se fut reposé, il manda les préposés du divan du fisc, d'Érivan, les aghas, kalanthars, khethkhoudas, qui, ayant fait leurs préparatifs et apprêté leurs présents, se hâtèrent d'aller à Tauriz. Moi aussi, j'étais invité, mais ma faiblesse et la fatigue du voyage précédent firent qu'au lieu de partir en personne, j'envoyai en ma place le vartabied Thoma, d'Agoulis, muni de présents convenables et de suppliques respectueuses, et chargé de demander au spasalar les raqams en faveur des couvents, de la construction et restauration des églises, et pour le bien du pays. Mes demandes furent bien accueillies et accomplies, avec addition de deux raqams en sus de mes demandes: le premier, concernant la prééminence[1]) et, pour ainsi dire, *l'indépendance*[2]) du catholicat; le second, une recommandation du catholicos au khan d'Érivan, son lieutenant. En outre, il m'envoya comme qalath une chape; mais comme on ne trouvait pas sur l'heure, chez les marchands, d'étoffe superfine, il prit deux de ses robes, du même patron, qu'il avait portées, les fit découdre et en forma une chape, qu'il m'expédia. Le vartabied Thoma, mon envoyé, eut aussi un khalath, une robe dorée et une ceinture distinguée. Le mirza registrateur-chef, le kalanthar, les méliks et autres personnages considérables reçurent également des khalaths et furent congédiés pleins de joie. Ils revinrent bientôt après cela à Érivan, satisfaits et en grand appareil.

Ch. L. Par l'ordre du monarque, son frère Ibrahim-Khan m'appelle à Tauriz, en même temps que le mirza et le kalanthar.

Au mois de septembre, comme j'étais à Iohanna-Vank, occupé de la construction de Sourb-Carapiet, arriva en courrier un homme jouissant de toute la confiance d'Ibrahim-Khan, porteur, outre un raqam, d'une invitation et d'un ordre de sa part. Arrivé à Érivan, il fit lecture d'un raqam concernant ceux qui devaient partir et me transmit celui qui m'était adressé personnellement. Quoique fort tourmenté par une mauvaise fièvre et retenu par les constructions de Iohanna-Vank, quand j'eus lu et compris, je partis pour Érivan, afin de m'informer des raisons de cet appel. On était étonné, et notamment Mirza Khazoum craignait fort que des plaintes contre lui n'eussent été faites à Ibrahim-Khan;

1) سرفراز

2) փխայ, فخار؟

m'ayant laissé respirer quelque temps, il m'envoya courrier sur courrier, par l'entremise de mon vartabied Alexandre, et promit, pour le saint Edchmiadzin et pour moi, toute sorte de bons offices, pourvu seulement que je le défendisse, si Ibrahim-Khan, dans sa colère, voulait le faire mettre à mort. Il me priait encore, au sujet du courrier, de l'emmener à Edchmiadzin et de l'y retenir seulement quelques jours, jusqu'à ce qu'il eût achevé le rôle des revenus royaux de toute espèce, dans le pays d'Ararat. Je pris donc le courrier et vins à Edchmiadzin; or Ibrahim-Khan avait donné à son envoyé l'instruction suivante: „Garde-toi de tourmenter, d'inquiéter le khalifa; c'est un vieillard, qu'il vienne quand et comme il voudra." Le courrier donc retournant quelques jours après à Érivan, pour hâter leur départ, je le suppliai de nouveau de retarder un peu le sien, et quand il se fut écoulé cinq ou six jours, je mis ordre à mes préparatifs et partis, tout malade que j'étais, pour Érivan. Je dis alors au courrier et au mirza: „J'irai tout doucement à Astabad et vous attendrai." Puis je me mis en route, en compagnie des kalanthars arméniens et autres. Nous atteignîmes peu-à-peu Astabad. Ayant attendu là trois jours, nous partîmes avec les principaux de Nakhdchévan, les barons Astovadzatour et Kharissimos, et prîmes la route de Tauriz. Au bourg de Marand, à 12 heures de Tauriz, nous fûmes rejoints par le mirza, par le courrier et les iouzbachis, et après être restés là un jour, nous arrivâmes à Sofia, de là à Tauriz. Le lendemain, nous étant présentés au spasalar, nous et nos présents, proportionnés à nos moyens, nous reçûmes un accueil amical et bienveillant, et il nous parla en termes fort affables M'ayant appelé près de lui, il m'adressa maints propos rassurants et consolants; mais quand il eut vu mon visage, couvert d'une pâleur presque mortelle par l'effet d'une fièvre continue, il s'émut tellement, qu'il dit au courrier: „Pourquoi avoir amené le khalifa, puisqu'il est malade? Khan, répondit-je, eussé-je été à la mort, je me serais fait apporter dans un cercueil, tant j'avais besoin de venir à vous; car vous voir, c'est pour moi voir le véli-namath en personne; en apercevant votre visage, je loue Dieu et veux mourir." Il fut si satisfait, qu'il me consola de nouveau et ordonna de me loger en un lieu particulier, moi, le kalanthar et les princes arméniens, parmi lesquels se trouvait le baron Stéphan, d'Agoulis, arrivés à Tauriz quelques jours avant moi, pour prendre connaissance du raqam émané du véli-namath. En le quittant, nous nous rendîmes dans un certain lieu, dans une maison située dans l'enceinte de sa demeure. Là on nous lut le raqam, qui nous fut expliqué à haute voix, et dont l'audition nous causa un sensible plaisir. Deux choses y étaient recommandées à notre égard: d'abord notre pays était confié au frère du monarque, puis, à mon sujet il était enjoint de me regarder de bon oeil, de me traiter toujours avec douceur, d'écouter ce que je demanderais et de l'accomplir. (Grâce au Dieu tout-puissant, je ne puis sans étonnement penser pour quel motif me témoigner une telle bienveillance et affection; d'où vient une telle sollicitude chez un homme puissant et maître du monde. Sois loué, Seigneur, pour ton ineffable miséricorde!) Quand

nous eûmes pris connaissance de l'ordre du monarque à son frère, on me ramena de nouveau en sa présence et, après qu'il se fut entretenu avec chacun de nous, il m'appela encore auprès de lui, et nous entretint moi et son mirza, nommé Mirza-Razi, de plusieurs choses agréables et plaisantes.

Ch. LI. Histoire de Mirza-Razi, de Nakhdchévan, vékil et zabouth de cette contrée; d'une jeune fille d'Astabad, enlevée de force par un de ses serviteurs, turcifiée et prise à kébin[1]), à Moughan; comment je la repris, grâce à l'assistance divine, la ramenai au giron de l'Arménie et la mariai avec un jeune chrétien.

Lorsque je me rendais à Moughan, ce mirza, homme farouche, inhumain, ennemi des chrétiens, était zabouth et commandant de Nakhdchévan. David, un de ses serviteurs, ayant enlevé et fait apostasier une fille chrétienne, l'avait prise à kébin, à Moughan. Désolé, le père de la jeune fille y était allé, avec des rapports de ceux d'Astabad, et j'avais porté plainte contre le mirza, par-devant le vali-namath, où je soutins une lutte pénible. J'allai jusqu'à lui dire: „Tu as désolé le pays de Nakhdchévan, tu n'as pas fait grâce de l'impôt des routes, au point que tes soldats ont battu publiquement et tué le mélik d'Astabad; qu'ils ont enlevé de sa maison, nuitamment, le sabre au poing, une fille chrétienne, l'ont fait apostasier de force et prise à kébin; maintenant, tu as dévoré en présents plus de 1000 toumans, aux habitants de Nakhdchévan, et si le monarque le veut, je te ferai rendre gorge; car le produit de l'impôt des routes étant dû au peuple ou au monarque, pourquoi l'as tu mangé?“ Sur-le-champ, par l'ordre du vali-namath, on l'étendit la face contre terre, et six hommes se mirent à le battre depuis le cou jusqu'à la plante des pieds. Quand on l'eut bien battu, il cria: „J'ai à dire quelque chose.“ On le redressa donc et on lui donna la parole. Nous parlâmes à notre tour, car les princes de Nakhdchévan, les barons Astovadzatour et Kharissimos, ainsi que Stéphannos, d'Agoulis, étaient là. On l'étendit de nouveau face en terre, et on le frappa si cruellement que deux et trois fois il perdit connaissance; mais revenant à lui, il cria de nouveau: „J'ai à dire quelque chose, laissez-moi parler.“ On le releva encore, par ordre du maître, qui se le fit amener, et il dit de telles faussetés que nous ne répliquâmes plus, et que le prince ordonna de le mettre à la phalakha[2]). On releva ses talons, on les appliqua à l'instrument, et on le frappa sur les plantes, jusqu'à lui faire perdre connaissance. Moi, à la vue des cruelles souffrances de cet homme, j'eus regret de m'être plaint, et je me donnai l'apparence d'un suppliant, non en paroles, toutefois, mais en étendant et laissant pendre mes bras, en répandant des larmes, en penchant la tête en signe d'affliction. Le monarque s'en aperçut, et compre-

1) P. كابين présent promis en cas de divorce.

2) Traverse à laquelle on attache les pieds du patient, condamné à la bastonnade.

nant mon épouvante, mon désir de mettre fin au supplice de cet homme, ordonna aussitôt de suspendre les coups, de le mettre sur pieds et de le lui amener. Deux hommes le prirent chacun d'un côté et le tirèrent devant le monarque, se tenant à-peine debout. Celui-ci lui ayant demandé compte de son économie à notre égard et exigé qu'on en dressât un tableau, et qu'on le lui apportât, il tomba encore en faiblesse devant le prince, et on le traîna dehors. Il fut mis entre les mains d'un éli-aghadjli ou moubachir, et il me fut dit avec une douce bienveillance: „Prenez cette fille enlevée, donnez-la au khalifa.“ Aussitôt dit, aussitôt exécuté. On reprit la fille au ravisseur, auquel je dis sévèrement: „Donne-lui un papier de divorce, certifié par témoins, et affirme par écrit que tu renonces à elle, que tu ne prétends désormais rien d'elle ni de ses parents.“ Il eut beau alléguer mille prétextes pour se tirer de là, car il était enamouré d'elle, il ne put résister et dut écrire sur place ce que je demandais. N'ayant pas de sceau tout prêt, il en fit graver un, scella et fit certifier par témoins un écrit, qui me fut remis. Ce qu'il y eut d'étonnant, c'est qu'à force d'insister, de se démener, de pleurer, il attira quelques grands personnages, dont un hhan, qui employèrent flatteries, calineries, supplications, que je lui laissasse la fille, que je ne les séparasse point, que c'était un grand crime, un cas de conscience; à bout de ressources, je leur dis: „Eh bien, donnez-moi une fille turque, en place de celle-ci, je la marierai avec un jeune chrétien; alors je vous accorderai celle que vous voulez.“ Eux perdirent patience et me laissèrent tranquille.

Je sollicitai de nouveau un raqam, pour que cette fille conservât sa foi, et que je pusse la marier à un chrétien, sans que le ravisseur eût aucun droit sur elle, ni les zabiths du pays le pouvoir de susciter des empêchements, car c'étaient le cheïkh-islam et le qadi de Nakhdchévan qui l'avaient fait précédemment apostasier. Ayant obtenu un tel raqam, je le remis au père et expédiai promptement la fille à Astabad, afin qu'elle fût mariée aussitôt arrivée, ce qu'il exécuta en effet, en l'unissant à un jeune homme. Aujourd'hui ils sont vivants l'un et l'autre, et rendent gloire à Dieu, qui opère des merveilles. Pour le mirza, il s'assit et s'enveloppa d'une peau d'agneau toute chaude, afin de calmer ses douleurs, recouvra la santé et reprit sa place parmi nous, pour rendre ses comptes. Sur 82 villages dépendant de Nakhdchévan, il s'en trouva 32, dont il avait pris en cadeau 700 toumans d'excédant. Sur ses instances réitérées, nous lâchâmes 200 toumans et déclarâmes au vali-namath 500 toumans ou 20 bourses, dont nous lui fîmes offrande de notre part; le vali-namath, au lieu de consentir, manda le moubachir une seconde fois et lui ordonna qu'il amassât la somme sous trois jours: il paya donc, après quoi il obtint d'être relâché et d'échapper aux menaces du prince. Toutefois il fut dégradé de l'emploi de mirza et de zabith de Nakhdchévan, chassé de la présence du maître et exilé. Comme pourtant le père du mirza était d'ancienne date dévoué au vali-namath et à Ibrahim-khan, celui-ci le nomma mirza et le prit à son service, où il est encore auprès de lui, à Tauriz. Tout ce qui se fait à la porte du khan passe par ses mains, et rien ne

se décide sans lui. Le khan, qui sait tout cela, se prit à rire et tourna la chose en plaisanterie; comme la maladie m'avait jauni, flétri le teint, il crut que c'était un effet de l'inquiétude et de la honte. Il me disait parfois: „Khalifa, tu es mon père, et moi ton fils; pour cette fois et pour une autre tu n'as pas sujet de craindre et de douter, de la part de Mirza-Razi; si tu le veux, je le ferai incontinent torturer de plus belle, et si tu veux, je le tuerai. Non pas cela, khan, m'écriai-je, car lui et son père sont de ta famille et de tes ancêtres. De tout ce qui est arrivé à Moughan, les soldats sont seuls coupables: on les gâtait beaucoup, on ne les bridait guères. Or il est deux points sur lesquels *il* nous *est difficile* de vous obéir: d'abord notre foi, la foi chrétienne, que nous désirons professer publiquement; puis nous souhaitons conserver sans tache la pureté des familles. Cet homme sait que, si nous avions insisté sur l'accomplissement de notre poursuite, il marchait à la mort; le jour de son supplice, j'ai fait signe deux fois pour sa grâce, sans quoi il était en danger de périr; maintenant, pour la vie de votre puissance, nous sommes animés de sentiments pacifiques. Après Dieu, je n'ai nulle crainte des hommes; car il n'est pas possible de vous servir loyalement et de craindre les autres; ce sont eux qui doivent me craindre.“ Fort satisfait de mes paroles, Ibrahim-Khan me donna gracieusement congé de retourner dans mon logis.

Ch. LII. Ibrahim-Khan me fait l'honneur de sa table le matin et le soir, et le lendemain me revêt d'un khalath précieux.

Deux jours après, il me fit encore l'honneur de m'inviter; or l'usage persan étant d'inviter au repas de midi, après quoi ils disent „chachd[1]),“ et vous invitent pour le soir, avec les intimes, j'eus l'honneur d'une telle invitation, et la satisfaction de m'asseoir à table, avec ses amis. Dans le nombre se trouvaient Mirza-Kézoum, d'Érivan, le kalanthar Mélik-Djan, les aïans de Nakhdchévan, barons Astovadzatour et Kharissimos, et baron Stéphan. A deux heures de la nuit nous rentrâmes chez nous, fort satisfaits. Le lendemain nouvel appel et gratification d'un khalath: un pardessus en tabis, avec un collet extraordinaire, d'une forme que, selon le dire et l'assurance de quelques-uns, le chah seul ou le vali peuvent porter. Le mirza, le kalanthar et les trois princes reçurent une robe d'or, une ceinture et une veste, que l'on endossa dans le logis du mirza, puis nous nous rendîmes à l'audience. Là il nous parla longuement, nous communiqua ses intentions, nous rassura et m'adressa des plaisanteries que je ne puis retracer par écrit. Enfin je lui dis: „Khan, daignez, comme votre frère le vali-namath, m'accorder quelques raqams dont j'ai besoin.“ Il commanda au mirza: „Fais vite ce que demande le khalifa, accomplis tout ce qu'il désire, afin qu'il soit satisfait et puisse s'en-aller.“ De son côté le mirza me fit l'honneur de m'inviter,

1) P. شايدن mingere.

et quand il eut exécuté ses ordres, je me rendis au dîner et à la réunion intime. Là, en causant de ce qui s'était passé entre nous à Moughan, il se mit à dire, du ton d'un suppliant: „C'est ma faute, si je ne pouvais alors te connaître; ce sont mes soldats qui ont ruiné ma maison. Il venait d'arriver un jeune homme, du Khorasan, âgé de 15 ans, demeurant près de moi.“ Posant alors la main sur sa tête, il fit de grands serments, par le nom de sa vraie mère[1]): „Mon cœur ni ma pensée, dit-il, ne conservent de haine contre toi, je te prie d'être à mon égard dans les mêmes dispositions et de me recommander à Ibrahim-khan. Si tu adresses quelque écrit au vali-namath, mets-y un bon mot d'intercession en ma faveur.“ Ce fut ainsi que nous nous réconciliâmes, en rompant le pain, et abandonnant le reste à Dieu; „Car, dit Salomon[2]), si ton ennemi te fait une prière, ne le crois pas, il a sept méchancetés au fond du cœur.“ Après cela je dressai requête de 15 raqams, dont quelques-uns dans le sens de ceux accordés par le vali-namath, tous concernant les besoins des couvents, des religieux et du pays, et pour de bonnes œuvres. Étant resté 16 jours à Tauriz, j'eus congé de me retirer. Les gens venus avec moi partirent aussitôt; moi, je restai trois ou quatre jours, après quoi je quittai la ville.

Ch. LIII. Je reviens de Tauriz au saint siége; le vékil ou naïb de Nakdchévan me fait l'honneur de m'accorder l'hospitalité chez lui.

Parti de Tauriz, quand j'arrivai au bord et au passage de l'Araxe, Agha-Hasan, le Khorasanien, naïb de Nakhdchévan, personnage de mœurs douces, intelligent, modeste et animé de bienveillance, avait posté au gué un homme, avec une lettre, pour m'inviter à passer à Nakhdchévan[3]) et à recevoir son hospitalité. Je répondis qu'étant vieux et malade, j'irais au couvent d'Astabad, où je m'arrêterais quelques jours; qu'en allant à Érivan, je passerais par Nakhdchévan et profiterais de son hospitalité pour une nuit, avant de pousser plus loin. Ainsi fut fait réellement. Par le vieux Djoulfa, où je restai une nuit, j'arrivai au couvent d'Astabad, et j'y passai douze jours, avec le baron Astovadzatour, et me rendis à Nakhdchévan, distant de là d'une heure et demie: c'était le samedi 20 novembre. Vinrent à ma rencontre Agha-Hasan, naïb de Nakhdchévan, qui m'avait offert l'hospitalité; d'autres mirzas; Véli-Qouli, khan de la ville; d'autres iouzbachis et personnages distingués, au nombre de plus de 200, à cheval, qui me prirent avec eux et me menèrent en ville. Quand nous y fûmes entrés et arrivés à un lieu semblable à un théâtre, environné de boutiques des quatre côtés et couvert d'une multitude dansant, le khan nous fit l'honneur

---

1) միամօր.
2) Prov. XXVI, 25.
3) L'auteur écrit maintenant Nakhidchévan, mais pour l'uniformité, j'ai conservé partout la précédente lecture.

de nous engager à le suivre dans sa résidence. Cependant Agha-Hasan ne nous lâchait pas. Après une longue lutte, ils descendirent de cheval, nous tirant l'un d'un côté, l'autre du sien. Moi, voyant que la querelle s'envenimait, et que la résistance devenait sérieuse, l'un étant khan et le second vékil du monarque, chargé de la perception et des écritures concernant les revenus royaux, je descendis vivement de cheval, et me mettant entre eux, je me pris à les supplier, à baiser leurs barbes, et non sans peine, je réussis à calmer leur altercation. „Vous êtes frères, dis-je à Agha-Hasan, et ne devez pas en venir à une prise de corps à mon sujet. Je suis votre hôte; laisse-le faire à sa volonté; j'irai prendre le dîner chez lui, après quoi, si c'est le bon plaisir de ton honneur, je demeurerai un mois chez toi.“ Ce fut ainsi que je les amenai à s'entendre. J'allai d'abord à l'invitation du khan, puis je me rendis chez le naïb, où je demeurai jusqu'au mardi, avec ma suite, en tout 30 personnes, tant vartabieds que serviteurs[1]), plus 32 chevaux et mulets.

Le mardi, en grand appareil, tel qu'il convient à une procession, et avec l'étendard de la croix, on me fit de nouveau la conduite. J'allai sans encombre à Charour, à Artachat, au couvent de Virap, de là à Noragavith, et le samedi 27 novembre[2]) j'arrivai au saint siége d'Edchmiadzin, dont les religieux et les habitants du village vinrent en grande cérémonie à ma rencontre, à la vue d'une foule d'Osmanlis, contemplant avec admiration et ébahissement la majesté de notre religion et de nos usages. Quand j'eus pénétré dans le saint temple, dans la cathédrale universelle, dans le lieu resplendissant de l'expiation des péchés du monde, je me prosternai devant le saint lieu de la Descente, je bénis avec effusion, je glorifiai, je multipliai les prosternations, et avec des larmes de joie je fis connaître aux religieux et aux assistants, dont la multitude, tant Arméniens qu'étrangers, remplissait l'église, les causes qui m'avaient fait mander et partir, les honneurs et assurances que j'avais reçus, de sorte que les auditeurs, ravis d'admiration, rendirent gloire à Dieu. Puis ayant prié, je donnai ma bénédiction et congédiai pacifiquement l'assemblée.

En outre, Agha-Hasan, de Nakhdchévan, mon hôte, m'avait gratifié, comme khalath, d'une chape en gaze, soie et or; béni soit-il et récompensé de Dieu! car la douceur, la modestie, la déférence de ce personnage, me plongent dans l'étonnement. Ce n'était pas, de sa part, une apparence hypocrite, mais une affection sincère. Grâce à Dieu, je sais qu'il y a bon nombre de fourbes, mais j'ose dire que celui-ci est un homme de haute conviction, pieux et croyant au fond du cœur, qui étonne tout le monde par sa modestie, par sa déférence et sa douceur. Dieu lui accorde le prix de ses peines et travaux, à lui ainsi qu'à tous ceux qui sont bienveillants pour le saint siége! D'abord au vali-namath et à son frère Ibrahim-Khan, puis à tous les khans, gouverneurs, fonctionnaires, aux

---

1) Nokar est proprement *serviteur*, puis, par extension, *soldat*.
2) Impr. octobre.

sultans, mirzas, aux grands personnages, en général, qui sympathisent avec moi, avec les religieux et avec notre patrie, et notamment avec le saint siége! Que le divin maître les aime, les protége de sa miséricorde, qu'il leur donne longévité et santé en récompense de leurs bonnes œuvres, présentement et dans l'avenir! Amen.

A la fin de mon récit je prie les lecteurs, mes enfants chéris, de ne pas me faire reproche de sa longueur et simplicité; car j'ai fait tout le possible pour qu'il fût bref et simple, et à la portée de chacun. Si j'avais voulu retracer les événements par le menu, ni le papier ni l'encre n'auraient suffi: je n'ai donc écrit qu'autant qu'il fallait, pour que les personnes désireuses de connaître les faits et ce qui concerne le saint siége, en obtinssent par mon récit une vraie et agréable information. Si cela vous a plu, Dieu soit loué; si non, excusez les défaillances de l'écrivain, assailli d'inquiétudes, de distractions, de soucis, de tourments, de persécutions, miné par la maladie et faible de corps. Portez-vous bien.

Bref du catholicos Abraham, de Crète.

Le serviteur de Dieu, Ter Abraham, catholicos de toute l'Arménie, patriarche de Vagharchabad, du saint siége d'Edchmiadzin, qu'environnent les séraphins et le chœur des chérubins, universel, émule de l'Éden, sublime de splendeur, solennel comme le ciel, grand et invincible;

A vous, mes bien aimés, portion de mon âme, le pélerin Harouthioun, le pélerin Astovadzatour, le pélerin Balthasar, à tous les vôtres, en vous départant mes sentiments affectueux, ma sympathie sans bornes, l'expression de mes souhaits; en vous saluant de la part du fils de la Vierge, vous octroyant le don de la grâce du saint siége, où le Christ est descendu: joie perpétuelle dans le Seigneur, allégresse éternelle, pour la gloire de Dieu et de la sainte église!

Sache votre affection, bien-aimés de mon cœur, qu'aux mois d'octobre et de novembre, j'ai, par deux et trois fois, peut-être plus, communiqué succinctement les faits antérieurs à mon fils, le patriarche de Constantinople; qu'ayant expédié les pages de mon récit par l'entremise du prêtre Nicolaïos, d'Armach, je suppose que, grâce à Dieu, elles sont parvenues à leur adresse.

Donc le 4 décembre (1735), je quittai le saint siége et me rendis à Agoulis; trois ou quatre jours après, le khan d'Érivan arriva avec les iouzbachis et les khethkhoudas, avec les aghas arméniens et musulmans, suivis des kalanthars et des méliks. Partis tous ensemble d'Agoulis, nous arrivâmes à grand'-peine le 3 janvier dans la plaine rougeâtre de Moughan, au confluent de l'Araxe et du Kour, à une journée de route de Chamakhi, où, pauvres et misérables, sans église ni messe, nous célébrâmes la Nativité et la bénédiction de l'eau, dans une cabane de roseaux, sur le bord de l'Araxe.

Cependant le très puissant khan, qui était allé à Tiflis, dans la contrée montueuse des Lekzis, étant revenu au campement, le 11 janvier, nous allâmes

le lendemain le complimenter sur son arrivée et lui offrir nos présents, chevaux, mulets, ce dont nous avions pu nous pourvoir. Lui nous caressa, nous dit amicalement: „Avez-vous fait bonne route, combien de jours avez-vous marché, depuis combien de jours êtes-vous ici?“ Puis il donna cet ordre à son divan-beg, qui est son homme de confiance, son frère: „Assignez au Papa khalifa un bon logis pour sa demeure,“ et à moi: „Khalifa, tu es congédié;“ ce qui signifiait: „Tu demeures loin, va te reposer dans ta tente et sois libre de toute préoccupation.“ Dès-lors il arriva des gens de tout pays, du Khorasan le plus reculé, de Hérath, du Mazandéran, de Machad, du pays des Kananatsi, de Bakou, d'Ardavel, de l'Aderbidjan, de l'Ibérie, de Tauriz; enfin on se réunissait, on se massait, on se groupait, jusqu'à l'époque du Baïram. Le khan, doué d'une haute intelligence, arrêta que chaque jour on viendrait à son audience dans un certain ordre, à la 3e heure, dans un abri en roseaux, élevé près de sa demeure, long de 10, de 15 ou 20 toises, large de deux, où s'asseyaient par groupes les députés venus de chaque ville. Nous vînmes tous de bonne heure, le lendemain, au rendez-vous assigné. A la 3e heure le très puissant khan étant sorti et les tchaouch ayant dit la prière, tous s'avancèrent en ordre devant lui, inclinèrent la tête et passèrent dans le plus profond silence. La résidence du khan, construite en bois, dans une enceinte en roseaux, avait une terrasse en planches. Ses gens habitaient des abris en roseaux; il y avait aussi quantité de tentes. Pour notre demeure, elle était à la distance d'une demi-heure, dans un lieu où se trouvaient plus de 500 cabanes, car il était dit que l'on ferait descendre là les khans venus d'ailleurs. Toutefois, vu l'éloignement de la résidence du khan, on ne s'en tint pas à cela, et on les avait hébergés aux environs de cette dernière.

La plaine de Moughan est d'une si merveilleuse grandeur et étendue, qu'en 30 jours on n'en pourrait faire le tour à cheval, et si plate qu'une pêche placée sur le sol peut être aperçue de très loin. Dans cette immense superficie on ne voit ni pierre ni trace de pierre. En décembre et janvier la verdure et l'herbe rappellent la saison du printemps; déjà les agneaux étaient nés et y avaient grandi, comme dans les *khoutors* (?)[1]. Toutefois le froid y est si rigoureux que nous eûmes beaucoup à en souffrir, et que sans les bois dont est garnie la rive de l'Araxe, nous serions tombé malade et mort.

Pour le jour de l'Arifa, veille du Baïram, on dressa une grande tente dans l'enceinte de roseaux, près de la résidence du khan, apportée là, de Qazbin, grâce à sa prévoyance, formant un vaisseau long de 110 archines, large de 50 coudées d'Alep, haute de 10. A l'intérieur il y avait 12 colonnes, surmontées d'une masse en argent, grosse comme une pastèque moyenne, et sur celles-ci d'une figure de ce genre ꟷ, peinte en rouge foncé; le tout environné d'une double enceinte à deux bandes, dont l'une, en toile, celle d'en bas faisait paravent, avec

1) *խուտրերի* mot inconnu. Ar. قطر contrée, étendue de terrain; Reiff: *villa*.

un grillage sculpté, tendu de canifas[1]) de Gilan. Comme il avait été prescrit à tous de se réunir, et qu'il y avait une danse, nous nous divertîmes dans ladite tente.

Le jour du Baïram persan les grands se rassemblèrent par ses ordres dans la tente; parmi eux se trouvait l'Osmanli Gendj Ali-Pacha, ambassadeur des Sarrazins, ainsi que celui des Russes ou Moscovites; moi-même, je fus invité à prendre place avec eux. On parla de ce qu'on voulut, puis on distribua l'eau de rose, et les douceurs ou sorbets furent servies dans des coupes d'or. Deux réchauds à parfums en or, deux en argent, circulaient sans interruption et répandaient de douces odeurs. Il y eut aussi des musiciens, avec divers instruments, des danseurs de belle et jeune apparence, qui jouèrent durant une heure, après quoi nous retournâmes chez nous.

Le lendemain, étant revenus comme d'habitude à l'audience, nous ne fûmes pas présentés au maître, mais invités à prendre place par groupes de villes, et au bout d'un moment il parut sept khans, des plus considérables, qui firent l'appel des députés, ville par ville, et dirent: „Il y a ordre du khan, que vous vous réunissiez entre vous et discutiez la question, si vous connaissez quelqu'un en état de vous gouverner, vous et votre pays. Pour moi, dégoûté, ennuyé, incapable de supporter les fatigues de la guerre, j'irai m'asseoir dans mon fort, prier pour moi et pour vous. Vous avez trois heures devant vous; réfléchissez, et venez répondre à la 9[e] heure.“ Ainsi congédiés, nous allâmes chez nous et revînmes au terme indiqué; même la crainte nous le fit devancer d'une heure. Assis par groupes dans le lieu des réunions, les sept personnages ci-dessus mentionnés vinrent nous interroger successivement, ville par ville: „Qui avez vous trouvé, élu?“ La réponse unanime fut: „Nous n'avons pas trouvé et ne pouvons trouver personne, qui soit meilleur, mieux doué, plus fortuné que le khan. S'il retire sa main de dessus nous, nous ne cesserons pas pour cela de tenir la nôtre à ses pieds et disposition. C'est lui qui nous a délivrés de nos ennemis, qui a débarassé notre pays de ceux qui lui portaient préjudice; qui nous a arrachés, nous et nos familles, des mains des ravisseurs: il est inimaginable que nous nous séparions de lui. S'il veut nous laisser là, nous et notre pays, qu'il nous emmène à sa suite dans le Khorasan, ou qu'il nous extermine.“

Le jour suivant, quand nous fûmes revenus au lieu des délibérations, les sept personnages, ayant, comme précédemment, fait venir devant eux les citadins, dirent: „Tel est l'ordre du grand khan. Puisque vous ne me laissez pas vivre à ma fantaisie, et que vous voulez m'avoir pour maître, je demande de vous trois choses[2]): d'abord de supprimer les malédictions contre Omar et Osman, chargés par vous d'anathèmes, confirmés par actes publics; de ne plus en faire mention, de ne plus jamais les proclamer, car ces anathèmes hautement

1) Étoffe de soie.
2) Cf. ch. XXXV, il y a de notables variantes.

confirmés sont précisément cause de guerre entre nos deux nations, osmanlie et persane, mais ils ne sont pas inscrits dans notre Koran, ni prescrits par notre prophète. Il ne sont pas dans notre loi, mais imaginés par des vauriens insensés, et ils ont causé une effroyable effusion de sang, la captivité et la ruine. Secondement promettez, avec engagement par écrit, de ne pas faire de prétentions pour le chah ni pour ses fils, s'il s'en montre quelqu'un; de ne pas le garder parmi vous, et si vous vous rendez coupables de cette manière, vous serez punis par le glaive, vos biens et vos familles seront exterminés. En troisième lieu, après mon trépas, vous agirez envers mon fils et ma famille en gens dévoués et soumis; pas de révolte; si vous faussiez votre serment, vous mériteriez la mort: faites-en serment.“ Tous ayant promis unanimement, il nous oongédia, et nous revînmes chez nous. Ensuite on écrivit un acte, qui fut mis au net en deux copies, jusqu'à ce que la rédaction en fût approuvée par le très puissant khan. Les grands khans, députés de chaque ville, par 50, par 30, par 20 et par 10, tantôt plus, tantôt moins, y apposèrent leur sceau, et quand tout fut achevé, l'acte d'engagement fut serré avec soin. Telle fut la conclusion finale. Il devait entrer en possession de l'autorité au bout de dix jours, terme de l'inauguration, car la monnaie et le sceau n'étaient pas prêts, c'était ce que l'on attendait. Le bruit courait, qu'il ne voulait pas être appelé chah, que ce nom serait totalement supprimé et jamais prononcé, ni à son sujet, ni à l'avenir; qu'il était prescrit de l'appeler vali-namath. Qant à l'empreinte de la monnaie, le fondouc[1]) d'or porterait, en guise de thoughra, d'un côté le nom de Nadir, de l'autre, celui de la ville de frappe. On suppose que ce jour-là ou le lendemain, l'ambassadeur Osmanli, Gendj Ali-Pacha, se rendra près de son maître, en compagnie d'Abdoul-Razi-Khan. Dieu veuille conduire à bonne fin les objets de leurs discussions! Amen.

Il commença ensuite une nouvelle distribntion de khalaths aux khans, depuis celui du Khorasan jusqu'à celui de l'Aderbidjan et de la contrée d'Érivan. Bien qu'il m'eût envoyé, le mois précédent, deux omophores et un konker[2]), dont je ne crois pas que les pareils se trouvent en Ibérie, l'un extrêmement beau, valant 50 toumans, si ce n'est plus, et l'autre, le tiers du premier, cependant, le jour de la présentation, quand ce fut le tour des Érivaniens, il chargea ses serviteurs de me remettre de nouveau, en guise de khalath, un mandil noir et or, de grand prix, une robe et une ceinture à quatre bandes, de haute valeur, qui me furent apportés dans mon logis. C'est ainsi que beaucoup de personnes, plus de mille, à ce que je crois, participèrent à cette distribution et s'en revêtirent durant trois jours, en venant à l'audience. Il plaisanta même à mon sujet, en disant à ses grands: „Comment le khalifa peut-il enrouler le mandil autour de sa tête, qui ne quitte jamais le noir?“ et quand il vit mon vélar enroulé, il fut tellement

---

1) Nom d'une monnaie turque.

2) Sorte de sac carré, qui fait partie de l'habillement de cérémonie des archiéreïs.

satisfait qu'il dit: „Cela est réellement bien et produit sur sa tête un très bon effet.“ Trois jours après, il nous donna congé à tous de retourner chez nous, et l'on se dispersa, rempli d'admiration et d'étonnement. Daigne le divin maître amener les choses à une heureuse conclusion! Amen.

Écrit en 1185 (vend. 19 sept.) = 1735, le 20 février (1736), à Moughan; c'est le 24 de la lune [1]) qu'il doit monter sur le trône, le sceau étant achevé, ainsi que le type de la monnaie, dont j'ai inscrit ici les légendes, pour plus de certitude. Cela suffit.

Légende inscrite sur le flan de la monnaie:

سکه بر زر کرد (نام) سلطنةرا درجهان شاه دین نادر قلی اسکندری صاحب قران

„Nadir-Qouli, monarque de la foi, a frappé sur la monnaie d'or, comme titre royal dans l'univers, les mots Iskendéri Sahib-Qran“. — Iskender, maître du monde; c'est-à-dire que la monnaie doit s'appeler Sahib-Qran alexandrin. [2])

Légende du sceau:

نگین دولة دین رفته بود چون اقچه بنام نادر ایران قرارداد خودا

„L'empreinte du sceau de l'empire de la religion s'est répandue, comme la monnaie, au nom de Nadir, maître de l'Iran organisateur divin.“

Phathilamé, inscription sur le monument de la victoire:

پادشاه ممالك ایران ظل سبحان نادر دوران فاتح

„Le roi des pays de l'Iran, l'ombre du Très-Haut, Nadir, fils d'élection des siècles, le victorieux.“ [3])

Histoire d'Ani,

écrite par le rabounapiet — maître des maîtres — serviteur de la parole et supérieur spirituel de la Thrace.

Ani, grande et superbe ville, dans la plaine de Chiracvan, qui fut la capitale de nos rois, renfermait une population fière de sa haute importance, de sa richesse, et nourrie dans les délices. Elle avait eu pour fondateur le roi Chirac,

---

1) Cf. ch. XLIII, XLIV.

2) Le sahib-qran vaut 30 k. a., ou $4^1/_2$ dahécan, ou un franc. N. de l'éditeur arménien.

3) Transcrit et traduit d'après l'arménien.

descendant des Bagratides, de la lignée de Kéthoura, faits prisonniers en Palestine, par le roi Tiran, et venus en Arménie, où leur famille se propagea, sous le nom susdit[1]). Après les marzpans arméniens, Chirac, le premier des Bagratides, construisit Ani, dans la contrée de Chiracvan, abondante en fleurs et en céréales, pour être la capitale de son royaume, qui subsista jusqu'au règne de Gagic-Iohannès[2]), le philosophe. Dans ce temps-là Iohannès, roi de Chiracvan, étant allé chez l'empereur grec[3]), fut reçu avec une pompe extraordinaire et logé au palais; des sommes convenables à un monarque furent assignées à son entretien. Quand ils se furent divertis bien des jours, les perfides princes d'Ani, fidèles à leur ancienne habitude de haine envers leur maître, écrivirent au souverain des Grecs des lettres séditieuses contre leur roi Iohannès le philosophe et, ayant fabriqué en or la clef de la citadelle d'Ani, l'envoyèrent avec leur message à Constantinople. Dans cette lettre et par l'entremise de leur messager, ils priaient l'empereur de ne pas laisser le roi d'Arménie revenir dans sa capitale, mais d'envoyer en sa place un ostican, auquel ils seraient soumis à l'avenir: les insensés s'imaginaient que les Grecs seraient meilleurs et plus à leur dévotion qu'un roi arménien. Le commandant grec, venu pour gouverner l'Arménie au nom de l'empereur, ayant pris possession de la ville, se mit à vexer notre nation, à traiter avec mépris peuple et princes, et les tourmenta tellement que leurs derniers moments devinrent pires que ce qui avait précédé. A force de présents et de cadeaux, ils réussirent à grand'peine à faire remplacer un commandant par un autre, nommé par l'empereur, Arménien de nom, et qui s'entendait avec eux. Depuis lors chacun agit à sa fantaisie; il s'ensuivit journellement des désordres inimaginables, des caprices fabuleux, suivant le mot de l'apôtre. La Jéricho à sept remparts fut livrée, parce qu'on crut par-là échapper à une fatalité menaçante.[4])

Premièrement, ils devinrent tellement orgueilleux qu'ils ne se fiaient à personne, ni grand ni petit, ni l'un à l'autre, chacun ne pensant qu'à soi seul; on les voyait s'avancer l'épaule haute, et garder cette position. Puis, par une jalousie réciproque, ils cherchaient à primer le prochain en intelligence, en érudi-

---

1) Il n'y a de vrai dans tout ceci que l'enlèvement de captifs juifs en Arménie, sous le roi Hratché, qui en avait obtenu un certain nombre de Nabuchodonosor, lesqels ont été la souche des Bagratides. Nulle part il n'est question d'un roi arménien Chirac, mais seulement, bien avant Hratché, d'une certain Chara, arrière-petit-fils d'Haïc, possessionné dans le pays qui fut plus tard nommé Chirac, où fut bâtie la ville forte d'Ani.

2) Iohannès, dit aussi Sembat, et non Gagic, le dernier des rois Bagratides, régnant à Ani, était plus lettré que guerrier: c'est là ce qui lui vaut ici le titre ironique de philosophe. Gagic, qui lui succéda, ne fut guère roi que de nom, jusqu'en 1045.

3) Michel V, calafate: en 1036.

4) V. Ruines d'Ani, § 37 sqq.

tion, en parure, en luxe, par la construction des maisons, en toute sorte de vanités mondaines; hommes et femmes n'avaient qu'une idée, se surpasser l'un l'autre.

En troisième lieu, ils en étaient venus à une telle fureur d'amour-propre qu'ils ne faisaient que leur volonté, sans écouter personne, ni vieillards, ni vartabieds. En outre le relâchement s'empara si fort de toutes les têtes, qu'on ne trouvait plus ni servantes ni serviteurs, qu'on ne venait plus à pied à l'église, mais quelques-uns à cheval, dont plusieurs ne voulaient pas descendre, appelaient l'officiant au-dehors, se faisaient hausser l'Évangile, pour le baiser, et faisaient de même pour les reliques; fréquentaient les amphithéâtres et les spectacles, ainsi que les course à cheval, dans les hippodromes.

Cinquièmement, la cupidité, l'amour de l'argent, qui est la racine de tous les maux, les possédait au point qu'ils se ravissaient mutuellement leurs biens, dépouillaient orphelins et veuves, dévastaient héritages et domaines, meubles et ustensiles, et spécialement les toilettes des femmes, enlevaient même, quand ils le pouvaient, les objets d'or consacrés au culte. Sixièmement, ils se livraient avec excès à la gourmandise. Comme le pays était fertile en produits, ces grands personnages s'adonnaient journellement à la bonne chère, mangeaient, buvaient toute sorte de vins parfumés: ce n'étaient que fables, jeux et danses, produisant, comme de source, les passions luxurieuses.

En septième lieu, c'était une débauche innommée, principalement incestueuse, afin de ne pas livrer à des étrangers, mais à des proches, suivant l'ancienne coutume, les fortunes et patrimoines; la luxure, à découvert ou secrète, grâce aux attraits des femmes, régnait parmi eux: ils se livraient sans remords aux voluptés et prenaient plaisir à tous les vices, s'imaginant que mille et une églises [1]) arrêteraient la colère du ciel, qui oublierait leurs péchés. Ils perdaient de vue la parole du prophète: „Quelle maison m'avez-vous construite, quel lieu pour mon repos? Ce n'est pas ma main qui a fait cela.“ Eux se vantaient sans cesse de leurs églises, comme de grâces faites à Dieu; car il avaient réellement mille et une églises, dotées chacune par eux, en souvenir, d'un moulin à huile, d'une vigne, qui en assuraient l'entretien. Ils tombèrent dans l'idolâtrie, dans l'adoration de leurs personnes, dans l'incrédulité, l'injustice, dans l'insensibilité, le cynisme, dans la lubricité, l'indécence du langage; pis que cela, devenus ennemis des étrangers, ils poussèrent cette haine jusqu'à ne plus s'accorder avec les vartabieds et gens de bon conseil, envoyés par la divine Providence, jusqu'à leur refuser soumission, à les tourner en ridicule, en raillerie. Pour cela ils avaient, dit-on, deux lutrins, l'un haut, l'autre bas. Leur arrivait-il un vartabied ou un prêtre de petite taille, ils dressaient le premier dans la salle, le second, si la personne était grande. De cette manière ils se faisaient d'eux un jouet, les acca-

1) Ces 1001 églises attribuées à la ville d'Ani, sont une tradition hyperbolique et de plus de vingt fois au-dessus de la réalité, dans une ville qui avait à peine cinq verstes de circonférence, en terrain très inégal.



blaient de leurs sarcasmes, et par leur humiliation excitaient le courroux céleste du Créateur. N'était sa miséricorde, son indulgence, le Seigneur eût voulu les exterminer tous, car il ne veut pas la mort du pécheur, mais qu'il se convertisse et vive; il donne la guérison, non pas aux bien-portants, mais aux malades. En effet Jésus est venu appeler les pécheurs et non les justes, il est venu pour que tous vivent et arrivent à la connaissance de la vérité. C'est ainsi qu'autrefois, ayant résolu de verser les eaux du déluge, Dieu d'abord envoya Noé, afin de leur épargner la lie du breuvage; c'est ainsi que les Ninivites, au préalable instruits par le prophète, obtinrent par la pénitence leur pardon et évitèrent le châtiment. Les gens d'Ani également reçurent un avis de la bouche du vartabied Iohannès, surnommé Alouz, qui leur récita l'hymne de Nersès, „La lumière ineffable," et celle „Souviens-toi, Seigneur," composée par Iohannès lui-même. Par l'inspiration du S.-Esprit, ce vartabied étant venu à Ani, entra dans l'église majeure. Ayant passé la nuit quelque part, sans que personne songeât à s'occuper de lui, à le saluer ni à s'informer de sa santé, lorsqu'au jour il se rendit à l'église, ils lui donnèrent la dernière place. Lui l'accepta avec humilité et, le service fini, passa dans sa cellule. Personne ne vint le visiter avant le soir, quand on se fut diverti à boire. Comme il était de petite taille, on lui dressa le grand lutrin, et ses efforts pour l'atteindre n'excitèrent que moquerie. Grâce à l'Esprit-Saint, il récita par cœur toutes les lectures et les redit exactement, sans faute. Il eut beau passer les jours et les nuits à prêcher, nul ne l'écoutant, ne renonçant à ses crimes, une peste cruelle se déclara, des miasmes invisibles manifestèrent leur présence, en attaquant les enfants dans les bras de leurs mères, d'autres sur leur matelas, éveillés ou durant leur sommeil. Les deux tiers furent enlevés. La vue du fléau ayant causé une certaine sensation, comme le vartabied était en ville, on le chercha, on l'amena avec honneur, on dit: „J'ai péché," du bout des lèvres, on promit de ne plus le faire désormais. Pour le vartabied, il se mit à donner des avis, des avertissements: „Mes enfants, disait-il, vous savez votre devoir, cherchez à bien faire. Renoncez désormais tout-à-fait à vos vices, et ne commettez pas d'inceste, afin de vous réconcilier avec Dieu." Sur ce mot ils entrèrent dans une colère furieuse, se saisirent de lui avec violence et le jetèrent dans un cachot obscur, dans un lieu infect, en disant: „Fais une messe qui calme Dieu à notre égard, comme tu le dis, si non tu mourras de notre main. Voilà, reprit le vartabied, que vous avez de nouveau irrité le Seigneur." On ne l'écouta pas. Lui, cédant à la crainte, consentit à célébrer la messe et se rendit à l'église. Au moment où il s'avançait pour donner l'encens, durant la procession, un feu sortit de l'encensoir, qui dévora 400 personnes, comme autrefois Nabath et Abiouth[1]). Émus de nouveau, de repentir, ils se jetèrent aux pieds du vartabied, demandant absolution, promet-

1) Lis. Nadab et Abiron, Levit. X, 2; Num. XXVI, 60.

tant de se convertir entièrement; mais au bout de quelques jours les mauvaises œuvres reparurent, et on se laissa aller aux passions impures; les hommes entraînaient les femmes, et celles-ci se livraient avec eux aux voluptés. Ce fut alors que le Seigneur, dans son courroux, déchaîna des bêtes féroces, d'espèce étrange, semblables à des loups, qui en pleine nuit entraient dans les maisons et enlevaient surtout les nouveau-mariés, hommes et femmes, ainsi que les jeunes enfants et adolescents, que l'on trouvait le lendemain, devant les portes des maisons, déchirés, démembrés. Aux uns manquaient les mains, à d'autres les pieds, la tête; d'autres, à-moitié morts, étaient souillés de sang, réduits à l'état de cadavres. S'étant mis alors à la recherche du vartabied, ils le trouvèrent dans un village et se jetèrent à ses pieds; avec eux était une femme, dont le fils unique, couvert de plaies et déchiqueté, avait été abandonné par les bêtes. Pleurant, se lamentant devant le vartabied, elle disait: „Mon maître spirituel, j'avais observé toutes tes instructions, je les observerai jusqu'à la mort. Aide-moi donc, c'est mon unique." Lui, voyant la foi de la femme, émule de la Cananéenne, il adressa ses prières à Dieu. Aussitôt les bêtes qui avaient enlevé les membres de l'enfant les rapportèrent en un clin-d'œil devant le vartabied, qui les prit, les retourna, les mit chacun en sa place, et fit de nouveau cette prière: „Seigneur Jésus, qui as rendu à la vie le fils unique de la femme de Naïm, déploie la même puissance et miséricorde en faveur de celui-ci, qui est innocent. Que les gens ici présents, témoins de ta bonté, renoncent à leurs mauvaises œuvres." Cependant les assistants, à la vue du miracle, furent frappés de crainte, et tombant à ses pieds, dirent: „J'ai péché," et se mirent à apporter les cadavres de leurs morts, pour que le vartabied les ressuscitât. Pour Iohannès, resté en prières, il s'écria: „Que ceux des assistants qui sont sans péché reçoivent la guérison, pour les autres, que Dieu les châtie suivant son bon plaisir." Aussitôt les loups, accourant à l'improviste, déchirèrent plusieurs d'entre eux en un clin-d'œil, ce que voyant les autres, frappés de terreur, ils répétèrent avec force „J'ai péché" et renoncèrent à leurs méchantes œuvres.

Trois mois après, oubliant le fléau passé: „Ce qui est arrivé, dirent-ils, est un effet du hazard et non de nos péchés," et ils recommencèrent de plus belle à se vautrer dans le crime. Étant revenu, le vartabied Iohannès se mit à prêcher; ces gens, voyant de nouveau son opposition à leur égard, entrèrent en fureur et se dirent entre eux: „C'est lui qui est l'auteur de notre ruine." Ils prirent la résolution insensée de lui faire boire un narcotique, qui le priva de sentiment, et l'ayant mis à nud, le placèrent sur un chariot; dans cet état d'indécente nudité, ils le promenèrent par la ville, exposé à mille plaisanteries puériles, et l'ayant amené à la porte de l'église majeure, le pendirent sur le seuil[1]), afin que chacun le vît en entrant et en sortant. Réveillé de son assoupissement et se

---

1) ամբիւղ.

voyant dans un tel état, le vartabied reprit connaissance et se mit à pleurer amèrement. Après l'avoir soulevé et de trouveau fustigé, on le chassa, avec défense formelle de remettre les pieds à Ani et de s'y faire voir, sans quoi il mourrait de leurs mains. Sur ce, le vartabied Iohannès gravit une haute colline, d'où il maudit la ville et, prosterné à genoux: „Seigneur, dit-il, je renonçe désormais à leur vouloir du bien; fais d'eux ce que tu voudras.“ Aussitôt, par un effet terrible de la colère céleste, la ville commença à trembler, les murailles à s'écrouler; ce que voyant les habitants, ils se hâtèrent, avec un empressement extrême, de quitter famille et enfants, de s'élancer à l'aventure et de s'enfuir, abandonnant ville, églises, palais dorés, plaine fleurie. Une partie se rendit à Djoulfa, une autre au bord de la mer Caspienne, quelques-uns à Van et à Sis. Ceux qui passèrent par la Caspienne s'attachèrent à la nation des Archers, à ceux qu'on appelle Moghols ou Thathars. Le Thathar-Khan leur ordonna de se rendre au lieu dit Akh-Séraï [1]), au voisinage d'Astrakhan; mais bientôt, fatigués des mauvais traitements de la farouche nation des Archers, ils expédièrent un messager à Capha [2]), au prince latin [3]) occupant la citadelle de Frank-Hisar et, ayant conclu avec lui un pacte formel, passèrent, quelques-uns dans les montagnes de la Crimée, d'autres dans le Léhastan — la Pologne — quelques-uns à Akkerman. Ceux qui restaient à Cafa commencèrent à y bâtir des églises et des couvents. Comme tous ne pouvaient trouver place dans la citadelle, qui est petite, les Archers, suivant leur coutume, arrivaient à la dérobée, ravissaient leurs fils et leurs filles, pour les vendre. Ce qu'ayant vu nos compatriotes, ils firent un nouveau pacte avec le prince latin, qui ordonna de construire pour eux une autre citadelle, au voisinage de la première. Cette construction dura plus de 40 ans, après quoi, la grande enceinte étant achevée, ils en jouirent trois ans, et elle fut prise par les musulmans. Quand ils commencèrent à émigrer à Cafa, c'était l'an 780 (sam. 29 déc.), l'an 1331 du salut. [4])

---

1) La ville de Séraï, capitale des khans de la Horde d'or, aujourd'hui Tsarévo, dans le gouvernement de Saratof, fondée en 1252 par Batou-Khan et ruinée en 1395 par Timour, était située sur la gauche de l'Akhtouba, affluent septentrional du Volga, à 120 verstes d'Astrakhan; v. Journ. du minist. de l'Intér. pour 1845, un bon article de M. Grigorief. Quatre ans de recherches (1843—47) dans les ruines de Séraï, par M. Téréchtchenko, même journ. pour 1847, № 9.

2) La moderne Théodosie.

3) Génois.

4) Lis. 1330. Une tradition sans consistance rapporte en effet qu'Ani fut abandonné par suite d'un grand tremblement, survenu en 1319, après la prédication du prêtre Iohan d'Ézenca. Les détails s'en voient dans un livre du catholicos Ghazar, de Dchahouc (1738 — 1751), souvent cité par le P. Indjidjian, dans son Armé-

TABLE DES CHAPITRES.

Pages.

---

nie ancienne, et par Tchamitch, mais que je n'ai jamais vu, et dont j'ignore le vrai titre. Dans mon Voyage archéol. 3e Rapp., p. 70, j'ai eu l'occasion de citer un manuscrit de la Biblioth. d'Edchmiadzin, où la ruine d'Ani est racontée dans les mêmes termes qu'ici, par Abraham, de Cafa. Mais ce qui prouve péremptoirement qu'Ani ne fut pas abandonné dès l'an 1319, c'est une monnaie frappée ici, en 777 ou 779 Hég. = 1375 ou 1377, sous le sultan djélaïride Houséin, fils d'Ovéis, qui se trouve, en deux variantes, dans le Cabinet numismatique de l'Ermitage Impérial: ضرب انی.

SAMOUEL D'ANI,

TABLES CHRONOLOGIQUES.

1) Eus. En la 4e a. de l'ol. 194. Syncelle: En la 43e a. d'Auguste.

2) Ac.: En la 1re a. de J.-C. Eus. et Sync.: Sextus. Jér.: Naissance de Sextus. Un philosophe, du nom de Secundus — car il paraît qu'il y en eut jusqu'à trois — est connu pour s'être voué au silence, qu'il consentit à-peine à rompre en faveur de l'empereur Adrien. A la suite d'une expérience de séduction sur sa mère, expérience qui lui réussit, sans être toutefois poussée jusqu'à l'inceste, il avait pris avec lui-même l'engagement de se taire, comme les pythagoriciens. Son aventure, racontée en arabe, en syrien, en copte, en grec, en latin, est fort connue en Orient. Les ouvrages de Secundus portent un cachet sémitique et très approchant du gnosticisme. V. Vie et sentences de Secundus . . . , par M. E. Revillout, Paris, 1873, 8°, 107 p. Mkhithar d'Aïrivank, dans son Hist. chronologique, parle du personnage sous l'année 30 de J.-C., ce qui, bien qu'inexact encore pour l'année, approche plus de la vérité: car un philosophe né dans les toutes premières années de l'ère vulgaire ne pouvait guère de 117 à 138 entrer en relation savec l'empereur Adrien.

3) Ou Kyrénius, Quirinus.

4) Moïse de Khoren, II, xvi, dit seulement qu'un neveu d'Hérode, qui avait épousé la fille de Phéror, frère de ce prince, fut tué dans un combat contre le roi d'Édesse. Quant à Phéror, il mourut paisiblement en Judée; Jos. Antiq. jud. XVII, iii; ici l'ancien éditeur de notre Samouel, p. 31. n. 2, avait donné une indication entièrement inexacte.

5) P. ajoute: d'Ascalon ասկալոնիտ: c'est une fantaisie de copiste, qui n'est pas grammaticalement exacte, quoique vraie historiquement, puisque le père d'Hérode était Antipater, d'Ascalon.

6) P. qualifie ce personnage « anthypate,» ce qui signifierait «proconsul,» au lieu d'Antipas ou Antipatros, que l'on a vu plus haut; en effet Hérode-Antipas était frère d'Archélaüs, auquel il succéda: c'est lui qui fut le meurtrier de Jean-Baptiste.

7) Lysanias, chez S. Luc. III, i.

8) Évidemment cette indication, du moins celle de la mort, devrait être reportée une ligne plus bas.

9) Avénement de Tibère, 19 août de l'an 14 de J.-C.; sa mort, le 16 ou le 26 mars de l'an 37, après un règne de 22 a. 6 m. et 26 j.

10) C'est le vieux prêtre juif qui présida à la circoncision de J.-C., et auquel est attribué le cantique Nunc dimittis.

	Olympiades.	De J.-C.	Rome. Auguste.	Judée. Hérode.	Perse. Artachir.	Arménie. Abgar.	
J.-C. naît [1]) à Bethléhem.		1	42	32	21	2	Kyriuus[3]) vient de Rome en Judée et fait le dénombrement du pays.
	195	2	43	33	22	3	
Le philosophe pythagoricien Secundus[2]) est connu.		3	44	34	23	4	Abgar fait mourir Phérour, frère d'Hérode.[4]) Judas le Galilén fait révolter les Juifs.

Hérode, informé de la naissance de N.-S., fit périr tous les enfants. = Ac. place cette indication sous l'anné 6.

		4	45	35	24	5	
		5	46	36	25	6	
Le Christ revient d'Égypte et va demeurer à Nazareth; aj. au M[it] P., manque ailleurs.	196	6	47	37	26	7	Hérode[5]) meurt dans de cruelles souffrances.
				Archélaüs, 9 a.			
Auguste créa tétrarques Hérode[6]), Antipatros, Lousin[7]) et Philippe, frères d'Archélaüs.		7	48	1	27	8	
		8	49	2	28	9	
		9	50	3	29	10	
	197	10	51	4	30	11	Athénadore, de Tarse, savant en physique, est connu.
		11	52	5	31	12	
[9]) P. aj. J.-C., âgé de 12 a. s'assied dans le temple de Jérusalem, entre les docteurs, qu'il écoute et interroge.		12	53	6	32	13	
		13	54	7	33	14	
	198	14	55	8	34	15	Il y eut éclipse de soleil, et Auguste mourut.[8])
		15	56	9	35	16	
			Tibère, 23 a.[9])				
				Hérode, 24 a.			
		16	1	1	36	17	
		17	2	2	37	18	Abgar construit la ville d'Édesse.
	199	18	3	3	38	19	
Ac. Siméon vécut 344 a.[10])		19	4	4	39	20	Impr. 13 villes de Bithynie sont renversées par un tremblement de terre. = Eus. id.
		20	5	5	40	21	
		21	6	6	41	22	
	200	22	7	7	42	23	
		23	8	8	43	24	
		24	9	9	44	25	
		25	10	10	45	26	Le tétrarque Philippe construisit Césarée dite de Philippe.

1) Les deux Mits inscrivent 35 a. dans la série du règne. Je ne me propose pas de donner les chiffres d'avénement et de mort des Arsacides de Perse et d'Arménie, soit parce que l'on peut facilement consulter à ce sujet les Tables de S.- Martin, Fragments de l'hist. des Arsacides de Perse, ainsi que les Tables et séries de Tchamitch, Hist. d'Arm. t. III, soit surtout parce que la science n'est pas encore arrivée sur ce sujet à des résultats assez certains.

2) Khor. II, xviii. Les frères du roi Artachès lui ayant disputé le trône, Abgar réussit en effet à les mettre d'accord.

3) La légère différence de 6 a. entre le chiffre de Samouel d'Ani et celui d'Eusèbe, de qui ce texte entier est copié, s'explique par la circonstance que les travaux de restauration du temple furent interrompus par les nations voisines, interruption que Samouel fait entrer en ligne de compte. On peut encore expliquer la variante par le nombre des années employées sous Darius-le-Mède à la construction de l'édifice, 4 a. suivant Eusèbe, 7 a. d'après Josèphe, Ant. jud. p. 480, éd. Hudson. Ce qui est sûr, c'est qu'Eusèbe fixe l'achèvement du temple à l'an 1496 d'Abraham, 518 av. J.-C., à quoi ajoutant les 30 a. de la vie du Sauveur, on obtient exactement les 548 a. de notre Samouel.

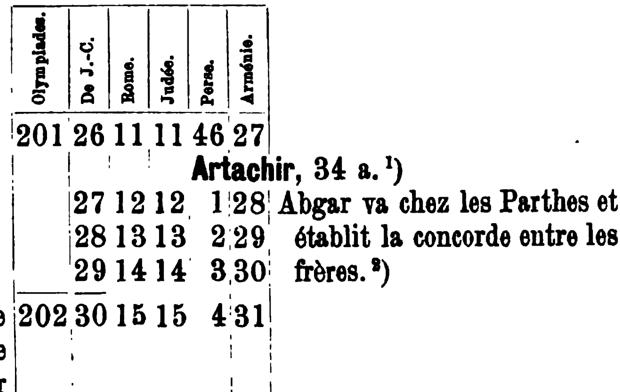
4) La plupart des additions de P. sont intéressantes à quelque point de vue, mais avec une tendance romaine; du reste, elles se distinguent par l'écriture et par la couleur de l'encre.

5) Phlégon, affranchi de l'empereur Adrien, a écrit divers ouvrages, dont un De olympiis, édité en dernier lieu en 1775, par G. Franz.

6) *անդստին զնոցի ՚ի նոցանէ*; ces trois mots ne donnent pas de sens.

7) Cette indication n'est pas en rapport avec celle consignée chez notre auteur.

8) Impr. septima hora.



	Olympiades.	De J.-C.	Rome.	Judée.	Perse.	Arménie.	
	201	26	11	11	46	27	
					Artachir, 34 a. [1]		
		27	12	12	1	28	Abgar va chez les Parthes et établit la concorde entre les frères. [2]
		28	13	13	2	29	
		29	14	14	3	30	
P. aj. Jésus alla de Galilée sur le Jourdain, auprès de Jean, pour être baptisé par lui.	202	30	15	15	4	31	

Jean, fils de Zacharie, prêchait dans le désert du Jourdain, annonçant à tous cette bonne nouvelle, „Que l'oint de Dieu était au milieu d'eux.“ Jésus lui-même, l'oint de Dieu, inaugura dès-lors, par ses actes et par ses paroles, la doctrine vivifiante de la bonne nouvelle, et rendit visible la vertu de la puissance divine.

Or, depuis la restauration du temple jusqu'à la présente 15° a. de l'empereur Tibère, il y a un total de 548 a. (Eus. 542 a. [3]); depuis Salomon et la première fondation du temple, 1064 a.; depuis Moïse et la première sortie d'Égypte, 1540 ans; depuis Abraham, Ninus et Sémiramis, 2044 a.; depuis le déluge, 2986 a.; depuis Adam, 5228 a.

Jésus, l'oint de Dieu, Notre-Seigneur, proclame la doctrine vivifiante pour l'univers et accomplit les miracles écrits en détail.		31	16	16	5	32	Jésus, l'oint de Dieu, Notre-Seigneur, dévoile à ses disciples le mystère du royaume céleste et leur ordonne de convertir les païens au Dieu de l'univers.
		32	17	17	6	33	
		33	18	18	7	34	
	203	34	19	19	8	35	
P. aj. Jésus, 40 jours avant celui de sa mort, manifeste sur le mont Thabor sa divine splendeur.		P. aj. l'apôtre Pierre siége durant 4 a. à Jérusalem après la descente du S.-Esprit, en l'an 34 de Notre-Seigneur. [4]					

Jésus, l'oint de Dieu, Notre-Seigneur, atteignit en la 19° a. de l'empereur Tibère à l'époque marquée pour ses souffrances par les prophéties qui le concernent: c'est aussi la date que nous avons trouvée chez les historiens grecs, où le soleil s'éclipsa; la Bithynie éprouva un tremblement de terre, la plus grande partie de Nicée s'écroula; les récits des événements contemporains de la passion de Notre-Seigneur sont concordants. Phlégon [5]) qui a traité des olympiades *en détail* [6]), depuis le commencement, s'exprime ainsi dans son XIII° l.: „En la 4° a. de la 203° olympiade [7]), il y eut une éclipse de soleil, la plus grande que l'on ait vue jusqu'alors, à la 6° heure du jour [8]). Les étoiles parurent dans le ciel, un violent tremblement ébranla la Bithynie, et la majeure partie de Nicée s'écroula.“ Ainsi parle cet auteur. Ce grand phénomène concorde avec l'année de

1) Ac. 9e année.

2) Cette citation de Josèphe, Bell. Jud. VI, v, p. 1282, se rapporte à la prise du temple, sous Titus; on lit encore la même tradition chez Tacite, Hist. l. V, aussi lors de l'occupation de Jérusalem par les Romains.

3) Josèphe, Ant. Jud., p. 797, dit seulement que Pilate avait introduit dans Jérusalem des drapeaux portant l'image de l'empereur, ce qui était contraire à la loi juive.

4) P. de l'apôtre (S. Pierre).

5) Caïus ou Caligula succéda à Tibère en l'an 37; A. de vér. les dates.

6) Impr. Ac. Eus. 20 ans; P. Jér. 27 a. Des trois additions de P. une est évidemment superflue: 4 a. à Jérusalem, ce qui, avec 7 a. à Antioche, et 25 à Rome, ajoutés à 34 de J.-C., donne 70 a. Or la date la plus aprouvée, de S. Épiphane, de MM. de Tillemont et Foggini, fixe la mort de S. Pierre en 66, au 29 juin: c'est aussi en 1866 qu'a été fêté à Rome le millénaire de cet événement. Cependant Eusèbe donne sous l'année 45 l'avénement de Lin, successeur de S. Pierre, 27 a., et Jér. en l'année = 44, 26 ans.

7) Claude parvint à l'empire en janvier 41, et mourut le 13 oct. 54. ayant régné 13 a. 8 m. et 10 j.

8) Ac. en l'an 42 de J.-C., P. en 41, Impr. et Eus. en 43.

9) Ac. 694 myriades et un millier. Ce nombre prodigieux est inscrit chez Eusèbe, en 2061 d'Abraham.: Ac. et dans l'Impr. 69 centena et 41 millia; Jér.,.... 44 millia. Sans doute il s'agit ici non de la seule ville de Rome, mais de la ville et de son territoire immédiat.

la passion de notre vivificateur et avec le témoignage de l'Évangile de S. Jean, que la chose eut lieu après la 15e a. de Tibère[1]) et après trois ans de prédication. Un contemporain, Josèphe, raconte qu'aux jours de la Pentecôte les pontifes perçurent d'abord un ébranlement et un bruit sourd, puis ces paroles se firent entendre au fond du temple: „Partons d'ici, partons[2]).“ Le même Josèphe écrit encore qu'en ce temps-là le juge Pilate ayant introduit et placé dans le temple, contrairement à la loi, l'image de l'empereur[3]), ce fut une cause d'agitation et de soulèvements parmi les Juifs, et pour leur nation l'origine de malheurs sans fin; cf. Eus. Chron. bipart. II.

	Olympiades.	De J.-C.	Rome.	Judée.	Perse.	Arménie.	
Jacques, frère du Seigneur,		35	20	20	9	36	Philon d'Alexandrie, homme
reçoit le premier, des apôtres[4]), l'imposition des mains,		36	21	21	10	37	savant, se fait connaître.
comme évêque de Jérusalem.		37	22	22	11	38	P. aj. L'apôtre Paul se convertit à J.-C.

Après la mort d'Abgar son royaume est partagé en deux: son fils Enanus règne à Édesse; Sanatrouc, fils de sa soeur, en Arménie. Ce dernier, après avoir cru en J.-C., grâce à la prédication de l'apôtre Thaddée, renonça à la foi et fit mourir cet apôtre, ainsi que Sandoukht, l'une de ses filles.

						Sanatrouc, 30 a.	
	204	38	23	23	12	1	
			Caïus, 4 a.[5])				
		39	1	24	13	2	
				Agrippa, 7 a.			
L'apôtre Pierre établit d'a-		40	2	1	14	3	
bord l'église d'Antioche (P.		41	3	2	15	4	
aj. durant 7 a.), puis il va	205	42	4	3	16	5	
prêcher à Rome et y de-			Claude, 14 a.[7])				
meure comme chef 25 a.[6])		43	1	4	17	6	L'évangéliste Marc, interprète
		44	2	5	18	7	de Pierre, vient à Alexandrie
		45	3	6	19	8	et y prêche le Christ, 22 a.[8])
P. aj. Pierre, prince des apô-	206	46	4	7	20	9	Évodius, premier évêque d'An-
tres, siége sur le trône pon-				Agrippa, fils			tioche, après Pierre.
tifical 25 a. 5 ou 7 m. et 8 j.				d'Agrippa, 26 a.			= Ac. 45 de J.-C.,
Un récensement fait, à		47	5	1	21	10	Eus. 44.
Rome, donne 690 myriades		48	6	2	22	11	
et un millier.[9])		49	7	3	23	12	
	207	50	8	4	24	13	Impr. L'apôtre Bartholomée

1) Arêban, dans le Vaspouracan, canton d'Aghbac, à ce qu'il paraît, car il existe de ce nom une dixaine de variantes, toutes incertaines; Khor. II, xxxiv: Tcham. II, 298, 586.

2) Néron succéda à Claude 13 oct. 54, et mourut 9 juin 68, après un règne de 13 a. 7 m. 27 j.

3) Les deux M[its] portent 35 a. de règne pour Artachès, jusques et compris l'an 61 de J.-C. Ac. compte 62 pour la 1[re] a. de Dareh; P. laisse passer cette année et donne 63 pour la 1[re] de ce prince.

4) P. sous l'année 63, Ac. sous 62.

5) Eusèbe place en la même année (2082 Abr., 68 = 66 E. v.) le remplacement de Pierre par le pontife Lin, auquel l'A. de vér. les dates ne donne que 12 a. de pontificat, 11 a. suivant S. Jérôme. Ce dernier ne parle du martyre de S. Pierre et de son remplacement qu'en 2084 Abr., 70 = 68 E. v., donc 2 années plus tard qu'Eusèbe. M. Renan croit que le martyre eut lieu en 64, l'année même de l'incendie de Rome, mais peut-être celui de Paul un an plus tard que celui de Pierre. L'incendie ayant eu lieu en juillet 64, et le martyre de Pierre, d'après l'opinion généralement adoptée, le 29 juin, ce doit être en 65. Toutes les autorités sont d'accord pour placer le fait en l'an 13 de Néron, donc en 67, probablement, à cause de la différence des initiales de l'année, en 66 — 67 de J.-C., comme il a été dit plus haut. Un curieux mémento arménien, cité par M. Dulaurier. Rech. s. la chronol. arm. p. 201, dit: en 69 (= 67), martyre de Paul.

6) Les M[its] et l'Impr. omettent entre Néron et Vespasien trois empereurs: Galba, Othon et Vitellius, qui n'ont fait que passer, en 68 et 69 de J.-C. Pour Vespasien, son avénement à Rome est de l'an 70, mais il avait déjà été proclamé ailleurs; il mourut le 24 juin 79.

	Olympiades.	De J.-C.	Rome.	Judée.	Perse.	Arménie.	
		51	9	5	25	14	meurt martyr, à Arébân[1]), ville d'Arménie.
Impr. Sanatrouc remplit Nisibe de monuments magnifiques et dressa au milieu de la ville sa propre statue, tenant une pièce de monnaie.		52	10	6	26	15	
		53	11	7	27	16	L'Égyptien, au sujet duquel le chiliarque questionne Paul; cf. Act. ap. XXI, 38; Eus. 2067 Abr.
	208	54	12	8	28	17	
		55	13	9	29	18	
		56	14	10	30	19	
			Néron, 14 a.[2])				
		57	1	11	31	20	
	209	58	2	12	32	21	
		59	3	13	33	22	
		60	4	14	34	23	
					Dareh, 30 a.[3])		
Anania[4]), évêque d'Alexandrie, après Marc, 26 a.		61	5	15	1	24	
Jacques, frère du Seigneur, est lapidé par les Juifs; il a pour successeur sur le siége épiscopal de Jérusalem Chmavon ou Simon; = Eus. en 63 de J.-C.	210	62	6	16	2	25	
		63	7	17	3	26	
		64	8	18	4	27	
		65	9	19	5	28	
	211	66	10	20	6	29	
		67	11	21	7	30	
						Erovand, 20 a.	
		68	12	22	8	1	
		69	13	23	9	2	

Pierre et Paul sont martyrisés par Néron; Lin succède à Pierre, comme évêque de Rome, 14 a.; Ignace est le second évêque d'Antioche.[5]).

212	70	14	24	10	3
		Vespasien, 10 a.[6])			
	71	1	25	11	4
	72	2	26	12	5

P. Impr. Enfin Titus assiége les Juifs et ruine le temple pour la dernière fois, détruit Jérusalem jusqu'en ses fondements et massacre six myriades

1) P. en l'an 80, Impr. en 82, Eus. en 81 (2095 Abr.), mais entre parenthèse on lit «Linos.» Cette parenthèse est parfaitement inutile, pour deux raisons: d'abord parce que Lin fut le successeur immédiat de Pierre, ainsi qu'on l'a vu plus haut: puis, parce que l'avénement de Clet ou Anaclet est reconnu comme tombant en 78 ou 79; suivant S. Jérôme il siégea 12 a.

2) Son avénement le 24 juin 79, sa mort le 13 sept. 81.

3) Son avénement le 13 sept. 81, sa mort le 18 sept. 96: il avait régné 15 a. 5 j.

4) Erovand et Erovaz étaient deux frères jumeaux, issus d'une branche collatérale des Arsacides, peut-être même des enfants naturels. Le premier se fit roi d'Arménie après la mort de Sanatrouc, dont il extermina les fils, à l'exception d'un seul, Artachès, qui fut sauvé et élevé par le Bagratide Sembat. Devenu grand, Artachès livra bataille à l'usurpateur, qui succomba. Pour Erovaz, il fut mis à mort un peu plus tard; Khor. II, XXXVII, XLVI, XLVIII.

5) Jér. en 2200 Abr. = 86 de J.-C.

6) L'erreur dont j'ai parlé, en la 1re a. de Dareh, prédécesseur d'Archac en Perse, se continue ici, dans les deux Mits, l'année chrét. 91 étant comptée la 30e de Dareh, et plus bas, après la 17e, d'Archac.

7) Sur la foi de Moïse de Khoren, II, LXIX, Artachès passe pour avoir été le premier organisateur du calendrier arménien, qu'il laissa vague, sans bissextile, à l'instar du calendrier perse, mais sans l'intercallation d'un mois de 30 jours, au bout de 120 a., qui en fait, au dire du savant Dannou, Études hist. III, 519, quelque chose de plus régulier même que les calendriers julien et grégorien.

d'hommes. Au dire même de Josèphe, 120 myriades périrent par la famine ou par le fer, 40, puis 12 myriades furent emmenées en captivité.

Totaux chronologiques jusqu'à la 2e a. de Vespasien et à la destruction des Juifs: depuis la prédication vivifiante, 42 a.; depuis le siége par Antiochus, 238 a.; depuis la réédification du temple (2e a. de Darius), 590 a.; depuis la première construction, 1103 a.; Ac. 113 a.

	Olympiades.	De J.-C.	Rome.	Perse.	Arménie.	
		73	3	13	6	
	213	74	4	14	7	
		75	5	15	8	
		76	6	16	9	
		77	7	17	10	
	214	78	8	18	11	
Clet, 2e évêque de Rome.[1]		79	9	19	12	
		80	10	20	13	
			Titus, 2 a.[2]			
		81	1	21	14	
	215	82	2	22	15	
			Domitien, 16 a.[3]			
		83	1	23	16	
		84	2	24	17	
Abilios, 2e évêque d'Alexandrie, 13 a.; Impr. en 83.		85	3	25	18	Erôvand et Erovaz, combattant contre Artachès, sont tués par lui.[4]
	216	86	4	26	19	
		87	5	27	20	
					Artachès, 41 a.	
Clément, 3e évêque de Rome, 9 a. = Son avénement en 91 de J.-C.; A. de vér. les dates.		88	6	28	1	Les noms de deux mois sont changés: septembre — germanicus; octobre — parthicus.[5]
		89	7	29	2	
	217	90	8	30	3	Artachès construit la ville d'Artachat, dite Blour, au confluent de l'Araxe et de la Medzamor, et y transfère toutes les beautés de la ville d'Érovand.[7]
			[6]	**Archac**, 17 a.		
		91	9	1	4	
		92	10	2	5	
		93	11	3	6	
	218	94	12	4	7	
		95	13	5	8	4e évêque de Rome, Arestès (chez Eus. Evariste), 8 a. =
Jean fut mis dans l'île de Pat-		96	14	6	9	

1) Nerva, 16 m. 9 j., 18 sept. 96 — 27 janv. 98.

2) L'A. de vér. les dates nomme, immédiatement après Evariste, Alexandre, qui va être mentionné plus bas par Samouel. Ainsi ce 4e évêque de Rome doit être une indication superflue. En tout cas, dans le Mit P. c'est une addition postérieure, comme toutes celles déjà signalées.

3) Mits: P. Irimos, Ac. Orimos; Mkhithar, Phrougi; Eus. Piitos.

4) Son avénement, 11 août 117, sa mort 10 juillet 138=son règne, 21 a. moins un mois. C'est avec lui qu'entra réellement en relations, on ne sait au juste en quelle année, le philosophe Secundus, mentionné chez notre Samouel en l'année 2 de son ère chrétienne.

5) Khor, II, LVII, LVIII, mentionne en effet les Amatouni, venus du pays des Ariens, i. e. de la Perse orientale, et les Arhovéghians de l'Albanie. Sur les Dimaksians, et les Trouni, v. ib. XLVIII. Les chefs de ces quatre familles avaient rendu de grands services au roi, lors de son avénement.

6) Majan, fils d'Artachès, était chef des prêtres à Ani, il avait monté une intrigue contre ses deux frères et les avait desservis auprès de l'empereur Trajan; Khor. II, LV.

	Olympiades.	De J.-C.	Rome.	Perse.	Arménie.	
mos, où il eut sa vision.		97	15	7	10	Son avénement en 96, id.; en
	219	98	16	8	11	100, A. de vér. les dates;
						De Jérusalem, Evariste, 9 a.
			Nerva, 1 a.[1])			
3e évêque d'Alexandrie, Ké-		99	1	9	12	
dron, 11 a.; Impr. Kerdon;			**Trajan**, 19 a.[2])			
Eus. id.		100	1	10	13	P. Ac. 4e évêque de Rome.[3]) =
		101	2	11	14	P. aj. à tort „Anaclet, 9 a., 2
	220	102	3	12	15	m., 10 j.“ Eus. ne donne pas
		103	4	13	16	le nom.
		104	5	14	17	
		105	6	15	18	
	221	106	7	16	19	
		107	8	17	20	Impr. Notre roi Artachès place
				Artachès, 20 a.		sur le trône de
		108	9	1	21	Perse son homonyme Arta-
Juste, 3e évêque de Jérusalem,		109	10	2	22	chès, après le décès de son
Primus[3]), 4e évêque d'Alex-						père Archac; Khor. II, LIII.
andrie, 12 a. Notre Artachès	222	110	11	3	23	Après Ignace, Hermon (ou Hé-
paie tribut à Trajan; Khor.		111	12	4	24	ron) est le 3e évêque d'Anti-
II, LV.		112	13	5	25	oche.
		113	14	6	26	
Zachée, 4e évêque de Jérusa-	223	114	15	7	27	4e évêque de Rome, Xiste, 11 a.;
lem, après Juste; 5e évêque,		115	16	8	28	= siége en 119—127, A.
Tobie; 6e, Benjamin; 7e,		116	17	9	29	de vér. les dates.
Jean; 8e, Matathias; 9e Phi-		117	18	10	30	
lippe.	224	118	19	11	31	Artachès crée les familles prin-
			Adrien, 21 a.[4])			cières Dimaksian,
		119	1	12	32	Trouni, Amatouni et Ara-
		120	2	13	33	véghian.[5])
Juste, 5e évêque d'Alexandrie,		121	3	14	34	Artavazd et Tiran tuent à la
11 a.	225	122	4	15	35	chasse, dans une embuscade,
		123	5	16	36	Majan, chef des prêtres.[6])
Après Philippe, Sénèque, 10e		124	6	17	37	
évêque de Jérusalem; 11e		125	7	18	38	
Juste, 12e Lévi, 13e Ephrem,	226	126	8	19	39	7e évêque de Rome, Télesphore,

1) Son avénement, en la 3e a. de Pérose; Khor. II, XLII. Ac. place en la même année l'avénement de Pérose et celui d'Artavazd.

2) Impr. Jér. en 132, P. en 133, Ac. Eus. en 134 = 132.

3) Impr. Kerdon le marcionite. Eus.: Basilidès l'hérésiarque paraît à cette époque Jér.: Basilidès, de qui proviennent les gnostiques. Toutefois Eus. en 2153 Abr. = 139 de J.-C., parle de l'apparition à Rome de Valentinien, qui y resta jusqu'au temps du pape Anicet, et de Kerdon le marcionite: ainsi l'indication de Samouel n'est pas exacte.

4) Règne 22 a. 6 m.; Eus. Titus Antonin, empereur le 10 juill. 139, † 7 mars 161; Marc-Aurèle, son successeur, † 17 mars 180, et Lucius Vérus, collègue du précédent, était mort vers la fin de 169. Ces deux derniers, dont Lucius n'était que cousin, et non frère de Marc-Aurèle, n'étaient pas associés à l'empire, sous Antonin.

5) M^{its}; en 143, Impr. en 144. Eros. chez S. Jér., Eron chez Eus., qui ne fixe pas le №.

6) Jér. en 145, Marc; P. Ac. en 146.

7) Eus. en 154. Son avénement en 157. Son martyre 17 avr. 168; A. de v. les dates.

	Olympiades.	De J.-C.	Rome.	Perse.	Arménie.	
14e Joseph, 15e Judas: tous		127	9	20	40	11 a. = Son avénement, fin
ceux-ci jusqu'au siége de la				**Péroze**, 34 a.		de l'an 127; sa mort,
ville par Adrien, étaient cir-		128	10	1	41	4 janv. 139, à ce que l'on croit.
concis.					**Artavazd**, fils d'Artachès, 2 a.[1]	
		129	11	2	1	
Cornélius, 4e évêque d'An-	227	130	12	3	2	Artavazd, en traversant le pont
tioche.					**Tiran**, fils d'Artachès, 21 a.	d'Artachat, éprouve une
		131	13	4	1	défaillance subite et est pré-
		132	14	5	2	cipité par son cheval dans
		133	15	6	3	l'abîme.
Eumène, 6e évêque d'Alexan-	228	134	16	7	4	
drie, 12 a.[2]		135	17	8	5	L'hérésiarque Valentinien et
Hognès (Hygin), 6e évêque de		136	18	9	6	Cédron le macédonien.[3]
Rome, 4 a. = Son avénement		137	19	10	7	
en 139, sa mort 10 janv. 142.	229	138	20	11	8	Marc, 16e évêque de Jérusa-
		139	21	12	9	lem, le premier des gentils.
			Titus Antonin, dit le Pieux, avec ses fils **Aurèle** et **Lucius** 23 a.[4]			
		140	1	13	10	
Pie, 9e évêque de Rome, 15 a.		141	2	14	11	
= Siége 142 — 11 juillet	230	142	3	15	12	
157; Art de vér. les dates.		143	4	16	13	
Son avénement en 140; Eus.		144	5	17	14	Impr. Le brave Erakhnavon,
Ero[5]), 5e évêque d'Antioche;		145	6	18	15	de la famille Antzévatsi, est
Marcion, 7e évêque d'Alexan- drie, 10 a.[6]	231	146	7	19	16	élevé aux honneurs par Ti-
		147	8	20	17	ran; Khor. II, 62.
		148	9	21	18	
		149	10	22	19	
	232	150	11	23	20	
		151	12	24	21	Impr. Tiran meurt en route,
					Tigrane, fils d'Artachès, 43 a.	sous une avalanche
		152	13	25	1	de neige; Khor. II, LXII, pris
Anicet, 10e évêque de Rome[7],		153	14	26	2	par la neige du N. Valégésos
11 a.; de son temps Poly-	233	154	15	27	3	est nommé Péroz, le victo-

1) Ceci manque à P. Khor. II, LXIV, dit que le roi Valogésos, Arsacide de Perse, fut nommé Piroz, après ses incursions sur les terres des Romains, i. e. des Grecs.

2) Avénement de Marc-Aurèle, 7 mars 161, sa mort 17 mars 180. Vérus Lucius Commode, son cousin et collègue, meurt vers la fin de 169. L'auteur arménien a donc tort de dire, avec Eusèbe, «ou Lucius Vérus,» puisque c'est un autre personnage qu'Antonin. D'ailleurs L. Vérus n'avait pas le prénom d'Aurèle, enfin la conjonction «Vérus *et* Lucius» n'existe pas dans le texte arménien, et elle est ajoutée sans raison dans l'Imprimé.

Nos M[its] font aussi mal-à-propos coïncider la première année de ces empereurs avec celle de Vagharch en Perse.

3) Tigrane, roi d'Arménie, avait épousé Roufa, fille de l'empereur L. Vérus, Khor. II, LXII; quoiqu'il l'eût délaissée, il fonda, d'après son nom, la famille ici mentionnée, en faveur de 4 fils qu'il avait eus d'elle.

4) P. en 178.

5) Manque à P., Ac.

6) Manque à P.

7) Son avénement en 177; sa mort, 31 déc. 192.

8) P., 15[e] empereur; ce №. se trouve dans la traduction de S. Jérôme, mais non chez Eusèbe; Ac. Cadmos. L. Aur. Commode, 17 mars 180 — 31 déc. 192, règne 12 a. 9 m. 14 j.

	Olympiades.	De J.-C.	Rome.	Perse.	Arménie.	
carpe vient à Rome et cou-		155	16	28	4	rieux, à cause de ses expédi-
vertit beaucoup d'hérétiques.		156	17	29	5	tions contre les Romains; P.
En 155, Céladion, 8e évêque		157	18	30	6	بروز. [1])
d'Alexandrie, 14. Ac. omet.	234	158	19	31	7	
		159	20	32	8	
Cassien, 17e évêque de Jé-		160	21	33	9	
rusalem; 18e Publius; 19e		161	22	34	10	Péroz Vologésos, roi des Par-
Maxime, 20e Jules, 21e Gaïa-				**Vagharch**, 51 a.		thes, fait une in-
nus, 22e Symmaque, 23e	235	162	23		1 / 11	cursion dans les provinces
Gaïus, 24e Julien, 25e Apion.		**Marc-Aurèle**				frontières des Romains.
		Antonin, ou **Vérus** *et* **Lucius Aurèle Commode**, 19 a. [2])				
		163	1	2	12	
		164	2	3	13	
		165	3	4	14	
Soter, 11e évêque de Rome,	236	166	4	5	15	La famille Rhophsian se fonde
11 a. = Siége 168—177.		167	5	6	16	et prend le nom de Rhoufa
Il s'élève une persécution, dans		168	6	7	17	(épouse de Tigrane). [3])
laquelle Polycarpe est marty-						
risé; Eus. en 169. [4])						
Agrippin, 9e évêque d'Alexan-		169	7	8	18	Théophile [5]), 6e évêque d'An-
drie, 12 a.; Eus. P. en 171,	237	170	8	9	19	tioche, auteur de plusieurs ou-
12e évêque, 9 a.; Jér. en 168.		171	9	10	20	vrages qui circulent encore
Denys, évêque de Corinthe [6]);		172	10	11	21	aujourd'hui; Eus. Jér. en 171.
Jér. en 173.		173	11	12	22	Apollinaire, asiatique, est con-
12e évêque de Rome, Éleu-	238	174	12	13	23	nu comme évêque du pays
thère [7]), 15 a., Eus. en 175,		175	13	14	24	d'Hiérapolis; Jér. en 172.
Jér. en 179, P. en 185.		176	14	15	25	
		177	15	16	26	
	239	178	16	17	27	
Maxime, 7e évêque d'Antioche,		179	17	18	28	
4 a.		180	18	19	29	
		181	19	20	30	
		Commode, 13 a. [8])				
Irénée, évêque de la ville de	240	182	1	21	31	

1) Eus. Hist. eccl. V, xxiii. Ce § manque à P. et dans la Chron. d'Eusèbe. La discussion eut lieu entre Polycrate, év. d'Éphèse, et le pape Victor, qui se permit d'excommunier les chrétiens d'Asie récalcitrants, et fut réprimandé à ce sujet par Irénée, év. de Lyon.

2) P., Ac. en 189. Son avénement en 193, sa mort en 202.

3) Proclamé en janvier 193, † 28 mars de la même année. Le chiffre 17, mis devant son nom, et le suivant, qui se verra plus bas devant celui de Caracalla, sont tirés de la traduction d'Eusèbe par S. Jérôme; Sévère se confond avec Pertinax.

4) Sévère, avril ou mai 193 — 4 février 211.

5) M^lts en 199. Eus. en 196, Polycrate, évêque de Césarée, Bakyllus de la prov. d'Asie; Ed. Zohrab, Théophile, évêque de Césarée, Polycrate et Bakyllus des diocèses d'Asie; Jér. en 197, Polycrate et Bakyllus, du diocèse d'Asie.

6) M^lts en 203. Son avénement en 202, sa mort 20 déc. 218; Eus., la 9e a. de Sévère, en 202 de J.-C. est celle de son avénement.

	Olympiades.	De J.-C.	Rome.	Perse.	Arménie.	
Lyon, dans les Gaules; P., Ac. en 183.		183	2	22	32	Julien, 10e év. d'Alexandrie, 10 a.; Jér. en 181, Eus. en 183.
		184	3	23	33	
25e évêque de Jérusalem, Maxime; 27e Antonin, 28e Valens, 29e Dolikhien, 30e Narcisse, 31e Dius, 32e Germanion, 33e Gourdien, 34e Narcisse de nouveau; leurs époques ne sont pas certaines, car l'on ne sait point les totaux de durée.		185	4	24	34	
	241	186	5	25	35	Impr. En ce temps-là il y eut une discussion sur la Pâque, au dire d'Eusèbe.[1]
		187	6	26	36	
		188	7	27	37	Victor[2], 13e évêque de Rome, 13 a.
		189	8	28	38	
	242	190	9	29	39	
		191	10	30	40	
		192	11	31	41	Sérapion, 8e évêque d'Antioche.
		193	12	32	42	
Démétrius 11e évêque d'Alexandrie, 44 a.; Eus. en 192, Jér. en 191.	243	194	13	33	43	
		17. Aelius Pertinax, 1 a.[3]				
					Valarsès (Vagharch), 20 a.	
		195	1	34	1	
			Sévère, 18 a.[4]			
Le prêtre Clément, d'Alexandrie, et Panténus, philosophe, de notre opinion, se font connaître.		196	1	35	2	
		197	2	36	3	Impr. Vagharch construisit Vagharchavan, dans le canton de Basen, et ayant enceint de murs la ville de Vardgès, sur la rivière Kasagh, la nomma Norkaghak; Khor. II, LXV.
	244	198	3	37	4	
		199	4	38	5	
Polycrate et Bakyllus sont évêques de Césarée.[5]		200	5	39	6	
		201	6	40	7	
Zéphyrin, 14e évêque de Rome, 12 a.[6]	245	202	7	41	8	
		203	8	42	9	
		204	9	43	10	Martyre de Léonide, père d'Origène; Eus. Jér., en 202.
		205	10	44	11	
	246	206	11	45	12	
		207	12	46	13	
		208	13	47	14	
		209	14	48	15	
	247	210	15	49	16	
		211	16	50	17	
Vagharch remporte une grande victoire sur les Khasars et les		212	17	51	18	
				Artaban 31 a.		

1) Marc Auréle Antonin Caracalla, proclamé après Sévère, † 8 avril 217; Géta, fils de Sévère, n'avait fait que passer en 211, ainsi que plusieurs autres successeurs à bref terme de Pertinax et de Sévère, que nos auteurs passent complètement sous silence.

2) Eus. et M[its]: Calliste, en 215. Son avénement en 219, première année d'Élagabale; sa mort, le 14 oct. 229.

3) Son avénement 11 avr. 227, † en juin. M[its] Markianos ou Macrinos. Notre auteur a omis Éliogabale ou Élagabale, proclamé 16 mai 218, † en mars 222; ou plutôt c'est lui qu'il nomme «un autre Antonin.» En effet il s'appelait M. Auréle Antonin Bassianus Élagabale.

4) Son avénement en 223, 3[e] a. d'Alexandre; † 25 mai 230.

5) Son avénement 11 mars 222, après Élagabale; † 19 mars 235.

6) 12 juill. 230 — 26 sept. 235; A. de v. les dates.

7) Héraclès, chez Eus., en 2250 Abr. = 236 de J.-C., siége 16 a.: ceci manque chez S. Jér.

8) Eus. en 238; avénement, mars 235, † mars 238; A. de v. les dates.

	Olympiades.	De J.-C	Rome.	Perse.	Arménie.	
Barsiliens, peuples du N., qui avaient fait une incursion. Dans une seconde rencontre il fut blessé et périt; Khor. II, LXV.		213	18	1	19	
			18. **Antonin**, fils de Sévère, dit Callia (Caracalla), 7 a.[1]			
	248	214	1	2	20	Calliste, 15e év. de Rome[2], 9 a.; Asclépiade, 9e év. d'Antioche.
					Khosro, 48 a.	
		215	2	3	1	Khosro rassemble des troupes arméniennes, franchit la grande montagne et ayant vengé sur les ennemis la mort de son père, construit là un monument; Khor. II, LXV.
		216	3	4	2	
Alexandre, 36e évêque de Jérusalem.		217	4	5	3	
	249	218	5	6	4	
		219	6	7	5	
		220	7	8	6	
			Macrin, 1 a.[3]			
Philippe, 10e év. d'Antioche.		221	1	9	7	
			Un autre **Antonin**, 4 a.			
	250	222	1	10	8	
		223	2	11	9	
Urbain, 16e év. de Rome; Eus. en 222.[4]		224	3	12	10	
		225	4	13	11	
			Alexandre, fils de Mammée, 13 a.[5]			
	251	226	1	14	12	
		227	2	15	13	
		228	3	16	14	
		229	4	17	15	
	252	230	5	18	16	
		231	6	19	17	Zébennus, 11e év. d'Antioche.
		232	7	20	18	
Pontianus, 17e év. de Rome[6]; Eus. en 232.		233	8	21	19	Origène au lycée, à Alexandrie.
	253	234	9	22	20	
		235	10	23	21	
		236	11	24	22	
		237	12	25	23	
Impr. Idime[7], 12e év. d'Alexandrie.	254	238	13	26	24	Ac. certains disent qu'Alexandre, fils de Mammée, régna 15 a., d'autres 16 a.
			22. **Maximin**, 3 a.[8]			
		239	1	27	25	

1) Eus. en 242. Anthère, 21 nov. 235 — 3 janv. 236; Fabien (dans nos Mits Barianus), 10 janv. 236 — 20 janv. 250, ibid.

2) Gordien, en 242, Eus. Gordien le père, proclamé en avril 237, puis Maxime et Ballein, la même année, enfin Gordien le fils, en mai 237, † en 244; A. de v. les dates.

3) Proclamé 10 mars 244 (et non en 248: Eus. 2262 Abr. — 2014 = 248, Jér. 2261 Abr.); on pourrait croire à une erreur de chiffre chez Eus., si S. Jérôme ne donnait pas le même nombre de 7 années de règne; † en oct. 249, ayant régné 5 a. 7 m.; son fils Philippe eut bientôt après le même sort.

4) Quant au millénaire de Rome, marqué en 2264 Abr., éd. Avger, partout ailleurs en 2262, comme ici, soit en 248 de J.-C., cette indication est mieux en 250, suivant le système d'Eus., = 248, toutefois 4e et non 1re a. de Philippe. Quant à la vraie initiale du second millénaire, qui chez les Arméniens est connu sous le nom de «comput ou ère des Horhoms,» i. e. des Romains de Grèce, pour ceux qui font commencer le 2d millénaire en 249, la raison en est que la fête anniversaire de la fondation de Rome se célébrait vers le milieu d'avril, et que l'année romaine dont il s'agit ici tombait sur les années chrétiennes 248, 249; v. Kiracos, tr. franç. p. 247, № 5. Pour les Géorgiens la chose se réduit à un cycle de 532; 249 = 1 + 531 = 780; 781 = 1 + 531 = 1312; 1313 = 1 + 53 + = 1844; 1845 = 1 + 531 = 2376.

Si l'année 248 a été célébrée comme *millième* depuis la fondation de Rome, il est évident que 249 a été la *1re* du second mille.

5) Mits en 255. Eus.: Corneille à Rome en 250 de J.-C.; en 249, éd. Zohrab. Luce, en 254, 2 m.; Étienne, ib.-2 a. Or Corneille fut élu le 4 juin 251, après une vacance de plus de 16 m. et † en sept. 252; Luce, 25 sept. 252 — 4 ou 5 mars 253; Étienne, mars 253 — 2 août 257: A. de v. les dates.

6) Xiste ou Sixte, élu 24 août 257, † 4 août 258, en tout 11 m. et quelques jours; l'Impr. porte 11 a., P. 11 (ordinairement ce chiffre indique des années); chez Eus., dans toutes les éditions on a supplée le mot *années*, lis. *mois*; A. de v. les dates.

7) Valérien avec Gallien, en 253; le premier † en 260; son fils † 20 mars 268.

	Olympiades.	De J.-C.	Rome.	Perse.	Arménie.	
Anthère,[1]) 18 év. de Rome, 1 m.; 19e Fabien, 13 a.		240	2	28	26	
		241	3	29	27	
			Gordien, 6 a.[2])			
	255	242	1	30	28	
		243	2	31	29	
				Artachir, 46 a.		Artachir, fils de Sassan, fit mourir Artaban et mit fin à sa dynastie, qui avait duré 454 a.; Khor. II, LXVI, sur l'autorité de Bardesane, d'Édesse, et LXVIII, LXIX.
		244	3	1	30	
		245	4	2	31	
	256	246	5	3	32	
		247	6	4	33	
			Philippe, 7 a.[3])			
		248	1	5	34	Millénaire de la fondation de Rome et de l'ère des Romains; P. omet; Ac. ne parle pas de l'ère en question.
		249	2	6	35	
Commencement de l'ère des Horhoms.[4])	257	250	3	7	36	

Khosro fait une expédition contre les Sassanides de Perse, pour venger la mort d'Artaban, son parent, et chasse Artachir jusque daus l'Inde: Khor. II, LXXI, sqq.

	Olympiades.	De J.-C.	Rome.	Perse.	Arménie.	
Corneille, 20e év. de Rome, 3 a.[5])		251	4	8	37	
		252	5	9	38	
Denys, 13e év. d'Alexandrie, 17 a.		253	6	10	39	
21e év. de Rome, Luce, 8 m., puis Étienne, 22e év. 2 a.	258	254	7	11	40	
			Dèce, 1 a. (et 3 m. Eus.); oct. 249 — fin nov. 251.			
Mezban, 37e év. de Jérusalem.		255	1	12	41	
			Gallus et **Volusien**, 1 a. 9 m.; = meurent fin de mai 253.			
Xiste, 23e év. de Rome, 11 m.[6])		256	1	13	42	
Babilon, 12e év. d'Antioche, puis Fabien, 13e évêque.		257	2	14	43	
			Valérien et **Gallien**, 15 a.[7])			
	259	258	1	15	44	Schisme de Novatien; = P. omet.
Paul de Samosate, 15e évêque d'Antioche, est convaincu d'hérésie, et destitué de par Dieu. Eus. en 264.		259	2	16	45	Démétrius, 14e év. d'Antioche.
		260	3	17	46	
		261	4	18	47	
	260	262	5	19	48	

1) Vers l'an 259; v. la note sur Th. Ardzrouni, l. I, § VIII.

2) Inauguré 22 juill. 259, après vacance d'un an; † 26 déc. 269.

3) Inauguré 29 10 octobre 269, † 22 déc. 274. Au lieu de Félix, qu'il omet, l'Impr. mentionne ici les deux personnages qui paraîtront plus bas, en 282, d'après Eus.; Jér. place l'avénement de Félix en 280.

4) Probus proclamé en avril 276, † août 282.

5) P., Ac. en 286, Jér. en 285, Eus. en 288.

6) P., Ac. en 285.

7) Eutychien, inauguré 5 ou 6 janv. 275, † 7 ou 8 déc. 283. Caïus 17 déc. 283 — 22 avr. 296. Jér. place l'inauguration d'Eutychien en 284, 8 mois; celle de Caïus, en la même année, 15 a.

Khorso, roi d'Arménie, est tué par Anac[1], et l'anarchie se prolonge en Arménie durant 28 a. La dynastie Arsacide avait duré jusqu'alors 398 a. (Ac. 338 a.), depuis Vagharchac; Khor. II, LXXIV.

	Olympiades.	De J.-C.	Rome.	Perse.	Arménie.	
					Interrègne, 28 a.	
		263	6	20	1	Impr. Artavazd Mandacouni
Denys, 24e év. de Rome[2]), 9 a.		264	7	21	2	mène à la cour impériale
P. en 265, Eus. it. 12 a.		265	8	22	3	Trdat, fils de Khosro, qu'il
Maxime, 14e év. d'Alexandrie,	261	266	9	23	4	avait soustrait aux coups
19 a.		267	10	24	5	d'Artachir; Khor. II, LXXVII.
Hyménius, 36e év. de Jérusalem, Ac. 35e év.; Eus. 37e; lis. 38e.		268	11	25	6	
Paul de Samosate, ayant re-		269	12	26	7	
nouvelé l'hérésie d'Artémon,	262	270	13	27	8	
tombe, et Domnus, 16e év.		271	14	28	9	
d'Antioche, le remplace; P.,		272	15	29	10	
Ac. en 272. Sur Artémon,			28. **Claude**, 2 a.[3])			
v. plus bas, en 356.		273	1	30	11	
	263	274	2	31	12	
			Aurélien, 6 a.			
		275	1	32	13	Imp. Exploits héroïques de
Félix, 25e év. de Rome[3]) 19 a.;		276	2	33	14	Trdat, durant l'interrègne;
Eus. en 275.						Khor. II, LXXIX.
		277	3	34	15	Anatole, év. de Laodicée; Jér.
	264	278	4	35	16	en 281; Eus. en 278, mentionne l'évêque Eusèbe.
		279	5	36	17	
		280	6	37	18	
			Probus, 7 a.[4])			
Théonas, 15e év. d'Alexandrie, 19 a.[5])		281	1	38	19	
Cyrille, 19e év. d'Alexandrie[6]).	265	282	2	39	20	
Avtitzianos (Eutychien)[7]), 26e		283	3	40	21	Ac. P. placent ici Anatole.
év. de Rome, puis Gaïus 27e[9]).		284	4	41	22	
		285	5	42	23	
	266	286	6	43	24	L'hérésie insensée des ma-
		287	7	44	25	nichéens pénètre dans les

1) Eus. en 288. Carus, proclamé en août 282, † 20 déc. 283; Carin, † en 285; Numérien, avant le 17 sept.; A. de v. les dates.

2) P., C'inac; Ac. Cron; Impr. Cornac.

3) Khor. II, LXXXII, dit positivement que l'avénement de Trdat au lieu «en la 3ᵉ a. de Dioclétien,» = 286 de J.-C., quant aux autres questions chronologiques, ici posées en passant, je les ai traitées et résolues à mon point de vue dans une note sur Th. Ardzrouni, l. I, § 8, et dans mes observations sur Oukhtanès, l. I, § 70, 73, 91.

4) Proclamé 17 sept. 284 (suiv. Scaliger, en 285), abdique en 305 et meurt huit ans après. Eus.: avénement en 2304 Abr. = 290 de J.-C.; Jér. 288.

5) Les années 47, 28, sont laissées en blanc, dans le Mˢᶜʳⁱᵗ P., l'Imprimé met en parenthèse 27, 27, comme dans le Mˢᶜʳⁱᵗ original; nous avons suivi la leçon du Mˢᶜʳⁱᵗ Ac.

Olympiades.	De J.-C.	Rome.	Perse.	Arménie.	
					mœurs des hommes; = Eus. en 284.
		31. Carus, avec ses fils, **Carinus** et **Numérien**, 2 a.[1]			
	288	1	45	26	
	289	2	46	27	

Carus étant mort en Mésopotamie, Numérien fut aussi tué en Thrace, et Carin succomba dans une bataille contre Cornac.[2]

Cornac, général de Khosro-le-Grand, roi d'Arménie, prolongea, dit-on, son existence jusqu'à 160 a. Quand il mourut, sa vue, son ouïe, ses cheveux, ses dents, sa force corporelle étaient ceux d'une jeune homme. Il défit et tua dans un combat l'empereur Carus et son fils.

Jusqu'ici nous avons suivi sans hésitation les indications et récits authentiques, consignés dans les écrits des docteurs suprêmes, ci-dessus mentionnés. Maintenant, qu'il s'agit de continuer notre composition, nous sommes en proie à l'embarras et au doute; à cause des discordances entre les historiens, dont les uns disent plus, d'autres moins, d'autres se taisent complètement. Toutefois nous nous en tiendrons aux originaux et resterons, autant que possible, au plus près de la vérité. Et d'abord, comme l'historien arménien Mosès, nous plaçons la première année de Trdat avec la 2e[3] de Dioclétien, non avec la 9e ou la 1re, comme le font quelques-uns. Quant au Perse Chapouh, si l'on croit qu'il a régné 73 a., il faut mettre l'initiale de son règne au meurtre de Khosro; si l'on admet 46 a., dans ce cas il aurait règné 17 a. avec son père Artachir et 46 a. après sa mort. Ceci réglé, nous atteindrons le comput arménien et, Dieu aidant, nous aurons dans le fatras trié le certain.

			Dioclétien, 20 a.[4]			
	267	290	1	47	28[5]	
				Chapouh, 46 a.		
					Trdat, 56 a.	
S. Grégoire, après avoir été cruellement tourmenté, est jeté dans un puits; P. Ac. en la 2e a. de Trdat.		291	2	1	1	Impr. Mamcon, seigneur chinois, s'enfuit en Perse, puis en Arménie, et fonde chez nous la famille des Mamiconian; Khor. II, LXXXI.
		292	3	2	2	
		293	4	3	3	
	268	294	5	4	4	
		295	6	5	5	
		296	7	6	6	Impr. Exploits de Trdat en Perse et en Arménie, avant sa conversion.
		297	8	7	7	
	269	298	9	8	8	

1) Inauguré 2 juin 296, † dans les premiers jours de 304. Les donatistes l'accusent d'avoir sacrifié aux idoles, fable qui s'est conservée dans le Bréviaire romain; après lui vacance du siége, jusqu'en 308; A. de v. les dates.

2) La 15ᵉ a. de Trdat n'est pas 305, mais bien 301 de J.-C. Comme la série des catholicos est, pour l'histoire d'Arménie, égale en importance à celle des papes et des empereurs pour les histoires de Rome et de Constantinople, je donnerai les années fixées par la liste du P. Chahkhathounof, la meilleure que l'on connaisse: Descr. d'Edchmiadzin..., en Arménien, t. I. p. 166 sqq. S. Grégoire revient en 302 de césarée, avec le titre d'évêque, et en 332 est remplacé par son fils.

Quant aux saintes Rhipsimiennes, leur fête se célèbre, celle de Sᵉ Rhipsime le lundi, celle de Sᵉ Gaïane le mardi après le dimanche de l'octave de la Pentecôte: elle varie donc de 35 jours, entre le 18 mai et le 21 juin, bien que, suivant la tradition, le martyre de ces princesses ait eu lieu du 26 au 27 du mois d'hori, 5 ou 6 octobre de l'année chrétienne 301; Tcham. I, 365.

3) Jér. en 308, Eusèbe, 29ᵉ év. de Rome, 7 m., puis Miltiade 30ᵉ év., 4 a. En 310, mai — septembre, Eusèbe; Miltiade ou Melchiade, 2 juillet 311 — 10 ou 11 janv. 314, A. de v. les dates. Notre auteur a omis Eusèbe, et ne compte Miltiade que le 29ᵉ au lieu du 30ᵉ év. de Rome.

4) Notre auteur passe sous silence Maximin-Hercule, Constance-Chlore, Galère, Sévère et Maximin Daza ou Daïa, plus ou moins collègues de Dioclétien. Pour Constantin, il régna 30 a. 10 m., suivant S. Jérôme (car le dernier folio de l'Eusèbe arménien manque), ce qui est juste, et fut le 34ᵉ empereur. Proclamé le 25 juill. 306, il mourut le 22 mai 337. En 312 Constantin vit la croix lumineuse, origine du labarum, et vainquit Maxence; ce fut en 329 qu'il transporta le siége de l'empire à Constantinople; A. de v. les dates; Hist. du B.-Emp. t. I, p. 295. Il ne fut baptisé qu'un peu avant sa mort, par Eusèbe, évêque de Césarée, le célèbre historien.; ibid. et B.-Emp. I, 302.

	Olympiades.	De J.-C.	Rome.	Perse.	Arménie.	
		299	10	9	9	Achkhen, fille d'Achkhadar,
		300	11	10	10	roi des Alains, épouse Trdat
		301	12	11	11	et est couronnée reine arsa-
Marcellin, 28e év. de Rome,	270	302	13	12	12	cide d'Arménie; Khor. II,
10 a.; Ac. en 300, P. Jér.		303	14	13	13	LXXXIII.
en 301.[1])						
Zabdas, 38e év., puis Hermon		304	15	14	14	
39e év. de Jérusalem.		305	16	15	15	

En la 15e a. de Trdat, les vierges religieuses Rhipsimiennes supportèrent courageusement le martyre dans la ville de Vagharchabad[2]). Le roi Trdat et l'Arménie furent témoins de plusieurs miracles; S. Grégoire fut tiré du puits, par suite d'une inspiration d'en haut, et commença sa lumineuse prédication et ses guérisons de malades. Dieu lui révéla l'emplacement de la sainte église patriarcale, et il fonda encore d'autres églises de martyres.

Impr. Au commencement de l'année suivante, Trdat lui-même fut baptisé, ainsi que la reine Achkhen et sa propre sœur Khosrovitoukht et d'autres seigneurs de la cour, par S. Grégoire, alors revenu de Césarée, revêtu de la dignité épiscopale. Depuis lors, grâce aux édits du roi, plusieurs milliers d'Arméniens abjurèrent l'hérésie et s'empressèrent de se faire baptiser par ceux que S. Grégoire avait chargés de ce ministère.

Tyron, 19e év. d'Antioche.	271	306	17	16	16	— —	
						S. Grégoire, patriarche.	
		307	18	17	17	1	En la 17e de Trdat, S. Gré-
Pierre, 15e év. d'Alexandrie,		308	19	18	18	2	goire s'assit sur le siége du
10 a.							S. apôtre Thaddée.
Impr. Miltiade, 29e év. de		309	20	19	19	3	
Rome.[3])			34. **Constantin**, 34 a.[4])				
Impr. En cette année fut con-	272	310	1	20	20	4	
struite l'église du S.-Précur-		311	2	21	21	5	
seur et le couvent dit de		312	3	22	22	6	Impr. En cette année Con-
Glac, fondé par S. Grégoire,		313	4	23	23	7	stantin augmente Byzance,
lorsqu'il arrivait de Césarée,	273	314	5	24	24	8	y transporte l'empire et y
avec le titre épiscopal; il ap-		315	6	25	25	9	construit une ville, dite d'a-
portait des reliques du saint,							près lui Constantinople.
qui y furent déposées.							
Pierre est martyrisé à Alexan-		316	7	26	26	10	Impr. Agathange, secrétaire

1) Eus. Jér. en 312. Inauguré 31 janv. 314, † 31 déc 335. A. de v. les dates.

2) Le 7 mai 351. Aux nones de mai, dans les jours de la cinquantaine = En cette année la Pentecôte tombait le 19 mai.

3) Concile de Nicée 19 juin — 25 août 325; plus bas, en 390, on verra que notre auteur n'ignorait pas la véritable date; celle qui est assignée ici est la suite d'un faux système de supputation, qui n'est juste que pour l'année du règne de Constantin.
Un autre concile, de Nicé ou Niké, en Thrace, mentionné par Socrate et Sozomène, fut tenu par les Ariens, qui prétendaient le mettre au même rang que celui de Nicée en Bithynie; Journ. asiat. J^er 1875, p. 10, et NN. suivants.

4) Tcham. I. 693. L'opinion générale est que les reliques de S. Grégoire furent découvertes et portées à Constantinople au temps de l'empereur Zénon. De là une partie en fut rendue à l'Arménie et déposée en diverses contrées de l'Europe. Cf. infrà, en 499.

5) Aristakès siège 332-339.

	Olympiades.	De J.-C.	Rome. C. P.	Perse.	Arménie.	Patriarche arménien.	
drie; il a pour successeur Achillas, 17e év. 7 m. = Jér. en 313: Ici le Mss d'Eusèbe fait défaut.		317	8	27	27	11	diligent de Trdat. P. aj. L'empereur Constantin crut en J.-C. et fut baptisé par Sylvestre.
	274	318	9	28	28	12	
		319	10	29	29	13	Sylvestre, 31e év. de Rome, 22 a.[1])
18e év. d'Alexandrie, Alexandre, 15 a.		320	11	30	30	14	
		321	12	31	31	35	
	275	322	13	32	32	16	
Discussion entre Arius et Alexandre.		323	14	33	33	17	
		324	15	34	34	18	
		325	16	35	35	19	
	276	326	17	36	36	20	Marcius, év. de Jérusalem, puis Symmaque, ensuite Cyrille, sous lequel la croix apparut.[2])
		327	18	37	37	21	
		328	19	38	38	22	
Fin du Livre des Chroniques d'Eusèbe.		329	20	39	39	23	Après la 20e a. de Constantin les empereurs étaient qualifiés „Des Grecs (Ioniens) et des Romains (Horhoms)," parce qu'ils régnaient à Constantinople.
Concile des 318, à Nicée. Impr. S. Grégoire et Trdat envoyèrent Aristakès, leur député, au concile.[3])	277	330	21	40	40	24	
		331	22	41	41	25	
		332	23	42	42	26	
		333	24	43	43	27	
	278	334	25	44	44	28	
		335	26	45	45	29	
		336	27	46	46	30	

S. Grégoire, demeurant dans le couvent de Mané, se montrait de temps en temps, pour fortifier le peuple dans la foi: mais quand Aristakès — son fils — fut de retour, il ne se fit plus voir et, après une longue retraite, passa dans les rangs des anges. Des bergers, l'ayant trouvé mort, l'enterrèrent, sans savoir qui c'était, puis, par une révélation divine, la chose fut connue d'un certain moine, nommé Garhnic[4]) qui, longtemps après, déposa au village de Thordan les reliques du saint. Ac. et P. en 334, par suite d'une mauvaise disposition, car ces Mss prolongent le patriarcat de S. Grégoire jusqu'en 336, comme l'Imprimé.

			Nerseh, 9 a.		
					2e **Aristakès**, 7 a.[5])
	337	28	1	47	1
379	338	29	2	48	2

1) Constantin † le 22 mai, jour de la Pentecôte, en 337: il y a donc chez Samouel une erreur de 6 a.

En 336, 1 navasard = 3 sept. 246 j.	337		En 337 P. 3 avril.
22 ahec 261 j.	84		Pentecôte, 22 mai.
507	1		
— 365	422 : 7 = 2	1 mars.	
142 j. = 22 mai.	2		
	2		
	22		
	28 : 7 = 0 dim.		

2) Constantin II † avant le 9 avr. 340; Constance II † 3 nov. 361; Constant † 27 févr. 350; Jér. 24 a. 5 m. 13 j.

3) Vrthanès siége 339 — 355.

* Dans aucun système de chronologie l'année 345 ne peut être admise. Une lettre de S. Cyrille, qui siégeait à Jérusalem 351 — 386 de l'ère chrétienne, a été écrite, à ce qu'il paraît, peu de temps après l'apparition et peut-être le jour même; il y est dit que le phénomène eut lieu «aux nones de mai, dans les jours de la cinquantaine.» La traduction géorgienne, qui se trouve dans une liturgie M^{ite} de la grande Bibliothèque de Paris, dit, ce qui revient au même: «Le 7 de mai.» Quant aux jours de la cinquantaine, i. e. dans la cinquantaine et probablement aux environs de la Pentecôte, remarquons qu'en 351 Pâques tombait le 31 mai et la Pentecôte le 19 de mai, et qu'aucune des années subséquentes ne concorde mieux que 351 avec «les nones de mai.»

4) Ac. en 355. André, personnage inconnu d'ailleurs, institua, ou plutôt peut-être introduisit en Arménie un cycle pascal de 200 a., qui s'ouvrit en 353, par le terme pascal 4 avril, 19e du cycle lunaire nicéen, et se termina en 552, par le terme 25 mars, 10e du cycle de Nicée. C'était donc, à proprement parler, le comput ecclésiastique alexandrin, déjà admis de toutes pièces par l'église chrétienne.

Ici, par extraordinaire, l'année 353 n'est pas eusébienne, mais bien concordante avec celle de l'ère vulgaire.

5) Artémon, hérésiarque du IIIe s. de l'ère chrétienne, niait la divinité de J.-C. et avait introduit dans la Bible des leçons conformes à ses idées; Eus. en 2283 Abr. = 269 de J.-C.; Baronius, Ann. eccl. en 196; Assem. Biblioth. or. I, 347; Mkithar d'Aïrivank, tr. fr. p. 65; Kiracos, tr. fr. p. 28. n. 5.

	Olympiades.	De J.-C.	Rome. C. P.	Judée.	Perse.	Patriarche arménien.	
		339	30	3	49	3	
		340	31	4	50	4	
		341	32	5	51	5	
	280	342	33	6	52	6	
Le très vénérable Constantin trépasse le 22 mai, qui est ahec.[1]		343	34	7	53	7	P. Ac. Arkélaüs, réprimandé par S. Aristakès, le fait pérîr, dans le canton de Dzophk.
			35° **Constantin**, Constance et Constant, fils de Constantin, 24 a.[2]				
						3° **Vrthanès**, 15 a.[3]	
		344	1	8	54	1	Ac. Constantin en Galilée (Gaule); Constance, à Rome;
Apparition de la sainte croix à Jérusalem, sous le patriarche Cyrille.		345*	2	9	55	2	
				Ormizdas, 3 a.			Constant, à C. P.,
	281	346	3	1	56	3	partisan d'Arius, qu'il ordonne de rappeler et de recevoir; mais il fut châtié par le Tout-puissant. Trdat meurt empoisonné par ses troupes, et depuis lors les affaires d'Arménie sont en décadence.

			Rome. C. P.				
					Khosro, 9 a.		
La mort de Trdat fut suivie d'agitations et de discordes, dans les principautés; enfin, grâce aux efforts du grand Vrthanès et à l'assistance de l'empereur Constance, Khosro, fils de Trdat, bien inférieur à son père, monta sur le trône.		347	4	2	1	4	Après la mort de Trdat Sanatrouc fait périr S. Grigoris.
		348	5	3	2	5	
				Sapor, 72 a.			fils aîné de Vrthanès,
		349	6	1	3	6	dans les contrées de l'Aghovanie, écrasé par des chevaux,
	282	350	7	2	4	7	dans la plaine de Vatnia. Les
		351	8	3	5	8	reliques du saint furent portées à Amarhas.
		352	9	4	6	9	
Initiale du cycle de 200 a. d'André.[4]		353	10	5	7	10	
	283	354	11	6	8	11	Impr. Exploits du connétable Bagarat et de Vahan Amatouni, contre les rebelles.
Iacob, l'admirable évêque de Nisibe, florissait à cette époque.		355	12	7	9	12	
					Tiran, 13 a.		
On dit que les leçons[5] d'Ar-		356	13	8	1	13	

1) Cf. année 347, avec renvoi ici. Cette addition fait en partie double emploi avec ce qu'on voit en l'année indiquée et avec le patriarcat de Iousic, auquel elle se rapporte en majeure partie, elle est évidemment d'une main postérieure.

2) Iousic siégea 356 — 362.

3) Pharnerseh siégea environ 3 a., 362 -- 364.

4) Proclamé auguste en avril 360, Julien entra à Constantinople 11 déc. 361 et fut reconnu empereur; il mourut 27 juin 363. La différence radicale entre les dates se continue depuis la fin de la Chronique d'Eusèbe. Jér.: Julien empereur en 2380 Abr. = 366 de J.-C.

5) Jovien † 17 févr. 364.

6) S. Nersès-le-Grand siégea 364 — 383. Tcham. dans ses Tables, dit qu'il siégea 20 ou 34 a.; or S. Grégoire-l'Illuminateur, sorti de son cachot en 301, mourut vers 336; de là à l'installation de S. Nerseh, il y a en effet 63 a., ou 28 a. suivant le point de départ.

	Olympiades.	De J.-C.	Rome. C. P.	Perse.	Arménie.	Patriarche arménien.	
témon ont été établies à cette époque; cf. en 269.		357	14	9	2	14	
P. Ter Iousic[1]) et Grigoris, petits-fils de S. Grégoire-l'Illuminateur, 6 a. Le premier fut frappé de coups de bâton, par ordre de Tiran, pour avoir refusé d'admettre des images d'idoles dans l'église, et mourut de la main du roi. Pour S. Grigoris, envoyé comme catholicos au pays des Aghovans, il y mourut martyr. Iousic et Grigoris étaient frères, et fils de S. Vrthan.	284	358	15	10	3	15	Quoique les magnats eussent tenté plus d'une fois de le faire périr par artifice, Vrthanès mourut de sa belle mort.
						Iousic, 6 a.[2])	
		359	16	11	4	1	
		360	17	12	5	2	
		361	18	13	6	3	
	285	362	19	14	7	4	
		363	20	15	8	5	
		364	21	16	9	6	Tiran tue S. Iousic et le prêtre Daniel.

Impr. Notre roi Tiran va au-devant de l'empereur Julien, attaque et met en fuite l'armée perse, chasse une garnison et amène l'empereur au-delà de l'Euphrate, ce qui lui valut les meilleurs traitements.

	Olympiades.	De J.-C.	Rome. C. P.	Perse.	Arménie.	Patriarche arménien.	
						Pharhnerseh, 5 a.[3])	
		365	22	17	10	1	
	286	366	23	18	11	2	
Ac. Quelques-uns placent ici Jovien, sectateur d'Arius, 8 a., *ամն*, pour *ամիս*.		367	24	19	12	3	
			36e **Julien**,[4]) 1 a. 8 m.				
		368	1	20	13	4	
					Archac, 30 a. P. Ac. 34 a.		
		369	2	21	1	5	
			37e **Jovien**, 8 m.[5])				
						S. Nerseh, 33 a.[6])	
	287	370	1	22	2	1	

S. Nersès rétablit sur un pied convenable les ordres ecclésiastiques. Il était fils d'Athénagène et petit-fils de Iousic, petit-fils lui-même de S. Grégoire.

P. aj.: Il mourut de la main du roi Pap, qui à cause de sa résistance à ses fantaisies, lui fit boire un poison mortel. Inspiré de l'Esprit-Saint, il a consigné dans ses sermons une foule de choses sur l'avenir de l'humanité, sur la ruine du patriarcat et de la royauté d'Arménie et sur la venue de l'antechrist: cherchez là, si vous voulez.

1) Proclamé 24 février 344, † 17 nov. 375, en juill. 364, Valentinien partagea l'empire avec son frère Valens, qui régna en orient, lui en occident. Valens † le 9 août 378. Jér.: 14 a. 5 m., ce qui s'applique à Valens.

* En cette année, qui est 2395 Abr., se terminent les additions de S. Jérôme à la Chronique d'Eusèbe.

2) Empereur d'occident 17 nov. 375, † 25 août 383.

3) Empereur d'orient 19 janv. 379, † 17 janv. 395: ainsi il ne régna que 16 a. moins 2 j. Nous n'avons plus désormais comme moyen de contrôle la Chronique de S. Jérôme, se terminant à la dernière année de Valentinien. Comment Samouel d'Ani est-il arrivé au chiffre de 25 a., qui ajoute 9 a. à sa chronologie?

4) Le second concile écuménique fut tenu à Constantinople mai — 30 juill. 381; A. de v. les dates; Bas-Emp., t. III, p. 199. Ici donc il y a un écart de 9 a. du côté de Sam. d'Ani, qui pourtant reconnaît, si l'addition de l'Imprimé est de lui, le véritable intervalle entre celui de Nicée (330, sup.) et celui de Constantinople, que le M[it] Ac. place à tort en 394.

	Olympiades.	De J.-C.	Rome. C. P.	Perse.	Arménie.	Patriarche arménien.	
			Valentinien et **Valens**, 11 a.[1])				
Impr. Archac s'adonne à la chasse; il fait mourir en trahison Gnel, fils de son frère, et épouse Pharhantzem, femme de celui-ci. Enviant à Olympiade, première femme d'Archac, le titre de reine, Pharhantzem la fait empoisonner par un prêtre indigne, qui mêle une drogue mortelle au pain de vie; Khor.		371	1	23	3	2	
		372	2	24	4	3	
		373	3	25	5	4	
	288	374	4	26	6	5	
		375	5	27	7	6	
		376	6	28	8	7	Impr. Le bienheureux Khad, évêque de Bagrévand et d'Archarounik, était le coopérateur de S. Nersès dans ses soins pour la bonne administration de l'église.
		377	7	29	9	8	
		378	8	30	10	9	
	289	379	9	31	11	10	

En vue de l'arianisme, l'empereur Valens suscita beaucoup de chicanes contre le dogme chrétien; il exila même dans une île Nersès, que le roi Archac lui avait envoyé dans une intention amicale. De son temps surgirent Basile-le-Grand, Grégoire de Nysse et Grégoire le Théologue.

		380	10	32	12	11	
		381*	11	33	13	12	
			Gratien, 5 a.[2])				
Impr. Gratien bâtit Razla.	290	382	1	34	14	13	
		383	2	35	15	14	
		384	3	36	16	15	
		385	4	37	17	16	
	291	386	5	38	18	17	
			40. **Théodose-le-Grand**, 25 a. P. 20 a.[3])				
On raconte beaucoup de bien opéré par Théodose-le-Grand, sa vie durant, surtout à l'egard des Arméniens. Impr. aj. Il rappela en effet de son exil et manda près de lui S. Nersès qu'il combla d'honneurs, jusqu'au moment où la vraie et pure foi fut manifestées, au S. concile — de C. P.		387	1	39	19	18	
		388	2	40	20	19	
		389	3	41	21	20	
	292	390	4	42	22	21	Impr. P. Saint concile de C. P., composé de 150 pères, à l'encontre de Macédonius, adversaire du S.-Esprit: il eut lieu 65 a. après celui de Nicée.[4])
		391	5	43	23	22	
		392	6	44	24	23	
		393	7	45	25	24	
	293	394	8	46	26	25	Le prêtre Zovith, d'Artachat, est martyrisé par Chapouh.
		395	9	47	27	26	

1) C'est en 378 qu'étant secrétaire du pape Damase S. Jérôme commença ses traductions; il les continua plus tard, en Palestine, et mourut en 420.

2) En effet le roi Archac se suicida, pour se délivrer des ennuis de la captivité, sous le règne de Théodose, donc, plus ou moins après l'an 379.

3) Chahac était de la famille d'Albianus, de Mandzkert, canton de Hark. P. Ac. Ter Sahac, 4 a. Il siégea 384 — 386, environ 2 a.; Chakh.

4) Zaven, frère de Chahac (M^{it} P.), siége en 386, 1 a.; Tcham.: 3 ou 4 a.

5) Arcade, empereur d'orient, 17 janv. 395, † 1 mai 408; Honorius, empereur d'occident, même date que son frère, † 15 août 423: l'un régna 13 a., l'autre 28 a.

6) Aspourakès siégea 387 — 390. Cette époque de l'histoire ecclésiastique d'Arménie, comme aussi celle du catholicat de Sahac et de ses successeurs, étant très embrouillée, je renvoie le lecteur à mes notes sur Th. Ardzrouni, où la chose est expliquée en détail, sinon entièrement éclaircie.

7) Sacré le 26 févr. 398, déposé en juin 403, puis rappelé et déposé de nouveau, exilé, † 14 sept. 407, toutes époques qui ne coïncident pas avec les dires de notre auteur.

8) P. Ac., disent «Bagratide;» le fait est que le roi installé par Chapouh était réellement Arsacide, et se nommait Khosro III.

	Olympiades.	De J.-C.	Rome. C. P.	Perse.	Arménie.	Patriarche arménien.	
		396	10	48	28	27	
		397	11	49	29	28	P. Le bienheureux Jérome traduisit tous les saints livres, d'hébreu en latin[1]).
	294	398	12	50	30	29	Archac, imitant Saül[2]), meurt dans la citadelle d'Anouch, en Khoujastan, et son fils Pap devient roi.
					Pap, 7 a.		
		399	13	51	1	30	
		400	14	52	2	31	
		401	15	53	3	32	
	295	402	16	54	4	33	S. Nersès meurt empoisonné par Pap. M[its], en 403.
						Chahac, 5 a.[3])	
		403	17	55	5	1	
Théodose fait subir à Pap, à cause de sa perversité, une mort cruelle, et confére la royauté à un certain Varazdat, de la même famille (Arsacide).		404	18	56	6	2	
		405	19	57	7	3	
					Varazdat, 4 a.		
	296	406	20	58	1	4	
		407	21	59	2	5	
						Zaven, frère de Chachac, 4 a.[4])	
		408	22	60	3	1	
		409	23	61	4	2	
					Archac et **Vagharch**, 4 a.		
	297	410	24	62	1	3	
		411	25	63	2	4	
			Arcade et **Honorius**, 26 a.[5])				
						Aspourakès, 5 a.,[6]) frère de Chahac et de Zaven.	
L'admirable Jean Chrysostome fut au temps de ce prince évêque de C. P.[7])		412	1	64	3	1	
		413	2	65	4	2	

Les souverains de Grèce et de Perse ayant divisé le pays d'Arménie en deux portions, du temps d'Archac, celui-ci passa du côté des Grecs et fut maître de l'occident, Chapouh de l'orient, où il plaça un roi *arsacide*[8]), nommé Khosro.

			C. P.				
Les Grecs, par ennui de la guerre, divisent spontanément l'Arménie et la Mésopotamie.					**Khosro**, 5 a.		
	298	414	3	66	1	3	
		415	4	67	2	4	
		416	5	68	3	5	

1) S. Sahac siége 400 — 440; ayant été destitué, il eut pour remplaçants temporaires Sourmac, Barkicho et Chamouel; Chahkhathounof, I, 177; Dulaurier, Chronol. arm. dit, p. 203, que S. Sahac mourut 4 sept. 439.

2) Cette addition, de main moderne et de tendance romaine, n'est certainement pas l'oeuvre de Samouel, toutefois elle a son importance, et les premiers éditeurs de Samouel remarquent, à l'occasion de la nomination de S. Sahac: premièrement, que le roi de Perse ne lui permit pas de recourir au métropolitain de Césarée, pour obtenir de lui sa consécration, usage qui s'est conservé dans la suite. 2° Que depuis cette époque les Arméniens ont renoncé aux rites grec et syriaque, et que leur église a eu son rit propre, ce qui rentre dans les idées de la seconde partie de l'addition dont il s'agit. Du reste les faits y énoncés ne sont rien moins que prouvés et devraient tous être discutés.

3) Cette addition est presque exacte, dans le système de Samouel, comme le font voir les résumés que j'ai placés à côté, mais ne concordent point avec les recherches du P. Chahkhathounof, encore moins avec les chiffres du P. Tchamitch et avec les résultats critiques de S. Martin. A-peine y a-t-il espoir d'éclaircir entièrement ces questions.

Olympiades.	De J.-C.	Rome. C. P.	Perse.	Arménie.	Patriarche arménien.	
						S. Sahac, 51 a.[1]).
	417	6	69	4	1	Khosro iustitue S. Sahac, fils de Nersès-le-Grand, héritier du siége patriarcal.

P. En 401[2]), S. Ter Sahac, de la famille Souren-Pahlav, fils de Nersès-le-Grand, petit-fils d'Iousic, petit-fils de S. Grégoire, 51 a. Les magnats arméniens étant venus le prier de s'entendre avec eux, pour décrier leur roi Artachir auprès de Chapouh, roi de Perse, il refusa son consentement, fut destitué du catholicat et remplacé par un certain Sourmac Bardich (sic), homme vain et faux prêtre, qui fut confirmé par Chapouh. Or, dans ce temps-là c'était l'usage, dans quelques contrées d'Asie, de célébrer le même jour, 6 janvier, la Nativité et le Baptême de J.-C. Tous les pays s'accordèrent pour fêter, à la manière de la sainte église romaine, la Nativité le 25 décembre, et le Baptême le 6 janvier. Au temps de S. Jean Chrysostôme on écrivit à toutes les églises et à S. Sahac d'en agir ainsi, en conformité à la sainte église catholique. Comme S. Sahac était relégué dans le canton d'Artavaz, ce fut un obstacle à la chose; cf. infra en 526.

Ac.[2]) De l'inauguration de S. Nersès jusqu'à S. Sahac il s'est écoulé 47 a.; 415 — 47 = 368, inauguration de S. Nersès.

De S. Sahac au comput arménien, 137 a.; 552 — 137 = 415, inauguration de S. Sahac.

De l'Illuminateur jusqu'à Nersès 64 a.; 368 — 64 = 304, inauguration de S. Grégoire.

De Nersès jusqu'au comput arméuien, 184 a.; 552 — 184 = 368, inauguration de S. Nersès.

		C.P.			
299	418	7	70	5	2

Impr. Mesrob, natif de Hatsic, ville (lis. village) de la province de Taron, est nourri et élevé auprès de Nersès-le-Graud, puis nommé secrétaire du palais royal. Bientôt, rejetant les honneurs temporels, il s'adonne à la la vie solitaire et se livre à l'instruction du peuple, par l'explication des livres saints. Ayant éprouvé dans l'exécution de ce plan de graves difficultés, il entreprend d'imaginer des lettres proprement arméniennes, afin de traduire exactement la sainte Bible; car jusqu'alors on faisait usage pour les affaires publiques de caractères persans, dans les choses ecclésiastiques de lettres grecques ou parfois syriaques.

						Vrhamchapouh, 21 a. Ac. 4 a., ce
	419	8	71	1	3	qui est une faute évidente du
	420	9	72	2	4	copiste.

1) Pour ce qui regarde la chronologie des rois sassanides de Perse, comme il y a un désaccord considérable entre les auteurs orientaux et les résultats des recherches critiques des savants européens, je renvoie le lecteur aux notes de la traduction française de Th. Ardzrouni, et au travail de synthèse de M. Patcanof, Опытъ ист. династ. Сассанидовъ по Свидѣтельствамъ арм. писателей, Спб. 1863, traduit en français par Ev. Prudhomme, dans le Journ. asiat. de Paris, 7ᵉ série, t. VII, p. 101 — 238. 1866.

2) Le P. Tchamitch, dans son texte comme dans ses tables, et S.-Martin, dans ses notes sur l'histoire du B.-Empire, t. V, p. 317, sont d'accord pour fixer en 406 ou 408 l'invention du nouvel alphabet arménien: il y a donc ici, chez Samouel, un écart de plus de 15 a. Les éditeurs de Milan, p. 36, n. 1, croient que le surnom de Machtots a été donné à Mesrob, comme correspondent de son vrai nom, qu'ils ne pouvaient prononcer. L'écart me semble trop fort, et, faute de mieux, je suppose que Machtots serait plutôt l'altération de Magistros, mal prononcé et mal transcrit par les Arméniens. Ceux-ci nomment bien *oghogomeni* la fête des Rameaux, en grec *evlogiméni*, la bénie, et nombre d'autres altérations, que l'on pourrait citer.

3) P. A. 11 a., sans l'indication d'interrègne d'un an, fournie par l'Imprimé, à la fin du règne.

4) Né en 354, à Tagaste, en Numidie, évêque d'Hippone en 395, Augustin † en 430, sa fête se célèbre le 28 août.

5) Empereur 1 mai 408 — 28 juill. 450, soit 42 a. et près de 3 m., A. de v. les dates. L'écart est ici de 30 a., pour l'avénement, de 21 a. pour la mort du personnage.

6) Le premier concile d'Éphèse, 3ᵉ écuménique, 22 juin — 30 juill. 431; A. de v. les dates; Bas-Emp. t. VI, p. 63. La première des deux indications qui suivent nous ramène à 387, date du concile de C. P., d'après Samouel; la 2ᵉ, à 324, toutes les deux, en partant de 431. En partant au contraire de 438, on obtient les dates 396 et 431, également fausses. V. une histoire du concile d'Éphèse, par Aug. Thierry, Revue des deux mondes, 1871, 15 nov. p. 242 — 288, sans indication de sources. La 1ʳᵉ session eut lieu le lundi 22 juin 431, 15 j. après la Pentecôte: cette relation est peu honorable pour l'épiscopat.

	Olympiades.	De J.-C.	C. P.	Perse.	Arménie.	Patriarche arménien.	
				Artachir, 3 a.			
		421	10	1	3	5	Commencement de la littérature arménienne; P. Ac.,
	300	422	11	2	4	6	en 423.
		423	12	3	5	7	
Le vénérable Machtots ou Mesrob, avec S. Sahac et leurs compagnons, organisent l'alphabet de Daniel; un an après, ils adoptent les formes des lettres révélées de Dieu, rectifient l'enseignement et traduisent les divines écritures.[2])				**Vrham** ou **Kirman**, 11 a.[1])			
		424	13	1	6	8	
		425	14	2	7	9	
	301	426	15	3	8	10	
		427	16	4	9	11	
		428	17	5	10	12	
		429	18	6	11	13	
	302	430	19	7	12	14	
Impr. Sahac-le-Grand va à Ctésiphon et en revient, comblé d'honneurs et de présents par Artachir, roi de Perse.		431	20	8	13	15	Des élèves sont envoyés à Athènes, à Byzance, à Alexandrie.
		432	21	9	14	16	
		433	22	10	15	17	
P. S. Augustin, le grand docteur de l'église universelle, brillait à Hippone, ville d'Afrique, par l'immensité de sa science et par ses vertus; il passa vers le Christ en sa 76e a., la 29e de son épiscopat.[4])	303	434	23	11	16	18	
				Iazkert, 10 a.[3])			
		435	24	1	17	19	
		436	25	2	18	20	
		437	26	3	19	21	
			Théodose-le-jeune,[5]), 34 a. = A. et P.				
Premier concile à Éphèse, de 200 pères, contre Nestorius, 42 a. après le concile de C. P., 107 a. après celui de Nicée.[6])	304	438	1	4	20	22	30 a., mais la série du règne va jusqu'à à 34.
		439	2	5	21	23	Vrhamchapouh meurt tranquillement;
					Un autre **Khosro**, 1 a.		
		440	3	6	1	24	puis son frère Khosro, 1 a.;
					Chapouh, fils d'Iazkerd, 4 a.		
		441	4	7	1	25	puis le Perse Chapouh, fils
	305	442	5	8	2	26	d'Iazkerd, 4 a. Impr. aj.:

1) Carin, Théodou ou Théodosiopolis, fut fondée par Théodose-le-jeune, en 416, Hist. du Bas-Emp. V, 445; la contrée même où elle s'élève est connue des anciens géographes, et notamment de Pline (l. V, ch. XXIV), sous le nom de Caranitis. Quant au nom d'Arzroum ou Erzroum, il lui fut donné depuis le XII[e] s., lorsque les habitants de la ville d'Arzen-er-Roum, située au voisinage, s'y retirèrent, après que leur patrie eut été saccagée par les Seldjoukides, en 1049.

2) Ce n'est pas en 451, mais bien en 440 que la dynastie Arsacide disparut, par la mort du dernier catholicos, descendant de S. Grégoire. Quant au soi-disant marzpanat de S. Vardan, que Samouel fait commencer en 465, la première année en fut réellement 432, comme on le verra dans la note suivante.

3) S. Vardan-le-Grand, Mamiconian, ne fut pas à proprement parler marzpan d'Arménie pour les Perses, mais simplement général, soit au temps du vrai marzpan Veh-Mihr Chapouh, soit même sous Vasac le Siounien. Il exerça ses fonctions durant 19 a., 432 — 451; Tcham. II, 14, 458. L'imbroglio des commandants arméniens, pour cette époque, est parfaitement expliqué par le savant mékhithariste.

	Olympiades.	De J.-C.	C. P.	Perse	Arménie.	Patriarche arménien.	
		443	6	9	3	27	son père l'avait placé en Arménie, précisément pour attirer le peuple à la religion d'Armazd, et pour le détacher de la foi et de l'alliance des Grecs.
Fondation de la ville de Carin.[1]		444	7	10	4	28	
				Vrham, 21 a.			
					Interrègne, 1 a.		
		445	8	1	1	29	
						Artachès ou **Artachir**, 6 a.	
	306	446	9	2	1	30	
		447	10	3	2	31	
		448	11	4	3	32	
		449	12	5	4	33	
	307	450	13	6	5	34	
		451	14	7	6	35	

Cf. l'an 886. Quand fut supprimée la dynastie des Arsacides[2]) et le patriarcat de la famille de S. Grégoire, depuis lors, il est vrai, S. Sahac vécut encore 16 a. et éclaira l'Arménie des lumières de sa doctrine, mais ce fut sous d'indignes évêques et sous des marzpans perses, tels que Veh-Mihr Chapouh, lieutenant du roi Artachir, sous le méchant Sourmac, remplaçant de Sahac, 1 a.; après Sourmac, Bardicho, pire que lui, 3 a.; après eux Chamouel, également vaurien, 7 a.: Nous les rangerons donc sous la rubrique d'interrègne, et, pour que l'ordre ne soit pas troublé, nous continuerons d'attribuer à S. Sahac les années après la 35e, jusqu'à l'institution du marzpanat de Vardan.[3])

P. Conformément à la prophétie émise par S. Nersès, lors de son empoisonnement, „Après 50 ans le patriarcat et la royauté seront enlevés à ma famille," cela arriva réellement.

				Interrègne, 13 a.		
	452	15	8	1	36	
	453	16	9	2	37	
308	454	17	10	3	38	
	455	18	11	4	39	
	456	19	12	5	40	
	457	20	13	6	41	Impr. Le bienheureux Aghan, de l'illustre maison Ardzrouni, jeune d'âge et
309	458	21	14	7	42	

1) Le second concile, dit le brigandage d'Éphèse, s'ouvrit le 8 août 449. Il y a donc un écart de 12 a. chez Samouel; Hist. de ce conciliabule, par Aug. Thierry, Revue des deux mondes, 15 déc. 1871, p. 721 — 763, très dramatique.

2) Mesrob occupa 6 m. le siége patriarcal, après la mort de S. Sahac, et eut pour successeur, en 441, Ioseph, † en 454: il y a beaucoup de variantes sur la durée du catholicat de ce dernier. C'est par l'inauguration de Ioseph que se termine le 3e et dernier livre connu de l'Hist. d'Arménie par Moïse de Khoren. Th. Ardzrouni, tr. fr. p. 68, dit cependant que cet ouvrage atteignait le règne de Zénon, donc l'année 473. S'il exista autrefois un l. IV de l'Hist. d'Arménie, si du moins les sommaires en étaient rédigés, ce que laisse entendre Th. Ardzrouni, l. c. nous n'en avons pas d'autre témoignage.

3) P. aj. *սր յմս էծ ղէ այսէ ամենայն,* et plus bas, en 472 *սրա կերտեալէիք,* deux additions dont la valeur m'échappe. Après Ioseph, les M^its et l'Impr. omeftent Mélité, de Manazkert, 5 a., et Mosé, du même lieu, 8 a., portés dans les listes de Tchamitch et de Chahkhathounof, omission qui n'est justifiée par rien, et qui laisse une lacune de 13 a., 454 — 459 — 467, dans la chronologie des catholicos arméniens. Mélité siégea 453 — 457, environ 5 a.; son successeur Mosé I, 457 — 465; Giout, 465 — 475, puis Kristaphor I, 475 — 480; Chahkhath, p. 177 sqq.

4) Proclamé 24 ou 25 août 450, † fin janv. 457: écart de 12 a. chez Samouel.

5) Un note de l'Imprimé dit avec raison qu'il existe dans les M^its des variantes sur le chiffre des pères du concile.

Le 4e concile écuménique, transporté de Nicée à Chalcédoine, s'ouvrit fin sept. 451, composé de 525 ou 536 pères. Dioscore, Eutychès et Nestorius y furent anathématisés. Le 28e canon du concile constate l'égalité de prérogatives entre les deux églises de C. P. et de Rome, sauf la primauté résultant de l'antériorité ou de l'aînesse de la seconde. D'où vient l'écart chronologique de 20 a. chez Samouel?

6) Proclamé 7 févr. 457, † en janv. 474.

7) Ac. omet la mention d'Éghiché et transpose à 480 celle des saints Léontians. La mort, ou comme s'expriment les auteurs arméniens, le martyre des saints Vardanians eut lieu le samedi après la Pentecôte, 2 juin 451; celui des saints Léontians le 25 juill. 454: le 1er de ces événements, en la 13e a. d'Iazkert, le 2e en la 15e ou 16e a. de ce prince, la 3e ou 4e de Marcien (v. Th. Ardzrouni, l. I, § IX); M. Dulaurier, Chronol. arm. p. 103, s'en tient au témoignage d'Asolic, pour «le dimanche 26 juill. 453, 15e a. d'Iazkert:» cela peut aussi se soutenir.

	Olympiades.	De J.-C.	C. P.	Perse.	Arménie.	Patriarche arménien.	
		459	22	15	8	43	méprisant la gloire mondaine, se livrait à l'étude des lettres et aux exercices spirituels.
		460	23	16	9	44	
Derechef second concile d'Éphèse[1]), au sujet de Flavien, 24 a. après le premier, Cyrille d'Alexandrie étant mort.		461	24	17	10	45	
	310	462	25	18	11	46	
		463	26	19	12	47	
		464	27	20	13	48	
					Vardan, 17 a.		
		465	28	21	1	49	Devient marzpan, par l'ordre de Vrham.
				Iazkert, 19 a.			
	311	466	29	1	2	50	
		467	30	2	3	51	

Ici se termine l'histoire d'Arménie, écrite par Moïse de Khoren. = M[lts] en 466. Après la mort de S. Sahac le siége épiscopal est occupé par Ioseph, son disciple, 2 a., par l'ordre de Mesrob, qui mourut la même aunée[2])

	Olympiades.	De J.-C.	C. P.	Perse.	Arménie.	Patriarche arménien.	
						Ioseph, 2 a.	
		468	31	3	4	1	
		469	32	4	5	2	
						Ter Giout, 15 a.[3])	
	312	470	33	5	6	1	Giout, disciple de S. Sahac, de la ville d'Arahez, province de Taïk.
		471	34	6	7	2	
			Marcien, 5 a.[4])				
Concile de Chalcédoine, par l'ordre de Marcien et de Pulchérie, soeur de Théodose, pour punir Nestorius. Il y avait 636 pères.[5])		472	1	7	8	3	
		473	2	8	9	4	Eznic et Corioun, disciples de nos interprètes.
	313	474	3	9	10	5	
		475	4	10	11	6	
		476	5	11	12	7	Souffrances des Vardanians, sous Iazkert, racontées dans un beau style, par le bien-heureux Eghiché, le très savant disciple des interprètes arméniens. Le massacre des Léontians eut lieu 2 a. après.[7])
			Léon-le-Grand, 17 a.[6])				
		477	1	12	13	8	
	314	478	2	13	14	9	
		479	3	14	15	10	
		480	4	15	16	11	
		481	5	16	17	12	

1) Sahac Bagratide géra les affaires, 481 — 482, 2 a.; puis Vahan-Magnos ou Mamiconian, 25 a., 485-510. Sur le nom et la personalité de Magnos, soi-disant fils de S. Vardan, et qui n'est autre que Vahan Mamiconian, fils de Hmaïac, frère de Vardan. v. la curieuse note de Tchamitch, II, 458.

2) Vasac, prince de Siounie, d'abord bdéachkh ou gouverneur de l'Ibérie méridionale, pour les Perses, avait pris parti pour ceux-ci contre ses compatriotes, qu'il trahit plusieurs fois dans la guerre nationale soutenue par S. Vardan, contre Iazkert, puis il fut soupçonné de déloyauté par les Perses et mourut en 452; Hist. de Siounie, tr. fr. p. 17.

3) Il siégea 480 — 487.

4) Fils d'une sœur de Moïse de Khoren, surnommé l'Invincible, à cause de la logique vigoureuse dont il fit preuve dans ses discussions avec les Grecs, au sujet du concile de Chalcédoine; v. Tcham. II, 539, Somal et Garégin, dans leurs Histoires de la littérature arménienne.

5) Suivant l'opinion la plus commune, l'ihstorien de l'Arménie mourut âgé de 120 a., en 490; S.-Martin, dans Journ. as. t. II, p. 321; Mkhith. d'Aïrivank, tr. fr. p. 67.

6) Avant Zénon Léon-le-Jeune fut fait empereur en titre, fin de 473 — nov. 474, 10 m.; puis Zénon jusqu'au mois d'août 477, supplanté un moment par Basilique, mourut 9 avr. 491, ayant régné 17 a. 3 m. Son Hénotique ou édit d'union, publié en 482, qui avait pour but de concilier les catholiques et les eutychéens, n'a été ni approuvé ni condamné par l'église romaine.

7) Babgen siége en 487 — 492; écart, 11 a. Puis Ter Samouel, 492—502.

8) On ne sait pourquoi l'Impr. qualifie de *ville* le village d'Othmous, comme aussi la plupart des lieux d'origine des catholicos précédents, contrairement aux définitions des géographes arméniens.

9) Ces chiffres donnent 417 pour l'avénement de S. Sahac et 552 pour l'introduction du comput arménien, ce qui est conforme, d'un côté à la chronologie de Samouel (v. en 417), et de l'autre à la réalité du fait.

10) Lis. à Antioche. Ce Syméon stylite, dit le Jeune, le Thaumastoritès, né en 521 à Antioche, mourut en 596, ayant passé 68 a. de sa vie sur une colonne, au couvent de la Montagne-Admirable.

	Olympiades.	De J.-C.	C. P.*	Perse.	Arménie.	Patriarche arménien.	
					Soumission des Arméniens et interrègne, 6 a.[1])		
	315	482	6	17	1	13	
P. suivant Eghiché, Vasac se repentit, à la vue du ravage de l'Arménie, par Iazkert, et mourut misérablement.[2])		483	7	18	2	14	
		484	8	19	3	15	
				Péroz, 22 a.			
						Iohan Mandacouni, 12 a.[3])	
		485	9	1	4	1	Iohan était du village de Dzakhnot, canton d'Archamouni. P. aj.: par son savoir il régla les cérémonies ecclésiastiques en Arménie, et composa l'hymne: „Seigneur Dieu des puissances.“ Cf. Kiracos, tr. fr. p. 17.
	316	486	10	2	5	2	
		487	11	3	6	3	
					Magnos, 19 a.		
		488	12	4	1	4	
		489	13	5	2	5	
Impr. David le philosophe, né au village de Herth (ou de Nergin, canton de Hark, se fait connaître dans le monde.[4])	317	490	14	6	3	6	Moïse, dit le Père-Grammairien, qui, sur la demande du prince Sahac Bagratide, a écrit l'Hist. d'Arménie.[5])
		491	15	7	4	7	
		492	16	8	5	8	
		493	17	9	6	9	
			45e Zénon, 13 a.[6])				
	318	494	1	10	7	10	
		495	2	11	8	11	
		496	3	12	9	12	
						Ter Babgen, 5 a.[7])	Il était du village d'Othmous[8]), canton de Vanand.
Ac. Depuis l'installation de S. Sahac sur le siége de S. Grégoire, il y a 80 a.; depuis lors jusqu'au comput arménien, 55 a.[9])		497	4	13	10	1	
	319	498	5	14	11	2	
		499	6	15	12	3	Le vénérable Garhnic trouve les reliques de S. Grégoire, dans la caverne dé Mané, qui sont transportées à Thordan; cf. 336.
		500	7	16	13	4	
		501	8	17	14	5	
						Ter Samouel, 5 a.	
Impr. Exploits de Vahan Mamiconian contre les Perses. Syméon stylite florissait à Alexandrie[10]), ainsi que le hiéromonaque Timothée, philosophe, de foi orthodoxe.	320	502	9	18	15	1	Impr. Du village d'Ardzké, canton de Bznounik.
		503	10	19	16	2	
		504	11	20	17	3	
		505	12	21	18	4	
	321	506	13	22	19	5	

1) Couronné le 11 avr. 491, Anastase mourut 9 juill. 518, ayant régné 27 a. et 3 m., moins quelques jours: écart de plus de 10 a. du côté de Samouel, sur la durée du règne, de 16 a. pour l'initiale et de 5 pour la fin.

2) Nos M[its] portent le diminutif Lazaric; Impr. Lazar, qui est le nom généralement reçu. Lazar de Pharbe ainsi qualifié, du couvent dont il fut abbé, est l'auteur d'un récit très intéressant des combats de S. Vardan contre Iezdédjerd II, traduit plusieurs fois en français, et même recomposé en arm. vulgaire.

3) Vahan Mamiconian fut à la tête des affaires en 485 — 510: écart de 20 a. du côté de Samouel.

4) Asolic, tr. russe, p. 57, énonce le même fait dans les mêmes termes, qui me paraissent signifier nettement que Vardan avait réussi à contenir les Alains dans leur limites; cf. Kiracos, tr. fr. p. 19.

5) Amid fut prise par le roi Kobad le 10 janv. 503, après un siége de 3 m; Hist. du Bas-Emp. t. VII, p. 349. Ni la Chron. ar. d'Aboulfarndji, ni la Chron. syriaque, p. 78, tout en donnant de grands détails du siége, ni enfin Michel-le-Syrien, tr. fr. p. 174, ne fournissent la date de l'événement, placé ici, en tout cas, à une mauvaise date chrétienne, à une époque qui ne concorde pas avec le règne de Kobad.

6) Proclamé 9 juill. 518, † 1 août 527, ayant régné 9 a. 21 j. Les Arméniens le nomment Ioustianos.

7) Ghévoud siége 521 — 524; Kristaphor avait siégé 515 — 521.

8) Nersès II siége en 524 — 533, environ 7 a. 3 m. Le concile dont parle Samouel, 2[e] de Dovin, fut tenu en 527; Kiracos, tr. fr. p. 20, n. 8; Tcham. I,I 237 493.

	Olympiades.	De J.-C.	C. P.	Perse.	Arménie.	Patriarche arménien.	
			Anastase, 17 a.[1])				
				Vagharch, 3 a.			
						Mouché, 8 a.	
Lazaric[2]) de Pharbe, historien et orateur.		507	1	1	1	1	Impr. Il était du village d'Aïlaberk, prov. de Cotaïk.
		508	2	2	2	2	Vahan Mamiconian restaura splendidement les églises, et notamment celle du catholicat[3]). Le même resserra les Alains.[4])
		509	3	3	3	3	
				Cavat, 7 a.			
	322	510	4	1	4	4	
		511	5	2	5	5	
		512	6	3	6	6	
		513	7	4	7	7	Impr. Les Arméniens se détachent de Cavat et se préparent à la guerre.
	323	514	8	5	8	8	
						Ter Sahac, 5 a.	
		515	9	6	9	1	Il était du village d'Oughc, canton de Hark.
Cavat prend Amid; P. Ac., en 515[5]).		516	10	7	10	2	
				Dchamasp, 2 a.			
		517	11	1	11	3	
	324	518	12	2	12	4	
				Cavat, de nouveau, 17 a.			
		519	13	1	13	5	
						Kristaphor, 5 a. = Chakh., 6 a.	
		520	14	2	14	1	Il était du village de Tirarhidj, canton de Bagrévand.
		521	15	3	15	2	
	325	522	16	4	16	3	
		523	17	5	17	4	
			Justin, 9 a.[6])				
		524	1	6	18	5	
						Ter Ghévond, 2 a.[7])	
		525	2	7	19	1	Il était du village d'Arest, canton d'Arhbérouni.
	326	526	3	8	20	2	
						Ter Nersès, 9 a.[8])	
P. Il réunit un grand concile à Dovin, par l'ordre de Cavat, roi de Perse, pour séparer l'Arménie des Grecs,							Il était du grand village d'Achtarac, canton de Bagrévand.

1) Comment admettre que le frère cadet d'un homme mort à 120 a., en 490, ait pu survivre 40 a. à son aîné? C'est ce que dit avec raison le P. Tchamitch, I, 780. Aussi fait-il remarquer, en citant ce passage de Samouel, qu'Asolic place le retour de Mambré de ses voyages au temps du catholicos Jean Mandacouni, 480—487; Asolic, tr. russe, p. 56.

2) Couronné le 1 avr. 527, † 14 nov. 565, ayant règné 38 a. 7 m. 13 j.

3) Siège 533—551, 17 a. 5 m. Jean II.

4) Vahan † en 510; Vard gouverne 510—513.

5) La prise d'Antioche par Khosro-Anouchirwan eut lieu en 540; Hist. du Bas-Emp. t. IX, p. 17, en la 11e a. de Justinien; Chron. syr. p. 82; Michel syr., tr. fr. p. 192, sans date précise.

6) Ac. omet ceci; P. aj. 66 a., mais l'ancien chiffre a été gratté et celui-ci ajouté par une main moderne.

7) 543 — 252 = 291, que l'on pourrait à la rigueur faire cadrer avec quelque époque de la vie de S. Grégoire-l'Illuminateur, mais je crois qu'il vaut mieux admettre une erreur de calcul de la part de l'auteur de cette addition et supposer le chiffre 242, qui nous reporte à 301, date très probable et généralement admise du commencement de la prédication de S. Grégoire, 15e a. du roi Trdat.

Quant à l'addition P., qui fait commencer en 545 le comput arménien, elle est de la même main que le reste du M^{it} et ne mérite aucune attention.

8) P. donne 31 a., Ac. 34 a. Mjej, mais la série des années se termine à 30: ce sont donc de simples errata.

9) Tchamitch, Tables chronol., est bien plus près de la vérité en indiquant les 30 a. de Mjej ou Méjej entre 518 et 547. Au reste, la chronologie des marzpans et osticans d'Arménie est encore si peu sûre, que je me contente de renvoyer le lecteur, d'abord au P. Tchamitch, écrivain très consciencieux et connaissant bien les sources, puis aux Mémoires de S.-Martin sur l'Arm. I, 414 sqq.; pour les Bagratides, à mon Addit. IX, p. 156, Add. et éclairciss. à l'hist. de Géorgie.

10) Mosé II, siège 551—580, seul, puis avec Vrthanès, son adjoint, jusqu'en 593.

régla la célébration de la Nativité et du Baptême le même jour, ajouta au Trisagion les mots: „Tu as été crucifié,“ et défendit de se rendre à Jérusalem; cf. en 417.

	Olympiades.	De J.-C.	C. P.	Perse.	Arménie.	Patriarche arménien.	
Éclipse complète de soleil,		527	4	9	21	1	Grandes victoires de Mjej,
suivie d'une horrible famine,		528	5	10	22	2	chef de la famille Gnouni,
Impr. qui se fit sentir même		529	6	11	23	3	contre les Huns envahis-
en Assyrie et en Perse,	327	530	7	12	24	4	seurs.
durant 3 a.							
Retour en Arménie de Mam-		531	8	13	25	5	Mosé Anghéghatsi, élève de
bré, frère de Moïse de Kho-		532	9	14	26	6	Moïse (de Khoren), évêque
ren, qui est qualifié de 3e			**Justinien**, 36 a.[2])				de Bagrévand,
philosophe.[1])		533	1	15	27	7	augmente le nombre des
	328	534	2	16	28	8	orateurs.
		535	3	17	29	9	
				Khosro, 48 a. Impr. 45 a.			
						Ter Ioannès, 15 a.[3])	
		536	4	1	30	1	Il était du village de Sioun-
Vahan étant mort pieusement,		537	5	2	31	2	tzéghoun, canton de Gabé-
son frère Vard lui succéda.[4])					**Vard**, 3 a.		ghéank.
	329	538	6	3	1	3	
		539	7	4	2	4	
Khosro ayant pris Antioche[5]),		540	8	5	3	5	
en transporta les habitants					Marzpans perses; ils sont maîtres		
en Perse, où il les établit,		541	9	6	1	6	de l'Arménie, 4 a., après
sous son nom; Ac. omet ceci.	330	542	10	7	2	7	Vard.[6])
Une peste, la plus affreuse		543	11	8	3	8	Ici l'année 252 depuis S.
que l'on ait vue, et qui		544	12	9	4	9	Grégoire.[7])
commence dans les pays oc-							
cidentaux.					**Mjej Gnouni**, 30 a.[8])		
P. mentionne la peste en 547,		545	13	10	1	10	Le brave Mjej Gnouni chasse
et le commencement du com-	331	546	14	11	2	11	les ennemis et s'empare du
put arménien ici même, en		547	15	12	3	12	pouvoir.[9])
545.		548	16	13	4	13	
		549	17	14	5	14	
Prodiges dans la capitale de	332	550	18	15	6	15	
l'Arménie qui engagent le						**Ter Mosé**, 30 a.[10])	

1) Le cycle de 200 a. d'André s'était en effet ouvert en 353 de J.-C., comme on l'a vu plus haut, chez Samouel, année où la pleine lune pascale tombait au 4 avril, et qui était la 9e du cycle lunaire nicéen: il fut donc achevé en 552. Pour revenir au 4 avril, il suffisait, après le 25 mars, de continuer par 13 avr., 2 avr., 21 mars aucune erreur n'était possible dans la détermination de la Pâque et des autres fêtes qui en dépendent. Toutefois les Arméniens, qui s'étaient déjà détachés des Grecs en beaucoup de choses, comme on l'a vu plus haut, années 417 et 526, accentuèrent encore mieux leur séparation de la hiérarchie et du rite grecs, en adoptant en 552 un comput particulier, et plus tard, en 562, en prenant pour base de tous leurs règlements, et en fixant l'initiale à l'année 1 de leur nouveau comput, le cycle lunisolaire de 532 a., qui était alors, en effet, la norme la plus parfaite, et qui, excepté le défaut radical du comput julien, n'a pas au fond plus d'inconvénients que le calendrier grégorien, admettant lui-même plusieurs erreurs canoniques et astronomiques; v. Kiracos, tr. fr. p. 22. Par le fait, la 1re a. du comput arménien court du jeudi 11 juillet 552 au jeudi 10 juillet 553, ibid. p. XXVIII; elle est donc à cheval sur deux années juliennes.

2) Puisque le calendrier arménien a été fixé en 553, suivant Samouel, cette année devrait être marquée 1 du nouveau comput, mais les Mits et l'Imprimé donnent ce chiffre 554, d'où il résultera une erreur fondamentale de 3 a. dans toutes les dates de notre chroniqueur.

3) Un armistice pour la Lazique fut conclu entre les deux souverains, en 555, et la paix générale, pour 50 a., fut signée en 562.

4) Pour ce fait, mal placé ici, et qui manque à P., v. année 593, 625; Ac. le met en marge, et l'Imprimé dans le texte.

5) Cela veut dire qu'en 562, 10e a. de l'ère arm., pour ceux qui la commencent en 553, les Arméniens adoptèrent le cycle alexandrin de 532 a., mais en le faisant remonter à la 1re année de leur nouveau comput; cf. en 1085, 1096. Sur les manœuvres d'Irion, v. Kiracos, tr. fr. p. 22. Michel-le-Syrien, tr. fr. p. 199, fixe le commencement de l'ère arménienne en 811 de l'ère des Syriens, 34e a. de Justinien, deux synchronismes donnant pour initiale l'année chrétienne 562, puis il ajoute que certains attribuent cette institution au catholicos Nersès, d'autres à Mosé; pour nous il est certain qu'elle appartient à ce dernier. Quant à l'année 562, elle était, pour les Grecs, la fin d'un premier cycle de 532 a., partant de la mort de J.-C.; Muralt, Chronogr. byz., p. 218. Les Arméniens, au contraire, pour s'isoler encore plus des Grecs, firent concorder l'initiale de ce cycle avec celle de leur nouveau comput et du cycle lunisolaire adopté par eux, 552 = 1.



	Olympiades.	De J.-C.	Rome. C. P.	Perse.	Arménie.	Patriarche arménien.	
vénérable Makhoj à croire en J.-C.		551	19	16	7	1	Il était du village d'Eghivard, canton d'Aragadz-Otn.
		552	20	17	8	2	
		553	21	18	9	3	S. Manadjihr, Rajic de nation, que l'on nommait Grigor, meurt martyr.

Ici s'achèvent 553 a. (= 551) depuis la naissance du Christ, et se complète l'évolution des pvescriptions du cycle de 200 a. d'André, après quoi le comput arménien fut institué, pour la raison suivante: lors de l'accomplissement du cycle de 200 a. la pleine lune de Pâques échéait au 25 mars. Le cycle ayant commencé le 4 avril, on ne pouvait reprendre à l'initiale, parce qu'après le 25 mars venait le 13 avril, ce qui laissait 9 pleines lunes de côté. Ainsi l'exactitude des fêtes et toutes les choses étaient dérangées, comme on l'a dit. Les savants de l'époque se réunirent donc et instituèrent le comput arménien, qui règle la Pâque et les autres fêtes. Toutefois on ne put atteindre à l'exactitude, neuf ans durant. En la 10[e] a. du comput, un homme intelligent, nomme Eas, rassembla près de lui des gens d'esprit solide et habiles, qui instituèrent la formule précise, dite le cycle de 500. Telle est l'origine du comput arménien, que nous ferons entrer dans le cadre de nos canons, afin de faciliter la détermination des temps.[1])

							Ère arm.	
Justinien et Khosro ayant fait la paix[3]), l'église jouit d'une prospérité universelle. P. Ce Justinien construit S[e]-Sophie, ainsi que plusieurs autres églises et édifices admirables, à Constantinople.	333	554	22	19	10	4	1[2])	S. Izdibouzit ou Makhoj souffre le martyre pour le Christ, ainsi que Sahac, Samouel et Izmoukh, de la même nation. On place ici la sécession des Ibériens.[4])
		555	23	20	11	5	2	
		556	24	21	12	6	3	
		557	25	22	13	7	4	
	334	558	26	23	14	8	5	
		559	27	24	15	9	6	
		560	28	25	16	10	7	
		561	29	26	17	11	8	
	335	562	30	27	18	12	9	
En cette année fut institué le cycle de 500.[5]) Irion brouilla le canon pascal.		563	31	28	19	13	10	
		564	32	29	20	14	11	
		565	33	30	21	15	12	
	336	566	34	31	22	16	13	Impr. Nersès, patrice, de

1) Justin II, couronné 14 nov. 565, † 5 oct. 578, ayant régné 12 a. 10 m. 22 j.

2) Michel-le-Syrien, tr. fr. p. 201, 205, raconte des apparitions qui eurent lieu dans la 1re a. de Justin, II, et qui ne sont pas sans analogie avec celles-ci; cf. Mkhith. d'Aïriv. tr. fr. p. 74.

3) Ici, comme en 540, l'auteur emploie par anticipation le mot «Tadjic,» signifiant proprement «Arabe, musulman,» que l'Impr. traduit «Saraceni ou Perse-Saraceni.»

4) Élu en 594, quelques mois après la mort de Mosé, Abraham I mourut en 616; cf. Sébéos, tr. russe, p. 86.

5) Tibère-Constantin, couronné 26 sept. 578, † 14 août 582. Dulaurier, Chronol. arm., p. 209, croit pouvoir établir que ce prince régna 574 — 582; or en 574 Tibère fut seulement déclaré césar, non auguste; il s'en tient au calcul qui fixe l'ère des Syriens en 312 — et non 309 — av. J.-C. Pour Samouel, il place l'avénement de Tibère en l'année, reconnue certaine de sa mort; écart de 6 a.

6) Couronné le 13 août 582, † 17 nov. 602.

7) Kirakos, tr. fr. p. 26, fixe à la 10e a. du catholicos Abraham la venue de ces sectaires en Arménie.

	Olympiades.	De J.-C.	C. P.	Perse.	Arménie.	Patriarche arménie.	Ère arm.	
Ac. La droite divine se ma-		567	35	32	23	17	14	race arménienne, vivait à
nifeste dans la sainte cha-		568	36	33	24	18	15	Constantinople.
pelle, il y eut encore un			**Justin**, 14 a.[1])					
autre signe terrible, splen-		569	1	34	25	19	16	
dide et couleur de sang.[2])								
Nouvelle peste. P. Ac. en	337	570	2	35	26	20	17	
569.		571	3	36	27	21	18	
		572	4	37	28	22	19	
		573	5	38	29	23	20	
A cette époque dissensions,	338	574	6	39	30	24	21	
combats, meurtres sans					Marzpans perses[3]), 36 a.			
nombre, captivités, pil-		575	7	40	1	25	22	
lages, emprisonnements,		576	8	41	2	26	23	Les princes arméniens se
famines cruelles, pestes et		577	9	42	3	27	24	révoltent contre les Perses
mille autres désordres, no-	339	578	10	43	4	28	25	et, par l'entremise de Vard,
tamment celui de la reli-		579	11	44	5	29	26	fils de Vahan Mamiconian,
gion.		580	12	45	6	30	27	se livrent aux Grecs.
						Ter Abraham, 23 a.[4])		
		581	13	46	7	1	28	Il était d'Aghbathan, can-
	340	582	14	47	8	2	29	ton de Rhechtounik, et
			Tibère, 5 a.[5])					évêque de ce pays déjà.
		583	1	48	9	3	30	
				Ormizd, 12 a.				
		584	2	1	10	4	31	Il s'élève un nouveau
		585	3	2	11	5	32	trouble, à cause du concile
	341	586	4	3	12	6	33	de Chalcédoine.
		587	5	4	13	7	34	
			51e **Maurice**, 20 a.[6])					Maurice, général
Les vartabieds Grigor et		588	1	5	14	8	35	grec, de race arménienne,
Vrthanès vont en Grèce;		589	2	6	15	9	36	monte sur le trône.
n'ayant rien gagné là, ils	342	590	3	7	16	10	37	
reviennent en maudissant.		591	4	8	17	11	38	

A cette époque[7]) il vint en Arménie des Syriens, beaux parleurs, qui voulaient propager l'hérésie nestorienne; on les maudit et expulsa, mais quelques-uns les accueillirent. Ces gens traduisirent leurs livres mensongers: Le Gortosac, le Kiracosac, la Vision de Paul, la Pénitence et le Testament d'Adam,

1) Suivant une note de l'Impr. quelques $\mathrm{M}^{\mathrm{its}}$ portents Grand schisme. Or c'est ici, à 3 a. près, l'époque précise de la sécession des Ibériens. Le mot arm. շարժմունք signifie proprement «mouvements,» peut-être, à la rigueur. «Tremblements de terre.»

2). Sembat fut nommé marzpan d'Hyrcanie en 591, appelé à la cour de Perse en 599 et autorisé en 608 à aller visiter son pays natal; Kiracos, p. XVI.

3) Chahkhath. omet le catholicos Jean III, qui vivait dans l'Arménie grecque, au temps d'Abraham; v. Kiracos, tr. fr. p. 27. Si la tradition est exacte, ce Jean III serait mort en 616.

4) Maurice étant mort en 602, il y a ici un écart de 5 a. Phocas, couronné le 3 nov. 602, † 5 oct. 610, ayant régné 8 a. moins un mois et quelques jours.

5) Impr. 100,000, $\mathrm{M}^{\mathrm{its}}$ բռ̃ 2000. Autant qu'on peut le savoir, par des témoignages certains, Jérusalem fut prise vers la mi-juin 614. Th. Ardzrouni dit que ce fut 10 jours après Pâques, le 28 du mois de margats, synchronismes qui ne concordent pas. En 614 Pâques tombait le 31 mars, ainsi le 10e jour après la fête était le 10 avril. Or l'année arm. 62 comm. le mardi 26 juin 613 = 1 navasard; 177 j. 26 juin, + 327 j. = 28 margats — 1 = 519 j. — 15 = 504 — 365 = 139 j. = 19 mai 614 il faut donc ou corriger le mois *de juin* chez les Byzantins, ou le jour chez Th. Ardzrouni, tr. fr. p. 80, peut-être aussi l'année, comme l'a fait déjà S.-Martin, et lire: «à la mi-juin 615.» Sans s'embarrasser des autres indications.

l'Enfance du Seigneur, le Sébios, la Grappe de bénédiction, les livres què l'on ne cache pas, l'Explication de l'Évangile, de Manès: qui croit à cela, soit anathématisé.

	Olympiades.	De J.-C.	C. P.	Perse.	Arménie.	Patriarche arménien.	Ère arm.
		592	5	9	18	12	39
		593	6	10	19	13	40
Grandes agitations.[1])	343	594	7	11	20	14	41
		595	8	12	21	15	42
				Khosro, 37 a.			Impr. 38 a.
Sembat Bagratide[2]), ayant bravement triomphé dans maint combat des ennemis de Khosro, est honoré de lui et nommé marzpan d'Hyrcanie[3]). Il va dans le pays et trouve dans le Sakastan des captifs arménie ayant oublié leur langue et littérature, les réforme et lenr fait donner par le catholicos arménien un évêque, nommée Habel, dépendant de la juridiction du siége de S. Grégoire.		596	9	1	22	16	43
		597	10	2	23	17	44
	344	598	11	3	24	18	45
		599	12	4	25	19	46
		600	13	5	26	20	47
		601	14	6	27	21	48
	345	602	15	7	28	22	49
		503	16	8	29	23	50
						Iohannès, 26 a.[3])	Il était du village de Bagaran, canton de Cogovit.

Certains historiens croient que Ter Abraham et Ter Iohannès moururent en la même année, d'autres admettent les chiffres que nous avons adoptés.

	Olympiades.	De J.-C.	C. P.	Perse.	Arménie.	Patriarche arménien.	Ère arm.
		604	17	9	30	1	51
		605	18	10	31	2	52
Fléaux divers.	346	606	19	11	32	3	53
Maurice est tué, avec sa famille et ses fils, par ses propres troupes, à cause de la férocité de son caractère.		607	20	12	33	4	54
			Phocas, 8 a.[4])				
		608	1	13	34	5	55
Le général Khorian prit Jérusalem, où il tua 500,000 hommes, en enleva 2000[5]),		609	2	14	35	6	56
	347	610	3	15	36	7	57

1) Ce David géra les affaires 602 — 624, 632 — 635, en tout 25 a.

2) Couronné 7 oct. 610, † 11 févr. 641, ayant régné 30 a. 4 m. 8 j.

3) Les auteurs arméniens donnent huit variantes de l'année où Mahomet apparut sur la scène; la plupart de ces dates ont leur raison d'être et peuvent s'expliquer suivant le point de vue où l'on se place; cf Kiracos, tr. fr. p. 29; Dulaurier, Chronol. arm. p. 210, 224.

4) P. Ac. Les Ibériens, ayant adopté l'hérésie de Chalcédoine, se séparèrent; dans P. le mot *l'hérésie* est remplacé par le *concile*. Cette indication chronologique est entièrement fausse; v. Kiracos tr. fr. p. 24, Oukhtanès, tr. fr. p. 284 sqq. La sécession eut lieu lors du concile de Dovin, tenu en 596, et fut consommée en cette même année.

5) Inauguré en 617, † en 625.

6) Khosro-Parviz périt le 26 févr. 628, dans un mouvement soulevé contre lui par son fils Chirouïeh, le Sirois des Byzantins; Bas-Emp. xi, 139.

	Olympiades.	De J.-C.	C. P.	Perse.	Arménie.	Patriarche arménien.	Ère arm.	
ainsi que le bois rédempteur de la croix, qu'il déposa dans la trésor du roi Khosro.					David Saharouni, 30 a.[1])			
		611	4	16	1	8	58	Après le massacre des marzpans, Djihr-Bourzen, Djihr-Vchnasp, Héna-Djihr, Vghou-Mihran et autres Tadjics.
		612	5	17	2	9	59	
Sembat Bagratide reconstruit à Dovin l'église de S. Grégoire, en pierres de taille, plus belle, plus admirable qu'auparavant; Impr.		613	6	18	3	10	60	
	348	614	7	19	4	11	61	
		615	8	20	5	12	62	David Saharouni construit la cathédrale de Mren.[3])
			Héraclius, 31 a.[2])					
		616	1	21	6	13	63	
		617	2	22	7	14	64	
	349	618	3	23	8	15	65	Impr. Certains historiens placent l'apparition de Mahomet en cette année, d'autres en 62 arm., d'autres enfin en 68. Cf. a. 95.[5])
		619	4	24	9	16	66	
		620	5	25	10	17	67	
		621	6	26	11	18	68	
	350	622	7	27	12	19	69	
		623	8	28	13	20	70	
		624	9	29	14	21	71	
A cette époque les Ibériens se séparent des Arméniens[4]) à-propos du concile de Chalcédoine, et s'attachent aux Grecs, par l'entremise de leur pasteur Kyron, auquel le pontife Abraham écrit plusieurs lettres de supplication.		625	10	30	15	22	72	
	351	626	11	31	16	23	73	Prise de la ville d'Ardjech.
		627	12	32	17	24	74	
		628	13	33	18	25	75	
		629	14	34	19	26	76	
						Comitas, 8 a.[5])		
	352	630	15	35	20	1	77	Il était du village d'Aghtzik, canton d'Aragadz-Otn. Il rebâtit, plus belle et magnifique l'église de la sainte reine martyre Rhipsime, qui n'était précédemment qu'un édifice vulgaire. Ayant trouvé là les reliques de la sainte, il n'osa ouvrir une boite, scellée des sceaux de S. Grégoire et de S. Sahac, auxquels il joignit le sien, et la déposa au même lieu.
		631	16	36	21	2	78	
Héraclius tua Khosro, roi de Perse.[6])		632	17	37	22	3	79	
				Cavat, 1 a.				
		633	18	1	23	4	80	
	353			Artachir, 2 a.				
		634	19	1	24	5	81	
		635	20	2	25	6	82	
				Khorhem, 1 a.				
Héraclius, pour prix de la restitution de la croix vivifiante, fait roi Khorian,		636	21	1	26	7	83	
				Khosro, 1 a.				
		637	22	1	27	8	84	

1) P. place ces deux personnages avant Khosro.

2) Élu en 625, il se démit en 628.

3) Cette guerre doit être le combat de Cadésiah, livré en 636, où Iezdédjerd fut défait et obligé de s'enfuir au fond de ses états, ayant perdu toutes ses ressources et sa couronne. Cependant M. Dulaurier, Chronol. arm., p. 225, cite un passage de l'Invention des reliques de S. Nersès, où il est dit, qu'en 89 arm. = 640 de J.-C., l'Arménie fut envahie par Abder-Rahim, fils de la soeur de Mahomet, qui pénétra même en Ibérie et soumit une partie de cette contrée. Ce texte paraît se rapporter mieux à l'indication de Samouel.

4) Élu en 628, il † en 639, ayant siégé plus de 10 a.

5) Il fut à la tête des affaires en 636 — 643.

6) Cette addition prend une autre tournure dans les M[its] P., Ac. «Héraclius ayant convoqué un concile dans la ville de Carin, fit venir d'Arménie Ezr. (P. aj. avec plusieurs évêques et princes). Celui-ci (P. aj. par ignorance) ayant cédé dans la discussion au sujet de Chalcédoine, faute d'avoir amené Ioan Maïravanétsi, connu comme très versé dans les divines écritures (P. il maudit Ioan Maïravanétsi, connu comme orthodoxe), à son retour il le chassa et le nomma Maïragométsi, parce que celui-ci lui avait résisté. Pour Ezr, il reçut en récompense de ses concessions le tiers de Coghb et toutes les salines.» On voit que l'Impr. a beaucoup adouci les termes du récit, fort accentués, par contre, dans le M[it] P. Ioan Maïravanétsi, i. e. du couvent de Maïravank, ayant reproché à Ezr sa faiblesse, celui-ci le qualifia Maïragométsi, i. e. de l'étable de Maïr. Le concile en question eut lieu en 629, Tcham. II, 328, 635.

Au lieu des *salines* l'Impr. porte Alesia: ce sont les fameuses mines de sel gemme, de Coghb, Coulp.

7) Hérac lius-Constantin, Constantin III chez Lebeau, associé à son père le 26 janv. 613, couronné seul après la mort d'Héraclius, règna 103 j. jusqu'au 25 mai 641.

8) Les opinions des auteurs arméniens sur Ioan Maïravanétsi diffèrent suivant le point de vue de chacun; v. Tcham. II, 541 sqq.

	Olympiades.	De J.-C.	C. P.	Perse.	Arménie.	Patriarche arménien.	Ère arm.	
qui est tué par ses troupes.				**Born** et **Zarmandoukht**, 1 a. [1])				
P. Ac. en 633.						**Kristaphor**, 2 a. [2])		
Varaz-Tirots Bagratide, fils de Sembat, vient en Arménie, comblé d'honneurs par Khosro.	354	638	23	1	28	1	85	Il était d'une famille distinguée, de l'Apahounik, et très attaché à la religion. Ayant tenté en vain de réformer les mœurs dissolues des grands, il se retira au bout de 2 a. dans un monastère qu'il s'était construit auprès du village d'Oughik, canton de Masiats-Otn, où il vécut dans la retraite, jusqu'à sa mort; Impr.
				Jazkerd, 12 a.				
Guerre d'Arabie; P. Ac. en 637. [3])		639	24	1	29	2	86	
						Ezr, 9 a. [4])		
Héraclius ayant convoqué un concile dans la ville de Carin, le catholicos Ezr céda sur les doctrines du concile de Chalcédoine et reçut en récompense le tiers du canton de Coghb, ainsi que toutes les *salines*, domaines dont les Grecs avaient enlevé la jouissance à nos catholicos. [6])		640	25	2	30	1	87	
					Théodore Rhechtouni, 25 a. [5])			
		641	26	3	1	2	88	Les Tadjics entrent en Arménie, et Théodore y prend le pouvoir; P. Ac. Impr.
	355	642	27	4	2	3	89	
		643	28	5	3	4	90	
		644	29	6	4	5	91	Les Tadjics prennent la ville de Dovin, foudée par Trdat, fils de Khosro, qui en avait fait sa résidence royale.
		645	30	7	5	6	92	Manifestation de l'hérésie des disciples de Iohan Maïragométsi, dont *le chef* s'appelait Sargis. P. aj. Que personne n'ose invectiver le saint père! [8]) = Le mot souligné ici, qui est nécessaire grammaticalement, est ajouté par l'Impr.
	356	646	31	8	6	7	93	
			Constantin, 2 a. [7])					
		647	1	9	7	8	94	
		648	2	10	8	9	95	

A cette époque, apparition du faux prophète des Sarrazins, sectateur de Cérinthe et d'Arius, du nommé Mahomet, issu d'Ismael et d'Agar, élève

1) Lis. de Constant II, petit-fils d'Héraclius. Il y a plusieurs variantes, complètement inconciliables, pour la prise de Dovin: chez Sébéos, le vendredi, 20 du mois de tré, sous Héraclius-Constantin; chez Asolic, en 95 arm. = 646, 7 de J.-C.; chez le même, en 26 Hég. = comm. 17 oct. 646, 2ᵉ a. de Constant, petit-fils d'Héraclius, le 20 de tré; chez Mosé Caghancatovatsi, 6ᵉ a. de Constant = 647; chez Denys de Telmahar, en 952 de l'ère des Séleucides. M. Dulaurier, qui rapporte ces divers témoignages, adopte comme plus probable la 1ʳᵉ a. de Constant, fils d'Héraclius-Constantin, soit 642 = 91 arm., 1 navasard = 19 juin, 20 tré = 6 oct. Tchamitch n'admet pas cette opinion, qui est sujette à de grandes difficultés: suivant lui, Dovin fut assiégée en 639 le 20 de tré = 28 nov. (?), et prise le 6 janv. 640 = 89 arm., le jour même de l'Épiphanie.

2) Khaghard, Khagharth, Khagherd, soit Khalard, et la variante de fantaisie qui vient ensuite, donnée comme si elle était tirée de la Bible, est l'altération du nom de Khaled, l'un des chefs musulmans, combattant contre les Grecs, lors des premières incursions des Arabes en Syrie. Les Khalarth ne sont autres que les soldats conduits par ce chef; Kiracos, tr. fr. p. 30. La plupart des auteurs arméniens qui traitent de cette époque, n'écrivent pas autrement le nom de Khaled. Quant à Khagharthachourth, c'est un mot qui a l'apparence arménienne, régulièrement il faudrait խաղակարթաշուրթ «ceux qui ont des ulcères aux lèvres.»

3) Kiracos, tr. fr. p. 30; Caussin de Perceval, Hist. des Ar. av. l'islam., t. III, p. 400,

d'un moine appelé Bkhira, sectateur d'Arius, dans le désert de Sinaï, où les Ismaélites demeuraient et s'étaient multipliés, depuis que la servante Agar avait été expulsée par Abraham, loin de sa présence.

Or au temps de Constantin, fils d'Héraclius[1]), Dovin ayant été prise, au dire de l'historien 12,000 hommes furent massacrés, le jour de l'Epiphanie, dans l'église de S.-Sargis, en sorte que la sainte table et les fonts baptismaux disparurent sous le sang des morts; plus de 35,000 furent, en outre, faits captifs. Le pontife Nersès rassembla donc les cadavres de ceux qui étaient morts en combattant, dans ladite église, qu'il restaura pour eux.

Dovin fut la résidence du premier commandant de la nation d'Agar, nommé Khaghard — Khaled[2]), celui dont les livres divins disent „que les Khagharthachourth se rassembleront et rassasieront de sang leurs épées.“ Quant il (Mahomet) mourut, après 8 a. de domination, il eut pour successeur Amr — Omar, durant 12 a. Ce Khaghard était venu jusqu'à Damas, en Mésopotamie et jusqu'à la ville d'Amid, qu'il saccagea et mit au pillage. Puis *ayant formé* trois corps, il en envoya un en Grèce, sous Iaz et son conseiller Ioel, qui massacra 70,000 Grecs. En Perse et au voisinage il expédia l'émir Othman et Mavié, qui battirent Myrdat et ses 20,000 hommes, ainsi que sa cavalerie et Mouch, général des Arméniens, et s'emparèrent de tous les pays d'Arménie, de Perse, de Syrie, d'Egypte, des Mars—Mèdes, de la Parthie et de la Palestine.[3])

Or telle fut la cause de leur sortie: il existait dans la contrée de Damas un prince, nommé Sargis, qui avait fait de riches prises sur les marchands ismaélites; en vain Khagherth s'adressa trois fois à lui, avec prières. Comme il ne discontinuait pas, il réunit les troupes de sa nation, gens et chevaux, et, dans une triple invasion, reprit ses biens et ceux de l'ennemi. Après avoir triomphé des Arméniens, il se mit à répandre sa religion et éprouva de la résistance. Or le prince des Ismaélites trouva un compère, nommé Mahomet, égyptien et chef des marchands, connaissant un peu les lois de Moïse, mais ferme adhérent de l'hérésie d'Arius et de Cérinthe. Cet homme proclamait un paradis matériel sur la terre, la satisfaction du ventre par le manger, le mariage après la résurrection; il enseignait aussi une religion contraire à l'ancienne et à la nouvelle: conceptions absurdes, paroles déraisonnables. Il rendait affreusement ridicules les prescriptions du pacte conclu avec Abraham. Là où il est dit: „Tu circonciras tout enfant mâle, le 6e jour,“ lui se mit à circoncire non-seulement les mâles, mais aussi les femmes, et par-là souilla et rendit ridicule le signe de l'alliance du Seigneur. Au lieu de l'immersion baptismale, il employait toujours une simple lotion d'eau, et maintes autres prescriptions, tout-à-fait inconvenantes et risibles. Telles furent, durant 20 ans, les supercheries du législateur, envoyé et général. Après les massacres au pays de Beznounik, d'Aghiovit et de Tarou, ce Mahomet arrêta le sabre, et ces gens soumirent par la parole la plus grande partie des pays. Il confirma, par un serment solennel et par son sceau, ses engagements envers l'Arménie, qui autorisaient la profession du christianisme. Il vendit à

1) Lis. Aboubekr, 2 a.; Omar, 10 a.; Osman, 12 a., en tout 24 a.

Le fait est que certains auteurs arméniens, tels que Vardan et Mkhithar d'Aïrivank, placent en 60 arm. = 611 de J.-C. la première apparition de Mahomet, et que ce dernier mourut en 632; c'est donc réellement 20 ou 21 a. que se prolongea l'existence active du législateur arabe. Le reste, ce ne sont que des variantes, dont les causes sont connues et appréciables; Mém. de l'Ac. des Sc. t. IV, N. 9; Kiracos, tr. fr. p. 31.

2) On trouve de telles listes des premiers khalifes, avec variantes nombreuses de toute sorte, chez Th. Ardzrouni, l. II, §4; chez Asolic, tr. r. p. 91. Je ne les défends pas ni n'essaie de les rectifier *in globo*, les indications de détail se trouveront en leur lieu. Seulement je signale le nom d'Ebn-Méreth, qui n'a aucune analogie avec les nom et surnom de Motazem, frère et successeur de Mamoun.

*) Le premier éditeur de Samouel d'Ani a titré «patriarche» le chef de la hiérarchie arménienne, ce qui est la vraie traduction du mot Հայրապետ, et j'ai suivi jusqu'ici son exemple. Toutefois le nom de «catholicos» étant généralement adopté par les historiens arméniens et plus connu des lecteurs, je le substituerai désormais au précédent, en faisant observer qu'aujourd'hui le chef ecclésiastique d'Edchmiadzin prend le titre de «catholicos — patriarche de tous les Arméniens.»

3) Les Arméniens le nomment Constantin, par ce qu'ils ne font pas de différence entre ce nom et ceux de Constant, Constance. Avant Constant II, Héracléonas fut quelque temps empereur, en 641; la même année, au mois d'octobre, Constant fut inauguré et mourut vers la fin de sept. 668.

4) Je laisse telle qu'elle est cette indication, dont l'inexactitude est évidente.

5) Au lieu de cette rubrique, l'Impr. porte: Aboubekr, 14 a., puis vient la série de ces 14 années, qui se termine en 664, comme celle de 38 a. de nos M[its]. Or en aucun cas il n'est possible de dire qu'Aboubekr, seul, ait été khalife jusqu'en 664, puisqu'il est avéré qu'il ne régna que 2 a. et mourut en 634.

Mahomet † 7 ou 8 juin 632, dans sa 63[e] a., ayant exercé le pouvoir 20 a.; Aboubekr † le 23 août 634, après un règne de 2 a. 3 m. et quelques jours; Omar † le 3 nov. 644; Othman, 17 juin 656, ayant régné 11 a. et un peu plus de 6 m.: en tout 14 a., pour le trois premiers khalifes. Dans ma traduction de Kiracos, p. 31, n. 7, 8, des chiffres un peu différents de ceux-ci, sont tirés de G. Weil, Geschichte der Khalifen. Pour Ali, le 4[e] khalife, dont Samouel ne parle pas, il mourut le 21 janv. 661, ayant régné 4 a. et un peu plus de 7 m.

6) P. commence cette série, dont l'initiale manque, par l'année 26.

7) Il n'y a pas de raison pour qu'en cette année 9[e] du cycle lunaire, la célébration de la Pâque aît suscité un schisme dans l'église; lis. en 114 arm. = 665, où a chose est arrivée réellement, bien que les historiens n'en parlent pas; Kiracos, tr. r. p. XLI; cf. infrà, 753.

ces gens leur foi, en exigeant de chaque maison 4 drams — dirhems, 3 boisseaux de froment, un sac à mettre sur le cheval, une corde de crin et un gant. Il était pourtant défendu d'exiger cet impôt des prêtres, des nobles et des cavaliers. Après la conquête de pays divers, il s'appela Amir-el-Mouminin. Mahomet étant mort après 20 a., Aboubekr, Othman et Omar eurent le pouvoir durant 38 a.[1])

P. Les Tadjies se divisent encore en quatre sections; Chafeïtes, Hanéfites, Hanbalites et Malékites. Ce misérable Mahomet était âgé de 40 a. lorsqu'il fonda sa fausse religion, et domina 24 a.; à 63 a. il termina son abominable vie et descendit en enfer.

Impr. En ce temps-là prit fin aussi l'empire des Perses, dits Sassanides, ayant duré 420 a.; leur sceptre passa aux Sarrazins, dits Amir-el-Mouminin.

Ibid. Amir-el-Mouminin: Mahomet, 20 a.; Aboubekr, 8 a.; Othman, 10 a.; Omar, 20 a.; Moavia, 22 a.; Mervan, 1 a.; Iézid, 3 a.; Abdelmélik, 22 a.; Vélid, 4 a.; Omar, 2 a.: Hicham, 19 a.; Vélid, 1 a.; Mervan, 8 a.; Abdallah, 22 a.; Abdelaziz, 3 a.; Mehdi, 9 a.; Mousa, 10 a.; Haroun, 23 a; Mahomet, 5 a.; Mamoun, 27 a; Ebu-Méreth (Motazem), 9 a.; Haroun, 18 a.; Djafar, 11 a.: leur mémoire soit effacée par l'oubli![2])

Olympiades.	De J.-C.	C. P.	Perse.	Arménie.	Catholicos.	Ère arménienne.	
					Nersès, 20 a. *)		
	649	3	11	9	1	96	Il était de la province
		Constant, 28 a. [3])					de Taïk et précédemment
357	650	1	12	10	2	97	évêque de ce pays.

P. Ac. En la 24° a. de la tyrannie d'Aboubekr, d'Othman et d'Omar, la 1re de Khaghrth, la 48° de Mahomet, chez lee Ismaélites[4]), la dynastie perse de Sassan fut anéantie; je mentionnerai en son lieu la race des Ismaélites.

			Aboubekr, Osman et **Omar**, 38 a.[5])				
	651	2	25.[6]) 1	11	3	98	
	652	3	26. 2	12	4	99	
	653	4	27. 3	13	5	100	
358	654	5	28. 4	14	6	101	
	655	6	29. 5	15	7	102	
	656	7	30. 6	16	8	103	
	657	8	31. 7	17	9	104	
359	658	9	32. 8	18	10	105	
	659	10	33. 9	19	11	106	Schisme, à cause de la Pâque. [7])
	660	11	34.10	20	12	107	Sédition à Érivan, dont

1) P. Ecrit Chapouhic: c'est le nom d'un historien, Chapouh Bagratide, aujourd'hui perdu, qui a vécu au IX[e] S. et a fourni beaucoup de notices à Jean-Catholicos. Je crois que Samouel veut parler d'un soulèvement momentané des Arméniens contre les musulmans, vers l'année 655, mentionné en effet par Asolic, tr. r. p. 70, et par Tcham. II, 358, qui coûta la vie à 1775 otages arméniens, massacrés en représaille, par l'ordre du khalife. Du reste ce passage de Samouel est tiré de Jean-Catholicos. éd. de Jérus. p. 65, sous le catholicos Anastase.

2) Hamazasp Mamiconian géra les affaires, 654 — 658, 5 a.

3) Inauguré en 661 † en 667.

4) Une note de l'Impr. attribue à Anania de Chirac, le même dont il est ici question, un ouvrage de chronologie, portant qu'entre l'exode des Juifs et la construction du temple de Jérusalem il s'est écoulé 490 a.

Anastase, pour substituer le calendrier julien, avec bissextile, à l'arménien, qui n'en avait pas, voulait faire ajouter à ce dernier un jour tous les quatre ans. Anania avait préparé à cet effet tous les calculs, mais la mort d'Anastase et probablement aussi l'opposition du clergé empêchèrent la réalisation de ce plan, qui ne fut mis à exécution qu'en 1118; Dulaurier, Chronol. arm. p. 114.

5) Grégor Mamiconiar, 659 — 682 de J.-C., 24 a., suivis de 2 a. d'interrègne.

6) Siégea 667 — 677: dans les M[its] la confusion est facile entre les deux noms Eghia et Israel, écrits en abrégé. L'Impr. dit Israel.

7) Extrait de Jean-Catholicos, éd. Jérus. p. 64. Le Persan chrétien ici nommé était de race royale et fut baptisé par les soins du prince Grigor Mamiconian, qui lui donna le nom de son père David. Il fut martyrisé quelques années plus tard; Asolic, tr. r. p. 73, en 693 de J.-C.

8) Constantin-Pogonat régna fin sept. 668 — sept. 685, soit 17 a. et environ 2 mois; Lebeau le nomme Constantin IV, particularité qui se prolonge dans toute la série des Constantin, parce qu'Héraclius-Constantin, grâce à son double nom, n'a pas de No.

9) Sahac III siégea 677 — 703.

Olympiades.	De J.-C.	Rome. C. P.	Perse.	Arménie.	Catholicos.	Ère arménienne.	
	661	12	35.11	21	13	108	vous trouverez le détail
360	662	13	36.12	22	14	109	chez les historiens antérieurs. Chapouh[1]) et
	663	14	37.13	23	15	110	Asolic en parlent.
	664	15	38.14	24	16	111	Les Grecs brûlent Dovin et Ptiz.
			Moaviah, 22 a.				
	665	16	1	25	17	112	
				Hamazasp, 7 a.[2])			
361	666	17	2	1	18	113	
	667	18	3	2	19	114	
	668	19	4	3	20	115	
					Ter **Anastase**, 6 a.[3]).		
	669	20	5	4	1	116	Il était d'Acorhi, canton de Masiats-Otn.
362	670	21	6	5	2	117	
	671	22	7	6	3	118	
	672	23	8	7	4	119	Construction à Aroudj
				Grigor, 10 a[5]).			d'une cathédrale, où
	673	24	9	1	5	120	fut baptisé David, martyr
363	674	25	10	2	6	121	du Christ, venu de Perse,
					Ter **Israel**, 6 a.[6])		où il s'appelait Sourhan. Il souffrit le martyre et fut pendu à Dovin.[7])
	675	26	11	3	1	122	Impr. certains placent ici
	676	27	12	4	2	123	Elia ou Ter Israel, 8 a.
	677	28	13	5	3	124	
		Constantin, fils de **Constant**, 14 a.[8])					
364	678	1	14	6	4	125	
	679	2	15	7	5	126	
	680	3	16	8	6	127	
					Sahac, 23 a.[9])		
	681	4	17	9	1	128	Il était du village d'Arcounachen, canton de
365	82	5	18	10	2	129	Tzorophor, et avait été évêque de Rhotick.
				Nersès, 3 a.			

Le patriarche Anastase mande auprès de lui le grand docteur Anania[4]), du village d'Ani, pour établir un calendrier fixe, à l'exemple des autres nations. Celui-ci s'en occupe avec beaucoup de zèle, mais lorsqu'on était sur le point de convoquer un concile, S. Anastase mourut, le projet fut abandonné, par suite des circonstances, et l'on continua l'ancien usage.

1) Iézid, fils et successeur de Moaviah, † le 11 nov. 683, après 3 a. 8 m. de règne. Moaviah II, son fils, occupa le khalifah durant 3 m., ou, suivant d'autres, seulement 40 j.

2) 690 → 693, 3 a., puis 2 a.

3) Philon, dit Tiracatsi ou Chiracatsi, est connu, pour avoir traduit en arménien l'Hist. eccl. de Socrate, non toutefois sans l'avoir altérée en plusieurs endroits; Tcham. II, 375; Quadro d. st. lett. di Armenia, p. 43; Garégin, Hist. de la litt. arm. (en arm.), I, 365. Il en existe des M[its] incomplets à la bibliothèque d'Edchm. № 1619, 1682, 925, 917, 920 du Catal. publié à Tiflis.

4) Mervan II, successeur de Moaviah II, fut tué au mois de ramadan 65 H. = avril 685, après un an et 2 mois de règne.

5) Empereur en 685, Justinien II Rhinotmète, est mutilé en 695 et s'enfuit. Rétabli en 705, après Apsimare, il meurt 11 déc. 711.

6) Abdalmélik, fils de Mervan, † le 14 chéval 86 H. = 8 oct. 705, après 20 a. 7 m. ou un peu plus de 21 a. lunaires.

7) En 695, 10e a. de Justinien II; Muralt, Chronogr. Byz. p. 319.

8) En 700, Dul. Chronol. arm. p. 237.

9) Léonce règne 695—698.

10) Elia siége 703—717.

11) Nos M[its] portent: «Mahmet relâcha (արձակեաց) la mer de Gégham.» Le fait de l'occupation de l'île de Sévan, située au NO. du lac de Goghtcha, est attesté par les historiens, notamment par Jean-Catholicos, éd. Jérus. p. 66, mais nos M[its] s'expriment ici d'une manière trop laconique. Sous le catholicos Sahac, dit Jean-Catholicos, et au temps du prince Sembat Bagratide, un ostican ismaélite nommé Mrovan, fit de grands ravages en Arménie. Il ne put du premier coup occuper l'île de Sévan, qui ne tomba entre ses mains que deux ans plus tard. Après Mahmet il vint en Arménie un autre ostican, nommé Abdallah,... «Il faut croire que Mrovan et Mahomet sont la même personne, car l'éd. de Moscou, de Jean-Catholicos, p. 54, s'exprime de même. Vardan, tr. r. p. 90, porte «que le khalife Mrovan, fils et successeur de Moaviah, avait envoyé l'ostican Mahmet, conquérant de l'île de Sévan. Il y a là absence complète de chronologie.

12) Apsimare (Tibère) règne 698 — 705, 7 a.

	Olympiades.	De J.-C.	C.	Perse.	Arménie.	Catholicos.	Ère arménienne.	
		683	6	19	1	3	130	Grigor Mamiconian ayant
		684	7	20	2	4	131	été tué dans un combat
		685	8	21	3	5	132	contre les Khazars, Ner-
					Achot, 3 a.			sès lui succéda.
	366	686	9	22	1	6	133	Achot, fils de Biourat, 4 a.
				Iézid, 4 a.[1]				8 m., de 685, 1re a.
		687	10	1	2	7	134	de Justin Rhinotmète, à 689.
		688	11	2	3	8	135	Achot est tué par les
					Nersès Camsaracan, 3 a.[2]			Tadjics.
Impr. Grigor, évêque d'Ar-		689	12	3	1	9	136	
charounik et le vartabied Philon[3]) brillaient par	367	690	13	4	2	10	137	
				Mervan, 1 a.[4])				
leur science, sous le gou- vernement de Nersès		691	14	1	3	11	138	
Camsaracan.[6])			**Justin**, 12 a.[5])					
				Abdelmélik, 21 a.[6])				
					Sembat, 20 a.			Sembat Bagra-
		692	1	1	1	12	139	tide, dit Biourat — fils
		693	2	2	2	13	140	de Biourat — occupe le
Justin a le nez coupé, dans une sédition des	368	694	3	3	3	14	141	pouvoir (695 — 703, 9 a.).
troupes[7]), s'enfuit dans		695	4	4	4	15	142	Mslim fortifie la muraille
l'Inde (chez les Huns) et,		696	5	5	5	16	143	d'enceinte de Mamestia
ayant fait périr ses		697	6	6	6	17	144	— ou Mopsueste.[8])
grands, recouvre l'em- pire.	369	698	7	7	7	18	145	Hiver rigoureux; la mer
		699	8	8	8	19	146	de Pznounik est gelée.
Impr. La patriarche Sahac,		700	9	9	9	20	147	Dévastation du couvent
homme d'une sagesse et		701	10	10	10	21	148	de S.-Grégoire, à Ba-
d'une pureté de moeurs	370	702	11	11	11	22	149	grévand ou Bagavan.
remarquables, est emmené prisonnier par Abdallah,		703	12	12	12	23	150	Impr. place le second fait en 700.
à Damas, avec d'autres			**Léon**, 3 a.[9])			**Ter Elia**, 14 a.[10])		
princes de notre nation.		704	1	13	13	1	151	Mahomet, après une ba-
		705	2	14	14	2	152	taille sur la mer de Gé-
	371	706	3	15	15	3	153	gham, prend l'île de Sé-
			Apsimare, 4 a.[12])					van.[11])

1) Il y a tant de variantes, inconciliables entre elles, relativement à ce fait, variantes réunies dans l'Hist. de Siounie, tr. fr. p. 83, n. 2, et Dulaurier, Chron. arm. p. 238, que je crois très probable qu'il y eut plusieurs massacres d'otages arméniens, notamment en 700, 704, 736. C'est, au reste, ce qu'affirme la Petite bibliothèque arm., t. XIII, citée par Dulaurier, Chron. arm. p. 239.

2) Justin II. v. sup. en 692.

3) V. Tcham. II, 384. Depuis les mots: Partout où il allait..., ceci ne se trouve, jusqu'à la fin du § , que dans les M[its] P., Ac. Comme la phrase a quelque chose de louche, je l'ai traduite dans le sens donné par le P. Tchamitch, ne l'ayant retrouvé jusqu'à-présent chez aucune des autorités citées par cet auteur.

4) Vélid, successeur d'Abdalmélik, † le 15 de djoumadi 1[er] 96 H. = 23 févr. 715, ayant régné 9 a. et 5 m.

5) Philippique-Bardan, proclamé à la mi-décembre 711, † 3 juin 713. C'était un Arménien, auquel nos M[its] ne donnent que 3 a. de règne. A la rigueur il ne régna qu'un an et 7 mois. Son successeur immédiat fut Artémius-Anastase, puis Théodose, puis Léon-l'Isaurien.

6) Jean III, le Philosophe, siégea 718 — 728.

7) Sur le concile de Manazkert (Tcham. II, 252, 607) qui paraît avoir eu lieu en 726, les opinions des auteurs arméniens sont très partagées. Ce qui reste certain, c'est que Jean de Ticor — infrà, en 725 — qui avait adopté les fausses doctrines de Julien d'Halycarnasse et les avait soutenues dans un conciliabule, à Manazkert même, fut excommunié par le catholicos Jean III le Philosophe.

Olympiades.	De J.-C.	Rome. C. P.	Perse.	Arménie.	Catholicos.	Ère arménienne.	
	707	1	16	16	4	154	L'émir Cassim massacre les princes du Vaspouracan. Cf. en 711.[1])
	708	2	17	17	5	155	
	709	3	18	18	6	156	
372	710	4	19	19	7	157	
		Justin, 6 a.[2])					
	711	1	20	20	8	158	P. Les princes arméniens furent brûlés à Nakh-

tchévan; v. suprà. Hermon, Trdat, Azaria, Ezéchiel et Kiracos, disciples d'Anania, étant allés à Jérusalem et s'étant rangés avec les dyphysites, le véritable docteur Anania ne les accueillit pas à leur retour; partout où il allait, il les accusait d'être une cause de blasphêmes, afin que personne n'osât parler ni les croire.[3])

En cette année les princes arméniens furent brûlés à Nakhtchévan, ce qui fait que la série des commandants est interrompue. Ter Iohannès, dans sa belle Histoire, s'exprime ainsi: „La domination des Agariens ayant prévalu en Arménie, nos magnats se trouvaient annulés, ceux qui restaient subissaient le joug où se cachaient; ce qui fait, ajoute-il, qu'il y a lacune dans notre Histoire, en ce qui les concerne. Mais au temps du catholicos Trdat les incursions des ennemis ayant cessé, je replacerai de nouveau les princes dans la série chronologique. Ac. en 712.

	712	2	21	9	159	
			Vélid, 9 a.[4])			
	713	3	1	10	160	
373	714	4	2	11	161	
	715	5	3	12	162	Impr. Susanne, fille de Vahan Camsaracan, tombe au pouvoir de l'ennemi et souffre le martyre à Kharan.
	716	6	4	13	163	
		Philicos Vardan, 4 a.[5])				
	717	1	5	14	164	
				Iohan, d'Otzoun, 11 a.[6])		

S. Iohan le Philosophe releva la majesté de l'église par d'excellentes lois. Appelé *à la cour* du prince des Sarrazins, il le frappa tellement par la beauté de sa tenue, qu'il fut comblé d'honneurs. P. Ac. en 723; appelé *au village* du prince.

P. aj.: Il réunit un concile à Manazkert, par l'ordre du chef des émirs et du consentement du khalife de Bagdad, concile[7]) auquel assistèrent six évêques syriens, et qui posa unanimement pour règle de confesser une seule nature, volonté et operation chez le Christ; défendit l'emploi de l'eau dans le mystère de la

1) P. Ac. Théodose 1 a. L'Impr. l'omet avant et même après Artémius.

Artémius-Anastase, proclamé le 4 juin 713, détrôné en 715, après 2 a. 7 m. et 12 j. de règne, A-peine inauguré, il eut à combattre Théodose, celui même qui causa sa chute, et qui fut empereur, de janvier ou février 716 à mai 717, environ 14 mois et que nos M[tts] ont placé en 720, avant Artémius.

2) Léon III l'Isaurien, proclamé 25 mars 717, † 18 juin 741, règne 24 a. 2 m. 25 j.

3) Soliman, frère et successeur de Vélid, † le 10 de safar 90 H. = 22 sept. 709, ayant régné 2 a. 7 m.

4) Omar II, petit-fils de Vélid, † 20 ou 25 redjeb 101 H. = 5 ou 10 févr. 720, après 2 a. 6 m. de règne.

5) L'année arm. 171 = 720 de J.-C. n'eut pas de Fausse-Pâque puisque bien que ce fût la 17[e] a. du cycle lunaire nicéen, la pleine lune pascale tombant la dimanche 5 avril, la Pâque tombait régulièrement au 12 A. pour les deux nations.

6) Iézid II, oncle d'Omar, † 26 chaaban 105 H. = 27 janv. 724, après 3 a. 11 m. de règne.

7) David I, élu en 729, † en 741, siège 12 a.

8) Hicham, frère et successeur de Iézid II, † 6 rébi 1[er] 125 H. = 6 févr. 743, après 20 a. et quelques jours de règne.

messe, prescrivit de rompre le jeûne du carême le jour du grand samedi, de ne point donner la communion au peuple le jour du grand jeudi, tout en disant d'offrir le sacrifice quand le Seigneur n'est ni crucifié ni ressuscité; enfin il permit l'usage du poisson, de l'huile, du vin, de la soupe, du fromage, des oeufs; v. Kiracos, tr. fr. p. 36 n. 1, les diverses opinions sur ce catholicos.

	Olympiades.	De J.-C.	C. P.	Perses.	Catholicos.	Ère arménienne.	
	374	718	2	6	1	165	
		719	3	7	2	166	
		720	4	8	3	167	
			Artémius, 1 a.[1])				
		721	1	9	4	168	
			Léon, 24 a.[2])				
				Souliman, 2 a.[3])			
	375	722	1	1	5	169	Souliman prend Derbend.
		723	2	2	6	170	
				Omar, 3 a.[4])			
		724	3	1	7	171	P. Fausse-Pâque.[5])
		725	4	2	8	172	Mort d'Achot Bagratide. P.
	376	726	5	3	9	173	Ac. Massacre des pourceaux,
				Iézid, 6 a.[6])			de son temps. P. Ex-
		727	6	1	10	174	communication de Iohan
		728	7	2	11	175	Ticorétsi: en 726; cf. Tch.
					David, 13 a.[7]).		II, 611.
		729	8	3	1	176	Impr. P. Ter David était
	377	730	9	4	2	177	d'Aramonk, canton de Co-
		731	10	5	3	178	taïk, où il bâtit une église,
		732	11	6	4	179	qui fut sa résidence, et y
				Cham-Hécham, 19 a.[8])			transféra,
		733	12	1	5	180	de Dovin, le siége patriar-
	378	734	13	2	6	181	cal, pour se soustraire aux
		735	14	3	7	182	persécutions de la race scé-
		736	15	4	8	183	lérate de Mahomet.
		737	16	5	9	184	
	379	738	17	6	10	185	
		739	18	7	11	186	
Incendie du couvent de S.-		740	19	8	12	187	
Grégoire.		741	20	9	13	188	

1) Trdat, élu en 741, † en 764.

2) Constantin-Copronyme, empereur 18 juin 741, † 14 sept. 775, ayant régné 36 a. 2 m. 28 j.

3) Les Vies des saints donnent trois variantes pour l'année arménienne où le fait eut lieu: 186, 7, 8 = 737, 8, 9 de J.-C., pour le mois et le quantième, ainsi que pour l'hebdomadaire et les autres circonstances. Ainsi on peut s'en tenir à 737, 18 mars, avec M. Dulaurier, Chronol. arm. p. 242; cf. Kiracos, tr. fr. p. 35, n. 2. En tout cas Samouel est bien loin de l'exactitude: cf. Mkhithar d'Aïrivank, tr. fr. p. 80. Jean-Catholicos, éd. de Jérus. p. 70, dit que Vahan fut martyrisé sous Omar II, dans la ville de Roudzaph, en Syrie; il est seul à donner cette date, à indiquer cette localité. Toutefois on peut entendre le mot *martyrisé*, non comme indiquant la mise à mort, mais les souffrances particulières auxquelles ce saint fut exposé de la part des musulmans, chez qui il était détenu en otage.

4) Vélid II † le 27 de djoumadi 1er 126 H. = 16 avril 744, ayant régné 1 a. 2 m. 10 j. Ses deux fils qui lui succédèrent, ne gardèrent le pouvoir que peu de temps. Iézid III † 12 oct. 744; Ibrahim (chez Vardan, Souleïman), ne fit que passer en la même année; aussi Samouel ne les mentionne-t-il pas; Vardan, tr. russe, p. 95.

5) Non en 753 ni l'année suivante, mais bien en 209 arm. = 760 de J.-C., il y eut Fausse-Pâque; Muralt, Chronogr. byzant., p. 358; Kiracos, tr. fr. p. XLI.

6) Mervan II, le dernier khalife ommiade, qui s'était emparé du pouvoir, périt 26 dzoulhidjah 132 H. = 5 août 750, après un règne d'un peu moins de 6 a. C'est le Mourwan-Qrou — le Sourd — des historiens géorgiens. Celui qui a ravagé impitoyablement la Géorgie sous Iézid II et ses successeurs.

7) Abdallah Aboulabas Es-Safah † 13 dzoulhidjah 136 H. = 9 juin 754, après un règne de 4 a.; c'était le premier khalife abbasside.

8) Abou-Djafar Mansour (en arm. Djafar Abdallah El-Mansour), frère d'Es-Safah, régna 22 a. 7 m. et † le 6 dzoulhidjah 156 H. = 7 oct. 775. Les deux Abdallah, au dire de Vardan, p. 95, étaient fils du khalife Hicham: ce sont eux qui firent opposition à Mervan et finirent par le tuer dans une bataille.

	Olympiades.	De J.-C.	C. P.	Perse.	Catholicos.	Ère arménienne.	
					Trdat, 23 a.[1])		Il était du village d'Othmous, canton de Vanand, pieux et brillant de toutes les vertus.
	380	742	21	10	1	189	
		743	22	11	2	190	
		744	23	12	3	191	
		745	24	13	4	192	
			Constantin, 37 a.[2])				
Constantin, fils de Léon, à été surnommé Cavalinos, ou ramasseur de fumier, parce que les troupes tadjiques étant rassemblées au bord d'une rivière, il fit réunir et jeter du fumier dans le courant, ce que voyant les ennemis, ils supposèrent que cela provenait d'une armée immense, prirent peur et s'enfuirent. On raconte aussi qu'en un même jour il tua sept lions.	381	746	1	14	5	193	
		747	2	15	6	194	Vahan, fils de Khosro, prince de Goghthn, souffre courageusement le martyre pour le Christ.[3])
		748	3	16	7	195	
		749	4	17	8	196	
	382	750	5	18	9	197	
		751	6	19	10	198	
				Vélid, 2 a.[4])			
		752	7	1	11	199	
		753	8	2	12	200	Schisme au sujet de la Pâque[5]); P. omet, Ac. en 754; cf. en 659, 724.
				Mervan, 6 a.[6])			
	383	754	9	1	13	201	
		755	10	2	14	202	
		756	11	3	15	203	Impr. Sahac, prince Bagratide, plein de vertu et aimant la paix. A cette époque Sahac et Hamazasp, deux fils de Vahan, prince Ardzrouni, se jettent sur des envahisseurs entrés dans le Vaspouracan, en tuent beaucoup et succombent enfin glorieusement sous les coups des ennemis; Ghévond, tr. fr. p. 92, au temps du second Abdallah; Th. Ardzrouni omet ce fait.
Impr. Mahomet le jeune fait une expédition en Arménie, et s'en rend maître, ainsi que de la Perse.		757	12	4	16	204	
	384	758	13	5	17	205	
		759	14	6	18	206	
				Abdallah, 3 a.[7])			
		760	15	1	19	207	
		761	16	2	20	208	
Deux astres apparaissent, l'un en orient, l'autre en occident.	385	762	17	3	21	209	
				Abdallah, 22 a.[8])			
		763	18	1	22	210	
		764	19	2	23	211	

1) Achot, 743—757, 15 a.; puis Eghia, 2 a. 758—760; Sahac patrice, 760 — 765, 6 ans.

2) Trdat II, siégea 764—767.

3) Par suite d'une erreur typographique, l'olympiade 386, dans l'Impr., n'embrasse que les années 766, 767, erreur qui se prolonge jusqu'à l'année 408.

4) Sion siége 767—775, Le nom de son village natal est incertain, et la position inconnue. C'est le P. Chahkhathounof et Tchamitch, qui le placent dans l'Aragadz-Otn. D'autres autorités font naître Sion à Bagovan et même à Bovoinik de Bagovan, au pied du mont Sim; Arm. anc. p. 512. Or le mont Sim ou de Sassoun est bien à l'O. du lac de Van. Quant à Bagovan, village ou canton, la position n'en est pas connue positivement, si ce n'est pas la localité ainsi nommée, canton de Bagrévand, aux sources de l'Araxe.

5) Tcham. II, 414, place le fait en 781, et ne cite là d'autres autorités que notre Samouel, ainsi que Vardan, qui ne dit que quelques mots à ce sujet, tr. russe p. 96. Cependant M. Dulaurier, Chronol, arm. p. 247, après avoir établi par le calcul que la chose a dû se passer en 209 arm. = 760, 1, prouve par le texte de Ghévond, d'où Samouel paraît avoir tiré ces notices, que les Arméniens furent en effet battus en deux rencontres, le samedi 4 hrotits = 18 avril, et le lundi 13 hrotits = 27 avril 761, au temps d'Abdallah El-Mansour. Sur ces déterminations j'observe: 1° le texte de Ghévond donne pour seconde date «le lundi 14 hrotits,» que le savant français a corrigé heureusement. 2° Samouel dit que le massacre eut lieu «aux jours de la Pâque;», or en 761 Pâques tombait le 29 mars, qui est bien loin du milieu d'avril. tandis qu'en 762, Pâques tombait le 18 avril. Mais si l'on recule d'une année la bataille dont il s'agit, les deux hebdomadaires d'avril devront être remplacés par dimanche et mardi ou, sans correction du 14, mercredi. Admettons donc les calculs de M. Dulaurier.

6) Siége 775 — 788.

7) Succession des Bagratides jusqu'à Achot, premier roi couronné.
Sembat Bazmahaghth «le Victorieux,» † 601; son fils Varaz-Tirots, marzpan d'Arménie, 7 a., se retire près d'Héraclius et revient en 642 en Arménie. Hamazasp Mamiconian et Grigor, v. ci-dessus, en 666, 673. Achot-Patrice, † en 687 ou 689; Sembat, frère d'Achot, dont la date mortuaire n'est pas connue précisément, mais après l'an 706; Achot, neveu (?) de Sembat, aveuglé en 758, meurt 13 a. après; Sahac, cousin d'Achot, et Sembat généralissime, fils du même Achot, meurent dans un combat, après l'an 771. Soit en 780; divers princes arméniens, 780—785: le Sembat de notre auteur n'est pas mentionné dans les Tables de Tchamitch; puis Bagrat Bagratide, 835—847, 13 a.; Achot Msaker «le Carnivore,» † vers l'an 820; Sembat Aboulabas, son fils lui succède et † en 856: c'est lui qui est surnommé le Confesseur, Addit. et éclairciss. à l'hist. de Géorgie, p. 156, et Tableau généalogique.

	Olympiades.	De J.-C.	C. P.	Perse.	Arménie.	Catholicos.	Ère arménienne.	
Impr. Nous recommencerons la série des commandants arméniens, dont le premier fut Achot. [3])					**Achot Bagratide**, 17 a. [1])			
						Trdat, 3 a. [2])		Il était du canton de Dasnavork, province de Touroubéran.
		765	20	3	1	1	212	
	386	766	21	4	2	2	213	
		767	22	5	3	3	214	
						Ter Sion, 8 a. [4])		Il était du village de Bovoïnik, canton d'Aragadz-Otn. Il fit reparaître, par des prières et des veilles, une source desséchée; Jean-Cath. éd. Jér. p. 75.
Constantin prit la ville de Carin, que l'émir Iézid restaura, 2 a. plus tard; Muralt, Chronogr. byz. p. 354, en l'année 752, 11e de Constantin-Copronyme: écart, 16 a. pour l'ère chrétienne, et 12 a. pour l'année du règne.		768	23	6	4	1	215	
		769	24	7	5	2	216	
	387	770	25	8	6	3	217	
		771	26	9	7	4	218	
		772	27	10	8	5	219	En ce temps-là, massacre à Kaghioun, à Mren et à Thalin; 700 personnes sont tuées, 1200 faites captives.
Hiver rude: un mouton se vend un dram, un boeuf, 7 drams.		773	28	11	9	6	220	
	388	774	29	12	10	7	221	
		775	30	13	11	8	222	

Moucheg Mamiconian et Samouel, ainsi que d'autres guerriers, du bataillon noble, furent massacrés par les Ismaélites[5]), aux jours de la Pâques. En ce temps-là florissait Stéphannos, prêtre de la cour, homme d'instruction et parvenu à la perfection de la science et des arts se rattachant à la grammaire. L'Arménie possédait encore des vartabieds distingués et illustres: Ter Ephrem, Anastase, Khatchic et le très savant Stéphannos, de Siounie, disciples de Mosé.

Olympiades	De J.-C.	C. P.	Perse	Arménie	Catholicos	Ère arménienne	
					Esaï, 13 a. [6])		Natif du village d'Eghipatrouch, canton de Nig, Esaï était fils d'une femme veuve, qui s'en-allait mendiant, et qui fit élever son fils à la porte du catholicat, avec bon espoir; celui-ci parvint au rang de catholicos et occupa dignement le siége durant 13 a.
	776	31	14	12	1	223	
	777	32	15	13	2	224	
389	778	33	16	14	3	225	
	779	34	17	15	4	226	
	780	35	18	16	5	227	
	781	36	19	17	6	228	
				Sembat, 22 a. [7])			
390	782	37	20	1	7	229	

1) Impr. Bahadinus. El-Mahdi Mohammed Ibn-Mansour, † le 22 moharrem, 169 H. — 4 août 785, ayant régné un peu moins de 10 a.

2) Constantin V, 8 sept. 780 — 19 août 797, mais à vrai dire sa mère l'avait déjà détrôné en 790, puis il ressaisit le sceptre, éloigna Irène, la rappela au bout de 2 a., fut de nouveau destitué, puis aveuglé, en 795. Irène régna seule 797—802.

3) Muralt, Chronogr. byz. p. 375, en la 1re a. de Constantin, soit 780.

4) Ioab siégea en 790, Solomon en 791, Géorg en 792, 3.

5) Proclamé 31 oct. 802, † 25 juin 811.

De leur temps les images reparaissent à Rome (à Constantinople).

On découvrit aussi un tombeau de marbre; étonné, l'empereur ordonna de l'ouvrir, et l'on vit cette inscription: „A quoi sert de me cacher? le soleil me verra au temps de Constantin et d'Irène, sa mère. Ac. en 789, P. en 790.[3])

Olympiades.	De J.-C.	C. P.	Perse.	Arménie.	Catholicos.	Ère arménienne.	
		Léon, 5 a.					
	783	1	21	2	8	230	
	784	2	22	3	9	231	
			Mahdi, 10 a.[1])				
	785	3	1	4	10	232	
391	786	4	2	5	11	233	
	787	5	3	6	12	234	
		Constantin et sa mère **Irène**, 10 a.[2])					
	788	1	4	7	13	235	A la mort d'Ésaï, Ibn-Dool
					Ter Stéphanos, 1 a.		pille l'église de Dovin; il en coûta
	789	2	5	8	1	236	beaucoup de présents à
					Ter Ioab, 1 a.		Stéphannos pour
392	790	3	6	9	1	337	lui succéder.
					Ter **Solomon**, 1 a.		Il était de
	791	4	7	10	1	238	la résidence du couropalate, à Aparank. C'était un vieillard, du couvent de Makénik.
					Ter **Géorg**, 3 a.[4])		
	792	5	8	11	1	239	P., Ac.: Géorg, dit Hoïl-Orbouc, était du canton d'Aragadz-Otn.
	793	6	9	12	2	240	
393	794	7	10	13	3	241	
			Mousa, 1 a.		**Ioseph**, 11 a.		Ter Ioseph,
	795	8	1	14	1	242	natif de l'Aragadz-Otn,
			Haroun-Raschid, 23 a.				moine de S.-
	796	9	1	15	2	243	Grégoire.
	797	10	2	16	3	244	

On dit qu'après avoir régné ensemble 10 a., Constantin destitua sa mère et régna seul, 7 a., puis celle-ci se saisit de son fils, lui creva les yeux et régna seule, elle-même, durant 5 a.

Olympiades.	De J.-C.	C. P.	Perse.	Arménie.	Catholicos.	Ère arménienne.	
		Nicéphore, 9 a.[5])					
394	798	1	3	17	4	245	Deux frères Ismaélites, Sahac et Ioseph, subirent
	799	2	4	18	5	246	le martyre et confessèrent
	800	3	5	19	6	247	le Père, le Fils et le S.-
	801	4	6	20	7	248	

1) Les deux conditions du jeudi 15 arats ne se rencontrent qu'en 243 et 250 arm. = 794 et 801: c'est donc à tort que M. Dulaurier, Chron. arm. p. 252, place ce fait au 30 oct. 802, et Mkhithar d'Aïrivank, tr. fr. p. 82 en 249 arm. = 802 de J.-C. suivant son système.

243 : 7 = 5 lundi 1 navasard.
243 : 4 = 60 192
+ 551 — 60
794 : 4 132 j. *12 mai*, 1 navasard
198 192
1 + 164 = 15 arats — 1
993 : 7 = 6 = 1 mars 356 j.
4 — 60
5 296 j. = *23 oct.*
15 = *lundi 12 mai 243* = 794

250 : 7 = 5 lundi 1 navasard
250 : 4 = 62 192
+ 551 — 62
801 : 4 130 j. = *10 mai* 1 navasard
200 192
1 — 164 = 15 arats — 1
1002 : 7 = 1 = 1 mars 356
4 — 62
3 294 j. = *21 oct.*
8 : 7 = *1 lundi 10 mai 250* =

5
+ 164
169 j. : 7 = *1 jeudi 23 oct. 243*

5
+ 164
169 j. = *1 jeudi 21 oct. 250.*

6
4
5
6
4
25 : 7 = *4 jeudi 23 oct. 794.*

1
4
5
6
2
18 : 7 = *4 jeudi 21 oct. 801.*

2) David II, élu en 806, † en 833.

3) La révolte de Thomas, que l'on dit avoir été d'origine scythe, ou slave, occupa les deux années 822, 23, de Michel-le-Bègue; Chron. Byz. p. 407, sqq.; Hist. du Bas-Emp., t. XIII, p. 43—70: c'est donc à tort que Samouel la place sous Léon V, et plus bas, en 827, sous Théophile.

4) Après Staurace, qui ne régna que 25 juillet — 1 octobre 811, Michel Rhangabé fut proclamé le 2 oct. 811, et † 10 juillet 813.

5) Léon V l'Arménien, 11 juillet 813 — 24 déc. 820.

6) En la 1re année de Léon, au mois de juillet 813, les Bulgares se présentèrent en effet, sous les murs de Constantinople et furent repoussés, mais ils commirent de grands dégâts.

7) Michel-le-Bègue, 820 — oct. 829.

8) Mohammed El-Amin, fils d'Ahroun, † le 26 moharrem 198 H. — 26 août 813, après 4 a. 5 m. de règne.

9) Abdallah El-Mamoun, frère d'El-Amin, † au milieu de redjeb 218 H. = 7 août 833, 21 a. moins 19 j.

	Olympiades.	De J.-C.	C. P.	Perse.	Arménie.	Catholicos.	Ère arménienne.	
								Esprit, à Carin, le jeudi 15 du mois d'arats.[1])
Impr. 6000 ans depuis	395	802	5	7	21	8	249	
Adam, 802 depuis J.-C.		803	6	8	22	9	250	
= c'est le système d'Eu-				**Achot**, 20 a.				
sèbe: 5198 + 802 =		804	7	9	1	10	251	Achot-Msaker, fils de Sem-
6000 ans.		805	8	10	2	11	252	bat — entre 780—820, père de Sembat-le-Confesseur.
						David, 27 a.[2])		Il était du vil-
Peste sur les moutons = Impr. sur les animaux.	396	806	9	11	3	1	253	lage de Cacaz, canton de Mazaz.
Un faux monarque, nommé Thoma, vient à Carin[3]). V. en 827.			**Michel**, 3 a.[4])					
Sembat et Grigor, fils de		807	1	12	4	2	254	Nicéphore part pour la
Kourdic, sont emmenés en		808	2	13	5	3	255	Bulgarie, et périt avec
Syrie.		809	3	14	6	4	256	tous ses gens.
			Léon, 8 a.[5])					
L'ennemi vient jusqu'à la	397	810	1	15	7	5	257	
porte d'Or[6]); plusieurs		811	2	16	8	6	258	
villes sont prises, entre		812	3	17	9	7	259	
autres Andrinople, capi-		813	4	18	10	8	260	
tale de la Macédoine. Léon	398	814	5	19	11	9	261	
renverse les images; il		815	6	20	12	10	262	
bâtit les villes de Bizou		816	7	21	13	11	263	
et d'Arcadiopolis, et prend		817	8	22	14	12	264	
Camakh.			**Michel**, 9 a.[7])					
Impr. Sévad l'Agarien,	399	818	1	23	15	13	265	
ayant épousé Arousiac,				**Mahomet**, 3 a.[8])				
de la famille Bagratide,		819	2	1	16	14	266	
forme avec les magnats		820	3	2	17	15	267	P. Fausse-Pâque. = Aucun
arméniens le projet de se-		821	4	3	18	16	268	témoignage ne confirme
couer le joug des émirs				**Mamoun**, 21 a.[9])				cette indication, qui
tadjics.	400	822	5	1	19	17	269	n'a nulle raison d'être;
		823	6	2	20	18	270	Kiracos, tr. fr. p. XLI.

1) Ce Sembat-le-Confesseur, † en 856, ayant, non régné, mais tenu le pouvoir, comme généralissime d'Arménie.

2) Théophile, 1 oct. 829 — 20 janv. 842, règne 12 a. 3 m. 18 j.

3) Muralt, Chronogr. byz. p. 416, la ville de Zopétrots, Zobathrah ou Sozopétra, en Syrie, lieu de naissance du khalife Motazem, fut prise par Théophile en 836 ou 837, d'après l'Hist. du Bas-Emp., t. XIII, p. 135, dans la 7e ou 8e a. de cet empereur. Pour les autres conquêtes de Théophile, v. Tcham. II, 485 sqq. Le ch. VI du livre II d'Asolic, où il devait, à ce qu'il paraît, traiter en détail des empereurs grecs, et que Tchamitch cite comme une de ses sources, pour cette époque, n'existe que dans une misérable compilation, formant l'Add. 22 de la traduction russe de eet écrivain, à laquelle l'habile traducteur n'attache, avec raison, aucune importance.

4) Jean V, siégea 833—854.

5) Proclamé 20 janv. 842, Michel III, l'Ivrogne, † 24 sept. 867.

6) El Motazem Billah (en arm. Maksam Djafr Ibrahim Billah ou Abousahac Ahmed Mohtazem), frère de Mamoun, régna 9 a. 5 m. et † le 18 de rébi 1er 227 H. = 5 janv. 842.

7) El Ouatsek Billah (arm. Vathek Mahmad Haroun) † le 23 dzoulhidjah 232 H. = 10 août 847, après 5 a. 7 m. de règne.

8) Aboul-Fadhl Djafar El-Motévekkel al'Allah, † dans la nuit du 3 au 4 chéval 247 H. = 9, 10 déc. 861, après 14 a. 5 m. de règne. Il était frère de Ouatsek et eut pour successeur son fils Abou-Djafar Mohammed El-Montasser-Billah, qui mourut dans la nuit du 2 au 3 rébi 2e 248 H. = 4, 5 juin 862: Samouel ne mentionne pas ce dernier.

Dès le commencement de son règne, soit la 1re ou la 2e a., 847 ou 848, le khalife Motéwekkel avait envoyé en Arménie l'émir Abouseth, i. e. Abou-Sa'ad, dont le lieutenant, Ala ou Ova, fut battu deux fois par les Arméniens, réunis sous la bannière des Ardzrouni; cet émir périt soit naturellement, soit de mort violente, sur la route, en revenant de Bagdad, où il était allé rendre compte de l'état des choses. Son fils et successeur Iousouf fut massacré par les habitants du mont Sim, au printemps de l'an 852; Th. Ardzrouni, tr. fr. p. 105, et Chron. Syr. p. 166: il y a donc ici un écart de quelques années. En outre Samouel se trompe en attribuant à Abouseth l'enlèvement du prince Bagrat, et ne parle pas de son fils Iousouf, le véritable auteur du fait, non plus que de sa mort. Jean-Catholicos et Vardan, je dois le dire, s'expriment comme Samouel.

	Olympiades.	De J.-C.	C. P.	Perse.	Arménie.	Catholicos.	Ère arménienne.	
					Sembat, 32 a.[1])			Sembat, dit Aboulabas, fils d'Achot, 35 a. P., Ac., par erreur.
		824	7	3	1	19	271	
		825	8	4	2	20	272	
	401	826	9	5	3	21	273	
			Théophile, 15 a.[2])					
Il va en Syrie et prend la ville de Zoupatra; en Arménie, il prend la forteresse de Paghin, Medzkert, Dégis, dans le canton d'Ancli et Khozan.[3])		827	1	6	4	22	274	Il fait la guerre à l'imposteur Thoma; v. en 806.
		828	2	7	5	23	275	
		829	3	8	6	24	276	
	402	830	4	9	7	25	277	
		831	5	10	8	26	278	
		832	6	11	9	27	279	
						Ter Iohannès, 22 a.[4])		
		833	7	12	10	1	280	Il était du village d'Ovaïk, canton de Cotaïk.
Sembat construit à grands frais un magnifique temple, à Érazghavors, aujourd'hui Chiracavan; P., Ac. en 836.	403	834	8	13	11	2	281	
		835	9	14	12	3	282	Impr. Théophile prend Trébisonde et chasse les Tadjics.
		836	10	15	13	4	283	
		837	11	16	14	5	284	
	404	838	12	17	15	6	285	
		839	13	18	16	7	286	
		840	14	19	17	8	287	En la 8e a. de Iohannès, des calomniateurs répandirent de mauvais propos contre le saint homme; les mauvaises langues périrent tous misérablement, comme les détracteurs de Narcisse, à Jérusalem.
		841	15	20	18	9	288	
			Michel, 24 a.[5])					
	405	842	1	21	19	10	289	
				Mahomet Abou-Sahac, 2 a.[6])				
Impr. Abousahl.		843	2	1	20	11	290	
		844	3	2	21	12	291	
				Ahron, 4 a.[7])				
		845	4	1	22	13	292	
	406	846	5	2	23	14	293	
Les habitants du mont Sim tuent Abouseth, envoyé en Arménie par le khalife; Impr. omet; Ac. en 849.		847	6	3	24	15	294	
		848	7	4	25	16	295	
				Djafar, 17 a.[8])				
		849	8	1	26	17	296	

Au temps de Djafar, souverain des Ismaélites, et de Sembat-le-Confesseur, en Arménie, il vint dans ce pays un ostican, nommé Abouseth, qui, aussitôt

1) Ici l'Impr. compte l'olympiade 408, 852—857 de J.-C., c'est-à-dire, donne 6 a. à cette olympiade, et par-là fait disparaître l'erreur typographique mentionnée plus haut, olymp. 386.

2) Il siégea 854—876.

3) Bougha, Turk du Khorasan, de la tribu des Caïsics, fut envoyé en Arménie par le khalife Motévekkel, en 301 arm. (commençant le 17 avril) = 852, précisément après le meurtre de Iousouf et pour le venger; Th. Ardzr. tr. fr. p. 109.

4) Jean-Catholicos, éd. Jérus. p. 89, fixe l'époque du martyre des saints Atomians, au 25 méhec de l'année arm. 302 (comm. jeudi 27 avril) = 853; si, comme on peut le croire, le 25 du mois de méhec, assigné à leur fête, est la date de leur mort, ce fut le vendredi 17 novembre; «mais comme dans le calendrier fixe le 25 méhec répond au 3 mars, c'est en définitive ce jour-là que les Arméniens font la fête des Atomians,» dit M. Dulaurier, Chronol. arm., p. 258.

D'après une prière que l'historien arménien met dans la bouche de S. Atom, déjà attaché à la potence, on voit que ce saint et ses six compagnons périrent le jour d'une fête de St. Georges-Martyr; quant aux autres chrétiens, complétant le nombre de plus de 150, outre ceux mis à mort en divers lieux, il ne moururent pas, paraît-il, précisément le même jour, mais leur fête fut fixée, par le catholicos contemporain au 25 méhec, *in globo;* pour notre objet il suffit de dire que deux calendriers géorgiens très anciens marquent en effet une fête de S. George au 10 novembre, qui en a tiré le nom de «Mois de la S.-George.» Si, plus tard, l'Arménie a jugé à propos de célébrer la fête des Atomians du IXe s. le 3 mars, avec celle d'autres Atomians, morts pour la foi au milieu du Ve s. (Tcham. II, 20), cela n'empêche pas de fixer chronologiquement le fait qui nous occupe au 17 nov. 853, d'autant plus que le calendrier fixe ne remonte en Arménie qu'à l'an 1084 de l'ère chrétienne; cf. Th. Ardzr. tr. fr. p. 140.

5) Les manuscrits portent: avec promesse de *mauvais* traitement; *չարեաց,* au lieu de *բարեաց.*

arrivé, se saisit du prince Bagarat et l'envoya, chargé de chaînes, à Djafar; mais les habitants du Taurus, le pays de Sasounk d'aujourd'hui, se réunirent pour venger Bagarat, et ayant formé une milice, tuèrent Abouseth et chassèrent ses troupes. P., Ac., en 850.

Olympiades.	De J.-C.	C. P.	Perse.	Arménie.	Catholicos.	Ère arménienne.	
407	850	9	2	27	18	297	
	851	10	3	28	19	298	
	852	11	4	29	20	299	
	853	12	5	30	21	300	
408 [1])	854	13	6	31	22	301	
					Zakaria, 22 a. [2])		Il était du village de Tsag, canton de Cotaïk.
	855	14	7	32	1	302	

Cependant Boukha [3]), le méchant par excellence, fut envoyé par le scélérat Djafar, avec de nombreuses troupes, en Arménie, pour tirer vengeance du meurtre d'Abouseth, et fit souffrir avanies, persécutions, angoisses de la mort, à tous les Arméniens, surtout aux nobles et à la milice des cavaliers. Ceux dont il épargnait la vie, il les engageait à renier le Christ, à embrasser la loi sans loi de sa religion. Quelques braves, se couvrant du bouclier et de l'armure de la foi, ne comptèrent pour rien, en comparaison des biens futurs, les tourments et afflictions de la chair, imaginés par le tyran. Parmi eux se trouva un saint, nommé Atom, du canton d'Aghbac, avec ses compagnons, qui supportèrent divers supplices et brillèrent de la couronne sans pareille. Le nombre des martyrs se monta à environ 150, outre ceux qui subirent la mort dans les provinces: leur fête fut fixée au 25 méhécan [4]). Toutefois quelques-uns, manquant de patience, déshonorèrent leur nom et, privés de la vie sans fin, perdirent également la vie présente.

L'impie, la bête sauvage, Boukha, voyant que tous ses plans avaient réussi, se saisit par violence des grands du pays, employant pour cela tantôt la ruse, tantôt la force ouverte, comme à l'égard du grand généralissime Sembat, d'Arménie, surnommé Aboulabas, digne de l'admiration des anges, comme véritable connaisseur du Christ, et que l'on a qualifié „confesseur." En se rendant auprès du chef des émirs, l'insensé Boukha emmena les autres chargés de chaînes; pour Sembat, il lui tenait des propos insidieux et lui promettait de *bons* [5]) traitements. Cependant Ter Iohannès étant mort, Sembat promut en sa place aux honneurs du catholicat Zakaria, qui reçut en un seul jour tous les degrés, depuis la prêtrise, ou plutôt depuis le diaconat jusqu'au raug de catholicos.

1) Sembat-le-Confesseur est ainsi nommé, parce qu'il ne fut pas mis à mort, mais termina sa vie en captivité, en 856, date certaine, bien qu'on ne la trouve nulle part indiquée positivement; Hist. de Siounie, tr. fr. p. 104; Th. Ardzrouni, l. III, § 15; Tcham. II, 452.

2) Achot-le-Grand, premier roi Bagratide d'Arménie, fut d'abord reconnu généralissime, après son père, puis prince des princes, 25 ou 30 a., enfin roi, en 885 ou 886, avant la mort de Basile 1er (1 mars 886), et † en 890, 1; Hist. de Siounie, tr. fr. p. 107, n. 3; Kiracos, tr. fr. p. 42; Dulaurier, Chron. arm. p. 269. Les variantes sont excessivement nombreuses et inconciliables, toutefois Samouel est presque dans le vrai; cf. Th. Ardzrouni, l. III, § 21.

3) En combinant tous les témoignages relatifs à ce tremblement, je suis arrivé en définitive à l'année 861, 2, premier samedi ou plutôt première semaine du carême, du 18 au 22 février; v. Th. Ardzrouni, l. III, § 22. Asolic, dont le texte est le plus explicite, dit en effet qu'en l'année arm. 312 = 863 de J.-C., dans la petite semaine — ou le petit samedi du carême, il y eut à Dovin un tremblement de terre, dont les secousses durèrent 3 mois. Sans doute l'année n'est pas celle que j'ai fixée d'après d'autres considérations, que je crois exactes; mais certaines variantes, fournies par les auteurs, militent pour cette opinion: notamment Jean catholicos parle du tremblement aussitôt après l'élévation d'Achot au titre de prince des princes, qui eut lieu en 861. M. Dulaurier, note sur le § CLXXVII de Matth. d'Édesse, ne croit pas que la «petite semaine» soit la première du carême, Chron. arm. p. 15 et 136, n. 50.

4) Basile-le-Macédonien, empereur le 24 sept. 867, † 1 mars 886, ayant régné 18 a. 5 m. 6 j.

5) Aboulabas Ahmed Ibn-Mohammed El-Mostaïn Billah, renonce au trône le 11 dzoulhidjah 252 H. = 4 janv. 866, après 3 a. 7 m. de règne.

6) La conversion des Bulgares au christianisme par les SS. Cyrille et Méthode eut lieu en effet dans la 1re a. de Basile 1er; Chronogr. byz. p. 448; Bas-Emp. t. XIII, p. 267.

Quant aux autres, qu'il avait amenés avec lui, l'impie les fit tous jeter en prison, par l'ordre de son maître, en leur enjoignant de renoncer au Christ, ou les menaçant de mourir dans les tourments. Plusieurs, redoutant la mort corporelle, cédèrent, mais non Sembat, qui ne cessa de confesser hardiment le Christ, et sortit de ce monde par la mort. Parmi les magnats il s'en trouva également un, nommé Kôn, qui obtint le martyre en confessant le Christ, en l'année arménienne 302 = 853. Le corps de Sembat-le-Confesseur [1]) fut déposé par la communauté des fidèles, en grande pompe et au chant des psaumes, dans la chapelle du martyr S. Daniel, jeté dans une fosse aux lions.

Après la mort de Sembat, le pouvoir passa à son fils Achot, qui se montra supérieur à tous ses ancêtres, dans la pratique des devoirs de la charité et de la dévotion: par-là il attira à lui tous les cœurs. Le bruit s'en étant répandu, un ostican, nommé Ali-Armen, vint lui conférer, au nom du chef des émirs, après le titre de généralissime, celui de prince des princes d'Arménie, qu'il porta durant 30 a.; enfin, en raison de ses hautes qualités, il ceignit glorieusement la couronne royale, qui lui fut conférée par les deux monarques, des Ismaélites et des Grecs, durant 5 a.

	Olympiades.	De J.-C.	C. P.	Perse.	Arménie.	Catholicos.	Ère arménienne.	
					Achot, 36 a.[2])			
Glorieuse fortune d'Achot,		856	15	8	1	2	303	Impr. Le patriarche Zaka-
qui le place au-dessus de		857	16	9	2	3	304	ria met son diocèse sur
tous ses ancêtres.	409	858	17	10	3	4	305	un bon pied.
		859	18	11	4	5	306	
		860	19	12	5	6	307	
		861	20	13	6	7	308	
	410	862	21	14	7	8	309	
		863	22	15	8	9	310	
		864	23	16	9	10	311	
		865	24	17	10	11	312	Terribles tremblements du-
On dit que Basile était du			**Basile**, 22 a.[4])					rant la sainte quarantaine,
village de Thil, province				**Ahmed**, 4 a.[5])				qui renversent beaucoup
de Taron; il construit l'é-	411	866	1	1	11	12	313	d'édifices et durent 3
glise des saints guerriers.								mois.[3])
		867	2	2	12	13	314	Imp. Baptême des Bul-
								gares.[6])
Le bandit Dchahap, à la		868	3	3	13	14	315	Impr. Les Tadjics occupent
tête de 8000 hommes,		869	4	4	14	15	316	la ville de Carin.

1) Sur Dchahap ou Dchahasp, un Turk-Caïsic, et sur ses agissements en Arménie, v. Vardan, tr. r. p. 97 sqq. Ce Dchahap, ayant épousé une fille de Mouchegh Mamiconian (sup. en 775), en eut un fils, Sévada, qui prit pour femme une Bagratide, Arousiac, dont il eut un fils, le Dchahap ici nommé. Il est question chez Asolic, en 312 arm. = 863, d'une incursion de ce dernier en Arménie, repoussée avec succès par le généralissime Abas, frère du prince des princes Achot, et que Tchamitch, II, 677, raconte 2 a. plus tôt, en 310 arm. = 861. Comme aucun autre auteur n'en parle, il n'existe pas de moyen de contrôle.

2) Abou Abdallah Mohammed Ibn El-Motéwekkel El-Motaz-Billah, † au mois de redjeb 255 H. = milieu de juillet 869.

3) Mohammed Ibn Onatsek El-Mohtadhi-Billah, † 18 redjeb 256 H. = 21 juin 870, trois jours après avoir abdiqué, avait régné, non 31 a., mais un peu moins d'un an. Il eut pour successeur Aboulabas Ahmed Ibn El-Motéwekkel El-Motamed al'Allah, qui régna en effet 22 a. et près de 4 m., et † le 20 redjeb 279 H. = 15 oct. 892.

P., Ac. portent par erreur que Mahomet régna 33 a., mais la série de ses années s'y arrête à 31 a.

4) Géorg II, 876—897; la lettre de Photius au catholicos Zacharia, qui se trouve dans les manuscrits du couvent de S.-Lazare, à Venise, et rapportée tout au long chez Vardan, tr. r., p. 104, sous l'année arm. 318 = 869, est analysée dans Mém. de l'Ac. des sc. t. IV, p. 22; cf. Mkhithar d'Aïrivank, tr. fr. p. 86.

5) 886 — 434 = 452 a.; cf. sup. en 451. Quant à l'avènement d'Achot, v. sup. en 856.

6) Léon-le-Sage, empereur 1 mars 886 — 11 mai 911, soit 25 a. 2 m. 10 j.

7) Sembat-le-Martyr fut roi dès l'année 890, par succession légitime, mais ne fut reconnu par le khalife que 2 a. plus tard.

8) Machtots II, du village d'Éghivard, canton d'Aragadz-Otn, fut catholicos durant 7 m., en 897.

	Olympiades.	De J.-C.	C. P.	Perse.	Arménie.	Catholicos.	Ère arménienne.	
vient pour conquérir notre				**Abouabdallah**, 3 a.[2])				
pays; Abas, chef des trou-	412	870	5	1	15	16	317	
pes arméniennes, l'attaque		871	6	2	16	17	318	Impr. Le vartabied Ha-
près de l'Araxe et lui		872	7	3	17	18	319	mam se rend célèbre par
inflige une telle défaite,				**Mahomet**, 31 a.[3])				l'universalité de ses
qu'à-peine se sauva-t-il		873	8	1	18	19	320	connaissances.
avec 60 personnes.[1])	413	874	9	2	19	20	321	
		875	10	3	20	21	322	
		876	11	4	21	22	323	
						Ter Géorg, 22 a.[4])		
		877	12	5	22	1	324	Il était du gros bourg de
Impr. Photius, alors pa-	414	878	13	6	23	2	325	Garhni.
triarche de C.P., avait en-		879	14	7	24	3	326	
tamé récemment une cor-		880	15	8	25	4	327	
respondance avec notre		881	16	9	26	5	328	
pontife Zakaria, en lui	415	882	17	10	27	6	329	
écrivant une lettre (qui se		883	18	11	28	7	330	
trouve dans les Mits de		884	19	12	29	8	331	
Venise, au couvent de S.-		885	20	13	30	9	332	
Lazare).								
Depuis la destruction de la	416	886	21	14	31	10	333	Le prince des princes Achot
royauté des Arsacides jus-		887	22	15	32	11	334	est roi d'Arménie, 5 a.
qu'à l'avènement de la dy-			**Léon**, 26 a.[6])					P., Ac. en 887.[5])
nastie Bagratide, il y a		888	1	16	33	12	335	
434 a.		889	2	17	34	13	336	
	417	890	3	18	35	14	337	
Ac. Impr. Achot, après		891	4	19	36	15	338	
avoir pourvu à tout sui-					**Sembat**, 24 a.[7])			Impr. Sembat, fils
vant la volonté divine,		892	5	20	1	16	339	d'Achot, succède à son
passe par la mort dans		893	6	21	2	17	340	père.
les rangs des saints rois.	418	894	7	22	3	18	341	Machtots brillait par le
		895	8	23	4	19	342	pratique de toutes les ver-
		896	9	24	5	20	343	tus et par l'habileté du
		897	10	25	6	21	344	philosophe. P., Ac. en 895.
	419	898	11	26	7	22	345	
						Ter Machtots[8]), 1 a.		Il était
		899	12	27	8	1	346	de Sévan.

1) Jean VI l'Historien, du village de Draskhanakert, siège 897—925, soit 27 a. 8 m.

2) Impr. à Dara.

3) Impr. Abeltelph, à Delmar.

4) Kïracos a emprunté presque en entier cette notice à notre Samouel, tr. fr. p. 43, et j'en ai parlé en détail dans la traduction de Mkhithar d'Aïrivank, p. 87. Les Scythes sont évidemment les Turks Seldjoukides; Sofar, les Soffarides; puis viennent les Barides, maîtres de Bagdad et ensuite de Bassorah; les Ziarides ou Alides, princes de Dilem; Cheïkh et Isé.... Cf. Vardan, tr. r. p. 118; sur les origines des Seldjoukides, Michel-le-Syrien, tr. fr. p. 284, sqq.

5) I. e. Abousa'ad, l'Aposatès des Byzantins, celui qui périt en 850 v. sup.

6) L'ouvrage historique de Sarcavag, écrit dans le premier quart du XII[e] s., est entièrement perdu, sauf les extraits que Samouel en donne ici même et dans deux autres endroits; perte d'autant plus regrettable que le vartabied, organisateur du calendrier fixe arménien, était un homme réellement instruit et consciencieux.

Olympiades.	De J.-C.	C. P.	Perse.	Arménie.	Catholicos.	Ère arménienne.	
							Ter Iohannès[1], 28 a. Disciple
	900	13	28	9	1	347	de Machtots et double-
	901	14	29	10	2	348	ment son parent, par l'af-
420	902	15	30	11	3	349	finité spirituelle et par le
	903	16	31	12	4	350	don de Dieu. Il était de
							Garhni, comme le saint
							pontife Géorg; v. sup.

Je veux maintenant faire voir les signes de la décadence de la race des Ismaélites. Lors de leur avènement à la royauté, les Bagratides régnèrent par leur permission; ceux-ci cependant occupaient, comme encore aujourd'hui, la plus grande partie de l'univers, non toutefois sous la monarchie unique de l'émir-chef, comme depuis Mahomet jusqu'à Djafar et à ses fils, mais en déférant l'autorité à certaines personnes, suivant leurs caprices: ce qui est un signe d'affaiblissement et de dégénérescence du pouvoir, remplaçant l'unité par le partage entre plusieurs. En effet Sofar était maître du Khorasan; Alavic Abou-Thorab, de la ville de Bassorah[2]); Isé, fils de Cheïkh, de la Palestine; les fils d'Abel-Touph[3]), du Dilem et d'autres, d'autres lieux[4]). C'étaient des guerres continuelles, des tentatives de dominer l'un sur l'autre par la force, de là un désordre qui empêche de rapporter exactement les noms de ces tyrans impies. C'étaient eux qui envoyaient dans notre pays de mauvais osticans, tels que Boukha, aux mœurs féroces, Afchin plus illégal encore, fils de ce méchant Abousidjth[5]), venu avant lui, et encore ce destructeur, pire que le premier, Iousouf, frère d'Afchin; puis Nesr, dit Sepki (Sbouc), et d'autres ennemis du Christ, de même espèce, qui tous, jusqu'à l'extinction des amir-al-mouminin et jusqu'à l'avènement au pouvoir de la race des Scythes, ne cessèrent de ravager le pays d'Arménie. N'ayant donc trouvé leurs noms dans aucune histoire, nous n'avons pu les inscrire, et je pense qu'ils ne sont point portés dans le livre de vie, mais sur les colonnes des impies.

Cependant en ce qui concerne l'usurpation du pouvoir par les Scythes, dans les circonstances suivantes, nous avons lu chez le grand vartabied dit Sarcavag[6]): „Les Perses et les Mars, dit-il, en marchant les uns contre les autres et échangeant entre eux les coups, atteignirent jusqu'à notre époque. L'entrée des Scythes, peuple non grec, mais barbare, dans leur pays, se fit de la manière suivante. Ils soumirent beaucoup de nations, gouvernées par des rois, dont les noms ne sont pas venus jusqu'à nous, parce que nul ne s'en est occupé, et que nous laissons aux écrivains futurs à relater leurs conquêtes et les noms de leurs princes. Ayant éprouvé de la résistance chez les Indiens, durant un temps con-

1) Toute cette tirade, écrite en un style amphigourique, avec bon nombre de variantes dans les manuscrits. est rendue passablement claire par la traduction latine de l'Imprimé. Philologiquement le texte a grand besoin d'épuration.

2) Désormais Samouel ne donnera plus la série des khalifes, qu'il regarde pour ainsi dire comme annulés par les Seldjoukides.

3) Adernerseh est le 42[e] roi couropalate d'Ibérie. Il régna 891—923. Pas n'est besoin d'ajouter que les Annales géorgiennes ne parlent point de son titre royal, accordé par Sembat-le-Martyr; Hist. de Siounie, tr. fr. p. 108, 172, n. 8.

4) Alexandre, 11 mai 911 — 6 juin 912; Constantin VI Porphyrogénète, 11 mai 911 — 9 ou 15 nov. 959; Romain Lécapène, 17 ou 24 déc. 919 — 15 juill. 944, † 948; Christophe, 20 mai 919 — août 931; Étienne et Constantin VII, 923 — 27 janv. 945.

5) Cette indication n'a pas de raison d'être. Elle a été sans doute insérée ici par suite d'un calcul théorique, pour combler la lacune entre 760 et 1007. Or dans cet intervalle de 247 a. entre deux cycles de 532 a., la Fausse-Pâque n'arrive jamais. D'ailleurs 915 est la 1[re], et 913 serait la 18[e] a. du cycle nicéen de 19 années, où la Fausse-Pâque est impossible.

sidérable, ils convièrent, par de riches promesses et présents, à prendre part à leurs combats, une masse de barbares, et après une guerre prolongée, triomphèrent de leurs ennemis. Quand ils voulurent de nouveau combattre et rentrer dans le pays, leur roi écarta ceux qui se présentaient et, au plus fort de l'affaire, mourut lui-même. Les Mèdes, qui s'étaient arrangés avec les étrangers, chassèrent les Persans, et les Scythes, à ce que l'on raconte, devinrent les maîtres. Pour moi, je crois que c'étaient des Bactriens, qui, par des guerres prolongées, détruisirent la puissance de beaucoup de nations et massacrèrent tout sans pitié.“ C'est là ce qu'a consigné par écrit notre grand penseur, jusqu'au temps de Mélik-Chah; j'en parlerai en temps et lieu, avec son assistance. Quant à l'époque du père de ce prince, le sanguinaire Alp-Arslan, de ses père et aïeux, Thogril-Bek, Mahmoud, Sartchouk, nous avons vu jadis leurs noms écrits exactement dans l'ouvrage dn même Sarcavag; si nous retrouvons ce livre, nous rédigerons leur histoire; si non nous omettrons ces hommes qui n'ont eu de confiance qu'en leur force, et qui n'ont de force que la vanité, qui sont exclus des lambris divins et de la terre des vivants. Pour nous, confiant en la miséricorde divine, confessons le nom de celui qui a fait ces choses, et soyons patients, car il est doux envers les saints.[1])

Nous reprendrons désormais nos séries, au point où nous les avons laissées, en excluant seulement une[2]), pour les raisons sus-dites, et répéterons avec transport: „Ces gens ont été écartés par ton bras, nous sommes ton peuple et les brebis de ton bercail.“

	Olympiades.	De J.-C.	C. P.	Arménie.	Catholicos.	Ère arménienne.	
Impr. Le couropalate Ader-nerseh est déclaré roi d'Ibérie, par Sembat.[3])		904	17	13	5	351	
		905	18	14	6	352	
	421	906	19	15	7	353	
		907	20	16	8	354	
		908	21	17	9	355	Impr. Construction de Sembatavan.
Impr. Le prince Gagic, chef des troupes, se détache de Sembat.		909	22	18	10	356	
	422	910	23	19	11	357	Impr. Abelgharib Havnouni, général de l'armée des Ardzrouni, prend Sébaste.
Impr. Iousouf, fils du gouverneur Abeldji (Abousadj), vient en Arménie, sème par ses artifices la discorde parmi les chefs, et s'empare du pouvoir. Après avoir affreusement tourmenté le roi		911	24	20	12	358	
		912	25	21	13	359	
		913	26	22	14	360	
			Alexandre, 3 a.[4])				
	423	914	1	23	15	361	Impr. Alexis. P. Aleksan. Ac. Constand-Alex.
		915	2	24	16	362	P. Fausse-Pâque.[5])

1) Lis. Sembat-le-Martyr; ce prince mourut en effet pour la foi en 914, par l'ordre de Iousouf, fils d'Abousadj. Le fait eut lieu près du bourg d'Érendchac, canton de Goghthn; Tcham. II, 757.

2) Achot II dit Ercath — Fer — à cause de sa force prodigieuse, Chahanchah, en raison de ses victoires sur les Ibériens et sur ses autres ennemis; régna 14 a. 6 m. entre 915 et 928.

3) Stéphannos II, l'orthographe moderne veut deux *n*, élu du consentement du roi Sembat, et de Gagic Ardzrouni, siégea 1 a., à Aghthamar, en 925.

4) Théodoros I, 926 — 936, à Aghthamar.

5) Abas, frère d'Achot II, régna 928 — 951, environ 24 a.

	Olympiades.	De J.-C.	C. P.	Arménie.	Catholicos.	Ère arménienne.
Sembat, il lui inflige le supplice honteux de la potence à Dovin, et notre pays resta 7 a. sans maître.				Interrègne 7 a.		

P., Ac. Après le meurtre du roi Sembat-Tiézéracal[1]), par l'impie Iousouf, fils d'Abousidj, ostican qui était venu en Arménie, et l'avait mis à la potence, à Dovin, notre pays resta 7 ans sans maître.

	Olymp.	De J.-C.	C. P.	Arménie	Cathol.	Ère arm.	
		916	8	1	17	363	
			Romain, 28 a.				
		917	1	2	18	364	
	424	918	2	3	19	365	
		919	3	4	20	366	
		920	4	5	21	367	
		921	5	6	22	368	
	425	922	6	7	23	369	
				Achot, fils de Sembat, 8 a.[2])			
Iousouf, pour semer la dis-		923	7	1	24	370	P., Ac. Roi par ordre de
corde, impose à l'Armé-		924	8	2	25	371	l'empereur de Grèce. Impr.:
nie un autre roi, Achot,		925	9	3	26	372	Achot va chez ce prince,
neveu du roi Achot.	426	926	10	4	27	373	qui le comble d'honneurs
		927	11	5	28	374	et le juge digne de succéder
					Ter Stéphannos, 1 a.[3])		légale-
		928	12	6	1	375	ment à son père, l'illustre
					Ter Théodoros, 11 a.[4])		roi Sem-
		929	13	7	1	376	bat.
	427	930	14	8	2	377	
				Abas, 24 a., fils de Sembat et frère			
		931	15	1	3	378	d'Achot.[5])
P. En 379 arm., construc-		932	16	2	4	379	Abas, fils de Sembat, con-
tion de la cathédrale de		933	17	3	5	380	struit à Cars une cathédrale
Cars[6]); en 381, paix; en	428	934	18	4	6	381	d'admirable architecture,
383, construction de Ca-		935	19	5	7	382	résidence de la divinité.
mrdcha-Tzor, de Capout,		936	20	6	8	383	De son temps, paix com-
d'Horhomosi-Vank et de							plète en Arménie, les vo-
Dprévank.							leurs dangereux disparais-

1) Cette singulière aventure paraît avoir été puisée dans l'Hist. univ. d'Asolic, l. III, ch. VII, où elle est racontée sans date. Tcham. II, 828, l'a placée en 943, avec certains détails qui font penser qu'il l'a trouvée encore dans d'autres sources. Vardan, la répète, tr. r. p. 112. Un certain Ber, prince des Aphkhaz, étant venu de la Sarmatie, pour empêcher le roi Abas de consacrer suivant le rite arménien une église construite par lui à Cars, ce prince le battit, lui creva les yeux et le renvoya chez lui, sans que les Grecs eussent pris la moindre part à cette affaire. Pourquoi Tchamitch a-t-il préféré l'année 943 à 932, c'est ce que l'on ignore.

Une note de l'Impr. porte que Ber était roi d'Ibérie: c'est un trait que rien, chez l'auteur original, ne confirme.

2) Élu en 936, il siégea 5 a., fut destitué et mourut en 943. Impr. Eghias.

3) Constantin VI, fils de Léon-le-Sage, a été mentionné sup., en 914.

4) Muralt, Chronogr. byz. p. 524, en 949. Asolic dit: En 397 arm. = 948, 9, et pour Carin, en 398 arm. = 949, 50.

5) Achot III, le Miséricordieux, régna 961 — 977, soit 26 a.

6) La date assignée à la prise de Samosate est juste, et la fin du règne de Constantin exacte à une année près: lis. 959. Impr.: Samkhathuma, au lieu de Samosata.

7) Matth d'Édesse, § 4, en 410 arm. = 961, dit que les musulmans s'emparèrent des deux places ici nommées; le traducteur français, dans sa note sur ce passage, dit au contraire que ce furent les Grecs, conduits par Nicéphore-Phocas, qui les enlevèrent à Seïf-ed-Doulah, Hamadanide; Chronogr. byz. p. 535, en 962.

8) Romain-le-Jeune, fils de Constantin et d'Hélène, fille de Lécapène, est proclamé le 9 ou le 15 nov. 959, † 15 mars 963, ayant régné 3 a. 4 m.

9) Tcham., II, 837, a trouvé dans des sources particulières le nom de Gorh Marzpétoun, fils de Géorg, le général arménien qui coopéra activement au couronnement et aux succès d'Achot-le-Miséricordieux.

10) Les meilleures autorités établissent la construction de Sanahin en 961 et celle d'Haghbat en 967; Indjidj. Arm. ancienne, p. 345. Sanahin existait déjà précédemment, puisqu'on y trouve une croix datée de l'an 400 arm. = 951: il ne s'agit donc que d'un établissement plus complet, sous le roi Achot III. Quant au continuateur de notre Samouel, cité par le P. Indjidj, les renseignements qu'il fournit ne seraient parfaitement authentiques que si l'on connaissait son époque; v. Mém. de l'Acad. VII[e] série, t. VI. № 6, p. 48; Sargis Dchalal, Voyage dans la Gr.-Arm., Tiflis, 1842, t. I.

11) Nicéphore, proclamé 2 juill. 963, † 11 déc. 969; Asolic, tr. r., p. 127.

	Olympiades.	De J.-C.	C. P.	Arménie.	Catholicos.	Ère arménienne.	
Les Grecs prennent parti		937	21	7	9	384	sent. Sous lui encore sont
pour Ber, qui est vaincu et	429	938	22	8	10	385	fondés les saints asyles de
aveuglé par le roi Abas.[1])		939	23	9	11	386	Camrdcha-Tzor, de Ca-
					Ter Éghiché, 7 a.[2])		pouta-Kar,
		940	24	10	1	387	au canton d'Archarounik, et
		941	25	11	2	388	l'admirable maison d'Hor-
	430	942	26	12	3	389	homosi-Vank, ainsi que
		943	27	13	4	390	Dprévank, canton de Chi-
		944	28	14	5	391	rac.
			Constantin, 16 a.[3]), fils de Léon.				
		945	1	15	6	392	
	431	946	2	16	7	393	
					Anania, de Mock, 22 a.		
		947	3	17	1	394	Siégea 5 a. à Aghthamar,
		948	4	18	2	395	17 à Varag. Impr.
		949	5	19	3	396	
Impr. Prise de Marach.[4])	432	950	6	20	4	397	
„ Prise de Carin.		951	7	21	5	398	
		952	8	22	6	399	
		953	9	23	7	400	
	433	954	10	24	8	401	Violente famine.
Impr. Le roi Abas meurt				**Achot**, fils d'Abas, 27 a.[5])			
tranquillement, à un âge		955	11	1	9	402	
avancé.		956	12	2	10	403	
Impr. David, du couvent		957	13	3	11	404	
d'Aparank, évêque de Mock,	434	958	14	4	12	405	Prise de Samosate; Impr.
brille par sa science et		959	15	5	13	406	Cf. Hist. du Bas-Emp.
sainteté.							XIV, 33.[6])
		960	16	6	14	407	Prise d'Alep et d'Anazarbe.[7])
			Romain, 4 a.[8])				
Haghbat et Sanahin sont		961	1	7	15	408	Impr. Achot consolide sa po-
construits par la reine	435	962	2	8	16	409	sition au moyen d'une ar-
Khosrovanouch, femme du		963	3	9	17	410	mée de 90,000 hommes,
roi Achot-Chahinchah.[10])		964	4	10	18	411	commandée par Gorh.[9])
			Nicéphore, 7 a.[11])				Ayant vaincu Ham-
		965	1	11	19	412	dan, révolté contre le chef

1) Élu en 965, destitué en 970, † en 980. Il paraît avoir penché pour les doctrines de Chalcédoine et pour certaines innovations; v. Hist. de Siounie, tr. fr. p. 186. Après sa destitution on ne le nommait plus que Vahanic «le petit Vahan.»

2) Impr. crucigeri.

3) Ce membre de phrase manque dans l'Impr.

4) Où on le tenait pour légitime successeur de S. Grégoire.

5) Impr. frère.

6) Stéphannos III, élu en 970, fut arrêté et destitué en 972 et mourut prisonnier, dans une citadelle du Vaspouracun, au bout de quelques mois.

7) Couronné le jour de Noel, en 969, Zimiscès mourut le 10 janv. 976: en arménien on l'appelle Jan. Le son J n'existe pas en grec, mais cette lettre existe en arménien, où l'on dit aussi Diojen, pour Diogène. Kir Jean s'était associé Basile II et Constantin, fils de Romain II.

Olympiades.	De J.-C.	C. P.	Arménie.	Catholicos.	Ère arménienne.	
						des émirs, il reçut de celui-ci deux couronnes.
436	966	2	12	20	413	Ac. Haghbat et Sanahin sont
	967	3	13	21	414	construits au temps d'A-
	968	4	14	22	415	chot.
				Vahan, 1 a.[1])		
	969	5	15	1	416	

Après la mort de Ter Anania, Ter Vahan, de Baghech, siégea sur le trône de S. Grégoire, et fit un pacte d'accord avec les Ibériens. A ce sujet, sous le règne d'Achot, fils d'Abas, nombre d'évêques et de religieux, vrais disciples de la croix[2]), se rassemblèrent dans la forteresse d'Ani. Connaissant ses projets hérétiques, qui tendaient à renouveller les erreurs de Chalcédoine, par l'introduction d'images, ils le mirent de côté, le chassèrent et s'entendirent ensemble pour mettre en sa place, sur le siége de S. Grégoire, Stéphannos, proche parent de Machtots, de Sévan, l'homme de Dieu. Celui-ci se modela sur Machtots et exerça durant 2 a. le patriarcat[3]). Cependant Vahanic, qui résidait dans le Vaspouracan[4]), persuada quelques simples d'esprit qu'on le soupçonnait à tort et l'accusait d'hérésie, ce qui fit que dans l'intervalle l'Arménie fut inondée d'excommunications. Or, par la permission de Dieu, les deux catholicos moururent la même année, et il y eut une vacance d'un an, après quoi, par l'ordre d'Achot, dit le Miséricordieux, il se fit une réunion d'hommes choisis, de saints évêques, qui élevèrent à la dignité patriarcale le bien-heureux homme de Dieu Ter Khatchic, parent[5]) du catholicos Anania, qui, par ses paroles doctrinales, ferma la bouche aux hérétiques; car il aimait Dieu et les Saints.

On dit que Jean Zimiscès était Arménien, de la ville de Tchemschcatzag. Impr.

				Stéphannos, 2 a.[6])		
437	970	6	16	1	417	En ce temps-là florissait
	971	7	17	2	418	l'admirable S. Grégoire de
		Kir Jean, 6 a.[7])		Vacance du siége		Narec,
	972	1	18	1	419	patriarcal, 1 a. illustre
						par sa sainteté. Impr.
				Khatchic, 21 a. Ac. 19 a., par erreur.		
	973	2	19	1	420	Ter Khatchic, précédem-
438	974	3	20	2	421	ment évêque d'Archarounik,
	975	4	21	3	422	transporta sa résidence à
	976	5	22	4	423	Argen, près d'Ani, et y

1) Kiracos donne ici la double indication de l'an 1000 de l'incarnation, 447 arm., répondant réellement à 998.

2) Cette indication n'est inexacte qu'à cause du système de Samouel. En effet l'année 1007 de J.-C. vit une Fausse-Pâque; v. Kiracos, tr. fr. p. XLI, et la chose est mentionnée comme il convient en 456 arm. = 1007 de J.-C., dans le Tableau G de Dulaurier, Chronol. arm.

3) Une inscription sur la muraille S. de la cathédrale d'Ani fait foi que celle-ci a été achevée en 1012 de l'incarnation, i. e. réellement en 1010, puisque Asolic donne l'année eusébienne. Les autres indications chronologiques contenues dans cette inscription sont: 6433 depuis Adam, 718 depuis la conversion des Arméniens, ce qui donne la date mondaine 5421, pour la naissance de J.-C. et 294 de l'ère chrétienne pour la conversion de l'Arménie: deux caractéristiques dont il n'existe pas d'autre exemple; v. Ruines d'Ani, p. 23.

4) Pétros, frère du catholicos Khatchic, élu en 1019, remplacé en 1034 ou 1035, par Dioscore, de Sanahin, qui siégea à-peine 2 a., † 1058, avait siégé 39 a. Il est connu sous le surnom de Gétadartz, qui fait rebrousser un fleuve, à cause d'un miracle qui lui est attribué, notamment dans certains M^{its} de Matthieu d'Édesse; v. Ruines d'Ani, p. 109; Kiracos tr. fr. p. 50, et là même des notices sur la mort et le lieu de sépulture du personnage.

5) La donation du Vaspouracan à Basile II est relatée par Th. Ardzrouni, l. III, § 41, en 470 arm. = 1021, 2 de J.-C.; Cédrénus, au contraire, raconte le fait en 1016 de J.-C., Hist. du Bas-Emp. XIV, 209.

6) Dit aussi Sembat, fils de Gagic-Chahanchah. P., Ac. lui donnent 20 a., mais la série s'arrête à 19. Iohannès, ou Jean-Sembat, fils aîné de Gagic, † en 1039, après 19 a. de règne.

7) Sargis était un magnat arménien, décoré du titre de Vestiaire, maître de la garderobe impériale, comme en fait foi une inscription du couvent de Pech-Kilisa, 482 arm. = 1033; Sargis Dchalal. Voyage dans la Gr.-Arm. t. II, p. 48.

8) On a vu plus haut que Constantin VIII survécut en effet 3 a. à son frère.

	Olympiades.	De J.-C.	C. P.	Arménie.	Catholicos.	Ère arménienne.	
patriarche Nersès. L'œuvre		1005	28	11	12	452	
divine du bercail spirituel	446	1006	29	12	13	453	
du troupeau chrétien fut		1007	30	13	14	454	
achevé en l'an 1000 de		1008	31	14	15	455	
l'incarnation. [1]		1009	32	15	16	456	P. Fausse-Pâque. [2]
La belle cathédrale fondée	447	1010	33	16	17	457	
par Sembat, dans la ville		1011	34	17	18	458	
d'Ani, fut achevée par l'or-		1012	35	18	19	459	Sembat-Magistros construit
dre et aux frais de la reine		1013	36	19	20	460	le beau couvent de Bagnaïr,
Catramidé, épouse de Ga-	448	1014	37	20	21	461	résidence angélique, et y
gic-Chahanchah, frère de		1015	38	21	22	462	réunit des hommes dévots.
Sembat. [3]		1016	39	22	23	463	Fatigué des incursions des
		1017	40	23	24	464	Sarrasins dans les contrées
					Pétros, 42 a. [4]		du Vaspouracan,
	449	1018	41	24	1	465	durant 22 a., le roi Séné-
		1019	42	25	2	466	kérim livra ses domaines à
		1020	43	26	3	467	l'empereur Basile [5], et re-
		1021	44	27	4	468	çut en échange la ville de
	450	1022	45	28	5	469	Sébaste, avec ses terri-
Iohannès Coziern, docteur		1023	46	29	6	470	toires. Toutefois il ne lui
éloquent.				**Iohannès**, 19 a. [6]			livra pas les 105
		1024	47	1	7	471	monastères qui s'y trou-
		1025	48	2	8	472	vaient. Les pays dont Ba-
							sile devint maître renfer-
Le très illustre Vest-Sargis,	451	1026	49	3	9	473	maient 72 châteaux, 4000
après avoir construit plu-		1027	50	4	10	474	bourgs ou villes. Impr.
sieurs forteresses et églises,		1028	51	5	11	475	
bâtit encore des cellules							
et la sainte chapelle dite		1029	**Constantin**, 3 a. [8]				
Sourb-Sargis, portant une			1	6	12	476	
splendide couronne. [7]							

Il fit aussi du couvent de Dzarhakar une forteresse, avec solides remparts, cimentés à la chaux, et pyramides en fonte. Il éleva une église de S.-George, en forme de chapelle et, tout auprès, deux oratoires à coupole, de S.-Jean et de S. Sékénos. P., Ac.

1) Romain IV Argyre, empereur, 12 nov. 1028 — 11 avr. 1034, 5 a. 5 m.

*) Ici, en 1032, l'Impr. insère un § sur la destitution du catholicos Pétros et son remplacement par Dioscore, de Sanahin, qui fut bientôt renversé par une assemblée de 4000, tant clercs que laïques, et Pétros réintégré.

Le § qui suit manque à P., Ac. et doit se rapporter à Michel-l'Ivrogne; v. en 842.

2) Zoé régna quelques mois, avec sa sœur Théodora, en 1042; le 11 juin de la même année elle épousa Monomaque et mourut en 1050 ou 1054. Constantin IX Monomaque † lui-même le 20 nov. 1054, après 12 a. et environ 6 m. de règne.

3) Gagic II, fils d'Achot et frère de Jean Sembat, devint roi en 1042, fut attiré à Constantinople en 1044, et retenu jusqu'à sa mort, arrivée en 1080.

La mort de Jean-Sembat en 1039 n'est pas un fait démontré; Matthieu d'Édesse dit: «En 1041» et Vardan «en 1044». Aristakès de Lastiverd, plus voisin du fait, s'exprime en termes ambigus, et le P. Minas Bjechkian, dans son Hist. d'Ani, § 40, en admettant 1039, parle d'un interrègne, qui aurait duré 3 a., sans cela il resterait une lacune, qu'on ne saurait comment combler: aussi le P. Tchamitch a-t-il admis cet interrègne; v. Ruines d'Ani, p. 111. Ani fut livrée à l'empereur grec en 1044; Chronogr. byz. p. 630.

	Olympiades.	De J.-C.	C. P.	Arménie.	Catholicos.	Ère arménienne.	
	452	1030	2	7	13	477	
		1031	3	8	14	478	
			Romain, 5 a.[1])				
		1032	1	9	15	479	Romain donne en mariage sa fille à notre roi Iohannès; Impr.
		1033	2	10	16	480	
	453	1034	3	11	17	481	
		1035	4	12	18	482	En ce temps-là la ville de Bercri fut prise par les Sarrasins, détruite et inondée du sang des chrétiens; Impr. *)
		1036	5	13	19	483	
			Michel, 6 a.				
		1037	1	14	20	484	Il releva de ses ruines la Sainte-Résurrection, de Jérusalem, il construisit aussi l'église des Saints-Anargyres. On dit qu'il était démoniaque.
Le prince Grigor-Magistros Pahlavouni se fait connaître par son érudition. P. La construction de Sourb-Iohannès d'en-haut, à Horhomosi-Vank, fut achevée sous le règne de Iohannès.	454	1038	2	15	21	485	
		1039	3	16	22	486	
		1040	4	17	23	487	
		1041	5	18	24	488	
	455	1042	6	19	25	489	Gagic, fils d'Achot, succède à Iohannès, mort sans enfants. Impr.
			Kyra Zoé, 2 a.[2])				
				Gagic, 2 a.[3])			
		1043	1	1	26	490	
		1044	2	2	27	491	
			Monomaque, 12 a.				

Impr. Gagic étant mort, il n'y eut plus de roi de la famille Bagratide, et la domination des Grecs dura 21 a., puis Alpaslan prit et détruisit de fond en comble la capitale d'Ani.

Après la mort de Sembat-Iohannès les bataillons nobles, les princes et en outre le patriarche furent d'accord pour se réunir à la porte de la splendide cathédrale de la capitale d'Ani et installèrent sur le trône Gagic, fils d'un frère de Sembat, au lieu du frère de son père. Gagic n'avait pas les inclinations belliqueuses nécessaires chez un prince, d'autant plus nécessaires, qu'à cette époque les Ismaélites s'agitaient, les Scythes menaçaient d'une attaque, ainsi que nous l'avons dit précédemment, et les Grecs, alors soumis à une femme, n'étaient pas tranquilles. Pour Gagic, élevé depuis l'enfance dans la lecture des livres, il s'y appliquait encore après son avénement. Ce qu'ayant vu les Grecs, ils l'attirèrent frauduleusement, à l'instigation des princes, qui, tout en s'engageant par serment à lui rester fidèles et loyaux, manquèrent à leur parole.

1) Kyriké ou mieux Koriké, Koric, roi résidant à Loré. Cette dynastie est celle qu'on appelle les Corikians ou Aghovans postérieurs. A la même époque le territoire de Vanand, la moderne Cars, avait pour maître un certain Gagic. Pour ces deux familles royales, v. le Tableau généalogique, ad p. 161, Addit. et éclaircissem. à l'Hist. de Géorgie.

2) Cette note, à-peu près superflue, se trouve précisément dans la colonne jusqu'ici consacrée aux commandants et rois arméniens, dans l'Imprimé.

La fin de tout fut la perte des ignorants et de beaucoup d'autres. A son arrivée les Grecs le détinrent dans une île et envoyèrent annuellement à sa place des katapans.

Les princes demeurés dans la ville, en proie à une monstrueuse exaspération, s'attaquaient l'un l'autre, par la perfidie et par le mensonge. Ils formèrent le plan astucieux de se livrer réciproquement à l'ennemi, sous prétexte de défection du côté des fils d'Agar: les princes le pontife, et celui-ci les princes, dont il imitait les médisances. Quelques-uns furent pris de force et emmenés de leurs habitations; ceux qui restaient sans maîtres, on les crossait à coups de pieds: c'est ainsi que les choses se passèrent durant 21 a., après quoi le feu de la fournaise méridionale s'anima et nous apporta la bête anthropophage qui dévora entièrement notre peuple. Ayant assiégé la ville d'Ani durant 25 jours, il la prit, comme par l'inspiration divine; car la multitude de nos crimes avait changé en transports de colère la bonté providentielle. Aussi tout passa-t-il sans pitié par le tranchant du glaive, comme les chênes d'une forêt que l'on abat. La terre fut souillée de sang, polluée qu'elle était d'impuretés et de fornications, soulevant le courroux du Seigneur contre nous et l'indisposant contre son héritage.

Le pouvoir royal ayant donc pris fin, nous devons aussi en supprimer la série. La verge de l'autorité subsistait encore, il est vrai, en certains lieux, comme chez Kyriké[1]) et ailleurs, mais chaque témoin de la catastrophe frappant le point central se livrait spontanément aux griffes du dragon ou se réfugiait chez l'empereur des Grecs, et tout le pays se trouva envahi. Pour nous, nous continuerons la suite de nos séries, jusqu'à notre temps. Nous placerons en tête, suivant la règle, l'année de l'incarnation du Créateur, puis celle des empereurs, des patriarches, et le chiffre de notre ère, à partir du point où nous nous sommes arrêté.

P., Ac. Comme, par malheur, il n'y a plus de rois d'Arménie, je pensais devoir supprimer cette colonne; si nous ne l'eussions pas mérité, le Créateur n'aurait pas infligé ce cruel chagrin à notre nation. Il a vu notre orgueil, notre insubordination, et nous a châtiés, comme autrefois Israel; car s'il n'a pas épargné le fils aîné, comment aurait-il eu pitié du cadet, de nous qui, semblables au plus jeune fils, avons offensé sa majesté![2])

Olympiades.	De J.-C.	C. P.	Catholicos.	Ère arménienne.
	1045	1	28	492
456	1046	2	29	493
	1047	3	30	494
	1048	4	31	495
	1049	5	32	496

1) Chronogr. Byz. p. 634, en 1048 Arzen est prise par les Turks, Mélitène en 1056, Sébaste en 1059.

2) Impératrice, après Monomaque, en 1054 (Dulaurier, p. 291, le 12 janv. 1055). Théodora † 22 août 1056, après 1 a. 7 m. de règne.

3) Après Théodora, Michel-Stratiotique, 22 août 1056 — 31 août 1057; puis Isaac Comnène, 31 août 1057 — 1059; ensuite Constantin X Ducas, 25 déc. 1059—mai 1067, 7 a. 5 m. de règne.

4) Khatchic II, vicaire en 1047, non en 1055; catholicos en 1058, aprés la mort de Pétros; † en 1064.

5) Grigoris II, dit Vealaser, élu en avril 514 arm. = 1065, se donna pour remplaçant, en 1071, Géorg de Loré, qu'il déposa en 1073; nomma son neveu Barsegh vicaire du siége, à Ani, en 1074; † un samedi de nov. 1105, ayant siégé en tout 40 a. P. lui donne 42 a. de pontificat 1068 — 1109, arm. 517 — 554; Ac.: 1070 — 1084, arm. 517 — 531. Suivant Matth. d'Édesse, au contraire, ch. CLXXXVII, Grigor † un samedi du mois de tré, dans la 1re semaine du carême de l'été, en 554 arm. = 1105. Or le carême de l'été se compose de quatre semaines, précédant la fête de S. Élie, 1er dim. après la Pentecôte; l'Invention des reliques de S. Grégoire, 4e dim.; la Transfiguration, 7e dim. après la Pentecôte; enfin l'Assomption, un dim., du 12 au 18 août. En l'année 554 arm. comm. le jeudi 23 févr. 1105, Pâques tomba le 9 avr., la Pentecôte 28 mai, la S.-Élie le 4 juin: donc le samedi en question, le 3 juin, qui était en effet le 11 du mois de tré. Dul. Chronol. Arm. p. 304, donne à tort pour dates: la Pentecôte 6 juin et la mort du catholicos le 12. Quant à Vardan, il fixe cette mort, non en 550 arm., comme le dit M. Dulaurier, l. c., mais en 554, un samedi de tré, jour de S.-Jérémie, durant le carême d'été; éd. de Ven. p. 114; tr. r. p. 140.

Ter Grigoris avait quitté sa haute position pour embrasser la vie monastique, car il avait été élu malgré lui. Son surnom de Vcalaser «l'ami des martyrs,» lui a été donné parce qu'il a composé un Martyrologe. Il a aussi traduit du grec en arménien plusieurs discours des saints pères, suivant une addition du Mit P.

*) L'année arm. 514 est trop forte, même dans le système de Samouel: la plupart des Mits portent 513 = 1066, lis. 1064. L'année même de l'Hégyre, dans la Chron. syr., est 456 (comm. 25 déc.) = 1063, 4; or en cette année le 15 août, fête de l'Assomption, tombait réellement un dimanche, et le 16 un lundi. Voici la série des opérations nécessaires pour arriver à la date précise de l'Assomption, qui doit toujours tomber un dimanche, du 12 incl. au 18 août incl. 1° trouver la lettre terminale, au moyen de l'épacte et de la Pâque. 2° Ayant trouvé la lettre, qui fut la 21e en 513, ajouter 4, diviser le tout par 7 et ajouter le reste à 11 : le total est la date du mois d'août où tombe la fête. Au reste, il résulte d'un passage du Nigaristân que ce n'est pas Alparslan, mais son fils Malek-Chah qui prit Ani. Ani fut donc prise le lundi 16 août 1064, lendemain de l'Assomption.

1064 : 19	1064
95	— 551
114	513 de J.-C.
114	
0 19e épacte qui est 9.	

Ep. 9, terme pascal 6 avr. en 1064, Pâques le 11 avr. 2° La lettre terminale est 21e; 21 + 4 = 25 : 7 = 4; 11 + 4 = 15 août, l'Assomption. Khatchatour Sourmel, Traité du calendrier, § 113.

6) Romain IV Diogène, associé au trône 1 janv. 1068, fait prisonnier en août 1071, meurt après son retour, en oct. de la même année.

7) Ce Gagic †, autant qu'on le sache, en 1080. Il n'est plus question de lui depuis l'année 1080, où il prit part à une expédition pour venger la mort de son homonyme, d'Ani; Matth. d'Éd. tr. fr. p. 184.

	Olympiades.	De J.-C.	C. P.	Catholicos.	Ère arménienne.	
	457	1050	6	33	497	
		1051	7	34	498	
Les Sarrasins prennent la ville d'Arzen [1]), y passent au fil de l'épée 140,000 hommes, font le reste prisonniers et incendient la ville. Impr.		1052	8	35	499	
		1053	9	36	500	
	458	1054	10	37	501	
		1055	11	38	502	Ter Pétros, se rendant auprès de Monomaque, sacre Khatchic, fils de sa sœur, et le désigne pour lui succéder, en 502 arm.; 3 a. après, il revient et meurt à Sébaste, en 506 arm. Impr.
		1056	12	39	503	
			Kyra Théodora, 3 a. [2])			
		1057	1	40	504	
	459	1058	2	41	505	
		1059	3	42	506	
			Constantin Ducas, 10 a. [3])			
Ter Khatchic, fils d'une sœur de Ter Pétros, résidait à Ani. Appelé à C. P. par Ducas, il eut beaucoup à souffrir des exigences d'argent, de la part de ce méchant prince et de la cour impériale, à l'égard de nos patriarches; Impr.				**Khatchic**, 7 a. [4])		
		1060	1	1	507	
		1061	2	2	508	
	460	1062	3	3	509	
		1063	4	4	510	
		1064	5	5	511	
		1065	6	6	512	
	461	1066	7	7	513	Ter Khatchic meurt au village de Thavplour.
				Grigor ou **Grigoris**, 17 a. [5])		
Cette année (Ac. 1066), le lundi de la fête de la Vierge, Ani est prise par Alpaslan, qui massacre beaucoup de monde et fait captifs les femmes et les enfants.		1067	8	1	514*)	Impr. Ter Grigoris, dit aussi Vahram, fils de Grigor-Magistros Pahlavouni, homme savant, est élevé au patriarcat.
		1068	9	2	515	
		1069	10	3	516	
			Diogène, 5 a. [6])			
Le même se rendit aussi maître d'Akhal; Impr. La même année Bagarat prit Kyric.	462	1070	1	4	517	Mort de Gagic-Chahanchah, petit roi de Vanand; Impr. [7])
		1071	2	5	518	
		1072	3	6	519	
		1073	4	7	520	
	463	1074	5	8	521	

En cette année l'empereur Diogène s'avança en Perse, avec une armée nombreuse. Arrivé à Manazkert, il prit cette ville. Ce qu'ayant appris Alpaslan, il marcha à sa rencontre et, dans un grand combat, défit l'empereur, se saisit de

1) D'après le système de Samouel, 521 = 1072.

2) Alpaslan mourut en effet au mois de rébi 1er 465 H. = oct. 1072, sous les coups d'un chef révolté contre lui, dans le Khorasan.

3) Michel VII, Parapinace, 1071 — 31 mars 1078, 8 a. 6 m.

lui et le relâcha après avoir tiré de lui une forte somme. Cependant les Grecs s'étaient soustraits à son autorité et avaient placé sur le trône Michel, qui triompha de lui. Ses soldats le couvrirent d'un sac et l'amenèrent à Michel. Sur la route celui-ci lui ayant fait crever les yeux, il mourut, par l'excès de la douleur, en l'année 521 [1]). Cette même année, la justice du juste juge et du Dieu doué de longanimité atteignit la bête menaçante et non encore mise en cage, qui avait nom Alpaslan. Pendant qu'il rugissait, enragé de conquérir le monde, et qu'il déversait sur les peuples non encore soumis à son pouvoir l'amertume de son cœur, comprimé à étouffer, soudain l'impie tomba sous le fer et disparut de la terre, sans voir la gloire de Dieu. Mais on dit qu'avant de rendre son souffle empoisonné, il jeta sur son meurtrier un regard d'étonnement et d'effroi, après quoi il descendit dans l'enfer, inondé d'amertume, teint du sang des innocents et des justes. [2])

Ici, pour accomplir ma promesse, je rapporterai la suite du texte que j'ai dû omettre précédemment, et qui convient à l'époque: „Aussitôt, en effet, dit le divin philosophe, que le fortuné Malek-Chah eut saisi l'honneur du rang suprême, après la mort de son père Alpaslan, il établit son empire sur un grand pied et devint, réellement, comme de nom, roi des rois. Au lieu de prendre les mœurs et les plans de son père, il s'efforça surtout de gagner les cœurs de ses adversaires; il alla même jusqu'à blâmer avec conviction ses doctrines, le déclarant ennemi de la paix, se jouant de la vie des hommes, se réjouissant dans le sang et dans l'oppression. Pour lui, il introduisit partout l'ordre d'une administration sage et pacifique; plus avisé et plus énergique que bien des rois, plus qu'aucun de ceux que nous connaissions, c'était moins par la hauteur que par la justice envers tous qu'il dirigeait les affaires, ne voulant causer de chagrin à personne par son orgueil et par ses exigences. Des mœurs nobles, de hautes pensées, un extérieur vraiment royal, avec cela de l'affabilité, des manières doucement pondérées, le faisaient aimer de tous: suivant moi, c'est là la seule majesté suprême. Il eut bientôt soumis plus de contrées que d'autres monarques en un long temps ou même jamais, et ce, non par la guerre ou par la violence, mais par le charme de l'affection. Sa puissance s'accrut si rapidement qu'à mon avis l'Europe n'aurait pas tardé à faire partie de ses états, si la durée de sa vie eût été plus longue.“ Voilà ce que dit Sarcavag de son règne, qui dura 20 ans; je dirai plus bas ce qu'il rapporte de sa mort.

De J.-C.	C. P.	Catholicos.	Ère arménienne.
Michel, 8 a. [3])			
1075	1	9	522

1) C'est chez Tcham. II, 975, en l'an 1072, que j'ai trouvé ces détails sur Ochin: on ignore à quelle famille appartenait ce «grand prince» arménien.

2) L'Impr. porte: en Phrygie. Du reste, c'est en l'année 1080 que le roi Gagic Chahanchah, d'Ani, périt misérablement; Matth. d'Édesse, p. 183; Kiracos, tr. fr. p. 54. Gagic de Cars n'avait pas le titre de Chahanchah.

3) Ou Caramazol; Tcham. III, 6. La tradition porte, sans qu'il en existe aucune preuve directe, que les princes Rhoubénides, qui vont devenir rois de Cilicie ou de la Petite-Arménie, étaient alliés par le sang à la famille bagratide; Kiracos, tr. fr. p. 57, n.

4) Nicéphore Botoniate règne à Constantinople 25 mars 1078 — mars 1081; puis Alexis 1er Comnène, avril 1081 — 15 août 1118, soit 37 a. 4 m. et demi.

5) Barsegh 6 a., à partir de 1119, arm. 555 (sic): correction moderne, P., Ac. 31 a., depuis 1085. La correction P. n'a aucune valeur, non plus que la continuation, de la même main, des années de Vcaïaser jusqu'à 42, en l'année arm. 554 — 1109.

Ter Barsegh, vicaire du siége, en 1074 à Ani, catholicos en 1082, † 13 nov, 1113, après 31 a., auxquels Tcham. ajoute 7 m. L'Impr. et Ac. sont exacts; cf. infrà. en 1115.

6) Ce n'est pas en 1085 que recommença un cycle de 532 a., mais bien en 533 arm. = 1084. V. Mkhith. d'Aïrivank, tr. fr. p. 95. En effet le premier cycle avait compté sa 1re a. en l'année même de l'ouverture du calendrier arménien, 551 + 532 = 1083; 1084 = 1. Le second cycle est qualifié par les Arméniens «Petite ère, de Jean Sarcavag,» parce que c'est ce personnage qui, en 1118, ayant imaginé le calendrier fixe arménien, détermina aussi l'initiale du nouveau cycle.

Impr. En l'an 522 arm., pour échapper à la domination des Sarrasins, le prince Ochin abandonna ses domaines héréditaires de Maïriats-Dchourk, au voisinage de Gantzac, avec son frère Algam, avec son épouse et autres personnes de haute noblesse. Emportant ses richesses, il entra en Cilicie et enleva aux Sarrasins la bonne forteresse de Lampron, au pied du mont Taurus, du côté de Tarse. [1])

Olympiades.	De J.-C.	C. P.	Catholicos.	Ère arménienne.
	1076	2	10	523
	1077	3	11	524
464	1078	4	12	525

Impr. En l'année 525 arm. le roi Gagic se rendit à Tarse, auprès du prince Abelgharib, son parent. Au retour il fut attaqué par les Grecs, près d'Ardzen [2]), et étranglé. D'autres disent pourtant, qu'étant adonné à la chasse, il fut pris dans son sommeil par les fils de Mandalé, conduit à la citadelle de Candrouscor, et là massacré. Les autres princes arméniens, saisis de frayeur, s'enfuirent et se dispersèrent. L'un d'entre eux, le prince Rhouben, parent de Gagic et maître du fort de Cositar, ayant appris la mort du roi, passa en Cilicie et prit résidence dans la ville de Colmesol [3]). Comme il se trouvait dans cette région montagneuse un bon nombre de colons arméniens, l'illustre Rhouben se les adjoignit et, grâce à leur assistance, s'empara de la montagne, dont il expulsa les Grecs et fut maître de leurs villes.

	Olympiades.	De J.-C.	C. P.	Catholicos.	Ère arménienne.	
		1079	5	13	526	
		1080	6	14	527	
		1081	7	15	528	
Géorg et Stéphannos sont renommés pour leur doctrine.	465	1082	8	16	529	
			Alexis, 38 a. 7 m.[4])			Impr. omet les 7 m.
		1083	1	17	530	
				Ter Barsegh, 32 a. [5])		Après la mort de Grigor Pahlavouni, Ter Barsegh, fils de sa sœur, lui succéda; il avait reçu de Ter Grigor la consécration, lorsque lui-même se rendait dans les pays étrangers, pour traduire des livres, et pour d'autres affaires. Imp.
		1084	2	1	531	
Ac. Commencement du cycle de 500, i. e. de 532 a. P., en 1086; v. plus bas, 1096.[6])		1085	3	2	532	
	466	1086	4	3	533	
		1087	5	4	534	
		1088	6	5	535	
		1089	7	6	536	
	467	1090	8	7	537	

1) Mélik-Chah † au mois de chéwal, 485 H. = nov. déc. 1092; suivant Matth. d'Édesse, en 540 arm. 27 févr. 1191 — 26 févr. 1192, ce qui donne une variante de quelques mois.

2) Impr. Khavedcha «le Khodja suprême.»

3) Dedouch, frère de Mélik-Chah, périt, en effet dans une bataille contre son neveu Barkiaroukh, en 543 arm. = 1094; Matth. d'Édesse, tr. fr. p. 209.

4) Impr.: Qu'il alla auprès de notre patriarche.

5) Cette notice est rédigée dans un style extrêmement amphigourique.

6) Quoique le M^{it} Ac. ait déjà donné ce renseignement en 1085, il le répète ici, pourquoi? Plusieurs auteurs arméniens remarquant que le cycle de 500 avait été adopté en la 10e année de leur comput, soit 562, 563 pour ceux, et c'est la majorité, qui comptant la 1re année en 553, ont perdu de vue la circonstance capitale que la 1re année du cycle a été rapportéé immédiatement à l'ouverture du nouveau comput, soit, comme je viens de le dire, à 552. Ils ont donc assigné la fin du 1er cycle de 532 a., dix et même 11 a. plus tard qu'il ne convient, conséquemment à l'année 1096 eusébienne, soit 1094 ou 1093. Toutefois il est certain qu'aucun auteur arménien n'a donné de date d'un cycle ayant l'une de ces deux initiales, et que la Petite ère, dite de Sarcavag, compte 1084 = 1.

	Olympiades.	De J.-C.	C. P.	Catholicos.	Ère arméniens.	
Une horrible famine ravage notre pays, dont les iniquités étaient au comble. Impr. Cf. 1096.		1091	9	8	538	
		1092	10	9	539	
		1093	11	10	540	
	468	1094	12	11	541	En cette année meurt Mélik-Chah. P. en 1095.[1]

Comme sous le règne de Mélik-Chah la paix s'étendait sur tout l'univers et notamment sur l'Arménie, abreuvée à la coupe de la perdition dans les temps passés, sous les précédents dominateurs, le saint vartabied a trouvé bon d'écrire quelques mots d'éloge et de s'engager à traiter ce sujet dans un récit détaillé et oratoire. Ayant épuisé la matière, il parle en ces termes de la mort du prince. „En l'année 541 arm. = 1094 (lis. 1092) de J.-C., dit-il, le grand chiliarque de Mélik-Chah, roi des rois de Perse, fut assassiné. Il se nommait Hassan et suivant le titre de son emploi, Vzourc-Khodja[2]); 28 jours après, Mélik-Chah lui-même mourut empoisonné, dit-on, par sa femme. Il était bon pour tout le monde, de mœurs douces, surtout envers les peuples chrétiens. Après sa mort il s'éleva entre diverses nations une terrible guerre, de 4 a. Son frère Dedouch[3]) et son fils Békiaroukh employèrent ces années à troubler par des combats la concorde universelle, aucun des deux ne songeait à gouverner. Le sang coulait comme à torrents, non-seulement celui des victimes des batailles, mais aussi celui des peuples et de provinces entières, se joignant aux souffrances de la faim et de la captivité. Ainsi prit fin la prospérité, par l'extinction de la vie de ce monarque, qui gardait pour lui les œuvres et les soucis de la royauté, tandis que le gain et le profit étaient pour la masse: si grands et si remarquables étaient les résultats d'une vie de paix. Il aimait tellement notre nation, qu'il réclamait nos prières et bénédictions, et que le patriarche se rendit auprès[4]) de lui. Que ne se fit-il disciple de la loi et des rites chrétiens? Or il mourut dans la ville d'Ispahan, où il avait été élevé, et qui était la capitale de la Perse.“[5])

		1095	13	12	542	
P., Ac. La mesure étant comble, une famine terrible occasionna des souffrances effroyables; l'annulation de la puissance du pain causa d'affreux malheurs.		1096	14	13	543	Commencement du cycle de 500.[6])
		1097	15	14	544	Dedouch, roi de Damas, de Palestine et du voisinage, est tué par Békiaroukh, dans une bataille, à Ispahan, en 544 arm.
	469	1098	16	15	545	
Impr. Notre prince Constan-		1099	17	16	546	Les Romains vont par la

1) Cette indication est à l'encre rouge, comme les quatre précédentes en 724, 820, 915, 1009; comme la dernière, elle n'est inexacte que par suite du système chronologique de Samouel, et parce qu'elle a été évidemment transposée. Lis.: en 551 arm.=1102; Kiracos, tr. fr. XLI. L'indication de l'an 659 de J.-C., entièrement fausse, se trouve dans les M[its] comme dans l'Imprimé; sup. 659, 753.

2) Barkiarokh mourut effectivement en 553 arm.=1104; Matth. d'Édesse, p. 257, ce qui est exact.

3) Il s'agit ici de la 1[re] croisade.

4) Impr. ajoute le mot souligné.

5) Je n'ai retrouvé cette indication et celle de l'année 1106, relatives à Khizil, que chez Vardan, tr. r. p. 111, toutefois sans la phrase concernant les couvents incendiés, le tout en l'année 554 arm.=1105: c'est Tcham. II, 24, qui parle de *l'incendie* d'une partie des deux couvents, et qui, sans mentionner le siége de Dovin, durant six mois, ajoute que Khizil, Scythe révolté, fut tué par ordre du sultan Taphar. *Or* Samouel n'a pu emprunter ces deux notices à Vardan, postérieur de deux siècles à son époque. Ainsi, ou Samouel a trouvé ces notices ailleurs, ou elles ont été ajoutées, comme tant d'autres, à son livre. Celle de 1106 est évidemment d'une main moderne, reste donc celle de 1109, dont l'origine est inconnue et plus basse de 2 années que celle de Vardan. Quant à l'émir scythe, Khizil, révolté contre Taphar, je n'ai pas d'autres renseignements.

Après l'année 1109 P. introduit le catholicos Barsegh, 6 a. 555, 556, 559—562 arm. Ac. est conforme à l'Imprimé.

6) 559 arm.=1110; cette date ne se trouve que chez Samouel.

7) Vasil-le-Voleur, † le 24 d'areg, 561 arm.=1112, soit le samedi 13 oct.; Matth. d'Édesse, tr. fr. p. 281.

8) Suvant Matth. d'Édesse, le catholicos Barsegh mourut «un jeudi du mois de tré 562 arim.»=1113. Tcham. II, 35, fixe la mort de Barsegh le 7 de tré=13 nov. et le Pt. Chahkhathounof a adopté cette date julienne. Or en 562 le 1 de navasard tombait au vendredi 21 février, et le mois de tré commençait le 22 mai. En outre, ce que le traducteur français a lu «un jeudi,» Tchamitch dans son M[it], a lu «le 7.» et moi, dans celui du Musée Roumiantzof, le 5: ainsi, d'après les deux M[its], Barsegh est mort le 5 ou le 7 de tré=27 ou 29 mai 1113, et non le 13 novembre.

	Olympiades.	De J.-C.	C. P.	Catholicos.	Ère arméniennne.	
tin, fils de Rhouben, ayant témoigné une extrême bienveillance aux Grecs, est comblé d'honneurs par eux.		1100	18	17	547	Thrace en Asie, pour châtier les Scythes, les Persans et les Tadjics, des tourments par eux causés aux chrétiens. Ils souffrirent bien des maux de la part du fils de satan, Alexis, empereur des Grecs de C. P.: fourberies secrètes et manifestes, vivres empoisonnés, tromperies sur mer, par ses propres gens, fausse confiance qu'il leur inspirait, instructions données traîtreusement par un faux docteur. Dieu le lui rende, car il n'était pas chrétien, ni lui ni sa mère, ainsi que plusieurs nous l'ont assuré. Ce sont les propres paroles du vartabied Sarcavag. [3])
		1101	19	18	548	
	470	1102	20	19	549	
P. Fausse-Pâque des Arméniens. [1])		1103	21	20	550	
Mort de Barkiarokh, fils de Mélik-Chah. Ac., P. en 1108. [2])		1104	22	21	551	
		1105	23	22	552	
Khizil prend Loré *et incendie* [4]) les saints couvents d'Haghpat et de Sanahin, en 1109.	471	1106	24	23	553	
		1107	25	24	554	
		1108	26	25	555	
Khizil, i. e. le Rouge, monarque des Scythes, est tué par ses troupes, à la prise de Dovin, qu'il assiégeait depuis 6 mois. [5])		1109	27	26	556	
	472	1110	28	27	557	
		1111	29	28	558	
		1112	30	29	559	Mort de Manoutché, émir d'Ani. [6])
Le glorieux prince Gogh-Vasil, maître de plusieurs provinces, meurt pieusement dans le Christ. [7])		1113	31	30	560	
	473	1114	32	31	561	
		1115	33	32	562	

Ter Barsegh, patriarche d'Arménie, étant mort [8]), son successeur dans cette dignité fut Ter Grigoris, qui s'assit avec splendeur et gloire au siége de la juridiction de S. Grégoire, l'Illuminateur de l'Arménie, dont il était connu comme parent et descendant. En outre, la grâce qu'il avait reçue de Dieu et de l'Esprit, et la brillante pureté de ses mœurs le faisaient considérer et respecter, non-seulement de notre nation, mais encore des rois et princes étrangers, et notamment des monarques et patriarches de Rome. Étant allé à Jérusalem, il adora les lieux saints, où Dieu s'est incarné, et participa aux souffrances du Christ, afin de mériter de prendre part à sa gloire. Témoin convaincu de l'abondante effusion de la grâce sur la personne du pontife, la nation des Romains, les princes des contrées, ceux qu'on appelle Francs reconnurent, à la grâce de son extérieur, à sa noble prestance, la beauté de son âme. Ses discours sur la foi, conformes en

1) Vardan place la mort de ce docteur en 563 = 1114, et celle de Tancrède, qui va être mentionnée, en 562 = 1113; Matth. d'Édesse, au contraire, fixe la mort de Tancrède au 10 de maréri 561 arm. = jeudi 6 déc. 1112.

2) En 1113, année chrétienne répondant à 562 arm., Pâques tombant le 6 avril, le mercredi, 11 j. avant la fête, était le 26 mars. A. de vér. les dates: 1113, 19 mars, éclipse de soleil.

3) Kalojean Comnène régna 15 août 1118 — 8 avril 1143, soit 24 a. 7 m. 24 j.

4) Matth. d'Édesse; en 570 arm. = 1121, 2.

5) Cette bataille fut livrée dans le territoire de la ville d'Atharé, suivant Matth. d'Éd., le samedi 6 (lis. 9) du mois de kaghots, avant le carnicapium qui précède la Transfiguration, en 568 arm. = 1119, 20. En cette année le 1 navasard tombait au jeudi 20 février, Pâques le 30 mars et la Pentecôte le 18 mai; la Transfiguration, le 7e dim. après la Pentecôte, 6 juillet, et le carnicapium précédant le petit carême de cette fête, le dim. 29 juin: ainsi la bataille eut lieu le samedi 28 juin.

6) Tiflis fut prise en effet par le roi David en 1122.

tout à la vérité, sa doctrine, sa riche éloquence, où brillait la correction des dogmes et des rites, les remplirent d'allégresse et cimentèrent leur affection pour le pontife, pour notre nation. C'est ainsi que la Providence dirige toutes choses; car „le Seigneur ne repousse pas son peuple," suivant la parole du Psaume, s'adressant aux gens malveillants; et ce qui suit.

Comme nous avons l'intention de traiter la chronologie, depuis l'origine, et d'en suivre le progrès, et qu'il s'est ajouté jour par jour des succès, des événements heureux et autres, pour ce motif, ayant omis certains récits, que nous espérons être en état de faire en leur lieu, en ce moment, voici ce que nous avons à dire au lecteur exigeant et digne de nos égards; P., Ac.

En la même année 562, où mourut le catholicos Barsegh, le vénérable docteur Ter Géorg, surnommé Méghric „Mielleux," trépassa vers le Seigneur.[1])

En la même année le brave Latin Tangri, maître d'Antioche et de plusieurs autres villes et contrées, homme religieux et bon, mourut empoisonné par son patriarche, dans ladite ville d'Antioche.

La même année, le mercredi de la 5e semaine du jeûne quadragésimal de Pâques, jour où ont été créés les luminaires, le soleil s'éclipsa.[2])

	Olympiades.	De J.-C.	C. P.	Catholicos.	Ère arménienne.	
				Grigor, 53 a.		
		1116	34	1	563	
		1117	35	2	564	
	474	1118	36	3	565	
		1119	37	4	566	
		1120	38	5	567	Alexis meurt, son fils Kalojean lui succède.
			Kalojean, ... a.[3])			Impr. Haud paucis annis regnavit. P., Ac. 13 a., et la série des années ne passe pas ce terme, mais dans l'Impr. elle s'arrête à 14 a.
Combat sanglant, à Carmirovit, où l'armée des Francs et des Arméniens est défaite, par la trahison des grands. Roger, commandant d'Antioche, et beaucoup de soldats périssent. Impr.[4])		1121	1	6	568	
	475	1122	2	7	569	
		1123	3	8	570	
		1124	4	9	571	David, roi d'Ibérie, triomphe d'El-Khazi et de Mélik.[5])
		1125	5	10	572	Le roi David prend Tiflis. Ac. en 1124.[6])
	476	1126	6	11	573	

1) Aboulsévar et sa famille furent internés, d'après le dire des Annales géorgiennes, en Aphkhazie, pays qui n'est pas malsain, mais humide et moins agréable que le climat d'Ani. Les princes Charvachidzé, qui devinrent plus tard maîtres de cette contrée, passent en effet pour être issus des Béni-Cheddad, ci-devant dominateurs du Chirwan, puis émirs d'Ani, dont ils avaient acheté la propriété à Alparslan. Leur nom même confirme cette étymologie historique; car de Charwanchah, en géorgien Charwacha, s'est formé Charwachidzé «fils du Charwanchah,» et les rois de Géorgie, dans leurs chartes, ne manquent jamais de se donner le titre, ainsi altéré, de «maîtres du Chirwan,» par suite de la victoire de David II, dit «le Réparateur.»

2) Prince de la famille des Orbélians, qui avait été nommé gouverneur d'Ani.

3) Ani fut en effet rétrocédée à Phadloun dès la première année de Démétré, fils du roi David, donc en 1125, grâce à la faiblesse d'Abouleth, nommé ci-dessus.

4) Impr. criminis auctoribus. Quant au § qui suit, l'Imprimé l'a omis comme étant une addition sans valeur.

Jusqu'ici tourmentés à l'excès par les fréquentes incursions et ravages auxquels était en proie notre pays, soit de la part des Ibériens ou des Scythes, les habitants de la ville d'Ani et de la province de Chirac résolurent de mettre fin à l'orage et se livrèrent à David, roi d'Ibérie. Ayant trompé l'émir Aboulsévar, fils de Manoutché, maître de leur ville, ils introduisirent le roi chez eux, en lui ouvrant les portes, et son entrée ne coûta pas une goutte de sang d'un seul être animé. Il prit Aboulsévar, avec ses fils, les emmena en Ibérie et leur donna pour résidence un pays malsain[1]), où le père et deux de ses fils terminèrent leurs jours. Le brave David, étant mort là aussi, eut pour successeur son fils Dimitri, doué de toutes les qualités d'un jeune homme. Cependant Phatloun, fils aîné d'Aboulsévar, qui dans les années précédentes était allé auprès du chef des émirs, dans le Khorasan, ayant appris ce qui concernait son père, et la localité, accourut dans notre pays. S'étant abouché avec ceux de ses grands vivant autour et au voisinage de la ville, il en fit le siége, en sorte que durant une année entière la famine devint chaque jour plus sensible. Les habitants s'échappaient, la nuit, dans diverses directions, on tombait sur eux par surprise, et on les tuait, et la terre était couverte de leur sang et de leurs cadavres. Pour les femmes et les enfants, ils étaient vendus.

Le pays, il est vrai, était confié à des Géorgiens, dont quelques-uns, gens d'élite, de ceux qu'on nomme „à bonne ceinture," tels qu'Ivané, fils d'Abouleth[2]), qui déploya une grande bravoure et tua plus d'un agresseur. Phatloun étant venu avec de nombreux cavaliers, lui, avec une poignée d'hommes, ne comptant pour rien l'ennemi, qui venait se faire battre, réussit à sauver la ville, grâce au concours des habitants. Il y avait sur les remparts une brave femme, au cœur viril, qui chassait à coups de pierres les ennemis, s'efforçant de passer par les créneaux, sans tenir compte des flèches tombant sur elle du dehors: on l'appelait la Chèvre, nom répondant à son agilité.

Toutefois, le royaume d'Ibérie n'étant pas complètement affermi et la famine multipliant ses ravages, ils furent obligés de se livrer à Phatloun[3]), sous condition qu'il ne tirerait pas vengeance de ceux qui avaient trahi son père et ses frères. Il y consentit, mais aussitôt qu'il fut maître des murs, il chercha tous les moyens de se payer de réciprocité. Sous son commandement le pays respira, à l'égard des invasions habituelles; cependant les précédentes vexations et exigences d'impôts nous amenèrent aux dernières extrémités, à un état d'horribles souffrances, telles que l'Arménie n'en avait pas enduré dans les temps anciens; le mal ne fit qu'empirer journellement et se prolonge jusqu'à notre époque. Le saint pontife, Ter Grigoris, le chef des fidèles, qui avait obtenu d'Aboulsévar des assurances pacifiques en faveur de son siége, par suite de sa soumission spontanée, quand il eut appris ces tristes nouvelles, fut saisi d'une profonde inquiétude et se livra à une violente colère contre les auteurs du mal.[4])

P., Ac. Tout ceci eut lieu par suite de la multiplication de nos péchés, causée et par l'indocilité et par le pervertissement des intelligences; car nous étions

1) I. e. les Israélites, en général.

2) La date de la mort de Jean Sarcavag est sujette à beaucoup de variantes, depuis 1129 jusqu'à 1157, dont la majeure partie fixe cet événement aux environs de 1127, 1129. Cette dernière est adoptée par Tchamitch et par le P. Garégin, dans son Hist. de la litt. arm. I, 488. V. Sur ce sujet Kiracos, tr. fr. p. 59; Mém. de l'Ac. des sc. VII[e] sér. t. VI, № 6, p. 40. La tombe de Sarcavag, malheureusement sans date, se voit à Haghbat.

3) Sur ce fait, dont la date positive n'est pas connue, v. Add. et écl. à l'hist. de Géorgie, p. 246.

4) La date du 17 maréri donne le dimanche 30 nov.; avec le 15 maréri, ce serait le vendredi 28 nov.

579 : 7 = 5 lundi 1 navasard, 17 février 1130.

579 : 4 = 144	192	48	5
551	— 144	+ 286 = 17 maréri — 1	+ 286
1130	48 j. *17 févr.*	334 j. = *30 nov.*	291 : 7 = 4, *dim. 17 maréri.*

5) Ac. fait commencer ce règne un an plus tôt.

6) Impr. usque ad nonam pomeridianam; soit 3[h] après-midi. A. de vér. les dates: éclipse de soleil 2 août, à midi; visible en Eur. Afr. et Asie, en 1133.

7) Le 13 d'areg = 25 sept. 1139.

588 : 7 = 0 merc. 1 navasard, 15 févr. 1139.

588 : 4 = 147	193	46	0
551	— 147	+ 222 = 13 areg — 1	+ 222
1139	46 j. = *15 févr.*	268 j. = *25 sept.*	222 : 7 = 5 lundi.

Ce tremblement est mentionné deux fois chez Kiracos, natif de Gantzac, la moderne Elisavethpol, en 1139, tr. fr. p. 61, 99. La date est certaine et confirmée par l'inscription bilingue d'un battant de porte, en fer, au couvent de Gélath; XI[e] Rapp. sur mon Voyagea rchéologique, p. 41: ce battant porte la 13[e] a. du règne de Démétré.

8) L'Impr. porte Gangendch, leçon impossible. Gardchenk est le pays de Gatchian, sur les bords de la Débéda, la Khram des Géorgiens, dans la Géorgie méridionale. La défaite dont il s'agit eut lieu en 1139.

devenus une maison d'opposition; comme Jacob[1]), qui aimait à oublier, nous avions augmenté le nombre de nos crimes, nous prophétisions à prix d'argent, et nos jours se perdaient en vanités. Ayant abandonné notre créateur. Dieu, qui le vit, s'affligea, se courrouça et détourna de nous son visage, menaçaut de châtier une nation stupide et sans intelligence, de lui faire boire la coupe de la colère et d'en réserver la lie, pour la lui faire épuiser, si notre impénitence se prolongeait. Mais au lieu de nous accuser, revenons à la suite de notre composition.

	Olympiades.	De J.-C.	C. P.	Catholicos.	Ère arménienne.	
		1127	7	12	574	
		1128	8	13	575	
Le grand vartabied Jean Sarcavag passe vers le Christ, à Haghbat.[2])		1129	9	14	576	
	477	1130	10	15	577	Le roi Démétré triomphe de Qaransonkor[3]), qui s'était renfermé avec beaucoup de troupes dans une citadelle de l'atabek. La même année, Abouleth et Ivané, son fils, prirent Dmanis; Ivané et Sembat s'emparèrent de Khounan; Impr.
		1131	11	16	578	
L'église du Sauveur, à Ani, s'écroule, le jeudi 17 (Ac. le 15) de marérí; Impr.[4])		1132	12	17	579	
		1133	13	18	580	
Mort du célèbre vartabied David, fils d'Aloc; Phatloun est tué dans un combat, après 7 a. de principauté, et son frère Mahmoud lui succède.	478	1134	14	19	581	
			Manuel, 46 a.[5])			
		1135	1	20	582	
		1136	2	21	583	Le soleil s'éclipsa le mercredi 2 août (Ac. en 582; P. le 20 août) depuis le commencement de la 7e heure jusqu'à la 9e heure *de* midi.[6])
L'émir Kouz défait Abouleth et Ivané; ces deux derniers sont pris par Démétré; Impr. Cf. Add. et écl. à l'hist. de Gé. p. 245.		1137	3	22	584	
	479	1138	4	23	585	
		1139	5	24	586	
		1140	6	25	587	
Impr. Le 13 d'areg[7]), la ville de Gantzac est renversée par un tremblement de terre; les deux célèbres docteurs Sargis et Grégoire sont ensevelis sous les ruines; l'église d'Haghbat s'écroule également.		1141	7	26	588	
	480	1142	8	27	589	
		1143	9	28	590	
		1144	10	29	591	
		1145	11	30	592	Le vartabied Egnatios compose un admirable commentaire de S. Luc.
La même année Qarasonkor défait Ivané à Gatchenk[8]); cf. en 1130.	481	1146	12	31	593	
		1147	13	32	594	
		1148	14	33	595	
		1149	15	34	596	
	482	1150	16	35	597	

1) Thoros, premier du nom et cinquième prince Rhoubénide de Cilicie, fut souvent en guerre contre les Grecs, au temps de Manuel Comnène, et contre Masoud, sultan Seldjoukide d'Icone, suscité contre lui par l'empereur grec. Un de ses frères, Stéphané, qui avait réussi à se faire une petite principauté dans les montagnes de Cilicie, fut enfin pris par les Grecs et étranglé, ou même, au dire de l'historien arménien Vahram, plongée dans une chaudière d'huile bouillante, en 611 arm. = 1162, 3; Matth. d'Édesse, tr. fr. p. 365, 487.

2) Démétré I † en 1156, ayant abdiqué quelques années auparavant; son fils David III † avant lui, son autre fils Giorgi III devint roi.

3) L'année arm. 610, où le roi Giorgi III prit la ville d'Ani = 1161 de J.-C., date admise par toutes les autorités arméniennes et musulmanes, excepté celle d'Ibn-el-Athyr; Matth. d'Édesse, tr. fr. p. 362, dit que ce fut un lundi, en été, ce qui revient très bien au 13 juin, indiqué par Samouel, puisqu'en 1161 le 13 juin fut un lundi. Le Chah-Armen Soukman reparut sous Ani 48 jours après, le 1 août, et fut battu à plates coutures; Matth. d'Éd. dit: «Lors du jeûne de S. Grégoire,» tombant au milieu du carême d'été, date de la prise d'Ani. Or la fête de l'Invention des reliques de S. Grégoire tombe le samedi de la 4e semaine après la Pentecôte: en 1161, Pâques le 16 avril, Pentecôte 4 juin, samedi de la 4e semaine 1 juillet, jeûne de S. Grégoire du lundi 26 juin au vendredi 30, intervalle dans lequel eurent lieu la ou les batailles contre le Chah-Armen, au milieu du carême d'été, pour la Saint-Élie, 20 juillet. Ainsi Matth. d'Édesse et Samouel parlent de deux combats différents.

Matth. d'Éd. mentionne encore ici une éclipse de lune, alors en son plein, qui eut lieu trois jours après une défaite du Chah-Armen; or en 1161, fondement 3, la pleine lune d'août tombait le 8, ainsi encore une défaite du Chah-Armen eut lieu à la date indiquée, au mois d'août. Suivant moi donc, si l'on s'en tient à la rédaction de Samouel: 1) Prise d'Ani, lundi 13 juin 610 = 1161; 2) défaite du Chah-Armen, 26 juin; 3) autre défaite, 1 août; 4) autre victoire du roi Giorgi, le 21 août 611 = 1162 et prise de Dovin. La manière dont s'exprime à ce sujet Matth. d'Édesse montre bien que la prise de Dovin fut le résultat d'une victoire sanglante des Géorgiens.

J'ai dit: si l'on s'en tient à Samouel, car Ibn-el-Athyr fixe la prise d'Ani au mois d'août 1161, ce qui dérange toute l'économie des dates de Matth. d'Édesse; Saint-Martin, Mém. I, 240. Dulaurier, Chronol. arm. p. 322, et tr. fr. de Matth. d'Éd. p. 485, envisage et coordonne les faits dans un autre système, que je n'admets pas et ne veux pas discuter.

4) Ac.: Le 1 août (ի ա̅ au lieu de ժա̅), i. e. en 611 arm. = 1164, suivant le système de Samouel, qui équivaut à 1162.

Cette année, la nation des Latins, ayant réuni des centaines de mille guerriers, s'avança vers la rive de l'Océan, par la Thrace, comme lors de leur précédent passage, mentionné par nous en 546 arm.; oubliant les affreuses vexations qu'ils avaient endurées de la part d'Alexis, fils de Bélial, ils ne tinrent pas compte cette fois des duperies et fourberies d'un prince qu'ils croyaient leur coréligionaire, au service du Christ. Cette fois donc, n'ayant pas de souvenir de leurs maux passés, ils furent encore plus trompés et joués par son petit-fils, digne d'être appelé, comme l'Antechrist, l'adversaire du Christ, quoique, par un renversement de sons, contraire à Emmanuel, il s'appelât Manuel.

	Olympiades.	De J.-C.	C. P.	Catholicos.	Ère arménienne.	
		1151	17	36	598	Impr. Le vartabied Sargis écrit ses Commentaires sur les Épitres catholiques.
Le prince Thoros[1]), extrêmement irrité contre les Grecs, en massacre 10,000, pour venger Stéphannos, qu'ils avaient pris et fait mourir sans pitié, dans une chaudière d'huile bouillante. Impr.		1152	18	37	599	
		1153	19	38	600	
	483	1154	20	39	601	Les Ibériens vainquirent Saldoukh, sous Ani, et le firent lui-même captif; Impr. — En 1152, Addit. et écl. à l'Hist. de Gé.
		1155	21	40	602	
		1156	22	41	603	
		1157	23	42	604	
	484	1158	24	43	605	Ac. Démétré, roi[2]) des Ibériens, étant mort[3]), son fils David règne: puis, celui-ci meurt, et son frère Géorgi s'empare du pouvoir.
		1159	25	44	606	
		1160	26	45	607	
		1161	27	46	608	
	485	1162	28	47	609	
		1163	29	48	610	Ac. Le scélérat Ildigouz brûle le grand bourg d'Achnac, où il périt 5000 hommes, dit-on. Impr. P., en 1164.

Le 13 juin de cette année, Géorgi, roi des Ibériens, prend Ani, défait, avec 7000 hommes, le 1er d'août, Chahiarmen, qui en avait 80,000: c'est ce que nous avons vu de nos yeux; 23,000 prisonniers étaient inscrits, sans compter les cadavres des morts, cachés dans nos champs.[4])

Le 21 août[5]) de l'année arm. 611, Géorgi s'empara de Dovin, d'où il emmena 60,000 captifs et détruisit leurs soi-disant oratoires. Puis, en 612, le sultan de Khorasan nous frappa de stupeur en se présentant aux portes d'Ani, avec une armée innombrable, et il se retira à petit bruit, comme un renard, au bout de 30 jours. Toutefois cet homme très rusé ne rentra dans ses états

1) Nersès III, dit Chnorhali «le Gracieux,» frère de Grigor III, fut sacré en 1165 et mourut le 11 août 1173.

2) Thoros II, prince de Cilicie, † en 1168, après 23 a. de règne.

3) Ter Grigor Tgha, fils de Basile, frère de Nersès-le-Gracieux, fut sacré en 1173 et † en juillet 1193.

*) Comme le Mit Ac. a fait commencer le règne de Manuel plus tôt que l'Impr., il y a ici discordance d'une année.

qu'après avoir infligé une sanglante défaite à Géorgi et à son armée, en 1167 — soit 1165 = 614 arm.

	Olympiade.	De J.-C.	C. P.	Catholicos.	Ère arménienne.	
		1164	30	49	611	
		1165	31	50	612	
	486	1166	32	51	613	
		1167	33	52	614	
La ville d'Ézenca éprouve un horrible tremblement de terre.		1168	34	53	615	Ter Grigoris meurt et a pour successeur son frère Nersès, 7 a.
				Ter Nersès, 7 a.[1])		
		1169	35	1	616	
En cette année mourut Thoros, grand prince d'Arménie; Ac. en 1171.[2])	487	1170	36	2	617	
		1171	37	3	618	
		1172	38	4	619	
		1173	39	5	620	
	488	1174	40	6	621	
		1175	41	7	622	
				Ter Grigor, 22 a.[3]) P., Ac. 20 a.		
		1176	42	1	623	Ter Nersès, étant passé vers le Christ, Ter Grigor, dit Tgha (P. dit: Pahlavouni), lui succède.
		1177	43	2	624	
	489	1178	44	3	625	
		1179	45	4	626	

Ac. Ici s'arrêtent les élégantes séries amenées jusqu'à son époque par Samouel d'Ani, qui, en auteur laborieux et actif, a constaté la vérité des faits, et les histoires qui ont pour but du traiter de passé et du présent peuvent négliger ce qui est postérieur. Toutefois le canon de la principauté d'Arménie, qui doit entrer dans la nouvelle composition, est entachée de fautes nombreuses; car c'est un travail rédigé par diverses mains, et il n'y a de certain que les années de l'incarnation et celles de l'ère arménienne.

NB. Ce qui suit est tiré uniquement du manuscrit de l'Académie.

	1180	47*) Arménie	5	627
		Le baron Rhouben, fils de Stéphan, 9 a.		
	1181	1	6	628
490	1182	2	7	629
	1183	3	8	630

1) Léon-le-Grand, prince de Cilicie en 1185, 13 a.; roi couronné 6 janv. 1198, 21 a. 4 m., en tout 34 a., 1185 — 1219.

2) Jérusalem est prise par Saladin, le 2 oct. 1187, date incontestable, étant restée 88 a. entre les mains des chrétiens.

3) C'est en 1190 = 639 arm. que l'empereur Frédéric-Barberousse se noya dans le Calicadnus, rivière passant à Séleucie. Mkhithar d'Aïrivank, tr. fr. p. 104, nomme le lieu même de l'événement Parhatis ou Patarhis, que l'on n'a pas encore identifié.

4) Grigor V Gahavej ou Karavej, fils d'un frère de Grigor IV, 1193 — 1194.

5) Grigor Apirat, fils de Chahan, frère de Nersès-le-Gracieux, élu en 1195, † 1202.

6) Au lieu d'Ala-ed-Din lis. Sala-ed-Din, qui mourut en effet le 27 safar 589 H. = 5 mars 1193; Mich.-le-Syrien, tr. fr. p. 356.

7) Iohannès VII Medzabaro «le Magnifique,» élu en 1202, † 1220. Il eut en effet quelques différends avec le roi Léon, qui le fit remplacer par Ter David, mais il rentra en fonctions en 1206.

Événements	Olympiades.	De J.-C.	Arménie.	Catholicos.	Ère arménienne.	Notes
		1184	4	9	631	
		1185	5	10	632	
	491	1186	6	11	633	
		1187	7	12	634	
		1188	8	13	635	
		1189	9	14	636	
			Léon, frère de Rhouben, prince 10 a., roi 25 a.[1])			
	492	1190	1	15	637	
Prise de la ville sainte de Jérusalem.[2])		1191	2	16	638	
		1192	3	17	639	
		1193	4	18	640	
Les Latins s'émeuvent, pour aller délivrer Jérusalem des infidèles, et sont battus à Icone, par les Agariens. Arrivé à Séleucie, leur monarque se noie dans la rivière.[3])	493	1194	5	19	641	
		1195	6	20	642	
				Ter Grigor, 1 a.[4]), fils d'un frère du catholicos précédent: tombe d'un mur et se tue; siége 1 a.		
		1196	7	1	643	
				Ter Grigor Apirat, 7 a.[5])		
		1197	8	1	644	Ala-ed-Din[6]) meurt en 644, laissant 23 fils, qu'il avait tous nommés sultans ou méliks.
	494	1198	9	2	645	
		1199	10	3	646	
Bénédiction, louange, glorification, chants d'allégresse au Seigneur très miséricordieux, qui au lieu de nous traiter suivant nos péchés, nous a témoigné une bonté infinie et nous a pris en pitié, en relevant ceux qui étaient tombés, rappelant les morts à la vie, donnant un roi à notre nation. Célébrons jusqu'au coin de nos tables, en glorifiant Dieu, notre roi Léon, fils de Stéphan, homme aussi brave et énergique que pieux et aimant le Christ,			**Léon**, roi 25 a. Maintenant Léon est roi.			
		1200	1	4	647	
		1201	2	5	648	
	495	1202	3	6	649	
		1203	4	7	650	
				Ter Iohannès, 18 a.[7])		
		1204	5	1	651	
		1205	6	2	652	S'étant révolté contre le roi, Ter Iohannès alla à Hrhomcla, puis il revint à la soumission et mourut réconcilié, ayant siégé 18 a.
	496	1206	7	3	653	
		1207	8	4	654	
		1208	9	5	655	
		1209	10	6	656	
	497	1210	11	7	657	
		1211	12	8	658	
		1212	13	9	659	

1) Ter Constantin I, élu en 1220, † en 1267, le jour de la Résurrection du Lazare, samedi de la semaine de la Passion, le 21 mars.

2) Cette expédition est mentionnée dans la Chronique de Sembat, tr. fr. p. 26, en 665 arm.=1216; Tcham. III, 173, la raconte à tort en 1201. Quoi qu'il en soit, pour avoir la paix, Léon rendit au sultan le fort de Loutsa, au S. d'Icone, à la frontière de Cilicie, et obtint par-là la liberté de plusieurs princes arméniens, faits captifs précédemment.

3) Philippe régna en Cilicie 1220 — 1222, puis, après 2 a. d'interrègne, Héthoum 1[er], d'une branche collatérale, fut reconnu roi, 45 a. 1224 — 1269, et finit par se faire moine, sous le nom de Macar. C'est Tcham. III, 269, qui parle de ce fait. L'historien Héthoum, au contraire, en 1293, dit que c'est le roi Héthoum II, qui se fit moine et prit le nom de Macar, au lieu de Iohannès, que lui attribue Tcham., II, 292.

Matériaux à consulter, pour la série des Roubénides.
Tchamitch, t. III, Chronologie, p. 107.
S.-Martin, Mém. t. II, p. 435.
Bulletin scientif. t. VI, № 3; Numism. de l'Arménie, tirage à part, p. 24.
Langlois, Bullet. hist.-philolog. t. IV, p. 285 — 299; Mél. asiat. t. IV, p. 428, Tableaux généal., 1861.
Id. Essai hist. et crit.... de l'Arménie, Mém. de l'Ac. des sc. VII[e] sér. t. III, № 3, p. 21 sqq. Chronologie des chartes arm., 1860.
Id. Le Trésor des chartes d'Arm. 1865, Venise.
Dulaurier, Rech. sur la chronol. armén. Paris, 1859, p. 19, série des rois.
Id. Journ. asiat. oct. — nov. 1861, sur l'état de l'Arménie, et Tabl. généalogiques.

4) La ville d'Akhlath fut prise le 8 avr. 1130, par Djélal-ed-Din, après deux tentatives inutiles, en 1226 et 1228: Kiracos, tr. fr. p. 113. Quant au sultan, il périt le 2 sept. 1231, aux environs d'Amid, suivant le même Kiracos, p. 114; cf. Hist. de Gé. p. 512, les variantes relatives au lieu de l'événement.

5) Il s'agit ici de la 6[e] croisade, commandée par l'empereur Frédéric II, sur l'invitation même de Mélik-el-Kamel (Mélédin), fils aîné de Mélik-el-Adel, frère de Saladin. Kamel céda Jérusalem sans combats à l'empereur, 1228, 29; Héthoum, Table chronol.

	Olympiades.	De J.-C.	Arménie.	Catholicos.	Ère arménienne.	
qui a restauré et embelli		1213	14	10	660	
les églises.	498	1214	15	11	661	
		1215	16	12	662	
		1216	17	13	663	
		1217	18	14	664	
	499	1218	19	15	665	Le sultan Caïcaous ayant as-
		1219	20	16	666	siégé le fort de Capan, le roi
		1220	21	17	667	le laissa faire, mais il di-
		1221	22	18	668	rigea une expédition d'un
				Ter Constandin, 48 a.[1]		autre côté,
	500	1222	23	1	669	sur ses états, qu'il ravagea
Phakhr-ed-Din meurt à Ez-		1223	24	2	670	affreusement, puis ayant fait
enca.			**Philipos**, 3 a.[2]			la paix, il lui don-
		1224	1	3	671	na Loutsa, en sauvant le
		1225	2	4	672	prince.[3]
	501	1226	3	5	673	
			Héthoum, 45 a.			
		1227	1	6	674	
		1228	2	7	675	
		1229	3	8	676	
Le monarque allemand vient	502	1230	4	9	677	
dans l'île de Chypre, avec		1231	5	10	678	
une armée nombreuse, et se		1232	6	11	679	Le Khorazmchah étant venu
rend en pélerinage à Jéru-		1233	7	12	680	et ayant assiégé Khlath[4],
salem. Les frères du Temple	503	1234	8	13	681	durant 10 m., le sultan Ala-
écrivent à Kamel, sultan		1235	9	14	682	ed-Din et Achraph le bat-
d'Égypte, qu'ils lui livreront		1336	10	15	683	tirent à Éas-Siliman, pri-
l'empereur, auquel le sultan		1237	11	16	684	rent la ville de Carin et,
fait remettre leur lettre, pour						ayant mis la main sur Mé-
le convaincre de la trahison	504	1238	12	17	685	lik, général du Khorazm-
de ses nationaux, et lui livre		1239	13	18	686	chah, le tuèrent.
de bonne amitié Jérusalem.		1240	14	19	687	
La paix s'étant établie entre		1241	15	20	688	
eux, l'empereur vint et me-	505	1242	16	21	689	
naça les frères de son cour-		1243	17	22	690	
roux.[5]		1244	18	23	691	

1) En 1248, v. Kiracos, p. 141; Hist. de Géorgie.

2) Bagdad fut prise par Houlagou, vers le milieu de février 1258: pour Moussoul, Dherbelot dit que «bientôt après,» cette ville se rendit à Houlagou; toutefois le même, art. Moussoul, dit que les Mongols s'en emparèrent «3 a. après la prise de Bagdad, en 1259»; il doit y avoir là un erreur.

Quant à la mort de Constantin de Bardzrberd, père d'Héthoum 1er, Malakia-le-Moine la mentionne «dans ce temps-là,» immédiatement après celle d'Houlagou, i. e. en 1264; mais Tcham. III, 261, sur la foi du Mémento d'un Commentaire du Psautier, dit qu'elle eut lieu en 710 arm. = 1261, indication qui me paraît avoir plus de valeur que l'autre.

3) Malakia-le-Moine, tr. fr. p. 460, raconte ces faits en détail, un an après la mort d'Houlagou, mais sans préciser les dates. Tcham. III, 266, Vardan, Héthoum et autres, disent que ce fut en 1266, dans une invasion d'Alphi-Boudokhdar, sultan d'Égypte.

4) Iacob, élu en 1268, † en 1287.

5) Léon III régna 1269—1289.

	Olympiades.	De J.-C.	Arménie.	Catholicos.	Ère arménienne.	
		1245	19	24	692	Les Thathars triomphent du sultan Gaïath-ed-Din et occupent tout le pays d'Horhom. [1])
	506	1246	20	25	693	
		1247	21	26	694	
		1248	22	27	695	
		1249	23	28	696	
	507	1250	24	29	697	
		1251	25	30	698	
		1252	26	31	699	
		1253	27	32	700	
	508	1254	28	33	701	
		1255	29	34	702	
		1256	30	35	703	
		1257	31	36	704	
	509	1258	32	37	705	
		1259	33	38	706	
		1260	34	39	707	
		1261	35	40	708	
	510	1262	36	41	709	
		1263	37	42	710	
		1264	38	43	711	Houlagou-Khan prend Moussoul [2]); mort du prince des princes Costandin, père du roi.
		1265	39	44	712	
	511	1266	40	45	713	
Le sultan d'Égypte vient cette année en Cilicie [3]), incendie la moitié du pays, fait prisonnier Léon, fils du roi Héthoum, tue Thoros, autre fils du roi, et brûle Antioche. Le prince Léon est délivré.		1267	41	46	714	
		1268	42	47	715	
		1269	43	48	716	
				Iacob, de la province de Tarse, 19 a. [4])		
	512	1270	44	1	717	
		1271	45	2	718	
			Léon, fils d'Héthoum, 19 a. [5])			
		1272	1	3	719	
		1273	2	4	720	
	513	1274	3	5	721	
		1275	4	6	722	
		1276	5	7	723	Le sultan d'Égypte, esclave de Bondoukhdar, vient pour
		1277	6	8	724	

1) Tchamitch, III, 280, d'après des autorités qui ne nous sont pas connues, qualifie Sargis «grand prince arménien, chef de la ville d'Ézenca,» et dit qu'avec son fils Iohannès et 38 autres personnages distingués, il fut martyrisé par les musulmans du pays, révoltés contre Abagha-Khan, en 1279.

2) J'ignore la source de ce renseignement et la valeur du titre de mslidj մսլիճ.

3) Mangou-Thémour, frère d'Abagha, fit en effet en 1282 une incursion contre les Égyptiens, durant laquelle le roi Léon se joignit à lui; Héthoum, ch. XXVI et Tables chronologiques.

4) Constantin Prongord, sacré en 1287, exilé en 1290, rétabli en 1397, † 1323.

5) Héthoum II régna en 1289, 4 a., fut remplacé par son frère Sembat, en 1296, 2 a., régna de nouveau en 1298, puis en 1305, et † en 1308. Sur les complications chronologiques de cette époque, v. les extraits de divers auteurs arméniens, peu connus, Tcham. III, 372 sqq. Héthoum l'historien, en 1293, dit qu'il se fit moine, sous le nom de Macar, et Tch. III, 292, sous le nom de Iohannès.

6) Stéphanos, élu en 1290, † en 1293.

7) Grigor d'Anavarza, élu en 1294, † en 1306.

8) S.-Jean d'Acre fut prise en effet en 1291, par Mélik-Achraph, fils de Qélaoun, sultan d'Égypte; Hrhomcla, siége des catholicos depuis 1147, fut aussi occupée par ses troupes, en 1293; Chron. de Sempad, tr. fr. p. 33; Tcham. III, 287; Héthoum, Tables chronologiques.

9) Cf. Mloun, Tcham. III, 323.

	Olympiades.	De J.-C.	Arménie.	Catholicos.	Ère arménienne.	
Ter Sargis [1]), grand chef du clergé du canton d'Ékéghik, est tué par les iniques Agariens, durant le carême.	514	1278	7	9	725	la 2e fois, incendie toute la contrée et fait beaucoup de captifs.
		1279	8	10	726	Mangoutémour [2]) entre au pays d'Horhom, avec sa cavalerie, et le roi Léon vient le rejoindre; les Égyptiens vont à sa rencontre, en Palestine. Vainqueur d'abord, puis vaincu et effrayé par de faux bruits, il se retire, et Léon rentre chez lui; v. Tcham. III, 281.
		1280	9	11	727	
Les Turks d'Horhom incendient l'admirable église et couvent de Skévra, font prisonnier le principal mslidj [3]); et mettent à mort 6 des habitants.		1281	10	12	728	
	515	1282	11	13	729	
		1283	12	14	730	
		1284	13	15	731	
Arghoun, qui aimait fort les chrétiens, devient chef des Thathars.		1285	14	16	732	Qaraman conquiert le pays de Tarse et la Cilicie.
	516	1286	15	17	733	
		1287	16	18	734	
				Ter Costandin, qui fut destitué, 3 a. [4])		
		1288	17	1	735	
		1289	18	2	736	
	517	1290	19	3	737	
			Héthoum, 7 a. [5])			
				Ter Stéphannos, 4 a. [6])		Il était du village de Khakha, canton d'Ékéghik.
		1291	1	1	738	
		1292	2	2	739	
En cette année il y eut affolement au sujet de la Pâque; et une forte dissension. L'Arménie se partagea en deux: la Cilicie se modela sur les Grecs, un petit nombre s'y refusa. Le roi et le catholicos, ayant réuni un concile, firent connaître la vérité.		1293	3	3	740	Ézenca fut renversé par un tremblement de terre; la
	518	1294	4	4	741	
				Ter Grigor, 13 a. [7])		même année,
		1295	5	1	742	les Égyptiens prirent S.-Jean-d'Acre [8]), les gorges de Moléon [9]) et Hrhomcla, et emmenèrent captif le catholicos; ils prirent aussi Thiln.

Héthoum céda la royauté à son frère Thoros, et lui-même se fit moine. Ghazan ayant soulevé une grande persécution contre les églises, le pieux Héthoum la calma, en se rendant en Orient, au prix de pénibles souffrances.

1) Il est écrit բնութե̃, qui est à-peine correct, la suite autoriserait, la leçon բռնութե̃ «avec violence.»

2) Ter Costantin II, réintégré en 1307, † en 1323, ayant en effet, cette fois, siégé, 16 a.

3) Ochin, frère d'Héthoum II, régna 12 a. 6 m. 1309 — 1320. L'un de ses premiers soins fut d'ordonner, en 1309, de se conformer pour les rites ecclésiastiques aux canons du cinquième concile de Sis (1307), favorable aux Latins; il en assembla plus tard un autre, à Adana, pour confirmer le précédent.

4) En 756 arm. (comm. mercr. 4 janv.) = 1307, Chron. de Sembat; Tcham. III, 311, dit, d'après des autorités qui ne sont pas à ma disposition, le 17 novembre.

	Olympiades.	De J.-C.	Arménie.	Catholicos.	Ère arménienne.	
Sembat obtint naturellement[1]) le pouvoir, car Héthoum lui avait confié tout le pays, lorsqu'avec son frère Thoros, il se rendit en personne à C. P. Mais après son retour, il ne rendit pas la royauté, qu'il occupait, se saisit de ses deux frères, fit crever les yeux à Héthoum, l'aîné, et tua Thoros.		1296	6	2	743	
		1297	7	3	744	L'Égyptien prit Thiln et la moitié de la Cilicie.
		Sembat, 2 a.				
	519	1298	1	4	745	
		1299	2	5	746	
			Costandin, 6 m. puis de nouveau **Héthoum**, 9 a.			
Un autre Costandin se saisit de son frère Sembat, qu'il mit en prison, et occupa lui-même le pouvoir.		1300	1	6	747	
		1301	2	7	748	
	520	1302	3	8	749	Héthoum exile Sembat et Costandin, et va chez les Thathars; mort du vartabied Géorg.
Il s'éleva des gens qui, tout en observant les jeûnes, méprisaient les prêtres, l'église et la profession de foi; les Ismaélites les attiraient à eux, et ceux qui restaient chrétiens s'en débarrassaient à prix d'argent.		1303	4	9	750	
		1304	5	10	751	Héthoum va à Damas et auprès de Ghazan-Khan.
Héthoum retourne à Damas; l'inquiétude le force à aller de nouveau près de Ghazan; celui-ci étant mort, son frère et sussesseur Kharbanda impose le kharadch aux chrétiens, dont plusieurs sont écorchés, à cause de leur pauvreté.		1305	6	11	752	
	521	1306	7	12	753	
		1307	8	13	754	
				Ter Costandin, 16 a.[2])		Par ordre du roi Héthoum il mit de l'eau dans le calice et célébra les fêtes suivant les rites francs; massacres fréquents à Jérusalem.
		1308	9	1	755	
			Ochin, 14 a.[3])			
		1309	1	2	756	
	522	1310	2	3	757	Boularghou tua (le roi) Héthoum et le jeune Léon.[4])
Sembat vient en Cilicie, et il est mis dans un château-fort.		1311	3	4	758	
		1312	4	5	759	A l'instigation des princes Sembat est exterminé, les vartabieds tirés de prison, puis de nouveau exilés.
		1313	5	6	760	

1) *Մարեխ եկն իտ̄.* Le premier de ces trois mots est pour *Մարախ*; le 2[e] est bien intelligible; quant au dernier, Dieu sait ce qu'il peut signifier.

2) Le mot souligné manque dans le texte.

3) *և խստոր գերութե̄ վարեցան?*

4) Kharbanda ou Oldjaïtou Ilkhan, † le 13 déc. 1316, et son fils Abou-Saïd lui succéda; Hist. de Géorgie p. 643.

5) Tcham. III, 321, en 1322, Timour-Tach, fils de Tchoban, s'était entendu avec Naser, sultan d'Égypte, pour faire une invasion en Cilicie et pour punir les Arméniens de s'être alliés avec les Latins.

6) Le roi Ochin † en 1320; Léon V, son fils, régna 22 a.

7) Constantin III siégea 1323—1327. La rubrique manque dans le manuscrit.

8) En 1319; Tcham. III, 317; Oeas fut prise et ruinée en 1321, puis en 1323, ibid. p. 320, 323; en 1322, se fut le tour de la citadelle d'Adana, ibid. 322; cf. infrà, en 1337.

Là où le manuscrit porte *միայն* «la *seule* citadelle,» Tcham. 323, dit: *առին զբերդն Մինա և փլուզին*... «Ils prirent la citadelle de *Mina* et démantelèrent...» Oeas, auj. Lajazzo est la seule citadelle et le seul port de la Cilicie, sur le golfe d'Issus: c'est donc bien de cette localité que parle le continuateur de Samouel.

	Olympiades.	De J.-C.	Arménie.	Catholicos.	Ère arménienne.	
	523	1314	6	7	761	La sauterelle se montre à... et cause de grands ravages.[1])
		1315	7	8	762	
Ochin va en Orient, il veut réunir un concile à cause de l'eau *de la messe*, personne ne vient.[2])		1316	8	9	763	
		1317	9	10	764	La métropole de Mélitène est enlevée aux Arméniens, par les musulmans; les habitants sont emmenés captifs[3]) en Égypte.
	524	1318	10	11	765	
Kharbanda, chef de la nation des Archers, ayant été tué par les siens, Abou-Saïd lui succède.[4])		1319	11	12	766	

Le méchant Timour-Tach[5]) vient conquérir la Cilicie et reste trois jours devant Sis; frappé de panique, lui et ses troupes, il s'en va, emmenant beaucoup de prisonniers, dont plusieurs furent massacrés.

		1320	12	13	767	
		1321	13	14	768	
Ochin étant passé vers le Christ, son fils Léon, âgé de 12 a., comme Salomon, lui succède.	525	1322	14	15	769	
			Léon, fils d'Ochin, 20 a.[6])			
Étant venu en Cilicie, l'Égyptien y fit 20,000 captifs, tua beaucoup de monde, incendia plusieurs localités et détruisit de fond en comble Oeas, la seule citadelle qui fut démantelée.[8])		1323	1	16	770	NB. A partir de l'année arm. 770 incl. l'année chrétienne correspondante s'obtient en ajoutant 550; 770+550=1320.
				Costandin, 4 a.[7])		
		1324	2	1	771	Tchoban va au pays d'Horhom, en quête de Timour-Tach, et l'emmène auprès du Qan. Le qadi Tochin est tué.

Costandin, du S. couvent de Drazarc, s'assit sur le trône patriarcal et se rendit en ambassade auprès du sultau d'Égypte, pour faire la paix.

La même année, Ter Grigoris, évêque de Carin, fut tué, *parce* qu'il mettait de l'eau dans le calice.

	1325	3	2	772	
526	1326	4	3	773	

1) Cette rubrique manque également dans le manuscrit. Iacob II, fils d'une sœur de Grigor d'Anavarza (sup. en 1295), élu en 1327, destitué en 1341, réintégré en 1355, mourut en 1359. Dans l'intervalle Mkhithar avait siégé, en 1341—1355.

2) L'émir Tchoban, qui inspirait des craintes à Abou-Saïd, par sa trop grande puissance, fut en effet arrêté et étranglé, par ordre de son maître, comme il s'enfuyait du côté de Hérath, vers le milieu de l'année 1327.

3) Timour-Tach, qui s'était enfui en Égypte, auprès de Malek-en-Naser, en 777 arm. = 1327, fut mis à mort par le sultan, huit mois après; Chron. de Sempad.

4) Je n'ai pas retrouvé ailleurs ce renseignement.

5) Abou-Saïd † le 30 nov. 1336; quant à ses successeurs, ici nommés, à l'exception d'Ahmed, le Mohammed d'autres historiens, v. Hist. de Gé. p. 646; Fræhn, De Ilchanorum seu Chulagidarum numis, dans Mém. de l'Acad. des sc. VIe série, t. II, p. 479, sqq.

6) Ce § me paraît être une mauvaise répétition de ce qui a été dit sous l'année 1321.

7) Ouslou-Bek m'est complètement inconnu, lis. Oulous-Bek. La manière dont s'exprime ici le manuscrit m'a forcé à ajouter, en 1333 = 780, le mot souligné, qui montre qu'en cette année les deux personnages étaient unis pour une même entreprise.

8) En 787 arm. = 1337, Pâques tombant le 12 avril, le vendredi 3 mars appartenait en effet à la 2e semaine du carême.

12 jours avril,
31 jours mars,
6 jours février.
49 jours dont 7 pour la 1re semaine = 1 mars.

9) Le vartabied Ésaï, supérieur du couvent de Gaïlétzor, au voisinage d'Érivan, était un des adversaires déclarés de Bartholomée de Bologne, venu en Arménie en 1327, où il devint le fondateur de l'association des Unitaires. Son but était d'amener les Arméniens à l'union avec l'église romaine, pour le dogme et même pour les rites extérieurs et la liturgie. Cette funeste tendance divisa en deux partis la nation arménienne et causa les plus grands désordres. Pour Ésaï, il resta fidèle aux anciennes coutumes de son peuple; Tcham. III, 326—332.

Olympiades.	De J.-C.	Arménie.	Catholicos.	Ère arménienne.	
	1327	5	4	774	Mort de Ter Costandin catholicos,
			Iacob et Mkhithar, 38 a. [1])		
	1328	6	1	775	et du vartabied Mosès, d'Ézenca.

Abou-Saïd enlève Tchoban [2]), qui était maître du pays, et qui mourut durant sa fuite. La même année, son fils Timour-Tach marcha contre le pays d'Ézenca et s'enfuit de nouveau en Égypte, où il fut tué par le sultan. [3])

	1329	7	2	776	
527	1330	8	3	777	
	1331	9	4	778	
	1332	10	5	779	
	1333	11	6	780	En cette année Chekh-Hassan, *avec* Oulous-Bek, vint à Camakh.
528	1334	12	7	781	
	1335	13	8	782	
	1336	14	9	783	On impose un signe bleu aux chrétiens. [4])
	1337	15	10	784	

Abou-Saïd étant mort [5]), le pouvoir passa à Arpacoïoun, qui fut tué au bout de 6 mois; Mousa-Qan régna 3 a. et eut pour successeur Ahmet-Qan, 1 a.; celui-ci tué, Soliman-Qan.

L'Égyptien vient en Cilicie, s'empare d'Oeas et de la moitié du pays. [6])

En cette même année, Timour-Tach et son fils le Petit Chekh-Hassan assiégent Ézenca, et la même année ce méchant bloqua Sébaste, qui fut tellement pressée par la famine, que la ville se rendit.

La même année, Ouslou-Bek attaque Chekh-Hassan. [7])

529	1338	16	11	785
	1339	17	12	786
	1340	18	13	787

En 787, le 3 mars, 2e semaine du carême, le soleil s'éclipsa. [8])

La même année mourut le S. vartabied Esaï. [9])

Chekh-Hassan, fils de Timour-Tach, ayant marché contre Ézenca, le bruit se répandit que Timour-Tach était sorti d'Égypte et le suivait. Il passa là 98 jours.

1) Costandin III, Latin par son père, Arménien par sa mère, roi en 1342, 1 a.; il eut pour successeur son frère Guy, 2 a., Tcham. III, 348, 9. Quant à son soi-disant frère Mémendi, l'historien ne parle pas de lui, mais ce peut être une fausse lecture du nom de *Boémond*, personnage dont les aventures sont peu connues; Langlois, Lettre ...., Mél. asiat. t. IV, Tabl. D, ad p. 428.

2) Constantin IV, de race moitié latine, moitié arménienne, roi 1345—1363, 18 a.

	Olympiades.	De J.-C.	Arménie.	Catholicos.	Ère arménienne.	
En 788, Iaghtadin marcha contre Ézenca. La même année, Khalid marcha contre cette ville et la brûla.		1341	19	14	788	En 788.
				Ter Mkhithar.		
	530	1342	20	1	789	
			Costandin.[1])			
		1343	1	2	790	Achitou et Thotou marchèrent contre Ézenca, par ordre du petit Chekh-Hassan, et restèrent là 12 jours.
		1344	2	3	791	
			Costandin.[2])			
		1345	1	4	792	
En 793, par la malveillance des princes, le roi Costandin est tué, ainsi que son frère Mémendi, et un autre Costandin est installé à Sis.	531	1346	2	5	793	
		1347	3	6	794	
		1348		7	795	En 795 Élacan tue Sor-Qan, fils de Tchoban, Ichiton et plusieurs autres princes. Athibac et Iénabac meurent à Camakh.
La même année, Alphi marche contre la ville de Carin et y fait de telles exactions, que le pays est complètement ruiné.		1349			796	
	532	1350			797	
		1351			798	
		1352			799	
		1353			800	
	533	1354			801	
		1355			802	
		1356			803	
		1357			804	
	534	1358			805	

Fin du manuscrit de l'Académie.

SOUVENIRS D'UN OFFICIER

AYANT SERVI DANS LE CAUCASE.

AVIS.

Les Souvenirs d'un officier ayant servi dans le Caucase ne se rapportent en rien à l'Arménie, et ne sont point, j'en conviens, rédigés dans la forme didactique, d'histoire ou de description: ce sont de simples notes, historiques, géographiques et d'ethnologie, se rattachant directement à deux contrées du Caucase, l'Aphkhazie et la Circassie, intéressant à tous les points de vue la Transcaucasie, objet spécial de mes études. Un officier qui a consacré quatre années à y vivre, à les explorer et à y souffrir pour le service de son pays, mérite bien l'intérêt sympathique des lecteurs: quant aux nations dont il parle, l'une, les Aphkhaz, peuple doux et soumis, ont joui autrefois d'une notable célébrité et fourni à la Géorgie entière la glorieuse dynastie des monarques Aphkhazo-Karthles; l'autre contrée, la Circassie, presque sans passé ni monuments, est aujourd'hui complètement déserte, grâce à la haine innée de ses habitants pour toute organisation civilisatrise: les malheureux sont allés périr par milliers dans la Dobroudja et dans différentes parties d'un pays voisin, auquel ne les reliaient ni la communauté d'origine, ni la langue, ni la religion, ni même la conquête; mus par un sentiment d'hostilité fanatique de tribu contre tribu, de guerre ouverte contre leurs voisins civilisés, ils ont succombé dans une lutte inégale, et, au point de vue humanitaire, ils ne méritent qu'une grande pitié et le respect toujours dû à l'infortune.

Le rivage nord-oriental de la mer Noire, couvert dans l'antiquité de colonies grecques, ayant ensuite passé sous la domination des rois du Bosphore et des empereurs romains, fut converti au christianisme, par l'apôtre S. André le premier-appelé, et, d'après la tradition géorgienne, par Simon-le-Cananéen. Ce rivage, sur une étendue de 400 verstes, entre la mer et la haute chaîne du Caucase, d'Anapa à l'Eugour, forme une étroite bande de terre, de largeur variable, arrosée par plus de cent cours d'eau, plus ou moins importants.

Au temps de Strabon, voisin de l'ère chrétienne, de Khorocondamé, la presqu'île de Taman, jusqu'au Grand-Pityus, on y trouvait les contrées de Sindique

et de Gorgippie, et de là vers le S. E. vivaient les Achéens, les Ziques, les Kerkètes, les Kécheks, les Hénioques et les Dondars, tous d'origine scythe, au dire du géographe grec, soumis à des Skeptouques ou porte-sceptre, et se vouaient au brigandage, sur terre comme sur mer.

Certains noms anciens de ces contrées paraissent s'être conservés jusqu'à nos jours dans la première section sus-indiquée: Sindique = Soudjouk, l'Anapa de notre époque, et la baie nommée aujourd'hui Novo-Rossiisk; les Achéens = Aguïa; les Kerkètes = Tcherkesses; les Ziques = Djiques; les Kécheks = Kazakia; les Dondars = Dranda; Pityus est la Pitzounda du moyen-âge, la Bidchwinta des Géorgiens. Quant aux Tcherkesses, ils se nomment eux-mêmes Adighé, Antiké, Antes: toute cette contrée porte actuellement le nom administratif de Rivage nord-oriental de la mer Noire.

Pour la seconde section, la bande la moins resserrée du littoral, de Pityus à la Mingrélie, Strabon la nomme Colchide, on ne sait sur quel fondement, ni quelle est l'origine certaine de cette appellation; car les Byzantins la comprennent sous le nom d'Abazgia, auquel répond l'Aphkhazeth des Géorgiens, l'Aphkhazie ou Abazie des occidentaux. C'est l'Avocassia du moyen-âge, où vivaient encore les Apsils et les Missimiens; plus loin, vers le N., les Soanes, les Koraxiens, qui, au VI[e] s. pouvaient mettre sur pied 200,000 hommes. C'est dans cette contrée que Strabon et les Byzantins énumèrent les colonies grecques de Sévastopol = Soukhoum, Anakopi = Nikopsis, Klissoura = Kélassour, Dioscourias = Iskourtché, Iraklia = Anakria, Tzibilum = la Tsébelda; maintenant, de l'E. à l'O. ce sont le Samourzakhan, les cantons d'Abjiv, d'Aphkhaz, enfin de Soukhoum, par-delà Bidchwinta et le Bzyb, jusqu'à Gagra.

Bidchwinta est certainement l'antique Pityus, du grec πίτυς pin, en géorgien ფიჭვი pidchwi; non loin de là, la Gagra du moyen-âge porte un nom d'origine inconnue, probablement aphkhaze, qui se lit dans une inscription géorgienne du XVI[e] s., au monastère de Khophi, en Mingrélie, avec le sens, réellement conforme à la position du lieu, de „rocher faisant obstacle," გაგარნი gagarni, au pluriel; Abjiv = Apsilia, l'Aphchegk des historiens arméniens, et signifie en Aphkhaz „milieu, moitié," parce que ce pays était réellement situé entre ceux des Aphkhaz et des Missimiens. Quant aux Aphkhaz, il est possible d'expliquer comment les Byzantins en ont fait les Abazgues; eux-mêmes se nomment, dit-on, Absass, et les derniers écrivains russes les désignent sous le nom d'Azéga.

Malgré les estimables travaux de MM. Lhuillier, du regretté général Bartholomée et d'un sérieux écrivain comme le baron Ouslar, la science ethnographique n'a pas encore réussi à classer aux points de vue de la linguistique et de l'ethnologie la nationalité des Tcherkesses et des Aphkhaz. Il y a seulement un mot, dans la langue de ces derniers „aphkhao, un paysan, un serf," qui pourrait amener à une conclusion logique: ces gens, comme les Karaïbes, les Lecs ou Lesguis, seraient simplement des „hommes," люди, мужья. Depuis la fin de la guerre, en 1864, le Transkouban, la Circassie, s'est dépeuplée, seulement

quelques centaines d'habitants soumis se sont colonisés aux environs de Gagra; dans le reste du terrain, jusqu'à Anapa, certains colons de la Russie méridionale et des Cosaques de la Ligne ont formé au bord de la mer des établissements aujourd'hui en voie de prospérité et de progrès, dont M. Véréchtchagin, qui les a visités en 1870, 1871, a donné une très intéressante description, en russe, Moscou, 1874.

La Circassie était visitée en 1835—1838, par M. Stan. Bell, contrebandier anglais, qui y a résidé presque quatre ans et, sans donner ex-professo la description du pays, fournit cependant une quantité de notices de toute sorte. Heureusement son livre, traduit en français par M. Vivien de S.-Martin, nous a valu une très intéressante Préface historique, une bonne carte et beaucoup de notes, Paris 1841, 2 v. 8°.

A peu-près vers le même temps le très regretté M. Dubois de Montpéreux a suivi la côte depuis Anapa jusqu'à l'extrémité orientale de l'Aphkhazie, et exécuté des descentes non-seulement à chaque poste fortifié par les Russes, mais encore en plusieurs endroits, et, avec la sagacité d'un géologue instruit, d'un archéologue bien préparé, il nous a laissé dans le premier volume de son Voyage autour du Caucase une description aussi complète qu'il était alors possible de la faire: je renvoie en pleine sécurité les lecteurs aux deux ouvrages où ces renseignements sont consignés. Moi-même, en 1848, j'ai suivi la côte depuis l'Engour jusqu'à Bidchvinta, avec l'unique préoccupation de recueillir les nombreuses antiquités historiques et chrétiennes de l'Aphkhazie; c'est ce que j'ai fait et soumis au public dans les Rapports sur mon Voyage archéologique. J'ai eu depuis l'occasion de traiter du même sujet dans un Rapport lu à la Société, d'Archéologie Russe, en 1868, t. VII, p. 191 du Bulletin de cette Société, et dans un autre Rapport, lu à l'Acad. Imp. des sciences, 15 oct. 1874. Je prends la liberté d'y renvoyer les lecteurs. Mais s'il fallait indiquer ici tout ce qui se rapporte à mon sujet dans les écrits périodiques russes et dans les ouvrages exclusivement consacrés au Transcaucase, je devrais transcrire ici des dixaines de pages de l'Index bibliographique de M. Doubrovin, formant la 3e partie du tome 1er de l'Hist. de la guerre et de la domination russe dans le Caucase, S.-Pét. 1871, 8°, ainsi que de la Bibliographia caucasica du zélé travailleur M. Miansarof, ouvrage très considérable, en voie de publication, et que l'auteur m'a permis de consulter. Je crois pourtant devoir encore mentionner comme source à consulter, principalement sur la Circassie, le 1er volume du Voyage dans les steps d'Astrakhan et du Caucase, du comte J. Potocki, éd. de Klaproth, Paris 1829, 2 v. 8°; à ce volume est joint le Voyage dans le pays des Tcherkesses, par Taitbout de Marigny, qui a visité le pays en 1818. Signalons encore, le Manuel pour l'étude du Caucase, par M. Mich. Sélezniof, S.-Pétersbourg, 1847—1850, 3 livraisons, 8°.

Mais revenons aux Souvenirs d'un officier russe; ce travail, publié originainairement dans le Messager russe, octobre, novembre, décembre 1864, tirage à

part, 1865, renferme le récit dramatique de diverses explorations exécutées en Aphkhazie et en Circassie, qui se sont terminées par une dure captivité de deux ans.

L'auteur ayant conservé l'anonyme, je respecterai sa discrétion, en ce qui le concerne, ainsi que tous les personnages désignés par de simples initiales ou par des étoiles: l'essentiel ici, ce ne sont pas les personnes, mais les faits. Il existe un autre ouvrage, portant sur la feuille de titre: Ombres du passé: Souvenirs d'un officier du Caucase, par Georges Wl..off (en français), impr. à Paris. Ce livre traite surtout des épisodes de la vie militaire dans le Daghestan et n'a rien de commun avec celui-ci, dont les scènes se passent dans le Transkouban. Je pense que les lecteurs de la Captivité chez Chamil, par M. Verdérefski, St.-Pét. 1856, en russe, et des Souvenirs d'une Française, captive chez Chamil, par M. Éd. Merlieux, Paris, 1857, liront aussi avec plaisir le nouveau récit de l'officier russe. Quant aux noms géographiques, qui y fourmillent, je les contrôlerai exactement d'après les cartes les plus récentes et les plus autorisées.

Le traducteur.

SOUVENIRS D'UN OFFICIER

AYANT SERVI DANS LE CAUCASE.

ANNÉES 1835, 1836, 1837, 1838; MOSCOU, 1864, 1865.

1re Partie, 1835.

§ 1er.

Lors de la conclusion du traité d'Andrinople, en 1829, la Porte ottomane avait renoncé en faveur de la Russie à toute la côte orientale de la mer Noire, et lui avait cédé le pays entier des Tcherkesses, entre le Kouban et la mer, jusqu'aux frontières de l'Aphkhazie, qui s'était séparée de la Turquie depuis déjà 20 ans. Toutefois cette cession n'avait de valeur que sur le papier, et la Russie ne pouvait entrer en jouissance des pays concédés, autrement que par la guerre. Les tribus caucasiennes, que le sultan regardait comme ses sujets, ne lui avaient jamais obéi, tout en le regardant comme successeur de Mahomet, padichah de tous les musulmans et leur chef religieux, et jamais ne lui avaient payé le moindre impôt ni fourni un soldat. Les montagnards toléraient, à titre de coréligionnaires, les Turks installés dans quelques citadelles au bord de la mer, sans leur permettre de s'immiscer dans leurs affaires intérieures, et se battaient avec eux, ou plutôt les tuaient sans pitié, à la première occasion favorable: ainsi la cession consentie par la Porte leur paraissait complètement incompréhensible. Sans approfondir ni discuter les principes politiques sur lesquels le sultan fondait ses droits: „Nous et nos ancêtres, disaient-ils, nous sommes parfaitement indépendants, n'avons jamais appartenu au sultan, à qui nous n'avons jamais obéi ni rien payé, et nous ne voulons appartenir à personne. Le sultan n'était pas notre maître et n'a pu nous céder à un autre.“ Au bout de 10 ans d'expérience pratique de la puissance russe, leurs idées ne s'étaient pourtant pas modifiées. Comme le général Raïefski, commandant alors sur la ligne du littoral de la mer Noire, s'efforçait de leur expliquer de quel droit les Russes exigeaient leur soumission, il eut l'occasion de dire aux anciens des Chapsougs, qui étaient venus lui demander pourquoi il leur faisait la guerre: „Le sultan vous a donnés en présent au tsar russe. Je comprends maintenant, reprit le Chapsoug, en lui montrant un oiseau perché sur un arbre du voisinage; général, je te donne cet

oiseau, prends-le." Ce fut la fin de la négociation. Évidemment, avec une telle disposition à l'indépendance, la force seule pouvait triompher de l'opiniâtreté des Tcherkesses. La guerre étant inévitable, il restait à proportionner les moyens au but, afin d'obtenir par la meilleure voie la soumission des montagnards, occupant dans le Caucase nos nouvelles acquisitions.

Pour bien comprendre notre position sur le rivage oriental de la mer Noire, en 1835, quand la destinée me jetait en Aphkhazie, il faut se mettre au courant des circonstances dans lesquelles les troupes russes apparurent ici pour la première fois.

Sous Sélim II et Mourad III[1]) les Turks avaient conquis le Gouria, l'Imereth, la Mingrélie et l'Aphkhazie; en 1578 ils avaient construit deux citadelles au bord de la mer, l'une à Poti, l'autre à Soukhoum[2]); il semble aussi que c'est à la même époque qu'il faut rapporter la construction d'une forteresse turque chez les Natoukhaïs, sur la côte de la baie de Ghélindjik. En 1778 les Aphkhaz se révoltèrent contre les Turks et les forcèrent d'évacuer Soukhoum. Les deux frères Léwan et Zourab Charwachidzé, qui étaient à la tête du soulèvement, s'étant pris de querelle, Léwan remit Soukhoum aux Turks, qui, par suite des attaques incessantes des Aphkhaz, n'y tinrent que 3 ans. Kélech-Bei Charwachidzé, devenu maître de Soukhoum, soumit de force à son autorité les Aphkhaz, tout en se reconnaissant vassal du sultan, qui, par suite, le reconnut maître de l'Aphkhazie et pacha héréditaire de Soukhoum. La soumission de Kélech-Bei au gouvernement turk ne fut pas non plus de longue durée. Ayant donné asyle à Taher, pacha de Trébisonde, condamné à mort par la Porte, il s'attira de ce côté une disgrâce qni le porta à se réfugier sous la protection de la Russie, au moment où celle-ci prenait le royaume de Géorgie sous son protectorat. On dit même qu'il se convertit secrètement au christianisme. A la nouvelle de son changement de religion et de son entrée en rapports avec les Russes, les Turks soudoyèrent Aslan-Bei, son fils aîné et héritier présomptif, pour qu'il se défît de Kélech-Bei. Le crime consommé à Soukhoum, Aslan-Bei n'en eut pas le profit, car ses frères cadets, Séfer-Bei, Bostal-Bei et Hassan-Bei, destinés à périr comme leur père, réussirent à se sauver et à soulever toute l'Aphkhazie contre lui. Aslan-Bei s'étant enfui à Batoum, devant la haine populaire, Séfer-Bei se déclara ouvertement chrétien et, en 1808, plaça tout le pays sous la protection de la Russie, obligée par les circonstances d'accueillir sa proposition. De l'occupation de l'Aphkhazie par nos troupes et de l'introduction dans cette contrée d'une sorte d'administration régulière dépendait le repos de la Mingrélie, qui s'était, comme la Géorgie, soumise au gouvernement russe. En outre Soukhoum, possédant l'unique bonne rade de la côte orientale de la mer Noire, de Batoum à Ghélendjik, promettait, au point de vue militaire et

1) 1566 — 1595.
2) V. Boutkof, Matériaux pour l'hist. mod. du Caucase, au mot Соуумъ.

commerçant, des avantages qu'il n'était pas permis de dédaigner, en vue de l'avenir des provinces du Transcaucase nouvellement acquises. Pour ce motif et conformément au désir personnel du prince, les troupes russes, entrées en Aphkhazie en 1810, chassèrent les Turks de Soukhoum et y établirent une faible garnison. Cette circonstance n'amena aucun changement dans l'ordre de choses subsistant en Aphkhazie, et le prince resta, comme précédemment, chef souverain de sa nation. La Russie, qui ne songeait point à de nouvelles conquêtes, n'augmenta point le nombre de ses troupes, occupant dans le pays la seule forteresse de Soukhoum, ne s'ingéra point dans les affaires intérieures de la principauté, et travailla seulement à diminuer l'influence turque sur une nation qui témoignait, comme son prince, le désir de revenir au christianisme, l'ancienne religion de ses aïeux. Cependant les Turks, éliminés de Soukhoum, se répandirent dans toute la contrée et s'acharnèrent à soulever le peuple contre les Russes. Le parricide Aslan-Bei, de son côté, travaillait de mille manières à se faire des partisans, dont le nombre s'augmentait de jour en jour. La première explosion de mécontentement contre lui étant passée, les Turks ne cessaient de répéter aux Aphkhaz musulmans que le renégat Kélech-Bei avait mérité de mourir de la main de son fils, non coupable d'un crime, mais aveugle exécuteur de la volonté d'Allah. Cette explication de l'action d'Aslan-Bei s'imposait à la crédulité et à l'approbation des Aphkhaz mécontents, qui se servaient de son nom et de son droit, prétendu indéniable, au titre princier, pour commettre toute sorte d'excès. Dans ces circonstances critiques c'était peu de deux compagnies occupant Soukhoum, à-peine suffisantes pour la défense de la citadelle, impuissantes pour maintenir la tranquillité dans le pays. Séfer-Bei, mort en 1821, avait laissé la principauté à son fils aîné Dimitri, élevé à S.-Pétersbourg. Profitant de son absence et excités par Aslan-Bei, par les Turks et par Hassan-Bei, qui se préparait à occuper la principauté au préjudice de son neveu, les Aphkhaz se soulevèrent contre les Russes, soutenant les droits de l'héritier légitime. Pour calmer l'Aphkhazie il fut fait une expédition, qui se termina par l'établissement de Dimitri dans l'exercice de l'autorité. Hassan-Bei fut pris et envoyé en Sibérie, où il resta environ 5 ans, puis on lui permit de rentrer dans l'Aphkhazie. Dimitri étant mort en 1824, sans laisser de fils, un nouveau soulèvement des Aphkhaz attira de la part des Russes une seconde intervention armée, en faveur de Michel, second fils de Séfer-Bei.

Lorsqu'en 1830 la totalité de la côte orientale de la mer Noire eut passé au pouvoir des Russes, un détachement de 10 compagnies du 44° régiment de chasseurs, avec 8 canons et un petit détachement de Cosaques, arriva par mer en Aphkhazie et occupa Bombori, Pitzounda — Bidchwinta — et Gagra. Les deux premières positions, situées dans l'Aphkhazie, furent prises sans coup férir, malgré les efforts des nobles Aphkhaz pour pousser le peuple à la résistance et pour y faire concourir, comme dans les précédents soulèvements, les Oubykhs et les Chapsougs.

Pour Gagra, au-delà du Bzyb, au pied d'une haute crête rocheuse, baignée par la mer, nous ne l'obtînmes pas sans combat. Réunis en nombre considérable, les Sadz, les Oubykhs et les Chapsougs s'opposèrent au débarquement et, plus tard, firent différentes tentatives pour s'emparer par la force du nouveau poste fortifié. Après avoir perdu beaucoup d'hommes dans d'infructueuses attaques, ils changèrent de système et se mirent à inquiéter nos troupes, en ne leur donnant de repos ni jour ni nuit, en tombant sur les petits détachements envoyés au bois et au fourrage, en guettant du haut des montagnes les hommes qui sortaient de l'enceinte du fort et les atteignant de coups bien ajustés. L'existence de la garnison de Gagra en devint positivement intolérable.

Un an après, un détachement, formé de deux régiments d'infanterie, forts de 5000 hommes, sous le commandement du général Berchmann, s'empara de Ghélendjik, malgré la résistance acharnée des Natoukhaïs et des Chapsougs. Le manque de chevaux, de bêtes de labour, mais surtout de bois de construction, qu'il fallait apporter par mer, de Kertch et de Théodosie, n'empêcha pas nos troupes de construire durant l'été toutes les fortifications et abris nécessaires: pendant le cours des travaux et durant l'hiver entier, les ennemis ne leur laissèrent pas un moment de repos.

Jusqu'à l'occupation de Gagra et de Ghélendjik, nous n'avions pas d'idée exacte de la résistance qui nous attendait, du mauvais climat et des difficultés avec lesquelles nous aurions à lutter sur le rivage de la Circassie. Instruits par les dernières expériences, nous fûmes obligés de suspendre toute opération sur la côte de la mer Noire jusqu'à ce qu'il devînt possible de remédier aux inconvénients déjà signalés. Pour triompher d'ennemis nombreux, bien armés et doués d'une bravoure indomptable, il fallait des forces numériquement plus considérables que celles dont nous pouvions alors disposer dans le Caucase. Kazi-Mohammed, le premier propagateur du muridisme parmi les montagnards, avait soulevé contre nous la Tchetchnia et tout le Daghestan, saccagé les villes frontières, de Kizlar et de Mozdok, et finalement menacé la route militaire de Géorgie, notre voie de communication avec les provinces du Transcaucase, la plus courte, si non l'unique. Comme il fallait d'abord pacifier le flanc gauche de la ligne du Caucase, on y avait expédié toutes les troupes disponibles, après quoi on penserait à de nouvelles conquêtes.

Les opérations militaires dans la Tchetchnia et dans le Daghestan, en 1832, furent couronnées d'un plein succès. Ayant escaladé avec un petit détachement la montagne de Galgaï, au voisinage de la route militaire de Géorgie, regardée par les montagnards comme tout-à-fait inaccessible pour nos troupes, le baron Rosen, commandant en chef du corps du Caucase, soumit de nouveau les communes Kistes, poussées par Kazi-Mohammed à un soulèvement général. Ensuite nos troupes, commandées par le baron Rosen et par Véliaminof, en personne, avaient traversé la Tchetchnia, écrasant tous les partis ennemis qui se montraient, pénétré à Bénoï et à Dargo, à travers la forêt d'Itchkhéri, ruiné ces

deux bourgs et, à la fin de l'automne, étaient enfin descendues dans la profonde vallée du Koï-Sou, afin de porter un dernier coup décisif au soulèvement, dans sa racine. Gimri, lieu de naissance et résidence habituelle de Kazi-Mohammed, fut pris d'assaut, et lui-même périt. Les montagnards Tchétchènes et les Daghistaniens, fortement ébranlés par nos éclatants succès et surtout par la mort de l'imam, chef du muridisme, durent se soumettre sans condition à nos volontés. Le flanc gauche de la ligne du Caucase paraissant soumis pour longtemps, il devenait possible de transporter de nouveau les opérations militaires dans la partie occidentale du Caucase, et notamment de s'occuper de l'organisation de la ligne maritime.

Supposant les montagnards hors d'état de se défendre longtemps, avec leurs propres moyens, sans l'assistance des Turks, qui leur fournissaient des marchandises, du sel et des munitions de guerre, en échange contre des femmes et de jeunes garçons, nous mîmes tous nos soins à empêcher le commerce entre les Turks et les Tcherkesses. A cette fin, dès 1830, le littoral tcherkesse fut déclaré en état de blocus et surveillé par une croisière continuelle. Comme, malgré ces mesures, les marchands turks ne cessaient d'être en communication avec les Tcherkesses, nos croiseurs réussissaient très rarement à les surprendre; car nos vaisseaux à voiles et à quille — les vapeurs n'existaient pas encore dans la flotte de la mer Noire — devaient se tenir à une certaine distance du rivage et gagner la pleine mer, en cas de tempête, tandis que les tchektermes turques, à fond plat, voguaient habituellement à l'abri du rivage, et dans les mauvais temps étaient tirées au sec, et cachées dans quelqu'un des nombreux cours d'eau débouchant dans la mer. Le peu de succès du blocus amena à conclure que les communications avec les Tcherkesses ne cesseraient que lorsque tous les points visités habituellement par les Turks seraient occupés par des postes russes: conclusion paraissant au premier coup-d'œil logique et de facile réalisation, mais qui dans la pratique rencontra des obstacles appréciables seulement pour ceux à qui les choses du Caucase étaient très familières. L'une des principales difficultés de l'organisation de la ligne du littoral était alors le défaut de renseignements exacts sur les localités, sur la force numérique de l'ennemi et sur les ressources défensives dont il disposait. Il était, en outre, fort désirable d'écarter les obstacles rencontrés lors des premiers débarquements, où les troupes de terre s'étaient trouvées dans une dépendance absolue de la mer; mais pour décider si les circonstances locales permettaient de préférer les opérations par terre, il fallait de nouveau étudier le pays où l'on se proposait de s'établir solidement. Par tous ces motifs Véliaminof s'opposait à une occupation intempestive de la côte, par une suite de postes non reliés entre eux et avec la Ligne par de bonnes routes, bien sûres. Suivant son opinion, il convenait avant tout, pour pacifier les montagnes, d'éviter la précipitation, de s'avancer pas à pas, sans laisser aucun espace non soumis, de s'efforcer d'obtenir à l'avenir des résultats positifs et non de brillants succès instantanés, qui déjà plus d'une fois avaient été suivis d'une série de revers inattendus.

En 1834 il y eut ordre de procéder incontinent aux premiers travaux de la ligne du littoral, en ouvrant des opérations contre les Tcherkesses du côté du Kouban et, par l'Aphkhazie, sur la régiou méridionale des montagnes, et pour compléter les renseignements sur la partie du rivage entre Gagra et Ghélendjik il fut prescrit d'exécuter de fortes descentes de reconnaissance.

Conformément à l'ordre suprême, Véliaminof partit au printemps de 1834 de la redoute Olghinsk, au-delà du Kouban, pour ouvrir une communication avec la baie de Soudjouk; la construction du poste d'Abinsk employa tout l'été. La même année, sous les ordres du général-major N., un détachement, formé de quelques bataillons, fut envoyé en Aphkhazie, pour pratiquer des chemins et construire les postes nécessaires pour protéger les communications. Dans le courant de l'été, le général N. ne put terminer la route plus loin que l'antique monastère de Dranda, dont il fit un poste fortifié, et construisit une petite redoute à Ilori. Les habitants ne firent aucune résistance, mais les difficultés opposées à notre détachement par la nature aphkhaze furent telles, que le général désespéra de pouvoir pousser la voie, de Dranda au Bzyb, avant l'automne de l'année suivante, encore regardait-il comme absolument impossible de s'avancer par terre au-delà de Gagra, à cause des rochers qui, auprès de ce lieu, obstruaient le rivage, obstacle sensible seulement pour nos troupes, obligées de traîner avec elles équipage et artillerie. Quant aux montagnards, il pénétraient malgré cela en Aphkhazie par plusieurs sentiers des montagnes, ou, dans la belle saison, tournaient les rochers, ce que le remous de la mer ne permettait pas quand le vent soufflait du large. Cette circonstance rendait encore plus difficile le choix du chemin pour l'organisation de la ligne du littoral et engagea le ministre de la guerre à accentuer ses exigences, à insister sur la fréquence des reconnaissances dont l'ordre avait été donné précédemment.

Cependant le baron Rosen, aussi bien que Véliaminof, désiraient également se soustraire à la nécessité d'employer un moyen dont ils ne pensaient pas possible de retirer le profit que l'on en attendait. L'exécution de descentes de reconnaissance sur divers points d'une côte montueuse, de 40 milles géographiques, totalement inconnue de nous et couverte d'une masse de forêts, favorisant singulièrement la résistance de l'ennemi, demandait plusieurs milliers d'hommes et environ 20 bâtiments, tant de guerre que de transport. Les avantages que pouvaient procurer les reconnaissances étaient largement compensés par les pertes en hommes et en argent que le gouvernement aurait à supporter. Il faudrait occuper les emplacements au hazard, en sacrifiant des dixaines de soldats pour chaque morceau de terre, à-peine égal à la surface couverte par le feu de notre artillerie. Nos gens restaient entièrement sans moyen d'informations les plus indispensables, relativement aux routes conduisant dans l'intérieur des montagnes, aux ressources des localités pour les besoins de la vie et de la guerre. En outre, les pertes et dépenses occasionnées par les reconnaissances devaient se répéter lors de l'occupation définitive des points désignés pour la construction des postes

fortifiés. Cependant les reconnaissances auraient sans aucun doute attiré l'attention des montagnards sur les lieux explorés, les auraient engagés à en augmenter la force de résistance, par des moyens artificiels, s'ajoutant aux obstacles dont la nature a pourvu si abondamment le littoral de la Circassie.

Le seul moyen qui restait de remplacer utilement les reconnaissances, promettant peu, c'était de confier à un officier suffisamment préparé l'exploration secrète du littoral, et grâce à la bienveillance du général Volkhofski, connu de tous les anciens Caucasiens, le choix tomba sur moi. Me trouvant dans le Caucase depuis le commencement de l'année 1832; ayant déjà pris part à la campagne au-delà du Danube, dans la guerre contre les Turks, puis dans celle de Pologne; blessé assez grièvement durant l'expédition d'Itchkéri, en 1832, j'étais resté longtemps malade et, pour rétablir mes forces, j'avais dû passer l'été de l'année suivante aux eaux minérales du Caucase. Quand je revins à Tiflis, Volkhofski m'accueillit avec la proposition de renoncer pour un temps considérable à la société et à tous les plaisirs et, sous le déguisement d'un Tcherkesse, de m'établir dans les montagnes, me vouant à la transmission de renseignements, que je paierais cher, comme on le voit; il ne me cacha pas les dangers auxquels je m'exposais, et que je comprenais, du reste, parfaitement. Comme il s'agissait d'une commission en dehors du courant, on ne pouvait, sans mon consentement personnel, me l'imposer par la voie ordinaire du service: aussi le commandant en chef, en chargeant le général Volkhofski de m'engager à aller dans la montagne, me laissait-il maître de fixer les conditions auxquelles je trouverais avantageux pour moi d'accomplir le service qui m'était demandé. Prêt à me sacrifier sans conditions pour le bien de l'état et nullement disposé à marchander ma vie et ma liberté, je rejetai toutes les propositions relatives à mes intérêts personnels et insistai seulement sur les priviléges que je croyais propres à assurer le succès de l'entreprise. Le baron Rosen consentit à me conférer le droit de disposer librement de ma personne et de mon temps; d'entrer en rapports avec les montagnards soumis et insoumis et, sans m'astreindre aux règles ordinaires, toujours dans certaines limites, de promettre des récompenses et le pardon des crimes passés à ceux qui voudraient bien m'aider dans mes opérations. M'étant ainsi garanti de l'ingestion des autorités locales du Caucase, je me livrai de bon cœur, avec l'espoir du succès, à l'accomplissement de ma commission. En 1835 j'exécutai heureusement deux excursions, de l'Aphkhazie à la Ligne et retour.

Je ne suis pas le premier Russe qui ait visité les montagnes: en 1830, l'ancien des Chapsougs, Abat Beslineï s'était risqué à conduire, sous un déguisement, le capitaine d'artillerie Novitzki par la route, ouverte plus tard, en 1835, par Véliaminof. Dans leur excursion, qui avait duré 3 jours, ils avaient franchi 70 verstes, à la faveur de la nuit. En 1834, le capitaine d'état-major prince Chakhofski avait traversé la crête neigeuse, entre la Souanie et la Grande-Kabarda, voyage curieux, accompagné d'énormes difficultés, dans une

nature sauvage, sans danger particulier pour la vie. Le prince de la Souanie, soumis nouvellement, auquel il était envoyé avec des cadeaux, le reçut à découvert, le fit convoyer à travers les montagnes et le remit aux mains des princes de la Kabarda, nos sujets, qui le conduisirent plus loin, jusqu'à la Ligne.

Quant à l'excursion que je devais accomplir le long du littoral tcherkesse, elle se présentait dans de tout autres conditions. La première difficulté était de trouver des guides sûrs, capables, par leur hardiesse et par leur position dans la montagne, de se charger de l'affaire. Je devais, en outre, pénétrer au sein de la population tcherkesse la plus compacte, inquiétée et surexcitée par le danger qui la menaçait de deux côtés, par suite de l'apparition de nos troupes en Aphkhazie et de delà le Kouban. Il m'incombait d'explorer non un chemin quelconque, mais une immense étendue de montagnes; de vivre et de voyager longtemps au milieu d'ennemis dont la sagacité méfiante égalait la haine contre nous, et cela sans me trahir par un mot, par un mouvement étranger aux habitudes d'un montagnard. Ignorant la langue tcherkesse, je ne savais que dire quelques mots tatars, inconvénient qui, du reste, n'était pas pour moi d'une si haute gravité que peuvent s'imaginer ceux à qui le Caucase n'est pas familier. Il règne chez les montagnards une telle multitude de dialectes qu'il m'a toujours été possible de me faire passer pour appartenant à une tribu dont les habitants du lieu où je me trouve ne connaissent pas la langue.

Pour toutes ces raisons plusieurs des personnes vivant depuis plus longtemps que moi daas le Caucase et ayant eu l'occasion de se familiariser avec les montagnards, en général, et avec les habitudes locales, regardaient mon voyage comme une entreprise sans résultats possibles. Pour moi, plus il se présentait d'obstacles et de difficultés, plus mon désir de l'exécuter, en dépit des objections, s'affermissait; je ne me dissimulais pas, néanmoins, qu'en cas d'insuccès, ma position dans les montagnes serait effectivement sans issue.

Afin de dissimuler le but réel de mon passage en Aphkhazie, où l'on avait jugé convenable de fixer mon point de départ, je reçus l'ordre d'être attaché aux troupes du détachement opérant dans ce pays. Sans perdre de temps, je quittai Tiflis, en décembre 1835, quoique la saison d'hiver m'offrît la perspective d'un voyage difficile et fort peu agréable.

§ 2.

Je ne m'arrêterai pas à décrire en détail ma traversée de Tiflis à la frontière d'Aphkhazie, qui n'eut rien de très remarquable, l'hiver m'ayant dérobé le côté pittoresque de la riche nature de l'Iméreth et de la Mingrélie: tristes chemins, mauvais gîtes, le froid, la boue, la neige, me poursuivirent alternativement du commencement jusqu'à la fin. Arrivé à Souram, en télègues de poste russes, dont on connaît les agréments, je dus franchir les montagnes de la contrée et pousser plus loin, sur chevaux cosaques de rechange. Je passai quelques jours

à Kouthaïs, et me présentai au commandant de l'Iméreth, chef du détachement d'opération d'Aphkhazie, qui me savait seulement attaché à ce corps, parce qu'à Tiflis, de peur de me compromettre par quelque indiscrétion, même involontaire, on avait reconnu la nécessité de ne découvrir à personne le secret de la commission dont j'étais réellement chargé. De là je poussai en avant, sans prendre haleine. On a établi maintenant, dit-on, une route de Tiflis à Poti, tout-à-fait commode à franchir, avec le plus lourd équipage: ce n'était pas alors le cas. En 1834 et longtemps encore après, il n'était pas aisé de traverser à cheval ces localités, en toute saison, et les trois dernières postes avant Redoute-Qaleh étaient positivement intolérables. Tracée à travers un marais, la route était formée de baliveaux mal écarrís, nageant dans une boue visqueuse, où chaque pas faisait enfoncer le cheval; si l'animal manquait la poutre, il entrait jusqu'au genou dans le marécage, tombait et souvent se débarrassait du cavalier. Tout le monde s'arrêtait alors, on retirait le cheval du gouffre, on relevait l'homme, heureux si la monture ne s'était pas cassé les jambes. Il ne se passait pas une heure sans quelque accident de ce genre, dans notre convoi, composé, outre ma personne, de mon domestique, d'un cheval de bât et de l'escorte de Cosaques du Don, sans laquelle on ne pouvait alors voyager, même en Mingrélie. A ces accidents, au sentiment continuel de la faim, car les postes de Cosaques ne fournissaient que du pain et du vin aigre, se bornèrent mes impressions de voyage. Depuis Kouthaïs je n'eus pour abri que les huttes en clayonnage des postes, où je couchais, à l'ordinaire du Caucase, sur la terre, roulé dans ma bourka, en guise de lit et de couverture. Aussi entendis-je avec un vrai plaisir le bruit des vagues, annonçant le voisinage de Redoute-Qaleh, où j'espérais me refaire quelque peu après tant de privations. Arrivé à la nuit tombante, l'obscurité seule retarda mon désenchantement. Redoute-Qaleh, fort en terre, construit sur le rivage, jouxtant l'embouchure de la Khophi, au milieu d'un affreux marécage, n'était alors qu'un réduit perdu, où végétaient quelques soldats, officiers et employés de douanes et de quarantaine, minés par les fièvres. A l'intérieur du poste un certain nombre de constructions en bois portaient un cachet d'ennui, de dégoût, de vétusté et de misère. Percé jusqu'aux os par la pluie de tout un jour, sali de boue, par suite de plusieurs chutes de cheval, j'étais impatient de me chauffer et reposer. Le commandant me fit donner la meilleure des chambres destinées aux voyageurs pour affaires de service, où il n'y avait d'autre meuble que la table, deux chaises et un lit en bois, sans matelas. Quantité de planches, dressées en guise de colonnes, soutenaient le plafond, qui, sans cela, menaçait de s'effondrer sur l'audacieux locataire. Pour mon bonheur, une énorme cheminée, où l'on alluma du feu, me permit de me sécher, de faire bouillir le thé et rôtir un maigre poulet, que m'avait vendu au poids de l'or le gardien de la maison. En me mettant en route, le lendemain, je remarquai que la maison où j'avais passé la nuit était soutenue de tous les côtés par des jambes de force, sans lesquelles elle serait tombée en pièces. J'aime à croire qu'on l'aura dé-

pecée, pour en faire du bois, avant que quelque malheureux voyageur ait trouvé sous ses ruines une mort prématurée.

Brûlant d'impatience d'arriver au plus tôt à Bombori, où je devais rencontrer le général Patzofski, commandant de toutes les troupes d'Aphkhazie, en l'absence du général N., je ne prolongeai pas d'une heure ma halte à Redoute-Qaleh et me mis en route dès le point du jour. J'avais hâte de voir le général Patzofski, le seul en Aphkhazie qui pût m'aider dans mon entreprise, activement et par ses conseils, parce qu'il connaissait le pays et jouissait d'une bonne influence sur les Aphkhaz.

De Redoute-Qaleh à Soukhoum il y avait deux chemins: l'un, servant habituellement, de toute éternité, aux Aphkhaz, suivait le rivage, à travers le sable et les cailloux. Outre qu'il était peu commode pour l'artillerie et les équipages, les grands vents le couvraient d'eau. L'autre, ouvert par nos troupes, l'année précédente, à quelque distance de la mer, parait à ces inconvénients. Le ciel était couvert de nuages, il soufflait un vent de mer furieux; des vagues sombres, amoncelées et couronnées d'une blanche écume, se brisaient régulièrement contre les anfractuosités du rivage, s'élevant à la gauche du chemin, et le couvraient dans toute son étendue embrassée par le regard. Suivre le littoral étant impossible, les Cosaques me prièrent d'attendre plutôt le beau temps que de suivre la nouvelle route, où, disaient-ils, leurs chevaux n'atteindraient pas le premier poste, situé à 20 verstes de Redoute. Comme mon temps était précieux, je fis la sourde oreille et me dirigeai par la route d'en-haut, œuvre du général N., dans la supposition qu'elle se trouverait meilleure que ne le disaient les Cosaques du poste; mais bientôt je me convainquis de la justesse de leurs indications. Sur un long parcours, à travers une forêt vierge, profondément ravinée, et des marécages boueux, la route se déroulait, au caprice des localités, en un long ruban, d'un limon noir et épais, où les chevaux enfonçaient jusqu'au genou, se heurtant à chaque pas contre des troncs et des racines d'arbres abattus; la neige, déjà fondante en Aphkhazie, ne diminuait pas les incommodités habituelles d'un pareil sentier. Comme il n'y avait aucun moyen d'avancer de ce côté, nous fûmes obligés de contourner la forêt, nous frayant lentement un passage à travers les arbres, dont les branches nous fouettaient le visage, tandis que les buissons épineux écorchaient à chaque instant nos montures et déchiraient nos vêtements.

Cependant nous perdions beaucoup de temps à franchir un nombre infini de ruisseaux, chassés de leur lit par le remous de la mer, contrariant leur cours. A Anaklia, petite localité frontière, avec population mélangée de Turks, de Mingréliens, d'Arméniens et d'Aphkhaz, nous traversâmes le large fleuve Engour: c'était le seul point de passage, de Redoute-Qaleh à Bombori, où se trouvât un bac, assez mauvais, mais pouvant amener d'un coup un petit nombre de chevaux et d'équipages, sous la conduite de quelques passeurs; sur les autres petits cours d'eau, nous n'avions trouvé que deux troncs d'arbres creusés et accouplés,

à-peine suffisants pour un cheval, et un ceps de vigne, tendu en guise de câble, d'un rivage à l'autre, auquel nous nous accrochions pendant la traversée. C'était parfois un méchant canot, tiré au sec, qui indiquait le lieu du passage; de passeur, il n'en était pas question. Ceux des habitants chargés d'assurer le passage et d'y entretenir des gens de peine ne remplissaient qu'à-peu-près leur service, tant que les troupes étaient au voisinage; celles-ci parties, ils se dispersaient, emportaient les câbles, les planches, toute la garniture en fer des bacs. Établir des postes à chaque passage, y mettre une garde, n'était pas chose facile et aurait fractionné les régiments; d'autre part, il y avait danger à laisser une poignée d'hommes pour surveiller les passeurs du pays.

Mes Cosaques d'escorte, qui connaissaient l'état des choses, apercevaient-ils de loin une rivière, se précipitaient à la recherche du bac ou du canot, caché dans les buissons, dans les joncs du marécage, déchargeaient et dessellaient les chevaux, et la traversée s'opérait. Les chevaux passaient ordinairement à la nage, un Cosaque déshabillé, enfourchant la meilleure bête, allait en avant, sûr que les autres suivraient leur guide. Quant au bagage et aux selles, on les arrimait au fond du canot, contenant à-peine deux ou trois personnes, uniquement occupées de le maintenir en équilibre; car d'un côté les vagues furieuses le faisaient bondir et virer comme un fétu; de l'autre, le remous contrariait le courant, portant à la mer. Quoique ne sachant pas nager, je ne craignais pas la noyade, parce que les Cosaques du Don, desservant la poste à cheval, en Aphkhazie, étaient en général de bons nageurs, comme tous les Russes vivant au bord des grands fleuves.

Le premier jour de marche depuis Redoute-Qaleh, j'atteignis à grand'peine et tard dans la nuit le premier poste, éloigné de 20 verstes au plus. Les détours continuels dans la forêt, pour éviter le supplice de la grande route et des traversées nombreuses de cours d'eau, nous avaient complètement éreintés. Bêtes et hommes se traînèrent péniblement jusqu'à la couchée. Le lendemain, avec les mêmes désagréments, j'arrivai à Ilori, sur la frontière Aphkhaze, où l'année précédente nos troupes avaient construit un poste fortifié, sur le Galizga; tandis que la rive droite de l'Engour est la véritable frontière de l'Aphkhazie, le Galizga servait simplement de limite entre les deux districts Aphkhaz de Samourzakhan et d'Abjel. [1]) Pour des raisons que je n'ai jamais clairement comprises, nous avions attribué le district de Samourzakhan au prince de Mingrélie et transporté la frontière aphkhaze de l'Engour au Galizga: de ce transfert il était résulté, du moins de mon temps, que les gens du Samourzakhan, enlevés à l'autorité de leur maître naturel, refusaient de se soumettre à leur nouveau seigneur et, comme signe de leur aspiration à l'indépendance, se livraient au vol et au brigandage.

1) L'Apsilie des Byzantins et l'Aphchegh des auteurs arméniens.

La redoute d'Ilori, si l'on peut donner ce nom à des tas de boue, sans régularité, indiquant la place où devait se trouver un parapet, renfermait dans sa ligne d'enceinte une compagnie du régiment de grenadiers géorgien; le dépôt d'artillerie, le magazin aux provisions, les écuries et cuisines n'y étaient pas compris. Les soldats, vivant dans des baraques construites en perches et en roseaux, se noyaient littéralement dans la boue. Quand je voulus en inspecter l'intérieur, des bottes de soldat, que j'avais mises en guise de galoches sur ma chaussure tcherkesse, restèrent dans la boue, et je m'estimai heureux d'en être retiré, pris sous les bras par des soldats. On ne comprend guère à quelle fin avait été construite la redoute d'Ilori, servant seulement d'abri à ses défenseurs; encore moins possible de savoir pourquoi ils y étaient: il ne s'y trouvait qu'une compagnie. La redoute elle-même, privée de toute la force de résistance de son profil, sous les torrents de pluie de l'automne d'Aphkhazie, ne remplissait pas même sa destination officielle. En la voyant on se demandait involontairement, pourquoi dans l'Aphkhazie, excessivement riche en bois de construction de toute espèce, on n'avait pas bâti dès-lors de solides casernes en bois, des palissades de défense, ne fussent-elles qu'en clayonnage, surmonté d'arbustes épineux, tandis qu'au lieu de cela on avait défilé des terrassements en une glaise visqueuse, tout-à-fait impropre pour des logements en terre. Les 150 soldats occupant la redoute ne pouvaient en aucune façon ni prévenir ni réprimer les désordres à craindre de la part des habitants. Pour surveiller le passage du Galizga et pour les relais de chevaux, c'était assez d'un poste de Cosaques, soutenus par une vingtaine de fantassins. Malheureusement on faisait dans le Caucase, à cette époque, une quantité de fautes de cette espèce. Occuper à tout propos des positions qui ne servaient à rien, y construire des postes sans rapport avec les localités, avec le genre de guerre, y placer des garnisons trop faibles pour maintenir la population dans la crainte et, tout en fractionnant ainsi nos forces, exposer sans aucun profit nos soldats à toute sorte de maladies et de privations, c'étaient de fausses mesures, fournissant aux montagnards l'occasion de dévaliser et de tuer les soldats russes. La cause de cela, c'était l'impossibilité, pour les chefs supérieurs, de voir tout de leurs propres yeux, de décider par leur propre intelligence; l'incapacité, l'inexpérience des chefs particuliers, notamment de ceux qui, arrivant de Russie, recevaient suivant leur rang ou pour tout autre motif des commandements séparés et, sans écouter les anciens officiers du Caucase, agissaient dans les montagnes et dans les marécages d'Aphkhazie et de Mingrélie suivant les réglements militaires et les méthodes de fortification alors en vigueur. Je ne saurais oublier qu'un des ingénieurs qui avait travaillé aux fortifications de la ligne du littoral demandait gravement: „Où a-t-on pris telle méthode?“ quand on lui conseillait, au lieu de palissades, de couronner le parapet d'arbustes épineux, ce qui était à la fois moins cher et plus sûr. Ajoutons, qu'au temps d'Iermolof on employait déjà avec grand succès les arbustes épineux, et tous les postes du plateau de la Kabarda étaient munis de ce moyen défensif,

grâce auquel on se préservait du malheur de voir l'ennemi pénétrer dans les enceintes; or ce cas était arrivé dans quelques postes de la ligne du littoral de la mer Noire, dont les constructeurs étaient pourtant de très habiles théoriciens.

D'Ilori à Dranda l'on compte 40 verstes, que je franchis en une journée, parce qu'il y avait moins de forêts sur ce parcours, et que par suite le chemin était meilleur. Comme l'excessive rapidité du Codor n'a pas permis d'établir là un bac, nous traversâmes à gué les trois bras du fleuve, ayant de l'eau jusque par-dessus la selle, en sorte que les chevaux durent nager par endroits.

L'antique église de Dranda, construite, on peut le croire, au milieu du VI[e] s. et contemporaine de celle de Pitsounda, est à cinq verstes de la mer, sur une hauteur formant un plateau environné de bois de toute part. Bien qu'elle ne soit pas peu intéressante au point de vue de l'architecture byzantine, comme je n'avais pas alors le temps de l'examiner, je me contentai de la première impression qu'elle fit sur moi par sa simplicité et par la majesté de sa masse, dominant la solitude du désert. Celui qui voudrait étudier le caractère de sa construction, comme aussi des autres monuments du Caucase, en trouvera la description détaillée dans le Voyage de l'archéologue Dubois. A droite de Dranda s'élèvent les contreforts boisés de la grande chaîne du Caucase, surmontés par les gradins des cimes neigeuses, se montrant à l'horizon, comme les créneaux d'une magnifique muraille. A gauche gronde la mer, cachée aux regards par le rideau des forêts et rompant seule par son frémissement le silence de la solitude.

Si le choix de cette localité est bien réussi comme poste fortifié, il est toutefois à regretter qu'on ait porté atteinte à l'église, en y installant des logements d'officiers et un magasin de provisions. Dans l'Aphkhazie demi-chrétienne, demi-musulmane, il convenait d'épargner un monument de l'antiquité chrétienne, objet d'un profond sentiment de respect pour les Aphkaz à moitié mahométans, se basant sur d'obscures traditions, relatives au saint asile de la religion de leurs aïeux. Sous le rapport militaire ce point offrait d'incontestables avantages. Donnant une base solide aux opérations contre la Tsébelda, située dans des défilés inaccessibles, aux sources du Codor, avec un climat salubre et de bonne eau, il remplissait les conditions nécessaires pour la conservation des troupes. C'était plaisir de voir les visages frais et réjouis des soldats, témoignage irrécusable d'un casernement sain. Le nombre des malades, dans le bataillon de 750 hommes, du régiment de grenadiers géorgien, hivernant à Dranda, ne dépassait pas habituellement une douzaine; fait remarquable dans l'armée du Caucase, dont les hommes souffraient et succombaient beaucoup plus sous les atteintes de la fièvre que sous les coups de l'ennemi. A Dranda, je jouis avec plaisir de l'amicale hospitalité du chef de bataillon; un jour de repos, le premier depuis mon départ de Kouthaïs, compensa l'abstinence forcée à laquelle j'avais été condamné durant mon voyage.

De Dranda le chemin descendait à la mer à travers une épaisse forêt, puis, tournant à droite, conduisait à Soukhoum, par le sable profond du rivage. D'un

côté la mer, de l'autre un bois impénétrable, laissaient si peu d'espace libre qu'en certains endroits ce n'était pas plus de 4 ou 5 sajènes. Ici même, en 1824, les Aphkhaz, à l'abri des bois et d'un haut abattis, dont ils avaient obstrué la route, accueillirent par un feu terrible le détachement russe, sous les ordres du prince Gortchakof, commandant de l'Iméreth, allant à la rescousse du capitaine Maratchefski. Ce dernier, avec deux simples compagnies, défendait, non loin de Bombori, le prinze Michel d'Aphkhazie, contre ses sujets révoltés. Malgré l'énergique résistance de l'ennemi et les désavantages de la position, qui les livrait à bout portant aux coups d'habiles et invisibles adversaires, nos troupes eurent bientôt enlevé l'abattis et s'ouvrirent la route vers Soukhoum. Voyant qu'il n'y avait pas moyen d'arrêter les Russes par la crainte de la mort, ni de leur boucher le passage de vive force, les ennemis se dispersèrent vers la sortie du bois et cessèrent de tirer sur les soldats, tout en visant uniquement aux attelages d'artillerie et aux chevaux de bât, dont ayant abattu le plus grand nombre, ils forcèrent le détachement à s'arrêter à Soukhoum. Là il fallut attendre la réunion d'une flotte suffisante pour se transporter à Bombori, faute de ressources pour effectuer par la voie de terre le transport des provisions et munitions. Maratchefski faillit succomber. Plus de 600 chevaux abattus, gisant au bord de la mer, infectaient et encombraient la route, et il fallut l'année suivante organiser deux convois, pour aller jeter leurs cadavres en haute mer.

A cinq verstes avant Soukhoum se trouvait le bourg aphkaz de Kélassour, résidence d'Hassan-Bei, oncle du prince d'Aphkhazie. Sa maison, en troncs dégrossis, ayant la forme d'une large tour carrée, établie sur de hauts piliers en pierre, était entièrement environnée d'une galerie couverte, où l'on accédait par un escalier étroit et excessivement raide, qui en facilitait la défense. La cour, entourée d'une haute palissade avec meurtrières, n'était abordable que par une baie étroite, suffisante pour un cheval ou pour un homme. Un seul regard sur l'architecture de cette maison, sur son enceinte palissadée, sur cette méchante baie, hermétiquement fermée, donnait une idée des soucis perpétuels dans lesquels se passait la vie d'Hassan-Bei. L'état fébrile de l'Aphkhazie, les haines personnelles et nombreuses que le prince avait soulevées contre lui, plusieurs tentatives d'assassinat, auxquelles il n'avait échappé que par une sorte de miracle, l'obligeaient à ne négliger aucune espèce de précaution.

Vis-à-vis de la maison et jouxtant la mer, une longue file de boutiques en bois appartenait aux Turks émigrés de Soukhoum-Qaleh à Kélassour, lorsque la forteresse était tombée au pouvoir des Russes. Assis, suivant leur habitude, sur le seuil et fumant leurs longues pipes, les marchands turks paraissaient *jouir* d'un bien-être complet; rien de ce qui se passait autour d'eux ne semblait troubler leur âme, planant dans les espaces invisibles, tant leur regard, terne et inconscient, s'enfonçait dans le lointain. Toutefois ce sang-froid était fort trompeur. Observant d'un côté la route et dévisageant chaque passant, de l'autre ils ne cessaient de fixer notre escadre de guerre, arrêtée dans la rade de Soukhoum;

rien de ce qui se faisait sur nos vaisseaux n'échappait à leur attentive observation. De tout ils tiraient leurs conclusions, n'ayant qu'un seul objectif, tromper la vigilance de nos marins et introduire des marchandises prohibées. C'est avec une joie sensible qu'ils accueillaient tout ce qui tournait à notre détriment et dérangeait nos visées: les Turks, et c'était dans l'ordre des choses, nous haïssaient cordialement. Autrefois prépondérants en Aphkhazie, ils faisaient avec les Tcherkesses et les Aphkhaz un commerce si avantageux, qu'en trois voyages le marchand obtenait une fortune, tandis qu'à-présent, évincés par nous d'une si belle position, nos efforts tendaient à anéantir complètement leur commerce, à saisir de bonne prise leurs vaisseaux chargés de munitions et de femmes tcherkesses. Hassan-Bei, gouvernant le pays de Soukhoum à titre de prince apanagé, passait, non sans raison, pour le protecteur le plus décidé des Turks vivant en Aphkhazie, ce dont on ne pouvait lui faire un crime. Poussé du côté des Turks par la religion, par les habitudes de sa jeunesse, il trouvait dans son bazar de Kélassour une source constante de revenus; les Turks lui payaient une forte redevance pour le droit de commercer et lui fournissaient, en outre, toutes les raretés qu'il était impossible de se procurer en Aphkhazie. Il courait des bruits sur un commerce nocturne, se faisant audit bazar, sans comparaison plus actif que ne le laissait supposer son animation durant le jour, sur des barques, vues dans le bois, non loin de Kélassour, auprès desquelles accouraient en foule des gens armés. Tout cela ne pouvait être que des médisances de gens mal disposés pour Hassan-Bei; car nos barques de guerre, passant parfois la nuit en face de Kélassour, n'avaient jamais rien aperçu de semblable, Elles avaient vu le bazar profondément endormi, sur toute la côte, et à dix verstes de la résidence d'Hassan-Bei, il n'y avait pas un coin où eussent pu se cacher des tchektermes turques: c'est ce qu'affirmaient nos marins, épiant le rivage avec l'attention la plus minutieuse. Aussi les Turks de Kélassour continuaient-ils de vendre naïvement tabac, raqatlouqoum (sorte de friandise), étoffes de coton; suivaient-ils notre escadre d'un œil curieux, dirigeant sur elle, en cas de besoin, leurs grandes longues-vues.

Arrivé avec l'intention de chercher en Aphkhazie le moyen de pénétrer au-delà de Gagra, chez les Tcherkesses ennemis, et ne pouvant rester longtemps au même lieu, je dus exécuter incessamment des tournées pour étudier le pays et les hommes en état, d'après mon calcul, de concourir au succès de mon entreprise. Avant tout, c'était une nécessité capitale de me mettre en rapport d'intimité avec ceux des Aphkhaz que les circonstances placeraient sur ma route, et d'imaginer un prétexte louable pour mes futures excursions, propre à détourner de mon objectif réel toute méfiante curiosité. Je crus que le mieux serait de commencer par l'intelligent et rusé Hassan-Bei, ennemi secret des Russes, fort considéré des Aphkhaz mécontents de l'ordre actuel. Je résolus donc de ne point négliger sa personnalité, parce qu'il m'importait essentiellement de m'assurer sa bienveillance et de gagner sa confiance. Tout en ne comptant pas sur sa coopération, je pensais qu'il valait mieux l'avoir pour ami que pour adversaire; car son ini-

mitié, en raison de ses liaisons avec la montagne, m'eût été doublement redoutable. J'avais heureusement un prétexte tout prêt pour mes futures tournées en Aphkhazie, qui devait rassurer sa curiosité et touchait en quelque sorte à ses plus chers intérêts: c'était l'affaire de la Tsébelda, sur laquelle j'étais chargé de recueillir, le cas échéant, les notions les plus exactes. Puisque j'en parle, il me semble indispensable d'expliquer en quoi consistait, dans le langage diplomatique de notre époque, la question de la Tsébelda, aussi simple pour les montagnards que furieusement compliquée pour nous.

L'Aphkhazie, qui s'était soumise à la Russie dans la personne de son prince, occupait le littoral entre l'Engour et le Bzyb[1]), et formait les quatre districts de Samourzakhan, d'Abjel[2]), de Soukhoum et de Bzyb. Ainsi que je l'ai dit précédemment, nous avions détaché le Samourzakhan[3]) en faveur de la Mingrélie. En outre, il existait dans les montagnes, entre les sources du Bzyb et du Codor, une commune d'Aphkhaz émigrés, nommée Tsébel[4]), appelée par sa situation géographique, entre la chaîne neigeuse et le littoral aphkhaz, à former un cinquième canton, mais qui avait constamment refusé de se soumettre au prince d'Aphkhazie, et qui trouvait dans sa position inaccessible une raison suffisante de sa prétention. Sans être soumise au prince d'Aphkhazie, la Tsébelda subissait son influence et tâchait de rester en bons termes avec lui. Quand les Russes se mirent à ouvrir des routes, les Tsébeldiens saisirent l'occasion pour nous inquiéter incessamment, pour détourner les chevaux, le bétail destiné à l'abattage, pour tuer les soldats isolés, sans toutefois rien entreprendre à force ouverte; outre le mal qui en résultait directement pour nous, leur exemple agissait parfois sur les Aphkhaz et leur fournissait l'occasion de commettre sous leur nom des vols et des meurtres.

Peu peuplée, ne renfermant, d'après les données de l'époque, que 800 ou 1000 familles, la Tsébelda était un désagréable obstacle à nos affaires en Aphkhazie. Pour la soumettre par la force il aurait fallu dépenser un temps et des hommes plus utilement employés, croyait-on, à hâter les travaux de la ligne du

---

1) L'Engour, limite occidentale de la Mingrélie et frontière orientale de l'Aphkhazie; le Bzyb, coulant au-delà de Bidchwinta ou Pitzounda, un peu avant Gagra, limite extrême du pays des Aphkhaz, sort de la grande chaîne, entre cette contrée et la Tsébelda.

2) Ce nom, que l'on écrit parfois, Abjev ou Abjiv, signifie en langue aphkhaze «Milieu;» c'est le canton appelé par les Arméniens Aphchegh = Apsel, l'Apsilie des Byzantins, situé *au milieu* du pays des Misimiens et des Abazgues proprement dits.

3) Entre l'Engour et le Galizga.

4) Le nom de Tsébelda rappelle involontairement celui du château de Tzibilum des Byzantins, situé dans l'Abasgie, mais dont la position précise n'est pas connue. C'est au NE. de la Tsébelda, que se trouvent deux passages à travers la grande chaîne, vers les sources du Kouban, dont un doit être la Δάρειυη ἀτρόπος des Byzantins; v. Dubois de Montpéreux, Voyages, I, 320.

littoral, celle-ci semblant promettre d'enlever aux montagnards tous les moyens de résistance. A cette époque le dadian, maître de la Mingrélie, offrit ses services et promit d'amener par la voie de la douceur les Tsébeldiens à se tenir tranquilles et même à se soumettre à l'autorité russe, pourvu qu'on les affranchît à tout jamais des entreprises du prince d'Aphkhazie contre leur indépenpendance. Cette proposition fut accueillie avec une vive satisfaction. Sans aucune espèce d'influence sur les Tsébeldiens, le dadian ne pouvait agir sur eux que par Hassan-Bei, dont la sœur était mariée à Khenkourous Marchani, l'un des princes de la contrée. Tous deux s'entendirent à ce sujet, car ils détestaient également le prince Mikhaïl, maître de l'Aphkhazie, et voulaient, pour se faire valoir à ses dépens auprès du gouvernement russe, lui causer un désagrément sensible, en détruisant son influence dans la Tsébelda. Or l'entente d'Hassan-Bei avec le dadian ne pouvait être sincère. Travaillant d'un côté contre les intérêts de Mikhaïl, de l'autre il contreminait les démarches du dadian chez les Tsébeldiens, parce qu'il ne trouvait pas d'avantages personnels dans la pacification définitive de l'Aphkhazie, réconciliée avec ses voisins les montagnards. Cependant Mikhaïl prenait à l'affaire une part indirecte et s'opposait, autant qu'il lui était possible, aux manœuvres du dadian et d'Hassan-Bei ayant pour but de lui enlever entièrement la Tsébelda. Comme prince, il avait le droit de défendre son autorité, qui seule pouvait conserver en Aphkhazie une ombre d'organisation civile, tandis que nous Russes n'y jouissions d'aucune influence et ne pouvions nous soutenir que par la force, et par le fait Mikhaïl était plus en position que ses deux rivaux de soutenir nos intérêts. C'était une certaine bienveillance pour le dadian de Mingrélie, un préjugé irréfléchi contre Mikhaïl, qui ne nous permettaient pas de bien comprendre la chose. Cette complication d'intérêts opposés avait, on le conçoit, noué, comme d'habitude, chez les montagnards un réseau inextricable d'intrigues fort déliées, où les chefs russes se trouvèrent à la fin entortillés, sans y rien comprendre. Sans avoir l'idée présomptueuse de dénouer une intrigue si habilement embrouillée, je trouvais fort à-propos de la faire servir à mon plan; car elle me fournissait une occasion de me rapprocher d'Hassan-Bei, généralement peu disposé en notre faveur, et, par son entremise, des autres indigènes, adversaires du pouvoir des Russes, au milieu desquels j'espérais plutôt trouver des auxiliaires, connaître, sans leur dévoiler mes secrets désirs, leurs propres pensées.

Arrivé près de la résidence d'Hassan-Bei, je m'arrêtai et, sans me nommer, je fis demander s'il voudrait bien recevoir un passant. C'est un des côtés agréables de l'hospitalité caucasienne; on reçoit un homme, sans s'enquérir qui il est, d'où il vient, où il va, avant que lui-même ait jugé nécessaire d'en parler, souvent sous le sceau du secret, au maître seul de la maison, s'il a des motifs de cacher son nom et ses affaires aux autres personnes. Le rapport à mon sujet dura une bonne demi-heure, pendant laquelle moi et les gens de mon escorte nous fûmes du côté de la maison l'objet d'un minutieux examen. A chaque minute de nouveaux visages se montraient aux meurtrières, me regardaient fixe-

ment, puis disparaissaient. Enfin la poterne s'ouvrit, et Hassan-Bei, suivi de quelques Aphkhaz, le fusil en main, vint à ma rencontre. Je vis un gros personnage, de petite taille, vêtu d'une riche tcherkeska (robe courte), la tête couverte d'un haut turban turk, armé de deux longs pistolets, à garniture d'argent, dont il tenait l'un en main, prêt à faire feu. Ceux qui connaissaient Hassan-Bei ne l'avaient jamais vu sans ces pistolets, qui l'avaient deux fois sauvé de la mort, et dont il tirait presque à coup sûr. Ayant laissé mon cheval, je m'approchai de lui et lui demandai la permission de ne me nommer et expliquer avec lui que lorsque nous serions seul à seul. Hassan-Bei, sans mot dire, me conduisit dans une chambre, où il me fit asseoir sur un canapé bas, en face de lui, demanda le café et les pipes, suivant la coutume turque, puis il renvoya ses serviteurs. Je me nommai, je me fis connaître comme attaché militaire, expliquai les raisons pour lesquelles je portais l'habit tcherkesse: „Étant chargé, lui dis-je, d'étudier l'affaire de la Tsébelda, ce qui exigeait de fréquentes excursions en Aphkhazie, j'ai trouvé à-propos de ne pas attirer sur ma personne l'attention du peuple.“ Ma franchise plut tellement à Hassan-Bei qu'au bout d'une demi-heure nous étions d'excellents amis et échangions, naturellement avec un grain de prudence, la confidence de nos plus secrètes pensées. Non content de tomber d'accord avec moi, du moins en paroles, sur ce que je lui disais concernant les choses de l'Aphkhazie et de la Tsébelda, d'approuver ma résolution de cacher au peuple ma personnalité, sous l'habit tcherkesse, il me donna encore une foule de très sages conseils, en ce qui touchait les précautions pour ma sûreté. Après un dîner à la turque, de quantité de plats, fortement épicés au poivre rouge, qui me brûlaient la gorge et le palais comme du feu, Hassan-Bei me conduisit à Soukhoum, avec une suite passablement mélangée, de ses gardes du corps à cheval; toutefois il n'entra pas dans la place, qui lui inspirait une invincible rancune, depuis son arrestation imprévue, suivie de son envoi en Sibérie.

Soukhoum fit sur moi la plus désagréable impression. Le bazar, en avant de la citadelle, comptait en tout une vingtaine de sales boutiques-cabarets, où étaient exposés pêle-mêle vin, eau-de-vie, tabac, selles, fusils, viande, poisson salé, légumes et étoffes turques les plus grossières. Les maîtres en étaient des Grecs et des Arméniens. Dans l'unique rue boueuse de ce marché quelques Aphkhaz flânaient, la carabine au dos, le bachlyq roulé sur la tête, en guise de turban, des matelots couraient, en pantalons de toile, en vestes d'un vert sombre, lorgnaient les boutiques et marchandaient avec les débitants. D'une seule boutique, celle de Iohanès, sortaient des sons joyeux, et la fenêtre ouverte laissait voir les épaulettes de nos officiers marins, qui en avaient fait élection de domicile, comme du seul endroit de Soukhoum où l'on pût respirer, tout en ayant la possibilité d'oublier, devant un verre de porter ou de Marsala, l'indicible et universel ennui d'une telle résidence. La boutique de Iohanès se distinguait entre toutes par une statue en plâtre fichée devant la porte, épave du naufrage d'un transport dans la rade de Soukhoum.

Construite en pierres brutes, en un carré d'environ 100 sajènes de faces, avec tours aux angles, la forteresse avait l'air d'une ruine; elle renfermait deux vieilles casernes en bois, un hôpital, un magasin pour l'artillerie, un autre pour les provisions et la demeure du commandant. La garnison consistait en deux compagnies d'infanterie et une escouade d'artillerie de place. L'aspect maladif des hommes leur donnait l'apparence d'infortunées victimes, vouées à une fièvre perpétuelle, qui en enlevait annuellement la moitié. Ils le savaient et se résignaient, sinon sans regrets, du moins sans murmures, à leur destinée, sans cesser d'accomplir, avec la soumission du soldat russe, leur pénible service. La désertion était très rare chez eux. D'environ 6000, sans les Turks, le nombre des habitants atteignait à-peine une centaine, en sus de la garnison. Autrefois entourée de beaux faubourgs et d'une quantité de jardins ombreux, la place recevait des montagnes, à plus d'un mille de distance, sa provision d'excellente eau, et les Turks la nommaient un second Stambol. Maintenant elle était cernée par des marécages, infectant l'air de leurs fétides émanations; les conduites d'eau étant brisées, les soldats ne buvaient qu'une eau puante et bourbeuse, cause première de toutes les maladies. On ne pouvait nullement nous imputer la décadence de Soukhoum, suite nécessaire des circonstances défavorables du séjour de nos troupes en Aphkhazie. Nous voyant décidément installés ici, les Turks avaient aussitôt évacué le faubourg, les Aphkhaz n'étaient pas habitués à la vie des villes, et la population russe, dans l'état d'anarchie inquiète où se trouvait le pays, ne pouvait frayer avec eux. Les environs de Soukhoum étaient déserts, dans la forteresse végétaient quatre centaines de soldats russes, dont cent habituellement couchés au lazaret. Il est clair que cette poignée d'hommes était incapable de faire en même temps le service courant, de se défendre contre un ennemi turbulent et d'exécuter autour des remparts les travaux d'assainissement incombant autrefois à toute la population turque: tel je trouvai Soukhoum. Si la place et les environs étaient morts et sans charmes, la rade, par contre, présentait le tableau de l'activité la plus animée. Outre quelques dixaines de barques turques, se balançant sur l'eau, une dixaine de bâtiments de guerre russes, de divers échantillons, depuis l'élégante frégate jusqu'à la laide tolla, reposaient sur leurs ancres, en face de Soukhoum. Des barques pesantes, de légères chaloupes sillonnaient la baie dans toutes les directions et communiquaient avec le rivage et les vaisseaux, où tout était activité; car l'escadre réparait à la hâte les dégâts causés par la dernière bourrasque, deux semaines avant mon arrivée. La statue décorant la porte de la boutique de Iohanès provenait d'un transport jeté à la côte par la tempête, qui avait englouti le capitaine, ainsi que quatre matelots; plusieurs autres bâtiments, si le vent ne s'était apaisé, eussent éprouvé le même sort. Déjà la frégate, montée par le contre-amiral, avait touché le fond, une corvette et un brik avaient perdu leur gouvernail, les mâts avaient été brisés, les vergues et les beauprés endommagés sur d'autres bâtiments. Voilà ce qui était arrivé dans la rade de Soukhoum; de

doubles, de triples ancres n'avaient pas empêché les bâtiments d'être poussés à la côte par un vent furieux, qui s'était élevé si soudainement, que l'escadre n'avait pas eu le temps de gagner la haute mer. Malgré mon désir de visiter nos vaisseaux et de lier connaissance avec nos officiers, qui avaient déjà la réputation d'hommes distingués et d'habiles marins, je dus cette fois me refuser une telle satisfaction, parce qu'avant tout je voulais atteindre Bombori le plus tôt possible.

Parti de Soukhoum le lendemain, de grand matin, j'arrivai pour le diner au poste fortifié de Bombori, ayant franchi 45 verstes, par un chemin assez agréable, le long du rivage, obstrué en un seul endroit par des rochers, qui n'empêchent de passer ni piéton ni cavalier. Le gué du Goumista [1]) est connu comme assez dangereux, lors des hautes eaux; les autres petits ruisseaux sont insignifiants.

A Bombori, où je devais rester à demeure, se trouvaient un bataillon du 44ᵉ régiment de chasseurs, l'état-major du régiment, les principaux établissements militaires et les magasins des troupes occupant l'Aphkhazie. Le général Patzofski, commandant du régiment et chef de toutes les troupes, en l'absence du général A., y résidait, dans une maisonnette longue et basse, précédée d'un petit jardin, située sur une vaste place, auprès du corps de garde. Le poste se présentait comme un grand parallélogramme bastionné, avec un glacis en terre. dans les proportions ordinaires. A l'intérieur, six quartiers réguliers, couverts de modestes maisons, soigneusement blanchies, de longues casernes et de magasins, avaient un air de propreté, n'inspirant pas le même dégoût que les autres postes fortifiés de l'Aphkhazie. Près du fort se trouvait un petit faubourg, avec l'inévitable bazar, peuplé de débitants arméniens et grecs, fréquenté moins pour trafiquer que pour être à l'affût des nouvelles et pour savoir ce qui se faisait chez les Russes, par des Aphkhatz et, sous leur protection, par des Tcherkesses inconnus et malveillants. Par sa position dans la large et agréable vallée du Pchandra, à trois verstes du rivage et presque à égale distance du village de Lekhné ou de Soouk-Sou, comme l'appelaient les Turks, résidence du maître de l'Aphkhazie, Bombori avait une importance dont profitait habilement le général Patzofski, pour rapprocher de nous les Aphkhaz et pour étendre autant que possible son influence parmi eux. Bombori n'avait qu'un seul désavantage, commun à tout le littoral, qui ne possédait que trois baies avec ancrage commode, celles de Gélendjik, de Soudjouk [2]) et de Soukhoum. Les vaisseaux ne pouvaient jeter l'ancre à moins de trois milles de la côte, ce qui rendait difficile le déchargement des colis militaires, dont le transport avait ici une importance considérable. En outre les bâtiments étaient obligés de virer, de la rade ouverte vers la haute mer, au moindre signe avant-coureur du ressac, de peur d'être jetés à la côte

1) Cours d'eau à quelque distance, à l'O. de Soukhoum; sur sa droite se trouve le bourg de Goum.

2) Sougouldjak; nom russe, Novorossiiskoïé, dont la baie reçoit les eaux du Semez.



avant qu'un vent favorable permît de déferler les voiles. En 1839 un vapeur de guerre, ancré à Touapsé[1]), fut brisé sans avoir le temps de chauffer, et de pareils sinistres on pourrait citer un bon nombre.

Arrivé à Bombori, j'allai, sans changer de vêtements, me présenter au général Patzofski, dont l'accueil amical m'eut bientôt encouragé et éveillé ma sympathie pour cet homme respectable; par la suite, plus je le connus intimement, plus augmenta ma confiance en la bonté de son âme. Par son ordre je fus logé à la forteresse, dans deux chambres claires et tranquilles, confortables à tous égards, pour le repos et pour le travail. Fort peu exigeant en fait des commodités de la vie, j'appréciais les soins du général moins au point de vue de mes modestes nécessités personnelles que comme preuve manifeste de ses bonnes dispositions. Du reste, quoique je m'en souvienne comme si je venais seulement de le quitter, je ne faisais pas de longs séjours dans ce logement; j'y dormais, j'y travaillais rarement, car mon temps se passait en excursions ou chez le général, qui, dès le premier jour, m'avait engagé à fréquenter sa maison, à partager sa table quand cela me plairait, conformément aux usages de l'hospitalité dans le Caucase. Sa famille se composait de sa femme, de trois jeunes enfants et de deux pensionnaires, d'une dixaine d'années. La générale, personne fort agréable, de bonne pâte, faisait tout le possible pour rendre sa maison attrayante aux visiteurs, parmi lesqnels j'étais son convive presque journalier. Il y avait encore dans la place trois femmes d'officiers, qu'à défaut d'autres on pouvait inviter à un quadrille ou à une mazourka. Quoique ce fût là tout le personnel féminin, les jeunes officiers trouvaient le moyen de danser et de s'amuser de tout cœur dans ce coin de terre ayant nom Bombori. Sur le rivage, non loin du poste, était le quartier d'un bataillon du régiment de grenadiers géorgien et d'une batterie d'artillerie, dépendant du détachement d'opération en Aphkhazie: ce qui ne donnait pas peu d'animation à la société du poste. Durant tout l'hiver la générale donnait deux bals par semaine, auxquels prenaient part les dames mentionnées et ses jeunes pensionnaires, et, en l'absence du beau sexe, remplacé par de jeunes officiers, on dansait jusqu'à extinction de forces. Les gens âgés, qui ne sautaient pas, passaient la soirée autour de la table de boston; le bal se terminait par un souper, moins fin que copieux, où coulait à flots le vin d'Aphkhazie, pas du tout mauvais, à vrai dire. Ces plaisirs peu compliqués occupaient la jeunesse, douée de forces surabondantes, et la détournaient de voluptés moins innocentes, inséparables d'un hivernement militaire. C'était plaisant, par une nuit noire et pluvieuse, de voir arriver au bal, de leurs baraques de la côte, les officiers venant à cheval, enveloppés dans leurs bourka et bachlyq, accompagnés de Cosaques, éclairant la route avec des torches, et parfois avec un convoi d'infanterie, fusils chargés, sans quoi il n'eût pas été sage de traverser le bois qui séparait le poste du

1) Cours d'eau et localité entre Ardler et Ghélendjik.

rivage. Les gens domiciliés dans la forteresse venaient à pied. La boue épaisse, inondant les rues aux premières gouttes de pluie, ne permettant pas l'usage de galoches ordinaires, il fallait couvrir les chaussures d'appartement de lourdes bottes de soldats Manœuvrer avec cela dans la boue était chose si incommode, que chaque visiteur avait besoin de l'aide de deux hommes, l'un le tenant par la main, l'autre éclairant en avant, avec sa torchère. Assez jeune alors pour ne refuser aucune occasion promettant quelque plaisir, je ne faisais point fi des modestes soirées de Bombori, mais ma principale satisfaction était, sans contredit, la société même de Patzofski. Avec une incroyable patience, avec la modestie inséparable du vrai mérite, il m'exposait le détail de ses opérations antérieures en Aphkhazie et me faisait connaître la situation des affaires. Comme j'étais assuré de la droiture de son caractère et de son bon sens, étranger à toute inspiration d'un amour-propre mesquin, je lui eus bientôt découvert le véritable but que je poursuivais en Aphkhazie. Je ne doutais point de la discrétion du général, sachant mieux que personne, par sa propre expérience, à quels dangers m'exposerait le moindre mot imprudent. Il pensait qu'il n'existait aucun moyen de pénétrer, en venant d'Aphkhazie, au-delà de Gagra, d'abord, parce qu'il ne connaissait pas un Aphkhaz pouvant me servir de guide, puis l'ennemi avait redoublé de surveillance au passage de Gagra, depuis l'arrivée en Aphkhazie des troupes actives.

Je fus plus tard convaincu de la justesse de son idée, mais je n'osais dès l'abord renoncer à mon entreprise, pour quelques mots de sa part, avant de m'être assuré, moi-même, par le fait, de l'impossibilité de l'accomplir de ce côté. Comme je ne lui cachai pas ma résolution d'employer tous mes moyens à renverser matériellement ses convictions, il me souhaita sincèrement bonne chance, promit de m'aider autant qu'il le pourrait et tint honorablement sa parole. Le sentiment de respect sincère que j'ai conservé pour sa mémoire jusqu'à ce jour, 27 ans après l'avoir connu, me force à reconnaître les services très réels, sinon bruyants, rendus par lui en Aphkhazie.

Le général Patzofski avait commencé sa carrière dans le Caucase, comme porte-enseigne, trente ans avant notre première rencontre. Sous les yeux de Tzitzianof, de Kotliarefski et d'Iermolof, il avait conquis chaque grade à la pointe de l'épée. Lieutenant-colonel, il avait été nommé, par Alexis Pétrovitch Iermolof, commandant de Tiflis, puis chef du 44e régiment de chasseurs, circonstance qui suffit pour témoigner en faveur de Patzofski; car Iermolof n'avait pas l'habitude de donner un régiment à qui que ce soit, par égard pour un nom, pour des liaisons, par amitié ou pour complaire à de beaux yeux, et possédait un tact admirable pour deviner les hommes et pour les employer conformément à leurs facultés et inclinations. Dans le nombre considérable des généraux ayant commandé de mon temps dans le Caucase, je n'en ai connu qu'un seul qui l'égalât à ce point de vue, Alexis Alexandrovitch Véliaminof. Les faits accomplis sous mes yeux ont prouvé clairement qu'Iermolof ne s'était pas trompé à l'égard

de Patzofski. Débarqué en Aphkhazie en 1830, avec 10 compagnies de son régiment, 8 canons et un détachement de Cosaques, il occupa Gagra, Pitzounda et Bombori, et se voua dès-lors sans relâche à l'organisation des choses de son ressort. Qu'il y ait réussi au-delà de ce que permettaient d'espérer les faibles moyens mis à sa disposition, c'est ce que doit reconnaître tout homme qui a vu Bombori, et qui est doué d'intelligence militaire. Ayant fortifié Gagra et Pitzounda, construit les logements nécessaires pour les garnisons, Patzofski sut, en quatre ans, avec les seules ressources du régiment, faire sortir de terre le poste fortifié de Bombori, des casernes, des habitations pour les officiers, avec toutes les dépendances de la manutention pour les soldats; l'environner de jardins et de terrains à légumes, excitant l'admiration et l'envie des Aphkhaz. Outre les fortifications proprement dites, il avait établi des redoutes palissadées sur le rivage, comme dépôts de provisions, sur le Khypsta[1]), pour protéger les chevaux du régiment, y allant au pâturage; sur le Mtzycha[2]), pour défendre le moulin à scie, construit par lui: tous travaux exécutés par les soldats, sans surcharge pour eux. Pour apprécier son esprit parfaitement pratique et la bonté de son cœur, il fallait voir ses préoccupations pour les besoins des soldats, sa condescendance pour leurs défauts, qui ne l'empêchait nullement de maintenir parmi eux la discipline la plus sévère. En s'accommodant à l'intelligence des Aphkhaz, en ne manquant jamais à la parole donnée, il gagnait leurs cœurs et obtenait leur confiance; car ces insignes fourbes savaient apprécier sa loyauté, avaient en lui une confiance sans bornes et venaient de loin réclamer ses conseils et son appui. En pareil cas, il les aidait souvent de sa propre bourse, sans songer s'il serait indemnisé par l'administration. Le moulin à scie, sur le Mtzycha, était le principal moyen de rapprochement entre les Aphkhaz et leurs voisins, les Russes, habitués qu'ils étaient, n'ayant jamais vu d'engins pareils, à faire des planches avec la scie à main, ou avec la hache, ou bien à les obtenlr des Turks, par mer. Peu-à-peu ces gens se mirent à fréquenter le Mtzycha, pour troquer ou demander à Patzofski des planches, qui leur étaient accordées sous diverses conditions, au profit du confort du régiment. Il s'établit bientôt des relations, qui mirent les Aphkhaz dans une certaine dépendance des produits russes. Il faut avoir été témoin de pareils faits, pour compreudre combien un ennemi non civilisé peut aisément être amené à se rapprocher, grâce au moyen le plus simple, qui, en lui fournissant un avantage matériel, lui fait oublier, ne fût-ce que pour un instant, la douleur morale, suite inévitable de la conquête. Tous les Russes ressentirent les conséquences de l'influence obtenue par Patzofski sur les Aphkhaz. Dans le district de Bzyb[3]), où est situé Bombori, il ne fut

1) à l'O. de Bombori.
2) à l'O. du précédent.
3) Gros cours d'eau, à l'O. de Pitzounda, prenant sa source dans les montagnes au NE. de Bombori.

plus question d'attaques contre nos soldats, s'écartant seuls, à toute distance, et traités dans chaque village comme de bonnes connaissances, comme les enfants de Patzofski qu'ils chérissaient. Quant aux bonnes relations existant entre Aphkhaz et Russes, dans ce district, il n'est que juste de mentionner le prince (Mikhaïl), qui prenait de son côté toutes les mesures propres à les entretenir. N. voyait les choses d'un tout autre œil, et ce n'est réellement pas sa faute si nos affaires ne prirent pas en ce temps-là une tournure pour nous plus favorable. S'étant ingéré, en qualité de commandant du pays, dans les querelles du dadian et d'Hassan-Bei avec Mikhaïl, il prit si chaudement les intérêts du premier qu'il toucha au vif le second dans ses intérêts, blessa son amour-propre et excita chez lui un mécontentement qui produisit du désaccord dans d'autres affaires, dont les résultats furent aussi avantageux [1]) pour le prince que pour nous. Patzovski cependant réconcilia les deux parties et rétablit leurs bons rapports, ce qui n'était pas toujours facile, dans les collisions entre l'administration russe et l'orgueil du prince, appuyé sur son rang et sur ses droits souverains.

Bientôt après mon arrivée à Bombori, j'allai avec Patzofski à Lekhné, me présenter au prince, qui avait alors le rang de colonel du régiment Préobrajenski de la garde. La route traversait une vaste étendue, parfaitement plane, couverte de peupliers, de mûriers et de noyers, enlacés jusqu'au faîte de ceps démesurément énormes, qui sont une des principales richesses des paysans aphkhaz. Le raisin croissant en abondance sur ces ceps donne un vin fort supportable, qui s'obtient d'une manière tout-à-fait primitive. Pour ce les habitants creusent en terre un trou, que l'on revêt de terre glaise, après quoi on y allume un feu aussi ardent que possible. On y foule le raisin avec les pieds, l'on y puise le vin, après qu'il a bien fermenté, et on le conserve dans des vases en terre, enfoncés dans le sol. Les ceps sont en plein terrain libre, chacun connaissant ses arbres et les défendant contre les voleurs de la manière la plus économique, en attachant un morceau de minérai de fer à chaque pied, comme à chaque animal ou à tout autre objet qu'il s'agit de préserver des voleurs; car peu de montagnards se hazarderaient à toucher à une chose garantie par un tel talisman, qui, suivant leurs idées, menace de mort violente l'homme assez hardi pour porter la main sur le bien d'autrui. Il y a pourtant dans les montagnes du Caucase des libres penseurs affrontant ce genre de danger, dont le fusil est la seule sanction, en qualité de principal officier de police chez les Tcherkesses.

Pas n'est besoin de décrire la maison du prince. Pour l'architecture elle ressemblait fort à celle d'Hassan-Bei et n'en différait que par les proportions, étant infiniment plus élevée et plus vaste. Au lieu de palissade, une haute enceinte en clayonnage, enfermant une cour immense; au lieu d'un guichet étroit, de larges portes s'ouvraient devant l'arrivant: évidemment Mikhaïl se défiait moins de ses ennemis qu'Hassan-Bei, ou se fiait plus à son entourage. A une

1) Fâcheux?

portée de fusil, à gauche de la maison princière, se trouvait une antique église. En entrant dans la cour, je jetai un regard curieux sur la maison et sur ses environs, où j'aperçus bien des choses curieuses. Ici, en 1824, deux compagnies de soldats russes et 20 Aphkhaz, qui n'avaient pas abandonné leur prince, se sont défendus, pendant plus de trois semaines, contre dix ou douze mille Djikètes, Oubykhs et Aphkhaz révoltés. Les quelque 350 hommes occupant la maison et les dépendauces de la cour, environnée d'un simple clayonnage, sans fossé ni épaulement, ont pu non-seulement soutenir le siége, mais repousser plusieurs attaques de vive force, jusqu'à ce qu'ils furent dégagés par le prince Gortchakof, commandant des troupes en Iméreth, débarqué à Bombori. Pendant le siége, l'église dont j'ai parlé était occupée par l'ennemi, dominant de là tout le voisinage et tirant en pleine cour; mais 20 soldats, commandés par un lieutenant, dont j'ai oublié le nom, firent durant une nuit obscure une percée sur l'église, où ils massacrèrent tous les Aphkhaz, hormis un seul, qui se sauva dans la tribune et, ayant fait place nette, revinrent à l'enceinte de la maison du prince, avec une perte de quatre hommes. Cette leçon fut si rude pour l'ennemi, que depuis lors il n'osa plus occuper un bâtiment trop voisin, comme il l'avait éprouvé, des balles et des baïonnettes de nos soldats. L'homme échappé au massacre était le fameux Aphkhaz Katzo-Morgani, qui embrassa plus tard, sans réserve, le parti du prince, et qui, encore vivant à ce que je crois, a le rang de général. Lui-même m'a raconté l'histoire de cette sortie nocturne et avoué qu'au seul souvenir de l'événement sa chair entière frissonne, que jamais il ne s'est trouvé dans une plus affreuse position; or chacun sait que Katzo ne compte pas parmi les timides, et que plus d'une fois en sa vie il a vu de près la mort, sans broncher. Comme à cette époque il n'y avait pas de puits dans la cour du prince, on profitait de l'eau d'un ruisseau coulant auprès de l'enceinte, auquel on arrivait par une descente au bas de la montagne, d'environ 10 sajènes, tout à découvert. De jour l'ennemi occùpait tous les points d'où il était possible de tirer et lâchait une pluie de balles sur quiconque venait à l'eau; la nuit, il se rapprochait du ruisseau. Comme il était à craindre que les Aphkhaz ne tuassent l'un après l'autre ceux qui essaieraient de se procurer de l'eau, les défenseurs imaginèrent un moyen moins dangereux d'y parvenir. Ayant découvert dans la maison du prince une vieille outre à vin, ils eurent l'idée de l'accommoder pour ce service, en la plaçant sur roues; après avoir ménagé dans le haut un robinet et un contrepoids par en bas, ils la descendaient de la sorte au moyen d'une corde, l'emplissaient dans le ruisseau, puis la retiraient. La garnison jouit donc quelques jours de l'eau obtenue par cet ingénieux procédé. D'abord l'ennemi fit pleuvoir sur l'outre des balles, qui rebondissaient sur sa surface épaisse et élastique, puis quelques bravaches s'approchèrent nuitamment de l'enceinte, et quand, au point du jour, l'outre fut poussée vers le ruisseau, ils se jetèrent dessus et la déchiquetèrent à coups de poignards. La plupart payèrent de la vie ce bel exploit, mais il n'y avait pas de seconde outre, et la garnison resta sans eau. Au

bout de quelques jours d'une soif furieuse, une petite pluie vint à propos soulager nos gens, qui, n'ayant plus de provisions, avaient dévoré le dernier grain de maïs amassé dans la maison pour la nourriture des chevaux du prince, mangés par eux au préalable. Le prince Gortchakof étant arrivé dans ce moment, les assiégés furent dégagés et les montagnards forcés de se retirer. Il semble que la défense de Lekhné par nos soldats n'est consignée nulle part, et je n'en ai entendu parler qu'en Aphkhazie, sur le théâtre même de l'évènement. Les compagnies appartenant au 44ᵉ régiment de chasseurs étaient sous les ordres du capitaine Maratchefski, auquel Iermolof conféra pour ce fait l'ordre de S. Vladimir 4ᵉ classe, avec la rosette, distinction alors fort appréciée.

Mikhaïl Charvachidzé, prince régnant d'Aphkhazie, appelé dans son pays Ghamil-Bei, était alors un beau jeune homme de 24 ans, orné de toutes les qualités les plus hautement estimées chez les Tcherkesses: vigoureux, tirant merveilleusement le fusil, cavalier habile et ne craignant pas le danger. Comme administrateur, il n'était nullement pire et valait mieux, malgré sa jeunesse, que d'autres princes du Caucase, les plus vantés. Il comprenait les modestes besoins de son peuple et savait se faire respecter. A l'égard des Russes il se tenait convenablement, sans trop de fierté, sans bassesse, agissait franchement et accomplissait volontiers nos exigences, pourvu qu'elles concordassent pleinement avec les moyens et les intérêts de l'Aphkhazie. Ayant fait intimement connaissance avec lui, je m'attachai à lui sincèrement, tant à cause de l'intérêt qu'il me témoignait, qu'en vue de ses procédés ouverts à mon égard. Patzofski, en homme d'esprit, qui le comprenait réellement, le défendait contre ceux qui l'accusaient de malveillance envers le gouvernement russe, par cela seulement qu'ils ne trouvaient pas chez lui l'expression continuelle de la soumission, preuve souvent douteuse en effet, et d'un dévouement sincère. En qualité de prince montagnard, Mikhaïl remplissait très largement les obligations de l'hospitalité: personne ne sortait de chez lui sans bons traitements, sans cadeaux. Il me donna, au premier temps de notre connaissance, une belle carabine, dont je ne me séparai jamais jusqu'à l'époque de ma dernière et très malheureuse excursion, qui me priva aussi d'un objet si précieux pour moi.

Quant à la Tsébelda, Mikhaïl s'expliqua avec moi, sans aucune arrière-pensée; en tout ce qu'il me dit à ce sujet il était pleinement d'accord avec les idées de Patzofski. Il trouvait inutile et même nuisible d'engager les Tsébeldiens à se soumettre, lorsqu'eux-mêmes n'y voyaient ni nécessité ni profit: c'était leur donner une importance qui leur manquait, et la force seule pouvait les amener à échanger leur indépendance illimitée contre une dépendance intolérable pour chaque montagnard. Quant à mettre fin à leurs incursions, à les rendre, autant que possible, tolérables pour les Russes en Aphkhazie, c'est ce que lui seul pouvait, avec le concours de la bonne volonté de son peuple. Pour cela il était nécessaire qu'il conservât la plénitude de son autorité sur les Aphkhaz, la considération dont il jouissait dans la Tsébelda, et qui reposait, suivant lui, sur la

bonne situation des pâturages d'hiver, accessibles pour eux seulement dans ses domaines. Il n'entendait nullement admettre le dadian à se mêler de ses affaires ni fournir à Hassan-Bei l'occasion d'augmenter son influence aux dépens de ses droits souverains. Cela était d'une clarté et d'une justesse indiscutables.

Afin de faciliter autant que possible nos relations avec les Aphkhaz, Patzofski désigna, pour être constamment auprès de moi, comme drogman, un indigène, le lieutenant Chakrilof, de son régiment, qui parlait aussi bien en russe qu'en aphkhaz et en turk, connaissait à fond son pays, et qui à ces qualités, si précieuses pour moi, joignait une hardiesse peu commune, voilée par une modestie extraordinaire. Lui et un autre Aphkhaz, Tzonbaï, étaient les premiers qui, jeunes encore, se fussent décidés à entrer au service militaire de la Russie. Voulant par ce moyen établir un nouveau lien avec les Aphkhaz et les attirer par les profits du service, Patzofski avait pris dans sa maison Chakrilof et Tzonbaï, pour les former et, en quelques années, avait fait d'eux d'excellents officiers, qui ne le cédaient en rien à leurs camarades russes. Chakrilof était marié et avait trois frères et son vieux père. Ce dernier et les deux aînés étaient restés musulmans; les deux cadets, Mouty et mon interprète Nicolas, continuant à porter le nom d'Émin, avaient embrassé le christianisme, circonstance passablement commune dans les familles aphkhazes, où chrétiens et musulmans vivaient ensemble, sans que cela nuisît à leur bonne union comme parents. Du VIe au XVIe s. toute l'Aphkhazie avait professé la religion chrétienne; son église était gouvernée par un catholicos indépendant, résidant au monastère de Pitzounda. Outre l'évêché de Dranda, l'Aphkhazie était parsemée d'églises, dont je rencontrais à chaque pas les ruines. Les Turks, bien qu'ayant amené à l'islamisme les gens d'Akhal-Tzikhé, n'avaient pas réussi à effacer chez eux le souvenir de l'antique foi chrétienne, dont il n'était pas difficile de découvrir des traces dans l'islamisme des Aphkhaz, mêlées à des restes de paganisme. Quand Safer-Bei se fit chrétien, quelques Aphkhaz l'imitèrent, d'autres furent baptisés plus tard, sous ses héritiers. Les nouveaux convertis observaient exactement les pratiques extérieures, imposées par l'église, sans renoncer toutefois à certaines formes musulmanes, passées en habitudes nationales. Ainsi ils n'avaient qu'une femme, mais ils ne se gênaient pas d'en changer, le cas échéant. Les musulmans aphkhaz ne s'abstenaient ni de vin, ni de la chair de l'animal impur, qui fait horreur aux vrais musulmans. Chrétiens et mahométans célébraient ensemble la naissance du Christ, la sainte Pâque, la fête de l'Esprit-Saint, le vendredi et le Baïram, observaient les jeûnes du Ramazan et du Carême, afin de ne pas se scandaliser mutuellement. Les uns comme les autres professaient un égal respect pour les bois consacrés, redoutaient cordialement les esprits des montagnes et des bois, dont ils cherchaient à obtenir la bienveillance par de petits sacrifices, offerts en secret, suivant l'ancien rit, car les prêtres le leur défendaient sévèrement.

Sans perdre beaucoup de temps à Bombori, je dirigeai une de mes premières

excursions du côté de Pitzounda, où j'allai avec Patzofski examiner l'emplacement d'un fort à construire, pour assurer les communications entre Bombori et Gagra. Le monastère de Pitzounda, occupé par nos troupes, était situé au bord de la mer, tout-à-fait en dehors de la route directe de Gagra, et séparé de celle-ci, comme de Bombori, par une chaine de montagnes fort escarpées, sinon très élevées, et couvertes de bois, à travers lesquelles on gagnait Pitzounda par un sentier assez mauvais pour les bêtes de charge, et accessible seulement pour les troupes, car l'artillerie devait être transportée par mer. De Bombori à Pitzounda on comptait 28 verstes, 18 de Pitzounda à Gagra, la route directe étant de 12 verstes plus courte et sans montagnes. On y rencontrait, vers Adjepkhouné (sur la carte Adjipkhouné), un assez bon gué du Bzyb. De Pitzounda à Gagra, le passage de ce cours d'eau était positivement impossible, près de son embouchure, à l'époque de la pleine eau, fort dangereux le reste du temps, à cause des variations de son lit, tantôt encombré de sable par les vagues, tantôt déplacé par la rapidité de son cours. Le Bzyb contournait la pente nord de la crête qui forme le cap entre Pitzounda et Bombori. Entre ce cours d'eau et la grande chaine caucasique, atteignant le rivage de la mer, par-delà Gagra, s'étendait une vaste plaine, appartenant par sa position aux Aphkhaz, dont les Djikètes s'étaient emparés au profit de leurs bestiaux, et les Aphkhaz, pour ne point entrer en querelle ouverte avec leurs audacieux voisins, avaient souffert en silence cette violation de leur droit. Sur le bord du Bzyb, au tournant du chemin traversant la montagne, dans la direction du monastère de Pitzounda, se trouvait Adjepkhouné, localité fort peuplée, résidence des Inal-Ipa. considérés comme les plus riches et les plus puissants seigneurs d'Aphkhazie, après le prince. Comme de Bombori à Adjepkhouné il existait déjà un fort bon chemin, pouvant sans aucune difficulté être prolongé jusqu'au monastère de Gagra, à travers un terrain parfaitement plat, impossible de choisir un point plus favorable qu'Adjepkhouné, pour y établir un poste fortifié, défendant à la fois le chemin de Bombori à Gagra et à Pitzounda, ainsi que la traversée du Bzyb; commandant les pâturages de l'ennemi, observant la population frontière aphkhaze, en communications non interrompues avec les Djikètes du littoral, ses alliés par le sang. Patzofski approuva mon choix à tous les points de vue; moi, j'y joignis le plan d'un poste fortifié. projeté par moi et approprié à toutes les circonstances locales. Redoute en terre, avec casernes défensives en bois, au milieu des faces, d'où ressortaient des caponnières enfilant le fossé. Chaque caserne formait une redoute particulière, pouvant se défendre, si même l'ennemi pénétrait à l'intérieur, et consistait en deux sections égales, séparées par un grand palier en communication directe avec la caponnière. Je supposais les fenêtres des casernes tournées vers l'intérieur, les murailles de l'enceinte n'ayant que des meurtrières à tampons, verrouillées. Les casernes étaient garnies au milieu de banquettes, pour qu'en cas d'alarme les soldats, au saut du lit, trouvassent leurs fusils au long du mur qu'il fallait défendre. Je regardais cela comme indispensable pour préserver les soldats de

l'affreuse position où les mettaient les Tcherkesses, en les forçant, plusieurs fois par nuit, à se porter en simple chemise sur les bastions, attendant durant des heures l'attaque, qui se prononçait d'ordinaire quand la garnison était déjà fatiguée mal à-propos par des attaques nocturnes, parfois durant des mois entiers. Mon idée, tout-à-fait neuve alors dans le Caucase, n'eut point, à cause de cela, je pense, l'approbation de l'administration du génie de Tiflis, qui aurait dû l'examiner en détail. Ce fut en 1840 qu'on commença à construire, avec quelques modifications, des postes dans ce système, tout le long du littoral, quand on se fut convaincu que de simples terrassements n'étaient pas en rapport avec la manière de guerroyer des Tcherkesses, notamment dans les conditions où se trouvaient nos troupes, sur la côte orientale de la mer Noire.

Le monastère de Pitzounda attira plus mon attention que l'église de Dranda; il était dans une situation non moins pittoresque, et l'architecture se distinguait par un grandiose et par certaines beautés particulières, manquant à l'autre édifice; construit au VIe s., dans le pur style byzantin, sous le règne de Justinien, suivant l'indication de Procope, il était passablement conservé. Dans une chapelle [1]) on y voyait, sur les murs et sur le plafond, des fresques très curieuses, ayant survécu aux dominations turque et aphkhaze. A un grand noyer, jouxtant l'église, était suspendue une cloche, d'un beau travail artistique, représentant la Madone, avec une inscription latine, faisant foi qu'elle avait été fondue en 1529 [2]). Le respect traditionnel des Aphkhaz et des Djikètes, pour les restes du monastère de Pitzounda, ne leur avait pas permis de toucher à cette cloche, remontant à l'époque de la domination génoise sur la côte orientale de la mer Noire. Grâce à une ancienne conduite, parfaitement conservée, Pitzounda possédait une excellente eau de source. Le cap de Pitzounda était, en outre, couvert d'une forêt de pins [3]), unique sur le rivage aphkhaz, et qui fournissait de magnifique bois de construction. Les deux compagnies d'un régiment de sapeurs, occupant le poste, demeuraient dans l'enceinte du monastère, aux angles de laquelle Patzofski avait construit deux tours en bois, pour en défendre les flancs; jouissant d'un climat sain, d'une bonne eau, elles se trouvaient là sans but spécial; car les environs boisés dérobaient la vue des partis ennemis traversant la montage, ou touchant au rivage sur des galères. C'était trop peu de deux compagnies pour les dépister et leur livrer bataille dans les bois, aussi la garnison, se bornant à la défensive, se contentait de pouvoir préserver son bétail et ses chevaux réglementaires. Pour nous, nous n'avions pas tenté de pousser jusqu'à Gagra, par la raison que j'ai dite, que l'espace entre ce lieu et Pitzounda était au pouvoir de l'ennemi; si même on pouvait y arriver sans danger, au retour il

1) Dans le porche.
2) Impr: 1562; cf. mon 8e Rapp. p. 131.
3) ფიჭვი *p'idchwi*, en grec πίτυς, pin, racine du nom vulgaire de Bidchwinta, au moyen-âge, Pitsunda, nom de la localité dont il s'agit.

aurait fallu percer à travers des bandes, qui n'auraient pas laissé échapper l'occasion de nous couper la route. Cette circonstance prouve clairement que le poste de Gagra, considéré pour sa position comme la clef du chemin suivant la côte, ne nous ouvrait pas l'accès des possessions de l'ennemi et ne fermait point à ce dernier l'entrée de l'Aphkhazie. Que pouvait-on attendre des autres postes semblables, du bord de la mer?

Je continuai ensuite, sans prendre haleine, de parcourir les montagnes de l'Aphkhazie, d'étudier les routes, de me lier avec les gens de qui j'espérais apprendre quelque chose d'utile pour mes projets particuliers. J'allais incessamment de Soukhoum à Kélassour, chez Hassan-Bei, à Dranda, et fréquentais, bien entendu la maison du prince Mikhaïl. Les routes étaient alors fort peu sûres. Entre Bombori et Soukhoum il se montrait assez souvent des bandits de Pskho et d'Atchipsou [1]), deux cantons d'Abazines indépendants, situés sur les hautes montagnes aux sources du Bzyb et du Mzymta. De Soukhoum à Dranda, c'étaient des chercheurs d'aventures, de la Tsébelda, auxquels il était d'autant plus difficile d'échapper que tous les avantages étaient pour eux. Cachés dans le fourré, ils guettaient les voyageurs, suivant la grande route, tracée entre la mer et un bois épais, les tuaient, du fond de leur embuscade, les dépouillaient sans grands dangers personnels. Les forêts d'Aphkhazie étaient inaccessibles pour qui ne connaissait pas les localités et tous les sentiers de voleurs qui les traversaient. L'arbre s'y pressait contre l'arbre; des troncs énormes, des racines d'arbres abattus par la tempête encombraient la route dans toutes les directions, c'était seulement avec la hache et le poignard qu'on pouvait se frayer un passage à travers les arbustes épineux et le réseau inextricable des milliers de plantes grimpantes, à griffes acérées, à larges feuilles. Parfois donc on apercevait de loin l'ennemi, sans pouvoir l'atteindre ni le poursuivre. Il était continuellement question de soldats et de Cosaques tués dans les bois, sans que l'on sût par qui; souvent même des Aphkhaz avaient péri, et seulement longtemps après on finissait par découvrir les meurtriers. Du reste chaque portion de la route du littoral avait son héros, qui s'attribuait la spécialité de dépouiller les voyageurs dans son district. De Bombori à Soukhoum les embuscades étaient ordinairement le fait de la bande de l'Aphkhaz déserteur Sofydj Goublia, vivant à Pskho, dont le nom était un rude épouvantail pour ceux de ses compatriotes qui avaient le malheur de le compter parmi leurs ennemis: de ses ruses, de son audace, on racontait des merveilles. Que Sofydj détestât les Russes et les guettât partout où il pouvait, chacun trouvait cela naturel et ne s'en étonnait pas. Au-delà de Soukhoum et autour de Dranda le prince tsébeldien Bogorkan-Ipa

---

1) Ou Akhtchipsou; ces deux cantons, sont situées, de l'E. à l'O., sur les cours d'eau qui vont être nommés, tombant dans la mer, l'un à l'O. de Pitzounda, l'autre à l'O. de Gagra, au cap d'Ardler ou du S.-Esprit.

Marchani, jeune, maraudeur adroit et entreprenant, se distinguait entre tous comme pillard.

Nicolaï Chakrilof était mon compagnon inséparable dans mes excursions; avec notre costume de montagnard, la carabine au dos, absolument impossible à qui nous rencontrait sur la route de nous reconnaître pour des serviteurs de la Russie: c'était la première condition de notre sécurité. Sachant qu'un heureux hazard pouvait seul nous préserver de la rencontre fortuite de Sofydj, de Bogorkan et d'autres bandits, ainsi que des balles venant de la forêt, nous songions uniquement à nous prémunir contre les embuscades dressées à notre intention. A cette fin je changeais continuellement mon cheval et la couleur de ma tcherkeska, et je me mettais en route, soit avec Chakrilof seul, soit avec ses frères, ou avec un nombreeux convoi d'Aphkhaz, fourni par le prince ou par Hassan-Bei; je ne disais jamais quand et où je me proposais d'aller; je ne revenais point par la même route, précaution habituelle chez le montagnard, rarement sans quelque ennemi intéressé à l'attendre au passage, quand la direction est connue d'avance. Mon Nicolaï Chakrilof était connu d'une quantité d'Aphkhaz, qui, le rencontrant continuellement avec un inconnu en habit de montagnard, de coupe kabardienne, et avec la longue barbe dont j'étais affublé à dessein, contrairement à la mode aphkhaze, étaient curieux d'apprendre qui était cet homme, ne pouvant se donner en Aphkhazie pour Abazine, ne parlant pas la langue du pays, pour quel motif il fréquentait la maison du prince et celle d'Hassan-Bei. Comme les réponses des Chakrilof, à ce sujet, et d'Hassan-Bei — on n'osait questionner le prince — leur semblaient peu claires, on se mit à m'épier, et je devins, à mon insu, l'objet de fréquents entretiens des politiques du pays. Par suite de ces disettes et de la curiosité inévitable de gens s'intéressant avant tout à ce qui se passe sur les grandes routes, mes excursions ne se passèrent pas sans aventures.

A la fin de février (1836), il y eut en Aphkhazie une alarme générale, le bruit se répandit que les Tsébeldiens, soulevés contre le maître du pays par les intrigues du dadian et d'Hassan-Bei, avaient intention de se jeter à l'improviste dans l'Aphkhazie, uniquement pour prouver d'une manière évidente combien peu ils craignaient et respectaient le prince. La chose était montée fort adroitement. Il s'agissait, en mettant d'un seul coup le prince en inimitié déclarée avec les Tsébeldiens, de le perdre aux yeux de ses propres sujets, dont le sang et la ruine retomberaient personnellement à sa charge. La Tsébelda s'était divisée en deux partis: l'un, voulant conserver avec lui ses précédentes relations amicales, l'autre, n'attendant que le moment de lui faire un affront, et pour cela tous les prétextes lui semblaient acceptables. Dans le premier transport de sa colère, le prince voulait arrêter Hassan-Bei et tomber lui-même sur les Tsébeldiens avant qu'ils fussent descendus en Aphkhazie, et dans cette intention il envoya de tous côtés réunir ses partisans dévoués; mais au préalable il vint se consulter avec Patzofski, qui le détourna de rien entreprendre contre Hassan-Bei, car il n'était

pas possible de prouver sa trahison, et comme il n'avait en rien manqué à ses devoirs, il valait mieux se servir de lui pour terminer l'affaire sans verser de sang. Il lui conseilla donc de convoquer, avant tout, à Kélassour, les princes et les anciens de la Tsébelda et de proposer à Hassan-Bei de se porter médiateur dans la querelle entre eux et le prince. C'était là un calcul fort raisonnable. Si Hassan-Bei avait soulevé les Tsébeldiens, il avait aussi le pouvoir d'apaiser leur ardeur belliqueuse. Patzofski connaissait assez Hassan-Bei pour être certain qu'il ne se déciderait pas à agir ouvertement contre le prince; que simplement par amour-propre il se contenterait du rôle de médiateur et s'efforcerait de terminer le tout à l'amiable, soit pour faire ostensiblement plaisir au prince, soit pour montrer aux autorités russes de quelle considération il jouissait dans la Tsébelda et en Aphkhazie. Quant à la réunion de la milice, Patzofski trouvait très sage de la part du prince de montrer à ses ennemis qu'il avait les moyens de force tout prêts pour recevoir leur attaque, s'ils ne renonçaient pas de bonne grâce à leur entreprise hostile. C'était la meilleure manière d'en finir sans tirer les fusils de leur fourreau.

Ayant réuni environ 500 cavaliers aphkhaz, le prince se rendit à Kélassour, chez Hassan-Bei. Patzofski, mal portant, me pria d'aller à Soukhoum, pour suivre la marche des négociations, et pour le prévenir sans délai si quelque circonstance imprévue exigeait sa présence. J'arrivai à Soukhoum, le lendemain, avec mon Emin Chakrilof. Katzo Morgani était au nombre des nobles accompagnant le prince. Je ne sais vraiment pourquoi ce personnage s'était pris d'une belle passion pour moi, et je pense qu'à force de m'observer il avait tout seul deviné le secret de mes projets. Comme il ne parlait qu'aphkhaz, je regrettais fort de ne pouvoir m'expliquer avec lui sans interprète; car, intelligent comme il était, l'influence dont il jouissait dans le pays m'aurait fourni quelques moyens ou du moins de très utiles renseignements pour mon affaire, tandis que je me taisais, craignant de confier mon secret à qui que ce fût, sans en excepter Chakrilof. Ayant appris que j'étais venu à Soukhoum avec Emin seul, Katzo se contenta de me dire, en branlant la tête: „Tu as commis une grande imprudence, de venir à deux dans ce moment critique; tiens bien ta tête, qui t'est nécessaire pour autre chose. Ne crains rien de moi, ton ami sincère, je ne te livrerai pas, et pour preuve de mes sentiments, je te dirai que tu es épié par Bogorkan-Ipa, qui s'est vanté de te prendre et de t'amener, mort ou vif, dans la Tsébelda, si tu ne cesses pas de circuler en Aphkhazie. Il ajoute même qu'il veut qu'on lui pende au dos une quenouille, au lieu de fusil, s'il manque à sa parole: que seulement il ait la chance de te rencontrer. Tu sais ce que signifie chez un montagnard un pareil engagement.“ Ayant remercié Morgani de son conseil amical et renseignement, je lui dis que je n'avais aucune arrière-pensée, que je me promenais très souvent de divers côtés, par simple curiosité, et surtout parce que je n'aimais guère à rester longtemps dans le même lieu. Peu satisfait de cette manière de couper court à la conversation: „Tu es un jeune renard, me

dit Morgani, et moi un vieux loup; nous ne réussirons pas à nous tromper l'un l'autre."

Les anciens de la Tsébelda s'étant bientôt rassemblés, le prince suivit le conseil de Patzkofski; pour moi, je restai exprès à Soukhoum et me contentai d'envoyer Chakrilof à Kélassour, pour savoir jour par jour ce qui s'y faisait. Je sais qu'en ce temps-là les partisans du dadian m'accusèrent à Tiflis, auprès du commandant en chef, de m'être mêlé de l'affaire de la Tsébelda et de lui avoir fait prendre une mauvaise tournure; accusation injuste, d'abord puisque la querelle du prince, d'Hassan-Bei et des Tsébeldiens, s'était débrouillée de la meilleure façon, sans bruit de guerre et comme le demandaient nos intérêts du moment en Aphkhazie. L'apaisement prétendu de la Tsébelda, par voie de négociations, était un non-sens, auquel pouvaient ajouter foi seulement les gens tout-à-fait ignorants de l'état des choses dans la partie occidentale du Caucase. D'ailleurs, loin de m'être ingéré dans la marche de l'affaire, je l'avais seulement suivie de loin, et en prenant connaissance, comme je l'avais dit au prince et à Hassan-Bei. Étudier l'affaire, c'était se renseigner sur l'état de la Tsébelda et de ses rapports avec l'Aphkhazie. Dans cette intention il m'était loisible d'écouter tout le monde, d'exprimer parfois mon opinion personnelle, sans me lier en aucune façon, sans obliger personne à appliquer mes idées.

A Soukhoum je passais la majeure partie de mon temps libre sur les vaisseaux de notre escadre; ou dans la forteresse, chez le docteur K., avec qui je m'étais lié très intimement, et chez lequel je trouvais toujours, suivant l'antique usage du Caucase, le logement, une place à table et un lit. Il était marié avec une jeune et jolie Arménienne, d'Astrakhan, aux yeux noirs, unique représentante de son sexe à Soukhoum, et vraiment ne le représentant pas mal. De sa personne bon praticien, homme d'esprit et jouissant de l'estime générale dans la société de Soukhoum, presque exclusivement composée de nos marins, il n'avait qu'un défaut, la pauvreté, l'absence de tout profit de son travail, faute de clients, hormis l'hôpital militaire. Seulement Hassan-Bei le mandait quand une de ses femmes tombait malade, et payait ses visites en nature, avec des moutons ou du tabac. En pareil cas le docteur devait écrire ses recettes sans voir la malade, d'après la description donnée par Hassan-Bei, sévère observateur de la coutume turque, de ne montrer ses femmes à personne. A ce sujet il racontait une anecdote assez originale. La femme préférée d'Hassan-Bei ayant eu mal au genou, K. appelé en consultation, refusa formellement de rien prescrire avant d'avoir vu la patiente. A cela Hassan-Bei ne voulait rien entendre et prétendait que le docteur se contentât de ses explications; il s'ensuivit une querelle, dont le docteur eut l'avantage, Hassan-Bei ayant trouvé le moyen de le satisfaire sans enfreindre les lois du harem, en plaçant devant le divan sur lequel gisait la malade un paravent légèrement échancré, à travers lequel elle étendit sa jambe, en présence de son mari. Du reste, le docteur n'eut pas la permission de la toucher et n'aperçut jamais son visage.

Disons quelques mots de la femme de mon ami le médecin. Dans un coin perdu, comme Soukhoum, l'unique femme comme il faut devait nécessairement attirer l'attention et être remarquée d'une nombreuse société d'hommes, formant autour d'elle un cercle d'adorateurs. Ma doctoresse savait tout à la fois remplir ses devoirs de femme sans fortune, en s'occupant assidûment de ses soins domestiques, et satisfaire aux exigences d'une société, par bonheur composée seulement de militaires, peu difficiles, grâce aux circonstances, et se contentant des plaisirs solides d'une hospitalité simple et amicale, sans regardev au luxe ou à la pauvreté de la mise en scène. Elle tenait dans un ordre parfait son petit ménage, qui l'occupait toute la journée, faisait le soir, pour ses hôtes, une toilette conforme à ses moyens, et certes les visiteurs ne manquaient pas. Les maîtres hospitaliers vivaient dans l'ancien manoir du pacha, adossé à la muraille de la forteresse; devant les fenêtres s'étendait une grande terrasse, tournée vers la mer et couverte de touffes de roses, au parfum exquis, le plus beau morceau d'héritage que nous eussent laissé les Turks. Tous les soirs, sur cette terrasse se rassemblait, presque au complet, le corps d'officiers de notre escadre, depuis le respectable commandant jusqu'au jeune midchman, qui tous, sans exception, mettaient aux pieds de l'aimable doctoresse un riche tribut de compliments et de galanteries les plus recherchées, auxquels elle ne répondait que par des sourires et par des verres de thé bouillant; on donnait sur les vaisseaux des dîners et des soirées en son honneur: drapeaux déployés, illuminations en lanternes de couleur, feux d'artifices sur l'eau, musique de la flotte jouant sur l'esplanade de la citadelle, tout cela se faisait pour lui plaire. Peu de femmes, à mon sens, ont eu le plaisir de voir à leurs pieds un si grand nombre d'adorateurs, voués uniquement à leur personne.

Tandis qu'à Soukhoum j'allais d'un vaisseau à l'autre et passais des journées entières chez le docteur, complètement sans occupations, à ce qu'il semblait, je ne perdais pas de vue Kélassour et savais tout ce qui s'y faisait. Les choses allèrent d'abord assez mal, à un certain moment on put croire qu'elles tournaient passablement à l'aigre. Patzofski, que j'en informai sans délai, arriva, comme par hazard, à Soukhoum, pour inspecter la garnison, et bien entendu, s'aboucha avec le prince et avec Hassan-Bei, qu'il réussit à mettre d'accord: les négociations prirent alors un aspect plus favorable. Son œuvre achevée, il retourna à Bombori, et je restai pour attendre la conclusion des délibérations. Au bout de cinq jours tout était en ordre, autant que le permettaient les circonstances et les habitudes des parties. Les Tsébeldiens ayant donné parole de ne pas envahir l'Aphkhazie, Mikhaïl, en retour, s'engagea à ne pas inquiéter ceux d'entre eux qui viendraient sans mauvaise intention dans ses domaines. Seulement il resta sans solution certaines inimitiés personnelles entre telle et telle famille tsébeldienne des gardes du corps du prince, les uns s'appuyant sur le droit de la vengeance du sang, les autres sur leurs devoirs de police, les obligeant à arrêter et même à tuer les voleurs et bandits, en sorte que Mikhaïl était parfaitement

fondé à rejeter la possibilité de faire à ce sujet aucune concession. Hassan-Bei ne s'épargnait pas pour amener une conclusion aussi agréable au prince que possible, et pour y arriver au terme le plus prochain. D'abord, par amour-propre, il n'était pas fâché de se rehausser à ses yeux, puis, je suppose, de se débarrasser au plus vîte de lui et de sa nombreuse milice, qu'il était obligé, en qualité de prince vassal, de nourrir, tant qu'elle se trouvait dans son district. Tous parurent satisfaits du résultat obtenu et se rendirent successivement chacun chez soi.

Le jour du départ du prince, le commandant de Soukhoum donna en son honneur un dîner, qui nous retint jusqu'à cinq heures du soir. Quand nous montions à cheval le ciel était couvert de nuages, la mer agitée, le vent soufflait avec violence; couverts de nos bourkas, la tête enveloppée de bachlyks, nous partîmes en troupe serrée par la route du littoral. Je marchais près du prince, environné d'une cinquantaine de ses gardes du corps, suivi de cavaliers, de toutes les parties de l'Aphkhazie. Le temps devenait d'heure en heure plus affreux, le vent plus fort, et la route se couvrait d'eau. Les vagues écumantes, en se brisant avec fracas, aux pieds de nos montures, gagnaient à chaque instant du terrain, et les chevaux, grondant de frayeur, n'avançaient qu'à coups de fouet. Enfin deux hommes ne purent passer de front, et notre troupe, allant à la file, forma une chaîne sans fin. La nuit se faisait, quand un inconnu, nous devançant tous au galop, dit quelques mots au prince et disparut dans le fourré. Mikhaïl montait un cheval gris-clair, et tous deux nous nous faisions remarquer par des bachlyks tcherkesses blancs, qu'on ne porte guère en Aphkhazie, où l'on préfère les couleurs sombres. Aussitôt Mikhaïl passa sur une autre monture, changea de bachlyk et m'en fit donner un d'autre nuance, par un de ses gens; il me recommanda encore instamment de me tenir au plus près de lui: toutes précautions prises par suite des renseignements communiqués par l'inconnu qui nous avait atteints, que des Tsébeldiens ayant contre le prince un kanly, comme disent les montagnards, ou vengeance ordinaire du sang, à cause de ses gardes du corps, avaient résolu de le tuer à la faveur des ombres et du mauvais temps, extrêmement favorables pour ces sortes d'attentats. Il ne leur était pas difficile de se mêler aux gens de notre convoi, s'allongeant sur un fort long espace, enfoncés dans leurs bachlyks, de façon à ne pas se reconnaître l'un l'autre, ni de faire une tentative contre le prince et de se défaire de moi, à tout hazard, comme il m'en avait prévenu, lui-même; après quoi, laissant-là les chevaux, ils auraient disparu dans le fourré, où par un tel temps nul ne les eût dépistés. J'emboîtai longtemps le pas auprès de Mikhaïl, précédé d'un serviteur favori, montant un cheval de robe claire et parlant parfaitement le russe et le géorgien, sans lequel il n'allait nulle part. Cependant le vent soufflait en vraie tempête, de grosses gouttes de pluie nous frappaient aux yeux et nous aveuglaient complètement; dans l'obscurité on n'apercevait que la blanche écume, brillant sous les pieds des chevaux, et les vagues jaillissantes m'inondaient des pieds à

la tête: je perdis le prince de vue; Chakrilof s'étant séparé de moi depuis longtemps, je me trouvai marchant au milieu d'hommes parfaitement inconnus, qui me devançaient continuellement, sans faire à moi la moindre attention, ce qui pouvait être fort heureux d'une part, mais de l'autre me mettait dans une position très pénible; car faute de savoir la langue, je ne pouvais m'expliquer avec personne, et si quelqu'un s'était approché de moi, je n'aurais pas compris ce qu'on voulait. A mi-chemin de Soukhoum à Bombori, la route tournait un cap semé d'énormes fragments de rochers; la mer ayant envahi le passage, les vagues brisaient contre les pierres avec un fracas de tonnerre, et mon cheval, refusant d'aller en avant, se dressait sur ses pieds, faisait des écarts. Ne sachant que résoudre et sondant du regard l'obscurité, je remarquai bientôt que j'étais seul à vouloir me frayer une route à travers les pierres. Les Aphkhaz avaient, l'un après l'autre, disparu dans les bois, se dressant à droite comme une haute muraille noire. En détournant mon cheval dans cette direction, ma position n'en était pas meilleure, car au bout de quelques pas dans le bois je me convainquis que, par une pareille nuit, je ne me tirerais pas du fourré, où il faisait encore plus noir que sur le rivage. La rage du vent était plus assourdissante, les arbres craquaient et se fendaient sous l'effort de la tempête; de rares cavaliers aphkhaz, allant de divers côtés, filaient près de moi, pareils à des ombres; chacun d'eux, connaissant plus ou moins les localités, savait où se diriger, et moi j'étais même hors d'état de me renseigner à ce sujet. En ce moment je résolus d'arrêter mon cheval et d'appeler à tout hazard Chakrilof, sans grand espoir d'être entendu de lui. Cependant ma tentative ne fut pas en pure perte, et je frémis, en sentant tout-à-coup une main étrangère sur mon épaule. Mon premier mouvement fut de saisir mon pistolet, quand, à la voix d'un Aphkaz, qui s'était approché, je reconnus Katzo Morgani, qui me fit signe d'aller derrière lui. Nous errâmes longtemps dans le bois, tantôt à la descente, tantôt à la montée; parfois il conduisait mon cheval par la bride, enfin nous débouchons dans une éclaircie, où se projetait l'ombre d'une baraque, illuminée par de rares jets de flammes. Comme il y avait deux chevaux à l'entrée de ce réduit, „Bon, dit en aphkhaz Morgani, voilà deux chevaux, le prince est ici.“ A-peine si je comprenais. Ayant attaché nos chevaux, nous entrâmes et vîmes le prince qui, avec une autre personne, tous deux penchés sur un tas de brindilles sèches, tâchaient d'allumer du feu. Ils étaient si occupés de leur affaire, qu'ils ne nous remarquèrent pas. Nous commencions à nous débarrasser sans bruit de nos bachlyks et bourkas humides, quand Mikhaïl dit à son compagnon: „Iacoub, sitôt le feu allumé, rentre sous bois, pour réunir nos gens de Lekhné, et surtout ne manque pas de retrouver avec eux T.[1]), qui se perdra cette nuit, ne sachant pas la langue. Tu sais ce que c'est que nos gaillards; il y a tel d'entre eux qui n'hésitera pas longtemps à le régaler d'un coup de poignard, en pleine nuit, et tout sera dit. Il n'y a que

1) L'auteur anonyme.

faire de me chercher, me voilà, répondis-je au spitch du prince." Cette riposte inattendue le frappa au point qu'il se jeta de côté, à quelque distance, et pâle, fixa des regards effarés sur l'ombre, d'où partait ma voix, jusqu'à ce qu'ayant ôté mon bachlyk je me fusse approché du feu. Il se remit alors et dit avec émotion: „Ainsi c'est vous, comment êtes-vous tombé ici? Vrai, je vous ai cru mort, et votre réponse celle d'un revenant. On dit que cela arrive." Dans le fait, il n'était pas facile de comprendre à première vue comment, par une nuit noire et orageuse, dans une localité complètement inconnue, j'avais trouvé la baraque de chasse du prince, connue seulement d'un petit nombre d'Aphkhaz, que Mikhaïl lui-même et son inséparable Iakoub avaient eu de la peine à atteindre, quand ils eurent perdu dans le bois la route de Bombori et furent séparés de leur escorte. Notre rencontre en ce lieu était pourtant bien naturelle, Katzo Morgani, qui connaissait l'endroit, comptant y trouver le prince, si l'orage ne lui avait pas permis de continuer sa route, ou du moins en profiter pour la nuit. Il m'avait rejoint par hazard; à mon appel d'Emin, il avait compris de quoi il s'agissait et était accouru à mon secours. Durant la nuit quelques-uns des gardes du corps du prince se réunirent dans la bicoque, et le vent s'étant apaisé vers le matin, nous arrivâmes heureusement, le lendemain, à Bombori. Comme avant notre départ on vint annoncer au prince que deux Aphkhaz de sa suite avaient été trouvés tués sur le rivage, il n'eut aucun doute sur les auteurs de la chose et sut bien où les chercher, mais il n'avait pas le bras assez long. C'étaient les Tsébeldiens dont j'ai précédemment parlé, qui avaient à venger la mort de leurs parents, tués à quelque temps de là par les gens du prince; ceux-ci, faute d'occasion ou hésitant à accomplir leur menace de vengeance sur le prince, avaient usé de répressailles sur les deux Aphkhaz étrangers, dont la famille, à son tour, était obligée de guetter les bandits tsébeldiens, et de leur faire payer sans faute, sang pour sang [1]). Le kanly passe, comme un legs, du père au fils, et se transmet aux deux familles, du meurtrier et du mort, dont les parents les plus éloignés lui doivent réparation, la force et la considération d'une famille dépendant beaucoup du nombre des vengeurs qu'elle peut mettre sur pied. Le kanly ne se termine, quand les parties adverses y consentent, que par un jugement ou par l'acquit d'une amende. Le tribunal religieux en décide par la chariate — la loi, ou par l'adate — sa sentence étant alors basée sur la coutume. En vertu de la première, tous les musulmans sont égaux devant le Koran, et le sang des individus, soit princes ou simples seigneurs terriens, est apprécié au même taux. L'adate reconnaît des degrés dans la valeur des familles: ainsi la vie du prince est évaluée plus haut que celle du noble, qui lui-même a le pas sur la masse des simples hommes libres. Aussi les gens de haut parage préfèrent-ils l'adate, tandis que les inférieurs tâchent d'amener leur affaire à la chariate. Comme l'accord des parties contendantes, pour faire décider le procès d'un prince par la chariate

1) خون sang; khounli ou khanli, «vengeance du sang.»

ou par l'adate, est une source de querelles sans fin, les montagnards ne recourent au tribunal que dans les cas extrêmes, quand le kanly menace de prendre des proportions inusitées, ou que la nation force les familles à s'entendre de cette manière.

Ayant eu l'occasion de parler plusieurs fois des gardes du corps du prince, je dirai qu'en aphkhaz on les nomme *achnakhmoua*, et qu'ils forment une corporation dont l'analogue n'existe uulle part, dans les états princiers du Caucase. Puisque j'en suis à ce sujet, il me semble à propos de dire quelques mots sur les Aphkhaz, en général, sur leur division en classes et sur les coutumes de chacune d'elles.

La côte orientale de la mer Noire, d'Anapa au cours d'eau de Saché, est habitée par deux tribus entièrement distinctes, les Natoukhaïs et les Chapsougs, appartenant à la nation généralement désignée sous le nom de Tcherkesses ou Adigués, comme ils s'appellent eux-mêmes. Du Saché à l'embouchure de l'Engours, la côte est occupée par les Abazines, qui se nomment eux-mêmes Absass: ceux-ci se subdivisent en Djikètes et Sadz, vivant entre le Saché et le Bzyb, et les Abhkhaz, qui forment une principauté à-part. Tcherkesses et Abazines parlent des langues n'ayant entre elles rien de commun. Il est difficile de préciser le nombre de la population aphkhaze, et de mon temps on avait si peu réussi à évaluer exactement le nombre des montagnards que tous les chiffres à ce sujet n'étaient pour ainsi dire que des approximations à vue d'œil. Dans les idées des montagnards il est non-seulement inutile, mais même coupable de dresser un recensement: aussi se sont-ils toujours opposés à cette opération quand ils le pouvaient, ou trompent-ils quand la force de résistance leur manque. De mon temps, c'est-à-dire en 1835, on comptait en Aphkhazie environ 40,000 têtes de mâles, chiffre dont je ne puis garantir, je le répète, l'exactitude.

Les Aphkhaz nomment leur prince *akh*, et se divisent en cinq classes: les *tavod*, princes; les *amista*, nobles; les *achnakhmoua*, gardes du corps du prince, sorte de classe moyenne; les *aphkhao*, paysans, et les *agroua*, esclaves.

A cette époque le pouvoir du prince était excessivement restreint. Ne recevant du peuple aucun impôt, jouissant seulement du revenu constant de ses propres terres, le prince était dans la dépendance des princes et des nobles, toujours prêts à résister à ses exigences, quand elles n'étaient pas conformes aux intérêts de leur classe. Forcer qui que ce soit d'entre eux à se soumettre à ses volontés, sans condition, c'est ce qu'il ne pouvait qu'à l'aide de ces mêmes princes et nobles, qu'il fallait d'abord amener à ses idées, par prières ou par des présents. Un très antique usage l'autorisait à visiter deux fois par an chaque prince et noble et à recevoir d'eux un cadeau, en cette circonstance. En outre on lui payait une certaine amende pour chaque meurtre, vol ou tout autre attentat, commis au voisinage de sa maison ou dans les terres de son apanage de famille: cadeaux et amendes formant les seuls tributs livrés par les sujets à son profit.

Princes et nobles sont comptés dans une même catégorie, ayant les mêmes

droits à l'égard du peuple, des obligations identiques envers le prince: c'est la classe dominante des propriétaires. Ils possèdent des paysans, comme serfs attachés à la terre, qu'ils leur distribuent, étant eux-mêmes exempts de toute autre redevance ou punition que les amendes. A l'appel du prince ils doivent se réunir, pour défendre le pays et sa personne; ils lui doivent aussi un cadeau d'honneur, quand il vient les visiter chez eux, cadeau dont la valeur est en proportion de l'état de fortune et de la volonté du propriétaire, mettant ordinairement son amour-propre à se distinguer de ses riches pairs. Pénétrée du sentiment de son indépendance, la noblesse aphkhaze n'a jamais voulu regarder comme un impôt obligatoire le présent offert au prince, et prétend que c'est un simple hommage à un hôte respecté. Il est, du reste, à remarquer que les lois de l'hospitalité passées en coutume sont à tous égards ruineuses pour les Aphkhaz. Leur pays est couvert de bois, pauvre en pâturages, en sorte qu'ils sont fort peu riches en bétail; or la coutume veut qu'en l'honneur de chaque hôte distingué le propriétaire abatte un chevreau, un mouton ou même un bœuf, qui seront servis en entier au repas; qu'en outre ce qui est servi doit être mangé, sinon par les hôtes, en tout cas par le peuple, qui accourt, pour faire honneur à l'étranger. Le reste du temps l'Aphkhaz vit fort sobrement et ne mange, d'ordinaire, qu'une fois par jour, avant le coucher du soleil. Au lieu de pain on emploie le maïs ou une bouillie grossière de millet mingrélien, nommé *gomi;* les mets habituels sont de la viande bouillie, des œufs, du lait, préparés de la manière la plus primitive.

A la classe princière aphkhaze appartiennent les Charvachidzé, les Inal-Ipa, les Antchabadzé, Emkhoua, Tchabalourkhoua, Marchani et Djapch-Ipa. Les principales familles nobles sont Lakerbaï, Morgani, Mikambaï et Zoumbaï. Il y a encore des nobles insignifiants, des forestiers „*akouatza amista*," qui forment une infinité de clans: ce sont les Tzymbaï, Bargba et Akyrtaa.

Les achnakhmoua, gardes du corps du prince, sont une classe à-part, inférieure aux nobles, mais jouissant de tous leurs droits, quant à la terre et aux paysans. Cette corporation, formée en partie de paysans du prince, affranchis d'impôt et élevés pour leurs services à une position supérieure, en partie d'émigrés tcherkesses, réfugiés sous la protection du prince, qui, n'ayant pas le droit de leur conférer la noblesse, prérogative de la naissance, n'a pu que les gratifier d'une position. Libres de tout impôt, leur unique obligation est de défendre le prince et sa maison.

Les paysans peuvent être possesseurs de terres et même d'esclaves, mais ils doivent acquitter les redevances établies par la coutume au profit du seigneur de la terre où ils demeurent. Ils sont obligés de l'aider dans les travaux des champs, lorsque leurs propres intérêts le leur permettent, de lui donner deux fois par an une pleine voiturée de maïs ou de gomi, une tête de bétail et un kouvchin — vase — de vin, par chaque feu. Les punitions corporelles n'étant pas admises dans le pays, on met les paysans aux fers, seulement dans le cas de

non-accomplissement de leurs devoirs ou de résistance au maître. Le paysan a le droit d'appeler celui-ci en justice, pour injures ou exaction, et est affranchi de sa dépendance, si l'abus est reconnu. Pour se garantir de ses vengeances, le paysan ainsi affranchi doit ordinairement passer sur la terre d'un autre noble, où il est soumis aux obligations de sa classe, ou bien se mettre sous la protection particulière du prince. Dans le premier cas il ne fait que changer de maître; dans le second, il devient une espèce de propriétaire libre, mais non affranchi de l'impôt du paysan.

Les esclaves, en Aphkhazie, sont de deux sortes: les agroua indigènes, nés dans le pays, et les nouveau-venus, produit du pillage et de la guerre. L'esclave est la propriété insaisissable de son maître, qui doit le nourrir, l'habiller ou lui donner de la terre, comme aux paysans. Vivant dans la maison du seigneur, il doit y exécuter tous les travaux à lui imposés. Le seigneur lui donne-t-il de la terre, il est obligé de travailler pour lui trois jours par semaine, et est libre du reste; ses filles sont dans la maison du seigneur, qui a le droit de les donner à qui il veut, de les échanger et de les vendre; leurs femmes ne peuvent être séparées d'eux. Les agroua indigènes ne peuvent être vendus sans l'autorisation du prince, qui a seul sur eux droit de vie et de mort; mais le maître peut vendre à qui il lui plaît, ceux qu'il a nouvellement acquis. Bien que les esclaves ne soient pas affranchis des punitions corporelles, comme celles-ci sont mal vues des montagnards, on n'y a presque jamais recours.

La puissance paternelle est illimitée, et le père n'est responsable devant personne de la vie de son enfant, mais les Aphkhaz, comme en général les montagnards, sont si attachés à leur progéniture que les abus en ce genre sont presque inouïs.

Rien de plus simple que les lois coutumières concernant les héritages: la propriété se divise, après décès, en proportions égales entre les fils; les filles ne participent pas à la succession, mais jusqu'à leur mariage elles doivent être entretenues par les frères, obligés en outre de les doter conformément à leur position. Faute d'héritiers directs du défunt, le bien est partagé par portions égales entre les plus proches parents, qui sont aussi tenus d'entretenir les filles jusqu'à leur mariage. La veuve, ne recevant rien du bien de son défunt mari, est en droit d'exiger des héritiers son entretien, jusqu'à la mort. La propriété d'un homme mort sans aucun héritier est dévolue au prince.

Toutes les affaires litigieuses sont décidées par un tribunal, suivant la coutume; les Aphkhaz ne recourent à la chariate que rarement et peu volontiers, parce que l'islamisme n'a pas encore pris suffisamment racine chez eux. Les parties choisissent d'ordinaire des juges parmi les nobles jouissant de la considération générale; ceux-ci, après avoir demandé l'autorisation du prince, fixent à leur fantaisie le jour des débats. En cas d'affaire importante, l'assemblée se forme dans l'enceinte de quelque monastère antique, près des ruines d'une église, à l'ombre d'arbres respectés, dans un lieu vénérable par tradition de

l'antiquité chrétienne ou païenne. Le peuple réuni écoute la discussion, qui se fait publiquement. Les juges, après avoir prononcé le serment de traiter l'affaire en conscience, suivant la justice et la coutume, entendent les témoins des parties et, toutes les circonstances éclaircies, se retirent pour délibérer en secret. Après s'être entendus ensemble, avant le prononcé de la résolution, ils exigent des deux parties serment et caution qu'ils l'exécuteront, parce que leur devoir est non-seulement de décider, mais encore de pourvoir à l'exécution de l'arrêt. Parfois les adversaires recourent au prince en personne, et celui-ci examine l'affaire d'après les règles générales, servant de direction au tribunal d'arbitres. C'est de cette façon que l'on procède dans tous les litiges de succession, de contrats, d'affaires domestiques, de vol, de pillage, de vengeance du sang.

La peine de mort n'existant pas en Aphkhazie, les princes et nobles ne répondent à l'offensé que sur leurs propriétés, les paysans sur leur liberté personnelle, quand l'amende dépasse la valeur de leur bien. En pareil cas ceux-ci deviennent la propriété de l'offensé, qui peut les vendre comme esclaves ou les garder près de lui jusqu'à possibilité de rachat. L'amende se paie en argent, en bétail ou en tout autres objets et même en jeunes garçons esclaves. Pour le vol, pour le pillage ou le meurtre commis au voisinage de la maison du prince, ou sur la terre qui lui appartient, le coupable, outre la réparation en faveur de la partie lésée, doit payer au prince deux garçons de quatre empans au moins, de six au plus, ou une somme de leur valeur; la mesure de leur taille n'est autre que l'empan de celui au profit de qui se prélève l'amende.

En cas de meurtre on n'appelle au tribunal que l'homme hors d'état de châtier l'offenseur, ou quand la vengeance du sang menace de s'éterniser.

Le déshonneur d'une femme ou d'une fille se paie par la mort, seul moyen d'effacer sa honte. Le flagrant délit donne au mari le droit de tuer la délinquante; s'il va au tribunal, la femme lui étant livrée comme esclave, il obtient la possibilité de la vendre. Chez les Tcherkesses, sévères observateurs de l'islam, une habitude toute contraire donne au mari le droit de vendre la coupable, s'il ne se décide pas à la soumettre au tribunal de la chariate, prononçant la mort sans rémission contre un tel crime.

Le peuple aphkhaz est un peu moins belliqueux que les Tcherkesses; dans un pays boisé et montagneux comme le leur, les Abazines se battent surtout à pied et jouissent d'une réputation d'excellents tireurs. Pour la manière de vivre, pour le costume et les armes, ils ressemblent absolument aux Tcherkesses, à la seule différence près, très remarquable pour un montagnard, que leur caftan, avec les cartouches sur la poitrine, suivant l'usage de tout le versant N. du Caucase, est beaucoup plus court, et qu'ils roulent en turban, autour du bonnet, les pans du bachlyk, à moins qu'ils ne les laissent pendre sur les épaules, en cas de pluie, ce que ne font pas les Tcherkesses.

Les Aphkhaz riverains se livrent à la pêche; les embouchures des eaux de la montagne tombant dans la mer abondent en saumou, morceau délicieux, que l'on

fait généralement rôtir à la broche. En été la côte est visitée par d'innombrables quantités de dauphins, que pêchent les Aphkhaz, pour en distiller la graisse, recherchée par les Turks et par les Grecs. Cette pêche est une vraie curiosité. Par un beau temps les dauphins se tiennent habituellement à la surface de l'eau, où ils font d'incessantes culbutes; les Aphkhaz s'avancent dans de petites barques, creusées dans un tronc d'arbre; ils environnent un espace fort considérable de leurs filets, larges de six pieds, soutenus par des flotteurs et plongeant perpendiculairement au moyen de poids; dans deux ou trois caïques, manœuvrant au milieu de l'enceinte, les pêcheurs frappent les dauphins à coupes d'épieux. Cette méthode n'est pas sans danger, parce que souvent les barques s'enfoncent sous le poids du poisson tué, ou sont renversées par les dauphins, qui les rencontrent dans leurs évolutions; mais ces gens, aussi fins nageurs que les sauvages de l'océan du sud, ne s'effraient pas pour si peu.

L'agriculture aphkaze, comme celle de tous les montagnards, est tout-à-fait primitive et se borne à de minces semis de gomi, de maïs, d'orge, de haricot et de tabac, fort peu de froment. Ce peuple a appris des Russes à cultiver le chou, la pomme de terre et quelques autres légumes. L'Aphkhazie est très riche en raisins et en diverses sortes de fruits, surtout en poires, prunes et pêches, qui poussent sans aucun soin. Les essences dominantes dans les forêts sont le chêne, le hêtre, le platane, le *tchindar*, le noyer, le châtaignier et le mûrier. Aux environs de Soukhoum on trouve une masse de buis et de laurier. Le bétail est moins abondant ici que chez les autres montagnards; les chevaux sont de petite taille et en général peu solides. Les ânes sont fort employés. Le gibier abonde tellement, dans les montagnes et dans les bois, qu'on ne sait comment en préserver les champs cultivés. Ce que l'on rencontre le plus, ce sont les chèvres sauvages, les chevrettes et les sangliers, qui produisent des ravages si considérables dans les champs de millet, que les Aphkhaz les exterminent à outrance et vont vendre à Soukhoum leurs têtes et jambons pour quelques charges de poudre. Quant aux animaux féroces, il y a des ours, des loups, des chats sauvages, des renards, des légions innombrables de fouines et de chacals. Parfois, mais rarement, les chasseurs prennent une panthère.

L'aventure qui m'était arrivée dans mon voyage avec le prince ne m'avait pas dégoûté de prolonger un genre de vie auquel je ne m'étais pas voué sans but. J'étais trop insouciant pour hésiter longtemps, sur le conseil de Katzo Morgani, et je comptais à part moi sur ma fortune, quand on me parlait de Sofydj et de Bogorkan-Ipa, de leurs procédés audacieux et de leurs ruses. Ma confiance de ce côté ne fut pas en défaut. Mis par hazard face à face avec l'un des deux, je sortis d'affaire sain et sauf. On va voir comment cela se passa.

Vivant à Bombori, j'allais presque chaque jour visiter le prince, à Lekhné, et comme d'habitude, je me montrais souvent à Soukhoum et à Kélassour. Nonobstant l'inimitié secrète subsistant entre Mikhaïl et Hassan-Bei, je conservais avec eux les meilleures relations, et jouissais de leur confiance, et cela par un

moyen bien simple, ne les excitant jamais, travaillant au contraire à aplanir les malentendus qui parfois s'élevaient entre eux; car pour mon but particulier j'avais surtout besoin d'amis personnels. Je passais fréquemment plusieurs jours de suite chez Hassan-Bei, j'y dormais, je jouais avec lui aux échecs, mangeais ses gras dîners turks, assaisonnés de poivre rouge, depuis le premier plat jusqu'au dernier, puis je le menais à Dranda, pour jouer au boston avec le chef de bataillon, jeu qu'il avait appris en Sibérie, et qui lui plaisait fort; il le jouait bien et, quoique non lettré, en possédait supérieurement les calculs.

Arrivant un jour à Kélassour, avec Chakrilof seul, et n'y ayant pas trouvé Hassan-Bei, je ne m'arrêtai pas dans sa maison et partis pour Dranda, afin d'apprendre du chef de bataillon les circonstances d'une affaire arrivée aux environs du même poste. Le fait était que des bandes de Tsébeldiens avaient emmené quelques chevaux de trait et tué deux soldats préposés à leur garde. Comme il n'y a pas loin de Kélassour à Dranda, nous fûmes au poste en deux heures. Les premiers moments employés en causeries sur cette désagréable aventure, on se mit à dîner. Comme nous étions encore à table, l'officier de garde envoya nous demander si des Aphkhaz, dont les chevaux paissaient en vue du fort, nous appartenaient. En Aphkhazie, comme dans beaucoup de localités du Caucase, en voyant des montagnards on pouvait nettement distinguer les amis des ennemis. Excessivement hardis dans leurs tentatives de brigandage, ils arrivaient souvent, en petit nombre, auprès des forts et s'arrêtaient au voisinage, avec une tournure de gens pacifiques, occupés de quelque affaire; puis, au premier bon moment, ils fondaient tout-à-coup sur les soldats ou sur le bétail, se trouvant hors de la place, tuaient les uns, emmenaient l'autre et disparaissaient avant qu'on pût envoyer à leur poursuite. Les sentinelles eurent donc ordre d'épier chaque montagnard qui se glissait près des postes et des forts, et de reconnaître, sans tarder, qui ils étaient, ce qu'ils voulaient. Sur la réponse de ceux-ci „Nous ne sommes venus qu'à deux, et nous ne savons rien de ces gens," je chargeai Chakrilof de les observer avec la lunette, ce qu'il fit et en compta sept, tout-à-fait inconnus de lui, qui faisaient paître leurs chevaux à une portée de canon. On aurait pu envoyer des Cosaques s'informer de plus près qui ils étaient, et les obliger de s'éloigner, mais c'était un mauvais moyen de se débarrasser d'eux. Les rencontrer sur la route, était encore pire qu'au voisinage du fort, si par hazard ils faisaient partie d'une grosse bande. Cependant j'étais convaincu que nul n'avait connu mon projet d'aller à Dranda et ne m'avait épié, et sur la route, en regardant bien de tous les côtés, nous n'avions vu personne: ainsi je ne supposais pas que ces gens, quels qu'ils fussent, me guettassent. Le mieux était de les laisser en paix, de ne pas leur faire voir qu'ils étaient observés, et d'attendre qu'ils partissent d'eux-mêmes, tout en remarquant dans quelle direction ils iraient, afin de ne pas se rencontrer mal à propos avec eux. Ayant envoyé plusieurs fois et étant allé moi-même au parapet, pour savoir s'ils avaient vidé les lieux, on vit que leurs chevaux paissaient, comme précédemment, et qu'eux-mêmes paraissaient profondément

endormis, au voisinage. Enfin le soir on m'informa qu'ils étaient partis dans la direction du Codor, opposée à la mienne. Par précaution je laissai passer encore une demi-heure, puis, sans faire attention aux instances du commandant, pour passer la nuit chez lui et pour prendre du moins une escorte de Cosaques, je quittai le poste. Coucher là, je ne le voulais pas, pour tenir ma parole, de passer la soirée à Kélassour, et pour qu'Hassan-Bei ne prît pas mauvaise opinion de ma hardiesse, quand il connaîtrait la cause de mon séjour. Quant au refus des Cosaques d'escorte, je désirais ménager mon incognito aux yeux des Aphkhaz, déroutés par mon costume tcherkesse. La route de Dranda traversait une plaine découverte, au bas d'une montagne, et un bois épais, atteignant le rivage de la mer, durant environ trois verstes, vers le sortie duquel nous aperçûmes, sur le côté, des chevaux enfergés, puis des gens qui, à notre vue, se levèrent de terre. Chakrilof ayant reconnu les hommes qui faisaient paître si longtemps leurs chevaux en vue de Dranda, en conclut aussitôt qu'ils flânaient par-là à mauvaise intention. Dans le bois nous allongeâmes le pas, étant peu désireux d'une rencontre à deux contre sept. Le chemin était si étroit que Chakrilof ne pouvait marcher à mon côté. Quand nous eûmes fait 200 pas dans le bois, nous vîmes s'avancer à notre rencontre un jeune homme de haute taille; suivant l'usage des montagnards, quand deux inconnus vont se croiser, celui qui se sent inférieur ou plus faible cède le passage. Un noble, de race tcherkesse, préférera se battre, plutôt que de se détourner pour un Abazine. Comme le jeune homme était Abazine, que mon costume tcherkesse, mon armure et mon magnifique cheval kabardien dénotaient un Tcherkesse d'un certain rang, je connaissais assez les montagnards pour comprendre qu'en pareille circonstance je devais garder le pas, sous peine de me déconsidérer aux yeux de mon adversaire, ce qui était risquant. Nous marchâmes droit l'un sur l'autre; mon Abazine posa la main gauche sur le fourreau de sa carabine, car on sait que les montagnards portent le fusil au dos, dans une enveloppe feutrée, d'où ils le tirent instantanément, par un mouvement de la main droite, après avoir au préalable dégagé la crosse de la main gauche. Ce mouvement, en signe de défi, montrait sa résolution de ne pas céder. Moi, sans toucher à mon fusil, je fis jouer mon fouet, et nos deux chevaux se heurtèrent du front. Il en fut si intrigué, qu'il prit involontairement de côté, puis s'étant aligné avec Chakrilof, il saisit vivement la bride de son cheval, l'appela par son nom et lui dit en aphkhaz quelques mots très accentués. Au même instant j'arrêtai mon cheval, armai mon pistolet de ceinture et me tournai sur la selle, prêt à lui tirer en plein dos, avant qu'il eût réussi à tirer son fusil. Au bruit du chien sur la gâchette l'Abazine se retourna, dit encore quelques mots, du ton d'une rage contenue, et jouant du fouet, s'écarta au plus vîte. Nous continuâmes durant quelques pas à nous éloigner l'un de l'autre, non sans retourner souvent la tête et parfaitement résolus à en venir au fusil, en cas de besoin. Au premier coude de la route, Chakrilof me dit que nous avions fait la rencontre de Bogorkan-Ipa, que c'étaient des gens de sa bande qui se tenaient

dans le bois, et qu'il ne nous restait que de filer, sans attendre qu'il reprît cœur et tombât sur nous, avec ses compagnons. Nous galopâmes jusqu'à Kélassour de toute la vîtesse de nos montures, et ne les laissâmes souffler qu'en apercevant le village. Là Chakrilof me mit au fait: intrigué et furieux de mon opiniâtreté, Bogorkan-Ipa lui avait demandé, du ton de la menace et en tenant la bride de son cheval: „Qui est avec toi? je ne céderai pas d'un pas avant que tu aies répondu,“ car il le connaissait, pour l'avoir vu souvent dans la maison de Mikhaïl. „C'est un prince kabardien, hôte de Mikhaïl. — Son nom, où allez-vous et pourquoi? — Ce n'est pas mon affaire, de savoir son nom et ses occupations. Le prince m'a donné l'ordre de l'accompagner à Dranda, et je l'accomplis. — Faussetés que tout cela! — Libre à toi de le croire, ou non. — Et si j'ai la fantaisie de vous arrêter tous les deux! mes gens sont à deux pas. — Essaie, si par hazard nous nous rendrons. N'oublie pas surtout que le prince vengera le sang de son hôte, et que ses balles vont loin.“ C'est en ce moment que j'armai mon pistolet. „Qu'est-ce que cela signifie, dit Bogorkan? — Cela signifie que le Kabardien ne souffrira pas plus longtemps ton insolence. Est-ce que tu ne tiens pas la bride de mon cheval? S'il n'était pas en pays étranger, il y a longtemps qu'il t'aurait châtié. As-tu le droit de plaisanter avec lui?“

Le langage ferme de Chakrilof et mon pistolet armé ayant calmé la colère de Bogorkan, il laissa la bride et partit, en disant: „Des chiens enragés, ces Kabardiens!“ Quand je racontai, le soir, mon aventure à Hassan-Bei, il me félicita d'en être quitte à si bon marché, parce que la force étant du côté de Bogorkan-Ipa, il ne s'était contenu d'appeler ses gens que par la crainte du kanly, si j'avais été en effet le prince kabardien pour lequel m'avait donné Chakrilof. Je ne pus alors me refuser le plaisir de le prier de dire au Tsébeldien, qu'ayant rencontré l'inconnu qu'il avait si présomptueusement promis d'amener chez lui, vivant ou mort, il n'avait pas tenu sa parole, quoiqu'ayant la force pour lui, et que ce brillant exploit lui donnait le plein droit non-seulement de pendre à son dos une quenouille, au lieu de fusil, mais encore de porter une jupe de femme: il n'y a point de pire affront pour un montagnard.

Pendant que j'allais et venais, faisant des connaissances, ne trouvant pas les gens que je cherchais, la venue du printemps séchait les routes, et le temps approchait, pour nos troupes, de recommencer les travaux de l'an passé, d'élaguer les bois et de terrasser les forts. A la fin d'avril arriva le général N., qui n'approuva pas mes études ni mes plans. Le lieu que j'avais choisi pour le fort de Bzyb ne lui paraissant pas convenable, il se réserva de trouver un autre point. Après examen de plusieurs localités, il en trouva une enfin, vers l'embouchure de Bzyb, à 4 verstes au N. de Pitzounda, où il voulait aussi établir un passage. Suivant mon opinion, cet emplacement était aussi peu approprié pour un passage que pour un fort. Situé à l'écart, sur le bord de la mer, séparé par une haute chaîne de toute habitation, hors de la route et au milieu d'un bois, ce coin ne commandait, ne défendait rien. Le Bzyb est constamment traversable, dans les

temps ordinaires, mais durant les trois mois d'été, quand la neige fond dans les hautes montagnes, ou bien après une forte pluie, les gués se perdent, par la pleine eau. Les montagnards le nomment la rivière Enragée, parce que sur toute la côte, pas une seule ne se gonfle si instantanément et si rapidement, ne varie autant en profondeur et en direction, ne fait autant de victimes par l'incroyable violence de son cours. Au-dessus et au voisinage d'Adjepkhouné les gués sont bons, quoique dangereux, en temps ordinaire, et abordables, même lors de la pleine eau, tandis qu'auprès de l'embouchure toute possibilité de faire usage du gué et d'établir un passage disparaît. N. fondait l'excellence de son choix sur ce que les Chapsougs et les Djikètes abordent ici avec leurs galères, pour faire des incursions par mer en Aphkhazie, et qu'il espérait y couper court par la construction d'un fort, ce qui était très contestable. Les Tcherkesses du littoral et les Abazines, vivant au N. de l'Aphkhazie, avaient, il est vrai, l'habitude d'aller pirater, dans des barques étroites, longues et excessivement légères, contenant de 30 à 50 hommes. Ces barques, nommées par nous galères, étaient connues des Grecs de Byzance sous le nom de kamarae, étonnamment rapides et si légères que ces gens les tirent de l'eau sur leurs épaules, les cachent dans les bois et s'en-vont plus loin, piller. Les pirates tcherkesses s'arrêtaient vers l'embouchure du Bzyb, localité parfaitement couverte, et que personne ne vient inspecter; mais qui pouvait les forcer à y débarquer, parce que nous y aurions un fort à quelques sajènes plus haut ou plus bas, quand la côte aphkhaze est semée d'une quantité de cours d'eau offrant les mêmes commodités ?

Malgré toute l'opposition de Patzofski à ce choix, quoi que pût dire le prince, N. fut inébranlable; sa tête ne rêvait que forte marine des Tcherkesses. Une partie du détachement, commandée par lui en personne, partit pour construire le fort de Bzyb, ce qui exigeait au préalable l'élagage du bois. Un bataillon et demi fut chargé de l'établissement de la route entre Adjepkhouné et Pitzounda. Comme, pour couvrir les travailleurs de la gauche du Bzyb, il fallait pousser une avant-garde sur la droite de la rivière et la mettre en communication avec le détachement principal, N. manda les troupes du prince et quelques centaines de miliciens aphkhaz, qui furent dispersés au-delà du cours d'eau et appuyés de deux compagnies russes. Patzofski lui-même étant bientôt parti de Bombori à Bzyb, je restai dans le fort dégarni, seul avec Chakrilof et m'acharnant à poursuivre le but pour lequel j'étais venu en Aphkhazie. La société féminine restée dans Bombori désert me préoccupait trop peu pour distraire un seul instant ma pensée de l'entreprise à laquelle je m'étais voué, avec tout l'entraînement enthousiaste d'une jeune imagination. J'avais donné parole, à Tiflis, de ne laisser passer aucune occasion, quelque périlleuse qu'elle fût, de voir la côte par-delà Gagra, afin de résoudre certaines questions douteuses, de sorte qu'ayant en vue le résultat avantageux, que j'espérais devoir être le fruit de mon dévouement, je brûlais d'impatience de remplir l'engagement pris par moi. Cependant c'étaient chaque jour de nouvelles difficultés, et je me convainquis que je ne trouverais

pas en Aphkhazie les moyens d'accomplir ma commission. L'impossibilité réelle en étant si bien démontrée qu'aucune malveillance ne pouvait argumenter là-contre, le plus simple était de se dédire, si je n'avais eu honte de moi-même, quoique nul reproche étranger ne fût à craindre. Ce qui faisait défaut en Aphkhazie, on pouvait le trouver ailleurs. Ma tête travaillait jour et nuit à imaginer de nouvelles combinaisons et d'autres directions pour mon voyage. A cette lutte contre des circonstances défavorables se joignit encore une contrariété menaçant de renverser tous mes plans. Ne partageant pas mon point de vue sur les choses et mécontent de ce qu'outre mon emploi officiel, j'avais une seconde commission, m'affranchissant de son influence immédiate, le commandant du détachement aphkhaz commença à me desservir par la voie des bureaux, à représenter mes opérations comme sans base réelle, comme ne menant à aucun résultat. Informé de Tiflis à ce sujet, je compris bien que je me pouvais réfuter ses conclusions par des paroles, mais seulement par des faits; que je devais me hâter de mettre sous les yeux des gens qu l'on voulait prévenir contre moi. Ma position était alors si hazardée que je résolus de me tirer de ses mains, en combinant le plan suivant, reposant sur les données rassemblées par moi en Aphkhazie. Il ne faut pas oublier que mes renseignements étaient alors nouveaux pour les Russes; que personne ne savait positivement où résidait le peuple de telle ou telle tribu, ni quelle langue il parlait. Les Aphkhaz, j'en étais instruit, n'avaient aucun lien avec les Chapsougs, leurs rapports avec les Djikètes du littoral étaient parfaitement insignifiants. Comme donc, depuis l'arrivée des Russes à l'embouchure du Bzyb, l'ennemi observait nuit et jour la route de Gagra, il n'y avait pas moyen de songer à ce passage. Cependant Bachilbaï[1]), Chégireï, Tam[2]) et quelques autres aouls du versant N. des montagnes renfermaient une population d'origine abazine pure, avec laquelle les Aphkhaz entretenaient des relations d'amitié, chez qui ils trouvaient asile lorsqu'il s'agissait de franchir la crête neigeuse, pour aller faire le pillage chez les Tcherkesses, leurs ennemis de temps immémorial: j'avais donc l'intention de profiter de cette circonstance, pour franchir la montagne en compagnie d'un Aphkhaz ayant des amis ou des parents dans un des aouls mentionnés, vrais nids de bandits, de m'y fixer et de saisir la première bonne occasion pour décider un aventurier énergique à me conduire vers la mer. Cette idée n'était pas un plan irréfléchi, car j'avais déjà en vue des gens à qui je voulais adresser une proposition dans ce sens. Vers les sources du Zéentchouk, non loin de Bachilbaï, se cachaient les Lof, princes abazines, vivant précédemment sur la Ligne, dans leur propre aoul, situé au bord de la Koma. Ayant, dans un transport d'orgueil blessé, massacré le pristaf de leur aoul, établi par l'autorité russe, et qui était un de leurs ouzdens, — nobles — il leur était devenu dès-lors impossible de rester dans les terres de notre domi-

1 Aux sources de l'Ouroup.

2 Aux sources de la Grande-Laba.

nation; ils s'étaient enfuis dans les montagnes, avec bon nombre d'ouzdens dévoués, et depuis plus de quatre ans ils inquiétaient notre frontière par de fréquentes et très heureuses incursions. Leur nom avait acquis une certaine célébrité sur la Ligne et parmi les abreks — aventuriers — tcherkesses. Quoique leurs affaires marchassent bien, au point de vue des montagnards, ils regrettaient leur terre natale et, malgré le mirage dn succès, ne pensaient qu'à se rapprocher des Russes, à se réconcilier avec eux, n'importe comment: c'est ce que je savais de Mikambaï, noble aphkhaz, allant autrefois, par intervalles, sur le versant N. des montagnes, et dont j'avais fait la connaissance dans une de mes excursions dans la partie montagneuse de l'Aphkhazie. Sans savoir encore à quoi il pourrait m'être bon, j'entretenais ma liaison avec lui, l'invitais chez moi et lui faisais des cadeaux, qui lui plaisaient fort. Ne me fiant pas à son amitié, je ne lui découvrais pas mes vraies intentions, que j'avais résolu de ne faire connaître qu'à un montagnard consentant à être mon guide, et par suite je chargeai Mikambaï d'une lettre pour les Lof, écrite en turk par Émin Chakrilof, lettre où je leur proposais mes bons offices, pour le cas où ils auraient réellement l'intention de se soumettre, je les invitais également à venir en Aphkhazie, traiter avec moi de cette affaire. Le chasseur Khathkoua, serf de Mikambaï, traversa la montagne avec mon message et me rapporta la réponse, que les Lof, acceptant avec plaisir ma proposition, refusaient de venir en Aphkhazie, de peur que les Russes, en leur absence, ne tombassent sur leur famille, restée sans défenseur. Ils me proposaient à moi-même de leur faire visite et m'assuraient la réception d'un hôte, sacré quel qu'il soit; car dans ma lettre je déclarais ne vouloir faire connaître mon nom qu'après accord entre nous, et quand ils seraient assurés de mon droit à me porter fort au nom du gouvernement. Très charmé de leur invitation, qui me fournissait un prétexte très plausible pour traverser la montagne, je résolus d'en profiter sans délai. La lettre des Lof en main, je proposai à Micambaï de me guider à travers les montagnes, en lui assurant que j'entreprenais ce voyage uniquement pour réconcilier avec les Russes des abreks aussi redoutables que les frères Lof et pour les tirer de la position critique où ils s'étaient mis. Malgré tous mes arguments, appuyés de propositions avantageuses. Mikambaï refusa positivement d'aller avec moi sur la Ligne, parce qu'il regardait l'entreprise comme trop dangereuse, surtout après ce qui venait d'arriver. Voici le fait. Durant l'automne, avant mon entrée en Aphkhazie, un bâtiment turk, portant des hadjis tcherkesses, de retour de la Mecque, avait été jeté par la tempête non loin de l'embouchure du Bzyb. Nul d'entre eux ne sachant la langue abazine, ce fut ce qui les perdit. Des Aphkhaz, de basse classe, habitant les villages voisins, apprenant le naufrage d'un navire chargé d'étrangers, parlant un langage inintelligible, d'une masse de marchandises et de riches armures, se réunirent pour le piller. Les hadjis se défendirent, et l'affaire se termina par le massacre de trente-trois de ces gens; sept seulement se sauvèrent, grâce à Rostom Inal-Ipa, arrivé au galop, malheureusement trop tard, sur la scène du

carnage. Les Tcherkesses sauvés étaient tous, sans exception, couverts de blessures. Le prince, qui ne pouvait voir la chose avec indifférence, fit soigner les blessés dans sa maison et adoucit autant qu'il put leur triste sort. Parmi eux se trouvait un Kabardien septuagénaire, Hadji Djanséid, dont le vieux corps, déchiqueté en vingt endroits, avait reçu des Aphkhaz un supplément de six blessures. Quoiqu'il semblât voué à la mort, les bons soins reçus chez le prince amenèrent sa guérison, et il fut renvoyé chez lui avec tous ses effets, comblé en outre de grands cadeaux. Par suite du procédé inhospitalier des Aphkhaz, à l'égard des musulmans revenant du saint voyage de la Mecque, Kabardiens, Chapsougs et Abazekhs, qui comptaient plusieurs compatriotes parmi les morts, déclarèrent l'Aphkhazie maudite et jurèrent de tuer sans pitié tout Aphkhaz qui leur tomberait entre les mains, à l'exception du prince et de Rostom Inal-Ipa, sauveur des hadjis blessés. Mikambaï trouvait trop dangereux pour un Aphkhaz de franchir la montagne avant que le temps eût adouci quelque peu l'impression produite par cet événement sur les Tcherkesses, et ne voulait pas être un des premiers à s'offrir à leurs regards.

Chakrilof me conduisit chez Mikambaï et me servit de truchement dans nos négociations. Ce fut son dernier service auprès de moi. Rappelé ensuite par le général N., en qualité d'interprète, Chakrilof, en se rendant au détachement, alors sur le Bzyb, me pria de ne pas oublier sa femme, vivant dans une chétive maison sur la route du poste, à Lekhné. Chakrilof parti, plus moyen de parler avec les Aphkhaz qui me visitaient, autrement qu'en recourant à l'obligeante entremise de cette femme. Elle parlait russe, pas plus mal que son mari, et portait mes paroles aux gens que je lui amenais. En Aphkhazie, comme chez tous les montagnards, les femmes sont cachées, mais celles-ci, chrétienne et femme d'un officier russe, jouissant d'une liberté refusée à ses semblables, se montrait sans voile, recevait des hôtes, toutefois uniquement en la présence de quelque vieille parente.

Ne m'étant pas accordé avec Mikambaï, j'allai au détachement du Bzyb, prier le prince de me fournir un autre moyen de rejoindre les Lof par-delà les monts. J'étais également curieux de voir les travaux en exécution pour le passage du Bzyb, que je connaissais seulement par des ouï-dire confus. On attendait la pleine eau, précisément l'époque où il fallait étudier le régime de ce cours d'eau, pour s'assurer de l'impossibilité d'y établir un passage permanent quelconque, hors le gué naturel, dépendant des eaux. Assez au fait, grâce à mes informations, du caractère du Bzyb, je n'étais pas fâché de contrôler par moi-même les renseignements fournis par Chakrilof, et que j'avais déjà transmis au commandant des troupes. J'arrivai au détachement avec un frère de Chakrilof, juste au moment où l'eau montait. Si l'on ne l'a pas vu de ses yeux, il n'est pas aisé de se figurer la violence et la rapidité de cette masse d'eaux, augmentant incessamment et détachant des morceaux du rivage, roulant des rochers et poussant à la mer des arbres énormes, déchaussés de leurs racines. Le passage s'opérait avec une barque, glissant au moyen d'une poulie sur un cable ancré, tendu

dans un angle aigu à travers le Bzyb, et qui, entraînée par le courant, avec la rapidité d'une flèche partie de l'arc, était remontée par plus de 100 soldats, employant toute leur force à ce travail, parfois durant une heure entière, bien que la largeur du cours d'eau en cet endroit ne dépassât pas 40 sajènes. Quand la barque remontait le courant, l'eau la frappait à l'avant avec tant de furie, qu'à chaque instant on craignait de la voir éclater en pièces ou submergée. L'établissement de ce passage coûta d'énormes travaux: les câbles rompaient, les barques se brisaient, et l'on ne saurait trop louer l'art et la patience de nos marins, qui avaient fini par triompher d'un fleuve si furieux. Seulement je ne comprenais pas dans quelle intention cela se faisait et m'étonnais qu'il n'en fût encore résulté aucun grand malheur, comme on s'y attendait prochainement. Durant la nuit, le Bzyb débordé ayant inondé une partie du camp où j'étais couché, il fallut se sauver en chemise et porter ailleurs les tentes.

Je trouvai également que le fort n'était pas au lieu convenable, qu'on l'avait installé trop près du fleuve, habitué à changer incessamment de lit et à inonder fort loin son rivage. Au point de vue militaire il m'était impossible de ne pas le juger parfaitement inutile, construit qu'il était en forme de triangle, bastionné pour deux canons, avec une garnison de 40 hommes, à 100 sajènes du rivage de la mer, bordé par une falaise de 10 pieds, au-delà de laquelle s'arrêtaient les galères tcherkesses, si bien abritées contre l'artillerie, qu'elles pouvaient, si la fantaisie leur en prenait, lui aborder sous le nez, tandis qu'à une garnison si peu considérable on ne devait pas même conseiller de se porter au-devant d'un ennemi dont on ignorait la force. Le Bzyb, par bonheur, se chargea de trancher la question des avantages et désavantages d'un poste qu'elle emporta jusqu'aux fondements, le printemps suivant, en sorte que les souffrances des hommes ne durèrent qu'un seul hiver, et qu'on eut seulement à regretter la peine et le temps perdus à la construction.

Je me transportai le lendemain sur la rive droite, dans le campement de la milice aphkhaze, noyée dans la boue, au milieu des troncs et des galets du bois fraîchement élagué. Le prince me reçut dans une baraque basse, sur de la paille humide et de fort mauvaise humeur. Dès l'abord il me communiqua que les Aphkhaz grondaient hautement contre leur ennuyeux établissement dans un bois où ils n'avaient rien à faire; que lui-même était dégoûté de monter la garde contre un ennemi qui ne s'était pas encore montré et ne se montrerait pas, étant fermement décidé à ne pas inquiéter les Russes sur le Bzyb, et à ne leur faire tête que quand ils passeraient Gagra. Il était résolu à prier le commandant du détachement de le laisser partir avec une portion des miliciens, son avis étant qu'il convenait de partager ceux-ci en plusieurs gardes, afin de ne pas enlever aux gens toute bonne volonté de nous servir. En ceci Mikhaïl calculait fort sagement, et n'avait nullement l'idée de nous refuser son assistance. Connaissant son monde, il prévoyait que les miliciens se mettraient à déserter, s'ils n'avaient pas en vue un temps de service raisonnablement court et un terme

bien précis; or, pour prévenir des départs à volonté, ou, en cas de sévérité, une résistance ouverte, il n'y avait rien autre à faire que de les congédier de bon gré. Doués d'un caractère impatient, les Aphkhaz sont positivement incapables de se plier aux ennuis d'un service de garde; il faut qu'ils se réunissent, jouent du fusil, se battent et s'égaillent aussitôt après le pillage. De mon côté, quand j'eus raconté au prince ma déconvenue avec Mikambaï et le priai de m'aider à gagner la Ligne, il me promit de songer à cela après son retour à Lekhné; il crut même possible de décider Mikambaï à m'accompagner, nonobstant les dangers réels d'une rencontre avec les Kabardiens et Abazines, par suite de la douloureuse catastrophe des hadjis. „Le vieux Mikambaï, me dit-il, n'est pas peureux; excessivement adroit, il connaît les chemins des montagnes, où, très fréquemment, dans sa jeunesse et dernièrement encore il est allé dérober des chevaux et des garçons tcherkesses. Ces exploits lui ont fait une réputation et l'ont bien posé à Pskhoou et dans la Tsébelda, où, de plus, il a de la parenté. En cas de rencontre avec quelque Tcherkesse, il promit de m'adjoindre un des frères Chakrilof, avec une lettre pour Hadji Djanseïd, qui, par reconnaissance, lui avait donné parole d'honneur de respecter comme lui-même quiconque il mettrait sous sa protection.

Ce jour même, le prince ayant pris congé du détachement, avec la moitié de la milice, les hommes, leurs selles et effets furent passés dans la barque, et les chevaux mis à la nage, non dans le Bzyb, ce qui était impossible, mais à même la mer, qu'ils franchirent au moyen d'un énorme détour, à cause de la rapidité du fleuve, et gagnèrent le bord opposé; car les chevaux aphkhaz ne se tiennent guère plus mal sur l'eau que leurs maîtres. Nos vaisseaux ne jetant pas l'ancre à moins de trois milles italiens de la côte de Bombori, j'eus l'occasion de voir nager nos Aphkhaz, dont deux ou trois, après s'être déshabillés, se jetèrent à la mer et gagnèrent un vaisseau, d'où, ayant bu un verre d'eau-de-vie, et soufflé environ une demi-heure, ils regagnèrent la côte par la même voie.

Pas plus tard que le 3e jour après que j'eus quitté le détachement, un cavalier aphkhaz accourut à Bombori, m'informer d'un malheur arrivé sur le Bzyb. En voyant l'état du fleuve et le genre de passage installé pour le traverser, je pouvais attendre un accident, sans penser toutefois qu'il me toucherait de si près. La barque allant d'une rive à l'autre avait chaviré sous l'effort de l'eau, avec 20 passagers, dont 12 s'étaient noyés, et parmi eux Emin Chakrilof, dont le corps, poussé à la mer, n'avait pu être retrouvé. Habitué à voir dans Chakrilof mon compagnon inséparable et l'aimant pour ses bonnes mœurs et qualités intellectuelles, qui le distinguaient entre tous les jeunes Aphkhaz de ma connaissance, je fus excessivement affligé de cette nouvelle. Mon premier devoir était de me rendre au plus vite près de sa malheureuse femme. Comme je n'avais jamais eu l'occasion d'assister à des funérailles en Apkhazie, j'allais être ici témoin d'une scène impossible à prévoir.

A quelques pas de la maison, entourée d'une foule nombreuse d'hommes et

de femmes, je descendis de cheval et fis prévenir la veuve de mon arrivée. Au bout de quelque temps j'entendis dans la maison un bruit lamentable, la porte s'ouvrit, et la Chakrilof s'avança vers moi, gémissante, baignée de larmes, au milieu de jeunes filles, parentes du défunt, qui la soutenaient. Elle était vêtue d'une longue chemise de laine, de couleur noire, pieds nus, la poitrine découverte, la chevelure flottante; le visage, les seins, les mains, non-seulement de la veuve, mais des parentes de son mari, étaient déchirés et ruisselaient de sang. Sa face portait l'empreinte d'un chagrin si sincère qu'il éveillait naturellement la sympathie. Pourtant, je l'avoue, ces plaies qui la défiguraient, excitaient le dégoût, au lieu d'accroître la compassion; elle ne faisait que se soumettre à un usage, auquel nulle femme aphkhaze n'ose se soustraire, sous peine de perdre la considération publique. Quand elle eut entendu l'expression de l'intérêt que je prenais au chagrin dont elle était frappée, elle me prit par la main et m'introduisit dans une baraque construite près de la maison, décorée de tapis et de diverses étoffes, au milieu de laquelle se dressait un lit, placé sur de hauts supports. Au lieu du corps, non retrouvé, le lit portait un vêtement de Chakrilof; un fusil, une selle, étaient suspendus au-dessus du chevet. A la vue de ces effets, remplaçant le défunt, auquel ils avaient appartenu, et qui le remplaçaient maintenant, en quelque sorte, les pleurs, les gémissements, interrompus par des coups en pleine poitrine et sur le visage, recommencèrent avec une nouvelle violence et se continuèrent jusqu'à ce que la veuve tomba d'épuisement sur un fauteuil, placé pour elle auprès de l'échaffaudage. Après quelques minutes de repos, on la ramena dans sa maison. Cette scène devait se renouveler à l'arrivée de chaque visiteur, et les femmes de l'assistance, avec un bruit assourdissant, accompagnaient de leurs sanglots la voix de la veuve. Comme la bienséance ne me permettait pas de sortir aussitôt, je dus assister à plusieurs apparitions de la veuve, et jouai en conscience mon rôle; car je ne voulais pas paraître faire peu de cas d'un usage national, surtout à l'égard d'un homme qui, au su de tous, ne m'avait pas quitté d'une semelle durant de longs mois.

Cependant le prince, ayant mandé Mikambai, l'avait décidé, non sans bien des refus, à me guider dans les montagnes; cet homme demandait seulement que je remisse mon excursion jusqu'aux chaleurs de juillet et à la fonte d'une bonne partie des neiges dans les montagnes, et jusque-là il trouvait indispensable non-seulement de ne pas souffler mot de lui, mais même d'interrompre tout rapport apparent entre nous, moi restant à Bombori, pour que les Aphkhaz le perdissent complètement de vue.

Le temps de l'attente me parut extraordinairement long et ennuyeux. Diner dans la maison de Mme Patzofski, soirée de boston aussi chez elle, promenades à cheval dans les limites les plus rapprochées de Bombori, je n'avais pas d'autre moyen de triompher de mon impatience, en attendant mon départ. Trois semaines après le triste accident de Chakrilof, il fut décidé par la famille de faire une répétition, en souvenir de lui, des cérémonies décrites, il y a plusieurs siècles.

par le Génois Intériano. Le père du défunt vint à Bombori, m'inviter à y assister, le prince devait y prendre part. En pareil cas chaque visiteur est tenu d'apporter un cadeau quelconque, sans quoi ces souvenirs, qui durent trois jours, pendant lesquels les chefs du deuil sont obligés de nourrir leurs hôtes, pourraient ruiner une pauvre famille. Chaque visiteur apporte ce qu'il peut: un fusil, du drap, de la toile, des étoffes, des chevaux, des bœufs ou des moutons, et même de la volaille ou du grain.

Muni d'un coupon d'étoffe de soie et de deux dixaines de roubles, je me rendis au lieu du rassemblement, aux environs des maisons de la famille Chakrilof, entre Bombori et la résidence du prince. La plaine était couverte d'hommes et de chevaux, pittoresquement groupés à l'ombre de hauts mûriers, envahis par des ceps de vignes. Il y avait là plus de 2000 hommes. Le catafalque avec le lit se dressait en plein air, décoré comme la première fois de tapis, d'étoffes et de vêtements du défunt. Tout auprès la veuve était assise, couverte d'un voile noir, environnée d'une foule nombreuse de jeunes filles, fort agréables, dans les toilettes les plus éclatantes. Non loin de là les frères du défunt tenaient par la bride trois chevaux, avec diverses selles: une d'enfant, une avec de jolis ornements d'argent, une militaire. Quand j'arrivai, le repas général du matin était commencé, les monceaux de viande cuite de bœuf et de mouton disparaissaient avec une incroyable rapidité; le millet se cuisait dans plusienrs marmites, les vases en terre, à goulot étroit, versaient des ruisseaux de vin. Quand tous furent rassasiés, le peuple se réunit en un même lieu, en formant un cercle, au milieu duquel fut amené un premier cheval, avec la selle d'enfant. Près de l'animal marchait un improvisateur, racontant sur rhythme cadencé comment Émin enfant avait grandi, pour la joie de ses père et mère. Quand arriva le second cheval, avec la selle en maroquin éclatant, bordée d'un galon d'argent, le même personnage entretint le peuple de la beauté et de l'adresse du défunt: il raconta comment les belles Aphkhazes le suivaient du regard et de leurs soupirs. A l'apparition du troisième, équipé en guerre, il rappela les mérites du héros, sa bravoure, ses ruses, et termina par sa triste mort. Vers la fin de chaque phrase, le peuple répondait à ses paroles par des cris énergiques, en se frappant le visage, en signe de douleur et de sympathie. Cette glorification du défunt fut répétée durant trois jours, chaque matin, devant la femme assise, immobile sous son voile. Après cela on tira au but, de diverses manières, sur fourchette et à la main, contre une cible mobile et immobile, contre un cercle suspendu à une haute perche, sur un aigle vivant, attaché au bout, par une longue corde. Chaque coup heureux recevait un prix, de valeur différente, soit un briquet ou une ceinture de cuir, soit un pistolet à garniture d'argent. Les coups se faisaient entendre tout le jour, jusqu'à l'heure avancée de la soirée où le peuple se remettait à banqueter, à la lueur de feux nombreux. Les femmes allèrent ensuite coucher à Lekhné, laissant les hommes dormir sur place, enfoncés dans leurs bourkas, à la mode du Caucase.

Le troisième jour fut consacré à une course de chevaux, qui termine d'ordinaire la solennité des funérailles, course qui présente l'épisode le plus animé et le plus curieux de la réunion. Des 30 enfants, de douze et de quatorze ans, qui coururent sur autant de chevaux, depuis le lieu du rassemblement jusqu'au monastère de Pitzounda et retour, 14 avaient des selles tcherkesses, sans coussin, ce qui les force à se tenir non assis, mais debout sur l'étrier; il leur fallait galoper à travers monts, sur une route excessivement étroite et pierreuse, environ 48 verstes. Les maîtres des chevaux de course les accompagnaient, sur chevaux de rechange, placés le long du chemin, et avaient le droit de les exciter de la voix et par des battements de main, sans faire usage du fouet. Cette masse de plus de 100 cavaliers allait comme un tourbillon, criant, s'exclamant, faisant claquer le fouet, à travers collines et ravins, champs et forêts, ne retenant les chevaux ni à la montée ni à la descente, n'ayant qu'une pensée, se dépasser l'un l'autre et gagner le prix, un superbe cheval kabardien, tout sellé, et un beau fusil, offerts par le prince, à l'occasion du souvenir de Chakrilof. Je n'ai rien vu en Aphkhazie de plus intéressant que cette course. Étant entré avec le prince dans la troupe, quand elle s'emporta devant nous, nous la suivîmes, tant que nos chevaux eurent d'haleine, après quoi force fut de nous arrêter. Il est rare qu'une pareille fête se passe sans accident. Des enfants tombent de cheval et se tuent, mais les anniversaires se suivent, avec accompagnement de courses à casse-cou. Pour cette fois, à la grande joie des coparticipants, tous les garçons revinrent saufs, et la solennité s'accomplit avec ordre, suivant les coutumes des aïeux: l'âme du pauvre Émin put enfin jouir du repos.

§ 3.

Nous arrivâmes la nuit noire à Anoukhoua[1]), dans les montagnss à l'opposite d'Anacophia, à 15 verstes de la côte. Mikambaï, qui nous attendait d'heure en heure, avait préparé nos lits dans la *kounakhskaïa* — chambre des hôtes. Les Aphkhaz, ainsi que les Tcherkesses, vivent habituellement dans des cabanes couvertes de paille ou de roseaux, dont les murailles, en clayonnage, sont enduites d'une forte couche de terre glaise, mêlée à la paille hachée. Chaque cabane, composée d'une seule chambre, prend jour par la porte, ouverte à-demi, l'hiver comme l'été. Près de la porte, au voisinage de la muraille, un trou à-demi arrondi ou carré, creusé en terre, pour le feu, est surmonté d'un long tuyau, également en clayonnage, et enduit de terre glaise; de l'autre côté du foyer, dans le coin d'honneur, une petite lucarne sans verre, fermée hermétiquement par une planche, sert plutôt à voir qui entre dans la cour, qu'à éclairer l'intérieur. Chez les montagnards chacun a sa cabane, pour le maître, pour ses femmes et pour les enfants adultes, et nul étranger ne pénètre dans ce lieu.

1) Sur le Psirstkha.

exclusivement réservé pour la vie de famille. Les hôtes ont leur kounakhskaïa, chambre complètement vide, dont les murs sont garnis de chevilles de bois, servant à pendre les armes et l'équipement du cheval. Là on s'assied, on dort à terre, sur des faisceaux de jonc ou sur des tapis, avec coussins et matelas, qui sont, pour le Tcherkesse hospitalier, le luxe principal du mobilier d'une maison. Là on trouve toujours un pot et une cuvette en cuivre, pour les ablutions et pour le namaz, une peau de chèvre sauvage ou un petit tapis, pour faire la prière. La nourriture se sert sur de petites tables basses et rondes. Très peu de montagnards, les riches et les plus huppés, se construisent des maisons en bois taillé, et Mikambaï, qui en avait une telle, passait pour un richard. Cette maison, à deux étages et occupée par sa famille, avait des fenêtres garnies de vessies, parfois avec un petit judas au milieu, en verre, qu'il tenait des Russes. Ce qui lui attirait en outre la considération, c'est un bonnet de fourrure, constamment enroulé d'un turban, de mousseline blanche, auquel il devait l'air et le titre de hadji, bien que n'ayant jamais visité la Mecque. Il arrive en effet assez souvent qu'un montagnard qui a l'idée d'aller à la Mecque, se prosterner devant la caaba, endosse le turban, prend le nom de hadji, qui lui reste pour toute la vie, sans qu'il songe à remplir son vœu. La foule le tient en grande estime, comme un élu de la foi.

Tout le lendemain fut employé par Hadji-Solomon — Mikambaï — à examiner les questions relatives à mon voyage, car les montagnards n'entreprennent aucune affaire sans se consulter avec les intéressés réunis. Les discussions se prolongent indéfiniment, parce que les anciens, qui ordinairement exposent le sujet, aiment à parler beaucoup et lentement, et qu'à leur tour ils écoutent avec patience et attention les reparties de chacun. Dans les idées des Tcherkesses l'irréflexion impatiente n'est pardonnable que chez les enfants et les femmes, l'homme doit méditer, discuter mûrement chaque entreprise et, s'il a des compagnons, les amener à sa conception non violemment, mais par la parole et la conviction, parce que les volontés sont individuelles. Ne pouvant me soustraire à cette coutume, je passai tout un jour à disserter, à discuter, à écouter successivement les avis de mes futurs compagnons de voyage, qui savaient que j'étais Russe, et que j'allais dans la montagne, voir les princes Lof. Nous devions être sept à voyager, dont trois à cheval: Mikambaï, moi et Mouty Chakrilof; quatre à pied: Khatkhoua, deux serviteurs des Solomonof, Bagry, Abazine de Pskhoou ou Pskhŏ, marié à la fille de Khatkhoua, ce dernier, appelé de Pskhŏ par Mikambaï, pour me faire traverser les lieux dépendant de cette communauté. Ne pouvant nous passer de lui, parce qu'il y a danger, dans les montagnes, à traverser des lieux inconnus, sans un guide, de la tribu, communauté ou aoul, par lesquels passe la route. Un tel guide répond des voyageurs devant les siens; en outre il est obligé de les défendre, de venger toute injure qui leur serait faite. Bagry était un vrai loup de montagne, prêt à tout par appétit, n'obéissant qu'à l'instinct de sa nature de bête fauve et, en même temps, dominé par l'as-

cendant des antiques coutumes. A-demi vêtu, la poitrine découverte, les bras nus jusqu'au coude et garnis d'un poil noir épais, il avait la barbe frisée, sur la tête un bonnet hérissé, sous lequel pointait une paire de petits yeux, noirs et brillants, et avec sa bourka sur les épaules, il ressemblait moins à un homme qu'à une bête farouche. Il n'avait que trois choses en bon état: son fusil, sa chaussure et son poignard, compagnons inséparables de sa vie et de ses excursions dans les montagnes, tout le reste pendait sur lui en guenilles. Mikambaï et même Khatkhoua, qui se fiaient peu à lui, ne s'étaient décidés à l'admettre dans leur société que parce qu'ils lui connaissaient des côtés faibles, par où l'on pouvait lui lier pieds et mains. Il aimait l'argent, plus que l'argent sa femme, au moyen de laquelle on espérait l'intéresser à notre affaire. Voici comment on s'y prit. Les Tcherkesses ont l'ancienne habitude de ne pas élever au logis les enfants des grands personnages. Aussitôt nés, les garçons sont ordinairement placés dans une famille étrangère, qui les nourrit et élève jusqu'à l'âge adulte, où ils ont appris à manier les armes. Il arrive souvent de choisir à cet effet une tribu différente de la sienne. Celui qui s'est chargé de l'éducation du jeune homme est appelé *atalyk* et acquiert les droits de la consanguinité à l'égard de la famille de son élève. C'est une coutume qui contribue beaucoup à rapprocher et à réconcilier les familles et communes de montagnards appartenant à des tribus diverses. Quant aux enfants, en apprenant à parler des dialectes étrangers, dont le nombre est considérable dans le Caucase, ils doivent en tirer bon profit. Les femmes s'occupent d'eux avec une tendresse particulière; ils s'attachent d'autant plus à ces nourrices de rencontre, qu'ils connaissent moins leur mère véritable. Les montagnards sont persuadés que le mal fait par l'atalyk à son élève attire infailliblement le malheur sur sa famille et spécialement sur la nourrice. Outre l'atalykat il y a encore une autre sorte d'adoption, que la coutume regarde comme non moins sacrée et ordonne de respecter non moins que l'atalykat réel. Si deux hommes s'entendent pour former une alliance à la vie, à la mort, la femme ou la mère de l'un d'eux laisse l'ami de son mari ou de son fils lui toucher trois fois le sein, de ses lèvres, après quoi il est regardé comme l'un des membres de la famille et jouit de tous les droits d'un véritable nourrisson. En pareil cas l'atalyk et la nourrice reçoivent des cadeaux. La femme de Bagry étant venue en visite avec son mari dans la maison de son père, comme elle se trouvait là en personne, l'affaire ne souffrit pas de sérieuse difficulté. Du consentement de son mari, Khatkhoua m'ayant apparenté avec elle de la manière susdite, quelques morceaux d'étoffes de coton et de toile, des ciseaux et des aiguilles, réputés à Pskhö comme d'inappréciables raretés, et un poignard damasquiné d'or ayant scellé notre alliance, Bagry avait contracté les obligations d'un atalyk et m'appartenait entièrement. Grâce à la superstition et à son affection pour sa femme, je pouvais compter sur lui comme sur moi-même.

Le conseil auquel nous étions convoqués s'ouvrit par un serment solennel de garder sur l'affaire un secret complet, de ne pas nous tromper, nous trahir

mutuellement, dût-il nous en coûter la vie. Chakrilof et moi, nous jurâmes sur la croix, les Aphkhaz sur le Koran, Bagry sur les tombes de ses père et mère. Puis on discuta la question du chemin par où nous devions traverser les montagnes et nous arrêtâmes les conditions auxquelles Mikambaï et ses compagnons consentaient à me servir de guides et de défenseurs. Nous choisîmes la route par Pskhö, soit parce que Bagry était avec nous, soit par la raison qu'on y prévoyait pour moi moins de danger d'être découvert. Aphkhaz d'origine, les gens de Pskhö vont rarement en Aphkhazie et ne se portent sur le versant N. des montagnes qu'en vue du pillage, seule cause de collision entre eux et les vrais Tcherkesses: je pouvais donc, au milieu d'eux, me donner facilement pour un Kabardien. Passer par la Tsébelda, où j'étais connu de Khenkourous Marchani, gendre d'Hassan-Bei, et où Bogorkan-Ipa m'avait vu une fois, aux environs de Dranda, c'eût été une imprudence, car une rencontre fortuite avec ces personnes nous aurait coûté trop cher. Je m'engageais, si mes guides avaient fait leur service en conscience, à payer, à la fin du voyage, à Hadji-Solomon 300 r., 30 à Khatkhoua, 25 à chacun des deux paysans de Mikambaï. Bagry me demandait un cheval avec sa selle et deux vaches avec leur veau; Chakrilof désirait le rang d'officier. Le prince, outre des cadeaux faits par lui à Mikambaï, avait garanti en mon nom l'accomplissement exact de chacune de mes promesses: ainsi il ne pouvait rester la moindre méfiance, et le conseil se termina par la résolution de partir le lendemain, avant le jour. Chakrilof, après s'être occupé de nettoyer nos armes, et de mettre en ordre l'équipement des chevaux, se coucha sur un tapis dans le coin le plus sombre et le plus frais de la chambre des hôtes; faute de mieux, il se mit à fumer et à réfléchir, bien content qu'on nous eût laissés seuls.

Dans les bourgs aphkhaz les maisons sont dispersées sur un vaste espace, par petits groupes, répondant au nombre des familles. Les habitants se réunissent assez rarement et s'observent l'un l'autre, de loin, tâchant, par esprit de convenance, de réfréner leur curiosité et leur méfiance, qui les portent à se mêler des affaires du voisin. Quoique Hadji-Solomon ne pût cacher à personne qu'il avait un visiteur, le respect qu'il inspirait aux paysans d'Anoukhoua était tel que personne n'osa tenter de s'informer qui nommément il avait reçu sous son toit. Vers le soir, notre repos fut troublé inopinément par des pas de cheval au voisinage de la kounakhskaïa. Les gens s'émurent, et Mikambaï, qui était allé au-devant des hôtes, revint bientôt avec trois montagnards étrangers. Son visage portait l'empreinte d'une angoisse secrète, preuve que ces hôtes étaient venus mal-à-propos. Il n'y avait autre chose à faire que de les recevoir et de différer notre voyage jusqu'après leur départ. Les nouveau-venus furent placés dans un autre coin de la chambre, heureusement pour nous très grande et fort sombre. Suivant l'usage, Mikambaï reçut leurs fusils et, au lieu de les suspendre dans la chambre, les fit emporter dans sa demeure, ce qui, dans les habitudes tcherkesses, pouvait signifier ou que le maître de la maison prenait, par amitié,

sous sa responsabilité la sécurité des visiteurs sous son toit, ou que, faute de les connaître, il ne se fiait pas à eux. Bagry, qui vint ensuite, n'eut pas plus tôt vu ces gens, qu'il s'informa de leur santé et les traita en connaissances intimes. Je compris alors l'ennui de Mikambaï, car c'étaient des gens de Pskhö. Après le souper nous nous couchâmes pour dormir, aux mêmes places où nous étions assis; nous passâmes la nuit et le jour suivant tout entier avec ces gens. d'un air d'imperturbable indifférence, comme si nous ne nous voyions pas les uns les autres et ne nous souciions nullement des voisins que Dieu nous avait envoyés. Pourtant je suis certain qu'ils avaient compté chaque boucle de nos courroies, qu'ils savaient combien nous avions de cartouches à la poitrine, et nous aussi, à leurs habits, à leur armure, à leurs manières, nous tâchions de deviner ce que nous devions espérer ou craindre de leur part. Vers le soir ils allèrent du côté de la mer, où, disaient-ils, ils devaient voir des parents à eux. dans le district d'Abjib. Peut-être avaient-ils là de la famille, peut-être aussi y allaient-ils dans l'intentiou toute naturelle de s'emparer en route de ce qui leur tomberait sous la main, garçon, fille, cheval ou vache: cela ne nous regardait nullement. Une seule chose nous intéressait: nos directions étaient-elles différentes, ces gens allaient-ils réellement à la mer, comme nous vers les montagnes, et pouvions-nous être sûrs de ne pas nous rencontrer à Pskhö? Après les avoir suivis longtemps de l'œil, nous vîmes avec plaisir qu'ils se dirigeaient loin de nous à l'O.

Il faisait encore tout-à-fait sombre, quand Hadji-Solomon nous fit lever et nous engagea à monter à cheval au plus vîte, afin d'être sortis d'Anoukhoua avant le point du jour. La nuit cependant ne lui paraissant pas garantir suffisamment le secret de notre départ et de la direction de notre route, il nous conduisit d'abord par le bas de la montagne, dans un sens absolument opposé, puis, quand nous eûmes contourné le bourg, à travers bois, il nous ramena le matin dans notre vraie direction. Escaladant alors la montagne à pic, par un sentier si étroit que nous devions aller à la file l'un de l'autre, Khatkhoua et Bagry en tête. parce qu'ils connaissaient mieux la route, moi et Mouty nous suivions, après Hadji-Solomon, et la queue était formée par les deux serviteurs de Mikambaï. traînant sur leurs épaules les sacs de millet, les outres de lait aigre et une marmite, et chassant deux moutons destinés à notre nouriture jusqu'à la première habitation, située à trois marches en avant. J'ai déjà décrit Bagry; sur Khatkhoua, notre guide principal, j'ai été trop laconique. Ce dernier, vieillard plus que septuagénaire, ayant passé la majeure partie de sa vie non sous un toit. mais en plein air, à voyager, à chasser dans les montagnes; haut de taille. maigre, endurci contre les fatigues et les dangers, toujours calculant et de sang-froid, tireur sûr de son coup, nul en Aphkhazie, mieux que cet homme de fer. ne connaissait les sentiers des montagnes, les abris cachés où l'on pouvait se bien défendre contre l'ennemi et les intempéries: c'était un chasseur sans pareil. Son visage brûlé et tout ridé semblait ne respirer que la dureté, mais en le

regardant de près on y trouvait un air de bonhommie, permettant de soupçonner son véritable caractère. Simple, au-delà de toute vraisemblance, ordinairement taciturne, il répondait brièvement et par saccades aux questions, mais avec cela il était toujours en mouvement et agissait plus que les autres. Pour lui, point de fatigue: il se levait le premier, se couchait le dernier, examinait avec attention les environs du gîte choisi pour la nuit, remarquait tout et des moindres indices, invisibles pour d'autres, tirait les plus sûres conclusions. Son expérience, son coup-d'œil exact en ce qui tient à la vie de montagne, sa connaissance des animaux sauvages, qu'il chassait depuis son enfance, lui donnaient une telle valeur, que pas un ne disputait avec lui, et que Mikambaï lui-même se soumettait aveuglément à son opinion.

Nous poussâmes en avant, durant quelques heures, respirant sans soucis la fraîcheur des montagnes, admirant les beaux panoramas qui se succédaient devant nos yeux; le soleil, déjà haut sur l'horizon pur et sans nuages, couvrait la nature de ses brûlants rayons. Nous étions charmés de marcher à l'ombre des bois épais, très rarement entrecoupés de petites plaines à fraîche verdure, émaillées de mille fleurs et de buissons aux baies mûrissantes. Plus nous nous élevions sur la montagne, plus Khatkhoua observait attentivement la route, le bois et l'herbe. Notre chemin étant venu à croiser un sentier, il nous fit arrêter, regarda avec soin chaque buisson, fit quelques centaines de pas dans le sentier latéral, et satisfait de son examen, revint en branlant la tête, ce qui signifiait: allons en avant Vers midi il explora de nouveau la surface pierreuse de notre route, coupée par de petits ruisseaux, s'arrêta auprès de l'un d'eux, où le sol était un peu foulé, se baissa à terre, l'examina et dit: „Des chevaux sont passés par ici, il y a peu de temps. Combien y en a-t-il, où vont-ils? reprit Hadji-Solomon, inquiet. Nous le saurons plus tard, dit Khatkhoua," et nous continuâmes quelque temps d'aller.

Tout d'un coup notre homme s'arrête de nouveau, et tendant vers le sentier son bâton à pointe de fer, dit quelques mots à Mikambaï, qui aussitôt descendit de cheval; nous aussi, avec eux, nous explorâmes le terrain, où, malgré mon peu d'habitude, je pus cependant apercevoir de légères traces de fers de cheval. Je compris que l'on attachait à ces traces une certaine importance, sans voir encore le rapport qu'elles avaient à notre voyage. On se rapprocha, pour délibérer. Mouty, qui parlait un mauvais russe, servait de truchement; Mikambaï discourut le premier, et déclara que les traces découvertes par nous, et qui ne montraient pas plus de trois chevaux, appartenaient probablement aux Médoveïefs qu'il avait hébergés. (C'est sous ce nom générique qu'étaient connus les gens de Pskhô[1]), d'Akhtchipsou et d'Aïbaga, qui nous avaient si bien donné le

---

1) Pskhou, Pskhoou, aux sources du Bzyb; Akhtchipsou, plus à l'O., à celles du Mzymta; Baga, au S., sur le cours de ce dernier; Abjib, canton entre le Samourzakhan et la Tsébelda.

change à l'égard de leurs projets, et qui avaient gagné par un détour la route de Pskhö, au lieu de se rendre dans l'Abjib); qu'on n'agissait pas de la sorte sans motif, qu'il y avait là-dessous une trahison, et qu'il trouvait nécessaire de regagner Anoukhoua. A cet avis je m'opposai de toutes mes forces; j'exposai que ces Médoveïefs n'avaient pu deviner qui j'étais, ni flairer notre projet de passer par Pskhö, à moins qu'un des nôtres, ce que je ne pouvais supposer, ne leur en eût donné connaissance. En même temps Mikambaï regardait de travers Bagry, qui, jouant tranquillement avec le poignard dont je lui avais fait cadeau, dardait des regards de soupçon sur les jeunes serviteurs d'Hadji-Solomon, occupés de leurs sacs et de leurs moutons. Difficile de deviner ce que signifiaient des traces muettes: soit un hazard, sans aucun rapport avec nous, soit peut-être un naïf bavardage, qui avait mis quelqu'un sur la trace de nos projets. Chacun ayant pris Dieu à témoin de son innocence, je m'adressai enfin à Khatkhona, qui se taisait, pendant que les autres discouraient et se disputaient bruyamment. „Ici, me répondit-il en montrant les traces, ce n'est pas une grande route, où l'on passe journellement; les trois chevaux qui ont passé la nuit à Anoukhoua sont revenus à Pskhö; on l'a vu, ça n'est pas bon. — Qu'est-ce que cela prouve? Il n'est pas écrit sur mon visage que je suis Russe; on a pu me prendre pour un Kabardien, dis-je. — Pour un homme de Pskhö, Russe ou Kabardien c'est tout un. Demande à Bagry si l'on peut se fier à ses connaissances d'hier.“ Bagry ayant fait un signe de tête négatif, je remarquai l'étonnante absence sur la route de ces traces qui marquent d'ordinaire le passage des chevaux. „Tant pis, c'est une preuve que ces gens les ont effacées, comme fait le renard avec sa queue. En montagne les chemins sont étroits, nous ne sommes que sept, et les bandits abondent à Pskhö; nous ne devons pas aller à Pskhö; nous ne devons pas aller à Pskhö. J'ai dit.“

Tous ayant adopté l'avis de Khatkhoua, moi qui y trouvais quelque chose bon, je ne pouvais cependant renoncer à l'idée de marcher de l'avant, et m'adres de nouveau à lui, en exigeant formellement qu'il nous indiquât une autre ro entre Pskhö et la Tsébelda, celle-ci nous faisant faute. J'ajoutai qu'on se querait de nous, quand on saurait que résolus à franchir les montagnes, n étions partis et avions battu en retraite, en voyant que nous n'étions pas seuls braves fréquentant la montagne, sans leur nourrice. Khatkhoua, l'air r frogné, dit connaître un autre chemin et vouloir bien nous y conduire, mais n prévint qu'il était difficile, long, peu abordable pour les chevaux et traver des contrées inhabitées. A force de plaisanteries sur mes compagnons, j'éve leur amour-propre. Mikambaï ayant remarqué que par-là les provisions n manqueraient, Khatkhoua répliqua qu'avec un fusil la mort de faim n'était p craindre, là où il y a des chèvres, des touris et des adombeïs, c'est ainsi que Aphkhaz appellent le zoubre — aurochs — vivant dans de profonds ravins, la pente N. du Caucase, aux sources de l'Oroup et des deux Zélendchouks. kambaï n'osant plus résister, tous furent d'accord pour prendre la route qu'i

querait Khatkhoua. Tournant à droite de notre précédente direction, nous traversâmes un défilé profond et commençâmes à gravir une haute montagne, sans chemin tracé, à travers une forêt épaisse, vierge de tout passage depuis la création. Khatkhoua et Bagry, marchant encore en tête, faisaient à la hache certaines entailles sur des arbres, afin de ne pas nous perdre en cas de retour, si nous nous égarions dans le bois. Les rayons du soleil perçaient à-peine l'épaisseur du fourré, encombré d'arbres renversés par les tempêtes, qui à chaque pas empêchaient les chevaux d'avancer. Parfois nous mettions des heures entières à tourner ces obstacles naturels, à nous frayer par-dessus eux une route avec la hache. Notre première journée se passa tout entière sur cette crête aride, sans une seule goutte d'eau à boire, par cette chaleur dévorante. Les deux Aphkhaz chargés de nos provisions étaient restés en arrière, dans le bois, sans que nos cris et les coups de fusil se fissent entendre d'eux: nous n'avions donc pas même de lait aigre pour nous désaltérer. Mikambaï, ne comprenant pas comment ils nous avaient perdus, était tout près de les croire en fuite. En tout cas, comme il fallait les retrouver, nous en chargeâmes Bagry, qui dut battre en retraite, en suivant nos traces et les marques de Khatkhoua sur les arbres. Ce ne fut pas, ce jour-là, la dernière de nos mésaventures, qui produisirent une fâcheuse impression sur les Aphkhaz superstitueux, y voyant un triste pronostique. Le cheval de Mouty, ayant perdu pied, roula du haut d'un escarpement, de plusieurs dixaines de sajènes. Les buissons qu'il rencontra dans sa chute lui sauvèrent la vie, en ne détériorant que la selle. D'abord au désespoir, Mouty voulait rentrer chez lui, puis il se calma, non sans garder un air sombre, au souvenir de cet accident. Mikambaï marmottait incessamment des mots inintelligibles, m'accusant, à ce qu'il semble, de tous nos malheurs et invoquant le secours d'Allah. Khatkhoua, par habitude, et moi par fierté nous gardions le silence. Épuisés par une marche pénible et par la soif, nous nous arrêtâmes vers le soir, pour passer la nuit, on comprend dans quelle disposition d'esprit. Au bout de deux heures la voix de Bagry nous annonça son approche, et bientôt nous le vîmes à notre foyer, lui, les deux serviteurs de Mikambaï, le lait et les moutons. Nous apprîmes que ces gens nous avaient perdus de vue en poursuivant les moutons, qui s'étaient écartés dans un mauvais pas. Tout paraissait donc pour le mieux, l'eau seule manquait. Personne ne savait où en trouver, et ne consentait à y aller, dans l'obscurité. Après en avoir causé avec Khatkhoua, qui se souvenait d'une source dans le voisinage, Bagry consentit, pour trois ducats, à faire cette tentative nocturne de casse-cou, en dévallant de la montagne le long de rochers, paraissant inaccessibles pour d'autres que des bêtes sauvages; nous attendîmes longtemps qu'il revînt avec une outre de peau de chèvre, pleine du liquide désiré. Quand nous eûmes fait cuire le millet et le mouton, l'on soupa, et l'on se mit à dormir, enveloppés dans les bourkas, le fusil près de soi, dans son étui, pour le garantir de l'humidité. Les chevaux, trois pieds liés, paissaient au voisinage. Les montagnards, pour ôter aux che-

vaux la possibilité de s'enfuir un peu loin et de faire des bonds rapides, emploient le moyen, aussi simple que commode, de leur lier trois pieds; à cet effet ils ont deux larges et solides courroies, l'une plus longue que l'autre, réunies ensemble sous la forme d'un T latin; aux extrémités desquelles se trouvent des boucles, formées de petites courroies, agrafées par des chevilles en os. Les deux pieds de devant sont maintenus par la courroie courte, un peu au-dessus du garrot, et l'extrémité de la longue s'attache à un des pieds de derrière, au-dessus du genou. Les boucles et chevilles permettent de dégager l'animal en une minute, chose d'importance capitale pour le montagnard, souvent obligé, en cas d'alerte soudaine, à monter à cheval sans perdre de temps: aussi ne sort-il jamais sans sa triple courroie, attachée à la selle. Avant de se coucher, Mikambaï distribua les tours de veillée durant la nnit, précaution dont il aurait pu vraiment se passer, puisque Khatkhoua ne dormait jamais que d'un œil. Dans la suite de nos bivouacs nocturnes j'ai souvent eu l'occasion de me convaincre qu'au moindre frémissement des buissons cet homme, sans lever la tête, avait déjà tourné son regard du côté d'où venait le bruit, et sa main s'était machinalement portée à la crosse de son fusil.

Le lendemain nous cheminions encore à travers une forêt feuillue, où dominaient les chênes, les karagatch, les frênes, les platanes et les tchindars, surmontant une bande riche en châtaigniers et en noyers. Quoique les montées fussent plus raides, que les défilés se resserrassent à vue d'œil, cette marche s'accomplit sans aucun accident; le temps, qui était magnifique, nous permit de prendre une bonne avance. On pouvait, en droite ligne, de la côte maritime au faîte de la crête neigeuse, estimer la distance à 60 ou 70 verstes, mais les détours que nous avions dû faire avaient allongé notre excursion jusqu'à 120 verstes au moins, et l'exiguïté de nos provisions, calculées d'abord pour trois marches, nous forçait à nous hâter.

Le troisième jour nous escaladâmes une élévation couverte de pins, d'une telle hauteur, que je n'avais jusqu'alors rien imaginé de pareil, où nous fûmes atteints par un orage affreux. Au premier effort du vent, le bois entier retentit d'un fracas assourdissant et d'un frémissement général, comparable à celui de la fièvre. Des pins d'une grosseur incroyable, mesurant cinq brassées et plus, tremblèrent sur leurs racines; de jeunes arbres, courbés et broyés comme par la foudre, couvrirent le sol de leurs branches, dispersées dans toutes les directions. Moi, qui jamais n'avais couru pareil danger, dans une forêt, par un tel orage, je n'en comprenais pas la grandeur: ce furent mes Aphkhaz qui m'ouvrirent les yeux, en criant Allah, Allah, et courant au plus prochain rocher, où ils se tinrent à l'abri, tant que dura la rage des éléments. Les ravages exercés dans le bois me firent comprendre à quoi nous eussions été exposés sans le voisinage du rocher sauveur. Partout gîsaient des arbres gigantesques, brisés, écharpés du haut en bas, arrachés de terre avec leurs racines; la forêt était littéralement jonchée de branchages et de têtes d'arbres abattues.

Les quatrième et cinquième jour nous passâmes à travers les rochers de la vallée du Goumista, aux sources de la Tchagolta, affluent du Kodor. Un sentier étroit, où nos chevaux trouvaient à-peine place pour leurs pieds, dégradé en plusieurs endroits par la pluie, encombré ailleurs d'énormes pierres glissantes, suivait en corniche le faîte d'un abîme sans fond. Nous marchions à pied, chassant en avant nos chevaux, qu'il eût été dangereux de conduire par la bride; d'ailleurs ils marchaient plus volontiers seuls aux mauvais endroits, derrière le mulet de Mikambaï, qu'ils reconnaissaient instinctivement comme un indicateur sûr du chemin dans la montagne.

Après avoir tourné vivement à gauche de la source de la Tchagolta, vers celle du Bzyb, nous n'atteignîmes que le 7° jour la crête principale, couverte d'une neige éternelle; la veille encore nous avions fait plus d'une demi-marche dans la neige ramollie par le soleil de juin, en mille filets d'eau glacée, courant dans toutes les directions, puis se réunissant pour former un ruisseau plus considérable, tombant enfin en bruyantes cascades dans un ravin profond, origine du Bzyb. Pendant que nos pieds barbottaient dans la neige et dans l'eau froide, un soleil brillant dardait ses rayons sur nos têtes. Abritant nos yeux sous les flocons de laine de nos bonnets d'agneau, les sourcils teints en noir avec de la poudre délayée, afin de ne pas être aveuglés par la vive réfraction de la lumière du blanc linceul couvrant tout l'horizon visuel, nous avancions à pas lents, les pieds nus, ne retenant plus nos chaussures amollies. Il n'est pas étonnant que notre fatigue fût excessive, car le défaut de nourriture épuisait sensiblement notre viguenr. Les portions que nous avions dû conformer à nos provisions, pour ne pas être pris au dépourvu, pouvaient à-peine calmer notre faim, mais non réparer les forces que nous dépensions chaque jour en marches forcées. Ayant mangé la veille notre dernier morceau de mouton, n'ayant plus de lait depuis longtemps, il ne nous restait plus qu'un peu de millet, que Mikambaï réservait comme dernière ressource et, d'une main avare, en distribuait à chacun, le soir, une simple pincée. Bagry et Khatkhoua nous quittaient incessamment, pour chercher du gibier, et malheureusement n'en rencontraient pas; les touris qui se montraient de loin, sur les rochers, hors de la portée du tir, comme pour insulter à notre appétit, disparaissaient avec la rapidité de la foudre. Leur prudence est telle, qu'on ne peut les frapper qu'au moyen d'embuscades, sur les routins par où ils vont habituellement à l'eau, routins qui sont excessivement dangereux. C'est de jour qu'il faut observer leurs traces, le soir qu'on se met à les attendre jusqu'au matin, derrière un rocher, quand ils viennent boire; en pareil cas le chasseur, eût-il même deux fusils, ne peut tirer plus d'un coup, car avant qu'il ait visé pour la seconde fois, le troupeau est parti et hors de vue. Nous ménagions trop notre temps pour le dépenser à cette chasse difficile et souvent infructueuse, qui exige parfois plusieurs jours, employés à éventer de simples traces. Khatkhoua n'avait pas pris de chiens et, en temps ordinaire, n'aimait pas à chasser dans les montagnes avec un animal dont les aboiements

attirent l'ennemi et ne permettent pas de se dissimuler. S'éloignant de nous chaque matin dans ces deux derniers jours, il nous rejoignait, le soir, toujours les mains vides, et nous calmait par l'attente des adombeïs, que nous rencontrerions certainement, affirmait-il, sur le versant nord.

Nous passâmes la nuit en vue de la grande chaîne neigeuse, dans un bassin de verdure luxuriante, borné de tous côtés par de hauts rochers et préservé contre les avalanches par un épais fourré de pins. Au fond coulait un fort ruisseau. L'accès de ce lieu, parfaitement caché, n'était possible qu'aux prix de difficultés que, sans une urgente nécessité, nul n'était disposé à braver. Au dire de Khatkhoua, un ou deux chasseurs abazines et lui étaient seuls à connaître cette retraite et capables d'en trouver la route. Une énorme tombée de neige fraîche, qui avait eu lieu quelques jours avant notre arrivée, ne permettant pas de faire franchir la crête à nos chevaux, attendre que le soleil l'affaissât c'eût été une vraie folie, quand nous ne savions de quoi nous vivrions le lendemain : en conséquence il fut résolu de continuer notre voyage sans chevaux, de les abandonner sur le lieu de notre dernière couchée et d'y enfouir nos selles. Mikambaï, à son retour, emmènerait nos chevaux en Aphkhazie.

Échappés de notre bassin avant le lever du soleil, nous continuâmes à gravir la montagne sur l'escarpement neigeux qui barrait notre route, comme une muraille d'une immense hauteur, sans chemin tracé, sans retrait où prendre haleine. Armés de leur long bâton de voyage, garni de fer aux deux extrémités, les Aphkhaz ouvraient la marche, sondant la neige, qui cache parfois des failles où l'on peut tomber et se perdre. Marchant à la file l'un de l'autre, nous tracions un étroit et profond sillon à travers la neige friable, qui nous couvrait au-dessus de la ceinture. En non moins de cinq heures d'ascension, avançant lentement. sans élever la voix, de peur de provoquer l'avalanche, qui en certains endroits pendait sur nos têtes, nous atteignîmes un plateau de neige unie, large d'environ 500 sajènes, d'où la vue planait sur les deux versants. A droite et à gauche de nous s'élevaient des roches dentelées, d'une blancheur éblouissante : en arrière, la ligne noire des montagnes de l'Aphkhazie et la ligne bleue de la mer ; en avant, des rochers, des crêtes boisées, les contreforts herbus de la chaîne principale, à travers lesquels scintillaient, en rubans argentés, le Kouban et ses affluents. Le temps était magnifique, pas un nuage au ciel, pas un souffle dans l'air, partout le calme, une vive lumière éclairait l'horizon, au voisinage et dans le lointain. Apercevoir du même point la mer Noire et les steppes de la ligne du Caucase, d'une hauteur certainement de 11,000 pieds, au-dessus de la mer, c'était splendide. La selle de la grande chaîne, que nous avions traversée, se dessinait entre les sources du Bzyb, coulant vers la mer Noire, et du Grand-Endjik, affluent du Kouban, que les Russes ont transformé, par assonnance, en Zélentchouk. Partis le ventre vide, nous sentions, après une pénible ascension, le besoin irrésistible de nous réconforter. Les Aphkhaz donc apportèrent quelques brassées de brindilles et, ayant allumé du feu sur une pierre sans neige, ils

firent cuire la moitié du millet restant en sac, dont chacun de nous reçut trois pincées. Il fallait s'en contenter pour longtemps, parce que quatre étapes nous séparaient de l'aoul le plus voisin, des Bachilbaïefs [1]), où Mikambaï avait un ami, qui lui permettait de s'y montrer.

Le soleil avait dépassé le midi quand nous atteignimes le versant N. A la limite [2]) se dressait une masse granitique, sans neige, tout-à-fait semblable à un grand autel, dont le sommet, un carré d'environ 3 sajènes, était accessible par des degrés taillés dans la pierre. Au centre du plateau, un enfoncement rond, en forme de marmite. Le rocher est consacré à l'esprit protecteur des montagnes. Nos Aphkhaz grimpèrent là, et chacun d'eux déposa un objet dans le trou: soit un couteau, un briquet ou une balle, et me forcèrent à y mettre, à mon tour, quelques menues monnaies, afin de nous concilier l'esprit de la montagne, faute de quoi, disaient mes guides. il nous engloutirait sous la neige, au moment de la descente, ne nous enverrait pas de gibier, ou nous livrerait à nos ennemis. Le trou était à moitié encombré de vieilles monnaies, de fers de flèches, de poignards rongés par la rouille, de canons de pistolets, de balles, d'agrafes ou d'anneaux de femmes. Aucun montagnard ne traverse la crête sans faire une offrande à l'esprit des montagnes, et l'on peut assurer que pas une main étrangère n'osera attenter à ce qui lui appartient.

Quand il fallut descendre vers le défilé du Zélentchouk, ne voyant pas de chemin, distinguant seulement une arrête de neige sans fin, polie, blanche, unie, où il semblait que le pied ne saurait où se fixer, je restai en suspens, ne sachant par où commencer. Voyant mon embarras, Khatkhoua me prit par la main et m'attira derrière lui, en criant: „Fais comme moi.“ Le corps hardiment cambré en arrière, broyant sous mes talons la fine écorce glacée, couvrant une neige molle, nous nous lançâmes sur la pente, avec une vitesse telle, que les mottes de neige ébranlées par notre passage n'avaient pas le temps de nous atteindre. En quelques minutes une hauteur qui avait exigé bien des heures se trouva franchie. Après la descente de la crête principale nous rencontrâmes d'abord une large vallée neigeuse, puis nous arrivâmes au voisinage d'un haut bois de pins, limite de la neige. Au même moment retentirent dans les montagnes des roulements de tonnerre, bien que pas un nuage ne se montrât dans le ciel. Dès le premier bruit nos guides s'arrêtèrent, levèrent les yeux et se mirent à fuir de côté, en hurlant, comme d'ordinaire, Allah, Allah, avec une telle rapidité que je ne pouvais les suivre. Je comprenais, sans m'en rendre compte, que nous étions menacées de quelque effroyable danger; cependant le bruit lointain se rapproche, éclate avec une sonorité étourdissante, nous sommes pendant quelques instants atteints et enveloppés, comme tout le voisinage, d'une fine poussière d'argent. Quand l'air se fut dégagé de cette poussière, nous vîmes

1) L'une des 9 petites communautés des Abazines, entre l'Ouroup et la Sagouaché.
2) Entre les sources du Grand-Zélentchouk et de la rivière de Maroukh.



non loin de nous une masse de neige, qui n'y était pas auparavant: pas n'est besoin de dire que c'était une avalanche. Remis de notre frayeur, nous nous réfugiâmes dans le bois qui nous cachait le défilé du Zélentchouk. En me retournant du côté de la montagne d'où nous étions partis, j'aperçus le spectacle le plus grandiose qui m'ait apparu durant ce voyage. Une enveloppe de neige, haute de plusieurs dixaines de sajènes, dominée par la cîme de la montagne, s'arrêtait comme tranchée devant le défilé, et de sa base, minée comme une profonde caverne, saillait en grondant une immense cascade, d'au moins 30 sajènes, origine du Zélentchouk. Nous réussîmes à atteindre le défilé avant la nuit, en franchissant pas à pas les fragments de rochers et les masses de pierre dont l'entrée était encombrée. Arrivés à une place un peu unie et couverte d'herbes et d'arbrisseaux, nos yeux cherchèrent un endroit commode pour y passer la nuit. Les pierres et les arbres renversés nous forçaient à traverser incessamment un ruisseau rapide, et dont la profondeur ne dépassait pas le genou, mais qui couvrait un large espace. Khatkhoua nous quitta après la première traversée, pour se mettre en quête des adombeïs et des touris. Le peu de succès de ses précédentes tentatives ne nous inspirait pas, à vrai dire, la confiance de le voir réussir, et nous étions dans une triste disposition d'esprit; fatigués, affamés, sans chevaux, ayant en perspective quelques jours de marche sans nourriture, notre sort n'avait rien qui nous portât précisément à la joie. La nécessité, l'amour-propre, soutenaient en moi un reste de bonne humeur, afin de ne pas m'amoindrir aux yeux des Aphkhaz et me livrer à un découragement moral, qui, faute d'habitude, m'aurait enlevé mes dernières forces physiques. Je tenais bon et faisais le possible pour relever les espérances de mes compagnons.

A-peine avions-nous traversé le ruisseau, avec de l'eau jusqu'au genou, soudain un coup de fusil retentit dans le bois et fut répété par le grondement des échos de la montagne. Nous frémissions: „C'est le fusil de Khatkhoua qui a parlé, s'écria Hadji-Solomon; il ne perd pas sa poudre. Un coup, c'est du gibier; s'il réitère, c'est qu'il a rencontré un ennemi.“ Notre incertitude ne dura pas longtemps. Au bout de quelques minutes nous entendîmes dans le bois un bruit de pas rapides, qui se rapprochaient, accompagné d'éclats de branches brisées par une force supérieure; puis, à la distance d'une bonne portée de fusil, passa devant nous un troupeau d'adombeïs effrayés, précédés par un mâle, d'une grosseur prodigieuse. Les fusils brillent, tirés instantanément de leurs fourreaux, la poudre gronde, et le taureau, que tous visaient, comme d'un commun accord, fait un bond énorme et s'enfuit du côté opposé; tout le troupeau, 20 veaux et vaches se précipitent sur ses traces. Recharger en pleine course, nous lancer vivement à leur poursuite, comme si nul de nous n'avait de raison de ressentir la fatigue, cela ne nous empêcha pas de perdre de vue le troupeau, plus agile que nous. Le sang qui rougissait l'herbe témoignait bien que tous nos coups n'étaient pas perdus, mais au lieu de nous consoler de notre nouvelle mésaventure, il ne fit que redoubler notre chagrin. Ce soir-là les sombres physio-

nomies de mes compagnons portaient l'empreinte de la désolation. Sans mot dire, nous nous apprêtions à dormir. Quelques-uns regardaient de côté le sac aux derniers grains de millet, que Hadji-Solomon avait pendu à sa propre ceinture, déclarant nettement qu'il ne permettrait à personne d'y toucher avant le paroxysme de la famine, dût-il les défendre le pistolet à la main. Khatkhoua seul, conservant son air habituel, nous raconta avec sang-froid, qu'il avait tiré sur l'adombeï, l'avait, croyait-il, atteint dans le flanc; que l'animal s'était sauvé comme si la balle ne l'avait pas touché, mais qu'il ne perdait pas l'espoir de s'assurer s'il était réellement ensorcelé, ou s'il y avait simplement trahison de ses yeux et de son fusil. Après cela, nous ayant aidés à dresser notre lieu de repos et à allumer du feu contre les bêtes féroces, tous étant couchés, il prit son fusil, sans mot dire, et descendit vers le Zélentchouk. Moi qui n'étais pas habitué, comme je l'appris plus tard, à supporter la faim, je fus longtemps à m'endormir. Quand la fatigue eut enfin pris le dessus, j'allais m'oublier, mais il était dit que je ne devais pas reposer cette nuit. Mikambaï nous réveilla tout doucement, et enjoignit d'éteindre le feu. Devant nous se trouvait l'infatigable Khatkhoua qui, taciturne à l'ordinaire, nous emmena du côté où il était allé seul. Après une bonne heure de marche, il nous fit traverser le ruisseau et nous établit derrière un tas de pierres; chacun de nous eut sa place marquée et son instruction, pour viser à la poitrine ou à la tête l'animal chef du troupeau. En effet, malgré la nuit, Khatkhoua avait dépisté le routin par lequel les adombeïs allaient d'habitude s'abreuver. A la piquée du jour nous remarquâmes sur la montagne certains points noirs mobiles, descendant lentement vers l'eau et prenant, à mesure qu'ils se rapprochaient, la forme de plus en plus reconnaissable de bêtes à cornes: c'étaient les objets de nos longs désirs, les adombeïs. Chapeaux bas et caché derrière les pierres, car ces animaux, très irritables, sont prêts à décharger leur colère sur l'homme, nous visions, en retenant notre haleine, de peur de perdre de nouveau, par un faux coup, un gibier dont dépendait pour nous la question d'être ou non rassasiés durant plusieurs jours. A la tête du troupeau s'avançait, tête baissée, un mâle énormément puissant. Quand il s'approcha de l'eau et se préparait à boire, nous lâchâmes le chien, presque en même temps, et sept balles l'atteignirent d'ensemble, à la poitrine et à la tête. L'animal chancelle et tombe avec un sourd rugissement; tout le troupeau se disperse, avant que nos carabines soient rechargées. On peut se figurer avec quelle joie nous nous précipitâmes sur le gibier dans lequel il était facile de reconnaître notre adombeï de la veille au soir. Sept balles, qui l'avaient atteint par-devant, et quatre blessures provenant de notre tir au juger de la veille, qui n'avaient pas empêché le monstre de rester sur pied jusqu'au matin, malgré la perte de beaucoup de sang: voilà ce que nous découvrimes.

Ayant dressé notre bivouac sur le théâtre même de la chasse, les Aphkhaz se hâtèrent d'allumer le feu, d'écorcher et de dépecer la bête; en une demi-heure le reste du millet fut cuit et une partie de foie énorme rôtie sur des charbons.

Une fois rassasiés, nos Aphkhaz étaient transformés; dans leur gaieté ils se trouvaient capables de tout entreprendre, sans tenir compte des difficultés ni du péril. Ayant de la viande pour longtemps, nous ne songions ni au millet, ni au sel, qui nous manquaient, parce que sans cela on pouvait vivre et narguer la mort par la famine : ainsi la nécessité de nous hâter vers les aouls bachilbaïefs avait disparu. En nous rappelant nos chevaux, abandonnés au chances du hazard de l'autre côté de la montagne, nous commençâmes à les regretter. Ils pouvaient, sans doute, survivre jusqu'au retour de Mikambaï, mais aussi être dérobés; en outre, il était bien plus agréable d'aller à cheval durant quatre ou cinq jours, que de marcher à pied. Pour Hadji-Solomon, surtout, c'était un vrai chagrin que de se séparer d'un mulet, sur lequel, la tête ceinte d'un turban et avec sa longue barbe grise, il avait tout l'air d'un respectable éfendi, avantage à considérer dans les montagnes. Il se rangea donc immédiatement à ma proposition, de nous arrêter sur le Zélentchouk et de tenter de faire traverser la neige à nos chevaux. Quand j'eus promis de donner cinq ducats par homme, il me fut aisé, avec l'aide d'Hadji-Solomon, de décider Bagry, Khatkhoua et les deux paysans de Mikambaï, d'aller de nouveau, à travers la montagne, à la recherche des chevaux. La route que nous avions foulée dans la neige fluide du versant S., facilita beaucoup la besogne, et Khatkhoua trouva possible d'amener les bêtes par un détour. Mikambaï, Mouty et moi, nous dûmes rester près du Zélentchouk et surveiller le cadavre de l'aurochs. Le lendemain au matin, avant le lever du soleil, Khatkhoua et son monde partirent, non sans prendre pour la route une bonne provision de chair rôtie. Deux jours nous les attendîmes confortablement, sous l'abri dressé par les Aphkhaz, avec la peau de la bête, tendue sur des bâtons. Pour Mikambaï et Chakrilof, ils s'occupèrent de notre gibier, le coupèrent par morceaux, qu'ils firent rôtir et bouillir, et me régalèrent de leur cuisine. La faim apaisée, j'étais sensible au manque de pain et surtout de sel, dont l'absence me faisait trouver sans goût la chair rouge et coriace de l'aurochs. Comme il n'y avait pas à critiquer, à parler de friandise, il fallait remercier Dieu de cette nourriture, sans laquelle notre voyage aurait pu prendre une fort triste tournure. Le troisième jour, le mulet et nos deux chevaux furent ramenés. tellement épuisés, qu'à-peine se tenaient-ils sur leurs jambes. Hommes et chevaux ayant besoin de se refaire, nous restâmes encore un jour sur le Zélentchouk et nous mîmes ensuite en route, non sans emporter une raisonnable provision de viande cuite et rôtie. Je voulais réserver la dépouille et la tête de l'aurochs et les porter sur la Ligne, afin de prouver que ces animaux subsistent encore aussi bien dans le Caucase qu'en Lithuanie, ce qu'on ne voulait pas croire sur la seule affirmation des montagnards. Je suis le premier Russe ayant eu la chance de voir un aurochs caucasien et de lui donner la chasse. Sa taille énorme, sa couleur rougeâtre très foncée, sa vraie tête de bœuf, laineuse comme son poitrail, la robe polie de son arrière-train, ne laissent aucun doute sur l'analogie de sa race et de celle que l'on épargne dans la réserve déserte de Bélovej. Au Cau-

case l'aurochs se rencontre, ainsi que je l'ai dit, dans les forêts de pin confinant aux neiges éternelles, dans les défilés des deux Zélentchouks, du Kiafar et de l'Ouroup. On m'a plusieurs fois montré leurs repaires dans le cours de mon voyage, les routins tracés par eux le long des montagnes les plus escarpées, dont l'homme sait tirer parti, parce qu'ils conduisent sûrement à quelque défilé ou ruisseau, dans lequel ils vont se désaltérer. Mes Aphkhaz ne voulaient point entendre à porter sur la Ligne la totalité de la peau; aucun de nos chevaux, disaient-ils, n'aurait la force de la traîner un seul jour, et il faudrait bientôt laisser en route la peau et le cheval. Je dus donc bon gré mal gré me soumettre à la décision tout-à-fait pratique de mes guides, et ce ne fut pas sans chagrin que je vis détailler en courroies cette noble dépouille, qui nous avait abrités tous les sept, durant notre station sur la rive du Zélentchouk. J'avais recueilli encore, sur le versant S. et dans les défilés de la Goumista et du Bzyb, un grand nombre d'échantillons de pierres diverses, entre autres du qwartz, avec des traces de minérai d'or, dont j'avais rempli les sacoches suspendues à ma selle, que j'avais cachées ensemble, au lieu d'abandon de nos montures. Quand on me les apporta, sur le Zélentchouk, ces sacoches étaient vides, malgré mon instante prière de ne point toucher au contenu. „Où sont mes pierres, demandai-je aux Aphkhaz? — Où? Sur la neige de la montagne, répondit l'un d'eux. Le cheval était fatigué et s'en est débarrassé. Si tu aimes tant à ramasser des pierres, il n'en manque pas sur le Zélentchouk, et je t'en fournirai.“ A cela il n'y avait rien à rétorquer. Durant le voyage je devais me cacher des guides, pour prendre et inscrire mes notes, car je savais combien ils ont en haine et redoutent toute écriture, qu'ils regardent comme une invention diabolique. S'ils m'eussent vu écrire, ils n'auraient pas manqué, au moindre accident, de l'attribuer à ce grimoire pernicieux, confié par moi au papier, et il est difficile de prévoir jusqu'où les aurait poussés une haine superstitieuse.

Après le Zélentchouk nous gagnâmes le Kiafar [1]), à travers une haute crête de rochers, où se trouvait une ruine d'église, probablement géorgienne [2]), de l'époque de la reine Thamar; aux difficultés de cette marche se joignit un danger d'une nature particulière. Les rochers nombreux qui couronnent la crête reposaient sur des pentes ardues, veloutées, d'une herbe glissante; les failles qui coupent la montagne, et que nous devions suivre, en contournant les rochers, étaient encore pleines de neige dont la surface, amollie durant le jour, gelait la nuit et se couvrait d'une bonne écorce de glace. Ce n'était pas un mince danger, de franchir ces bandes neigeuses, parce qu'au moindre glissement on pouvait rouler dans un abîme effrayant. Là nulle trace de chemin. Pour le frayer, Khatkhoua et Bagry se lançaient ordinairement au pas de course sur la croûte gelée, qu'ils brisaient de forts coups de talons, en s'appuyant sur leurs bâtons à bout

1) A l'O. du Zélentchouk.
2) Byzantine.

ferré; les autres suivaient, en posant le pied dans les trous de la neige, et les chevaux, précédés du mulet, étaient conduits par une grande longe. Dans un certain endroit le mulet même, quoique excellent marcheur dans les montagnes, refusa d'avancer, montra les dents, frappa du pied et ne prit son élan qu'après que les hommes, passant à l'avant, eurent rendu le chemin moins périlleux. Étant descendus vers le Kiafar, nous sortîmes de l'étroit défilé d'où sort la source de cette rivière, et gagnâmes un pays accidenté de collines et coupé de petits bois, ainsi que d'une herbe vigoureuse, assez haute pour cacher un cavalier, des pieds à la tête. Du Kiafar nous devions aller à l'O. et tourner les contreforts les plus escarpés de la grande chaîne, les gravir par le S., le long de l'Ouroup, où vivaient alors les Bachilbaïefs, vers ses sources. Plus nous nous éloignions des hautes montagnes, plus mes Aphkhaz devenaient méfiants; l'affaire des hadjis tcherkesses, massacrés sur le Bzyb, ne leur sortait pas de la tête, et le voisinage des Kabardiens, vivant également sur l'Ouroup, mais plus bas que les Bachilbaïefs, les inquiétait fortement.

A la seconde étape depuis le Zélentchouk, nous ne fîmes pas de feu, pour ne pas attirer des visiteurs non-attendus, en outre nous ne marchions plus que la nuit et passions la journée dans des fourrés profonds, sans desseller les chevaux et la main toujours sur le fusil. Le cinquième jour nous nous jetâmes de nouveau dans la montagne et, par une marche forcée, en remontant l'Ouroup, ayant atteint le soir une sombre forêt, nous nous arrêtâmes, fort avant dans la nuit, dans une petite plaine, fermée d'un côté par un rocher à pic. Hadji-Solomon et ses Aphkhaz, craignant pour leur tête, refusèrent d'aller plus loin. A cinq verstes de là se trouvait le village de Mamat-Gireï Sid-Ipa, de la famille Marchani, ami de Mikambaï. Les Bachilbaïefs formaient l'une des neuf communes abazines, domiciliées sur le versant N. E. des montagnes, entre l'Ouroup et la Sagouaché, dont le langage et les noms de famille dominants prouvaient l'extraction abazine. Le berceau de leur race était certainement l'Aphkhazie, d'où ils avaient émigré, à une époque ancienne, par-delà Gagra, sur le versant N., par manque de terres et par suite de querelles intestines. Ces communes sont celles de Bachilbaï, de Tam, de Kizyl-Bek, de Chégireï, de Bag, de Barakaï, de Lof, de Doudaroukoua et de Biberd, toutes dépendantes des princes tcherkesses, tribu Adighé, qui en avaient fait leurs sujets et, pour cette raison, refusaient le titre princier aux Lof, aux Biberd, aux Doudaroukhoua et aux Marchani. Les princes Kakountza Besléneïefs, qui regardaient les Bachilbaïefs comme leurs vassaux, n'avaient perdu le droit de leur faire payer impôt que depuis leur soumission par les Russes. Comme je cite quantité de noms ayant la même finale, je crois devoir déclarer qu'en orient l'habitude est d'ajouter à chaque nom les mots „fils de,“ et que le géorgien *dzé*, le tcherkesse *ikou*, l'abazine *ipa*, le thathar *oghli*, indiquent la filiation: tels sont Kermoulidzé, Baslan-Ikou, Sid-Ipa, Pasvan-Oghli et autres.

Cette nuit même Mikambaï fit annoncer son arrivée et requérir des vivres

chez Mamat-Gireï Sidof, nom russe répondant à Sid-Ipa. Hadji-Solomon et moi nous désirions nous aboucher avec Sidof le plus tôt possible, afin de savoir de lui comment aller plus loin. Khatkhoua fut de retour avant l'aube, avec un serviteur de confiance, de Sidof, apportant une corbeille de diverses provisions et chassant devant lui deux moutons, de la part de la femme de son maitre, alors absent. Depuis quelques jours avant notre arrivée, ce dernier et tous les anciens Abazines et Kabardiens, ainsi que les frères Lof, étaient partis, pour conférer, du côté des Russes, à Jéleznovodsk, avec le chef du cordon du Kouban. Les Bachilbaïefs s'étaient soumis aux Russes depuis six mois, et les Lof, d'après les dires de l'un d'eux, étaient partis pour la Ligne depuis quelques semaines: il paraît donc qu'ils avaient aussi été admis au nombre des sujets russes, nouvelle fort peu agréable pour moi, parce que du moment qu'ils s'étaient donnés ouvertement à la Russie, les Lof ne pouvaient concourir au but de mon voyage vers la côte. En outre leur absence et le départ de Sidof et des autres anciens des Abazines, avec lesquels Hadji-Solomon avait des rapports, me faisait à moi et à mes Aphkhaz une position très peu enviable. En l'absence de son mari, la femme de Mamat-Gireï n'osait nous recevoir, car elle craignait pour la sûreté des Aphkhaz, à cause du kanly des Tcherkesses, conséquence du meurtre des pèlerins. Jusqu'à Jéleznovodsk la distance étant de 200 verstes, l'exprès qu'elle se proposait d'envoyer à son mari emploierait au moins trois journées, et nous ne pouvions attendre le retour de Sidof, quelque diligence qu'il fît, avant 7 ou 8 jours. La lettre de sauvegarde du prince Mikhaïl, adressée à Hadji-Djanseïd, ne rassurait nullement le vieux Mikambaï. „Les Kabardiens, bandits finis, répétait-il sans cesse, ne seront pas plus tôt avisés de notre présence, qu'ils abonderont ici, comme la neige sur la tête, sans s'inquiéter d'un Chakrilof, sujet du prince, ni d'une lettre qu'il porte sous son aisselle. Ils ne demanderont ni lettre, ni explication, mais seulement du sang aphkhaz.“ Hadji-Solomon avait beau se fâcher, il ne restait d'autre parti que de demeurer dans le bois jusqu'au retour de Sidof ou à l'arrivée des Lof, auxquels il pourrait me remettre sain et sauf, suivant son engagement, ou bien il s'ensuivrait à coup sûr un débat avec le prince, la perte des gratifications en argent, si péniblement gagnées, compliquée d'une affaire très désagréable avec les Russes.

Sous la pression d'une fâcheuse nécessité, Mikambaï se contenta de transmettre, par le moyen du Bachilbaïef à la femme de Sidof, la recommandation d'expédier sans perdre une heure à son mari un exprès, auquel je promis en outre, de ma poche, une bonne récompense s'il remettait promptement ma lettre au général ***, sans en rien dire à personne. Ma dépêche, rédigée en allemand, afin qu'en aucun cas elle ne fût déchiffrée par les Tcherkesses, dont plusieurs savaient le russe, contenait l'exposition succincte de ma position et la prière de m'envoyer un des Lof, pour organiser mon passage de l'Ouroup sur la Ligne. Cette affaire réglée, nous songeâmes à pourvoir à la sûreté de notre bivouac pour un long temps, et reconnûmes que Hadji-Solomon avait fait preuve d'une

grande prévoyance. Le lieu où il nous avait amenés était tellement impénétrable, qu'un hazard malheureux ou la trahison pouvaient seuls le faire deviner par nos ennemis. Situé dans un épais fourré, loin de toute route, il jouissait d'un abri défensif, difficile à trouver ailleurs, le rocher dont j'ai parlé, qui le protégeait d'un côté. Ce rocher, haut d'environ 50 sajènes, à pic par en haut, s'enfonçait en terre par une pente où un ours, non un homme, eût pu prendre pied. A mi-hauteur on voyait une petite ouverture ronde, et tout auprès une longue fente horizontale, donnant accès dans une vaste caverne. De la plaine à l'ouverture un étroit sentier, à-peine visible et accessible seulement durant le jour, tant ce raidillon était dangereux. A une portée de fusil de la caverne, point d'arbres, point de pierres pouvant cacher un ennemi: impossible d'imaginer une forteresse mieux appropriée par la nature en faveur d'une faible garnison. Nous traînâmes dans la caverne selles, provisions, les deux moutons vivants, la chair de notre chasse, du bois et les outres du voyage, pour l'eau. La longue fente avait pour défense un parapet naturel, et des pierres, dont le fond de la caverne était rempli, pouvaient servir à barricader l'entrée. Des restes de bois charbonné, des lits d'herbes et la voûte enfumée attestaient que d'autres, avant nous, s'y étaient mis à l'abri contre un mauvais coup. Khatkhoua s'y démenait comme chez lui, tant il en connaissait chaque recoin. J'ai su depuis qu'elle avait souvent servi d'asile à des Aphkhaz et à des Médoveïefs, allant piller les Tcherkesses du versant N. En ce cas les Bachilbaïefs leur fournissaient des provisions, sans jamais les trahir, trouvant fort avantageux d'avoir sous la main des gens par l'entremise desquels ils pouvaient faire passer sur l'autre versant le bétail, ainsi que les hommes volés. Chez les montagnards le vol est estimé comme un métier très honorable, honteux seulement pour qui est pris sur le fait.

Quand notre ménage de la caverne fut arrangé, nous attendîmes patiemment la fin de nos aventures; le jour, nous flânions dans le bois, le fusil à la main, à la recherche des chèvres sauvages et des fraises, nettoyions nos armes, fumions le ventre au soleil, ce qui était le suprême bonheur pour les Aphkhaz. Nos chevaux paissaient dans la prairie, sous le regard d'un des hommes, un autre ne quittait jamais la caverne et d'en-haut observait les environs. Que pouvait-il apercevoir, dira-t-on, ayant la vue bouchée par les cîmes sombres des arbres du fourré? A cela je réponds que du vol et du cri des oiseaux le montagnard déduit assez sûrement ce qui se passe au plus profond de la forêt, et que ces signes lui suffisent pour éventer l'approche d'un ennemi. Pour la nuit nous rentrions dans la caverne, en barricadions légèrement l'entrée et éteignions le feu. Les chevaux, liés près du rocher, se trouvaient sous la protection de nos fusils. Les provisions de vivres ne nous manquaient pas, puisqu'on nous en apportait avant l'aube, afin que personne, dans l'aoul, ne soupçonnât les hôtes de l'autre versant cachés dans le bois. Mikambaï avait toujours dans la caverne du millet et du lait pour quelques jours, et épargnait notre réserve de moutons. Notre position était si bonne qu'avec sept fusils sûrs et une suffisante fourniture de poudre et de

plomb, qui ne nous manquait pas, nous ne craignions personne, pas même une centaine d'ennemis, pouvant tout au plus nous réduire par la famine. C'est ainsi que nous passâmes huit jours, sans autre aventure qu'une fausse alerte du soi-disant enlèvement de nos chevaux. Le fait était, que le gardien s'était endormi et ne les avait pas vus s'enfoncer dans le bois. L'aventure finit par ce que les chevaux furent retrouvés et ramenés. Bagry et moi nous allions chasser, et un jour nous rapportâmes une bique et son chevreau, qu'il avait laissés s'aligner et frappés d'une seule balle, pour ne pas perdre une charge sans profit.

Le 9e jour, le Bachilbaïef qui nous apportait des vivres nous donna la très agréable nouvelle du retour de son maître, comme aussi des Lof et des autres anciens des Abazines, chargés de me conduire sur la Ligne, par ordre du général. Sidof pria Hadji-Solomon de faire avec moi la moitié du chemin de son aoul, afin de ne laisser voir notre refuge à personne de ceux qui l'accompagneraient. Je ne compris pas dès l'abord pour quel motif Sidof m'avait amené une telle compagnie, que je ne désirais nullement, et qui ne pouvait que nuire à mes projets; la lettre du général, qui me fut remise au moment de la rencontre, m'expliqua l'affaire. Le général, ne connaissant ni la cause ni le but de mon voyage, de l'Aphkhazie à la Ligne, fut extrêmement étonné de mon apparition inattendue sur l'Ouroup, mais se rendant compte du danger auquel j'étais exposé là, comme Russe, en compagnie d'Aphkhaz, il pensa d'abord à se mettre à la tête d'un léger détachement, pour venir me délivrer. Puis il réfléchit que cela demanderait beaucoup de temps, et qu'il valait mieux profiter de la circonstance singulière de ma présence pour forcer les Bachilbaïefs, nouvellement soumis, et les Kabardiens, transportés par lui sur l'Ouroup, à donner une preuve publique de leur obéissance, et qui les brouillerait sans doute avec nos ennemis les Tcherkesses, avec lesquels ils continuaient à entretenir des liaisons secrètes. En conséquence il enjoignit à Sidof, aux Lof et au prince kabardien Ismaïl Kasaïef, réunis près de lui, à Jéleznovodsk, de retourner chez eux, sans différer, et d'assurer mon passage de l'Ouroup sur le Kouban, en les rendant tout-à-fait responsables de ma personne. Toutes ces dispositions furent prises ouvertement, car il ne soupçonnait pas que j'avais résolu une nouvelle course dans les montagnes. Cette tournure des affaires imposait à Mamat-Gireï Sidof l'obligation de me traiter, non comme un voyageur inconnu, mais, ce qui ne s'était jamais vu, comme un officier russe, en visite chez lui.

En sortant du bois, avec Mikambaï et Chakrilof, qui ne devait pas me quitter jusqu'à Jéleznovodsk, nous fûmes rencontrés à quelque distance de l'aoul, par Sidof et par les Lof, suivis d'une centaine d'ouzdèns, en grande tenue et magnifiquement montés. Nous nous arrêtâmes à quelques pas, descendîmes de cheval et nous fîmes le salut à la Tcherkesse, en portant la main au bonnet. Mikambaï me présenta Sidof, celui-ci ses hôtes, les trois frères Lof, Aslan-Gireï, Ediga et Mamat-Gireï, puis il me convia à visiter sa maison, non sans s'excuser

préalablement sur la médiocrité de sa fortune, qui ne lui permettait pas de me traiter convenablement.

Les règles de civilité observées par le Tcherkesse, recevant un hôte, caractérisent si nettement son genre d'hospitalité, que je ne puis me refuser de décrire la réception qui me fut faite par Sidof. Disons avant tout qu'aux yeux du montagnard aucune espèce de service ne peut rabaisser le maître de la maison à l'égard de son hôte, quelle que soit la différence de leur position sociale. Le rang n'est compté pour rien, c'est aux nuances les plus délicates que se reconnaît la distinction de l'accueil fait à un hôte rare et respecté. Représentant ici, non de la rareté, mais d'un cas qui ne s'était jamais rencontré, Sidof descendit de cheval devant la porte de sa kounakhskaïa, me tint l'étrier, prit mon fusil et me conduisit à une place garnie pour moi de tapis et de coussins, dans le coin d'honneur de la chambre. M'étant assis, je dus marmotter durant quelques instants, puis m'informer de la santé du maître et des Lof, que l'on m'avait fait connaître. Demander des nouvelles de la femme et des enfants, c'est, chez les montagnards, manquer aux convenances envers le maître. A mon invitation de s'asseoir, tous, suivant l'habitude, répondirent d'abord par un refus. Bientôt on donna à laver les mains, après quoi il fut apporté un nombre infini de tables basses, couvertes de mets. Sur ma seconde invitation, les Sidof et les Lof prirent place avec moi; quant au maître, par égard pour ma personne, il s'y refusa formellement et resta debout dans la kounakhskaïa, sans participer au dîner. Les Lof, en qualité de visiteurs, s'assirent autour de la table. Les Tcherkesses puisent le lait avec des cuillers de bois, boivent le bouillon avec des tasses à manche et prennent tout le reste avec les doigts, à même d'une grande soupière placée au milieu de la table et garnie autour, en guise de pain, de masses de pâte de millet épaisses. Au lieu de couteau, la viande se découpe avec le poignard que chacun porte dans son fourreau. Le nombre des plats servis augmente en raison de la qualité de l'hôte: il y en avait tant, que je n'ai pas réussi à les compter. Le dîner était composé de mouton bouilli, de bouillon, de différents plats d'œufs, de lait sous dix espèces de préparations, de poules bouillies, avec sauce au poivre rouge, de mouton rôti avec du miel, de millet à la crème aigre, de crême de buffle et de pâtisseries sucrées. Le vin étant interdit par le Koran, les Tcherkesses ne boivent que de l'eau, de la bière et du koumis. D'après la règle de la civilité tcherkesse, nul ne touche aux mets avant l'hôte ancien, et quand il a fini, toutes les personnes assises à la même table que lui cessent également; la table est alors présentée aux hôtes de second ordre, et passe ensuite à d'autres, jusqu'à ce que tout ait disparu, car il est d'usage de ne garder pour le lendemain rien de ce qui a été présenté et servi. Ce que les hôtes n'ont pas mangé est emporté de la kounakhskaïa et donné dans la cour, aux enfants et aux esclaves, qui accourent pour chaque banquet. La place ayant une grave signification aux yeux des Tcherkesses, afin de m'assigner la première, sans toutefois offenser Hadji-Solomon, venu de loin et ayant sur moi l'avantage

de la vieillesse, on l'installa dans une autre kounakhskaïa, où il fut servi à part. Les années ont ici, dans la société, le pas sur le rang. Un jeune homme de la plus noble extraction doit se lever devant chaque vieillard, sans demander son nom, lui céder la place, ne pas s'asseoir sans sa permission, se taire en sa présence; tout service rendu à une tête grise lui est compté comme un honneur, même le vieil esclave n'est pas entièrement exclu de cette règle; bien qu'un noble tcherkesse et chaque homme libre n'aient pas l'habitude de se lever devant lui, j'ai pourtant vu parfois que l'esclave à barbe grise, venu dans la kounakhskaïa, était engagé à prendre place auprès d'eux. Les usages des montagnards. dont je ne savais pas la langue, me facilitaient beaucoap la conservation de mon incognito; car, âgé alors d'à-peine 25 ans, je trouvais naturellement partout des gens mes aînés, devant lesquels je devais garder un modeste silence. Hadji-Solomou étant parti le soir même, pour la forêt, afin de rentrer en Aphkhazie aves ses gens, il ne resta, de mes anciens guides que Chakrilof, qui m'était peu utile, chacun le regardant avec une sorte de malveillance, et si on lui épargnait les affronts, c'était uniquement parce qu'il avait une commission pour Hadji-Djanseïd, et qu'il se trouvait sous ma protection; quant à moi, j'étais sous la puissante garantie, positive, quoique lointaine, de la baïonnette russe.

Parmi mes nouvelles connaissances je pouvais me fier sans réserve à Sidof et aux Lof. Sidof était le chef de la commune des Bachilbaïefs, 2000 âmes mâles. En 1835, quand j'arrivais sur l'Ouroup, il était au nombre des chefs montagnards soumis à nous, me recevait ouvertement chez lui, et je suis certain que pour me défendre, il n'aurait pas épargné sa propre vie. Quelques années plus tard il se détacha de nous et fit beaucoup parler de lui en 1845, lors qu'avec une bande de 12 hommes il arrêta, sur la route de Piatigorsk à Géorgiefsk, la femme du colonel Makhin, qui passa chez lui plus de 8 mois, jusqu'au paiement d'une forte rançon. Ces transitions d'une soumission plus ou moins indécise à une inimitié déclarée étaient en ce temps-là des cas ordinaires dans le Caucase. Les frères Lof ayant été reçus à soumission, avec oubli de leurs anciens méfaits, deux semaines avant mon arrivée, cette circonstance m'enlevait tout espoir d'atteindre mon but grâce à eux, et je dus me ménager d'autres ressources. Le bruit de leur soumission, ou, comme disaient habituellement les montagnards, de leur connaissance avec les Russes et de leur nouvel établissement dans leur aoul natif, de la Kouma, s'étant répandu parteut, c'en fut assez pour inspirer aux Tcherkesses ennemis une méfiance sans bornes à leur égard, si bien qu'ils n'osaient se montrer nulle part. Quoique désormais inutiles pour mon service, je ne pus détourner mon attention de leur plus jeune frère, Mamat-Gireï, bel adolescent de 20 ans, dans toute la force du mot, comme on en voit peu, même chez les Tcherkesses; son adresse, son audace, me plurent extrêmement, dès l'instant de nos premiers rapports, et m'inspirèrent le désir de me l'attacher. Il avait passé sa première jeunesse parmi les Russes, et comme il avait appris au gymnase de Géorgiefsk à parler, à lire et à écrire le russe cor-

rectement, j'en profitai pour le prier de me servir d'interprète jusqu'à mon arrivée sur le Kouban. Je ne pensais pas alors que la destinée nous rapprocherait un jour plus étroitement, et que sa vie et mon sort seraient pesés à la même balance, comme cela eut lieu un an plus tard, dans les forêts de l'Aphkhazie, quand je tombai captif aux mains des Kabardiens, et qu'il dut son salut à un simple hazard.

Pendant la durée de mon voyage à travers les montagnes, mes habits s'étaient usés, ma tcherkeska tombait en lambeaux, ma chaussure tenait à-peine à mes pieds. Comme il est d'usage chez les montagnards de faire échange de cadeaux avec les nouvelles connaissances, on m'apporta fort à-propos, le lendemain au matin, par suite de cette coutume, de la part de la maîtresse de la maison, une tcherkeska neuve, des jambières et des chaussons rouges de maroquin, brodés en galon d'argent, que les femmes tcherkesses savent travailler avec un art sans pareil. Tous ces objets étaient des chefs-d'œuvre de bon goût, notamment les chaussons sans semelles, objet de toilette dont les Tcherkesses sont surtout curieux. Cousus ordinairement un peu plus petit que le pied, on les mouille, avant de les endosser, on les enduit de savon, à l'intérieur, et on les tire comme des gants. Cela fait, celui qui les a mis dans leur neuf doit se coucher, en attendant qu'ils se sèchent, et prennent la forme du pied. Plus tard on y adapte des semelles aussi légères et souples que possible. En retour des cadeaux en question, j'envoyai à la femme de Sidof 10 ducats neufs, dont les femmes se font un collier, à la manière orientale; les femmes étant cachées, chez les Tcherkesses, comme chez les Abazines du versant N., c'est sans voir la maîtresse et par l'entremise d'un esclave que je traitais avec elle.

Après trois journées de séjour chez Sidof, je me dirigeai vers la Ligne; cent Abazines, ouzdèns des Sidof et des Lof, guidés par leurs princes, me convoyèrent jusqu'au grand Tétchen, au bord duquel le prince kabardien Ismaïl Kasaïef avait commencé à se construire une maison. Il me reçut, faute d'autre kounakhskaïa, dans un clayonnage orné de tapis; appartenant à l'une des premières familles princières de la Kabarda; fort riche, malgré des pertes éprouvées en 1821, quand il fuyait vers le Kouban, il s'était de nouveau livré aux Russes en 1835 et avait dû se fixer du côté de l'Ouroup, parce que depuis le temps d'Iermolof, il était de règle de ne point admettre dans la Kabarda les princes émigrés, adversaires dangereux et plus nuisibles que le bas peuple, disposé à faire soumission, quand il était délivré de leur pression. Kasaïef me fit une réception encore plus splendide que Sidof; chez lui régnait l'ancien luxe des Turks, se produisant par une nombreuse argenterie, tasses dorées, pour le koumis, coussins en étoffes précieuses, couvertures de velours et une infinité d'autres choses de ce genre. Lui-même, boiteux, avec une physionomie rappelant une origine mongole, passait pour un cavalier, un tireur accompli, habitué à atteindre, du haut de sa selle, les chèvres et les cerfs. Sa maison ouverte et la quantité de ses hôtes, parmi lesquels se trouvaient, je le suppose, des Tcherkesses, nos ennemis, le forçaient

à prendre à mon égard des précautions particulières. Couché avec nous dans le clayonnege, aussitôt que tous furent endormis, il se fit aider par Mamat-Gireï Lof, pour transporter ma couche dans un autre coin, non, disait-il, qu'il y eût du danger, mais parce qu'il valait mieux être prudent; que la pensée de l'homme n'est pas écrite sur son visage, et que les paroles sont toujours menteuses. Les coins de notre chambre furent gardés toute la nuit par des ouzdèns, armés de fusils à deux coups. Kasaïef me conduisit sur le Kouban, que je traversai vis-à-vis du poste cosaque Batalpachinskaïa, d'où je me rendis aux eaux minérales du Caucase, après un court séjour à Toktamych [1]), chez le général Sultan Azamat-Gireï, descendant des khans de Crimée, et sur la Kouma, chez mon ami Lof. Ainsi se termina mon premier voyage.

Ayant toujours eu en tête la seule pensée et dans le cœur l'unique désir d'accomplir ma promesse relativement à l'inspection de la côte de la mer, mon nouvel échec avec les Lef ne m'ôta pas l'espérance de tenir ma parole. Dès ma première entrevue avec le général, je m'expliquai sur ce sujet, réclamai son assistance et lui déclarai que j'étais résolu, en désespoir de cause, à recourir à Hadji-Djanseïd, pour qui j'avais une lettre du prince d'Aphkhazie, bien que je le connusse pour un ennemi forcené des Russes. Le général me déconseilla de me confier à un tel personnage et me détourna d'entreprendre cette année une nouvelle excursion dans les montagnes. Malgré ses arguments, que par le fait de la publicité de ma première course, j'étais maintenant connu de beaucoup de Tcherkesses, et que je serais surveillé par eux, je ne voulais point renoncer à mes projets et le priai de m'indiquer une autre personne que Djanseïd, s'il lui semblait dangereux d'avoir affaire à celui-ci. Cédant à mon insistance et ayant fait défiler dans son esprit tous les braves de lui connus, il s'arrêta au nom du prince Karamourzïn, qui selon lui pouvait m'être utile, non moins que Djanseïd. Seulement il fallait d'abord savoir d'une manière indirecte s'il consentirait à me servir de guide, puis il dépendrait de moi de décider si oui ou non je voudrais nouer l'affaire et entrer avec lui en relations directes. Le général, qui se disposait à aller sur le Kouban, me promit de profiter de l'occasion pour s'enquérir de ce qu'il fallait, au sujet de Karamourzïn, tandis que moi je resterais aux eaux minérales. De mon côté, pour faire cesser les disettes et détourner de ma personne l'attention qui attirait sur mes pas les montagnards, je le priai, au bout de quelques semaines, de répandre au-delà du Kouban le bruit que j'étais tombé malade aux eaux et mort subitement. Ce bruit faux, imaginé par moi-même, faillit devenir une vérité. Dans une promenade aux environs de Piatigorsk, mon cheval étant tombé en pleine course, à une descente, je donnai si violemment de la tête contre le sol pierreux que je perdis le sentiment et fus quelque temps sans reconnaître ni lieu ni personne. Mamat-Gireï Lof et ses Abazines, qui m'accompagnaient, me crurent tué et ne changèrent d'avis qu'en

1) Stanitsa ou poste de Cosaques, sur le Kouban moyen.

me voyant relevé et relevant mon cheval; un demi-cent de sangsues et une saignée me sauvèrent des suites fâcheuses de cet accident, qui eut son bon côté, en me procurant la connaissance et l'amitié du docteur Meyer, cet homme d'esprit remarquable, mis en scène par Lermontof dans Le héros de notre époque.

Aux eaux je mis en ordre mes notes de voyage. Si la route que j'avais suivie n'offrait rien de particulièrement intéressant, du moins mes notices ethnographiques étaient neuves et très précises. De l'Aphkhazie aux sources de l'Ouroup j'avais traversé des lieux complètement inhabités, remplis sur notre carte par quantité de tribus dont les noms de fantaisie durent être effacés grâce à moi. Le mal provenait de ce que la topographie de localités jamais encore visitées par les voyageurs ni par les armées se complétait d'après les dires de gens sachant mal le russe, et dont nous ne comprenions nullement le langage. C'est ainsi que les sources des Zélentchouks paraissaient habités par la tribu fort considérable des Alapets, que je n'ai retrouvée nulle part, on plutôt qui se trouve partout, par la simple raison qu'en mingrélien *Alapet* signifie montagnard. Grâce à Emïn Chakrilof et à Mamat-Gireï Lof, j'ai acquis quelques connaissance des langues et dialectes usités au-delà du Kouban, et par-là je me suis mis en état de poser les premières bases d'une division régulière et systématique des tribus montagnardes faisant face au flanc droit de la Ligne du Caucase. Précédemment nous comptions autant de nations différentes qu'il existe de communes et d'aouls distincts; les anciens auteurs grecs, byzantins, arabes et génois confondaient aussi les tribus et les nations sous les noms, mal définis, de Scythes, de Kerkètes, d'Achéens, d'Hênioques, de Ziques, de Djikhes, de Djikètes et enfin d'Abasgues; moi, je n'ai rencontré, sur le littoral de la mer Noire et au-delà du Kouban, que trois nationalités: les Abazines, les Tcherkesses et les Thathars, parlant trois langues radicalement différentes et sans analogie réciproque, ne se comprenant pas l'une l'autre. Or les dialectes ont toujours de la ressemblance avec l'idiome fondamental et n'empêchent pas les montagnards d'une même origine de se comprendre. Faut-il faire une quatrième division des Oubykhs, qui ont leur langage propre, ou bien dérivent-ils des Abazines, des Tcherkesses et des Européens, jetés à la côte, suivant une tradition, à l'époque de la première croisade?

Comme exemples des trois langues susmentionnées, je donne un certain nombre de mots de chacune. Ainsi, ami, femme, jeune fille, fusil, se disent dans l'une souazar, apkhin, apkha, achkouaki; dans une autre, iblagou, phyz, pchata, phoki; dans la troisième, kounakh, arvad, kyz, moultouk.

J'ajoute quelqnes-unes de mes notions statistiques, se rapportant à mon époque; depuis lors, après l'énorme émigration qui a mis fin à la guerre du Caucase, là où vivaient autrefois les Tcherkesses, des Cosaques russes labourent aujourd'hui et font paître leurs bestiaux.

A. LA TRIBU ABAZINE.

Sans insister sur la discussion inutile des récits obscurs des historiens anciens et des fables traditionnelles, je veux seulement indiquer le premier lieu occupé dans le Caucase par les Abazines: c'était, sans contredit, l'Aphkhazie actuelle, entre la mer et les montagnes, limitée au S. par l'Engour, par le Bzyb au N. Des dissensions intestines, la vengeance du sang, le manque de bonne terre et surtout de pâturages, forcèrent une petite portion des Abazines à se transporter dans l'intérieur des montagnes, aux sources du Codor, du Bzyb et du Mzymta, où, après s'être trouvés en collision avec les Tcherkesses, sur la Satcha, ils établirent des communes libres et s'étendirent sur la côte, vers le N. Ne trouvant pas encore là de moyens de subsistance, quelques familles, à travers la crête neigeuse, gagnèrent le versant N. et s'établirent à quelque distance les unes des autres. Il est possible de retrouver en Aphkhazie d'anciennes branches de toutes les principales familles abazines, de la Tsébelda, de Médoveï et du versant septentrional, ce qui suffit pour appuyer ma thèse. La langue des Abazines qui ont traversé la crête neigeuse contient quelques légères altérations par rapport au pur idiome aphkhaz, altérations qui ne sont sensibles que pour une oreille exercée. Ainsi la lettre *a*, initiale des noms substantifs, s'est perdue. Au lieu d'adombeï, achgoun, achkouaki, apkhios, akhios, on dit au N. dombeï, tchgoun, chkouaki, pkhios, khios, etc. Les contrées suivantes appartiennent à la tribu abazine.

a) Le versant S. des montagnes.

1) L'Aphkhazie, depuis l'embouchure de l'Engour jusqu'au Bzyb, domaine de la famille Charvachidzé = 80,000 habitants.
2) La Tsébelda, Kherpys-Kouadj ou Tsympar, vers les sources du Codor, commune libre, où domine la famille Marchani, jusqu'à 8000 habitants.
3) Pskhö, aux sources du Bzyb et de l'Apsta.
4) Agipsoou [1]), Aïbaga et Tchoujgoutcha, aux sources du Mzymta, du Psoou et du Mtza, quatre cantons des Tcherkesses, sous la dénomination commune de Médoveï. Ici dominent également les Marchani, divisés en deux branches, les Bogorkan-Ipa et les Mat-Ipa. On peut donner aux Médoveï 10,000 habitants.
5) Les Sadz ou Djikètes, sur la côte, de Gagra au Sotcha = 11,000 âmes, formant quantité de communes libres.
6) Sacha, sur le Sotcha, soumis à la famille Oblagou = 10,000 habitants, dont une portion Tcherkesses et Oubykhs.

1) Akhtchipsou.

b) Sur le versant N. de la grande chaîne.

1) Bachilbaï, aux sources de l'Ouroup, sous la domination des Marchani = 1800 âmes.
2) Tam, au voisinage de la source de la Grande-Laba = 550 hommes, soumis aux ouzdèns Zaouroum-Ipa.
3) Kyzylbek, sur la rivière Andriouk, entre les Grande et Petite-Laba, 500 âmes; famille dominante, les Marchani.
4) Chégireï, sur la Petite-Laba supérieure = 600 âmes, sous les ouzdèns Chiokoum.
5) Bag, sur le Khodza, au pied du mont Achichbot [1]), dont le nom dérive d'une famille noble, maîtresse de l'aoul = 600 âmes.
6) Barakaï, sur le Boudeïa = 1250 habitants, soumis à deux familles nobles, Liakh et Aptchok.
7) L'aoul des Lof, sur le Kouma, rive droite du Kouban = 1800 habitants.
8) L'aoul des Doudarouk, sur la gauche du Kouban, vis-à-vis du poste Batalpachinskaïa = 1700 âmes.
9) L'aoul des Biberd, établi sur l'Ouroup, jusqu'en 1829, époque où il fut complètement ruiné par les troupes russes, sous le commandement du général-major Frolof, et les habitants emmenés captifs.

On peut donc compter environ 127,800 âmes, de la tribu caucasienne des Abazines. [2])

B. LA TRIBU TCHERKESSE ADYGUÉ.

Les Tcherkesses se nomment eux-mêmes Adygué. Une de leurs divisions reconnaissait l'autorité d'anciens héréditaires, ou de princes; l'autre jouit d'une complète autonomie. C'est ainsi qu'il y a deux dialectes tcherkesses: le kabardien, propre aux Tcherkesses princiers; l'abazekh, celui des communes libres.

Au-delà du Kouban on trouvait, de mon temps:

a) Les Tcherkesses soumis à des familles princières.

1) Beslineï, sur les Tétchen (Grand et Petit), et sur la Grande-Laba = environ 8000 habitants, soumis aux familles princières Kanoukoua et Chalokh.
2) Kémiourgoï ou Égéroukoï, deux pays réunis sous l'autorité d'un prince de la famille Balatoukoua, sur la Laba inférieure = 9000 âmes.
3) Makhoch, sur la gauche de la Laba, au-dessus de Kémiourgoï = 2500 âmes, soumis aux princes Bogorsouk.

---

1) Plus bas, § VI, Anchibot.
2) Impr. 128,800.

4) Hatioukoï, domaine des princes Hatiouk, sur la Laba et en partie sur la droite de la Sagouaché = 5000 habitants.
5) Bjétzoukh (sic), sur les basses Pchékoupsé et Pchicha = 6000 âmes, soumis à des princes des familles Kamych et Tchertchen.[1])
6) Les Kabardiens, sur l'Ouroup et sur les Tétchen = de 4 à 5000 âmes.

C. TCHERKESSES LIBRES.

1) Les Chapsougs, sur la côte de la mer Noire, d'Anapa au Chaké et à la partie basse du Transkouban, se divisent en Grands et Petits: les Grands, entre le Kouban et les montagnes, forment une seule commune; les Petits, sur la côte, se fractionnent en une infinité de petites communes guerrières, qui ne se réunirent que plus tard, lors de l'attaque de nos troupes. Les Natoukhaïs, aux environs d'Anapa et de la baie de Soudjoukh, sont aussi des Chapsougs, formant une fédération à part. En tout, Chapsougs et Natoukhaïs peuvent se monter à 300,000 âmes.
2) Les Abazekhs, dans de profondes forêts, au-delà de la Sagouaché, couvrant cette région du Caucase, comptent 160,000 âmes.
3) Les Oubykhs, que certaines personnes prennent pour une nation particulière, sur le versant SO. des montagnes entre le Sotcha et Chaké, sur la côte, avec un mélange de Chapsougs, formaient les quelques communes de Khyzé, Ouordiné, Chmitkouadj et Zioust, connues chez les Tcherkesses sous le nom commun d'Ardon. Je n'ai point réussi à prendre connaissance de leur langue nationale, parce que les Oubykhs que j'ai rencontrés parlaient tous le tcherkesse. En tout, pas plus de 6000 âmes.

Toute la race tcherkesse se monte approximativement à 500,000 âmes.

D. LA TRIBU THATHARE.

1) Les Thathars Nogaïs, au nombre de 12,000 âmes, ont été installés par le gouvernement russe sur la gauche du Kouban, du poste Batalpachinskaïa, en descendant au confluent de la Laba. Chez eux point de noblesse, il n'y a que des hommes libres, ou, comme ils les appellent, des ouzdèns de seconde main, soumis à des princes des cinq familles: Kélembet, Mansour, Kiptchak, Karamirza et Navrouz.

---

1) Les Bjédouks sont les plus hardis voleurs du Caucase; leur nom signifie: *bjé*, corne de touri; *doukh*, voleur; Спб. Вѣдом. 4 juin 1874.

2) Les Karatchaïefs, aux sources du Kouban et de la Téberda et au pied de l'Elbrouz, nation plus commerçante que guerrière; environ 8000 âmes.

Les Nogaïs et les Karatchaïefs parlent le dialecte thathar usité dans l'Asie centrale.

Le temps s'écoulait pour moi, aux eaux minérales, encombrées de visiteurs, de tous les points de la Russie. Août s'étant approché insensiblement, dès les premiers jours le général *** me fit savoir qu'il se présentait une occasion pouvant favoriser mon entreprise, et m'appela auprès de lui, à Protchni-Okop, pour traiter en personne de l'affaire avec Karamourzïn. Sur cette agréable nouvelle je me hâtai de quitter Piatigorsk, et courus avec la poste, afin d'en finir plus vîte. Enfin je voyais s'ouvrir un horizon d'espérance d'atteindre mon but.

IIe Partie, 1836.

§ 4.

Protchni-Okop — le solide retranchement — occupe une trop belle place dans les souvenirs de ma vie caucasienne, pour que je me taise à son sujet. Si, comme forteresse, il ne méritait nulle attention, par contre, cemme centre de la Ligne et résidence du chef du cordon du Kouban, il attirait les regards et des montagnards, exposés à ses coups, et des Rusees ambitieux de se distinguer dans des expéditions et incursions. Construit en face du confluent de l'Ouroup, au point le plus élevé de la rive du Kouban, Protchni-Okop dominait tous les environs, se voyait de loin et découvrait un vaste horizon au-delà du fleuve. L'intérieur du poste était peu en rapport avec son importance officielle et frappait désagréablement par l'apparence simple et misérable des constructions entassées sur une étroite surface, environnée d'un parapet de six pieds de hauteur, en forme de pentagone bastionné. Ses avancées portaient des canons de fonte, de petit calibre. Les éboulements du fossé facilitaient en plusieurs endroits le passage. La maison du commandant du cordon, avec son jardin et et les dépendances indispensables, la caserne pour une compagnie et pour quelques dixaines de Cosaques, le magasin aux provisions, le dépôt d'artillerie et le magasin des poudres, enfermés dans la place, avaient fait leur temps. Seule, la demeure du général *** excitait l'étonnement des montagnards qui la fréquentaient, par la quantité d'objets du luxe asiatique et du confort européen qui encombraient l'intérieur. A cent sajènes au N. de la place se voyait un faubourg, où les familles de soldats mariés étaient casées dans deux rangées de huttes basses, en torchis, couvertes de roseaux et, comme défense contre l'ennemi, entourées

d'un clayonnage en plantes épineuses, avec fossé. A trois verstes, également le long du fleuve, était le poste principal du régiment de Cosaques de la ligne du Kouban, dit de Protchni-Okop, comme la citadelle. Tout le côté droit du fleuve n'offrait qu'une steppe unie et déserte. Sur la rive opposée, en face de la citadelle, s'étendait un vaste plateau de verdure, borné à l'horizon par un sombre rideau de montagnes boisées, par-delà lesquelles la crête neigeuse défilait ses blanches dentelures. L'Ouroup et quelques-uns de ses petits affluents se déroulaient en rubans argentés, dans la plaine, qui paraissait complètement unie, et qui dans le fait étaient coupée de ravins et de failles, comme on les appelait dans le Caucase, qui servaient à cacher les Tcherkesses, guettant le moment de percer notre frontière. Cette plaine s'étendait du Zélentchouk à la mer Noire, sur une distance de 400 verstes et sur une largeur de 70. Elle donnait beau jeu aux cavaliers tcherkesses et à nos Cosaques de la Ligne, qui s'y rencontraient incessamment, les uns allant au pillage, les autres leur donnant la chasse, comme défenseurs de la Ligne. A cette époque tout le Transkouban était encore aux mains de l'ennemi; les Russes n'avaient pas d'établissement sur la Laba ni sur la Sagouaché. Deux petits postes avancés, sur l'Ouroup et sur le Tchanlyk, étaient les seuls gardiens de l'immense l'étendue de terres entre le Kouban et les montagnes, où s'éparpillaient de rares aouls tcherkesses, reconnaissant notre autorité, seulement dans l'intérêt de leurs riches pâturages. Les bourgs d'Abazines montagnards, tels que Bachilbaï, Tam, Kyzylbek, Chégireï, Bag et Barakaï, occupaient en demi-cercle, en face même de Protchni-Okop, les défilés étroits et les hauteurs des contreforts boisés, entre l'Ouroup et la Sagouaché[1]). Par-delà cette dernière rivière commençait le pays des Abazekhs, couvert d'une forêt continue; plus loin, sur le bas Kouban, vivaient les Chapsougs et les Natoukhaïs, trois tribus de nationalité commune, ouvertement en guerre avec nous. Chez les Abazekhs se cachaient de nombreux émigrés de la Kabarda, du Kouban et d'autres lieux soumis aux Russes, voués à une hostilité persévérante et à outrance envers nous, connus sous le nom de *gadjérets*, ou chez nous sous celui d'*abreks*. Hardis, entreprenants, connaissant les localités du Kouban, ils amenaient chez nous, pour piller, des montagnards des contrées les plus lointaines et, quand ils réussissaient à forcer notre frontière, incendiaient les maisons russes, emmenaient bétail et chevaux, tuaient sans distinction, prenaient femmes et enfants. Nos Cosaques de la frontière, vêtus et armés absolument comme les montagnards, et non moins expérimentés dans la guerre, exerçaient une surveillance de jour et de nuit et, à leur tour, quand ils avaient le dessus, exterminaient les abreks jusqu'au dernier. La guerre se faisait avec toutes les fureurs d'une haine nationale; ni Cosaques ni Tcherkesses n'accordaient, ne demandaient quartier; nul moyen, nulle ruse ni parjure ne semblaient illégitimes

1) Dite aussi Bélaïa — la Blanche — Chagouché, Sagouacha...

au Tcherkesse pour massacrer un Russe, ni au Cosaque, quand il prévoyait la possibilité de surprendre un Tcherkesse.

Pour défendre la frontière russe on avait construit le long du Kouban, sur sa rive droite, des stanitza — stations — de Cosaques, à 20 verstes l'une de l'autre, hexagones réguliers, environnés d'un parapet en terre, avec de petits bastions au milieu des faces. Entre les stations, deux postes, avec une enceinte en clayonnage épineux et munis d'un observatoire, renfermaient un détachement de Cosaques, toujours prêts à recevoir l'ennemi. Leur principale obligation consistait à ne jamais le perdre de vue, à le poursuivre à coups de fusil, fût-il même plus fort, afin d'indiquer la route aux réserves accourant de tous les côtés, en cas d'alerte. Auprès des postes se dressaient de hautes perches, enveloppées de paille et portant en haut un tonneau de goudron, auquel on mettait le feu, à l'apparition de l'ennemi, pour faire connaître le lieu de l'incursion. De jour la rive du fleuve est gardée par une chaîne de sentinelles cosaques, établies sur les kourgans et sur les points les plus élevés. La nuit, on dispose à tous les passages connus des piquets cachés de fantassins, et derrière eux, en seconde ligne, aux croisements des routes, des barrières, ainsi nommées, de 20 Cosaques ou plus, à cheval, devant se précipiter, malgré l'obscurité, sur l'ennemi qui a attaqué un des secrets de la rive. Au matin les stations et les postes intermédiaires lancent le long du fleuve des patrouilles, qui examinent les traces laissées sur le sable ou sur l'herbe humide de rosée par les Tcherkesses ayant réussi nuitamment à franchir notre frontière. Malgré toutes ces précautions, nonobstant l'adresse et la sûreté de coup-d'œil des Cosaques de la Ligne, les abreks tcherkesses ont pu très fréquemment percer en petits détachements la ligne du cordon, ou, plus nombreux et à force ouverte, passer à travers tous les obstacles, pénétrer au centre du pays, jusqu'à Stavropol, à Géorgiefsk et au voisinage des eaux minérales; leur hardiesse, en pareil cas, était si merveilleuse que les vétérans les plus expérimentés du Caucase en étaient dans la stupeur. Pour 10, 20 abreks, c'était une bagatelle que de traverser en secret le Kouban durant une longue nuit d'automne, de galoper par-delà Stavropol, de tomber sur un village ou sur des passants, et de retraverser le fleuve, avec leur butin, au point du jour. Un jour 40 abreks passèrent, de delà le Kouban dans la steppe d'Astrakhan, où ils pillèrent les industriels-pêcheurs et revinrent ensuite heureusement dans leurs montagnes, après un séjour de plus d'un mois dans notre territoire. Très souvent sévèrement châtiés de leur audace, ils ne s'en effrayaient pas. Aujourd'hui les Cosaques ont réussi à exterminer jusqu'au dernier homme d'un parti d'abreks, demain une autre bande envahira nos domaines, sur les traces de ses amis massacrés.

Ce genre de guerre, qui exige un système particulier de précautions, une préparation incessante à repousser l'ennemi, sur toute l'étendue de notre ligne de cordon, entre les mers Noire et Caspienne, avait poussé à bout les forces de notre population militaire frontière. La méthode défensive, suivie par nous pen-

dant un temps, comme essai, eut des résultats tout-à-fait insuffisants pour notre tranquillité. Les incursions des montagnards se multiplièrent et arrivèrent à un tel excès d'audace que la sûreté de nos stations cosaques s'en trouva enfin compromise. Le seul moyen d'enrayer les tentatives des bandits montagnards, c'était sans contredit, d'opérer agressivement, par voie de châtiment, sur leurs aouls. La crainte pour leurs familles et troupeaux, appuyée d'alertes continuelles de notre part, pouvait seule refouler loin de nos domaines leur avidité infatigable de butin et leur activité belliqueuse.

Pleinement autorisé à recourir à l'agression, comme à la défensive, suivant son inspiration, pourvu seulement qu'il réussit à faire cesser l'état de qui-vive sur la Ligne, le général *** eut en effet le bonheur de diminuer, par une série d'expéditions victorieuses, les incursions sur notre territoire et, sinon de soumettre définitivement, de forcer du moins les aouls des Abazines et les communes tcherkesses, situées entre le Kouban et la Sagouaché, à s'incliner devant la puissance russe. Quant aux abreks, les plus dangereux ennemis du repos de la contrée, il s'efforça de les attirer de notre côté et de les exterminer par tous les moyens possibles: en cela il agit avec les Terkesses à la Tcherkesse.

L'abrékat s'était propagé au-delà du Kouban, à l'époque où les Kabardiens fugitifs, aigris par la conquête de leur pays, avaient donné parole, tant qu'ils vivraient, de se venger des Russes. Bientôt, de diverses localités des jeunes hommes avaient passé à l'ennemi, en se déclarant abreks, sans autre motif que l'esprit d'aventure et la passion des grands coups. Ceux qui s'y étaient décidés pour de vrais sujets de plainte contre les Russes formaient de beaucoup la minorité, quoique à vrai dire les raisons de cette espèce ne manquassent pas. Les frères Karamourzïn et leur inséparable Imam-Khazi, que le général m'offrait pour guides, avaient gagné les montagnes, autant dire malgré eux, sous la pression d'une affreuse injustice qui les avait frappés. Leur histoire est si curieuse, elle est une preuve si manifeste de la partialité que les juges se permettaient quelquefois, dans l'ancien temps, que je ne puis la passer sous silence. Je me hâte toutefois d'ajouter que de mon temps les administrateurs caucasiens, tels que Rosen, Neidhart, Vélïaminof, Grabbe et Gourko, dans leurs rapports avec les montagnards, se conformaient toujours aux règles de la justice la plus rigoureuse. Quant à la manière dont les affaires ont été conduites dans le Caucase, après mon époque, je n'ose en rien dire, puisque je n'en ai pas été témoin oculaire. Il me semble que les noms de Vorontzof et de Baratinski sont une garantie suffisante de la justice éclairée de leurs opérations.

Pour jeter plus de clarté sur mon récit, je dois au préalable faire connaître certaines circonstances. En arrière de notre Ligne, entre le Iégorlyk et la Kouma se trouvaient des habitations de Nogaïs, dont les indigènes s'occupaient paisiblement d'agriculture et de l'élève d'un immense bétail. Séparés des montagnards par la série des stations de Cosaques du Kouban et de la Malka, les Nogaïs étaient sous notre dépendance absolue, ne se séparaient jamais de leurs

armes et conservaient leurs dispositions belliqueuses uniquement parce qu'ils devaient souvent se défendre contre les attaques des bandits tcherkesses, qui les pillaient, sans faire de distinction entre eux et les Russes. Le principal et le plus peuplé des établissements nogaïs se trouvait sur la Kalaouza; d'autres s'étaient fixés sur la gauche du Kouban, par orde de l'administration: c'était une douzaine de mille Thathars Nogaïs, soumis aux cinq familles princières, Kélembet, Mansour, Khiptchak, Karamirza et Navrouz. Les aouls thathars formaient une ligne d'avant-garde, opposée aux montagnards insoumis, dont les habitants devaient faire une sorte de service de cordon, fournir des sentinelles et aider nos Cosaques à faire face à l'ennemi, à le poursuivre. Les derniers représentants de l'ancienne terrible Horde-d'Or, les princes nogaïs se distinguaient par leur bravoure et pouvaient sous tous les rapports soutenir la comparaison avec les plus brillants cavaliers tcherkesses. Leur dévouement, non toujours irréprochable, grâce à la difficulté de leur position entre les Russes et leurs coréligionnaires les montagnards, permettait cependant d'affirmer que beaucoup de leurs princes avaient loyalement rempli leurs devoirs, qu'en somme ils soutenaient nos intérêts: ainsi la sagesse exigeait de regarder à travers les doigts les légères défaillances de leur nature asiatique.

A 70 verstes au-dessus de Protchni-Okop, dans un aoul de la rive droite du Kouban, vivaient quatre frères Karamourzïn, appartenant à la classe des princes les plus riches et les plus considérés. Grâce à leur brillante bravoure et à la noblesse de leur conduite, qui jamais n'avait donné le moindre prétexte au soupçon de légèretés souvent commises en secret par les autres Nogaïs, ceux-ci jouissaient du respect des Russes; forts de leur dignité et de la conscience d'une vie irréprochable, ils se tenaient dans une fière indépendance vis-à-vis des autorités voisines du cordon, ce qui déplaisait fort à celles-ci, accoutumées à ne regarder comme vraiment soumis et dévoués que ceux qui se pliaient chaleureusement à leurs volontés. Or il était difficile d'exiger une autre manière de voir de la part d'officiers cosaques, absolument sans éducation, élevés au sein de la guerre contre les Tcherkesses et par suite ne connaissant d'autre vertu que le courage à toute épreuve. Le major cosaque, commandant de la station Névinnomyskaïa, nourrissant de longue main un certain mécontentement contre les Karamourzïn, et poussé par ce sentiment d'hostilité, ne laissa pas échapper la première occasion de leur infliger la plus pénible humiliation. Un moulin à eau qu'il avait sur le Kouban ayant été arraché de sa chaîne par la pleine eau et entraîné par le courant, les Karamourzïn l'arrêtèrent près de leur aoul et en informèrent le propriétaire. Celui-ci, au lieu de les remercier d'avoir sauvé son moulin, se mit à exiger d'eux de l'argent, pour les soi-disant ferrures de la plateforme qu'il accusait les Karamourzïn d'avoir soustraites. Eux repoussaient avec indignation une accusation infamante et refusèrent de payer la somme considérable, demandée sans droit ni preuve. Le major ayant alors porté plainte, le tribunal profita de l'occasion pour humilier et persécuter les Karamourzïn

pour tirer d'eux restitution par tous les moyens en son pouvoir. Forts de leur innocence, les Karamourzïn ne cédèrent point aux prétentions illégales du tribunal, qui décida en fin de compte l'arrestation des quatre frères. Ceux-ci, prévenus du résultat et préférant à la prison la vie libre des montagnes, abandonnèrent toutes leurs propriétés sur le Kouban et s'enfuirent à Chégireï, avec un petit nombre de Thathars dévoués. Aussitôt devenus montagnards, ils se livrèrent à la vie d'abreks avec autant de chaleur qu'ils avaient déployé de franchise honorable à notre service. Privés de leurs biens, n'ayant plus d'autre ressource que le pillage, ils eurent le sort commun de tout Tcherkesse quittant les Russes pour la montagne. Le nom des Karamourzïn se répandit bientôt sur toute la Ligne et acquit une immense célébrité chez les montagnards, nos ennemis. Peu d'abreks pouvaient leur être comparés pour l'esprit d'entreprise, pour l'audace et pour le succès couronnant leurs invasions. Insaisissables pour les Cosaques, ils réduisaient au désespoir tous les commandants du cordon; toujours en tête des combattants, dans les rencontres des troupes russes avec les montagnards, au-delà du Kouban, ils mirent plus d'une fois nos gens dans de très scabreuses positions. Le général ***, qui les poursuivit d'abord à outrance, espérait qu'une balle ou la mitraille lui ferait enfin raison d'adversaires dangereux, et n'y réussit qu'à moitié. A l'automne 1834 l'aîné des Karamourzïn ayant été tué près de Chégireï, à la tête d'un parti de cavaliers tcherkesses, qui avaient eu l'audace de se jeter sabre en main sur l'infanterie russe, sa mort ne fit qu'envenimer le ressentiment des autres frères, qui multiplièrent leurs attaques contre nos domaines, inquiétés surtout par Mamakaï, le plus jeune d'entre eux, que le général poursuivait donc avec un acharnement particulier. Quelques mois plus tard, les Karamourzïn ayant passé la nuit, avec leurs adhérents, dans un bois de la Laba, un coup de feu vint subitement troubler leur sommeil; on trouva Mamakaï baignant dans son sang, et la première frayeur passée on s'aperçut qu'il manquait un homme de la compagnie: il n'était donc pas difficile de deviner d'où était partie la balle. Mamakaï mourant fit jurer à ses frères, au lieu d'une vengeance inutile, de se soumettre aux Russes. „Dieu, dit-il à ses frères, nous a livrés à eux; ils ont tué d'une balle de plomb Karamirza, et moi avec une balle d'or; cela finira par votre extermination. Pour que notre vieille famille ne disparaisse pas de dessus la terre, allez leur demander la paix.“ Remarquons que les Karamourzïn tiraient leur origine d'un petit-fils de Tchinghiz-Khan. Six semaines après l'événement, Temboulat et Bii Karamourzïn, pour obéir à la volonté de leur frère défunt, entrèrent en pourparlers avec le général, qui aurait accueilli leur proposition, s'il ne s'était présenté une circonstance réduisant à néant ses calculs. Lors du passage des Karamourzïn du côté de l'ennemi, tous les ouzdèns et paysans de leurs domaines avaient, par suite d'une disposition administrative, été transférés du Kouban dans le gouvernement de Saratof, afin qu'ils n'allassent pas rejoindre leurs princes dans les montagnes. Maintenant les Karamourzïn demandant la restitution de leurs vassaux et prouvant perti-

nemment que sans cette condition ils ne pouvaient se soumettre, puisqu'ils n'auraient plus de ressources pour vivre sur le Kouban, ayant renoncé à la guerre, qui les nourrissait pendant leur séjour dans les montagnes, le général, tout en désirant vivement gagner des hommes encore en état de nous faire beaucoup de mal, n'avait aucun espoir d'obtenir en leur faveur la violation d'un règlement formel: ne jamais réadmettre dans le Caucase les montagnards une fois transportés en Russie. En conséquence, sans leur donner une réponse positive, il les engagea à cesser leurs opérations offensives jusqu'à l'arrivée du commandant en chef, auquel il promit de soumettre l'affaire. Cependant je me présentai inopinément à lui, avec la prière de m'aider à découvrir un moyen de gagner la mer et de m'autoriser à promettre les plus hautes récompenses à ceux des montagnards qui coopéreraient à mon entreprise. Le général voyait un double profit à tirer de cette circonstance, qui pouvait amener une solution favorable aux Karamourzïn, s'ils consentaient à me servir de guides. D'un côté, j'atteignais mon but, et de l'autre ils se mettaient en mesure d'obtenir la restitution de leurs paysans: ainsi ils cessaient d'être à craindre pour la Ligne, ce à quoi le général tendait depuis longtemps, par l'emploi de tous les moyens.

Arrivé à Protchni-Okop, il se hâta de mander en secret l'aîné des Karamourzïn, afin de s'assurer s'il accueillerait le moyen mis par moi en avant, de regagner ses vassaux. Imam-Khazi, un autre abrek, l'inséparable compagnon des Karamourzïn, avait fui dans les montagnes par suite d'une injustice que je n'aurais jamais crue, si je n'avais eu en mains l'arrêt du tribunal qui avait changé l'homme le plus pacifique en un bandit déterminé. Chargé des fonctions de chef élu des populations thathares, sur la Kalaouza, au voisinage de Stavropol, en 1825, étant allé avec la permission de l'autorité russe, visiter au-delà du Kouban ses parents établis sur l'Ouroup — le Transkouban était encore regardé alors comme faisant partie de l'empire turk, malgré le ton vague de la délation, Imam-Khazi fut jeté en prison et soumis à une enquête, comme ayant arrangé avec les Turks un plan de trahison. Les documents prouvent que la culpabilité était nulle, et que le dénonciateur avait d'ailleurs des motifs de haine personnelle. Ni ceci ni cela n'empêcha le juge de prononcer un arrêt de transportation contre Imam-Khazi, qui fut envoyé en Sibérie, à pied, avec un groupe d'autres criminels. C'était en automne, par un temps pluvieux et froid. Il va de soi qu'un pareil voyage forcé ne lui plaisait guère, et que sa pensée le ramenait sans cesse à ce bon coin, à cette famille, auxquels on l'avait arraché, Dieu sait pourquoi. La bande s'étant arrêtée une fois, pour la nuit, dans une bourgade russe, auprès du Iégorlyk, dans le N. du gouvernement de Stavropol, Imam-Khazi traversa la cour, assez avant dans la soirée, tenant une bouteille d'eau, pour les ablutions; derrière lui un gardien, avec son fusil, la baïonnette au bout. L'air frais, l'obscurité de la steppe par-delà un clayonnage peu élevé, exhalaient pour le montagnard un parfum de liberté et lui insinuaient tout bas des espérances étranges. Son imagination s'enflamme, son bras se lève involontairement

et sa bouteille va frapper la tête du soldat, avec tant le force qu'il est précipité à terre, sans connaissance. Quand on accourut aux cris du soldat, revenu à lui, Imam-Khazi n'était plus dans la cour; on eut beau le chercher dans la steppe, avec des lampes et des brandons enflammés, ce fut peine perdue. Personne ne savait où il était passé, car les gens envoyés de tous côtés le lendemain à la découverte ne trouvèrent rien. Sa trace étant perdue, il fallut bien conduire en Sibérie, sans lui, les autres convicts. Peu après cet événement les partis de Tcherkesses firent des apparitions plus fréquentes au-delà de Stavropol, aux environs de Géorgiefsk et des eaux minérales, s'y comportèrent comme chez eux et surent échapper à toutes les poursuites. Cependant il s'y trouvait habituellement un homme parlant un bon russe, dans lequel on ne tarda pas à reconnaître Imam-Khazi, devenu abrek. C'était un homme lettré, aimant la vie douce et confortable d'un chef de village, qui, privé de ses chères jouissances, s'était changé en un bandit fort rusé et dangereux. Plus lui déplaisait la vie agitée de l'abrek, plus il se montrait méchant et impitoyable sur nos domaines.

Telle avait été la destinée des gens avec lesquels j'allais contracter des engagements supposant une pleine confiance réciproque et, en outre, de leur part, un acquiescement sans condition à mes projets.

§ 5.

Protchni-Okop, lorsque le commandant du cordon s'y trouvait, se remplissait d'une foule de peuple et bouillait d'une bruyante activité; outre les officiers russes, réunis dans la place, pour raison de service, pour prendre part aux expéditions ou par simple curiosité, des montagnards, soumis et insoumis, y affluaient de toute part, soit pour leurs affaires particulières, soit en vue de pourparlers mystérieux. Ces derniers étaient accueillis avec toute sorte de précautions, mais par un saint respect l'inviolabilité des parlementaires, jamais on ne les arrêtait. Cette affluence de visiteurs variés, se pressant autour du général, m'engagea à me confiner dans une petite chambrette, aussi loin que possible de son logement, afin de ne pas être rencontré par des montagnards tenus pour soumis, dont je devais par-dessus tout éviter l'indiscrète curiosité. J'y restai dans l'isolement deux semaines, dans l'attente d'une entrevue avec mes futurs guides; enfin on me fit savoir qu'ils étaient arrivés. Une nuit, tout dormant dans la place, le général amena dans ma chambre les deux Karamourzïn, avec Imam-Khazi, leur éternel interprète et, après avoir fait les présentations mutuelles, me laissa terminer l'affaire entamée avec eux. Au fait de leurs intérêts et de leur passé, je n'eus pas de peine à faire concorder mes paroles et procédés avec les circonstances. Avec de telles gens il fallait marcher droit au but, parler sans ambages, franchement et sans finesses, gagner leur confiance et, après l'avoir acquise, s'en fier à eux. Je me rappelle très bien notre première entrevue. D'abord, suivant l'usage tcherkesse, nous gardâmes un profond silence durant

quelques minutes, nous regardant réciproquement dans le blanc des yeux; comme il s'agissait de leur confier ma tête, j'essayais de lire sur leur visage le caractère de chacun d'eux. Temboulat, l'aîné des Karamourzïn, avait une physionomie très distinguée; son visage, pâle et régulier, entouré d'une barbe noire, et son regard, particulièrement agréable, disposait involontairement en sa faveur: du premier coup-d'œil on devinait l'homme méritant pleine confiance. Tout-à-fait à l'encontre de son frère, Bii Karamourzïn, avec sa petite taille, de larges épaules, ses grands yeux bleu-clair, lançant des regards éteints, avec sa barbe rousse, descendant jusqu'à la ceinture, excitait par son seul extérieur un sentiment de crainte indéfinissable, s'expliquant pour ceux qui le connaissaient, par ses instincts furieux et par ses procédés sanguinaires, qui le faisaient redoutable même pour les montagnards. Quant au gros Khazi, son visage plein, rougeaud et sans barbe, pur type mongol, exprimait une profonde astuce, s'alliant à de fougueux appétits sensuels. Rompant le silence le premier, j'adressai aux Karamourzïn la question: „Étaient-ils fortement résolus à échanger la vie libre des montagnes contre la soumission à la loi russe, malgré tous les motifs qu'ils avaient de ne pas nous aimer? Comme il a été dit au général, j'ai fait serment de me soumettre aux Russes, si notre aoul héréditaire nous est restitué; telle est ma résolution inébranlable, répondit laconiquement Temboulat. Laisse Bii se taire: comme frère cadet, il ne connaît pas d'autre volonté que la mienne."

Puis, dans le cours de l'entretien qui s'ensuivit, je lui démontrai qu'il n'était pas possible de lui restituer son aoul uniquement par suite de sa soumission et lui conseillai de mériter cette faveur par un service rendu au gouvernement, du genre de celui que je lui demandais. Après de longues discussions et des conférences secrètes avec Imam-Khazi, Temboulat accepta ma proposition. La chose définitivement réglée, je jugeai indispensable de soumettre mes futurs compagnons de voyage à la plus forte épreuve pour des montagnards. J'avais besoin de me convaincre qu'ils ne conservaient pas d'arrière-pensée, de les pénétrer et de me rassurer, une fois pour toutes, à l'égard du kanly qu'ils avaient à l'encontre des Russes. Je rappelai la mort violente de leurs frères, et j'exigeai que, nonobstant les circonstances du fait, ils me jurassent par le sang et par la tombe de leurs frères de me défendre comme un parent. Imam-Khazi refusa d'abord d'interpréter mes paroles et me fit remarquer qu'il était dangereux de réveiller le souvenir des frères morts, puis, sur mon insistance, il finit par les transmettre. Je ne puis oublier la scène soulevée par moi, en touchant la corde la plus sensible de leurs préjugés séculaires; il le fallait ainsi, pour paralyser d'un seul coup, au fond de leurs cœurs, le sentiment de la vengeance du sang et pour, sur cette base, au moyen du serment que j'exigeais, fonder ma propre sécurité. Les deux Karamourzïn pâlirent comme un linge, les larmes se firent jour à travers les paupières baissées de Temboulat; Bii serra les dents et promena ses regards indécis de son frère à moi, de moi à son frère; pour Imam-Khazi, la tête rejetée en arrière, il nous regardait tous les trois d'un œil inter-

rogateur. Une chandelle enfumée éclairait faiblement la chambre, dans l'antichambre un Cosaque dormait à-demi. Dans la cour un calme parfait, la citadelle était plongée dans le sommeil; calme en apparence, j'attendais une réponse. Enfin après quelques minutes d'une pénible attente, Temboulat se leva et, avec un effort visible, lâcha ces mots: „Je comprends que sans un pareil serment tu ne peux nous confier ta tête; quelque pénible que nous soit ce serment, je le prononce. Je jure, par le sang de mes deux frères tués, d'épargner ta vie plus que la mienne propre, d'oublier que toi Russe tu n'es pas notre coréligionnaire, de voir dans ta personne, tant que toi-même tu ne manqueras pas à ta parole, un frère envoyé de Dieu en compensation des frères que nous avons perdus. Puisse Allah perdre mon âme, si je deviens parjure! Et Bii, que dira-t-il?" fis-je. Bii ayant répété mot pour mot le serment de son frère, je leur tendis la main. „Tout est dit, repris-je. J'irai avec vous partout où vous me conduirez; je jure aussi, comme chrétien, et je donne ma parole d'officier russe, que les engagements pris aujourd'hui par moi, ou que je prendrai plus tard, seront remplis par les autorités russes, qui m'ont chargé d'aller dans les montagnes."

Cela fait, nous nous mîmes à dresser le plan de notre voyage. Karamourzïn avait la possibilité de me conduire dans la montagne comme l'un de ses amis, sans crainte d'exciter les soupçons des Tcherkesses, qui le connaissaient comme ennemi intransigeant des Russes, contre lesquels il avait un double kanly. Des trois chemins qui s'ouvraient devant nous pour gagner la mer, le premier atteignait la rive du Djoubatsk[1]), à travers les Hatoukhaïs et les Chapsougs; le second, l'embouchure du Chakó[2]), à travers les Abazekhs et les Oubykhs; le troisième, le Sotcha, ou, par Atchipsoou et par le bas Mzymta, arrivait au cap Adler; tous les trois étaient regardés par les montagnards comme voies principales, un peu plus commodes que les autres, très difficiles, allant du Kouban à la mer. Karamourzïn lui-même ne pouvait se rendre à la côte sans un prétexte plausible et sans guides appartenant aux tribus à travers lesquelles il fallait passer. Pour lui, il espérait trouver de tels guides sur chacune des trois routes mentionnées, et son prétexte devait être le désir déclaré d'émigrer en Turquie; de louer à cet effet un bâtiment, qui le conduirait, l'année prochaine, lui et sa famille, à Istamboul. Afin de mieux égarer l'opinion publique, il trouvait nécessaire de conduire à sa suite une captive abazine, pour la vendre aux Turks. Sur la mer Noire il n'aurait aucune peine à persuader aux Tcherkesses du littoral qu'il lui était important avant son émigration, d'avoir une entrevue avec Hassan-Bei, l'Aphkhaz, et d'aller pour cela en Aphkhazie. Deux beaux chevaux, qu'il emmenait comme cadeau, justifiaient son voyage aux yeux des montagnards. Je devais quitter la Ligne au moment où le général, à la tête de

1) Cours d'eau à une cinquantaine de verstes de Gélendjik, près du poste Tenginskoïé, d'où part maintenant une route directe allant à Ékatérinodar.
2) Au fort Golovinski.

tous les princes soumis, irait au-devant du commandant du corps, attendu aux eaux minérales, où se trouvait sa famille. Nous laissâmes seulement indécis le choix du chemin que nous devions suivre, par la raison que la chose dépendait de circonstances impossibles à prévoir à l'avance. Les Karamourzïn ayant quitté la place avant le jour, ils étaient déjà loin par-delà le Kouban, quand le jour parut. Hormis le général et moi, nul ne savait qu'ils eussent passé toute la nuit à Protchni-Okop, où les nécessités de la guerre commandaient plus qu'ailleurs la discrétion.

A la fin d'août (1836), le 21, à ce qu'il semble, je sortis de Protchni-Okop avec le général, par la route de Piatigorsk, tout le monde sachant que nous allions à la rencontre du commandant. Au troisième arrêt, à la station Barsoukofskaïa, il me congédia, et je poussai plus loin, répétant à chacun, sur la route et aux eaux, que j'étais malade et couché à Protchni-Okop; par ce moyen nous étions sûrs de dérouter pour quelques jours les gens qui peut-être m'épiaient, et de gagner le temps nécessaire pour nous enfoncer, sans être remarqués, dans les montagnes: précaution d'où dépendait en très grande partie le succès de mon voyage. A Barsouk je n'attendis qu'un jour Imam-Khazi, avec qui je traversai le Kouban, à la faveur d'un mauvais temps, retenant au logis quiconque n'avait pas de raison majeure pour s'y exposer. Ayant passé la nuit dans un aoul nogaï chez un ami d'Imam-Khazi, qui nous logea secrètement, dans une hutte isolée, nous partîmes le lendemain. Temboulat nous attendait à 10 verstes au-delà du Kouban, dans un ravin profond, avec deux ouzdèns tout-à-fait dignes de notre confiance. Mon bonnet fut orné du turban de hadji, je changeai de cheval, de tcherkeska et de fusil, afin d'être méconnaissable de loin pour les Tcherkesses qui m'avaient vu sur la Ligne. Un des plus difficiles problèmes de mon voyage était la traversée du plateau séparant le Kouban du pied des montagnes, où s'offrait la dangereuse possibilité de rencontrer à chaque pas des Tcherkesses soumis[1]) ou des abreks, observant incessamment ce qui se faisait du côté des Russes. Pour cette raison nous nous dirigeâmes vers le haut Ouroup, du côté opposé à Chégireï, où se trouvait la demeure de Temboulat. Nous marchions le visage enfoncé dans le bachlyk, à la manière des abreks; outre qu'un épais brouillard favorisait notre passage, il tomba vers le soir une pluie abondante. Trempés jusqu'aux os, tremblant de froid, nous ne fûmes pas peu réjouis d'apercevoir devant nous une forêt épaisse, où nous pûmes nous cacher pour la nuit, après 14 heures d'une traite sans repos. Karamourzïn se mit à chercher le long d'une éclaircie un chemin connu de lui seul, et qu'il semblait impossible de distinguer dans l'obscurité, jointe à une pluie tombant à seaux; mais lui, qui n'avait pas l'habitude de se tromper en pareil cas, sa mémoire était trop sûre. Après un temps de recherche, il nous cria de venir à lui, et nous, sur ses traces, commençâmes à filer dans la forêt, à circuler à travers les arbres, n'apercevant

1) Insoumis?

devant nous que son bachlyk blanc, jetant par intervalles sa lueur dans l'ombre. Ayant gagné une éclaircie fort étroite, nous mettons pied à terre, lions les trois pieds de nos chevaux et travaillons longtemps à allumer du feu, sous un torrent de pluie. Chaque montagnard porte à cet effet tous les objets nécessaires : un briquet, servant aussi de tourne-vis, une pierre et de l'amadou, dans un sac de peau, pendu à la ceinture, une des cartouchières en bois, disposées sur la poitrine, des fils souffrés et des morceaux de bois du pin résineux, avec lesquels le feu s'allume promptement ; le manche du fouet et le bout du sabre sont enveloppés d'étoffe de coton imprégnée de cire, que l'on roule, en forme d'une mèche, et qui donne bientôt de la lumière. Ayant soupé légèrement, de galettes sèches, dont, par bonheur, Imam-Khazi s'était muni, nous couchâmes, enveloppés de nos bourkas, auprès du feu, non sans charger un Nogaï de l'entretenir et de surveiller les chevaux. L'aurore nous trouva complètement trempés et non moins affamés : aussi fîmes-nous l'impossible pour nous tirer du bois. Ayant traversé l'Ouroup, nous nous dirigeâmes à l'O. et atteignîmes les aouls des Besléneïefs, situés sur la Grande-Laba, qui prend sa source au mont Ochtek et tombe dans le Kouban vis-à-vis de la limite séparant les Cosaques de la mer Noire de ceux de la Ligne du Caucase. Les Besléneïefs, de pure race Tcherkesse-Adighé, qui s'étaient soumis aux Russes l'année précédente, à la suite de quelques incursions heureuses du général*** contre leurs aouls, se trouvaient sur la Laba, dans une assez fâcheuse position. Les Russes, d'un côté, exigeaient d'eux une soumission et des preuves de dévouement tout-à-fait en désaccord avec leurs idées et leurs intérêts ; de l'autre, les Abazekhs, et surtout leurs farouches ennemis les Médoveïefs et les Oubykhs, les maltraitaient sans pitié, pour s'être livrés aux infidèles. Cette tribu comptait tout au plus 8 ou 10000 âmes, réparties dans cinq aouls, construits l'un près de l'autre, comme de petites forteresses, sur la Laba ; quoique leurs princes, les Kanoukof et les Chalokh eussent la réputation de gens braves et d'excellents cavaliers, toute leur bravoure ne pouvait annuler les circonstances qui leur faisaient une position intolérable entre les Russes et les Tcherkesses.

Craignant une rencontre inattendue avec les abreks, désirant cependant savoir ce qui se passait, et quels bruits circulaient dans les montagnes, Temboulat, de sa personne, partit pour les aouls et me conseilla de rester dans le bois avec Imam-Khazi et un Nogaï, nommé Iaghyz. Durant trois jours nous passâmes d'un bois à l'autre, nous rapprochant peu-à-peu de l'aoul Chégireï. Le jour, pour éviter les embuscades des Médoveïefs et des Oubykhs, contre les Besléneïefs, aux environs de leurs demeures, nous restions dans les lieux découverts ; la nuit, nous campions dans les bois, sans feu, sans desseller les chevaux, la main toujours au fusil, pour n'être pas surpris par les mêmes ennemis. Imam-Khazi partait le soir ou avant le jour, pour chercher des vivres chez les Besléneïefs, et nous rapportait du tchourek, du millet, des moutons, choses qu'ils ne lui refusaient jamais, par égard pour les Karamourzin, avec qui il était habitué

à se montrer dans toutes les expéditions. Un jour, au passage de la Laba, nous rencontrâmes 50 Tcherkesses, à la suite d'un jeune homme monté sur un cheval blanc, de la plus belle race du Caucase. A sa vue Imam-Khazi, visiblement troublé, me dit son nom et me conseilla de chercher avec Iaghyz un gué écarté, pendant qu'il irait s'expliquer avec le montagnard, un abrek connu de tous, le prince cabardien Aslan Ghireï, le plus cruel fléau de la Ligne du Caucase. Bien qu'Imam-Khazi n'eût personnellement aucun motif de le redouter, il craignait que son œil perçant n'eût remarqué en moi un personnage inconnu, valant la peine qu'on s'informât à son sujet. Certes il ne pensait pas que le jeune voyageur inconnu, auquel il ne faisait nulle attention, attirerait immanquablement sur sa tête une catastrophe et hâterait son trépas. Moi aussi j'ignorais que dans un an précisément je me verrais entre ses mains, par suite des complications d'une infâme tromperie.

Ce jour-là nous atteignîmes enfin Chégireï, où se trouvait Temboulat Karamourzïn. Quelques centaines de pauvres huttes en torchis composant l'aoul, s'éparpillaient sur un espace considérable, le long du rivage, haut et abrupte de la Petite-Laba. Il s'appuyait par-derrière à une épaisse petite forêt, fournissant aux habitants un refuge excellent, en cas d'attaque de la part des Russes, en même temps qu'il permettait aux bandits montagnards de dissimuler leurs approches. La maison de bois de Karamourzïn formait une suite de chambres, dont les portes s'ouvraient sur une longue galerie couverte, s'élevait comme un géant sur les cabanes basses de son entourage, asile de la misère et d'angoisses perpétuelles. Les champs pierreux de Chégireï ne donnaient qu'une pauvre moisson, les gens ne pouvait se monter en bétail, parce que tantôt les Russes l'enlevaient sur le plateau, ou les princes Chalokh le prenaient à-compte sur les redevances, et les Oubykhs et les Médoveïefs l'emmenaient dans la montagne. La vie fut excessivement misérable à Chégireï jusqu'à ce que les Karamourzïn s'y furent installés et l'eurent pris sous leur protection. Parvenus seulement alors à respirer librement, les malheureux habitants s'étaient, par reconnaissance, abandonnés entièrement à la volonté de leurs défenseurs. Les Karamourzïn étaient devenus les véritables maîtres de Chégireï.

Temboulat nous attendait dans la kounakhskaïa, construite comme de coutume à-part de la demeure de la famille, où vivaient ses deux femmes, lui occupant au milieu d'elles une chambre séparée. Nous passâmes la journée dans la kounakhskaïa, environnés des gens du pays, accourus pour saluer affectueusement Karamourzïn et examiner son hôte. Pour la nuit nous nous rendîmes dans la grande chambre de Temboulat, plus aisée à défendre, en cas d'attaque imprévue. La sécurité était si incertaine à Chégireï que, le soir, personne ne s'aventurait hors de la porte sans un pistolet à la main, et que d'une maison à l'autre on passait avec le fusil tout armé.

Bii, absent de Chégireï, s'était, à la satisfaction générale, séparé de son frère quelque temps avant mon arrivée et avait été s'établir à Barakaï. Cet

homme, passablement raisonnable et de bonne pâte dans la vie ordinaire, était sujet à des excès d'irritabilité, qui suscitaient chez lui une soif de sang invincible. Dans cette disposition d'esprit il avait déjà tué sept hommes, dans la montagne, et n'avait épargné que ses frères. La rage était toujours précédée chez lui d'une mélancolie profonde; après chaque meurtre il redevenait conscient et donnait dans un autre excès; pour racheter son crime, il distribuait aux pauvres tout ce qu'il possédait, jusqu'à son dernier cheval; ses frères devaient alors le nourrir, soutenir sa famille, jusqu'à le qu'il eût pu se remettre à flot. Dans une société civilisée, Bii aurait été renfermé, comme un malade. Les montagnes du Caucase ne connaissant pas ce genre de mesure sanitaire, il pouvait périodiquement satisfaire sa rage, en répondant de ses actes, comme une personne saine. On l'aurait tué depuis longtemps, s'il n'avait appartenu à la famille des Karamourzïn, auxquels il n'était pas commode d'avoir affaire en fait de vengeance du sang: maintenant il lui avait suffi de payer l'amende aux parents des morts, et tout avait été dit.

Je restai seulement quatre jours à Chégireï, Karamourzïn, trouvait bien plus raisonnable de passer dans les bois entre la Petite et la Grande-Laba les derniers moments jusqu'à notre départ, en répandant le bruit qu'il réunissait une troupe pour aller attaquer la Ligne. Le jour de notre sortie de l'aoul arrivèrent l'ancien des Médoveïefs, atalyk de Karamourzïn et Masradouk Marchani avec son fils Séfer-Bei, invités l'un et l'autre à venir délibérer au sujet de mon voyage, qui ne pouvait s'effectuer sans leur assentiment. Tous deux aimant Karamourzïn comme un parent, cette raison les empêcha de refuser, et ils promirent de l'aider en tout, de me défendre comme lui-même. Nul moyen de leur cacher qui j'étais et pourquoi je voyageais. Pleins d'une confiance infinie dans les montagnes inaccessibles qui séparent la Ligne de la côte, ils trouvaient très avantageux de me faire connaître la force défensive de ces localités, espérant par-là dégoûter à jamais les Russes de venir les y chercher par-delà les montagnes. Karamourzïn, à ce qu'il semble, partageait leur conviction et s'exprima clairement à ce sujet lorsque, durant mon voyage, il me vit, non loin d'Atchipsou, graver mon nom sur un grand arbre. „Il se passera des siècles, remarqua-t-il, jusqu'à ce que des Russes viennent ici le lire.“ Masradouk était presque nonagénaire, Séfer-Bei presque septuagénaire, mais tous les deux se tenaient encore fermes à cheval et ne mollissaient pas à la bataille. Comme ils avaient à leurs ordres une dixaine de Médoveïefs, cachés dans un bois, ils n'étaient pas d'avis de perdre inutilement le temps, et pendant que Karamourzïn faisait ses préparatifs, ils purent avec leurs gens se porter sur l'Ouroup, pour faire payer aux Kabardiens une vieille dette, c'est-à-dire tuer là quelqu'un ou enlever quelque chose; pour nous, nous prîmes notre direction vers la Laba. Ayant descendu la montagne de Chégireï, nous fîmes l'agréable rencontre de Bii, qui se réunit aussitôt à nous et déclara décidément à son frère sa résolution de ne pas le laisser seul exécuter une entreprise dangereuse, dont il serait

en droit de partager avec lui les profits, en cas de succès. Le contrarier était risquant. Temboulat accueillit sa proposition, non sans un serrement de cœur, non sans fixer parfois sur lui des regards, à la dérobée. Imam-Khazi se mit aussi à l'épier et vint me dire, à voix basse: „Sais-tu quel homme est ce Bii? — Je le sais. — Ne le crains pas, il est à-présent dans une bonne veine. — Et cette bonne veine durera-t-elle longtemps? demandai-je à mon tour. — Il ne faut pas le fâcher," répliqua Imam-Khazi, avec un mouvement d'épaules.

Comme Bii était un brave à tous crins, nous ne devions pas négliger ce supplément de force, car notre groupe se composait seulement de Temboulat, d'Imam-Khazi, avec Iaghyz, le jeune nourrisson des Karamourzïn, de Khinapé et de moi.

Ce jour fut fécond en impressions désagréables. Il y eut une minute où je me sentis poussé à regretter l'insouciance avec laquelle je m'étais livré aux Karamourzïn, si toutefois ce regret tardif pouvait réparer le mal. Par bonheur, tout tourna au mieux. En suivant la rive droite de la Lāba, nous atteignîmes une colline funéraire, au-dessus de laquelle flottaient deux drapeaux, indiquant la tombe de musulmans, tués en combattant contre les Russes. Près de la tombe les deux Karamourzïn mirent pied à terre et, tombant à genoux, commencèrent à prier avec une ferveur bien sentie. Durant leur longue prière les autres restaient à cheval, sans bouger de place. Imam-Khazi se tenait près de moi. „Sais-tu, me demanda-t-il, quels hommes gisent ici, sous la terre? — Je le sais. — Comment le sais-tu? — Il n'est pas difficile de deviner qu'ils prient sur la tombe de leurs frères. — Oui, oui, frère, dit-il avec emphase; n'oublie pas que ce sont les Russes qui les ont tués, et toi ne trompe pas Temboulat et Bii, il pourrait en résulter du malheur."

Quand les Karamourzïn, leur prière finie, montèrent à cheval, leur visage était sombre; de tout le jour nous n'échangeâmes pas une parole, ils mettaient une affectation visible à m'éviter. Ayant traversé vers le soir la large et rapide Laba, nous nous enfonçâmes dans la forêt, où nous fîmes choix d'une éclaircie, couverte d'une herbe épaisse, et là nous mîmes à construire avec des branches d'arbres une solide baraque, où il serait possible de se défendre. Le lendemain nous l'environnâmes d'un abattis, destiné à renfermer nos chevaux pour la nuit. Au voisinage se trouvait un aoul des Besléneïefs, de Lagaïdoukh Kanoukof, ami des Karamourzïn, qui nous fournit journellement du lait, du millet et des moutons, mais pour que l'on ne vît pas l'hôte des Karamourzïn, les porteurs de ces vivres ne s'approchaient même pas de notre hutte. Tel est l'ordre qui s'observe chez les Tcherkesses, chaque fois qu'un prince distingué se fixe temporairement dans la forêt, pour des raisons particulières quelconques; si plus tard il s'ensuit quelque désagrément pour les Russes ou pour les plus proches voisins de l'aoul, les habitants, qui n'ont pas vu le visage de l'étranger, affirment par serment et sans remords qu'ils ont seulement appris par ouï-dire que tel prince faisait dans leur forêt la chasse aux cerfs, aux loups ou à tout autre gibier. Quant aux Kara-

mourzïn, tous les Tcherkesses du voisinage, pensant qu'ils préparaient une expédition sur le Kouban, les approvisionnaient de vivres en abondance, et dans cette hypothèse, charmante pour leurs cœurs, couvraient du plus profond secret leur présence dans la forêt de la Laba, déjà assez dangereuse, même sans Cosaques Russes. De la part des Tcherkesses du voisinage, nulle appréhension d'une attaque contre les Karamourzïn; mais il y avait des rodeurs de pays éloignés, de Pskhö, de Médoveï, des nids de brigands Chapsougs, des Tagapsi et des Oubykhs, qui, sans s'inquiéter de notre personnalité ni de nos projets, pouvaient convoiter nos chevaux et nos armes. Cette raison commandait la plus grande prudence. De jour nous nous permettions de quitter le vêtement de dessus, de suspendre nos armes dans la hutte, pendant que nos chevaux paissaient sous nos yeux, dans la plaine; la nuit, au contraire, nous étions toujours habillés, le sabre à la ceinture, la carabine près de nous; nous dormions le pistolet au poing, afin d'être prêts à tirer sur les bandits, qui ordinairement se glissent le ventre à terre. Nous chassions pour la nuit nos chevaux dans l'abattis, dont l'entrée était solidement barricadée; nous éteignions le feu et placions une sentinelle, ne quittant jamais le fusil. Bientôt nous fûmes renforcés du moullah domestique des Karamourzïn, également initié au secret de l'entreprise. La pluie averse durant depuis plusieurs jours éteignant à tout moment le feu allumé devant la hutte, pendant la journée, nous n'avions pas la possibilité de nous sécher et nagions positivement en pleine eau. Incapable de supporter toujours une telle souffrance, je commençai à ressentir des atteintes de refroidissement, qui s'aggravèrent de plus en plus, sous l'influence de l'humidité et du froid. Ni le jour ni la nuit nous ne sortions pas de dessous la bourka et restions sans rien faire, couchés l'un près de l'autre sur l'herbe humide. Imam-Khazi, qui avait la langue plus déliée que les autres, me distrayait par des récits de sa vie passée. Je dormais d'ordinaire entre les deux Karamourzïn, qui paraissaient s'attacher à moi, Dieu sait pourquoi, sans doute par la satisfaction de ma confiance instinctive dans l'honorabilité de leur caractère. Un jour Bii me demanda si je n'avais pas peur de dormir près de lui: „Et pourquoi cela? répliquai-je d'un air tout-à-fait étonné. — Comment, pourquoi? Les Russes ont tué nos deux frères; tu es Russe, et pour m'abreuver de ton sang; je n'ai qu'à lever la main, Ta vie est en mon pouvoir. — Tu te trompes, ma vie ne dépend pas de toi, mais de la disposition d'Allah; si sa volonté est que je meure ici, dans la forêt de la Laba, j'y mourrai sans toi. Si non, le poignard dirigé contre mon sein glissera et, pour sûr, se tournera contre ta poitrine. Ce qui est écrit pour chacun, dès sa naissance, doit s'accomplir. Consulte là-dessus ton moullah. Du reste il n'y a rien à dire: ta volonté, ta main et ton poignard sont liés par un serment, par ta parole d'honneur. Je ne crains rien, bonsoir,“ et je lui tournai le dos. „Dors sans crainte, dit Bii: l'homme qui a une telle foi dans notre parole n'a rien à redouter de nous.“

A dire vrai, je ne m'endormis pas cette nuit aussitôt que de coutume. Sans attendre une trahison préméditée de la part des Karamourzïn, la pensée m'était

survenue dans la tête de la rage inconsciente que pouvait susciter chez Bii le souvenir prolongé de la mort de ses frères. Et après? En outre, un violent mal de tête m'empêchait de dormir, mon indisposition augmentait d'heure en heure. Dans les premiers jours de septembre, je résolus d'envoyer Imam-Khazi au général ***, avec prière de m'expédier une médecine contre le refroidissement et de l'argent, dont j'avais un égal besoin. Cependant le temps s'éclaircit, les jours plus chauds reparurent. Comme le changement de température ne m'apportait pas de soulagement, je commençai à craindre la fièvre, qui m'empêcherait d'accomplir le voyage, objet de mes désirs et si péniblement préparé. Le lendemain du départ d'Imam-Khazi, je résolus de me guérir du refroidissement par un moyen héroïque, et sans rien dire aux Karamourzïn, je me déshabillai et me jetai dans la Laba. Ce bain produisit l'effet désiré. L'ébranlement fut si puissant qu'après m'être tiré de l'eau je tombai sur le rivage. Accourus à mes cris, les gens me portèrent dans la hutte et me couvrirent de tout ce qui se trouva. Au bout de quelques heures, mon corps se couvrit d'une sueur brûlante, mon mal de tête diminua, et le lendemain je fus assez fort pour monter à cheval et pour me rendre au fort Voznessenskoïé, pour y prendre quelque repos. Bii seul m'accompagna, Temboulat et les autres allèrent à Chégireï, recevoir des hôtes non attendus.

Le fort Voznessenskoïé, construit en plaine, sur le bord de la petite rivière Tchamlyk ou Salpyk, comme l'appellaient les Tcherkesses, à 15 verstes du confluent des Grande et Petite-Laba, a pour garnison une compagnie et une demi-centaine de Cosaques du Don; peu gênant pour l'ennemi, il est peu inquiété, hors le cas où celui-ci emmène des chevaux, ou s'il a tué des Cosaques, des soldats de garde, qui se sont aventurés étourdiment loin des remparts. Par la suite, quand on a établi dans le voisinage un régiment entier de Cosaques du Don, il est devenu important, parce que de ce point les Cosaques pouvaient couper la retraite aux Tcherkesses, vers les montagnes, quand ils revenaient du Kouban, après une attaque sur la Ligne. Lié de vieille date avec le capitaine Lévachof, commandant du fort, j'attendais de lui l'accueil le plus amical. Connu de tous, comme un officier habile et expérimenté, il l'était surtout pour sa tournure originale, pour ses favoris démesurés, pour la vivacité des gestes burlesques dont il accompagnait chaque récit. La localité des environs, plate et découverte, permit de voir au loin que nous n'étions que deux, et par suite on nous laissa approcher des portes de la place.

„Que vous faut-il? cria la sentinelle. — Voir le commandant. — Sentinelle dehors!“ Dix hommes, sortis du fort, se rangèrent en avant des portes, car avec les Tcherkesses précaution ne nuit pas; toutefois je trouvai que contre deux hommes il y avait excès. Quand je voulus m'approcher des soldats, le sous-officier me repoussa, en récidivant: „Que faut-il?“ Bien entendu, il ne croyait pas avoir sous les yeux un officier russe, et moi je ne voulais pas le lui dire. „J'ai besoin de causer avec le commandant, prie-le de sortir. — Impossiblo, prince,

impossible ; dis d'abord ce que tu veux. — S'il ne peut sortir, j'entrerai donc dans la place. — En ce cas jette ton fusil, cria le sous-officier.“ Jeter mon fusil devant des soldats russes, à moi, officier, cela me paraissait inimaginable et tellement honteux, que je donnai du fouet à mon cheval et lui fis faire un saut vers la porte. „En joue!“ commanda le sous-officier, et dix fusils, le chien armé, se tournèrent sur moi et sur Bii, qui saisit la bride de mon cheval et cria d'une voix sauvage : „Frère, que fais-tu? vois, on va nous descendre.“ Sur la minute, au-dessus du parapet se montrèrent d'énormes favoris, auxquels il n'était pas possible de se méprendre : „Capitaine, criai-je, que fait-on chez vous? on a peur de deux hommes, on veut me désarmer, est-ce bien possible? — Arrière, commanda le capitaine.“ Les fusils reprirent la verticale, et Lévachof, qui m'avait reconnu, à la voix, sortit de la place. „Entrez, soyez le bienvenu, cria-t-il en faisant de grands gestes, puis je vous conterai mon aventure de ces jours-ci. J'espère que vous ne blâmerez point les précautions avec lesquelles on vous a reçu. A qui viendra-t-il en tête que vous vous promenez au-delà du Kouban, et encore avec qui? ajouta-t-il en regardant Bii de travers.. Je crois que cette tête enragée, à barbe rousse, est connue de nos soldats.“ A-peine étions-nous assis dans la chambre, Lévachof se prit à me conter, comme d'habitude, son aventure de ces derniers jours, qui aurait bien pu, en effet, avoir une issue tragique, et justifiait les précautions dont s'entourait notre hôte.

Deux jours avant notre arrivée on l'informe qu'il s'est présenté au poste, sur un magnifique cheval, supérieurement harnaché, un vieillard tcherkesse, armé seulement d'un poignard, qui désire l'entretenir d'une affaire grave. Comme on n'admettait pas volontiers les Tcherkesses à l'intérieur de la place, pour ne pas leur donner le moyen d'en examiner les côtés faibles, Lévachof préféra sortir et le fit sans fusil, croyant qu'il s'agissait d'un montagnard espion, envoyé de la Ligne, porteur de quelque nouvelle. Suivant l'ordre établi, la sentinelle était sur le parapet, l'arme au bras. Voyant devant lui un vieillard, à tête grise, plus que septuagénaire, Lévachof s'approcha sans crainte et lui adressa au hazard quelques paroles, en thathar. Après les premiers mots, le vieux s'étant précipité sur lui, le poignard au clair, et de façon à lui couper sa retraite vers la place, Lévachof, pour éviter ses coups, fit des bonds d'un côté, puis de l'autre. Le Tcherkesse, suivant chacun de ses mouvements, lui saisit la main et se mit sur une même ligne, pour le frapper en pleine poitrine. Cependant Lévachof, s'apercevant qu'il n'était pas aisé d'échapper au vieillard, et que le chemin du fort lui était fermé, prit sa course vers la plaine, poursuivi par le Tcherkesse, suivi lui-même de son bon cheval, et derrière eux, des soldats, n'osant tirer, de peur de tuer leur capitaine. Enfin Lévachof, heureusement plus jeune, distança de beaucoup son ennemi, sur lequel les soldats ouvrirent le feu, le tuèrent et par malheur, du même coup, son beau cheval. Lévachof ne comprenait absolument rien à cet attentat contre sa vie, par un homme sacrifiant évidemment la sienne propre, qu'il n'avait jamais vu, ni conséquemment mérité sa haine. Comme il

n'était pas encore enterré, on nous montra le cadavre du Tcherkesse, dans lequel Bii reconnut bientôt un hadji de la famille princière Karamourzïn, sans pourtant se rendre compte du motif pour lequel il avait tenté de tuer le commandant du fort de Voznessenskoïé. Nous eûmes plus tard la clef de l'énigme. Le vieux hadji, cavalier d'une extrême bravoure, dans sa jeunesse, qui avait passé sa vie à se battre contre les Russes, avait cessé depuis quelques années de courir le brigandage et de prendre part aux faits de guerre. Dans une réunion de Tcherkesses, quelqu'un lui ayant reproché de n'être plus bon ni propre qu'à rester couché sur un lit, ménageant ses vieux os, ces mots l'avaient tellement offensé que sur-le-champ il avait sellé son cheval et galopé à Voznessenskoïé, le plus voisin des forts occupés par les Russes, dans l'intention d'en tuer le commandant, au risque de sa propre vie, et de couvrir de honte ses détracteurs. Pendant les six jours que je passai là, Lévachof me répéta à plusieurs reprises le récit de son aventure, mettant chaque foi en action le vieillard agitant son poignard, et lui-même lui échappant. Dans un coin perdu, comme Voznessenskoïé, le seul plaisir que l'on pût attendre c'étaient de tels récits, des chasses au sanglier, des alertes causées par les Tcherkesses. Cependant, grâce à une chambre chaude et sèche, et aux bons soins dont je fus l'objet dans la place, mes forces se rétablirent bientôt, et je partis vers le 10 septembre, ayant reçu la drogue, dont je n'avais plus besoin, et l'argent, sans lequel je ne pouvais me tirer d'affaire.

Étant retournés à notre hutte, nous y passâmes encore trois jours, puis nous traversâmes la Petite-Laba, près de Chégireï. Pendant que je me refaisais, à Voznessenskoïé, notre affaire avait pris une assez mauvaise tournure. Comme j'avais l'intention de gagner l'embouchure du Djoubq ou le Chaké[1]), et que Karamourzïn ne voyait pas d'obstacle à atteindre un de ces points, à travers les montagnes, Hadji-Berzek, le principal des anciens Oubykhs, qui était passé sur le versant N. des montagnes, avec un parti de quelques centaines d'hommes, pour tomber sur les Bachilbaïefs et, s'il y avait possibilité, faire une trouée sur la frontière russe, proposa à Karamourzïn de prendre part avec lui à cette expédition, après quoi ils reviendraient ensemble à la côte. Temboulat, trouvant trop dangereux d'accomplir une telle excursion avec moi et une bande ennemie, si considérable, refusa la proposition de Berzek, sous prétexte qu'il devait absolument avant l'hiver avoir une entrevue avec Hassan-Bei l'Aphkhaz. Privé par ce refus de la possibilité d'aller chez les Oubykhs, il se vit contraint de prendre la route la plus courte vers l'Aphkhazie, par l'Atchipsoou, autrement il aurait excité les soupçons de Hadji-Berzek, qu'il fallait surtout ménager, à cause de la fâcheuse influence dont il jouissait chez les Tcherkesses du littoral. Quoique cette circonstance bouleversât mon plan primitif, en m'ôtant la possibilité d'examiner une grande étendue de la côte, il n'y avait rien à faire, et je dus comprendre quelle folie ce serait à moi de courir après l'impossible.

---

1) Djoub, près du fort Tenginskoïé. Chaké, près de Golovinskoïé.



Karamourzïn retira cependant un avantage pour nous de l'entrevue avec Berzek, ce fut d'échanger contre deux chevaux la jeune fille captive, de Bachilbaï, que nous devions conduire à la mer et vendre aux Turks, sorte d'affaire qui, dans les idées orientales, ne comporte rien de condamnable; car les femmes esclaves sont ordinairement mises en vente. Esclave dans sa patrie, la femme tcherkesse passe d'une main à l'autre, et souvent, au lieu de l'indigence, trouve dans ce changement bonheur et richesse.

J'éprouvais un ennui mortel en courant dans les bois entre les Grande et Petite-Laba, pendant que Karamourzïn arrangeait son départ; la chasse même nous était interdite, de peur d'attirer des étrangers de notre côté. Une fois seulement Imam-Khazi et moi, nous réussîmes à mettre bas un énorme sanglier, rencontré par nous inopinément dans les roseaux. Quand il l'eut atteint d'un coup de feu, l'animal se jeta sur nous avec la rapidité de la foudre, mais par bonheur je pus tirer ma carabine de son fourreau et le frapper droit au cœur. Après un bond formidable, il tomba mort à nos pieds. Dans les moments trop longs de loisir, que nous passions couchés auprès du feu, Imam-Khazi nous contait sa vie et la destinée des Karamourzïn, un chapelet non interrompu d'aventures de guerre, où chaque jour leur vie était en jeu.

Si l'on ne connaît tout le détail de la manière d'être du Tcherkesse et de son milieu ambiant, impossible de se former une idée exacte de son existence. En guerre perpétuelle, de toute antiquité, entre eux, avec les Mongols, puis avec les Thathars de Crimée, enfin avec les Russes, les tribus du Caucase n'ont eu ni le temps ni les moyens d'améliorer leur vie, n'ont fait aucun progrès dans l'organisation civile. Ils n'avaient marché en avant qu'en ce qui touche la guerre et les armes; pour le reste, ils en étaient à la description donnée en détail par Strabon de leur manière d'être; fortement attachés, comme tous les montagnards, aux lieux qui les avaient vus naître, ils préféraient l'indépendance à la vie. Au premier pas des Russes vers les montagnes du Caucase, la guerre commença, parce que les Tcherkesses n'admirent pas la pensée d'étrangers, devenus leurs voisins, sans guerroyer avec eux. Les Russes ayant franchi le Térek et le Kouban, la guerre prit de plus vastes proportions, les montagnards se battirent pour leur indépendance, le fanatisme religieux augmenta leur inimitié contre les Russes, et leur haine arriva presque jusqu'à la folie. La secte des Murids surgit dans le Daghestan, sur la droite du Térek; au-delà du Kouban parurent les abreks, voués à l'extermination des Russes. De notre côté, le gouvernement tâchait d'apaiser les montagnards, de leur ôter tout moyen de nous nuire, mais jamais il ne conçut le projet de les exterminer; cependant les rencontres de nos Cosaques de la Ligne avec les montagnards étaient sans quartier, on se battait des deux parts sous la pression de la haine personnelle, de la vengeance des frères massacrés, des propriétés dévastées, du rapt des femmes et des enfants.

Les Kabardiens, les Chapsougs et, en général, les petites communes du Transkouban, appartenant à la tribu tcherkesse, fournissent la meilleure cava-

lerie que j'aie jamais eu l'occasion de voir, et qui n'a de rivale que les Nogaïs établis sur la gauche du Kouban, ainsi que nos Cosaques indigènes, de la Ligne. Vivant dans une contree très boisée, les Abazekhs, comme les Tchetchèns, sont plus habitués à combattre à pied qu'à cheval, malgré leur origine tcherkesse. Le vêtement tcherkesse, depuis le bonnet laineux, de peau de mouton, jusqu'aux jambières, et tout l'équipement, sont on ne peut mieux appropriés au combat à cheval. Légère et commode, la selle possède l'importante qualité de ne point abîmer le dos du cheval, dût-il la porter des semaines entières. Le Tcherkesse porte son arme sur le dos, dans un fourreau feutré, d'où il la retire instantanément. La courroie de sa carabine est disposée si commodément qu'il lui est facile de la charger en pleine course; après avoir tiré, de la rejeter en arrière, sur l'épaule gauche, afin de prendre son sabre. Cette dernière arme du Tcherkesse, son arme favorite et la plus redoutable, consiste dans une lame renfermée dans un fourreau en bois, tendu de maroquin, et dont la poignée n'a pas de garde. On la nomme *sajentskouï* „grand couteau,“ d'où nous avons fait le nom de chachka: tranchante comme un rasoir, on ne s'en sert que pour frapper, non pour se défendre. Les coups en sont ordinairement mortels. En outre, le Tcherkesse est toujours armé d'un ou de deux pistolets à la ceinture, et d'un large poignard, son inséparable compagnon. Les cartouches pour le fusil sont renfermées dans des étuis en bois, contenus eux-mêmes dans des fourreaux en cuir; un sac à graisse, un tourne-vis et un petit sac en maroquin, contenant tous les outils nécessaires pour nettoyer et mettre en ordre fusil et pistolets, pendent encore à sa ceinture. Toujours prêt à mettre pied à terre, pour atteindre son ennemi d'une balle bien dirigée, le Tcherkesse porte sur le fourreau du fusil une fourchette en bois de viorme, aussi souple que solide. Il soigne plus que sa prunelle son cheval, dressé et parfaitement docile à la bride, doux, tranquille, attaché à son maître, comme un chien, accourant à son appel et pouvant supporter des fatigues incroyables. La bonne bête ne craint ni le feu ni l'eau; son maître ne connaît pas l'éperon et ne se sert que d'un fouet mince, terminé par un morceau de cuir, plat comme une pelle, qui ne cause au cheval aucune douleur et l'effraie seulement par le bruit; car les Tcherkesses sont d'opinion que le mal fait par l'éperon ou par la pesante nogaïka des Calmouks et des Cosaques du Don, fatigue l'animal sans aucune nécessité.

Lors d'un engagement le Tcherkesse galope sur son adversaire, le fouet en main, et tire, à 20 pas de lui, son fusil du fourreau; le coup lâché, il rejette l'arme derrière son épaule, met le sabre au clair et taille, ou bien, détourne rapidement son cheval en battant en retraite, et recharge en pleine course, pour tirer une seconde fois. En pareil cas ces mouvements ne sont pas moins corrects que rapides; bien qu'il soit plastronné d'armes, qu'il porte un poignard, deux pistolets, une carabine, une arme ne gêne pas l'autre, rien ne cliquette, grâce à un bon arrimage, ce qui est important, dans des expéditions nocturnes et embuscades, telles que les exécutent habituellement les montagnards. Dans la grande

guerre la cavalerie tcherkesse aime à se servir de l'arme blanche, et nos Cosaques en agissent de même; ils ne se battent à pied que chez eux, et dans les bois et les montagnes, où ils ont à se défendre contre les troupes russes; alors ils tirent juste, derrière les arbres et les pierres, ou au moyen de la fourchette, qui leur permet d'ajuster, avec leurs longues carabines. Dans la guerre défensive ils savent adroitement tirer parti de la localité en cas de la moindre faute de l'agresseur, semblent sortir de terre, afin de porter des coups plus assurés; ils inquiètent incessamment l'ennemi, s'acharnent rarement à défendre une position, et ne le font que si elle est réellement inexpugnable. Par contre, ils poursuivent avec une telle rage, qu'il fait bon d'être prudent lors de la retraite. C'est dans les incursions, par lesquelles ils ont si longtemps et si heureusement inquiété les contrées du Caucase, que s'est montrée leur persévérance. Des rassemblements de quelquet milliers d'hommes étaient moins dangereux pour nous que de faibles détachements; dans le premier cas, étant d'ordinaire informés à l'avance, nous avions le temps de nous réunir, et rarement avons-nous eu le dessous, lors des engagements; tandis que les petits partis, tombant à l'improviste, en secret ou à force ouverte au-delà de nos limites, se retirant devant la poursuite d'une troupe numériquement supérieure, grâce à la vitesse et à la vigueur de leurs chevaux, nous causaient de notables préjudices. Pour l'ordinaire, ils arrivaient de nuit au plus près du Kouban, se cachaient dans un fourré, durant le jour, traversaient inopinément le fleuve vers le soir, tombaient sur une stanitza, s'ils étaient en force, ou bien jetaient sur les Cosaques, revenant du travail des champs, sur les haras et sur le bétail, et faisaient retraite avec leur butin, avant que les réserves de Cosaques eussent le temps de se réunir, pour les poursuivre. La nuit protégeait leur passage à travers la plaine entre le Kouban et les montagnes. D'autres fois, c'était une fausse alerte, sur un point quelconque, et quand les Cosaques s'y étaient réunies, ils traversaient la frontière 20 verstes plus haut ou plus bas; ou encore un parti, franchissant le Kouban, se lançait sur le premier chemin venu, pénétrait dans l'intérieur du pays, achevant sa course avant le coucher du soleil, pour avoir l'avantage de la nuit, échappait à toute poursuite. En vue d'une expédition les montagnards préparaient leurs chevaux, comme pour une course avec prix, cessaient de les nourrir de foin, les faisaient courrir avec une simple couverture et les baignaient plusieurs fois dans la journée; sur des bêtes ainsi dressées ils franchissaient en un jour d'immenses espaces. Une fois, pendant une longue nuit d'automne, les frères Karamourzïn, avec dix compagnons, ayant passé le Kouban aux environs de Protchni-Okop, galopèrent jusqu'à un village de Cosaques du Don, par-delà Stavropol, sur la Tagila, et le matin ils avaient déjà retraversé le Kouban, vers la station Névinnomyskaïa, après avoir en 14 heures franchi 160 verstes. Les abreks qui exécutaient de telles choses étaient des gens connus pour leur bravoure, pour leur adresse à diriger une course, et fort redoutés des Cosaques, qui les connaissaient. Suivant leur habitude, dès la première apparition de l'ennemi, tel nombreux qu'il fût, les

Cosaques du poste voisin devaient engager la mousquetade avec lui, s'attacher à ses pas et, par leur feu continu, indiquer la direction des maraudeurs; ceux des postes du voisinage et de tous les environs accouraient au signal, à bride abattue, et entraient aussitôt en action. De cette manière, en 10 ou 12 heures, chaque point du cordon pouvait mettre sur pied six ou huit cents hommes. On voyait parfois deux ou trois centaines de Cosaques de la Ligne, le sabre au poing, se précipiter sur une troupe ennemie, du double plus nombreuse; d'autres fois aussi ces centaines n'osaient attaquer à l'arme blanche quelques dixaines d'abreks, et les tiraillaient de loin, parce qu'à l'abordage ces gens vendaient trop chèrement leur vie. Les abreks une fois cernés, on les exterminait jusqu'au dernier, sans que pas un seul demandât quartier; se voyant coupés de toute voie de salut, ils tuaient leurs chevaux, se couchaient derrière leurs cadavres, la carabine sur la fourchette, et tiraient jusqu'à extinction. La dernière charge épuisée, ils brisaient lenrs fusils, leurs sabres, et le poignard en main attendaient la mort, bien sûrs qu'avec une pareille arme il était impossible de les prendre vivants.

§ 6.

Tout étant prêt enfin pour notre départ, Séfer-Beï[1]) arriva, et nous nous mîmes en route, le 18 septembre (1836). La première étape fut très courte et sans autre incident que notre séparation d'avec Bii, qui resta à Chégireï, pour défendre la famille de son frère. En me disant adieu il me serra fortement la main, jurant, ce qui était plus rassurant que flatteur pour moi, que j'étais le seul Russe qu'il eût la force de voir à ses côtés sans éprouver le désir insurmontable de lui plonger dans le cœur son poignard jusqu'au manche. Séfer nous communiqua la nouvelle d'une attaque infructueuse des Abazines et des Oubykhs du littoral sur le poste de Gagra. Après avoir inquiété chaque semaine la garnison et l'avoir forcée d'accourir pour rien au parapet, ils avaient causé une nouvelle alerte durant la nuit de l'assaut. Bien qu'épuisés par les mouvements des nuits précédentes, sans sommeil, les soldats s'étaient précipités sur le rempart, en chemise, comme de coutume, le sac au dos, le fusil au bras, et après une demi-heure d'attente, étaient rentrés à la caserne, ennuyés, convaincus qu'il s'agissait encore d'une farce des Tcherkesses, ayant pour unique but de troubler leur sommeil. A-peine endormis, de nouveaux coups de feu, le cri de la sentinelle: „L'ennemi est dans le fossé,“ les avaient remis sur pied. Pendant qu'ils accouraient, les Tcherkesses avaient réussi à pénétrer dans le blokhaus flanquant le fossé et s'étaient emparés de deux canons; les soldats les avaient chassés à la baïonnette, avaient repris les canons et nettoyé les fossés à coups de mitraille. Cette attaque repoussée avait coûté à l'ennemi une grosse perte d'hommes; il n'avait même pas, ce qui est une grande honte pour les Tcherkesses, enlevé ses

1) Fils de Marchani, v. plus haut.

morts. Après cela ils s'étaient adressés au général N., commandant le détachement du Bzyb, et avaient enlevé tous les chevaux de Cosaques, paissant imprudemment en une seule troupe. En outre Séfer-Beï nous raconta qu'un millier de montagnards s'étaient réunis auprès du défilé de Gagra, pour le défendre, si les Russes faisaient un mouvement en avant. Cette nouvelle, fort désagréable pour moi, opposait à mon voyage une difficulté très grave et tout-à-fait inattendue. A cause de la circonstance, je résolus de ne pas retarder mon départ, dans l'espoir que les Tcherkesses se sépareraient, comme ils le firent en effet.

Le lendemain nous parcourûmes environ 35 verstes, dans d'épais fourrés, toujours montant, et fîmes halte pour la nuit dans une des nombreuses cavernes qui abondent dans les contreforts de la montagne Anchibot, s'élevant comme une porte gigantesque au-dessus de l'aoul de Bag[1]); la localité nous permettait d'aller à cheval. Pendant cette marche nous passâmes devant le mont Ditz, environné d'une triple enceinte de rochers, où nous aperçûmes des cavernes profondes. La vue excessivement triste de cette montagne justifie les traditions à son sujet, rappelant tout à la fois Prométhée et l'antechrist. En proie à une terreur non feinte, Imam-Khazi, me montrant un trou noir béant à son sommet, me dit: „C'est un lieu redoutable pour tout homme vivant.“ C'est en effet la sortie d'une caverne immense, traversant la base de la montagne, dans le fond de laquelle gît Dachkal, rivé à sept chaînes. Ce Dachkal, qui à la fin du monde apparaîtra parmi les hommes, pour les terrifier, soulèvera le frère contre le frère, le fils contre le père. Près de lui se trouve un grand sabre, qu'il s'efforce inutilement d'atteindre, son temps n'étant pas venu. Quand dans son dépit il se met à secouer ses chaînes, la montagne tremble, la terre s'ébranle d'une mer à l'autre. Son terme n'est pas accompli, mais lorsqu'il arrivera, il saisira le sabre, brisera ses entraves et paraîtra dans le monde, pour exterminer le genre humain. Quand je demandai: „Qui a vu Dachkal? certes, nul homme, me répondit-on. On n'oserait tenter l'aventure; Dieu nous en préserve! On dit qu'un berger abazine, ayant fait la sottise d'entrer dans la caverne, vit Dachkal et en mourut de frayeur.“ Les montagnards, en effet, craignent tant le mont Ditz, qu'ils n'en approchent même pas.

Durant la 3e marche, nous suivîmes d'abord le défilé encaissé de la Petite-Laba, puis nous gravîmes une montagne couronnée d'un large plateau, environné de toutes parts de roches pointues, plateau qui s'incline insensiblement d'un côté au NE., de l'autre au SO., et qui forme le point de partage. On y voyait quelques lacs sans fond, de 50 à 60 sajènes de diamètre, d'où s'écoulent au N. la Laba, le Mzymta au S.; dans cette dernière direction le plateau, long de 2 verstes, était coupé par un abîme incommensurable, où tombait un cours d'eau, origine de la Mzymta, qui, à la moitié de sa chute, se dissipait en nuages d'une poussière humide; un ruban d'argent, à-peine visible au fond du gouffre,

1) A l'E. du cours d'eau de Sotcha, sur la carte.

montrait que cette poussière était retombée en eau courante. Notre route, prenant la direction du N., tournait l'abîme par un étroit sentier, en corniche, le long d'une roche à pic. D'énormes pierres, que nous faisions franchir à nos chevaux, à la main, rendaient notre marche excessivement difficile à cause des sinuosités. Après de très pénibles efforts, nous atteignîmes avec nos chevaux une crête boisée, d'où nous dûmes descendre au village d'Atchipsoou, dans le défilé du Mzymta et de son affluent, la Zikoua. C'est ce chemin étroit et dangereux qui forme la meilleure défense des Médoveïefs, du côté du N. Une centaine de bons fusils peut arrêter ici tout une armée, forcée de s'avancer à la file, homme par homme, sans avoir aucun moyen de tourner l'ennemi. Les deux dernières marches, de 30 verstes, nous avaient horriblement fatigués, nous et nos chevaux, mais s'étaient passées sans aucun incident. Tous les gens de notre compagnie étaient dévoués aux intérêts des Karamourzïn, et me connaissaient pour ce que j'étais. Dans les lieux propices pour une embuscade Séfer-Beï Marchani allait en avant et, pour nous préserver de salves inattendues, criait bien haut: „C'est Temboulat Karamourzïn qui s'avance, et moi, Séfer-Beï, je l'accompagne.“ La descente à Atchipsoou était raide, boueuse par endroits; nous y perdîmes beaucoup de temps, en conduisant nos chevaux, glissant et faisant des chutes à chaque pas, dont deux, Tram et Loof, des meilleures races cosaques, étaient destinés en présent, par Karamourzïn, à Hassan-Beï l'Aphkhaz. Il faisait complètement sombre, quand nous atteignîmes les premières maisons, où Karamourzïn résolut de passer la nuit, car il y avait encore loin jusqu'à celle des Marchani, et ce n'était pas chose facile de conduire les chevaux par un sentier étroit et rocailleux. L'apparition de Karamourzïn dans un lieu où s'était passée son enfance était un fait assez rare pour devoir exciter un certain mouvement parmi ses vieilles connaissances. Afin de me débarrasser dès l'abord de leur indiscrète curiosité, Karamourzïn s'arrêta dans une maison et moi, avec Imam-Khazi et Séfer-Beï, nous prîmes gîte un peu plus loin, chez un autre habitant. Je me rappelle avec plaisir la première impression que fit sur moi Atchipsoou. Après avoir remis nos chevaux, nous entrâmes dans la kounakhskaïa, où les serviteurs s'empressèrent d'étendre les tapis et les coussins et d'allumer le feu au foyer. Dans ce coin reculé des montagnes régnait encore la coutume patriarcale, que la fille du maître devait laver les pieds des voyageurs, usage qui, du reste, se bornait à une simple formalité extérieure. Quand nous fûmes assis aux places préparées pour nous, et débarrassés de nos chaussures, une jeune fille entra, un linge à la main, suivie d'une servante, portant une cuvette et un pot d'eau. Au moment où elle s'arrêta devant moi, quelqu'un ayant jeté dans le feu des brindilles sèches, une vive lumière se répandit dans la chambre et enveloppa la jeune fille de la tête aux pieds. N'ayant jamais vu une beauté si merveilleuse, de tels yeux, une telle taille, je perdis la tête et, ne sachant que faire, je me contentai de la fixer. Elle sourit, en rougissant, se baissa sans mot dirs, et ayant versé de l'eau sur mes pieds, qu'elle couvrit d'une serviette, elle alla remplir envers un

autre les devoirs de l'hospitalité. Cependant la lumière ayant baissé, elle disparut derrière la porte, doucement, d'un pas égal, comme une vision: je cessai de la voir. Imam-Khazi, après être resté quelque temps sous le charme, les yeux fixés sur le lieu, maintenant vide, où elle était demeuré quelques moments devant nous, me dit enfin, en thathar: „Frère Hassan, as-tu jamais de ta vie aperçú une telle beauté? moi, je n'ai rien vu de pareil et ne le verrai probablement que dans le paradis, si mes péchés me permettent d'y entrer.“ Durant notre association de campagne on m'appelait Hassan, et je passais pour un abrek tchétchène, grâce à la supposition que du Kouban à la mer Noire nous n'avions pas à craindre la rencontre de quelqu'un parlant le tchétchène et pouvant de ce côté me reconnaître pour étranger à cette nationalité. Comme je comprenais le thathar, je parlais en cette langue avec Imam-Khazi, en société; dans l'intimité nous parlions russe. Longtemps après Imam-Khazi ne put oublier l'Abazine d'Atchipsoou; parfois il se recueillait et me demandait subitement: „Frère Hassan, as-tu de tes jours vu une beauté pareille?“ Je savais de qui il parlait, et je me le rappelais trop bien pour ne pas préférer me taire.

Après le souper nous dormîmes d'un profond sommeil jusqu'au matin; au point du jour, les chevaux sellés, nous remerciâmes notre excellent hôte et allâmes rejoindre Séfer-Beï. Le soir Temboulat le rejoignit, après s'être soustrait aux politesses des gens d'Atchipsoou, qui lui avaient fait un nombreux cortége à travers le bourg. Le joyeux accueil fait à Karamourzïn était une suite de la coutume qui veut que tous les gens d'un bourg, d'une commune et même de tout un pays, se regardent comme les atalyks de l'enfant d'une famille distinguée qui a été élevé chez eux. Aussi les Médoveïefs se croyaient-ils atalyks de Karamourzïn, et les Abazekhs de Djamboulat Aïtéki, maître de Kémirgoï.[1])

Les beautés de la nature abondent dans le Caucase, mais je ne me rappelle pas de localités qui puissent se comparer, au point de vue du pittoresque, avec la vallée du Mzymta, qui, sur une étendue de 35 verstes, depuis la grande chaîne jusqu'à l'arète des montagnes Noires; parallèle à la côte de la mer, est fermée de deux côtés par des rangées de rochers inaccessibles, défendant Atchipsoou au N. et au S. C'est dans ce profond bassin que le Mzymta roule ses eaux rapides, formant des milliers de cascades; sur ses deux rives, sont dispersées des groupes de maisons et de cabanes, se détachant sur la sombre verdure des jardins, des vignobles, des plants de maïs, de millet et de froment, et sur le frais velours des prairies. A mesure que l'on s'éloigne de ses rives, les constructions, les parcelles de terre cultivée, sont remplacées par des forêts vierges, encadrant les flancs des montagnes, appuyées à une dentelure de roches rougeâtres. A travers la barrière des montagnes, qui lui ferment le chemin vers la mer, le Mzymta perce les écluses de rochers, formant au SO. un passage infranchissable. Non loin d'Atchipsoou se trouvent les deux bourgs d'Aïboya, sur la rivière de Psoou,

1) Vallée à l'O. de la moyenne Laba.

et de Tchoujgoutcha, sur le Tchoujipsa, formant ensemble la commune des Médoveïefs, peuplée au plus de 10000 habitants. Peu riche en bétail et en terres labourables, cette localité abonde en fruits, tels que pêches, abricots, poires, prunes, surpassant en grosseur et en qualité tous ceux des autres pays riverains de la mer Noire. Les montagnes sont couvertes de châtaigniers, dont se nourrit la masse de cette population pauvre, à laquelle font souvent défaut le riz et le maïs. Les habitants font sécher en été les châtaignes, et en hiver les mangent cuites à l'eau, avec du beurre et du lait. Atchipsoou fournit un miel excellent, produit par les abeilles de montagnes, qui se logent dans les anfractuosités des rochers; miel qui est très parfumé, blanc et presque aussi dur que le sucre en poudre, fort apprécié des Turks et, avec la cire et les jeunes filles, l'unique article d'échange pour les Médoveïefs, qui les donnent contre les tissus dont ils ont besoin.

Nous passâmes quelques jours chez Séfer-Beï, couchés, comme d'ordinaire en pareil cas, sur nos coussins, mangeant, à plusieurs reprises dans la journée, du mouton, du poulet, du riz, du lait et des fruits, dont on nous régalait à satiété, comme des hôtes rares et de haut rang. Du matin au soir nous étions environnés des connaissances de Temboulat, avec qui je me promenais aux environs, je dînais, m'exprimant par signes, émaillés de quelques mots thathars, et jouais si bien mon rôle qu'il ne vint à l'idée de personne de deviner un Russe sous la tcherkeska de l'abrek Hassan. A Médoveï, à l'exception des Marchani et de quelques familles nobles secondaires, qui tous professent l'islamisme, le simple peuple est pour le paganisme. Dénués de croyances bien précises, ces gens, en cas de malheur, adressent leurs prières à certains rochers et arbres saints et honorent Satan d'une frayeur puérile et invincible. Les Médoveïefs ne cachent pas leurs femmes; la fille de Séfer-Beï, fort gentille personne de 12 ans, passait la journée avec nous; je ne pouvais assez admirer l'adresse et la grâce avec lesquelles, semblable à un écureuil, elle grimpait à la cime des plus hauts arbres, pour cueillir des fruits, ou sautait gaîment d'un arbre à l'autre, sans jamais manquer aux lois de la pudeur féminine, des convenances inséparables de son costume oriental. Comme le temps était superbe, Atchipsoou respirait le calme et la paix. En effet, grâce à la force de leur position, les Médoveïefs jouissaient de ces avantages, peu connus dans les autres contrées du Caucase; par contre, ils ne cessaient de troubler le repos des autres, en descendant vers la mer, en Aphkhazie et sur le versant N. des montagnes, où ils pillaient sans pitié. Ayant parmi les montagnards la réputation de brigands intraitables, ils se trouvaient, passé les limites de leurs puissants abris, dans un danger perpétuel d'être écharpés sans miséricorde. Un jour avant notre arrivée on avait apporté à Atchipsoou les cadavres de quatre Médoveïefs tués, auxquels mon ami, le prince kabardien Ismaïl Kassaïef, de Tétchèn, avait fait couper la tête, pour être venus sans sa permission disposer de son haras.

De chez Séfer-Beï Karamourzin avait l'intention de passer dans la maison de Doudaroukoua Bogorkan-Ipa Marchañi, qui avait préparé en son honneur une

réception exceptionnellement splendide et abattu pour la circonstance un jeune buffle et quelques moutons. Le bruit de la fête qui nous attendait chez Doudaroukoua s'étant répandu, je dus me préparer à affronter une société d'Abazines encore plus nombreuse que chez Séfer-Beï. Je ne m'en inquiétai pas le moins du monde, et je suis sûr que mon séjour à Atchipsoou se serait passé sans incidents, si, d'autre part, le danger que me fit éviter l'adresse de mes guides, ne s'était pas présenté. Comme nous nous apprêtions à partir et nous occupions de nos chevaux, Séfer-Beï fut informé qu'il arrivait près de sa maison des visiteurs aphkhaz, le prince Dagou Antchabadzé[1]) et cinq personnes de sa suite. Ces gens, qui m'avaient vu souvent chez leur seigneur, n'auraient pas manqué de me reconnaître et, tout en se taisant dans la maison de Séfer-Beï, avec l'esprit de ruse qui leur est familier, auraient entretenu chacun à mon sujet. Séfer-Beï pouvait se rejeter sur son ignorance du fait, mais Karamourzïn, à qui une pareille défaite était impossible, aurait, comme moi, risqué sa vie. Comment éviter leur rencontre, sans attirer l'attentiou de la foule, qui nous entourait et remarquait tout ce que nous faisions? J'échangeai un regard avec Temboulat, qui me comprit sur-le-champ. Il marmotta quelques mots à l'oreille de Séfer-Beï, qui s'approcha, comme pour m'aider à tendre une courroie, et fit je ne sais quoi, qui força mon cheval à se dresser sur ses pieds de derrière, après quoi il s'enfuit du côté opposé aux Aphkhaz, déjà près de nous. „Hassan, cria Karamourzïn, arrête ton cheval.“ Moi, comprenant la ruse adroitement imaginée, je courus après lui. Pendant que je l'arrêtais, à l'aide d'Imam-Khazi, les visiteurs étaient installés dans la kounakhskaïa, où Karamourzïn les occupa de quelque histoire, puis on leur servit à manger, et moi je réussis à arriver chez Doudaroukoua, sans avoir vu nos gens, que Séfer-Beï remit aux mains de son père, obligé de les garder quelques jours chez lui et ensuite de les conduire, soit au N. de la montagne, soit en Aphkhazie, suivant leur désir, seulement par un chemin où il n'y aurait pas de danger de nous rencontrer.

Il s'était rassemblé chez Doudaroukoua une trentaine de personnes, tous Marchani, et une grosse troupe de bas peuple, de femmes et d'enfants, brûlant d'impatience de voir le fameux abrek Karamourzïn et d'avoir leur part des restes du régal donné en son honneur. Le dîner, composé d'une infinité de mets, en usage chez les Tcherkesses, se prolongea énormément; les tables dégarnies, la foule se dispersa. La fille de Marchani vint alors dans la kounakhskaïa, visiter Temboulat, en compagnie de quelques belles jeunes filles, dans leurs plus élégants costumes. Elle passait pour une beauté et méritait bien sa réputation. Appartenant en effet au nombre de ces belles créatures des montagnes, dont la réputation est traditionnelle dans tout l'orient, naïvement coquette, elle se donnait des airs et déployait sa fine taille, l'opulence de ses formes, dissimulées sous une bechmette bleue, la blancheur de ses petites mains, celle de ses

1) Impr. Angabadzé, comme Agipsoou; ангабадзе, агипсоу.

ses jambes, perçant à travers un pantalon de soie rouge, brodé d'or. Ses longs cheveux noirs ondoyaient en vagues épaisses sur ses épaules, ses yeux brillaient d'un feu contenu, sous un turban de mousseline blanche; quoique d'une beauté incontestable, elle n'égalait pourtant pas la jeune fille qui nous avait lavé les pieds. Comme elle traitait Temboulat en frère, à cause de son oncle, atalyk de celui-ci, elle resta chez lui jusqu'au soir. Adorateur déclaré du beau sexe, Imam-Khazi la contemplait avec volupté, non sans ajouter toutefois: „La fille du prince est une beauté fameuse, mais ce n'est pas la paire avec celle que nous avons vue le premier soir.“ Les femmes et les filles que j'ai vues à Atchipsoou l'emportent infiniment en beauté sur les hommes, qui n'ont ni la souplesse ni le port superbe, traits distinctifs des Tcherkesses.

Nous partîmes le lendemain pour Tchoujgoutcha et traversâmes la Mzymta sur un pont suspendu, construit très artistement, avec des perches, des planches et un cep de vigne, liés avec des cordes; il y avait cinq de ces ponts sur le fleuve, dont trois pour les piétons et deux pour les chevaux. A Tchoujgoutcha nous nous arrêtâmes de nouveau chez Marchani, parent de Séfer-Beï. Comme le maître de la maison était absent, sa femme lui dépêcha un exprès, circonstance qui força Karamourzïn à demeurer un jour de plus dans ce bourg. Ici l'infraction, involontaire de ma part et très insignifiante, des règles du respect à la vieillesse, attira sur moi l'attention des montagnards et causa assez d'embarras à moi ainsî qu'à Karamourzïn. Arrivés vers le soir, nous avions trouvé la kounakhskaïa pleine de visiteurs, qui nous avaient devancés. Lorsque Karamourzïn entra, chacun se leva pour lui offrir la première place, puis on s'assit par rang d'âge, sur les coussins disposés au long de la muraille. D'après les usages de la courtoisie tcherkesse cela ne pouvait se passer sans plusieurs invitations du côté de Karamourzïn, sans beaucoup de prières et d'actes de condescendance mutuelle de la part des assistants. comme je ne comptais guère que 25 ans, et que j'étais un des plus jeunes compagnons de Karamourzïn, je prenais place habituellement auprès d'Imam-Khazi, d'autant plus qu'il était seul à bien connaître le russe. La kounakhskaïa, mal éclairée, étant remplie de toute espèce de gens, que je ne pouvais parfaitement distinguer, m'étant assis, comme à l'ordinaire, auprès d'Imam-Khazi, je me mis tout tranquillement à charger ma petite pipe, sans m'apercevoir que tous les regards étaient fixés sur moi. Ayant par hazard levé les yeux, je me vis l'objet de l'attention générale. Je regardai Temboulat et perdis tout-à-fait contenance en voyant cet homme, ordinairement de sang-froid, me fixer avec toute l'apparence d'une extrême inquiétude. Habitué par le danger de ma position à tenir compte de ses moindres signes, je me retournai et compris de quoi il s'agissait. Au-dessous de moi était assis, de l'air d'un homme offensé, un grand vieux Turk, maigre et de grand taille, à barbe blanche tombant jusqu'à la ceinture, le tisbé entre les doigts, un de ces fanatiques vivant d'aumônes, qui courent les montagnes, en prêchant aux musulmans la guerre à outrance contre les giaours mangeant du porc: c'est le titre dont ils affublent

tous les chrétiens. J'ai déjà parlé du respect et des égards pour la vieillesse imposés aux jeunes gens chez les montagnards. Comme ma faute involontaire pouvait faire soupçonner que je n'étais pas un homme né et élevé dans la montagne, il ne restait qu'à la réparer vite et à fond. Recueillant tout mon savoir en thathar, je me levai et priai le Turk de s'asseoir à ma place, en m'excusant si Satan m'avait aveuglé les yeux pour un moment et empêché d'apercevoir sa barbe blanche, devant laquelle je m'inclinais, comme devant celle de mon père. Un murmure d'applaudissements s'éleva dans l'assemblée. Imam-Khazi céda sa propre place à l'inconnu, et Karamourzîn ayant expliqué que je parlais et j'entendais peu le thathar, pas du tout le tcherkesse, que je m'étais enfui depuis peu de mois de la Tchetchnia, par-delà le Kouban, pour devenir abrek, le Turk, qui d'abord m'avait lancé des regards très farouches, en adoucit peu-à-peu l'expression, sans toutefois discontinuer de m'observer. J'eus beau faire, il ne me quittait pas de l'œil, comme si un instinct sauvage lui eût fait deviner en moi un ennemi. A vrai dire, quoique je me donnasse l'air d'une indifférence imperturbable, pour ne pas me trahir, je subissais une rude torture. Son espionnage incessant me força à faire une ablution, accompagnée du namaz, auquel je ne manquais jamais en ce temps-là.

A mesure que nous approchions de la mer, notre position devenait plus critique. Le lendemain, pendant que nous attendions l'arrivée du maître, la foule des visiteurs devint plus nombreuse qu'il n'était à souhaiter pour nous, et dans le nombre j'aperçus un vieillard, que je reconnus sur-le-champ pour un Aphkhaz, bien que je ne l'eusse jamais vu. Debout, appuyé sur son long bâton à pointe de fer, il entama une conversation avec Karamourzîn, en pur aphkhaz, où le fréquent retour des mots Ouroussim, Mikambaï, Sid-Ipa, me donnait à penser et témoignait qu'il était question de moi et de mon premier voyage à travers les montagnes. Pendant que les yeux perçants de l'Aphkhaz allaient de l'un à l'autre des visiteurs installés dans la kounakhskaïa, on servit le dîner, comme à l'ordinaire, sur de petites tables rondes, et Karamourzîn, l'hôte distingué, invita qui il lui plut à s'asseoir autour de la sienne. Parmi les invités se trouvait avec moi le Turk, l'Aphkhaz et Imam-Khazi. Temboulat ayant dit quelques mots à l'Aphkhaz, avant la fin du dîner, et l'ayant alors nommé Sofydj, celui-ci me toucha l'épaule, en manière d'affirmation, je regardai Karamourzîn, qui, avec un sourire ironique sur les lèvres, confirma ma pensée. Devant moi était ce Sofydj qui m'avait poursuivi en Aphkhazie, et qui n'aurait jamais pensé me voir si près de lui. Le soir, quand nous fûmes quelques instants seul à seul, Karamourzîn me répéta en riant, par l'entremise d'Imam-Khazi, son explication avec Sofydj, qui était accouru d'un bourg voisin avec unique l'intention de s'informer de ce que j'étais devenu depuis mon excursion, de l'Aphkhazie vers la Ligne. Karamourzîn lui apprit tout ce qu'il savait, et lui dit en sus que le bruit de ma mort s'était répandu sur la Ligne, bruit auquel il ne croyait pas, du reste, et supposait plutôt que j'avais entrepris une seconde excursion. Sofydj refusait de le

croire, il s'engageait, pour sa part, à me guetter sur les routes allant en Aphkhazie, et quand on lui fit la remarque qu'il n'était pas aisé de me reconnaître: „Cette difficulté n'est pas pour moi, dit-il, avec pleine assurance; je reconnais un Russe, d'instinct et les yeux fermés.“ Après un telle fanfaronnade Karamourzïn ne se refusa pas le plaisir de le mystifier et de mettre fin, une bonne fois, aux soupçons sur mon compte. Nous ayant fait asseoir ensemble à sa table, il demanda vers la fin du repas à Sofydj, ce fin connaisseur des Russes, à quelle race j'appartenais. Naturellement Sofydj fut fort embarrassé et ne sut que répondre. Alors Karamourzïn lui ayant déclaré que j'étais un Tchétchène, un abrek dévoré de haine contre les Russes, Sofydj en fut dans l'enchantement et ne regretta qu'une chose, que nous ne pussions nous expliquer l'un avec l'autre. La plaisanterie était forte, mais Karamourzïn n'avait pu imaginer autre chose pour dissiper la mauvaise impression faite sur le Turk fanatique, acharné du reste à m'espionner, et qui fit avec nous quelques étapes. Il marchait toujours près de mon cheval, tâchait de me faire parler et marmottait entre ses dents, quand je lui répondais „Je ne comprends pas.“ Nous fûmes charmés, lorsqu'il nous quitta pour de bon, à un certain bourg, fatigué qu'il était de nos marches forcées.

De Tchoujgoutcha nous passâmes au bourg de Tchouji, sur le Khoudapsé. Le nombre de nos guides s'était accrû jusqu'à une vingtaine d'hommes appartenant à diverses communes, principautés, républiques-abazines, situées au voisinage de la mer, toutes ennemies entre elles et ne se réunissant que contre l'ennemi commun, le Russe. Le chemin allant à Tchouji traversait une haute montagne rocheuse, dont la montée à pic nous forçait de marcher à pied, traînant nos montures fatiguées. Par une chaleur intense, passablement accablés nous-mêmes de fatigue, à tout cela se joignit une circonstance qui m'ôta mon restant de forces et me fit rester en arrière de la compagnie. La marche à travers les montagnes avait mis ma chaussure dans un si triste état qu'une pierre, coupante comme un rasoir, m'avait entamé la plante du pied droit. Comme le sang ne cessait de couler de la plaie, la poussière et le sable s'y mêlant, une intolérable douleur ne me permettait pas d'appuyer le pied, tandis que mon cheval qui escaladait malgré lui les pierres glissantes, me tirait en arrière. La patience dans la douleur passe chez les montagnards pour la première vertu d'un jeune homme, et leur insensibilité à la souffrance est poussée si loin, qu'on peut reconnaître aisément, dans leur compagnie, l'Européen, tout aussi brave qu'eux, mais sans comparaison moins patient. Quoique capable, en ce temps-là d'un grand effort, en marchant malgré ma blessure, force fut pourtant de rester en arrière. Nous avions parmi nous plusieurs étrangers, qui ne devaient aucunement connaître ma nationalité, et la localité où nous trouvions confinant aux Abazines, aux Oubykhs, aux Chapsougs, souvent en guerre les uns avec les autres, n'était pas sans danger, même pour les montagnards, pressés, par suite, d'arriver à la couchée avant la nuit; c'était moi qui les retenais. Imam-Khazi m'ayant non courtoisement remarqué qu'en restant en arrière je les exposais tous à un danger, et

que même mon peu de fermeté dans la douleur pouvait me faire reconnaître, pour un Russe, je ne tins plus, et saisissant avec rage un pistolet, je lui criai qu'à des observations faites sur le ton de l'insolence telle était ma réponse. Là-dessus le sang lui monta à la tête et, ne sachant que répondre sur le coup, il mit la main au pistolet, en criant: „Va pour le pistolet, frère!“ La scène se passant loin des guides, qui nous avaient devancés, se serait terminée Dieu sait comment, sans l'arrivée soudaine de Temboulat, qui, ne me voyant pas auprès de lui, s'était porté en arrière, sous un prétexte quelconque; calmer Imam-Khazi, ce fut son premier soin, puis il me demanda pourquoi je m'attardais, et quand je lui eus montré, pour réponse, mon pied ensanglanté, comme toute notre compagnie était fort en avant, qu'il ne restait près de nous pas un étranger, Temboulat, profitant de la circonstance, me souleva de terre, me porta d'une main sur son épaule, de l'autre saisit la bride de mon cheval et, presque au pas de course, me fit escalader la montagne, tout en traînant deux chevaux éreintés. Pareille chose n'était possible que pour Karamourzïn, de qui l'on disait dans la montagne que les morts seuls avaient fait connaissance de sa lame. En effet les Tcherkesses n'aiment pas à tirer la chachka autrement que pour frapper, et de lui chaque coup était mortel, tant il avait de force. Arrivé au sommet, il me posa à terre et me pria, pour notre sûreté, de ne pas m'attarder. Ce ne fut qu'à Tchouji, sur le tard, qu'il me fut possible de me bander le pied. De chez le prince Islam-Baga, qui nous reçut à Tchouji, nous passâmes au bourg de Tchoua, sur le Mtza, par une route tout-à-fait commode, qui nous permit d'aller à cheval. A mesure que nous approchions de la mer, les montagnes en s'abaissant se paraient d'une riche végétation, les champs ensemencés étaient plus nombreux et la population plus dense. A droite et à gauche de la route, à de petits intervalles, se présentaient des groupes de maisons, environnés de champs de gomi, de maïs, de froment et de tabac; on commençait aussi à voir des arbres fruitiers, enroulés de ceps de vigne.

A Tchoua s'adjoignit à nous le père de Séfer-Beï dont l'adresse nous avait débarrassé du prince aphkhaz Antchabadzé, en l'engageant à aller tenter la fortune dans les bois de la Laba, sur le versant N. des montagnes; on lui avait trouvé à Atchipsoou des guides et des compagnons, pour une expédition dont peut-être il ne reviendrait jamais, et qui en tout cas durerait assez longtemps pour l'empêcher de nous rencontrer une seconde fois. Le vieux Marchani conduisait encore la femme qu'avait amenée Karamourzïn, pour la vendre aux Turks, et qui, toujours gaie et riante, paraissait satisfaite de son voyage: elle était, pour le temps de la route, sous la surveillance de Bezroukoua, assez âgé pour s'acquitter de cette fonction sans enfreindre les lois de la pudeur tcherkesse, qui est fort délicate.

De Tchoua nous gagnâmes la côte par un large défilé couvert d'un fourré épais, où d'énormes embarras étaient préparés à l'encontre des Russes, et à la sortie duquel se trouvait un long retranchement, formé d'arbres et de pierres et

flanqué d'une tour en bois. Ici nous fûmes arrêtés, pour répondre aux questions d'une vingtaine de cavaliers, de la commune de Saché. Satisfaits des réponses de Karamourzīn et sachant qui il était, ces gens l'invitèrent à entrer dans la demeure du prince Ali Ahmed Oblagou, maître de Saché. J'eus alors l'occasion d'être témoin d'une de ces scènes de trafic de femmes, qui se renouvelaient journellement sur la côte tcherkesse, malgré les efforts de nos croiseurs tendant à l'interdire, ainsi que l'apport de munitions de guerre aux montagnards. Sans approuver en ceci la conduite des Tcherkesses, je ne les jugeai pas trop sévèrement. Chez les musulmans la jeune fille qui se marie est également vendue par le père, par le frère ou le proche parent chez lesquels elle vivait orpheline, et qui la livrent moyennant qalym = dot payée. En outre, les Tcherkesses ne vendent pas leurs filles, mais seulement des esclaves ou captives, qu'il remettent à leurs coréligionnaires. Le même homme qui la vend la tuerait plutôt que de la livrer, pour être souillée, à des giaours. D'ailleurs l'acte de vente ne causait, pour l'ordinaire, aucune espèce de tort aux captifs des deux sexes. Les jeunes garçons devenaient souvent en Turquie de grands personnages, et les femmes avaient presque toujours la prééminence dans les harems des riches Turks. Lorsqu'au contraire la malechance les atteignait, le vendeur n'était pas coupable, cela n'était pas coupable, cela était écrit dans le livre des destins. Le commerce des femmes était une sorte de nécessité pour les Tcherkesses et fournissait aux marchands l'occasion d'une fortune rapide; voilà pourquoi ils s'y livraient malgré les risques dont les menaçaient les croiseurs russes. En trois ou quatre voyages un Turk quelque peu favorisé du sort devenait riche et pouvait vivre à l'aise, aussi fallait-il voir leur âpreté à la poursuite de cette jolie marchandise vivante.

Cinq marchands turks, qui attendaient les vendeurs non loin du retranchement de la côte, surveillé par les montagnards, accoururent à notre rencontre, et ayant su que nous avions une femme, demandèrent à la voir, puis ils tirèrent au sort, à qui ferait l'affaire, et se mirent à négocier avec nous: nous prîmes place avec toute la gravité orientale, dans un kiosque voisin d'un cimetière. Chez les Tcherkesses nulle affaire ne se traite sans tenir conseil, chacun de nous fut appelé à donner son avis. Cependant le courtier turk allait incessamment de notre société aux marchands, et de ceux-ci à nous, engageant les uns et les autres à accepter les propositions adverses. En ce moment l'objet du débat était assis sur une pierre, de l'air d'une profonde indifférence, semblant ne pas faire attention à ce qui se passait tout près d'elle, et dont dépendait son sort. Enfin le marché fut conclu et la femme cédée pour deux chevaux et deux charges d'étoffes de soie, prix qui aurait été quadruplé, s'il se fût agi d'une jeune fille. Quand on lui eut déclaré qu'elle appartenait à un nouveau maître, j'aperçus en elle un changement auquel, à vrai dire, son air du moment précédent ne m'avait pas préparé. C'était une sorte de rage, des gémissements; elle s'arrachait les cheveux, grondait tout le monde, au point que je la prenais réellement en pitié. Pour Imam-Khazi, il me calmait et me demandait pourquoi m'apitoyer sur quelqu'un qui ne ressentait

aucun chagrin: „Mais elle pleure, disais-je, elle est hors de soi. Bah, cela ne signifie rien, reprit-il en gesticulant; c'est l'usage des marouchas — des femmes — vois-tu? il ne se passera pas une minute avant qu'elle rie.“ Imam-Khazi eut raison.

A-peine le Turk eut-il mis la captive sur un cheval et l'eut-il couverte d'un voile neuf, elle prit un air de contentement et se drapa aussi coquettement qu'elle s'y entendait. Comme nous avions besoin de nos chevaux pour nous-mêmes, Karamourzïn distribua sur place les marchandises à nos guides abazines, que sa générosité combla d'une allégresse indescriptible. Pour nous, suivant la côte vers le N., nous arrivâmes en une demi-heure à Sotchipsi, chez le prince Oblagou, alors absent, et l'on ne put nous dire quand il reviendrait. Du Bzyb à Saché Oblagou était le seigneur le plus puissant, musulman zélé et, comme Hassan-Beï l'Aphkhaz, protecteur des Turks, qui avaient à Sotchipsi un dépôt permanent de marchandises. Sa maison, sur le bord de la Sotcha, à l'extrémité du bourg, était environnée d'une palissade et défendue du côté de la mer, par un épais fourré. L'influence turque se faisait fort remarquer chez lui et chez tous les autres habitants; le namaz s'y faisait régulièrement, aux heures prescrites, à l'appel du moukra, dont la voix se fait rarement entendre chez les Abazines et jamais dans le Médoveï. Ayant passé la nuit à Sotchipsi, nous descendîmes au S., dans la direction de l'Aphkhazie. A dix verstes de notre précédente étape nous rencontrâmes le prince Ali-Ahmed, revenant de Gagra avec un convoi de quelques centaines d'hommes. Aussitôt plusieurs Tcherkesses s'étant détachés en avant, suivant l'usage, pour s'informer de nous, comme le nom de Karamourzïn était connu sur la côte, Oblagou descendit aussitôt de cheval, Temboulat en fit autant, et les deux princes se firent des civilités réciproques.

Pendant leur entretien les cavaliers tcherkesses nous cernaient de toutes parts, regardaient avec une curiosité visible nos chevaux, nos armes et nous-mêmes, car les Tcherkesses de delà le Kouban ne viennent pas souvent à la côte. Quelques-uns s'étant approchés et me faisant des questions, je les regardai dans le blanc des yeux d'un air d'interrogation, et mis fin au colloque par ce seul mot: „Bilmen, je ne comprends pas“. Imam-Khazi et Iagyz, qui ne savaient ni l'abazine ni le tcherkesse, se trouvaient par bonheur pour moi dans une position analogue. Les langues turque et nogaïe diffèrent aussi tellement qu'ils ne pouvaient comprendre des gens leur parlant même en turk. Le prince Oblagou fit à Karamourzïn la politesse de désigner quatre nobles oubykhs de sa suite, pour les guider jusqu'à Art-Kouadj, la première couchée, où demeurait le noble Arto, un ami de Séfer-Beï Marchani, absent alors de chez lui, à notre extrême déplaisir, et parti pour Batoum, sur un bâtiment turk. Nos nouveaux guides, je ne sais pourquoi, s'étaient attachés sans relâche à ma personne, m'adressaient la parole en diverses langues et, emboîtant le pas de mon cheval, regardaient fixement chaque fil de ma toilette. J'avais beau leur dire en mauvais thathar que je suis un Tchétchène, que je ne comprends pas d'autre langue que la mienne, que

c'était chez mes nouveaux amis que j'avais appris à dire quelques mots en thathar; pour me débarrasser d'eux, je dis à Khanaph, fils adoptif de Karamourzïn, d'essayer son nouveau cheval, que nous avions obtenu la veille, par échange avec les marchands turks. Chez les Tcherkesses une course ne se passe pas sans fantasia. Khanaph ayant pris son fusil, les Oubykhs n'y tinrent plus et se succédèrent; on tirait sur un bonnet, qu'un d'entre eux avait placé au bout de son fusil, cela les divertissait et me fournit l'occasion de donner une preuve incontestable de mon savoir faire tcherkesse, lorsqu'à dix pas du cavalier, galopant avec le bonnet, je dégageai mon fusil du fourreau et traversai le bonnet d'une balle, puis rechargeai en pleine course et répétai au bout de quelques instants la même manœuvre. Art-Kouadj est séparé de la mer par une montagne boisée; au détour de la montée les Oubykhs nous quittèrent et me saluèrent amicalement, en disant qu'ils aimaient beaucoup les habiles tireurs tchétchènes.

Avant de partir d'Art-Kouadj nous eûmes une alerte assez peu plaisante, qui nous fit craindre d'être attaqués sérieusement. Chez les montagnards on ne congédie pas des visiteurs sans un régal complet. Comme cette fois on nous faisait attendre plus longtemps que d'habitude, les chevaux tout sellés en avant de la kounakhskaïa, située sur la pente d'une montagne, près d'une large rivière, au cours rapide, à-peine avait-on enlevé les tables et étions-nous en train de reprendre nos armes, pendues à la muraille, nous entendîmes autour de nous des cris aigus, qui nous attirèrent vers la porte. Temboulat, le premier, ayant vu de quoi il s'agissait, pâlit légèrement, et ayant dit quelques mots à Imam-Khazi, s'avança d'un pas ferme, au devant des gens armés de fusils, accourant à la kounakhskaïa, de tous les coins du bourg. Ignorant la cause de cette alerte subite, Temboulat voulait d'abord savoir si cela avait quelque rapport à nous et pour cela il sortit vers la foule, sans armes et ayant remis son fusil à Imam-Khazi. Pour le premier moment son sabre et ses pistolets suffisaient. Il savait d'ailleurs que les Abazines, le voyant désarmé, ne se jetteraient pas sur lui, sans avoir expliqué ce qu'ils nous voulaient. Nous, de notre côté, nous nous apprêtions à monter à cheval et à le rejoindre, à son premier signe, à percer la foule et à nous jeter dans la montagne, où la forêt nous offrirait un moyen de salut. On peut se figurer comme notre cœur battait, avec quelle angoisse nous suivions chaque mouvement de Karamourzïn, devant qui plus d'une centaine d'Abazines criaient et gesticulaient avec le fusil. Après quelques instants de la plus pénible attente, nous ne pûmes respirer librement qu'en voyant Karamourzïn se retourner de notre côté et s'approcher à pas lents de la kounakhskaïa, suivi de la foule, bruyante comme précédemment. L'alerte dont nous étions victimes provenait de ce que le maître de notre maison, étant, comme je l'ai dit, parti par mer pour Batoum, au moment même de notre départ on avait appris que le bâtiment qui l'emmenait était tombé aux mains des Russes, et que le peuple, fou de douleur, était accouru pour témoigner à sa famille le chagrin causé par cet accident. Tranquillisés sur notre propre compte et étant restés encore environ une

demi-heure à Art-Kouadj, nous allâmes sans nous presser au cap Adler, chez Ared-Beï. „Frère Hassan, me dit tout bas en cheminant Imam-Khazi, s'ils avaient su que nous étions en compagnie d'un Russe, nous y aurions laissé nos os; ces Abazines sont de vraies bêtes fauves.“

Il se rassembla chez Ared-Beï, pour faire honneur à Karamourzïn, une telle quantité de visiteurs, qu'il eût été pour moi de la dernière imprudence de passer un jour entier sous leurs yeux. Étant à 25 verstes de Gagra, où les brigands des montagnes et de la côte guettaient les Russes en battant la campagne, il pouvait dans le nombre se trouver quelque Aphkhaz qui me connût personnellement. Pour ce motif Temboulat alla chez Ared-Beï, en compagnie seulement du vieux Marchani, tandis que son fils Séfer-Beï, Imam-Khazi et moi, nous allâmes réclamer l'hospitalité dans un bourg voisin. Comme toute l'attention des habitants était tournée sur Karamourzïn, je pus faire librement mes observations sur la vallée de Liech, connue chez eux sous le nom d'Adler ou Ardiller, défendue du côté de la mer par une forêt épaisse, sans grande profondeur, devant laquelle était un long retranchement, solidement formé d'arbres énormes, de pierres et de terre glaise; le flanc droit s'appuyait à une forêt vierge, d'une dixaine de verstes, s'étendant jusqu'au pied d'une montagne qui ferme la vallée à l'E. Une quantité de petits aouls étaient adossés à la forêt, tels que Kiréka, Abazi, Bouchéripch, Outchouga, Khychkhoripch, Khota et Djankhota, rangés en demi-cercle, devant lequel se trouve une plaine parfaitement unie et découverte. Le cap d'Adler était un des points que l'on se proposait d'occuper sans faute. Ayant vu la localité et partant de ce fait, que les montagnards se défendent avec opiniâtreté là seulement où leur retraite est tout-à-fait assurée, j'avais conseillé d'exécuter une descente précisément en face de l'abattis, quelque fort qu'il semblât, en se tenant aussi loin que possible de la forêt, qui le flanquait à droite. Lorsqu'en 1837 le cap Adler fut occupé par nos troupes, moi étant en captivité, une autre combinaison fut suivie d'une perte considérable, non nécessaire, et qu'il eût été facile et possible d'éviter. Au lieu d'une attaque directe de l'abattis, on le canonna du côté de la mer, tandis que la descente se dirigeait vers la forêt, afin de détourner par ce moyen l'attention des montagnards du point de débarquement, et tout au moins de diviser leurs forces. Ce fut pourtant le contraire qui arriva. Les montagnards s'abritèrent contre l'artillerie, dans la forêt, où les troupes rencontrèrent la masse de l'ennemi, dans une position la plus défavorable pour elles. Le combat s'engagea dans un bois impénétrable, où les soldats ne se voyaient pas l'un l'autre, ne savaient où aller, s'avançaient d'une manière décousue et trouvaient un ennemi supérieur en nombre, qui avait coupé une partie de la chaîne des tirailleurs. Là fut tué l'un de nos plus célèbres écrivains de l'époque, Marlinski (Alexandre Bestoujef), servant comme officier, j'ai oublié dans quel régiment.

De chez Ared-Beï il nous restait une dernière étape, en terre ennemie. Cette route longue, difficile, dangereuse à tous égards, fut signalée par de nombreux

incidents, qui se sont gravés dans ma mémoire. Le beau temps, qui nous avait favorisés depuis nos premiers pas, avait changé; il ventait froid de la mer; une partie du chemin, sur la côte, était inondée par les vagues, et sur deux points, au dire des Abazines, dix verstes avant Gagra et tout auprès du poste, le ressac ôtait toute possibilité de tourner les rochers baignant dans la mer. Nous discutâmes longtemps avec Karamourzïn, s'il était moins dangereux pour nous d'attendre un meilleur temps à Liech, ou de chercher à passer immédiatement en Aphkhazie. Chaque heure superflue de séjour dans ces lieux pouvant attirer sur nos têtes un malheur imprévu, c'était folie de compter sans calcul sur la fortune, seulement parce qu'elle nous avait constamment favorisés depuis le commencement. Nous résolûmes donc de partir coûte que coûte. Ce ne fut pas sans peine que Séfer-Beï trouva parmi ses connaissances deux hommes consentant à nous convoyer jusqu'à Gagra; les autres se rejetaient sur le mauvais temps, sur le voisinage des troupes russes, sur le risque de se heurter à des bandes de maraudeurs, Dieu sait de quelle tribu, prêts en toute occasion à s'attaquer même à leurs gens. Ared-Beï, pour retenir Karamourzïn, lui prédisait que par un tel temps il ne pénétrerait pas en Aphkhazie, et en tout cas il recommanda aux guides, si la route était envahie par les flots, de s'arrêter pour la nuit à Getch-Kouadj ou à Tzondripch.

Nous atteignîmes sans peine les premiers rochers; plus loin, ce fut la première difficulté. Comme la vague battait furieusement le pied des roches, impossible de les tourner, et nous les franchîmes par un sentier, vrai casse-cou, au risque de tomber à la mer, nous et nos chevaux. Nos guides s'arrêtèrent en vue de Gagra, déclarant qu'ils ne pouvaient nous conduire plus loin. Le chemin était barré par des roches à pic, battues par les vagues, avec un fracas assourdissant. Un sentier à-peine tracé, qui, au dire des guides, devient à peu de distance inaccessible pour les chevaux, va vers la montagne, puis fait un détour ou plutôt un long crochet, après quoi il descend au S. vers le poste. Suivant nos guides, les Russes, tout en ne refusant pas le passage aux Tcherkesses, ayant affaire chez eux ou chez le prince d'Aphkhazie, ne manquent pas de tirer sur les gens qui se montrent auprès des rochers. En pareil cas il faut envoyer un ou deux hommes s'expliquer avec le poste, sous peine d'être accueillis par des balles. Pendant que nous discutions ce qu'il y avait à faire, une légère fumée tourbillonna au-dessus du fort, à la distance de 800 sajènes, puis un boulet de 18 passa en sifflant par-dessus nos têtes; ce qui fit un très médiocre plaisir à nos Abazines, qui nous conseillèrent de nous arrêter derrière les rochers et exigèrent de Karamourzïn qu'il se décidât à aller passer la nuit dans un des aouls du voisinage, ou à dépêcher sans tarder un homme à Gagra, pour demander un laisser-passer au commandant; quant à eux, ils ne feraient pas un pas de plus en avant. Temboulat nous ayant chargés, Imam-Khazi et moi, de nous rendre au poste, nous partîmes incontinent. Comme Imam-Khazi ne consentait point à se séparer de son cheval, j'en fis autant. Après avoir fait à cheval quelques cen-

taines de pas, il nous fallut mettre pied à terre, et suivre pendant une verste et demie un sentier s'éloignant de la mer, qui nous mena dans une haute futaie. Là, plus de trace de route. Nous dûmes donc essayer de gagner la crête, au-delà de laquelle est Gagra. Ce n'était partout que rochers à pic et un raidillon glissant, par lequel pas plus que nos chevaux nous ne pouvions grimper. Le soleil s'était plongé dans la mer, une obscurité profonde enveloppait la forêt, et nous fûmes obligés bon gré malgré de revenir au lieu où était resté Karamourzïn. Nous espérions être plus heureux le lendemain et retrouver un chemin, ou que le vent, s'apaisant durant la nuit, nous laisserait la facilité de gagner le poste, par-devant les rochers.

A notre étonnement extrême nous ne retrouvâmes pas Karamourzïn où nous l'avions quitté; supposant qu'il était allé passer la nuit à Tzondripch, à 10 verstes de là. nous galopâmes pour le rejoindre. Pendant environ une demi-heure d'un train furieux, nous avions l'espoir de voir du moins de loin nos amis. La route du littoral, resserrée entre la mer et des montagnes, couvertes d'un épais fourré, se déroulait devant nous, aux brillantes clartés de la lune, mais partout le désert; notre position devenait critique. Sans guides, ne sachant pas un mot de la langue abazine, impossible de nous présenter dans aucun aoul, ou de nous arrêter sur la route, car chacun nous était hostile. Nous n'aurions pas osé nous défendre même contre un homme isolé, parce que des coups de feu, au voisinage d'une forteresse, pouvaient devenir le signal d'une alerte et attirer de notre côté des milliers d'ennemis. Puis, comment s'expliquer avec eux? Les Abazines du littoral n'avaient aucune connaissance des Nogaïs, et si les Aphkhaz n'avaient pas hésité à massacrer des hadjis Tcherkesses, inconnus, quelle raison pour des Abazinés de nous épargner? Pour comble de malheur, nos chevaux étaient gris-clair et se voyaient de loin, à la clarté de la lune. Il fallait de toute nécessité nous cacher pour la nuit, galoper le lendemain vers Gagra, puis laisser nos montures auprès des rochers et nous sauver à pied au poste, en attendant les nouvelles de Karamourzïn. Cependant nous cacher n'était pas facile; les montagnes, baignant dans la mer, ne permettaient que par places de tirer là nos chevaux. Sans hésiter longtemps, nous résolûmes de revenir sur nos pas, chercher un abri pour la nuit et en trouvâmes un auprès d'un petit défilé. Ayant escaladé, non sans peine, la croupe de la montagne, à 50 pas de la route du littoral, nous nous couchâmes dans le bois, malheureusement peu touffu et insuffisant pour cacher la robe claire de nos chevaux. Pour cette raison nous les attachâmes à un arbre, et nous-mêmes, le fusil hors du fourreau, et roulés dans nos bourkas, nous nous couchâmes un peu plus loin. De cette manière nous pouvions apercevoir l'ennemi qui s'approcherait et le recevoir du fond de notre cachette. Après quelques moments de repos, ne voyant personne, n'entendant que le bruit du remous de la mer, frappant en cadence le rivage, nous perçûmes bientôt d'autres sons, un frémissement de branchages, des coups de hache, puis

des voix d'hommes. Point de doute, il y avait du monde non loin de nous, dans le défilé. Qui était-ce? Temboulat et ses gens, ou des étrangers? C'est ce dont il fallait s'assurer, avec les plus grandes précautions. Imam-Khazi restant à la garde des chevaux, moi, le fusil en main, je poussai une reconnaissance dans le défilé. Les buissons épineux, qui s'attachaient sans cesse à ma tcherkeska, ne me permettaient pas de me glisser vîte à travers les arbres; d'ailleurs, la nécessité d'éviter le bruit ralentissait ma marche, me forçait à prêter l'oreille, à regarder en avant, à chaque pas. Au premier détour du rocher je vis, à une portée de fusil, un petit feu, sur lequel se détachaient des ombres humaines. Ce pouvaient être nos compagnons, installés là pour la nuit, mais il fallait s'en assurer, pour ne pas s'attirer une catastrophe. Couché à terre, je me mis à ramper de leur côté; tandis que les épines déchiraient ma tcherkeska, m'égratignaient la poitrine et les mains, moi, insensible à la douleur, je continuais de m'avancer, sans faire le moindre bruit, jusqu'à ce que je réussis à me convaincre qu'il n'y avait pas là de chevaux, qu'ainsi Karamourzīn ne s'y trouvait pas. Autour du feu se trouvaient cinq Abazines, préparant leur souper, sans se douter que si près d'eux il y eût une compagnie, non tout-à-fait inoffensive, il est vrai, mais présentant une proie fort tentante, en chevaux et en armes. Je battis en retraite sur Khazi, aussi doucement et avec autant de précaution que j'étais venu, car le voisinage peu agréable de ces Abazines nous forçait à redoubler de prudence. La fatigue nous fermant les yeux, il était difficile de ne pas se livrer au sommeil, et pour ne pas nous épuiser, nous convînmes de veiller à tour de rôle, moi d'abord, puis Imam-Khazi. „Tiens-toi bien, frère, ne t'endors pas, souviens-toi que notre vie dépend d'une bonne garde; ils nous tueraient endormis, comme des agneaux, ces Abazines, de vraies bêtes sauvages," me dit Imam-Khazi en se roulant dans sa bourka. Ma garde faite, sans avoir fermé l'œil, je réveillai Imam-Khazi, auquel je répétai son propre conseil, avant de m'endormir, ce qui ne tarda guère. Avant le jour, un frais zéphir m'ayant soufflé au visage, je me réveillai et regardai aussitôt ce que faisait Imam-Khazi, qui, à mon grand étonnement, ne m'avait pas dérangé, suivant nos conventions. La cause en était palpable; couché sur le dos, la main ouverte sous son fusil abandonné, il ronflait avec tant de force, que le bruit du remous empêchait seul d'entendre de la côte son léger sommeil. Quand je l'eus secoué vigoureusement et réveillé, nous nous hâtâmes d'essuyer nos fusils, humides de rosée, de changer la poudre du bassinet et de galoper furieusement vers Gagra. L'œil perçant d'Imam-Khazi eut bientôt aperçu Karamourzīn, son monde et les guides, au même lieu où le soir ils s'étaient installés, près des rochers. En nous voyant, Karamourzīn poussa un cri d'étonnement, car il était persuadé que nous avions gagné le poste dès la veille; il était donc allé pour la nuit dans le bois, au voisinage du lieu de notre séparation, tandis que nous nous avions poussé beaucoup plus loin. En apprenant de Karamourzīn les détails de notre aventure de la nuit, les guides abazines hochèrent de la tête, en disant que tout le monde n'aurait pas le bonheur

de sauver sa tête en pareille circonstance: „C'est Allah qui vous a particulièrement protégés.“

Quoique le vent fût tombé, la mer grondait encore, et le ressac ne nous permettait pas de côtoyer les rochers. Cependant Karamourzïn insistait sur l'urgence de pousser jusqu'au poste, sans perdre de temps. Les guides trouvaient à tout d'insurmontables difficultés, faisaient la grimace, nous lançaient des regards de méfiance et refusaient de nous indiquer le chemin à travers la montagne. Bien au fait des habitudes des Abazines de la côte, Séfer-Beï Marchani insinuait tout bas à Karamourzïn de ne pas se fier aux renseignements des guides et de se hâter de gagner l'Aphkhazie. Cédant enfin aux sollicitations de Séfer-Beï, les guides dirent à Temboulat que s'il ne voulait on ne pouvait attendre le beau temps, il y avait pourtant un moyen d'aller à Gagra, bien entendu seulement pour le piéton né dans les montagnes et ne craignant pas que la tête lui tournât, que son pied faillit, et là-dessus ils lui montrèrent la roche polie qui nous séparait de Gagra, où l'on ne voyait pas de trace de chemin. Durant 600 ou 700 sajènes, ce rocher, tel qu'une muraille à pic, semé par places de fentes et de petites proéminences, se projetant dans la mer, qui en délavait la base avec bruit. „Jurez, leur dit Temboulat, que des hommes ont passé par ici. Nous sommes prêts à le jurer, répondirent les guides; mais pour cela nous le répétons, il faut être né dans la montagne.“ Au lieu de répliquer, Temboulat appela près de lui Séfer-Beï et, lui ayant parlé à l'écart, ordonna à Iagyz et à Khanaph de se charger des chevaux; quant à moi et à Imam-Khazi, il nous fit quitter nos chaussures, relever nos guêtres, ce qu'il fit lui-même. Quand tout fut prêt, il appela près de lui les Abazines, et donnant à l'un un pistolet, à l'autre un poignard, à garniture d'argent: „Voilà, dit-il, un souvenir de vos excellentes indications; maintenant voyez comment marchent dans les montagnes ceux qui y sont nés. Allons.“ Les pieds nus, tenant en main nos fusils dans leurs enveloppes, parce que sur le dos ils auraient gêné nos mouvements, nous nous collâmes aux rochers, en profitant de fentes et de proéminences où le pied posait à-peine. Nous aidant l'un l'autre, soit en nous donnant la main, soit avec le fusil, nous avancions pas à pas, autant que le permettaient les fentes et proéminences dont j'ai parlé et gagnâmes le sommet, puis nous descendîmes vers la mer, qui nous enveloppait du rejaillissement de ses vagues, se brisant contre la pierre. Enfin, après avoir rampé durant trois heures, nous atteignîmes Gagra.

On peut se figurer notre joie quand nous posâmes le pied sur un terrain plat, en avant de la place. Le commandant, toute la garnison, s'étaient élancés au-delà du rempart, pour regarder des hommes venant par cette route, voyageant sur un roc uni entre le ciel et la mer. C'était la première fois qu'on voyait des hommes venir par cette route; on ne pouvait croire que nous arriverions; c'étaient des querelles, des paris que le tout se terminerait dans la mer. En avant de la place, ce fut un autre danger, qu'il ne fallait pas dédaigner: des dixaines d'énormes chiens de Gagra, se précipitant à notre rencontre, prêts à

nous mettre en pièces, à cause de notre costume tcherkesse, je criai aux soldats de les retenir; mais l'embarras fut extrême et universel. Les chiens apaisés, le commandant s'avança avec la garde et exigea que nous missions bas les armes. Mon refus d'accomplir son ordre lui causa une telle perplexité, qu'il ne sut que dire et répéter seulement: „Toi, qui es-tu, pourquoi ne pas te soumettre à mon injonction?" Cependant je tirai l'ordre ouvert du commandant en chef dans le Caucase, cousu dans ma bechmette, devant lequel durent se taire toutes ses prétentions. L'ayant lu à plusieurs reprises, comme n'en croyant pas à ses yeux, le colonnel Malachefski changea de ton et m'invita très poliment à le suivre, avec mes compagnons, dans la place, où il s'arrêta chez le major Maratchefski, le brave défenseur de la résidence du prince d'Aphkhazie, en 1824, à Lekhné. Maratchefski ne put me régaler qu'avec du thé, dont j'avais été privé durant les six semaines et demie de mon séjour dans les montagnes: toute autre provision lui manquait encore plus qu'aux Tcherkesses. En général la position de la garnison de Gagra était alors peu enviable. La place étant entourée de hautes montagnes, de trois côtés, et baignée par la mer de l'autre, les Tcherkesses tuaient les soldats à coups de fusil, jusque dans l'intérieur; le bois et le fourrage ne s'obtenaient que de vive force; durant des mois entiers on ne vivait que de salaisons, de pain, de gruaux et de pommes de terre; les légumes, le beurre, la viande fraîche et toute nourriture animale étaient comptés comme les plus grandes raretés. De femmes il n'y en avait pas à Gagra, on ne les connaissait que par tradition. Gagra ne communiquait pas par terre avec l'Aphkhazie et recevait par mer son approvisionnement, à des époques fixes. Lors de mon arrivée il ne s'y trouvait en fait de volaille, qu'un coq et deux poules, dont une fut privée de la vie en mon honneur. Le sort des soldats eût été encore plus misérable, sans d'énormes chiens, dressés à éventer l'ennemi, à le suivre à la piste et à garder la place durant la nuit. Ces animaux avaient leur portion réglementaire et étaient fort respectés des soldats, qui jamais ne les abandonnaient dans un engagement; blessés, ils les rapportaient souvent dans un manteau et les traitaient au lazaret comme des hommes. Ils étaient si bien dressés à leur métier, qu'au premier son du tambour, battant le rappel, ils se portaient en masse en tête du détachement prêt à sortir de la place, s'égaillaient ensuite en avant des tirailleurs et éventaient l'ennemi caché dans le bois. Durant les engagements plus d'un chien bien connu de la garnison s'était jeté sur les Tcherkesses. Lâchés hors de la place, après le rappel du soir, leur admirable instinct faisait d'eux autour de l'enceinte, une chaîne avancée, qui l'environnait de toute part. Le soir de notre arrivée Séfer-Beï Marchani amena à son père, à Gagra, Iagyz et Khanaph, avec nos chevaux, le vent qui soufflait de terre lui ayant permis de profiter de la route en avant des rochers. Le lendemain nous partîmes pour l'Aphkhazie et traversâmes le Bzyb, vers son embouchure, vis-à-vis du fort triangulaire bastionné, construit par le général L. Le lieu où la barque passait, au printemps, quand le pauvre Chakrilof se noya, était complètement ensablé et n'avait plus

d'eau que jusqu'au genou de nos montures. Étonné de la forme étrange de cette construction, je payai mon tribut de sympathie à la garnison qui y mourait d'ennui et consolai les soldats par l'espoir d'un changement prochain, sans leur dire toutefois qu'ils en seraient redevables au Bzyb, non à une volonté supérieure. Ma prévision s'accomplit, lorsqu'en automne un débordement du fleuve emporta la redoute, dont la garnison fut transférée à Pitzounda.

Deux amis, le prince Michel et le général Patzofski m'accueillirent à Bombori, avec une joie franche et reçurent seuls la confidence de mes séjours, de ce que j'avais fait durant mes quatre mois d'absence. Temboulat, Imam-Khazi, Iagyz et Khanaph allèrent à Kélassouri, chez Hassan-Beï, où ils devaient demeurer jusqu'à mon départ pour Tiflis. Pour moi, je passai plus de deux semaines à Bombori, occupé à rédiger mes notes de voyage, après quoi je partis pour la Géorgie. Ayant traversé Soukhoum, je trouvai à propos de faire visite à l'amiral Papa-Christo, chef de l'escadre, et de m'informer s'il n'aurait pas quelque chose à communiquer au commandant en chef. Un vent frais, la forte mer ne me permirent pas, durant longtemps d'accoster la frégate où se trouvait l'amiral; l'officier commandant la barque s'obstinait à ne pas vouloir aborder du côté de tribord, au-dessus du vent, où était l'escalier d'honneur. Comme notre barque tantôt se baissait, tantôt se relevait, il fallut saisir le moment pour se lancer sur l'escalier et monter le plus vite possible sur le pont. Quand ce fut mon tour de sortir, quelqu'un m'ayant barré le passage, la barque fut soulevée, et j'eus à peine le temps de saisir la tire-veille; ma jambe fut prise entre la planche de l'escalier et le bord de la barque. Ayant réussi à faire un saut, qui me porta sur les degrés, restés dégagés, j'atteignis le pont d'une seule jambe, et je tombai, souffrant horriblement. Chacun pensait que ma jambe fût en morceaux, mais par bonheur l'os, quoique mis à nu, restait entier. Étant resté trois jours couché sur la frégate, je me mis en route, ne voulant pas, à cause de ma jambe, retarder mon retour à Tiflis, où j'arrivai, après 14 jours de marche, sous une pluie battante, mouillé jusqu'aux os et boitant sensiblement. La bienveillance de mes chefs, à cette époque le baron Rosen, Volkhofski, l'excellent Khoven, et l'amitié de mes camarades me firent oublier les fatigues et privations que j'avais endurées. Seulement, par malheur, on accorda peu d'attention à mes démonstrations contre la ligne de petites fortifications élevées sur le littoral de la mer Noire, peu appropriées au blocus de la côte, et on ne peut plus utiles pour faciliter à l'ennemi le moyen de les bloquer perpétuellement elles-mêmes. Les événements de l'année 1840 et la guerre d'orient ont justifié mon opinion, sur la ligne de la côte de la mer Noire. Ayant pris en sérieuse attention mes travaux, feu l'Empereur Nicolas Pavlovitch ordonna qu'à l'avenir je fusse chargé, exclusivement à tout autre, de l'étude des questions relatives au flanc droit de la Ligne du Caucase: mon désir de profiter de cet ordre et en même temps les circonstances suscitées par la question de la restitution à Karamourzïn de ses

domaines, furent le nœud de ma captivité, qui se termina au bout de deux ans. en 1838[1]), par ma délivrance inespérée.

Ainsi que je l'ai dit tout en commençant, Karamourzïn avait consenti à me conduire à travers les montagnes, si, oubliant son passé, on lui rendait son aoul héréditaire, tranféré du Kouban dans le gouvernement de Saratof. En vertu du droit qui m'avait été conféré, j'avais accepté cette condition et m'étais engagé envers lui, au nom du gouvernement et sur mon honneur, à l'accomplir exactement. Le baron Rosen accueillit mes guides avec bienveillance, leur annonça une amnistie complète et les combla de présents; mais quand il fut question de restituer l'aoul, il se montra hésitant. Pareille chose ne s'étant pas encore faite au Caucase, la chancellerie civile, chargée de l'étude de l'affaire, trouva, de son point de vue bureaucratique, des difficultés insurmontables à faire honneur à ma parole. On proposa d'autres indemnités à Karamourzïn, qui refusa et déclara ne s'être chargé de mon affaire que pour réintégrer ses enfants dans la possession d'un domaine de famille, perdu à cause de sa fuite. Moi, cependant, j'exigeais l'exécution littérale de la promesse faite par moi à Karamourzïn, au nom du gouvernement, solidaire, aux yeux des montagnards, avec la personne de l'Empereur, dont la parole doit être inviolable. Il recourut à la justice et voulut que je fusse tenu pour responsable, si j'avais outrepassé mes pouvoirs, et qu'il lui fût permis d'aller à Pétersbourg, afin de soumettre l'affaire à la décision personnelle de Sa Majesté. Bienveillant et doué de la plus haute sagesse, le baron Rosen apprécia enfin à leur juste valeur les motifs qui m'avaient engagé, moi jeune officier, à témoigner une telle insistance, et sollicita de l'Empereur l'autorisation de restituer à Karamourzïn son aoul. Par cette solution il comprit combien il était mon obligé et donna sa parole de ne jamais oublier ce que j'avais fait pour lui.

Deux ans plus tard il montra qu'il savait se souvenir d'un bienfait et le payer de retour.

§ 7.

Je passe sous silence le détail des petits désagréments qui ont précédé ma captivité. Deux années de ma vie perdues, non par ma faute, mais par celle d'un autre, me donnent, à ce qu'il semble, le droit de parler: mais à quoi bon rappeler le passé? J'admets que je n'ai rien éprouvé qui ne soit dans l'ordre des choses. Quand pour la première fois je me fis fort de traverser les montagnes pour gagner la mer Noire, il se trouva des gens zélés pour démontrer l'impossibilité absolue d'un tel plan et pour me taxer de fanfaronnade, sans m'entendre, ainsi que d'une imprudente présomption. La chose faite, ces mêmes personnes en

---

1) Impr. 1836.

vinrent à trouver qu'il n'y avait là aucune difficulté, aucun danger; que j'aurais fait bien mieux, que j'aurais pénétré beaucoup plus loin en écoutant leurs conseils, au lieu d'en faire à ma tête. En 1836 je fus chargé d'explorer le reste de la route de la côte, depuis la Sotchi, au N., jusqu'à Gélendik, non par l'administration locale, mais par l'ordre de l'Empereur, dont la haute attention s'était tournée sur moi, circonstance qui toucha au vif la fibre de l'amour-propre de certains faiseurs caucasiens. Impossible, vraiment, de me laisser tout l'honneur d'une entreprise fournissant l'occasion de se montrer, de déployer sous les yeux du Souverain son expérience et son savoir faire. Le baron Rosen fut entortillé dans un faux exposé des circonstances et dans des manœuvres contre lesquelles le général Volkhofski, ainsi que le baron Khoven, grand quartier-maître, réagirent inutilement, en démontrant le bien-fondé de mon plan. Avec Karamourzïn, lorsqu'il était encore à Tiflis, j'avais esquissé le projet d'un nouveau voyage, auquel, ne pouvant me servir de guide, il devait prendre part indirectement, en décidant son ami Djemboulat Aïtéki, maître de Kémirgoï, à concourir à l'exécution. Le succès qui avait couronné mes précédentes excursions me donnait le droit de regarder mes visées comme non absolument défectueuses et d'espérer qu'elles ne seraient pas rejetées: il en fut autrement. En réponse à mes propositions je fus chargé, de la manière la plus flatteuse, pour accomplir la volonté Impériale, d'entreprendre une excursion le long de la côte tcherkesse, si j'étais toujours animé du même esprit de sacrifice, et si j'y voyais quelque possibilité. Mes guides seraient choisis immédiatement par le général ***, qui par son expérience, par la connaissance des choses et du caractère des montagnards, par son immense influence sur eux, garantissait parfaitement ma sécurité, ainsi que le succès de l'entreprise. En outre il m'était suggéré de m'en rapporter aux conseils et instructions de ce général. La brillante renommée dont il jouissait alors dans le Caucase, ne me permettait aucune objection, contre les moyens prescrits par lui, moyens qui devaient me procurer l'assistance matérielle et morale, sans lesquelles le succès de mon entreprise serait très compromis. Dans la position que l'on me faisait, impossible de refuser, bien que je visse clairement qu'un succès complet n'était pas assuré. Un refus de ma part aurait fait dire que j'avais entrepris mes premières excursions sans en comprendre le danger, qu'après l'avoir reconnu, la peur me prenait, et que j'en sacrifiais les avantages probables au ressentiment de mon amour-propre, blessé par la dépendance où l'on me plaçait vis-à-vis d'autres. Ma jeune vanité ne me permettait pas de laisser subsister l'ombre d'un pareil soupçon à mon égard. Le baron Khoven, s'il vit, peut se rappeler avec quel pressentiment je me décidai à partir. Que je dusse devenir captif, cela n'entrait pas dans ma tête, je m'attendais plutôt à être tué par les Tcherkesses.

Sorti en mai (1836) de Tiflis, je me rendis aux eaux minérales, où je passai tout l'été, d'après l'avis du général ***, car je devais avant tout laisser croître ma barbe, sans laquelle je n'osais me montrer dans les montagnes. A la

fin d'août, par l'ordre du même, j'allai à Protchni-Okop et occupai la même chambre que l'année précédente. Bientôt après, le général *** me présenta aux futurs guides, les abreks kabardiens, prince Aslan-Gireï Khamourzïn, Hadji Djanseïd et Aslan-Bek Tambief; quant à Temboulat Karamourzïn, il l'avait mis de côté et me conseilla même de ne pas le voir, injonction à laquelle je dus me soumettre, de peur, en cas d'insuccès, d'être accusé de désobéissance à sa volonté. Les conditions auxquelles les Kabardiens consentaient à se charger de me convoyer dans les montagnes ne me regardaient pas; elles avaient été dictées par le général ***, répondant de la fidélité des guides, je n'avais qu'à leur indiquer où je voulais aller. Ma première entrevue avec eux me fit, autant qu'il m'en souvient, une impression peu favorable. Aslan-Gireï me répugna à première vue. Dans son parler, bas et lent, dans ses yeux à-demi fermés et ses mouvements contenus, perçait la nature féline du tigre, cachant ses griffes. Tambief, espèce de géant, au visage bête, sinon méchant, gardant un silence obstiné, je remarquai chez lui une déférence instinctive à l'égard d'Aslan-Gireï. Le seul Djanseïd, homme remarquable pour son esprit et sa valeur, avait en lui je ne sais quoi, qui prédisposait favorablement. Avec sa cotte de maille, son arc et ses flèches, encore en usage chez quelques Tcherkesses, habitués à se battre de près avec leur ennemi, il pouvait servir de type du guerrier asiatique du moyen-âge, tels que ceux à qui les croisés avaient affaire. Hadji-Djanseïd parlait au nom de ses camarades, hardiment et avec adresse, et ne se coupa pas une seule fois, quelque compliquées que fussent mes questions. Bien que ces gens me parussent agir franchement, quant à me fier à eux comme je me fiais à Karamourzïn, c'est à quoi je n'arrivais pas. Chez Hadji-Djanseïd lui-même, certaines choses ne me plaisaient pas. Dans nos entretiens il évitait de me regarder dans les yeux, ce qui ne répondait pas à sa nature décidée. Vivant tous les trois chez les Abazekhs, ils se déclaraient, comme Karamourzïn, prêts à faire leur soumission et à venir se fixer sur l'Ouroup, si on leur restituait leurs paysans, saisis par les Russes, lorsqu'ils s'étaient faits abreks. Le général, dès l'abord, ayant approuvé, sans condition, leur demanda, s'ils avaient déjà commencé des amas de fourrage pour leurs chevaux, sur l'Ouroup, puis il leur avait déclaré qu'ils devaient, en me conduisant sur la côte de la mer Noire, se rendre dignes de la faveur qu'ils recherchaient. Ne sachant pas le premier mot de cela, certains indices ne me permettaient pas de me fier entièrement à eux. Quand je communiquai mes soupçons au général, il me rassura en sens contraire, déclara qu'il était prêt à les suivre, n'importe où, et, sans me persuader complètement, me décida par sa ferme contenance à me mettre en route, dans leur compagnie. Dans une seconde entrevue nous réglâmes les détails de notre excursion. Hadji-Djanseïd ne voyait pas de difficulté à traverser avec moi le pays des Abazekhs, à l'embouchure du Chaké [1]), à remonter ensuite la côte jusqu'à Gélindjik [2]), sous prétexte de cher-

1) Au fort Golovinskoïé. — 2) Entre Tenginsk et Novorossiisk.



cher un bâtiment turk allant à la Mecque. De Protchni-Okop je devais gagner le poste Tchanlykskoïé, visité par moi l'année passée, où Djanseïd s'engageait à venir me rejoindre. Mamat-Gireï Loof consentait à m'accompagner comme drogman. Ayant de nombreux ennemis parmi les Abazekhs, il était obligé, comme moi, de se bien cacher.

Le 30 août, Mamat-Gireï et moi, malgré le danger d'une telle marche, nous allâmes sans convoi, du Kouban sur la rivière Tchanlyk[1]); car ce qui nous importait le plus, c'était de quitter le territoire russe sans laisser de trace. Après avoir séjourné deux jours à Voznessenskoïé[2]), nous partîmes pour le pays des Abazekhs, avec Tambief et Hadji-Djanseïd, qui nous avaient rejoints. En selle à dix heures du matin, nous courûmes toute la journée et toute la nuit, sans débrider, afin d'arriver avec le jour à la maison de Djanseïd, au-delà de la rivière de Sagouacha[3]), sur la Ventoukhoua[4]). Afin d'échapper aux Abazekhs, surveillant l'entrée de leur pays, du côté de la Laba, quittant la ligne droite, nous avions fait un énorme crochet, en montant d'abord vers les aouls des Makhoches. A trois heures du matin nous étions au but, ayant parcouru non moins de 160 verstes en 18 heures, dont les deux ou trois dernières au triple galop, si bien que nous devions retenir vigoureusement nos chevaux qui, malgré un jour entier sans nourriture, rivalisaient de vitesse. Je n'ai trouvé une telle force et insensibilité à la fatigue que chez les bons chevaux tcherkesses. On les promena sur place, comme il convenait, puis on les laissa quelques heures sans nourriture, et au bout de cinq jours ils marchaient aussi alègrement que s'ils n'eussent pas accompli une telle course.

Construite en pleine forêt, non loin d'un petit aoul abazekh, la maison de Djanseïd se distinguait de toutes ses voisines par sa solidité et par sa belle apparence. Les chambres de la famille, les magasins, les écuries et une konnakhskaïa pour les amis intimes, étaient environnés d'une haute palissade, enceignant en outre quelques beaux arbres, qui couvraient la cour de leur ombrage épais. Tout ce que j'ai vu chez Djanseïd prouvait qu'il devançait ses compatriotes dans l'intelligence du confort de la vie. Une collection de riches armures, une quantité de chevaux de prix, de nombreux troupeaux de moutons et de bêtes à cornes et environ une trentaine de familles serves le mettaient, chez les Abazekhs, au rang des plus opulents seigneurs. Hadji Djanseïd, sorti de la Kabarda avec un cheval et un fusil sur le dos, avait gagné par lui-même tout ce qu'il possédait, non sans doute avec la charrue ou la hache, mais à coups de chachka. N'étant pas d'origine illustre, n'appartenant pas, comme Tambief, aux ouzdèns cabardiens de premier rang, il prenait souvent, au conseil et dans les combats,

1) Ou mieux Tchamlyk, affluent droit de la Grande-Laba.

2) Poste sur la Tchamlyk moyenne.

3) Gros affluent gauche du Kouban, à une certaine distance du confluent de la Laba.

4) Au pays des Makhoches, la Vendoukh affluent de la Sagouacha inférieure.

le dessus sur les princes les plus distingués, et les montagnards lui confiaient d'ordinaire le commandement des rassemblements de guerre, daus les circonstances les plus embarrassantes. Pas une incursion sur la Ligne, pas un engagement avec les troupes russes ne se passait sans qu'il y participât. Septuagénaire, couvert de blessures, il ne connaissait pas la fatigue, galopait aux coups de feu, n'importe où ils se faisaient entendre et, toujours le premier dans l'action, entraînait par son exemple les plus indécis. En ce temps là chaque gamin, sur la Ligne, connaissait les noms des frères Karamourzïn, d'Aslan-Gireï et de Djanseïd, qui troublaient le repos et le sommeil des Cosaques adultes. Étant allé deux fois à la Mecque, il s'était entretenu chaque fois au passage avec Méhémet-Ali et Ibrahim-Pacha, dont il aimait à se souvenir, rendait pleine justice à leur intelligence et à leurs actes, sans toutefois exagérer leur puissance, dont il n'attendait pour les montagnards aucun profit. Djanseïd ne doutait nullement que les Russes n'eussent, avec le temps, l'avantage sur les montagnards, tout en étant convaincu que le terme assez reculé lui permettrait de mourir sans se soumettre à leur volonté. Il se battait contre nous. comme musulman, comme préférant à tout l'indépendance, aussi parce que la guerre était devenue pour lui une invincisle habitude. Il me parlait alors de sa disposition à se soumettre aux Russes, uniquement par amitié pour Aslan-Gireï. auquel le général *** refusait la restitution de ses paysans, si, en passant de notre côté, il n'amenait pas avec lui son inséparable Djanseïd. C'est à ce propos qu'il nous raconta l'incident ayant forcé Aslan-Gireï à s'enfuir chez les Abazekhs. Ce récit, caractéristique de la manière des montagnards et se rattachant étroitement à ma captivité et délivrance, mérite d'avoir place dans ma narration.

Lorsqu'en 1821 Alexis Pétrovitch Iermolof eut, par un coup décisif, triomphé de la résistance de la Kabarda, et que la masse des nobles et des princes. pour échapper à la domination russe, s'enfuit au-de là du Kouban, Aslan-Gireï. âgé de 12 ans, se battit déjà avec son père contre nous, et par sa rare intrépidité attira l'attention des Kabardiens. Beslan Khamourzïn, son père, qui avait également quitté la Kabarda, erra pendant 3 ans dans la montagne, puis demanda la paix. Iermolof, sachant que le principe de la turbulente insubordination gisait non dans le peuple, mais dans la classe noble, prit pour règle de ne point laisser rentrer dans la Kabarda les princes fugitifs, et quand ils se soumettaient, de les établir sur l'Ouroup. Là fut installé Khamourzïn, avec restitution, comme faveur spéciale, de tous ses biens et paysans, saisis par les troupes russes dans la Kabarda. Ce fut un calcul politique très juste qui l'engagea à faire une telle exception en faveur de Beslan, dont l'influence sur les réfugiés kabardiens était si grande, qu'on pouvait espérer que sa soumission amènerait la masse entière à faire amende honorable. Dans le cours d'une année il se fit autour de lui un rassemblement d'environ 5000 Kabardiens, disposés à se soumettre à la domination russe; on leur permit d'instituer chez eux une administration nationale, à la tête de laquelle Beslan fut choisi, par eux, comme cadi. Son frère germain, qui

avait un fils nommé Adel-Gireï, s'était aussi établi sur l'Ouroup. Entre celui-ci et son cousin-germain Aslan-Gireï existait depuis l'enfance une rivalité, dégénérant assez souvent en querelle ouverte. Intelligent et jouissant de la réputation d'un militaire distingué, Aslan-Gireï passait en même temps dans le peuple pour un homme méchant, vindicatif et perfide. Adel-Gireï, avec moins d'esprit et un meilleur caractère, éclipsait complètement son cousin par sa rare beauté: chacun craignait le premier, le second était aimé de tous. Vers la même époque parut sur la Laba une beauté fameuse, Gouacha-Phoudja — la Princesse blanche, sœur du prince Aïtéki Kanoukof Beslinéïef. Chez les Tcherkesses les demoiselles ne se cachent pas, ne portent pas de voile, fréquentent la société des hommes, dansent avec les jeunes gens et s'en-vont librement en visite: chacun pouvait donc la voir, et l'ayant vue, proclamer partout sa beauté. Gouacha-Phoudja était environnée d'une nuée d'adorateurs, et les princes les plus hauts aspiraient à sa main. Kanoukof ne se hâtait pas de la marier, d'abord parce que chez les Tcherkesses nonobstant le kalym, que la coutume musulmane prescrit de payer pour une femme, il est rare qu'une fille soit accordée contre sa volonté, et que celle-ci n'avait pas fait son choix, puis un homme son égal pour l'ancienneté de la race ne s'était pas encore déclaré. Or il faut remarquer qu'en ceci les Adighés sont très minutieux et poussent si loin leur idéal, en fait de pureté généalogique, que le titre princier passe seulement au fils d'un prince et d'une princesse, tandis que celui d'un prince et d'une noble est qualifié *touma*, illégitime. Les deux Khamourzïn Adel-Gireï et Aslan-Gireï ayant commencé à prétendre aux bonnes grâces de Gouacha-Phoudja, leurs pères eurent presque en même temps l'idée de la marier à leurs fils. Gouacha-Phoudja préférait Adel-Gireï, également l'ami de son frère; comme donc Beslan était riche, considéré des Russes et fort influent chez les Tcherkesses, et qu'au su de tous son fils ne pardonnerait jamais une offense, il paraissait dangereux de s'attirer leur inimitié par un refus formel. Ne sachant comment conclure l'affaire pour le mieux, sans causer le malheur de sa sœur ni blesser l'amour propre d'Aslan-Gireï, Kanoukof promit sa sœur à celui-ci, sous réserve „de son consentement“ et permit à Adel-Gireï de l'enlever soi-disant de force, ce à quoi prirent part tous les Kabardiens, qui n'aimaient pas Aslan-Gireï. C'est un usage extrêmement répandu chez les Tcherkesses, d'enlever une fiancée de vive force ou par ruse, quand les parents ne sont pas d'accord pour la donner de bon gré. Vingt-quatre heures passées par la jeune fille chez le ravisseur la font son épouse légitime, nul n'a droit de la lui reprendre. et l'affaire se termine par une décision arbitrale, fixant le kalym qui doit être payé à la famille. On peut se figurer la rage d'Aslan-Gireï, quand il apprit l'enlèvement de Gouacha-Phoudja, perdue à jamais pour lui: aussi jura-t-il qu'Adel-Gireï ne jouirait pas longtemps de son bonheur. A force de suivre partout ce rival, se cachant avec sa jeune épouse, pendant que des amis des deux frères s'efforçaient de les réconcilier, au moyen de la chariat, il le dépista, tomba sur lui et le blessa d'un coup de feu. En se

défendant Adel-Gireï l'avait également blessé. Les Kabardiens assistant à la rencontre les séparèrent avant qu'un meurtre fût consommé. Aslan-Gireï, qui se refusait à tout arrangement, chercha ensuite à se venger sur les partisans de son rival, qui l'avaient aidé à enlever Gouacha-Phoudja. De là il se forma sur l'Ouroup deux partis adverses, chez qui les pillages et les meurtres étaient des évènements journaliers et se multiplièrent d'une manière effrayante après la mort du vali Beslan-Khamourzïn, qui, sa vie durant, imposait une espèce de frein à l'humeur vindicative d'Aslan-Gireï. Pour se soustraire à l'inquiétude perpétuelle que lui causait le voisinage de son cousin, Adel-Gireï s'enfuit avec sa femme, du Transkouban chez les Tchétchènes, par-delà le Térek. Le duel est inconnu chez les Tcherkesses, qui imaginent qu'il est sot et ridicule, quand on a été offensé, de fournir encore à l'offenseur le moyen de vous tuer suivant certaines règles. A découvert ou secrètement, au hazard des circonstances, l'offensé tue donc son adversaire. En pareil cas telles sont les règles, que personne n'ose enfreindre, sous peine d'être à tout jamais déshonoré. Si l'offenseur rencontre par hazard l'offensé, il ne doit pas porter le premier coup et ne peut que se défendre. En plaine, il doit lui céder le passage; dans la maison d'un tiers, il est obligé de sortir aussitôt qu'est entré l'offensé. S'agit-il de venger le sang d'un père, d'un frère, d'un fils, de l'honneur d'une femme, le Tcherkesse ne recule devant aucune fourberie, aucun parjure. En pareil cas, ni tribunal ni argent ne peuvent apaiser la soif de sang: la mort seule d'un ennemi donnera le repos à son âme. Exaspéré par la fuite d'Adel-Gireï dans la Tchetchnia, Aslan-Gireï tua le père de celui-ci, son propre oncle, et craignant d'être inquiété pour ce crime par l'autorité russe, s'enfuit chez les Abazekhs. avec ses partisans. Les autres émigrés, qui n'attendaient qu'une bonne occasion de se soustraire à la surveillance des Russes, l'imitèrent et se dispersèrent de divers côtés. Grâce à Gouacha-Phoudja, l'Ouroup devint désert, et le Transkouban se remplit de milliers de milliers d'Abreks, infestant nos territoires le jour et la nuit. Le général ***, nommé en 1834 commandant de la ligne de cordon du Kouban, réussit, par de hardies incursions, couronnées de succès, contre les aouls ennemis, à inspirer une telle terreur aux habitants, qu'ils cessèrent presque complètement d'inquiéter la Ligne, étant tourmentés sans relâche au sujet de leurs familles et propriétés particulières. Les meilleurs abreks-guides furent tués dans les engagements contre nos troupes, plusieurs d'entre eux se soumirent, quelques-uns, les plus redoutables, s'opiniatrèrent à continuer leur cruel métier: parmi ceux-ci se distinguaient, par leur adresse et par un bonheur merveilleux, Djanseïd, les deux princes Aslan-Gireï et Mahomet Atajoukin. Chaque expédition du général *** était payée d'une habile représaille sur nos limites. Enfin la fortune sembla vouloir favoriser d'un succès complet le général ***, pour arriver à l'entière pacification de la Ligne. Blessé grièvement à la main, Mahomet Atajoukin, hors d'état de manier une arme, se réfugia en Turquie, pour se guérir. Djanseïd et Aslan-Gireï se déclarèrent prêts à poser les armes, aux con-

ditions sus-énoncées. De cette manière Aslan-Gireï ayant perdu ses serfs et tout son bien, pris par les Russes, lorsqu'il avait émigré vers les montagnes, par suite des circonstances du rapt de Gouacha-Phoûdja, devait les réobtenir grâce à moi.

Je demeurai cinq jours, avec Mamat Gireï, chez Hadji-Djanseïd, attendant Aslan-Gireï, en course pour je ne sais quelles affaires. Par son adresse et ses attentions mon hôte réussit, dans l'intervalle, à donner une tout autre direction à mes pensées et à m'inspirer pleine confiance en lui et envers ses compagnons. Je finis par croire positivement que la vie au pays des Abazekhs, de qui, en qualité d'étrangers, ils se trouvaient parfois dans une dépendance désagréable, les ennuyait assez pour leur faire préférer la soumission aux Russes et désirer dès l'abord de rendre au gouvernement de tels services, qu'il pût en résulter pour eux une amélioration de position. Il va de soi que notre futur voyage était le principal sujet de nos conversations. Un jour donc Djanseïd m'ayant demandé ce que je comptais faire, si par malheur les Tcherkesses me reconnaissaient et voulaient se saisir de ma personne, à cette question, si naturelle, dans notre position, je lui répondis, sans arrière-pensée, que je me défendrais et me ferais tuer; que j'étais convaincu qu'ils en agiraient de même, et qu'avant notre départ ils feraient un serment pareil à celui de Karamourzïn et de ses compagnons, l'année précédente. Hadji me répondit qu'il approuvait ma résolution et que, dans sa conviction, tous consentiraient à faire un tel serment.

Le 8 septembre Aslan-Gireï arriva à Ventoukhoua, s'excusa de m'avoir fait attendre si longtemps et m'assura qu'il n'avait fait que travailler pour notre affaire; il m'expliqua d'une manière fort vraisemblable les raisons qui ne lui permettaient pas de venir avec nous chez les Chapsougs, et me pria d'aller chez lui, sur le Kourdjipsé, afin de lui procurer la satisfaction de nous voir partir de chez lui pour poursuivre notre voyage. L'apparition d'Aslan-Gireï pouvait, en effet, soulever trop de bruit dans les montagnes et rassembler autour de sa personne trop de guides, avec lesquels il m'aurait été imprudent de passer des semaines entières, sans nous quitter ni le jour ni la nuit. Comme Tambief avait des parents chez les Chapsougs, et que Djanseïd allait fréquemment à la côte, on était habitué à les y voir, ils avaient donc plus de facilité de passer avec moi, sans être remarqués, qu'Aslan-Gireï, qui leur adjoignit encore deux abreks kabardiens, Chaougen et Margousef, également désireux de se soumettre au gouvernement russe. Les calculs d'Aslan-Gireï étaient si justes et ses dispositions si bien combinées, que je n'eus aucune raison de douter de sa loyauté, et regretai seulement que le général*** eût perdu de vue ces circonstances et regardé un voyage chez les Chapsougs comme une chose si ordinaire qu'il n'y avait qu'à se mettre en selle avec Aslan-Gireï ou avec le premier abrek venu, n'ayant peur de rien. Nous quittâmes de nuit la maison de Hadji-Djanseïd et atteignîmes en quelques heures l'aoul d'Aslan-Gireï, habité uniquement par des Kabardiens émigrés. Tous dormaient chez lui, et ce ne fut pas sans peine qu'on réveilla des

serviteurs pour prendre nos chevaux, qui l'informèrent de l'arrivée de nombreux visiteurs, la plupart anciens des Abazekhs, qui remplissaient toutes ses chambres d'hôtes; cette circonstance lui était particulièrement désagréable. Mamat-Gireï Loof ayant autant de raisons que moi-même d'éviter leur contact, on vida pour nous une baraque voisine des chambres de la famille, d'où pour l'ordinaire on a soin d'écarter les étrangers. C'est là que nous dûmes passer nos journées, claquemurés pour ainsi dire, et n'osant nous montrer dans la cour, de peur de rencontre fortuite avec les Abazekhs. Ces gens, il est vrai, ne me connaissaient pas, mais par contre, Mamat-Gireï était généralement connu, et plusieurs avaient contre lui des querelles de sang. Le temps s'alongeait sans fin, nous ne savions que faire. Quand le serviteur de confiance d'Aslan-Gireï, un vieux Tcherkesse, nous apportait à manger, Mamat-Gireï essaya, à plusieurs reprises, de lier conversation avec lui, afin de savoir ce qui se passait au-dehors de notre baraque: ce fut sans grand résultat. A ses questions le Tcherkesse répondait très laconiquement et nous communiqua seulement que les Abazekhs priaient Aslan-Gireï de ne pas se soumettre aux Russes, comme le bruit en courait, et que celui-ci faisait tout au monde pour le démentir. Cela était dans l'ordre des choses: jusqu'à mon retour des montagnes ses rapports avec le général ***, comme aussi son projet d'émigrer sur l'Ouroup, devaient rester secrets. A chaque apparition du vieillard, Mamat-Gireï renouvelait ses questions et paraissait n'être pas tout-à-fait content de ses renseignements. Comme il était visiblement en proie à une inquiétude qui s'augmenta dans la soirée, je me vis forcé à lui demander franchement ce qu'il craignait, pourquoi il était si troublé. „Je ne me fie pas aux Kabardiens, méchants et parjures, me dit-il; vous ne les connaissez pas, moi je les perce à fond.“ C'est tout ce que je pus tirer de lui.

Nous avions nos armes, nos chevaux paissaient près de nous, hors de l'enceinte en clayonnage. Dès qu'il fit sombre, Mamat-Gireï, avec une contrainte visible, me proposa sans ambages de couper avec le poignard le clayonnage qui nous séparait de nos chevaux, de les seller et de dételer. „Pourquoi? — Pour nous sauver. — Où? — Sans doute, vers le Kouban.

J'exigeai formellement que Mamat-Gireï s'expliquât, et promis d'accéder à sa proposition, s'il m'indiquait les faits qui lui faisaient supposer une trahison prochaine. Personnellement je ne savais rien, ma parole était engagée, je devais suivre la côte et non aller vers le Kouban. Que dirait-on de moi, si j'évitais une apparence de danger et me privais par ma fuite de la possibilité d'accomplir ma commission; si je mettais Aslan-Gireï dans le cas de renoncer à son projet de soumission; si je lui fournissais un prétexte de dire qu'il ne se fiait pas à des gens sans confiance en lui? On ne me pardonnerait pas une terreur qui ne se basait pas sur des preuves évidentes et irréfutables de trahison; chaque incursion d'Aslan-Gireï et de sa bande sur nos terres, le sang de chaque Russe massacré, serait mis sur le compte de mon excessive timidité. Mamat-Gireï, ne pouvant ou ne voulant me dire rien de précis, n'ayant pas de preuve de la trahison, ne fai-

sait que répéter qu'il ne se fiait pas à ces gens et n'était pas content de la marche de l'affaire. Moi aussi, j'étais mécontent de lui, mais que faire? Ce que j'avais commencé, il fallait le finir sans vergogne, et les craintes vagues de Mamat-Gireï ne suffisaient point pour me forcer à y renoncer. Je déclarai sans hésiter que je resterais et n'essaierais de fuir que quand le danger me sauterait aux yeux. „Fais-ce que tu veux, répliqua Loof, quant à moi, je ne veux pas me perdre, je suis si jeune.“

A la onzième heure de nuit, Aslan-Gireï[1]) vint nous trouver avec les quatre guides, Djanseïd, Tambief, Chaougen et Margousef. Il était temps de partir, si nous voulions arriver avant le jour chez Chaougen, d'où nous devions continuer à marcher en plein jour, n'ayant pas à craindre de rencontrer plus loin des Abazekhs qui me connussent, ni aucun ennemi des Loof. Aslan-Gireï causa une demi-heure avec moi, de notre voyage, me présenta deux nouveaux guides, avec prière de les recommander au gouvernement russe, aussitôt l'affaire finie, et me supplia d'être aussi attentif à remplir mes promesses qu'il avait lui-même pris de soin pour ma sûreté. Il me parlait ce soir-là avec tant de franchise de ses affaires, en général, et spécialement du voyage que j'avais combiné, il me témoigna un intérêt si amical pour ma personne, que tout autre, dans ma position, aurait cru pleinement à sa sincérité, même en ayant eu précédemment quelque raison d'en douter. En me remettant mon fusil, il me demanda si j'avais songé à changer la poudre dans le bassinet et dans celui des pistolets, ajoutant qu'il ne fallait jamais omettre cette précaution. Quand je montai en selle, il me tendit l'étrier, me serra fortement la main et me dit: „A notre première bonne rencontre!“ Je l'avoue, l'inquiétude dont je n'avais pu me distraire, depuis la scène avec Loof, et son insistance à me proposer de gagner le Kouban, se dissipa complètement, devant l'assurance et aux bonnes paroles d'Aslan-Gireï. Oubliant toute idée de danger, je marchai alègrement au milieu de mes guides. Mamat-Gireï, mon interprète et le seul homme avec lequel je pusse m'exprimer librement, en russe, était continuellement auprès de moi. Une belle nuit de lune jetait continuellement sur la route sa brillante clarté, brodant la rive abrupte de la Koudjipsé[2]). Ayant marché une heure et demie, sans rencontrer âme qui vive, quand nous nous arrêtâmes dans une petite plaine, coupant la forêt, que traversait la route, nous vîmes deux cavaliers tcherkesses, venant à nous. Suivant l'usage, ils se mirent de côté, nous attendant au passage. Quand nous fûmes à leur niveau, Mamat-Gireï donna du fouet, sans raison, à plusieurs reprises, tâchant de cacher, avec la large manche de sa tcherkeska, son visage éclairé en plein par la lune. Ayant remarqué aussitôt ce mouvement, je me penchai, pour lui demander tout bas pourquoi il se cachait. Au même moment un de nos Tcherkesses d'aventure prononça tout haut son nom: „C'est Touma Tembot,

---

1) Impr. Beï.
2) Affluent de la Laba, après la Ventoukhoua, à l'O.

dit-il, le frère d'Adel-Gireï. Il m'a vu et m'appelle près de lui. Ne craignez rien, nous sommes amis; je lui ferai quelque conte et vous rejoindrai bientôt.“ Hadji-Djanseïd resta également en arrière; Tambief, Chaougen et Margousef prirent les devants avec moi. On s'enfonça dans la forêt. Comme les routes se partageaient, Tambief me pria, en mauvais russe, de nous arrêter là, pour attendre Loof, qui pouvait nous perdre. Les Tcherkesses profitèrent de l'arrêt pour descendre de cheval et raffermir les selles; sans descendre de cheval, je me mis à charger ma pipe, puis je la pris dans ma bouche et battis le briquet. En ce moment Tambief s'approcha, examina ma sousventrière et dit qu'il fallait la resserrer, parce que le chemin montait. Moi, restant à cheval, je levai seulement la jambe et continuai ce que je faisais. Tout d'un coup j'entends derrière moi le galop d'un cheval et le cri, en langue tcherkesse: „Oubyd“ arrête! Comme je me retournais involontairement, à la même minute deux mains vigoureuses me saisirent par les coudes et m'enlevèrent de cheval; mon poignard, la seule arme à ma portée, fut tiré du fourreau. Frappé comme d'un coup de tonnerre, je revins bientôt à moi et, sans crier, je me contentai de mordre ma pipe, de dépit: je ne voulais pas donner aux Tcherkesses la satisfaction de voir un Russe effrayé.

En quelques instants je fus dépouillé de mon fusil et mes mains liées sur le dos. „Ton argent et ta montre! dirent les Tcherkesses. — Je ne donnerai rien, prenez de force ce que vous voudrez;“ telle fut ma réponse. On me fouilla, on me prit ma montre, on tira de dessous mes aisselles 100 demi-impériales, et l'on me conduisit dans la petite plaine, hors de la forêt. „Assieds-toi,“ commandèrent les Kabardiens. Résister ne menait à rien. Je m'assis. Eux, derrière moi, tirèrent leurs fusils du fourreau, et j'entendis le cliquetis du chien sur le ressort.

Il est bien aisé de comprendre que l'idée de la mort me traversa l'esprit. Je pensai qu'on m'avait mis en présence des Abazekhs, d'abord pour m'effrayer, puis pour me tuer, à cause de mes précédentes excursions, et pour se donner par-là un nouveau relief parmi les montagnards. Bien qu'à 26 ans on ne renonce pas gaîment à la vie, puisque c'était la fin, je voulais du moins la quitter comme un bon soldat russe. Gardant un silence profond, je contemplais la lune, qui, à vrai dire, ne m'avait jamais paru si belle, si lumineuse qu'en ce moment. Tous mes souvenirs du passé, mes espérances de l'avenir se fondaient en un seul de ses rayons, le dernier que je pouvais voir.

On siffla derrière moi, à ce sifflet un second répondit, de la forêt, puis les pas de quelques chevaux se firent entendre. Au bout de quelques minutes Mamat-Gireï s'arrêtait devant moi, pâle comme un linge, les lèvres tremblantes, la main gauche serrant convulsivement la crosse de son fusil dans le fourreau. „Que veux-tu que je fasse? que je périsse avec toi? dit Loof, d'une voix à-peine intelligible. Regarde autour de toi, et tu comprendras.“ Je regarde, quatre fusils le visaient au cœur. „Que veux-tu que je fasse? Un seul mot, un seul mouvement en ta faveur, et ils me tueront ici. Passer chez les Russes, je ne

l'ose. Le général *** ne croira pas à mon ignorance de la trahison, et me fera pendre. Vrai, je ne suis pas coupable. Hier ils ont tenu un conseil et résolu de t'arrêter et de me tuer pour que je ne leur fisse pas obstacle. Touma Tembot ayant pris ma défense, on l'a forcé de se porter garant que je n'empêcherais pas leur projet. Il nous attendait sur la route, et tu as vu toi-même comme on nous a séparés. Maintenant il faut que je reste dix jours chez Tembot, jusqu'à ce que les Kabardiens aient le temps de chasser leurs troupeaux loin des Russes et d'établir leurs familles dans la profondeur des forêts des Abazekhs. — Tu ne peux m'aider en rien, je suis perdu, sans l'avoir mérité; toi, au contraire, vis et souviens-toi que les Tcherkesses nous méprisent souverainement, nous Abazines. Quant à ton sort, quand tu te présenteras au général, sois tranquille; je suis convaincu que tu ignorais leur trahison, et, s'ils ne s'y opposent pas, je te donnerai par écrit un certificat d'innocence.“

Mamat-Gireï ayant parlé à ce sujet avec les Kabardiens, Touma Tembot embrassa chaudement sa cause, et ils consentirent à la lettre, mais pas avant dix jours. Ils demandèrent ensuite, par l'entremise de Mamat-Gireï, quelle serait pour moi la rançon. „La rançon! nulle.“ Mamat-Gireï ayant refusé de traduire mes paroles et me priant de ne pas exaspérer les Kabardiens, je persistai. „On verra, répliquèrent-ils; quant à présent, il ne s'agit pas de délibérer. Partons.“ Touma Tembot emmena Loof d'un autre côté; pour moi, ils me mirent à cheval, les pieds liés par des courroies, et m'entraînèrent dans une direction opposée, le long de la Kourdjipsé. Après une heure de marche silencieuse, nous nous arrêtames devant une baraque basse, en clayonnage; on me tira de dessus le cheval, et l'on m'y déposa. C'était la kounakhskaïa d'Aslan-Bek Tambief, chez qui je demeurai tout le temps de ma captivité. Les Kabardiens m'avaient pris dans la nuit du 9 au 10 septembre (1836).

§ 8.

La kounakhskaïa de Tambief avait la plus pauvre apparence. Un de ses esclaves, Tcherkesse de haute taille, portant barbe noire et hérissée, vêtu de sales haillons, perdait sa peine à souffler sur des brindilles humides qui refusaient de prendre feu. Par intervalles il suspendait son travail ingrat, pour me regarder avec une curiosité sauvage, des pieds à la tête. Une grosse servante ayant apporté un méchant matelas, un coussin et une converture tricotée, de coton bleu, déposa le tout dans un coin de la chambre, tandis que Tambief me pria poliment de goûter le repos dont j'avais besoin. Pour l'honneur des Tcherkesses il faut dire qu'ils évitèrent de me traiter grossièrement et observèrent à mon égard les règles de courtoisie prescrites aux maîtres de maison envers leurs hôtes. Comme ils m'avaient pris non dans un combat, mais en employant la ruse pour me tromper, j'étais pour eux non pas un captif ordinaire, mais un hôte forcé. J'ajoute, que j'avais été arrêté en plein bois, non sous le toit de la

kounakhskaïa, pendant mon sommeil, ce qui leur eût été plus facile, afin de ne pas enfreindre les lois de l'hospitalité, prescrivant de ménager, plus que la prunelle de l'œil, l'hôte qui a franchi le seuil de la maison.

On peut se figurer comment se passa ma première nuit de captivité, privée de sommeil; les pensées fourmillaient dans ma tête, je cherchais, sans la trouver, l'issue de ma position. Une rançon, je ne l'espérais pas, connaissant l'insatiable cupidité des montagnards; la fuite était impossible aux premiers jours et sans être préparée de longue main. Je me sentais capable de supporter toutes les souffrances physiques, les privations et la misère, mais je ne pouvais me réconcilier avec la pensée de devoir obéir à des gens auxquels j'avais l'habitude de commander, hors le cas d'une bataille en règle. Tambief, qui couchait avec moi, avait enlevé mes habits et les avait cachés sous son oreiller; Bétchir, ainsi se nommait l'esclave à barbe noire, de Tambief, ne dormit pas de la nuit, s'occupa du feu et fixait sur moi ses regards sans pensée.

Le lendemain on m'apporta de la nourriture, comme à un hôte. Aslan-Bek fit des cérémonies, il refusa longtemps de s'asseoir à table avec moi et se confondait en excuses sur ce que, devenu pauvre par le fait des Russes, qui lui avaient enlevé ses paysans dans la Kabarda, ses troupeaux, ses haras et toutes ses propriétés, il ne pouvait me régaler mieux. Il en prit occasion de répéter la question, combien pensais-je qu'on paierait pour moi, de rançon, et moi je répondis de nouveau: „Pas un rouble,“ ce qui lui déplut fort. „Tant pis pour toi; tu mourras ici. — Pour toi ce n'est pas tant mieux.“

Je me tus. Depuis lors, chaque fois que Tambief mit la rançon sur le tapis, je tâchai de changer l'entretien. Voyant qu'il n'y avait rien à tirer de moi, il allait se coucher au soleil, devant la chambre, et passait la journée à chanter des chansons, tout en s'accompagnant de sa balalaïka, lyre tcherkesse à deux cordes, nommée *pchinner*. Fou de musique, il ne restait pas longtemps sans toucher son instrument. Trois jours se passèrent de la sorte. Nous pensions tous les deux, lui, comment obtenir pour moi une riche rançon; moi, par quel moyen me délivrer, sans laisser les Kabardiens jouir du fruit de leur trahison. Tambief, *ouarkh*, noble kabardien, fier de l'antiquité de sa race, me demanda dès le lendemain, si je ne me trompe, si je devais ma noblesse à mon rang d'officier, ou si j'étais noble de naissance. Quand il sut que mes aïeux étaient nobles depuis les temps les plus reculés, il trouva qu'il était inconvenant de me forcer à travailler.

Il m'était réservé d'être soumis, le 4e jour, à une rude épreuve, inévitable pour tout captif chez les Tcherkesses: une chaîne m'attendait. Comme Tambief devait s'absenter durant plusieurs jours, il me donna en garde au père de Bétchir, au vieux octogénaire Mourzakhaï, chez lequel mon lit fut transporté. A-peine étais-je assis à ma place, il s'approcha de moi, avec une longue et pesante chaîne, terminée par un anneau en fer. Ne m'attendant pas à cela, je fus pris d'un accès de rage, mes yeux se dirigèrent vers le poignard et le pis-

tolet, et je fis un mouvement pour m'en emparer. Tambief, les yeux fixés sur les miens, s'aperçut à temps de mon intention et ayant reculé, décrocha la ceinture aux armes, qu'il jeta dans la cour, et appela. La chambre se remplit de monde en un instant. S'approchant alors de nouveau avec la chaîne, il m'engagea en mauvais russe à ne pas résister, sans espoir de profit. Son discours signifiait: „A propos de quoi résister, toi seul, à tant de Tcherkesses? Ne te chagrine pas de ce que je veux t'enchaîner. Jeune fille, nous t'aurions donné en garde à des femmes; homme portant barbe et moustaches, nous t'avons trompé, et tu feras le possible pour nous tromper: l'homme qui n'est pas né esclave ne peut être maintenu que par le fer.“ Contre le nombre et la force toute résistance étant impossible, je fus pris par le cou.

Je ne me rappelle rien de ce qui se passa pendant environ deux semaines, que dura mon supplice. Mourzakhaï qui, dans sa jeunesse, était allé à Astrakhan, exerçait le métier de sellier, passait ses journées à ce travail. Tout ce dont je me souviens, c'est qu'un jour il me demanda: „La vieille mère Catherine règne-t-elle toujours en Russie?“ car tous les changements opérés après elle étaient pour lui non avenus. Sa femme, aussi vieille que lui, s'occupait de moi avec une extrême bonhomie et me régalait incessamment de millet et de lait aigre, à défaut d'autres aliments. Bétchir était son fils. Sous son enveloppe sauvage et rude il cachait un bon cœur et un excellent caractère; par contre, son second frère, Mahomet, âgé de 18 ans, qui se destinait à être moullah, était méchant et dissimulé. Ayant vécu plus de 2 ans avec eux et les voyant journellement, j'ai conservé leur souvenir, et d'ailleurs Mahomet a fortement mis ma patience à l'épreuve.

Tambief revint au logis dans une mauvaise disposition d'esprit. Les Kabardiens avaient réussi à émigrer, à chasser dans les montagnes leurs troupeaux paissant dans la plaine, avant que le général eût vent de leur trahison. Quant à ma rançon, les plus fâcheuses nouvelles leur arrivèrent. Temboulat Karamourzïn l'ayant informé le premier de la trahison des Kabardiens, qui m'avaient pris dans l'espoir d'une grosse rançon, „Bien, dit le général; ils veulent pour lui de l'argent et de l'or, je ne donnerai pas un zolotnik, mais par contre je les régalerai de plus de plomb et de boulets qu'ils n'en attendent.“

Après avoir pacifié les Tcherkesses entre le Kouban, la Sagouaché et les montagnes, le général entreprit aussi des expéditions au-delà de la Sagouaché[1]), autant que le permettaient les forêts excessivement épaisses et la densité de la population abazèkhe. Celles chez les Abazekhs ne pouvaient avoir lieu qu'en automne et en hiver, quand il se formait des gués dans tout le cours de la Sagouaché, et que le feuillage des arbres ne cachait plus l'ennemi aux attaques des troupes. Aussi, en hiver, les Abazekhs limitrophes allaient-ils, loin des

1) Le nom de cette rivière, que les Russes nomment la Biélaïa, s'écrit aussi Chagouaché et Chaougwaché; elle tombe dans le Kouban à l'O. de la Laba.

bords de la Kourdjipsé et de la Sagouaché, s'établir dans la profondeur des forêts, où ils se construisaient des aouls temporaires, dans des ravins inaccessibles, situés loin des routes abordables pour l'artillerie, sans laquelle il était impossible de les atteindre. En été, le manque d'eau les forçait derechef à émigrer sur les grandes rivières, où ils vivaient sans inquiétude, protégés par la pleine eau et par la végétation impénétrable de leurs forêts séculaires. L'émigration loin des rivières commençait ordinairement après la moisson, que l'on transportait aussitôt dans les bois. Quelques jours après le retour de Tambief il se fit dans l'aoul un bruit inaccoutumé: c'étaient de toute part des cris, des coups de hache, des meuglements de bétail. Couché au coin le plus reculé de la hutte de Mourzakhaï et ne pouvant voir ce qui se passait dans la cour, je ne compris pas d'abord de quoi il s'agissait. Sur le soir la famille Mourzakhaï se mit à plier son misérable bagage, à briser portes, fenêtres et piliers supportant le toit; lorsqu'il fut nuit noire, l'aoul entier se mit en mouvement; on me plaça dans une arba, traînée par une paire de bœufs, avec les enfants de Tambief, un garçon et une fille de 5 et de 11 ans. Une autre arba était occupée par sa femme, avec deux servantes. Près de nous, autant que le permettait l'obscurité, s'apercevaient une quantité d'arbres, sur lesquels se détachaient les voiles blancs des femmes, et les voix fraîches des enfants s'y faisaient entendre. Nous nous traînâmes en une longue file sur la route la moins douce qu'il soit possible de se figurer, au milieu de la musique discordante des chars asiatiques, aux roues jamais graissées. Le convoi était escorté des deux côtés par des Tcherkesses à pied et à cheval; une nuit d'octobre, humide et froide, cachait notre départ, entrepris à cette heure pour que personne ne pût distinguer la route suivie par les arbas vers le lieu du refuge. Si j'en ai conservé le vif souvenir, c'est que jamais je n'ai tant souffert du froid, dont aucune couverture ne me garantissait. En m'arrêtant dans le bois, les Kabardiens m'avaient tout enlevé, excepté le vêtement, mais Tambief, le plus pauvre d'entre eux, m'en avait dépouillé peu-à-peu, en sorte que, lors de la nuit de l'émigration, il ne me restait que la bechmette et un habit de dessous, en simple toile.

Avant le jour les arbas s'arrêtèrent dans un fourré, au fond d'un ravin, où coulait un ruisseau peu considérable. Placé auprès d'un gros arbre, auquel on enroula ma chaîne, fermée par un fort cadenas, c'est là que je passai plus de dix jours, à ciel découvert, n'étant abrité du vent et de la pluie que par une vieille bourka. Le premier jour fut employé à passer en revue le bien emporté, à construire des abris pour les femmes et pour les enfants, avec toute espèce de matériaux: branchages, paille, bourkas et couvertures. Le lendemain, de grand matin, les arbres retentirent sous les coups de la cognée, et les Tcherkesses se mirent à couper du bois, pour se faire des maisons, travail qui ne demande pas de grands efforts. Un rang de piliers, formant un parallélogramme, de 10 ou 15 pas en longueur, sur 8 ou 10 en largeur, dont les intervalles sont comblés par un clayonnage enduit de terre glaise, mêlée de pailles hachée; sur les piliers,

des traverses, destinées à supporter des poutres et un toit en roseaux, ou en paille: la maison est prête. Point de plafond ni de plancher en bois, le sol est la terre battue, avec de la terre glaise et du sable. Le devant de la maison est marqué par la porte et par une petite fenêtre placée aux deux extrémités de la muraille; dans l'entredeux un trou semi-circulaire, creusé dans le sol, sert de foyer et est surmonté d'un haut tuyau en clayonnage; près de la fenêtre et sur le petit côté de la muraille, une estrade peu élevée est la place d'honneur, destinée aux hôtes. Tambief, qui ne trouvait pas ce genre de construction assez solide pour m'ôter la tentation de m'enfuir, avait taillé pour moi une chambre, en poutres épaisses, confinant à sa propre hutte. Quand de mon arbre on m'amena au nouvel édifice, les murailes en étaient tellement humides qu'elles fumaient et remplissaient la chambre de mauvaises vapeurs, lorsqu'on y allumait du feu: je ne pus y résister et devins malade de la fièvre bilieuse. Combien de temps je fus couché, privé de sentiment, je ne m'en souviens pas; je sais seulement que ma chaîne m'étranglait et ne me permettait pas de me remuer sur ma couche. Les Tcherkesses ne croyaient pas à ma maladie et, prétendant que c'était une grimace, tendaient fortement ma chaîne, pour m'empêcher de sortir. Comme je fus longtemps sans manger; la vieille Mourzakhaïef me fit boire du lait chaud, avec du miel; est-ce un bon remède contre la fièvre, je l'ignore; mais un matin je repris connaissance et commençai à me remettre peu-à-peu. En ce temps-là Tambief ajouta aux guenilles qui me couvraient une vieille tcherkeska: depuis longtemps je n'avais plus de chemise.

A peine étais-je convalescent, un nouveau malheur vint me frapper. Dans le courant de novembre et de décembre le général *** se prit à inquiéter les Abazekhs par d'incessantes incursions. Rarement une nuit se passait sans alerte. Au cri „les Russes viennent," tout l'aoul était sur pieds. Femmes, enfants, bétail, tout ce que l'on pouvait était emmené au bois, les guerriers tcherkesses s'élançaient du côté par où l'on supposait l'approche de l'ennemi. Nu-pieds, enchaîné, j'étais forcé de suivre dans le bois la famille de Tambief, d'y marcher dans la neige des heures entières, énervé de froid et de fatigue, jusqu'à ce que l'on nous avisât que le danger était passé. Les scènes qui se passaient autour de moi n'étaient pas plus gaies: des femmes à-demi vêtues, effrayées, ayant perdu leurs enfants dans la bagarre, erraient à l'aventure, les cherchant avec de grands cris; d'autres se lamentaient sur leurs enfants, qu'elles ne savaient comment réchauffer et couvrir. Esclaves et servantes, maudissant leur destinée, chassaient le bétail, traînaient d'énormes fardeaux; il n'y avait pas de malédictions dont on ne chargeât les giaours. Tambief, en suivant les Tcherkesses du côté où le danger était menaçant, m'avait mis sous la garde de trois hommes, qui dormaient dans ma hutte. Ma chaîne était tendue, à travers la muraille, dans la chambre voisine, occupée par Tambief, par sa femme et ses fils. Les alertes nocturnes, avec accompagnement inévitable de fuite dans la forêt, étaient un vrai martyre pour moi, mais je cachais mes souffrances, et sans dire un seul

mot, je me soumettais aux exigences de mes geôliers; car je savais que le seul moyen de me faire respecter des Tcherkesses était le mépris de la douleur physique et du danger, poussé jusqu'à l'indifférence. Par caractère et par calcul je m'étais fait encore une règle de ne pas supporter de leur part le moindre affront. et dans le fait j'arrivai complètement à mon but. Mes geôliers, deux serviteurs de Tambief et un mercenaire abazekh avaient imaginé, pour s'amuser, de m'éveiller la nuit, sans motif, par le cri „Les Russes viennent, allons au bois," m'avaient forcé de sortir, malgré le froid et ramené dans ma chambre en riant et disant qu'ils m'avaient joué un tour. Quand ils voulurent recommencer leur farce, je refusai formellement de leur obéir et les intriguai par-là au point qu'ils se le tinrent pour dit. Le lendemain, comme je me chauffais au feu, à la place d'honneur de la chambre, qui m'était assignée malgré mes fers, Tambief étant assis non loin de là avec son inséparable *pchinner*, un des gardiens lui raconta l'évènement de la nuit et se plaignit de mon obstination. Tambief, d'un air menaçant, me dit en mauvais russe: „Quand cette nuit le gardien t'a dit „Va au bois," tu as refusé de lui obéir sur-le-champ. Je dirai à Bétchir et à Mahomet de te battre." A-peine achevait-il de parler, que je tenais en main un tison brûlant: „Un mot de plus, criai-je à Aslan-Bek[1]), et je te frappe aux yeux avec cette bûche. On me tuera, pour cela, et toi, tu seras aveugle pour le reste de tes jours. Sache que je puis tout supporter, la chaîne, la faim, la froidure, mais un affront non, si qui que ce soit ose lever la main sur moi, et que je ne puisse l'étrangler sur place, du moins je mettrai le feu au toit la nuit, et je brûlerai avec toi et toute ta famille."

Tambief pâlit, sans bouger de place; il me regarda fixement et lut dans mes yeux, à ce qu'il sembla, l'expression de ma pensée, conforme à ma parole. „Jette la bûche, dit-il, en adoucissant l'expression de sa physionomie; ce que je t'ai dit, c'était un simple mouvement de colère. Tu es noble, je le sais. Chez les Tcherkesses on peut tuer un noble, il n'est pas permis de le battre, et je suis fort content que la même loi existe chez les Russes."

Depuis lors je n'entendis plus une seule parole offensante d'Aslan-Bek ni de personne de sa maison. Il interdit à ses esclaves et gardiens toute plaisanterie à mon égard, ordonna que ses volontés me fussent transmises avec politesse et déférence, et me pria de me soumettre à la nécessité, sans exciter les mauvais instincts de ses gens. Les Abazekhs auxquels il raconta sur quel pied j'avais accueilli ses menaces commencèrent à me regarder d'un tout autre œil et ne se permirent plus, quoique non sans peine, de me traiter de giaour; car je leur avais dit qu'une telle épithète ne convenait qu'à ceux qui ne croient pas en Dieu. tandis que moi, comme chrétien, je croyais au Dieu unique et ne mangeais pas de porc. Cette dernière assertion, qui était réellement exacte, leur causa une telle joie qu'ils me regardèrent comme un être avec qui un musulman peut, sans

1) (Sic) i. e. à Tambief.

souillure, entrer en relation. Tambief, ainsi que je le sus plus tard, s'étant renseigné à ce sujet, auprès de Karamourzïn, fut très content d'apprendre que jamais sur ma table il n'avait vu la chair de cet animal impur.

A la fin de décembre Tambief m'annonça, d'un air préoccupé, qu'Aslan-Gireï et Hadji-Djanseïd voudraient s'entretenir avec moi d'une affaire sérieuse: c'était ma première rencontre avec eux depuis la triste nuit du 9 septembre. L'entrevue était préparée dans la kounakhskaïa d'un tiers kabardien. Tambief, je dois le dire, les redoutait assez et m'avait traité plus mal qu'ils n'auraient voulu. Il m'habilla pour cette fois d'une bonne tcherkeska, me donna un bonnet neuf, ainsi que des pantoufles, me conseilla de raser ma barbe et me recommanda de ne pas dire qu'il m'avait pris mes habits. Aslan-Gireï m'accueillit, non comme un captif, mais en visiteur. A mon entrée dans la kounakhskaïa tous se levèrent et ne s'assirent que lorsque j'eus pris place sur le coussin à moi reservé. Visiblement émus, Aslan-Gireï et Hadji-Djanséïd baissaient les yeux et ne savaient par quoi entamer la conversation. Ce fut moi qui leur adressai la parole, en les priant de dire ce qni les avait engagés à venir me voir. Je les assurai en outre qu'ils n'avaient point à craindre une averse de reproches inutiles, d'injures impuissantes, pour leur procédé envers moi; que je regardais comme indécent de recourir à des insultes, dont on ne punirait point un homme désarmé, tel que moi. Quant au mal qui m'avait été fait, que les Russes se le feraient payer, non en paroles, mais par des actions. Baragounof, un Cosaque déserteur, faisait l'office d'interprète. Ils avaient reçu, à mon intention, du général ***, par l'entremise de Karamourzïn, du tabac, du sucre et une pelisse, dont j'avais grand besoin. Ce qui excitait le plus leur curiosité, c'était un billet, joint aux effets ci-dessus, que personne ne pouvait déchiffrer, parce qu'il était en langue allemande. Baragounof lisait le russe; il y avait dans les montagnes deux Tcherkesses sachant le français, parce qu'ils avaient été élevés à Paris, par l'ordre d'Ali, pacha d'Égypte, leur maître, auquel ils avaient brûlé la politesse, grâce à l'ambassade russe, et qui, de retour dans le Caucase, s'étaient enfuis dans leur pays; toutefois pas un seul montagnard ne comprenait l'allemand. Ce billet avait longtemps traîné chez les effendis, été montré à Baragounof, aux Tcherkesses sachant le français; enfin, pour en savoir le contenu, on s'adressait à moi-même. On me le remit, en observant qu'à ne pas dire toute la vérité il pourrait m'en coûter cher. Le général *** m'encourageait à la patience, promettait de mettre tout en œuvre pour me délivrer et me conseillait de ne pas enlever aux gens l'espoir d'une bonne rançon et par-là exaspérer leur méchanceté au point de les décider à me tuer. Je leur exposai donc que le général me donnait l'espérance d'être racheté, pour peu que leurs prétentions ne fussent pas exagérées. Quand ils eurent à l'ordinaire conféré avec Tambief et Hadji-Djanséïd, Aslan-Gireï me proposa de répondre au général qu'ils étaient prêts à me rendre la liberté contre restitution de leurs anciens serfs ou paiement de 5 boisseaux de monnaie d'argent. C'en était trop: je répondis sans hésiter, qu'ils n'obtiendraient jamais pour

moi une telle rançon et les priai de faire tenir leur décision au général par l'entremise de qui ils voudraient, excepté la mienne; que si je m'avisais d'écrire en ce sens, chacun se moquerait. Tous les efforts d'Aslan-Gireï et de Tambief, pour triompher de ma résolution, étant restés sans succès, ils en furent très piqués. Djanseïd seul se taisait et jetait de temps en temps sur moi des regards témoignant d'une cordiale sympathie. Tambief l'ayant appelé hors de la chambre, pour causer en tête à tête, Djanseïd profita de ce moment de liberté, pour me faire dire par Baragounof: „Je vois que tu méritais un meilleur sort; le passé est passé: je ne m'excuserai donc ni ne me justifierai vis-à-vis de toi. Un temps viendra, je l'espère, où tu auras de moi une meilleur opinion; crois-le bien, j'aurais cent fois préféré te prendre dans une lutte de vive force, ou même te tuer, que de te voir captif, après t'être fié à notre parole; mais l'homme n'est pas toujours libre dans ses mouvements. D'ailleurs, je suis franchement ami de Temboulat, et je sais quels ont été tes procédés envers lui: il ne les oubliera pas, fie-toi à lui.“

En revenant dans la chambre, Aslan-Gireï et Tambief m'ôtèrent le moyen d'apprendre de Djanseïd ce que Karamourzïn était en état d'entreprendre pour moi. De nouvelles insinuations et menaces pour me décider à écrire au général et le prier de consentir à me racheter comme ils l'entendaient, échouèrent cette fois, comme la première. Je finis par leur déclarer ma conviction qu'on ne se refuserait pas à un échange de ma personne même contre plusieurs prisonniers tcherkesses, mais que, suivant moi, l'on ne consentirait pas à une rançon en argent. Aslan-Gireï était visiblement mécontent de moi; celui qui faisait la plus laide grimace était Tambief, qui avait perdu tout ce qu'il possédait dans la Kabarda. jusqu'au dernier mouton. Sans gronder, sans m'insulter, en observant même à mon égard toutes les formes de la courtoisie tcherkesse, il sut rendre ma position vraiment intolérable. Son but, en agissant de la sorte, était, en brisant mon caractère, de me forcer à prier le gouvernement russe de me racheter au plus tôt et en même temps de lui inspirer la compassion pour mon sort, sur lequel on lui faisait souvent parvenir, dans cette intention, des renseignements exagérés. Un matin, la pelisse neuve de mouton, que m'avait envoyée le général, fut remplacée sur mon lit par une vieille touloupe de chat, sans manches. Sous prétexte de poison qui y était caché, comme pour le frustrer de l'argent qu'il attendait, il m'avait enlevé le thé et le sucre. Ma nourriture se bornait au millet et au petit-lait aigri, pareil à du vinaigre; encore m'en donnait-on si peu, que parfois la faim me causait des vertiges. Ni le jour ni la nuit on ne me laissait sans entraves, et ma chaîne était si fortement tendue contre la muraille, que je ne pouvais me retourner sur mon lit. C'est ainsi que je passai décembre et janvier, sans donner à Tambief le plaisir d'entendre ni prière ni plainte de ma part. Enfin les Abazekhs, malgré leur humeur sauvage et leur haine inconsciente contre les Russes, s'intéressèrent à ma position et plus d'une fois, en me regardant, observèrent à Tambief que tuer un giaour, un Russe, est une bonne œuvre, mais que

le Koran défend de martyriser un homme, quelle que soit sa religion. A cela Tambief répliquait, en souriant: „Moi aussi, les Russes me tourmentent; ils m'ont pris paysans, troupeaux, haras, et me font vivre dans la misère. Qu'ils me rendent mon bien, je leur rendrai leur frère, tombé entre mes mains par la volonté d'Allah."

A la fin de janvier (1837), le général *** étant parti du Kouban, en congé, Karamourzïn profita aussitôt de la circonstance pour entrer en pourparlers avec Aslan-Bek au sujet de ma mise en liberté. Il se prit à le persuader qu'il était de son intérêt de se réconcilier avec les Russes, en me rendant de bon gré; que pour cela on pourrait lui restituer, comme compensation, ses paysans et tout ce qu'il exigeait maintenant en vain, sous forme de rançon. Tant que le général fut sur le Kouban, Aslan-Bek ne voulut rien entendre de pareil, tant il craignait piége pour piége; après son départ, espérant traiter directement avec le baron Rosen, commandant en chef du Caucase, par mon entremise et par celle de Karamourzïn, il inclina vers la proposition que lui faisait ce dernier. Au préalable Karamourzïn voulait s'entretenir avec moi et, si la chose me semblait possible, obtenir de moi une lettre pour le commandant en chef. Il vint à cet effet dans notre aoul, en compagnie de Djanseïd et d'Imam-Kkazi. Quand on vint à parler de moi, Tambief, qui craignait tout et tous, eut un serrement de cœur et ne consentit à se séparer de moi, pour un jour, que je passerais chez Karamourzïn, qu'après mainte assurance, garantie et serments, qu'ils ne m'emmèneraient pas. Mon entrevue avec lui fut le premier moment de plaisir depuis ma captivité. Sa franche reconnaissance, son amitié non feinte me touchèrent jusqu'au fond du cœur. Nous nous embrassâmes comme deux frères, et longtemps ni lui ni moi ne proférâmes une seule parole. Quand il me quittait, à Tiflis, il n'imaginait pas me retrouver dans une telle position, et moi, je ne pensais pas en arriver jamais là. Du reste, les Tcherkesses n'aiment pas à regarder en arrière, ni se plaindre d'un passé irrémédiable, et moi je partage complètement leur manière. Sans perdre de temps en propos inutiles, en vaines plaintes sur mon accident, nous dînâmes et parlâmes d'affaires. Hadji-Djanseïd se mit à m'expliquer dans quelles circonstances s'était noué le drame. L'instigateur de tous avait été Tambief, entraînant Aslan-Gireï, et le hadji avait été forcé de les suivre tous les deux. Le général avait commis la grave imprudence de promettre d'abord aux Kabardiens la restitution de leurs paysans, s'ils consentaient à se soumettre, puis il avait déclaré qu'ils devaient, au préalable, me conduire à la côte de la mer Noire. La méfiance d'Aslan-Gireï avait vu, dans cet incident, tout fortuite, une ruse préconçue, qui devait les entortiller et les livrer complètement au général. Libre encore de rester chez les Abazekhs, ou, après sa soumission aux Russes, d'émigrer sur l'Ouroup, si l'on faisait ce qu'il désirait, une fois qu'il aurait franchi les montagnes avec moi, il ne pouvait plus vivre au milieu des Tcherkesss, nos ennemis, et en tout cas devait passer en terre russe, qu'on lui rendît ou non ses paysans Le premier mouvement d'Aslan-Gireï avait été de refuser la proposition

du général, mais Tambief, soumis ordinairement à ses volontés, s'était rebiffé tont-à-coup contre son opinion et avait insisté formellement pour m'attirer dans les montagnes, pour m'arrêter et poser comme condition de ma délivrance la restitution de tous ses biens et paysans, confisqués par les Russes. Homme à courte vue et non moins entêté, il avait tenu bon et menacé ses compagnons, s'ils ne se rendaient pas, de dévoiler aux Abazekhs le secret de nos relations avec les Russes. Aslan-Gireï, qui avait déjà trop d'ennemis, se vit entre deux feux et contraint d'accueillir le plan de Tambief; son consentement donné, il se prit à l'exécuter avec toute la perfidie dont il était capable. Maintenant Tambief, voyant son insuccès, paraissait disposé à essayer la combinaison de Karamourzin, afin d'atteindre son but dominant, le recouvrement de ses paysans, confisqués dans la Kabarda. Outre ma confiance dans la justice et dans le caractère bienveillant du baron Rosen, j'avais deux défenseurs puissants dans le général Volkhofski et dans le baron Khoven. L'Empereur ayant également exigé qu'on n'épargnât pas l'argent pour ma délivrance, on était disposé à faire beaucoup dans cette intention, sans diminuer toutefois aux yeux des montagnards le prestige de la puissance et des droits de la Russie. Les avantages que l'on pouvait octroyer aux Kabardiens, en récompense de ma délivrance volontaire et de leur soumission sans conditions à l'autorité russe, ne devaient point être pour eux le fruit d'un attentat, qui méritait une punition sévère; je le comprenais trop bien pour me plaindre de l'inactivité de nos chefs, et ne sollicitais aucune concession en ma faveur, qui pourrait ensuite tourner au détriment de chaque Russe ayant le malheur de tomber aux mains des Tcherkesses. Véliaminof était, en général, mécontent de la marche de l'affaire et disait que jamais il ne m'aurait confié aux Tcherkesses; mais dès l'abord il n'entreprit rien pour ma délivrance, de peur de faire monter au-delà de toute mesure les prétentions des montagnards et de prolonger par-là indéfiniment ma captivité. Ne perdant pas de vue le but de mon voyage dans les montagnes, qui avait causé mon infortune, je proposai à Djanséid de passer avec moi momentanément chez les Chapsougs, puis, comme cela s'était fait fort souvent, de nous rendre sur la Ligne, pour y être échangé, en suivant le chemin de la côte. Ce plan lui ayant paru d'exécution très plausible, j'en fis mention dans ma lettre au commandant en chef, que Temboulat devait porter à Tiflis. En me quittant, il me laissa du tabac, un habit tcherkesse complet et une paire de pantoufles, ce dont je le remerciai fort, car je sentais que je ne pourrais m'habituer au manque de linge et à la malpropreté qui en est la suite.

Ne craignant plus de la part du général *** de tentatives pour me délivrer par la force ou par la ruse, et sachant que je ne m'enfuirais pas avant la réponse de Tiflis, Tambief changea complètement ma position; il me débarrassa d'entraves, alla presque journellement se promener avec moi dans les environs de l'aoul, ou faire visite à des connaissances. Il n'y avait pas d'Abazekhs dans l'aoul, mais seulement une centaine de familles kabardiennes, dont j'avais eu l'occasion de connaître parfaitement la manière de vivre. Le noble tcherkesse

passe sa vie à cheval, en excursions consacrées au vol, en batailles contre l'ennemi, en visites de voisinage. Chez lui, de jour il est couché dans la kounakhskaïa, ouverte à tous les passants, il s'occupe à fourbir son fusil, à réparer son harnais et le plus souvent reste inactif. Dans ses moments de complète oisiveté il chante des chansons, avec accompagnement de pchinner, ou taillade au hazard un bâton, avec son couteau. Il va rarement, en plein jour, visiter sa famille, et ne se présente que le soir chez sa femme: c'est à celle-ci qu'incombe la surveillance de l'économie; aidée de ses servantes, c'est elle qui tisse le drap et la toile, qui habille enfants et mari de la tête aux pieds. Les esclaves cultivent la terre, leurs femmes et filles servent dans la maison ou conduisent le bétail. Quand le Tcherkesse a plusieurs femmes, chacune d'elles occupe un domicile séparé, a son économie particulière et prépare à tour de rôle la nourriture, qui se porte au mari, dans la kounakhskaïa. Les femmes tcherkesses se distinguent par une merveilleuse habileté dans les ouvrages de leur sexe: l'étoffe se déchirera plus tôt que la couture faite par elles, leur galon d'argent est inimitable. Dans tout ce qui sort de leur main domine le bon goût et une direction pratique. Si les Tcherkesses des hautes classes méprisent la science, par contre, les femmes ne sont pas rares, qui savent lire en turk, qui sont en état de déchiffrer le Koran, et même de tenir la correspondance de leurs père et mari. Personne ne voit les femmes mariées; assises au logis, elles s'occupent des enfants et du ménage, ne sortent point dans la cour sans un long voile blanc, comme la tchadra géorgienne. Les jeunes filles, au contraire, fréquentent les sociétés d'hommes, à visage découvert, il leur est même permis, en compagnie de quelque vieille, de recevoir un étranger dans leur chambre. L'habileté au travail se compte, après la beauté, comme le premier mérite d'une jeune fille et le principal attrait pour les épouseurs. Extrêmement délicats en ce qui touche la vertu des femmes, les Tcherkesses châtient sans pitié qui y porte atteinte. Les jeunes filles sont responsables de leur conduite envers leurs parents, la femme envers son époux; la veuve, affranchie de toute responsabilité, est seulement tenue de respecter la pudeur publique. Chez la jeune fille la perte de son innocence est regardée non comme un crime, mais comme un malheur, réparable par le mariage ou par la mort du séducteur, s'il ne peut ou ne veut l'épouser. Pour la femme mariée le déshonneur est un crime, punissable par la mort ou par l'esclavage, le complice de la mauvaise action doit mourir; quant à la veuve, elle peut vivre à sa guise, sans que personne ait le droit de se mêler de ses affaires, si les convenances ont été respectées. Haut placée, belle et riche, elle peut même espérer de contracter un second mariage. Avant ma captivité j'avais eu l'occasion de voir sur la Ligne comment se terminent chez les Tchekesses les aventures d'une femme mariée.

Parmi les nombreux Tcherkesses, fréquentant journellement Protchni-Okop, nous autres Russes ne pouvions assez admirer le jeune Altchigir, noble beslénéief, joignant à une rare beauté le caractère le plus gai, le plus insouciant.

Les traits délicats et féminins de son visage, un léger duvet, ombrageant à peine sa lèvre, et sa tendre jeunesse (il avait au plus 18 ans), ne l'empêchaient pas d'être compté comme un brave, un cavalier distingué, tant soit peu pendard. Le général ***, qui l'aimait beaucoup, l'emmenait souvent avec lui aux eaux minérales, où notre délicieux et adroit montagnard attirait l'attention des visiteuses, qui aimaient à contempler ses jolis traits, sa taille superbe, son pied, aussi élégant que petit, ce qui est un caractère distinctif de la beauté tcherkesse. A cette époque vivait sur le Kouban, en face de la station Névinnomyskaïa, le jeune prince nogaï N., dont la femme jouissait d'une réputation de beauté non inférieure à celle de la princesse Gouacha-Phoudja, mariée à Adel-Gireï; seulement personne ne pouvait se vanter de l'avoir vue, même en passant, tant la jalousie de son mari la cachait aux regards des étrangers. L'imagination enflammée par ces disettes, Altchigir nous ayant un jour déclaré qu'il était résolu à s'assurer par ses yeux de leur vérité, quelque bien gardé que fût son objet, comme ce n'est pas une chose facile, chez les Tcherkesses, nous lui conseillâmes de ne pas se jeter étourdiment dans un danger sans nécessité ni profit. Quelque temps après il arrivait à Protchni-Okop, changé en un autre homme. Son ancienne gaîté avait disparu, il était assis des heures entières, plongé dans ses pensées, répondait d'un air distrait à nos questions, et ne voulait point expliquer la cause de ses soucis. Puis il s'éclipsait durant des mois, sans donner de nouvelles de sa personne, si bien que l'on craignait qu'il ne se fût enfui dans les montagnes, pour se déclarer abrek. Un matin il accourut au galop vers la citadelle, sauta de dessus son cheval éreinté et, sans attendre qu'on l'annonçât, se précipita tout droit vers le général; son visage pâle exprimait un profond désespoir. Dans les premiers moments il ne put que dire: „Sauvez-la, sauvez-moi.“ Le général le calma et le pria de dire la vérité. Autant qu'il put comprendre, il s'agissait de la princesse N. Altchigir avait fait une escapade telle qu'elle ne peut être conçue que dans la tête d'un Tcherkesse de 18 ans, entièrement aveuglé par la passion.

Ayant, à force d'adresse, réussi à voir à la dérobée la femme du prince N., il en était devenu du premier coup follement amoureux, s'était mis à tourner dans l'aoul, avait par-là attiré son attention et tenté d'arriver à une entrevue, par le moyen d'une servante achetée. C'était là une impossibilité à prévoir, et la belle, dont le cœur n'était pas insensible, l'avait prié de renoncer à l'accomplissement de son désir. Le mari ne la perdait jamais de vue; s'il sortait pour affaire, sa mère passait toute la journée avec elle et dormait dans sa chambre. Pour la voir il fallait écarter le mari, avant qu'il eût le temps de la confier à la mère. Malgré la difficulté, Altchigir se mit en frais d'invention. Afin de voir la femme, il obligea à la lettre le mari d'aller se promener. Peu de Tcherkesses soumis, de Nogaïs ou de montagnards, n'ont pas sur la conscience quelque méfait secret contre la loi russe, qui ne l'inquiète et ne l'oblige, par intervalles, à s'informer de ce qui se fait ou se dit de notre côté. Altchigir, qui savait pro-

bablement quelque chose de ce genre, sur le compte du prince N., prit pour associé un gaillard de son étoffe, qui se rendit avec lui, nuitamment, à l'aoul de sa bien-aimée. Lui se cacha derrière le clayonnage et envoya l'autre éveiller le mari, l'attirer en plein champ, sous prétexte qu'Altchigir avait à lui communiquer, à la faveur des ténèbres, un secret fort important pour lui. Toute la finesse consistait à le conduire de ravins en fourrés, à la recherche d'Altchigir, pendant que celui-ci serait auprès de sa femme, puis de l'amener au lieu indiqué, où devait réellement avoir lieu leur rencontre. La chose marcha d'abord on ne peut mieux. Le jeune Tcherkesse, complice d'Altchigir, frappa au contrevent du prince, et quand celui-ci se fut montré, il fit sa commission, en le priant de n'éveiller personne, afin de tenir secrète son excursion nocturne, attendu que la plus légère indiscrétion, surtout de la part des femmes, pourrait non-seulement lui nuire, mais encore enlever à Altchigir toute possibilité de savoir ce qui se passait chez les Russes. Évidemment N. avait de graves raisons de craindre le général ***, qu'Altchigir voyait fréquemment. L'invitation reçue, incontinent il sella promptement son cheval, que les Tcherkesses tiennent toujours à portée de leur main, et partit pour avoir des nouvelles du territoire russe. Qu'Altchigir, au lieu de venir en personne, l'attendît, la nuit, à distance de l'aoul, il n'y avait là rien d'extraordinaire, à une époque où Russes et Tcherkesses prenaient toute espèce de précautions pour agir en cachette les uns des autres.

A-peine le prince s'était-il éloigné de dix pas de la maison, Altchigir se glissa dans sa chambre et prit sa place.

La nuit étant très noire, le jeune Tcherkesse qui guidait le prince N. perdit bientôt son chemin et ne put retrouver le lieu où il avait laissé Altchigir. C'est un cas si rare chez les Tcherkesses, que la maladresse du guide dut paraître en effet très suspecte au mari, qui pour la première fois laissait sa femme sans surveillance. L'instinct de la jalousie lui traversa le cerveau, et sans dire une seule parole, il jeta là son guide et galopa furieusement vers son logis.

Le bruit des pas du cheval retentit à l'oreille des amants, quand pour Altchigir le moment de la fuite était déjà passé: une mort certaine les attendait l'un et l'autre. Dans cette terrible minute la Tcherkesse ne perdit pas la présence d'esprit, elle appela à haute voix son mari au secours. Au cri désespéré de la femme le prince se troubla complètement. Au lieu de se tenir devant la porte, d'appeler du monde pour arrêter le voleur, qui par suite n'aurait pu trouver d'issue, il sauta de cheval et, le pistolet à la main, se jeta dans la chambre, non éclairée. Là il fut renversé d'un coup violent, et son pistolet se déchargea sur le plafond, l'inconnu franchit alors la porte d'un bond et disparut dans l'ombre, laissant toutefois aux mains du prince son poignard, que celui-ci avait réussi par hazard à lui dérober. Les gens étant accourus au coup de feu, de tous les côtés de l'aoul, le secret devenait impossible, et il s'ensuivit une inexprimable confusion. Les lumières parurent, le mari furieux menaça de tuer sa femme sur place, si elle ne confessait la vérité et ne déclarait qui était chez elle. Celle-ci

jura que l'homme qui s'était introduit dans sa chambre lui était parfaitement inconnu, que l'obscurité ne lui avait pas permis de voir son visage, et que jamais jusqu'alors elle n'avait entendu le son de sa voix. Voici comme elle raconta l'évènement, en suppliant son mari et le peuple de la laisser prouver son innocence au tribunal de la chariat. Son mari l'ayant quittée, dit-elle, sans dire où ni pour combien de temps il partait, sans même la réveiller ni lui commander de complètement fermer la porte à l'intérieur, ce qui était vrai, elle s'était rendormie, pour combien de temps, elle n'en savait rien, ni comment la porte s'était ouverte. Ayant ensuite senti quelqu'un auprès d'elle et reconnu bientôt que c'était un étranger, elle avait lutté, appelé au secours; son mari, parti sans qu'elle sût pour quel lieu, était par bonheur arrivé à propos, et elle, pure et innocente, s'en remettait de son sort à la justice d'Allah. Le mari refusant de la croire et la menaçant toujours de mort, le peuple, et, dans le nombre, les femmes criant le plus fort, prirent le parti de la princesse; elles soutinrent que le coupable était le mari, qui l'avait abandonnée sans défense; que quelque voleur, aux aguets pour dérober un cheval ou une tête de bétail, avait pu se glisser là, après sa sortie; que pour s'en prendre à l'honneur d'une femme, il n'y avait pas de preuve suffisante; qu'il fallait les séparer et livrer l'affaire à l'arbitrage de la chariat. Devant une telle exigence la colère du prince dut céder. On l'obligea par serment à ne pas attenter à la vie de la princesse, que l'on conduisit dans la maison de sa mère, et il fut décidé que l'on convoquerait les effendis, pour trancher la question.

Cependant Altchigir galopait vers Protchni-Okop, seul lieu d'où il pût espérer assistance, si la chose n'était pas impossible.

Avant que le tribunal des moullahs se fût rassemblé, le général sut les disposer, par l'entremise de personnes sûres, à ne pas déclarer, quoi qu'il arrivât, la princesse coupable, à ne pas reconnaître suffisants les indices contre le visiteur nocturne. Les juges orientaux n'entendent pas leurs devoirs plus mal que les Européens et savent qu'aucune affaire ne peut être examinée du seul point de vue de la vérité absolue, pour laquelle les hommes ne sont pas créés; qu'au contraire il faut prendre en considération les circonstances dominantes, celles d'après lesquelles se dirigeait le général. Ils reconnurent publiquement l'innocence de la princesse et rejetèrent la faute sur l'inconnu, qui avait attenté violemment à son honneur, celui-là qu'il fallait punir, si on le découvrait. Un seul point, de haute gravité, ne put être écarté: le poignard resté aux mains du prince, de travail daghistanien et d'une monture très remarquable, fut reconnu comme appartenant à Altchigir, et même quelques témoins indiquèrent les Russes de qui il l'avait reçu en cadeau. Appelé en explication, il confondit ses accusateurs, et les effendis furent au comble de la joie, quand il se présenta, ayant à la ceinture un poignard que beaucoup de personnes reconnurent, tant les deux armes, à la confrontation, offrirent une incroyable ressemblance. Cette pièce ayant ainsi perdu toute autorité, il resta acquis qu'un autre propriétaire possédait un poi-

guard semblable. En outre Altchigir déclara que durant la nuit de l'évènement, attendant le prince dans un ravin, il avait aperçu une *sakma* — trace — fraîche et, par curiosité, s'étant mis à la suivre, il avait rencontré inopinément quatre jeunes abreks, n'attendant qu'un bon moment pour traverser le Kouban; que ces abreks, après l'avoir retenu durant quelques heures, ne l'avaient relâché qu'au matin, quand trois camarades vinrent leur annoncer que le passage était impossible pour le moment; qu'alors lui était accouru pour faire connaître leur intention au général. Il donna les noms des abreks, et en effet, deux jours plus tard, ces gens furent rencontrés par les Cosaques dans nos domaines: quatre furent tués, et trois se sauvèrent par la fuite. Un des effendis, qui alla interroger les abreks chez les Abazekhs, sous serment, en rapporta la pleine confirmation des dires d'Altchigir, qui avait partout de bons amis, prêts à le tirer d'embarras. Le mari offensé, comprenant d'où soufflait le vent et son impuissance à lutter contre les protecteurs de son rival, cacha son ressentiment au fond de son cœur et reçut en apparence avec satisfaction l'arrêt de la chariat; il crut si parfaitement à l'innocence de sa femme et à la non complicité d'Altchigir, qu'il garda l'une et lui témoigna les mêmes sentiments qu'autrefois, et devint ami intime de l'autre. Pour Altchigir, qui se savait coupable, il était dans une fausse position, évitait de rester seul à seul avec le prince et avait sans faute la compagnie d'un de ses amis, lors de chaque entrevue ou promenade avec lui. Il s'écoula de la sorte une année, durant laquelle le mari parut complètement rassuré, et la méfiance d'Altchigir se dissipa presque entièrement.

Un jour qu'ils revenaient de Protchni-Okop au-delà du Kouban, en compagnie de vingt Tcherkesses de connaissance, le temps beau et brillant, la plaine unie et sans fin les invitèrent insensiblement à *djiguiter* — à faire des exercices d'adresse. Quand les Tcherkesses ont l'esprit disposé à la joie, il faut qu'ils se donnent du mouvement, qu'ils quittent l'allure paisible. Les jeunes gens, leurs compagnons, se mirent à rivaliser de hardiesse à la course et au tir. Le prince N. ayant proposé à Altchigir de s'exercer à qui atteindrait en pleine course un bonnet jeté par terre, on n'y vit pas l'ombre de danger, parce que les balles étaient déjà retirées des fusils, et que le prince, à la vue de tous, ne chargea le sien qu'à poudre, comme c'est l'ordinaire pour le tir au bonnet. Altchigir prit les devants, jeta à terre son bonnet et se tint auprès, pour juger du coup. Le prince ayant manqué, aux applaudissements frénétiques de la bande, en agit de même pour Altchigir, dont le coup fit voler le bonnet à quelques pas. Il pria alors Altchigir de le jeter de nouveau, espérant être cette fois plus heureux; arrivé à son niveau, il abaissa son arme, comme pour tirer sur le bonnet, puis, la relevant, il lâcha la détente, en criant: „J'ai manqué le bonnet, je ne manque jamais le cœur d'un ennemi.“ Altchigir, sans avoir soupiré, tomba mort, le cœur percé de deux balles. Avant que les Tcherkesses eussent repris leurs sens, le meurtrier, admirablement monté, était déjà loin. On se lança sur ses traces, on le poursuivit durant 30 verstes, à perte d'haleine; il fut atteint,

et son cheval tué d'un coup de fusil. Pour lui, on le prit vivant, tombé à terre avec son coursier. La chose ayant eu lieu en terre russe, sur la droite du Kouban, on n'osa pas le faire périr, et on l'amena enchaîné à Protchni-Okep, d'où il fut expédié à la prison de Stavropol. En route il essaya, dit-on, de s'enfuir et tomba mort sous la balle d'un Cosaque de l'escorte. Telle fut la fin de cet épisode caractéristique de la vie intime des Tcherkesses.

Arriva le ramazan[1]), le jeûne des musulmans, durant lequel les vrais croyants ne mangent rien depuis l'aurore jusqu'à l'apparition de l'étoile du soir, font incessamment le namaz, dorment, écoutent le Koran et banquettent toute la nuit. Pour le ramazan et pour le baïram, conclusion du jeûne, le Tcherkesse réserve ce qu'il a de meilleur en fait de victuailles, regardant, comme un affreux malheur de manquer, pour cette époque, de viande pour soi et pour les visiteurs qui lui font l'honneur de se présenter à sa kounakhskaïa. Vivant dans une extrême pauvreté, Aslan-Bek Tambief manquait souvent de pain pour sa famille. Toute sa richesse consistait en 20 demi-impériales, sa part du butin fait sur moi, qu'il contemplait chaque jour, comptait et essuyait à force, ne pouvant se décider à s'en séparer. Il me déclara enfin, en soupirant, que s'il est bon de regarder son argent, quoique sans ombre de profit, pourtant des moutons ont aussi leur valeur; qu'il n'est pas convenable, d'ailleurs, pour un noble kabardien, de n'avoir pas sur la table un morceau de viande, pour le ramazan; s'étant absenté trois jours avec Bétchir, il revint à l'aoul avec un paquet de toile, dont sa famille avait grand besoin. Je n'apercevais sa femme Kotchénissa que de loin, toujours enveloppée du voile d'obligation; par contre, son jeune fils et sa fille la belle Kotchénaga venaient en chemise trouée se chauffer à mon feu. Bétchir arriva radieux, chassant deux vaches-buffles et une vingtaine de moutons. Pendant toute la durée du ramazan nous mangeâmes de la viande, dont je n'avais pas vu vestige pendant quatre mois, excepté lors de la visite d'Aslan-Gireï et de Karamourzïn.

Le peuple se réunissait chez les Kabardiens les plus huppés chaque soir, pour entendre la lecture du Koran, faite en arabe par un moullah, puis traduit et commenté en langue tcherkesse. Assis le long du mur de la kounakhskaïa, les Tcherkesses écoutaient respectueusement la lecture, quelques-uns se permettaient parfois d'adresser respectueusement au moullah des questions sur les passages qu'ils ne comprenaient pas. Je remarquai chez Tambief une satisfaction particulière quand je consentais à assister à ces réunions. Pour l'ordinaire, à mon arrivée on me cédait la place auprès du personnage le plus considéré, le prince Mahomet Atajoukin, visiteur de passage à l'aoul. C'était cet abrek, dont j'ai parlé précédemment, de retour de Constantinople, où il était allé se faire traiter

---

1) Le mois de ramazan, 9e de l'année musulmane et mois du jeûne, dura depuis le 10 décembre 1836, jusqu'au 9 janvier 1837. Le baïram se célèbre 70 jours plus tard.

d'une blessure à la main; il y avait si bien réussi, qu'il pouvait faire le coup de fusil, piquer une pointe, mais non frapper du tranchant de la chachka; aussi le nommait-on Mahomet-Acha, i. e. à la main sèche. De même âge que moi, parlant purement le russe, il m'aimait beaucoup et, par suite, me traduisait volontiers les paroles du moullah, dont les commentaires n'étaient pas toujours en conformité avec le texte. Voici un de ces débats auxquels j'osai prendre part.

Il est dit, dans le chapitre sur la fuite de Mahomet, que les giaours l'avaient forcé à se retirer de la Mecque à Médine. Quelqu'un des assistants ayant demandé qui étaient ces giaours? „Qui? demanda le moullah, en hésitant; certainement des Russes!“ Tous les musulmans tournèrent sur moi des regards de colère. „Eh bien. Russe, dirent tout bas quelques-uns, tu le vois, vous étiez ennemis même du prophète.“ Pour engager le moullah à m'éclairer et à me mettre sur la voie de la vérité, que je ne comprenais pas parfaitement, je demandai à Atajoukïn de tirer la boussole, que les riches Tcherkesses portent habituellement, pour savoir de quel côté tourner leur visage au moment de la prière. Je priai donc que l'on m'indiquât, au moyen du *kabalar*, comme on appelle l'aiguille aimantée, la position du tombeau de Mahomet. On me montra le sud. „Et les Russes, où vivent-ils?“ On me montra le côté opposé. „Y ont-ils toujours vécu?“ Les Tcherkesses se regardèrent d'un air d'embarras. „Toujours, semble-t-il,“ répondirent quelques-uns. Je priai alors le moullah de m'apprendre par quelle route mystérieuse les Russes, vivant au N., avaient réussi à expulser Mahomet de la Mecque. Le moullah, sans se déconcerter: „Ne vous laissez pas prendre aux finesses du giaour, dit-il aux Tcherkesses, d'un air de courroux; si ce ne sont pas les Russes qui ont poursuivi le prophète, ce sont leurs frères et parents; car tous les giaours sont de la même famille et haïs également d'Allah, qui ne les souffre sur la terre qu'en punition de nos péchés.“

Le baïram tombant à la fin de mars, les Kabardiens et Abazekhs du voisinage affluèrent, dès les premières heures du jour, dans notre aoul, pour la prière en commun, qui devait être suivie du sermon d'un certain Daghistan-Effendi, fort honoré parmi les montagnards. Tambief insista beaucoup pour que je m'habillasse proprement, ce qui n'était pas facile, parce qu'il accaparait mes meilleurs habits au profit de ses enfants, en leur taillant dans l'étoffe des vêtements de fête; ils étaient trop étroits pour sa taille de géant et pour ses larges épaules; il me démanda également de l'accompagner à la prière. La réunion avait lieu dans une vaste plaine, au milieu d'un bois, voisin de l'aoul. Plus de 3000 Tcherkesses, rangés en un vaste demi-cercle, étaient là à genoux, dans la neige, la tête inclinée et suivant la prière prononcée à haute voix, par trois effendis en turbans blancs, en manteaux de la même couleur, drapés sur leurs tcherkeskas. Des bâtons, plantés en avant et ornés de manches en forme de demi-lune, indiquaient le site de la Mecque. La prière achevée, Daghestan-Effendi, de grosseur énorme, ayant lu d'une voix retentissante un chapitre du Koran, le fit suivre d'un sermon, où il engageait le peuple à n'avoir ni amitié ni rapports avec les

giaours, à se battre surtout contre les Russes jusqu'à la dernière goutte de leur sang. Comme je comprenais déjà un peu de tcherkesse, je pus me convaincre que l'effendi savait bien cette langue, bien que son surnom dénotât un Lesgui natif. Les tableaux des délices du paradis, réservés aux vrais croyants, morts en combattants contre les Russes, et les tourments de l'enfer à ceux d'entre eux qui se seraient soumis, étaient si bien appropriés aux conceptions et au caractère des Tcherkesses, qu'ils devaient frapper fortement leurs imaginations.

L'impression produite par le prédicateur sur l'assistance ressortait sur leurs physionomies énergiques, changeant promptement, à chacune de ses paroles. Quand il énuméra les péchés dont se chargeaient les tribus tcherkesses qui s'étaient soumises à la domination russe, il remarqua que des bruits parvenus jusqu'à lui les accusaient même, Dieu en préserve tout vrai croyant aspirant à la vie éternelle! de manger de la chair de porc, sans quoi les giaours ne leur accorderaient pas leur protection. C'était trop fort pour les Tcherkesses, qui frémirent de dépit. Malédictions furieuses, exclamations de dégoût: „Haram, haram, horreur!“ couvrirent les dernières paroles de l'orateur. Complètement satisfait du résultat obtenu et du zèle effréné des auditeurs, il bénit la réunion, et chacun se retira de son côté.

Mon ami Mahomet-Acha, comme l'appelaient les Tcherkesses, nous ayant invités à une collation chez lui, chacun s'assit gravement, suivant l'âge et le rang: à la première place Daghistan-Effendi, puis les hôtes distingués, et derrière eux entrèrent dans la kounakhskaïa les gens connus et inconnus, ceux qui voulaient, se tenant au voisinage de la porte, dans l'attente de leur portion du régal. Toujours ouverte, cette chambre l'est surtout à l'époque du baïram, où le Tcherkesse regarde comme un devoir sacré de partager son dernier morceau avec les pauvres. Mahomet ne l'étant pas, il y avait pour tous de la viande rôtie et bouillie, du millet, du lait, du pain même, dont on s'approvisionne seulement pour les cas extraordinaires. Pour accompagner les mets, de l'eau étendue de miel et une infusion de farine de millet étaient servies aux convives dans des cuillers de bois. Curieux de faire ma connaissance, Daghestan-Effendi m'entretint longtemps, avec une noble gravité; appelant ensuite Tambief, il lui parla tout bas, en me regardant de côté, et Atajoukïn me fit connaître plus tard le sujet de leur entretien. L'effendi avait engagé Aslan-Bek à ne pas se faire illusion à l'égard de ma rançon et, pour le salut de son âme, à m'attirer à l'islam, car je pouvais par la suite devenir un solide défenseur de la foi et servir très utilement à guider les montagnards dans leur lutte contre les Russes. Il y avait encore dans notre aoul un autre moullah, dont j'ai oublié le nom, qui s'intéressait beaucoup à ma conversion à l'islam, afin que je restasse dans les montagnes et employasse mes connaissances à aider les Tcherkesses dans la guerre. Il s'asseyait près de moi, des heures entières, m'expliquait le Koran, m'exhortait en un langage mêlé de mots tcherkesses, thathars et russes, que lui seul et moi pouvions comprendre. De quelques indices je pus conclure que Djanseïd n'était pas étranger,

quoique sous main, à ces démarches, ayant appris de Karamourzïn certains faits me concernant. En pareil cas, pour l'ordinaire, j'entrais en discussion avec le moullah et, sans blesser son amour-propre ni ses convictions religieuses, je détournais l'entretien sur d'autres sujets, en sorte qu'il me quittait tel qu'il était venu.

Cependant le temps s'écoulait, et je ne recevais pas de nouvelles de Karamourzïn; sans aucun doute, l'affaire ne marchait pas comme il faut; pour quelle raison, c'est ce que je ne pus découvrir. L'imbécile Tambief me contait un tas de fables, pour entretenir mon espoir de prochaine délivrance, parce que connaissant ma vivacité, il craignait excessivement de me jeter dans le découragement. N'ayant pas toujours de quoi nourrir sa femme et ses enfants, il voyait dans ma rançon le dernier moyen d'améliorer sa misérable position: ma mort ou ma fuite aurait été sa ruine. Aussi me soignait-il comme une mère son enfant, quand les chances de rançon s'accroissaient, et me soumettait-il à d'intolérables épreuves, quand elles disparaissaient. Seulement il évitait d'humilier ma fierté. En cette rencontre il resta fidèle à ses habitudes. L'air renfrogné, à son retour d'une excursion, il me remit aux fers, et je restai de nouveau environ trois semaines sans bouger de mon lit. Le nombre de mes gardiens était doublé, Tambief lui-même se levait plusieurs fois la nuit, et le fusil à la main, examinait les entours de sa maison; il se taisait, je ne lui disais pas un mot. Une fois seulement il me dit que je devais accuser de ce qu'on me faisait non lui, mais mes amis, qui pensaient le tromper; qu'il n'était pas si niais et ne voulait croire ni Temboulat, ni Aslan-Gireï, ni Djanseïd.

§ 9.

Par une belle matinée de mai, quand l'aoul comme une fourmillière, commençait à se remuer pour aller de la forêt à la Kourdjipsé, on me plaça sur une arba, suivie d'une autre, avec Kotchénissa et les enfants, et nous marchâmes à la file, non du côté des autres Kabardiens, à l'E., mais vers l'O., vers les profondes forêts des Abazekhs. Brouillé à mon sujet avec Aslan-Gireï et Hadji-Djanseïd, Tambief, pour leur enlever tout moyen d'agir sans lui, émigrait vers l'aoul de Daour Alim-Gireï, l'ancien des Abazekhs, sous la protection duquel il s'était mis, en faisant le serment de partager ses projets de vengeance du sang. Le fait était que le baron Rosen avait promis de rendre leurs paysans aux Kabardiens qui m'avaient arrêté, s'ils me relâchaient, se soumettaient sans conditions aux Russes et s'en-allaient vivre sur l'Ouroup: ce à quoi Aslan-Gireï et Djanseïd consentaient absolument. Pour Tambief, craignant de vivre au voisinage des Russes et flairant partout un piége, il avait décidé dans sa sagesse que si, pour moi, on était prêt à lui rendre ses paysans sur l'Ouroup, on les donnerait aussi bien aux Abazekhs. Il s'entêta et déclara résolument qu'il ne se séparerait de moi que quand les paysans lui appartenant, ou une somme d'argent y

équivalant serait entre ses mains, ici même, chez les Abazekhs, où il avait l'intention de vivre et de mourir. Les abreks kabardiens vivaient en terre étrangère, sur des domaines concédés par les Abazekhs, au milieu desquels il avaient établi des communes, se gouvernant par leurs propres coutumes. Le titre princier conservait chez eux sa valeur, tandis que les Abazekhs libres, ayant leur régime national, ne connaissaient d'autre autorité que la décision de la majorité et l'opinion de leurs anciens, jouissant d'un respect traditionnel. Ainsi Tambief, en se fixant dans l'aoul d'Alim-Gireï, son vengeur, pouvait impunément braver Aslan-Gireï, tout-à-fait annulé devant un simple noble, de la famille Daourof, qui, outre sa nationalité d'Abazekh, avait un fort parti dans le peuple.

L'aoul de Daour Alim-Gireï était situé dans les bois entre les rivières Kourdjipsé et Pchakha. Nous y arrivâmes le soir, avant le coucher du soleil, quand les environs en étaient encore bien visibles: ils avaient leur côté pittoresque. Dans une plaine vaste, couverte d'une fraîche verdure, se groupaient, à l'ombre des noyers, 12 maisons, en avant desquelles se faisait remarquer une kounakhskaïa de la plus grande dimension, au milieu d'un lacis de plantes épineuses. Au N. la plaine se terminait par un profond ravin à pic, au fond duquel tournoyait un ruisseau de montagne, à l'eau cristalline. Par-delà le ravin, des hauteurs boisées, commandées par une colline couverte de tombes en pierre, qu'ombrageaient trois chênes géants; des trois autres côtés la plaine aboutissait à de hautes futaies, par-dessus lesquelles on apercevait l'azur lointain des montagnes. Le bétail revenant du pâturage, on voyait par places des femmes aller à sa rencontre; un petit cercle d'Abazekhs étaient assis devant la kounakhskaïa, leur petite pipe à la bouche: l'ensemble présentait un tableau de calme parfait. Alim-Gireï nous accueillit avec courtoisie; il envoya dans sa famille la femme et les fils de Tambief et m'invita à entrer dans la kounakhskaïa. Il était du nombre des hommes du meilleur naturel que j'aie jamais rencontrés durant ma captivité et, à ce qu'il me semble, incapable de haïr qui que ce fût. S'il se battait contre les Russes, c'est qu'il était habitué dès son enfance à s'en faire un devoir religieux, mais il se battait sans méchanceté. Chez lui, dans sa maison, il ne voulait point voir en moi un ennemi, un prisonnier, mais un serviteur venu d'un pays lointain. Dans la kounakhskaïa, tenue proprement, j'occupais la première place, un lit propre et mollet et une table très suffisante, jusqu'à ce que Tambief, venu quelques jours plus tard, se fut construit une maison et eut mis en ordre son ménage. Même ensuite, quand je vivais chez lui, Alim-Gireï venait me voir, m'accueillait par un sourire dans sa kounakhskaïa, me faisait asseoir et me régalait de ce qu'il pouvait. L'exemple d'Alim-Gireï agit si bien sur le reste de l'aoul que, hormis une occasion, dont je parlerai en son lieu, jamais je n'éprouvai rien qui ressemblât à un affront. A l'honneur des montagnards je puis assurer, qu'excepté Tambief, qui par cupidité d'argent me fit endurer de cruelles tortures, dans l'espoir d'atteindre par-là son but, tous, et je n'exclus ni les Oubykhs ni les Chapsougs, qui venaient exprès pour me voir, non-seulement se comportaient

envers moi avec politesse, mais encore tâchaient de me rendre des services bien agréables dans ma pénible position. Il y en eut même qui, sans aucun salaire de ma part, portèrent mes lettres en territoire russe, à l'insu de Tambief, qui m'apportèrent de légers paquets de linge, de tabac et d'autres menues provisions. Le tabac me manquait le plus souvent, et j'étais obligé de fumer celui des Abazekhs, qui me répugnait: j'en faisais des paquitos, que j'enveloppais de paille de maïs. Le chapsoug Chmitripch-Islam, venu pour lier connaissance avec moi, m'ayant surpris un jour, faisant ce métier, s'en-alla sans rien dire à la côte et m'en rapporta une oka[1]) d'excellent tabac turc. De pareils faits j'aurais un bon nombre à raconter.

Uniquement préoccupé de la pensée que je m'enfuirais, ou que l'on m'enlèverait, Tambief avait construit une sorte de tour, en bois, entre sa maison et les bâtiments occupés par la famille d'Alim-Gireï, qui avait deux jeunes femmes. Cette tour, de six pas en carré, avait une porte, ou mieux, si l'on veut, une fenêtre, à trois pieds du sol, par où un homme avait peine à passer, en face de laquelle il avait élevé une estrade, en terre battue, pour mon lit, et tout auprès, une cheminée, avec son tuyau en clayonnage. Après avoir joui d'une sorte de confort dans la kounakhskaïa d'Alim-Gireï, claire et proprette, cette habitation sombre et humide, des entraves et une misérable nourriture me parurent affreuses. Je dus de nouveau passer des semaines entières, couché sur mon lit, privé d'aspirer le bon air de l'été. Parfois on lâchait ma chaîne de façon à ce que je pouvais m'asseoir snr le seuil élevé de la tour, les jambes pendantes au-dehors, et contempler l'horizon des forêts. Les rayons du soleil, interceptés par un large auvent, n'arrivaient pas jusqu'à moi. Pour empêcher que personne ne se glissât de nuit dans ma prison, Tambief avait dressé à rester couché près de la porte un grand chien noir, très méchant, qui lui appartenait, et qui répandait la terreur dans tous les environs. Dès l'abord. ma seule vue le faisait grincer, s'agiter, et lui donnait l'envie de s'en prendre à mes jambes; mais bientôt je sus m'en faire un excellent ami; bien entendu, c'était mon secret, car il ne fallait pas exciter les soupçons de Tambief. Peu rassasié moi-même, le malheureux chien était encore plus affamé; je lui faisais part à la dérobée d'un lopin de mon millet, et Kha-Kraz[2]), comme on l'appelait, au lieu d'aboyer, en me voyant, remuait la queue et me lançait des regards de tendresse.

L'oisiveté complète dans laquelle se passaient mes journées, sans voir d'autre créature vivante que le gardien déguenillé, venant pour la nuit, était propre à me rendre fou. Ayant épuisé la revue des circonstances et incidents propres à amener ma délivrance, je me mis à rappeler le passé, à réfléchir à l'avenir, à m'enfoncer enfin dans des questions philosophiques, qui parfois m'entraînaient si loin que je commençai à sentir le besoin de remplacer l'éternelle rêverie par une

---

1) Un peu plus d'un kilo.
2) En tcherkesse, chien noir.

occupation matérielle quelconque. M'étant procuré un bout de crayon, je commençai à dessiner sur le volet, sur les poteaux rabotés, tout ce qui me passait par l'esprit; quant au papier, bonsoir. Des animaux, des fleurs, des paysages, les Tcherkesses ne dirent mot; mais ils ne purent tolérer des figures humaines, défendues par le Koran, et ne manquèrent pas de les gratter. Les *sourètes* — images, comme ils les appelaient, leur inspiraient une frayeur superstitueuse. „Qui te donne la hardiesse, me dit une fois Tambief, de tracer cette ressemblance de l'homme, créé à l'image d'Allah? Tu ne peux communiquer la vie à ta copie. Prends garde; quand tu mourras, tes sourètes t'enlèveront le repos, en exigeant pour elles une âme immortelle, et d'où la prendras-tu?“ Plus tard je m'occupai à taillader des bâtons en bois de kizil, tels que ceux qui servent aux Tcherkesses à marcher dans les montagnes. Cela leur plut tellement que plusieurs me prièrent de décorer leurs bâtons. J'avais toujours la main heureuse, et ils étaient satisfaits.

Ma chambre n'étant pas loin des bâtiments occupés par la famille d'Alim-Gireï, il arrivait incessamment jusqu'à moi des voix de femmes et d'enfants, que j'apercevais seulement de loin, dans les premiers temps, lorsqu'ils filaient devant ma cabane, évitant autant que possible d'en approcher. La loi sévère de la pudeur éloignait de moi les femmes: les petits avaient réellement peur du giaour, qu'ils ne connaissaient que par les récits fantastiques de leurs père et mère: mais cela ne dura pas longtemps, et la curiosité enfantine triompha de la peur. Voyant les enfants de Tambief depuis longtemps habitués à moi, les autres petits Abazekhs s'approchèrent davantage, puis une petite fille osa se glisser dans ma tour, si bien que nous liâmes amitié. Les femmes, apprenant que leurs enfants n'avaient vu chez moi ni méchanceté ni rien d'inconvenant, cessèrent de faire un grand crochet pour éviter ma demeure, et quand il n'y avait pas de Tcherkesses au voisinage, s'arrêtèrent pour causer avec moi. Dans leurs discours et manières j'ai toujours remarqué beaucoup de modestie et de bonté. Mes visiteuses les plus assidues étaient deux jeunes filles, Koutchoukhouj, fille d'Alim-Gireï, et sa servante Khan. Profitant de chaque minute libre, elles accouraient chez moi, me faisaient des contes et des questions d'enfant, m'apportaient des œufs, des baies, du tabac, amenaient d'autres jeunes filles, chantaient en chœur des chansons abazèkhes, ou, si elles me voyaient pensif et mal disposé, s'asseyaient en silence, attendant quelque douce parole de ma part. Koutchoukhouj, aux yeux bleus, à la chevelure blonde cendrée, âgée de 12 ans, était une vraie enfant; Khan, âgée de 15 ans, pouvait passer pour une demoiselle adulte. Fort jolie, vive, bien découplée, ayant des traits délicats, des yeux noirs, brillants, elle était aussi brune que Koutchoukhouj était blonde. Habillée et traitée non comme les autres servantes, comme elle promettait d'être belle, on avait en vue de la vendre aux Turks; elle se montrait constamment disposée à me servir autant qu'elle le pouvait et y mettait tant de modestie que naturellement j'avais plus de plaisir à l'avoir devant moi que le jeune Nakhyj, garçon abazekh, sale, laid, méchant

comme un singe, que Tambief avait attaché à ma personne, en qualité de serviteur, et de gardien durant le jour. Il me servait fort mal, et sans Khan et Koutchoukhouj je serais resté plus d'une fois sans feu, sans une gorgée d'eau: comme garde, il faisait bien son métier. Il ne me quittait jamais des yeux, et je n'étais débarrassé de son ennuyeuse présence que lorsqu'il allait aux aouls voisins, dérober des vivres, des fruits ou des poulets.

Je ne jouis pas longtemps de la société de la belle Khan, qui fut emmenée pour être vendue, au bout de trois mois. Quand elle vint, avant son départ, me dire adieu, le sourire et les larmes se succédaient sur son visage. Je lui demandai la cause de sa joie et de ses pleurs: „Comment ne pas être gaie? dit-elle. Esclave ici et bien différente de Koutchoukhouj, là-bas je serai, dit-on, certainement maîtresse, on me donnera de beaux habits, de l'argent, que j'enverrai à mon père et à ma mère, dont je rachèterai la liberté, si je suis riche, et les ferai venir par mer auprès de moi.“ Chaque femme tcherkesse, en quittant les montagnes, rêve de telles chimères, qui souvent se réalisent de la manière la plus brillante. „Et pourquoi pleurer? — C'est dommage de se séparer de sa famille, et encore, encore je crains une chose. — Laquelle? — Je ne sais si je tomberai sur un homme bon, si j'aurai du plaisir à l'aimer. Au dire de ma mère, je serai achetée par un Turk riche, peut-être un pacha, voulant justement être aimé de moi.“

En certains temps on me délivrait de mes fers, alors j'errais en liberté dans la petite plaine entre les maisons, sans sortir des limites de l'enceinte en clayonnage enveloppant l'aoul. Nakhyj se trouvait certainement quelque part, aux environs, échappant même à mes regards, et tout prêt à donner l'alarme, à l'apparition près de moi d'un inconnu et à la moindre tentative de ma part de franchir la limite assignée à ma promenade. Devant l'entrée de ma demeure et un peu sur la droite vivait avec sa femme un frère d'Alim-Gireï, malade et ne quittant pas le lit. Durant une de mes promenades j'entrevis tout auprès une jeune fille inconnue, autour de laquelle gambadait une chèvre de montagne, apprivoisée. La distance était telle que je ne pouvais bien la distinguer, mais comme je connaissais tout le monde dans l'aoul, je grillais de savoir qui c'était. Koutchoukhouj, que je rencontrai un peu plus tard, me raconta dans son babil enfantin que la demoiselle à la chèvre était sa sœur, la fille aînée d'Alim-Gireï, de sa défunte femme, qui revenait de chez les parents de sa mère, après un séjour de quatre mois, et vivait maintenant chez sa tante; qu'elle était belle et très bonne, savait lire et écrire, en turk, s'entend, la langue tcherkesse manquant de caractères; qu'elle était la favorite de son père, et qu'elle, Koutchoukhouj, l'aimait plus que ses autres sœurs. Voilà comment j'en appris sur son compte plus qu'il n'était de besoin. Je fis par la suite plus ample connaissance avec elle, l'ayant rencontrée, comme par hazard, dans la prairie, et ayant échangé d'abord un simple salut; puis elle lâcha quelques mots, enfin, après quelques rencontres, elle m'invita à entrer chez sa tante, une bonne vieille, toujours occupée à tisser

du galon. Dès-lors j'entrai chez elle chaque fois que j'avais ma liberté, et j'y restais un bon bout de temps. Aslan-Koz — la lionne-poire, entreprit de m'apprendre le tcherkesse. Informé de mes entrevues avec sa fille, Aslan-Gireï n'y fit nulle opposition, car la coutume tcherkesse permet aux filles de fréquenter la société des hommes. Je rappelle ces circonstances, en apparence peu importantes, parce qu'elles étaient alors pour moi d'une haute valeur et mettaient un peu de vie dans la monotonie assez fatigante de mon existence sans espoir.

A la fin de l'été Tambief, devenu extrêmement gai, se mit à me traiter avec une tendresse particulière; malgré le mystère de son silence, je soupçonnais que quelque circonstance avait ranimé son espoir d'obtenir bientôt la rançon à laquelle il prétendait pour moi. Ayant appris d'autres Tcherkesses que l'Empereur était attendu dans le Caucase, j'en vins à comprendre de quoi il s'agissait. Tambief pensait qu'à cette occasion l'on allait s'occuper de ma délivrance, et que pour sûr on consentirait à toutes ses demandes.

Un jour qu'en l'absence d'Alim-Gireï Tambief était allongé dans sa kounakhskaïa, jouant du pchinner, je pus conclure de la riante expression de son visage qu'il rêvait des profits et plaisirs dont il jouirait, quand il aurait reçu pour moi des sachées d'or et d'argent. Aslan-Koz, à ce qu'il semble, occupait une place dans ses rêves, car je l'avais entendu plus d'une fois parler d'elle en ma présence à son père, qui mettait fin alors à la conversation, parce qu'il n'est pas permis au musulman d'avoir plus de femmes qu'il n'est en état d'en nourrir, et que celle de Tambief n'était pas toujours rassasiée. Étant assis pour le moment, non loin de Tambief, auprès de la fenêtre de la kounakhskaïa, et fumant ma petite pipe, je suivais de l'œil la fumée et me laissais emporter en esprit bien loin du lieu où me clouait le sort. Edyg, fils d'Alim-Gireï, âgé de 14 ans, tournait autour de nous. Comme il m'était très affectionné, s'apercevant de ma mélancolie, il me demanda pourquoi je n'irais pas chez Aslan-Koz, chez qui j'étais toujours gai, plutôt que de rester là assis, me tourmentant en pure perte. „Ah, reprit Aslan-Bek, s'il est gai chez Aslan-Koz, c'est qu'il y fait bon, mais ce n'est pas pour un giaour qu'Allah lui a départi l'esprit et la beauté. Edyg, va donc chez ta sœur et demande-lui, si elle veut être ma femme; ce serait au mieux, car je suis musulman et *work* — noble kabardien pur-sang.“ Edyg, s'étant empressé de remplir la commission, revint au bout de quelques minutes avec cette réponse: „Elle ne veut pas être ta femme, à moins que son père ne l'ordonne; pour Aslan-Bek c'est assez de Kotchénissa.“ Tambief se contenta de caresser sa longue barbe rousse: „C'est dommage, Edyg, que ta sœur ne m'honore pas de sa bienveillance. Quand je serai devenu riche, et que ma maison sera comme une coupe pleine, elle en aura du regret.“ Prenant tout cela en plaisanterie, je priai à mon tour en riant Edyg de demander à sa sœur, si elle consentirait, après son refus à Tambief, à se marier avec moi. Edyg courut et, cette fois, après un bon moment, quand j'avais oublié ma plaisanterie, il revint et me dit d'un air fort sérieux: „Ma soeur me charge de te transmettre qu'elle con-

sent, si tu embrasses l'islam.“ Tambief éclata de rire: „Ta sœur n'est pas sotte, elle voudrait convertir un giaour, pour s'ouvrir la grande route du paradis.“ Son amour-propre était visiblement piqué. Il se leva avec chagrin et alla au-devant des chevaux, revenant du pâturage.

Pour moi, continuant la plaisanterie, je dis à Edyg: „Comment changerais-je de religion, et pour quel profit, moi prisonnier, privé de volonté, pauvre et ne possédant que ma tête, encore tant qu'on la laisse sur mes épaules? Aussi Aslan-Koz a-t-elle pensé à cela, reprit Edyg. Si tu veux changer de religion et te fixer à jamais chez nous, les Abazekhs forceront les Kabardiens à te donner la liberté, peut-être même paieront-ils ta rançon. L'affaire sera décidée par la chariat; Alim-Gireï, qui aime son âme, t'accordera ma sœur sans exiger de kalym. Les musulmans vous aideront, vous donneront de la terre, des chevaux, du bétail, des armes. Étant jeune. l'un et l'autre, toi, tu feras la guerre aux Russes, elle travaillera au logis, et Allah bénira vos efforts. Choisis. — Aslan-Koz est si bonne! — Je suis prêt à tout faire pour elle, excepté une chose: je ne puis changer de religion ni me battre contre mes frères, les Russes.“

Quand je rencontrai, le lendemain, Aslan-Koz, au lieu du sourire auquel j'étais habitué, elle m'accueillit avec un salut tout sec et se dirigea d'un autre côté. Il ne me vint pas à l'esprit que je pusse exciter chez elle un autre sentiment que celui d'une pure sympathie pour un captif, pour un pauvre en haillons, rongé d'ennui et de chagrin, et m'expliquai cette sécheresse par une explosion d'amour-propre féminin, offensé de ce que, même en plaisantant, je me permettais de refuser le bonheur d'être son époux. En la suivant du regard, je remarquai seulement, pour la première fois, qu'elle était réellement très belle, bien faite et particulièrement gracieuse. Ne voulant pas, après m'être innocemment attiré son mécontentement, m'exposer à une réception désagréable, je cessai de me présenter chez la tante, et elle-même évita clairement de me rencontrer.

Peu de temps après, Tambief m'annonça que mon affaire prenait une tournure décisive, et que sans doute il dépendrait de moi de recouvrer la liberté ou de mourir captif. Afin de me préparer à la conclusion qu'il attendait, et de triompher de mon obstination, il recourut de nouveau aux entraves. J'avais passé dans ma tour environ une semaine, couché sur mon lit, sans pouvoir bouger, lorsqu'un matin Tambief introduisit près de moi deux Tcherkesses richement vêtus, suivis d'Hadji-Djanseïd: c'étaient deux officiers tcherkesses soumis, Chan-Gireï Abat et Tlékess-Tambief, neveu d'Aslan-Bek, envoyés par Véliaminof, pour entamer, moi présent, des pourparlers au sujet de ma délivrance. La scène était préparée: on me fit voir, à dessein, dans mes entraves, à moitié vêtu, épuisé par de longues souffrances. Les Kabardiens ne s'étaient trompés qu'en un point, les envoyés ne trouvèrent pas un homme moralement abattu. Ayant tenu dans mon étroit réduit un conseil, auquel fut appelé Daour Alim-Gireï, sur la demande d'Aslan-Bek, qui sans lui ne voulait prendre aucune résolution, les parlementaires s'exprimèrent au nom de Véliaminof, surnommé dans les montagnes „Le

Général-Panjer" — le rouge, parce qu'ils avait les cheveux roux. Comme il était craint et respecté des Tcherkesses, évidemment l'affaire était sérieuse. Véliaminof était dans ce temps-là considéré parmi les montagnards comme le premier homme de guerre, après Iermolof, on chantait sur lui des chansons qui ont porté sa légende jusqu'aux extrémités les plus reculées des montagnes, dont je citerai la plus populaire, comme type de l'opinion que les montagnards se formaient de lui.

„Enfants, ne jouez pas avec la chachka, ne tirez point sa lame brillante, de peur d'apporter le malheur sur la tête de vos pères et mères; le Général-Panjer approche.

„De près, de loin, le Général-Panjer sait tout, voit tout, il a l'œil de l'aigle et l'aile du faucon.

„Il y avait un temps fortuné, où les Russes, assis dans leurs forteresses, derrière d'épaisses murailles, laissaient les Tcherkesses se promener dans la plaine large, car tout dans la plaine leur appartenait; temps mauvais pour les Russes, gai pour les Tcherkesses.

„Général-Panjer est venu de là-bas, les Russes se sont égaillés hors des forteresses; les oreilles des chevaux étaient leurs fourchettes, l'arc de la selle leur muraille. Ils ont envahi la plaine, et les Tcherkesses n'ont plus trouvé d'abri dans les montagnes.

„Enfants, ne jouez pas avec la chachka.

„Il voit tout, il sait tout; s'il voit une chachka au clair, il y aura un malheur; comme le corbeau au sang, tel il vole à l'éclat du fer. Général-Panjer a le vol du faucon, le bec de l'aigle, et, comme le corbeau, il avalera notre sang."

De prime-abord Chan-Gireï Abat proposa aux Kabardiens, au nom de Véliaminof, de me rendre de bonne volonté, de se présenter en sujets repentants à l'Empereur, qui devait venir dans le Caucase, et d'attendre de sa bonté le pardon de leur trahison. En ce cas Véliaminof promettait l'oubli du passé et son intervention personnelle en faveur de leur prétention relative à leurs propriétés confisquées; mais au préalable il exigeait une soumission sans condition. Que s'ils s'obstinaient et continuaieut à exiger une rançon insensée, il ordonnait de leur transmettre que la mort seule pouvait racheter leur crime; que lui Véliaminof ne dormirait point jusqu'à l'exécution de la sentence. Les Tcherkesses, connaissant par expérience Général-Panjer pour un homme dont les menaces n'étaient d'ordinaire pas vaines, et qu'il tenait toujours sa parole, l'affaire demandait grande considération. Les deux Kabardiens et Alim-Gireï se retirèrent pour délibérer et nous laissèrent le déserteur Bragounof, appelé par eux, afin d'écouter ce que diraient avec moi en russe les envoyés tcherkesses. Le conseil dura une demi-heure. Enfin ils revinrent, et Tambief déclara qu'ils n'acceptaient pas les propositions de Véliaminof, qu'ils étaient résolus à mourir, comme bons musulmans, chez les Abazehks; que la rançon restait, comme ils l'avaient fixée, dès l'origine, à 5 boisseaux de monnaie d'argent. Les sourcils froncés, il ajouta que

si, cette fois, au bout de six semaines, l'argent n'était pas envoyé, ils me couperaient la tête et l'expédieraient aux Russes, puisqu'ils sauraient que ma vie ne leur était pas nécessaire. „En ce cas, n'oubliez pas de saler ma tête; par ce temps chaud, elle pourrait se gâter," dis-je aux Kabardiens, en me moquant de leur menace.

Ils blêmirent de rage, en marmottant: „*Giaour bzaqué*, méchant giaour!" Pour expliquer le piquant de ma remarque il faut rappeler cette circonstance, que le sel est une des grandes nécessités des Tcherkesses, que sans lui ils sont misérables, n'ayant pas de moyen de conserver pour l'hiver la viande abattue en automne, suivant l'usage des nomades. Malgré l'état de guerre, on avait établi sur le Kouban, en vue d'un rapprochement avec les Tcherkessos, par la voie du commerce, des cours d'échange, où on leur livrait du sel contre des marchandises de la montagne; mais pour les punir de la fraude dont j'étais la victime, on avait mis l'interdit sur le sel, qu'ils n'obtenaient que par contrebande et en petite quantité, par les Arméniens, et ce au poids de l'or. Les Abazekhs étaient restés tout l'hiver sans nourriture animale, abordable seulement pour les richards. Il n'est donc pas étonnant que ma pointe, à l'endroit du sel, les eût courroucés.

Sur la réponse négative des Kabardiens à la proposition faite au nom de Véliaminof, Chan-Gireï déclara qu'il avait une communication personnelle à me transmettre et demanda la permission de s'en acquitter en tête à tête, étant prêt à jurer qu'elle n'était pas plus dans mon intérêt que dans celui des Kabardiens. Après une nouvelle délibération ils consentirent à me laisser quelques minutes sans témoins, avec Chan-Gireï et Tlékess.

Abat me remit alors un billet de Véliaminof, de la teneur suivante: „Dans l'impossibilité de vous délivrer par une autre voie, je vous autorise à fixer vous-même votre rançon et à traiter vous-même de la chose avec ceux qui vous ont arrêté, par l'entremise de mes envoyés, à qui vous pouvez avoir pleine confiance. Ce vous sera la meilleure preuve de notre disposition à faire tout le possible pour votre délivrance." Comme Chan-Gireï s'était muni d'un crayon, je traçai cette réponse sur le revers du billet: „Je regarde mon rachat comme impossible. Plus on leur proposera, plus grandes deviendront leurs exigences. L'homme dans les fers ne saurait dire ce qu'il vaut. Je renonce donc au droit qui m'est accordé, je ne veux pas faiblir aux yeux de votre excellence. Avec ma santé, complètement ruinée, je ne suis plus bon à rien, et partant sans valeur. Je ne demande point d'être racheté et prie seulement de punir les trompeurs, pour qu'ils servent d'exemple." J'ignore vraiment par quelle voie le contenu de ma réponse fut connu et publié par le Times, pendant que j'étais encore captif.

En remettant mon écrit à Chan-Gireï, je lui dis mon opinion à l'égard de la rançon, et il ne trouva pas un argument, pour la réfuter. Ainsi se terminèrent les pourparlers. Tambief, furieux, ne m'ôta pas mes entraves, me nourrit le plus mal possible et se permit, ce qu'il n'avait jamais fait, de me qualifier

„Giaour bzagué“ méchant giaour. Pour moi, je n'eus plus qu'à me soumettre à la fatalité des circonstances.

Je ne pense pas que les Kabardiens eussent réellement l'idée de me couper la tête, mais ils pouvaient faire quelque mauvais coup, si l'espoir incessamment renouvelé d'une bonne rançon ne les avait tenus en arrêt. Feu l'Empereur envoya encore une fois de Gélendjik le flugel-adiudant[1]) Chan-Gireï dire aux Kabardiens qu'il avait enfin ordonné de me racheter à prix d'argent, s'ils rabattaient de leurs prétentions. Les bandits répondirent qu'ils feraient une concession, en prenant, au lieu de 5 boisseaux d'argent, tout autant d'or. De même que toutes les tentatives précédentes, ayant pour but ma délivrance, étaient restées sans résultat, cette concession mit fin au désir de Chan-Gireï de traiter avec eux.[2])

§ 10.

En septembre (1837) se termina mon année de captivité, dont je ne voyais pas la fin. Toutes les circonstances sur lesquelles je comptais avaient disparu sans profit, emportant mes espérances l'une après l'autre. Plus on travaillait pour moi, plus les Kabardiens insistaient sur leurs prétentions et les exagéraient même, lorsque de notre côté on se montrait disposé à les accepter. Cependant ma position devenait chaque jour plus intolérable: les fers, le manque de vêtements et de linge, la malpropreté, la faim, épuisaient mes forces, le désespoir me tuait. A l'indifférence pour la vie se joignit une irritabilité maladive, dont je ne triomphais pas toujours. Si la pensée de me sauver par la fuite me passait par la tête, je voyais dans l'état des choses une impossibilité complète de la réaliser. Pour fuir il faut choisir un moment favorable, le succès veut être préparé par la ruse, par une dissimulation prolongée, dont je n'avais pas encore fait usage. Comme on ne voulait pas ruiner à fond ma santé, on me laissait parfois libre de me promener de jour dans l'aoul, où j'allais de long en long, dans la prairie, devant mon habitation, et me détournais quand je voyais du monde. Dans une de ces promenades il m'arriva une aventure qui aurait pu réellement me coûter la tête, si le sort n'en avait décidé autrement.

C'est à la fin de l'automne, aux derniers jours d'octobre, si je ne me trompe, que la chose arriva. Dès le grand matin on avait entendu des coups de canon du côté de la Chagouacha, où d'heure en heure ils semblaient plus fréquents. Ce bruit, bien connu, me remua fortement le coeur, sans y réveiller pourtant aucune espérance, car je savais que les troupes russes ne pouvaient atteindre notre aoul, et que si elles y arrivaient, elles ne m'y trouveraient pas. Les Abazekhs, qui avaient fait le même calcul, s'étaient tous sauvés à la première alerte, sans s'inquiéter de moi, et toute la population des environs s'était aussi portée vers la

1) Adjudant au-dessous du rang de général.
2) Dans ce § on lit deux fois «Khan-Gireï,» dans l'imprimé russe.

Chagouacha. Le lendemain, quand ils revinrent sur le lieu de l'engagement, beaucoup passèrent devant moi, en grinçant de rage. Le général *** était passé sur la gauche de la Chagouacha et avait réussi à enlever bon nombre de bétail, mais au retour il s'était heurté, dans la forêt de Djemtlokouo, contre un fort rassemblement d'Abazekhs, qui avait fait mine de lui couper la retraite. Naturellement le détachement russe passa et, dans une chaude mêlée, les Abazekhs eurent beaucoup de tués et de blessés. A ma vue quelques-uns de ceux qui avaient échappé, et parmi eux des blessés, me lâchèrent des mots injurieux et me menacèrent du poing et de la chachka. Cela commençait à m'exaspérer, et je ne pus me refuser le plaisir de les menacer aussi de mon bâton de kizil. Dans ce moment accourut Khoutzy, un gaillard sans famille, nourri chez Alim-Gireï, qui avait aussi épuisé ses cartouches contre nos Cosaques. Il se mit à raconter l'affaire avec chaleur, à nombrer les Abazekhs morts et, bien entendu, à maudire les giaours. Quand il me vit, sa colère ne se contint plus, il s'approcha, en soupirant avec effort et, le poing tendu, m'accabla d'injures, parmi lesquelles s'échappa un „ko-bzagué, méchant cochon;“ c'en était trop pour ma patience. Peu habitué à m'entendre injurier par les montagnards, je levai, de fureur, mon bâton et le menaçai de lui fendre la tête, s'il osait répéter. Khoutzy étonné se jeta de côté, mais la chose ne devait pas en finir là. Au bout d'une demi-heure, je vis s'approcher de la kounakhskaïa d'Alim-Gireï un Tcherkesse, qu'à son habillement et à son armure il était aisé de reconnaître pour un habitant des bords du Kouban. Poussé par la curiosité, j'allai vers la kounakhskaïa et, à ma grande satisfaction, j'entendis de sa bouche le salut russe: „Bonjour, frère.“ Aussitôt pétilla en moi l'espérance que peut-être il m'apportait quelque nouvelle de la Ligne. Je sus en effet, plus tard, qu'il était expédié par le pristaf des tribus de la montagne, le major Vénérofski, pour s'informer de mon état. Le Tcherkesse nouveau-venu se débarrassait de ses armes, pendant que je lui adressais des questions. Comme Tambief et Alim-Gireï n'étaient pas encore de retour, personne ne put troubler notre entretien, et les quelques Abazekhs qui étaient dans la kounakhskaïa s'inquiétèrent peu de nous. Dans le moment Khoutzy reparut. Ayant entendu le langage russe, cette fois, il me cria non en tcherkesse, mais en russe: „Tu est un goret, tout Russe est un goret.“

Transporté d'une rage furieuse, je saisis le pistolet du Tcherkesse, posé sur un banc, et je me précipitai sur Khoutzy; le maître du pistolet le saisit par l'extrémité et couvrit Khoutzy de son corps. Tout en cherchant à me désarmer, il me rappelait à la prudence. Il jurait qu'il mourrait plutôt que de me laisser tirer sur un imbécile, à cause duquel le peuple me mettrait en pièces. Les autres personnes qui se trouvaient dans la kounakhskaïa semblaient pétrifiées. Dans l'impossibilité où j'étais de triompher de mon adversaire et voyant que je risquais en effet, en prolongeant la lutte, de le tuer, bien qu'innocent, je lâchai l'arme, dont le chien était tout monté, et sortis de la kounakhkaïa, poursuivi par les injures et malédictions des Abazekhs. Après cela je restai assis dans ma

hutte, sans plus m'inquiéter de ce qui était arrivé. Ayant perdu tout espoir de recouvrer ma liberté, j'en devins complètement indifférent à mon sort, qui ne pouvait être pire. Tambief revint le soir. Fronçant le sourcil, il me déclara que désormais je serais enchaîné jour et nuit, et que pour avoir osé attenter à la vie d'un musulman, on me mettrait en sus les menottes.

Durant deux ou trois jours ce fut un bruit affreux dans l'aoul. Des Abazekhs, inconnus à moi, accouraient incessamment à la porte de ma prison, venaient me regarder fixement et s'en-allaient sans dire un mot. Je ne comprenais rien à cette cérémonie. Tambief ne se montrait pas; mes gardiens, silencieux, se couchaient, dormaient et se retiraient le matin, sans rien dire. La grosse servante Khoraz, qui m'apportait à manger, jetait sur moi des regards significatifs, branlait la tête et refusait de me répondre, quand je lui demandais pourquoi tout ce monde étranger s'était rassemblé dans l'aoul. J'appris enfin de quoi il s'agissait. Alim-Gireï avait une servante russe captive, Maria, prise sur la Ligne, il y avait huit ans. Elle parlait bien le tcherkesse, s'était parfaitement habituée à la maison de son maître et ne pensait plus à revenir du côté des Russes, où elle avait tout perdu par la mort de son mari, tué sous ses yeux, dans une incursion. Son fils, demi-Abazekh, était son seul attachement, sa seule espérance dans la vie. Du reste, elle n'avait pas oublié sa patrie et venait assez souvent bavarder en russe avec moi. Cette fois elle se montra la tristesse peinte sur le visage, sanglotant et soupirant, et me dit tout bas que mon affaire allait mal. On se disait dans le peuple que j'avais levé une arme à feu contre un Abazekh, dans la kounakhskaïa d'Alim-Girei, servant aussi de mosquée aux vrais croyants, à la porte de laquelle le mouezzin faisait journellement le cri de l'heure du namaz. Un moullah fanatique, trouvant que par ce crime j'avais souillé le lieu saint, et qu'en outre j'avais commis le forfait inouï d'attenter à la vie d'un musulman, en terre musulmane, par ainsi je devais être châtié sans miséricorde. Excités par le moullah, qui avait adroitement profité de leur déchaînement contre les Russes, par suite de la dernière incursion, les Abazekhs étaient accourus en foule auprès d'Alim-Gireï et exigeaient ma tête avec une telle insistance, que Tambief, plus avide d'argent que de mon sang, en perdait l'esprit. A vrai dire, cette nouvelle troubla quelque peu l'indifférence dont, par fierté, j'affectais ordinairement les dehors. Trouver la mort sur un champ de bataille, au milieu de ses camarades et amis, c'est tout autre chose que d'être abattu dans les fers, au fond d'un bois, ne voyant autour de soi que des visages d'enragés.

Après Maria survint Aslan-Koz, que je ne voyais plus depuis quelques mois. A ses premières paroles je compris que ma plaisanterie au sujet du mariage lui avait fait une sérieuse impression. „Quoique tu m'aies offensée, dit-elle, et dédaignée, je veux oublier le passé et suis prête à te secourir. Les Abazekhs sont furieux, un stupide moullah leur a dit je ne sais quoi, mais je prierai mon père, qui m'aime, et ferai tout le possible pour te défendre.“ Un tribunal national s'étant formé, chez Alim-Gireï, Tambief, bien entendu, soutint ses droits; il

prouva qu'en me perdant il perdrait tout espoir d'être indemnisé des pertes à lui causées par les Russes; qu'en prenant ma tête, les Abazekhs lui ôteraient la vie à lui, musulman, et le priveraient de tout moyen de se sustenter à l'avenir. Le point en litige était de savoir qui avait plus de droit à ma tête, ou les Kabardiens, qui m'avaient pris, ou les Abazekhs, chez lesquels j'avais attenté à la vie d'un musulman, sans toutefois consommer le crime. Ne s'entendant pas ensemble sur le sujet de la querelle, Kabardiens et Abazekhs décidèrent de remettre la chose au jugement de Daghistan-Effendi. Alim-Gireï, le père de l'idée, réussit à porter les Abazekhs à s'y soumettre. Il espérait que le spirituel effendi, son ami, terminerait le tout sans qu'on se portât aux dernières extrémités. Ainsi fut-il fait. Invité à la réunion, l'effendi ne fit pas d'opposition à l'opinion nationale, dangereuse à contrarier, vu la circonstance. Dans un discours excessivement prolixe, il expliqua aux Abazekhs de combien un musulman l'emporte sur un giaour, qu'un poil de la barbe du premier vaut plus aux yeux brillants d'Allah que la tête de l'autre; que chaque pensée hostile à un musulman venant à l'esprit d'un giaour double ses tourments dans l'éternité, qu'ainsi j'ai mérité le châtiment exigé par les Abazekhs, et que les Kabardiens sont obligés de me livrer entre leurs mains. Passant après cela aux droits des Kabardiens et prenant en main le Koran, il prouva aux Abazekhs que la propriété des musulmans est sacrée; que les Kabardiens, qui en ont été privés par les giaours espèrent la récupérer par mon canal; qu'en étant dépouillés, si je meurs, de ce droit, octroyé par Allah, ils perdent, pour ainsi dire, leur subsistance, qu'ainsi en bonne justice les Abazekhs sont tenus de les indemniser de cette perte en ramassant entre eux et payant du moins la moitié de la somme du rachat à laquelle les Russes ont consenti, moitié qui se mone à 6000 roubles argent. La justice de cette décision ayant été reconnue par la majorité de l'assemblée, ménagée par Alim-Gireï et par ses parents, il ne restait aux Abazekhs, demandant ma tête, qu'à payer aux Kabardiens les 6000 roubles, ce qui n'entrait pas dans leurs calculs. Le tout se réduisit donc à rien. Le conseil ne se passa point sans bruit, et les cris des Abazekhs furieux arrivèrent jusqu'à moi. Maria était accourue aussitôt que possible pour m'informer de la marche des délibérations; Aslan-Koz se glissa dans ma hutte et, le visage radieux, me communiqua le résultat de la proposition de Daghistan-Effendi au peuple. D'après la tournure donnée par lui à l'affaire, l'issue était à prévoir. D'où les pauvres Abazekhs, malgré toute leur bonne volonté, auraient-ils tiré les 6000 roubles, pour satisfaire le sentiment de vengeance soulevé instantanément par les dernières pertes et par les discours d'un moullah fanatique? On peut dire positivement que j'avais passé alors par toutes les sensations d'un homme qui attend sa condamnation à mort.

Je restai plus de deux mois entravé, sans franchir le seuil élevé de ma demeure. En novembre, neige profonde, commencement d'un hiver tel que les vieillards ne s'en rappelaient pas un pareil, et dont le souvenir m'est resté. Les

poutres formant la charpente de ma hutte s'étant séchées, et la terre glaise de l'assemblage tombée, c'étaient partout de larges fentes; le toit en roseaux pourri de pluie, nul ne songeait à le réparer; mon matelas ne formait plus qu'une masse, plus dure qu'une planche; ma couverture, tricotée d'ancienne date, était devenue une guenille si claire qu'en m'en couvrant la tête je pouvais compter les étoiles dans le ciel, en profitant pour cela des félures du toit. Pour vêtement j'avais un pantalon de toile et une pelisse de chat, sans manches; de chemise, de chaussures, zéro. Une fois par jour on m'apportait dans une petite assiette en bois une bouillie au maïs, du millet, du petit-lait aigre, ou un morceau de pâte de seigle, avec du beurre. Une mauvaise moisson, précurseur d'une famine générale, forçait les Abazekhs à être fort économes de leurs provisions de vivres. L'hiver précoce et un froid excessif mirent le comble à mon malheur. Alim-Gireï avait à-peine de quoi nourrir sa famille; Tambief mourait positivement de faim. En me donnant ma portion Khoraz ne cessait de se plaindre que sa maîtresse Kotchénissa n'avait rien à manger; les enfants de Tambief, venus sur ses traces, s'asseyaient près de moi, pendant mon repas, et me regardaient fixement, d'un œil d'envie, attendant de ma part une bouchée; pour lui, il s'en allait, était absent des semaines entières, et grâce à l'hospitalité tcherkesse, vivait Dieu sait chez qui. Je passais les nuits tremblant de froid, sans fermer l'œil, occupé uniquement du travail ingrat de souffler sur des bois humides, ne donnant pas de feu, qui seulement m'aveuglaient, en remplissaent la hutte d'une fumée épaisse. Avais-je réussi, par de merveilleux efforts, à le faire prendre, le peu de bien qui en résultait, c'était de réchauffer ma poitrine, pendant que mon dos gelait, ou si je tournais le dos au feu, d'avoir la poitrine gelée. Cependant les trois gardiens, couchant dans la hutte, se serraient l'un contre l'autre et dormaient à ravir, couverts de leurs pelisses et bourkas, sans crainte que leur prisonnier enchaîné prît la fuite. Ma chaîne me causait un double supplice: ou elle pendait sur moi comme une montagne de glace, ou s'échauffait au point que je ne pouvais la toucher. Le pire de mes tourments étaient la malpropreté et les insectes, dont ni le feu ni l'eau ne pouvaient me débarrasser.

Des maisons sans plancher de bois, le défaut de linge, le manque de bains chauds, qui abondent chez les autres nations orientales, une pitance maigre et malsaine engendrent chez les simples Tcherkesses une malpropreté inouïe et les maladies de peau les plus dégoûtantes, qui m'inspiraient une invincible frayeur. Ne sachant comment me préserver de l'infection, je me lavais les mains et le corps, quand je le pouvais toutefois, avec une simple décoction de tabac le plus âcre. Outre la gale et les diverses éruptions, de boutons de mauvaise espèce, je voyais quelquefois la lèpre véritable, Je rencontrais des enfants dont le cou et les épaules étaient couverts d'exfoliations semblables à des écailles de poisson, et même une fois je fus témoin d'un cas qui m'a laissé une pénible impression. Assis, un matin, dans la kounakhskaïa d'Alim-Gireï, fort satisfait de ce que tout le monde s'était dispersé, et de ce que je pouvais réfléchir en liberté, un

léger frôlement de la porte me fit lever la tête. Là même j'aperçus un Abazekh inconnu, traînant à la remorque un autre homme, au bout d'un long bâton. Je le regarde, mes yeux se refusent à le croire, un frisson me court par tout le corps; sur les épaules de cet homme vivant se balançait une tête de cadavre, un crâne seul, sans yeux, sans nez ni oreilles, sans trace de peau, tout avait été rongé par un mal aigu, et pourtant cela remuait et se nourrissait. Je bondis et voulus sortir, mais les Abazekhs, accourus pour le voir, m'arrêtèrent, en disant qu'il ne fallait pas en faire fi, car c'était un musulman. Malgré mon dégoût, je dus supporter sa vue environ une heure, de peur que les Abazekhs, témoins de l'intensité de ma souffrance, ne l'obligeassent par méchanceté à me toucher. Les Tcherkesses de haute classe se tiennent infinement plus propres, et je n'ai point remarqué chez eux ce genre de maladie. Les femmes, plus que les hommes, tiennent à la propreté et, faute de bains, se lavent à tout moment, en s'asseyant dans de grands plats de cuivre. Malheureusement elles manquent souvent des choses les plus nécessaires à la toilette. Dans l'automne de l'année 1837, tout étant usé chez les deux femmes, chez les filles et les fils d'Alim-Gireï, ma favorite Aslan-Koz elle-même vit diminuer rapidement le nombre de ses chemises et pantalons. Riche en bétail, en chevaux et en armes, Alim-Gireï n'avait pas le moyen de leur acheter de la toile, des étoffes les plus ordinaires, pour leurs besoins journaliers. Les Turks, qui fournissaient aux montagnards diverses marchandises, ne voulaient les troquer que contre des filles et des garçons. Khan, ma connaissance, ayant été vendue au printemps, son prix de vente, en marchandises, avait été dépensé ou, suivant l'habitude tcherkesse, distribué aux Daour et même à des étrangers à la famille; comme il était inconvenant que les femmes d'un noble Abazekh, de la maison Daour, et ses filles adultes restassent sans vêtements propres, aussi nécessaires à les préserver du froid que pour abriter leur pudeur, il se réunit un conseil domestique, où l'on mangea beaucoup et, après une longue délibération, l'on arriva à la plus simple des solutions; se rappelant qu'il y avait un ancien kanly — vengeance du sang, contre une certaine famille abazèkhe, quelques jeunes Daour dépistèrent et saisirent une belle jeune fille, qui lui appartenait, la vendirent aux Turks et, avec le prix en marchandises, habillèrent leurs sœurs et mères. Je me rappelle comment Aslan-Koz se fit une jupe en *tik*[1]) de couleur rose et se donna le plaisir de se promener avec elle devant la maison, attirant sur ses pas les jeunes filles des aouls voisins, curieuses de sa toilette, s'écriant d'admiration: „Bo dakhé, bo dakhé, Très beau!“

Ce moyen facile de monter son ménage coûta cher aux Daour. La famille abazèkhe d'où l'on avait enlevé la jeune fille, toute faible qu'elle fût, se mit à exercer toute espèce de représailles. Le bétail, les chevaux des Daour disparaissaient l'un après l'autre, leur foin était brûlé, ce qui est la perte la plus sen-

---

1) Étoffe croisée, fil ou coton.

sible chez un peuple dont les troupeaux sont la principale, on peut le dire, l'unique richesse. Pas une nuit ne se passait sans alerte. Les chiens de notre aoul commençaient-ils à aboyer, tous les Abazekhs s'élançaient de leurs maisons, criaient, tiraient à l'aventure, du côté d'où était venu le bruit. Enfin un Daour fut trouvé tué, sans que l'on sût par qui: évidemment c'était une victime de la vengeance. Les familles nobles, étrangères au débat, s'en mêlèrent et exigèrent qu'un jugement mît fin au mal qui troublait la paix publique. On disputa longtemps, si la chose serait décidée par la chariat, plus favorable aux petits, ou par l'adat, favorisant la noblesse, placée par ses privilèges au-dessus du bas peuple. Les effendis, dont l'influence devenait prépondérante chez les Abazekhs, plus que par le passé, insistèrent pour la chariat, mais l'affaire fut tranchée de façon à ne pas laisser aux nobles à regretter l'adat. Tout compte fait des pertes et dommages réciproques, le rapt de la jeune fille fut mis sur la même ligne que le meurtre d'un Daour: ils trouvèrent que les parties rivales ne se devaient rien l'une à l'autre et n'avaient plus qu'à se réconcilier pour toujours, en payant aux effendis le prix habituel, pour leurs travaux judiciaires.

Durant ce malheureux hiver Tambief ne me donna que deux fois l'occasion de sortir de l'enceinte de mon ennuyeuse demeure, sans user de contrainte et en observant toutes les règles de la politesse tcherkesse. La première fois il me conduisit à l'anniversaire d'un mort, frère d'Alim-Gireï et mari de la tante d'Aslan-Koz; la seconde, dans un aoul voisin, chez un Kabardien blessé. J'avais depuis longtemps dressé Tambief à se montrer poli envers moi dans les circonstances les plus difficiles et désagréables. Sa corde sensible était une haute opinion des prééminences de la noblesse, en général, et en particulier de sa propre généalogie, qu'à raison de son ancienneté, il estimait supérieure au titre princier; car il regardait les Tambief comme les premiers nobles de la Kabarda, où réellement ils avaient autrefois le pas sur toutes les races de montagnards. Il me questionnait souvent sur mes ancêtres, sur les droits et honneurs dont jouissent nos nobles, et refusait toute considération à ceux créés par faveur, „Dieu, disait-il, ayant seul la puissance de créer un noble.“ Quand nous vivions encore dans la forêt de Kourdjipsé, il partit un jour, en ma compagnie, pour prendre un cheval du haras, et ayant atteint l'animal avec un nœud coulant, me jeta le bout de la corde, comme disant assez grossièrement: „Tiens, prends.“ Moi, sans prendre la corde, je donnai au cheval un coup de pied, qui le fit partir. Tambief, furieux „Qu'est-ce que cela signifie? cria-t-il, rougissant de dépit. Les nobles russes, répliquai-je, ont l'habitude d'agir ainsi, quand on leur commande grossièrement de faire ce qui n'est pas dans leurs habitudes.“ Tambief s'arrêta un instant, en me regardant de travers, saisit de nouveau le cheval, en me remettant le bout de la corde „Tiens-la, je te prie, jusqu'à ce que j'aie attrapé une autre bête.“ Alors je retins la corde, sans mot dire. Depuis ce moment, quand Tambief devenait grossier, je me contentais de cette question: „Es-tu noble ou esclave?“ Cela suffisait pour le faire changer de ton.

Les anniversaires, tels qu'ils se pratiquent chez les Abazekhs, sans les exercices usités chez les Aphkhaz, ont un caractère purement religieux. On rassemble le plus que l'on peut de moullahs et d'effendis, qui exécutent un namaz prolongé; on invite et régale les hôtes, parmi lesquels ne manquent pas de se trouver des troupes de pauvres, du voisinage, et l'on distribue des aumônes, qui sont l'acte principal de la cérémonie. Daghistan-Effendi, avec qui j'étais condamné à des collisions incessantes, était au nombre des visiteurs. A la fin du repas, composé d'une immense quantité de viandes, de bœuf et de mouton, arrosées de tasses de *maxima* [1]), il se prit à me persuader d'adopter les brillantes vérités de l'islam; mais les réponses dévasives que je lui opposai de nouveau lui faisaient marmotter, en branlant la tête: „Giaour aveuglé par Satan, Giaour incorrigible!“

L'aventure de Khoutzy, cause de tant de souffrances pour moi, aux premiers jours, était plus qu'oubliée, ou plutôt elle m'avait attiré le respect des Abazekhs, qui depuis lors me voyaient d'un meilleur œil. Le pauvre sans famille, le dépenaillé Khoutzy me prouva, en cette circonstance, que sous sa poitrine de demi-sauvage et sous ses guenilles, se cachaient des sentiments propres à faire honneur à un homme civilisé et même de haute naissance. Sa première colère passée, il comprit combien il avait mal agi en faisant, par d'ignobles injures, perdre la patience à un captif, sans armes. Ne sachant comment ni par quelle voie faire oublier sa faute, il eut l'idée de s'en-aller travailler, de gagner un mouton, de me l'offrir, comme rachat de son offense. Trois semaines après l'affaire il se montra chez moi avec le mouton gagné par lui, le jeta à mes pieds et sollicita d'un ton si humble son pardon, il était si rouge de honte, que je lui tendis volontiers la main, et ne consentis à recevoir son cadeau qu'à condition de le manger ensemble. Avec quelle joie non feinte il accueillit ma bonne disposition à abjurer toute rancune!

J'eus l'occasion, chez un Kabardien blessé, de voir par moi-même une coutume que je connaissais seulement par ouï-dire. Dans l'idée d'écarter la mort d'un homme grièvement blessé, les Tcherkesses ne le laissent pas dormir dans les premiers temps. Pour cet effet on orne sa chambre de ce qu'on a de mieux, on fiche près de l'entrée un soc en fer, sur lequel chaque arrivant doit frapper plusieurs coups. Une foule de gens de connaissance se réunit, cause à haute voix, pendant que les demoiselles, en toilette de fête, dansent en chantant dans la chambre. Ce bruit intolérable et réellement propre à réveiller un mort se prolonge plusieurs jours, jusqu'à ce que le docteur ait déclaré le malade hors de danger. Il faut rendre justice à l'habileté avec laquelle les médecins des montagnards guérissent les blessures dangereuses. L'amputation ne se pratique pas, et j'ai plusieurs fois été témoin que des os brisés par les balles s'étaient parfaitement ressoudés. Par contre, ils ne savent point traiter les maladies internes.

1) Bak-Sima, bière, chez Taitbout de Marigni, éd. Klaproth.

Faute d'occupation, je me mis en tête d'indiquer aux Abazekhs divers moyens domestiques contre les refroidissements et contre les désordres de l'estomac, contre les rhumatismes et les indispositions journalières; je leur appris à faire usage de thé de camomille, de framboise, de fraise, de divers cataplasmes, enfin je me donnai les gants d'inoculer la vaccine aux enfants d'Alim-Gireï. Par bonheur pour moi cette opération réussit et me fit la réputation d'un vrai médecin, que l'on venait consulter de loin.

Cependant la froidure augmentait, et les provisions allaient se diminuant: comme nous étions menacés de la famine, Tambief résolut enfin de chercher des ressources dans le pillage. N'étant pas un coureur d'aventures fameux, il avait depuis ma captivité franchement renoncé au vol, et ne prenait part qu'aux grandes assemblées, auxquelles il eût été honteux de ne pas se montrer. Toutes ses espérances étaient placées sur ma rançon; mais il n'y avait pas à dire, les estomacs vides de sa famille, y compris le mien, refusaient de se nourrir d'espérances. Ayant pris parti avec des abreks, faisant une incursion sur la Ligne. sous la direction d'Aslan-Gireï, il entraîna avec lui même le pacifique Alim-Gireï, habitué à ne se battre contre les Russes que lorsqu'ils attaquent les Abazekhs. Sans être lâche, Alim-Gireï avait trop de bonté d'âme et de calcul, en comparaison des autres montagnards, pour ne pas éviter, autant que possible, d'exaspérer les Russes contre lui et sa tribu. Avec sa manière calme d'envisager les choses, nos expéditions contre les montagnards lui paraissaient incompréhensibles, et nous raisonnions souvent ensemble à ce sujet. Il trouvait que les incursions des Tcherkesses sur la Ligne et des Russes au-delà du Kouban étaient dans l'ordre des choses, mais ne voulait pas reconnaître notre droit d'élever des forteresses et de prendre pied sur la terre tcherkesse: presque tous les montagnards étaient là-dessus unanimes. Comme une fois, en présence d'un grand nombre de visiteurs abazekhs, il me demandait sur quoi les Russes fondaient leur droit d'enlever aux Tcherkesses des terres leur appartenant de toute antiquité, Dieu ayant octroyé à tous les hommes le droit de vivre dans le monde, de jouir de l'air, de la terre et de l'eau, je lui répondis par la fable des moutons et des loups, et par la question, pourquoi tous ils défendaient les moutons et pourchassaient les loups, dans les bois que Dieu leur a assignés pour refuge. „Parce que nous retirons profit des moutons et rien que du mal des loups, s'écrièrent-ils tous, d'une seule voix. Vous avez, répliquai-je, prononcé votre condamnation. nos moutons sont sur la Ligne et en Géorgie, vous êtes les loups. A vous laisser en paix, vous les dévoreriez tous. — En ce cas, nous nous battrons. — Vous avez parfaitement raison, mais le loup a des dents pour se défendre, et l'homme a reçu de Dieu l'intelligence pour qu'il se distingue des bêtes sauvages.“ Ma démonstration réduisit les Abazekhs au silence. Cependant l'un d'eux m'ayant questionné fort curieusement sur la Sibérie, où l'on expédie les montagnards pris en flagrant délit de pillage, il voulait savoir s'il y fait très froid, et à combien se monte le nombre des généraux. Il remarqua avec un grand sérieux: „Com-

bien nous nous trompions au sujet de la Sibérie, ce charmant pays où il y a beaucoup de bois et des généraux en petit nombre!"

Tambief revint triomphant d'une de ses expéditions pour vol, avec son butin d'aventure, composé d'une charretée de maïs et de millet, de deux vaches et d'un captif nogaï, de Toktamych, qu'il plaça dans ma hutte. Il ne se pouvait rien de pire que le voisinage de ce Nogaï, qui fut pour moi un vrai malheur. Espérant qu'Abdoul-Gani, c'était le nom de ce nouveau prisonnier, ne refuserait pas de se racheter par quelques têtes de bétail et deux ou trois charretées de blé, chose qui manquait surtout à Tambief, il ne l'enchaîna pas, le nourrit, le flatta, le nommait son frère musulman, non captif, mais son hôte, et venait chaque jour discuter, durant des heures entières, le montant de son rachat. Abdoul-Gani, au lieu de céder aux caresses du cupide Tambief, refusait positivement de se racheter et prenait Allah à témoin de son indigence. Chaque soir le Mongol barbu, large d'épaules et de visage, hurlait, pleurait à sanglots, comme un faible enfant, sur sa liberté perdue: il n'en savait pas plus long. La garde fut renforcée, trois hommes venaient coucher la nuit dans notre hutte, avec poignards et pistolets. La présence du Nogaï me privait en outre de ma seule consolation, Aslan-Koz, qui venait autrefois, en compagnie de sa jeune sœur, m'égayer presque chaque jour de son naïf bavardage, ayant cessé ses visites.

A-peine deux semaines écoulées, mon Nogaï s'étant échappé, par une soirée sombre, avant l'arrivée des gardes, Tambief s'élança à sa poursuite, le lia et le ramena le matin suivant. Abdoul-Gani n'avait pas compté que par une neige épaisse, il était impossible de cacher ses traces. Lui ayant fait jurer sur le Koran qu'il ne s'enfuirait pas de nouveau, Tambief le remit avec moi. Il venait journellement l'engager à ne pas perdre son âme de musulman et à payer sa rançon, après quoi il lui serait loisible de rentrer à Toktamych, sa patrie. Ce fut en vain: Abdoul-Gani n'épargna pas les serments, promit tout et, au bout de 14 jours, fit une seconde escapade. Cette fois, après 3 jours d'absence, il fut repris par un pauvre Abazekh, auquel, en se défendant, il avait cassé le bras d'un coup de bâton, et fut ramené épuisé, les vêtements en lambeau. Pour le bras cassé, Tambief donna une vache, ce qui ne le disposa pas en faveur d'Abdoul-Gani. Voyant l'impossibilité de le retenir par des serments, et craignant que peut-être je n'eusse l'idée de suivre son exemple, Tambief jugea à propos de nous séparer. Le Nogaï enchaîné fut mis à ma place, et moi transféré dans un aoul voisin, chez un vieil Abazekh, qui se chargea de me garder lors des absences de Tambief. En ce temps-là Aslan-Gireï forma une grosse troupe d'abreks abazekhs et kabardiens, pour l'exécution d'une campagne prolongée contre les Russes. Je ne me rappelle pas le nom de mon nouveau gardien, je sais seulement qu'il était très bon et très caressant; mon titre de giaour, de Russe, qui pis est, ne le portait point à me maltraiter. Sa maisonnette, dans un bois inaccessible, était très chaude et si propre que je commençai décidément à me remettre de l'état maladif où m'avaient jeté le froid, la saleté et, je puis ajouter, le dégoût de la

compagnie du prisonnier nogaï. Quelques jours avant mon transfèrement j'avais reçu d'un officier cosaque de la mer Noire un cadeau de tabac, un peu de thé, du sucre et deux chemises d'indienne, sans que je puisse savoir par quel moyen il avait obtenu des Tcherkesses de me remettre ces objets, sans se les approprier. De cette manière ma position s'était fort améliorée. J'avais une chemise, je fumais de bon tabac, buvais du thé, en compagnie de mon maître de maison, qui, par compassion, me nourrissait d'excellent lait, de millet et de mouton fumé; j'avais en outre le plaisir de ne voir personne d'étranger. Mon vieillard vivait avec un garçon de 12 ans, d'un aoul éloigné, qu'il s'était chargé de nourrir; outre ces deux personnes, deux vaches, un grand chien, quelques poules et des loups qui nous assiégeaient régulièrement, le soir, nulle âme vivante au voisinage. Durant le jour l'Abazekh allait faire du bois et du foin dans la forêt, où je l'accompagnais volontiers. Après souper il s'asseyait avec son élève auprès du foyer flambant, et chantait un éternel refrain sur les glorieux exploits des ancêtres; c'était son unique plaisir. Je regrette de n'avoir pas alors collectionné les traditions que j'entendais; n'ayant pas le moyen de les retracer, elles se sont effacées de ma mémoire, par suite de bien autres préoccupations. Il se rencontre souvent chez les Tcherkesses des bardes voyageurs, qui transmettent les chants et traditions antiques et en improvisent sur les événements modernes. Assis dans la kounakhskaïa, au milieu d'un cercle d'auditeurs, ils commencent assez lentement un récit rhythmé, en frappant en cadence, du manche de leur couteau, sur quelque objet sonore, puis la mesure s'accélère, la voix se renforce, le récitatif bas devient un chant violent, qui excite l'enthousiasme des Tcherkesses. Ces gens, excessivement impressionnables, s'enflamment facilement, comme les Bédouins, pour une chanson et pour un récit. Les bardes portent parfois un instrument de musique, une mandoline ou un violon à sept cordes, ou une flûte. D'habitude les gens tels qu'Aslan-Gireï et Djanseïd, ambitieux d'accaparer l'opinion, d'être comptés comme chefs militaires, dans la lutte contre les Russes, ayant imaginé quelque grande entreprise, envoyaient d'abord des improvisateurs de cette espèce, pour attirer le peuple par l'éloge de leurs talents et hauts faits. Les chanteurs avaient, à ce qu'il paraît, le droit exclusif de raconter les exploits des héros tcherkesses, qui jamais n'en disent eux-mêmes un seul mot. Naturellement braves, habitués dès l'enfance à lutter avec le danger, ils n'ont pas l'ombre de vanterie; leurs *djiguites* — aventuriers les plus hardis se distinguent par une modestie extraordinaire. Ils parlent bas, ne se vantent jamais de leurs exploits, sont tout prêts, dans une querelle, à céder la place ou à se taire; par contre, dans l'action, ils se transforment complètement et, avec la promptitude de la pensée, sans menaces, ni cris, ni injures, répondent par les armes à une offense réelle. J'ai eu dans ma captivité l'occasion de voir combien ils sont prompts à recourir aux armes. Sur l'herbe, devant la kounakhskaïa d'Alim-Gireï, deux Abazekhs causaient, je ne sais de quoi, lorsque l'un d'eux accusa l'autre du vol d'une vache. En passant devant eux je n'avais pas même remarqué qu'il

y eût querelle; à-peine eus-je fait quelques pas, j'entends derrière moi un coup de feu, je me retourne, et je vois un Abazekh à terre, baignant dans son sang, tandis qu'un autre, le fusil hors du fourreau, se sauva dans la forêt, poursuivi par les compagnons du blessé.

A la fin de février (1838), une centaine de Tcherkesses et Tambief avec eux, ayant attaqué 20 Cosaques du Don, allant du Tchamlyk[1]) au Kouban, en tuèrent 13 et firent prisonniers les 7 autres. Dans le partage du butin échut à Aslan-Bek un jeune Cosaque, qu'il confina à son retour dans la même pièce où était enchaîné le Nogaï. D'ordinaire les Tcherkesses emploient à leurs travaux les captifs russes, de basse condition, ou bien, après les avoir mariés, ils les vendent au loin, dans la montagne, et en font des captifs à perpétuité. Tambief, qui voulait se faire un ouvrier du jeune Cosaque, le laissait aller librement, l'amadouait et songeait à lui chercher une fiancée. On me fit aussi revenir du bois, et l'on me plaça chez un Abazekh s'occupant d'agriculture. Sa maison, environnée de ruches, dominait un ravin, au-delà duquel était un cimetière; comme mon nouveau patron souffrait d'insomnie, grâce à cette incommodité, il valait dix gardiens. N'ayant pas de famille, il passait le jour auprès de ses ruches, s'endormait rarement la nuit et ne me laissait pas dormir. Au moindre bruit dans la cour, il ouvrait le volet, excitait ses mauvais chiens contre le ravisseur invisible, et son cri incessant „Avlion, avlion!“ troublait mon sommeil. Cette circonstance avait pour moi une grande valeur, parce que j'étais résolu de me sauver décidément par la fuite, dans le courant de l'été prochain, et pour émousser la vigilance des Tcherkesses, je me donnais des airs de soumission complète à mon sort, et même d'une espèce de timidité. Je réussis jusqu'à un certain point, et Tambief fut convaincu que je n'affronterais pas les risques d'un voyage solitaire dans les montagnes, à travers les bois, sans armes, dans un pays inconnu, non plus que la traversée des rivières, dont la Chagouacha, par sa rapidité et sa profondeur, opposerait un obstacle insurmontable à un homme, tel qu'il me connaissait très bien, ne sachant pas nager. Pour cette raison il regardait comme parfaitement non réalisable mon évasion au printemps, lors de la pleine eau, et me laissait entièrement libre; or précisément en cette saison la traversée des rivières était non-seulement possible, pour un mauvais nageur, tel que moi, mais assez facile. Lui ne pensait pas que moi, Russe, je saurais profiter, aussi bien que les Tcherkesses, des accidents de la nature dans les montagnes, et j'employais tous mes moyens à l'entretenir dans cette illusion. Lors de la pleine eau les principales rivières des montagnes entraînent des troncs et même des arbres entiers, que dans le Caucase on nomme *kartchi*, qu'il n'est pas difficile d'attendre sur la rive, pour traverser le cours d'eau sans courir danger de se noyer. Préoccupé uniquement de la pensée de m'évader, je me réjouis comme un enfant, en voyant le prisonnier cosaque, un compagnon de

1) Affluent droit de la Grande-Laba, entre elle et le Kouban.

fuite tout trouvé, qui nageant merveilleusement, comme tous les Cosaques du Don, m'aiderait naturellement au passage de la rivière, tandis qu'en revanche je lui ferais connaître les routes, qu'il ignorait. Que je l'amènerais à s'enfuir, je n'en doutais nullement. Aussi, avec mes pensées secrètes, continuai-je ma vie insouciante; j'allai incessamment chez Aslan-Koz, occupant une maison avec la veuve, sa tante, et rencontrai rarement le Cosaque, auquel je ne parlais point seul à seul, pour ne pas éveiller de soupçons.

Ce n'est pas la confession de mes pensées et sentiments que j'écris, je ne fais que me souvenir d'évènements réels, de faits qui se sont graduellement développés dans le cours de ma longue captivité: ainsi, je n'esquisserai pas les circonstances, suite naturelle d'entrevues journalières entre un homme peu âgé et une jeune et belle femme, n'importe où, soit dans un salon élégant, soit dans une cabane tcherkesse; je n'en parle pas, parce que je ne veux point donner une tournure poétique à nos relations. Je me souviens seulement des preuves d'une sympathie pure et sans calcul, qui m'étaient données par une jeune fille tcherkesse, en raison de l'influence qu'elles devaient avoir sur mon existence d'alors, et montrant sous un aspect favorable le caractère, les idées morales de la meilleure moitié de la nation au milieu de laquelle j'ai été condamné à passer plus de deux ans. On peut dire des femmes tcherkesses, en général, qu'elles sont belles, douées de qualités remarquables, excessivement passionnées, et possèdent une grande énergie de volonté. Aslan-Koz, entre autres, méritait de passer pour un être merveilleusement partagé à tous égards. Admirablement bien faite, d'une taille fine, qui ne se voit qu'en Circassie, elle avait des traits délicats, des yeux noirs, un peu langoureux, des cheveux noirs, descendant jusqu'au genoux: elle aurait passé partout pour une beauté. Elle était, en outre, simple de cœur et très intelligente; jamais je ne l'ai entendue faire une sotte question ni une remarque déplacée sur les choses dont je l'entretenais. Son insatiable curiosité était accompagnée d'une naïveté extraordinaire, à travers laquelle perçait beaucoup d'esprit. Quand on parle d'une femme, il faut dire quelques mots de sa toilette. Le costume des femmes tcherkesses me semble extrêmement pittoresque. Sur le large pantalon, se rétrécissant par en bas, que portent toutes les femmes de l'Orient, se met une longue chemise blanche, fendue à la poitrine, ayant de larges manches et terminée par un petit col raide. La taille est serrée d'une large ceinture, à boucle d'argent. La chemise est recouverte d'une bechmette en soie, de couleur voyante, n'atteignant pas le genou, avec manches au-dessus du coude, à-demi ouverte sur la poitrine et ornée de longues boutonnières en galon d'argent. Les pieds, petits, sont enfermés dans des pantoufles en maroquin rouge, soutachées de galon. Sur la tête une toque ronde, bordée de galons en argent et entourée d'un turban en mousseline blanche, dont les bouts pendent très bas sur le dos. Les cheveux s'épandent sur les épaules. Sous la chemise les jeunes filles portent un *pcha-kaftan* — kaftan des demoiselles, qui n'est autre chose qu'un corset en peau, en toile ou en étoffe, avec réseau

par-devant et deux plaquettes de bois flexible, qui aplatissent les seins; car chez les Tcherkesses une fine taille et un sein non proéminent sont les premières conditions de la beauté d'une demoiselle. C'est ce pcha-kaftan qui fait les frais du conte au sujet d'une ceinture en cuir, cousue sur la femme tcherkesse, dès son enfance, et qui est soi-disant coupée avec un poignard, quand elle contracte mariage. La jeune Tcherkesse grandit en liberté, comme j'en ai été témoin pour Koutchoukhouj et ses compagnes, jusqu'à 12 ou 14 ans, puis elle endosse le pcha-kaftan, qui est changé au fur à mesure de sa croissance et de son développement, et grâce à ce corset elle acquiert une merveilleuse finesse de taille. Se marie-t-elle, le pcha-kaftan, attribut invariable de la jeune fille, disparaît, parce que les femmes en sont complètement débarrassées. Géorgiens, Abazines, Daghestaniens du sud mariaient autrefois leurs filles à 12 ans; les Tcherkesses, au contraire, quand cela est possible, et c'est là ce qui prolonge la beauté des femmes, les en préservent jusqu'à 20 ans, Aslan-Koz était alors âgée de 19 ans. Comme chaque jeune fille de cet âge, elle ne pouvait ignorer sa destination, mais son cœur était pur comme celui de l'enfant. Comme elle me procurait l'unique distraction, que ni rien ni personne ne me donnait, j'avais avec elle de fréquentes rencontres et l'aimais de cœur, à cause de son sincère dévouement pour moi. Profiter de sa beauté et de sa jeunesse, pour la tromper, c'est ce qui ne m'entrait pas dans la tête, ce que du reste elle n'eût pas permis. Les femmes tcherkesses sont fort chastes et, malgré la liberté qui leur est laissée, tombent rarement en faute. Dès la plus tendre jeunesse leur seul rêve et désir est d'épouser un intrépide guerrier et de tomber pures dans ses bras. Aslan-Koz était à cet égard tellement délicate, qu'au moindre entraînement de ma part, elle avait un accès de timidité, me repoussait et disait: „Haram! Si tu deviens mon mari, tout t'appartiendra; maintenant je ne permets rien.“ Remarquez que les mots *haram* — c'est impur, c'est défendu! et *halil*, c'est bien, c'est salutaire pour l'âme, jouent un grand rôle dans la vie des Tcherkesses et reviennent à tout propos. Cependant elle se permettait de coquetter avec moi, le plus naïvement du monde et parfois d'une manière fort risquée, dans l'intention manifeste de m'entortiller dans ses filets. Assis près d'elle, durant des heures entières, pendant qu'elle travaillait, je lui racontais, en aussi bon tcherkesse que je pouvais, notre manière de vivre, comment s'élèvent, s'habillent et vivent nos femmes; malgré mon mauvais langage, elle comprenait tout facilement et le prouvait par ses spirituelles questions. Ce qui lui plaisait surtout, c'était que nous chrétiens n'avons qu'une femme, que nous n'enfermons pas, par esprit de confiance. Regardant cet usage comme réellement digne des vrais croyants, elle remarquait qu'en pareil cas il n'est pas difficile pour une femme d'aimer son mari et de lui être fidèle. Elle se prit sérieusement à m'enseigner la langue tcherkesse et les prières de l'islam; elle savait, chose peu commune chez les Tcherkesses, lire et traduire le Koran, et n'écrivait pas le turk plus mal que certains effendis. Parfois, assise auprès de moi, elle lisait des prières et me

soufflait sur la tête, afin de chasser le mauvais esprit, qui m'obscurcissait l'entendement; sans cesse elle m'expliquait, conformément aux commentaires du Koran, que la foi mahométane seule procure le salut, et pour cela se livrait avec chaleur à l'inspiration de son éloquence. „Toutes les religions, disait-elle, viennent de Dieu, tous les prophètes sont ses envoyés et n'ont fait que transmettre aux hommes ses commandements. Mousa — Moïse, le premier envoyé, a éclairci l'intelligence de la nation hébraïque et préparé par sa loi l'avènement d'Isa — Jésus, dont la doctrine pure et sublime s'est trouvée difficile à accomplir, vu sa sévérité, pour la faiblesse humaine, qui, en la violant habituellement, à continué de pécher. Allah donc, dans sa bonté, a envoyé Mahomet, pour mitiger les lois d'Isa, et définit que celui qui refuserait d'observer ce dernier enseignement, accessible à la faiblesse humaine, serait à jamais damné." En conséquence elle m'engageait, en vue du salut de mon âme, à renoncer aux biens matériels. qui m'attendaient en terre russe, afin de me rendre digne des délices spirituelles, en embrassant avec le Koran la vie pauvre des montagnes. Les plaisanteries par lesquelles je lui répondais excitaient ordinairement sa colère; d'autres fois c'était un étonnement profond, qu'ayant d'ailleurs la tournure d'un homme intelligent, je pusse être aveuglé par Satan au point de ne pas comprendre une vérité claire comme le jour.

Au commencement de mai le moment me parut favorable pour l'accomplissement de l'entreprise depuis longtemps projetée. Dès les premiers mots le Cosaque consentit à me suivre où je voudrais. La maison où il couchait, au milieu de l'aoul, était à 200 pas de la mienne, située à l'extrémité, circonstance qui ne nous permettait pas de nous rejoindre dans l'aoul même. Notre réunion devait s'opérer quelque part, dans le bois, en nous attendant réciproquement, au lieu convenu, première difficulté, non sans importance, parce qu'il était aisé de se tromper de route. Le cimetière se trouvait tellement à découvert qu'il semblait impossible de l'éviter, par une nuit obscure; comme la lune était alors en son plein, je dis au Cosaque de traverser le cimetière à minuit d'un jour indiqué et de m'attendre jusqu'au matin. Si moi je réussissais à partir le premier, je devais aussi l'attendre. La principale difficulté pour nous était le manque de provisions de bouche, l'impossibilité de nous en procurer, pour atteindre la Ligne, par une marche de 6 ou 8 jours. En outre, j'étais sans chaussures, et pas un Tcherkesse n'aurait osé entreprendre, nu-pieds, une course si téméraire à travers les bois et les montagnes. Où trouver des provisions, comment se procurer une chaussure? je me cassais vainement la tête à résoudre ces questions. Dérober la moindre bouchée de mes repas, impossible. Il est vrai qu'un certain nombre de fromages étaient pendus dans le tuyau de la cheminée du patron. mais je n'aurais conseillé à personne d'y recourir, car il avait la méchante habitude de les compter chaque soir et, y trouvant du mécompte, aurait bientôt compris la chose, et m'eût empêché de partir. Je résolus, pour mon malheur, de me confier à Aslan-Koz et de la prier de m'aider, car j'étais convaincu qu'elle ne me tra-

hirait pas, si même mon évasion contrariait ses désirs. A vrai dire, ne sachant d'abord comment m'y prendre, j'entamai plusieurs fois la conservation sur ma position sans espoir, puis je m'arrêtai; enfin, voyant qu'il fallait ou m'expliquer clairement ou renoncer à mon idée, je me déterminai à lui dire qu'ayant perdu toute espérance de rachat, j'avais résolu de travailler coûte que coûte à ma délivrance, et à périr plutôt que de rester éternellement en esclavage. Aslan-Koz me comprit dès le premier mot, en un instant son charmant visage prit une expression que je ne lui avais jamais vue. Toutefois elle se remit bientôt, me prit la main et me demanda pourquoi je n'avais pas cherché précédemment à m'enfuir, quand je n'étais retenu que par la force, qu'aucun homme ne doit craindre, et que mon cœur m'entraînait vers le pays russe.

Je lui expliquai que c'était non le cœur, mais la raison, la chaîne des habitudes de la vie entière, qui éveillait en moi le désir de rejoindre les miens; je la priai de réfléchir si je pouvais rester éternellement un misérable prisonnier, obligé d'obéir à chaque Abazekh; je lui montrai mes vêtements, avec lesquels j'avais honte de paraître devant ses yeux. Nu-pieds, n'ayant que des jambières tcherkesses, sans vêtement de dessous, couvert d'une simple chemise en indienne, d'une pelisse sans manches, je ne pouvais, même chez les Tcherkesses, me croire décemment habillé pour paraître dans la société des femmes. „Je t'ai indiqué le moyen de sortir de cet état, répliqua-t-elle, est-ce ma faute, si tu l'as rejeté? Tu m'as dit toi-même que pour être heureux, il vous faut de l'argent, de beaux habits, une grande maison; ici, nous t'aimons sans cela, tel que tu es; il fait meilleur ici, restes-y. — Impossible, Aslan-Koz! — Impossible! suis donc l'impulsion de ton cœur, je ne te trahirai pas, et même je t'aiderai autant que je le puis.“ Détachant de la muraille un bout de miroir, elle s'y regarda et dit en souriant: „Quand je me vois dans ce verre, je ne me trouve pas pire que d'autres, même les Abazekhs disent que je suis très belle, et plusieurs sont prêts à payer cher le plaisir de m'avoir pour femme. Toi, tu ne veux rien en voir ni savoir, tant la fille d'un Daour te semble valoir peu: viendra l'instant d'un regret inutile, où mon souvenir te causera un cuisant chagrin. Au jour du jugement universel, quand Azraël appellera au tribunal d'Allah les vivants et les morts, quand les portes du paradis s'ouvriront pour le musulman, et que les giaours seront précipités en enfer, me voyant dans le lointain, tu pousseras envain vers Aslan-Koz le cri du désespoir: Au secours, aide-moi! et moi, quelque désir que je ressente de t'aider, je serai impuissante. Reviens à moi; je te propose aujourd'hui tout le bonheur que je suis en état de te donner en ce monde et la félicité éternelle dans l'avenir.“ Elle me fit promettre de ne pas partir sans l'en informer.

Quelques jours après, quand je lui communiquai la triste circonstance du manque de vivres, de chaussure, elle promit d'en parler à Maria, qui était chargée de la surveillance du magasin d'une des femmes d'Alim-Gireï, et lui demanda de m'aider comme elle pourrait. Celle-ci, d'abord effrayée de mon entre-

prise, vint pour m'en détourner; craignant d'ailleurs pour elle-même, si l'on venait à savoir qu'elle m'eût aidé, elle promit, grâce aux instances d'Aslan-Koz, de se taire, de me donner un fromage et quelques fils de poires séchées; Aslan-Koz, de son côté, me procura une paire de ses propres pantoufles de voyage et deux pains cuits en secret. Les provisions, ainsi que la chaussure, je dus les donner en garde au Cosaque, parce qu'il était impossible de rien cacher dans ma hutte, où mon Abazekh, méfiant et subtil, fouillait incessamment mon lit et inspectait chaque coin. Comme Tambief et Alim-Gireï s'apprêtaient pour une absence de quelques jours, c'était le meilleur moment à choisir pour une évasion, parce que sans eux nul ne prendrait un intérêt actif à ma poursuite. Je fixai donc au Cosaque, suivant nos conditions, la nuit suivante, pour gagner le cimetière.

Le plus difficile, pour moi, était de sortir de la hutte sans éveiller l'Abazekh et mettre sur pied les chiens, depuis longtemps, du reste, habitués par moi à ne pas s'inquiéter quand je sortais pour un moment dans la cour. Dans l'attente de la minute décisive j'étais couché sur mon lit, tout habillé, attendant que l'Abazekh s'endormît et guettant ce qui se passait dans l'aoul. L'aboiement des chiens m'aurait certainement prévenu du départ du Cosaque: tout était tranquille. Préférant me sauver avant lui et l'attendre dans le cimetière, plutôt que, peut-être, il ne s'ennuyât à m'attendre, et qu'il n'eût peur, en cas d'alerte, et ne partît sans moi, je sortis tout doucement de la hutte, avant minuit, et atteignis lentement l'enceinte clayonnée de l'aoul, la franchis et descendis au ravin. Les chiens, alors éveillés, s'étant jetés sur mes traces, à grand renfort d'aboiements, le patron les tranquillisa, ne se doutant point que j'étais la cause du tapage. J'eus beau courir vite vers la montagne, les chiens m'atteignirent à l'issue de la forêt et m'auraient dévoré sans miséricorde, si je n'avais eu l'idée de leur jeter ma pelisse de chat. Pendant qu'ils s'en amusaient, je réussis à m'enfoncer dans un fourré inextricable et, en moins d'une demi-heure, je fus dans le cimetière. Là seulement je ressentis par tout le corps les profondes égratignures que m'avait values la forêt, ma chemise pendait en longs rubans sur mes épaules, qu'elle ne garantissait pas; quant à la pelisse, couverte en toile blanche, et qui aurait été visible de loin, par une nuit de lune, elle était peu à regretter, car j'aurais peut-être dû m'en défaire plus tard. Toutefois, par une fraîche nuit de mai, il n'était pas très agréable de marcher dans les montagnes, en simple bonnet sur la tête, des jambières jusqu'aux genoux et sur le corps rien autre qu'une guenille mince et en lambeaux.

Je respirai librement dans le cimetière, le pas le plus difficile étant fait, le reste dépendait du Cosaque. Quoique je susse les Abazekhs peu curieux de visiter le cimetière pendant la nuit, toutefois, par raison de précaution, je montai sur un des chênes de la colline, et d'en haut je me mis à guetter mon compagnon. Le temps me parut sans fin, mais j'entendais tout et voyais presque ce qui se passait dans l'aoul. Tout-à-coup les chiens se mettent à hurler affreusement,

dans la direction du cimetière, puis silence complet : ainsi le Cosaque a pu s'évader. Je descends à terre, j'attends avec une fiévreuse impatience son arrivée ; il semblait impossible qu'il manquât le lieu, bien visible, assigné à notre rencontre, vis-à-vis de sa demeure, que moi j'avais dû gagner à travers un bois épais, en faisant un grand détour. L'aurore étant proche, l'aoul fut sur pied, et le premier pris fut mon Cosaque, puis on s'aperçut que ma place était vide. Je distinguais la voix des hommes de Tambief et des Abazekhs de ma connaissance, qui avaient trouvé notre piste. Le Cosaque ayant, je ne sais comment, manqué le cimetière, je pouvais, à la rigueur, me passer de sa compagnie, mais la perte des provisions et de la chaussure m'était infiniment sensible et pouvait détruire ma dernière espérance de salut. Au reste ce n'était pas le moment de se plaindre et de réfléchir, ni de retourner à l'aoul, pour être pris dès le premier pas, sans même faire l'essai de ses forces ni tenter la fortune. Sans plus de réflexion, je résolus de m'abandonner à la fatalité, de marcher tant que mes pieds iraient, à la grâce de Dieu. Du cimetière je me lançai à travers un champ de maïs, où il n'était pas aisé de suivre ma piste, et me couchai, non loin de l'aoul, dans un buisson bas et commode, car je savais qu'on me chercherait de préférence sur la route directe du Kouban. Là je passai tout un jour, à penser comment poursuivre ma course, sans chaussure, sans nourriture et sans autre arme qu'un simple bâton, risquant d'être découvert. Tout un jour les cris des gens qui me cherchaient parvinrent à mes oreilles ; le soir ils s'apaisèrent, et je dormis comme un mort. Le froid de la nuit m'ayant reveillé et la lune étant haute sur l'horizon, sans perdre de temps, je marchai à grands pas vers le N. O., en me détournant de la route du Kouban, où les Tcherkesses devaient m'attendre. Cette nuit je franchis pour sûr une vingtaine de verstes, à travers les sentiers battus de la forêt, que je quittais seulement dans les endroits découverts ; je préférais les plaines et évitais les aouls par des détours. Le second jour et les suivants, je me couchai dans les fourrés et ne me permis de marcher que la nuit. Deux fois 24 heures je me portai en avant, sans songer à la fatigue. Le 3e jour, mon estomac sentant qu'il était vide, je le remplis d'eau, bue à la main, prise à un ruisseau, dans une flaque, où cela se trouvait. Bientôt ce moyen rapide de tromper la faim fut insuffisant, les feuilles, les herbes et racines, que j'essayais de manger, étaient amères et portaient au vomissement. Mes forces diminuant, la fatigue m'empêcha, à plusieurs reprises, de marcher la nuit. Si le mouvement me réchauffait, ma légère chemise, déchirée par-dessus le marché, la fraîcheur du soir et le vent me donnaient le frisson, quand je m'arrêtais. M'accotant alors contre un arbre, le menton appuyé sur les genoux, je voulais sommeiller, quand la pensée que mon seul salut était d'aller en avant me forçait à repartir. Une fois je fus réveillé par un certain bruit, et ouvrant mes yeux, chargés de sommeil, je vis deux points brillants, un loup se tenant à quelques pas de moi et me regardant avec curiosité, peut-être même avec une toute autre arrière-pensée. Pour me défaire de son désagréable voisinage, j'allongeai doucement la

main sur mon bâton, placée à ma portée, et l'agitai si soudainement, en poussant un cri, qu'il s'enfuit, sans tourner la tête.

Le 5e jour de mes pérégrinations fut fécond en incidents disgracieux, dont l'issue fut décisive. Tourmenté plus que de raison de la faim, n'ayant rien mangé depuis mon départ de l'aoul, mes yeux se couvraient parfois de brouillards, la tête me tournait. Mes pieds, déchirés par les plantes épineuses et par les buissons, étaient fort endoloris et commençaient à se gonfler. Ce fut alors que je fis la rencontre fortuite d'un pacage de moutons, ce qui était pire que d'avoir affaire à un loup. Un groupe de mâtins énormes se précipita sur moi, avec une rage indicible, et m'aurait dévoré, sans un bois situé au voisinage, où je me sauvai, en grimpant à un arbre, car mon bâton était une arme défensive insuffisante. Les chiens me cernèrent, en poussant d'affreux aboiements, et me tinrent assiégé jusqu'à ce que les bergers les rappelèrent et firent par précaution une décharge à travers le bois. Chiens et pasteurs apaisés, je descendis de l'arbre, fis le tour du pacage et gagnai un grand sentier battu dans la forêt. Au bout d'une verste je rencontrai un grand abattis, puis un second et un troisième, et ma joie fut extrême, de me voir sur une bonne route, au voisinage de la Chagouacha: ces abattis avaient été formés à l'encontre des troupes russes. A cette vue je retrouve des forces, la faim s'en-va, la douleur de mes pieds disparaît, je vais, je cours, ne sentant pas le sol que je foule. Les abattis s'étendaient si loin dans le bois, qu'au lieu de perdre le temps à les tourner, je les franchis, sans égard au nombre et à la hauteur des arbres entassés, qui me déchiraient le corps, de leurs branches sèches. Cependant un petit chicot pénétra si avant dans mon talon que je ne trouvai pas moyen de m'en délivrer, et je dus aller plus loin, en boitant. Cette nuit je fus excessivement fatigué. Avant le matin j'atteignis une plaine émaillée, à mon indicible satisfaction, de baies rouges, de fraises mûres, où je m'étendis sur l'herbe, et me jetai avec une rage de faim sur les baies succulentes, dont la vue seule excitait un ardent appétit. Les sons de la flûte d'un berger, conduisant son troupeau directement de mon côté, me forcèrent de m'éloigner de ces fraises nourrissantes et d'aller me cacher dans la forêt, où je tombai bientôt dans le plus profond sommeil. Quand je m'éveillai, le soleil déjà haut frappait ma tête de ses rayons ardents, je fis effort pour me lever et remarquai avec effroi que mes pieds, rouges et gonflés, brûlants comme du feu, refusaient de me porter. En proie pour un moment au désespoir, pendant que je me rappelais qu'en 1832 un Cosaque Grébenski, blessé dans la malheureuse affaire de Voljinski, et la jambe fracturée, avait, en rampant durant 30 verstes et 4 jours, atteint encore vivant le Térek. Pourquoi serais-je incapable d'en faire autant? Autour de moi s'étendait l'ombre épaisse de la forêt, partout régnait un profond silence, troublé seulement par le murmure d'un ruisselet, vers lequel je me dirigeai clopin-clopant. Comme je le vis coulant au fond d'un ravin, je descendis sur les genoux et, assis au bord, j'y laissai pendre mes pieds, dont j'espérais calmer la douleur par la fraîcheur de l'eau courante. Pendant qu'assis sur la

rive, en calculant mes ressources et les circonstances d'où dépendait pour l'heure mon salut, je suivais machinalement de l'œil le cours de l'eau, deux Abazekhs arrivèrent sur moi, sans que je les entendisse, tant le bruit du ruisseau avait amorti le pas des chevaux, marchant sur l'herbe molle; je ne m'aperçus de leur approche qu'en entendant leur appel. Pas moyen de se sauver, ils étaient à deux pas, et l'un d'eux tenait son fusil prêt à tout hazard; je ne changeai pas pourtant de position, et la conversation s'engagea entre nous.

„Qui es-tu, que fais-tu? — Qui je suis, tu le vois, je n'en veux pas dire davantage; ce que je fais, je me repose, il n'est pas difficile de le voir.“ Les Abazekhs me regardaient curieusement, des pieds à la tête; l'absence des vêtements ordinaires, le manque complet d'armes et en même temps des réponses en langue tcherkesse, ainsi que l'air tranquille avec lequel je tenais les pieds dans l'eau, les intrigua visiblement. Ils s'écartèrent pour conférer entre eux, puis se rapprochèrent de nouveau: „Viens avec nous, dit le plus ancien, d'un ton de commandement. C'est ce que je ne ferai pas, répondis-je. Comment, tu ne le feras pas? cria l'Abazekh, en me montrant son fusil. Voilà pourquoi je ne le ferai pas, dis-je en montrant mes pieds.“ D'un coup-d'œil l'Abazekh comprit la juste raison de mon refus. „Alors tu viendras à cheval“, dit-il, ne ordonnant à son compagnon de se mettre à pied.

Quand je fus sur le cheval, l'Abazekh mis à pied le prit par la bride, et nous nous enfonçâmes dans le bois. J'étais tombé entre les mains d'étrangers, qui ne me connaissaient pas et conséquemment n'avaient aucune relation et peut-être étaient en hostilité avec Tambief et avec Alim-Gireï. C'était donc une faible lueur d'espérance et de possibilité de faire tourner cette rencontre à mon profit, à laquelle je m'arrêtai. En nous avançant dans le bois, j'arrêtai les Abazekhs et leur dis que j'avais à leur faire une ouverture importante, s'ils connaissaient le prince Cherlétouk Kémirgoïef; Aïtéka Kanoukof était déjà tué à cette époque. Sur leur réponse affirmative, je leur demandai s'ils étaient disposés à recevoir, par l'entremise de Cherlétouk, une bonne somme d'argent, soit 3000 roubles. Les visages de mes Abazekhs s'illuminèrent: „Comment est-ce possible? demandèrent-ils. — Très aisé, si vous n'avez pas peur. Personne n'a vu comme vous m'avez arrêté dans le bois (je me nommai). Emmenez-moi secrètement, cachez-moi et portez deux mots à Cherlétouk, qui ne tardera pas à finir l'affaire, à notre commune satisfaction. Jamais il ne vous trahira, les Kabardiens n'en sauront rien, et l'argent qu'ils ont en vue, sans résultat, depuis plus d'un an, sera pour vous. Ne perdez pas l'occasion de devenir riches, que Dieu vous a procurée.“

Mon idée plut beaucoup aux Abazekhs, pour qui 3000 roubles étaient une somme dépassant leurs plus audacieuses prévisions. Comme chez eux ils ne craignaient pas beaucoup les Kabardiens, à quel propos hésiter? L'Abazekh à pied mit sur ma tête son bonnet et son bachlyk, passa sa carabine sur mon dos et, m'ayant couvert de sa bourka, partit de son côté, tandis que, par des chemins détournés, nous nous dirigions vers l'aoul appartenant à son seigneur. Tout

étant parfaitement calculé pour que nous ne fussions pas reconnus, nous arrivâmes au logis sans rencontrer aucun étranger, et je fus déposé dans une chambrette propre, sur un lit douillet; personne, hors la fille du patron, qui me soignait comme un frère, n'étant admis près de moi. Sachant que j'avais passé cinq jours sans nourriture, on fit bouillir une poule, dont on me donna le bouillon d'abord par cuillerée, chaque quart-d'heure; le lendemain seulement on me laissa goûter à la chair. Ma chemise demandait une réparation à fond, mais comme avant tout il fallait laver les écorchures de mon corps et guérir les pieds, on me les enveloppa de compresses froides. J'écrivis ensuite à Cherlétouk, avec une solution de poudre, sur une feuille détachée d'un Koran, en quelle position je me trouvais, et le priai de prendre en toute hâte les mesures pour ma délivrance. Je garantissais au porteur de ma lettre 3000 roubles, s'il me conduisait dans le Kémirgoï [1]). Je pouvais avoir pleine confiance en Cherlétouk, qui était entièrement à notre dévotion, et n'avais pas le moindre doute qu'il ne ferait nulle difficulté de servir notre gouvernement, de la manière que je demandais. Le soir même, au retour du serviteur qui m'avait prêté son cheval, le patron galopa à Kémirgoï, promettant de revenir avec la réponse dans les 24 heures. Qu'on se figure de quel bon sommeil je dormis ces deux nuits, à quels agréables rêves je me livrai tout le jour, dans l'attente, à chaque minute, sinon de Cherlétouk, du moins d'une dixaine d'ouzdèns Kémirgoïefs, envoyés pour me conduire sur le Kouban. Là rien de chimérique, car de l'aoul où je me trouvais, à la Chagouacha, il ne pouvait y avoir plus de 15 verstes, et au-delà commençait le pays de Kémirgoï. Le lendemain au matin, avant le point du jour, des pas de chevaux et des voix d'hommes se firent entendre; brûlant d'impatience, je cours à la rencontre de mes libérateurs supposés; la porte s'ouvre, et j'aperçois devant moi les visages trop bien connus de l'Abazekh apiculteur, de Bétchir et de Mahomet, les serviteurs de Tambief. Dormant à moitié, je ne pus, durant quelques instants, en croire à mes yeux, car j'étais, contre mon attente, victime d'une infâme perfidie. Je ne me rendis complètement à la vérité que lorsque les envoyés déclarèrent d'une seule voix qu'il était temps de gagner le logis.

Telle avait été la marche de l'affaire, comme je le sus plus tard: l'Abazekh qui m'avait rencontré dans le bois était réellement disposé à se rendre chez Cherlétouk et à s'adjuger le profit des 3000 roubles, promis pour ma délivrance; il alla d'abord chez ses parents, prendre leur conseil en un cas si grave; mais ceux-ci l'effrayèrent si bien par l'idée de la vengeance d'Aslan-Gireï et de Djanseïd, surtout d'Alim-Gireï, les protecteurs de Tambief, qu'au lieu de Kémirgoï il alla chez Daour, l'informa que je n'étais pas perdu, et que j'étais dans sa maison.

Inutile de dire avec quels sentiments je revenais à ma prison précédente,

---

1) Kémiourgoï ou Témirgoï, canton situé sur la basse Chagoucha, où se trouve le poste fortifié Dlinoleskoïé.

dont l'amertume n'était adoucie que par la ferme résolution d'imaginer un autre moyen de m'affranchir, sans recourir à un tiers, dussé-je y perdre la vie. Dans une halte, au bord d'un ruisseau, ayant remarqué un caillou dur et couvert d'aspérités, je le cachai sous mon bras, à tout hazard; les gens de Tambief m'ayant apporté une tcherkeska et un pantalon de gros drap, je n'eus que ce moyen-là de faire disparaître ma trouvaille.

Tambief m'accueillit sans reproches ni injures, lorsque j'entrai silencieusesement dans la kounakhskaïa d'Alim-Gireï et m'assis sur le coussin placé à mon intention. „Bonjour, frère, dit-il, avec un sourire venimeux. Il y a longtemps que je ne t'ai vu; tu étais allé au bois, sans fusil, sans hache. Les *dogouch* et les *micha* (les loups et les ours) t'auraient mangé; il fait meilleur ici, et vraiment je t'aime, frère[1]. — Merci de ton affection fraternelle, je me livrerais aux loups volontiers, plutôt que de rester ici. Penses-tu donc, Aslan-Bek, que trompé par vous, je ne saurai pas vous tromper à mon tour? Maintenant le jeu commence; parti une fois, je partirai une seconde, je partirai jusqu'à ce que j'arrive, dussé-je me perdre en route ou être tué par vous. Consens plutôt à la rançon qu'on t'a proposée, ou tu n'auras rien. N'espère pas me retenir, je te dirai bientôt adieu.“ Il partit d'un éclat de rire: „Bien, bien, tu ne veux pas t'asseoir, tu veux te perdre; je t'aime tant, que je te retiendrai avec de bon fer.“

Le soir du même jour je fus de nouveau enchaîné dans ma précédente hutte, en compagnie d'Abdoul-Gani, geignant et grondant comme autrefois, avec une chaîne et un énorme cadenas au cou.

Quant au Cosaque, il s'était sauvé. Ayant évité, je ne sais pourquoi, le cimetière, il s'était jeté tout droit dans le bois et, grâce à mes provisions, avait atteint la Chagouacha, en six jours, avait attrapé un tronc flottant, ôté et attaché à cet arbre ses habits et traversé la rivière à cheval par-dessus. Cependant au milieu du courant, tronc et habits s'étaient dérobés de dessous lui, et il était arrivé au bord dans une nudité complète. Ce fut en cet état qu'il marcha trois jours, dans la plaine du Kouban. Des pasteurs Kémirgoïefs, qui s'étaient enfuis d'abord à sa vue, l'ayant ensuite reconnu comme un homme et non pour le diable, l'avaient couvert tant bien que mal, nourri et conduit sur le Kouban.

Aslan-Koz ne tarda pas à me visiter, et malgré la présence du Nogaï, se mit à soigner mes pieds malades; on y appliqua de la crême aigre, comme le meilleur remède contre les inflammations. Au premier moment elle ne savait si elle devait plus se réjouir de mon retour que s'affliger du cruel insuccès qui m'avait frappé. Incapable d'hypocrisie, elle sut me consoler par ses seuls regards, empreints de compassion, et me dit: „C'était écrit. Soumets-toi à la volonté d'Allah.“

1) Tout ceci est dit en mauvais russe.

§ 11.

Je fus environ deux semaines sans pouvoir comme il faut me tenir sur mes pieds, pour achever ma guérison je dus moi-même me faire une entaille au talon, afin d'en tirer l'écharde. Cette opération, faite avec un couteau ordinaire, ne s'accomplit pas sans douleur, et la plaie demanda du temps, avant de se cicatriser. Mon pied n'était pas encore guéri, que déjà je m'occupais de mon évasion. Les entraves étaient le moindre embarras, car j'avais contre elles deux instruments que personne ne connaissait, une pierre et une clef en bois, pour le cadenas à vis, qui les fermait, enroulées qu'elles étaient à une poutre; la dernière, préparée dès l'hiver et cachée dans la terre, auprès de mon lit. Le Thathar ne savait rien de ces deux objets et ne devait rien savoir de mon projet tant que je n'aurais pas obtenu de lui une obéissance sans calcul, qui le mettrait dans mon entière dépendance. L'expérience m'avait appris à être prudent; si les provisions et la chaussure étaient restées entre mes mains, le Cosaque n'aurait pas manqué le lieu du rendez-vous, et je serais libre. Ne pouvant partir sans Abdoul-Gani, qui m'aurait trahi, et l'ayant forcément pour compagnon, je devais tendre à tirer de sa force et de sa bravoure féroce le plus de profit possible, tandis que s'évadant seul, ces qualités ne lui avaient servi à rien, tant il avait peu d'initiative et une obstination stupide. Ce n'était pas par le raisonnement, mais par les faits, que je pouvais le plier à ma volonté. Pour un voyage lointain il fallait des forces que n'entretenait pas la maigre pitance fournie par Tambief. Aslan-Koz, sa sœur Koutchoukhouj et la captive russe Maria ne manquaient pas, lorsqu'elles n'étaient pas observées de m'apporter quelque provende, que je partageais toujours avec Abdoul-Gani, et par-là je gagnais la route de son cœur, aussi me jetait-il de tendres regards et devint-il l'adorateur dévoué d'Aslan-Koz. Chaque fois que Tambief venait pour quelques instants, ordinairement vers le crépuscule, il examinait si tout était en ordre, marchandait avec Abdoul-Gani sa rançon, et me demandait si j'avais toujours l'intention de partir. Ma réponse constante était que je m'en irais certainement. Plus je lui tenais ces propos, moins il y croyait, et plus il me forçait de répéter chaque fois la même chose. Après cela mon compagnon passait la soirée à dire à demi-voix: „O Allah, ô mon maître Allah!" Je ne l'en empêchais pas, enfin paraissaient nos trois gardiens, qui dormaient la nuit dans notre chambre, en travers de la porte. Le jour, non-seulement nous restions seuls dans notre cachot, mais encore tous les Tcherkesses de l'aoul s'en-allaient travailler dans les champs, tant ils se fiaient à la solidité de nos chaînes. En outre l'aoul était plein de femmes, toutes prêtes à donner l'alarme, si nous tentions de nous enfuir. Lorsqu'à travers une fente de notre muraille nous pouvions saisir du regard la ceinture de la forêt et des montagnes, le ciel splendide de l'été, la fraîche verdure des champs et des bois, enfin la liberté de mouvements, dont nous étions privés dans notre prison, nous paraissaient des biens inappréciables. La porte de notre hutte était si bien cachée par un auvent.

que le soleil n'y pénétrait pas, nous ne pouvions apercevoir ce qui se passait dans la cour. Abdoul-Gani en était furieux, je le laissais arriver au paroxysme, et quand il disait qu'il était temps de se couper la gorge, je me contentais de lui dire qu'il était plus sensé de s'évader que de se suicider. Lui n'en croyait pas à ses oreilles, lorsque je soutenais que, malgré la pesanteur de nos fers, je songeais à une évasion, il me reprochait même de tourner en ridicule son désespoir et d'oublier ma propre infortune. Je lui déclarai alors que je connaissais un moyen contre nos fers, et que je garantissais sa délivrance, s'il voulait prendre l'engagement sacré, jusqu'à notre arrivée au-delà du Kouban, de se soumettre à ma volonté, comme un esclave à celle de son maître; j'allai jusqu'à lui promettre 100 roubles, s'il se montrait intelligent et obéissant. Abdoul-Gani, qui ne s'attendait pas à une telle chance, jura ce que je voulus. Je tirai donc ma pierre et me mis au travail.

Dix-huit jours durant, je frottai un anneau de ma chaine, que je réussis à user. Cette opération n'avait lieu que de jour, l'aoul étant désert, et nous gardés seulement par le chien noir, objet principal de la confiance de Tambief, qui ignorait nos rapports secrets d'amitié. Cet animal était à mon service, non au sien, et par ses grognements m'indiquait l'approche d'un tiers. En outre, pendant que je limais la chaîne, le Thathar regardait par une fente et, selon mes ordres, couvrait par ses cris ordinaires et par ses exclamations le bruit de mon frottement sur le fer. Chaque soir Tambief, seul ou avec les gardiens, examinait les chaînes et, en face du feu, faisait passer chaque anneau entre ses doigts. L'éclat du métal pouvant nous trahir, j'avais trouvé un moyen de pourvoir à cet inconvénient, en demandant à Aslan-Koz un peu de cire, comme pour une dent malade, qui mêlée à la limaille, bouchait le vide, si adroitement pratiqué dans l'anneau que personne ne soupçonnait l'artifice. Quand l'anneau, précédemment gros comme le doigt, fut à l'épaisseur d'une feuille de papier, j'attaquai le cadenas. Avec ma pierre Abdoul-Gani usa la tête des chevilles et, avec les ciseaux que j'avais obtenus pour couper ma barbe, repoussa les chevilles mêmes, qu'il remplaça par des morceaux de bois, cirés ensuite et recouverts de limaille. Tout cela marchait si bien que pour cette fois je ne doutais pas de notre salut à nous deux; aidés l'un par l'autre, il ne devait pas nous être difficile d'atteindre le Kouban. Le Thathar avait la force, qui me manquait, moi, je pouvais le servir par l'imagination, dont le défaut avait fait manquer ses deux évasions: une seule circonstance me portait parfois à réfléchir: pas plus que moi, il ne savait nager. Or, entre nous et le Kouban, coulait la profonde Chagouacha Cependant Aslan-Bek avait construit à mon insu, à l'extrémité de l'aoul, une certaine maison, dans une intention que j'ignorais. Aslan-Koz et Maria, les seuls êtres dans l'aoul en état de me renseigner, tant bien que mal, m'informèrent que cette bâtisse était à mon intention et construite avec tant d'art qu'il serait impossible d'en sortir. En quoi consistait le secret, elles ne purent me l'expliquer, parce que Tambief, soupçonnant ces deux femmes d'intelligences secrètes avec moi, ne les laissait

pas approcher : elles connaissaient donc les finesses de la chose uniquement par ouï-dire, sans y rien comprendre du reste. Ce que je voyais clairement, c'est qu'on me séparerait du Thathar, et je résolus, en conséquence, de partir le plus tôt possible, sans attendre même que Tambief s'en-allât quelque part. Tout étant préparé de nouveau, je confiai mon secret à Aslan-Koz, la priant de m'aider, comme elle le pourrait. Cette fois elle approuva mon projet, sans objection, et pour m'y assister suivant ses moyens, me donna une paire de ses propres pantoufles, un petit fromage de mouton, secrètement dérobé chez sa tante : c'était tout ce qu'elle avait pu attraper, en fait de provisions ; grâce à Tambief, qui ne l'aimait pas. Il y avait dans l'aoul plus d'une paire d'yeux épiant ses pas et démarches ; obtenir un couteau fut impossible.

Dans la nuit fixée pour l'évasion, les gardiens, après examen des entraves, n'ayant vu rien de suspect, se couchèrent à leur place ordinaire, et, comme ils avaient travaillé tout le jour, dormirent bravement, pour notre bonheur. La porte à deux pieds du sol se fermait avec un poussoir en forme de coin ; l'obscurité la plus profonde régnait dans la chambre, parce qu'en été on n'y faisait du feu à la cheminée que pour l'éclairer, tandis que les gardiens procédaient à ranger et à guetter si tout était en ordre. Pour atteindre à ma liberté je devais agir à tâtons, craignant à chaque mouvement d'éveiller les Tcherkesses ; achever de limer la chaîne, enlever le cadenas du Thathar, gagner la porte par-dessus trois hommes, enlever le coin et la barre, ouvrir la porte sans bruit et, après avoir fait passer mon compagnon, passer à mon tour. Le dire est facile, l'exécuter non, car je ne pouvais m'en fier de rien au lourd et mal dégrossi Abdoul-Gani. A-peine eut-il compris la possibilité de se délivrer de ses fers et de conquérir sa liberté, que sa nature vindicative et sanguinaire entra en jeu. Sa première pensée fut d'enlever le poignard d'un des serviteurs endormis de Tambief et de les tuer tous les trois, pour sortir librement en causant du tort à notre bourreau. Sur mon refus formel il fut longtemps à se calmer et dit : „Ah, que cela eût été bien ! nous partis, plus de rançon ; les esclaves tous morts, nous aurions laissé un bon souvenir à Aslan-Bek."

J'étais assis dans l'obscurité, tout vêtu, retenant mon haleine et écoutant si nos gardiens dormaient comme il faut. Le Nogaï, en me frappant, me fit comprendre qu'il était temps, et moi, par un signe pareil, n'osant élever la voix, je modérai son impatience. Après avoir attendu un temps raisonnable, je me mis à l'ouvrage, achevai de limer la chaine, enlevai le cadenas et, sans le moindre bruit, dégageai Abdoul-Gani de ses fers. D'un bon coup je le fis asseoir à sa place, puis je m'approchai des gardiens, m'assurai par le toucher de leur position et, plaçant mes pieds entre eux, une main appuyée à la muraille, de l'autre je travaillai à enlever doucement la fermeture. Dans la position la plus pénible, courbé en arc au-dessus des Tcherkesses endormis, il ne me fallut pas moins d'un quart-d'heure pour retirer le coin et pour enlever la longue fermeture. Ayant ouvert la porte d'un seul effort, pour empêcher qu'elle ne gémît, je me

retournai vers le Nogaï, que je conduisis du côté des dormeurs, ayant soin de placer de mes propres mains ses pieds dans les intervalles; enfin il s'assit sur la porte. Je lui avais, au préalable, donné pour instruction de s'avancer à petits pas entre les maisons, afin de ne pas faire lever les chiens; mais à-peine eut-il respiré l'air de la liberté, mes leçons furent oubliées. La tête en avant, il se précipita dans une direction opposée à ce qu'il fallait, entraînant sur ses pas tout une meute de chiens aboyants et hurlants. Après cela une course rapide pouvait seule nous faire échapper aux gardiens. Comme le temps manquait pour faire un choix, je m'élançai de la porte, non sans heurter un de ceux-ci, à ce que je crois, pendant qu'il apostrophait son compagnon, de qui il pensait avoir été touché. J'atteignis Abdoul-Gani au clayonnage formant l'enceinte de l'aoul et empêchai les chiens de lui mordre les jambes pour qu'il ne pût le franchir. Mon ami le chien noir, qui ne me quittait pas, bondissait et jouait de la queue et, nous voyant attaqués par les autres, se jetait sur eux, en montrant les dents, et les eut bientôt dispersés. Au-delà de l'enceinte, j'arrêtai Abdoul-Gani et le forçai à descendre lentement dans le ravin, à marcher deux verstes dans le lit même du ruisseau, pour faire disparaître nos traces, ensuite nous irions vers l'O. et non vers le N., ce qui nous écarterait tout-à-fait de la route où les Tcherkesses nous devaient chercher. J'eus beau chasser le chien noir au logis, il ne me lâchait pas, et déjà le Thathar prenait une pierre pour le tuer, c'était son idée fixe; mais je lui arrêtai la main, et moi-même forçai l'animal par un coup de bâton à battre en retraite, de peur qu'il ne servît à éventer aisément nos traces. Après avoir passé le reste de la nuit et tout le jour suivant dans la forêt, je décidai de laisser passer ceux qui nous poursuivaient, et de nous diriger ensuite au NO. vers la basse Chagouacha, où, suivant moi, on n'irait pas nous chercher. Toute la journée nous entendîmes encore les voix des Tcherkesses, lancés sur nos traces, mais à grande distance et dans la direction que j'avais supposée.

Armés de pieux arrachés à quelque clayonnage, nous marchâmes deux nuits, sans nous arrêter, suivant la direction fixée d'avance, observant les précautions ordinaires, comme de ne pas aller par la même route, de tourner les aouls, et quand la chose était possible, de marcher en pleine eau, afin de ne pas laisser de traces. Mieux habillé cette fois que précédemment, je portais un pantalon de drap, une tcherkeska et, grâce à Aslan-Koz, des pantoufles tout-à-fait neuves. Avec un compagnon solide, tel qu'Abdoul-Gani, je n'avais à craindre ni forêt ni ravin, ni gués de rivières les plus rapides; là où, tout seul, j'aurais dû faire un long détour, sa force nous permettait d'aller droit devant nous. Cependant notre voyage eut ses moments difficiles, ses désagréments et ses dangers. Plus d'une fois Abdoul-Gani, oubliant ses promesses, refusa de m'obéir dans le choix des routes, des lieux de halte, entamait des querelles, s'obstinait et ne cédait que devant ma menace de la quitter, ce qui lui ferait perdre les 100 roubles promis. Dès le 3[e] jour il ne restait plus de fromage. Cependant la semelle de

ma chaussure était tellement usée que je commençais à craindre pour la conservation de mes pieds. Ici Abdoul-Gani me rendit service, en arrachant chaque soir avec ses dents l'écorce de quelque jeune tilleul et, de cette pelure me faisant une enveloppe, qui me préservait complètement des pierres et des épines. Le 4e jour un Abazekh, qui faisait paitre son unique vache, à 20 pas du fourré où nous étions couchés, pour prendre haleine, ne bougea pas de place depuis le matin jusque fort avant dans la soirée; nous le voyions très bien, tresser une corbeille, manger à belles dents ses provisions, consistant en morceaux de pâte de millet et en excellent mouton. Pour des gens affamés la tentation était forte, mais outre que nous n'espérions pas l'engager à partager avec nous, nous craignions même de remuer et d'attirer son attention, car il avait fusil, pistolet, armure complète, et nous rien que nos bâtons. Quand il s'allongea pour dormir, Abdoul-Gani n'y tint plus et me supplia de nouveau de ne pas laisser échapper la bonne occasion de prendre les armes et les provisions de l'Abazekh et de le tuer lui-même, pour qu'il ne fît pas de bruit. J'eus fort à faire de le contenir, tant la seule pensée de tuer et de piller un homme endormi, fût-ce même notre ennemi, un Abazekh, me causait d'horreur. Ma résolution allait seulement à ne pas menager, s'il le fallait, un adversaire, dans le cas de légitime défense. Or ici la seule chose qu'il y eût à faire, avec un bâton contre un fusil, c'était de laisser l'ennemi s'approcher le plus près possible et de tâcher, par force ou par adresse, de se rendre maître de son arme, haut la main. Vainement fis-je cette insinuation à Abdoul-Gani, la suite montra qu'il ne pouvait dominer ses habitudes invétérées, d'agir sans réflexion. Après une nouvelle marche de nuit, étant entrés dans un bois pour notre halte de jour, nous tombâmes inopinément sur la tanière d'un ours, qui eut peur et gronda. Nous lui répondîmes par un cri si formidable, qu'il se mit à fuir autant qu'il eut de force. Comme notre fromage était consommé, nous nous nourrîmes de nouveau d'épis de seigle, durant 24 heures.

Pour la 6e nuit nous sortimes du massif des forêts qui couvrent le pays des Abazekhs; à la clarté de la lune nous découvrîmes les vastes plaines ondulées, bordées au loin par l'horizon des bois, qui marque le cours de la Chagouacha. Malgré tous nos efforts pour traverser rapidement cet espace découvert, l'aurore nous surprit de ce côté de la rivière, formant deux larges bras, bouillonnant de rapidité. Ne sachant nager ni l'un ni l'autre, nous dûmes convenir d'aller de compagnie, tant que nous aurions pied, de nous sauver séparément, dès que le fond manquerait, afin de ne pas nous noyer mutuellement. Faute de connaître la localite, nous cherchâmes inutilement un gué, dont aucune trace humaine ne signalait l'existence, comme si nul être humain n'eût pénétré dans ce désert. Comme il ne fallait pas tarder d'un moment, et que le jour croissant pouvait nous faire voir de loin, sans hésiter, nous mîmes bas nos vêtements, que nous attachâmes sur notre dos, et entrâmes dans le courant, nous tenant fortement par la main. Le premier bras de la Chagouacha n'étant pas très pro-

fond, l'eau n'atteignait qu'à notre poitrine, mais par contre le courant était si rapide, qu'il fallait d'énormes efforts pour ne pas perdre pied, et les bâtons qui nous servaient d'appui en furent arrachés de nos mains. Il fallut toute la force de taureau d'Abdoul-Gani pour me soutenir et pour me faire atteindre le bas-fond au-delà duquel venait le bras principal de la rivière, dont la profondeur s'annonçait par un cours plus calme. Manquant de notions exactes sur la localité, nous ne savions comment nous tirer de là, mais il ne s'agissait pas de réfléchir. En arrière c'était l'esclavage, en avant l'espérance de la liberté nous souriait; nous nous prîmes par les mains et entrâmes dans l'eau, au 3[e] pas, nous en avions par-dessus la tête. Conformément à nos conditions, je retirai ma main et me mis à nager comme je pus. Pour Abdoul-Gani, après avoir fait un plongeon, il reparut à la surface, me prit convulsivement la main et me força à me mettre sur le dos. Par bonheur il n'avait pas bu. En travaillant des pieds et d'une main, je faisais des efforts surnaturels pour me soutenir à la surface, cependant mon homme me tenait si fortement la main qu'il m'entraînait au fond. Se relevant par intervalles, il criait: „Laï illaï,“ et s'enfonçait, sans achever sa prière. Pendant que le courant nous entraînait, la rivière devenait de plus en plus large, si bien qu'on ne voyait pas la fin de la nappe fatale, que je battais de mes pieds, machinalement et sans espoir de salut. Tout d'un coup je fus comme aveuglé, et ma tête porta si rudement que par instinct je dirigeai ma main du côté de l'obstacle et saisis un objet solide, qu'Aboul-Gani, revenu à flot, empoigna de ses deux mains: c'était un grand arbre, se dandinant à la surface de l'eau, mais tenant encore au sol par les racines, qui nous servit de pont pour gagner la rive. Quand il sentit la terre sous ses pieds, Abdoul-Gani s'écria: „Laï illaï il Allah, mohammeden achgeden reïsoul oullah,“ et sans m'attendre, sans écouter mon cri „Tokhta, tokhta — Attends!“ se mit à courir avec la rapidité de la flèche partie de l'arc. Vainement je courais après lui et m'efforçais de l'arrêter; lorsqu'enfin la force lui manqua, il tomba à terre, presque sans haleine, et c'est alors seulement que je pus l'atteindre. Comme nous avions laissé deux empreintes profondes sur l'herbe et sur le sable humide, que de nouveaux reproches sur sa stupidité ne pouvaient effacer, je me hâtai du moins de l'attirer vers un taillis peu élevé, mais excessivement épais, situé non loin du lieu de notre passage. Ayant choisi l'endroit le plus touffu, nous pendîmes aux branches nos vêtements mouillés, pour les sécher; pour nous, dans l'état de pure nature, nous attendîmes un rayon de soleil, qui nous rechauffât, après un bain prolongé. Malheureusement notre attente fut vaine. Au lieu de soleil, le ciel se couvrit de nuages, un vent frais souffla des montagnes, suivi d'une averse, qui se prolongea bien passé midi, en sorte que nous n'entretînmes en nous la chaleur du sang que par le frottement. Dans cette position, à vrai dire peu enviable, je ne sais si j'aurais pu me soutenir dans un autre moment, sans la perspective de la délivrance, dont l'espoir m'animait. Le premier rayon qui réchauffa mes membres glacés me fit frissonner de plaisir et oublier nos souffrances du moment tout-à-

l'heure écoulé, et nous songeâmes aux moyens d'atteindre sûrement le terme de notre entreprise. Abdoul-Gani ne pensait pas que nos vêtements fussent secs avant le soir et regardait comme impossible de les endosser encore humides, pour marcher de nuit dans la steppe ouverte, où le moindre vent nous ôterait la force de mettre un pied devant l'autre et nous tuerait infailliblement. Son idée était de nous habiller et de marcher en forêt jusqu'au coucher du soleil, qui sécherait plus vite nos habits sur notre corps. Moi, je refusais de partir de jour, puis j'eus la faiblesse de consentir à la proposition d'Abdoul-Gani, qui m'assurait en outre qu'il connaissait la localité où nous nous trouvions, qu'il y était venu plus d'une fois, qu'il me conduirait par des routins où nous ne rencontrerions nul être vivant, et quant à être poursuivis, qu'au bout de six jours on y aurait renoncé, ou que l'on nous chercherait d'un tout autre côté. Cette dernière supposition me paraissait très vraisemblable, parce que d'après l'aspect des lieux, nous avions atteint sur la basse Chagouacha une contrée beaucoup plus à l'O. que le chemin allant droit au Kouban, sur lequel les Tcherkesses devaient nous guetter : ce fut notre perte.

Nous étant habillés, non sans peine, nous marchâmes, afin de nous sécher. Abdoul-Gani me mena d'abord par un fourré, où l'on pouvait réellement aller de jour sans s'exposer à des rencontres ; puis nous débouchâmes sur une grande plaine, cernée par des bouquets de bois, entourés de buissons rapprochés, et couverte d'une herbe épaisse et traversée de plusieurs sentiers frayés, aboutissant à une route d'arbas; fort peu satisfait de cette dernière circonstauce, je m'arrêtai, pour dire à mon compagnon que je ne voulais pas passer par ce dédale de chemins, que je rentrerais sous bois et y resterais jusqu'à la nuit; que pour lui, s'il avait d'autres idées, je le laisserais faire comme il lui plairait. En ce même instant j'entendis des gens qui parlaient en avant de nous, dans le buisson, et mon oreille perçut le son de la voix connue d'Alim-Gireï : nous étions tombés dans l'embuscade dressée pour nous. Les empreintes laissées sur le bord de la Chagouacha nous avaient trahis. Conservant ma présence d'esprit, je réfléchis qu'on ne nous avait pas encore aperçus, sans quoi on ne parlerait pas si haut, et montrant le buisson au Thathar, j'appliquai le doigt sur mes lèvres et retournai vivement en arrière. A cent pas de là se dressait un grand chêne, euvironné de buissons épais, que j'atteignis sans laisser de traces, et où je me couchai. Cependant Abdoul-Gani courait comme un brûlé, dans la direction opposée, mais ayant remarqué que j'avais trouvé une bonne cachette, il se détourna de mon côté et s'y enfonça également, à environ 50 pas de moi. Voyant le sentier profond qu'il avait tracé dans l'herbe, je compris que c'était un homme perdu, j'espérais pourtant qu'on ne me trouverait pas. Le lieu où j'étais caché, sous ma tcherkeska, couleur de terre, et sous des branches sèches, était si bien choisi que l'œil exercé d'un limier tcherkesse aurait eu de la peine à me découvrir. Je fus une heure dans cette position, ballotté entre la frayeur et l'espérance ; le tout dépendait de ceci : les Tcherkesses, ennuyés de faire le guet, chercheraient-ils de notre côté,

et quand, par les empreintes, ils auraient dépisté Abdoul-Gani, ce qui était inévitable, celui-ci dirait-il où était ma cachette? Ce que j'avais redouté se réalisa. Avant le coucher du soleil j'avais vu Alim-Gireï et un autre Abazekh, suivant au petit pas le sentier fatal par où nous avions quitté le bois, et l'empreinte d'Abdoul-Gani n'avait pas échappé à leur œil expérimenté. Après l'avoir fixée attentivement, ils tirèrent le fusil du fourreau et galopèrent droit sur lui; moi je voyais tout. Se voyant découvert, le Nogaï bondit et, comme une bête enragée, se précipita sur les Abazekhs, le bâton haut. La vue des fusils dirigés contre sa poitrine calma le transport furieux de sa bravoure. En un clin-d'œil il fut jeté à terre et lié. Alim-Gireï, debout et lui présentant à bout portant le canon du fusil: „Où est le Russe? réponds. — Je ne sais. Nous nous sommes querellés, il y a deux jours, et sommes partis chacun de son côté. — Tu ments, il y a deux empreintes sur le bord de la Chagouacha, vous n'étiez pas séparés ce matin. Dis, ou je te tue.“ Alim-Gireï arma son fusil. Abdoul-Gani, sans mot dire, montra l'arbre, auprès duquel j'étais couché. Le compagnon d'Alim-Gireï s'approcha de lui, fit le tour du buisson, et revenant à Abdoul-Gani sans m'avoir aperçu, à cinq pas, j'osai espérer que j'échapperais peut-être. Le Nogaï, après de nouvelles menaces, ayant encore indiqué ma direction, l'Abazekh se remit à chercher. Moi, voyant que tout était perdu, je le laissai approcher et, me dressant tout-à-coup, j'eus l'idée de le prendre corps à corps. Nous étions homme contre homme, Alim-Gireï n'avait pu contenir le Thathar dans ses efforts pour se délivrer; mais mon adversaire, sautant de côté, avait tiré sa chachka, qu'il faisait tournoyer autour de ma tête, en me criant de me rendre. Je marchai sur lui, la main droite sous l'aisselle. Mon calcul était de ne me rendre que sous condition, et Alim-Gireï cria à son compagnon de se méfier, que j'avais peut-être un couteau. A mesure que j'avançais, l'Abazekh reculait, tâchait de m'atteindre à la tête et me criait de me rendre, de jeter d'abord mon couteau. Alim-Gireï, témoin de tout, criait à l'Abazekh d'en finir et de me frapper, non à la tête, mais aux jambes, pour me faire tomber. C'était pour moi une triste perspective, que celle de rester toute ma vie estropié des jambes et boiteux: je me contins donc. „Alim-Gireï, m'écriai-je, me voulez-vous mort ou vif? — Rends-toi de bon gré, tu auras la vie sauve. — Bien, Alim-Gireï, je me rendrai, non au premier venu, mais à toi, Daour, noble de race, si tu me donnes ta parole sacrée qu'il ne me sera fait aucun affront, qu'on ne me liera pas; sinon, Dieu soit notre juge! Jure pour toi et pour Aslan-Bek.“ Alim-Gireï ayant juré par le Koran, par le tombeau de ses père et mère, je m'approchai de lui. „Jette ton couteau. — Tiens, prends-le, dis-je en retirant ma main vide de dessous mon bras. Il se mit à rire: „Tu nous a joués, dit-il, mais ce n'est rien. Le serment est prononcé, et je le tiendrai; tu n'as à craindre ni injures ni affront.“

Après cela les Abazekhs, nous ayant placés sur leurs chevaux, y montèrent eux-mêmes en croupe, et remontant la Chagouacha, nous conduisirent au lieu de rassemblement d'une nombreuse bande de Kabardiens et d'Abazekhs, qui avaient

aidé Tambief dans ses recherches. Nous étions déjà attendus sur la rive abrupte, par un certain nombre d'hommes, auxquels il s'en adjoignit d'autres, peu-à-peu. Tambief arriva tard, dans la nuit. En l'attendant on était descendu de cheval et assis à terre, pour se reposer, moi au centre. Après le coucher du soleil il s'éleva un vent froid, du nord, qui perçait à travers mes vêtements humides. Ce n'est pas sans raison que le Nogaï avait dit: „Avec des vêtements humides on peut mourir en pleine steppe.“ J'ai souffert beaucoup, supporté beaucoup, jamais je n'ai été soumis à un tel supplice. Ma chemise me brûlait, comme du feu, chaque coup de vent était comme des milliers d'aiguilles rougies, enfoncées dans mon corps endolori. L'épreuve arriva à un tel degré, qu'incapable de la supporter et la fierté ne me permettant pas de demander du soulagement aux Tcherkesses, je sentis pour la première fois le désir d'en finir à jamais avec la vie et avec mes souffrances. A cinq pas de nous, au bas d'une falaise à pic bruissait la Chagouacha, vers laquelle m'attirait une force irrésistible. Je jette un coup-d'œil, les Tcherkesses paraissaient endormis, rien ne m'empêchait de gagner le bord de la falaise; mais à mon premier mouvement dans cette direction, Alim-Gireï, qui ne dormait que d'un œil, se mit aussitôt en travers de la route: „Eh bien, où vas-tu? A la rivière? Que crains-tu, quand j'ai juré qu'on ne te ferait pas d'affront?“

Ne recevant pas de réponse, il me regarda en face et, ayant tâté mes habits, comprit de quoi je souffrais. Lui et un autre Abazekh m'ayant couvert de leur bourka, mes douleurs diminuèrent peu-à-peu. Quand on l'eut informé que Tambief approchait, Alim-Gireï partit à sa rencontre et s'entretint longtemps avec lui, puis ils vinrent me féliciter de ce que grâce à Allah je n'étais pas mort dans la forêt; je devais, ajoutaient-ils, m'estimer heureux d'être de nouveau tombé entre leurs mains. Était-ce ironie, je ne sais; ce qu'il y a de sûr, c'est que je n'eus pas d'autre reproche de Tambief. On remonta ensuite à cheval, et avec mes deux bourkas je fus conduit au plus proche aoul, à dix bonnes verstes de là, où je me réchauffai auprès du feu, mangeai une bouchée et m'endormis d'un vigoureux sommeil. Cette fois j'avais positivement passé trois jours sans nourriture, et quoique dans la nuit avant la traversée de la rivière nous eussions fait 20 bonnes verstes, non-seulement je ne me sentais pas réellement affaibli, mais encore j'étais prêt, si nous n'avions été arrêtés, à marcher sans prendre haleine jusqu'au Kouban. De la première halte jusqu'à l'aoul où je demeurais chez Tambief, nous fîmes deux étapes. La vengeance de Tambief consista en ceci, qu'il me fit aller à pied tout le temps, supplice que j'endurai avec ce silence obstiné qui m'était ordinaire, et qui, tout en exaspérant les Tcherkesses, leur inspirait de la considération pour mon caractère. Il n'y avait pas de supplice qui m'arrachât une plainte ou la prière d'adoucir mon sort, en sorte que Tambief répétait souvent: „Tu es très fâché, tu ne dis pas c'est bien, c'est mal, tu ne pries jamais, preuve que tu es très fâché; tu ne remercies pas pour le bien, tu ne grondes pas pour le mal, tu ne veux rien demander.“

Remarquant que j'avais peine à remuer mes pieds fatigués, Aslan-Bek, pour

me payer obstination pour obstination, et comme pour s'excuser de ses procédés à mon égard, descendit de cheval et se mit à marcher à mon côté, assurant que sa monture était fourbue, et qu'il ne pouvait en trouver une autre nulle part. pour lui comme pour moi.

De retour à l'aoul, j'occupai avec Abdoul-Gani notre hutte précédente; on l'enchaîna avec ses fers, remis en état, en l'on me mit des entraves aux pieds. La première personne qui vint à ma rencontre, avec une joie non feinte, ce fut le noir Kha-Khraz, oubliant les coups dont je l'avais régalé dans la forêt, contre mon gré et seulement pour le sauver de la mort, car Abdoul-Gani ne l'aurait pas ménagé. Puis Aslan-Koz, profitant de la première minute d'absence des gardiens, se montra à la porte, le sourire aux lèvres, et ne put que me dire tout bas que la nouvelle maison étant prête, on m'y transférerait le lendemain. Tout rentra pour moi dans l'ordre ancien. Abdoul-Gani passait les soirées à sangloter, à maudire sa bêtise, à me prier d'un air désespéré de lui pardonner, si bien que son profond découragement excitait ma pitié. Sachant qu'on nous séparerait, que dans les premiers temps tous les gardiens dont disposait Tambief seraient auprès de moi, et que peut-être on le laisserait seul, espérant en outre qu'une ou deux nuits ne suffiraient pas pour limer à fond ses fers, je lui fis connaître le moyen que j'avais imaginé pour s'en débarrasser et s'enfuir. Le Nogaï, comme toujours, ne comprenait rien, et je dus lui exposer l'usage de la clef, le moyen d'arriver au cadenas, attaché par-dehors, au-delà de la muraille, ce qui n'était possible qu'à travers le toit. Tout se passa comme je l'avais calculé. Dans ma nouvelle demeure, dont il était pourtant impossible de sortir, trois hommes vinrent pour me garder. Resté seul, Abdoul-Gani, dès la première nuit, fit usage de la clef et de mes conseils, et cette fois ne reparut plus. Après avoir erré dix jours et dix nuits dans les bois, mangé, faute de mieux, ses chaussures en peau de veau, il finit par arriver à son Toktamych natal. Toutefois sa vigueur et sa santé, en apparence inépuisables, ne supportèrent pas impunément une captivité de sept mois et quatre tentatives d'évasion. Bientôt après son retour dans sa patrie, il commença à dépérir, et mourut au bout de six mois.

Moi qui avais indiqué à deux captifs de Tambief, le Cosaque et le Nogaï, le chemin de la liberté, il semblait que la fatalité me l'eût fermé. Ma nouvelle habitation, à laquelle Aslan-Bek avait si longtemps travaillé, consistait en une forte charpente en bois, avec plafond, qui manque ordinairement dans les maisons tcherkesses. Au fond de la hutte se trouvait une autre construction, en grosses poutres, avec plancher et plafond en soliveaux et munie d'une porte basse: c'est là que je devais m'établir. Dans ce cachot, semblable à une boîte, de grande dimension, régnait une obscurité complète: pas de fenêtre. L'air passait seulement à travers les espaces non mastiqués des poutres de la muraille, tournée vers l'intérieur de la chambre; je ne pouvais qu'être couché ou assis, impossible de se lever. La porte, fermée de deux leviers et d'un cadenas, s'ouvrait chaque jour, pendant quelques instants, lorsqu'on m'apportait une soupière

avec du lait et de la bouillie, et un pot d'eau, après quoi on la fermait. On m'avait ôté mes habits, à l'exception de la chemise et du pantalon de toile; outre mes entraves aux jambes, mon cou était assujetti, comme autrefois, par un carcan; on aurait bien voulu me mettre des menottes, mais tout le pays des Abazekhs n'avait pu fournir le fer nécessaire. C'est dans cette position que je passai la fin de juillet, août, septembre et octobre, sans mouvement, sans occupation ni lumière, presque sans air frais, sans espérance de liberté. Ce que j'ai souffert et roulé dans ma tête, pendant ce temps-là, Dieu seul le sait, le raconter serait trop long; d'ailleurs, ainsi que je l'ai dit, ce n'est pas une confession, ce sont des souvenirs et des faits que j'écris: je ne m'en départirai pas.

Aux premiers temps je tombai dans un abattement profond. Ma position était tellement intolérable, et toute possibilité de délivrance paraissait si invraisemblable, que j'eus plus d'une fois la pensée de me laisser mourir de faim ou de me briser la tête contre la muraille; je restai même environ six jours sans toucher à la nourriture mise à ma portée. Puis survint un éclair d'espérance, la conviction se forma insensiblement, qu'avec une ferme volonté et de la patience, il serait possible de se tirer de cette prison, de se sauver, malgré les Kabardiens, malgré tous les Abazekhs me fermant la route du Kouban. Je passai alors à une furieuse activité intellectuelle, à une agitation fiévreuse, où jour et nuit je me bandais à chercher des moyens de salut; seulement chaque nouvelle combinaison rencontrait l'obstacle de quelque bagatelle, une pierre, un bout de fer, qui me manquait pour conquérir ma liberté. Toutes mes pensées étaient tournées vers un seul objet, obtenir un couteau; comment y parvenir? On ne me donnait pas de couteau pour manger, pour couper le tabac dont je me faisais des espèces de pachitos, et que j'étais obligé de déchirer avec mes ongles. Pendant que mentalement je cherchais à triompher de ma destinée, les jours se succédaient sans fin. Pour ne pas m'affoler sur une seule pensée, devenue dominante, je m'appris à doubler ma vie. A cette fin je n'eus qu'à penser, le jour, à ce que je voulais voir en rêve, et la nuit ce que j'avais combiné se représentait aussi nettement que si je l'eusse vu en effet. Par ce moyen je me transportais où il me plaisait, je voyais ce que je voulais; souvent même, aux premiers moments de mon réveil, je ne distinguais pas le rêve de la réalité: tellement vifs et tangibles étaient les tableaux qui, durant le sommeil, avaient envahi mon imagination.

Dès l'origine, un serviteur de Tambief me surveillait durant le jour, trois passaient la nuit dans la grande chambre, puis la surveillance alla en s'affaiblissant. Quand Tambief s'absentait, ce qui arrivait fréquemment, ses gens allaient chacun de son côté, me laissant seul la journée entière. Dans ce temps-là Aslan-Koz et la captive Maria venaient passer quelques minutes avec moi; séparé par les poutres du mur, je les voyais, elles pouvaient seulement entendre ma voix; certaine fente entre deux solives, laissant passage à la main, Aslan-Koz commençait par me tendre sa menotte, s'informait de ma santé, causait avec moi tant que cela se pouvait sans témoins, et s'enfuyait à l'arrivée des intrus.

Comme on la surveillait, la jeunesse abazèkhe la tourmentait souvent à cause de sa sympathie pour moi; une fois même elle fut si bien guettée qu'elle n'eut pas le temps de fuir, et quelques jeunes gens se précipitèrent dans la chambre en criant: „Nous savons maintenant, Aslan-Koz, où tu es quand on ne te trouve pas chez tes sœurs; tu es assise près du Russe; eh bien, pourquoi non? tu veux être sa femme." Je ne la vis jamais si en colère. Se redressant de toute sa hauteur, son beau visage rougissant, les sourcils contractés: „Oui, dit-elle, c'est juste; je veux être sa femme et ne pas connaître un seul d'entre vous. Le Russe sait tout, comprend tout, on a de quoi causer avec lui. Mais vous? vous êtes de vrais ignorants." Comme ils lui barraient le passage, elle fit un signe de la main et partit. Les Abazekhs s'égaillèrent, sans marmotter une seule parole, tant ils furent stupéfiés de sa fière tenue. Après cette scène, elle fut plus de deux semaines sans paraître auprès de moi et se contenta d'envoyer Koutchoukhouj savoir de mes nouvelles. La première fois que je la revis ensuite, elle refusa le couteau que je lui demandais. L'affaire était délicate. N'ayant qu'un seul couteau, connu de tous, à manche blanc, elle devait, en me le donnant, le déclarer perdu ou volé; on aurait pu le retrouver chez moi. En outre il était à craindre que dans un moment de désespoir, je ne m'en servisse contre moi: voilà d'où venait ce refus positif, de la crainte, colorée du prétexte qu'un couteau ne m'était pas nécessaire. Lorsque dans une entrevue suivante je renouvelai ma demande, je disputai et suppliai jusqu'à ce qu'elle condescendit à me satisfaire, non sans avoir exigé ma parole sacrée de n'en point faire usage pour attenter à mes jours. C'était un instrument précieux, avec lequel je pouvais espérer de percer brin à brin une ouverture dans la muraille, m'échapper de nouveau, quand je me serais débarrassé de mes entraves par quelque autre moyen, qu'un hazard tout-à-fait inattendu mit entre mes mains.

Tambief n'ayant pas de kounakhskaïa particulière, il arrivait que des Tcherkesses connus de lui passaient parfois des heures entières et même la nuit dans la grande chambre renfermant mon cachot. Ils ne pouvaient ni me voir ni communiquer avec moi; d'ailleurs, en pareil cas, Tambief et ses gens ne s'éloignaient pas pour une minute. Un jour Abdallah-Effendi, Thathar que je ne connaissais nullement, vint faire visite à Tambief, alors absent, pour mon bonheur. Refuser l'hospitalité à un moullah étant impossible. Kotchénissa, femme de Tambief, le pria d'aller se reposer dans ma hutte. Pendant qu'on préparait le dîner, Abdallah causa avec moi de mes voyages et de ma captivité, et désapprouva fort le procédé des Kabardiens, dont la nouvelle lui était parvenue à Constantinople. Il revenait de là dans sa patrie, après avoir visité le tombeau de Mahomet. Ayant, sous divers prétextes, expédié les serviteurs de Tambief, qui le surveillaient, il me glissa un morceau de lime anglaise, en disant: „C'est Allah qui t'envoie ceci, à l'encontre des entraves dont te chargent les Tcherkesses, contrairement aux bons usages de la guerre. Leur perfidie ne restera pas sans punition. Pour toi, espère en la Providence, et tente de nouveau la fortune."

Se débarrasser des entraves avec une pareille lime, c'était l'affaire d'une heure, mais pour percer la muraille en bois il fallait plusieurs mois de travail. Sans m'effrayer de la longueur du temps, je me mis à l'œuvre, dans le coin le plus sombre de mon cachot; je découpais chaque jour autant que je le pouvais d'une poutre massive, en tâchant de faire des entailles perpendiculaires, qui me permettraient de détacher la pièce d'un seul coup, afin de sortir. Pour que rien ne fût remarqué en balayant le cachot, j'enfonçais les brindilles sous le plancher. Absorbé par cette occupation, je ne remarquais pas comment passait le temps. Aslan-Koz me distrayait, en venant babiller, et m'apportait chaque fois des œufs, du pain, de la viande, sans quoi la force m'aurait manqué pour supporter la fatigue d'un tel travail. De Tambief je recevais du lait, du millet, et cela en si faible quantité qu'à-peine y avait-il de quoi vivre. Octobre était venu; après la chaleur qui m'étouffait dans mon coffre étroit, le froid commençant remplaçait un supplice par un autre. Frissonnant de tout mon corps, je passais des nuits sans sommeil, cherchant en vain à me sauver sous une couverture trouée, qui m'avait servi plus de deux ans. Plus un lambeau de chemise, on l'avait remplacée par la pelisse sans dessus, jetée par le Cosaque, lors de son évasion, et par suite, nouveau malheur. Les rats, qui s'étaient installés sous le plancher, venaient la ronger, la nuit, si bien que je ne savais comment m'en débarrasser. Les Tcherkesses décidèrent enfin de me donner un bâton, pour me défendre contre ces importuns visiteurs.

Il arriva en ce temps-là un fait, que je ne saurais passer sous silence; Tambief étant un jour absent, ses esclaves se mirent en mouvement; l'inquiétude sur le visage, ils ouvrirent en toute hâte la porte de ma prison et m'invitèrent à sortir. Le prince Aslan-Gireï était devant moi, il fixa longtemps sur moi de méchants regards, sans dire un mot; de mon côté, je le regardais avec peu de bienveillance. „Eh bien quoi, dit-il enfin. Tu vas bien. Grâce à toi, parfaitement, répondis-je.“ Il fit alors de la main signe de me renfermer et partit. Peut-être avait-il un pressentiment que ses jours étaient comptés, et que ma captivité pèserait lourdement sur sa tête.

Le froid ayant augmenté, au milieu d'octobre, je fus pris de la fièvre, ce qui força Tambief d'ordonner à ses gardes de me laisser venir dans la grande chambre, prendre l'air du feu. On ne m'ôtait pas ma chaîne, on se contentait de l'allonger. La nuit, malgré la froidure, qui me faisait beaucoup souffrir, on me tenait toujours dans mon cabanon. Tambief, faisant de fréquentes sorties et ne revenant souvent qu'à la nuit, entrait alors dans la hutte, s'asseyait auprès du feu, et se débarrassait de ses armes, qu'il pendait à un clou, puis allait voir sa femme ou inspecter son ménage, se fiant à ma double chaîne. Ses gens l'accompagnaient, et parfois je restais complètement seul, la demi-heure ou plus. Cependant son cheval se tenait devant la maison, attaché à un poteau, comme on en voit à cet effet devant chaque kounakhskaïa. Cette circonstance me donna l'idée d'un autre moyen d'évasion. Après avoir limé la chaîne de mon cou et de mes

entraves, je voulais attendre la première neige, au moyen de laquelle je croyais trouver facilement la trace du chemin allant à la Chagouacha. Pour cela donc, profitant de la première rentrée d'Aslan-Bek, tous étant sortis, je jetterais mes fers, prendrais les armes et m'en irais sur le cheval. Tambief, qui craignait les Russes, avait toujours d'excellents coureurs; moi, je savais que dans les environs on n'en trouverait pas un capable de me rattraper, et en cas de fâcheuse rencontre, avec un fusil et une chachka on ne me prendrait pas vivant. Le moyen avait beaucoup de bon et à tout hazard devait amener un résultat décisif. Tout en me préparant convenablement, j'étudiais les allures d'Aslan-Bek, et je guettais le moment favorable pour l'exécution de mon plan.

Dans ce temps s'accomplissait sur l'Ouroup un drame de famille, dont le premier acte avait été l'enlèvement de Gouacha-Phoudja. Bientôt après la visite que m'avait faite Aslan-Gireï, Tambief revint un jour au logis, pâle, démonté comme je ne l'avais jamais vu. Lui et ses esclaves ne faisaient que chuchoter, en jetant de méchants regards sur mon cachot, et maudissant tout haut les giaours. Sans doute quelque événement extraordinaire les troublait; je le voyais clairement, sans savoir de quoi il était question. Les gardiens ne sortaient pas un seul instant de la hutte, ne laissaient ni Maria ni Aslan-Koz m'approcher. Privé de cette dernière satisfaction, je passai huit jours dans la plus ennuyeuse solitude. La fièvre augmentait, l'abattement s'insinuait dans mon âme, je ne sais ce que je n'aurais pas fait, quand une chose tout-à-fait inattendue me tira de ma pénible position.

Un matin Tambief vint à moi avec Temboulat Karamourzïn, celui que je m'attendais le moins à voir dans l'état des choses; il me conseilla cette fois de ne pas m'entêter au sujet de la rançon et me laissa converser seul avec Temboulat. Le temps était précieux, il fallait en finir et ne pas exciter la subtile méfiance d'Aslan-Bek. Temboulat me raconta en quelques mots pourquoi il se trouvait là et par quelle voie il avait obtenu de Tambief la faculté de m'entretenir sans témoins, enfin comment il en était venu à arranger un plan pour mon affranchissement. Ayant de son côté Hadji-Djanseïd, il ne doutait aucunement du succès de son entreprise.

Durant plus d'une année Temboulat avait travaillé et de bien des manières à ma délivrance, sans le moindre succès. Le rusé Aslan-Gireï, trouvant avantageux pour sa sûreté personnelle de prolonger indéfiniment ma captivité, brouillait toutes les combinaisons. Tant que j'étais, pensait-il, dans les mains des Kabardiens, l'autorité russe, craignant pour ma vie, ne se déciderait pas à le faire disparaître. Pour cela il entretenait chez le bonhomme Tambief l'espérance d'une rançon immodérée et le voyait avec satisfaction rejeter toutes les propositions de notre gouvernement. Maintenant qu'Aslan-Gireï était mort et qu'Adel-Gireï lui avait payé le sang de son père, sans que les Russes eussent acheté sa tête, vouée au kanly, ils avaient seulement hâté sa chute. La mort d'Aslan-Gireï agit puissamment sur Tambief, qui commença à craindre pour sa personne,

tandis que le rapide affaiblissement de ma santé, épuisée par la fièvre, achevait de le démoraliser. Moi venant à succomber, il perdait tous les profits de sa perfidie, en gardant à sa charge le poids entier de la vindicte des Russes. Temboulat, mis au fait par Djanseïd des détails du traitement qui m'était fait et des combinaisons dont j'étais l'objet, se hâta de profiter des circonstances. Il engagea Tambief à consentir à une rançon de 12000 roubles, se faisant fort d'obtenir la somme de mes parents, si je n'y mettais pas obstacle, et assurant que le gouvernement ne songeait plus à moi. Comme mon consentement était indispensable, il obtint l'autorisation de traiter avec moi: c'était là le rideau extérieur de l'affaire, qui en cachait la substance. Temboulat ne comptait guère sur la rançon; tant que j'étais chez Tambief, dépendant d'Alim-Gireï, et que je me trouvais détenu au fond des forêts inaccessibles des Abazekhs, il n'y avait à compter sur rien. D'un jour à l'autre on pouvait refuser ce à quoi l'on avait consenti, demander non 12000 roubles, mais le double de la somme et arrêter l'affaire. Temboulat résolut donc de m'emmener, puis, suivant la chance, de recourir à un arbitrage ou de se battre avec Tambief. Pour cela il fallait m'arracher de sa maison, me transférer chez Hadji-Djanséïd, ami de Temboulat. La maladie qui menaçait mon existence, à la veille du rachat, fut un excellent prétexte, parce que le pauvre Tambief n'avait pas le moyen de me procurer le confort nécessaire pour mon rétablissement, et ne pouvait le trouver chez ses amis les Abazekhs; le hadji seul possédait ce qu'il fallait pour cela. Par la perspective du rachat on réveilla avec une nouvelle force les espérances et les craintes de Tambief, et moi, pour y mettre le comble, je dus me faire passer pour plus malade que je ne l'étais réellement. Afin de colorer mon long entretien d'un vernis favorable aux intérêts de Tambief, je confiai à Temboulat une lettre, écrite en russe et soi-disant adressée à ma famille, en Russie, dans laquelle je dépeignais ma position sous les traits les plus sombres et priais de me racheter, sans ménager l'argent. J'étais sûr qu'avant de laisser passer cette lettre en territoire russe Tambief en connaîtrait le contenu, après quoi il fallait agir avec promptitude et résolution, pour ne pas laisser aux Tcherkesses le temps de changer d'avis. Temboulat promit de ne pas me laisser dans la maison de Djanseïd plus de 5 ou 6 jours. Je connaissais la kounakhskaïa de Djanseïd; l'apparition en ce lieu de Khanaph, le nourrisson de Karamourzïn, qui nous avait accompagnés dans notre voyage en Aphkhazie, devait être le signe que je serais enlevé durant la nuit; trois coups, à intervalles déterminés, à l'angle de la muraille auprès de laquelle je dormais, seraient le signal qu'on était arrivé à mon intention.

Avant notre séparation Temboulat me donna les détails de la mort d'Aslan-Gireï, l'un de ces sanglants épisodes si fréquents dans la vie tcherkesse. J'ai raconté précédemment l'enlèvement de Gouacha-Phoudja, le meurtre du père d'Adel-Gireï et la fuite de celui-ci dans la Tchetchnia. Dans ses longues pérégrinations au-delà du Térek, le meurtre de son père ne lui laissait pas de repos, et l'attirait vers celui qui avait fait couler le sang. Étant passé au pays des

Abazekhs, où vivait Aslan-Gireï, l'époux de Gouacha-Phoudja reconnut l'impossibilité de se venger de son ennemi; car les Abazekhs prisaient, à l'égal des abreks kabardiens, Aslan-Gireï, arrivée à l'apogée de sa gloire comme bandit. Leur premier soin fut d'en appeler à la chariat, pour réconcilier les frères, et Adel-Gireï dut se soumettre à son arrêt, portant compensation de la mort du père et du rapt de la fiancée. Le kanly étant regardé comme terminé, les deux frères[1]) se rapprochèrent et s'en-allèrent plus d'une fois ensemble piller les Russes, sans pourtant être en confiance, car Adel-Gireï cachait le sentiment de la vengeance au fond de son cœur. Les années s'écoulaient, sans qu'il eût rien oublié, rien pardonné. A l'époque où Aslan-Gireï eut l'idée de passer du côté des Russes, Adel-Gireï exprima le désir de rester chez les Abazekhs. Lorsqu'une année après Aslan-Gireï, en me trompant, se fut ôté tout moyen de réconciliation, Adel-Gireï jugea nécessaire de se soumettre; ayant émigré, de chez les Abazekhs, sur l'Ouroup, au voisinage de la frontière russe, il entreprit, ce qui n'était pas aisé, de convaincre Aslan-Gireï de son affection, afin de l'amener plus sûrement sous le coup qu'il préparait de longue date. A mi-chemin du Transkouban, Aslan-Gireï allant incessamment de ce côté, avec des partis plus ou moins nombreux, il eut souvent l'occasion de le recevoir, de l'aider secrètement dans ses entreprises, de lui fournir les renseignements les plus exacts, et plus d'une fois, au risque de se compromettre lui-même, le sauva des atteintes des Russes. Des preuves si évidentes d'une réconciliation sincère, d'une amitié cordiale, avaient enfin fait disparaître la méfiance d'Aslan-Gireï, qui en devint imprudent: ce à quoi visait son ennemi. Cet homme rusé et vindicatif oubliait qu'on peut soustraire un ennemi aux coups d'un étranger et se réserver la vengeance. En octobre 1838, le plan d'Adel-Gireï étant mûr, deux hommes s'adjoignirent à lui, qui avaient fait le serment de punir Aslan-Gireï de ses anciennes injures: c'étaient Mamat-Gireï Loof, mon guide dans la nuit de la trahison, et le prince nogaï Kanmirza, auquel il avait autrefois détourné quelques centaines de chevaux. Ces gens le guettaient depuis longtemps dans les forêts de l'Ouroup. Aslan-Gireï qui, pour son malheur, préparait une expédition en terre russe, arriva avec une bande assez considérable d'abreks dans l'aoul de son frère et, ayant su qu'on voyait dans le voisinage des Cosaques de la Ligne, envoya ses gens en forêt; pour lui, il voulut passer la nuit dans l'aoul avec un seul homme. Le détail des Cosaques ayant été imaginé précisément pour le séparer de ses compagnons, les abreks, Loof et Kanmirza informèrent aussitôt Adel-Gireï que son adversaire avait donné dans le panneau. Après un bon et gai souper les frères se souhaitèrent une bonne nuit; Adel-Gireï s'en-alla chez lui, Aslan-Gireï, se déshabilla, ferma lui-même avec le loquet, à l'intérieur, la porte de la kounakhskaïa, et se coucha en mettant sous son coussin deux pistolets chargés, suivant son habitude. Outre son compagnon, un enfant de 10 ans, chargé du soin d'entretenir

1) I. e. les deux cousins germains.

le feu, se trouvait dans la chambre: dressé à ouvrir doucement la porte, durant le sommeil des visiteurs, il introduisit, cette nuit, Adel-Gireï Loof et Kanmirza, tenant chacun en main deux pistolets. Tuer un homme endormi, c'était facile. mais ne leur paraissait pas suffisant: ils voulaient qu'Aslan-Gireï les vît et sût pourquoi on le tuait. Ils le réveillèrent, lui donnèrent le temps de se reconnaître et lui percèrent la poitrine de trois balles, en criant: „Pour le père, pour l'officier russe, pour le haras!“ Aslan-Gireï réussit pourtant à décharger ses deux pistolets sur ses agresseurs, et rendit l'âme, sans en avoir blessé un seul.

Cependant son compagnon, à-demi mort de frayeur, sur son lit, ne savait si le même sort ne lui était pas réservé. On lui rendit son fusil, on le mit à cheval, en lui enjoignant d'aller rejoindre les abreks sous bois, de leur dire comment Aslan-Gireï avait subi le châtiment de ses fautes, et de remercier Allah, qui les laissait retourner vivants sur l'Ouroup. En même temps on lui montra la cour couverte de chevaux, des Abazines et des Nogaïs, venus avec Loof et Kanmirza.

Au bout de quelques jours la tête d'Aslan-Gireï témoignait à Protchni-Okop que la Ligne était réellement débarrassée de lui. C'est là que je l'ai vue. après ma délivrance.

Karamourzin étant parti, je fis montre, ainsi qu'il était convenu, que mon mal empirait de jour en jour. Tambief, qui semblait attendre ma rançon, prenait un vif intérêt à ma santé, me soignait comme une nourrice, laissait arriver à moi Aslau-Koz et Maria, me servait de la viande, des poules, me faisait boire de l'eau miellée, ôtait mes entraves, plaçait mon coussin auprès du feu: rien ne faisait, j'empirais et ne touchais pas à la nourriture. Désespéré, Tambief passait près de moi des heures entières, sans me perdre de vue, m'assurait de son affection fraternelle, disait tout pour me consoler. Voulant se convaincre s'il n'y avait pas chez moi d'affectation, il plaçait à ma portée viande, lait, miel, mais je tenais bon et ne touchais à rien. Refuser de la nourriture n'était pas chose facile pour moi, parce que, la fièvre exceptée, j'étais sain du reste, avais faim, comme un bien portant, et que mes forces, par suite d'une diète exagérée, étaient fort basses. Enfin Aslan-Bek, témoin de mon dépérissement, prit une résolution réellement extraordinaire; il sella un cheval et partit au galop. Tout allait au mieux. Profitant de son départ, Aslan-Koz vint me voir et m'apporta quelques galettes au miel, de celles que les Tcherkesses préparent pour une campagne. Je lui confiai. en lui demandant le secret, qu'il se préparait un changement en ma faveur, et que bientôt peut-être je lui dirais un adieu éternel. Convaincu qu'elle ne me trahirait pas non plus cette fois, je ne voyais pas de raison de ne pas m'ouvrir à elle. Comme elle s'attendait de longue main à me voir emmener sur le Kouban, m'échapper, si je sauvais ma tête, elle me serra la main, avec sa modestie ordinaire, me souhaita succès et bonheur en terre russe, puisque je ne pouvais trouver cela dans la montagne. Je lui rendis son couteau, ses galettes me firent plaisir, et je les grignottai en secret, ce qui me permit de regarder avec un peu plus d'indifférence les mets tentateurs.

Le lendemain, sur la brune, arriva Tambief, qui entra sur-le-champ chez moi, et voyant les plats intacts, fronça fortement les sourcils, sans dire un mot. Je le reçus en gémissant, il sortit et alla faire des dispositions dans son ménage. La nuit, tous dormant dans l'aoul, il entra chez moi, habillé complètement et armé, et me dit seulement: „Allons, tu es malade, moi trop pauvre pour être à même de te soigner. Hadji-Djanseïd, qui est riche, te fournira ce qu'il faut.“ Enveloppé dans une pelisse, on me plaça sur un petit cheval doux, et l'on me conduisit à Ventoukhoua. Par une nuit sombre et fraîche, nos montures se heurtaient contre les arbres, le vent me pénétrait, Tambief, gardant un silence obstiné, veillait seulement à ce que je ne m'évadasse pas, ce qui était d'ailleurs impossible avec un tel cheval. Pour plus de sûreté, à mi-chemin, il se prit à me conduire par la bride. Nous arrivâmes à Ventoukhoua avant le jour. Épuisé de fatigue, à-peine entendis-je le tendre adieu de Tambief, m'assurant qu'il était pressé et ne tarderait pas à venir savoir de mes nouvelles. Sur ce, je m'endormis profondément.

Je me réveillai vers midi, dans une kounakhskaïa connue, sur un matelas mollet, couvert en soie, sous une couverture de velours. Un bon feu, allumé dans le foyer, répandait une douce chaleur. Hadji-Djanseïd, portant un turban jaune, comme deux années plus tôt, se tenait respectueusement devant moi, prêt à accomplir chacun de mes désirs; le passé et le moment présent paraissaient n'être séparés que par un rêve prolongé, auquel manquait seul Mamat-Gireï. Mon hôte intelligent se taisait sur l'affaire entreprise par Karamourzïn, mais ses procédés me faisaient pressentir l'heure prochaine de l'affranchissement. Ses soins empressés pour ma santé et pour tout ce qui pouvait m'être agréable prouvaient combien il était, par son intelligence, supérieur à la masse des montagnards. Assis pendant de longues heures auprès de moi, Djanseïd m'entretenait longuement du Caucase et des affaires tcherkesses, et m'expliquait bien des circonstances ignorées de moi. Il ne doutait pas que finalement, bien que dans un avenir fort éloigné, les Russes ne devinssent maîtres des montagnes.

„Si, disait-il, les Tcherkesses étaient plus intellligents, unis entre eux, au lieu de s'égorger, des siècles s'écouleraient avant que vous prissiez solidement pied dans les montagnes; moi-même je ne songe pas à me soumettre. A mon âge ce serait une honte d'abandonner une affaire pour laquelle durant 60 ans je me suis battu, et j'ai fait couler tant de sang. Impossible désormais de me soumettre à une volonté étrangère, à une nouvelle loi, d'adopter un nouvel ordre de choses. Tel je suis né, tel je mourrai. Mon fils, qui est plus jeune, s'habituera à cet ordre, quand il plaira à Allah de mettre la montagne sous l'autorité des Russes, si toutefois il ne préfère reposer dans la tombe à côté de son père.“ Il n'aimait pas faire mention d'Aslan-Gireï et se contentait de dire qu'un amour-propre effréné l'avait poussé à former de grands projets, pour lesquels, s'il avait su dominer ses passions indomptées, il avait l'intelligence et l'adresse suffisantes.

Sept jours s'étaient écoulés depuis mon transfert chez Djanseïd; le confort dont je jouissais chez lui, une bonne table et, plus que tout cela, ma confiance dans Karamourzïn, avaient notablement amélioré ma santé. Tambief ne se montrait pas; aux gens qu'il avait envoyés deux fois pour avoir de mes nouvelles, on répondit que, tout en paraissant mieux, j'avais encore de la faiblesse. Hadji me fit remarquer, en souriant, que c'était une simple ruse de Tambief, qui pouvait aisément venir en personne, car il était dans le voisinage, et ne l'avait pas quitté depuis que je me trouvais chez lui. „Je ne comprends pas, ajoutait Djanseïd, ce qu'il craint; je me suis engagé par serment à lui payer pas moins de 3000 roubles, s'il t'arrive quelque chose, si même tu meurs chez moi. Tranquillise-toi, du reste. Son voisinage n'est pas redoutable; des hommes, et de plus fins que lui sont attrapés.“

Le 8ᵉ jour, de bonne heure, Hadji se présenta, complètement armé, pour me voir avant son départ, car il s'en-allait disait-il, faire campagne sur la frontière russe. Malgré son âge, c'était encore un *djiguite* — gaillard, dans toute la force du terme, comme s'expriment les Tcherkesses. „En partant, je te confie à ma ménagère, à qui tu demanderas ce que tu voudras. Ne t'inquiète pas, si nous ne devons plus nous revoir, ajouta-t-il en me serrant la main. Tu as toujours été dans ma maison un hôte, et non un captif; ne me blâme pas, comprends un vieillard. Tu es jeune et ambitieux, autrement tu n'aurais pas mis ta tête dans la gueule du loup, en venant seul dans la montagne, chez les Tcherkesses. Tu donneras des regrets à ma mémoire, quand, plus tard, au milieu des tiens, tu rencontreras sur le chemin de la vie autant de calcul, de ruse et de perfidie que chez les Tcherkesses. Toute la différence sera que chez vous on se défait d'un homme par des paroles astucieuses ou par la boue de l'encrier, tandis que chez nous on tue plus souvent avec le poignard ou la balle. Si tu m'avais rencontré sur un champ de bataille, tu m'apprécierais autrement.“

Ce jour-là, après le dîner, je vis Khanaph passant lentement devant la kounakhskaïa, qui, à ma vue, fit un signe de la tête, indiquant l'instant prochain de la délivrance. J'étais dévoré d'impatience. Moi, qui avais pu attendre stoïquement, durant deux années, la décision de mon sort, maintenant, à la dernière minute, je ne savais comment tuer le temps, dont la fin n'arrivait pas. Je touchai à-peine au dîner, je fumai une pipe après l'autre, car Djanseïd avait eu soin de s'approvisionner de tabac turk, qui n'abonde pas d'ordinaire chez les Tcherkesses, qui, par suite d'un principe religieux, défendant à l'homme de contracter des habitudes, se changeant en passions, se privent du plaisir de fumer. Avant le soir mon inquiétude ne fit qu'augmenter, des pensées sinistres me venaient à l'esprit: Karamourzïn réussira-t-il, Tambief et les Abazekhs, ses amis, ne se mettront-ils pas en travers? deux questions qui me tourmentaient horriblement. Après le souper la femme de Djanseïd manda un jeune Tcherkesse, couchant dans la kounakhskaïa, qui revint au bout d'une demi-heure, les yeux égarés, la langue prononçant des mots inintelligibles, et qui mit la fermeture

à la porte. Assis auprès du feu, il remua la tête pendant quelques instants, et s'étendit ensuite de toute sa longueur. La forte bière qu'on avait fait boire à mon gardien le plongeait dans un sommeil de plomb. Moi cependant, couché sous ma couverture, à-demi habillé, je comptais les minutes. Bientôt, au milieu du silence régnant partout, mon oreille attentive perçut par intervalles un léger frôlement, comme si l'on travaillait autour de la palissade fermant l'accès de la kounakhskaïa, où je me trouvais. Un coup sur la muraille, puis, après quelques secondes, deux coups de suite me donnèrent le frisson. L'exactitude des signaux ne laissait aucun doute et ne pouvait être un piége préparé par Tambief. Je me lève sur mon lit, je retire doucement la fermeture, je sors. L'obscurité était profonde, pas une étoile au ciel. A-peine ai-je paru dans la cour, deux mains vigoureuses m'arrachent mes vieux habits, d'autres mains me rhabillent et me passent des armes. Tout se faisait dans un profond silence et avec une incroyable agilité. Quand mes yeux se furent habitués à l'obscurité, je reconnus Temboulat s'agitant autour de moi, avec son drogman, Ali le tors; à quelque distance, trois chevaux et plusieurs cavaliers montés. Du côté opposé à la petite porte conduisant à l'aoul, dans la direction de la forêt, une palissade était démontée. Couvert d'une bourka et d'un bachlyk, on me plaça sur un cheval, et nous sortîmes tout doucement de l'enceinte; on me mit au milieu de la troupe, et nous partîmes au triple galop à travers la plaine. Quelques instants après, à l'ombre d'un épais fourré, nous courions comme le vent, sans que je distinguasse autre chose que les branches, me fouettant au visage. A quelque distance du fourré, un Tcherkesse déboucha, siffla d'une certaine façon, reçut une réponse de Karamourzïn et s'élança en avant. Plus loin, autre Tcherkesse sur la route, autre coup de sifflet; la course continue, c'étaient des guides abazekhs, engagés par Temboulat, comme auxiliaires, pour une expédition secrète, dont il ne leur avait pas donné le mot. Tel est l'usage tcherkesse; des amis rendent un service, où la vie est quelquefois en jeu, sans demander, sans apprendre ni même chercher à deviner de quoi il s'agit. A l'aurore nous traversious la Chagouacha, limite du pays des Abazekhs. Ayant fait leur devoir, les guides dirent adieu à Karamourzïn et s'en retournèrent. Misir-Beï, l'un d'entre eux, poussa un cri d'étonnement en me reconnaissant sous le bachlyk, me serra la main et me souhaita un heureux voyage. Au-delà de la rivière nous ralentîmes la marche, tournâmes vers la haute Laba et nous arrêtâmes vers midi dans un fourré, pour prendre haleine, ayant franchi plus de 100 verstes dans l'espace de 12 heures. Les chevaux étaient extrêmement fatigués, quelques-uns même ne pouvaient plus faire un pas; mais le plus exténué, c'était moi, qui pendant deux ans avais perdu l'habitude du cheval. On me conduisait, à vrai dire, non assis sur la selle, mais couché sur le cou de ma monture. Le soir Karamourzïn reprit chasse et, après nous être arrêtés quelques heures dans l'aoul Tazartoukof, des Besléneïefs, où nous soupâmes largement, nous nous dirigeâmes sur la Tchanlyk. Les premiers rayons du soleil levant nous montrèrent le poste bien connu de Voskressenskoïé, qui

avait pris une meillenre tournure, grâce à la construction de baraques, pour le régiment des Cosaques à cheval du Don. A une verste du fort le piquet nous cria: „Halte!“ et ayant appris le retour d'un officier captif, fit le rapport au commandant. Je fus rencontré à la porte par la compagnie entière, capitaine en tête, avec chants et tambours. Au saut du cheval je tombai dans les bras d'un officier, qui me serra vigoureusement, et que je voyais, je l'avoue, pour la première fois: Lévachof n'était plus au poste; je me trouvai, je ne sais comment, dans une chambre, où les soldats m'avaient porté à bras, en me baisant et me serrant; tout ce que je sais, c'est que j'étais auprès d'une table où bouillait un énorme samovar; d'un côté on avait placé un verre de thé brûlant, de l'autre une pipe allumée. Si je n'étais pas aussi gai que les bons serviteurs du Caucase, joyeux de ma délivrance, touché cordialement de leur sympathie non feinte, je me sentais vraiment au milieu des miens.

Après avoir passé quelques heures avec eux, je partis avec Temboulat pour le Kouban, escorté d'une centaine de Cosaques du Don, à pied, précaution qui n'était pas superflue. En effet Tambief, informé dès le matin de ma fuite, avait réuni quelques dixaines d'Abazekhs et, s'étant élancé sur nos pas, avait perdu la piste à notre détour sur la Laba, puis s'était mis aux aguets dans la plaine du Kouban. Dégoûté de l'insuccès de ses recherches, il s'était jeté sur l'Ouroup, où il saisit six esclaves et quelques dixaines de chevaux, appartenant à Karamourzïn, qui n'avait pas émigré sur le Kouban, dans l'unique intention de rester en rapports avec les Abazekhs et de travailler à ma délivrance. Ayant traversé le fleuve vis-à-vis de la station Oubéjenskaïa, j'y passai la nuit. Ici un simple Cosaque inconnu me donna une nouvelle preuve du très vif intérêt que prenaient les Caucasiens d'autrefois au sort de leurs compagnons de service. Cet homme m'invita à un déjeuner, pour lequel il couvrit la table de tout ce qu'il y avait de meilleur chez lui. J'y trouvai réunis tous les vieux de la stanitza, venus pour me féliciter de ma sortie des mains des musulmans. Me trouvant hors de tout danger, en terre russe, au-delà du Kouban, je pouvais réellement me proclamer libre. Ma captivité avait duré précisément deux ans et deux mois; pris par les Kabardiens dans la nuit du 9 au 10 septembre 1836, sur le bord de la Kourdjipsé, j'avais été emmené par Temboulat Karamourzïn, de la maison de Djanseïd, dans la nuit du 9 au 10 novembre 1838.

Après un très court séjour à Protchni-Okop, je partis en hâte pour Stavropol, où m'attendait le plus vif bonheur. P. Kh. Grabbe avait succédé à Véliaminof dans le commandement des troupes de la Ligne. C'était sous ses ordres que je m'étais trouvé pour la première fois au feu, en 1829, à la prise de la ville turque de Bakhof; il avait été mon premier maître dans l'art de la guerre, maître aimé et respecté de moi, autant qu'il est possible d'aimer et de respecter un homme de ce caractère, un militaire de ce mérite. Sa famille, que je connaissais depuis longtemps, me fit le plus gracieux accueil, et je pus respirer moralement au milieu des caresses de ses jolis enfants, qui tous, sans exception, ont

marché sur ses traces. Un sang généreux et l'exemple de leur père se sont signalés chez eux par une bravoure et par une noblesse de caractère, qui les ont rangés parmi les plus brillants officiers de l'armée russe. Sans le général Grabbe j'aurais été au Caucase dans la position d'un homme devenu orphelin. A. A. Véliaminof, qui s'était pris d'affection pour moi, depuis l'expédition de la Tchétchnia, en 1832, n'était plus au nombre des vivants; le Caucase avait perdu le baron Rosen et Volkhofski, ainsi que le baron Khoven, qui me connaissaient particulièrement; avec eux avaient disparu tous mes anciens camarades. La famille militaire de Tiflis, remarquable par son union, par l'absence complète d'envie et de rivalités, dispersée aujourd'hui sur tous les points du vaste empire de Russie, où la retrouver?

Dès la réception de la nouvelle de ma délivrance, l'Empereur m'avait mandé à St.-Pétersbourg „pour m'y reposer et pour donner des renseignements personnels.“ Je sollicitai l'autorisation d'amener avec moi Karamourzïn; quand elle me fut accordée, je poursuivis en sa compagnie mon lointain voyage.

Sur la route je rencontrai, non loin de la ville d'Életz, le général Volkhofski, allant de Dunabourg, où il commandait une brigade, dans le gouvernement de Poltava, avec l'intention d'obtenir son congé et une place élective. Nous ayant reconnus, en pleine nuit, au bonnet tcherkesse, il s'arrêta à la station, fit servir le thé et passa quelques heures à me demander des détails sur chaque chose. Malgré le blâme dont il a été l'objet, pour des désordres soi-disant tolérés par lui dans les troupes du Caucase, et dont je puis certifier qu'il était complètement innocent, malgré cela, dis-je, l'unique l'ambition de cet homme, aussi intelligent que modeste et honnête, préférant un avantage réel à des dehors brillants, se bornait à obtenir dans le gouvernement où il était né une place de président de chambre civile. Son désir s'est accompli, mais il y est mort, peu d'années après, généralement regretté. Cette nuit même il me prédit assez exactement l'avenir qui m'était réservé au service, et me dissuada de retourner jamais dans le Caucase. Je me suis repenti plus tard de n'avoir pas suivi le conseil de cet homme expérimenté, lorsqu'en 1840, ma santé ruinée, sans profit ni résultat, dans l'expédition du littoral de la mer Noire, je dus quitter la Crimée à moitié mort et aurais certainement succombé sans le traitement du docteur Meyer, l'ami de tous les Caucasiens souffrants.

A Moscou je regardai comme un devoir sacré de me présenter chez le bon et intelligent Rosen, qui s'était attiré un coup de foudre uniquement, à dire vrai, par sa bonté sans bornes et par une excessive condescendance pour les faiblesses du prochain. De mon temps le Transcaucase n'a pas eu, à ce qu'il semble, d'administateur plus perspicace. Ce vieillard, déjà frappé de paralysie, se réjouit de me voir vivant et, les yeux mouillés de larmes, me demanda excuse de n'avoir pas eu pleine confiance en moi, ne pouvant supposer qu'il en résulterait de telles conséquences. Je lui ai pardonné volontiers et sincèrement, et n'ai conservé que le souvenir du bien qu'il m'a fait.

L'Empereur apprécia au-delà de mon attente mes faibles services et récompensa magnifiquement Karamourzïn.

Je terminerai par quelques mots sur les traîtres Kabardiens. Aslan-Gireï tomba le premier, comme je l'ai raconté, sous les coups de son cousin-germain, moi étant encore captif.

Tambief fut tué deux ans plus tard. Des Tcherkesses, au nombre de quarante, et Tambief avec eux, étant allés faire du pillage sur la Ligne, leur projet fut connu et une embuscade préparée, non loin du Kouban. Un lièvre ayant traversé leur chemin, 33 hommes, pensant que c'était un présage sinistre, battirent en retraite. Sept, plus Tambief, ne firent aucun cas de ce préjugé et marchèrent en avant. Au point du jour ils furent rencontrés et cernés par les Cosaques de la Ligne et tous écharpés. Tambief, qui n'avait pas autrefois la renommée d'un brave, mourut gaîment, au dire des témoins, et par-là répara son honneur.

Hadji-Djanseïd survécut plus longtemps, et périt sous mes yeux, en 1843. Comme je servais alors, de nouveau, dans le Caucase, un petit détachement, de deux bataillons d'infanterie et de 500 Cosaques de la Ligne, avec quatre canons. convoyait le commandant des troupes de la Ligne, V. O. Gourko, allant inspecter les lieux, sur l'Ouroup moyen. Sur la voie du retour, j'eus ordre de devancer le détachement, avec une demi-centaine de princes nogaïs soumis, afin d'occuper une hauteur rocheuse, située en travers de notre direction. La cavalerie ennemie. qui n'avait pas songé à s'en emparer, se réunissait sur une montagne lui faisant face, et les Tcherkesses à pied accouraient à son secours. En observant l'ennemi avec la lunette, je remarquai un cavalier à turban jaune, suivant également à la lunette le mouvement en avant de nos troupes: c'était le hadji. Mes Nogaïs. qui ne tardèrent pas à le reconnaître, poussèrent un cri: „Ton ami, ton ami!“ Lui me reconnut également, et nous échangeâmes des saluts. Au bout d'une heure les troupes arrivent, nous descendons dans la vallée, entre les deux montagnes, et l'affaire s'engage. Trois cents cavaliers tcherkesses, le turban jaune en avant, sans crier, sans tirer, se précipitent instantanément dans le ravin où étaient couchés les Cosaques mis à pied, qui s'élancent sur eux et se mettent à jouer du sabre. Comme il n'y avait pas là de cavalerie, que l'infanterie était assez loin, et qu'un seul canon des Cosaques se trouvait au voisinage, j'ordonne de le lancer sur les Tcherkesses. Le brave centurion Birioukof, sans attendre ses défenseurs, vole comme un trait, à 300 pas de l'ennemi, enlève le canon de la prolonge et, par deux volées de mitraille, porte le trouble dans ses rangs. Le turban jaune disparut dans la fumée et ne se montra plus; mais des Tcherkesses tournaient le dos, en emportant un corps. Temboulat, qui se tenait près de moi, avait vu de son œil de faucon la chute de Djanseïd. „Le hadji est tué, s'écria-t-il, devenu blanc comme un linge; c'était un djiguite, un homme bon! prions pour lui!“ Sur ce, il sauta de son cheval et se mit à prier.

Vienne, 1864.

